

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

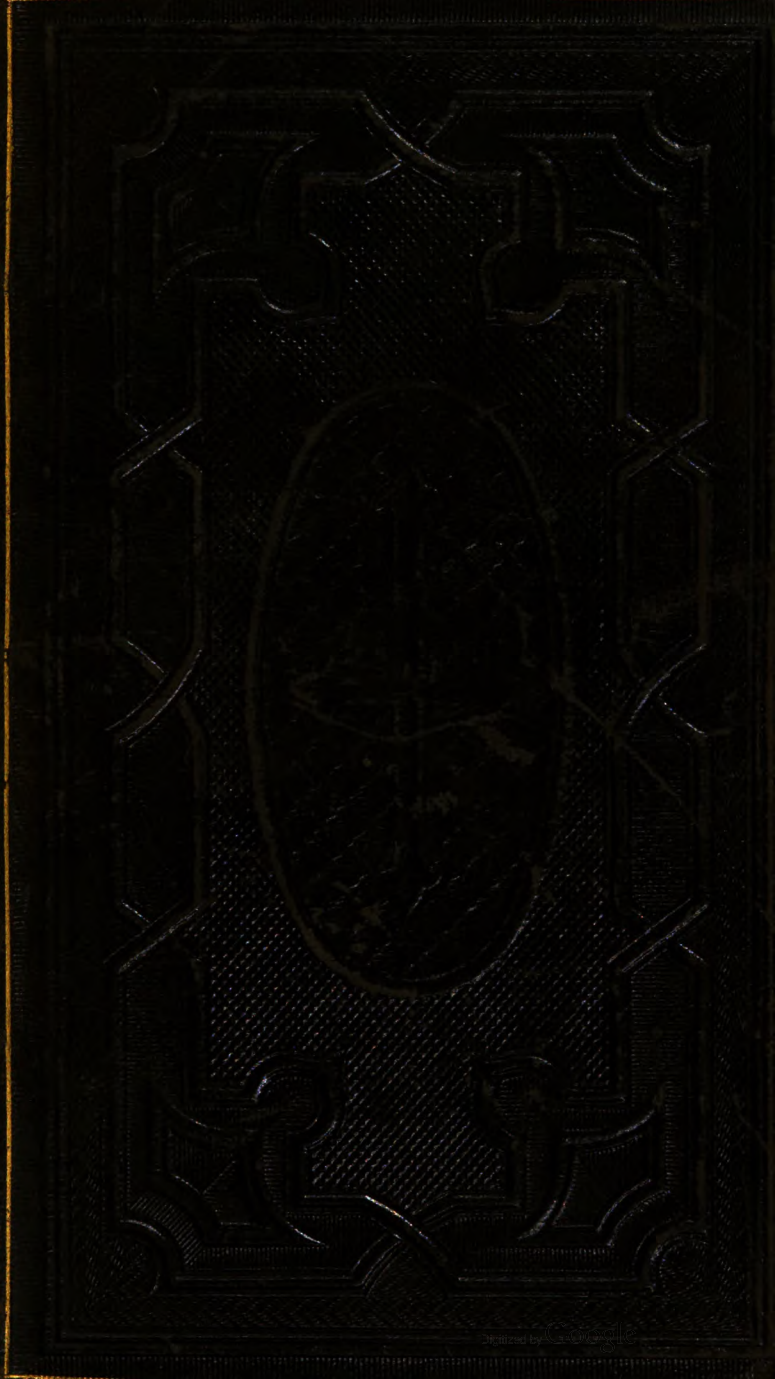
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

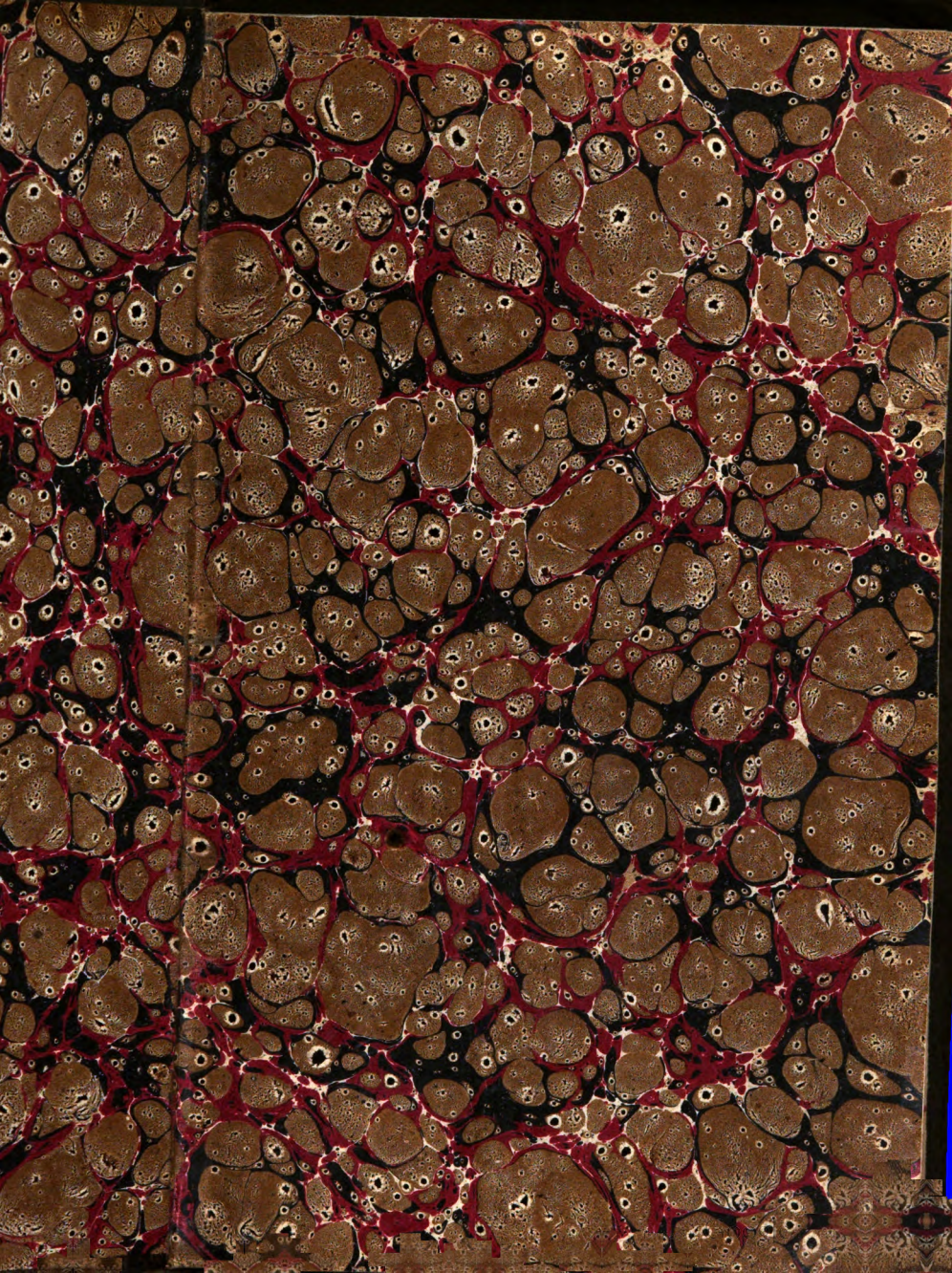
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

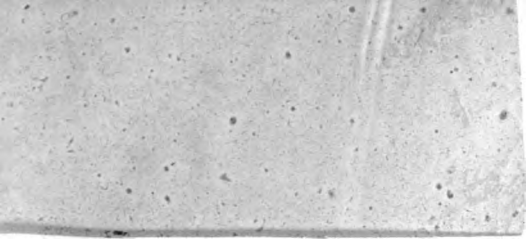
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







pour avoir très bien lu l'évangile
de la Samaritaine.

Ch. Clemens fils

4 avril 1876

Digitized by Google

V 27/20

VIES
DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

BIBLIOTHÈQUE
"Les Fontaines"
S J
60 - CHANTILLY

[N° 44]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



O quam magnum suscipit Dñm, quam fidelem acceptat amicum, quam speciosum et nobilem amplectitur sponsum super omnia desiderabilia amasidum. MDCLIV.C.S.

Digitized by Google

VIES

DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

AVEC

UNE PRIÈRE ET DES PRATIQUES

A LA FIN DE CHAQUE VIE

ET DES INSTRUCTIONS SUR LES FÊTES MOBILES

Les abbés : Claud Pierre Gouget, Moseroy et Roussel

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec soin



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

La Vie des Saints a toujours été lue avec une espèce d'avidité. On s'attache aisément au récit des combats qu'ils ont eus à soutenir contre les ennemis du nom chrétien, ou contre leur propre chair; et cette lecture a souvent contribué à la conversion des pécheurs les plus endurcis.

C'est ce qui a porté plusieurs savants du dernier siècle à consacrer leurs veilles et leurs talents à cette partie de l'Histoire ecclésiastique; et l'on peut dire qu'ils n'ont presque rien laissé à désirer sur cette matière; mais la longueur et le prix de ces ouvrages les rendant inutiles pour le commun des fidèles, nous avons cru devoir leur donner cet abrégé.

Pour en tirer quelque profit spirituel, il faut se défaire d'un préjugé ordinaire qui nous fait regarder les Saints comme des hommes d'une espèce particulière. On a peine à se persuader qu'ils aient été aussi faibles que nous, sujets aux mêmes passions et aux mêmes infirmités; on croit que leurs vertus, leurs pénitences et

Digitized by Google

leurs austérités sont aujourd'hui au-dessus des forces de la nature humaine ; on se persuade enfin que Dieu ne demande pas de nous ce qu'il exigeait d'eux pour leur faire mériter la récompense dont ils jouissent.

Nous ne prétendons pas qu'en parcourant la Vie des Saints il faille se proposer d'imiter tout ce qu'on y lit..

Il y a eu certaines voies extraordinaires par lesquelles il a plu à Dieu de faire marcher quelques-uns de ses serviteurs ; et ces voies ne regardent pas le commun des Chrétiens, comme on a eu soin d'en avertir dans le cours de cet abrégé. Mais leur amour pour Dieu, supérieur à tout, une vie mortifiée, une pénitence proportionnée à la grandeur des péchés, la fuite de tout ce qui attache au monde et empêche de s'élever vers le Créateur, l'humilité, la patience, le mépris des richesses, en un mot, la pratique de tout ce qui est commandé dans l'Évangile, c'est ce qui a toujours fait les Saints ; c'est ce qui regarde les Chrétiens de tous les temps et de toutes les conditions. C'est donc ce qu'il faut imiter, si l'on veut participer à leur bonheur.

Digitized by Google

FÊTES MOBILES

INSTRUCTION SUR LE DIMANCHE.

Le dimanche est le jour du Seigneur, le jour spécialement consacré à son service et à son culte. Il a succédé au sabbat des Juifs, jour auquel il leur était recommandé de s'abstenir de toute œuvre servile, afin de vaquer uniquement au culte de Dieu. L'Église chrétienne a transporté au dimanche le saint repos et les pratiques de piété que les Juifs avaient attachés au samedi, jour du Sabbat, parce que Jésus-Christ ressuscita le lendemain du Sabbat, et que l'Église a voulu que le jour consacré au Seigneur fut particulièrement destiné à célébrer le mystère de sa résurrection. C'est ce qui a fait dire à saint Ignace martyr, dans son Épître aux Magnésiens, qu'au lieu d'observer, comme les Juifs, le jour du Sabbat, les Chrétiens doivent observer le jour du Seigneur, ou le Dimanche, parce que c'était le jour auquel avait commencé notre vie par Jésus-Christ, qui était mort pour nous la procurer.

Saint Justin martyr, mort au IIe siècle, durant la persécution de l'empereur Marc-Aurèle, décrit ainsi, dans sa seconde Apologie, les occupations des fidèles durant le saint jour du Dimanche : « Au jour du Dimanche, que l'on appelle le jour du soleil, tous ceux qui demeurent dans les villes et dans les campagnes s'assemblent en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres et les livres des Prophètes, autant que le temps le permet. Lorsque le lecteur a fini, celui qui préside à l'assemblée prend la parole, et fait un discours pour animer les assistants à la pratique des enseignements qui viennent d'être lus. Nous nous levons ensuite tous ensemble pour prier. La prière finie, on offre le pain avec le vin et l'eau, que l'on distribue aux fidèles après la consécration et les actions de grâces. Avant de se séparer, ceux qui ont du bien contribuent selon leur volonté à assister les pauvres et délivrer les prisonniers. Nous avons choisi le Dimanche pour nous assembler, parce que c'est le jour de la création du monde, et celui de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Digitized by Google

Dès le commencement du monde, le Seigneur établit que le septième jour serait un jour de repos, et il appuya son commandement de son exemple; puisque, après avoir employé six jours à la création du monde, il se reposa, c'est-à dire qu'il cessa de créer et d'agir hors de lui-même le septième jour.

Le Seigneur défendait aux Juifs toute œuvre servile le jour du Sabbat; et c'est pour cette raison que le Sabbat était appelé le jour du repos, ou simplement le repos. Cette loi fut longtemps observée par les Juifs avec l'exactitude la plus scrupuleuse; et quiconque l'avait violée par le travail devait être puni de mort : la loi le portait expressément, et l'Écriture nous en fournit un exemple. Nous trouvons encore à l'égard de ce repos un trait remarquable dans l'histoire sainte. Elle nous apprend que dans le temps que Dieu nourrissait son peuple dans le désert, et lui envoyait chaque jour une quantité de manne exactement proportionnée au besoin de chaque famille et de chaque homme en particulier, cette quantité se trouvait doublée la veille du Sabbat, afin que le peuple, muni de tout ce qui lui était nécessaire pour le jour suivant, n'eût pas même l'occasion de courber son corps ni d'étendre sa main pour ramasser le présent du Ciel. Ainsi, dès le jour qui précédait le Sabbat, un miracle avertissait les Juifs que le Seigneur était jaloux de l'observation de ce *repos* mystérieux.

L'Église nous a fait la même défense à l'égard du travail et des œuvres serviles durant le jour du Dimanche; elle nous prescrit le repos, mais un repos saint, un repos sanctifiant, un repos qui ne nous détourne des occupations temporelles que pour nous attacher uniquement au culte et au service de Dieu et au soin de notre salut. Il n'est pas nécessaire de connaître les raisons qui ont pu engager le Seigneur à porter cette loi : il nous suffit de savoir que Dieu l'a ainsi ordonné, et que l'Église nous y oblige par un commandement exprès. On peut dire cependant que Dieu, en nous y obligeant ainsi à suspendre les travaux du corps, a eu en vue de nous apprendre que nous ne sommes pas faits pour la terre, mais pour le ciel; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente; qu'enfin nous avons une âme immortelle, qui demande de nous des soins particuliers et une attention continuelle. Dieu les suspend durant ce jour et les interdit, afin que nous puissions penser uniquement au salut de cette âme sans que les travaux du corps nous en détournent.

Ce repos qui nous est prescrit est donc bien différent de l'oisiveté. Dieu ne suspend les travaux du corps que pour nous attacher à ceux de l'esprit. Notre repos doit être, 1° l'image du repos de Dieu même, qui est toujours occupé au dedans lorsqu'il ne paraît pas agir au

Digitized by Google

dehors; 2° l'image du repos des bienheureux dans le ciel, dont l'âme, dégagée de l'esclavage des sens, s'attache d'autant plus vivement à son Dieu, que les besoins du corps et les objets terrestres n'ont plus aucun droit ni aucun pouvoir sur ses sentiments.

Les règles et les usages de l'Église à l'égard des travaux défendus durant le saint jour du Dimanche, ont varié selon les lieux et selon les temps. Il y a eu des temps où il n'était pas permis de se mettre en mer, ni de monter à cheval, ni de voyager, ni de prendre de bain, ni d'écrire pour le public durant ce jour. On a jugé à propos de se relâcher de la sévérité de ces défenses; mais les œuvres serviles, et ce que l'on appelle travail des mains, restent toujours défendus; et il n'est pas permis de s'y livrer durant ce jour, sans une nécessité pressante et approuvée par les Pasteurs légitimes.

Mais peut-on dire qu'il suffise, pour sanctifier le jour du Seigneur, de s'abstenir précisément de toute œuvre servile? Le travail est utile et innocent par lui-même; et s'il est contraire à la sanctification du Dimanche, tant d'actions inutiles, criminelles ou dangereuses, lui sont sans doute encore plus opposées. Est-ce sanctifier ce jour que de l'employer presque tout entier à jouer ou à médire? Est-ce le sanctifier que de le passer à satisfaire sa gourmandise par tous les excès de l'ivrognerie? Ne vaudrait-il pas mieux, disait S. Augustin à son peuple, travailler tout le jour à la terre que de le passer à danser ou à boire? On ne peut sans doute sanctifier le jour du Seigneur que par des œuvres qui nous sanctifient; comment pourrait-on l'employer sans crime à des œuvres qui nous corrompent?

Il est vrai que, parmi toutes les œuvres saintes que l'Église aurait pu nous prescrire, elle s'est bornée à nous faire un commandement, sous peine de péché mortel, d'assister au saint sacrifice de la Messe; mais qui doute qu'elle ne veuille encore que l'on assiste durant ce jour aux offices divins, autant qu'il est possible; que l'on entende la parole de Dieu annoncée par les Pasteurs ou par ceux qui les représentent; que l'on s'occupe de la méditation des vérités chrétiennes, de la lecture de ces mêmes vérités dans des livres que l'Église approuve; que l'on s'adonne principalement à la prière, afin d'obtenir la bénédiction de Dieu pour nos travaux extérieurs, et la grâce de les faire servir à notre salut; que l'on confesse ses péchés, que l'on participe à l'Eucharistie, que l'on consacre son temps à la visite des pauvres et à la consolation des affligés, enfin à toutes les œuvres sanctifiantes que chacun peut pratiquer selon son état?

Digitized by Google

L'Église, à la vérité, ne nous prescrit aucune de ces œuvres en particulier pour la sanctification de chaque dimanche et de chaque fête, parce que, dans les lois générales, on ne doit prescrire que celles qui peuvent être le plus généralement observées. Mais, en nous ordonnant de sanctifier chaque dimanche, elle nous fait assez entendre qu'outre l'assistance au divin sacrifice, qui ne peut être que d'une courte durée, nous devons choisir parmi les œuvres sanctifiantes dont on vient de parler celles qui seront le plus à notre portée et les plus propres à notre sanctification particulière.

LE TEMPS DE L'AVENT.

On appelle *Avent* (*Avénement* de Jésus-Christ) les quatre semaines qui précèdent la fête de Noël, et ce temps est le commencement de l'année ecclésiastique. Il était autrefois plus long, et durait six semaines, comme le Carême. On y pratiquait l'abstinence et le jeûne comme dans le Carême, afin que la préparation au mystère de la Nativité de Jésus-Christ fût entièrement semblable à celle qui précède le mystère de sa Résurrection.

L'obligation de jeûner durant l'Avent subsiste encore dans quelques ordres religieux; mais elle n'a plus lieu pour les simples fidèles. Cependant il est toujours vrai de dire que si les pratiques extérieures de l'Église peuvent changer, son esprit ne change point, et que son intention est toujours que les fidèles se préparent à célébrer la naissance de Jésus-Christ par la fréquentation des sacrements, la prière et l'éloignement des vains plaisirs du siècle : les ordonnances de S. Charles sur ce sujet ne permettent pas d'en douter.

On doit surtout s'occuper avec l'Église de la venue de notre Rédempteur. Ses offices ne sont remplis pendant ce saint temps que des endroits de l'Écriture où sont exprimés les vœux, les prières et les espérances des Patriarches qui l'attendaient, les prédictions des Prophètes qui l'annonçaient, les misères de l'homme captif sous la loi du péché, qui soupirait sans cesse après la naissance de son libérateur.

Quel est celui qui vient au monde, demande S. Bernard, et quel est le sujet de sa venue? Si je considère la dignité de sa personne, je ne puis m'empêcher d'admirer sa grandeur et sa divinité; si je fais attention à l'homme qu'il vient racheter, je suis touché de sa miséricorde et de sa bonté; si je pense à tout ce qu'il vient souffrir et endurer sur la terre pour notre salut, je m'abîme et me perds dans

Digitized by Google

l'étendue immense de sa charité. C'est le souverain Maître, c'est le Dieu et le Créateur de l'univers qui vient sauver les hommes, et qui prend la nature de l'homme. Les Anges sont étonnés en voyant descendre sur la terre Celui qui est si fort élevé au-dessus d'eux dans le ciel. O hommes ! préparez-vous à recevoir le Roi de gloire : oubliez toutes les affaires, renoncez à tous les plaisirs pour vous occuper uniquement de sa présence auguste. Il vient vous sauver, il vient vous délivrer et vous guérir. Vous étiez égarés, il vous cherche; vous étiez dans l'esclavage, il vient vous racheter; vous étiez couvert de plaies, il vient vous rendre la santé et la vie; vous étiez faibles et aveugles, il vous apporte la lumière et la force. S'il veille sur vous, qui pourra vous séduire? S'il est avec vous, qui sera capable de vous vaincre? S'il est pour vous, qui osera s'élever contre vous? Il est la sagesse et la vertu d'un Dieu toujours prêt à éclairer les aveugles et à soutenir les faibles.

LE CARÊME.

Le jeûne en lui-même est d'institution divine; mais la forme du jeûne et l'obligation de jeûner pendant les quarante jours qui précèdent la Pâque sont d'institution apostolique.

Le Sauveur, dit S. Jérôme, sanctifia par son jeûne de quarante jours le jeûne solennel des Chrétiens, et son exemple peut être regardé comme la première institution du Carême. Il est vrai qu'il n'en fit point alors un commandement exprès; mais l'Évangile nous apprend qu'après sa résurrection il eut avec ses Apôtres de fréquents entretiens dans lesquels *il leur parlait du royaume de Dieu;* et la plupart des interprètes ont cru qu'en cet endroit *le royaume de Dieu* signifie Église. Il leur parlait donc de l'établissement de son Église, et leur prescrivait la forme des observances religieuses qu'il voulait y mettre en usage. C'est de là que nous sont venus un grand nombre de règlements et de pratiques qui furent institués par les Apôtres selon les ordres qu'ils en avaient reçus de Jésus-Christ, quoiqu'il n'en soit fait aucune mention dans l'Évangile. Or S. Jérôme était persuadé que le Carême était du nombre des ces pratiques.

On croit cependant trouver dans l'Évangile l'institution et le précepte du jeûne en général. Un jour que les pharisiens reprochaient à Jésus-Christ que, les disciples de Jean-Baptiste jeûnant perpétuellement, les siens ne jeûnaient pas, il répondit que ce n'était pas le temps de jeûner lorsqu'ils étaient *avec l'époux;* mais

Digitized by Google

qu'un temps viendrait où l'époux leur serait ôté, et qu'alors ils jeûneraient. Le temps où les disciples étaient avec l'époux ne peut signifier que le temps de la vie de Jésus-Christ; et celui où il devait leur être ôté était le temps où il ne serait plus sur la terre, temps que le Seigneur assure devoir être consacré au jeûne, ce qui prouve que son intention était que cette pratique fût en usage dans l'Église après sa mort.

Le jeûne consiste proprement à ne faire qu'un seul repas dans le jour, et l'on doit y joindre l'abstinence, qui consiste à s'interdire l'usage de la viande. Anciennement on différait le repas permis dans les jours de jeûne jusqu'après le coucher du soleil. Il a été permis de l'avancer depuis, et même de prendre le soir une légère collation. On doit regarder comme un péché grave de rompre pendant le Carême l'abstinence et le jeûne; on doit se faire un scrupule de rechercher, dans le seul repas qui est permis, une abondance et une délicatesse superflues, de se permettre un usage immodéré des liqueurs agréables. Cherchons dans des repas sobres et légers la nourriture de nos âmes, dit S. Augustin; fuyons cette abondance superflue, cette profusion de mets, ces délicatesses, qui font le plaisir et le contentement de la chair. Donnons libéralement aux pauvres ce que nous sommes obligés de nous retrancher à nous-mêmes : celui-là est sûr d'avoir l'avantage dans le combat, qui aura secouru l'indigence de ses frères. C'est ainsi que nous devons faire la guerre au démon et au péché : nous ne pouvons en triompher que par le jeûne, par l'abstinence, par l'aumône et par la prière. Si vous êtes dans l'impossibilité de supporter le jeûne et l'abstinence, ajoute le même Père, renfermez-vous dans votre maison, et n'invitez personne à manger avec vous. Vous ne devez user de mets défendus qu'avec douleur et avec peine. N'engagez personne à faire par sensualité ce que vous ne faites que par nécessité. Il faut même redoubler vos aumônes, parce que vous ne jeûnez pas, afin que vos péchés, qui ne peuvent être expiés par le jeûne, le soient par cet exercice de charité. Que les riches se souviennent que le retranchement de leur abstinence doit les mettre en état de faire de plus grandes aumônes que dans les autres jours, que Jésus-Christ souffre la faim dans la personne du pauvre, et que le véritable Chrétien se retranche pendant le Carême afin d'avoir plus de moyens pour le soulager, que l'abstinence libre de l'un doit être la ressource de la disette involontaire de l'autre. Attachons à la croix de Jésus-Christ les désirs de la chair et de la concupiscence : le Carême n'est pas établi pour nous faire changer de délices, mais pour les restreindre et pour les diminuer; car qu'im-

Digitized by Google

porte par quelle sorte de nourriture on flatte la sensualité et la mollesse! On ne doit changer de mets que pour se mortifier.

C'est ainsi que les Pères de l'Église instruisaient les fidèles de leur temps sur l'abstinence et sur le jeûne du Carême. Appliquons-nous à nous-mêmes des instructions si saintes et si salutaires : entrons dans l'esprit du jeûne, au lieu de nous borner à la lettre de la loi; et faisons en sorte que notre jeûne expie nos péchés, qu'il dompte notre chair, et qu'il attire sur nous, par son exactitude et même sa sévérité, les regards favorables de ce terrible Juge, que nous avons tant de fois offensé.

LE MERCREDI DES CENDRES.

Les six semaines de Carême ne comprenant que trente-six jours de jeûne, parce que les dimanches sont exceptés de la loi du jeûne, on a jugé à propos de commencer à jeûner dès le mercredi de la Quinquagésime, qu'on nomme le Mercredi des Cendres.

Lorsqu'il restait encore des vestiges de la pénitence publique, c'était le Mercredi des Cendres que l'on mettait en pénitence les pécheurs publics. Ils y restaient jusqu'au jeudi saint, jour auquel on leur donnait une absolution solennelle, qui se donne encore sous le nom d'*absoute*, mais indistinctement à tous les pécheurs, parce qu'on n'en choisit plus en particulier pour les mettre en pénitence durant le Carême.

On pourrait cependant dire que les cendres que l'on donne en ce jour à tous les fidèles sont un signe de pénitence qui nous retrace une des cérémonies de la pénitence publique, dans laquelle on couvrait les pécheurs de cendre, pour les humilier et pour leur rappeler le souvenir de la mort; car les cendres ont été regardées comme un signe de douleur et d'affliction, et par conséquent comme un symbole de pénitence. On en voit plusieurs exemples dans l'Ancien Testament.

« Je m'accuse moi-même, dit le saint homme Job; et je fais pé-« nitence dans la cendre et dans la poussière. »

Lorsque les Israélites tremblent aux approches d'Holopherne, les prêtres, pour apaiser la colère du Seigneur, se couvrent la tête de cendre. On voit Mardochée faire la même chose lorsqu'il apprend que toute la nation juive est menacée d'une proscription générale. Le roi de Ninive se couche sur la cendre, après avoir entendu la prédication de Jonas.

Jésus-Christ fait allusion à cette coutume lorsqu'il dit que, si Tyr

Digitized by Google

et Sidon avaient vu les miracles dont Corozaïm et Bethsaïde avaient été témoins, elles eussent fait pénitence par la cendre et par le cilice.

Le prêtre, en mettant la cendre sur la tête des fidèles, leur adresse ces paroles mémorables : *O homme! souvenez-vous que vous êtes cendre, et que vous retournerez en cendre et en poussière.*

Ce sont les mêmes paroles qui furent dites à Adam après son péché, comme on le voit au livre de la Genèse, et l'on doit les regarder comme un arrêt de mort prononcé contre tout le genre humain, en punition du péché du premier homme. Cet arrêt s'exécute à chaque instant, et il embrasse tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions. Aussi l'Église est-elle dans l'usage de mettre de la cendre jusque sur la tête des enfants qui sont encore à la mamelle, puisqu'ils sont assujettis à la loi de la mort comme les vieillards les plus avancés en âge.

Les cendres que nous recevons en ce jour sont donc en même temps et un signe de mort et un signe de pénitence. La pensée de l'une doit naturellement nous conduire à celle de l'autre, puisque rien n'est plus propre à nous détacher du péché et à nous faire embrasser les saintes rigueurs de la pénitence que la pensée de la mort.

Recevons donc ces cendres avec une réflexion profonde sur la fragilité de notre vie, et avec un vif sentiment de douleur sur nos péchés. Adressons au Seigneur les prières que l'Église met dans la bouche de ses ministres lorsqu'ils font la bénédiction des cendres : elles expriment tous les sentiments d'une vive et sincère pénitence.

« Exaucez-moi, Seigneur, parce que vous êtes bon et miséricor-
« dieux; regardez-moi selon toute l'étendue de vos miséricordes.
« Sauvez-moi, Seigneur; les eaux du péché ont pénétré jusqu'au
« fond de mon âme.

« Dieu tout-puissant, Dieu éternel, pardonnez à un pécheur pé-
« nitent, et soyez propice à nos vœux. Daignez envoyer du haut
« des cieux votre saint Ange pour bénir ces cendres et pour les
« sanctifier, afin qu'elles deviennent un remède salutaire pour tous
« ceux qui invoquent humblement votre saint Nom, qui s'accusent
« eux-mêmes des péchés que leur conscience leur reproche, qui
« viennent pleurer leurs désordres devant le trône de votre clé-
« mence, et qui implorent enfin avec instance et avec ferveur
« votre infinie miséricorde. Faites, Seigneur, que tous ceux qui
« auront reçu de ces cendres pour racheter leurs péchés, y
« trouvent la santé de leur corps et le salut de leur âme.

« Seigneur, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais sa con-
« version, regardez avec compassion la fragilité de la nature hu-

Digitized by Google

« maine. Daignez bénir ces cendres, que nous mettons sur nos « têtes par un esprit d'humilité et de pénitence; afin qu'étant per- « suadés que nous ne sommes que cendre et poussière, nous puis- « sions obtenir le pardon de nos péchés et la récompense promise « aux vrais pénitents par votre infinie miséricorde.

« O Dieu! qui vous laissez fléchir par l'humiliation et apaiser « par une satisfaction sincère, prêtez une oreille favorable à nos « prières et à nos vœux; et tandis que la tête de vos serviteurs est « couverte de ces cendres, répandez votre grâce dans leur cœur; « remplissez-les de l'esprit de componction; accordez-leur l'effet « de leurs justes demandes, et faites qu'ils ne perdent plus les « grâces que vous leur avez accordées.

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez pardonné aux Ninivites, « lorsque vous les vîtes couverts de cilices et de cendres, faites « qu'en imitant les marques de leur pénitence, nous obtenions « comme eux le pardon de nos péchés. »

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

On appelle ainsi ce Dimanche, et on nomme la semaine qui le suit *le temps de la Passion*, parce que l'Église commence à célébrer les préparatifs de cet auguste mystère. On croit que les pharisiens et les docteurs de la loi conjurèrent ensemble la mort de Jésus-Christ environ quinze jours avant qu'il fût crucifié; et l'Église a jugé à propos de s'occuper de cette mort durant le temps que les ennemis de cet Homme-Dieu mirent eux-mêmes à la préparer; elle témoigne sa douleur par le changement qu'elle fait dans ses offices et dans les ornements de ses temples et de ses autels.

A l'égard de ses offices, 1° elle retranche dans les hymnes ce qu'elle appelle *la Doxologie*, c'est-à-dire les paroles destinées à célébrer la gloire du Père, du Fils, et du Saint-Esprit; 2° elle retranche les commémorations ordinaires de la Vierge et des Saints; 3° elle emploie dans ses capitules et dans ses antiennes divers passages des Prophètes qui ont rapport à la Passion de Jésus-Christ.

A l'égard de l'ornement de ses temples et de ses autels, elle couvre d'un voile le Crucifix et les images des Saints dans tous les lieux où ils n'ont pas été couverts dès le commencement du Carême. Il y a même des endroits où elle fait porter aux Prêtres des ornements noirs et semblables à ceux que l'on emploie dans l'office des morts, pour amener les peuples, par ces dehors tristes et lugubres, à la considération de la mort de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Entrons dans l'esprit de l'Église, en nous occupant du sacrifice sanglant offert pour nous sur l'autel de la Croix. Représentons-nous cette victime du genre humain attachée sur ce lit de douleur, et versant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour notre salut. Cette vue doit nous inspirer une vive contrition de nos péchés, qui ont été la véritable cause de la mort de Jésus-Christ, et une tendre reconnaissance pour ce Dieu sauveur, qui s'est livré lui-même à une mort si cruelle et si ignominieuse pour nous racheter.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

L'Église a cru devoir honorer en ce jour l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, lorsque tout le peuple vint au-devant de lui, tenant des branches de palmier et des rameaux verts en signe de joie et de triomphe.

Jésus-Christ reçut ces marques éclatantes de respect de la part des Juifs cinq jours avant sa mort : ce qui montre jusqu'où peuvent aller l'inconstance et la légèreté de l'homme, puisque ce même peuple qui avait crié en le voyant entrer dans Jérusalem : *Gloire au Fils de David; béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur,* demanda qu'il fût mis à mort, en criant à Pilate : *Qu'il soit crucifié.*

Cette fête est d'une institution très-ancienne dans l'Église. On lit dans la Vie des Pères du Désert, qu'après s'être séparés pendant le carême pour se préparer à la fête de Pâques par une solitude plus exacte, ils ne manquaient jamais de se rassembler à la fête des *Palmes* ou des *Rameaux*, qui précédait la semaine des mystères de la Passion de notre Sauveur.

L'Église bénit en ce jour des rameaux qu'elle distribue ensuite au clergé et au peuple, qui les portent en procession, pour représenter l'entrée de Jésus-Christ dans Jésusalem. Il y a eu quelques endroits où l'on rendait encore cette représentation plus parfaite, en portant le saint Sacrement à la procession des Rameaux, mais cet usage a cessé.

La solennité du triomphe de Jésus-Christ n'empêche pas l'Église de commencer à nous mettre sous les yeux la Passion de ce divin Sauveur, qu'elle fait lire à la messe. Ainsi elle joint en quelque sorte le triomphe de Jésus-Christ avec sa mort, parce que l'une suivit en effet l'autre de fort près, et que les Juifs ne tardèrent pas à crucifier Celui qu'ils venaient de conduire en triomphe avec tant d'éclat.

Jésus-Christ fut aussi modeste dans son triomphe qu'il fut pa-

Digitized by Google

tient dans son supplice, pour nous apprendre à être humbles dans la prospérité et résigné dans les souffrances.

Le triomphe et le supplice de Jésus-Christ, qui ne furent éloignés l'un de l'autre que par un intervalle de cinq jours, doivent encore nous rappeler le souvenir de notre propre inconstance, qui n'est que trop semblable à celle des Juifs : nous adorons Jésus-Christ un jour, nous le cherchons dans la communion, nous lui dressons une espèce de triomphe dans notre cœur, et le jour suivant nous le trahissons, nous l'abandonnons, nous le sacrifions de nouveau par nos péchés.

LE JEUDI SAINT.

L'Église célèbre en ce jour deux actions mémorables de Jésus-Christ, qui se passèrent la veille de sa Passion et de sa mort. La première est l'institution de l'Eucharistie; la seconde est l'acte d'humilité que fit ce divin Sauveur en lavant les pieds de Judas.

Pour nous rappeler l'institution de la divine Eucharistie, l'Église en fait une espèce de représentation dans les temples. Le prêtre qui représente Jésus-Christ communie tout le clergé, ainsi que le Sauveur communia tous les Apôtres après l'institution de l'Eucharistie. On ne dit qu'une seule messe dans chaque église, afin d'imiter plus exactement la cène de Jésus-Christ, et les prêtres reçoivent la communion à la manière des laïques, ainsi que les Apôtres la reçurent immédiatement des mains de Celui qui venait d'instituer cet auguste sacrement.

Pour nous rappeler l'acte d'humilité que fit autrefois ce divin Sauveur en lavant les pieds à ses Apôtres, l'Église en fait encore une espèce de représentation dont la pratique est très-ancienne.

Le prêtre, qui tient la place de Jésus-Christ, lave les pieds à douze pauvres ou à un plus grand nombre. On lit avant cette cérémonie l'évangile de S. Jean où cette action est rapportée avec toutes ses circonstances, pour montrer qu'elle doit nous servir de modèle.

Les rois mêmes et les empereurs se sont fait un point de religion d'abaisser en ce jour l'orgueil de leur diadème, pour suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui avertit ses Apôtres qu'étant leur Seigneur et leur Maître, il a voulu s'abaisser devant eux, afin de leur apprendre à ne pas rougir de s'humilier devant leurs semblables.

Nous devons, pour entrer dans l'esprit et dans les vues de l'Église, 1° rendre à Jésus-Christ d'éternelles actions de grâces pour le bien-

Digitized by Google

fait inestimable de l'Eucharistie, où il s'abaisse jusqu'à nourrir les hommes de sa propre chair, songer que son amour pour nous ne lui a pas permis de nous abandonner, et qu'il a institué ce mystère pour être avec nous jusqu'à la consommation des siècles; 2° admirer l'humilité profonde de notre Sauveur, et l'imiter par nos sentiments et par notre conduite; faire réflexion que le serviteur ne doit pas s'élever au-dessus du maître, et que le maître s'étant mis au-dessous du serviteur, celui-ci doit se mettre, s'il se peut, plus bas que Jésus-Christ ne s'est mis lui-même.

L'Église a encore fixé au Jeudi saint une autre cérémonie que l'on nomme *absoute* ou absolution des pécheurs. On trouve des vestiges de cette cérémonie dans les monuments les plus authentiques du IVe siècle.

On voit par une lettre du pape Innocent Ier que c'était la coutume de remettre la réconciliation des pénitents au jeudi d'avant Pâques, à moins qu'ils ne se trouvassent dans un danger de mort qui obligeât de l'avancer; et S. Jérôme, qui vivait dans le même temps, nous apprend dans une de ses lettres que l'on voyait avant le jour de Pâques les pénitents de la ville de Rome à la porte de la basilique de Latran, attendant qu'on les fît entrer dans l'église, dont on les avait chassés.

Dans une ancienne homélie attribuée à S. Éloi, évêque de Noyon, mort l'an 659, il est dit que c'était la coutume de l'Église de joindre en ce jour la réconciliation des pénitents au lavement des pieds, qui devait en être la figure.

Cette réconciliation publique n'avait lieu que pour ceux qui avaient été mis en pénitence publiquement et chassés de l'église le jour du Mercredi des Cendres.

L'absolution que l'on donne aujourd'hui publiquement aux fidèles n'est point une absolution sacramentelle qui remette véritablement les péchés, mais une pieuse cérémonie qui doit leur rappeler ce qu'il en coûtait autrefois aux pécheurs publics et scandaleux pour être rétablis dans la communion des fidèles et admis à la participation des saints mystères.

LE VENDREDI SAINT.

C'est le jour qui est spécialement destiné à célébrer les mystères douloureux de la passion et de la mort de Jésus-Christ; c'est le jour où l'Église fait mémoire de ce grand sacrifice, qui a été le gage de notre rédemption, et qui fut offert et consommé sur l'autel de la Croix.

Digitized by Google

Elle adresse à Dieu des prières particulières à l'office de ce jour, 1° pour les pécheurs, 2° pour l'Église, 3° pour le Pape, qui en est le chef visible, pour l'Évêque et les autres ministres de l'Église; 4° pour les Princes chrétiens, 5° pour les catéchumènes qui aspirent à la grâce du Baptême, 6° pour l'extinction de l'hérésie et pour la propagation de la foi, 7° pour tous ceux qui sont dans l'affliction, 8° pour la conversion des hérétiques, 9° pour la conversion des Juifs, 10° pour la conversion des idolâtres.

En rassemblant dans ses prières tant de différents objets, elle nous fait connaître toute l'étendue et toute la force de la médiation de Jésus-Christ. Elle nous montre qu'il n'y a aucune grâce ni aucun bienfait qui ne puisse être obtenu par les mérites de son sang et par le sacrifice de la Croix.

C'est en ce jour que l'Église expose la Croix de Jésus-Christ à la vénération ou plutôt à l'adoration des fidèles; car on ne doit pas craindre d'abuser de ce terme en l'appliquant à l'instrument de notre salut. L'usage en est très-ancien dans l'Église, et la pureté de la foi ne peut être altérée par le culte que nous rendons à la Croix, puisqu'il est la marque de l'adoration véritable que nous devons à notre Rédempteur auquel il se rapporte.

Nous avons une homélie de S. Chrysostome intitulée *de l'Adoration de la Croix*, où ce saint docteur parle ainsi : « C'est aujourd'hui que l'Église propose à notre culte la Croix de Jésus-Christ, « et qu'elle nous invite à venir adorer ce précieux instrument de « notre salut. Embrassons ce signe vénérable de notre rédemption « avec tendresse et avec respect. Il nous rend la vie de la grâce, « il chasse les démons qui nous tentent, il guérit nos maux, il « dissipe nos ténèbres, il instruit, il éclaire tout l'univers. C'est « cette croix qui fait la force de l'Église; c'est le rempart qui nous « défend contre le péché; c'est la source de notre salut. Heureux « celui qui l'adore, et qui l'embrasse avec un cœur chaste et des « lèvres pures! Armons-nous de cette Croix pour vaincre le « monde; elle est le glorieux trophée de la victoire que Jésus-« Christ a remportée sur lui : qu'elle nous serve en même temps « de couronne et d'appui! Elle fera mourir nos passions; elle as « surera notre salut, dont elle est le symbole. »

LE SAMEDI SAINT.

Le corps de Jésus-Christ ayant été mis dans le tombeau sur le soir du vendredi, y demeura le samedi et une partie du jour sui-

Digitized by Google

vant; et son âme séparée de son corps descendit dans les enfers, c'est-à-dire dans les lieux bas de la terre, pour consoler les âmes des justes qui attendaient sa venue, et pour leur annoncer leur délivrance. C'est ce repos mystérieux de Jésus-Christ dans le tombeau et sa descente aux enfers que l'Église honore dans la nuit du Vendredi au Samedi saint, et dans les heures du jour jusqu'à None inclusivement.

De l'office de la veille de Pâques.

Avant qu'on eût avancé à l'heure de Tierce l'office de la nuit ou veille de Pâques, il n'y avait point de Messe le samedi, non pas même celle des *Présanctifiés;* et il ne pouvait y en avoir; car on n'aurait pu dire la messe propre au mystère de la sépulture qu'après None, à cause du jeûne; mais on était obligé de commencer à cette heure-là même l'office de la veille de Pâques, qui durait sans interruption jusqu'au point du jour du dimanche, comme il sera aisé de le voir par le récit abrégé que nous allons faire de ce qui s'observait dans cette veille, la plus longue et la plus célèbre de toute l'année.

Préparation des Catéchumènes.

Le principal objet des lectures, des prières et des cérémonies de la veille de Pâques était le baptême général des catéchumènes, qu'on ne donnait solennellement que cette nuit-là et celle du samedi au dimanche de la Pentecôte. Sur le midi du Samedi saint, les Catéchumènes, qu'on avait préparés au Baptême dans les scrutins, se trouvaient à l'église. Là on les catéchisait pour la dernière fois, et on leur faisait rendre compte de ce qu'ils avaient appris dans les scrutins. On les interrogeait principalement sur ce qui était contenu dans le Symbole de la foi et dans l'Oraison dominicale. Les instructions finies, l'Évêque ou le Prêtre, accompagné de ses Ministres, allait par les rangs leur faire le signe de la Croix sur le front à chacun en particulier; et après leur avoir imposé les mains sur la tête, il leur faisait le dernier exorcisme. Ensuite, prenant de sa salive avec le pouce, il leur touchait d'abord les narines, et ensuite les oreilles, en disant cette parole de Jésus-Christ au sourd et muet qu'il guérit de sa salive, *Ephpheta,* c'est-à-dire *ouvrez-vous.* Il les faisait renoncer tout haut à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, par trois réponses distinctes; après quoi il les oignait, à la poitrine et aux épaules, de l'huile des Catéchumènes, comme des athlètes qui se préparent au combat pour remporter le prix. Enfin il leur imposait les mains de nouveau, et récitait à haute

Digitized by Google

voix sur chacun d'eux le Symbole et une prière; cela fait, on commençait les bénédictions.

Feu nouveau.

La première était celle du feu nouveau; mais elle n'était point particulière à l'office du Samedi saint. Comme il n'y avait pas de lampe dans les églises qui brûlât jour et nuit, on allumait tous les jours du feu nouveau pour les offices, et l'on tirait ce feu d'un caillou, plutôt que de le prendre au foyer des maisons, parce qu'on n'était pas dans l'usage d'employer du feu profane ou vulgaire pour les prières publiques. Or, comme c'est la coutume de l'Église de sanctifier par la bénédiction la plupart des choses dont elle se sert dans le service divin, on bénissait le feu nouveau avant d'allumer les cierges et les lampes. Cette bénédiction ne se fait plus que le Samedi saint.

Cierge pascal.

La longue cérémonie de la préparation des Catéchumènes ne finissait que vers le soir. C'était pour cela qu'aussitôt après on allumait et on bénissait le feu. On faisait ensuite la bénédiction du cierge. C'était une grande colonne de cire destinée à éclairer l'église pendant la nuit de Pâques qui allait commencer. Cette bénédiction était du ministère du Diacre, et se faisait en présence de l'Évêque ou du Prêtre officiant, accompagné des Ministres de l'autel. Néanmoins, dans l'Église de Ravenne, au XVI^e^ siècle, c'était l'Évêque même qui la faisait. En France, comme l'année commençait à Pâques, on écrivait sur le cierge, ou sur un tableau qu'on y attachait, les cycles, les principales époques et autres dates qui étaient différentes selon la diversité des lieux; ce qui s'observe encore à Beauvais et ailleurs.

La plupart des Églises ont étendu à tout le temps pascal l'usage du cierge, qui n'était d'abord que pour la nuit de Pâques. En plusieurs endroits on l'allume à tous les offices, et on le porte aux processions; et le jour de l'Ascension, on l'éteint aussitôt après l'Évangile, où il est dit que Jésus monta au ciel, parce que le cierge pascal est regardé comme représentant Jésus-Christ. A Paris, on le laisse brûler depuis le moment qu'il a été allumé par le diacre, jusqu'à la fin des Complies du jour de Pâques. On l'allume le lundi et les autres jours de l'octave, à la Messe et à Vêpres, jusqu'à la Messe du Samedi inclusivement. Depuis ce jour-là il demeure exposé au milieu du chœur, mais sans brûler, sinon aux grands offices des fêtes annuelles et des fêtes solennelles,

Digitized by Google

quand il en arrive dans ce temps, comme l'Annonciation, une fête de Patron ou une autre. On le rallume aux premières Vêpres de l'Ascension, et on ne l'éteint qu'après les Complies du jour. Enfin il brûle depuis la fin de la dernière prophétie du samedi, veille de la Pentecôte, jusqu'à la fin des Complies de cette fête; après quoi on le retire.

Leçons ou Prophéties. Bénédiction des Fonts.

La bénédiction du cierge était suivie de plusieurs leçons de l'Ancien Testament appelées *prophéties.* Le nombre de ces leçons n'était pas le même partout, et il variait depuis quatre jusqu'à quatorze; mais elles étaient toutes choisies comme elles le sont aujourd'hui par rapport au baptême, entremêlées de traits, et suivies chacune d'une collecte, qui le plus souvent était formée sur le sujet de la leçon. Le dernier trait qu'on chantait avant la bénédiction des Fonts, dès le temps de S. Augustin, était tiré du Ps. 41 : *Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu,* etc. C'était, comme il paraît par la collecte qui le suit, une expression de l'ardent désir que les Catéchumènes avaient de recevoir le baptême.

L'usage de bénir l'eau du baptême est regardé avec raison comme de tradition apostolique. Cette bénédiction se fait le Samedi saint et la veille de la Pentecôte, parce que de tout temps ces deux jours ont été destinés à donner solennellement le Baptême, et qu'autrefois on bénissait l'eau du Baptême toutes les fois qu'on allait baptiser. Il y a lieu de croire que, dans les premiers siècles de l'Église, la bénédiction des Fonts était plus courte et plus simple qu'elle n'est aujourd'hui. Au reste, la prière qui est aujourd'hui en usage dans l'Église latine, et les cérémonies qui l'accompagnent, sont très-anciennes, très-édifiantes et pleines d'un grand sens. La coutume de faire l'aspersion de cette eau sur le peuple, et d'en verser dans les bénitiers et dans d'autres vaisseaux, d'où les fidèles en emportent dans leurs maisons, est aussi très-respectable par son antiquité; et, en nous faisant souvenir du bonheur que nous avons eu d'être régénérés par cette eau, elle doit nous porter à demander à Dieu la grâce de conserver ou de recouvrer, par la vertu de l'Esprit-Saint, que l'Église vient d'invoquer sur cet élément, la vie spirituelle que nous y avons reçue.

Dans les lieux où il n'y avait point de Fonts baptismaux, comme dans les monastères, on ne laissait pas de bénir l'eau avant la Messe de la veille de Pâques, et on en faisait l'aspersion sur toutes

Digitized by Google

les personnes présentes et par toute la maison; ce qu'on continuait quelquefois pendant l'octave.

Messe de la Nuit de Pâques.

Les nouveaux fidèles, qu'on appelait *enfants ou néophytes*, à cause de la naissance spirituelle qu'ils venaient de recevoir, n'avaient pas plutôt pris leur place, qu'on commençait la Messe. Cette Messe n'était pas censée être de l'office du samedi, mais un sacrifice de joie et d'actions de grâce qu'on célébrait pour les néophytes à l'entrée de la grande fête de Pâques, et dans l'attente de la résurrection de Jésus-Christ, dont le moment approchait, car il était environ trois heures du matin. Dans l'église même, où l'office n'était pas si long, il n'était point permis de la commencer avant minuit : aussi était-elle distinguée des offices précédents par le chant de l'*Alleluia*, par les illuminations, les encensements, le son des cloches et toutes les autres marques de joie.

Cette Messe n'avait pas d'introït, car l'introït étant originairement une antienne et un psaume qu'on chantait pendant que les fidèles s'assemblaient et prenaient leurs places dans l'église, on n'en avait pas besoin ici, puisque tout le monde était assemblé. Le *Kyrie*, qu'on chantait en rentrant au chœur, était proprement la conclusion de la litanie. La Messe ne commençait donc qu'au *Gloria in excelsis*, et on avertissait les absents par le son des cloches. On peut dire de cette Messe que c'est celle où il y a eu le moins de changements : presque tout y est marqué des caractères d'une grande antiquité. On n'y porte ni croix ni cierges allumés à l'Évangile, parce que cette cérémonie n'est pas d'un usage fort ancien. Le diacre chez les Chartreux chante tous les jours l'Évangile sans croix et sans luminaire. On ne dit point de *Credo*, parce que la récitation du Symbole à la Messe n'a été introduite en France qu'au IXe siècle, et à Rome qu'au XIe. On ne chante ni offertoire ni communion. En plusieurs églises on faisait l'offrande et la communion en silence; en d'autres on chantait un psaume, dont nous n'avons conservé que l'antienne. L'*Agnus Dei* ne se disait pas à la Messe : c'est une addition postérieure à la disposition de la Messe de cette nuit. Il n'y avait point de baiser de paix. Il paraît par ce que dit Tertullien qu'on ne le donnait pas les jours de jeûne; et l'on sait que le jeûne du Samedi saint se prolongeait jusqu'au matin du dimanche.

Les néophytes, pour qui l'on avait prié expressément dans le canon, communiaient après le Prêtre et le clergé; et tout le peuple communiait après eux, avec cette différence qu'en don-

Digitized by Google

nant aux néophytes le sang de Jésus-Christ, on leur faisait manger du lait et du miel qui avaient été offerts et bénit sur l'autel, pour marquer leur entrée dans la vraie terre promise, et leur enfance spirituelle, car le lait et le miel étaient la première nourriture des enfants. On donnait la communion aux enfants qui avaient été baptisés, aussi bien qu'aux adultes; mais ceux qui étaient encore à la mamelle ne recevaient l'Eucharistie que sous l'espèce du vin qu'on leur versait dans la bouche avec une cuiller.

L'heure à laquelle finissait la Messe ne permettait pas de dire les premières Vêpres de la fête de Pâques. Ainsi on se contentait, avant de congédier les fidèles, dont plusieurs n'avaient pas mangé depuis le jeudi soir, de chanter le plus court de tous les psaumes avec le cantique *Magnificat*. C'était plutôt une action de grâces pour les nouveaux baptisés que des Vêpres. Le prêtre concluait le tout par la prière appelée *Postcommunion*.

Réflexions sur le fruit qu'on doit tirer des offices de la veille de Pâques.

Depuis, l'Église, par une condescendance qui nous reproche notre mollesse et notre tiédeur, a été forcée d'avancer à l'heure de Tierce l'office du soir et de la nuit du samedi au dimanche : la plupart des fidèles passent tout d'un coup du mystère de la mort de Jésus-Christ à celui de sa résurrection, sans presque penser à sa sépulture et à son repos dans le tombeau, qui est proprement le mystère de ce jour. Cependant ces trois mystères ne doivent point être séparés : l'Église, dont la piété doit régler la nôtre, les réunit dans l'office d'aujourd'hui, et elle nous en montre, après S. Paul, une vive et admirable peinture dans le baptême qu'elle donnait autrefois cette nuit, et auquel, comme nous l'avons déjà dit, presque toutes les parties de cet office ont rapport.

Nous devrions tous y faire d'autant plus d'attention, que nous avons reçu ce sacrement à un âge où nous n'étions pas capables de comprendre ni les effets qu'il produit, ni les mystères qu'il représente, ni les devoirs qu'il nous impose. N'oublions pas les promesses que l'Église a exigées de nous avant de nous donner le sacrement de Baptême. Il est utile d'y penser souvent, et principalement dans ce saint temps, où nous nous préparons à la sainte communion. Souvenons-nous donc que nous avons renoncé hautement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et que nous avons promis de nous attacher à Dieu et à Jésus-Christ par une foi ferme et un amour persévérant. Faisons aujourd'hui, pendant la bénédiction des Fonts, ou immédiatement après cette sainte cé-

Digitized by Google

rémonie, le renouvellement de ces vœux solennels, et demandons à Dieu par Jésus-Christ qu'il grave profondément dans notre cœur cette doctrine de S. Paul : Que comme *Jésus-Christ étant une fois ressuscité, ne meurt plus, mais qu'il vit pour Dieu;* ainsi nous, après *être morts au péché,* et ressuscités *à une vie nouvelle* par le baptême, *nous ne devons plus vivre que pour Dieu en Jésus-Christ.*

LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Le mot *Pâque* signifie *passage;* et Dieu ordonna à Moïse, dans l'ancienne loi, d'appliquer ce nom au jour où les Israélites célébraient le passage de l'Ange exterminateur, qui, allant de maison en maison pour faire mourir tous les premiers-nés des Égyptiens, passa celles des Hébreux dont il voyait les portes teintes du sang de l'agneau pascal qu'ils avaient immolé.

Comme l'agneau que les Juifs immolaient chaque année en mémoire de ce fameux passage de l'Ange, était la figure de Jésus-Christ, ce divin Sauveur a pris le même nom et l'a communiqué au jour qu'il avait choisi pour nous délivrer de la captivité du péché, et pour se soustraire lui-même à l'empire de la mort. C'est pour cette raison que S. Paul appelle Jésus-Christ *notre Pâque,* c'est-à-dire *l'Agneau pascal qui a été immolé pour nous.*

Cette fête est la première et la plus auguste de toutes les fêtes de la religion chrétienne. Le jour où on la célèbre est appelé par excellence *le jour du Seigneur,* et tous les dimanches de l'année doivent être regardés comme un renouvellement de cette fête. C'est ce qui la rend en quelque sorte perpétuelle, et ce qui fait dire à saint Basile qu'elle est en un sens l'image de la représentation de la fête de l'éternité bienheureuse.

Saint Grégoire de Nazianze dit que la fête de Pâques est autant au-dessus des autres fêtes du Seigneur que celles-ci sont au-dessus de toutes les fêtes des Saints; et S. Léon disait, en prêchant au peuple de Rome, qu'entre tous les jours distingués dans la religion chrétienne par un culte public et solennel, il n'y en avait point de plus auguste et de plus excellent que celui de la fête de Pâques, de laquelle toutes les autres fêtes de l'Église recevaient en quelque sorte leur dignité et leur consécration.

Les saints Pères ont souvent donné des interprétations mystiques et spirituelles de ce mot *Pâque,* qui signifie *passage.* Il exprime, disait S. Ambroise, ce passage du vice à la vertu, et du péché à

Digitized by Google

la grâce, que nous devons faire dans ce temps, en ressuscitant selon l'esprit comme Jésus-Christ est ressuscité selon la chair.

LES ROGATIONS.

Les trois jours qui suivent le cinquième dimanche après Pâques sont appelés jours des *Rogations*, c'est-à-dire jours destinés à fléchir la colère du Seigneur par des supplications ou prières publiques. On en fait remonter l'institution au v^e^ siècle. S. Avit de Vienne et S. Césaire d'Arles nous apprennent que cette institution prit naissance dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, sous l'épiscopat de S. Mamert. Ce saint évêque, voyant son diocèse affligé d'un grand nombre de calamités, proposa à son peuple de faire des processions solennelles et des prières publiques, accompagnées de jeûnes et d'autres pénitences que l'on appela *Rogations*, pour faire cesser ce fléau de la colère divine. Le peuple y consentit. On fixa ces rogations aux trois jours qui suivent le cinquième dimanche après Pâques, et bientôt ce pieux établissement fut adopté par toutes les églises des Gaules.

Le premier concile d'Orléans, tenu l'an 511, fit un décret exprès pour en ordonner la célébration; et l'on voit dans les écrits de S. Grégoire de Tours avec combien de piété et de ferveur les fidèles s'acquittèrent de cette obligation sous le règne des enfants de Clovis. Quelque temps après, l'Église romaine adopta elle-même cette institution, qu'elle rendit universelle.

Les trois jours des Rogations furent d'abord regardés comme des jours de fêtes où il n'était pas permis de travailler, et où l'on était obligé de jeûner. La défense de travailler fut levée dans la suite, et le jeûne fut restreint à la seule abstinence de chair. Mais l'on ne peut douter que l'intention de l'Église ne soit que l'on passe ces jours dans un esprit de pénitence et de prière. 1° Dans un esprit de pénitence, pour fléchir le Seigneur irrité contre nos péchés, et qui nous afflige tous les jours par tant de calamités différentes pour nous en punir. 2° Dans un esprit de prière, ne cessant de frapper par nos vœux à la porte du ciel, afin d'attirer sur nous les bénédictions du Seigneur et la délivrance des maux qui nous accablent, ou ces grâces précieuses qui nous donnent la force de les supporter et d'en tirer avantage pour nous sanctifier.

Digitized by Google

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Cette fête est une des quatre plus anciennes que l'on célèbre dans l'Église, et saint Augustin la croyait instituée par les Apôtres. Elle se célèbre le quarantième jour après celui de la résurrection, parce que Jésus-Christ monta au ciel en présence de ses Apôtres quarante jours après qu'il fut ressuscité. Du temps de saint Augustin, les fêtes de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte, étaient célébrées partout où la foi de Jésus-Christ était reçue.

On peut regarder celle-ci comme la fin et le dernier accomplissement de tous les mystères de l'Homme-Dieu. Il quitte la terre, et il retourne auprès de son Père, après avoir rempli sa mission et consommé son sacrifice.

En quittant ainsi la terre pour monter au ciel, qui est le lieu de son origine, il nous apprend que nous ne devons pas nous attacher à ce monde périssable; que la terre n'est pas notre véritable patrie, que nous en avons une autre dans le ciel, à laquelle nous devons sans cesse aspirer.

Il nous a montré le chemin pendant sa vie, et il nous montre aujourd'hui le terme. Prenons la même route que lui, si nous voulons entrer au ciel après lui; suivons ses exemples, si nous voulons avoir part à ses récompenses et à sa gloire.

Célébrons la fête de son Ascension, 1° par des vœux ardents pour la céleste patrie, en disant comme le Prophète : « Hélas ! « que mon exil est long! Combien de temps me faudra-t-il de- « meurer encore avec les habitants de Cédar? O Dieu des vertus, « que vos saints tabernacles sont admirables! Mon âme languit, « elle tombe dans une espèce de défaillance par le désir d'y ar- « river et par la crainte d'en être exclue pour toujours, en disant « avec les enfants d'Israël : *Assis sur les bords des fleuves de Baby- « lone, nous avons versé des torrents de pleurs au souvenir de Sion.* » 2° Par une ferme espérance de régner un jour dans le ciel avec Jésus-Christ en disant avec S. Étienne : *Je vois le ciel ouvert; je vois Jésus-Christ qui me regarde et qui me tend la main.* Il n'est monté dans le céleste séjour que pour m'y préparer une place; c'est là que les membres doivent être un jour réunis avec leur chef; c'est là le lieu de mon repos pour les siècles des siècles : j'espère y arriver, ô mon Dieu, par le secours de votre grâce, et y établir ma demeure pour toujours.

Digitized by Google

LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

Pentecôte signifie la durée de cinquante jours, et le Saint-Esprit étant descendu sur les Apôtres le cinquantième jour après la fête de Pâques, on peut donner le nom de *Pentecôte* à tout cet espace de temps qui s'écoule depuis le dimanche de Pâques, où l'Église célèbre la Résurrection de Jésus-Christ, jusqu'au dimanche qui termine ce temps, où elle célèbre la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, que l'on appelle la fête de la *Pentecôte*.

Les Juifs avaient aussi une fête de Pentecôte, qu'ils célébraient cinquante jours après celle de Pâques. Les noms de ces deux fêtes sont demeurés parmi nous; mais les objets de notre culte ne sont plus les mêmes que ceux du culte des Juifs. Ceux-ci célébraient la fête de Pâques en mémoire de la sortie d'Égypte et du passage de l'Ange exterminateur qui avait épargné leurs premiers-nés, tandis qu'il allait frapper de son glaive ceux des Égyptiens : nous la célébrons en mémoire de la Résurrection de Jésus-Christ, qui fut le premier-né, c'est-à-dire le premier ressuscité d'entre les morts. Les Juifs célébraient la fête de la Pentecôte en mémoire de la loi qui fut donnée à leurs pères sur le mont Sinaï : nous la célébrons en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Ce n'est donc pas la loi donnée aux hommes avec tout l'appareil de la terreur et de la crainte, au milieu des foudres et des éclairs, qui fait l'objet de cette grande solennité : c'est la descente de l'Esprit d'amour, qui est venu sur la terre pour allumer dans nos cœurs les flammes de la charité. Prions-le, ce divin Esprit, de nous embraser de ses vives ardeurs, et de consumer dans nos cœurs tout ce que la nature y a mis d'impur et de terrestre.

Aujourd'hui, dit S. Chrysostome, une loi nous vient du ciel : et quelle loi ? la loi d'amour, la loi de la grâce et du Saint-Esprit. Sur quelle table est écrite cette loi? Sur la table de votre cœur. Quelle est la circoncision qu'elle nous prescrit? La circoncision du cœur, le retranchement de toutes les affections de la nature corrompue. Quel est l'autel où vous devez sacrifier? C'est celui qui est élevé dans votre âme. Quelles sont les victimes que vous devez immoler? Ce sont vos passions. Quel est le feu qui doit consumer ces victimes? Le feu de la pénitence, le feu de la componction et de l'amour. Quel est le temple où vous devez adorer le Seigneur?

Digitized by Google

en esprit et en vérité? Un cœur pur, un cœur maître de ses passions, dans lequel le Saint-Esprit habite.

LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Toutes les fêtes, et en particulier tous les dimanches, sont proprement les fêtes de la sainte Trinité, puisqu'elles se rapportent toutes au culte et à l'honneur de l'Être suprême, qui est un Dieu en trois personnes. C'est ce qui faisait dire au pape Alexandre III, que l'Église romaine n'avait point encore établi de son temps de fête particulière en l'honneur de la très-sainte Trinité, n'ayant pas jugé à propos d'attacher spécialement à aucun jour des honneurs qu'elle lui rend tous les jours de l'année en terminant tous les offices par ces paroles : *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit.* Vers l'an 920, Étienne, évêque de Liége, établit dans son église un office particulier de la très-sainte Trinité; et cette institution fut ensuite reçue dans d'autres églises. L'abbé Rupert, qui vivait au commencement du XII^e^ siècle, parle de la fête de la Trinité comme d'une fête communément reçue, et il emploie un livre entier de son traité des Offices divins pour en expliquer le mystère. Enfin le pape Jean XXII ordonna que cette fête serait célébrée dans toute l'Église, et la fixa au dimanche qui suit immédiatement celui de la Pentecôte.

On a jugé à propos d'attirer l'attention des fidèles sur ce grand mystère en lui assignant une fête particulière. C'est peut-être, de tous les mystères de notre religion, celui qui est le plus propre à exercer notre foi. La raison humaine ne comprendra jamais l'unité de la substance et la trinité des personnes; elle ne comprendra jamais l'unité de nature, et cette égalité de puissance qui subsiste entre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes, et qui ne font qu'un seul Dieu. Mais il faut faire à l'autorité de la parole divine un humble sacrifice des faibles lumières de notre raison, en s'écriant avec l'Apôtre : « O abîme ! ô profondeur des « trésors de la science, de la sagesse, de la puissance et de la na« ture de Dieu ! »

LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

La fête du saint Sacrement a été longtemps attachée au Jeudi saint, où l'Église fait mémoire de l'institution de ce grand mystère. L'an 1246, Robert, évêque de Liége, établit une fête particulière

Digitized by Google

en l'honneur du très-saint Sacrement, qui fut célébrée l'année suivante dans l'église de Saint-Martin de Liége. Une vision miraculeuse qu'avait eue quelque temps auparavant la bienheureuse Julienne, religieuse hospitalière au Mont-Cornillon, près de Liége, avait donné lieu à cet établissement. Le pape Urbain IV publia une bulle pour rendre cette fête universelle dans toute l'Église. Clément V confirma la bulle d'Urbain IV, au concile général tenu à Vienne l'an 1311.

On porte en ce jour le corps adorable de Jésus-Christ dans une procession solennelle, afin de réparer, en quelque sorte, l'oubli des chrétiens lâches et les outrages des hérétiques et des impies. Avec quelle tendresse de dévotion les fidèles ne doivent-ils pas sanctifier une fête où Jésus-Christ nous donne de si grandes preuves de son amour, et où il signale, selon l'expression du concile de Trente, sa magnificence divine et son infinie miséricorde! Tantôt ce Dieu sauveur est exposé sur nos autels, pour y donner audience à ceux qui ont des vœux et des prières à lui adresser : avec quelle confiance et quel respect ne devons-nous point les présenter! Tantôt ce Dieu de bonté est porté dans les rues et les carrefours pour répandre partout ses grâces et ses bénédictions : avec quel recueillement ne doit-on pas le suivre pour lui témoigner sa reconnaissance! Tantôt ce Dieu libéral invite les fidèles à venir s'asseoir à la sainte table, où il se donne lui-même pour être la nourriture et la force de nos âmes : avec quelle sainte avidité ne doit-on pas se présenter pour participer à ce mets céleste!

Quelque puissant que soit notre Dieu, pouvait-il faire davantage pour nous? Il descend sur nos autels, il souffre qu'on le porte dans nos villes et dans nos campagnes. Peut-il nous faire une plus touchante invitation de le suivre, de l'accompagner, de lui exposer nos besoins, de lui demander ses grâces, d'espérer ses secours les plus puissants? Quelle raison pourrait engager notre Dieu à de pareilles démarches s'il ne voulait ratifier ses promesses? Serait-ce parce qu'il semble faire trop pour nous, que nous nous croirions dispensés de correspondre à ses avances? Pourrions-nous tenir une conduite plus folle et plus injurieuse, et ne serait-ce point une monstrueuse ingratitude?

Que le bonheur des Chrétiens est grand d'avoir un Dieu qui se communique à eux avec tant de bonté! Quel amour peut égaler celui de Jésus-Christ! Il ne s'est pas contenté d'avoir répandu son sang pour effacer les péchés des hommes, il trouve encore le secret admirable de nourrir leurs âmes de sa propre substance, et de l'immoler tous les jours pour eux. C'est dans l'adorable Eucha-

Digitized by Google

ristie que Jésus-Christ se donne à nous d'une manière si ineffable. Quels hommages et quelle tendre reconnaissance ne doit-il pas attendre de nous! Que cette fête nous doit être chère! Quelle modestie, quel recueillement, quelle foi ne devons-nous pas faire paraître sous les yeux de Jésus-Christ! Quel soin ne devons-nous pas avoir de purifier nos cœurs, afin qu'il daigne les agréer pour son sanctuaire! Ne mettons point de bornes à notre amour pour Jésus-Christ, puisqu'il n'en met pas à son amour pour nous.

LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE.

On entend par *dédicace* la consécration solennelle faite par un évêque d'un lieu destiné à chanter les louanges de Dieu et à lui offrir l'auguste sacrifice des autels. Le premier exemple de cette auguste cérémonie fut donné par Salomon, lorsqu'il dédia le magnifique temple qu'il avait bâti au Seigneur. La fête dura sept jours entiers, et elle fut célébrée avec une pompe et un appareil dignes de la grandeur du prince qui en forma le plan, et de la majesté du Dieu qui en était l'objet.

On offre au Très-Haut l'édifice qu'on a construit pour servir à son culte; on pose dans les autels les ossements des saints martyrs: on fait sur les murs l'onction du saint chrême; on conjure le Seigneur de jeter un œil propice sur le lieu qui lui est consacré; on le supplie d'en faire sa demeure et de le remplir de son adorable présence; on le prie de recevoir miséricordieusement les pécheurs qui y viendront reconnaître leurs égarements et en solliciter le pardon.

Cette fête se renouvelle tous les ans.

La marque sensible de protection que Dieu donna aux Juifs dans le temple de Jérusalem par le nuage dont il couvrit le tabernacle, et l'assurance que Jésus-Christ nous donne dans l'Évangile qu'il réside réellement dans nos sanctuaires, ne doivent-elles pas faire respecter un lieu où Dieu daigne se communiquer à nous d'une manière si pleine de bonté et de miséricorde? Peut-on se former une idée trop haute d'un lieu si saint? Peut-on y faire paraître trop de respect? Peut-on porter trop loin la magnificence pour le décorer? que ne fait-on pas pour orner les palais des rois de la terre! et on néglige les temples du Roi des rois, du Créateur de l'univers! Ah! du moins, si l'on manque de moyens pour les rendre dignes de la souveraine majesté, qu'on s'attache à y faire paraître une contenance si religieuse, qu'on puisse juger de la

Digitized by Google

grandeur du maître par les profonds respects que lui rendent ses serviteurs.

Voilà les sentiments dont on doit se pénétrer en célébrant les fêtes de la Dédicace de nos saintes églises. Il faut encore se souvenir que nos corps sont des temples vivants que le Saint-Esprit daigne habiter; il faut donc en ce jour renouveler la dédicace qui en a été faite sur les fonts sacrés du baptême; il faut tâcher d'effacer, par les larmes d'une sainte pénitence, toutes les souillures qui les rendaient abominables aux yeux de l'Esprit Saint; il faut les disposer à devenir une arche vivante et un sanctuaire pour le Saint des saints : c'est ainsi que nous entrerons dans les vues de l'Église, lorsqu'elle nous ordonne de célébrer cette fête.

LA FÊTE DU SAINT PATRON.

L'Église, toujours attentive au bien de ses enfants, nous engage à choisir parmi les bienheureux des avocats qui plaident auprès de Dieu l'affaire importante de notre salut. Elle donne des patrons aux royaumes, afin qu'ils s'intéressent pour le souverain et pour les sujets; elle en donne aux villes, afin qu'ils prennent les citoyens sous leur protection; elle en donne aux paroisses, pour leur être comme des pasteurs invisibles qui dirigent et qui secondent le pasteur visible; enfin elle en donne à chaque particulier, afin qu'il ait un protecteur qui prie spécialement pour lui. C'est ainsi que l'Église entretient un saint commerce entre ses enfants; elle voit avec plaisir ses fils premiers-nés arrivés à l'heureux terme de la patrie céleste, et elle compte sur leur reconnaissance et sur leur charité, elle sait qu'elle n'emploiera point en vain leur crédit, tant pour ceux qui sont encore dans cette voie d'exil que pour ceux qui sont condamnés à expier dans le purgatoire les fautes vénielles dont ils se sont trouvés coupables au moment décisif de leur mort : c'est pourquoi elle réclame pour les uns et les autres leur puissante protection.

Une seconde vue de l'Église en donnant des patrons aux fidèles, c'est de nous faire envisager le chemin qu'ils ont pris pour arriver au ciel. Elle veut que nous choisissions ces saints, non-seulement pour intercesseurs auprès de Jésus-Christ, mais encore pour modèles de conduite en ce monde, et que nous étudiions leurs actions et leurs vertus. Dans ceux-ci, cette exacte fidélité à pratiquer la loi de Dieu; dans ceux-là, ce zèle infatigable à l'annoncer; dans d'autres, cette grandeur d'âme héroïque, ce courage

Digitized by Google

à tout sacrifier pour le nom du Dieu qu'ils adoraient; dans quelques-uns, cette componction perpétuelle et ces saintes rigueurs pour réparer par les austérités de la pénitence les fautes qu'ils ont eu le malheur de commettre; dans tous, cette confiance courageuse, mais humble, en la miséricorde de leur divin Maître, ce zèle ardent à marcher sur ses traces et à faire en tout sa sainte volonté.

Voilà ce que l'Église veut que ses enfants considèrent dans les patrons qu'elle leur donne, non-seulement pour qu'ils publient leur triomphe et leur gloire, mais afin qu'en envisageant leur bonheur, ils s'attachent à chercher et à suivre la route qui les y a conduits. Les devoirs de tout fidèle à l'égard de son patron sont donc de l'honorer, de l'invoquer, mais surtout de l'imiter : voilà les vues spéciales de l'Église dans l'établissement de la fête des saints patrons.

LES JOURS D'ABSTINENCE ET DE JEUNE.

Les jours d'abstinence sont ceux où la loi de l'Église défend à tout catholique de manger de la viande sans une grande nécessité.

Ce précepte est d'obligation pour chaque fidèle les jours de vendredi et de samedi, pendant le courant de l'année. L'abstinence de viande est aussi prescrite pendant les trois jours des Rogations et le jour de la fête de S. Marc évangéliste, pour demander à Dieu, par la prière publique et la pénitence, l'abondance des fruits de la terre. L'abstinence doit être enfin observée les jours de jeûne des Quatre-Temps, des Vigiles de certaines fêtes principales, et tout le Carême.

Dans les jours qui sont à la fois d'abstinence et de jeûne, il y a deux préceptes à garder, l'un qui défend de faire gras, l'autre qui prescrit le jeûne et qui ne permet chaque jour qu'un seul repas complet, lorsqu'on a atteint l'âge de vingt-un ans. Ces deux préceptes sont d'une obligation rigoureuse, si de graves raisons n'en dispensent pas; en sorte que celui qui peut faire maigre sans pouvoir observer le jeûne est obligé de garder l'abstinence quoiqu'il ne jeûne pas, et celui qui, ne pouvant pas faire maigre, peut cependant jeûner, est obligé au jeûne, quoiqu'il use du gras au repas principal de ce jour de jeûne. Ne nous faisons donc jamais illusion sur ces deux préceptes, en nous en dispensant nous-mêmes sous des prétextes douteux ou légers.

Les autres jours de simple abstinence ont été institués par l'É-

Digitized by Google

glise pour honorer tous les vendredis les souffrances de la passion et de la mort de notre divin Sauveur, et pour obtenir l'application des mérites infinis de son sacrifice sur la croix pour le salut de tous. Le samedi, l'abstinence est un exercice de pénitence pour les péchés commis pendant la semaine, en réclamant spécialement ce jour-là l'intercession de la sainte Vierge auprès de Dieu.

Par l'abstinence des trois jours des Rogations, et de la fête de S. Marc, l'Église se propose de fléchir la colère du Très-Haut, et d'attirer par des supplications et des prières publiques les bienfaits de la divine Providence, pour subvenir aux besoins de la vie présente, et les grâces nécessaires pour la sanctification des âmes.

Quant aux jeûnes solennels des Quatre-Temps, ils ont été d'abord institués à Rome dès les premiers siècles, et dans la suite observés dans toute l'Église latine. C'est le pape S. Léon qui les a fixés au commencement des diverses saisons qui partagent l'année, pour attirer sur tous les fidèles les bénédictions de Dieu, en pratiquant ~~quelques jours d'une pénitence extérieure et générale, et pour lui~~ demander, au printemps, les fruits de la terre nécessaires à nos besoins; en été, ~~la conservation de ces mêmes fruits~~, exposés dans cette saison à tant d'accidents qui peuvent les détruire; en automne, pour le remercier des récoltes faites; et, dans l'hiver, pour solliciter la grâce d'user des biens accordés par le Seigneur, dans l'exercice de la charité et pour sa plus grande gloire.

Il faut aussi remarquer que l'Église, ayant fixé au samedi des Quatre-Temps l'ordination de ses ministres, nous invite à jeûner et à prier alors avec elle, pour demander à Dieu des sujets dignes des fonctions les plus sublimes dans l'ordre du salut. Dans cette intention, elle veut que nous unissions la pénitence à la prière.

Digitized by Google

VIES DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

1er *janvier*. — LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

I. Dieu avait ordonné à Abraham la circoncision comme la marque et le sceau de l'alliance qu'il avait faite avec lui. Par la même loi, tous les enfants mâles de ce saint patriarche et leurs descendants devaient être circoncis le huitième jour après leur naissance. C'est pour obéir à cette loi que Jésus-Christ, qui descendait d'Abraham selon la chair, a voulu être circoncis huit jours après être venu au monde. Il s'y est soumis aussi bien qu'à toutes les autres observances de la loi de Moïse, pour nous affranchir de ce joug dont le peuple juif était chargé. Mais en nous dispensant de la circoncision charnelle, il nous en a imposé une autre, dont celle-ci était la figure : c'est la circoncision du cœur. Elle consiste dans le retranchement non-seulement de toute action et de toute parole, mais encore de tout désir et de toute pensée contraire à la loi de Dieu. C'est là, selon l'Apôtre S. Paul, la véritable circoncision de Jésus-Christ. C'est elle qui est la marque des vrais enfants d'Abraham, c'est-à-dire des chrétiens qui sont héritiers et imitateurs de sa foi. Sans elle nous n'avons point de part à l'alliance ni aux promesses de Dieu. Une telle circoncision n'est pas l'ouvrage de la main de l'homme, mais de l'esprit de Dieu : elle ne se fait pas en un moment, c'est le travail de toute la vie ; de sorte qu'il est vrai de dire de la vie du chrétien, qu'elle est une circoncision continuelle.

II. Notre-Seigneur, au jour de sa circoncision, reçut le nom de Jésus, qui signifie *sauveur*, parce qu'en effet, selon ce que dit l'Ange du Seigneur à saint Joseph, il devait sauver son peuple en le délivrant de ses péchés. Il n'y a point, dit S. Pierre, de salut par aucun autre que par lui ; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés. Le saint nom de Jésus est donc toute notre espérance et notre gloire, et si nous avions de la foi, si nous comprenions bien de quel abîme de

Digitized by Google

misère Jésus-Christ nous a tirés, nous ne prononcerions jamais le nom de Jésus que dans un esprit d'adoration, de reconnaissance et de confiance, nous bénirions sans cesse le jour où ce nom fut donné au Sauveur du monde, et nous songerions à le passer chrétiennement chaque fois qu'il revient. Faisons donc aujourd'hui de sérieuses réflexions sur la manière dont nous avons passé l'année qui vient de finir; demandons humblement pardon à Dieu des péchés que nous y avons commis. Pensons aussi que nous ne verrons peut-être pas la fin de l'année dans laquelle nous entrons. Prenons la résolution de faire un meilleur usage du temps que la miséricorde divine nous donne encore pour réparer celui que nous avons perdu. Assistons avec piété aux Offices divins et aux instructions de notre paroisse; attirons sur nous la bénédiction du Ciel par quelques aumônes et autres bonnes œuvres; retranchons en un jour si saint toutes les visites qui peuvent se remettre à un autre, et ne rendons même celles qui sont nécessaires, qu'après avoir satisfait à tous les devoirs de la Religion.

PRATIQUES. 1. Travaillez à circoncire, c'est-à-dire à retrancher toute action, toute parole, tout désir qui n'est pas conforme à la règle de l'Évangile. 2. Prononcer souvent le saint Nom de Jésus; mais en esprit de prière, pour demander son secours, pour obtenir le salut; ne le prononcer jamais sans respect. 3. Ne faire de visites en ce jour que celles qui sont nécessaires; les faire avec un cœur plein d'un sincère amour pour ses frères.

PRIÈRE. Seigneur, que le sang que vous commencez aujourd'hui à répandre guérisse mon cœur et lui donne la force de retrancher tout ce que vous n'aimez pas. Sauvez-moi, vous seul pouvez le faire; votre Nom sacré me l'apprend. Que les civilités que je rends à mes frères ne soient pas des mensonges, mais une marque que je les aime pour vous.

---

2 *janv.* — S. BASILE, ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE. — IVe siècle.

Basile naquit vers la fin de l'an 329, à Césarée en Cappadoce. Il eut pour père S. Basile l'Ancien, et pour mère Ste Emmelie. Il étudia avec le plus grand succès les belles-lettres à Césarée, à Constantinople et à Athènes, faisant par la ferveur et la régularité de sa conduite l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. Ce fut dans cette dernière ville qu'il retrouva S. Grégoire de Nazianze, son ancien condisciple. Leur amitié était d'autant plus solide, qu'ils s'estimaient mutuellement.

Basile avait acquis de grandes connaissances; il s'était surtout appliqué à se perfectionner dans l'éloquence; aussi jouissait-il à Athènes d'une réputation telle, qu'on voulut l'y retenir. Il quitta néanmoins cette ville pour revenir à Césarée, où il ouvrit

Digitized by Google

une école de rhétorique. Voyant que les applaudissements qu'il recevait de toutes parts l'exposaient à la tentation de la vaine gloire, il résolut de renoncer entièrement au monde. Il donna la plus grande partie de ses biens aux pauvres, et embrassa l'état monastique.

Après avoir parcouru la Syrie, la Mésopotamie et l'Égypte, il revint en Cappadoce, et fut ordonné lecteur en 353. Il se retira ensuite dans le royaume de Pont : il y fonda plusieurs monastères d'hommes et de femmes, pour lesquels il composa divers ouvrages ascétiques.

Son humilité et sa patience étaient extrêmes. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur. Durant une famine, il vendit ce qu'il avait conservé de ses biens pour soulager les indigents. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Écriture sainte.

Il ne portait qu'une tunique et un manteau, couchait sur la dure, et veillait quelquefois des nuits entières. Chaque jour il ne faisait qu'un seul repas. Il cultivait avec S. Grégoire de Nazianze, qui était venu le joindre, un vaste jardin. Il s'exerçait à la pénitence et aux autres pratiques d'une vie véritablement religieuse.

Pour élever Basile au sacerdoce, il fallut qu'Eusèbe, son évêque, lui fît une sorte de violence. Plus tard, Eusèbe, par une de ces faiblesses où tombent ceux qui ne veillent pas sur eux-mêmes, se brouilla avec Basile, qui retourna dans le Pont, où son ami alla le rejoindre.

Les ariens, protégés par l'empereur Valens, mettaient tout en œuvre pour s'emparer des églises de Césarée. Basile fut appelé par Eusèbe, qui était alarmé du danger que courait la foi. Le Saint fit tant par son zèle et sa prudence, que les tentatives des ariens furent inutiles. Ses discours confirmèrent les peuples dans la doctrine de l'Église. Sa conduite lui gagna l'estime et l'amitié d'Eusèbe, et celui-ci étant mort en 370, Basile fut élu pour lui succéder sur le siége de Césarée.

Le nouvel évêque prêchait matin et soir. Il établit la coutume de faire le matin la prière en commun. Son peuple communiait quatre fois par semaine et aux fêtes des Martyrs. Il portait au plus haut point l'amour des pauvres, et fonda un vaste hôpital, où il allait souvent consoler ceux qui souffraient, et leur apprendre à faire un bon usage de leurs peines.

L'empereur Valens, qui continuait de protéger les ariens, voulut obliger les évêques catholiques à s'unir à eux par les liens de la communion; mais Basile les retenait, tantôt par la solidité de ses écrits et de ses lettres, et toujours par son exemple. Valens tenta

Digitized by Google

de gagner le Saint, persuadé que, s'il tombait, sa chute en entraînerait beaucoup d'autres dans le même parti. Pour cet effet, il lui envoya Modeste, préfet du prétoire, courtisan habile et artificieux, qui, étant à Césarée, envoya chercher le saint évêque et le reçut avec beaucoup de civilité. Mais tous les efforts qu'il fit furent vains.

Le préfet, surpris et irrité de cette fermeté, lui dit : « L'empereur vous fait trop d'honneur; puisque sa bonté n'a pu rien gagner sur vous, craignez sa justice et son indignation. — Que craindrais-je? dit le Saint. — Vous pouvez craindre, dit Modeste, qu'on ne vous enlève vos biens, votre liberté et votre vie même. — Ces menaces me touchent peu, dit Basile; qui n'a rien ne craint point la confiscation; quant à l'exil, je n'en connais point, n'étant attaché à aucun lieu; si vous m'enfermez dans une prison, je serai plus content dans le fond d'un cachot que les courtisans auprès de leur prince; pour ce qui est des autres supplices que vous pouvez me faire souffrir, où les appliquerez-vous? Je n'ai pas un corps capable d'en soutenir aucun. Le premier coup est le seul que toute votre puissance puisse me faire souffrir. A l'égard de la mort, elle sera pour moi une grâce et un bienfait, et me mettra plus tôt en possession de la vue de Dieu, l'unique objet de mes désirs et l'unique but de mes actions. » Modeste, encore plus surpris, s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler avec tant de hardiesse. « Peut-être, reprit Basile, n'avez-vous jamais eu à traiter avec un évêque, car il aurait tenu le même langage, s'il avait eu la même cause à défendre. » Le préfet lui dit qu'il lui donnait le reste de la nuit pour réfléchir sur le parti qu'il avait à prendre. Le Saint répliqua : « Je serai demain ce que je suis aujourd'hui. »

Cette tentative ayant été inutile, on la renouvela deux autres fois sans plus de succès. A la fin, Modeste alla trouver l'empereur et lui dit : « Seigneur, nous sommes vaincus. Basile est au-dessus des menaces; il n'en faut rien attendre que par la force. » L'empereur défendit de lui faire violence, et ne pouvant se résoudre à accepter véritablement sa communion par la fausse honte de paraître changer de parti, il ne laissa pas d'y participer extérieurement en se rendant à l'église pour assister aux saints offices. Il y vint le jour de l'Épiphanie, environné de ses gardes, et se mêla avec le peuple catholique. Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit ce peuple immense et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire et aux environs, les ministres sacrés, plus semblables à des anges qu'à des hommes, S. Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, ceux qui l'environnaient

Digitized by Google

remplis de crainte et de respect, un spectacle si nouveau pour lui l'étonna.

On avait lieu d'espérer que cet empereur se déclarerait en faveur du saint évêque ; mais les ariens qui l'obsédaient reprirent bientôt le dessus, et lui persuadèrent d'exiler Basile. L'ordre en fut donné, et la nuit même qu'il devait être conduit en exil, le fils unique de Valens tomba dangereusement malade, l'impératrice fut agitée de songes terribles. Son mari, se doutant que l'injure qu'on faisait à Basile était la cause de ces maux, l'envoya prier par les premiers de sa cour de venir visiter le jeune prince. Basile y alla aussitôt, et l'enfant fut guéri ; mais l'empereur l'ayant laissé baptiser par les ariens, il mourut. Valens s'endurcit encore contre ce coup de la main de Dieu qui le frappait. Les ariens profitèrent de sa faiblesse, et lui persuadèrent de nouveau de bannir Basile. L'ordre en étant tout dressé, on l'apporta à Valens pour qu'il le signât ; il prit trois fois le roseau, dont on se servait alors au lieu de la plume, pour le souscrire ; mais les trois roseaux se fondirent alors sentant trembler sa main, et saisi d'horreur, il déchira le papier, révoqua l'ordre, et laissa S. Basile en paix.

Le prélat n'en profita que pour s'opposer avec un zèle toujours nouveau aux desseins des hérétiques. Enfin, ayant achevé sa carrière, et entendu la voix de Dieu qui lui annonçait sa mort prochaine, il imposa les mains à plusieurs de ses disciples pour assurer des évêques catholiques aux Églises de sa dépendance ; et, après avoir donné diverses instructions de piété à ceux qui l'environnaient, il acheva sa vie en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. »

PRATIQUES. Quel spectacle que celui de S. Basile, de son clergé et de son peuple dans l'église ! Pénétrons-nous des sentiments qu'inspire une foi vive ! et notre recueillement dans le lieu saint le rendra respectable même à ses ennemis.

PRIÈRE. Seigneur, ressuscitez le zèle des ministres de l'Église ; ranimez dans les peuples la piété qui rendait leurs assemblées si respectables, afin que, réunis dans un même esprit de respect et d'amour, qui obtient tout de vous, toute la terre connaisse que nous adorons le Dieu qui fait les Saints.

3 *janvier.* — Ste GENEVIÈVE. — Ve siècle.

Ste Geneviève naquit vers l'an 422, à Nanterre, près de Paris. Elle avait sept ans environ, lorsque S. Germain, évêque d'Auxerre, et S. Loup, évêque de Troyes, passèrent par Nanterre, en allant en Angleterre pour y combattre l'hérésie pélagienne (1). A leur

(1) Pélage, auteur de cette hérésie, enseignait que l'homme naissait sans péché, et qu'il

Digitized by Google

arrivée une multitude nombreuse, attirée par la réputation de leur sainteté, s'assemblant autour d'eux pour recevoir leur bénédiction, Geneviève y alla avec les autres, conduite par ses parents. S. Germain, éclairé par l'Esprit de Dieu, la discerna au milieu de la foule, et l'ayant fait approcher, il dit à son père et à sa mère qu'elle serait grande devant Dieu, et que son exemple attirerait à lui plusieurs personnes. Il demanda ensuite à Geneviève si elle voulait se consacrer à Jésus-Christ comme son épouse. Elle lui répondit que c'était tout son désir; et il l'amena à l'église, où il lui tint la main sur la tête pendant le temps de la prière.

Le lendemain matin, le saint évêque, l'ayant prise à part, lui demanda si elle se souvenait de ce qu'elle avait promis la veille. « Oui, dit-elle, et j'espère l'observer avec le secours de Dieu et celui de vos prières. » Alors S. Germain regardant la terre vit une médaille de cuivre où la croix était empreinte. Il la lui donna, en lui recommandant de la porter à son cou. Puis il ajouta ces paroles remarquables : « Ne souffrez pas que votre cou ou vos doigts soient chargés d'or, d'argent et de pierreries; car si vous aimez la moindre parure du siècle, vous serez privée des ornements célestes et éternels. »

Peu de temps après le départ des deux saints évêques, la mère de Geneviève, allant à l'église un jour de fête solennelle, voulut l'obliger de rester à la maison. Geneviève la conjura en pleurant de lui permettre d'y aller aussi; et comme elle continuait de lui faire de vives instances, cette femme entra en colère et lui donna un soufflet. Son emportement fut puni sur-le-champ : elle perdit la vue, et demeura aveugle près de deux ans. Enfin, se souvenant de la prédiction de S. Germain, et poussée par un mouvement extraordinaire de foi, elle dit à sa fille de lui apporter de l'eau du puits, et de faire le signe de la croix dessus. Geneviève en ayant apporté, et ayant fait dessus le signe de la croix, sa mère s'en lava les yeux trois fois, et recouvra la vue.

Geneviève reçut le voile sacré de la main de l'évêque de Paris; après la mort de son père et de sa mère, elle se retira à Paris, chez une dame qui était sa marraine, et qui l'avait invitée à venir demeurer avec elle. Dès l'âge de quinze ans, elle commença à ne manger que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; et ces jours-là même elle prenait pour toute nourriture du pain d'orge, avec des fèves cuites depuis une semaine ou deux, et ne buvait jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie si austère jusqu'à

(1) pouvait vivre dans l'innocence et parvenir au royaume du ciel sans le secours de la grâce de Dieu.

Digitized by Google

l'âge de cinquante ans, où, par le conseil des évêques, pour qui elle eut toujours un profond respect, elle commença d'user d'un peu de lait et de poisson. Un jeûne si rigoureux était soutenu par une prière fervente et presque continuelle. Elle y répandait en la présence de Dieu une si grande abondance de larmes, que le lieu où elle priait ordinairement en était tout trempé. Elle passait en prière la nuit du samedi au dimanche, pour se préparer à célébrer le jour du Seigneur. Elle se disposait à la fête de Pâques par une retraite qui durait depuis l'Épiphanie jusqu'au Jeudi saint.

La vertu de Geneviève fut longtemps éprouvée par de grandes persécutions et attaquée par les calomnies les plus horribles. La Sainte n'y répondit que par une patience à toute épreuve, et elle se contenta de prier et de pleurer dans le secret pour ses ennemis et ses calomniateurs. S. Germain d'Auxerre passant par Paris dans un second voyage d'Angleterre, son premier soin fut de s'informer de Geneviève. Alors le peuple se déchaîna contre elle, et traita sa vertu d'hypocrisie et de superstition; mais ce saint évêque, pour faire voir qu'il en jugeait bien autrement, lui alla rendre visite, et la traita avec un respect qui fut admiré de tout le monde.

Attila, roi des Huns, qui s'appelait lui-même le Fléau de Dieu, après avoir ravagé plusieurs provinces de l'empire romain, était entré en France avec une armée formidable. Cette nouvelle répandit l'alarme dans Paris : les habitants ne se croyant pas en sûreté dans leur ville, étaient résolus de se retirer avec leurs biens dans des places plus fortes. Au milieu de cette consternation universelle, Geneviève assembla les femmes et les exhorta à détourner les fléaux de la colère de Dieu par les prières, les veilles et les jeûnes. Elles la crurent, et passèrent plusieurs jours à prier dans l'église. Mais notre Sainte s'efforça en vain de persuader la même chose aux hommes : elle eut beau leur représenter qu'ils devaient mettre leur confiance en Dieu, que leur ville serait conservée, et que celles où ils prétendaient se retirer seraient pillées et saccagées par les barbares, ils la traitèrent de fausse prophétesse, et leur rage contre elle alla jusqu'à vouloir attenter à sa vie. Mais le moment où Geneviève semblait avoir tout à craindre était celui que Dieu avait marqué pour la délivrer : il changea tout d'un coup les cœurs les plus emportés, à l'arrivée de l'archidiacre d'Auxerre, qui leur montra les eulogies (1) qu'il apportait à Geneviève de la part de S. Germain. Ils renoncèrent dès ce moment à leurs mauvais desseins contre elle, et quand ils virent que l'évê-

(1) Les eulogies étaient des présents de choses bénites que l'on s'envoyait alors en signe d'union et d'amitié.

Digitized by Google

nement avait confirmé sa prédiction, que les Huns n'approchaient pas de leur ville, ils n'eurent plus pour elle que des sentiments de vénération et de confiance.

La sainteté extraordinaire de sa vie fut récompensée par le don des miracles, et l'on venait de toutes parts implorer son secours. Sa réputation pénétra jusque dans les pays les plus éloignés; et S. Siméon Stylite, dont on parlera au 5e jour de ce mois, se recommanda à ses prières. Elle mourut au commencement du VIe siècle, âgée d'environ 99 ans. Son corps fut inhumé dans l'église des Apôtres S. Pierre et S. Paul, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Geneviève.

PRATIQUES. 1. Retrancher toute délicatesse dans la nourriture, pour imiter au moins en quelque chose l'austérité de sainte Geneviève. 2. Joindre la prière à la mortification. Nous sommes faibles, parce que nous ne prions pas. 3. Supporter le mal que l'on dit de nous. Nous ne sommes pas aussi innocents que les Saints, qui ont été calomniés.

PRIÈRE. Seigneur, apprenez-nous à vous prier. Fondez la glace de notre cœur, afin que nous répandions des larmes qui éteignent le feu de nos passions. Donnez-nous la patience dans le mal que l'on dit de nous, et convertissez ceux qui nous calomnient.

---

4 *janvier*. — S. TITE, DISCIPLE DE S. PAUL. — Ier siècle.

S. Tite était né de parents idolâtres. Il paraît qu'il fut converti à la foi et baptisé par S. Paul, car cet Apôtre l'appelle son fils. Il le prit depuis pour compagnon de ses travaux apostoliques. Il le mena avec lui, l'an 51, au concile de Jérusalem, où quelques faux frères voulurent l'obliger à se faire circoncire; mais ils ne purent l'y faire consentir, et il soutint généreusement avec son maître la liberté de l'Évangile en faveur des Gentils convertis à la foi.

S. Paul l'envoya deux fois à Corinthe : la première, pour pacifier les troubles que la division avait causés dans cette Église; la seconde, pour y porter sa 2e lettre aux Corinthiens, et pour faire en sorte que leurs aumônes pour les pauvres de Jérusalem fussent toutes prêtes lorsque S. Paul arriverait chez eux.

Lorsque l'Apôtre retourna de Rome en Orient, après son premier emprisonnement, il s'arrêta quelque temps dans l'île de Crète, aujourd'hui Candie, pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. Il n'y demeura pas longtemps, parce que les besoins des Églises l'appelaient ailleurs; mais il y laissa Tite, son cher disciple, pour prendre soin de cette nouvelle Église, et établir des évêques dans chaque ville. Dans la suite il lui manda de le venir voir à Nicopolis, où il devait passer l'hiver. L'année d'après il l'envoya

Digitized by Google

prêcher la foi dans la Dalmatie. Enfin Tite retourna en Crète pour continuer de gouverner cette Église ; et il y résida jusqu'à sa mort, dont on ignore le temps.

Nous avons encore la lettre que S. Paul lui écrivit l'an 66 de Jésus-Christ. Il lui donne des règles sur les qualités que doivent avoir ceux qu'il ordonnera évêques. Il lui représente les caractères des peuples sur lesquels il l'a établi, afin qu'il sache de quelle manière il doit se conduire avec eux. Il lui prescrit les différentes instructions qu'il doit donner aux fidèles suivant leurs différents états. Il lui fait voir ce que la considération du grand mystère de Jésus-Christ doit produire en nous. Il lui parle des devoirs des différentes conditions, et de ce que la bonté de Dieu a fait pour nous. Il lui recommande enfin d'éviter les disputes et de fuir les hérétiques. On ne peut douter que S. Tite n'ait observé tout ce que S. Paul lui écrivit dans cette lettre, qui est la règle des évêques, et que l'on doit regarder comme la vie de S. Tite, dont les actions nous sont d'ailleurs inconnues.

PRATIQUES. 1. Lire avec attention ce que S. Paul a écrit à Tite sur les devoirs des différents états ; mais que ce soit pour le pratiquer. 2. Demander à Dieu des pasteurs qui suivent les admirables règles que S. Paul a prescrites à S. Tite. Suivons-les nous-mêmes, chacun dans notre condition.

BAUDRAND. Seigneur, qui avez voulu S. Tite, par le ministère de votre saint Apôtre, des ténèbres du paganisme, faites qu'instruits de la même doctrine, nous la pratiquions et l'enseignions avec la même fidélité.

---

5 *janvier*. S. SIMÉON STYLITE. — Ve siècle.

L'histoire de ce saint est remplie de faits si surprenants, qu'il est nécessaire d'avertir le lecteur que l'abrégé que nous allons en donner est tiré presque tout entier des écrits de Théodoret, évêque de Tyr, c'est-à-dire d'un des plus graves et des plus judicieux écrivains de l'antiquité ecclésiastique. Il avait vu lui-même et entretenu plusieurs fois S. Siméon : il a écrit de son vivant l'abrégé de sa vie, où il proteste qu'il a pour témoins de ce qu'il rapporte toutes les personnes de son temps ; de sorte qu'on ne peut la révoquer en doute sans injustice et sans témérité.

Siméon était né dans un bourg de Sicile appelé Sisan. Son père, qui était berger, le chargea dès l'enfance de garder ses brebis. Un jour que le troupeau ne pouvait sortir à cause de la neige, Siméon alla à l'église, où il entendit lire ces paroles de l'Évangile : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur. » Il demanda à un bon vieillard comment on pouvait arriver à ce bonheur. « C'est, lui répondit-

Digitized by Google

cet homme, en jeûnant, en offrant ses prières à Dieu avec crainte et respect, aux différentes heures du jour et pendant la nuit, comme on fait dans les monastères Il faut, mon fils, ajouta-t-il, supporter la soif, la nudité, les injures et les opprobres; il faut gémir, pleurer, veiller et prendre à peine un peu de sommeil, user de la maladie comme de la santé, renoncer à ce qu'on aime le plus, être humilié et persécuté par les hommes sans attendre de consolation. Entendez-vous, mon fils, ce que je vous dis? Dieu vous donne, par sa miséricorde, la volonté de le pratiquer. »

Siméon n'avait alors que 13 ans; cependant ces paroles firent une telle impression sur son esprit, qu'après avoir prié Dieu de le conduire à une piété parfaite, il se retira dans un monastère composé de quatre-vingts moines, qui s'exerçaient aux travaux les plus pénibles de la pénitence. Siméon surpassa bientôt tous ses confrères en austérité, car les autres mangeaient de deux jours l'un, et lui seul ne mangeait qu'une fois la semaine, donnant sa nourriture aux pauvres.

A cette abstinence il ajouta des macérations extraordinaires. Étant un jour allé tirer de l'eau au puits, il prit la corde du seau, et s'en serra les reins si étroitement, qu'elle entra dans la chair; et il ne s'en aperçut qu'à l'odeur du sang qui en découlait. La plaie fut plus de deux mois à guérir; et le supérieur le pria de se retirer, de peur que son exemple ne nuisît aux autres.

Siméon se retira alors dans une petite loge abandonnée, où il forma le dessein d'imiter le jeûne de Moïse, d'Élie, et de Jésus-Christ, et de passer les quarante jours du Carême sans manger. Théodoret rapporte qu'il avait déjà passé vingt-huit carêmes de la sorte, dans le temps qu'il écrivait ceci.

Après être demeuré trois ans dans cette cabane, il monta au haut d'une montagne où il fit faire une enceinte de pierres sèches, et s'y renferma, résolu d'y vivre à découvert, exposé aux injures de l'air. Il portait une grosse chaîne de fer de vingt coudées de long, attachée par un bout à une grosse pierre, et de l'autre à son pied droit, afin de ne pouvoir sortir de là, quand bien même il l'aurait voulu. Mais Mélèce, vicaire du patriarche d'Antioche, l'étant venu voir, lui dit dans le cours de sa visite que ce qui devait l'attacher à sa solitude était le mouvement libre de la volonté, plutôt que la crainte d'une chaîne de fer. Siméon se rendit à cet avis, et fit venir un ouvrier qui détacha la chaîne.

Ce fut alors que sa réputation commença à se répandre; de tous côtés on lui amenait des malades, et on le priait de les guérir.

Digitized by Google

Siméon, pour se délivrer de cette foule qui interrompait sa prière, s'avisa de se placer sur une colonne. D'abord il en fit faire une de six coudées de haut, ensuite une de douze, puis une de vingt-deux, et enfin une de trente-six. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Stylite*, d'un mot grec qui signifie *colonne*. Le haut de cette colonne n'avait que trois pieds de diamètre, et était fermé d'une petite enceinte à hauteur d'appui, comme une chaire de prédicateur.

Plusieurs blâmaient une manière de vivre si extraordinaire; quelques-uns s'en moquaient; d'autres outrageaient le Saint comme un imposteur; les solitaires d'Égypte allèrent jusqu'à vouloir se séparer de sa communion; mais les plus sages d'entre eux jugèrent qu'avant toute chose il fallait députer vers lui, au nom des évêques et des solitaires, pour s'instruire des motifs de sa conduite. Le député eut ordre de lui dire d'abord de descendre de sa colonne, et de se remettre dans la voie ordinaire des serviteurs de Dieu; que s'il obéissait il faudrait le laisser vivre à sa manière; mais que s'il résistait, on le regarderait désormais comme un rebelle. Dès que Siméon eut entendu l'ordre des évêques et des solitaires, il se mit en devoir de descendre; mais l'envoyé lui dit de demeurer et de prendre courage, parce qu'on voyait bien qu'il suivait la volonté de Dieu. L'évêque d'Antioche lui-même le vint voir, admira sa manière de vivre, et lui donna les saints mystères.

L'occupation de Siméon sur la colonne était de prier, tantôt debout, tantôt incliné. Aux grandes solennités, il passait les nuits debout, les mains étendues. Sa prière durait, tous les jours, depuis le coucher du soleil jusqu'à trois heures de l'après-midi du jour suivant. Depuis cette heure jusqu'au soir il instruisait les assistants, répondait à ceux qui le consultaient, guérissait les malades, terminait les différends et réconciliait les ennemis. Il était doux et agréable, de facile accès, répondant à tout le monde, fût-ce un artisan, un paysan ou un mendiant. Il convertit plusieurs milliers d'infidèles de diverses nations, qui, après l'être venu voir par le seul motif de la curiosité, s'en retournaient chrétiens. Il était consulté par les évêques et les empereurs sur les affaires de l'Église, auxquelles il s'intéressa toujours très-vivement. Il parlait avec beaucoup de liberté aux magistrats et aux évêques même touchant leurs devoirs. Du reste il était si humble, qu'il se croyait le dernier des hommes. Il disait à ceux qu'il avait délivrés de leurs maladies : « Si l'on vous demande qui vous a guéris, dites que c'est Dieu; gardez-vous de parler de Siméon : autrement je vous avertis que vous retomberez dans le même mal. »

Digitized by Google

Dieu appela à lui cet incomparable pénitent vers l'an de Jésus-Christ 460, à l'âge d'environ 69 ans, dont il avait passé 37 sur la colonne. Son heure étant venue, il s'inclina pour prier. Trois jours se passèrent sans qu'on le vit se relever. Antoine, son disciple, en étant étonné, monta à lui, et le trouva mort. Aussitôt il fit avertir l'évêque d'Antioche, qui, étant venu accompagné de trois autres évêques, transporta le corps du Saint à Antioche, au milieu d'une foule de peuple, qui chantait des hymnes et des psaumes.

Telle a été la vie de S. Siméon Stylite. On ne la propose pas aux fidèles comme un exemple à suivre, mais comme un sujet d'admirer la sagesse et la puissance de Dieu, qui conduit quelquefois ses élus par des routes tout à fait extraordinaires, et qui opère en eux, malgré la faiblesse de la chair, des merveilles que le reste des hommes ne peut ni imiter ni comprendre.

PRATIQUES. 1. Il n'est pas nécessaire de monter sur une colonne pour aller au ciel; mais il faut être détaché de la terre. 2. S. Siméon est toujours prêt à quitter ses austérités pour obéir; ne soyons point attachés par entêtement aux pratiques de piété qui ne sont pas d'obligation, et préférons à notre sentiment les conseils de ceux qui sont éclairés de l'Esprit de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, détachez-nous de tout et de nous-mêmes, pour que nous ne soyons attachés qu'à vous. Faites-nous toujours préférer l'obéissance légitime à nos propres pensées.

---

6 *janvier*. — L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Le mot d'Épiphanie veut dire *manifestation*. On a donné ce nom à la fête de ce jour parce que l'Église célèbre la mémoire des trois grands mystères où le Fils de Dieu incarné a été manifesté aux hommes. Le premier est l'adoration des Mages; le second, le baptême de Jésus-Christ; le troisième, son premier miracle aux noces de Cana.

I. Quelque temps après la naissance de Jésus-Christ à Bethléhem on vit arriver à Jérusalem des Mages (1) qui venaient d'Orient, et qui demandaient où était le roi des Juifs nouvellement né, disant qu'ils avaient vu son étoile en Orient (2), et qu'ils étaient

(1) « Les Mages, dit Bossuet, étaient les savants de leur pays, observateurs des astres, riches et puissants, comme leurs présents le font paraître. » (*Élévations sur les Mystères*.) Étaient-ils rois? c'est un sentiment commun parmi les chrétiens, fondé sur l'autorité de saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Cyprien, saint Jérôme, Tertullien et autres anciens Pères.

(2) Il y avait près de quinze cents ans que Balaam avait prédit qu'il sortirait une étoile de Jacob, et qu'il paraîtrait un dominateur dans Israël. Cette prédiction, faite par un homme aussi fameux que Balaam (Voyez le livre des Nombres, chap. 22), avait pu se

Digitized by Google

venus pour l'adorer. L'arrivée et la demande de ces étrangers surprirent toute la ville de Jérusalem, et le trouble se répandit jusque dans la cour d'Hérode. Il assembla aussitôt les princes des prêtres et les docteurs pour s'informer d'eux où devait naître le Christ. Ils lui répondirent que c'était dans Bethléhem de Juda, selon ce qui est écrit dans le prophète Michée : « Et vous, Bethléhem de Juda, « vous n'êtes pas la dernière de la tribu de Juda, car c'est de vous « que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. » Alors Hérode fit venir les mages en secret, et s'étant enquis d'eux soigneusement du temps où l'étoile leur était apparue, il leur dit : « Allez à Bethléhem, informez-vous exactement de cet enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. » Ayant entendu ces paroles du roi, ils partirent, et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut devant eux, et les ayant conduits jusqu'au lieu où était l'enfant, elle s'arrêta. Ils entrèrent, trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant devant lui, ils l'adorèrent, et lui offrirent de la myrrhe, de l'or et de l'encens. Ils s'en retournèrent ensuite dans leur pays, mais par un autre chemin, parce qu'ils furent avertis en songe de ne pas aller trouver Hérode.

II. Jésus, âgé d'environ trente ans, sortit de Nazareth, où il avait demeuré depuis son retour d'Égypte, soumis à sa mère et à S. Joseph, attendant en silence le temps d'exercer le ministère pour lequel il était venu au monde. Il se rendit sur les bords du Jourdain, pour recevoir avec la foule des Juifs le baptême de son précurseur. S. Jean ne le connaissait pas auparavant; mais l'Esprit de Dieu, en l'envoyant baptiser dans l'eau, lui dit : « Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit, est celui qui baptise par le Saint-Esprit. » L'ayant donc reconnu à ces marques, il ne put souffrir ce profond abaissement de Celui qui était la sainteté même, et lui dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Mais Jésus lui répondit : « Laissez-moi faire ; c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. » S. Jean se rendit, et baptisa Jésus. Jésus s'étant mis en prière en sortant de l'eau, le ciel parut s'ouvrir, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et l'on entendit une voix du ciel qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Jésus quitta ensuite les bords du Jour-

conserver dans l'Orient, et Dieu, voulant manifester l'incarnation de son Fils aux Gentils en la personne des Mages, comme il l'avait manifestée aux Juifs en la personne des bergers, fit paraître en l'air, du côté de la Judée, cette étoile extraordinaire qui les fit souvenir de la prophétie de Balaam, et les porta à chercher sous la conduite de l'étoile, et sans doute par l'inspiration de la grâce, le dominateur d'Israël.

Digitized by Google

dain, et se retira dans le désert pour commencer sa mission par le jeûne et par la prière.

III. Jésus, ayant remporté la victoire sur l'esprit tentateur dans le désert, se fit des disciples et commença à prêcher. Il fut alors invité avec ses disciples à des noces qui se faisaient à Cana en Galilée, et y alla. Vers la fin du repas, le vin manqua. La mère de Jésus, qui se trouvait aussi à ces noces, lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Jésus, pour nous apprendre qu'il ne faut avoir aucun égard humain dans ce qui est du service de Dieu, répondit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. » La sainte Vierge, inspirée du Saint-Esprit, ne laissa pas de dire à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Il y avait là six grandes cruches de pierre qui servaient aux Juifs pour se laver. Jésus leur dit : « Emplissez les cruches d'eau; » et ils les emplirent jusqu'au haut. « Puisez-en maintenant, ajouta-t-il, et portez-en au maître d'hôtel. » Dès que le maître d'hôtel en eut goûté, ayant vu que c'était d'excellent vin, et ne sachant d'où il venait, il appela l'époux, et lui dit : « On sert ordinairement le bon vin d'abord; et quand les conviés ont beaucoup bu, on sert le moindre; mais vous, vous avez fait le contraire, vous avez réservé votre meilleur vin pour la fin du repas. » Ce fut là le premier miracle que fit Jésus pour manifester sa gloire et se faire connaître à ses disciples, qui commencèrent à le croire vraiment le Messie promis par les Prophètes.

Telle est l'histoire des trois mystères qu'on célèbre en ce jour. Cette fête est une des plus anciennes dans l'Église; elle a toujours été du nombre des cinq premières ou principales fêtes de l'année, qui sont Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, Noël et l'Épiphanie.

Tous les fidèles assistaient aux divins offices de la veille (c'est-à-dire de la nuit) et du jour de l'Épiphanie : et l'histoire rapporte que Julien l'Apostat, étant à Vienne en Dauphiné, l'an 361, n'osa se dispenser ce jour-là de venir à l'église, quoiqu'il eût déjà renoncé dans son cœur à la religion de Jésus-Christ.

On voit encore dans l'Église de Paris et dans quelques autres une marque éclatante de la solennité de cette fête : c'est l'annonce de Pâques. Le diacre, après avoir lu l'évangile de la messe, annonce au peuple à haute voix le jour où l'on doit célébrer la Pâque du Seigneur : usage qui vient sans doute de ce qu'entre les fêtes qui se rencontraient depuis le commencement de l'année ecclésiastique (c'est-à-dire depuis le premier dimanche de l'Avent) jusqu'au jour de Pâques, l'Épiphanie était celle où le peuple fidèle s'assemblait en plus grand nombre dans le lieu saint. Dans les

Digitized by Google

Églises d'Orient, d'Égypte et d'une partie de l'Afrique, en mémoire du baptême de Jésus-Christ, on baptisait solennellement les catéchumènes la veille de l'Épiphanie, comme on faisait en Occident aux veilles de Pâques et de la Pentecôte.

L'Église continue d'honorer en ce jour les trois mystères dont nous avons parlé; mais, remettant au jour de l'Octave la lecture de son office particulier du baptême de Jésus-Christ, et au dimanche d'après l'évangile des noces de Cana, elle s'occupe principalement en ce jour du mystère de l'adoration des Mages. Ils étaient Gentils, c'est-à-dire idolâtres; et l'Église les regarde avec raison comme les premiers Gentils que Dieu, par sa miséricorde, ait appelés des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité. Ainsi ce jour est, à proprement parler, notre fête: les autres nous sont communes avec les Juifs convertis à la foi; mais celle-ci est propre à ceux qui, comme nous, sont gentils et idolâtres par leur origine.

Souvenons-nous aujourd'hui qu'il y a eu un temps où nous n'avions aucune part avec Jésus-Christ, aucune espérance des biens promis, et que Dieu, dont nous étions éloignés, nous a prévenus et attirés à lui, en nous éclairant par la prédication de l'Évangile et la lumière de la foi, qui sont l'effet d'une miséricorde toute gratuite, et dont par conséquent nous ne pouvons assez le remercier.

C'était de ce souvenir plein de reconnaissance que naissait la joie des premiers chrétiens dans cette fête, joie toute spirituelle et toute sainte, qui était toujours accompagnée de sobriété et de modestie.

PRATIQUES. 1. Les Mages partent aussitôt qu'ils voient l'étoile. Il faut être prompt à suivre les lumières que Dieu répand dans nos âmes. 2. Jésus-Christ dit qu'il faut accomplir toute justice. Tout est grand dans la religion chrétienne: ne négligeons donc pas ce qui nous paraît le moins important. 3. Prions la sainte Vierge de demander que notre faiblesse soit changée en force, comme l'eau a été changée en vin à sa prière.

PRIÈRE. Que rien ne nous arrête, Seigneur, pour aller à vous. Rendez-nous fidèles à nos plus petits devoirs. Ils sont grands dès qu'ils ont rapport à vous. Vierge sainte, vous voyez notre faiblesse: exposez-la à Jésus-Christ votre fils, et il nous rendra forts pour toute bonne œuvre.

---

7 *janvier*. — S. THÉODORE, ABBÉ DE TABENNE, — IV^e^ SIÈCLE.

Théodore naquit vers l'an 314, d'une des plus nobles et des plus riches familles de la haute Thébaïde. C'était la coutume des lors de célébrer l'Épiphanie par des réjouissances toutes profanes

Digitized by Google

et très-peu conformes à l'esprit du christianisme. Théodore, voyant faire dans sa famille les préparatifs de cette fête, considérait combien la joie toute mondaine à laquelle on allait se livrer convenait peu à des chrétiens, et, quoiqu'il n'eût encore que douze ans, il se mit à réfléchir sur les obstacles que le monde apporte au salut. Livré à ces réflexions, il se disait à lui-même : « De quoi te servira-t-il d'être grand en cette vie, si tu ne l'es pas en l'autre? En vain prétendrais-tu allier le bonheur du siècle avec la félicité éternelle. Il faut que tu renonces aux plaisirs de la terre, si tu veux un jour posséder ceux du ciel. » Ces sentiments firent tant d'impression sur son esprit, qu'il s'abandonna aux larmes en la présence de Dieu, le conjurant instamment de lui montrer la voie qu'il devait suivre pour arriver au salut. Dès lors il donnait un temps considérable à la prière, et pratiquait des jeûnes très-rigoureux.

Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il obtint d'aller finir ses études dans un monastère du voisinage. La réputation de S. Pacôme l'attira depuis à Tabenne, dont tous les religieux étaient autant de saints. Son zèle pour la perfection le distingua bientôt des autres. Sa mère, qui était alors veuve, vint au monastère pour le voir; mais Théodore, craignant les tentations qui pouvaient lui rappeler le monde, obtint de S. Pacôme de ne pas permettre l'entrevue. La mère, édifiée de trouver dans son fils un renoncement si parfait, prit le voile dans une communauté de femmes qui était à Tabenne.

Théodore n'avait que vingt-cinq ans lorsque Pacôme le prit pour compagnon dans les visites des divers monastères de sa congrégation. Cinq ans après, il lui fit recevoir la prêtrise, le plaça à la tête du monastère de Tabenne, et se retira dans celui de Pabeau. Théodore s'y rendait tous les soirs pour y entendre ses instructions et les répéter aux moines de Tabenne.

Un jour qu'il avait accompagné son bienheureux père à un monastère situé près de Panapolis, dans la basse Égypte, un philosophe de cette ville demanda à conférer avec Pacôme. Le saint abbé crut devoir lui envoyer Théodore. Le philosophe lui proposa diverses questions; Théodore lui répondit avec autant d'esprit que de justesse; puis il l'exhorta à renoncer à des spéculations aussi vaines que stériles, pour ne plus s'occuper que de la science du salut.

S. Pacôme tomba malade à Pabeau deux ans avant sa mort. Les moines de Tabenne firent promettre à Théodore qu'il se chargerait du gouvernement de toute la congrégation quand le saint abbé ne vivrait plus. Quoiqu'il n'eût fait cette promesse que malgré

Digitized by Google

lui, et après une longue résistance, S. Pacôme l'en reprit sévèrement, et lui ôta la supériorité de Tabenne. Il se soumit avec joie, reconnaissant qu'il s'était rendu coupable de présomption et de vanité. Il fut deux ans le dernier de la communauté, et même après les novices. Il souffrit cette humiliation en silence, et pratiqua de grandes austérités. Sa vertu brilla d'un nouvel éclat, et l'abaissement où il était lui fut plus utile que la charge de supérieur, comme S. Pacôme le disait souvent aux autres moines.

Après la mort de S. Pacôme, qui arriva environ l'an 348, Pétrone, qu'il avait nommé abbé de son vivant, ne lui survécut que peu de jours, et eut pour successeur Orsièse, qui, ne se sentant pas en état de gouverner une congrégation si nombreuse, se démit de sa charge, et en fit revêtir Théodore. Il eut beaucoup de peine à consentir à cette nomination; il avait toujours devant les yeux le danger où il s'était exposé pour avoir promis d'être abbé quelques années auparavant. Il fallut en quelque sorte lui faire violence; encore ne se rendit-il que quand Orsièse lui eut déclaré qu'on suivait en cela les ordres de S. Pacôme.

Théodore se crut chargé de tous les religieux en particulier, et obligé de répondre de leur salut. Cette pensée ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. Si quelqu'un était dans la tristesse et dans l'abattement, il le prenait en particulier, le consolait et l'encourageait. Il reprenait ceux en qui il remarquait quelque défaut, avec une douceur et une humilité qui lui gagnaient les cœurs; en sorte que tous lui découvraient avec une entière confiance leurs plus secrètes pensées.

Il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie.

Il mourut le 27 avril 398, à l'âge de 53 ans, après une courte maladie. S. Athanase, qui avait beaucoup connu S. Théodore, écrivit aux moines de Tabenne pour les consoler de la perte qu'ils venaient de faire.

PRATIQUES. 1. On doit prier beaucoup pour obtenir de Dieu un homme rempli de son esprit, qui nous conduise dans les voies du salut. 2. Regardons la science qui ne conduit pas au salut comme un poison, puisqu'en effet elle ne produit en nous que l'orgueil, qui tue notre âme.

PRIÈRE. Seigneur, qu'il est aisé de s'éloigner de vous par l'orgueil, qui est notre plus dangereuse maladie! Vous avez guéri tant de malades, ayez compassion de nous.

---

8 *janvier*. — S. LUCIEN, APÔTRE DE BEAUVAIS. — III^e^ siècle.

L'Église de Beauvais honore S. Lucien comme son premier évêque et comme celui dont Dieu s'est servi, vers la fin du III^e^ siècle, pour éclairer ce pays des lumières de l'Évangile. Il eut

Digitized by Google

pour compagnons de ses travaux apostoliques, et ensuite de son martyre, S. Maxien et S. Julien, dont le premier, à ce qu'on croit, était prêtre, et le second diacre. Il ne nous reste aucun monument certain d'où nous puissions apprendre le détail de ce que ces Saints ont fait et souffert pour le nom de Jésus-Christ.

PRATIQUE. S. Paul veut que les Chrétiens se souviennent de ceux qui leur ont annoncé la parole de Dieu. Nous déshonorons ceux qui sont nos apôtres, en ne pratiquant pas ce qu'ils nous ont enseigné.

PRIÈRE. Seigneur, augmentez notre foi : nous sommes près de la perdre et de périr, si vous ne nous secourez.

---

9 *janvier*. — S. PIERRE, ÉVÊQUE DE SÉBASTE. — IVe siècle.

Pierre, né vers l'an 319, sortait d'une famille de Saints. Il était le dixième et le dernier enfant de S. Basile et de Ste Emmélie, et frère de S. Basile le Grand et de S. Grégoire de Nysse. Il perdit son père en venant au monde. Dès qu'il eut quitté sa nourrice, sa sœur, Ste Macrine, qui était l'aînée de toute la famille, se chargea de son éducation, et lui tint lieu de parents et de précepteur. Elle ne voulut point qu'il étudiât les sciences profanes, qu'elle regardait comme inutiles à son salut; elle s'appliqua uniquement à l'instruire des devoirs de la religion et à former Jésus-Christ en lui.

Elle lui réglait son temps et partageait ses exercices avec tant de sagesse, qu'elle ne lui laissait pas un moment qui ne fût mis à profit. Pierre, de son côté, se prêtait avec une docilité admirable aux vues toutes chrétiennes de sa sœur, et fit de tels progrès dans la science des choses divines et dans la piété, qu'il ne parut pas inférieur en ce point au grand S. Basile son frère, quoiqu'il n'eût d'ailleurs ni ses connaissances ni son éloquence.

Après avoir passé sa première jeunesse dans une grande innocence sous les yeux de sa mère et de sa sœur, il acheva de se former à la vie spirituelle dans le monastère que S. Basile avait fondé assez près de celui qui était gouverné par Ste Macrine; il fut même jugé digne d'en prendre la conduite, lorsque S. Basile le quitta pour aller remplir les fonctions de prêtre à Césarée. Il y recevait les hôtes avec empressement et charité. Dans une famine qui affligea le Pont et la Cappadoce, sa charité, le rendant ingénieux, lui fit trouver les moyens de nourrir un grand nombre de pauvres.

S. Basile devenu évêque de Césarée l'ordonna prêtre. Il continua de gouverner son monastère pendant quelques années. Ce fut

Digitized by Google

dans ce temps-là que sainte Émilie, sa mère, mourut entre ses bras, après lui avoir donné, aussi bien qu'à sainte Macrine, une bénédiction toute particulière. Cette bienheureuse mère, sur le point de rendre l'esprit, recommanda à Dieu chacun de ses enfants absents; puis étendant les mains sur Pierre et sur Macrine, qui étaient aux deux côtés de son lit, elle les offrit à Dieu, le pria de les sanctifier comme étant à lui spécialement, Macrine comme les prémices, et Pierre comme la dîme de la famille.

S. Pierre fut appelé, l'an 380, au gouvernement de l'Église de Sébaste, en Arménie, où, après avoir travaillé à l'œuvre de Dieu avec un saint zèle, il finit sa carrière par une mort bienheureuse dont on ignore la date.

PRATIQUES. 1. On est plus soigneux de mettre l'esprit du monde dans le cœur des enfants que d'y conserver le Saint-Esprit, qu'ils ont reçu dans le baptême et dans la confirmation, et on en est puni par leurs déréglements. Qu'ils soient élevés chrétiennement, et ils seront la consolation et l'honneur de leur famille. 2. Nous craignons de diminuer notre bien en assistant les pauvres, et ce sont eux, au contraire, qui l'augmentent. Plus nous leur donnons, plus Dieu nous met à même de leur donner encore.

PRIÈRE. Vous avez aimé les enfants, Seigneur; faites que nous les aimions comme nous le devons, en les élevant pour vous. Faites-nous aimer les pauvres, qui sont nos frères, et ils nous introduiront dans votre royaume.

---

10 *janvier*. — S. PAUL, PREMIER ERMITE. — IV^e^ siècle.

Paul naquit dans la basse Thébaïde, province de l'Égypte. Ses grands biens lui permirent de faire de bonnes études, et il devint fort habile dans les sciences grecques et romaines. La persécution de l'empereur Dèce l'ayant obligé de se cacher, Dieu lui inspira le dessein de renoncer à tout pour aller s'enfoncer dans la solitude. Après avoir fait beaucoup de chemin, il trouva au pied d'une montagne une grande caverne dont l'entrée était fermée d'une pierre. Il l'ouvrit par curiosité, et trouva dedans comme un grand salon, ouvert par-dessus et ombragé d'un vieux palmier. Une fontaine très-claire en sortait et formait un petit ruisseau qui rentrait en terre.

Paul regardant ce lieu comme la demeure que la Providence lui avait destinée s'y arrêta, résolu d'y passer le reste de ses jours. Le palmier de la caverne lui fournissait la nourriture par son fruit, et le vêtement par ses feuilles entrelacées en forme de nattes. Quand il eut atteint l'âge de 43 ans, Dieu fit pour le nourrir un miracle qu'il continua jusqu'à sa mort. Un corbeau lui apportait tous les jours la moitié d'un pain comme au prophète Élie. L'occu-

Digitized by Google

pation de Paul dans cette profonde retraite était la prière et la méditation des vérités éternelles. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de 113 ans, connu de Dieu seul, et il serait inconnu à la postérité s'il n'avait plu à Dieu de le découvrir un peu avant sa mort, comme nous allons le rapporter.

S. Antoine, alors âgé de 90 ans, vivait depuis très-longtemps dans une autre solitude de la Thébaïde. Il lui vint un jour en pensée que nul autre que lui n'avait mené dans le désert la vie d'un véritable solitaire. La nuit suivante il lui fut révélé qu'il y en avait un plus avant dans le désert, qui était beaucoup plus parfait que lui, et qu'il lui fallait aller voir. Sitôt que le jour parut, le saint vieillard se mit en route. Après avoir marché deux jours entiers et passé la nuit suivante en prière, il aperçut, à la pointe du jour, une louve qui se glissait le long du pied de la montagne, cherchant quelque ruisseau pour se désaltérer. Il la suivit des yeux, et il arriva dans une caverne dont l'entrée était fort obscure. Il y entra en marchant doucement et sans bruit, retenant son haleine, et s'arrêtant de temps en temps pour écouter. Enfin il aperçut de loin quelque lumière; cela lui fit hâter le pas, mais ayant heurté du pied contre quelque pierre, il fit du bruit. Paul, qui l'entendit, ferma aussitôt sa porte. Antoine s'étendit sur le seuil, et y demeura jusqu'après midi, conjurant Paul d'ouvrir, en lui disant : « Vous savez qui je suis, d'où je viens, et pourquoi. Je sais que je ne mérite pas de vous voir; cependant je ne m'en irai pas sans vous avoir vu. Si je ne puis l'obtenir, je mourrai à votre porte : au moins vous enterrerez mon corps. » A la fin, Paul lui ouvrit sa porte. Ils s'embrassèrent en se saluant par leurs noms, sans jamais avoir ouï parler l'un de l'autre, et ils rendirent grâces à Dieu. Après le saint baiser, tous deux s'étant assis, Paul, qui n'avait parlé à aucun homme depuis quatre-vingt-dix ans, commença ainsi : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de « peine, un corps cassé de vieillesse, couvert de cheveux blancs, « un homme qui sera bientôt réduit en poudre. Mais, dites-moi, « je vous prie, comment va le genre humain? Fait-on de nou- « veaux bâtiments dans les anciennes villes? Comment le monde « est-il gouverné? Y a-t-il encore des hommes assez aveugles « pour adorer les démons? » Comme ils s'entretenaient de la sorte, ils virent sur un arbre un corbeau qui, volant doucement, vint mettre devant eux un pain tout entier, et se retira. « Voyez, dit S. Paul, la bonté du Seigneur, qui nous a envoyé à dîner. Il y a soixante ans que je reçois tous les jours la moitié d'un pain; mais à votre arrivée Jésus-Christ a doublé la portion. » Ayant fait la

Digitized by Google

prière, ils s'assirent sur le bord de la fontaine, pour prendre leur repas; après quoi ils passèrent toute la nuit à prier et à chanter des psaumes.

Le jour étant venu, Paul dit à Antoine : « Mon frère, je savais il y a longtemps que vous demeurez en ce pays, et Dieu m'avait promis que je vous verrais : et parce que l'heure de mon repos est arrivée, il vous a envoyé ici pour couvrir mon corps de terre. » Alors Antoine, pleurant et soupirant, le conjurait de ne le pas abandonner, mais plutôt de l'emmener avec lui dans le séjour des bienheureux. Paul lui répondit qu'il ne devait pas préférer son avantage particulier à celui de ses frères, qui avaient besoin de ses instructions et de ses exemples, et il le pria d'aller chercher, s'il le pouvait, le manteau que lui avait donné Athanase, évêque d'Alexandrie, et de l'apporter pour l'ensevelir. Ce n'est pas que Paul se souciât beaucoup que son corps fût enseveli; mais il voulait épargner à Antoine la douleur de le voir mourir. Antoine, étonné de ce qu'il venait de lui dire d'Athanase et du manteau, crut voir Jésus-Christ présent en lui, et adora l'esprit de Dieu dont il était rempli. Il lui baisa les yeux et les mains sans oser rien répliquer, et il partit tout baigné de larmes pour retourner à son monastère.

Il y arriva fatigué et tout hors d'haleine. Deux de ses disciples qui le servaient depuis longtemps, vinrent au-devant de lui, et lui dirent : « Mon père, où avez-vous donc demeuré si longtemps? » Il répondit : « Ah! malheureux pécheur que je suis! je ne mérite pas de porter le nom de solitaire. J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans le paradis. » Il n'en dit pas davantage; et se frappant la poitrine, il tira le manteau de sa cellule. Ses disciples le priaient de s'expliquer, mais il leur dit : « Il y a temps de parler et temps de se taire. » Et étant sorti sans prendre aucune nourriture, il retourna par le même chemin, ayant toujours Paul dans l'esprit et devant les yeux, et craignant ce qui arriva.

Le lendemain matin il vit, au milieu des Anges, des Prophètes et des Apôtres, Paul monter au ciel tout éclatant de lumière. Aussitôt il se jeta le visage contre terre, et dit en pleurant : « Paul, pourquoi me quittez-vous? Fallait-il vous connaître si tard, pour vous perdre sitôt! » Il se remit en chemin, et marcha avec une grande vitesse. Quand il fut arrivé à la caverne, il le trouva le corps à genoux, la tête levée, et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant et qu'il priait : il se mit aussi à prier; mais ne l'entendant point soupirer, comme il avait remarqué qu'il faisait en priant, il s'approcha pour l'embrasser, et reconnut qu'il était mort. Il enveloppa le corps, le tira de la caverne, et

Digitized by Google

chanta des hymnes et des psaumes selon la coutume observée de tout temps dans l'Église. S. Antoine n'avait pas d'instrument pour creuser la terre. Comme il était fort affligé, ne sachant quel parti prendre, deux lions accoururent à lui du fond du désert. Il en eut peur d'abord, mais la pensée de Dieu le rassura. Ils vinrent se coucher aux pieds du corps mort, le flattant de leur queue, rugissant comme pour témoigner leur douleur; puis ils se mirent à gratter la terre de leurs ongles, et firent une fosse capable de contenir un homme : après quoi ils s'approchèrent d'Antoine pour le caresser. Il les bénit; et après qu'ils se furent retirés, il mit le corps dans la fosse et le couvrit de terre. Le lendemain il prit la tunique que Paul s'était faite avec des feuilles de palmier, et avec ce riche héritage il s'en retourna à son monastère, où il raconta tout ce qu'il avait vu. Il se revêtit toujours de la tunique de S. Paul aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. La mort de Paul arriva l'an 341 ou 342.

PRATIQUES. 1. Tout le monde n'est pas appelé à la retraite; mais il faut se séparer du monde autant que les emplois où l'on est engagé le permettent. 2. Dieu n'a pas abandonné S. Paul dans son désert; pourquoi donc craindrions-nous de manquer du nécessaire, si nous faisons quelque perte pour conserver notre foi ?

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de perdre tout plutôt que de perdre la foi que nous avons reçue de vous. Que notre corps périsse, mais que notre cœur ne cesse jamais de vous aimer.

---

11 *janvier.* — S. THÉODOSE DIT LE CÉNOBIARQUE. — Ve et VIe siècles.

Théodose était né en Cappadoce, vers l'an 432, de parents fort vertueux. Il fit pendant quelque temps l'office de lecteur dans l'Église. Comme il s'en acquittait avec un grand esprit de piété, toutes les paroles de l'Écriture qu'il lisait pour l'instruction des fidèles pénétraient son cœur et l'embrasaient du désir de les mettre en pratique. Un jour qu'il lisait le commandement que Dieu fit à Abraham de quitter son pays et sa famille, il le prit comme s'il lui eût été adressé à lui-même; et se souvenant de la promesse que fait l'Évangile d'une récompense éternelle à ceux qui quittent tout pour Dieu, il prit la résolution de suivre Jésus-Christ par la voie la plus parfaite. Il partit de son pays dans le dessein d'aller visiter les lieux saints de Jérusalem, et de se retirer ensuite dans quelque désert. En chemin il visita S. Siméon Stylite, qui le salua d'abord par son nom, le fit monter au haut de sa colonne, et après l'avoir embrassé, lui prédit que Dieu se servirait de lui pour conduire plusieurs personnes dans la voie du salut.

Digitized by Google

Après avoir satisfait sa piété à Jérusalem, il se mit sous la conduite d'un saint vieillard, qui l'obligea bientôt après d'aller gouverner une Église. Théodose, qui n'avait accepté cet emploi qu'avec répugnance, ne le garda pas longtemps. Il se retira sur le haut d'une montagne déserte, où était une caverne dont il fit sa demeure; mais Dieu, qui avait des desseins sur lui, le découvrit et lui adressa d'abord six ou sept personnes, auxquelles il ne put refuser de les prendre sous sa conduite. Insensiblement le nombre augmenta à tel point, qu'il consentit enfin qu'on lui bâtît un vaste monastère.

Dès lors il reçut des personnes de toute sorte de pays, d'âge et de profession, et il fut obligé à plusieurs reprises d'agrandir considérablement les bâtiments de son monastère, qui avait l'air d'une ville au milieu du désert, mais d'une ville toute sainte, où régnaient l'ordre, le silence, la charité et la paix.

Le saint abbé, voulant préserver ses moines des dangers de l'oisiveté, les obligeait tous au travail des mains, les occupant à tous les métiers qui pouvaient être de quelque utilité pour le monastère. Au reste, sa maison n'était fermée à personne. En dehors du monastère, de grands bâtiments étaient destinés à recevoir les hôtes, et on avait construit des infirmeries pour les malades. On y donnait à chacun tous les secours spirituels et corporels dont il avait besoin.

Au milieu de toutes les occupations du dedans et du dehors, Théodose conservait autant de paix et de tranquillité que s'il eût été seul. Il gouvernait ses disciples avec une prudence, une fermeté et une douceur qui lui attiraient les respects et lui gagnaient tous les cœurs. C'est ce qui porta Salluste, évêque de Jérusalem, à l'établir supérieur de tous les moines (1) cénobites de la Palestine, et c'est ce qui a fait donner à notre Saint le nom de *Cénobiarque*, qui veut dire *chef des Cénobites*.

Théodose s'unit à S. Sabas pour soutenir la foi de l'Église et l'autorité du concile de Chalcédoine contre les entreprises de l'empereur Anastase. Ce prince, qui mettait tout en œuvre pour établir l'erreur des eutychéens (2), sachant de quel poids pouvait être dans toute la Palestine l'exemple de Théodose, entreprit de le gagner. Il lui envoya une très-grosse somme d'argent, comme une aumône pour assister les pauvres et les malades. Le saint abbé s'aperçut bien de l'artifice; néanmoins il reçut l'argent et en fit l'emploi.

(1) Les cénobites étaient des moines qui vivaient en communauté; on les appelait ainsi pour les distinguer des anachorètes ou ermites, qui vivaient séparés les uns des autres.

(2) Les eutychéens enseignaient qu'en Jésus-Christ la divinité et l'humanité sont confondues en une seule nature. Cette hérésie avait été condamnée dans le concile de Chalcédoine.

Digitized by Google

Quelque temps après, l'empereur lui fit proposer de souscrire une confession de foi qui contenait l'hérésie eutychéenne. Aussitôt il assembla tous ses moines, les avertit du péril où était la foi, et les exhorta vivement à défendre la vérité aux dépens même de leur vie. Il écrivit ensuite à l'empereur une lettre pleine de l'esprit apostolique, dans laquelle, après avoir réfuté solidement l'erreur des eutychéens, il disait : « Puisque nous n'avons qu'un choix à « faire, ou de conserver honteusement notre vie en suivant l'er- « reur, ou de mourir avec honneur dans la vraie foi que les saints « Pères nous ont enseignée, je déclare à Votre Majesté que nous « préférons la mort à la vie. »

Anastase, étonné de cette liberté, fit à Théodose une réponse fort respectueuse, et l'assura qu'il ne désirait autre chose que de procurer la paix à l'Église ; mais il recommença la guerre bientôt après par des édits sanglants qu'il publia contre les catholiques, et qu'il fit exécuter à main armée. A cette nouvelle, le saint abbé courut à Jérusalem ; il fit assembler le peuple dans l'église, et étant monté dans la tribune où l'on faisait les lectures et les instructions, il dit à haute voix : « Si quelqu'un ne révère pas les quatre conciles « œcuméniques (1) comme les quatre Évangiles, qu'il soit ana- « thème. » Une action aussi hardie, dans un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, rendit le courage à ceux que la rigueur des édits avait effrayés. Dieu même autorisa sur-le-champ par un miracle l'action de son serviteur, en guérissant une femme affligée d'un cancer, et qui l'avait touché par derrière sans qu'il s'en aperçût. Théodose parcourut ensuite plusieurs villes et villages de la Palestine, et il arrêta ainsi l'effet des mauvais desseins de l'empereur.

Anastase en fut si irrité, qu'il le condamna à l'exil ; mais sa mort, qui arriva bientôt après, ayant rendu la paix à l'Église, Théodose revint à son monastère, où il vécut encore onze ans dans ses exercices ordinaires de pénitence et de charité. Enfin Dieu acheva de le purifier par une maladie qui dura un an entier, et dont il mourut, l'an 529 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Toute nouveauté dans la foi ne peut venir que de l'esprit d'erreur. Perdons plutôt tout, et la vie même, que d'abandonner ce que l'Écriture sainte et la tradition nous enseignent.

PRIÈRE. Vous nous parlez, Seigneur, dans les livres divins ; faites-nous la grâce de vous écouter avec respect et de pratiquer ce que vous nous enseignez. Vous nous avez défendu d'avoir des dieux nouveaux ; fermez nos oreilles à tout ce qui ne vient pas de vous, mais de l'esprit de mensonge.

(1) Les quatre premiers conciles œcuméniques sont ceux de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, et de Chalcédoine.

Digitized by Google

12 *janvier*. — S. ARCADE, MARTYR.

On ne connaît ni le temps ni le lieu du martyre de ce Saint ; on sait seulement qu'il confessa Jésus-Christ dans une ville de Mauritanie, pendant une très-violente persécution, car on cherchait les chrétiens de maison en maison, et tous ceux qu'on y trouvait étaient traînés au supplice. Arcade, pour mettre sa foi en sûreté, abandonna sa demeure, et alla se cacher dans une solitude écartée, où il servait Dieu dans les veilles, les jeûnes et la prière. Les persécuteurs, étant entrés dans sa maison, y trouvèrent un de ses parents, que le gouverneur fit jeter dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût déclaré le lieu où Arcade était caché. Arcade, l'ayant appris, sortit aussitôt de sa retraite, et alla se présenter au gouverneur. « Si c'est à cause de moi que vous retenez mon parent « prisonnier, je viens, dit-il, me mettre moi-même entre vos mains, « pour vous déclarer ce que vous voulez savoir, et ce qu'il ne pou- « vait vous apprendre. Relâchez-le donc maintenant, je vous ren- « drai compte de tout. » Le gouverneur dit à Arcade qu'il pardonnait à son parent, et qu'il lui pardonnerait à lui-même, s'il voulait sacrifier aux dieux. « Savez-vous, reprit Arcade, ce que c'est « qu'un serviteur de Dieu ? C'est un homme qui ne se laisse point « affaiblir par l'amour de la vie, ni ébranler par la crainte de la « mort. C'est Jésus-Christ qui est sa vie, et la mort est un gain « pour lui. Imaginez donc tous les supplices les plus horribles, et « vous verrez que rien ne peut nous séparer de Dieu. »

Le gouverneur, piqué de ce discours, mit la constance d'Arcade à l'épreuve des plus affreux tourments. Il lui fit couper l'un après l'autre, et à plusieurs reprises, les doigts, les mains, les bras et les jambes. Le saint martyr, au milieu de supplices qui faisaient frémir les spectateurs et les bourreaux même, conservait une tranquillité toujours égale, ne cessant de louer Dieu, et de le prier pour la conversion de ceux qui le faisaient souffrir. Enfin, réduit à n'être plus qu'un tronc sans membres, et baigné dans son sang, il rendit son esprit à Dieu, avec la gloire d'être le martyr de la foi et de la charité fraternelle.

PRATIQUE. S. Arcade a eu toutes les parties de son corps coupées l'une après l'autre : retranchons toutes les parties du corps du péché, qui sont nos passions et nos mauvaises habitudes.

PRIÈRE. Nous avons fait un mauvais usage des membres de notre corps, ô mon Dieu ! faites, par votre grâce, que nous ne nous en servions plus que pour vous louer et vous servir.

Digitized by Google

13 *janvier.* — S. HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS. — IV^e^ siècle.

Hilaire naquit à Poitiers d'une famille distinguée. Il étudia les sciences profanes dans sa jeunesse, et s'appliqua particulièrement à l'éloquence. Il demeura longtemps dans les ténèbres du paganisme, et il était déjà parvenu à un âge mûr, lorsqu'il plut à Dieu de l'éclairer des lumières de la vérité. Il reçut le baptême, et parut dès lors aussi rempli de l'esprit de Dieu que les chrétiens les plus parfaits. Appliqué à former ses mœurs sur les règles de l'Église, plein de zèle pour la pureté et la sainteté de notre religion, il instruisait les uns des vérités de la foi, et animait les autres au service de Dieu par les promesses de la récompense éternelle; de sorte que n'étant encore que laïque, et même engagé dans le mariage, il paraissait posséder par avance la grâce du sacerdoce, auquel la Providence le destinait.

Le peuple de Poitiers le choisit pour évêque, malgré tous les efforts qu'il fit pour empêcher qu'on ne l'élût. Il avait été marié avant sa conversion; sa femme vivait encore : il se sépara d'elle et se livra sans réserve aux fonctions de son ministère : il renonça plus que jamais aux douceurs de la vie et aux espérances du siècle, pour ne s'appliquer qu'à la conduite de son troupeau et à la défense de la vérité.

Elle était alors cruellement persécutée par l'empereur Constance, qui, trompé par les artifices des ariens, mettait tout en œuvre pour établir leur hérésie (1) sur les ruines de la foi catholique. Les évêques qui refusaient de consentir à ce qu'il demandait d'eux étaient déposés ou exilés : les Églises demeuraient désolées et sans pasteurs, la plupart envahies par de faux évêques, qui s'y maintenaient à main armée; en un mot, l'attachement à la vérité catholique était un titre de proscription, et quiconque était ami des ariens pouvait tout entreprendre impunément.

Telle était la situation des affaires de l'Église lorsque S. Hilaire fut fait évêque. Il résolut de s'exposer à tout souffrir pour la défense de la vérité, qu'il voyait si violemment attaquée. Il adressa d'abord une requête à l'empereur pour le conjurer d'arrêter les persécutions injustes que souffraient plusieurs Églises par la tyrannie des ariens, et par les entreprises des magistrats séculiers sur l'autorité spirituelle des évêques. Il se sépara de la commu-

(1) Les ariens étaient ainsi appelés du nom d'Arius, leur chef, qui avait enseigné que le Fils de Dieu n'est pas de même nature que le Père. Cette hérésie avait été condamnée dans le premier concile général tenu à Nicée, en 325.

Digitized by Google

nion de Saturnin d'Arles, prélat décrié pour ses vices, mais soutenu de toute la puissance des ariens, dont il favorisait l'hérésie. Cependant, au milieu du trouble et de la confusion où l'hérésie arienne avait jeté presque toutes les Églises, celle de France conservait la foi dans sa pureté.

Saturnin, pour repousser l'affront qu'il avait reçu, fit assembler un concile à Béziers. S. Hilaire y vint : il y dénonça les protecteurs de l'hérésie, et offrit de produire des preuves de ce qu'il avançait ; mais les hérétiques, s'étant rendus maîtres du concile, empêchèrent qu'il ne fût écouté. Ils envoyèrent même à l'empereur, au nom de l'assemblée, une fausse relation de ce qui se passait, et S. Hilaire fut exilé en Phrygie avec Rodame, évêque de Toulouse.

La quatrième année de son exil, il se trouva au concile de Séleucie, où il soutint la foi catholique avec un zèle et une prudence admirables. De là il vint à Constantinople, et, voyant la vérité opprimée par le grand nombre et le crédit de ses ennemis, il demanda à l'empereur une conférence publique où il lui fût permis de disputer en sa présence contre les ariens. Ceux-ci, qui craignaient d'entrer en lice avec lui, s'avisèrent d'un expédient assez étrange pour l'éloigner : ce fut de faire entendre à l'empereur qu'Hilaire était un brouillon qui troublait tout l'Orient, et dont il fallait se délivrer en le renvoyant à son Église.

Hilaire, rétabli sur son siége, songea à profiter de l'état des affaires de l'empire pour remédier, autant qu'il pouvait, aux maux de l'Église. Il fit assembler plusieurs conciles, où la plupart des évêques qui par faiblesse et par surprise avaient souscrit le formulaire des ariens au concile de Rimini, reconnurent humblement leurs fautes, et en réparèrent le scandale. Après avoir rétabli dans la Gaule la pureté de la foi, il passa en Italie, pour aller au secours de l'Église de Milan opprimée alors par un évêque usurpateur, nommé Auxence, l'un des chefs de l'arianisme. Hilaire essaya par toute sorte de moyens de faire connaître à l'empereur Valentinien ce qu'il était ; mais Auxence sut si bien cacher son hérésie sous des termes équivoques, que ce prince, qui était prévenu en sa faveur, demeura persuadé de sa foi, et renvoya S. Hilaire dans son diocèse. Il y mourut en paix, environ deux ans après ce voyage, le 13 janvier de l'an 368, selon les uns, et, selon d'autres, au commencement de novembre de l'an 367.

PRATIQUES. 1. La vie de S. Hilaire dans le mariage et avant d'être évêque nous fait voir que la piété n'est pas seulement pour les religieux et pour les ecclésiastiques : elle est de toutes les professions et de tous les âges, parce que dans toutes les conditions on est chrétien. 2. S. Hilaire n'a presque pas cessé d'être persécuté :

Digitized by Google

Jésus-Christ nous a enfantés sur la croix : il faut donc que nous ayons part à ses souffrances.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de n'oublier jamais le culte que nous vous devons, et qui n'est autre chose que l'amour. Donnez-nous cet amour, et nous ne craindrons pas de souffrir pour vous.

---

14 *janvier*. — S. FÉLIX, PRÊTRE DE NOLE. — III^e^ siècle.

Félix naquit à Nole, en Campanie, de parents chrétiens; et il se consacra dès sa jeunesse au service de Jésus-Christ. Après avoir exercé avec édification les fonctions de lecteur et d'exorciste dans l'Église de Nole, il fut élevé au sacerdoce par son évêque, S. Maxime, qui l'aima toujours comme un fils, et qui le destinait à être son successeur.

La foi de ce saint prêtre fut mise à une rude épreuve dans une persécution qui s'éleva contre l'Église, on croit que ce fut celle de l'empereur Dèce, en 250. S. Maxime, par une humble défiance de lui-même et de la faiblesse de son corps cassé de vieillesse, prit la fuite, et laissa à Félix le soin de son troupeau. Les persécuteurs ayant cherché inutilement l'évêque, tournèrent toute leur fureur contre le prêtre Félix, qu'on regardait comme le plus ferme appui de la religion chrétienne dans la ville de Nole. Comme il ne voulait ni s'enfuir ni se cacher, il fut pris et mené devant le magistrat, qui le fit mettre en prison. Ses mains et son cou furent chargés de chaînes, et ses pieds étendus et enfermés dans des entraves, et on le coucha sur des têts de pots cassés.

Cependant le saint évêque Maxime, retiré dans des montagnes désertes, était près de mourir de faim et de froid. Dieu le secourut en cet état d'une manière toute miraculeuse. Au milieu de la nuit, un ange vint dans la prison de Félix, environné d'une grande lumière, et lui ordonna de la part de Dieu d'aller assister son évêque. Félix crut d'abord que c'était un songe Il répondit à l'ange que l'état où il était ne lui permettait pas de sortir. L'ange lui commande de se lever : aussitôt les fers tombent de ses mains et de son cou, il tire ses pieds des entraves; les portes s'ouvrent, il passe au milieu des gardes endormis, et par des chemins inconnus il arrive au lieu où était le saint vieillard, près de rendre le dernier soupir. L'ayant reconnu, il le serre dans ses bras, mais il le trouve froid, sans pouls et sans mouvement. Il fait ce qu'il peut pour le réchauffer, mais inutilement. Il fallait lui donner de la nourriture, et Félix n'avait rien. Il prie, et aussitôt il aperçoit une grappe de raisin que Dieu avait tout à coup fait naître sur

Digitized by Google

des ronces. Il la prend, l'approche du vieillard mourant, et, lui desserrant les dents avec peine, il fait couler le jus dans sa bouche. Le malade reprend un peu de vigueur; la parole lui revient; il reconnaît Félix, et l'ayant embrassé, il le prie de le reporter à son troupeau. Félix le charge aussitôt sur ses épaules, et le porte chez lui, où il arrive avant le jour. L'évêque était logé fort pauvrement, et avait pour tout domestique une vieille femme, qui revit son maître avec beaucoup de joie. Félix, après avoir reçu la bénédiction du saint évêque, s'en retourna dans sa maison, où il demeura caché tant que dura la persécution.

Lorsque Dieu eut rendu la paix à l'Église, Félix sortit de sa retraite, et fut reçu par les fidèles de Nole comme un homme venu du ciel. Après la mort de S. Maxime, tout le monde demandait Félix pour pasteur; mais il céda l'honneur de l'épiscopat à un vieillard nommé Quintus, parce qu'il avait été ordonné avant lui, quoique la différence ne fût que de sept jours. Quintus fut donc élu pour gouverner l'Église de Nole; mais Félix fut toujours chargé du ministère de la parole.

Il avait hérité de son père une fortune considérable; proscrit durant la persécution, il avait tout perdu. Il ne tenait qu'à lui de rentrer dans ses biens : plusieurs l'y exhortaient, en lui représentant qu'il se mettrait par là en état de secourir les pauvres par ses aumônes; mais comme il faisait peu de cas de la richesse, parce qu'il en connaissait le péril, il jugea que le parti le plus sûr pour son salut était de vivre et de mourir pauvre. Il prit environ un arpent et demi d'assez mauvaise terre, il y fit un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, partageant avec les pauvres les légumes qu'il recueillait, et ne réservant rien pour le lendemain. Il n'avait point de valet. Quand il avait deux habits, il donnait le meilleur aux pauvres; souvent même n'en ayant qu'un, il les en couvrait pour se revêtir de leurs haillons.

Il acheva ainsi sa vie dans une heureuse vieillesse, quelque temps avant le règne de Dioclétien, c'est-à-dire vers l'an 284. Son corps fut inhumé hors de la ville, avec un grand concours de peuple. Il se fit beaucoup de miracles à son tombeau, et on y venait de tous côtés, surtout au jour de sa fête, pour obtenir de Dieu divers bienfaits par ses prières. S. Paulin, évêque de Nole, rapporte plusieurs prodiges dont il avait été témoin, et c'est par lui que l'on sait les principales circonstances de la vie de S. Félix.

PRATIQUES. 1. Ne craignons point de perdre nos biens pour Jésus-Christ; mais craignons de perdre Jésus-Christ en voulant sauver ces biens périssables. 2. Le

Digitized by Google

travail des mains doit faire une partie de notre pénitence. On a honte de s'abaisser par le travail, et on ne craint pas de se déshonorer par le péché.

PRIÈRE. Que votre vérité, Seigneur, fasse notre trésor. Faites-nous la grâce de la conserver même au péril de notre vie, et de bien comprendre que rien ne doit donner de honte, sinon de n'être pas du nombre de vos disciples.

---

15 *janvier*.—S. MACAIRE D'ÉGYPTE, SOLITAIRE.—IVe siècle.

Saint Macaire d'Égypte, ou le Grand, qu'on appelle ainsi pour le distinguer de celui d'Alexandrie, était né dans la haute Égypte, vers l'an 300, dans une condition basse et méprisable selon le monde, car il fut occupé dans sa jeunesse à garder les bœufs. Il lui arriva un jour d'aller avec d'autres enfants voler des figues et d'en manger une. Lorsque, dans la suite, Dieu lui eut ouvert les yeux, il eut tant de douleur de cette action, qu'il la pleura toute sa vie.

Touché de bonne heure du désir de travailler à son salut, il se retira dans une cellule auprès d'un village, où il commença à servir Dieu. Il en fut bientôt enlevé par force, et ordonné clerc pour le service de l'église de ce village; mais il ne put se résoudre à accepter cet emploi; de sorte qu'il se retira dans un autre village, où il continua son premier genre de vie. Il travaillait à faire des corbeilles, et un séculier, homme de bien, prenait ses ouvrages, et lui fournissait tout ce qui lui était nécessaire.

A l'âge de trente ans, il se retira dans un affreux désert d'Égypte appelé Scété. Son exemple attira peu à peu dans cette solitude plusieurs personnes qui se mirent sous sa conduite; de sorte que dix ans après sa retraite il fut contraint de se laisser ordonner prêtre, afin que cette multitude de solitaires ne demeurât pas plus longtemps privée de l'oblation du sacrifice et des autres secours qui dépendent du ministère sacerdotal. Il s'acquitta des fonctions de ce redoutable ministère avec une pureté de cœur tout angélique.

Il menait une vie fort austère, à laquelle il formait aussi ses frères par ses instructions comme par ses exemples. On en peut juger par ce seul trait : un de ses disciples étant un jour avec lui à l'heure de midi, et se sentant brûler de soif, lui demanda la permission de boire de l'eau. « Contentez-vous d'être à l'ombre, lui dit Macaire; car il y a, à l'heure où je vous parle, bien des gens qui voyagent à la campagne ou sur mer, et qui sont même privés de ce soulagement que vous avez. » Comme à cette occasion le disciple s'entretenait avec lui de la mortification : « Prenez courage, mon

Digitized by Google

fils, lui dit S. Macaire; j'ai passé vingt ans entiers sans jamais ni boire, ni manger, ni dormir autant que j'aurais voulu, car je ne mangeais qu'une certaine quantité de pain que je pesais; je mesurais mon eau; et m'appuyant contre une muraille je prenais le peu de sommeil dont je ne pouvais me passer.

Il donnait à ses disciples, au rapport de Cassien, un avis qui est d'un grand sens, et dont tous les chrétiens peuvent profiter. « Il faut, disait-il, qu'un solitaire s'applique au jeûne comme s'il « était assuré d'avoir encore cent ans à vivre, et qu'il réprime au « contraire les passions de son âme, oublie les injures, résiste « à la tristesse, et supporte les plaies et les douleurs, comme s'il « devait mourir ce jour même. La première pensée empêchera « qu'il ne se relâche de son abstinence sous prétexte de l'infirmité « de son corps, et la vue d'une mort prochaine lui inspirera une « magnanimité chrétienne qui lui fera mépriser également les « biens et les maux de cette vie, parce qu'il aura toujours son « cœur et ses yeux attachés au lieu où il croit à tout moment « qu'il va être appelé. »

Quelques solitaires lui demandant de quelle manière ils devaient prier : « Il n'est pas besoin pour cela, répondit-il, d'em« ployer beaucoup de paroles, il suffit d'étendre les mains vers le « ciel, et de dire : *Seigneur, faites-moi miséricorde en la manière « qu'il vous plaira.* Et lorsque nous nous sentons pressés par quel« que tentation, il faut dire : *Secourez-moi, mon Dieu;* car il sait « parfaitement ce qui nous est nécessaire, et ne manquera pas « de nous assister. »

S. Macaire, étant un jour en oraison, entendit une voix qui dit : *Macaire, tu n'es pas encore arrivé à une aussi grande vertu que celle de deux femmes qui demeurent ensemble dans telle ville.* Aussitôt le saint vieillard prit son bâton et alla dans cette ville chercher la demeure de ces femmes. L'ayant trouvée, il frappa à la porte. L'une des deux vint lui ouvrir et le reçut avec joie; il demanda aussi à parler à l'autre, et s'étant assis avec elles, il leur dit : « C'est pour vous que je suis venu du fond du désert en cette ville; c'est pour savoir ce que vous faites, et comment vous vivez. Je vous prie de m'en informer. — Très-saint père, lui répondirent-elles, quelles bonnes œuvres pouvez-vous attendre de personnes comme nous, engagées dans le mariage, et qui habitent avec leurs maris? » Macaire les pressant toujours de lui déclarer comment elles vivaient, elles lui dirent : « Nous avons épousé deux frères, et il y a quinze ans que nous demeurons ensemble. Depuis ce temps-là nous ne nous souvenons pas d'avoir proféré une seule parole

Digitized by Google

libre, ni d'avoir eu la moindre dispute; et nous avons toujours vécu dans une parfaite union. Nous avons fait ce que nous avons pu pour nous séparer de nos maris, afin de nous retirer dans une communauté de vierges chrétiennes; mais, comme ils n'ont pas voulu y consentir, nous nous sommes promis l'une à l'autre, en présence de Dieu, de ne dire jamais aucune parole mondaine tant que nous vivrons. » S. Macaire, ayant entendu ce discours, s'écria : « Qu'il est vrai que Dieu ne regarde point si l'on est vierge ou « femme mariée, si l'on est moine ou séculier! Il ne considère que « la disposition du cœur, et donne l'Esprit-Saint à tous ceux qui « veulent le servir, de quelque condition qu'ils soient. »

Notre Saint eut le bonheur, aussi bien que plusieurs solitaires d'Égypte, de souffrir pour la foi de la divinité de Jésus-Christ, à laquelle les ariens faisaient depuis longtemps une cruelle guerre. Il fut enlevé durant la nuit, et emmené dans une île d'Égypte où il n'y avait pas un seul chrétien. Un miracle éclatant que Dieu fit en faveur des solitaires persécutés leur fit obtenir la liberté de retourner dans les déserts de Scété, où Macaire mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.

PRATIQUES. 1. C'est un grand jeûne que de ne satisfaire jamais entièrement la faim et la soif, que de supporter sans se plaindre les incommodités des saisons et les peines de son état. 2. Travaillons à imiter les saintes femmes dont on vient de lire l'histoire. Ce n'est pas par des austérités extraordinaires que l'on plaît à Dieu davantage, ni en se retirant dans les déserts, mais en remplissant ses devoirs.

PRIÈRE. Nous pouvons, Seigneur, faire pénitence dans toutes nos actions; apprenez-nous à le faire. Votre serviteur Macaire s'est humilié à la vue des saintes femmes que vous lui fîtes connaître : que votre grâce nous donne aussi la force de les imiter.

---

16 *janvier*, — S. GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES. — XIe et XIIe siècles.

Guillaume était de la famille des comtes de Nevers. Il fut élevé dans la piété et l'étude des lettres par un de ses oncles, archidiacre de Soissons, chez qui il passa le temps de sa jeunesse dans une grande innocence et simplicité de mœurs. Étant entré assez jeune dans l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine de l'Église de Soissons et ensuite de celle de Paris. Mais bientôt après il se retira dans la solitude de Grandmont. La division s'étant mise dans cet ordre, Guillaume passa dans celui de Cîteaux. Il choisit pour le lieu de sa retraite l'abbaye de Pontigny, dont il fut fait prieur. On l'élut ensuite abbé de Fontaine-Jean, au diocèse de Sens, d'où il passa à Chalis, dans celui de Senlis; il espérait y goûter jusqu'à la mort les douceurs de la retraite et du silence; mais Dieu l'en

Digitized by Google

tira, après un séjour de quatorze ans, pour le mettre sur le siége de Bourges. Guillaume quitta sa chère solitude en versant des larmes, et se rendit à Bourges, où il fut reçu comme un homme envoyé du Ciel. Il gouverna cette Église avec la vigilance et la fermeté d'un vrai pasteur du troupeau de Jésus-Christ.

C'était un usage établi de son temps dans l'Église de France d'obliger les excommuniés à payer une amende quand on leur donnait l'absolution, après même qu'ils avaient subi les peines prescrites par les lois de l'Église. Ce motif était de les préserver des rechutes au moins par une raison d'intérêt. Cette coutume déplaisait à Guillaume; mais, comme des hommes illustres lui conseillaient de la maintenir, il prit le parti de faire donner aux excommuniés absous caution pour l'amende, et, afin de les retenir dans le devoir, il les menaçait souvent de l'exiger, et ne l'exigeait jamais.

On lui conseillait encore de poursuivre par les armes les méchants que la crainte des censures de l'Église ne pouvait arrêter. Le saint évêque prit du temps pour délibérer et prier Dieu sur ce sujet; et il ne put jamais se résoudre à répandre du sang, à ravager des terres et à enlever du butin : il se contentait de prendre en particulier les pécheurs endurcis, de leur faire de fortes réprimandes, de les effrayer par les menaces des supplices de l'enfer; et de son côté il jeûnait et priait pour eux. Il en gagna plusieurs par cette conduite; et ceux qui demeurèrent dans l'endurcissement étaient regardés par les autres avec horreur.

L'Église de Bourges ne posséda ce saint archevêque que pendant huit ans. La veille de l'Épiphanie de l'an 1209, il prêcha pour la dernière fois dans son église métropolitaine. Il avait la fièvre alors, et cela l'augmenta considérablement. Le 9 janvier, il demanda l'extrême-onction. Après l'avoir reçue, il se fit apporter le saint viatique : pour le recevoir avec plus de respect, il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux en fondant en larmes, pria longtemps prosterné et les bras étendus en croix, et reçut ainsi le corps du Sauveur. La nuit suivante il voulut avancer les nocturnes, qu'il avait coutume de dire à minuit; mais ayant fait le signe de la croix sur ses lèvres et sur sa poitrine, et prononcé à peine les deux premiers mots, il ne put continuer. Ceux qui étaient auprès de lui ayant achevé, il fit signe qu'on le mît à terre. On étendit de la cendre, et on le coucha dessus, revêtu d'un cilice qu'il portait secrètement. Un moment après il rendit l'esprit. Ce fut le 10 janvier.

Il avait choisi pour le lieu de sa sépulture l'abbaye de Chalis,

Digitized by Google

d'où il avait été tiré; mais son clergé et son peuple ne voulurent jamais souffrir qu'on y transportât son corps. Il fut enterré dans l'église cathédrale de Bourges. Il y a toujours été depuis en grande vénération jusqu'à l'an 1562, époque à laquelle le corps du saint fut brûlé par les huguenots et ses cendres jetées au vent.

PRATIQUE. S. Guillaume change plusieurs fois d'état et de demeure, mais c'est par l'esprit de Dieu. Craignons l'inconstance, et ne faisons aucun serment que pour suivre Dieu, et non pour obéir aux caprices de notre imagination.

PRIÈRE. L'inconstance est une des suites malheureuses du péché de notre premier père. Délivrez-nous, Seigneur, de cette maladie spirituelle, et faites qu'ayant le bonheur d'être à votre service, nous prenions pour principale règle de notre conduite de vous suivre constamment jusqu'à la mort.

---

17 *jan.*—S. ANTOINE, PÈRE DES SOLITAIRES.—IIIe et IVe siècles.

Antoine naquit l'an 251, dans un village de la haute Égypte appelé Coma, de parents nobles, riches et vertueux, qui l'élevèrent chrétiennement. A l'âge de dix-huit à vingt ans, il perdit son père et sa mère, et resta seul avec une sœur fort jeune, dont il fut obligé de prendre soin. Environ six mois après, Antoine allant à l'église, selon sa coutume, pensait en lui-même, durant le chemin, comment les apôtres avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et comment les premiers fidèles, dont il est parlé dans les Actes, vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des apôtres. Plein de cette idée il entra dans l'église au moment où on lisait ces paroles de Jésus-Christ à un homme riche : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez, et suivez-moi.* Antoine prit pour lui les paroles qu'il venait d'entendre. Aussitôt qu'il fut sorti de l'église, il distribua les terres de son patrimoine, vendit une partie de ses meubles, dont il donna le prix aux pauvres, et réserva l'autre pour l'entretien de sa sœur. Peu après, étant entré à l'église, et ayant entendu ces autres paroles de Jésus-Christ : *Ne soyez pas en peine pour le lendemain,* il donna aux pauvres le peu qu'il avait réservé, mit sa sœur entre les mains de quelques vierges chrétiennes de sa connaissance, quitta sa maison, et se retira d'abord dans une cellule près de son village, pour s'y adonner tout entier aux exercices d'une vie pénitente et laborieuse, car personne n'avait encore eu l'idée de se retirer dans le désert, et ceux qui voulaient penser à leur salut demeuraient seuls, chacun près du lieu de sa naissance.

Il travaillait de ses mains, et c'est ce qu'il observa toujours,

Digitized by Google

sachant, dit S. Athanase, auteur de sa Vie, que celui qui ne travaille point ne doit point manger. Il ne retenait de son travail que ce qu'il lui fallait pour vivre, et donnait le reste aux pauvres. Il priait très-souvent, parce qu'il avait appris qu'il faut prier sans cesse.

Pour rendre inutiles les attaques du démon, il veillait jusqu'à passer souvent les nuits entières sans fermer l'œil. Il ne mangeait qu'une fois le jour, et de deux en deux jours; quelquefois il restait trois jours entiers sans manger. Sa nourriture était du pain et du sel, et il ne buvait que de l'eau. Son lit était une natte; mais le plus souvent il couchait sur la terre toute nue. Son habit consistait en un cilice, une melote ou manteau de peau de mouton, une ceinture et un capuce. Jamais il ne se frottait d'huile, ni ne prenait de bain, ce qui était une grande austérité pour le pays.

Le désir d'une plus parfaite solitude lui fit quitter la cellule où il s'était d'abord retiré, pour aller loin de son village s'enfermer dans un tombeau (1). Il y fut horriblement maltraité par les démons; mais il y reçut des marques sensibles de la protection de Jésus-Christ, qui le consola, et rétablit en un moment ses forces épuisées. Enfin il prit, à l'âge de trente ans, la résolution de se retirer dans le désert. Après avoir passé le Nil, il s'arrêta dans un vieux château abandonné depuis longtemps. Il en ferma les portes, qu'il n'ouvrait jamais à personne. On lui apportait du pain deux fois l'année; car dans la Thébaïde on en faisait qui se conservait même un an entier sans se corrompre. Il passa près de vingt années dans cette retraite, sans sortir ni se laisser voir, toujours exposé aux plus violentes attaques du démon, mais toujours victorieux par le jeûne et la prière. A la fin, comme plusieurs personnes désiraient avec ardeur imiter sa manière de vivre, et le pressaient de venir les assister de ses conseils, il consentit par charité à quitter sa solitude. Dieu fit par lui plusieurs miracles, et lui donna des paroles pleines de grâce pour consoler les affligés et réconcilier les ennemis. Il exhortait tous ceux qui venaient le voir à penser sérieusement à l'éternité; et plusieurs, touchés de ses exhortations, abandonnaient leurs biens pour embrasser la vie solitaire, et se mettaient sous sa direction.

Un jour que ses disciples étaient assemblés autour de lui, ils le prièrent de leur dire quelque chose pour leur édification. « Mes « enfants, leur dit-il, les Écritures sacrées suffisent pour nous « instruire; mais il est bon néanmoins de nous exhorter et de « nous animer les uns les autres par des entretiens spirituels.

(1) Les tombeaux en Égypte étaient des bâtiments considérables.

Digitized by Google

« Qu'est-ce que notre vie comparée avec les siècles à venir? Et « qu'est-ce que sa durée au prix de l'éternité? Dans le commerce « qui s'exerce entre les hommes, on ne reçoit que l'équivalent de « ce que l'on donne. Il n'en est pas ainsi de la vie éternelle que « Dieu nous promet. A proprement parler, elle ne coûte rien; car « pour un travail de quelques années sur la terre, nous recevrons « dans le ciel une récompense et une gloire qui ne finiront jamais.

« Ne croyons pas non plus avoir beaucoup quitté en quittant « tout ce que nous avions; car qu'est-ce que d'avoir quitté seule- « ment une maison, de l'argent, et quelques héritages, que la « mort nous obligerait un jour de laisser malgré nous, quand nous « ne les quitterions pas dès à présent par vertu? Ne nous laissons « donc pas aller au désir des richesses.

« Quel avantage y a-t-il de posséder des biens que nous ne « pouvons emporter avec nous? Que ne travaillons-nous plutôt « à acquérir ceux qui nous suivent après la mort, la prudence, « la justice, la tempérance, la force, l'intelligence des vérités « célestes, la foi en Jésus-Christ, la charité, la douceur, l'amour « des pauvres?

« Méditons sans cesse cette belle parole de l'Apôtre : *Je meurs « tous les jours*. Si nous vivions comme devant mourir chaque « jour; si nous pensions, en nous éveillant le matin, que nous ne « vivrons pas jusqu'au soir, et, le soir, que nous ne verrons pas le « lendemain, nous ne pècherions point; toujours dans l'attente « de la mort et du dernier jugement, nous nous détacherions de « tout ce qui est passager, nous réprimerions nos passions, nous « fuirions les plaisirs.

« Veillons et appliquons-nous avec tout le soin possible à la « garde de notre cœur; car nous avons des ennemis très-redou- « tables et très-artificieux, qui sont les démons. Quand ils voient « les chrétiens, particulièrement les solitaires, travailler à s'avan- « cer dans la vertu, ils les attaquent par des tentations, ils tendent « des piéges sur leur chemin; mais les prières, les veilles, les « jeûnes, le signe de la croix, la foi et la confiance en Dieu, l'hu- « milité et un grand amour pour Jésus-Christ, ont le pouvoir de « les terrasser à l'heure même. »

Ces paroles, animées de l'esprit de Dieu, pénétraient les cœurs de tous les frères, et allumaient en eux un saint désir de s'avancer dans la vertu. Aussi le désert était peuplé de monastères, où de saints solitaires passaient leur vie à chanter des psaumes, à étudier l'Écriture sainte, à jeûner, à prier, dans une charité et une union parfaites.

Digitized by Google

Antoine visitait de temps en temps tous ses monastères, pour donner aux frères les avis nécessaires et les encourager par ses exhortations. Du reste, il vivait retiré dans son monastère particulier, soupirant sans cesse vers le ciel, et ne prenant qu'à regret et avec une espèce de honte la nourriture, le repos et les autres choses nécessaires à la vie du corps. D'ordinaire il mangeait seul; cependant il prenait de temps en temps sa réfection avec ses disciples, quand ils l'en priaient, afin de pouvoir avec plus de liberté leur tenir des discours utiles.

L'empereur Maximien avait renouvelé, en 311, la persécution contre les chrétiens. Antoine ayant appris les ravages que faisait cette persécution dans l'Égypte, et particulièrement à Alexandrie, quitta sa solitude pour aller dans cette ville chercher le martyre; car il brûlait du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ. Néanmoins, comme la loi de Dieu défend de se livrer soi-même, il se contenta de visiter les confesseurs de Jésus-Christ qui étaient en prison, et d'accompagner ceux qu'on menait devant les juges. Il encourageait les uns et les autres, par des discours pleins de zèle, à demeurer fermes dans la foi, et à mériter par là la couronne du martyre. Le juge, voyant le courage d'Antoine et de ceux qui étaient avec lui, défendit à tous les solitaires de paraître devant le tribunal et de séjourner dans la ville. Tous les autres aussitôt se cachèrent; mais Antoine s'éleva au-dessus de la crainte, et le lendemain il se plaça en un lieu élevé, d'où il se fit voir au juge lorsqu'il passait avec toute sa suite. Dieu, qui voulait se servir encore de lui pour conduire plusieurs personnes à la perfection chrétienne, ôta à ce juge la pensée de le faire arrêter. Antoine continua donc d'assister les martyrs. Ensuite, la persécution ayant cessé, il retourna à son monastère.

Dieu le rendit alors célèbre par le don des miracles. On venait à lui de tous côtés pour être guéri de diverses maladies, ou délivré de la possession du démon. Antoine invoquait le nom de Jésus-Christ sur les malades et les possédés, et ils étaient délivrés. Quelquefois il demeurait enfermé dans son monastère, sans vouloir ouvrir à personne; mais alors même plusieurs étaient guéris en se tenant dehors et priant avec foi.

A la fin, voyant que ce grand concours troublait le repos de sa solitude, et craignant d'ailleurs de tirer vanité des merveilles que Dieu opérait par lui, il alla secrètement à trois journées de là, dans le fond d'un désert. Ayant trouvé, au pied d'une haute montagne, une source d'eau au-dessous de laquelle étaient une plaine et quelques palmiers, il s'attacha à ce lieu et s'y arrêta.

Digitized by Google

Ses disciples découvrirent où il était, et lui envoyèrent du pain : mais Antoine, voulant leur épargner cette peine, pria qu'on lui apportât seulement une bêche avec une cognée et un peu de blé; puis, ayant considéré les environs de la montagne, il se mit à labourer un petit endroit qui était le mieux arrosé, et y sema du grain : ainsi il recueillait tous les ans de quoi faire son pain, et avait la joie de n'être à charge à personne.

Quoique retiré dans le fond d'un désert, il n'abandonna pas le soin des monastères; et lors même qu'il était dans le lieu de sa retraite, il recevait avec charité tous ceux qui venaient le voir, soit pour le consulter, soit pour être guéris de leur maladie. Il descendait de la montagne pour leur parler; et dès qu'il avait accompli ce que le devoir de la charité demandait de lui, il se hâtait de retourner dans sa solitude. Un jour, ayant été obligé de descendre pour des personnes de distinction qui demandaient à le voir, il les entretint un moment des choses du salut, puis il prit congé d'elles. Elles tâchaient de le retenir, mais il leur dit : « Comme les poissons meurent lorsqu'ils sont longtemps sur la « terre, de même les solitaires qui restent trop longtemps hors « de leur monastère sentent leur piété s'affaiblir, et sont impa- « tients de rentrer dans leur solitude. »

Il respectait les lois de l'Église, et honorait l'état ecclésiastique en la personne des moindres clercs. Il alla une seconde fois à Alexandrie, à la prière de S. Athanase et des évêques catholiques, pour confondre les ariens, qui avaient publié qu'Antoine soutenait leur doctrine. Il y rendit hautement témoignage à la divinité de Jésus-Christ, et anathématisa leur hérésie. Toute la ville accourut pour le voir; les païens mêmes s'empressaient de le toucher, et il en convertit un très-grand nombre au christianisme.

Sa réputation alla jusqu'à la cour de l'empereur Constantin. Ce prince et ses enfants lui écrivirent comme à leur père, et témoignèrent un grand désir de recevoir de ses lettres. Antoine parut peu touché d'un honneur dont tant d'autres eussent été flattés. « Ne vous étonnez pas, dit-il aux solitaires qui étaient auprès de « lui, si un empereur, qui n'est qu'un homme mortel, m'écrit; « mais étonnez-vous de ce que Dieu a écrit une loi pour les « hommes, et de ce qu'il nous a parlé par son propre Fils. » Il fit réponse à ces princes, et leur donna de salutaires avis.

Il fut visité plusieurs fois par des philosophes païens, dont quelques-uns essayèrent de l'embarrasser par la subtilité des arguments qu'ils lui proposaient contre la religion chrétienne; mais il les confondit en leur montrant, par de solides raisonnements,

Digitized by Google

l'excellence de cette religion et l'absurdité de l'idolâtrie : et, pour confirmer pleinement la vérité de ce qu'il leur disait de la puissance de la foi en Jésus-Christ, il délivra à leurs yeux deux hommes possédés du démon, en invoquant le nom du Sauveur et faisant le signe de la croix.

Antoine, sachant que sa fin était proche, alla encore rendre visite à ses frères, et leur dit qu'il venait les voir pour la dernière fois. A ces mots, ils se mirent tous à pleurer et à embrasser le saint vieillard, qui leur parlait de sa mort avec la joie d'un homme qui va quitter un pays étranger pour retourner dans sa patrie. Voici les derniers avis qu'il leur donna : « Mes chers enfants, leur dit-il, « ne vous relâchez point dans vos travaux et vos saints exercices. « Vivez comme si vous deviez mourir chaque jour. Efforcez-vous « d'imiter les saints. Évitez tout commerce avec les hérétiques. « Observez religieusement la tradition des Pères. Demeurez fermes « dans la sainte foi en Jésus-Christ, que vous avez apprise des « Écritures, et que j'ai souvent rappelée à votre mémoire. » Les frères voulaient le forcer à demeurer avec eux et y finir ses jours; mais il ne le voulut pas, et, après leur avoir dit adieu, il s'en retourna sur sa montagne, accompagné de deux disciples qui le servaient depuis quinze ans, à cause de sa vieillesse. Quelques mois après il tomba malade, et rendit l'esprit avec une joie qui paraissait encore sur son visage après sa mort. Il mourut dans la 105e année de son âge, et la 356e de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Nous courons après les biens : ceux de la terre valent-ils ceux du ciel? Désirons donc ceux-ci, et méprisons ceux-là. 2. L'Église est notre mère : nous devons donc prendre part à tout ce qui la regarde, à ses maux comme à ses biens. N'augmentons pas son affliction par nos déréglements.

PRIÈRE. En vous possédant, Seigneur, nous possèderons les véritables biens : ceux de la terre sont faux, détachez-en notre cœur. Votre Église est notre mère, donnez-nous un véritable amour pour elle; faites que nous soyons sensibles à ses maux, et ne permettez pas que nous les augmentions, en suivant des nouveautés qu'elle ne peut nous enseigner, ou en faisant des actions indignes de sa sainteté.

---

18 *janv.* — LA CHAIRE DE S. PIERRE A ROME. — Ier siècle.

L'apôtre S. Pierre, après avoir fondé par la prédication plusieurs Églises, et gouverné en particulier celle d'Antioche, en Syrie, durant quelques années, alla établir son siége épiscopal à Rome, afin que cette ville, qui était le centre de toutes sortes d'erreurs et de superstitions, devînt, par la présence du prince des apôtres et du chef des pasteurs, le centre de la religion chrétienne. C'est de cet établissement qu'on fait aujourd'hui la fête; et c'est un reste

Digitized by Google

de l'ancienne coutume de célébrer tous les ans dans chaque Église la fête de l'ordination de l'évêque; la différence qu'il y a, c'est qu'à l'égard des autres évêques cette fête était renfermée dans l'étendue de chaque diocèse; au lieu que celle de l'épiscopat de S. Pierre est célébrée par toutes les Églises, qui révèrent l'Église romaine comme leur mère commune. Le devoir des fidèles en ce jour est de prier en particulier pour notre saint Père le Pape, afin que Dieu lui fasse la grâce d'être l'imitateur de S. Pierre, dont il l'a établi le successeur.

PRATIQUE. Quelle consolation pour un chrétien, et quel sujet d'actions de grâces pour toute âme fidèle, de voir le doigt de Dieu si bien marqué dans l'établissement de la religion chrétienne, et dans sa conservation depuis dix-huit siècles! Il ne se sert que d'un pauvre pêcheur, sans talents naturels, sans science, sans force, pour imposer le joug aux têtes les plus superbes; et ni les torrents de sang que les tyrans ont fait couler, ni les hérésies qui inondent l'Église depuis tant de siècles, ni la fureur des hommes, ni les puissances de l'enfer, n'ont pu ébranler cette pierre, le centre et le fondement de la religion catholique.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes l'auteur de notre sainte religion, vous êtes venu vous-même nous l'enseigner, et vous avez jugé à propos de placer à Rome votre vicaire, le dépositaire de vos oracles : faites que nous ne cessions de l'écouter avec docilité.

---

19 *janv.*—S. GERMANIQUE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — II^e^ siècle.

Ces Saints souffrirent le martyr à Smyrne, ville d'Asie, dans la persécution de l'empereur Marc-Aurèle, l'an 166. Germanique ayant été arrêté avec onze autres chrétiens, par ordre de Statius Quadratus, gouverneur d'Asie, on le mena à Smyrne, où résidait ce magistrat. Voici ce que l'Église de Smyrne nous apprend de leur martyre, dans la lettre qu'elle écrivit aux autres Églises sur le martyre de S. Polycarpe, qui suivit de près celui des Saints dont nous parlons :

« Qui n'admirera, disent les fidèles de Smyrne, le courage de ces saints martyrs, leur patience, leur foi, leur amour pour Dieu? Ils ont été tellement déchirés à coups de fouets, qu'on leur voyait les veines, les artères et jusqu'aux entrailles. Au milieu de ces cruels tourments, ils ne jetaient pas le moindre cri ni le moindre soupir. C'est qu'ils n'étaient plus alors dans leurs corps, ou plutôt c'est qu'ils étaient attentifs à la voix de Jésus-Christ, qui était en eux et qui parlait à leur cœur, et la joie de sa présence leur faisait mépriser tous les tourments. Ils se trouvaient heureux d'éviter des supplices éternels pour une douleur d'un moment; et les feux que

Digitized by Google

les bourreaux leur faisaient souffrir leur semblaient un rafraîchissement, parce qu'ils ne pensaient qu'à éviter ces feux qui ne s'éteindront jamais, et qu'ils avaient les yeux du cœur attachés sur les biens que Dieu réserve à ceux qui persévèrent, biens que l'œil n'a jamais vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur humain compris, mais que Dieu leur découvrait, parce qu'ils n'étaient plus des hommes, mais des Anges.

« Ceux qui avaient été condamnés aux bêtes ont souffert les incommodités d'une longue prison, en attendant le jour destiné à leur couronne. On les couchait sur des écailles et des pierres aiguës, on leur faisait souffrir toutes sortes d'autres tourments, pour les contraindre, par la longueur des supplices, à renier Jésus-Christ. Le généreux Germanique fortifiait les autres par l'exemple de son courage. Il se signala surtout lorsqu'il fut exposé aux bêtes : comme il était dans la vigueur de l'âge, le gouverneur, qui eût bien voulu le gagner, l'exhortait à avoir pitié de lui-même, et à ne pas perdre une si florissante jeunesse; mais Germanique, loin de l'écouter, irrita les bêtes et les força en quelque sorte à le dévorer, étant dans une espèce d'impatience de sortir de ce siècle corrompu. »

PRATIQUE. Les Saints ont vaincu les bêtes les plus cruelles, et n'ont pas craint de perdre la vie pour Jésus-Christ. Travaillons à vaincre nos passions, qui sont pour nous plus cruelles que les bêtes, puisqu'elles tuent nos âmes.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous des armes pour combattre nos passions. Combattez avec nous, car sans vous nous serons vaincus.

---

20 *janvier*. — S. SÉBASTIEN, MARTYR. — IIIe siècle.

S. Sébastien, né à Narbonne, était originaire de Milan, et il y fut élevé. Il quitta depuis cette dernière ville pour aller à Rome. Il embrassa la profession des armes et fut élevé aux charges militaires. Ses premières vues n'avaient point été pour cette profession; mais le désir de servir les chrétiens dans les persécutions qu'on leur suscitait l'emporta sur son inclination. Comme en qualité de soldat il n'était point suspect, ses actions étaient moins observées, et il se conservait par là une plus grande liberté de vaquer aux œuvres de charité sans donner d'ombrage aux païens. Il visitait ceux qui étaient dans les prisons pour la foi, et les encourageait à souffrir. Il convertit même plusieurs idolâtres, qui reçurent le baptême, et furent couronnés par le martyre.

Sébastien s'était conduit avec tant de discrétion, que Dioclétien, alors empereur, l'avait nommé capitaine de la première compagnie

Digitized by Google

des gardes qu'il voulait laisser à Rome. Mais, à la fin, ce prince ayant découvert que, non-seulement il était chrétien, mais que c'était lui qui affermissait les autres contre la crainte des supplices et de la mort, entra contre lui dans une grande fureur. Il le fit venir et lui reprocha son peu de reconnaissance pour les bienfaits dont il l'avait comblé. Sébastien lui répondit qu'il n'avait point cessé de faire des prières pour sa personne et pour l'empire; mais qu'il les avait adressées au vrai Dieu qui est dans le ciel, et à Jésus-Christ son Fils, et non à des idoles et à des pierres. Dioclétien, irrité de cette réponse, le mit entre les mains des archers, et donna ordre qu'il fût attaché à un poteau et percé de flèches; ce qui fut exécuté sur-le-champ; on le laissa pour mort; mais une sainte femme nommée Irène, qui vint pour l'enterrer, le trouva encore vivant, et l'emmena dans sa maison, où il fut en peu de temps guéri de toutes ses blessures.

Les chrétiens qui venaient le voir le conjuraient de se retirer; mais il n'en voulut rien faire. Après avoir invoqué le secours de Dieu, il alla se placer sur un escalier par où l'empereur devait passer; et, s'étant présenté devant lui, il lui reprocha avec liberté l'injustice qu'il commettait en persécutant les chrétiens comme des ennemis de l'État, eux qui étaient ses plus fidèles sujets, et qui priaient sans cesse pour sa prospérité. Dioclétien, qui le croyait mort, fut fort surpris de le voir, et pouvait à peine en croire ses yeux; mais le Saint l'assura que c'était lui-même; que Jésus-Christ lui avait rendu la vie, afin qu'il vînt protester devant tout le monde que c'était une extrême injustice de persécuter les chrétiens. L'empereur, ne pouvant soutenir de tels reproches, le fit assommer à coups de bâton, et son corps fut jeté dans un cloaque, l'an 288. Une femme chrétienne l'en retira et lui donna la sépulture. On bâtit depuis une église sur son tombeau. En 680, Rome fut délivrée d'une grande peste par son intercession. C'est de là qu'est venue la coutume d'invoquer ce saint en temps de peste.

PRATIQUES. 1. Aucune profession, pas même celle de soldat, ne nous dispense d'être chrétiens et de vivre comme tels. 2. On ne peut être fidèle à Jésus-Christ sans être fidèle à son prince. On doit sa vie au prince, mais on doit son âme à Jésus-Christ.

PRIÈRE. Oui, Seigneur, par votre miséricorde, nous sommes chrétiens, et nous ne devons jamais cesser de l'être. Faites-nous la grâce de vous être toujours fidèles. Nous cesserions de l'être, si nous ne l'étions pas à ceux que vous avez établis pour nous gouverner.

Digitized by Google

21 *janvier*. — Ste AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE. — IVe siècle.

S. Augustin remarque que le nom d'Agnès signifie *chaste* en grec. Notre Sainte justifia bien la signification de son nom.

« Tous les peuples, dit S. Jérôme, se réunissent pour célébrer dans leurs discours et dans leurs écrits les louanges de sainte Agnès, qui sut triompher de la faiblesse de son âge comme de la cruauté du tyran, et qui couronna la gloire de la chasteté par celle du martyre. »

Rome fut le théâtre des combats et du triomphe de cette généreuse chrétienne. Selon S. Augustin et S. Ambroise, elle n'avait que douze à treize ans lorsqu'elle souffrit le martyre. C'était au commencement du IVe siècle, l'an 303, peu de temps après le commencement de la persécution que le tyran Dioclétien alluma contre l'Église.

Les richesses et la beauté d'Agnès portèrent plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome à la rechercher en mariage; mais elle leur répondit constamment à tous qu'elle s'était consacrée à un époux céleste et invisible aux hommes. Ces prétendants, voyant qu'il leur serait impossible de la gagner, se liguèrent ensemble pour la perdre, et la dénoncèrent au juge comme chrétienne. Le juge employa d'abord les caresses et les promesses; mais la Sainte répétant toujours avec fermeté qu'elle n'aurait point d'autre époux que Jésus-Christ, il prit un ton menaçant, dans l'espérance de l'effrayer. Il se trompa : Agnès montra dans un corps faible et délicat une âme virile et intrépide qui ne soupirait qu'après le martyre. Dans le but de l'épouvanter, on alluma devant elle un feu terrible, on apporta sous ses yeux les ongles de fer, les chevalets et tous les instruments qui servaient aux supplices. Mais la jeune vierge considéra tout cet épouvantable appareil sans la moindre émotion. Loin de s'intimider, elle osa faire éclater sa joie et s'offrit d'elle-même pour endurer les tortures dont on la menaçait. Cette intrépidité sans exemple étonna les juges et les bourreaux. On la traîna devant les idoles pour la forcer de leur offrir de l'encens. « Mais elle ne leva la main, dit S. Ambroise, que pour faire le signe de la croix. »

Le gouverneur, la voyant inébranlable, la menaça de l'envoyer dans un lieu criminel où cette chasteté qu'elle prisait tant serait exposée à toutes sortes d'insultes. « Jésus-Christ, répondit Agnès, est trop jaloux de la pureté de ses épouses pour souffrir que cette vertu leur soit ravie; il en est lui-même le gardien et le protecteur.

Digitized by Google

Vous pouvez répandre mon sang; mais pour mon corps, qui est consacré à Jésus-Christ, vous ne pouvez le profaner. »

Ce que la Sainte avait prédit arriva. Le Ciel la protégea visiblement contre tous les outrages.

De tels miracles se renouvelaient souvent dans ces temps de persécution. Dieu voulait montrer par là quelle estime il fait de cette vertu, jusqu'alors inconnue au monde. Tertullien disait aux païens: « En exposant ainsi les vierges chrétiennes, vous avez reconnu qu'il n'y a point de peine ni de genre de mort qui ne soit plus tolérable à un chrétien qu'une injure faite à sa pureté. Mais quel a été l'effet de ce raffinement de cruauté? Vous avez par là multiplié le nombre des prosélytes de notre sainte religion. »

Le persécuteur d'Agnès, se voyant trompé dans son attente et méprisé par une jeune fille qui défiait ses colères, la condamna à être décapitée. Elle entendit prononcer cet arrêt avec joie, et la vue du bourreau chargé de l'exécution de cette sentence la fit tressaillir d'allégresse. Le bourreau ayant encore essayé de la faire changer de résolution, conformément aux instructions secrètes qu'il avait reçues, elle répondit toujours qu'elle ne trahirait point la foi qu'elle avait jurée à son divin époux. Elle fit ensuite une courte prière, puis baissa la tête tant pour adorer Dieu que pour recevoir le coup qui consomma son sacrifice. Les spectateurs furent émus, et ne purent s'empêcher d'admirer une religion qui formait de tels courages et faisait briller par delà le tombeau de si grandes espérances.

Le corps d'Agnès fut enterré près de Rome sur le chemin de Nemento. Du temps de Constantin le Grand on éleva sur son tombeau une église que le pape Honorius I^er^ fit réparer dans le VII^e^ siècle; elle subsiste encore aujourd'hui hors des murs de Rome; mais Rome possède en outre dans l'enceinte de ses murs une magnifique église bâtie par Innocent X sous l'invocation de cette Sainte.

La fête de sainte Agnès est marquée dans tous les martyrologes d'Orient et d'Occident. Son nom se trouve dans le canon de la messe. L'Église latine célèbre sa fête le 21 janvier. S. Ambroise, S. Augustin et d'autres Pères ont fait le panégyrique de notre Sainte. S. Martin de Tours avait pour elle une dévotion singulière. Nous voyons dans plusieurs endroits des ouvrages de Thomas A-Kempis qu'il l'honorait comme sa principale patronne; il parle des miracles opérés et des grâces reçues par son intercession.

PRATIQUE. Sainte Agnès aima mieux perdre la vie que la chasteté. Que les

Digitized by Google

chrétiens se privent des plaisirs et des divertissements pour conserver la pureté de leur cœur.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes l'époux des âmes chastes. Vous nous avez appris que ceux qui ont le cœur pur sont heureux, parce qu'ils verront Dieu. Donnez-nous cette vertu précieuse de la pureté.

---

22 *janv.*—S. VINCENT, DIACRE ET MARTYR.—III^e^ et IV^e^ siècles.

Vincent naquit à Saragosse en Espagne. Il fut instruit dans les sciences et dans la piété sous la discipline de l'évêque de cette ville, nommé Valère, qui le fit diacre dans son Église. Ce prélat d'une éminente sainteté, ayant de la difficulté à parler, chargea Vincent d'instruire son peuple à sa place, et ce saint diacre s'en acquittait avec beaucoup de fruit.

L'Espagne avait alors pour gouverneur Dacien, l'un des plus cruels ennemis du christianisme. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant ouvert la persécution par des édits sanglants, Dacien fit prendre l'évêque Valère et Vincent, son diacre, et les fit amener chargés de chaînes à Valence, où il résidait. Ils essuyèrent de grandes fatigues dans le chemin. Lorsqu'ils furent arrivés, Dacien les laissa longtemps en prison, et commanda qu'on leur donnât fort peu à manger, dans le dessein d'abattre leur courage en affaiblissant leur corps. A la fin, il les fit venir devant lui, et il employa d'abord les promesses et les menaces pour les porter à sacrifier. Valère ne répondant rien, Vincent lui dit : *Mon père, si vous l'ordonnez, je répondrai. — Mon cher fils,* dit Valère, *comme je vous ai confié la parole de Dieu, je vous charge aussi de répondre pour la foi que nous soutenons ici.* Alors Vincent déclara qu'ils étaient chrétiens et prêts à souffrir pour le vrai Dieu.

Dacien se contenta d'envoyer l'évêque en exil; mais il tourna toute sa fureur contre Vincent, et le fit appliquer à la question. On l'attacha sur le chevalet, et on l'étendit avec tant de violence, que ses os en furent tout disloqués et ses membres presque arrachés. En cet état, on lui déchira le dos et les côtes avec des ongles de fer, de sorte qu'on lui voyait le foie et les entrailles. Au milieu de ces tourments, le Martyr, avec un visage tranquille et serein, se raillait de la faiblesse du gouverneur et de ses ministres. Dacien s'en prit aux bourreaux, et les fit battre, croyant que c'était par leur faute qu'il ne sentait pas les tourments. Ils reprirent encore à deux différentes fois, après avoir laissé refroidir ses plaies; mais rien n'était capable d'ébranler la constance du saint Martyr. Dacien, vaincu de ce côté-là, fit cesser la torture, et tenta la voie de la douceur. Il dit au Saint que, s'il ne voulait pas sacrifier, il

Digitized by Google

fallait au moins qu'il donnât les livres sacrés pour être jetés au feu. Vincent lui répondit qu'il le priait de ne le point épargner, et qu'il craignait plus sa fausse compassion que sa rigueur.

Cette réponse mit Dacien en fureur; il condamna Vincent à une nouvelle question, la plus cruelle qu'on puisse imaginer. Il fit mettre du feu sous un gril de fer; et tandis que le brasier brûlait son corps au-dessous, on lui appliquait des lames de fer rouge sur les membres et sur la poitrine. On jetait du sel sur ses plaies, dont une partie en retombant dans le feu, rejaillissait sur son corps, et le pénétrait jusqu'aux os. Le Martyr demeurait immobile, les yeux levés vers le ciel, l'esprit tranquille et le cœur appliqué à Dieu par une prière continuelle.

Le gouverneur, voyant qu'il ne gagnait rien, fit cesser la question, et renvoya Vincent en prison. Il fut mis par son ordre dans un cachot semé de têts de pots cassés, sur lesquels on le coucha les pieds étendus dans des entraves. Le cachot se trouva tout à coup éclairé d'une lumière céleste, les entraves rompues, les têts changés en fleurs; et le saint Martyr, unissant sa voix avec celle des anges, chantait les louanges de Dieu. Les gardes qui entendirent ces divins cantiques, regardant par les fentes de la porte, virent le Saint qui se promenait en chantant. Ce miracle les frappa tellement, qu'ils se convertirent à l'heure même.

Dacien, averti de ce qui s'était passé, et voulant ôter au Martyr la gloire de mourir dans les tourments, commanda qu'on le mît sur un lit très-doux, et permit qu'on lui donnât toutes sortes de soulagements. Les fidèles de la ville, l'ayant appris, accoururent en foule à la prison. Ils baisaient ses plaies, et les essuyaient avec des linges pour garder son sang chez eux comme la bénédiction de leurs familles. Un moment après que le Martyr eut été couché sur le lit, il rendit son âme à Dieu, l'an 304.

Dacien fit jeter son corps dans un champ pour y être mangé des bêtes; mais Dieu envoya un corbeau qui le garda contre les autres oiseaux, et chassa même un loup qui voulut en approcher. Dacien ne céda point encore à ce prodige. Il fit jeter en haute mer le corps de Vincent, cousu dans un sac, attaché à une meule; mais il flotta toujours sur l'eau: les vagues l'ayant apporté sur le rivage, les fidèles, avertis par une révélation divine du lieu où il était, l'enlevèrent secrètement, et l'enterrèrent dans une petite église.

PRATIQUES. 1. Que penser de notre lâcheté et de notre vie molle, à la vue des tourments des saints martyrs? 2. Les honneurs rendus aux Saints ne sont pas une nouveauté. Honorons-les en imitant leur foi, leur espérance et leur charité.

Digitized by Google

PRIÈRE. Que votre amour, Seigneur, soit un feu qui embrase notre cœur, qui augmente notre foi, et qui, en nous inspirant du respect pour vos saints martyrs, nous excite à les imiter.

23 *janvier*. — S. JEAN L'AUMONIER. — VII^e^ siècle.

S. Jean surnommé l'Aumônier naquit à Amathonte, dans l'île de Chypre, au VI^e^ siècle de l'Église. Après avoir reçu de ses parents une éducation chrétienne, il fut engagé dans le mariage et dans le commerce des affaires civiles, où il passa plusieurs années; mais ayant perdu sa femme et ses enfants, il usa de sa liberté afin de se donner plus que jamais à la pratique des vertus chrétiennes et au soulagement des pauvres, pour lesquels il eut toujours un fonds inépuisable de charité. La grande réputation de sainteté où il était porta les habitants d'Alexandrie à le demander pour évêque; il fut élevé, malgré sa résistance, sur le siége patriarcal de cette église, l'an 609, à l'âge de plus de cinquante ans.

Dès qu'il fut arrivé à Alexandrie, il se prépara à son sacre par une action bien capable d'attirer sur lui l'abondance des grâces de l'Esprit divin. Il donna ordre à ses officiers de faire la visite par toute la ville, et de lui apporter une liste exacte de tous ses maîtres. Ceux-ci ne devinant pas quels pouvaient être les maîtres d'un patriarche d'Alexandrie, le prièrent de s'expliquer. Il leur répondit : « Ceux que vous appelez pauvres et mendiants, je les appelle mes maîtres et mes protecteurs; car ce sont eux qui peuvent nous secourir auprès de Dieu et nous ouvrir le ciel. » Après une exacte perquisition, on lui apporta la liste des pauvres, qui s'élevait à plus de sept mille cinq cents. Il commanda sur-le-champ qu'on leur distribuât chaque jour de quoi se nourrir : ce qui fut exécuté.

Le lendemain de son sacre, ayant été informé que l'inégalité des poids et des mesures donnait lieu à de grandes injustices, et particulièrement à l'oppression des pauvres, il fit cesser un si grave abus dans la ville d'Alexandrie et dans toute la province, par une ordonnance qui portait peine de confiscation au profit des pauvres de tous les biens des contrevenants. Il apprit encore une autre sorte d'injustice que commettaient les officiers de l'Église établis pour le rachat des captifs, en recevant des présents pour en racheter quelques-uns de préférence aux autres. Il les manda chez lui, et, sans leur faire de reproches sur le passé, il augmenta leurs gages, en leur déclarant que c'était à condition qu'ils ne recevraient rien de personne.

Plusieurs de ses diocésains opprimés par des personnes puis-

Digitized by Google

santes en crédit et en richesses n'osant s'adresser à lui pour lui demander justice, il prit la résolution de donner publiquement audience deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi. On lui mettait un siége devant les portes de l'église, avec deux bancs pour les personnes de piété qui l'accompagnaient. Là il lisait le saint Évangile, en attendant ceux qui voudraient lui parler; et, afin que les particuliers eussent une pleine liberté de l'approcher, il n'avait auprès de lui qu'un seul officier, qui était là pour exécuter ses ordres. Il écoutait avec bonté tous ceux qui se présentaient, et leur donnait satisfaction sans aucun délai. « Car, disait-il, si des hommes comme nous ont la liberté d'entrer à toute heure dans la maison du Seigneur, et de paraître devant cette souveraine Majesté pour lui adresser leurs prières : si Dieu veut bien souffrir que nous le pressions de nous exaucer et que nous le conjurions de ne pas différer, que ne devons-nous pas faire pour ceux qui sont nos frères et les serviteurs d'un même maître ! »

Un jour, ayant attendu jusqu'à onze heures du matin sans que personne se présentât à son audience, il se retirait versant des larmes. Le bienheureux Sophrone lui en demanda le sujet. « C'est, dit-il, que je n'ai rien aujourd'hui à offrir à Jésus-Christ pour mes péchés. — Vous devez bien plutôt, répondit Sophrone, vous réjouir d'avoir si bien établi l'union et la paix dans votre troupeau, qu'ils vivent ensemble sans aucun différend, comme des anges. » Le saint patriarche, touché de la réflexion de son ami, rendit grâces à Dieu de la bénédiction qu'il voulait bien donner à son travail.

Comme il sortait un jour de la ville pour aller à une église des Martyrs, une femme vint se prosterner devant lui, demandant justice de son gendre. Ceux qui accompagnaient le saint patriarche étaient d'avis qu'il attendît au retour à examiner cette affaire. Mais il répondit : « Et comment Dieu recevra-t-il ma prière, si je remets à écouter cette femme? Qui m'assure que je serai vivant demain? » Et il expédia sur-le-champ cette affaire.

Un homme riche d'Alexandrie, ayant su qu'il n'avait qu'un petit lit avec une couverture de laine toute déchirée, lui en envoya une qu'il avait achetée fort cher, et le conjura de s'en servir pour l'amour de lui. Le Saint s'en couvrit en effet la nuit suivante; mais il ne put dormir, se reprochant lui-même d'être bien à son aise pendant que tant de pauvres mouraient de froid et de misère. Le lendemain il envoya vendre la couverture. Le même la racheta et la lui rendit. Le saint patriarche la vendit une seconde fois, puis une troisième, et lui dit en souriant : *Nous verrons qui se lassera plus tôt de nous deux.*

Digitized by Google

Il avait une grande fermeté à maintenir le bon ordre et la discipline de l'Église. Ayant remarqué que plusieurs sortaient de la messe après la lecture de l'Évangile, pour s'amuser hors de l'église à des entretiens inutiles, il quitta un jour l'autel pour les suivre, et alla s'asseoir au milieu d'eux. Comme ils en paraissaient fort étonnés, il leur dit : « Mes enfants, il faut que le pasteur soit où sont les brebis. Ou rentrez avec moi dans l'église, ou je demeurerai ici avec vous. Ce n'est que pour vous que je viens à l'église, car je pourrais dire la messe pour moi dans la maison épiscopale. » Ces réflexions plusieurs fois adressées aux personnes qui sortaient mirent fin à cet abus.

Ayant été obligé de frapper de la censure de l'Église un ecclésiastique, et voyant que sa sévérité n'avait fait qu'animer sa fureur contre lui, il entreprit de le gagner par la douceur. D'abord il eut la pensée de le faire venir, et de l'absoudre après lui avoir donné quelques avis salutaires; mais Dieu permit qu'il l'oubliât. Le dimanche suivant, comme il était à l'autel, cet ecclésiastique lui revint en mémoire. Aussitôt, étant allé dans la grande sacristie, il envoya plusieurs de ses officiers pour chercher ce clerc partout où il pouvait être. On le trouva, et, lorsqu'il fut venu, le patriarche se jeta le premier à genoux devant lui. L'ecclésiastique, surpris et confus, se prosterna à son tour, reconnut humblement sa faute, et demanda pardon. Depuis ce moment il parut si changé, qu'il mérita dans la suite d'être ordonné prêtre.

Un grand seigneur avait depuis longtemps une haine mortelle contre un autre, et ne voulait point entendre parler de réconciliation. Notre Saint avait essayé plusieurs fois de l'adoucir, sans avoir pu rien gagner. Il le pria, un jour, de venir le voir comme pour lui parler de quelque affaire, et l'engagea à entendre sa messe dans sa chapelle, où il ne laissa entrer, avec le seigneur, que celui qui devait servir à l'autel. Après la consécration, comme ils récitaient tous ensemble l'Oraison dominicale, quand on en fut à cette demande : Pardonnez-nous nos offenses, etc., le saint patriarche se tut, et fit signe au ministre de se taire aussi; de sorte que ce seigneur prononça seul ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Alors le Saint, se tournant de son côté, lui dit avec beaucoup de douceur : « Pensez, je vous prie, à ce que vous venez de dire à Dieu en ce moment terrible des saints mystères. » Ces paroles furent comme un coup de foudre pour ce seigneur. Il se jeta aux pieds du Saint, et lui dit : « Votre serviteur est prêt à faire tout ce que vous lui commanderez; » et il se réconcilia sincèrement avec son ennemi.

Digitized by Google

On ne peut s'empêcher de rapporter ici la manière dont ce Saint vengea un outrage fait à son neveu par un hôtelier d'Alexandrie. Le jeune homme en était outré de douleur, et tout le monde disait qu'une telle insolence ne devait pas demeurer impunie. Le patriarche, pour consoler son neveu, lui dit : « Est-il possible qu'il y ait eu quelqu'un assez hardi pour ouvrir la bouche contre vous ? Assurez-vous, mon fils, que j'exercerai aujourd'hui à son égard un traitement qui remplira d'étonnement toute la ville d'Alexandrie. » Ces paroles, qui semblaient annoncer quelque punition d'éclat, apaisèrent le jeune homme. Alors le saint patriarche l'embrassa, et lui dit : « Mon fils, si vous êtes véritablement mon neveu, vous devez être prêt à essuyer toutes sortes d'outrages de la part de tout le monde; car ce n'est point la chair et le sang, mais la ressemblance de l'esprit et de la vertu qui fait la véritable parenté. » En même temps il donna ordre qu'on remît à cet homme tous les droits qu'il devait payer à l'Église et à lui-même. Les assistants, étonnés, comprirent alors le sens de ce qu'il avait dit à son neveu, qu'il allait traiter son ennemi d'une manière qui surprendrait toute la ville.

Mais le caractère propre de ce Saint et la vertu qui lui a fait donner le surnom d'Aumônier, c'était une charité immense envers les pauvres, soutenue d'une foi en la Providence que, ni le grand nombre de ceux qu'il avait à assister, ni les pertes considérables qu'il fit quelquefois, ni la difficulté des ressources ne purent jamais ébranler. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail des libéralités infinies de ce saint patriarche, il suffit de dire que la pauvreté était un titre assuré pour avoir entrée chez lui et pour mériter toute son attention. Un homme qui avait été son domestique étant réduit à une extrême misère, le saint patriarche lui donna un jour une grosse somme d'argent de sa propre main, afin que personne n'en sût rien. Cet homme lui témoignant sa reconnaissance dans les termes les plus touchants, le Saint lui dit cette belle parole : « Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, comme Jésus-Christ, mon maître et mon Dieu, me le commande. »

Toutes ces aumônes excédaient de beaucoup les revenus de son Église, quoique la plus riche qui fût alors au monde; mais la Providence, dont les ressources sont inépuisables, ne lui manqua jamais. Quelques gens malintentionnés en prirent occasion de dire au gouverneur Nicétas qu'il fallait obliger le patriarche d'employer pour tous les besoins de l'État ces sommes immenses qu'on lui apportait de tous côtés. Nicétas l'alla donc trouver; et,

Digitized by Google

après lui avoir représenté les grandes guerres que l'empire avait à soutenir contre tant de peuples barbares, il le pressa de donner l'argent qu'il avait pour être mis dans le trésor public. « Il ne m'est pas permis, lui répondit le Saint, de donner au roi de la terre ce qui a été offert au Roi du ciel; mais voici le coffre où je mets l'argent de Jésus-Christ, faites ce que vous voudrez. » Aussitôt le gouverneur, ayant appelé ses gens, fit enlever cet argent, et ne laissa au Saint que cent écus. En descendant, il rencontra des gens qui montaient portant plusieurs petites cruches pleines d'argent qu'on envoyait d'Afrique au patriarche. Il eut la curiosité d'en lire les étiquettes. Il y avait sur les unes : *Miel excellent;* sur les autres : *Miel tiré sans feu.* Comme il savait que le patriarche était incapable de ressentiment, il le pria de lui envoyer de ce miel. Le Saint, averti de ce qui était dans ces cruches, en envoya une à Nicétas, et lui fit dire que toutes les autres, aussi bien que celle-là, étaient pleines d'argent et non de miel. Il accompagna ce présent d'un petit billet conçu en ces termes : « Dieu, qui nous a promis de ne point nous abandonner, ne peut mentir, et un homme mortel ne saurait lier les mains à Celui qui donne à toutes choses la nourriture et la vie. » Nicétas fut si touché, que sur l'heure il fit reporter tout l'argent chez le patriarche, en y ajoutant une somme considérable du sien, et s'alla jeter à ses pieds pour le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de sa faute.

Le Nil, qui fait toute la fertilité de l'Égypte par ses débordements, ne s'étant pas élevé à la hauteur ordinaire, la grande cherté des vivres épuisa bientôt le trésor de l'Église. Le saint patriarche s'adressa à plusieurs bons chrétiens; et emprunta d'eux jusqu'à mille livres d'or. Après qu'il les eut employées, comme la cherté continuait, personne ne voulait plus rien prêter, parce que chacun craignait d'avoir besoin pour soi. Pressé par le désir de venir au secours des pauvres, il redoublait ses prières et demandait à Dieu de quoi les nourrir. Il y avait un homme à Alexandrie qui désirait être admis au diaconat; mais il en était exclu par les lois de l'Église, ayant été marié deux fois. Cet homme crut que l'embarras où était le saint patriarche était une belle occasion pour obtenir ce qu'il demandait. Il lui adressa une requête par laquelle il le suppliait d'agréer qu'il donnât à Jésus-Christ, par ses mains, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, ajoutant qu'il demandait seulement la grâce d'être honoré du diaconat, afin que, servant au saint autel, il pût obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le Saint fit venir cet homme, et l'ayant pris à part, il lui dit : « Votre offrande est bonne en soi et vient

Digitized by Google

fort à propos, mais elle est défectueuse et ne peut être agréable à Dieu. Quant à mes frères les pauvres, Dieu, qui les a nourris avant que nous fussions nés vous et moi, les nourrira bien encore à présent, pourvu que nous soyons fidèles à observer ses commandements. Celui qui a multiplié les cinq pains peut bien aussi multiplier par sa bénédiction dix boisseaux de blé qui restent encore dans mes greniers. » Il le renvoya ainsi tout triste et confus, sans vouloir accepter son offrande aux dépens des règles de l'Église. Dieu l'en récompensa sur-le-champ, car on lui vint dire que deux vaisseaux de l'Église qu'il avait envoyés en Sicile venaient d'arriver au port chargés de blé.

Jean donna de nouvelles preuves de sa charité pastorale en assistant les malades et les mourants dans la mortalité qui suivit la famine ; il était toujours plein de la pensée de la mort, et il aimait tout ce qui pouvait la lui imprimer de plus en plus dans l'esprit. Quand il vit Alexandrie sur le point d'être livrée aux Perses, entrés en Égypte avec un armée formidable, il résolut de se retirer en Chypre pour se préparer à la mort. Il se laissa néanmoins persuader par Nicétas de faire auparavant le voyage de Constantinople pour aller rendre visite à l'empereur. Ils allèrent ensemble jusqu'à Rhodes, où notre Saint, ayant eu une vision qui l'avertissait de sa mort prochaine, rebroussa chemin et passa en Chypre. Étant arrivé à Amathonte, lieu de sa naissance, il y mourut, après avoir dicté son testament en ces termes : « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'après avoir trouvé à mon ordination près de huit mille livres d'or dans la maison épiscopale d'Alexandrie, outre les sommes innombrables qui m'ont été mises entre les mains par les serviteurs de Jésus-Christ, il ne me reste qu'un tiers d'as ; je veux qu'on le donne aux pauvres, parce qu'il ne vous appartient pas moins que tout le reste. » Sa mort bienheureuse arriva l'an 617, après huit années d'épiscopat.

PRATIQUES. 1. Respectons les pauvres, puisqu'ils sont nos maîtres. Achetons d'eux, par nos aumônes, l'entrée du royaume des cieux, dont ils sont en possession. Si nous ne pouvons les soulager avec de l'argent, tâchons de le faire par nos services, le bon exemple et l'édification. Ne remettons jamais à un autre temps les occasions qui se présentent de faire quelque bonne œuvre.

PRIÈRE. Nous aurons toujours des pauvres, Seigneur, afin que nous ayons toujours occasion d'acheter d'eux un royaume éternel. Donnez-nous un cœur si rempli de charité, que nous soyons prêts à nous donner nous-mêmes pour eux, puisque vous vous êtes donné pour nous.

Digitized by Google

24 *janvier*. — S. TIMOTHÉE. — Ier siècle.

Timothée naquit à Lystre, ville de Lycaonie, d'un père gentil et d'une mère juive, nommée Eutsie. Il fut instruit dès son enfance dans les saintes lettres, et il embrassa de bonne heure la foi de Jésus-Christ. S. Paul, étant venu en Lycaonie, connut Timothée, et, sur le témoignage avantageux que lui rendirent les fidèles de Lystre et d'Icône, il le choisit pour être le compagnon de ses voyages et de ses travaux apostoliques. Avant de l'attacher à sa suite, ce saint apôtre, pour ne pas éloigner les Juifs de la religion chrétienne, le circoncit : après quoi il lui confia par l'imposition des mains le ministère de la prédication. Il le regarda toujours depuis, non-seulement comme son disciple et son cher fils, mais comme son frère, le compagnon de ses travaux, en un mot, comme un homme de Dieu ; car c'est ainsi qu'il l'appelle, et il lui rend ce glorieux témoignage, qu'il n'y avait personne qui fût uni avec lui d'esprit et de cœur comme l'était Timothée.

L'Apôtre ne le tenait pas tellement attaché à sa personne, qu'il ne l'envoyât en divers endroits pour le service de Jésus-Christ. Ce fut dans un de ces voyages que S. Timothée fut fait prisonnier, et qu'il confessa glorieusement la vérité en présence de plusieurs témoins ; mais on ne sait ni le temps ni le lieu de cet événement.

Après que S. Paul eut travaillé pendant plusieurs années à le former au ministère évangélique, il l'établit évêque d'Éphèse, et lui confia même, selon toute apparence, le soin des Églises d'Asie. Quelque temps après, il lui écrivit de Macédoine sa première lettre, où il lui donne d'excellents avis pour sa conduite particulière et pour le gouvernement de l'Église et le choix des ministres. On voit par cette lettre que S Timothée ne buvait que de l'eau, que son estomac était fort affaibli, et qu'il était souvent malade ; ce qui engagea S. Paul à modérer ses austérités, en lui ordonnant de boire un peu de vin pour fortifier son estomac et rétablir sa santé.

Le saint apôtre étant prisonnier à Rome pour la seconde fois, et sachant que sa mort était proche, écrivit à Timothée une autre lettre qu'on regarde avec raison comme le testament de S. Paul. Il y parle à ce cher fils avec la plus tendre effusion de cœur, et lui mande de venir promptement le trouver ; car il avait un grand désir de le voir avant de mourir, pour lui confier plusieurs choses qui regardaient le service de Dieu et les intérêts de l'Église.

S. Timothée est honoré comme martyr, mais il ne nous reste

Digitized by Google

aucun monument authentique qui nous apprenne les circonstances de sa mort, qui arriva, à ce que l'on croit, l'an 97 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Comment S. Timothée est-il parvenu à ce haut degré de sainteté qui nous le fait révérer? C'est parce qu'il a été docile aux leçons de son maître. Qui nous empêche d'en profiter? Elles sont adressées à Timothée; mais elles sont parvenues jusqu'à nous, et elles peuvent nous être utiles comme à lui. Il ne tient qu'à nous d'en profiter. Quel sujet de condamnation si nous ne le faisons pas!

PRIÈRE. Seigneur, qui avez rendu S. Timothée si cher, par sa docilité, à S. Paul, son maître, faites que nous fassions par la nôtre la consolation de ceux qui nous enseignent votre sainte doctrine.

---

25 *janvier*.—LA CONVERSION DE S. PAUL. — 1er siècle.

Saul, qui fut depuis appelé Paul, était Juif et de la tribu de Benjamin. Il naquit à Tarse, capitale de la Cilicie, qui avait le droit de bourgeoisie romaine. Son père, qui était de la secte des pharisiens, l'envoya jeune à Jérusalem, où il eut pour maître Gamaliel, l'un des plus célèbres docteurs de son temps; il fut instruit dans la manière la plus parfaite d'observer la loi de Moïse. Il s'attacha à la secte des pharisiens, la plus exacte et la plus sévère de toutes, mais aussi la plus superbe et la plus opposée à Jésus-Christ. Il surpassait tous ceux de son âge par son zèle pour la loi et pour les traditions de ses pères; et, comme il était d'un tempérament tout de feu, ce grand zèle le rendit un des plus violents persécuteurs du nom de Jésus-Christ.

Lorsque l'on répandit le sang du premier martyr S. Étienne, Saul était présent, il consentait à sa mort, et gardait les manteaux de ceux qui le lapidaient. Après cela il s'éleva une grande persécution contre l'Église de Jérusalem, pendant laquelle il se signala entre tous les autres. S'étant fait autoriser par les princes des prêtres, il entrait dans les maisons, en tirait de force les hommes et les femmes, et les traînait en prison chargés de chaînes; et quand on les faisait mourir, il contribuait de son suffrage. Il allait dans toutes les synagogues, où il faisait battre de verges ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et leur faisait souffrir toutes sortes de supplices pour les forcer de blasphémer.

Après avoir ravagé l'Église de Jérusalem, comme il ne respirait que pour verser le sang des disciples du Seigneur, il alla trouver le grand prêtre, et obtint de lui des lettres pour les synagogues de Damas, avec pouvoir de faire arrêter tous les chrétiens qu'il y trouverait, et de les emmener prisonniers à Jérusalem. Il s'avançait vers Damas, et en était déjà assez proche lorsqu'à l'heure de midi, lui et ceux de sa suite furent frappés d'une lumière du ciel plus

Digitized by Google

brillante que le soleil, qui les renversa tous par terre, alors Saul entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus que vous persécutez ; il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors, tout tremblant et effrayé, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Le Seigneur lui répondit : « Levez-vous et entrez dans la ville; on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez; car je me suis fait voir à vous afin de vous établir ministre et témoin des choses que vous avez vues, et de celles que je vous montrerai encore dans la suite. Je vous envoie maintenant vers les gentils pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints. » Ceux qui accompagnaient Saul étaient épouvantés, voyant la lumière et entendant la voix, sans distinguer les paroles, ni voir celui qui parlait.

Saul ne résista point à la vision céleste : il se leva sur-le-champ pour aller à Damas, et y recevoir les ordres de Dieu; mais, quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait point, parce que le grand éclat de cette lumière l'avait aveuglé. On le prit donc par la main, et on le conduisit à Damas, où il fut trois jours en prière, sans voir, et sans boire ni manger.

Il y avait à Damas un disciple de Jésus-Christ nommé Ananie, à qui le Seigneur avait dit dans une vision : « Ananie, allez-vous-en dans la rue appelée Droite, et cherchez dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse. — Seigneur, répondit Ananie, j'ai ouï dire que cet homme a fait de grands maux à vos saints à Jérusalem, et même il est venu en cette ville avec un pouvoir des princes des prêtres pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom. » Le Seigneur lui repartit : « Allez le trouver, parce que c'est un homme que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations et les rois, et devant les enfants d'Israël; et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. » Ananie donc s'en alla, et étant entré dans la maison où était Saul, il lui imposa les mains en disant : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous a apparu sur le chemin m'a envoyé, afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. » Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Ananie lui dit alors : « Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste, et pour entendre les paroles de sa bouche, et vous lui rendrez témoignage devant tous

Digitized by Google

les hommes, en publiant ce que vous avez vu et entendu. Levez-vous donc, recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur. » Saul se leva et fut baptisé; il prit ensuite de la nourriture. Il demeura quelques jours à Damas avec les disciples, et se mit aussitôt à prêcher dans les synagogues, assurant que Jésus était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient frappés d'étonnement, et disaient : « N'est-ce pas là celui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de Jésus, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers? » Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, leur prouvant que Jésus est le Christ.

Tel fut le miracle par lequel Jésus-Christ fit tout d'un coup d'un persécuteur un apôtre, et du plus cruel ennemi de son nom le plus zélé prédicateur de son Évangile. S. Paul n'oublia jamais une si grande faveur.

PRATIQUE. Admirons la miséricorde de Dieu, qui fait servir à sa gloire ses plus grands ennemis. Quelque obstinés que soient les pécheurs, il ne faut point désespérer de leur conversion. Il faut seulement beaucoup prier pour eux. Paul aurait voulu éteindre le christianisme dès sa naissance. Étienne, en mourant, prie pour ses persécuteurs, et Paul devient le plus fervent apôtre de Jésus-Christ. Quelle leçon puissante pour tous les chrétiens! Elle leur apprend à avoir recours aux armes de la prière, surtout quand il s'agit de la conversion de leurs frères.

PRIÈRE. Seigneur, qui avez inspiré à votre Église de célébrer le jour marqué pour la conversion de l'apôtre des gentils, faites, par votre miséricorde, que nous entreprenions l'ouvrage important de notre sanctification, et que nous ne cessions de prier pour celle de nos frères.

---

26 *janv.*—S. POLYCARPE, ÉVÊQUE DE SMYRNE. — IIe siècle.

Polycarpe eut le bonheur de connaître et d'embrasser la religion de Jésus-Christ dès sa jeunesse. Il fut instruit par les apôtres mêmes, et particulièrement par S. Jean l'Évangéliste, qui l'établit depuis évêque de Smyrne, ville de l'Asie Mineure. Nous avons tout lieu de croire que c'est de lui que parle Jésus-Christ dans le second chapitre de l'Apocalypse, quand il dit à l'ange, c'est-à-dire à l'évêque de Smyrne : « Je sais quelle est votre affliction et votre pauvreté, quoique vous soyez riche; et que vous êtes noirci par les calomnies de ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais qui sont de la synagogue de Satan. Ne craignez rien de ce qu'on vous fera souffrir.... Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie. »

Il gouverna l'église de Smyrne pendant soixante et dix ans ou environ. L'éclat de ses vertus le faisait regarder comme le chef et le premier des évêques d'Asie; et il était tellement révéré de tous

Digitized by Google

les fidèles, qu'on ne souffrait pas qu'il se déchaussât lui-même, chacun s'empressant de lui rendre ce service pour avoir le bonheur de le toucher. Il forma plusieurs disciples, comme lui-même avait été formé par les apôtres; S. Irénée, évêque de Lyon, fut de ce nombre. « J'ai encore présent à l'esprit, dit ce Saint, quelle était la gravité de sa démarche, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, et les saintes exhortations dont il nourrissait son peuple. Il me semble que je lui entends encore dire de quelle sorte il avait conversé avec Jean et avec plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ, les paroles qu'il avait entendues de leur bouche et les particularités qu'ils lui avaient apprises des miracles et de la doctrine de ce divin Sauveur; et tout ce qu'il en disait était tout à fait conforme aux divines Écritures, comme étant rapporté par ceux qui avaient été les témoins oculaires du Verbe, de la Parole de vie. »

Après le martyre de S. Germanique et des autres dont nous avons parlé au 19 de ce mois, le peuple de Smyrne, qui était alors assemblé dans l'amphithéâtre, irrité de la générosité de ce saint, se mit à crier : « Qu'on extermine les impies; qu'on cherche Polycarpe. » On le trouva couché dans une chambre haute, d'où il aurait pu se sauver; mais il ne le voulut pas, et dit : « La volonté de Dieu soit faite. » Il descendit et parla aux archers, qui, voyant son âge et sa fermeté, s'affligeaient d'être chargés d'une telle commission. Il leur fit donner un grand souper, et demanda quelque temps pour prier en liberté. L'ayant obtenu et étant rempli de la grâce de Dieu, il pria debout pendant deux heures pour tous ceux de sa connaissance, grands et petits, et recommanda à Dieu l'Église catholique répandue par tout le monde.

Quand il fut temps de partir, on le mit sur un âne pour le conduire à la ville. C'était le samedi. Un certain prévôt nommé Hérode, et son père Nicétas, le rencontrèrent en chemin; et, l'ayant fait monter dans leur chariot, ils tâchaient de lui persuader de faire ce qu'on demandait de lui. « Quel mal y a-t-il, lui disaient-ils, à appeler César son seigneur et à sacrifier pour sauver sa vie? » Le Saint ne répondit rien d'abord; mais, comme ils le pressaient, il dit: « Je ne saurais faire ce que vous me conseillez. » Cette réponse les fâcha; ils le chargèrent d'injures, et le firent descendre du chariot avec tant de précipitation, qu'il tomba et se blessa à la jambe. Il n'en fut point ému, et, comme s'il n'eût eu aucun mal, il marcha gaiement à l'amphithéâtre, où on le conduisait. Le bruit y était si grand, qu'on ne pouvait rien entendre. Lorsqu'il y entra, plusieurs chrétiens qui étaient présents ouïrent une voix du ciel qui disait : « Courage, Polycarpe; soyez ferme. »

Digitized by Google

On le présenta au gouverneur de la province, qui lui demanda s'il était Polycarpe. Il répondit que oui. Le magistrat, l'exhortant à renoncer à Jésus-Christ, lui dit : « Jurez par la fortune de César. Dites : Exterminez les impies. » (C'était une exclamation ordinaire contre les chrétiens.) Polycarpe se tourna vers cette multitude d'idolâtres, étendit les mains vers eux, leva les yeux au ciel, et dit en soupirant : « Exterminez les impies ; » ce qu'il disait, ou par le désir ardent qu'il avait de les voir renoncer à leur impiété, ou comme une prédiction des jugements effroyables de Dieu sur eux, s'ils persévéraient.

Le proconsul le pressait, en lui disant : « Jurez, et je vous laisserai aller ; maudissez le Christ. » Polycarpe lui répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais-je blasphémer contre mon roi qui m'a sauvé ? » Le proconsul continuait de le presser. « Jurez, lui disait-il, par la fortune de César. » Alors S. Polycarpe lui répondit avec fermeté : « Vous vous donnez bien de la peine pour me faire jurer par ce que vous appelez la fortune de César, et vous faites semblant d'ignorer qui je suis. Je le déclare donc hautement : Je suis chrétien. Si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens, donnez-moi un jour pour m'entendre, et je vous l'apprendrai. » Le proconsul lui dit : « Persuadez-le au peuple. — Pour vous, repartit Polycarpe, j'ai bien voulu vous répondre ; car nous avons appris à respecter les magistrats, et à rendre aux puissances établies de Dieu toutes sortes d'honneurs, quand nous le pouvons sans blesser notre conscience ; mais pour ces gens-là, ils ne méritent pas que je me justifie devant eux. » En effet, le peuple était si animé contre le Saint, qu'il eût été inutile de vouloir lui faire entendre raison. Le proconsul le menaça de l'exposer aux bêtes, s'il ne changeait. « Faites-les venir, répondit-il ; car je ne sais ce que c'est que de changer de bien en mal ; mais il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite justice. » Le proconsul lui dit : « Puisque vous ne craignez pas les bêtes, je vous ferai brûler vif si vous ne changez. » Le Saint répondit : « Vous me menacez d'un feu qui s'éteint dans un moment, parce que vous ne connaissez pas le feu éternel qui est réservé aux impies. Mais que tardez-vous ? faites-moi souffrir ce qu'il vous plaira. » En parlant ainsi, il paraissait plein de confiance et de joie, et la grâce répandue sur son visage étonnait le proconsul, qui fit dire trois fois par le crieur, au milieu de l'amphithéâtre, que Polycarpe avait confessé qu'il était chrétien. Aussitôt toute la multitude se mit à crier : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux,

Digitized by Google

c'est lui qui a appris à tant de gens à ne les point adorer. » En même temps ils demandaient qu'on lâchât un lion contre lui. On leur répondit que cela ne se pouvait, parce que les combats de bêtes étaient achevés. Alors ils s'accordèrent tous à demander qu'il fût brûlé vif, et coururent ramasser du bois dans les boutiques et dans les bains : en un moment le bûcher fut prêt.

S. Polycarpe se déshabilla lui-même, et, comme on voulait le clouer au poteau, il dit : « Laissez-moi ainsi ; Celui qui me donne la force de souffrir le feu me fera la grâce de demeurer ferme sur le bûcher sans le secours de vos clous. » On se contenta de le lier avec des cordes, les mains derrière le dos. Étant ainsi attaché, il leva les yeux au ciel, et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure pour être mis au nombre de vos martyrs et prendre part au calice de votre Christ, afin que je ressuscite à la vie éternelle. Que je sois admis aujourd'hui avec eux en votre présence comme une victime d'agréable odeur, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous qui êtes le vrai Dieu Je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife éternel et céleste, Jésus-Christ votre Fils, à qui gloire soit rendue ainsi qu'à vous et au Saint-Esprit, maintenant et dans toute l'éternité. *Amen.* »

Quand il eut dit *Amen*, on alluma le feu ; mais, par un miracle surprenant, la flamme, au lieu de consumer le saint martyr, s'étendit autour de lui comme une voûte, ou comme la voile d'un vaisseau enflée par le vent. Les païens, voyant qu'il ne pouvait être consumé par le feu, le firent percer d'un coup d'épée, et le sang sortit en si grande abondance, qu'il éteignit le feu. C'est ainsi que S. Polycarpe finit sa vie et son sacrifice.

PRATIQUE. Apprenons de ce grand Saint combien nous devons avoir horreur des maximes contraires à la sainteté de l'Évangile et de la foi catholique.

PRIÈRE. Seigneur, rendez-nous sourds à tous les discours contraires à la sainteté de la religion que nous professons. Donnez-nous un amour plein de respect pour la sainte Église catholique, notre mère, et rendez-nous dignes de vous prier pour elle.

---

27 *janvier.* — S. JEAN CHRYSOSTOME. — IV^e^ siècle.

Jean, à qui son éloquence a fait donner le surnom de Chrysostome, c'est-à-dire *bouche d'or*, naquit à Antioche, vers l'an de Jésus-Christ 347, d'une des premières familles de cette ville. Un génie heureux, cultivé par de bonnes études, l'aurait conduit aux plus hautes dignités ; mais il aima mieux travailler uniquement à acquérir les biens du ciel. Il aurait préféré la solitude du désert

Digitized by Google

pour vaquer plus librement au grand ouvrage de son salut; toutefois, persuadé qu'il convenait de céder, au moins pour un temps, aux larmes et aux prières d'une mère à qui il devait tout, il se contenta de mener dans sa propre maison la vie d'un solitaire. Il jeûnait, veillait, couchait sur la terre, et domptait sa chair par les austérités, et n'avait aucun commerce avec le monde. Cette grande retraite donnait lieu à bien des discours, et on l'accusait d'être un homme insociable; mais il aimait mieux souffrir ces discours que de quitter sa chère solitude.

Après avoir passé six à sept années à Antioche, dans le genre de vie dont nous avons parlé, il se retira sur les montagnes voisines, où, ayant trouvé un solitaire d'un âge avancé, il imita la dureté de sa vie, et fut quatre ans sous sa direction. De là, cherchant à vivre inconnu, il alla habiter seul dans une caverne. Il y fut deux ans, presque sans dormir, occupé de l'étude et de la méditation de l'Écriture sainte, dont il apprit par cœur une bonne partie. De si grandes austérités affaiblirent tellement sa santé, qu'il fut contraint de revenir à Antioche, où S. Mélèce l'ordonna diacre. Cinq ans après, Flavien, successeur de S. Mélèce, l'éleva au sacerdoce, et le chargea de prêcher la parole de Dieu, fonction qui jusque-là avait été réservée aux seuls évêques. Le saint prêtre s'en acquitta avec un zèle infatigable et un très-grand fruit. Il expliquait l'Écriture avec beaucoup de netteté et de justesse. Ses instructions étaient solides et lumineuses, ses exhortations vives et touchantes. Il reprenait avec force; il conjurait avec charité, sachant se proportionner en tout à la portée et aux besoins de ceux à qui il parlait : aussi le peuple d'Antioche écoutait ses sermons avec une ardeur et une admiration incroyables. On l'interrompait souvent par des acclamations et des battements de mains qui blessaient son humilité; car il ne cherchait point à plaire à ses auditeurs, mais à les convertir. « De quoi me servent vos louanges, disait-il, puisque je ne vois pas que vous fassiez aucun progrès dans la vertu? Je n'ai besoin ni de ces applaudissements, ni de ce tumulte. L'unique chose que je désire est qu'après m'avoir écouté paisiblement, et avoir fait paraître que vous comprenez ces vérités, vous les pratiquiez fidèlement : c'est tout l'applaudissement que j'attends de vous, ce sont les seuls éloges que je souhaite. »

Il y avait douze ans que S. Jean Chrysostome faisait à Antioche la fonction de prédicateur, lorsque le siége de Constantinople vint à vaquer par la mort de Nectaire, l'an 337. On fut quelque temps à délibérer sur le choix d'un successeur. Le nom de notre Saint était

Digitized by Google

alors célèbre dans tout l'empire. On le proposa : il fut élu par un consentement unanime du clergé et du peuple, et l'empereur donna les mains à cette élection; mais il n'était pas aisé de le retirer d'Antioche. Il avait résolu de n'abandonner jamais cette Église, et il y était tellement aimé, que le peuple paraissait être prêt à tout hasarder plutôt que de souffrir qu'il le quittât. L'empereur écrivit donc à Astère, comte d'Orient, de le lui envoyer sans bruit. Ce comte manda S. Chrysostome comme pour lui parler de quelque affaire : après lui avoir proposé d'aller avec lui visiter une certaine église hors de la ville, il le prit dans son chariot, et, l'ayant conduit en diligence jusqu'au premier gîte, il le remit entre les mains de deux officiers que l'empereur avait envoyés pour le conduire à Constantinople.

S. Jean Chrysostome ayant reçu la consécration épiscopale le 26 février de l'an 380, s'appliqua à connaître les besoins de son troupeau, et travailla à y subvenir. Il commença par retrancher dans la maison épiscopale toutes les dépenses superflues, et se réduisit à une vie pauvre. Il ne voulait avoir ni meubles précieux, ni habits de soie; il usait de viandes simples et légères, et ne buvait point de vin, si ce n'est dans les grandes chaleurs; il mangeait presque toujours seul, à cause de ses fréquentes maladies, et pour éviter l'inconvénient des compagnies et les frais des repas. Ces retranchements lui donnèrent les moyens de soulager tous ceux qui étaient dans la nécessité.

Sa charité et son application infatigable à remplir ses devoirs lui gagnèrent bientôt l'amour et la confiance de son peuple. On courait en foule à ses sermons, et Dieu y répandait une telle bénédiction, qu'en peu de temps on vit Constantinople changer de face. Il vint à bout de corriger plusieurs désordres : il établit l'office de la nuit dans les églises, introduisit le chant des psaumes dans les maisons mêmes des particuliers, en détourna plusieurs de l'oisiveté et des spectacles, et les rappela à une vie sérieuse et occupée. Les mœurs du clergé étaient fort relâchées : le saint évêque entreprit de les réformer, et de faire vivre ses ecclésiastiques selon les lois de l'Église. Il déposa ceux qui étaient d'une conduite scandaleuse, et ne fit entrer dans son clergé que des hommes d'une vie exemplaire. La cour même éprouva son zèle : il reprit avec une généreuse liberté l'avarice, le faste et l'orgueil des grands, et il parla souvent à l'empereur et à l'impératrice de leurs obligations et de la nécessité de faire pénitence. Il faisait profession d'ignorer l'art des ménagements, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis à la cour, et plus encore dans son clergé; et il parut bientôt que

Digitized by Google

Dieu, en le tirant d'Antioche, où il n'avait jamais essuyé de contradiction, ne l'avait élevé sur le trône épiscopal de Constantinople que pour achever de le sanctifier par les persécutions. Elles lui furent suscitées non par les païens ni par les hérétiques, mais par des catholiques, et même par des évêques et des prêtres. Il fut déposé, et l'empereur ordonna qu'il fût chassé de son Église et conduit en exil.

A cette nouvelle, le peuple s'attroupa autour de l'église, et y fit la garde jour et nuit pour empêcher qu'on n'enlevât son pasteur. Mais, le troisième jour, le Saint trouva le moyen de sortir secrètement; et s'étant livré volontairement à ceux qui avaient ordre de l'arrêter, il fut mis vers le soir sur un vaisseau qui le conduisit en Bithynie. La nuit du lendemain, il y eut à Constantinople un furieux tremblement de terre, que tout le monde regarda comme un effet de la vengeance divine. L'impératrice elle-même en fut si effrayée, qu'elle conjura l'empereur de rappeler le saint évêque, lui protestant qu'il n'y avait que son retour qui pût sauver l'État. Aussitôt les ordres furent expédiés pour le faire revenir. Dès qu'on eut avis qu'il approchait, tout le peuple courut au-devant de lui, la plupart tenant des cierges allumés et chantant des hymnes. Il fut conduit comme en triomphe jusqu'à l'église des Apôtres, où le peuple impatient le contraignit, malgré sa résistance, de se placer sur le trône épiscopal; car il ne voulait pas reprendre ses fonctions jusqu'à ce que la sentence prononcée contre lui eût été révoquée.

Plus aimé du peuple que jamais, il faisait en paix les fonctions de son ministère en attendant la convocation du concile qu'il sollicitait auprès de l'empereur pour faire connaître son innocence; mais un incident changea la face des affaires, et replongea son Église dans de nouveaux malheurs. On avait dressé une statue de l'impératrice dans une place voisine de la grande église appelée Sainte-Sophie. Il y eut, à la dédicace de cette statue, des jeux publics qui excitèrent de grands bruits, dont le service divin était troublé. Le Saint ne put souffrir ces insolences; il en parla en chaire avec sa liberté ordinaire, et blâma également ceux qui les commettaient et ceux qui les commandaient. Eudoxie, outrée de dépit, jura sa perte une seconde fois, et il fut exilé à Cucuse, petite ville d'Arménie, sur les confins de la Cilicie. Il partit de Nicée, conduit par des soldats et un capitaine, qui le faisaient marcher jour et nuit, sans lui laisser de repos. La fatigue et l'insomnie lui causèrent une fièvre tierce, dont les accès étaient très-violents; on n'y eut point d'égard, et on continuait de lui faire faire la même diligence. Enfin il était épuisé quand il arriva à

Digitized by Google

Césarée de Cappadoce. Ses gardes lui permirent de faire quelque séjour, et il fut secouru de toutes manières par la charité des fidèles. Après soixante et dix jours de marche, dont il passa plus de trente dans une fièvre violente, il arriva à Cucuse. Il fut reçu avec beaucoup de charité par l'évêque du lieu. Un homme de qualité nommé Dioscore le logea dans sa maison, et lui fit disposer exprès un appartement pour l'hiver, parce que le froid lui était contraire. Ainsi ce lieu, quoique désert, et à l'extrémité de l'empire, lui fut agréable par le repos et les soulagements qu'il y trouva; mais son repos ne fut pas oisif: il prenait soin des Églises nouvellement fondées chez les Goths, dans la Perse et dans la Phénicie, et animait les ouvriers évangéliques par ses exhortations et par les secours qu'il leur envoyait.

Ses ennemis s'ennuyant de le voir vivre si longtemps, et ne pouvant souffrir la gloire que son exil lui attirait, obtinrent un ordre pour le faire transporter à Pithyonte, ville déserte, et la dernière de l'empire, sur le bord oriental du Pont-Euxin. La traite était fort longue; on confia le Saint à deux gardes, à qui on promit de les récompenser s'il mourait en chemin. L'un d'eux, plus humain et moins intéressé, lui témoignait son affection comme à la dérobée; mais l'autre était si brutal, qu'il s'offensait même des honnêtetés qu'on lui faisait pour obtenir de lui qu'on épargnât le saint évêque. Il pressait sa marche le plus qu'il pouvait, disant nettement que tels étaient ses ordres; il le faisait partir par la plus forte pluie, et l'exposait aux plus grandes ardeurs du soleil, sachant que le Saint avec sa tête chauve en était incommodé; il ne souffrait pas qu'il s'arrêtât dans les villes et les bourgades où il aurait pu trouver quelque commodité; mais il allait loger dans de pauvres villages où tout manquait.

Notre Saint alla ainsi jusqu'à Comane dans le Pont, qu'on lui fit traverser pour le mener à deux lieues de là, loger dans les bâtiments du martyr saint Basilique, évêque de Comane. Ce saint martyr apparut la nuit à S. Chrysostome, et lui dit: « Courage, mon frère Jean, demain nous serons tous ensemble. » Le lendemain le Saint, s'assurant sur cette révélation, pria les gardes de l'attendre à partir à onze heures du matin; mais il ne put l'obtenir. Ils marchèrent environ une lieue et demie, après quoi ils furent contraints de revenir à l'église d'où ils étaient partis, parce que le Saint se trouvait fort mal. Étant arrivé, il prit un habit blanc, et, après avoir distribué aux assistants le peu qui lui restait, il reçut à jeun la sainte Eucharistie; il prononça sa dernière prière, ajoutant ces mots qu'il avait souvent à la bouche: « Dieu soit loué

Digitized by Google

de tout. » Puis il fit le signe de la croix, et en disant *Amen* il rendit l'esprit. Ce fut le 14 de septembre de l'an 407, la soixantième année de sa vie, après neuf ans et demi d'épiscopat, dont il avait passé plus de trois ans dans son exil. Ses funérailles furent honorées par un concours extraordinaire, et son corps fut inhumé auprès de celui de saint Basilique.

PRATIQUE. La retraite de S. Jean Chrysostome dans sa maison doit être le modèle de la nôtre. On doit s'y exercer dans la pénitence, dans la méditation du saint Évangile et dans la pratique de ce qu'il enseigne.

PRIÈRE. Quelle consolation pour nous, Seigneur, lorsque les hommes nous persécutent ! C'est une marque que nous avons le bonheur d'être à vous. Soutenez-nous, et la mort même ne nous épouvantera pas.

---

28 *janvier.* — Ste PAULE, VEUVE. — IVe siècle.

Paule naquit à Rome, l'an 347, avec tous les avantages que peuvent donner la naissance et la fortune. Elle épousa Toxorius, dont elle eut entre autres enfants la célèbre Eustoquie. Paule vécut dans son mariage d'une manière irréprochable; mais sa vertu était encore humaine, et, ne connaissant pas alors le véritable esprit du christianisme, elle vivait dans la mollesse trop ordinaire aux personnes de son sexe et de sa condition. Après la mort de son mari, Dieu se servit de la veuve sainte Marcelle, son amie, pour la détacher du monde avec sa fille Eustoquie, et les attirer à lui. Paule commença alors à vivre dans la retraite, quitta ses habits précieux, méprisa ses grands biens, et donna aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer, persuadée que la miséricorde de Jésus-Christ, qu'elle attirerait sur ses enfants par ses grandes aumônes, serait pour eux une succession beaucoup plus riche que tout ce qu'elle pourrait leur laisser. Elle renonça absolument au siècle; et, foulant aux pieds les délices d'un monde trompeur, elle fit son unique occupation de la prière, du jeûne et de la lecture.

Le séjour que S. Jérôme fit à Rome, durant près de trois ans, donna lieu à Paule de le connaître, et elle reçut de lui de salutaires avis pour s'avancer dans la piété. A mesure qu'elle goûtait les choses de Dieu, la vie tumultueuse et dissipée de Rome lui devenait insupportable, et le départ de S. Jérôme pour la Palestine lui fit prendre enfin la résolution de quitter cette ville. Elle s'embarqua peu après ce Saint, suivie de sa fille Eustoquie, et elle le joignit à Antioche, d'où elle se rendit à Jérusalem avec la suite la plus simple. En arrivant à la ville sainte, elle refusa le logement que le gouverneur lui avait fait préparer, pour prendre une

Digitized by Google

petite chambre. Après avoir visité avec de grands sentiments de piété les lieux qui avaient été sanctifiés par la présence et les mystères de notre Sauveur, elle fit le voyage d'Égypte, pour être elle-même témoin de ce qu'elle avait ouï dire de la vie toute céleste des solitaires.

De retour en Palestine, elle fit bâtir à Bethléhem un monastère de filles, divisé en trois différentes communautés qui étaient séparées pour la table et le travail des mains, mais qui se réunissaient pour les offices divins du jour et de la nuit. Les dimanches seulement les sœurs allaient à l'église de la paroisse, qui était voisine du monastère. Leur habit était uniforme et d'une étoffe grossière; elles ne se servaient de linge que pour essuyer leurs mains. Leur nourriture était très-frugale, leurs jeûnes fréquents, et leur pauvreté si parfaite, qu'il ne leur était pas permis d'avoir la moindre chose au delà de la nourriture et du vêtement.

Sainte Paule partageait avec elles, aussi bien que sa fille sainte Eustoquie, les plus bas offices du monastère. Son extérieur était si négligé et ses manières si simples, qu'on l'aurait prise pour la dernière des sœurs. Elle ne se servait point de matelas, même dans ses maladies; elle se reposait sur la terre, couverte d'un cilice. Lorsque S. Jérôme, sous la conduite duquel elle s'était placée, lui représentait qu'elle devait épargner sa vue affaiblie par les larmes, et la conserver pour lire l'Écriture sainte, elle répondait : « Il faut défigurer ce visage que j'ai si souvent peint avec du blanc et du rouge, contre le commandement de Dieu; il faut affliger ce corps qui a été dans les délices; il faut expier par des pleurs continuels ces ris et ces joies qui ont duré si longtemps; il faut changer en l'âpreté d'un cilice ce beau linge et ces riches étoffes de soie dont j'ai été vêtue; après avoir tant cherché à plaire au monde et à mon mari, je n'ai plus d'autre plaisir que de plaire à Jésus-Christ. »

Son abstinence était telle, que les plus robustes ne pouvaient y atteindre; et S. Jérôme lui-même craignait qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette Sainte ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença à se trouver mieux, les médecins la pressèrent de boire un peu de vin, le jugeant nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devînt hydropique. S. Jérôme pria S. Épiphane, qui était alors à Bethléhem, d'obliger Paule à suivre le conseil des médecins. Lorsque ce saint évêque sortit d'auprès d'elle, après l'avoir longtemps exhortée, S. Jérôme lui demanda ce qu'il avait fait. « J'ai si bien réussi, répondit-il, qu'elle a persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin. »

Digitized by Google

Elle avait un si grand goût pour l'Écriture sainte, qu'étant encore à Rome elle apprit l'hébreu, afin de la mieux entendre. Elle la savait presque toute par cœur, et depuis qu'elle se fut établie à Bethléhem, elle et sa fille Eustoquie lisaient avec S. Jérôme l'Ancien et le Nouveau Testament, et s'en faisaient expliquer les difficultés par ce savant interprète.

Après avoir passé près de dix-huit ans à Bethléhem dans la méditation des saintes Écritures, dans l'exercice de l'humilité, de la pénitence et de la charité, sainte Paule tomba dans une grande maladie, ou plutôt, dit S. Jérôme, elle obtint ce qu'elle désirait, qui était de quitter la terre pour s'unir parfaitement à Dieu. Ainsi elle ne fut point troublée aux approches de la mort, et elle récitait continuellement quelques versets des psaumes qui exprimaient l'impatience où elle était d'aller jouir de la gloire éternelle. Sa mort heureuse arriva le 26 janvier de l'an 404, dans la 57e année de son âge.

PRATIQUE. Le silence, la prière, la méditation des vérités saintes, le travail des mains, une vie pénitente et pauvre, voilà l'abrégé d'une vie chrétienne, mais ce sont les devoirs particuliers des femmes.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous l'esprit de pauvreté chrétienne, afin que, rebutés par le monde, qui méprise les pauvres, nous ne pensions à plaire qu'à vous seul, qui nous rendez vraiment et éternellement riches.

---

29 *janvier*. — S. FRANÇOIS DE SALES. — XVIe siècle.

François, né l'an 1557 dans le château de Sales au diocèse de Genève, était fils de François comte de Sales et de Françoise de Sionas, tous deux d'une naissance illustre et d'une éminente piété. Il fit ses premières études à Annecy. De là il fut envoyé à Paris, où il étudia la rhétorique, la philosophie et la théologie chez les Jésuites. Dès qu'il y fut arrivé, il eut soin de chercher un homme sage et éclairé pour se mettre sous sa conduite. Il s'attacha par son conseil à l'étude de l'Écriture sainte; et ce fut pour s'y rendre habile qu'il apprit l'hébreu sous le docteur Génébrard. Il ne connaissait presque dans cette grande ville que l'église et le collége. Comme celle de Saint-Étienne-des-Grès lui paraissait la plus convenable au recueillement avec lequel il priait, elle était aussi celle qu'il fréquentait le plus; ce fut dans ce saint lieu que, prosterné devant une image de la sainte Vierge, il fit cette chaste mère de Dieu dépositaire de la résolution qu'il prit de garder toute sa vie la continence. Le motif qui l'engagea à cette action fut de se mettre dans une plus étroite obligation d'être continuellement en

Digitized by Google

garde contre tout ce qui pourrait donner atteinte à la pureté de son cœur : le Seigneur répondit à ses espérances.

Mais avant d'avoir à résister aux attaques contre lesquelles il s'était si sagement précautionné, Dieu voulut qu'il soutînt une tentation que ce jeune homme, qui s'était donné sans réserve à lui, était bien éloigné de prévoir. Les ténèbres et le trouble se répandirent tout à coup dans son esprit; la sécheresse et le dégoût s'emparèrent de son cœur. Tout ce qui avait eu jusque-là tant d'attrait pour lui, exercices de piété, pratiques de bonnes œuvres, méditation, prières, étude, tout l'ennuyait, tout le fatiguait, tout le rebutait. Le démon, auteur de ce dérangement affreux, en profita pour faire naître dans son esprit la plus désespérante anxiété dans laquelle une personne qui aime Dieu puisse donner. François, à l'instigation de cet ennemi, se mit en tête qu'il était réprouvé. Quel sujet de désespoir pour lui, qui s'était toujours occupé du plaisir de posséder un jour dans l'éternité l'objet de son amour!

Il passait tout le temps où il était seul à gémir et à pleurer; et la présence de ceux qu'il ne pouvait se dispenser de voir le tenant dans une contrainte qui ne lui permettait pas de répandre sa douleur, son état devint en peu de temps si fâcheux, qu'on commença à craindre pour sa vie. Mais Dieu ne permet pas que ses serviteurs soient tentés au delà de leurs forces. Il inspira à François d'aller répandre son cœur en sa présence dans l'église où il avait fait vœu de chasteté; il y alla, et, ayant imploré le secours de la sainte Vierge pour obtenir du Seigneur la tranquillité qu'il avait perdue, il demanda, dans l'amertume d'un cœur qui était tout à Dieu, que, s'il était assez malheureux pour être un jour condamné à le haïr sans fin, il lui accordât au moins la grâce de ne pas être un moment en cette vie sans l'aimer de toutes ses forces. Dieu aurait-il rejeté une prière qui partait d'un si grand fonds de charité? François fut exaucé, la paix du cœur qu'il demandait lui fut accordée à l'instant même. La cause de tous ses maux ne subsistant plus, il revint chez lui avec une joie et un air de santé qui jetèrent son précepteur et ceux qui désespéraient de sa vie dans une surprise égale au plaisir que leur donnait un changement si subit (1).

Son père, l'ayant rappelé de Paris après six ans d'étude, l'en-

(1) Ce combat et cette victoire, cette captivité et cette délivrance, cette mélancolie et cette joie, cet orage et ce calme, le rendirent depuis si adroit et si avisé au maniement des armes spirituelles, qu'il était comme un arsenal pour les autres, fournissant de défense et d'industrie tous ceux qui lui manifestaient leurs intentions, étant pour eux comme cette tour de David de laquelle pendaient mille boucliers et toutes sortes d'armures.

Surtout il conseillait, aux grandes tentations, d'avoir recours à la puissante inter-

Digitized by Google

voya à Padoue, où était alors la plus fameuse école de droit. Dieu permit qu'il y fût exposé à de grands dangers. De jeunes libertins tendirent plus d'une fois des piéges à sa chasteté, mais il en sortit heureusement par le secours de Celui en qui il mettait toute sa confiance. La crainte qu'il eut d'être attaqué de nouveau lui fit redoubler ses prières, son application au travail et ses austérités; il en devint dangereusement malade, et ne recouvra la santé que par une espèce de miracle.

Après avoir achevé ses études, et pris le bonnet de docteur, il fut reçu avocat au sénat de Chambéry. Le dessein du comte son père était de l'engager dans le mariage, et il lui proposa un parti fort avantageux. Dans le même temps il reçut de la part du duc de Savoie les provisions d'une charge de sénateur. Ce fut alors que François, obligé de s'expliquer, déclara à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Le comte et la comtesse de Sales n'y consentirent qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il était l'aîné de leurs enfants.

François, après avoir reçu la prêtrise, parut un homme rempli de l'esprit apostolique, et tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. Il prêchait rarement dans la ville, où il craignait que l'applaudissement des hommes ne lui enlevât le fruit de ses prédications; mais il allait dans les bourgs et dans les villages instruire les gens de la campagne, dont plusieurs vivaient dans une grande ignorance de la religion. Ses grands travaux pour le service de l'Église, et la bénédiction que Dieu y répandait, lui attirèrent une nouvelle marque d'estime de son prince : il le fit presser pour la seconde fois d'accepter une charge dans le sénat de Chambéry; mais François la refusa de nouveau, disant qu'on ne connaissait pas l'étendue du ministère ecclésiastique, si l'on croyait qu'il n'eût pas de quoi occuper un homme tout entier.

Le duc de Savoie, après être rentré en possession du duché de Chablais et de quelques autres pays, pensa à faire instruire dans la religion catholique les peuples de ces cantons, que l'hérésie avait entièrement infectés. Tout le monde fut effrayé à la vue des fatigues et des périls d'une telle mission; mais François s'offrit de l'entreprendre avec un chanoine de ses parents, nommé Louis de Sales, le seul qui se présenta pour l'accompagner. Lorsqu'il fut près d'entrer dans le Chablais, il se jeta à genoux, et fit sa prière à Dieu avec beaucoup de larmes; puis il dit à Louis de Sales, en l'embrassant tendrement : « Nous entrons dans ce pays pour y

cession de la Mère de Dieu, laquelle est terrible comme une armée rangée en bataille. (CANT., VI, 3.) — *Esprit de S. François de Sales.*

Digitized by Google

faire la fonction des apôtres. Si nous voulons y réussir, il faut les imiter. Renvoyons nos chevaux, marchons à pied, et contentons-nous comme eux du nécessaire. » Ils le firent, et depuis ce moment François, suivi d'un seul domestique, et ayant pour tout équipage un sac où il avait une bible et un bréviaire, qu'il portait assez souvent lui-même, marchait à pied, un bâton à la main, dans un pays où les chemins étaient très-rudes. Il y essuya, dans l'exercice de son ministère, des fatigues, des contradictions et des persécutions incroyables. On lui fermait les hôtelleries, et il était obligé de coucher en plein air; on lui refusait tout, et le pain même pour de l'argent: on le traitait de magicien et de sorcier. Le dépit et la fureur des ministres calvinistes allèrent jusqu'à aposter des hommes pour l'assassiner. Le Ciel couronna de succès sa douceur et sa persévérance: les hérétiques les plus aveuglés et les plus endurcis se laissèrent enfin gagner, et revinrent à l'Église; l'exercice de la religion catholique fut rétabli dans le pays, et les difficultés ayant été une fois aplanies par la patience et les travaux de notre Saint, on envoya des ouvriers évangéliques pour l'aider à achever ce grand ouvrage.

L'évêque de Genève, touché de ces progrès, qu'on n'avait presque osé espérer, résolut de demander François pour son coadjuteur, et lui communiqua son dessein lorsqu'il vint à Annecy pour lui rendre compte de sa mission. Le saint prêtre, qui connaissait mieux que jamais l'étendue des devoirs et la grandeur des dangers de l'épiscopat, ne put se résoudre à accepter, malgré les vives instances que lui fit son évêque: il fallut user d'autorité pour l'y contraindre. Le prélat, ayant obtenu du duc de Savoie le brevet de coadjuteur pour François, le lui envoya par un ecclésiastique qui lui commanda de sa part de l'accepter sous peine de désobéissance. A ces mots, se trouvant comme accablé du poids de l'autorité de l'Église et de Jésus-Christ même, qu'il respectait dans son évêque, il n'osa plus résister; mais, avant de donner son consentement, il alla à l'église se prosterner devant le saint Sacrement; il y demeura longtemps en prière, répandant une abondance de larmes, et éprouvant en lui-même un combat des plus rudes entre le désir d'obéir à son évêque et la crainte des périls auxquels l'obéissance allait l'exposer. Enfin Dieu lui rendit sa première tranquillité, il revint trouver l'ecclésiastique, et le chargea de dire à l'évêque de Genève qu'il se soumettait à l'ordre de Dieu; mais il n'eut pas plutôt donné son consentement, qu'il fut pénétré de la plus vive douleur qu'il eût ressentie de sa vie.

Les affaires de la religion l'ayant appelé à la cour de France,

Digitized by Google

Henri IV voulut l'y retenir en lui offrant une pension de quatre mille livres et le premier évêché vacant; mais François répondit que, Dieu l'ayant appelé malgré lui à l'évêché de Genève, il se croyait obligé de suivre sa vocation et de le garder toute sa vie; quant à la pension, que le peu de bien qu'il avait suffisait pour l'entretenir, et qu'un ample revenu ne servirait qu'à l'embarrasser. Le roi cependant, ayant su que le revenu de l'évêché de Genève n'allait tout au plus qu'à trois à quatre mille livres de rente, dit que c'était trop peu pour un homme du mérite de François, et lui fit expédier le brevet d'une pension de mille écus. François n'osa le refuser pour cette fois; mais il pria le roi de trouver bon que cet argent demeurât entre les mains du trésorier de l'épargne, et qu'il le demanderait quand il en aurait besoin. Le roi vit bien que c'était un honnête refus, et il ne put s'empêcher de dire que l'évêque de Genève, par cette heureuse indépendance où sa vertu l'avait mis, était autant au-dessus de lui que la royauté l'élevait au-dessus des autres hommes.

François, ayant repris le chemin d'Annecy, apprit la mort de l'évêque de Genève. Il se rendit tout de suite en Savoie, et se renferma durant vingt jours dans le château de Sales, pour se préparer à son sacre, qui se fit le 8 décembre par l'archevêque de Vienne, son métropolitain. Aussitôt après, se regardant dans sa nouvelle dignité comme un homme mort au monde, et obligé plus étroitement que jamais de vivre pour Dieu et pour l'Église de Jésus-Christ, il exécuta sans délai le plan qu'il avait dressé pendant sa retraite, pour sa conduite particulière, pour le règlement de sa maison et le gouvernement de son diocèse.

Il ne porta jamais d'étoffes de soie, ou autres très-éclatantes; mais il était vêtu de laine, et aussi simplement qu'avant d'être évêque. Sa maison était propre, mais meublée fort simplement, et sans autres ornements que quelques tableaux de dévotion. Il n'avait point d'équipage. Il allait toujours à pied, même en faisant la visite de son diocèse, à moins que le mauvais temps ne l'obligeât de monter à cheval. Sa table était honnête et frugale; on n'y servait que des viandes communes, à moins qu'il ne survînt quelque personne de distinction. Les prêtres, autant qu'il était possible, y tenaient les premières places. On y lisait l'Écriture sainte, ou quelque livre de piété, jusqu'à la moitié du repas; et le reste du temps on s'entretenait de choses utiles. Ses domestiques étaient en petit nombre, mais bien choisis, et d'une conduite réglée et édifiante. Toutes sortes de jeux leur étaient défendus, et on les tenait toujours occupés à quelque chose d'utile. Il y avait un prêtre établi

Digitized by Google

pour veiller sur eux ; mais le maître ne se croyait pas pour cela dispensé du soin qu'il en devait prendre lui-même. Il vivait avec eux comme un père avec ses enfants, assistait à la prière qu'ils faisaient en commun le matin et le soir, les instruisait souvent, et les communiait de sa main.

Une des premières choses à quoi il s'appliqua fut l'établissement des catéchismes dans son diocèse pour l'instruction de la jeunesse, d'où il savait que dépend tout le fruit des travaux des pasteurs. Pour mettre cet exercice en honneur, il en fit lui-même l'ouverture, et la continua toujours depuis, autant que ses autres occupations le pouvaient permettre. Il donna tous ses soins au choix et à l'instruction des prêtres : il examinait lui-même avec la dernière exactitude ceux qui se présentaient aux saints ordres, et il n'y admettait personne qu'il aurait connu vicieux ou ignorant, ou poussé par des vues d'ambition ou d'intérêt.

Il entreprit la visite des paroisses de son diocèse, avec la résolution de ne la discontinuer jamais totalement, persuadé que c'était le moyen de rassembler dans la bergerie tant de brebis égarées et perdues dans les montagnes, qui n'avaient peut-être jamais ouï la voix de leur pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille dans de pauvres chaumières, obligé de grimper sur des hauteurs presque inaccessibles, au péril de rouler dans des précipices, si le pied ou la main lui eût manqué. Il parlait à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissait; il entrait dans leurs besoins et dans leurs peines, les assistait de tout son pouvoir, et souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses habits pour en revêtir des pauvres, quand il n'avait plus autre chose à leur donner. Un jour, les députés d'une vallée vinrent le trouver à trois lieues de là, et ils lui apprirent que des rochers, s'étant détachés des montagnes, avaient écrasé plusieurs villages et grand nombre d'habitants, avec quantité de troupeaux qui faisaient toute la ressource du pays ; qu'étant réduits par cet accident à la dernière pauvreté, ils étaient hors d'état de payer les tailles. Ils le supplièrent d'envoyer sur les lieux pour vérifier toutes choses, afin qu'il pût écrire en leur faveur. François s'offrit de partir à l'heure même pour leur rendre tous les services qui dépendraient de lui. Ils lui représentèrent que le chemin était impraticable. Le saint évêque leur demanda s'ils n'en étaient pas venus. Ils répondirent « qu'ils étaient de pauvres gens, accoutumés à de pareilles fatigues. — Et moi, mes enfants, répliqua-t-il, je suis votre père, obligé de pourvoir par moi-même à vos besoins. » Il partit avec eux à pied,

Digitized by Google

et il lui fallut une journée entière pour faire les trois lieues. Étant arrivé, il trouva des gens dans une misère affreuse et manquant de tout. Il mêla ses larmes aux leurs, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avait apporté, et écrivit au duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il demanda.

Quelque occupé qu'il fût aux fonctions dont nous venons de parler, il trouva encore le moyen d'instruire les fidèles par ses écrits. Celui qui est le plus connu et le plus à la portée de tout le monde est son *Introduction à la vie dévote* (1), dont il eut la consolation de voir de grands fruits avant de mourir. Il passait souvent des journées entières au confessionnal, et on a vu des gens y venir de cent vingt lieues. Sa douceur attirait tout le monde; mais cette douceur n'était pas, comme quelques-uns l'ont cru, une indulgence qui favorisât le relâchement : c'était une charité tendre et compatissante, qui le faisait tout à tous pour gagner tout le monde, et qui, après avoir retiré les pécheurs de leurs égarements, se terminait ordinairement par les faire entrer dans les pratiques les plus sévères de la pénitence.

Étant à Lyon, où il avait été conduit par des affaires, il lui arriva une chose assez singulière. Il reçut par un inconnu un billet où il ne trouva que ces mots : « Si vous ne venez me confesser au plus tôt, vous répondrez de mon âme devant Dieu. » Il répondit qu'on n'avait qu'à aller l'attendre dans le parloir de la Visitation, et qu'il s'y rendrait dans un moment. La Visitation était un nouvel ordre religieux qu'il avait établi en faveur des personnes de l'autre sexe qui, à cause de leur âge avancé, de leurs infirmités, de leur état de veuves, ou de leur pauvreté, ne pouvaient être reçues dans les maisons d'ancienne institution. En approchant du monastère, il vit un valet qui tenait deux chevaux par la bride. Il entra dans le parloir, où il trouva un homme d'une taille haute, qui avait l'air rude et étranger. Il était habillé en cavalier et portait un manteau de campagne, dont il se couvrait le visage pour n'être pas connu. Il reçut le saint évêque sans beaucoup de cérémonies;

(1) Les amis du saint évêque ayant eu communication des lettres spirituelles qu'il avait écrites à une femme du monde pour lui tracer des règles de conduite, le prièrent d'en former un corps d'ouvrage suivi, où il montrerait que la dévotion est de tous les états, et qu'elle regarde le commun des chrétiens comme ceux qui vivent dans les cloîtres. Il se rendit à leurs instances, et composa le livre admirable de l'*Introduction à la vie dévote*. Cet ouvrage fut reçu avec un applaudissement universel, et on le traduisit dans toutes les langues qui se parlent en Europe. Henri IV en faisait une estime singulière, et prenait un plaisir incroyable à le lire. La reine Marie de Médicis en envoya un exemplaire magnifiquement relié et enrichi de pierreries à Jacques Ier, roi d'Angleterre. Ce prince, tout ennemi qu'il était de l'Église romaine, éprouvait en le lisant une satisfaction indicible; il ne s'en cachait pas, jusque-là qu'il demanda aux évêques protestants pourquoi ils n'écrivaient pas avec la même onction. (*Vies des Saints*, traduites de l'anglais.)

Digitized by Google

et, dès qu'il le vit dans le parloir, il ferma les fenêtres et la porte, en prit la clef, après avoir coupé la corde de la sonnette, afin de n'être pas interrompu. François regardait attentivement à quoi aboutiraient toutes ces précautions, lorsque l'étranger, l'ayant prié de s'asseoir, se jeta à ses pieds et lui dit qu'il était général d'Ordre, qu'il vivait dans une licence effroyable, et que ses mauvais exemples avaient entraîné ses religieux dans les mêmes désordres; qu'il y avait longtemps que Dieu le pressait intérieurement de se convertir, mais que la honte et la crainte de trouver des confesseurs peu compatissants à sa faiblesse l'avaient longtemps retenu; qu'ayant enfin entendu parler de sa charité pour les pénitents, il était venu d'un pays éloigné pour lui faire une confession de toute sa vie. Il la commença en effet avec beaucoup de larmes, et la continua avec toutes les marques d'une véritable contrition. Le Saint en fut touché, il le traita avec cette douceur dont nous venons de parler, en lui témoignant une grande compassion, et l'excitant à avoir une confiance sans bornes en la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les plus grands pécheurs qui retournent à lui de tout leur cœur. Il lui imposa une pénitence proportionnée aux excès qu'il avait commis, prit des mesures avec lui pour achever par lettres le grand ouvrage de sa conversion, et le vit partir changé en un autre homme, sans être connu de personne que de lui. Il apprit depuis que sa conversion avait eu d'heureuses suites, et que la plupart de ses religieux, édifiés de ses bons exemples, avaient réparé par la pénitence le scandale de leur vie passée.

Sur la fin de 1618, François fut obligé de venir à Paris avec le cardinal de Savoie. Le sujet du voyage du cardinal était la conclusion du mariage du prince de Piémont avec Christine de France. La princesse fut épousée par procureur; et lorsqu'il s'agit de faire sa maison, elle choisit elle-même notre saint évêque pour son premier aumônier. Il l'en remercia d'abord, disant que cette charge était incompatible avec la résidence, qui était pour lui d'une étroite obligation. Enfin la princesse, qui avait une singulière estime de sa vertu, continuant de le presser, il accepta, mais à deux conditions : l'une, qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse; l'autre, que quand il n'exercerait point sa charge, il n'en recevrait point les appointements. « Vous avez, lui dit la princesse, des scrupules qui vont trop loin. Si je veux vous donner vos appointements lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez-vous de les accepter? — Madame, répondit-il, je me trouve bien d'être pauvre, je crains les richesses : elles en ont perdu tant

Digitized by Google

d'autres, elles pourraient bien me perdre aussi. » La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions, et sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant d'un grand prix, en lui disant : « C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. — Je vous le promets, Madame, à moins que les pauvres n'en aient besoin. — En ce cas, dit la princesse, contentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. — Je craindrais, Madame, repartit François, que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse de votre bonté. »

La cour étant partie pour Fontainebleau, François fut un jour abordé par le cardinal de Retz, évêque de Paris, qui lui témoigna la difficulté de pouvoir veiller sur le troupeau qui lui était confié, s'il n'acceptait la place de son coadjuteur avec vingt mille livres de pension, qu'il avait ordre de lui offrir de la part du roi. Une telle proposition ne tenta pas notre Saint; il remercia le cardinal, et lui dit ces paroles remarquables : « Dieu me veut évêque de Genève, il m'a donné cette Église pour épouse, il n'y a rien qui puisse m'obliger à l'abandonner pour une autre. »

Pendant ce second voyage de Paris, ses officiers gagnèrent à Chambéry un grand procès contre plusieurs gentilshommes de son diocèse. Il avait consenti à ce procès, parce qu'il s'agissait des droits de son Église, qu'il ne lui était pas permis d'abandonner. Quand il fut de retour, son économe lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu me garde, répondit-il, d'agir ainsi envers qui que ce soit, mais particulièrement envers mes diocésains, qui sont mes enfants. » L'économe insista, en lui représentant que ces dépens montaient à une grosse somme dont il avait besoin pour se dédommager de ce que lui avait coûté la poursuite de ce procès. « Et comptez-vous pour un petit gain, repartit le Saint, de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis! Pour moi, je le compte pour tout. » A l'heure même il envoya chercher ces gentilshommes, à qui il remit les dépens.

Cette charité sans bornes, qui donnait tout, jusqu'à ses habits, mettait l'économe de mauvaise humeur, parce qu'il était quelquefois embarrassé de fournir à la dépense de la maison. Il le querellait alors, et le menaçait de le quitter; mais François lui disait avec sa douceur ordinaire : « Vous avez raison, je suis un incorrigible, et, qui pis est, j'ai bien l'air de l'être longtemps. » Quelquefois il lui montrait son crucifix, et lui disait : « Peut-on rien refuser à un Dieu qui s'est mis en cet état pour l'amour de nous? » L'économe le quittait tout confus, et quand il rencontrait les autres domestiques, il leur disait : « Notre maître est un saint; mais il

Digitized by Google

nous mènera tous à l'hôpital; et il ira lui-même le premier, s'il continue comme il a commencé. »

Depuis son retour à Annecy, François continua de travailler à l'œuvre de Dieu avec une nouvelle ardeur; mais sa santé s'affaiblissait peu à peu, et il fut enfin obligé de se décharger sur son coadjuteur des fonctions les plus pénibles, auxquelles sa faiblesse ne lui permettait pas de vaquer. Néanmoins, regardant le ministère de la parole comme un des devoirs les plus indispensables d'un évêque, il faisait souvent le catéchisme en public, et plus souvent encore dans sa maison épiscopale, où il s'environnait d'enfants qu'il instruisait et qu'il formait à la vertu.

L'an 1622, il eut ordre du duc de Savoie de se rendre à Avignon, où ce prince avait dessein d'aller saluer le roi Louis XIII. Le Saint partit d'Annecy, déjà indisposé, avec un pressentiment de sa mort prochaine. D'Avignon il alla à Lyon avec le cardinal de Savoie. Il y prêcha le jour de Noël. Le jour de S. Jean, après avoir célébré la messe, il tomba dans une faiblesse qui fut suivie d'une apoplexie. Il mourut le lendemain 28 décembre, âgé de 55 ans, dans la vingtième année de son épiscopat. Son corps fut porté à Annecy, et inhumé dans l'église de la Visitation. Son cœur demeura à Lyon dans le monastère du même ordre. Il fut canonisé l'an 1663, par le pape Alexandre VII.

La douceur était la vertu dominante de S. François de Sales. Il disait un jour qu'il avait été trois ans à l'étudier à l'école de Jésus-Christ, et que son cœur ne pouvait se contenter là-dessus. Rien n'étant plus propre à déconcerter les supérieurs que cette multiplicité d'affaires et cette affluence de monde qui ne leur laissent pas un moment pour respirer, le Saint disait à ce sujet : « Dieu sonde par là nos cœurs, afin de voir s'ils sont à l'épreuve et armés de toutes pièces. Je me suis quelquefois trouvé dans ce cas; mais j'ai fait un pacte avec mon cœur et ma langue, pour les contenir dans les règles du devoir. Toutes ces personnes qui arrivent coup sur coup sont des enfants qui courent dans le sein de leur père. Jamais une poule ne se fâche quand ses poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes; au contraire, elle les étend le plus qu'elle peut, afin de les couvrir tous : il me semble que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. Le remède le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume pour vingt-quatre heures. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe,

Digitized by Google

on étonne la colère et la calomnie, et l'on goûte une joie pure et durable... Quiconque possède la douceur chrétienne a un cœur tendre pour tout le monde; il est porté à pardonner et à excuser les fragilités des autres. Il témoigne la bonté de son cœur par une douce affabilité, qui influe sur ses paroles et ses actions, et lui fait trouver tout agréable; il s'interdit tout discours sec, brusque, impérieux. Une aimable sérénité est toujours peinte sur son visage; il ne ressemble point à ces gens qui ne lancent que des regards furieux, qui ne savent que refuser, ou qui accordent de si mauvaise grâce, qu'ils perdent tout le mérite du bienfait. »

Quelques personnes l'ayant un jour blâmé de son indulgence pour les pécheurs, il leur répondit : « S'il y avait quelque chose de meilleur que la douceur, Dieu nous l'aurait appris. Mais il ne nous recommande que deux choses : d'être doux et humbles de cœur. Me voulez-vous empêcher d'observer le commandement de Dieu, et d'imiter le plus que je pourrai la vertu dont il nous a donné l'exemple, et dont il fait si grand cas! Sommes-nous donc plus savants que Dieu! » Quand les apostats et les pécheurs les plus abandonnés avaient recours à lui, il leur ouvrait son cœur avec une tendresse inexprimable, et les recevait comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils. « Venez, disait-il, mes chers enfants, venez que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur. Je ne vous demande qu'une chose, qui est de ne point vous désespérer; je me charge de tout le reste. » Il les regardait avec des yeux qui annonçaient la sincérité de ses sentiments; il leur ouvrait sa bourse, son cœur et toutes ses entrailles. Il disait à ceux qui se scandalisaient de ce procédé, et qui lui représentaient qu'il enhardissait à pécher par l'impunité : « Ne voyez-vous pas que ce sont mes brebis? Notre-Seigneur leur a donné tout son sang; comment leur refuserais-je mes larmes? Ces loups se changeront en agneaux; un jour viendra qu'ils seront plus saints que tous tant que nous sommes. Si Saul eût été rejeté, jamais on n'aurait eu S. Paul. »

PRATIQUES. 1. Que les jeunes gens apprennent, par les dangers où notre Saint se trouva, à fuir la compagnie de ceux de leur âge dont ils ne connaissent pas les mœurs et la conduite. 2. La douceur gagne les cœurs plus que les raisons les plus fortes. Travaillons à l'acquérir, et nous posséderons la terre, c'est-à-dire nos frères.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous de tels pasteurs, qui, joignant la douceur à la sage sévérité prescrite par les règles de votre Église, nous conduisent à une véritable pénitence.

Digitized by Google

30 *janvier*. — Ste BATHILDE, REINE DE FRANCE. — VIIe siècle.

Bathilde descendait des anciens Saxons établis en Angleterre. Dès sa plus tendre jeunesse elle fut faite esclave, et rachetée à vil prix par un seigneur français nommé Archambaud, qui fut peu après maire du palais sous le roi Clovis II. Son esprit, sa sagesse, sa modestie et sa douceur lui attirèrent bientôt l'estime et la considération de son maître, qui lui donna une des premières fonctions de sa maison. Bathilde, loin de se prévaloir de cette distinction, n'en était que plus humble, plus soumise à ses compagnes, et plus empressée à leur rendre les services les plus ordinaires.

Archambaud, ayant perdu sa femme, eut dessein d'épouser Bathilde. Dès qu'elle le sut, elle disparut et demeura cachée jusqu'à ce que son maître en eût épousé une autre. Dieu ne lui fit éviter ce mariage que parce qu'il lui en destinait un autre plus glorieux pour elle, et plus avantageux à la France. Clovis II, fils de Dagobert, était en âge d'être marié. Bathilde fut choisie pour son épouse, et ce choix fut universellement approuvé. Son élévation ne la changea point : elle ne servit qu'à mettre dans un plus grand jour son humilité, sa charité envers les pauvres, son respect et son zèle pour la religion. Elle eut de son mariage trois fils, qui portèrent successivement la couronne, Clotaire III, Childéric II et Thierry Ier. Clovis son mari étant mort fort jeune, en 665, Bathilde demeura chargée de la tutelle de ses enfants et de la régence du royaume. Elle sut maintenir l'État en paix au dedans et au dehors; elle entreprit avec succès de bannir la simonie de l'Église de France; elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistait encore; elle ne voulut pas souffrir que des chrétiens, c'est-à-dire des hommes que Jésus-Christ a affranchis de l'esclavage du péché, demeurassent esclaves de leurs propres frères. Elle fonda plusieurs monastères, entre autres la célèbre abbaye de Corbie; elle acheva, ou, pour mieux dire, elle rebâtit le monastère de Chelles, près de Paris, que sainte Clotilde avait commencé, elle apporta tous ses soins pour faire observer dans toutes les maisons religieuses une exacte régularité.

Elle avait toujours soupiré après la retraite; aussi se renferma-t-elle avec joie dans l'abbaye de Chelles, dès qu'elle en eut la liberté. Elle y prit même le voile; et dès lors elle oublia si complétement le rang qu'elle avait tenu dans le monde, qu'on ne la distinguait des autres religieuses que par son humilité. Elle les aimait toutes comme ses filles, honorait l'abbesse comme sa mère,

Digitized by Google

et s'assujettissait avec plaisir à tout ce qu'il y avait de plus humiliant dans la maison, comme de balayer le cloître et de travailler à la cuisine. Elle visitait et servait les malades, et les consolait par de saintes exhortations. Au milieu de tous ces exercices, elle était recueillie et appliquée à la prière. Elle répandait souvent des larmes en présence de Dieu, et nourrissait son âme de la lecture des livres saints. Dieu l'éprouva sur la fin de sa vie par des douleurs très-violentes, pendant lesquelles elle ne cessa point de le remercier de la grâce qu'il lui faisait de la châtier en cette vie. Après avoir recommandé à ses sœurs la charité, le soin des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu, elle se prépara à la mort par de continuelles prières, par une vive douleur de ses péchés et une humble confiance en la miséricorde de Dieu; elle passa de cette vie au royaume du ciel vers l'an 680 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. La qualité ni les richesses ne doivent point empêcher que l'on ne paraisse chrétien et qu'on ne le soit véritablement. 2. En voyant ce que fait une reine, que ne doivent pas faire ceux d'une condition inférieure, où il y a beaucoup moins d'empêchements au salut!

PRIÈRE. Seigneur, il n'y a plus d'esclaves à l'extérieur dans notre patrie; nous sommes toujours esclaves de nos passions. Faites-nous esclaves de votre sainte loi, afin que nous soyons vraiment libres.

---

31 *janvier*. — S^te^ MARCELLE, VEUVE. — V^e^ siècle.

Cette sainte est appelée par S. Jérôme la gloire des Saints, l'honneur de la ville de Rome, le modèle parfait des veuves chrétiennes. Elle était d'une famille très-illustre; et plusieurs de ses ancêtres avaient possédé les premières dignités de l'empire; mais elle fut moins grande par tous ces avantages du siècle, que par la grâce que Dieu lui fit de mépriser et sa noblesse et les richesses pour embrasser l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ. Elle fut mariée à un homme dont on ignore le nom, et qui la laissa veuve au bout de sept mois. Cerealis, homme très-riche et allié de l'empereur, la rechercha en secondes noces, et, comme il était vieux, il lui promettait, pour l'engager à y consentir, qu'il la ferait héritière de tous ses biens. Marcelle répondit qu'elle était résolue de se consacrer à Dieu; mais que si elle avait à se remarier, elle voudrait épouser un mari, et non pas une succession.

Elle fut la première qui confondit le paganisme dans Rome, en faisant voir à tout le monde ce que c'est qu'une veuve vraiment chrétienne. Avant elle on n'avait point encore vu dans cette ville d'exemple de la vie solitaire; et la plupart des habitants

Digitized by Google

n'avaient que du mépris pour ce genre de vie. Marcelle, ayant appris par des prêtres d'Alexandrie, et par S. Athanase réfugié à Rome, la vie toute céleste de S. Antoine, de S. Pacôme, et de tant de solitaires, de vierges et veuves qui peuplaient les déserts de la Thébaïde, n'eut point honte d'embrasser ce qu'elle connut être agréable à Jésus-Christ. Elle prit donc des habits simples et grossiers, et ne voulut rien garder qui fût d'or, pas même son cachet; elle employa ses richesses à nourrir les pauvres. Elle n'allait jamais sans sa mère; elle ne voyait qu'en compagnie les ecclésiastiques mêmes et les solitaires qui venaient dans sa maison.

Elle avait toujours avec elle des vierges et des veuves graves et modestes: elle sortait peu, et évitait surtout d'aller chez les dames de qualité, de peur d'être obligée d'y voir ce qu'elle avait méprisé. Elle allait en secret faire ses prières dans les églises des apôtres et des martyrs, observant de ne pas s'y trouver aux heures où il y avait une grande multitude de peuple. Elle ne mangeait point de chair. La faiblesse de son estomac et ses fréquentes infirmités l'obligèrent de prendre un peu de vin; mais le plus souvent elle se contentait de le sentir au lieu de le goûter. C'est ainsi que vivait Marcelle au milieu de Rome, toujours occupée de la pensée de la mort, et s'y préparant par une pénitence et une mortification continuelles.

Les Goths s'étant rendus maîtres de Rome en 410, et ayant mis la ville au pillage, quelques-uns de ces barbares, tout couverts de sang, entrèrent dans la maison de Marcelle. Elle les reçut sans s'étonner, et lorsqu'ils lui demandèrent son or et son argent, elle répondit, en leur montrant ses habits de pauvre, qu'une personne vêtue comme elle n'était guère suspecte d'avoir de l'argent; mais ils ne la crurent pas; et, pour l'obliger à leur découvrir son trésor, ils la déchirèrent à coups de fouet. Marcelle souffrit ce supplice avec autant de fermeté que s'y elle y eût été insensible. Elle ne demandait qu'une seule grâce à ces barbares en se jetant à leurs pieds: c'était de ne point séparer d'elle sa chère fille Principe, pour laquelle elle craignait l'insulte à laquelle son âge pouvait l'exposer. Enfin les barbares se laissèrent toucher, et les conduisirent toutes deux à l'église Saint-Paul; car Alaric, roi des Goths, avait ordonné qu'elle servît d'asile, aussi bien que celle de Saint-Pierre, à tous ceux qui s'y seraient retirés. Marcelle alors, ne pouvant contenir la joie que sa foi lui inspirait, rendait tout haut grâces à Dieu de ce que la captivité ne l'avait point appauvrie, mais l'avait trouvée pauvre; de ce qu'il n'y avait point de jour où, pour être nourrie, elle n'eût besoin qu'on lui fît quelque aumône,

Digitized by Google

et de ce qu'enfin elle pouvait dire selon la vérité, avec Job : « Je suis sortie nue du sein de ma mère, et j'entrerai nue dans le tombeau. » Peu de temps après cette dernière épreuve de sa foi, Marcelle s'endormit au Seigneur avec la tranquillité qu'inspirent aux âmes justes la bonne conscience et l'espérance de jouir des biens éternels.

PRATIQUES. 1. Nous sommes curieux d'apprendre des nouvelles, et nous ne nous mettons pas en peine d'apprendre dans le saint Évangile les moyens d'acquérir un royaume éternel. 2. Pratiquons avec ardeur ce que nous comprenons dans l'Écriture sainte, et demandons à Dieu l'intelligence de ce que nous ne comprenons pas. 3. La retraite et la fuite des personnes mondaines sont un devoir pour les femmes chrétiennes qui veulent être fidèles à Dieu.

PRIÈRE. Faites-nous aimer vos divines Écritures, Seigneur, et qu'elles soient toutes nos délices; nous y apprendrons ce que le monde regarde comme une folie, à estimer la pauvreté et à craindre les richesses.

1er *février*. — S. IGNACE, MARTYR. — Ier et IIe siècles.

Saint Ignace s'appelait aussi Théophore. Il fut disciple des Apôtres, et en particulier de S. Pierre et de S. Jean. Il reçut des Apôtres mêmes l'ordination épiscopale, et il gouverna l'Église d'Antioche avec une charité et une humilité dignes d'un successeur de S. Pierre (1). Pendant les persécutions excitées sous Domitien, il s'opposa comme un bon pilote à la violence de la tempête, par la prière, le jeûne, l'instruction continuelle, et par la force qu'il recevait de l'Esprit de Dieu. Il vit avec joie le calme et la tranquillité rendus à son Église; mais il regrettait de n'avoir pas été jugé digne de mourir pour le Seigneur, ce qui lui faisait croire qu'il n'était pas encore parvenu au véritable amour de Jésus-Christ, ni au rang de ses parfaits disciples. Pendant le peu d'années que dura la paix, il continua d'éclairer son peuple, en lui expliquant les divines Écritures; et Dieu lui accorda enfin la grâce du martyre, à laquelle il aspirait depuis si longtemps. Ce fut dans la persécution de Trajan.

Ce prince, enflé des victoires qu'il venait de remporter sur plusieurs peuples barbares, avait déclaré la guerre à la religion chrétienne. Étant venu à Antioche, l'an 107 de Jésus-Christ, dans le dessein de marcher de là contre les Parthes, il se fit amener S. Ignace, et lui dit : « Est-ce toi, malheureux démon, qui méprises nos ordres, et persuades aux autres de se perdre? » Saint Ignace répondit : « On n'appelle pas Théophore un mauvais démon. (Il faisait allusion à la signification de son nom de *Théophore*, qui signifie *Porte-Dieu*.) — Et qui est Théophore? lui dit Trajan.

(1) S. Pierre avait été évêque d'Antioche.

Digitized by Google

— C'est, répondit Ignace, celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur. » Trajan dit : « Tu crois donc que nous n'avons pas dans le cœur les dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis ? — Vous vous trompez, répondit Ignace, d'appeler dieux les démons que les gentils adorent; car il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent; il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, au royaume duquel j'aspire. » Trajan lui dit : « Parles-tu de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — Je parle, dit Ignace, de celui qui a crucifié mon péché avec son auteur, et qui met toute la malice des démons sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. » Trajan dit : « Tu portes donc en toi le Crucifié? — Oui, répondit Ignace, car il est écrit : *J'habiterai en eux.* » Alors Trajan prononça cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit qu'il porte le Crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome par des soldats, pour y être dévoré par les bêtes, et servir de plaisir au peuple. » Le Saint, ayant entendu prononcer l'arrêt de sa mort, s'écria plein de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce qu'il vous a plu de m'honorer de ce témoignage de l'amour parfait que j'ai pour vous, en permettant que je sois chargé de chaînes comme Paul votre apôtre. » Ayant ainsi parlé, il se mit dans les chaînes avec plaisir, pria pour l'Église, et la recommanda à Dieu avec larmes; puis il fut enlevé par des soldats pour être conduit à Rome.

D'Antioche on le mena à Séleucie, où il s'embarqua avec deux de ses disciples et dix soldats qui le gardaient jour et nuit. Ceux-ci étaient si brutaux et si farouches, que les bienfaits ne servaient qu'à les irriter; mais plus ils le maltraitaient, plus il s'instruisait par leurs injustices dans la doctrine de la patience et de la croix. Au reste, il reçut partout des témoignages d'affection des fidèles, et il ne cessait de leur recommander sur toutes choses de s'attacher inviolablement à la tradition des apôtres.

Après de grandes fatigues, Ignace aborda à Smyrne, et se hâta d'aller voir S. Polycarpe, évêque de cette ville, son ancien ami et disciple de S. Jean comme lui. Il l'entretint de sujets spirituels, et lui témoigna combien il était glorieux de ses chaînes. A Smyrne se trouvèrent les députés de toutes les Églises voisines, qui venaient le saluer, et qui s'empressaient d'avoir quelque part à la grâce spirituelle dont il était rempli. Le martyr les supplia tous, et particulièrement Polycarpe, de joindre leurs vœux aux siens, afin que la cruauté des bêtes le fît bientôt disparaître de dessus la terre pour aller paraître devant Jésus-Christ. De Smyrne il écrivit à quelques Églises d'Asie des lettres pleines de l'esprit apostolique

Digitized by Google

Il écrivit aussi aux fidèles de Rome, par des Éphésiens qui devaient y arriver avant lui.

Le saint martyr, jugeant des sentiments des Romains envers lui par l'amour tendre qu'il remarquait dans les fidèles d'Asie, craignait qu'ils n'obtinssent de Dieu par leurs prières que les bêtes ne lui fissent aucun mal, comme il était arrivé à quelques martyrs. Sa lettre est employée tout entière à les conjurer de ne pas le priver de l'effet du plus ardent de ses désirs, qui était de mourir pour Jésus-Christ. « Je n'aurai jamais, leur dit-il, une si belle occasion d'arriver à Dieu; et vous, si vous demeurez en repos, vous n'aurez jamais l'honneur d'une œuvre meilleure. Si vous ne parlez de moi, j'irai à Dieu; si vous m'aimez selon la chair, il faudra que je retourne à la course. Vous ne pouvez me procurer un plus grand bien que d'être immolé à Dieu, tandis que l'autel est encore prêt. Bornez-vous à demander pour moi à Dieu la force au dedans et au dehors, afin que je ne dise pas seulement, mais que je veuille, et qu'on ne me nomme pas chrétien, mais qu'on me trouve tel. Je vous en conjure, ne m'aimez pas à contre-temps. Souffrez que je sois la pâture des bêtes qui me feront jouir de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je serai moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain tout pur de Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes, afin qu'elles deviennent mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps. Je les flatterai afin qu'elles me dévorent promptement. Si elles ne le voulaient pas, je les forcerais. Pardonnez-moi, je connais ce qui m'est utile. C'est maintenant que je commence à être disciple. Aucune créature, ni visible, ni invisible, ne m'empêchera d'arriver à Jésus-Christ. Je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les troupes de bêtes, ni la séparation de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de tout mon corps, ni les plus cruels tourments du démon, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. » Telle était l'ardeur d'Ignace pour le martyre.

Les soldats, qui craignaient d'arriver trop tard à Rome, parce que les jeux allaient bientôt finir, le pressaient d'avancer, et le Saint en témoignait de la joie. Le bruit de son arrivée s'étant répandu, les chrétiens vinrent à sa rencontre, joyeux de pouvoir s'entretenir avec lui, mais affligés de ce qu'on le menait à la mort. Il les salua tous, et ayant connu par l'esprit de Dieu que quelques-uns disaient qu'il fallait tâcher d'apaiser le peuple, afin qu'il ne demandât point la mort de cet homme juste, il les conjura d'avoir une véritable charité pour lui, et leur dit encore plus que dans sa lettre, pour leur persuader de ne pas lui envier le bonheur d'aller à Dieu. S'étant mis à genoux avec tous les frères, il pria le Fils

Digitized by Google

de Dieu pour les Églises, pour la cessation de la persécution et pour la charité mutuelle des fidèles. Aussitôt après on le conduisit à l'amphithéâtre, où le peuple était venu en foule pour jouir de ce spectacle. Quand le saint martyr entendit les rugissements des lions affamés, il dit tout haut ces paroles, qu'il avait déjà écrites aux Romains : « Je suis le froment de Jésus-Christ, il faut que je sois moulu par les bêtes, afin que je devienne un pain tout pur. » Il fut dévoré en un moment, suivant son désir; et il ne resta de son corps que quelques ossements. Cette mort bienheureuse arriva le 20 décembre de l'an 107.

PRATIQUES. 1. Souvenons-nous qu'étant baptisés, nous devons porter Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, dans notre cœur. Jésus-Christ et le monde ne peuvent être ensemble. 2. Souffrons avec patience les maux qui nous arrivent, les persécutions, les maladies, afin que nous ne soyons pas chrétiens de nom seulement, mais que nous le soyons en effet. 3. Les souffrances sont comme la meule qui nous broie, afin que nous devenions le pain de Jésus-Christ.

PRIÈRE. Vous êtes notre amour, Seigneur, et vous avez été crucifié pour nous; faites-nous la grâce de ne pas craindre les souffrances, puisqu'elles nous purifient et qu'elles nous rendent vos véritables disciples.

---

2 *février*.—LA PRÉSENTATION DE N.-S. AU TEMPLE, ET LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Quarante jours après la naissance de Jésus-Christ, le temps de la purification de Marie sa mère étant accompli selon la loi de Moïse, Joseph et Marie portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi : « Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur, » et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombe.

L'Évangile parle ici de deux lois. Par la première, il était ordonné d'offrir et de consacrer à Dieu les premiers-nés de tous les animaux, tant de l'homme que des bêtes, en reconnaissance de ce que les premiers-nés des Égyptiens ayant été frappés de mort, ceux des Israélites furent épargnés par l'Ange exterminateur. Par une suite de cette consécration, les premiers-nés devaient être immolés; mais Dieu, ne voulant point qu'on lui immolât des hommes, ordonna que les garçons seraient rachetés du prix de cinq sicles, qui reviennent à un peu plus de sept francs de notre monnaie; et les filles, du prix de trois sicles. Outre cela, Dieu déclara qu'il choisissait la tribu de Lévi pour le servir, en la place des aînés. Jésus-Christ fut donc porté au temple, suivant cette loi, pour y être offert à Dieu, et pour être racheté comme les autres enfants,

Digitized by Google

quoique dans la suite il ait accompli en mourant sur la croix toute la rigueur de la loi dont Dieu avait bien voulu exempter les hommes. La seconde loi dont l'Évangile nous parle est celle qui regarde la purification des femmes. Cette loi ordonnait à celle qui serait accouchée d'un garçon d'être quarante jours séparée de la compagnie des autres, comme étant impure, sans toucher rien qui fût consacré à Dieu et sans entrer dans le temple. Ce temps expiré, elle devait se présenter au temple, et y apporter un agneau d'un an pour être offert en holocauste, c'est-à-dire être tout consumé par le feu en actions de grâces, et un pigeon ou une tourterelle, qu'elle donnait au prêtre afin qu'il priât pour elle, et qu'elle fût purifiée. Si elle était pauvre et qu'elle ne pût offrir un agneau, elle donnait un autre pigeon ou une autre tourterelle.

Quoique la sainte Vierge n'eût pas conçu ni enfanté comme les autres femmes, elle se soumit cependant à l'humiliation de la loi, et fit l'offrande des pauvres, quoiqu'elle fût de la race de David.

Il y avait dans la ville de Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il alla au temple par un mouvement de l'esprit de Dieu ; et comme le père et la mère de l'enfant Jésus l'y portaient, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu en disant : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole ; puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël. » Joseph et Marie étaient dans l'admiration des choses que Siméon disait de Jésus. Et Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : « Cet enfant que vous voyez est né pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes, jusque-là que votre âme même sera percée comme par une épée, afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées dans le fond de leur cœur, soient découvertes. »

Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans ; et elle demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières. Étant donc survenue en ce même instant, elle se mit à louer le Seigneur, et à parler de lui à tous ceux de Jérusalem qui attendaient la rédemption d'Israël.

Digitized by Google

Un chrétien qui veut entrer dans l'esprit de cette fête doit se proposer d'imiter l'humilité et l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, et la piété de S. Siméon.

I. Jésus-Christ présenté au temple par la sainte Vierge s'offre lui-même à Dieu son Père, et il s'offre sans réserve pour accomplir sa volonté. Il consacre à la gloire de Dieu ses désirs, ses paroles, ses actions, sa vie même. Souvenons-nous que nous avons été consacrés à Dieu par le baptême, et demandons aujourd'hui à Jésus-Christ la grâce d'accomplir fidèlement les vœux de notre consécration.

II. La sainte Vierge n'ayant contracté aucune souillure dans son divin enfantement, la loi de la purification n'était pas pour elle. Cependant elle s'y soumet aujourd'hui volontairement, parce qu'elle ne met point de bornes à son obéissance. Quel exemple pour les chrétiens qui regardent la loi de Dieu, les maximes de l'Évangile et les règles de l'Église, comme un joug pesant et insupportable, qui ne sont occupés qu'à chercher des raisons de s'en dispenser! Quel sujet de confusion pour des pécheurs orgueilleux, qui ne craignent rien tant que de paraître ce qu'ils sont, et se soucient peu d'être en horreur à Dieu, pourvu qu'ils conservent l'estime des hommes!

III. Allons à l'église comme Siméon va au temple, non par coutume et avec dissipation, mais *par le mouvement de l'esprit de Dieu,* pour y adorer Jésus-Christ, l'offrir à Dieu son Père dans l'auguste sacrifice de la messe, et nous offrir avec lui. Toutes les fois que nous avons le bonheur de le recevoir dans la sainte Eucharistie, soyons pénétrés des mêmes sentiments de foi, d'amour et de reconnaissance qui animaient ce saint vieillard; et, détachés comme lui de toutes les choses présentes, soupirons de tout notre cœur après l'heureux moment qui nous réunira pour toujours à notre Sauveur.

IV. L'usage de porter en ce jour, à la procession, des cierges allumés et bénits, est très-ancien dans l'Église. On croit qu'il a été substitué à une cérémonie superstitieuse, observée par les païens dans une fête qu'ils célébraient au mois de février. Le dessein de l'Église dans cette cérémonie est de nous porter à renouveler notre foi envers Jésus-Christ, et de nous avertir qu'il est lui-même notre lumière. Elle demande à Dieu, dans la bénédiction des cierges, que nos cœurs soient éclairés et embrasés par le feu invisible de son Esprit: afin que, purifiés de la contagion des vices, et pleins de bonnes œuvres, nous méritions de lui être présentés dans le temple de sa gloire, et d'y jouir de cette lumière qui ne s'éteindra jamais.

Digitized by Google

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que nous n'ayons d'autre volonté que la vôtre, que notre cœur soit embrasé de votre amour et qu'il ne brûle que pour vous.

Vierge sainte, demandez pour nous la grâce de nous purifier sans cesse par la foi, par l'espérance et par une charité sincère.

---

3 *fév.* — S. CÉLERIN, CONFESSEUR DE J.-C. — III^e^ siècle.

Ce Saint, dont nous ignorons la patrie, eut la gloire de confesser Jésus-Christ dans la persécution de Dèce en 250. Il était alors à Rome. Il y fut arrêté et conduit au persécuteur, qui, pour abattre ce grand courage, qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer dans un jeune homme, le fit jeter dans une prison. Il y demeura dix-neuf jours tourmenté par la faim et par la soif. Son corps devint d'une maigreur affreuse; ses membres étaient tout meurtris et ulcérés par les fers, il en porta toute sa vie les marques. La cruauté des persécuteurs n'alla pas plus loin. Il fut délivré de prison, sans doute parce qu'on eut égard à sa grande jeunesse. Quoi qu'il en soit, la suite a fait voir que le dessein de Dieu en lui conservant la vie était qu'après avoir édifié toute l'Église par une confession si glorieuse, il honorât encore l'état ecclésiastique par la sainteté de ses mœurs.

Il avait une sœur qui demeurait à Rome, et qui eut le malheur de succomber à la crainte des tourments et de sacrifier aux idoles. Dans la douleur que cette chute lui causa, il se revêtit d'un cilice, se couvrit de cendre, et passa les jours et les nuits en pleurs, sans interrompre même sa pénitence pour la réjouissance de la fête de Pâques, résolu de la continuer jusqu'à ce qu'il eût obtenu la grâce de sa sœur par la miséricorde de Jésus-Christ et par l'intercession des martyrs. Il en écrivit à un de ses amis nommé Lucien, qui était dans les fers à Carthage pour Jésus-Christ. Après l'avoir instruit du malheur de sa sœur, il la recommanda à ses prières et à celle des autres confesseurs, et leur demanda la grâce de l'indulgence pour elle et pour deux autres femmes à qui le même malheur était arrivé. L'histoire ecclésiastique de ce temps-là nous apprend que plusieurs de ceux qui étaient séparés de la communion pour avoir sacrifié aux idoles avaient recours à l'intercession des martyrs, qui leur donnaient des billets de recommandation pour les évêques, afin qu'ils leur accordassent la paix, c'est-à-dire l'absolution et la communion, quoiqu'ils n'eussent pas encore achevé le temps de la pénitence; cela s'appelait la grâce de l'indulgence. Les évêques avaient égard aux prières des Saints qui souffraient pour le nom de Jésus-Christ, et en leur considération ils modéraient la rigueur de la discipline de l'Église à l'égard de

Digitized by Google

ceux qui pleuraient leurs péchés, et qui avaient accompli avec ferveur une partie de leur pénitence. S. Cyprien, ayant vu la lettre adressée à Lucien, loua hautement la modestie et l'humilité du saint et généreux confesseur; il s'en servit avantageusement pour l'opposer à la trop grande facilité avec laquelle plusieurs accordaient indifféremment l'indulgence à tous ceux qui recouraient à eux.

S. Célerin étant venu à Carthage sur la fin de la même année, alla trouver S. Cyprien dans sa retraite, car la persécution l'avait obligé de se cacher. Le saint évêque regarda l'arrivée de Célerin comme une occasion que Dieu lui présentait d'honorer son Église en engageant un si illustre confesseur dans le ministère ecclésiastique. Il l'ordonna lecteur de l'Église de Carthage. S. Célerin s'y opposa tant qu'il le put; et, quelque vénération qu'il eût pour S. Cyprien, il ne se serait jamais en ce point soumis à sa volonté, si Dieu même dans une vision ne lui en eût fait un commandement exprès. S. Cyprien en donna aussitôt avis à son clergé et à son peuple par une lettre remplie des éloges de S. Célerin. L'usage de l'Église de Carthage était de faire lire l'Évangile par des lecteurs : c'est pour cela que S. Cyprien avait donné cette qualité à Célerin, afin qu'on entendît tous les jours la parole de Jésus-Christ de la bouche même qui l'avait si généreusement confessé, et que les fidèles fussent portés à la pratique des préceptes évangéliques en les entendant lire par un homme qui les gardait avec tant de courage et de fidélité. Il destinait Célerin à la prêtrise lorsqu'il serait dans un âge plus avancé. C'est tout ce que nous savons de certain touchant S. Célerin : on ignore absolument l'année et le jour de sa mort.

PRATIQUES. 1. Pleurons les fautes de nos frères, gémissons et faisons pénitence avec eux, afin de les aider à se relever. 2. L'Église a le pouvoir d'accorder des indulgences; mais elle n'accorde cette grâce qu'à ceux qui sont vraiment contrits.

PRIÈRE. Convertissez-nous, Seigneur, et faites-nous entrer dans la voie de la pénitence, afin que nous méritions le pardon que vous n'accordez qu'à ceux que votre miséricorde a convertis.

---

4 *février*. — S. PHILÉAS ET S. PHILOROME, MARTYRS. — IV^e^ siècle.

Philéas et Philorome avaient l'un et l'autre tout ce qui peut flatter le cœur humain, de grands biens, des emplois honorables, une haute réputation; mais ils méprisèrent généreusement tous ces avantages pour suivre Jésus-Christ crucifié. Ils souffrirent le martyre dans la persécution de Dioclétien, vers l'an 306.

Digitized by Google

Le gouverneur de l'Égypte, appelé Culcien, ayant fait amener Philéas devant son tribunal, et l'ayant fait placer sous l'échafaud dressé pour interroger les criminels, lui dit : « Eh bien! reviendrez-vous à votre bon sens? » Philéas répondit : « Je ne me souviens pas d'avoir jamais perdu l'usage de la raison, ni d'avoir rien fait qui pût me le faire perdre. — Sacrifiez aux dieux. — Je ne sacrifie point. — Pourquoi? — Parce que l'Écriture me défend d'immoler aucune victime, si ce n'est à Dieu seul. — Immolez-en donc au moins à ce seul Dieu. — Je n'en immole point; car ce ne sont point de ces sortes de sacrifices que Dieu demande : « Je n'ai que faire, dit-il, de cette multitude de victimes; je ne veux point des holocaustes de vos béliers, ni de la graisse de vos agneaux, ni du sang de vos boucs. » — Quels sont donc les sacrifices qui plaisent à votre Dieu? — La pureté du cœur et des sens, et la vérité dans les paroles. — Moïse n'a-t-il pas sacrifié? — Il n'était commandé qu'aux Juifs de sacrifier, mais à Dieu seul et dans Jérusalem. C'est pourquoi ils pèchent maintenant, lorsqu'ils font les solennités en d'autres lieux. — Laissez là toutes ces erreurs, et sacrifiez. — Je ne sacrifie point. — Est-ce par principe de conscience? — Oui. — Comment donc ne rendez-vous pas à votre femme et à vos enfants ce que vous leur devez en conscience? — C'est que ce que je dois à Dieu en conscience doit être préféré. — A quel Dieu? — Au Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, qui est le créateur et l'auteur de toutes les choses visibles et invisibles, l'Ineffable, l'Unique, l'Éternel. — Jésus-Christ était-il Dieu? — Oui. — Et comment vous êtes-vous persuadé qu'il est Dieu? — Par ses miracles. Il a rendu la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds : il a fait parler des muets, guéri des malades, ressuscité des morts. Lui-même enfin, après sa mort, est ressuscité. — Est-ce qu'un Dieu a été crucifié? — Il l'a été pour notre salut; car il savait bien qu'on l'attacherait à une croix, qu'on lui ferait toutes sortes d'outrages; et néanmoins il s'est livré à toutes ces souffrances à cause de nous : c'est ce qui avait été prédit de lui par les Écritures sacrées. — Souvenez-vous que j'ai épargné votre honneur; j'aurais pu vous faire affront dans cette ville; mais j'ai voulu vous ménager. — Je vous en remercie; mais faites-moi la grâce entière. — Que désirez-vous? — Usez de votre autorité; faites ce qui vous est commandé. — Quoi! voulez-vous ainsi mourir sans sujet? Ayez quelques égards pour votre femme, que vous voyez accablée de douleur. » Philéas répondit : « Le Seigneur Jésus-Christ, pour qui je suis dans les chaînes, est le Sauveur de tous. Il m'a appelé à l'héritage de sa gloire, il peut aussi l'y appeler. »

Digitized by Google

Philorome, qui était présent à cet interrogatoire, voyant Philéas environné de ses proches qui fondaient en larmes, voulut finir l'affaire, et s'écria : « Pourquoi tentez-vous inutilement la constance de cet homme? Pourquoi voulez-vous l'obliger de renoncer à Dieu pour obéir aux hommes? ne voyez-vous pas qu'il ne vous voit ni ne vous entend, tout occupé qu'il est de la gloire du ciel? » Ces paroles de Philorome tournèrent contre lui la colère des assistants; ils demandèrent qu'il fût condamné avec Philéas par un même jugement. Le juge y consentit, et ordonna que tous deux eussent la tête coupée. Quand ils furent arrivés au lieu de l'exécution, Philéas étendit les mains vers l'orient, et dit à haute voix : « Mes chers enfants, vous qui cherchez Dieu, veillez sur vos cœurs; car l'ennemi, comme un lion puissant, cherche à vous abattre. Nous commençons maintenant à souffrir, nous commençons à être disciples de Jésus-Christ. Mes chers enfants, observez soigneusement ses préceptes. Invoquons Celui qui est sans tache, incompréhensible, assis sur les Chérubins, créateur de toutes choses, le commencement et la fin : à lui seul soit la gloire dans les siècles. *Amen.* » Après ces paroles, les bourreaux coupèrent la tête aux deux saints martyrs.

PRATIQUES. 1. La pureté du cœur et des sens, et la vérité dans les paroles, sont les sacrifices que Dieu demande de nous. 2. Regardons ceux qui nous persécutent comme des personnes à qui nous avons obligation, puisqu'ils nous rendent dignes d'être les héritiers de Jésus-Christ.

PRIÈRE. Seigneur, augmentez notre foi, afin que les promesses, les menaces, les supplices, la mort même, ne nous empêchent point de vous être fidèles.

---

5 *fév.* — Ste AGATHE, VIERGE ET MARTYRE. — IIIe siècle.

Sainte Agathe, martyre, est célèbre chez les Grecs et chez les Latins. Quoiqu'on n'ait pas conservé les actes de son martyre, nous devons ajouter la plus grande foi à son histoire, qu'on trouve dans plusieurs écrivains dignes de confiance. Son nom, qui a été inséré dans le canon de la messe, se trouve dans le calendrier de Carthage, qui est de l'an 530, et dans tous les martyrologes des Grecs et des Latins.

Les villes de Palerme et de Catane en Sicile se disputent l'honneur d'avoir donné au monde cette vierge généreuse; mais cette dispute intéresse peu ceux qui, en imitant ses vertus et en implorant sa protection, travaillent à devenir un jour ses concitoyens dans le ciel. Tous les historiens de sa vie s'accordent à dire qu'elle reçut la couronne du martyre à Catane en 251, durant la persécution de Dèce, ce prince étant consul pour la troisième fois.

Digitized by Google

Issue d'une famille noble et riche, Agathe était de plus douée d'une grande beauté. Sa brillante éducation avait été en rapport avec sa haute condition. Rien ne manquait à Agathe aux yeux du monde; aussi ce monde essaya-t-il bien des fois de jeter sur les pas de la jeune fille ses mensonges, ses vanités, ses séductions, ses amorces; mais Agathe, dès ses plus tendres années, ne voulut ouvrir son cœur qu'à Dieu seul. C'est à ce céleste et unique ami qu'elle consacra généreusement sa jeunesse, sa beauté, sa fortune. Elle eût échangé de grand cœur tous ces dons, que le monde encense, contre une vie humble, oubliée et toute cachée en Dieu.

Quintien, homme consulaire et gouverneur de la Sicile, instruit de la beauté et des immenses richesses d'Agathe, s'éprit pour elle d'une vive passion, et se flatta de pouvoir l'épouser.

Les édits de l'empereur Dèce contre les chrétiens venaient d'être publiés; Agathe, pour échapper à la persécution, se tenait soigneusement cachée dans la retraite. Quintien, qui avait vu ses offres rejetées, et qui savait qu'Agathe était chrétienne, pensa pouvoir profiter des édits de l'empereur pour intimider la jeune vierge, et la forcer à l'accepter pour époux. Il la fit donc chercher, avec ordre, dès qu'on l'aurait découverte, de se saisir de sa personne et de la conduire comme chrétienne devant son tribunal dans la ville de Catane, qui lui servait de résidence.

Les ministres du gouverneur parvinrent à la découvrir. Dès que la Sainte se vit entre leurs mains, elle fit à Dieu cette prière :

« Jésus-Christ, souverain Seigneur de toutes choses, vous voyez mon cœur, et vous savez que mon seul désir est d'être à vous sans partage : je m'abandonne à vous, soyez le seul possesseur de tout ce que je suis; vous êtes mon maître, défendez-moi contre les efforts de ce tyran; vous êtes mon pasteur, ô mon Dieu, et je suis votre brebis; ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. »

Voyant son inébranlable constance, le tyran fit amener Agathe devant lui. Son désappointement l'avait rendu furieux. « Comment vous dégradez-vous, lui dit-il, au point de me préférer l'humble servitude des chrétiens? »

Mais Agathe, avec la dignité d'une personne qui a le sentiment de sa noblesse, répond courageusement au tyran qu'elle est chrétienne en effet, qu'elle est fière de ce titre, et que, pour rester la servante de Jésus-Christ, elle sacrifierait mille fois la noblesse la plus illustre et toutes les grandeurs de la terre. « Croyez-vous, ajouta-t-elle avec une noble fierté, croyez-vous que l'on puisse, sans s'avilir, sacrifier des victimes et élever des autels à des êtres aussi méprisables qu'une Vénus et qu'un Jupiter! »

Digitized by Google

Quintien, outré de cette réplique, lui fit cruellement meurtrir le visage et la fit conduire en prison.

Le lendemain, Quintien la fait de nouveau comparaître, et lui demande si elle consent toujours à perdre la vie plutôt que de renier ses croyances. « Mille fois je donnerais ma vie, répondit Agathe, plutôt que d'abandonner Jésus-Christ, qui seul est mon salut et ma vie. »

Le gouverneur, voyant que ses interrogatoires restaient sans résultats, voulut savoir s'il serait plus heureux en la mettant à la question. Il la fit donc étendre sur un chevalet, et les bourreaux, par son ordre, lui déchirèrent tous les membres; mais Agathe souffrit avec une constance héroïque; on n'aperçut même pas sur ses traits la plus légère impression de souffrance. Elle fixait ses regards sur le ciel, et, loin de se plaindre, elle souriait à la mort qui allait la mettre en possession de l'éternité bienheureuse.

Quintien, furieux de se voir vaincu par l'héroïsme d'une jeune fille, chercha dans son esprit le plus cruel supplice que l'on pût faire subir, et il crut l'avoir trouvé en ordonnant qu'on lui déchirât le sein d'une manière cruelle. Agathe jusqu'alors était restée calme; mais, à une barbarie aussi inouïe : « Cruel tyran, lui dit-elle, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure? Ne te souviens-tu pas que ta mère t'a nourri de son lait? »

Cet homme féroce la renvoya ensuite en prison, avec défense de panser ses plaies et de lui donner aucune nourriture; mais le Seigneur, qui se joue des pensées des hommes, daigna lui-même être son médecin. Saint Pierre, lui étant apparu durant la nuit, la consola, et guérit ses blessures. La présence du chef des Apôtres répandit une si grande clarté dans la prison, que les gardes effrayés prirent la fuite, laissant les portes ouvertes derrière eux. Sainte Agathe eût pu s'évader, mais elle préféra rester, craignant de perdre par la fuite la couronne à laquelle elle aspirait, et qui lui était préparée dans le ciel.

Quatre jours après, Quintien l'envoya chercher, et, sans être touché du prodige opéré dans la prison et de la guérison miraculeuse d'Agathe, il jura de vaincre sa constance en lui faisant endurer encore de plus cruels supplices. Il lui fit déchirer le corps, et la fit traîner sur des morceaux de pots cassés mêlés avec des charbons ardents. La constance d'Agathe fut invincible. Le tyran lui préparait d'autres tortures, lorsque la jeune vierge, voyant sa fin approcher et le ciel s'ouvrir à ses yeux, prononça ces paroles adressées au Dieu des martyrs et à l'époux des vierges : « Mon Seigneur et mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès mon

Digitized by Google

enfance; c'est vous qui avez banni de mon cœur l'amour du monde, et qui m'avez donné la force de vous rester fidèle au milieu des tourments; daignez maintenant recevoir mon âme : il est temps que je passe de cette vie misérable au séjour bienheureux des saints pour y bénir votre miséricorde. » Cette prière achevée, son âme s'envola au sein de Dieu pour l'aimer, le louer, et lui rendre grâces éternellement dans la société des Anges.

Vers l'an 500, le pape Symmaque fit bâtir une église de son nom sur la voie Aurélienne, près de Rome; on n'en voit plus aujourd'hui que quelques ruines.

En 726, Grégoire II en fit élever une nouvelle sous l'invocation de la même Sainte.

La plus grande partie des reliques de sainte Agathe se trouve à Catane. Les éruptions du mont Etna, menaçant Catane d'une ruine prochaine, ont été plusieurs fois arrêtées par la protection de sainte Agathe, dont on portait le voile en procession.

Les habitants de l'île de Malte, qui honorent la même Sainte comme leur patronne, furent redevables de leur salut à son intercession, lorsque les Turcs les attaquèrent en 1551.

PRATIQUE. La prière est notre force, nous ne tombons que parce que nous ne prions pas assez.

PRIÈRE. Seigneur, que votre Esprit-Saint nous apprenne à prier, et qu'il prie en nous, et nous ne craindrons rien.

---

6 *février*. — S. VAAST, ÉVÊQUE D'ARRAS. — Vᵉ et VIᵉ SIÈCLES.

Clovis, roi des Français, avait épousé, quoique païen, une chrétienne nommée Clotilde, qui ne cessait de l'exhorter à quitter les idoles. En 454, il se donna sur le bord du Rhin une bataille sanglante entre les Français et les Allemands. Déjà l'armée de Clovis pliait de toutes parts, lorsque le prince invoqua le Dieu de Clotilde, en lui promettant de ne servir que lui, s'il demeurait vainqueur. Sa prière fut exaucée, et il remporta contre toute espérance une victoire complète. Au retour de cette expédition, il pensa sérieusement à accomplir son vœu. En passant à Toul, il demanda une personne éclairée qui pût l'instruire des préceptes de la religion chrétienne. Il y avait là un prêtre nommé Védaste ou Vaast, vivant dans la retraite, et dont on lui parla comme d'un homme d'une science et d'une piété éminentes. Aussitôt il l'envoya chercher, et le pria de l'accompagner jusqu'à Reims, pour lui apprendre, chemin faisant, les éléments de la foi de Jésus-Christ. Quand ils furent arrivés à la rivière d'Aisne, un aveugle

Digitized by Google

qui se trouva au passage du pont supplia le saint prêtre de lui rendre la vue. Saint Vaast, éclairé de l'esprit de Dieu, crut que cette occasion avait été ménagée par la divine providence moins pour le bien de cet aveugle que pour le salut du grand nombre d'idolâtres qui étaient à la suite du roi. Il se mit donc en prière avec confiance; puis, faisant le signe de la croix sur les yeux de cet homme, il lui dit : « Seigneur Jésus, qui êtes la vraie lumière, et qui avez ouvert les yeux d'un aveugle-né, ouvrez les yeux de celui-ci, afin que tout ce peuple connaisse que vous êtes le seul Dieu qui fait des merveilles au ciel et sur la terre. » L'aveugle recouvra la vue à l'instant; et ce miracle, en confirmant le roi dans sa foi, disposa plusieurs de ses courtisans à recevoir la semence de l'Évangile. Clovis, en partant de Reims après son baptême, y laissa S. Vaast, et le recommanda à S. Remi. Il remplit la ville de Reims, comme il avait rempli celle de Toul, de l'odeur de ses vertus. S. Remi, qui connaissait mieux que personne ses grands talents et sa solide piété, l'ordonna évêque d'Arras, en 509. Ce pays était encore rempli d'idolâtres. La lumière de l'Évangile y avait été reçue autrefois; mais les horribles ravages des Huns avaient tellement désolé cette pauvre Église, que S. Vaast ne put découvrir aucune trace du culte du vrai Dieu que dans la mémoire de quelques anciens du pays, qui lui montrèrent hors de la ville les ruines d'une église où les fidèles s'étaient autrefois assemblés. La vue de ces tristes objets l'affligea sans le décourager. Dieu, qui l'avait destiné à ranimer la foi dans tout ce pays, l'arma d'une force invincible pour lui faire surmonter les obstacles que la grossièreté et l'esprit superstitieux des habitants formaient à la prédication de l'Évangile. Sa douceur et sa patience, les bons offices qu'il leur rendait, les sages ménagements dont il usait avec eux, et surtout la grâce des miracles que Dieu lui accorda pour confirmer les vérités qu'il prêchait, gagnèrent enfin ces peuples. S. Vaast, après avoir passé environ trente ans dans l'exercice d'un si pénible ministère, eut la consolation de laisser en mourant son église florissante par la pureté de la foi et par les bonnes œuvres. On croit que sa mort bienheureuse arriva l'an 539.

PRATIQUE. Pensons en ce jour à ce que la foi exige de nous. Nous nous disons chrétiens : où sont les œuvres qui le prouvent?

PRIÈRE. Seigneur, qui êtes la vraie lumière, et qui avez ouvert les yeux d'un aveugle-né, ouvrez les yeux de notre esprit, afin que nous connaissions que vous êtes le seul Dieu qui faites des merveilles au ciel et sur la terre.

Digitized by Google

7 *fév.* — S. AMAND, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT. — VII^e siècle.

Saint Amand naquit l'an 589, à Herbauges, près de Nantes, de parents nobles et pieux, qui prirent soin de l'instruire dès l'enfance dans les lettres saintes. Après sa première jeunesse, il quitta son pays pour se retirer dans un monastère de l'île d'Oye, sur la côte du Poitou, près de l'île de Ré. Son père, l'y étant allé voir, fit tout ce qu'il put pour le persuader de retourner dans le monde, le menaçant même de le déshériter; à quoi Amand lui répondit : « Mon père, Jésus-Christ est mon partage, cela me suffit; pour votre succession, je n'en désire rien, et je vous demande pour toute grâce la liberté de demeurer attaché au service de Dieu. » De là il se rendit à Tours, pour y prier au tombeau de S. Martin. Il demanda à Dieu de ne revoir jamais sa patrie, mais de passer sa vie sans demeure fixe, comme un pèlerin et un étranger. Après qu'il eut été reçu dans le clergé de Tours, il se retira à Bourges, où il resta quinze ans dans une cellule, couvert d'un cilice, ne mangeant que du pain d'orge et ne buvant que de l'eau.

Des évêques, soutenus par l'autorité du roi, l'ayant obligé de recevoir l'ordination épiscopale, non pour être attaché à aucune église particulière, mais pour aller comme les Apôtres annoncer l'Évangile à divers peuples qui étaient encore dans l'idolâtrie, il alla d'abord prêcher dans les Pays-Bas. Il y rachetait, autant qu'il le pouvait, de jeunes captifs qu'on avait amenés d'outre-mer; et après les avoir baptisés, il les envoyait en diverses églises; et plusieurs devinrent depuis prêtres, abbés ou évêques. Jusque-là personne n'avait osé prêcher dans le pays de Gand, à cause de la férocité des habitants. S. Amand, touché de compassion pour eux, prit la précaution de se faire autoriser par les ordres du roi Dagobert, afin que le respect pour le nom du prince levât du moins une partie des obstacles que leur opiniâtreté formait à la prédication de l'Évangile. Il ne laissa pas d'y souffrir beaucoup; il fut souvent repoussé par des injures, souvent battu et même jeté à l'eau. Ceux qui l'avaient accompagné l'abandonnèrent, n'ayant pas de quoi subsister; mais il continuait de prêcher, vivant du travail de ses mains. Enfin le miracle de la résurrection d'un mort, accordé aux prières de notre Saint, adoucit ces barbares. Ils le vinrent trouver en foule, le priant humblement de les faire chrétiens. Ils détruisirent eux-mêmes leurs temples, et S. Amand bâtit des églises et des monastères sur leur emplacement.

Il passa ensuite chez les Slaves ou Esclavons, peuples nouvelle-

Digitized by Google

ment venus du Nord, et qui habitaient au delà du Danube. Il annonça l'Évangile à ces barbares avec une grande liberté, dans l'espérance d'y remporter la couronne du martyre. Voyant qu'il y faisait peu de fruit, il revint aux Pays-Bas. Le roi Dagobert s'abandonnait alors à de grands désordres, dont tout le monde gémissait sans que personne osât l'en reprendre. S. Amand, plus hardi que les autres, alla le trouver, et lui reprocha ses crimes avec une vigueur et une liberté apostoliques. Le roi ne le pouvant souffrir, le fit chasser honteusement de son royaume. Notre Saint en prit occasion d'aller porter la lumière de l'Évangile dans les pays éloignés. Mais Dagobert, rentré en lui-même, et voulant reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite de lui donner un fils, rappela le saint évêque, et, se jetant à ses pieds, lui demanda humblement pardon de son injustice à son égard, puis il le pria de baptiser l'enfant et d'en être le père spirituel. S. Amand, qui craignait que cette éducation ne l'engageât à vivre à la cour, se retira de la présence du roi. Dagobert lui envoya aussitôt deux de ses principaux officiers, Dabon ou Ouen et Éloi, encore laïques, mais déjà distingués par leurs sainteté, et qui furent de grands évêques. Ils lui représentèrent qu'en donnant cette satisfaction au roi, il se ménagerait une plus grande liberté pour prêcher partout où il lui plairait dans ses États et pour convertir plus d'infidèles. S. Amand se rendit à leurs prières. Il baptisa le petit prince, qui fut nommé Sigebert, et qui devint par la suite plus illustre par sa sainteté que par la couronne qu'il porta.

Ce fut sous le règne de ce prince que S. Amand fut élu évêque de Maestricht; mais il ne tint ce siége que trois ans. Les déréglements et l'indocilité du peuple et du clergé l'affligèrent si fort, qu'il résolut de retourner à sa première vocation. Il quitta le soin de cette église particulière, pour aller prêcher Jésus-Christ aux infidèles et affermir dans la foi les églises qu'il avait fondées. Lorsque son grand âge et l'épuisement de ses forces ne lui permirent plus de travailler à une œuvre si pénible, il se retira dans son monastère d'Elmon, près de Tournay, qu'il avait fondé et qui porte aujourd'hui son nom. Il y mourut en paix, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 679.

PRATIQUE. Cette vie n'est qu'un pèlerinage; dépouillons-nous de tout ce qui nous empêche de marcher.

PRIÈRE. O mon Dieu! soyez notre partage, et cela nous suffit; nous ne pouvons manquer de rien en vous possédant.

Digitized by Google

3 *fév.* — S. ÉTIENNE DE GRAMMONT. — XI^e^ et XII^e^ siècles.

Étienne, fils du vicomte de Thiers, en Auvergne, vint au monde au milieu du XI^e^ siècle. Son éducation fut confiée à Milon, alors doyen de l'Église de Paris, puis archevêque de Bénévent, où il emmena son jeune élève, qui, dès qu'il fut revenu en France, se retira seul sur la montagne de Muret, dans le Limousin ; là il écrivit ces paroles : « Moi Étienne, je renonce au démon et à ses pompes ; je m'offre à Dieu, et me remets au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes. » Ayant fait une cabane de branchages au milieu du bois, il servit Dieu dans une profonde retraite. Sa nourriture était du pain et de l'eau, quelquefois un bouillon de farine très-insipide. Ce ne fut que trente ans après s'être retiré du monde qu'il commença à prendre un peu de vin pour se fortifier l'estomac. Il porta très-longtemps jour et nuit sur sa chair une cotte de mailles pour cilice : l'habit qu'il mettait par-dessus était le même en hiver qu'en été. Il couchait sur des planches, dans une espèce de sépulcre, sans autre couverture que son habit. Il mena ce genre de vie durant cinquante ans.

Dieu l'avait d'abord découvert à quelques personnes du voisinage qui lui portaient du pain de temps en temps. Peu à peu sa réputation se répandit, et plusieurs devinrent ses disciples et les imitateurs de sa pénitence. Étienne, qui se traitait lui-même avec une sainte rigueur, conduisait les autres avec beaucoup de prudence et de modération, et ne leur imposait que ce que leurs forces étaient capables de supporter. Il ne cherchait pas, dit l'auteur de sa Vie, à faire mourir leur corps, mais leurs vices, et il s'appliquait principalement à leur inspirer et à faire croître en eux l'amour de Dieu. Mais il était très-ferme sur l'article de la retraite, du silence et de la pauvreté, qu'il regardait comme des vertus essentielles à la vie religieuse. Non-seulement il ne permettait pas aux particuliers d'avoir aucun bien en propre, il ne voulait pas même que la communauté possédât aucun bien sur la terre. « Aimez la pauvreté, disait-il : si vous étiez riches, vous devriez toujours craindre de ne pas user de vos biens selon la volonté de Dieu ; étant pauvres, vous n'avez rien à craindre, puisque vous ne rendrez point compte de ce que vous n'avez pas. » Il ne sortit jamais de son désert de Muret, et il demeurait toujours enfermé dans sa cellule, sans rompre le silence que dans une grande nécessité. C'est ce qu'il inspirait à ses frères, ne leur permettant jamais de retourner dans leur pays,

Digitized by Google

et leur interdisant l'entrée des villes et des châteaux. Il disait agréablement à ceux qui demandaient à être reçus dans sa communauté : « C'est ici une prison qui n'a ni trou ni porte pour sortir, et d'où vous ne pourrez retourner dans le monde que par la brèche que vous y feriez vous-mêmes. Si ce malheur vous arrivait, je ne pourrais envoyer après vous pour vous ramener; car tous ceux qui sont ici ont les jambes coupées pour le siècle aussi bien que moi. »

Sur la fin de sa vie, deux cardinaux légats du Saint-Siége l'étant venus visiter dans sa solitude, s'informèrent exactement de sa manière de vivre, et lui demandèrent s'il était chanoine ou ermite. « Nous sommes, leur répondit-il, des pécheurs que la miséricorde de Dieu a conduits dans ce désert pour y faire pénitence. Nous sommes venus chercher un asile contre les piéges et les périls de ce monde. Nous ne méritons de porter le nom ni de chanoines ni d'ermites, parce que nous n'en avons point la vertu; mais, comme nous sommes un peu écartés de la voie large, nous attendons la miséricorde de Jésus-Christ au jour de son dernier jugement. »

Huit jours après le départ des deux cardinaux, quoiqu'il ne sentît aucune douleur, il connut que sa fin était proche, et s'appliqua tout entier à l'instruction de ses disciples et à la prière. Comme ils lui demandaient comment ils pourraient subsister après sa mort, n'ayant point de biens temporels, il leur répondit : « Je vous laisse Dieu, à qui tout appartient, et pour qui vous avez renoncé à tout et à vous-mêmes. Si vous ne vous détournez point de la voie de sa vérité, sa providence, qui gouverne tout d'une manière admirable, vous donnera tout ce qu'il vous saura être avantageux. » Cinq jours après, comme il se trouva mal, on le porta à l'oratoire, où, après avoir entendu la messe, il reçut l'extrême-onction et ensuite le viatique. Il mourut en proférant ces paroles : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*. Ce fut le 8 février 1124, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait seulement l'ordre du diaconat.

Pratiques. 1. On ne doit penser à la retraite et à la séparation du monde que pour pouvoir mieux accomplir les vœux du baptême, qu'il est difficile de garder en vivant dans le monde. 2. Le silence, la pauvreté et la retraite, sont d'excellents moyens pour les exécuter. Les richesses perdent les communautés aussi bien que les particuliers. Rien de plus contraire à la charité que les procès.

Prière. Nous sommes vos religieux, Seigneur, et nous en avons fait les vœux dans le baptême. Faites-nous la grâce de les accomplir en aimant la pauvreté et la retraite. Faites-nous aimer notre paroisse, où nous sommes devenus vos enfants; et que les fonts sacrés que nous y voyons nous fassent souvenir que nous ne sommes plus à nous, mais que nous vous appartenons.

Digitized by Google

9 *février*. — Ste APOLLONIE ou APOLLINE. — IIIe siècle.

La paix que Dieu avait donnée à l'Église après la persécution de Sévère ne finit dans les provinces de l'empire que par l'édit de Dèce contre les chrétiens; mais la persécution commença un an auparavant à Alexandrie, et plusieurs y souffrirent le martyre. S. Denis, évêque de cette ville, nous en a conservé l'histoire dans une lettre qu'il écrivit à Fabius d'Antioche. L'auteur de cette persécution fut un misérable poëte qui se mêlait aussi de deviner. Il anima tellement le peuple d'Alexandrie contre les chrétiens, qu'en un moment on vit dans toute la ville comme une conspiration générale pour les exterminer. On pillait et on saccageait leurs maisons. Les chrétiens ne s'étonnèrent point de ces désordres, ils se retirèrent chacun où ils purent, et se dérobèrent à la fureur des idolâtres par la fuite. Ils abandonnèrent leurs biens pour sauver leur foi, et firent même cette perte avec joie. Plusieurs tombèrent entre les mains des séditieux, qui les mirent à mort après les avoir cruellement tourmentés; et S. Denis assure que de tous ceux qui furent pris, il n'en connaissait qu'un seul qui eût été assez lâche pour renier le nom de Dieu.

Ce fut dans cette persécution que les païens se saisirent de l'admirable vierge sainte Apolline, qui était fort âgée. Ils lui donnèrent de si grands coups sur les joues, qu'ils lui cassèrent les mâchoires. Ensuite ils la menèrent hors de la ville, où, ayant allumé un grand feu, ils la menacèrent de la brûler vive si elle ne prononçait avec eux des paroles impies contre Jésus-Christ. Elle demanda un peu de temps, et quand ils l'eurent laissée en liberté, elle courut se jeter elle-même dans le feu, où elle consomma son sacrifice.

Quoiqu'il soit contre la loi de Dieu de se procurer volontairement la mort, l'Église a pourtant toujours honoré cette Sainte comme une martyre, persuadée que son action a été l'effet d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit-Saint, et de l'ardent désir qu'elle avait de donner sa vie pour Jésus-Christ. Dieu, qui est l'auteur de la loi, en dispense qui il lui plaît et comme il lui plaît, sans qu'il nous soit permis de blâmer ceux que son esprit conduit par ces voies extraordinaires, ou de nous les proposer en ce point pour exemple.

PRATIQUE. Quand nous entendons attaquer les vérités de l'Évangile, demandons ardemment à Dieu que le feu de sa charité embrase notre cœur.

PRIÈRE. Plus on attaque vos vérités adorables, Seigneur, plus nous vous prions

Digitized by Google

d'en augmenter l'amour dans nos cœurs; embrasez-les de ce feu divin que vous êtes venu apporter sur la terre, en désirant qu'il s'y allumât.

10 *février*. — Ste SCOLASTIQUE. — VIe siècle.

Cette Sainte était sœur du grand S. Benoît. Elle eut comme lui le bonheur de se consacrer à Dieu dès sa jeunesse. Il y a beaucoup d'apparence que le lieu de sa retraite n'était pas éloigné du mont Cassin, où S. Benoît demeurait. Elle visitait son frère une fois tous les ans; et le Saint sortait de son monastère pour aller la recevoir dans un lieu du voisinage et de la dépendance de cette maison. Ces visites se passaient dans les louanges de Dieu et dans des entretiens spirituels. Scolastique étant venue un jour, selon sa coutume, Benoît l'alla recevoir, accompagné de quelques-uns de ses religieux. Ils passèrent la journée à chanter des psaumes et à conférer des choses du ciel, et sur le soir ils se mirent à table pour prendre leur réfection. Après le repas, Scolastique pria instamment son frère de demeurer cette nuit avec elle, afin qu'ils pussent s'entretenir jusqu'au lendemain matin du bonheur de l'autre vie. S. Benoît, craignant de donner à ses disciples un exemple de relâchement, lui dit qu'ils ne pouvaient passer la nuit hors de leur monastère. Alors Scolastique mettant ses mains jointes sur la table, et baissant la tête sur ses mains, fit sa prière à Dieu en répandant beaucoup de larmes. A peine s'était-elle relevée, qu'il vint des éclairs, des tonnerres et une pluie si violente, que S. Benoît ni les frères qui étaient avec lui ne purent mettre le pied hors de la maison. Il s'en plaignit à sa sœur, en disant: « Dieu vous le pardonne, ma sœur; mais qu'avez-vous fait? » Elle lui répondit: « Je vous ai demandé une grâce, et vous me l'avez refusée; j'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée. » Ils passèrent donc la nuit à s'entretenir de la vie spirituelle. Le lendemain ils retournèrent chacun chez soi. Mais, trois jours après, S. Benoît étant dans son monastère, et levant les yeux, vit l'âme de sa sœur s'élever au ciel en forme de colombe. Ravi de sa gloire, il rendit grâces à Dieu, déclara sa mort aux frères, et les envoya pour apporter le corps à son monastère. Il le fit mettre dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, afin que leurs corps fussent unis après la mort comme leurs cœurs l'avaient été pendant la vie. C'est tout ce que l'on sait de cette Sainte, que l'on présume être morte vers l'an **543**.

PRATIQUE. Évitons les paroles inutiles. Si la charité n'est le motif des visites et des conversations, elles sont très-dangereuses. Si nous aimions Jésus-Christ, il serait

Digitized by Google

le principal sujet de nos conversations. Nous disons peu de chose de la piété, parce que nous en avons peu dans le cœur.

PRIÈRE. Seigneur, gravez votre sainte loi dans nos cœurs; mettez-y un désir ardent de vous posséder dans votre royaume, afin que nous ne parlions que de ce que nous devons aimer.

---

11 *février*. — S. SATURNIN, MARTYR. — IV^e^ siècle.

Vers l'an 304 de Jésus-Christ, on arrêta en Afrique quarante-six ou quarante-sept chrétiens, que l'on présenta au proconsul Anulin comme coupables d'avoir célébré les mystères contre la défense des empereurs. Un des principaux était le prêtre Saturnin. « Est-ce vous, lui dit Anulin, qui avez assemblé tous ces gens-là contre la défense des empereurs? » Saturnin répondit : « Nous avons fait ce que l'esprit de Dieu nous a inspiré; nous n'avons pas craint de célébrer les mystères du Seigneur. — Pourquoi? dit Anulin. — C'est, répondit Saturnin, parce qu'il ne nous est pas permis d'y manquer. » A cette réponse, le proconsul le fit attacher sur le chevalet. On lui demanda si c'était lui qui avait provoqué l'assemblée. Il répondit : « Oui, j'y ai été présent. — Pourquoi, dit le proconsul, avez-vous désobéi aux ordonnances? » Saturnin répondit : « On ne peut omettre la célébration des saints mystères; la foi l'ordonne. — Vous ne deviez pourtant pas, dit le proconsul, mépriser les défenses des empereurs; » puis il commanda aux bourreaux de le tourmenter. Ils se jetèrent sur le corps de ce vieillard, et le déchirèrent de telle sorte, qu'au milieu des ruisseaux de sang qui coulaient, on voyait les os à découvert. Le martyr, qui craignait d'expirer sur le chevalet avant d'être condamné à mort, disait à Jésus-Christ : « Exaucez-moi, Seigneur : je vous rends grâces de ce que je souffre; mais accordez-moi d'être encore décapité pour votre nom : Christ, ayez pitié de moi; Fils de Dieu, secourez-moi. » Anulin lui demanda encore pourquoi il avait contrevenu aux ordonnances. « La loi de Dieu me l'a appris, répondit le martyr; la loi de Dieu m'en fait un devoir. » Ce qu'il entendait seulement des ordonnances auxquelles on ne peut obéir sans violer la loi de Dieu. En tout autre cas, les chrétiens regardaient comme un de leurs premiers devoirs d'obéir aux princes. A ce mot de loi, le proconsul dit : « C'est assez; » et il le fit mettre en prison, le destinant au supplice qu'il souhaitait.

On y amena encore, de divers endroits de la province, des évêques, des prêtres et d'autres ecclésiastiques, dont tout le crime était d'avoir tenu des assemblées pour la célébration des saints mystères, et de n'avoir pas voulu livrer aux païens les saintes

Digitized by Google

Écritures. Ils souffraient beaucoup dans cette prison, non-seulement par la douleur de leurs plaies, l'incommodité du grand nombre et la pesanteur des chaînes dont ils étaient chargés, mais encore par la faim, la soif et le froid dont ils étaient tourmentés. Il y avait en outre des gens à la porte des prisons qui chassaient à coups de fouets les parents des martyrs, et tous ceux qui venaient leur apporter quelque rafraîchissement. Rien ne put ébranler le courage de ces Saints, que l'esprit de Dieu soutenait par des consolations ineffables. Ils attendaient tous l'arrêt qui devait les condamner à mort; mais Anulin et le conseil de la province étant détournés par d'autres affaires, ils moururent l'un après l'autre dans la prison, de faim et de misère : martyre d'autant plus glorieux devant Dieu, qu'il était en même temps et plus cruel par la longueur du supplice, et moins éclatant aux yeux des hommes.

PRATIQUES. On doit une exacte obéissance aux lois des princes; mais les lois de Dieu doivent l'emporter, parce que Dieu est au-dessus des princes.

PRIÈRE. Que votre divine loi, Seigneur, soit dans notre cœur; elle nous apprendra la fidélité et l'obéissance que nous devons aux princes, et en même temps elle nous inspirera le courage de mourir même, s'il le faut, plutôt que de vous désobéir.

---

12 *février*. — S. NICÉPHORE, MARTYR. — IIe siècle.

Nicéphore était, à ce qu'on croit, de la ville d'Antioche, simple laïque, intime ami d'un prêtre nommé Saprice. Ils vivaient ensemble dans une si parfaite union, qu'on les eût pris pour deux frères. L'ennemi des hommes mit la discorde entre eux : leur amitié se changea en une haine si envenimée, qu'ils évitaient même de se voir. Cela dura assez longtemps. Enfin Nicéphore rentra en lui-même, et pria quelques-uns de leurs amis communs d'aller trouver le prêtre Saprice pour le conjurer de lui pardonner et d'avoir égard à son repentir. Saprice ne voulut point entendre parler de réconciliation. Nicéphore, sans se rebuter, envoya vers lui une seconde et une troisième fois; il ne put rien obtenir; enfin il alla le trouver lui-même, et, se jetant à ses pieds, il lui dit : « Pardonnez-moi, mon Père, pour l'amour de Notre-Seigneur; » mais ce prêtre endurci ne voulut rien lui répondre.

Cependant la persécution de Valérien arriva. Saprice fut pris et présenté au gouverneur, qui l'interrogea dans les formes ordinaires. Saprice lui répondit qu'il était chrétien et prêtre. Le gouverneur déclara les ordres des empereurs, et le menaça de la mort, s'il n'obéissait en sacrifiant aux dieux. Saprice lui dit : « Nous

Digitized by Google

autres chrétiens nous avons pour roi Jésus-Christ, qui est le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre : périssent les idoles, qui ne peuvent faire ni bien ni mal ! » Le juge, irrité, le fit mettre à une longue et rude question. Saprice la soutint avec une constance étonnante. Enfin le gouverneur, voyant qu'il ne pouvait l'abattre, le condamna à perdre la tête.

Nicéphore, ayant appris qu'on le conduisait au supplice, courut au-devant de lui, et se jeta à ses pieds, en disant : « Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi, si je vous ai offensé. » Saprice ne lui répondit pas un mot. Nicéphore le prévint encore dans une autre rue, avant qu'il sortît de la ville, et il lui dit : « Je vous prie, martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi la faute que j'ai commise contre vous par faiblesse humaine, puisque vous allez recevoir la couronne des mains du Seigneur que vous avez confessé. » Mais Saprice demeura dans son endurcissement, sans vouloir lui parler.

Les bourreaux, qui voyaient l'empressement de Nicéphore, se moquaient de lui, en disant : « Insensé, il va perdre la tête, et tu lui demandes grâce ! » Nicéphore leur répondit : « Vous ne savez pas ce que je demande à ce confesseur de Jésus-Christ; mais Dieu le sait. » Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, Nicéphore fit un dernier effort pour fléchir la dureté du cœur de Saprice ; mais ce fut toujours inutilement.

Dieu, pour punir ce prêtre d'avoir ainsi le cœur fermé pour son frère, lui ferma l'entrée du royaume du ciel, et ne voulut pas même permettre qu'il remportât aux yeux des hommes la gloire de mourir pour la cause de Jésus-Christ. Les bourreaux dirent à Saprice de se mettre à genoux pour avoir la tête tranchée. A ces mots il changea tout d'un coup, et dit : « Ne me frappez point; je suis prêt à obéir aux empereurs et à sacrifier aux dieux. » Nicéphore, entendant ces tristes paroles, lui dit : « Non, mon frère ! n'apostasiez pas, et ne renoncez pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ; ne perdez pas la couronne que vous avez gagnée par tant de tourments. » Saprice ne l'écouta point. Nicéphore, le voyant perdu, s'écria : « Je suis chrétien, et je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ que celui-ci a renoncé : faites-moi donc mourir à sa place. » Il n'ignorait pas qu'il était contre l'ordre commun de se présenter de soi-même au martyre ; mais le même esprit qui l'avait porté à s'humilier devant son ennemi pour rallumer la charité dans son cœur, lui fit juger qu'il devait réparer l'injure que cet infortuné prêtre venait de faire à Jésus-Christ, et apprendre aux païens quelle est la force de la grâce. Tout le monde fut surpris d'une telle résolution ; cependant les bourreaux n'osèrent le frapper sans

Digitized by Google

l'ordre du gouverneur. Un d'eux courut lui dire que Saprice avait promis de sacrifier; mais qu'il y en avait un autre qui voulait mourir pour le Christ; qu'il disait tout haut qu'il était chrétien, et qu'il ne voulait ni sacrifier aux dieux ni obéir aux empereurs. Le gouverneur ordonna sur-le-champ qu'on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté. Nicéphore alla ainsi recevoir dans le ciel la récompense de sa foi, de sa charité et de son humilité, et rapporta la couronne dont Saprice s'était rendu indigne.

PRATIQUE. Quel terrible exemple de la haine du prochain! Point de miséricorde pour celui qui ne traite point son frère avec miséricorde. Si celui qui n'aime pas son frère est ainsi abandonné, comment sera traité celui qui n'aime pas Dieu!

PRIÈRE. La religion sainte que vous avez établie, Seigneur, est tout amour : donnez-nous cet amour que vous nous commandez.

---

13 *février*. — S. ISIDORE DE PELUSE. — III^e^ siècle.

Ce Saint, originaire d'Alexandrie en Égypte, né dans une famille noble et riche, et élevé dans l'étude de toutes les sciences, méprisa de bonne heure tous ces avantages pour embrasser la vie solitaire. Il se retira sur une montagne voisine de Peluse, ville d'Égypte; et c'est de là que lui est venu le surnom qui le distingue des autres Isidore.

Là, se proposant l'exemple de S. Jean-Baptiste comme le modèle de la vie qu'il devait mener, il se contentait d'un seul vêtement de poil pour se couvrir, et se nourrissait de feuilles et d'herbes. Un de ses amis lui ayant envoyé un habit neuf de poil, en lui demandant son vieux, il le remercia dans une lettre de lui avoir donné, d'une part, de quoi se garantir du froid, et de lui avoir fait pratiquer, de l'autre, la défense que fait S. Jean d'avoir deux habits.

Après que Dieu l'eut élevé à un plus haut degré de lumière et de perfection par la retraite et la méditation des choses divines, il fut promu au sacerdoce. Dieu lui fit connaître qu'il l'avait appelé non-seulement pour défendre l'Église contre ses ennemis, mais encore pour assister ceux qui étaient injustement opprimés, et pour exhorter à la pénitence ceux qui, par leur conduite, déshonoraient la sainteté du christianisme et la dignité du sacerdoce. Isidore, fidèle à sa vocation, s'éleva toute sa vie avec un zèle ardent contre les méchants, quels qu'ils fussent, grands ou petits, ecclésiastiques ou séculiers, sans craindre ni les discours de ceux qui y trouvaient de l'excès, ni les persécutions auxquelles l'exposait la liberté de ses

Digitized by Google

censures; car il regardait comme un devoir d'obligation pour un ministre de Jésus-Christ de prendre contre les pécheurs les intérêts de la majesté de Dieu offensée.

Son zèle était pur, et son aversion pour le vice n'était point l'effet d'une humeur chagrine et satirique, mais d'une ardente charité. Il proteste souvent à ceux à qui il écrit avec le plus de force, qu'il le fait pour l'amour qu'il a pour eux, et qu'il verse plus de larmes pour eux devant Dieu qu'il ne leur écrit de paroles. Comme ses réprimandes avaient la charité pour principe, elles avaient aussi la prudence pour règle. « Il faut, dit-il, reprendre les uns avec douceur et humilité, les autres avec courage et fermeté. On ne gagne pas tout le monde par les mêmes moyens: les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes sortes de maladies; il y a autant de différents remèdes qu'il y a de différentes maladies. »

Mais l'expérience de tous les temps a appris qu'on ne dit point impunément la vérité aux méchants. S. Isidore eut donc beaucoup à souffrir de la part de ceux que son zèle attaquait; et ils eurent même, à ce qu'on croit, assez de crédit pour le faire bannir. Sa patience dans les persécutions acheva de montrer que son zèle venait de Dieu, et que c'était avec sincérité qu'il écrivait à un de ses amis: « J'aime beaucoup mieux être disgracié et maltraité en faisant le bien, que d'être applaudi et récompensé pour avoir fait le mal; car, sans parler des récompenses réservées à la vertu dans l'autre vie, et des supplices destinés à l'iniquité et au vice, la vertu me semble porter en elle-même sa récompense dès ce monde-ci, et le péché son supplice. Quelques calomnies que l'on publie contre la vertu, quelques louanges que l'on donne au vice, elles ne seront point capables de me faire abandonner l'une pour suivre l'autre. J'aimerai toujours la vertu, quoique couverte d'opprobres; et je détesterai le vice, fût-il couronné de gloire. »

Notre Saint, après avoir passé toute sa vie dans les travaux de la pénitence et édifié l'Église par d'excellents écrits, en alla recevoir de Dieu la récompense. Il mourut vers l'an 350.

PRATIQUE. Nous ne pouvons souffrir qu'on parle mal de nous, et nous écoutons tranquillement parler mal des choses de la religion.

PRIÈRE. Que l'amour de nos frères, ô mon Dieu! nous fasse répandre des larmes en les voyant mépriser votre sainte loi. Que l'amour que nous vous devons nous fasse craindre de la violer nous-mêmes.

---

14 *février*. — S. ABRAHAM, ÉVÊQUE DE CARRES, — V^e^ SIÈCLE.

Abraham embrassa dès sa jeunesse la vie solitaire; et les austérités lui affaiblirent tellement le corps, qu'il demeura longtemps

Digitized by Google

sans pouvoir marcher. Dieu lui ayant enfin rendu la santé et les forces, il voulut reconnaître cette grâce en s'exposant à souffrir quelque chose, et même à donner sa vie pour Jésus-Christ. Il quitta sa solitude, et, s'étant déguisé sous un habit de marchand, il s'en alla avec quelques autres solitaires dans un village du mont Liban dont il avait appris que les habitants étaient encore plongés dans l'idolâtrie. Il y loua une maison, et, après avoir été trois à quatre jours sans rien faire paraître de ce qu'il était, il commença enfin à chanter des psaumes avec ses compagnons. On les entendit, quoiqu'ils chantassent d'un ton assez bas. Aussitôt tous les habitants accoururent, bouchèrent la porte de la maison par dehors, et de dessus le toit jetèrent quantité de terre pour les étouffer. Cependant ces saints, ensevelis dans la poussière, continuaient d'offrir leurs prières à Dieu. Cette patience toucha quelques-uns des idolâtres, qui arrêtèrent les autres : on débouche la porte, on les tira de dessous la terre dont ils étaient couverts, et on leur commanda de sortir du village à l'heure même.

Dans ce moment arrivèrent des officiers de l'empereur pour faire payer l'impôt aux habitants. Ils chargèrent les uns de chaînes, et faisaient impitoyablement fouetter les autres. Alors Abraham, oubliant les mauvais traitements qu'il venait de recevoir, ne pensa qu'à imiter Notre-Seigneur, qui sur la croix avait prié pour ses bourreaux. Il parla aux officiers et les conjura de traiter ces pauvres gens avec moins de rigueur. Ils demandèrent si quelqu'un voulait répondre de la dette, qui était de cent pièces d'or. Abraham offrit cette caution, et promit de payer cette somme dans peu de jours. Il alla aussitôt à Émère, ville voisine, emprunta à des personnes de connaissance l'argent dont il avait besoin, et l'apporta au jour marqué.

Ces habitants furent si touchés de la générosité du serviteur de Dieu, qu'ils lui demandèrent pardon des mauvais traitements qu'ils lui avaient faits, et le prièrent instamment d'être leur seigneur ; car ils n'en avaient pas. Il le voulut bien, mais à condition qu'ils embrasseraient la religion chrétienne. Dieu, qui avait ménagé tous ces événements par des vues de miséricorde sur ce peuple, acheva son ouvrage. Ils consentirent à tout ce que le Saint demandait d'eux, et bâtirent eux-mêmes une église. Ensuite, comme il s'agissait d'avoir un prêtre pour les conduire, ils lui déclarèrent qu'ils n'en voulaient point d'autre que lui-même. Il fut donc ordonné prêtre, et il passa trois ans à les instruire de la religion. Au bout de ce temps, les trouvant assez affermis dans la foi, il s'en retourna dans sa solitude, leur laissant pour pasteur un de ceux qui l'avaient accompagné.

Digitized by Google

Il ne jouit pas longtemps du repos qu'il était allé chercher dans la retraite, et il fut bientôt après élevé, par l'ordre de Dieu, sur le siége épiscopal de Carres, en Mésopotamie. Cette ville avait eu plusieurs évêques éminents en piété; mais, quelques peines qu'ils eussent prises pour défricher cette terre, Abraham la trouva encore toute couverte d'épines par la corruption des mœurs et les superstitions païennes auxquelles la plupart des habitants demeuraient attachés. Il lui fallut des travaux infinis pour les faire renoncer à leurs erreurs. Enfin l'éclat de sa vertu et la force de sa parole, accompagnée de la bénédiction de Dieu, les convertirent presque tous, et il eut la consolation de voir cette ville idolâtre changée en une ville toute chrétienne.

Les travaux de l'épiscopat ne lui firent rien relâcher de la pénitence qu'il avait pratiquée dans la solitude. Il donnait la plus grande partie de la nuit à la prière et au chant des psaumes, et passait le reste assis sur un siége, où il prenait un peu de repos. Il ne mangeait qu'après l'office de vêpres, c'est-à-dire après le coucher du soleil, et toute sa nourriture était des herbes crues ou des fruits de la saison. Il vécut ainsi pendant tout le temps de son épiscopat, sans user jamais ni de pain, ni d'eau, ni de feu, ni de lit. Cette austérité n'était que pour lui : elle ne l'empêchait pas de prendre grand soin des autres. Il exerçait l'hospitalité d'une manière très-généreuse, et n'épargnait rien pour traiter ses hôtes : il les faisait manger dès midi, et se mettait à table avec eux; mais ce n'était que pour les servir et les exciter à manger.

L'empereur Théodose le Jeune, ayant ouï parler de lui, souhaita de le voir, et l'obligea de venir à Constantinople, où le prince et les princesses ses sœurs lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Le Saint y termina sa course par une mort heureuse, vers l'an 423.

PRATIQUE. Que de grâces nous avons reçues de Dieu! Témoignons-en notre reconnaissance en tâchant de gagner nos frères à son service : la charité sera la voix la plus puissante pour les toucher. Remplissons tous nos devoirs, et Dieu bénira la voix de nos actions.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous votre amour, afin que toutes nos actions publient qu'il faut vous aimer.

---

15 *février.* — S. FLAVIEN, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE. — V^e^ SIÈCLE.

Après la mort de S. Procle, patriarche de Constantinople, arrivée l'an 446, sous l'empire de Théodose le Jeune, Flavien, prêtre et trésorier de cette Église, fut choisi pour remplir cette place. Cette élection, qui eut une approbation universelle, déplut au premier

Digitized by Google

officier de la chambre de l'empereur, nommé Chrysaphe, qui était en grand crédit auprès de son maître, et prévenu contre Flavien. Après que celui-ci eut été sacré évêque, Chrysaphe porta l'empereur à lui demander les eulogies, ou un autre présent, à cause de son ordination. Flavien lui envoya quelques pains qu'il avait bénits, car cela s'appelait *eulogies*. Chrysaphe les rejeta avec mépris, et fit dire à Flavien que c'était de l'or que l'empereur demandait pour *eulogies*, et non pas du pain. L'évêque répondit qu'il n'avait point d'or, si ce n'était les vases sacrés; mais *vous savez bien*, ajouta-t-il, *que les biens de l'Église sont à Dieu, et destinés aux pauvres*.

Dès lors Chrysaphe résolut de mettre tout en œuvre pour faire déposer Flavien. Il fit tant par ses intrigues auprès de Théodose et de l'impératrice Eudoxie, que la princesse Pulchérie, qui soutenait le saint évêque, fut obligée de s'éloigner de la cour et d'abandonner la conduite des affaires.

L'engagement où Flavien se trouva l'année suivante de prendre la défense de la foi de l'Église contre l'hérésie d'Eutychès, fournit à Chrysaphe l'occasion qu'il cherchait. Eutychès, prêtre et abbé d'un monastère voisin de Constantinople, refusait d'admettre en Jésus-Christ deux natures, comme si la divinité et l'humanité eussent été confondues ensemble dans l'incarnation. Flavien, averti qu'Eutychès semait partout cette pernicieuse doctrine, le fit comparaître dans un concile qu'il avait assemblé à Constantinople. Après que les évêques se furent convaincus par ses réponses qu'il confondait les deux natures en Jésus-Christ, ils le pressèrent de rétracter son erreur, et, sur le refus qu'il en fit, ils le déposèrent du sacerdoce et l'excommunièrent.

Eutychès, au lieu de rentrer en lui-même, et de réparer le scandale de son erreur par un retour sincère à la foi de l'Église, s'opiniâtra de plus en plus à soutenir ce qu'il avait avancé. Appuyé de tout le crédit de Chrysaphe, il sut mettre l'empereur et l'impératrice dans ses intérêts. Il écrivit des lettres aux principaux évêques de l'Église, et particulièrement au pape S. Léon, où, dissimulant adroitement son erreur en déguisant la vérité des faits, il se donnait pour un homme injustement opprimé par la cabale de ses ennemis, à la tête desquels il mettait Flavien. L'empereur écrivit au pape sur le même sujet, S. Léon, sans se laisser prévenir, s'adressa à Flavien même, et lui demanda une relation simple et exacte de tout ce qui s'était passé. Notre Saint lui envoya les actes du concile de Constantinople, dont la lecture le convainquit pleinement de la vérité, qu'Eutychès lui avait déguisée.

Digitized by Google

Cependant Chrysaphe sollicita auprès de l'empereur la convocation d'un concile universel. Il l'obtint, et après s'être assuré de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, ennemi secret de S. Flavien, il lui fit donner le premier rang et la principale autorité dans le concile, en fit exclure le grand Théodoret, évêque de Cyr, et la plupart des prélats et des abbés dont on craignait les lumières et la fermeté, fit envoyer à Éphèse, où le concile était indiqué, deux commissaires de l'empereur avec des troupes, en apparence pour y maintenir le bon ordre et la tranquillité, mais en effet pour observer et intimider les évêques. Toutes les choses ainsi disposées, on assembla ce concile, que la postérité a appelé le *brigandage d'Éphèse*. Tout s'y passa au gré des ennemis de S. Flavien; les légats du pape ne purent obtenir qu'on y lût la lettre de S. Léon à ce patriarche, où la foi de l'Église était clairement exposée. La doctrine d'Eutychès fut approuvée, et lui-même rétabli dans tous ses droits. S. Flavien fut condamné et déposé de l'épiscopat, sans avoir la liberté de se défendre. Quand Dioscore commença à prononcer la sentence, plusieurs se jetèrent à ses genoux, le suppliant de n'en rien faire. Aussitôt il appela à son secours les commissaires de l'empereur, qui firent entrer une bande de soldats armés d'épées et de bâtons, avec des chaînes, comme pour emprisonner tous ceux qui oseraient résister. Une troupe de moines qui avaient à leur tête un abbé nommé Barsumas, homme livré à Chrysaphe et à Dioscore, augmentaient la confusion et le tumulte par leurs cris. Dans cette consternation, les évêques signèrent tout ce qu'on voulut. Il n'y eut que les légats du pape que nulle violence ne put obliger à consentir à l'injustice. Ils s'y opposèrent ouvertement, et reçurent l'acte par lequel S. Flavien appelait de la sentence de Dioscore au siége apostolique et à un concile libre. Cet appel mit les ennemis de notre Saint en fureur. Ils le chassèrent indignement du concile, après l'avoir maltraité à coups de pieds et de poings. Il fut traîné en prison, et de là conduit en exil; étant arrivé à Épipe, en Lydie, il mourut des mauvais traitements qu'il avait reçus.

PRATIQUE. Ce n'est point par la violence qu'il faut soutenir la vérité. Si nous sommes obligés de la défendre, que ce soit avec la douceur de Celui qui a voulu qu'on apprît de lui qu'il est doux et humble de cœur.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de ne point craindre la violence des hommes, et de ne jamais oublier que la foi nous doit être plus précieuse que notre vie.

Digitized by Google

16 *février*. — S. ÉLIE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — IVe siècle.

L'an 309 de Jésus-Christ, qui était le septième de la cruelle persécution excitée contre l'Église par Dioclétien, cinq chrétiens d'Égypte souffrirent le martyre à Césarée, en Palestine. Ils venaient de Sicile, où ils avaient accompagné les confesseurs condamnés à travailler aux mines de ce pays. Comme ils retournaient en Égypte, ils furent arrêtés aux portes de Césarée par les gardes, qui leur demandèrent qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils le déclarèrent sans détour. Aussitôt on les chargea de chaînes, et on les conduisit à l'empereur Maximin, qui était alors à Césarée; ils firent devant lui une généreuse confession de leur foi, et furent de là menés en prison.

Le lendemain, qui était le 16 février, le juge Firmilien se les fit amener avec le célèbre S. Pamphile et quelques autres confesseurs, qui étaient prisonniers depuis deux ans. Il éprouva d'abord la constance des Égyptiens par toutes sortes de tourments et par des machines que la cruauté des païens avait nouvellement inventées. Après avoir ainsi exercé le premier des cinq, il lui demanda son nom. Les martyrs, ne voulant pas déclarer leurs noms propres, qui étaient peut-être des noms de fausses divinités, avaient pris ceux de quelques prophètes, *Élie, Jérémie, Isaïe, Samuel*, et *Daniel*, pour montrer non-seulement par leurs œuvres, mais par leurs noms mêmes, qu'ils étaient de véritables Israélites. Celui qui était interrogé dit un de ces noms. Le juge, qui n'y entendait rien, passa outre, et lui demanda quel était son pays. Le martyr, suivant sa première pensée, répondit que c'était Jérusalem, entendant par là la Jérusalem céleste, dont les chrétiens sont citoyens. Firmilien, qui n'avait que des pensées terrestres, était fort en peine de savoir ce que c'était que cette ville; car le nom de Jérusalem était inconnu des païens depuis qu'Adrien avait donné le nom d'Élia à la ville qu'il avait bâtie auprès des ruines de l'ancienne Jerusalem. On lui fit souffrir de cruels tourments pour l'obliger de s'expliquer. Il répondit tranquillement, et comme s'il n'eût senti aucune douleur, que cette ville était la patrie des serviteurs de Dieu; qu'ils en étaient les seuls citoyens, et qu'elle était située à l'orient. Le juge s'imagina qu'il parlait de quelque ville où les chrétiens voulaient s'établir et se fortifier contre les Romains; il eût bien voulu pouvoir tirer de sa bouche quelques éclaircissements sur une chose qu'il croyait si importante au repos de l'État;

Digitized by Google

mais à la fin, voyant qu'il ne gagnait rien par ses demandes réitérées, ni par les fouets et les autres tourments, il condamna le martyr à perdre la tête. Ses quatre compagnons, après avoir soutenu le même combat, en sortirent victorieux comme lui, par une mort glorieuse.

Firmilien, qui était las de tant de supplices, et qui savait que Pamphile et ses compagnons avaient déjà souffert la question sans s'ébranler, se contenta de leur demander s'ils persistaient encore dans leur désobéissance; et, après avoir entendu leur dernière réponse, il les condamna au même supplice que les autres. Alors un jeune homme âgé de dix-huit ans, nommé *Porphyre*, domestique de S. Pamphile, ayant ouï prononcer la sentence de mort contre son maître, s'écria du milieu de la foule, demandant qu'au moins on permît que les corps des martyrs fussent enterrés. Le juge le fit approcher, et lui demanda s'il était chrétien. Il l'avoua: aussitôt le magistrat entra en fureur, le fit prendre, et, sans avoir pitié de sa grande jeunesse, il commanda aux bourreaux de le tourmenter de toutes leurs forces. On lui déchira les côtés jusqu'aux os et aux entrailles. Porphyre cependant ne disait mot, et ne jetait pas le moindre cri, comme s'il n'eût senti aucune douleur. Une si grande patience ne fit qu'irriter le juge; et, comme il désespéra de pouvoir le vaincre, il le condamna à être brûlé vif à petit feu. Le jeune homme, plein de l'esprit de Dieu, conserva au milieu du feu qui l'environnait de loin, un visage serein, et quand la flamme le gagna, il dit tout haut : « Jésus, Fils de Dieu, secourez-moi; » puis il garda le silence, souffrant avec constance jusqu'au dernier soupir.

Il y avait là un chrétien nommé *Séleucus*, originaire de Cappadoce, lequel avait porté les armes dans les troupes romaines. Il exerçait toutes sortes de bonnes œuvres: Il avait déjà été persécuté pour le nom de Jésus-Christ. Ayant été présent à la mort de S. Porphyre, il en alla porter la nouvelle à S. Pamphile; et, comme il donna le baiser de paix à un des martyrs de sa compagnie, il fut arrêté par les soldats et emmené au gouverneur, qui lui fit sur-le-champ trancher la tête.

PRATIQUE. La terre que nous habitons n'est pas notre patrie; pourquoi donc y sommes-nous si attachés? Pensons à la Jérusalem céleste : c'est là notre pays. Regardons les calomnies, les afflictions, les persécutions comme des moyens pour y parvenir bientôt, et nous ne les appréhenderons point.

PRIÈRE. Oui, Seigneur, le ciel est notre patrie, et vous nous en avez montré le chemin. Votre croix est comme l'échelle pour y monter. Donnez-nous la force de vous suivre. Que notre cœur, nos pensées et nos désirs s'y portent sans cesse.

Digitized by Google

17 *février*. — S. AUXENCE, SOLITAIRE. — V^e^ siècle.

Auxence était Syrien de naissance. Après avoir été élevé dans la science et la piété chrétienne, il vint à Constantinople, du temps de Théodose le jeune, pour voir un de ses oncles, officier dans les gardes de l'empereur. L'ayant trouvé mort, il prit parti dans la quatrième compagnie des gardes. Il sut conserver dans la profession des armes les sentiments de piété qu'on lui avait inspirés dès son enfance, de sorte qu'il était tout ensemble un brave soldat et un humble chrétien. Après être demeuré quatre à cinq ans à Constantinople, il se retira sur un rocher de la montagne d'Oxie, à trois lieues et demie de Chalcédoine. Il vivait là exposé aux injures de l'air, et vêtu seulement d'une peau de bête. Toute son occupation était la prière et la méditation des choses divines. Il y fut découvert un mois après par des enfants qui cherchaient sur une montagne quelques brebis qu'ils avaient perdues, et qu'il leur fit retrouver. Les enfants racontèrent à leurs parents ce qu'ils avaient vu. Le bruit s'en répandit dans tout le voisinage, et l'on accourut pour voir le saint solitaire. Ces bonnes gens, touchés de l'incommodité qu'il souffrait sur cette roche, le prièrent de monter sur le sommet de la montagne, où ils lui bâtirent une petite cellule. Il la fit fermer par dehors, pour n'avoir pas la liberté de sortir. Ils le venaient voir souvent pour lui demander ses avis et sa bénédiction, et le Saint leur parlait par une petite fenêtre.

Il y avait environ dix ans qu'il demeurait dans cette solitude, lorsque l'empereur Marcien, successeur de Théodose, assembla le concile de Chalcédoine, à l'occasion de l'hérésie d'Eutychès. L'empereur et les évêques du concile, à qui l'on avait donné des soupçons contre la foi d'Auxence, lui mandèrent de s'y rendre; mais il refusa d'y aller, disant que le partage des solitaires n'était pas d'instruire, mais d'être instruits par les évêques. Sur cette réponse, l'empereur envoya des ecclésiastiques et des moines, accompagnés de quelques soldats, avec ordre, s'il refusait de venir, de l'amener de force. Auxence, voyant qu'on se préparait à lui faire violence, demanda de quoi il était coupable. On lui répondit qu'on désirait qu'il s'expliquât sur les contestations qui troublaient l'Église, et pour lesquelles le concile était assemblé, et que le refus opiniâtre qu'il faisait d'obéir rendait sa foi suspecte. Alors ce Saint fit tout haut sa profession de foi, qui était très-orthodoxe; mais on ne s'en contenta point, et l'on fit venir des ouvriers

Digitized by Google

pour percer sa cellule. Il se rendit enfin à ce qu'on demandait de lui; ses austérités et cette prison volontaire à laquelle il s'était condamné l'avaient réduit à un état qui faisait pitié. A peine pouvait-il se soutenir, et son corps était couvert d'ulcères : c'est pourquoi on le mit sur un chariot. Il fit en chemin plusieurs guérisons miraculeuses qui étonnèrent ceux qui l'accompagnaient; mais ils étaient tous si prévenus contre lui, qu'ils le traitèrent de séducteur et d'enchanteur; à quoi il répondit, sans s'émouvoir, qu'il n'était point séducteur, mais serviteur de Dieu, et que sa foi était pure.

L'empereur Marcien voulut voir le saint solitaire. Il le fit venir en un lieu proche de Constantinople. Lorsqu'il vit cet homme illustre par tant de miracles, réduit par les austérités de sa pénitence en un état qui faisait compassion, il conçut un respect sincère pour sa personne. Il eut deux entretiens avec lui en différents jours. Il le pressa, dans le second, de lui dire s'il recevait les décisions du concile de Chalcédoine. « Auxence, dit l'auteur de sa Vie, qui ne savait encore ce qu'elles contenaient, et à qui l'on avait fait entendre que l'erreur y avait été favorisée, répondit : « Si le concile n'a rien décidé de contraire à ce qu'ont ordonné les trois cent dix-huit évêques assemblés à Nicée, s'il a déclaré que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est véritablement incarné, et s'il n'a pas ôté à la sainte Vierge la qualité de Mère de Dieu, en ce cas je communiquerai avec lui, j'entrerai dans ses sentiments, et j'en rendrai grâces à Dieu et à votre piété. » L'empereur l'embrassa aussitôt, et le fit conduire avec honneur dans la grande église de Constantinople, où le patriarche eut ordre de lui faire lire les actes du concile. Auxence les lut avec attention, et, après les avoir considérés en la présence de Dieu, il déclara publiquement qu'il s'y soumettait de tout son cœur. Après cette déclaration, il ne pensa plus qu'à rentrer dans la retraite, où il mourut l'an 470 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Un chrétien doit être toujours prêt à rendre compte de sa foi; et quand sa langue se tait sur ce sujet, il faut que ses actions parlent et en rendent témoignage.

PRIÈRE. Seigneur, augmentez notre foi, et ne permettez pas que nos actions y soient contraires; mais faites qu'elles publient que nous croyons en vous et que nous vous aimons.

---

18 *février*. — S. SIMÉON, ÉVÊQUE ET MARTYR. — 1er siècle.

S. Siméon ou Simon était frère de S. Jacques le Mineur, de S. Jude et de Joseph, appelé autrement José.

Digitized by Google

On a tout lieu de croire qu'il fut, aussi bien que son père, sa mère et ses frères, du nombre des disciples de Jésus-Christ, et qu'il reçut le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte avec les autres disciples, après avoir persévéré avec eux dans la prière depuis l'ascension du Sauveur.

S. Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, ayant souffert le martyre l'an 62 de Jésus-Christ, les apôtres, les disciples et les parents de Notre-Seigneur s'assemblèrent pour lui donner un successeur, et ils élurent tout d'une voix S. Siméon son frère. Quatre ans après qu'il eut pris le gouvernement de cette Église, on vit s'élever en Judée les troubles qui causèrent une guerre si funeste à la nation juive. Les séditieux de Jérusalem étant devenus les plus forts, tuèrent ceux qui voulaient la paix avec les Romains, dont ils égorgèrent la garnison contre la parole donnée. Cestius, général romain, vint mettre le siége devant Jérusalem; mais il la trouva si bien défendue, qu'il fut obligé de se retirer. Dieu le permit ainsi pour donner lieu à la retraite des chrétiens, parce qu'il ne voulait pas que ses fidèles serviteurs fussent enveloppés dans la ruine de cette ville. Ils prirent ce temps pour sortir de Jérusalem, selon l'avertissement de Jésus-Christ, et se retirèrent, sous la conduite de S. Siméon, leur évêque, dans la ville de Pella, au delà du Jourdain, avant ce funeste siége où tant de milliers de Juifs périrent misérablement. Après la ruine de Jérusalem, ils repassèrent le Jourdain, et revinrent habiter au milieu des débris de cette malheureuse ville, et l'on y vit refleurir l'Église de Jésus-Christ, composée d'un très-grand nombre de Juifs qui avaient embrassé la foi.

S. Siméon gouverna cette Église jusqu'au temps de l'empereur Trajan, sans qu'on sache comment il échappa aux recherches que Vespasien et Domitien firent faire de tous ceux de la race de David. Enfin, Trajan continuant les mêmes recherches, notre Saint fut déféré à Attique, gouverneur de la Palestine, comme descendant de David et comme chrétien. Après avoir résisté à de longs et cruels tourments, il fut condamné à être crucifié, quoiqu'il fût âgé de cent vingt ans, et eut la gloire, en donnant sa vie pour Jésus-Christ, de mourir par le même supplice que son divin Maître, l'an 107.

PRATIQUE. Nous avons l'honneur d'être frères et sœurs en Jésus-Christ, si nous faisons la volonté de son Père; c'est le Sauveur lui-même qui nous en assure. Comment laissons-nous perdre un si grand avantage?

PRIÈRE. Seigneur, votre volonté est que nous portions continuellement notre croix. Portez-la avec nous, et elle deviendra légère.

Digitized by Google

19 *février*. — S. LÉON, MARTYR. — III^e^ siècle.

Il y avait à Patare, ville de Lycie, un serviteur de Dieu nommé Léon, qui avait passé tout le temps de sa jeunesse dans la retraite, la chasteté et la mortification chrétiennes. Depuis qu'il avait été spectateur du glorieux martyre que S. Paregoire avait souffert à Patare, il lui portait une sainte envie, et il était affligé de n'avoir pas été le compagnon de ses combats. L'occasion qu'il attendait avec une espèce d'impatience se présenta enfin. L'intendant de la ville de Patare fit célébrer une fête en l'honneur du faux dieu Sérapis, et il voulut contraindre les chrétiens d'y prendre part. Léon, voyant le peuple courir en foule, en eut une extrême douleur. Pour lui, il allait adorer le vrai Dieu sur le tombeau de S. Paregoire. Il le faisait d'abord assez secrètement; mais Dieu lui ayant fait connaître en songe qu'enfin le temps de son martyre était venu, il traversa hardiment la place publique pour aller au tombeau. En passant il vit autour du temple de la Fortune quantité de lampes et de petits cierges allumés. Transporté d'un saint zèle, il brisa les lampes, jeta par terre les cierges et marcha dessus, en disant aux idolâtres : « Si vos dieux ont quelque puissance, qu'ils se défendent. » Ensuite il continua son chemin. Cette action de Léon n'était pas selon les règles ordinaires de l'Église; mais, tout en honorant ce Saint comme martyr, elle nous apprend que nous devons attribuer son action, non à un zèle mal réglé, mais à un mouvement extraordinaire de l'esprit de Dieu, qui est au-dessus de toutes les lois.

On alla aussitôt en avertir l'intendant, qui commanda à des soldats de l'arrêter à son retour, et de l'amener devant lui. Dès qu'il le vit, il lui fit des reproches de ce qu'il avait osé attaquer la religion des dieux célestes et violer les lois des empereurs. « Vous me parlez des dieux célestes, répondit Léon, comme s'il y en avait plusieurs; mais vous vous trompez, il n'y a qu'un Dieu, maître du ciel et de la terre. Le culte qui lui plaît, c'est un cœur contrit et une âme profondément humiliée devant lui. Les lampes et les cierges que vous allumez devant les idoles sont fort inutiles, puisque ces statues n'ont aucun sentiment. » L'intendant lui dit : « Répondez aux accusations dont on vous charge, et ne vous mêlez pas de prêcher ici votre christianisme. Il faut, ou que vous sacrifiiez tout à l'heure aux dieux, à l'exemple de ceux que vous voyez, ou que vous portiez la peine de votre attentat. » Léon ré-

Digitized by Google

pondit : « Tous ces gens-là ne sont point ma règle ; je suis chrétien ; je m'en tiens à ce qu'enseignent les apôtres. Si c'est ce que vous voulez punir en moi, vous pouvez le faire dès ce moment. Les tourments dont vous me menacez ne me feront point changer, Je suis prêt à souffrir tout, parce que je sais que la vie future s'acquiert par les souffrances. »

Ces discours irritèrent contre lui la multitude des Juifs et des Gentils qui étaient là présents. Ils crièrent qu'il fallait l'empêcher de parler si librement. L'intendant, après avoir essayé inutilement de le persuader par ses belles promesses, lui fit déchirer le corps à coups de fouets, sans que le martyr jetât le moindre soupir ; ensuite il le fit lier par les pieds, et recommanda qu'il fût traîné sur des cailloux : ce qui fut exécuté sur-le-champ. Léon, voyant ses désirs accomplis, remercia Dieu tout haut de ce qu'il lui accordait la grâce du martyre pour expier ses péchés passés. Il le supplia de pardonner à ceux qui le faisaient mourir, et de leur faire la grâce de le reconnaître pour leur Dieu ; et après avoir dit *Amen* il rendit l'esprit, et alla rejoindre le saint martyr Paregoire. On ne connaît pas la date de cette mort glorieuse : on sait seulement qu'elle eut lieu dans le III^e^ siècle.

PRATIQUE. La dévotion qui n'est qu'extérieure est indigne de Dieu, et ne sert qu'à nous séduire. Dieu est esprit, il veut être adoré en esprit et en vérité.

PRIÈRE. Rendez-nous, Seigneur, de véritables adorateurs, afin que nous vous servions comme vous le voulez. Faites-nous marcher par la voie étroite de la croix, puisque c'est la seule qui conduit à vous.

---

20 *février*. — S. MOISE, SOLITAIRE. — IV^e^ siècle.

Moïse était d'Éthiopie. Il n'eut dans sa jeunesse que de mauvaises inclinations ; il fut d'abord esclave d'un bourgeois, qui le chassa de chez lui à cause de ses larcins et de ses déréglements ; ensuite il devint chef d'une troupe de voleurs.

Tel était Moïse laissé à lui-même. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de 25 à 30 ans. Ce fut alors que Dieu jeta sur lui un regard de miséricorde pour le tirer de cet abîme de misère où la corruption de son cœur l'avait plongé. On ne sait pas bien quelle fut l'occasion d'un changement si merveilleux ; mais Dieu le toucha si puissamment, que, renonçant tout à coup à ses désordres, il se retira dans le désert de Scété pour y faire pénitence.

Moïse, toujours tremblant à la vue de ses péchés, se livrait aux plus rudes exercices de la pénitence ; il ne mangeait par jour que

Digitized by Google

douze onces de pain, sans aucune autre nourriture, travaillait beaucoup et faisait de fréquentes prières. L'esprit de charité dont il était rempli et la vue de ses propres misères le rendaient très-réservé à juger les autres. On raconte à ce sujet qu'un solitaire de Scété ayant commis quelque grande faute, les Pères s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. On y appela Moïse, qui refusa d'abord de s'y rendre; mais, après des instances réitérées, il y alla, portant sur son dos un panier plein de sable. Les autres solitaires, fort étonnés, lui demandèrent ce que c'était : « Ce sont, dit-il, mes péchés que je porte derrière moi, et que je ne vois pas et l'on me fait venir ici pour juger les péchés des autres. » Cette parabole fit rentrer chacun en soi-même, et personne n'osa condamner le coupable.

Il donnait cet avis aux frères : « Il y a quatre choses qu'un solitaire doit principalement observer : pratiquer les commandements de Dieu, garder le silence, s'humilier, souffrir les incommodités de la pauvreté. Il y en a encore quatre autres, mais fort difficiles : pleurer continuellement, se souvenir toujours de ses péchés, se mortifier en tout, avoir sans cesse la mort devant les yeux. »

Le désert de Scété était assez proche des Maziques, peuple barbare et très-cruel. Les solitaires étaient continuellement exposés à leurs attaques; sur quoi Moïse leur disait : « Si nous observons les règlements de nos Pères, je vous promets, par la confiance que j'ai en Dieu, que les barbares ne viendront point à Scété; mais que, si nous les violons, ce lieu-ci sera désolé. » Ce qu'il avait prédit arriva. Le relâchement s'introduisit peu à peu dans cette solitude, et Dieu n'arrêta plus la fureur de ces peuples, qu'il avait jusque-là retenus. Un jour que Moïse s'entretenait avec sept solitaires, il leur dit : « Les barbares viendront aujourd'hui à Scété; allez, prenez la fuite. — Et vous, mon Père, lui dirent-ils, ne vous enfuyez-vous pas aussi? » Il leur repartit : « Il y a bien longtemps que j'attends ce jour-ci, pour vérifier ce que Jésus-Christ, mon Dieu, a dit : « Tous ceux qui frappent par l'épée mourront par l'épée. » Il voulait dire qu'ayant autrefois commis toute sorte de crimes, il s'attendait, selon la parole de Jésus-Christ, à finir ses jours par une mort violente. Les frères lui dirent : « Nous ne nous enfuirons pas non plus, et nous mourrons avec vous. — Je n'en suis pas cause, repartit le Saint; c'est à vous de voir ce que vous aurez à faire. » Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, les barbares fondirent sur eux et les tuèrent tous, excepté un seul, qui s'était caché par crainte derrière des nattes. Ainsi mourut Moïse, à l'âge de 78 ans, au commencement du v^e^ siècle.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. On prend plaisir à lire les Vies des Saints; mais on pense peu à les imiter. Ils étaient hommes comme nous : ayons honte de ne pas faire comme eux. 2. La pénitence et la prière sont de puissantes armes contre les tentations. Mais mettons surtout notre confiance en Jésus-Christ, et il ne nous abandonnera pas.

PRIÈRE. Nous ne pouvons rien sans vous, Seigneur; ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal.

---

21 *février*. — S. FLAVIEN, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE. — IVe siècle.

Flavien était d'une famille considérable d'Antioche. Son père, qu'il perdit fort jeune, lui laissa de grands biens; mais Dieu le préserva par sa grâce des périls infinis auxquels les richesses et la liberté exposent un jeune homme. Il renonça à la vie sensuelle qu'il menait, et travailla à dompter sa chair par le jeûne et les autres mortifications; mais il garda toujours une sage modération, et en refusant à son corps tout ce qui pouvait le porter à se révolter contre l'esprit, il lui accordait ce qui était nécessaire pour entretenir sa santé, afin de pouvoir l'employer utilement pour le service de Dieu. Il observa constamment ce genre de vie jusqu'à la mort, et le temps de la vieillesse, où il n'avait plus les mêmes dangers à craindre, n'y apporta aucun adoucissement.

La haute idée qu'on avait de sa vertu et de ses talents le fit choisir pour successeur de S. Mélèce, qui mourut l'an 381. Flavien ne fut pas plutôt élevé sur le siége épiscopal d'Antioche, qu'il s'appliqua avec un zèle infatigable à remplir les devoirs de son ministère. On voyait revivre dans toute sa conduite les vertus de son prédécesseur. Son attention et sa vigilance s'étendaient à tous les besoins de son troupeau. La maison paternelle, qu'il avait conservée, était l'asile de tous ceux qui étaient persécutés pour la vérité. Il était également puissant en œuvres et en paroles; et ses discours, pleins de gravité et de douceur, étant soutenus des exemples de sa vie, avaient une force merveilleuse pour toucher les cœurs. Néanmoins son humilité et le désir de contribuer en tout ce qu'il pouvait au salut de son peuple, lui firent chercher ailleurs des secours pour la prédication de la parole de Dieu. Comme il connaissait les rares talents de S. Jean Chrysostome, il l'ordonna prêtre, et voulut qu'il partageât avec lui l'exercice du saint ministère.

Il n'y avait guère plus d'un an que Flavien avait procuré un si grand bien à Antioche, lorsque l'extrême danger où cette ville se trouva, en 387, d'être ruinée, réclama de sa charité pastorale un autre service, qu'on regarde avec raison comme l'action la plus

Digitized by Google

éclatante de toute sa vie. L'empereur Théodose avait été obligé d'établir de nouveaux impôts pour subvenir aux frais de diverses guerres qu'il avait à soutenir. La rigueur avec laquelle on levait ces impôts mit le peuple d'Antioche en fureur : on renversa et l'on traîna par les rues les statues de l'empereur, des princes ses enfants et de Flaccille son épouse, morte auparavant, princesse dont la mémoire était en bénédiction dans tout l'empire à cause de sa vertu. L'émotion fut telle par toute la ville, que les magistrats n'osèrent s'y opposer, ni même se montrer, craignant pour leur propre vie. Quand le feu de la sédition se fut un peu ralenti, le peuple passa presque tout à coup de l'excès de la fureur à la plus grande consternation. On s'attendait aux plus rigoureuses extrémités. En même temps les magistrats de la ville, qui commençaient à rechercher les coupables, augmentèrent partout la terreur. Les uns abandonnaient la ville et s'enfuyaient en divers lieux ; les autres se cachaient dans les maisons ; personne n'osait paraître dans les rues, et les places publiques étaient désertes. Dans cette affliction, Antioche ne vit d'autre moyen de salut que de prier saint Flavien d'intercéder pour elle auprès du prince justement irrité. Le saint évêque, malgré son grand âge et ses infirmités, résolut d'aller à la cour pour essayer d'adoucir l'empereur. Il partit dans une saison fort incommode (car c'était un peu avant le carême), laissant sa sœur très-malade.

Lorsque Flavien fut admis à l'audience de l'empereur, il se tint éloigné, baissant les yeux, répandant des larmes, et cachant son visage de honte, comme s'il eût été coupable du crime d'Antioche. L'empereur vint à lui le premier, et, prenant la parole comme pour se justifier lui-même, il lui représenta avec beaucoup de douceur et de gravité les grâces qu'il avait faites à la ville d'Antioche, ajoutant à chaque bienfait qu'il racontait : « Est-ce donc là leur reconnaissance? Que leur ai-je fait pour mériter de leur part un tel traitement? N'ai-je pas toujours préféré Antioche à toutes les autres villes, et même à celle où je suis né? » A ces mots, le saint évêque, soupirant amèrement, et redoublant ses larmes, avoua sans détour les crimes de ses concitoyens, et reconnut que les plus grands supplices n'égaleraient jamais l'énormité de leur ingratitude : « mais plus le crime est grand, ajouta-t-il, plus il vous sera glorieux de pardonner. Vous pouvez en cette occasion orner votre tête d'une couronne plus brillante que celle que vous portez, puisque vous la devez en partie à la générosité d'un autre; au lieu que celle-ci sera le fruit de votre seule vertu. On a renversé vos statues; mais vous pouvez

Digitized by Google

en élever de plus précieuses dans le cœur de vos sujets, et avoir autant de statues vivantes qu'il y a d'hommes soumis à votre empire. »

Ensuite il lui rapporta l'exemple de Constantin, qui, pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierre, ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé. « Quelle gloire pour vous, ajouta Flavien, quand un jour on dira qu'une si grande ville étant coupable, tous les habitants consternés, les magistrats, les gouverneurs, les juges, personne n'osant ouvrir la bouche, un vieillard revêtu du sacerdoce de Dieu s'est montré, et a touché le prince par sa seule présence, et par un discours simple et sans raisonnement! Car notre ville, seigneur, ne vous fait pas peu d'honneur en me chargeant de cette députation : puisqu'elle juge que vous faites plus de cas des prêtres du Seigneur, quelque méprisables qu'ils soient par eux-mêmes, que de tous vos autres sujets. Mais ce n'est pas seulement le peuple d'Antioche qui m'a député vers vous ; c'est le Maître des Anges qui m'a commandé d'y venir, pour vous dire de sa part que, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés. Pensez donc à ce jour terrible où tous les hommes rendront compte de leurs actions ; pensez que si vous avez quelques péchés à expier, vous le pouvez sans aucune peine, en prononçant un arrêt de miséricorde et de douceur. »

Ce discours de Flavien pénétra le cœur de Théodose. Il ne put retenir ses larmes, et il répondit au saint évêque : « Si le Fils de Dieu, attaché en croix par ceux qu'il avait comblés de grâces, a bien voulu prier pour eux, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets, moi qui ne suis qu'un homme comme eux? » Flavien, plein de reconnaisance, se prosterna, et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par cet acte de clémence ; et, comme ce prélat témoignait quelque désir de passer la fête à Constantinople, Théodose le pressa de partir. « Allez, lui dit-il, les consoler par votre présence ; je sais qu'ils sont dans le trouble et dans la crainte ; quand ils verront le pilote, ils se tiendront assurés contre la tempête. »

Son arrivée à Antioche fut comme un triomphe. Il y eut des illuminations par toute la ville, la place publique fut ornée de festons, et l'on sema des herbes odoriférantes dans toutes les rues où il devait passer. Enfin il eut la joie de retrouver en vie sa sœur, qu'il avait laissée mourante.

Digitized by Google

Ce saint pasteur continua de travailler pour le salut de son peuple jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 404; il avait gouverné l'Église d'Antioche pendant 23 ans.

PRATIQUES. 1. Renonçons à tous les plaisirs, et domptons notre chair par la pénitence; mais n'allons pas jusqu'à nous rendre incapables des devoirs de notre état. Il faut craindre la lâcheté, et éviter l'indiscrétion. 2. C'est un grand péché que de manquer au respect et à l'obéissance que Dieu nous recommande de rendre aux princes, qui sont ses images; et souvent Dieu le punit dès cette vie même.

PRIÈRE. Seigneur, ne permettez pas que des chrétiens soient assez malheureux pour manquer de fidélité aux princes que vous leur avez donnés pour les gouverner. Ne permettez pas que les princes oublient qu'ils sont chrétiens,, et qu'ils doivent être les pères de leurs peuples.

---

22 *fév.* — CHAIRE DE S. PIERRE A ANTIOCHE. — 1er siècle

Antioche était la capitale de l'Orient; et ce fut en cette ville que les disciples de Jésus-Christ prirent pour la première fois le nom de Chrétiens. Quoique S. Luc ne dise rien de la prédication de S. Pierre à Antioche, l'antiquité a cru que la fondation de cette Église était due à ce saint apôtre, et qu'il l'avait gouvernée pendant plusieurs années, avant d'aller établir son siége à Rome, capitale de tout l'empire. C'est le sujet de la fête d'aujourd'hui. On y honore la mémoire de l'épiscopat de S. Pierre à Antioche, comme on a honoré, le 18 janvier, celle de l'épiscopat de S. Pierre à Rome. (*Voyez ce qu'on en a dit*, page 66.)

PRATIQUE. C'est à Antioche que les disciples de Jésus-Christ ont commencé à être appelés chrétiens. Nous avons l'honneur de porter ce nom, ne le déshonorons pas par une vie contraire à celle dont Jésus-Christ, notre chef, nous a donné l'exemple.

PRIÈRE. Nous avons l'honneur de porter votre nom, Seigneur : c'est une obligation pour nous de marcher sur vos pas; nous ne pouvons le faire sans vous.

---

23 *février*. — S. NILAMMON. — IVe et Ve siècles.

Nilammon vivait renfermé dans une cellule auprès de Gérès, petite ville de la basse Égypte. Les habitants de cette ville, après la mort de leur évêque, le choisirent pour lui succéder; mais ils ne purent jamais l'y faire consentir, tant il était persuadé de son indignité et effrayé des dangers de l'épiscopat. Pour se délivrer de leurs importunités, il prit le parti de fermer la porte de sa cellule, sans vouloir l'ouvrir à personne.

Sur ces entrefaites, Théophile, patriarche d'Alexandrie, arriva à Gérès. A la prière des habitants, il alla trouver Nilammon, lui conseilla de se rendre et de recevoir l'ordination de ses mains

Digitized by Google

Nilammon s'en excusa plusieurs fois; et voyant qu'il ne pouvait persuader Théophile, il lui dit : « Demain, mon père, vous ferez ce qu'il vous plaira; permettez-moi de disposer aujourd'hui de mes affaires. » Théophile revint le lendemain : suivant la convention, il lui dit d'ouvrir sa porte. « Prions auparavant, » répondit Nilammon. « C'est bien dit, » répliqua Théophile, et il se mit en prière. La journée se passa ainsi. Théophile et ceux qui étaient avec lui hors de sa cellule, après avoir attendu longtemps, appelèrent Nilammon à haute voix; mais il ne répondit point; ils ôtèrent enfin les pierres, ouvrirent la porte, et le trouvèrent mort.

Un événement si imprévu étonna d'abord tout le monde; mais bientôt après on fut persuadé qu'il avait demandé à Dieu de le délivrer plutôt de la vie que de l'exposer aux dangers de l'épiscopat, et on ne pensa plus qu'à admirer le rare exemple que ce saint venait de donner au monde. On le revêtit d'habits précieux, on l'enterra aux dépens du public; on bâtit une église sur son tombeau, et on célébra tous les ans le jour de cette bienheureuse mort, arrivée l'an 402.

Pratique. Pour juger sainement du ministère ecclésiastique, il faut le regarder comme un ministère redoutable aux Anges mêmes, et si l'on est bien pénétré de ce sentiment, on sera bien éloigné de porter envie à ceux qui en sont revêtus.

Prière. Si vous ne remplissez de votre crainte les pasteurs de votre Église, Seigneur, ils ne seront que des mercenaires : inspirez-leur une sainte terreur, afin qu'ils travaillent autement pour nous et pour eux-mêmes.

---

24 *février*. — S. MATHIAS, APÔTRE. — I^er^ siècle.

S. Mathias eut le bonheur de s'attacher à la suite de Jésus-Christ dès le commencement de sa prédication; mais il ne fut pas du nombre des douze que le Sauveur choisit pour apôtres : on croit qu'il était un des soixante-douze disciples, et ce ne fut qu'après l'ascension de Jésus-Christ qu'il fut élevé à l'apostolat de la manière qui est rapportée au premier chapitre des Actes des Apôtres.

Après que le Sauveur eut été enlevé au ciel, ses disciples retournèrent à Jérusalem, et se renfermèrent dans une maison pour y attendre la descente du Saint-Esprit. Ils étaient dans une chambre haute, au nombre d'environ cent vingt, persévérant tous en union d'esprit dans la prière, avec Marie, mère de Jésus, et ses frères, c'est-à-dire ses cousins germains. Alors Pierre, s'étant levé au milieu de l'assemblée, dit : « Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture, par la bouche de David, touchant Judas, qui a été le chef et le guide de ceux qui ont pris

Digitized by Google

Jésus, soit accompli. Il était dans le même rang que nous; il avait été appelé aux fonctions du même ministère; et, après avoir acquis un champ du prix de son péché, il s'est pendu, son corps s'est ouvert, et toutes ses entrailles se sont répandues. Car il est écrit dans le livre des Psaumes : « Que sa demeure devienne déserte : « qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place « dans l'épiscopat. « Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'à ce jour, que nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit, comme nous, témoin de sa résurrection. » Après ce discours de S. Pierre, les disciples proposèrent deux sujets, Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias; et, se mettant tous en prière, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi pour entrer dans ce ministère et dans l'apostolat, dont Judas est déchu par son crime. » Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres.

Telle est l'histoire de l'élection de S. Mathias, dans laquelle le Saint-Esprit nous a tracé un modèle admirable de la manière dont se doit faire le choix des ministres du Seigneur. On ne connaît point ici les sollicitations et les brigues. Personne ne se présente pour remplir cette place. L'assemblée procède à l'élection dans un esprit d'ordre et de paix; les vues humaines n'y entrent pour rien: les disciples veulent que Dieu décide, persuadés qu'il n'appartient qu'à Celui qui connaît le fond des cœurs de choisir et d'appeler ses ministres. C'est pour cela qu'après s'être adressés à lui par une prière courte mais pleine de foi, ils emploient le sort, où Dieu fait tout, et ne laisse rien à faire aux lumières et à l'industrie de l'homme.

Nous n'avons rien de certain sur le détail des actions de S. Mathias: on sait seulement qu'après avoir reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, il alla prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, et qu'il se consacra pendant tout le reste de sa vie aux travaux de l'apostolat, auquel Dieu l'avait appelé. S. Clément d'Alexandrie rapporte de lui cette sentence : « Il faut combattre contre sa chair, et la dompter entièrement, en ne lui accordant rien de ce que demandent les désirs déréglés de la sensualité, et il faut au contraire fortifier et faire croître l'âme par la foi. »

PRATIQUES. 1. La conduite des Apôtres nous apprend que nous devons prier beaucoup quand nous entreprenons quelque chose, afin que nous accomplissions la volonté de Dieu, et non pas la nôtre. 2. Il faut souvent demander à Dieu de saints

Digitized by Google

ministres, des pasteurs vigilants et désintéressés, des confesseurs fermes et éclairés, des prédicateurs de l'Évangile. C'est particulièrement dans les Quatre-Temps que l'on doit redoubler ses prières à cette intention.

PRIÈRE. Mon Dieu, donnez-nous un cœur qui cherche sincèrement à connaître votre sainte volonté, et la grâce qui nous la fasse donner. Donnez-nous des ministres choisis par votre Saint-Esprit, et qui en soient remplis.

---

25 *février*. — S. CÉSAIRE, MÉDECIN. — IVe siècle.

Césaire était frère puîné de S. Grégoire de Nazianze. Après avoir été élevé d'une manière fort chrétienne, il alla à Alexandrie pour se perfectionner dans les sciences. Lorsqu'il eut achevé ses études, il voulut, avant de retourner dans son pays, faire quelque séjour à Constantinople. Son mérite et son extérieur avantageux lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection de tout le monde. On lui offrit des honneurs publics, une noble alliance et la dignité de sénateur. On fit supplier l'empereur d'arrêter Césaire en qualité de médecin: ce qu'il accorda; mais Grégoire, son frère, qui était venu le joindre à Constantinople, lui persuada de renoncer à tous les avantages qu'on lui offrait, pour aller servir sa patrie. Il revint donc à Nazianze avec S. Grégoire; mais après y avoir consacré les prémices de son art au service de ses concitoyens, son inclination le porta à aller à la cour. Ses parents, ainsi que son frère, en furent affligés, jugeant qu'il est plus avantageux et plus noble d'être des derniers de la maison de Dieu que d'être le premier dans le palais d'un empereur.

Césaire suivit son penchant. Il parvint en peu de temps au rang de premier médecin et de favori de l'empereur. Sa probité, sa générosité, ses manières obligeantes, lui firent autant d'amis qu'il y avait de personnes de qualité. Cependant la gloire et les délices au milieu desquelles il vivait ne lui corrompirent point le cœur. Il n'estimait rien de grand que d'être chrétien et de le paraître. Il soulageait par ses libéralités beaucoup de pauvres, et les tirait même de la pauvreté. Jamais il ne refusa rien à personne; et la facilité avec laquelle il donnait ce qu'on lui demandait, faisait qu'on se repentait souvent de ne lui avoir pas demandé davantage. Il savait se maintenir auprès des grands; mais ce n'était jamais aux dépens de la vérité, dont il prenait toujours les intérêts, et pour la défense de laquelle il eut plusieurs combats à soutenir. Telle fut la conduite que Césaire garda à la cour. Cependant Grégoire ne pouvait s'en contenter; et, envisageant avec frayeur les dangers qui l'environnaient, il ne cessait de lui écrire pour l'en retirer. S. Basile, intime ami de Grégoire, faisait la même

Digitized by Google

chose. Césaire recevait fort bien les avis qui lui venaient de personnes si chères, mais il différait toujours de les exécuter; et il fallut un coup de la main de Dieu pour lui faire prendre enfin sa résolution.

Après avoir été trésorier des domaines de l'empereur Valens, il fut nommé intendant de la Bithynie. Il se trouva enveloppé dans un violent tremblement de terre, qui arriva à Nicée, ville de cette province : il y perdit une partie de son bien, et ne se sauva lui-même que par une espèce de miracle, ayant été enseveli sous des ruines dont il ne reçut que quelques blessures, qui marquaient le danger dont Dieu l'avait délivré. S. Grégoire profita de cette occasion pour le presser de nouveau de se donner entièrement à Dieu. S. Basile, se joignant à son ami, écrivit à Césaire une lettre très-pressante, où il lui dit, entre autres choses, qu'il est obligé plus que tout autre de servir Dieu comme une personne ressuscitée, puisqu'il venait de le retirer de la mort. Les vœux de ces deux Saints furent exaucés. Césaire fit savoir à son frère qu'enfin il était résolu de se consacrer entièrement à Dieu et de quitter le service d'un roi de la terre pour s'attacher à celui du Roi du ciel.

Dieu, content de la disposition du cœur de son serviteur, l'appela à lui avant qu'il eût le loisir d'exécuter son dessein. Étant tombé malade peu après le tremblement de Nicée, il reçut le baptême, et mourut au commencement de l'an 369, laissant les pauvres pour héritiers.

Ceux que l'ordre de Dieu a engagés dans les affaires du monde ont dans la vie de ce Saint un modèle admirable d'innocence, d'intégrité et de religion; et sa bienheureuse mort, arrivée avant qu'il eût rompu les liens qui l'attachaient à la cour, est un sujet de consolation pour eux lorsque le besoin de l'État ou quelque autre engagement légitime ne leur laisse pas la liberté de quitter le monde.

PRATIQUES. 1. Dans les rangs élevés, on doit vivre en chrétien, et l'on y est plus obligé de rendre témoignage à la vérité, parce qu'ordinairement elle y est moins connue. 2. Il est bien difficile de s'avancer dans le monde, et d'y conserver la fidélité aux règles saintes du christianisme.

PRIÈRE. Le monde est séduisant : ses plaisirs nous entraînent, ses honneurs nous éblouissent. Si vous n'avez pitié de nous, Seigneur, nous y périrons. Parlez à notre cœur, rendez-nous victorieux de tant d'ennemis, et régnez seul dans nos âmes.

---

26 *février*. — S. PHOCAS, MARTYR. — III^e^ siècle.

Phocas était de la ville de Sinope, dans le Pont. Il cultivait un

Digitized by Google

jardin à la porte de la ville, et en tirait par son travail de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Sa petite maison était ouverte à tous ceux qui voulaient y venir loger. La grâce du martyre récompensa bientôt une telle charité.

Il s'éleva une cruelle persécution contre la religion chrétienne. On croit, avec beaucoup d'apparence, que c'était celle de Dioclétien. Phocas, quoique d'une profession assez obscure, était si connu par sa piété et par sa charité envers les pauvres, qu'il fut dénoncé aux persécuteurs comme disciple de Jésus-Christ. Ce prétendu crime parut suffisamment prouvé par la notoriété, et l'on ne crut pas devoir observer à son égard les formalités de justice. On envoya des gens qui avaient ordre de le faire mourir sur-le-champ. Ces exécuteurs, ne voulant entrer dans la ville qu'après s'être assurés de sa demeure, afin de pouvoir le prendre plus aisément, allèrent loger, sans le savoir, chez celui-là même qu'ils cherchaient. Il les reçut avec charité, comme il avait coutume de recevoir les étrangers. Ils ne lui parlèrent de rien d'abord; mais Phocas leur ayant demandé pendant le repas ce qui les amenait à la ville, ils crurent devoir reconnaître le bon accueil de leur hôte en lui déclarant le sujet de leur arrivée. Après lui avoir demandé le secret, ils lui déclarèrent qu'ils étaient envoyés pour prendre et mettre à mort un chrétien nommé Phocas, et le prièrent de les aider à le découvrir. Le serviteur de Dieu, sans s'étonner, leur répondit qu'il connaissait Phocas, et que le lendemain matin il leur donnerait des avis certains du lieu où il était.

Quand ses hôtes furent couchés, il fit sa fosse, et prépara toutes choses pour sa sépulture. Le jour venu, il alla leur dire : « Phocas est trouvé, et vous pouvez le prendre quand vous voudrez. » Ils en furent bien aises, et lui demandèrent où il était. « Il n'est pas loin, répondit-il, vous le voyez; c'est moi-même : faites ce qui vous est commandé. » Ces hommes furent extrêmement surpris et demeurèrent immobiles, ne pouvant se résoudre à ôter la vie à un homme qui leur avait donné si généreusement l'hospitalité. Phocas les rassura, et n'oublia rien de tout ce qu'il pouvait dire pour les porter à exécuter leur mission. Ils s'y résolurent enfin, et lui tranchèrent la tête.

Pratiques. Un artisan, un pauvre, peut exercer la charité quand elle est dans son cœur. Si l'on ne peut donner aux autres, on peut les servir, les aider, les consoler.

Prière. Seigneur, mettez la charité dans notre cœur, elle nous fera trouver les moyens de vous servir en la personne de nos frères.

Digitized by Google

27 *février*. — SS. LUCE, MONTAN, ETC. — III^e^ siècle.

Ces Saints, au nombre de huit, qui avaient été disciples de S. Cyprien, souffrirent le martyre peu après ce Saint, l'an 258, dans la persécution de Valérien.

Voici la lettre qu'ils écrivirent eux-mêmes aux fidèles pour les instruire de ce qui leur arrivait; elle passe avec raison pour un des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique. « Lorsqu'on nous eut arrêtés, disent les saints martyrs, on nous garda chez les officiers du quartier, où nous eûmes des avis certains que l'intendant voulait nous faire brûler vifs; mais Dieu, qui est le maître des cœurs, touché par les prières que nous répandîmes avec foi en sa présence, détourna de dessus nous la fureur de ce magistrat. Il changea de sentiment, et nous fit mener en prison. L'infection et l'obscurité de ce lieu ne nous effrayèrent pas, et nous y entrâmes avec autant de joie que si nous fussions montés au ciel. On ne peut ni exprimer ni concevoir comment nous passâmes en ces lieux affreux les jours et les nuits. Plus la tentation est grande, plus on connaît la puissance qui nous la fait vaincre. Nous reçûmes du soulagement quelques jours après par la visite de nos frères; et la consolation qu'ils nous donnaient pendant le jour nous faisait oublier les peines que nous avions souffertes durant la nuit. Un des nôtres, nommé Renus, vit en songe qu'on nous tirait de la prison l'un après l'autre, et qu'on portait une lampe devant chacun de nous. Le jour suivant, on vint en effet nous prendre pour nous mener à l'intendant. Nous étions chargés de chaînes de fer qui étaient pour nous plus précieuses que l'or. Les soldats, qui ne savaient où l'intendant voudrait nous entendre, nous promenèrent par toute la place: enfin on nous fit entrer dans un cabinet où nous terrassâmes le démon; mais, comme l'heure de notre martyre n'était pas encore venue, nous fûmes reconduits en prison et réservés pour un autre combat.

« Le démon nous y attaqua par la faim et par la soif. Solon, officier du fisc, nous tourmenta plusieurs jours, jusqu'à refuser de l'eau fraîche à ceux qui étaient malades. Nous recevions toutes ces souffrances comme de la main de Dieu même, qui voulait nous éprouver, et qui nous comblait en même temps de consolation. Un jour que nous attendions l'heure où l'officier avare nous enverrait de quoi manger, Dieu permit que notre cher frère Lucien, surmontant tous les obstacles, nous fît donner à tous de la nourriture en abondance. Ce soulagement rétablit nos forces, ceux

Digitized by Google

d'entre nous qui étaient tombés malades faute d'eau fraîche furent guéris.

« Il faut maintenant, nos très-chers frères, vous dire un mot de l'union qui est entre nous. Ce n'est pas pour vous instruire, mais pour vous animer. Nous n'avons tous qu'un même cœur, et c'est dans cet esprit de charité que nous vivons, et que nous prions devant le Seigneur. C'est par là qu'on terrasse le démon et qu'on obtient de Dieu tout ce qu'on lui demande. Ainsi, nos chers frères, conservons la concorde, la paix et l'union des cœurs : soyons dès à présent ici-bas ce que nous serons un jour dans le ciel. Si les récompenses promises aux justes nous invitent, si les peines réservées aux méchants nous effraient, si nous voulons vivre avec Jésus-Christ, faisons ce qui peut nous conduire à ce bonheur. »

Les martyrs demeurèrent plusieurs mois en prison, où ils souffrirent longtemps la faim et la soif. Deux d'entre eux y moururent; et les autres, ayant été présentés au gouverneur, confessèrent hautement le nom de Jésus-Christ, et furent livrés aux exécuteurs.

PRATIQUE. Que les souffrances des martyrs nous animent à l'amour de l'Évangile. La nécessité de la pénitence est une des premières vérités qui y sont annoncées. C'est là le martyre dont rien ne nous dispense.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous cette union des cœurs qui est si précieuse, que vous avez demandée à votre Père pour vos disciples la veille de votre mort. Que nous ne soyons qu'un en vous, comme il n'y a qu'une foi, qu'une Église, et que nous n'attendons qu'une récompense.

---

28 *fév.* — LES SS. MARTYRS D'ALEXANDRIE. — III^e^ siècle.

L'année même où Dèce ouvrit la persécution contre les chrétiens, l'empire romain commença à être ravagé par une peste qui dura douze ans. Elle fut très-violente à Alexandrie, et succéda aux malheurs d'une guerre civile et d'une cruelle famine. Toute la ville, au rapport de S. Denis, ne retentissait que de gémissements et de soupirs. On ne voyait partout que des morts et des mourants. Les chrétiens reçurent avec soumission ce châtiment de la part de Dieu : ils ne le regardaient, non plus que les autres maux, que comme un sujet d'épreuve. Mais ce fut pour les païens la chose du monde la plus horrible : la crainte de la mort les rendait cruels envers ceux qui leur étaient le plus chers : dès que quelques-uns parmi eux étaient attaqués de la maladie, ils les chassaient et les fuyaient comme leurs plus grands ennemis; ils les jetaient dans les rues à demi morts, et les laissaient sans sépulture.

Digitized by Google

La plupart des chrétiens, au contraire, oubliaient le soin de leur propre vie pour se secourir les uns les autres. Ils visitaient sans crainte les pestiférés, et demeuraient auprès d'eux à les servir et à les panser pour l'amour de Jésus-Christ. Les hommes disent quelquefois, ajoute S. Denis, qu'ils voudraient mourir pour leurs amis : ce n'est qu'un compliment dont on ne voit guère l'effet; mais on le vit en cette rencontre. Après avoir soutenu entre leurs bras les corps de leurs saints frères mourants, après leur avoir fermé les yeux et la bouche, après les avoir lavés et ensevelis, ils mouraient de la même maladie, et recevaient les mêmes devoirs de ceux qui se rendaient les imitateurs de leur charité.

L'Église se vit enlever ainsi les plus fervents de ses enfants, plusieurs prêtres et diacres, et grand nombre de laïques, ou, pour mieux parler, elle eut la consolation de les voir passer à la félicité éternelle, car une mort que l'on s'attire par l'ardeur de sa charité est un véritable martyre.

PRATIQUES. 1. C'est la charité qui fait la différence entre les vrais chrétiens et ceux qui n'en ont que le nom. 2. Lorsque nos frères sont malades, c'est alors qu'ils ont le plus besoin de notre secours : serons-nous assez durs pour le leur refuser?

PRIÈRE. Vous êtes dans nos frères, Seigneur, et vous voulez bien que nous ayons l'honneur de vous servir en leurs personnes. Ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour vous refuser nos services, vous qui avez versé votre sang pour nous.

---

29 *février*. — S. DOSITHÉE, SOLITAIRE. — VI^e^ siècle.

Dosithée fut élevé dans la maison d'un officier qui l'aimait comme son fils. On lui apprit à vivre dans le luxe et la mollesse, on le laissa dans une profonde ignorance des vérités de la religion. Il entendit parler un jour de Jérusalem et des lieux saints : cela lui donna envie d'y faire un voyage. Il en demanda la permission à l'officier; celui-ci le confia à un de ses intimes amis qui allait en Palestine.

Après qu'ils eurent visité les saints lieux de Jérusalem, ils allèrent à Gethsémani, où ils virent entre autres choses un tableau représentant les supplices de l'enfer. Le jeune homme était appliqué à le regarder; mais, comme il n'avait jamais ouï parler de l'enfer et des jugements de Dieu, il ne pouvait deviner ce que c'était. Il se trouva là une dame qui lui expliqua toutes les parties de ce tableau, et qui y joignit quelques avis. Dosithée l'écouta attentivement, et, Dieu lui ayant en même temps touché le cœur, il demanda à cette dame ce qu'il fallait faire pour éviter ces terribles supplices.

Digitized by Google

« Jeûnez et priez, répondit-elle; en vivant de la sorte, vous éviterez ces supplices. Dès ce moment, Dosithée commença à observer fidèlement ces deux choses. Un changement si subit donna de l'inquiétude à celui à qui on l'avait confié. Quand on vit qu'il continuait, les gens de sa compagnie lui dirent : « La manière dont vous vivez ne convient point à un homme du monde; si vous êtes résolu d'y persister, vous ferez mieux de vous retirer dans un monastère pour y travailler à votre salut. Dosithée, qui ne savait ce que c'était qu'un monastère, pria ceux qui lui donnaient ce conseil de lui en indiquer un. On le conduisit à celui de l'abbé Séride, qui était dans le territoire de Gaza.

L'abbé, voyant un jeune homme bien fait, fort délicat, vêtu en homme de cour, fit quelque difficulté de le recevoir : il craignait que ce ne fût une feinte, ou tout au plus quelques mouvements de ferveur passagère. Il le fit examiner par un de ses moines appelé Dorothée, qui avait soin des malades, homme d'un grand discernement et fort avancé dans la perfection. Dorothée lui fit plusieurs questions, auxquelles le jeune homme ne savait d'autre réponse que ces deux mots : *Je veux me sauver*. Il alla en faire son rapport à l'abbé, et lui dit que ce jeune homme n'avait aucun vice, et qu'on pouvait le recevoir sans rien craindre. L'abbé, qui ne jugeait point devoir encore l'admettre aux exercices de la communauté, ordonna à Dorothée de le prendre sous sa conduite.

Dorothée gouverna son élève avec beaucoup de sagesse et de dévotion. Il s'appliqua principalement à lui inspirer les vertus essentielles à l'état ecclésiastique; il lui apprit à être humble et obéissant, et à renoncer en tout à sa volonté et à son esprit. Dieu donna par sa grâce un heureux succès à son travail. La vertu de l'obéissance parut en un degré si éminent en S. Dosithée, qu'on peut la regarder comme le caractère particulier qui le distingue de plusieurs autres Saints.

Dosithée passa cinq années dans ce monastère sans avoir jamais fait sa propre volonté dans la moindre chose, ni donné aucune marque de trouble. Au bout de ce temps, il tomba malade du poumon, jusqu'à cracher le sang. Quoique fort jeune encore, il ne tenait plus à la vie; il n'était appliqué qu'à réprimer ses désirs, et à persévérer jusqu'à la mort dans la sainte obéissance et dans la pratique de la mortification. Dorothée néanmoins lui faisait prendre tous les remèdes dont le malade pouvait recevoir quelque soulagement. Il l'exhortait à persévérer dans la prière autant que ses forces le lui permettaient, et il lui demandait de temps en temps comment allait ce saint exercice. Le malade avait l'esprit

Digitized by Google

continuellement appliqué à Dieu, disant : Seigneur **Jésus**, **mon** Dieu, ayez pitié de moi : Fils de Dieu, secourez-moi. A la fin, sa faiblesse devint si grande qu'il n'était plus capable d'application. S. Dorothée lui dit alors de ne point s'inquiéter, et de penser seulement que Dieu était présent. Après avoir souffert de longues et cruelles douleurs avec une patience admirable, il passa de cette vie à la bienheureuse éternité, par une mort paisible dont on ignore la date.

PRATIQUES. 1. Il n'y a encore aujourd'hui que trop de parents qui laissent ignorer à leurs enfants les mystères de notre sainte religion, et la conduite des pères et des mères les affermit dans l'indifférence, et peut-être dans l'incrédulité. 2. Heureux ceux à qui Dieu met dans le cœur un désir sincère de se sauver! Disons comme S. Dosithée : Je veux me sauver; mais disons-le sincèrement. 3. Le jeûne et les autres exercices extérieurs de religion sont comme le corps de la piété; mais ce corps est mort sans les vertus intérieures.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu! de ne point mettre le culte que nous vous devons dans les exercices extérieurs seulement, comme les pharisiens. Vous êtes esprit; faites que nous vous servions en esprit et en vérité.

1er *mars*. — S. AUBIN, ÉVÊQUE D'ANGERS. — IVe siècle.

Ce Saint naquit dans le diocèse de Vannes, en Bretagne. Dieu lui fit comprendre dès sa jeunesse quel bonheur il y a à se détacher de toutes les choses terrestres, pour se donner tout à lui. Plein de cette vérité, Aubin quitta sa famille, qui était distinguée dans le pays, et renonça à sa liberté pour se consacrer au service de Dieu dans le monastère de Tintillant, en Bretagne. Après qu'il eut longtemps édifié ce monastère par toutes les vertus propres à l'état d'un simple religieux, il fut choisi pour en être abbé. Il n'était alors âgé que d'environ trente-cinq ans. Durant l'espace de plus de vingt-cinq ans qu'il gouverna cette maison, il y rétablit la discipline et y fit refleurir la piété, l'obéissance et l'union fraternelle.

La sagesse et la vertu du saint abbé jetaient un si grand éclat, que l'Église d'Angers, ayant perdu son évêque, l'élut unanimement pour lui succéder. Il fut obligé, après une longue résistance, d'obéir à la voix de Dieu, qui s'expliquait par des suffrages du peuple.

Un grand désordre régnait alors en France : la coutume autorisait les mariages incestueux. Aubin, comme un autre Jean-Baptiste, prenant la défense des intérêts de Dieu et des saintes lois de l'Église, s'éleva de toute sa force contre cet abus, sans craindre ni l'autorité des rois ni le pouvoir des grands. Après avoir pris conseil du célèbre S. Césaire, évêque d'Arles, vers lequel il s'était

Digitized by Google

transporté exprès, il travailla dans plusieurs conciles à faire cesser le scandale des mariages incestueux, et il employa les censures ecclésiastiques contre ceux qui persistaient dans ce désordre : il ne trouva pas d'abord dans les autres prélats toute la fermeté qu'il désirait; il y eut même une occasion où des évêques le pressèrent d'absoudre quelques personnes qu'il avait excommuniées pour le sujet dont nous parlons, et de donner comme eux sa bénédiction à des eulogies, c'est-à-dire à des pains ou autres choses qu'ils voulaient envoyer à une de ces personnes comme une marque de son rétablissement dans la communion de l'Église. Notre Saint céda à leur autorité, et leur dit : « Vous me contraignez de bénir ces eulogies, et vous abandonnez la cause de Dieu; mais il saura bien la défendre lui-même. » En effet, la personne mourut avant de recevoir ces eulogies. Cet exemple de la justice de Dieu fit une impression salutaire sur les esprits; et le saint évêque, s'opposant avec un nouveau courage au torrent de cette pernicieuse coutume, eut enfin la consolation de la voir condamnée sans aucun ménagement dans un nombreux concile, qui fut le troisième d'Orléans, et auquel il assista en 339.

Il vécut encore onze ans après ce concile, travaillant infatigablement à l'œuvre de Dieu dans son diocèse; il y maintint avec vigueur l'observation des saints canons. Enfin, après plus de vingt années d'épiscopat, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 350. La vertu des miracles dont Dieu l'avait honoré durant sa vie le suivit au tombeau.

PRATIQUE. Le zèle de S. Aubin contre les mariages incestueux doit exciter les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses à veiller continuellement pour qu'il ne se passe rien dans leur maison qui soit contraire à la pudeur et à l'honnêteté.

PRIÈRE. Vous avez bien voulu nous honorer, Seigneur, jusqu'à rendre nos corps les temples de votre Saint-Esprit; ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour les profaner, et faites-nous la grâce de penser continuellement que vous perdrez ceux qui en violeront la sainteté.

---

2 *mars.* — S. ONÉSIME, DISCIPLE DE S. PAUL. — Ier siècle.

Onésime était esclave d'un citoyen de Colosse nommé Philémon, qui avait été converti à la foi par S. Paul, et qui était devenu son hôte et son ami. Onésime ne montra d'abord que de mauvaises inclinations; et après avoir toujours très-mal servi son maître, il le vola et s'enfuit. Lorsqu'il eut dépensé tout ce qu'il avait pris, il s'en alla à Rome pour s'y cacher et chercher fortune. Mais la bonté de Dieu ne l'y conduisait que pour le délivrer d'une

Digitized by Google

servitude infiniment plus triste que celle dont il avait voulu s'affranchir par la fuite. Il y rencontra S. Paul, qui était captif, c'est-à-dire enchaîné, avec le soldat qui le gardait, mais avec la liberté d'aller par la ville. Il lui raconta ce qui lui était arrivé; et ce saint apôtre, qui considérait les grands et les petits, les maîtres et les esclaves comme une même chose en Jésus-Christ, lui fit connaître la grandeur de sa faute, l'instruisit des vérités de la religion chrétienne, le convertit et le baptisa. Depuis ce temps-là, il le considéra toujours comme son fils, et un fils qui lui était d'autant plus cher qu'il l'avait engendré dans les chaînes.

L'Apôtre souhaitait de le retenir auprès de lui, afin qu'il lui rendît les services que Philémon lui-même aurait été bien aise de lui rendre; mais il ne voulut pas le faire sans le consentement de celui à qui il appartenait : c'est pourquoi il le lui renvoya, et lui écrivit en même temps pour le conjurer de pardonner à cet esclave et de le traiter même comme son frère en Jésus-Christ, ajoutant qu'il s'obligeait à lui pour tout ce qu'Onésime pouvait lui devoir, et qu'il demeurait sa caution. Philémon reçut Onésime avec toute la charité possible. Non content de lui pardonner sa faute, il lui accorda la liberté et le renvoya à Rome pour être auprès de S. Paul. Cet apôtre s'en servit dans le ministère de l'Évangile, et il le fit porteur, avec S. Tychyque, de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens. On croit qu'il l'ordonna dans la suite évêque de Bérée, en Macédoine, et que Dieu couronna sa vie par la gloire du martyre.

PRATIQUES. 1. Regardons nos domestiques comme nos frères, et, en exigeant d'eux l'obéissance qu'ils nous doivent, traitons-les toujours avec douceur. 2. Que les domestiques regardent Dieu en la personne de leurs maîtres, et ils les serviront avec la fidélité et l'affection qu'un tel maître demande.

PRIÈRE. Seigneur, nous sommes esclaves de nos passions : donnez-nous votre amour, et nous serons libres.

---

3 *mars*. — S. MARIN, MARTYR. — III^e^ siècle.

L'empereur Gallien, fils et successeur de Valérien, avait mis fin par un édit à la persécution excitée par son père; cependant il ne put arrêter le faux zèle de quelques gouverneurs, et l'Église eut des martyrs au milieu même de la paix que ce prince lui avait rendue. Un des plus illustres fut S. Marin, qui fut mis à mort à Césarée en Palestine. C'était un homme distingué par sa naissance et par ses richesses, et qui avait un emploi dans la milice. Il devait, selon l'ordre, arriver à une place de centurion qui était vacante, et il était près de l'obtenir, lorsqu'un autre se présenta au tribunal, et dit que, suivant les lois de l'empire, Marin

Digitized by Google

était incapable de posséder cette charge, parce qu'il était chrétien ; mais que lui qui l'accusait était en droit d'y arriver. Le gouverneur de Palestine, nommé Achée, demanda à Marin de quelle religion il était. Il confessa généreusement qu'il était chrétien. Le juge lui donna trois heures pour penser à ce qu'il avait à faire.

Théoctène, évêque de Césarée, ayant appris ce qui se passait, alla trouver Marin, qui venait de se retirer du tribunal; et s'entretenant avec lui le prit par la main et le mena à l'église : il le fit entrer jusque dans le sanctuaire; et ayant levé sa casaque militaire, il lui montra l'épée qu'il portait au côté, et en même temps lui présenta le livre des saints Évangiles, lui disant de choisir celui qu'il aimait le mieux des deux. Marin, sans hésiter, étendit la main droite et prit le livre sacré. « Attachez-vous donc, lui dit Théoctène, attachez-vous à Dieu : soutenu par sa vertu toute-puissante, obtenez ce que vous avez choisi. Allez en paix. »

Comme il sortait de l'église, le crieur l'appela pour comparaître au tribunal. Marin se présenta devant le juge; et, ayant confessé la foi avec encore plus de courage qu'auparavant, il fut emmené sur-le-champ et mis à mort. Ce fut l'an 261 ou 262.

PRATIQUE. C'est le saint Évangile de Jésus-Christ que nous devons préférer à tout. Il doit être notre défense, notre trésor et la règle de nos actions.

PRIÈRE. Que votre divine parole, Seigneur, soit la lumière qui conduise nos pas. Gravez-la dans nos cœurs, et que nous mourions plutôt que de ne pas la suivre.

---

4 *mars*. — S. CASIMIR, PRINCE. — XV^e^ siècle.

Casimir était le troisième de treize enfants que Casimir III, roi de Pologne, eut d'Élisabeth d'Autriche. Il naquit le 5 octobre de l'an 1458, et fut formé à la piété, dès l'âge le plus tendre, par les soins de la reine sa mère. Dès sa première jeunesse il parut tellement pénétré de la crainte de Dieu, qu'il regardait avec horreur les plus petites fautes. Le mystère de la mort et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ était toujours présent à son esprit; et cette pensée l'attendrissait jusqu'à lui faire répandre souvent des larmes. Il avait une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge : il l'invoquait souvent, et il composa une prière en forme d'hymne, qu'il récitait tous les jours pour implorer sa protection auprès de Dieu.

L'amour pur et ardent dont il brûlait pour Dieu se répandait avec effusion sur le prochain. Il était le père des pauvres, le pro-

Digitized by Google

tecteur des orphelins, le défenseur des veuves; et, plein de reconnaissance pour la bonté d'un Dieu qui s'est anéanti et livré lui-même pour le salut des hommes, non-seulement il donnait tout ce qu'il avait, mais il se serait donné lui-même avec joie pour soulager les pauvres dans leur misère. Il exhortait tous les jours le roi son père à gouverner ses sujets selon les règles de la justice; s'il arrivait quelquefois qu'il s'en écartât, il ne manquait pas de l'en avertir, en demeurant toujours dans les bornes du respect qu'un fils doit à son père. Le roi l'écoutait volontiers; car, outre la droiture du cœur, il remarquait en lui un grand jugement et une pénétration d'esprit au-dessus de son âge. Casimir était d'un accès facile pour tout le monde, mais surtout pour les pauvres et les petits qui venaient implorer sa protection, et il aimait beaucoup mieux leur compagnie que celle des riches et des grands du siècle. Ce prince mourut d'une mort précieuse aux yeux du Seigneur, le 2 mars de l'an 1484.

PRATIQUES. 1. Les parents ne doivent rien épargner pour mettre auprès de leurs enfants des personnes remplies de l'esprit de Dieu; c'est leur procurer un avantage bien supérieur aux trésors les plus considérables et aux dignités les plus élevées. 2. Inspirer aux enfants l'amour de la prière, une dévotion à la sainte Vierge qui les porte à imiter sa pureté et son humilité. 3. La compagnie des pauvres est préférable à celle des riches. Nous y apprenons à nous y humilier, et nous y voyons l'état où Jésus-Christ s'est réduit pour nous.

PRIÈRE. Vous êtes, ô mon Dieu! le Roi des rois : apprenez-nous à régner sur nous-mêmes en domptant nos passions; et donnez-nous une sainte horreur de tout ce qui est contraire à votre loi. Régnez en nous, afin que nous régnions avec vous.

---

5 *mars*. — S. GÉRASIME, ABBÉ. — V^e^ siècle.

Gérasime naquit en Lycie. Après avoir mené longtemps la vie de solitaire dans son pays, il passa en Palestine, où il continua de mener une vie très-sainte et de combattre les ennemis de son salut par la vigilance, la prière et la mortification. C'était le temps où l'hérésie d'Eutychès faisait beaucoup de bruit dans l'Église. Elle venait d'être condamnée par le concile de Chalcédoine : le grand S. Euthyme, abbé en Palestine, en avait fait publier les décisions; et son autorité allait réunir tous les solitaires à la vraie foi, lorsqu'un moine vagabond et imposteur, nommé Théodose, après avoir gagné l'impératrice Eudoxie, qui s'était retirée en Palestine, trompa par ses mensonges plusieurs solitaires, et les fit révolter contre le concile de Chalcédoine. Dieu permit que Gérasime fût du nombre de ceux qui se laissèrent surprendre à ces artifices; mais la séduction ne dura pas longtemps. Gérasime

Digitized by Google

ayant ouï parler des éminentes vertus de S. Euthyme, désira le voir. Il vint le trouver dans la solitude de Ruben, l'entretint longtemps, et fut si touché de ses discours, qu'il renonça à l'erreur, et embrassa la foi de l'Église. Il eut toute sa vie une douleur amère de son égarement; et, par un effet de la miséricorde de Dieu, qui fait tout servir au bien de ses élus, cette faute ne servit qu'à rendre Gérasime plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. L'exemple de son retour à la vraie foi ramena plusieurs des plus célèbres solitaires qui s'étaient laissé séduire et avaient embrassé la communion des hérétiques.

Gérasime, se voyant suivi d'un grand nombre de disciples, forma, près du Jourdain, une enceinte qui renfermait soixante-dix cellules écartées l'une de l'autre, pour autant de solitaires; et au milieu il fit construire un monastère pour les cénobites, c'est-à-dire pour ceux qui devaient vivre en communauté. C'est dans cet endroit qu'il éprouvait ses nouveaux disciples; et lorsqu'il les trouvait suffisamment affermis dans la vertu, il les faisait passer dans l'enceinte, où chacun demeurait seul dans sa cellule pendant cinq jours de la semaine, gardant un silence exact, sans prendre d'autre nourriture que du pain, des dattes et de l'eau. Le samedi et le dimanche, ils venaient à l'église pour participer aux saints mystères; après quoi ils mangeaient en commun quelque chose de cuit, et buvaient un peu de vin. Le samedi, à l'heure de vêpres, ils apportaient au monastère leur ouvrage de toute la semaine; et en retournant dans leurs cellules, ils y apportaient du pain, des dattes et de l'eau pour la semaine suivante, avec des branches de palmier pour leurs ouvrages. La pauvreté et l'humilité étaient les vertus auxquelles S. Gérasime les exerçait le plus. Quand ils sortaient de leurs cellules, Gérasime voulait qu'ils en laissassent la porte ouverte, pour montrer qu'ils n'avaient rien dont les autres ne se pussent accommoder s'ils le voulaient. Son dessein était de les ramener par là à l'esprit de détachement des premiers fidèles, chez qui tout était commun.

Les habitants de Jéricho, touchés d'une manière de vivre si rigoureuse, résolurent entre eux d'aller tous les samedis et les dimanches porter quelques rafraîchissements à ces serviteurs de Dieu. Ce dessein était très-louable et marquait l'estime qu'ils faisaient de la vertu; mais la plupart de ces saints anachorètes, loin de s'en réjouir, étaient au contraire fort affligés de voir des gens du monde venir troubler leur solitude, et ils fuyaient leur rencontre comme dangereuse; car ils savaient que l'abstinence est la mère de la véritable tempérance; qu'elle met l'homme en état

Digitized by Google

de veiller plus exactement sur lui-même. C'est ce qu'ils avaient appris plus encore par les actions de leur saint abbé que par ses paroles : en effet, Gérasime pratiquait l'abstinence d'une manière si parfaite, qu'il passait tout le carême sans prendre d'autre nourriture que l'Eucharistie. Il persévéra dans ce genre de vie jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 5 mars 475.

PRATIQUE. Jésus-Christ et ses Apôtres nous ont avertis que, dans les derniers temps, il viendrait des corrupteurs de la foi, qui séduiraient beaucoup de chrétiens. Prenons donc garde de nous laisser prendre à leur langage artificieux.

PRIÈRE. Seigneur, conservez-nous dans la foi, et ne permettez pas que nous nous écartions jamais de ce que votre Église sainte nous enseigne. Il n'y a point d'autre voie pour aller au ciel que l'Évangile; rendez-nous-en les observateurs fidèles, et donnez-nous de l'éloignement pour tout ce qui tendrait à le corrompre par des adoucissements qui ne s'accordent pas avec la croix que vous nous commandez de porter continuellement.

---

6 *mars.* — Ste MATHILDE, REINE DE GERMANIE. — Xe siècle.

Mathilde était fille du comte Thierry, seigneur qui jouissait d'une grande puissance parmi les Saxons. Élevée dans le cloître sous les yeux de son aïeule, abbesse du monastère d'Erford, elle prit de bonne heure le goût de la pénitence et de la prière.

Mathilde avait grandi dans le cloître; elle eût bien voulu ne jamais quitter sa chère solitude, mais la Providence en décida autrement; elle fut arrachée subitement à sa retraite, et quelque temps après mariée à Henri, fils d'Othon, duc de Saxe. Trois ans après ce mariage, Henri, ayant perdu son père, lui succéda avec le titre de duc de Saxe, et trois à quatre années après il fut élu pour succéder à Conrad, roi de Germanie.

Mathilde eut le bonheur de trouver dans Henri un époux selon son cœur. A une tendre piété il joignait de hautes qualités royales qui le faisaient respecter et aimer de ses sujets; tous le regardaient comme un père. Aussi courageux envers les ennemis de l'État qu'il était bon envers ceux qu'il gouvernait, Henri crut devoir châtier l'insolence des Hongrois et des Danois, et, tandis qu'il remportait des victoires, Mathilde vaquait au soin de son palais, aux exercices de la prière, et ne s'arrachait aux délices de son oraison que pour aller visiter les malades et consoler les personnes souffrantes. Les Germains étaient heureux sous le gouvernement d'un roi si pieux, si valeureux, et d'une reine si sainte.

Cependant la mort vint tout à coup surprendre Henri sur son trône. Après dix-sept ans de règne, il mourut frappé d'apoplexie.

Digitized by Google

Mathilde eut à peine le temps de se jeter au pied des autels pour solliciter de Dieu la guérison de son mari. Les larmes et la tristesse du peuple vinrent lui dire que son mari n'était plus. Elle se soumit avec résignation aux adorables volontés de Dieu; puis, après le saint sacrifice qui fut offert pour le repos de son âme, on vit Mathilde déposer sur l'autel les diamants qu'elle portait, faisant entendre par cette action qu'elle renonçait pour toujours aux pompes et aux vanités du monde.

Mathilde avait eu trois enfants de son mariage avec Henri, savoir : Othon, Henri et Brunon. Le premier, qui succéda à son père dans le royaume de Germanie, fut couronné empereur à Rome en 962, après avoir vaincu les Bohémiens et les Lombards. Henri fut duc de Bavière, et Brunon archevêque de Cologne. Ce dernier est honoré dans l'Église d'un culte public.

Othon n'avait été couronné roi de Germanie qu'après de vives contestations. Comme cette couronne était élective, Henri son frère, quoique le plus jeune, la lui avait disputée, et Mathilde, par une injuste prédilection, s'était déclarée en sa faveur. Cette conduite de la reine mère alluma la discorde entre les deux frères. Mathilde commit sans doute une grande faute, mais Dieu la lui fit expier par les épreuves qu'il lui envoya. Ses deux fils, Othon et Henri, se liguèrent contre elle, et la dépouillèrent même de son douaire, sous prétexte qu'elle avait épuisé l'État par des aumônes inconsidérées.

Mathilde se soumit sans murmure aux décrets de la Providence qui la châtiait, et souffrit en esprit de pénitence ces coups, d'autant plus sensibles, qu'ils lui étaient portés par les mains de ses propres enfants. La persécution fut aussi longue que cruelle. Les deux princes rougirent pourtant à la fin de l'indignité de leurs procédés : ils se réconcilièrent sincèrement avec leur mère, et lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient enlevé.

Mathilde, rétablie dans ses biens, n'en usa que pour les pauvres. Cinq monastères et plusieurs églises furent fondés par ses soins et enrichis de ses libéralités; et dans ses heures de prière et d'oraison, c'était toujours là que se retirait la Sainte pour y jouir avec plus de bonheur des charmes d'une entière solitude avec Dieu. C'était dans ces retraites, qu'elle avait elle-même fait bâtir, que se réunissait chaque jour une foule d'indigents auxquels elle apprenait la manière de vivre en vrais enfants de Dieu.

C'est au milieu de si saintes occupations que la mort surprit Mathilde. Elle était alors au monastère de Quedlimbourg. Toute la communauté entendit la confession publique de ses fautes; puis,

Digitized by Google

ayant reçu les sacrements des mains de Guillaume, archevêque de Mayence, son petit-fils, elle expira couchée sur la cendre, le 14 mars 968. Son corps est vénéré dans le monastère de Quedlimbourg.

Heureuse celle qui, comme sainte Mathilde, sait estimer avant tout, avant la fortune et toutes les grandeurs de ce monde, l'unique bien que l'on emporte avec soi dans l'autre vie : la vertu, la pureté du cœur, la charité, l'amour de la pénitence, et tout le saint cortége des bonnes œuvres qui font la couronne du chrétien !

PRATIQUE. Sainte Mathilde estime l'esprit de prière et d'oraison plus que toutes les grandeurs du monde : sachons, dans une condition plus humble, imiter son exemple.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, l'esprit de détachement et de retraite, qui est l'esprit de l'Évangile.

---

7 *mars*. — S. THOMAS D'AQUIN. — XIII^e^ siècle.

Thomas naquit de Landulphe, comte d'Aquin, en Italie, vers la fin de l'année 1226. Dès l'âge le plus tendre il se fit remarquer par sa modestie, sa douceur, l'égalité de son caractère et l'innocence de ses mœurs. A cinq ans il fut mis sous la conduite des religieux du Mont-Cassin, qui lui donnèrent les premiers principes des sciences et de la religion; et il fit dès lors l'admiration et l'édification de ses maîtres par ses talents précoces et ses heureuses dispositions pour la vertu. Il n'avait encore que dix ans lorsque l'abbé du Mont-Cassin conseilla à son père de l'envoyer dans quelque université. Le comte, avant d'éloigner son fils, voulut qu'il passât quelques mois auprès de sa mère dans le château de Lorette. Le jeune Thomas, à qui ce séjour pouvait apporter tant de distractions, n'y partagea son temps, comme dans le monastère du Mont-Cassin, qu'entre l'étude, la prière et l'exercice de la charité envers les pauvres. Il alla ensuite à Naples, où l'empereur Frédéric II avait fondé une université en 1224. Malgré le désordre et la corruption qui régnaient dans cette ville, il sut s'y conserver pur et fidèle à la religion. Ses progrès dans les connaissances humaines étaient prodigieux; il répétait les leçons publiques avec plus de clarté et de force qu'elles n'avaient été expliquées par les maîtres.

Les disciples de saint Dominique faisaient alors l'ornement de l'Église par l'éminente sainteté de leur vie. Thomas ayant eu quelques entretiens avec l'un d'eux, les instructions qu'il en reçut

Digitized by Google

augmentèrent en lui le mépris qu'il avait déjà conçu pour toutes les choses du monde. A la fin, il résolut d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Le comte, informé de son dessein, employa, pour l'en détourner, tous les moyens qui étaient en son pouvoir; il pria, il s'emporta, il menaça : tout fut inutile; Thomas prit l'habit en 1243; il avait alors dix-sept ans. Que la volonté humaine est faible quand elle s'oppose à celle de Dieu! A la première nouvelle de ce qui venait de se passer, la comtesse courut à Naples, déterminée à tout entreprendre pour faire rentrer son fils dans le monde. Mais Thomas, qui, selon le précepte de l'Évangile, joignait à la douceur de la colombe la prudence du serpent, ayant appris à temps le motif de ce voyage, pria ses supérieurs de l'éloigner de Naples pour lui épargner les combats qu'il aurait à soutenir contre les cris et les larmes d'une mère. On l'envoya dans le couvent de Sainte-Sabine à Rome. De là il devait se rendre à Paris; Dieu, qui voulait l'éprouver, permit que ce voyage ne pût s'accomplir. Landulphe et Raynald, frères de Thomas, qui servaient en Toscane dans l'armée de Frédéric II, furent avertis de sa marche; ils firent garder les chemins par où il devait passer. Thomas fut pris et remis entre leurs mains. Maîtres de sa personne, ils espéraient l'être de sa volonté; ils l'engagèrent à quitter l'habit qu'il portait. Le jeune novice déclara que rien ne serait capable de l'y déterminer, et que tous leurs efforts étaient vains. Ils le conduisirent donc en habit de religieux au château de Rocca-Sicca, qui appartenait à sa famille. Sa mère l'attendait. Sentant bien qu'elle ne gagnerait rien par les reproches, elle essaya de la persuasion. « Mon fils, lui dit-elle, je ne doute pas de la pureté de vos intentions dans le dessein que vous avez formé de renoncer au monde; mais avez-vous bien réfléchi sur la nature d'une telle entreprise? Pensez-vous qu'il soit dans l'ordre de la Providence que vous disposiez de votre liberté sans le consentement de vos parents? Ne dites pas que c'est la volonté du Ciel, le Ciel ne peut rien vouloir de contraire à la loi qui oblige les enfants d'obéir à ceux qui leur ont donné le jour. » Elle ajouta à ces paroles tout ce que les pleurs et les caresses d'une mère ont de plus éloquent. Thomas était profondément ému; cependant il eut le courage de contenir son émotion. Il répondit avec une fermeté modeste et respectueuse qu'il avait tout pesé, que sa vocation venait certainement de Dieu, et qu'il était résolu d'y correspondre, quoi qu'il dût lui en coûter. La comtesse ne s'attendait pas à cette résistance; passant alors de la douceur et des plaintes à l'emportement et aux injures, elle ordonna que son fils fût

Digitized by Google

étroitement enfermé, et ne permit qu'à ses deux sœurs de le voir et de lui parler. Celles-ci employèrent à leur tour toutes les séductions de la tendresse auprès de leur frère; elles lui peignirent surtout la douleur inconsolable de leur mère. Thomas ne répondait à ces attaques que par des discours touchants sur le mépris du monde et sur l'amour de la vertu. Bientôt ses sœurs, qui étaient venues pour l'engager à quitter le parti qu'il avait embrassé, entrèrent elles-mêmes dans ses sentiments. Cette conversion adoucit les rigueurs de sa captivité. D'ailleurs il avait pour se consoler la prière et la méditation, et, le reste du temps, la lecture de quelques livres que les religieux de Saint-Dominique lui avaient fait remettre par ses sœurs.

Cependant Landulphe et Raynald revinrent de l'armée; ils trouvèrent leur mère toujours dans la même affliction et Thomas aussi inébranlable. Outrés de colère, ils se portèrent sur leur frère à toutes sortes de violences. Ils le renfermèrent dans la tour du château, l'accablèrent d'outrages, et en vinrent jusqu'à mettre en pièces son habit de religieux. Ne pouvant rien obtenir par la force, ils eurent recours à une ruse odieuse. Ils introduisirent auprès de lui une courtisane pour tendre un piége à son innocence. Quoique effrayé du danger, Thomas ne perdit pas courage. Il appela à son secours le Dieu de pureté; puis, s'armant d'un tison allumé, il poursuivit celle qui voulait le corrompre et la chassa de sa chambre. Après cette victoire, il ressentit une confusion secrète d'avoir été tenté d'une manière si humiliante : il se prosterna, rendit grâces à Dieu du secours qu'il lui avait envoyé, se consacra de nouveau à son service, et lui demanda, les yeux baignés de larmes, la grâce de ne jamais pécher contre la vertu que le démon avait essayé de lui ravir.

Il y avait plus d'un an que Thomas était prisonnier dans le château de Rocca-Sicca. Le pape Innocent IV et l'empereur Frédéric II, auxquels on avait rendu compte de la cruelle persécution qu'on lui avait suscitée, s'intéressèrent vivement en sa faveur; ils firent parler pour lui à sa mère et à ses frères, qui, à la fin, prirent des sentiments plus humains à son égard. La comtesse même ne parut pas éloignée de favoriser secrètement l'évasion de son fils. Les Dominicains de Naples, instruits de ses dispositions, envoyèrent quelques religieux déguisés au château de Rocca-Sicca. Ceux-ci, s'étant rendus à une heure convenue au pied de la tour, reçurent dans leurs bras le Saint, qu'une de ses sœurs faisait descendre dans un panier. Thomas, rendu ainsi au couvent, où il fut accueilli avec la joie la plus vive, fit profession l'année suivante.

Digitized by Google

Il manquait pourtant quelque chose encore à la persécution qu'il avait endurée; sa mère et ses frères, non contents de désapprouver sa profession, lui prêtèrent des motifs odieux, et osèrent même en porter leur plainte au Saint-Siége. Le pape manda le jeune profès, l'examina sur sa vocation, fut charmé de ses réponses et pénétré d'admiration pour ses vertus. Il lui permit de persévérer dans un état où Dieu l'appelait si visiblement. Depuis ce temps Thomas ne fut plus inquiété par sa famille. Il devint par sa science et par sa piété une des plus brillantes lumières de l'Église. La philosophie humaine oserait-elle s'affliger elle-même qu'il ait haï pour Jésus-Christ son père, sa mère et ses frères?

PRATIQUES. 1. C'est un grand trésor pour un riche que de devenir pauvre pour Jésus-Christ : c'est une qualité bien relevée que d'être le serviteur de Dieu. 2. Savoir Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, c'est la plus sublime de toutes les sciences. La science sans charité est un poison mortel.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous la science des Saints : elle nous apprendra que votre croix n'est pénible qu'à ceux qui ne vous ont pas devant les yeux, et que rien n'est plus doux que de savoir vous aimer.

---

8 *mars*. — S. TIGRE ET S. EUTROPE, MARTYRS. — IVe siècle.

Voici deux saints qui ont été les martyrs de l'amitié chrétienne, en sacrifiant leur vie pour défendre l'innocence de S. Jean Chrysostome, leur évêque et leur ami. S. Tigre était prêtre de l'Église de Constantinople, et S. Eutrope lecteur. Plusieurs membres du clergé de cette Église s'élevèrent contre S. Chrysostome, et se rendirent ses accusateurs, parce qu'il voulait les obliger à vivre selon les règles de l'Église; d'autres l'abandonnèrent quand ils le virent opprimé par la puissante faction de ses ennemis; mais Tigre et Eutrope, dont les mœurs étaient très-pures et la vertu très-solide, se distinguèrent parmi ceux qui lui demeurèrent fidèles : c'est ce qui leur attira la haine des persécuteurs de ce Saint.

Lorsque S. Chrysostome eut été chassé de Constantinople pour la seconde fois, le feu prit, par accident, à la grande église et à la chambre du conseil. On ne manqua pas de rejeter le crime de cet incendie sur les amis du saint patriarche. Optat, gouverneur de la ville, eut ordre d'en informer. Il était païen, et il saisit avec joie cette occasion de faire sa cour à l'empereur, en suivant les mouvements de sa haine contre les fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Il fit arrêter le prêtre Tigre et le lecteur Eutrope, sur qui tombait principalement le soupçon, parce qu'ils étaient regardés comme les plus zélés d'entre les amis du saint patriarche.

Digitized by Google

Eutrope, comme le plus faible et le plus délicat, fut appliqué le premier à la question. Optat le fit fouetter d'abord, et battre ensuite à coups de bâtons et de nerfs de bœuf. Il lui fit déchirer les côtes avec des ongles de fer, en sorte qu'on voyait ses os à découvert; enfin on appliqua des torches ardentes sur son corps couvert de plaies. Au milieu de ces tourments, son âme demeura invincible; mais la faiblesse de son corps y succomba. Il expira sur le chevalet, selon Pallade, ou, selon d'autres, après qu'on l'eut ramené en prison.

Après lui, le gouverneur fit amener S. Tigre, qu'il fit fouetter et étendre sur le chevalet. On lui tira les mains et les pieds avec tant de violence, que tous ses os en furent disloqués : il ne mourut pourtant pas dans les supplices, et il fut renvoyé. Mais dans la suite, ayant refusé de communiquer avec Arsace, usurpateur du siége de Constantinople, on l'envoya en exil en Mésopotamie, où il mourut. Quoique, selon toutes les apparences, sa mort n'ait pas été violente, l'Église néanmoins n'a pas fait difficulté de l'associer à S. Eutrope, comme martyr, persuadée qu'il mérite ce titre glorieux, après avoir souffert les tourments et l'exil pour une cause aussi juste que celle de S. Jean Chrysostome. Eutrope mourut vers l'an 404.

PRATIQUE. Quelle honte pour un chrétien que d'abandonner un ami qui, pour avoir été fidèle à son Dieu, est dans l'affliction ou dans la disgrâce des grands!

PRIÈRE. Nous sommes vos disciples, Seigneur, si nous nous aimons les uns les autres : donnez-nous cet amour, et qu'il s'augmente encore à l'égard de ceux qui ne sont persécutés que parce qu'ils sont vos disciples.

---

9 *mars*. — S. GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE NYSSE. — IVe siècle.

Grégoire, fils de S. Basile et de sainte Eumélie, et frère puîné de S. Basile le Grand, naquit en Cappadoce, vers l'an 331. Il y avait un an que S. Basile était évêque de Césarée, lorsque le siége épiscopal de Nysse vint à vaquer. C'était une petite ville de Cappadoce, éloignée de Césarée d'environ trente-cinq lieues. S. Grégoire fut élu pour remplir ce siége en 372. Il fallut lui faire violence pour le déterminer à l'accepter : c'est le glorieux témoignage que lui rendirent les évêques de la province qui avaient assisté à son ordination.

La fermeté avec laquelle il soutenait la foi catholique contre les ariens lui attira, dès les premières années de son épiscopat, la haine et la persécution de ces hérétiques. La violence alla si loin, qu'il fut obligé de s'enfuir et de se cacher : après quoi les ariens

Digitized by Google

établirent sur son siége un misérable usurpateur qui n'avait d'autre foi que l'hérésie impie de ceux de qui il tenait cette dignité. Ils vinrent même à bout de faire bannir Grégoire par l'empereur Valens, et il ne revint à son Église que l'an 378.

L'an 379, il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea d'aller visiter les Églises d'Arabie et de Palestine, pour y corriger quelques désordres, et pour établir la paix dans celle de Jérusalem. On lui fournit, par ordre de l'empereur Théodose, une voiture publique. Il en fit, pour ainsi dire, une église et un monastère, où lui et ceux de sa compagnie chantaient des psaumes, et observaient les jeûnes pendant tout le chemin.

L'histoire ne nous apprend pas ce qui se passa dans son voyage d'Arabie. Il alla ensuite à Jérusalem non-seulement pour s'acquitter de sa commission, mais aussi dans le désir de satisfaire sa piété en visitant les lieux où Jésus-Christ avait opéré les mystères de notre salut. Il assure qu'il reçut une grande consolation de voir ces saints lieux, qui conservent encore des marques de la miséricorde infinie de notre Sauveur; mais il avoue qu'il fut très-peu édifié des mœurs des habitants, et qu'il ne remporta guère d'autre avantage du voyage de Jérusalem que de reconnaître qu'il y avait beaucoup moins de piété dans ce pays que dans la Cappadoce. Cette raison, et la dissipation, qui est la suite ordinaire des grands voyages, dégoûtèrent notre Saint d'une pratique de dévotion dès lors très-commune parmi les chrétiens, les pèlerinages aux lieux saints de Jérusalem. Plusieurs, à ce qu'il dit, mettaient en cela une partie de leur piété; et il semblait qu'on ne fût pas chrétien si l'on n'avait été à Jérusalem. Pour lui, il ne condamnait pas absolument cette pratique, qui peut en effet être utile à quelques-uns; mais en général il ne la conseillait pas aux fidèles; et répondant à un de ses amis au sujet de quelques moines qui voulaient faire ce pèlerinage, il est d'avis qu'on les exhorte à sortir de leurs corps pour s'élever à Jésus-Christ, plutôt qu'à sortir de Cappadoce pour aller à Jérusalem.

Pour revenir au sujet de son voyage à Jérusalem, il trouva cette Église désolée par les ravages des ariens; car S. Cyrille, son évêque, n'y était reconnu que depuis un an ou deux : plusieurs même méprisaient son autorité, et entretenaient dans cette Église un schisme très-scandaleux. S. Grégoire fit tout ce qu'il put pour les ramener à l'unité; mais il eut la douleur de s'en retourner sans y avoir réussi.

Il assista, en 381, au grand concile de Constantinople, qui est le second concile œcuménique; il y prononça l'oraison funèbre

Digitized by Google

du grand S. Mélèce, évêque d'Antioche. La pureté de sa foi était si universellement reconnue, qu'il fut du nombre des prélats que le concile choisit pour être, dans l'Église orientale, le centre de la communion catholique; en sorte que nul n'était regardé comme orthodoxe, s'il n'était uni de communion avec S. Grégoire, ou quelqu'un des prélats désignés par le concile.

Après avoir travaillé longtemps, par ses écrits comme par ses discours, à instruire les fidèles et à combattre les ennemis de la vérité, il alla jouir du repos éternel, vers la fin du IVe siècle.

PRATIQUES. 1. Les voyages ne doivent pas interrompre nos exercices de piété; au contraire, les accidents auxquels nous y sommes exposés doivent nous tenir dans une attention d'autant plus grande qu'elle nous est alors plus nécessaire. 2. On ne doit entreprendre les pèlerinages que pour s'exciter à l'imitation des saints dont on va visiter les tombeaux, ou pour obtenir de Dieu, par leur intercession, les grâces et les secours dont on a alors plus particulièrement besoin. Ce n'est pas par la dissipation et les désordres qu'entraînent les pèlerinages que l'on peut espérer quelque grâce.

PRIÈRE. Nous sommes étrangers et voyageurs dans cette vie, Seigneur; faites-nous la grâce de ne nous y attacher à rien; vous seul méritez tous nos désirs.

---

10 *mars*. — LES QUARANTE MARTYRS. — IVe siècle.

Entre les martyrs qui ont souffert dans la persécution de l'empereur Licinius, il n'en est pas de plus illustres dans l'antiquité que ceux que l'on appelle les *Quarante Martyrs*, et qui confessèrent Jésus-Christ à Sébaste, vers l'an 320. Ils étaient à la fleur de l'âge, bien faits, braves, et distingués par leurs services. Quand ils eurent appris les ordres que l'empereur avait donnés pour obliger les gens de guerre à sacrifier, ils se séparèrent des autres, et déclarèrent qu'ils ne voulaient point prendre part à l'idolâtrie. On les arrêta, et ils furent présentés au juge, qui leur fit savoir les ordres de l'empereur, et les somma d'y obéir. Ils répondirent tous hardiment qu'ils étaient chrétiens, et préparés à tout souffrir plutôt que d'abandonner leur sainte religion. Le juge, après plusieurs menaces inutiles, les fit mettre en prison, d'où ils ne sortirent que pour être conduits à un supplice d'un genre tout nouveau. L'Arménie est un pays froid : c'était l'hiver, et un vent de bise qui soufflait causait une forte gelée. Le juge ordonna qu'ils fussent exposés tout nus pendant une nuit sur un étang glacé, qui était au milieu de la ville; et, pour les tenter plus violemment par la facilité du remède, il fit préparer un bain chaud tout proche de là, avec ordre d'y transporter sur-le-champ ceux qui, succombant à la rigueur du froid, promettraient de sacrifier pour sauver leur vie.

Digitized by Google

Les martyrs se dépouillèrent gaiement de tous leurs habits : ils s'encourageaient l'un l'autre, en disant qu'une seule nuit leur vaudrait une éternité. « Puisqu'il faut mourir une fois, ajoutaient-ils, mourons pour vivre éternellement. Donnons volontiers pour Dieu une vie que tant de soldats exposent tous les jours pour le service d'un prince mortel. » Ils faisaient tous la même prière, et disaient : « Nous sommes entrés quarante dans la lice, faites, Seigneur, que nous soyons couronnés quarante. Qu'il n'en manque pas un de ce nombre, que vous n'avez pas fixé sans dessein. » Dieu exauça leur prière, mais d'une autre manière qu'ils ne pensaient ; et il montra dans cette occasion la vérité de ce que dit S. Paul, que *tout dépend non de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde, et qui la fait à qui il lui plaît*. Les martyrs eurent la douleur de voir un d'entre eux perdre courage, et sortir de dessus l'étang pour aller se jeter dans le bain chaud ; mais il fut remplacé sur-le-champ.

Il y avait là un garde qui se chauffait en attendant la fin de ce combat, prêt à recevoir dans le bain ceux des martyrs qui viendraient s'y rendre. Il fut frappé d'un spectacle surprenant : il vit des anges qui descendaient du ciel, et qui distribuaient des récompenses à ces généreux soldats, excepté à un seul (à ce lâche qui s'était laissé vaincre par la douleur). Aussitôt, ôtant ses vêtements, il se mit à la place du déserteur en s'écriant qu'il était chrétien. Il consola ainsi ces généreux soldats de Jésus-Christ de la perte de l'un d'entre eux, et remporta la couronne dont celui-ci n'avait pas été trouvé digne : exemple terrible qui doit humilier et faire trembler les plus forts, et les faire souvenir de prier sans cesse pour obtenir la persévérance, que Dieu ne doit à personne.

Le jour étant venu, comme ils respiraient encore, on les mit sur des chariots, et on les jeta dans le feu, ce qui rendit leurs douleurs plus cruelles, en les faisant passer d'une extrémité à l'autre. Après qu'ils eurent été brûlés, on jeta dans la rivière ce qui n'avait pas été consumé par le feu ; toutefois les fidèles conservèrent beaucoup de leurs reliques. Elles furent portées en diverses provinces, où depuis on bâtit des églises en leur honneur, et on célébra leur mémoire avec une grande solennité.

PRATIQUES. 1. Si nos frères s'affaiblissent dans le service de Dieu, prions, gémissons pour eux, et tremblons pour nous-mêmes. 2. Dieu ne doit à personne la persévérance. Si nous sommes fidèles à Dieu, c'est Dieu qui nous en donne la force, ne nous en glorifions pas.

PRIÈRE. Quoi de plus terrible, Seigneur, qu'un cœur qui est froid pour vous ! Faites-nous la grâce de sentir le malheur de ceux qui aiment le monde, et qui, par conséquent, ne vous aiment pas.

Digitized by Google

11 *mars*. — S. SOPHRONE, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM. — VII^e^ siècle.

Sophrone était de Damas, ville de Syrie : après avoir étudié les sciences humaines dans sa jeunesse, le désir de s'avancer dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ le porta à visiter les monastères de la Palestine, qui étaient peuplés d'un grand nombre de saints solitaires. L'an 638, il fut élu évêque de Jérusalem. L'Église était alors divisée par l'hérésie des monothélites, qui reconnaissaient avec l'Église catholique deux natures en Jésus-Christ, mais qui enseignaient qu'il n'y avait en lui qu'une seule volonté et une seule opération, comme il n'y a qu'une seule personne. Ce fut ce qui engagea Sophrone à composer une lettre synodale dans laquelle il exposait sa foi sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il s'attachait principalement au point des deux volontés et des deux opérations en Jésus-Christ, montrant que chacune des deux natures avait ses propriétés : que l'action, par exemple, de manger, de boire, de marcher; que la faim, la soif, la douleur, la fatigue, qui étaient en Jésus-Christ des effets de sa volonté, appartenaient à la nature humaine, comme la connaissance des choses cachées et les guérisons miraculeuses étaient des opérations de la Divinité.

Le Saint, en écrivant au pape Honorius au sujet de son élévation sur le siége de Jérusalem, lui envoya cette exposition de sa foi, ainsi qu'au patriarche Sergius. Le motif qui le détermina à agir de la sorte fut la crainte où il était que le pape ne se laissât séduire par une lettre captieuse que Sergius lui avait écrite pour l'engager à tolérer le silence sur la matière dont il était question. Ce n'était pas toutefois qu'Honorius fût tombé dans le monothélisme : les monuments les plus authentiques déposent en faveur de sa catholicité, et prouvent d'une manière incontestable qu'il ne donna jamais son consentement à l'erreur; mais comme le silence, en fait de doctrine, est une espèce d'approbation de la part des premiers pasteurs, et que d'ailleurs la conduite d'Honorius produisait alors de funestes effets, Sophrone mettait tout en œuvre pour démasquer les sophismes d'une hérésie dont les fauteurs étaient puissants et nombreux.

Le Saint ne se contenta pas d'écrire pour la défense du dogme attaqué; il porta ses vues plus loin, comme nous l'allons voir. Il prit Étienne, évêque de Dore, le plus ancien de ses suffragants, le mena sur le mont du Calvaire, et lui dit : « Si vous négligez le

Digitized by Google

péril où la foi se trouve, vous en rendrez compte à Jésus-Christ, qui a été crucifié en ce saint lieu, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Faites donc ce que je ne puis faire en personne à cause de l'incursion des infidèles. Allez vous présenter au siége apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine et la condamnent canoniquement. » Étienne partit aussitôt pour Rome, et, pendant les dix ans qu'il passa dans cette ville, il poursuivit avec beaucoup de zèle la condamnation du monothélisme. Il l'obtint enfin sous le pontificat de Martin Ier, qui assembla pour cet effet le premier concile de Latran, en 649.

Cependant Sophrone avait beaucoup à souffrir de la part des infidèles, qui s'étaient emparés de Jérusalem en 638, après un siége de deux ans. Omar, qui était à la tête de ces infidèles, profana les lieux saints, et entreprit de bâtir une mosquée à la place du temple de Salomon; mais l'édifice ne pouvant se soutenir, il en demanda la cause, et les Juifs lui dirent que le bâtiment tomberait toujours, s'il ne faisait ôter la croix qui était sur le mont des Oliviers. Effectivement on n'eut pas plutôt ôté la croix, que la mosquée demeura ferme. Le saint, comme un autre Jérémie, déplorait amèrement les malheurs de Jérusalem, et travaillait de toutes ses forces à empêcher la dispersion de son troupeau; enfin Dieu le retira du milieu des impies pour le recevoir parmi les bienheureux. Il mourut le 11 mars 639 ou 644.

PRATIQUE. La foi ne change pas comme l'imagination des hommes. La vérité est une, et ne peut être divisée : il faut la confesser tout entière, et ne pas croire qu'il soit permis, sur cette matière, d'entrer dans aucun ménagement, comme s'il s'agissait de quelque intérêt personnel.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes la vérité : ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour vouloir vous diviser par des ménagements avec le monde, qui sera toujours votre ennemi; et donnez-nous le courage de croire et de pratiquer avec fidélité tout ce que vous avez enseigné.

---

12 *mars.* — S. EULOGE, MARTYR. — IXe siècle.

Euloge naquit à Cordoue, vers l'an 800 de Jésus-Christ. Sa science dans les saintes Écritures et l'innocence de ses mœurs le firent élever au sacerdoce dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les canons. Les Maures ou Sarrasins d'Espagne, qui étaient mahométans, ayant excité une persécution contre l'Église, il fut mis en prison avec son évêque et plusieurs fidèles. Ayant recouvré la liberté, il n'en usa que pour encourager ses frères au martyre par

Digitized by Google

ses paroles et par ses écrits. Il fut élu archevêque de Tolède; mais Dieu l'appela à lui avant qu'il pût recevoir la consécration épiscopale. Une jeune fille mahométane, nommée Léocrite, qui avait été convertie à la foi par une de ses parentes, était fort maltraitée par son père et sa mère, qui voulaient l'obliger à renoncer à la religion chrétienne. Euloge, à qui elle eut recours, la confia à des amis fidèles. Comme on la cherchait de tous côtés, elle fut obligée de changer souvent de demeure; enfin on la trouva chez Euloge. Le juge demanda au saint prêtre pourquoi il avait retenu cette fille chez lui. « Nous ne pouvons, répondit Euloge, refuser notre ministère à ceux qui viennent à nous pour être éclairés des lumières de la foi; nous sommes prêtres pour instruire; Jésus-Christ nous a donné l'exemple, et notre religion nous en fait un devoir. Cette fille s'étant adressée à moi, je l'ai instruite des voies du salut, comme je vous instruirais vous-même si vous me le demandiez. » Le juge, irrité, le menaça de la mort; et comme Euloge continuait de parler avec la même liberté, il fut conduit devant le conseil, qui le condamna à avoir la tête tranchée. Léocrite, quatre jours après, reçut la même couronne. Ce fut l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 859.

PRATIQUE. Nos parents font une profession extérieure de notre sainte religion; mais il arrive quelquefois que leurs exemples et leurs discours ne répondent pas à leur croyance. Demandons à Dieu de pratiquer ce que nous croyons, parce que nous serons jugés suivant nos œuvres.

PRIÈRE. Vous nous avez appris, Seigneur, que la foi sans les œuvres est une foi morte. Faites-nous la grâce de vivre conformément à la foi que nous professons.

---

13 *mars*. — S. MAXIMILIEN, MARTYR. — III^e^ SIÈCLE.

Comme, dans les premiers temps de l'Église, où les empereurs n'avaient point encore embrassé le christianisme, la profession de soldat était presque inséparable de quelque idolâtrie; il y avait beaucoup de fidèles qui croyaient que c'était blesser leur conscience que de s'y engager. Souvent, en effet, outre le serment que prêtaient ceux qui étaient enrôlés, il fallait faire sentinelle devant les temples, et profaner le dimanche par plusieurs fonctions militaires, reconnaître les étendards d'un Jupiter, d'un Mars, d'une Pallas, et des autres idoles auxquelles on avait renoncé. Ces marques extérieures de respect, que l'idolâtrie rendait à ces fausses divinités, paraissaient aux chrétiens incompatibles avec le culte du vrai Dieu, et souvent faisaient des martyrs de ceux qui ne voulaient pas entrer dans la milice lorsqu'ils y étaient obligés selon les lois de l'empereur.

Digitized by Google

Maximilien, que l'Église honore entre les saints, en est un exemple. Son père, Fabius Victor, ayant été chargé de lever des jeunes gens pour la milice, ne mit point son fils du nombre, quoiqu'il fût en état de porter les armes, et que, selon les lois romaines, il y fût obligé. L'avocat Pompéien cita le père et le fils devant le proconsul Dion, le 13 mars de l'an 295.

Sur la réquisition de Pompéien, le proconsul demanda au fils de Fabius comment il se nommait. Maximilien lui répondit : « Pourquoi voulez-vous savoir mon nom? Il ne m'est pas permis de porter les armes, parce que je suis chrétien. » Ce jeune homme parlait ainsi, parce que, comme on l'a déjà dit, l'idolâtrie était presque inséparable de la profession des armes, surtout après les ordres que Dioclétien venait de donner. Sans s'arrêter à sa réponse, le proconsul dit : « Appliquez-le à la mesure. » Et pendant qu'on mesurait Maximilien, il disait toujours : « Je ne puis porter les armes, je ne puis faire le mal : je suis chrétien. — Servez, lui dit Dion, de peur que je ne vous perde. » Maximilien répondit : « Je ne puis vous obéir en ceci : coupez-moi la tête. Je ne sers pas le siècle, je suis engagé à mon Dieu. » Le proconsul demanda qui lui avait donné ce conseil. « C'est ma conscience, répondit Maximilien, c'est celui qui m'a appelé à son service. » Dion, s'adressant ensuite à Victor, lui dit : « Donnez à votre fils un conseil meilleur que celui qu'il suit. — Il est instruit, répondit Victor; il sait ce qu'il lui convient de faire, il est en état de se déterminer. » Le proconsul le pressant encore de se laisser enrôler, de peur qu'il ne le fît périr, Maximilien répondit : « Je ne périrai pas; Dieu, à qui j'appartiens, veille sur moi; je ne ferai point ce que vous demandez. — Ayez égard à votre jeunesse, dit le proconsul; et obéissez : servir dans les armes est une profession convenable à votre âge. — Ma milice, dit Maximilien, est de combattre pour Jésus-Christ; je ne puis combattre pour le siècle. Je vous l'ai déjà dit : je suis chrétien. » Dion, insistant encore, lui dit : « Il y a des soldats chrétiens qui font le service à la suite de nos maîtres, Dioclétien et Maximien, Constance et Maxime. » Maximilien répliqua : « Ceux dont vous me parlez savent ce qu'il leur convient de faire; pour moi, je suis chrétien, et je ne puis faire le mal. — Mais quel mal font ceux qui sont dans le service? » dit le proconsul. « Vous le savez par vous-même, » répliqua Maximilien. « Faites ce que je vous commande, reprit Dion, ou vous mourrez. — Si je meurs pour la cause que je défends, dit Maximilien, mon âme vivra avec Jésus-Christ mon Dieu. »

On lui lut ensuite la sentence, conçue en ces termes : « Parce

Digitized by Google

que Maximilien a refusé le serment militaire par un esprit de révolte, il est ordonné qu'il sera puni par le glaive. » Maximilien répondit : *Dieu soit loué.* Comme on le menait au supplice, il dit aux chrétiens qui le suivaient : « Mes chers frères, hâtez-vous de toutes vos forces, empressez-vous d'aller au Seigneur, afin d'obtenir de lui une couronne pareille à celle qu'il daigne m'accorder. » Puis, s'adressant à son père, il lui dit d'un visage gai : « Mon père, donnez à l'exécuteur l'habit neuf que vous m'aviez préparé pour la guerre; et puissions-nous être ensemble, vous et moi, dans la gloire avec le Seigneur! » Après ces paroles, il fut exécuté, le 22 mars de l'an 295.

PRATIQUES. 1. Par le baptême, nous sommes soldats de Jésus-Christ : nous devons donc combattre pour lui avec courage. 2. Craignons tout emploi et tout engagement où notre salut serait en danger; mourons même, s'il le faut, plutôt que d'exposer notre âme à se perdre.

PRIÈRE. Qu'il est doux, Seigneur, d'être engagé à votre service! Ne permettez pas que nous servions jamais d'autre maître que vous.

---

14 *mars.* — S. LÉANDRE, ÉVÊQUE. — VI^e^ siècle.

Toute la famille de Léandre avait souffert l'exil pour la défense de la divinité de Jésus-Christ, et lui-même ayant été élu évêque de Séville, fut aussi exilé pour la même vérité. Il profita du loisir de son exil pour écrire contre les ariens, et composer une règle monastique, qu'il adressa à sa sœur. Levigilde, roi des Visigoths, qui l'avait exilé, ayant eu enfin pour les catholiques des sentiments plus humains, le rappela, et en mourant lui recommanda Récarède, son fils et son successeur. S. Léandre instruisit ce jeune prince dans la religion catholique, et l'assista toujours de ses conseils. Dieu acheva de purifier Léandre, en permettant qu'il fût attaqué de diverses maladies, surtout de la goutte; mais le saint prélat se réjouissait de ses maux, parce qu'il espérait qu'ils abrégeraient le temps de sa vie mortelle, et qu'il s'apercevait qu'ils lui donnaient de plus en plus un grand détachement pour les choses de la terre, qu'il avait toujours regardées avec un souverain mépris. On croit que S. Léandre mourut l'an 601.

PRATIQUE. On ne doit estimer la santé qu'autant qu'elle peut contribuer au salut : si les infirmités nous y conduisent plus sûrement, au lieu de les craindre nous devrions les demander à Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, détachez-nous de tout ce qui peut passer, pour ne nous occuper que de vous.

Digitized by Google

15 *mars*. — Ste EUPHRASIE, VIERGE. — IVe et Ve siècles.

Sainte Euphrasie naquit à Constantinople, vers la fin du IVe siècle, et eut pour père Antigone, gouverneur de Lycie, et pour mère Euphrasie, qui, après la mort de son mari, se retira en Égypte avec sa fille, dans une communauté de saintes vierges qui retraçaient dans leur vie celle des premiers fidèles. Elles n'étaient la plupart occupées que de la prière et du travail des mains.

La supérieure de cette communauté prenait plaisir à s'entretenir avec la jeune Euphrasie, qui n'avait alors que sept ans. Un jour lui ayant demandé qui elle aimait davantage, ou des compagnes qu'elle avait dans le monastère, ou de l'époux auquel elle était accordée, car dès cinq ans elle avait été promise à un jeune seigneur de la cour de Théodose, la jeune Euphrasie lui répondit : « Je ne connais point celui qu'on m'a destiné, et je n'en suis point connue : pour vous, je vous connais et je vous aime toutes. — Si vous m'aimez, dit la supérieure en riant, demeurez donc avec nous. — Je le veux bien, dit l'enfant, pourvu que ma mère le veuille. » Elle lui demanda en effet son consentement, en lui témoignant une grande ardeur pour demeurer dans le monastère; mais la supérieure, craignant que ce dessein ne vînt d'une attache passagère assez ordinaire aux enfants, à qui la nouveauté plaît toujours, lui dit : « Ma chère fille, on ne peut demeurer ici si on ne se consacre entièrement à Jésus-Christ. — Eh bien! je m'y consacre, » répliqua l'enfant; et en même temps elle s'écria : « Sauveur du monde, vous êtes mon Seigneur, et je ne veux point d'autre époux que vous; je ne sortirai point d'ici. — Si vous demeurez ici, dit la supérieure, il faudra que vous appreniez tout le psautier, que vous jeûniez tous les jours, que vous veilliez, et que vous pratiquiez beaucoup d'autres mortifications. — J'espère être fidèle à tout, répondit la jeune Euphrasie, pourvu que vous me gardiez avec vous. »

Sa mère, voyant sa constance, et croyant que c'était la grâce qui parlait en elle, l'offrit au Seigneur, et lui permit de demeurer dans la communauté. Peu de jours après, la jeune Euphrasie reçut l'habit de religieuse avec le voile. Sa mère venait souvent la visiter. Dieu hâta la récompense de cette sainte femme. Elle mourut de la mort des justes, et fut enterrée dans le monastère.

L'empereur, instruit de cette mort, en apprit la nouvelle au sénateur à qui la jeune Euphrasie avait été accordée, et lui fit savoir en même temps qu'elle avait pris Jésus-Christ pour époux.

Digitized by Google

Il ne laissa pas, à sa prière, d'écrire à Euphrasie pour l'informer de l'engagement que ses parents avaient contracté pour elle. Cette généreuse vierge écrivit à l'empereur une lettre pleine de respect, et en même temps pleine de religion : « Je suis à Jésus-Christ, dit-elle; je ne puis me donner à un autre; tout ce que je souhaite, c'est que le monde ne se souvienne plus d'Euphrasie. Je supplie très-humblement Votre Majesté de faire distribuer aux pauvres et aux orphelins tous les biens que mes parents m'ont laissés à Constantinople et aux environs, de faire donner la liberté aux esclaves de ma famille, et de faire remise aux fermiers de mes biens de tout ce qu'ils doivent depuis la mort de mes parents. » L'empereur fut si touché de ces nobles sentiments, qu'il fit lire la lettre en plein sénat, et qu'il exécuta ponctuellement ce que la Sainte lui avait demandé.

Euphrasie ne songea plus qu'à s'occuper des vérités éternelles. On ne peut guère porter plus loin qu'elle le fit l'humiliation et l'abnégation de soi-même. Dès l'âge de douze ans, elle s'exerça à un jeûne si rigoureux et à des veilles si continuelles, qu'on était surpris comment elle pouvait vivre. Le Seigneur couronna sa fidèle servante par une mort prompte, mais précieuse à ses yeux. Euphrasie mourut à l'âge de trente ans, le 13 mars, vers l'an 410.

PRATIQUE. La pauvreté est la sauvegarde des monastères. Celui où sainte Euphrasie se consacra à Dieu ne se mit pas en peine d'avoir de grands biens : c'est que Jésus-Christ y était.

PRIÈRE. Seigneur, vous avez aimé les enfants; apprenez à ceux qui sont chargés de leur conduite comment ils doivent les élever pour vous. Faites que nous-mêmes nous devenions des enfants, comme vous nous l'enseignez dans votre Évangile.

---

16 *mars*. — S. ABRAHAM, ERMITE. — IV^e^ SIÈCLE.

Abraham naquit l'an 300, près d'Édesse, dans la Mésopotamie. Ses parents étaient très-riches, et ne songeaient qu'à l'avancer dans le siècle; mais Dieu donna au jeune Abraham des inspirations plus conformes aux obligations du christianisme où il s'était engagé, et à l'âge de vingt ans il se retira dans la solitude, pour se livrer à la pénitence et à la mortification.

Il y avait douze ans qu'il vivait éloigné du monde, lorsque la mort de son père et de sa mère le laissa héritier d'une riche succession. Abraham, persuadé que les véritables richesses d'un chrétien sont la grâce et l'amour de Dieu, et que les biens de la terre y sont souvent un grand obstacle, ne se mit point en peine de recueillir cet héritage, et il pria un de ses amis de vendre tout ce

Digitized by Google

qui pouvait lui revenir, et d'en distribuer l'argent aux pauvres.

Le bruit de sa vertu se répandit de tous côtés, et Dieu voulut s'en servir pour sa gloire. Il y avait près de sa cellule un village dont presque tous les habitants étaient idolâtres, et si attachés à leurs superstitions, qu'ils avaient presque toujours maltraité ceux qui avaient voulu les éclairer. L'évêque d'Édesse, affligé de leur aveuglement, proposa à ses ecclésiastiques d'envoyer à ces peuples le solitaire Abraham, comme le plus grand serviteur de Dieu qu'il connût, et le plus capable de les convertir par sa charité et par sa patience. Il n'eut pas de peine à les faire entrer dans son sentiment. Ils se rendirent donc ensemble à la cellule du Saint, et le prièrent de se charger de cette mission. Abraham fit une longue résistance, alléguant son peu de savoir et son amour pour la retraite; mais on lui dit que Dieu éclairait ceux qu'il envoyait pour parler en son nom, et que ce n'était point violer la retraite, que d'en sortir pour gagner des âmes à Jésus-Christ, quand c'était la volonté de Dieu. Abraham se rendit. Les ecclésiastiques l'emmenèrent à la ville, où l'évêque l'ordonna prêtre, après quoi il l'envoya travailler à l'ouvrage du Seigneur. Il le fit autant en priant Dieu pour ce peuple dont l'aveuglement excitait sa compassion, qu'en l'y prêchant la vérité. Il fut fort mal reçu : on l'outragea, on le menaça de le faire mourir; mais il ne perdit point courage. Ayant su qu'il restait encore quelque argent de son héritage que son ami n'avait pas distribué, il le pria de le lui envoyer, et il s'en servit pour bâtir une église. Les habitants du lieu ne purent l'en empêcher, parce qu'ils craignaient l'autorité des magistrats, qui étaient chrétiens. Quand l'édifice fut achevé, Abraham pria le Seigneur d'y rassembler un grand nombre de ces infidèles, en les convertissant à la foi; et, se sentant animé d'un nouveau zèle, il brisa leurs idoles, renversa leurs autels, et foula aux pieds tous les trophées de la superstition païenne. Le peuple, irrité, se jeta sur lui, l'accabla de coups, et le chassa du village; mais le Saint rendit grâces à Dieu d'avoir souffert quelque chose pour son nom, et étant revenu dans l'église il y passa la nuit en prière. Le lendemain, le peuple l'ayant aperçu, se jeta encore sur lui, et le battit si cruellement, que, le croyant près d'expirer, il le traîna par les pieds avec une corde hors du village; mais Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort, lui rendit promptement la santé.

Abraham passa ainsi trois ans dans des souffrances et des douleurs continuelles, sans que rien pût ralentir son zèle. Enfin Dieu exauça les prières qu'il faisait pour ce peuple, et lui tint compte

Digitized by Google

de ce qu'il avait enduré pour son salut. Le jour de sa miséricorde étant arrivé, ces infidèles commencèrent à se témoigner les uns aux autres l'admiration où ils étaient de la charité et de la patience d'Abraham, et ils conclurent qu'il fallait que ce qu'il leur prêchait fût bien nécessaire, puisqu'il s'exposait à de si rudes épreuves pour le faire croire. Ils se rendirent donc à l'église, où le Saint priait avec ardeur, et lui demandèrent qu'il les instruisît, et qu'il leur fît connaître le Dieu qu'il prêchait. Abraham, surpris de ce changement, et louant Celui qui en était l'auteur, expliqua à ce peuple les mystères de la religion, et ensuite en baptisa environ un mille.

Il passa encore un an avec eux, cultivant cette nouvelle vigne du Seigneur avec beaucoup d'attention; et, la voyant en état de porter des fruits abondants, il la recommanda au Tout-Puissant, sans lequel celui qui plante et qui arrose ne peut rien, et il s'en retourna dans sa solitude, où il mourut l'an de Jésus-Christ 370.

PRATIQUES. 1. Un homme vraiment à Dieu craint autant les richesses que les gens du monde craignent la pauvreté : c'est que Jésus-Christ nous a appris les dangers des richesses et les avantages d'une vie pauvre. 2. La patience dans les maux que l'on nous fait souffrir injustement est le moyen le plus sûr de vaincre nos persécuteurs : c'est une voix forte qui leur fait connaître et aimer la vérité pour laquelle nous souffrons.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous des yeux qui voient le danger des richesses, un cœur touché du malheur de ceux qui ne vous aiment pas, et une patience capable de les gagner à votre service.

---

17 *mars*. — Ste GERTRUDE, VIERGE. — VIIe siècle.

Gertrude naquit de parents illustres par leur noblesse, leurs dignités, et encore plus par leur vertu. Elle avait pour père Pépin de Landen, maire du palais sous les rois Clotaire II, Dagobert II, et Sigebert III, homme très-recommandable par sa sagesse et par son amour pour la justice, et pour mère la bienheureuse Itte, dont la piété et la religion égalaient la vertu de son mari.

A l'âge de dix à douze ans, Gertrude avait déjà pris la ferme résolution de demeurer vierge. Un jour, Pépin son père ayant prié le roi Dagobert de lui faire l'honneur de dîner chez lui, lorsque ce prince fut à table, le fils du gouverneur d'Austrasie vint le prier de lui donner Gertrude pour femme dès qu'elle serait en état d'être mariée. Le roi et Pépin même reçurent favorablement cette proposition, et sans tarder plus longtemps on fit venir Gertrude, pour la faire consentir à cette demande. Elle parut devant le roi accompagnée de sa mère. Le roi demanda lui-même à Gertrude si elle ne

Digitized by Google

serait pas bien aise d'avoir pour époux celui qu'elle voyait devant elle, jeune, bien fait, vêtu de soie, et tout brillant d'or. « Jésus-Christ est mon époux, répondit-elle, je n'en veux point connaître d'autre. » On admira sa vertu, et on ne voulut point la forcer d'embrasser un parti qui était opposé à une si sainte inclination. Gertrude perdit son père peu de temps après, n'étant encore âgée que de quatorze ans. Quand elle fut plus avancée en âge, la bienheureuse Itte, voyant qu'elle ne voulait point se marier, ne savait quel parti prendre pour elle; mais S. Amand, évêque de Maestricht, la tira d'inquiétude. Ce saint prélat étant venu la voir dans le cours de ses prédications apostoliques, l'exhorta à fonder un monastère où elle pût se retirer avec sa fille. Itte goûta cette proposition, et fit bâtir l'abbaye de Nivelle, située en Brabant, entre Mons et Bruxelles : après avoir reçu le voile, elle s'y retira avec Gertrude, qui se trouva chargée seule du gouvernement de cette maison vers l'an 652, époque où elle perdit sa mère.

Pour ne point perdre l'esprit de recueillement, qui entretient la piété, Gertrude commit les affaires du dehors à de saints religieux dont elle connaissait la prudence et la capacité, et se fit assister au dedans par les sœurs les plus intelligentes et les plus versées dans la vie spirituelle. Par ce moyen elle trouva du temps pour se recueillir, et la ferveur se maintint dans sa communauté. Elle lisait sans cesse l'Écriture sainte, et l'on dit qu'elle la savait presque tout entière par cœur. L'austérité de l'abstinence de Gertrude et ses veilles continuelles ayant ruiné sa santé, elle se démit de sa charge d'abbesse, et du consentement de la communauté elle mit en sa place sa nièce Vilfétrude.

Se voyant près de sa fin, elle commanda qu'on l'ensevelît dans son cilice, sans aucun drap ni suaire de toile. Elle disait que les ornements superflus d'un tombeau ne servaient de rien, ni aux vivants ni aux morts. Elle rendit son âme à Dieu, vers l'an 668, à l'âge de trente-trois ans.

PRATIQUES. 1. Qu'il est avantageux de porter le joug de Jésus-Christ dès sa jeunesse! Les parents sont bien malheureux quand ils empêchent leurs enfants de se consacrer à Jésus-Christ dans l'état auquel il les appelle. Ils lui appartiennent, et non pas à eux; ainsi c'est un vol et un sacrilége qu'ils commettent lorsqu'ils les détournent de suivre la vocation qu'il leur donne. 2. La piété sans lumières devient ordinairement superstitieuse : on doit donc chercher à s'instruire dans la science des saints, fondée sur l'Écriture sainte et la doctrine de l'Église, et ennemie de toute nouveauté.

PRIÈRE. Si nous n'avons pas eu le bonheur, ô mon Dieu! d'être consacrés à votre service dès notre jeunesse, faites que nous réparions cette perte par un plus grand amour pour vous et une grande fidélité à tous nos devoirs.

Digitized by Google

18 *mars*. — S. CYRILLE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM. — IVe siècle.

On ignore ce que faisait S. Cyrille avant d'être évêque de Jérusalem; mais on sait que Dieu honora le commencement de son épiscopat par une merveille qui étonna tous ceux qui en furent témoins. Le 6 mai de l'an 351, on vit paraître dans l'air une grande croix si lumineuse, que l'éclat du soleil ne pouvait l'obscurcir. Cette croix s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Oliviers, qui sont à une distance d'environ trois quarts de lieue, et elle était large à proportion. Tous ceux qui étaient à Jérusalem, chrétiens et païens, furent témoins de cette merveille; qui commença sur les neuf heures du matin, et dura plusieurs heures; et tous coururent à l'église pour en rendre gloire à Dieu. Cyrille en informa l'empereur Constance par une lettre que nous avons encore.

En 357, S. Cyrille fut déposé par les intrigues et la haine d'Acace, évêque de Césarée. Ce prélat soutenait l'arianisme, c'est-à-dire l'hérésie qui attaquait la divinité de Jésus-Christ, tandis que Cyrille suivait la doctrine de l'Église catholique, qui enseigne que le Fils de Dieu est Dieu comme le Père, et égal à lui en toutes choses.

Acace était un de ces génies intrigants qui ne font point de cas de l'innocence et de la simplicité des mœurs : il cita plusieurs fois S. Cyrille pour le faire comparaître devant lui et le juger; mais l'évêque de Jérusalem n'obéit point, parce qu'il ne reconnaissait point Acace pour supérieur. Cependant l'évêque de Césarée, qui avait du crédit et qui était appuyé de la faveur des grands et de plusieurs prélats qui ne pensaient pas mieux que lui, le fit déposer comme ayant refusé pendant deux ans de comparaître pour répondre aux accusations formées contre lui; une de ces accusations, aussi frivole que les autres, était que Cyrille, disait-on, avait vendu les trésors de l'Église. Il est vrai que le territoire de Jérusalem étant affligé par la famine, le peuple, qui manquait de vivres, jeta les yeux sur lui comme sur un père plein de tendresse et de charité; et que Cyrille, n'ayant point d'argent, vendit quelques vases de réserve et quelques étoffes précieuses. Mais qui oserait dire que ce Saint n'avait pas fait une chose juste en dépouillant des temples matériels pour faire subsister les temples vivants du Saint-Esprit? Cyrille n'eut point d'égard à sa déposition, qu'il regarda comme faite contre les règles; il en appela

Digitized by Google

à un tribunal supérieur, et envoya l'acte d'appel à ceux qui l'avaient déposé.

Les évêques ayant assemblé un concile à Séleucie, au mois de septembre 359, Cyrille s'y présenta, et demanda qu'on lui rendît justice. Il fut écouté favorablement. Acace fut déposé, et le saint évêque rétabli sur son siége; mais Dieu, qui voulait lui faire acheter le repos éternel par les persécutions temporelles, permit que, l'année suivante, Acace, dont le crédit n'était pas diminué, le fît déposer de nouveau dans un conciliabule, dont il se rendit maître par ses intrigues. Cyrille mourut en 386, après trente-cinq ans d'épiscopat.

PRATIQUE. Les temples de Dieu doivent être entretenus d'une manière qui excite la piété de ceux qui s'y assemblent; mais on doit entretenir avec encore plus de soin les pauvres, qui sont les temples vivants du Saint-Esprit.

PRIÈRE. Seigneur, nous imprimons souvent sur nos corps le signe de votre croix; gravez-la dans nos cœurs, afin que nous ne craignions point de souffrir pour vous.

---

19 *mars*. — S. JOSEPH, ÉPOUX DE LA Ste VIERGE.

Saint Jean avait reçu la sublime mission d'annoncer Jésus-Christ et de rendre témoignage de sa divinité devant les hommes: S. Joseph reçut celle de l'élever; S. Jean avait été le précurseur du Sauveur : S. Joseph fut son père nourricier, comme époux de la sainte Vierge, mère de Notre-Seigneur.

Nous ne savons de S. Joseph que ce qu'il a plu au Saint-Esprit de nous en faire connaître. Il descendait en droite ligne des plus grands rois de Juda et des plus illustres d'entre les anciens patriarches. Mais il a des titres plus glorieux que celui de sa naissance : ce sont ceux de ses vertus, et surtout de sa foi et de son humilité. Cette foi et cette humilité se manifestèrent dès les premiers temps de la sainte union qu'il avait contractée avec celle de qui devait naître le Rédempteur du genre humain.

Pendant que cette Vierge sans tache portait dans son sein son divin Fils, Joseph, agité d'un grand trouble, résolut de la quitter. Tout à coup un ange du Seigneur lui apparut pendant son sommeil, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie, votre femme; car ce qui est formé en elle vient du Saint-Esprit; et elle mettra au monde un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera le peuple de ses péchés. » Joseph ne douta pas un seul instant de la parole de l'ange, et, se montrant aussi humble et aussi docile qu'il était plein

Digitized by Google

de foi, il fit ce qui lui était ordonné, et retint auprès de lui la sainte Vierge.

Lorsque approcha le temps où Marie devait mettre au monde l'enfant qui venait sauver les hommes en les délivrant de la servitude du péché, il arriva qu'on publia un édit de César-Auguste en vertu duquel il était ordonné qu'on ferait un dénombrement des habitants de tous les pays qui obéissaient à l'empire romain. Chacun allait se faire enregistrer dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth; et, comme il était de la maison de David, il alla en Judée, dans la ville de David appelée Bethléhem, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse. Dieu permit qu'ils ne trouvassent pas une place dans l'hôtellerie, et ils furent obligés d'aller se loger dans une espèce de caverne qui servait d'étable. C'est là que voulut naître le Sauveur du monde. Marie enveloppa de langes son divin fils et le coucha dans une crèche. Bientôt, pendant que les anges chantaient en chœur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » les bergers des environs, avertis par un envoyé céleste, se rendirent à Bethléhem pour voir ce qui était arrivé et ce que le Seigneur leur avait fait connaître. Ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche; et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant; et tous ceux qui en entendirent parler admirèrent ce que les bergers leur racontaient. Or Marie, ajoute l'Évangile, conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur : c'est-à-dire qu'ayant le cœur tout rempli de ce grand mystère, elle admirait plus que tous les autres ce que les pasteurs disaient. Elle était tout occupée de la grâce que Dieu leur faisait, de vouloir bien leur communiquer ce qu'il cachait aux grands de la terre. Et elle ne considérait pas toutes ces choses en passant; elle les conservait en elle-même, les repassait dans son cœur, comme l'objet de sa méditation, et en faisait le sujet de sa profonde reconnaissance envers Celui qui l'avait choisie elle-même, toute petite qu'elle était, pour la combler de ses grâces. Mais quels devaient être aussi les sentiments de Joseph! Il faudrait avoir son cœur pour comprendre ce qu'il dut alors éprouver, et pour se former une juste idée de la dévotion, du respect et de l'amour avec lesquels il adora le Sauveur qui voulait bien être réputé son fils. Quelle fidélité à correspondre aux desseins du Père éternel, qui l'avait chargé tout à la fois de nourrir le Verbe fait chair et de garder sa bienheureuse mère! « C'est là, dit S. Bernard en parlant de S. Joseph, c'est là ce serviteur fidèle et prudent que Notre-Seigneur a établi sur sa

Digitized by Google

famille pour être le soutien et la consolation de sa mère, son père nourricier et son digne coopérateur dans l'exécution de ses desseins miséricordieux sur la terre... Quel bonheur pour lui de pouvoir non-seulement voir Jésus-Christ, mais encore l'entendre, le tenir dans ses bras, le porter d'un lieu à un autre, le caresser, l'embrasser, le nourrir, d'être admis à la participation de ces ineffables secrets qui ont été cachés aux yeux du monde! » « O prodige d'élévation! ô dignité incomparable! s'écrie le pieux Gerson en s'adressant à S. Joseph. La Mère de Dieu, la Reine du ciel vous appelle son seigneur : le Verbe fait chair vous appelle son père et vous obéit. O Jésus, ô Marie, ô Joseph, qui formez sur la terre une glorieuse trinité, en qui l'auguste Trinité du ciel met toutes ses complaisances! que peut-on imaginer ici-bas d'aussi grand, d'aussi bon, d'aussi excellent? »

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans S. Joseph, c'est qu'au milieu des grâces extraordinaires dont il est favorisé, il conserve l'humilité la plus profonde, il vit dans l'obscurité comme le dernier des hommes, il cache les priviléges ineffables dont il est honoré; il ne publie rien des mystères incompréhensibles qui viennent de s'accomplir; il ne cherche point à les pénétrer, et laisse à Dieu le soin de les manifester dans le temps fixé par ses décrets; il ne pense qu'à correspondre aux vues de la Providence sur lui, et se borne uniquement à ce qui le regarde. Quoique issu du sang des anciens rois de Juda, il se plaît dans une condition vile aux yeux du monde, et n'a d'autre ambition que de fournir, par le travail de ses mains, aux besoins communs de la sainte famille. Joseph fut l'instrument dont Dieu se servit pour sauver l'enfant Jésus de la fureur d'Hérode. Ce prince cruel et jaloux ayant résolu le massacre des Innocents pour faire périr plus sûrement le Messie, un ange apparut à Joseph, et lui ordonna de se lever, de prendre Jésus, de fuir en Égypte, et d'y rester jusqu'à ce qu'il fût averti d'en sortir. Une fuite aussi soudaine ne déconcerta point le Saint. Il obéit sur-le-champ, sans même s'informer du temps marqué pour le retour. Il est aisé de concevoir tout ce qu'il dut avoir à souffrir en traversant de vastes déserts avec un enfant et une jeune vierge sa mère. S. Chrysostome remarque, à cette occasion, que Dieu traita S. Joseph comme il a coutume de traiter ses serviteurs : il leur envoie des épreuves pour purifier leurs cœurs des souillures de l'amour-propre, de manière toutefois qu'il mêle à leur amertume les douceurs des consolations. « Joseph, dit ce Père, est inquiet pendant que Marie porte dans ses chastes entrailles le Sauveur du monde; un ange vient le tirer de

Digitized by Google

ses perplexités. Il se réjouit à la naissance de Jésus, mais cette joie est suivie d'une grande crainte : Hérode et toute la ville de Jérusalem conspirent contre les jours de l'enfant. La joie renaît à l'adoration des mages, mais elle est troublée par un nouvel effroi; il faut fuir dans une terre inconnue. » Après la mort d'Hérode, Dieu avertit Joseph par une vision de retourner en Judée avec l'enfant et sa mère. Il obéit avec sa promptitude ordinaire; mais ayant appris, à son arrivée, qu'Archélaüs avait succédé à Hérode, il eut peur que le fils n'eût hérité de la cruauté de son père; c'est pourquoi il alla s'établir dans la Galilée, qui était gouvernée par Hérode Antipas, frère d'Archélaüs. Il choisit pour sa demeure la ville de Nazareth, où la naissance de Jésus avait fait moins de bruit. Il vécut là paisiblement, vivant de son métier, qui était, à ce que l'on croit, le métier de charpentier; l'enfant Jésus travaillait avec lui, donnant ainsi l'exemple de la soumission et de l'obéissance.

En fidèle disciple de Moïse, Joseph allait tous les ans célébrer la Pâque à Jérusalem. Jésus ayant atteint sa douzième année, fit ce voyage avec ses parents. Après la fête, Joseph et Marie reprirent la route de Nazareth, ne doutant point que Jésus ne fût avec des personnes de leur connaissance. Ils ne s'aperçurent de son absence qu'au bout d'un jour. Ils retournèrent pleins d'inquiétude à Jérusalem. Après l'avoir cherché pendant trois jours, ils le trouvèrent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et leur faisant des questions dont la sagesse ravissait d'admiration tous ceux qui étaient présents. Joseph et Marie furent eux-mêmes saisis d'étonnement. « Mon fils, lui dit sa mère, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés. — Ne savez-vous pas, répondit Jésus, qu'il faut que je fasse ce qui regarde le service de mon Père? » Il donnait à entendre par ces paroles qu'il n'avait paru en public que pour travailler à la gloire de son Père, et pour préparer les princes de la Synagogue à le recevoir, en leur faisant voir que les oracles des prophètes au sujet de la venue du Messie allaient avoir leur accomplissement. Du reste, Jésus, qui n'avait point communiqué à Joseph et à Marie le dessein qu'il avait de demeurer dans le temple afin d'obéir au Père éternel, leur était parfaitement soumis pour toutes les autres choses. Aussi il n'hésita pas à retourner avec eux à Nazareth. A partir de ce moment, l'Écriture ne nous apprend plus rien de S. Joseph. Il est probable qu'il mourut avant le temps où le Sauveur commença sa vie publique, et qu'il expira entre les bras de Jésus et de Marie. C'est

Digitized by Google

pour cela qu'on invoque S. Joseph pour obtenir une bonne mort et la présence spirituelle de Jésus à cette heure qui décide de l'éternité.

PRATIQUES. 1. Il y a encore parmi nous des Joseph, des artisans pauvres et justes : nous ne devons donc pas mépriser ceux d'une condition basse. 2. C'est dans une telle condition que Jésus-Christ est né, et nous voudrions être riches et à notre aise! Un père excite sans cesse ses enfants à se pousser et à s'avancer dans le monde; que nous ne connaissons guère l'esprit de Jésus-Christ! 3. Jugerons-nous toujours les autres! Si S. Joseph avait jugé la sainte Vierge, quoiqu'il eût bien des préjugés contre elle, il l'aurait jugée bien témérairement. Jugeons-nous nous-mêmes, et jugeons-nous avec rigueur; nous sommes bien plus coupables que nous ne le pensons!

PRIÈRE. Ouvrez-nous les yeux, ô mon Dieu, afin que nous voyions combien votre conduite est admirable. Quoi de plus grand sur la terre que la maison de S. Joseph! Elle est inconnue et méprisée. Faites-nous la grâce d'être inconnus au monde. Rien n'est plus avantageux que d'être connu de vous seul.

---

20 *mars*. — S. LOMER, ABBÉ. — VI^e^ siècle.

Lomer ou Laumer naquit près de Chartres. Après avoir été élevé dans la piété par un saint prêtre de cette ville, il fut fait prêtre lui-même et économe de l'Église. Quelques années après il renonça à tout, et alla se cacher dans une forêt du Perche, où s'étant fait une petite loge de branchages, il commença à mener une vie pénitente, uniquement occupé de la prière et des pensées de l'éternité. Il y fut découvert, et plusieurs personnes vinrent à lui, demandant à servir Dieu sous sa conduite. Elles logeaient comme lui dans des cabanes, et vivaient fort durement.

Importuné par le grand nombre des visites, il passa avec ses frères dans un ermitage à six lieues de Chartres; il s'y forma en peu de temps un monastère considérable. On raconte qu'un homme riche étant malade lui envoya une aumône de quarante pièces d'or, en se recommandant à ses prières. S. Lomer reçut cette somme; mais Dieu lui ayant fait connaître que cet argent avait été mal acquis, il le renvoya sur-le-champ, et fit dire au malade qu'une telle aumône n'était pas capable d'apaiser la colère de Dieu. Il mourut l'an de Jésus-Christ 594.

PRATIQUE. S. Lomer refuse une aumône d'un bien mal acquis. Il faut restituer à ceux à qui on a fait quelque tort. La restitution doit être faite avant l'aumône.

PRIÈRE. Seigneur, vous ne voulez pas que nous vous offrions les biens des autres : faites que nous rendions justice à nos frères, afin que nous puissions ensuite vous donner et nos biens et nous-mêmes.

Digitized by Google

21 *mars*. — S. BENOIT, PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT. — VI^e^ siècle.

Saint Benoît naquit vers l'an 480, aux environs de Murcie, petite ville du duché de Spolète. Dieu, qui le destinait à être le précurseur et le père d'un grand nombre de saints, le conduisit de bonne heure dans la solitude, où il demeura trois ans inconnu à tous les hommes, excepté à un saint moine, nommé Romain, qui portait au jeune solitaire une partie du pain qu'il recevait pour lui-même.

Malgré le soin que Benoît prenait de se cacher, l'éclat de sa sainteté l'ayant fait connaître à des religieux d'un monastère voisin du lieu de sa retraite, ils souhaitèrent ardemment de l'avoir pour abbé. Benoît les refusa longtemps, et leur prédit que leur manière de vivre ne pourrait s'accorder avec la sienne. Enfin il se laissa vaincre; mais ils se repentirent bientôt de leur choix. Benoît réprimait les abus, et ne parlait que de justice intérieure : il voulait beaucoup de recueillement dans la prière, une grande fidélité dans les plus petits exercices; en un mot, il exigeait qu'on fût religieux en effet, et non pas seulement par l'habit, ou par la pratique de quelques exercices purement extérieurs qui ne gênent point la nature et qui ne mortifient point les passions. Tant de régularité leur devint insupportable. Alors il les quitta, et retourna dans sa chère solitude, dans le dessein d'y demeurer seul en la présence du Tout-Puissant.

Ses vertus et ses miracles lui attiraient de fréquentes visites, et plusieurs personnes le conjurant de les conduire dans la voie de Dieu, il fut obligé de les recevoir comme disciples. Il bâtit douze monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur; il en retint quelques autres auprès de lui, pour les instruire lui-même. Les plus nobles de Rome venaient à lui, et lui donnaient leurs enfants à élever. Équice et Tertulle, sénateurs romains, voulurent qu'il eût soin de Maur et de Placide, leurs fils, et qu'il les formât à la piété; ces deux jeunes gens profitèrent si bien de cette sainte éducation, qu'ils devinrent eux-mêmes de grands saints qui en formèrent beaucoup d'autres. Un jour le jeune Placide, étant allé puiser de l'eau dans un lac, tomba dedans. S. Benoît, qui était dans le monastère, connut ce qui venait d'arriver, et dit à Maur : « Mon frère, courez vite; le jeune Placide est tombé dans l'eau. » Maur, lui ayant demandé sa bénédiction, courut jusqu'à l'endroit où l'eau emportait Placide, et,

Digitized by Google

l'ayant enlevé par les cheveux, il revint avec la même diligence. Sitôt qu'il fut à terre, il regarda derrière lui, et voyant qu'il avait marché sur l'eau, il en fut effrayé. Il raconta la chose à S. Benoît, qui l'attribua à sa prompte obéissance; mais Maur l'attribua aux prières de S. Benoît.

Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut voir S. Benoît; mais, désirant savoir s'il connaissait les choses cachées, comme on le lui avait dit, il envoya devant lui un de ses écuyers, revêtu d'habits royaux; et accompagné de plusieurs seigneurs et d'un grand cortége. L'écuyer étant ainsi entré dans le monastère du Mont-Cassin, nouvellement bâti, S. Benoît lui cria : « Mon fils, quittez l'habit que vous portez, car il ne vous appartient pas. » L'écuyer, surpris, se jeta par terre avec tous ceux de sa suite, et, sans oser approcher du Saint, ils retournèrent dire à Totila ce qui s'était passé. Ce prince vint donc lui-même trouver Benoît, et, dès qu'il le vit, il se prosterna sans vouloir avancer. Benoît lui dit par trois fois de se relever; et comme Totila demeurait toujours courbé, il le releva lui-même et lui dit : « Vous faites beaucoup de mal : vous en avez beaucoup fait : cessez enfin de commettre des injustices. Vous entrerez dans Rome; vous passerez la mer, et après avoir régné neuf ans vous mourrez le dixième. » Tout cela fut accompli.

Un homme de qualité que S. Benoît avait converti, étant un jour entré dans sa cellule, le trouva pleurant amèrement. Il demeura longtemps sans l'interrompre; mais voyant que ses larmes coulaient toujours, il lui en demanda la cause. Le Saint lui répondit : « Tout ce monastère que j'ai bâti, et tout ce que j'ai préparé pour les frères, a été livré aux gentils par le jugement de Dieu : et à peine ai-je pu obtenir qu'il sauverait les personnes. » Cette prédiction eut son effet quarante jours après, quand les Lombards ruinèrent le Mont-Cassin.

S. Benoît prédit aussi sa mort quelque temps avant d'être attaqué par la maladie; mais il recommanda le secret à ceux à qui il avait fait cette prédiction : car il craignait qu'on ne l'estimât quelque chose, et qu'on ne l'honorât pour les dons qu'il recevait de Dieu. Six jours avant sa mort, il fit ouvrir son sépulcre : aussitôt il fut saisi d'une fièvre violente : et comme elle augmentait tous les jours, le sixième il se fit porter à l'église par ses disciples; il y reçut le corps et le sang de Jésus-Christ, et levant les yeux et les mains au ciel, où il attendait sa récompense, parce qu'il avait toujours vécu pour Dieu, il remit son âme entre les mains de son Créateur, le 21 mars de l'an 543.

Digitized by Google

PRATIQUE. A quoi sert de se retirer dans un monastère, si l'on ne renonce pas au monde, et si l'on y vit comme font les gens du monde? C'est attirer sur soi une plus grande condamnation.

PRIÈRE. Ne privez pas votre Église, Seigneur, des asiles que vous lui avez donnés pour mettre ses enfants à couvert des tempêtes du siècle : mais faites qu'en renonçant au monde, on n'en porte pas l'esprit dans le cloître. Que la pauvreté en fasse tout le trésor, et que la séparation extérieure du siècle soit la marque que l'on n'y est occupé que de vous.

---

22 *mars*. — S. BASILE, PRÊTRE ET MARTYR. — IVe siècle.

Basile était un saint prêtre d'Ancyre, en Galatie, qui, après avoir été persécuté par les ariens comme un des principaux défenseurs de la divinité de Jésus-Christ, mérita la couronne du martyre, sous Julien l'Apostat. Basile fut cité devant cet empereur, qui lui demanda son nom. « Chrétien est mon premier nom, répondit le saint prêtre. J'en ai un autre sous lequel tout le monde me connaît, c'est celui de Basile; mais si je suis assez heureux pour conserver mon premier nom pur et sans tache, je recevrai de Jésus-Christ la récompense de l'immortalité au jour du jugement. — Je sais votre religion, reprit Julien : vous croyez en celui qui a souffert sous Ponce-Pilate; renoncez à ces erreurs. — Je ne suis point dans l'erreur, répondit Basile; c'est vous qui êtes dans l'erreur, vous qui, par votre apostasie, avez renoncé au royaume céleste. Vous avez abandonné Jésus-Christ lorsqu'il vous a fait monter sur le trône; mais il vous en arrachera bientôt, afin que vous connaissiez la grandeur du Dieu que vous avez irrité par vos offenses. — Vous extravaguez, dit Julien; cela n'arrivera pas comme vous voudriez. » Basile répondit : « Vous ne vous souvenez pas des récompenses qui vous étaient promises; vous n'avez pas respecté l'autel où vous avez reçu le salut : c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est le souverain empereur, ne se souviendra pas de vous. Il vous dépouillera de votre autorité temporelle, il vous fera perdre la vie au milieu des douleurs, et votre corps sera privé de la sépulture. »

Julien, alors transporté de colère : « O impie, lui dit-il, j'avais dessein de te renvoyer; mais ton opiniâtreté et l'insolence avec laquelle tu attaques ton empereur même, te rendent indigne de toute compassion : j'ordonne que tous les jours on te déchire en lanières, par sept endroits différents. » Le comte Fromentin fut chargé de l'exécution de cette barbare sentence, et eut ordre de la continuer jusqu'à ce que Basile fût entièrement dépouillé de sa peau.

Digitized by Google

Dès le même jour, Fromentin commença sa cruelle commission. Le Saint, après avoir enduré le supplice avec une constance étonnante, dit : « Je voudrais maintenant parler à l'empereur. » Le comte, qui le crut vaincu, en alla porter au plus vite la nouvelle à Julien, qui le fit venir dans le temple d'Esculape. Dès que Basile aperçut l'empereur : « Prince, dit-il, où sont ces prêtres et ces devins qui ont coutume de vous accompagner? Ne vous ont-ils pas dit ce qui m'amène devant vous? — Je m'imagine, répondit Julien, que, rentrant enfin en vous-même, vous venez reconnaître les dieux que nous adorons. — C'est, au contraire, répondit Basile, pour vous déclarer que ceux que vous appelez dieux ne sont que des idoles sourdes et aveugles, qui conduisent en enfer ceux qui les honorent. Pour moi, Jésus-Christ est ma vie : il est toute ma force; c'est en lui que je crois, et c'est pour lui que je souffre. »

Tout le monde fut surpris; mais personne ne parut plus confus que le comte Fromentin : pour se venger de Basile, il le fit ramener au lieu préparé pour son supplice, et déchirer avec une cruauté sans exemple.

Le lendemain, se l'étant fait amener de nouveau par l'exécuteur, il lui dit : « Insensé! te conformeras-tu enfin aux ordres de l'empereur? — Juge impie, répondit Basile, ne savez-vous pas l'état où vous mîtes mon corps hier, jusqu'à faire verser des larmes aux témoins de votre cruauté? et ne voyez-vous pas aujourd'hui que Jésus-Christ a guéri mes plaies, et qu'il me présente devant vous plein de santé et de force? Faites savoir à votre tyran quelle est la puissance du Dieu qu'il abandonne pour se livrer au démon. — Tu t'égares, reprit Fromentin, et si tu ne sacrifies, je vais te faire percer tout le corps avec des pointes de fer. — Je n'ai point été effrayé des menaces de l'empereur, répondit Basile; croyez-vous que les vôtres me feront plus d'impression? » Le supplice fut exécuté. On fit rougir des alènes de fer, qu'on lui enfonça dans le dos; et pendant ce tourment, Basile fit cette prière à haute voix : « Dieu de mes pères, conservez en moi la foi que vous m'avez donnée, et le nom auguste de chrétien dont vous m'avez honoré. Que je sois victorieux des tourments que j'endure, afin que je reçoive pour héritage le repos éternel, en vertu de la promesse que vous avez faite par Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui je vous prie de recevoir mon âme en paix, vous qui vivez et qui subsisterez dans tous les siècles. *Amen.* » Après avoir fini cette prière, il rendit son âme à Dieu, l'an de Jésus-Christ 362.

PRATIQUE. Si nous sommes chrétiens, nous devons en faire les œuvres. Soit que

Digitized by Google

vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu, dit S. Paul. Il ne laisse aucun temps où l'on puisse cesser d'être chrétien.

PRIÈRE. Votre nom, Seigneur, que nous avons l'honneur de porter, sera notre condamnation, si nous ne sommes chrétiens en effet. Les hommes veulent nous tromper en disant que nous ne sommes pas obligés à une grande exactitude. Vous ne cessez pas d'être Dieu : faites que nous ne cessions pas d'être vos serviteurs.

---

23 *mars.* — S. LIBÉRAT, MARTYR. — V^e^ siècle.

Vers la fin du V^e^ siècle, la ville de Carthage fut témoin de la constance de Libérat. Il était médecin, habile dans son art, appliqué à s'en servir pour l'utilité des autres, et plus occupé encore à guérir ses propres passions et celles de ses frères, comme étant des maladies infiniment plus dangereuses que celles qui ne peuvent tuer que le corps. Il fut arrêté avec sa femme parce qu'ils étaient catholiques et ennemis des ariens, et on les mit tous deux en prison, mais séparément, de peur qu'ils ne s'animassent mutuellement à la constance. Les ariens crurent que la femme céderait plus tôt, parce qu'ils ignoraient qu'il n'y a point de distinction de sexe auprès de Dieu, et que les plus faibles deviennent les plus forts par sa grâce : ils allèrent donc la trouver, et lui dirent pour la surprendre : « Cessez d'être opiniâtre ; votre mari a obéi au commandement du roi, et embrassé notre religion. » Elle répondit : « Que je le voie, et après cela je ferai ce que Dieu m'inspirera. » On la tira donc de prison, et on la mena au lieu où était son mari. Dès qu'elle l'eut aperçu devant le tribunal du juge, enchaîné avec une grande multitude, l'amour ardent qu'elle avait pour la vérité lui faisant craindre ce qu'on lui avait dit de son mari, elle s'écria : « Misérable, indigne de la grâce de Dieu, pourquoi veux-tu périr éternellement pour une gloire passagère? A quoi te serviront l'or et l'argent? te délivreront-ils de l'enfer? » Son mari, étonné, mais se doutant de ce qui était arrivé, lui répondit : « Qu'avez-vous? que vous a-t-on dit de moi? Je suis toujours catholique par la grâce de Jésus-Christ; et j'espère ne jamais perdre sa foi. » Ainsi la fourberie des hérétiques fut découverte, et ils n'en retirèrent que de la confusion. Le roi commanda qu'on envoyât en exil Libérat et sa femme avec leurs enfants, qui étaient encore en bas âge.

Les ariens, pour rendre cet exil plus dur, s'avisèrent de séparer les enfants, dans le dessein de profiter de leur âge pour les engager dans l'arianisme. Cette séparation affligea Libérat; par une

Digitized by Google

tendresse naturelle, il était près de verser des larmes, lorsque sa femme lui dit : « Quoi ! perdrez-vous votre âme pour vos enfants? Jésus-Christ en prendra soin lui-même; ne les entendez-vous pas déjà crier : Nous sommes chrétiens? » La foi de cette femme ranima le courage de son mari. On dit que dans la suite ils souffrirent l'un et l'autre le martyre avec leurs enfants.

PRATIQUES. 1. Les frères, les parents, les personnes mariées doivent s'exciter mutuellement à vivre selon la sainteté de l'Évangile : ce doit être là le fruit de leur union. 2. Quand les enfants ont eu le bonheur d'être élevés dans l'innocence, que ne sont-ils pas capables de faire pour Jésus-Christ?

PRIÈRE. Seigneur, unissez de plus en plus ceux qui ont le bonheur de vous servir. Que cette union serve à les rendre plus forts contre les tentations et dans les persécutions, afin que nous soyons victorieux par vous, qui nous aimez.

---

24 *mars*. — Ste CATHERINE DE SUÈDE, VIERGE. — XIVe siècle.

Catherine était fille d'Ulphon de Guthmarson, prince de Suède, et de la célèbre sainte Brigide, qui la nourrit de son lait. Malgré la résolution qu'elle avait prise de se consacrer à Dieu, son père la maria à un grand seigneur du royaume nommé Edgard. Mais les deux époux étaient dignes l'un de l'autre. Toute leur conduite se ressentait de l'esprit de pénitence qui les animait. Ils faisaient des jeûnes longs et rigoureux. Ils étaient simples dans leurs habits, amis des pauvres et de la pauvreté.

Après la mort d'Ulphon, sainte Brigide accomplit le désir qu'elle avait depuis plusieurs années d'aller à Rome pour y visiter les saints lieux : dévotion fort ordinaire en ce temps-là. Il y avait près de cinq ans qu'elle était en cette ville, lorsque sa fille conçut le dessein de se rendre auprès d'elle. Elle obtint pour ce voyage le consentement de son mari, qui, quoique sensible à cette séparation, ne voulut pas refuser cette satisfaction réciproque à la mère et à la fille. Elle arriva heureusement à Rome au mois d'août de l'an 1348. Ayant appris que sa mère était en retraite à Bologne, dans un monastère, elle s'y rendit aussitôt. Les deux Saintes, de retour à Rome, passèrent quelque temps à visiter les églises et les hôpitaux. Catherine pensant à retourner en Suède, Brigide la retint, dans la confiance que son mari, aussi plein de piété qu'il était, ne trouverait pas mauvais qu'elles demeurassent ensemble pour servir Dieu à Rome, dans les exercices de la pénitence et de la charité.

Les deux Saintes crurent qu'il manquerait quelque chose à leurs exercices de dévotion tant qu'elles n'auraient pas fait le voyage de Jérusalem. Elles y allèrent donc; mais Brigide y tomba malade, ce

Digitized by Google

qui l'obligea de hâter son retour, dans les accès mêmes de la fièvre, pour pouvoir mourir à Rome. Dieu lui accorda cette satisfaction, et l'appela à lui le 23 juillet 1372.

Catherine, qui avait déjà perdu son mari, supporta cette nouvelle perte avec la soumission qu'inspire la véritable piété; elle exécuta fidèlement les dernières volontés de sa sainte mère, et ne songea plus qu'à retourner en Suède. Elle arriva au monastère de Watzen le 5 juillet de l'an 1374; elle se renferma dans cette abbaye pour y servir Dieu le reste de ses jours avec les religieuses de cette maison, qui l'obligèrent bientôt de se charger de leur conduite. Catherine leur donna la règle de Saint-Sauveur, qu'elle avait pratiquée à Rome pendant vingt-quatre ans, sous sa mère.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer sur le tombeau de sainte Brigide troublèrent bientôt le repos que sa fille s'était procuré dans son monastère. Le roi de Suède, les évêques et les grands du royaume, résolus de faire procéder à la canonisation de cette Sainte, crurent devoir charger sa fille de cette négociation. Elle resta deux ans à Rome sans finir cette affaire, à cause du schisme qui affligeait alors l'Église; quand elle la vit en bon état, elle quitta Rome pour revenir à sa chère solitude de Watzen. Peu de temps après, elle se sentit indisposée : son corps s'affaiblissait de jour en jour; mais plus il devenait languissant, plus son esprit faisait paraître de force et de liberté pour ne s'entretenir que de Dieu. Elle ne voulut point avoir recours aux médecins, pendant neuf mois que dura sa maladie : elle mourut le dimanche 24 mars 1382, après avoir donné des exemples admirables d'humilité, de mortification et de patience.

PRATIQUES. 1. Que les personnes engagées dans le mariage fassent attention à l'exemple qui leur est proposé, pour s'exciter mutuellement à une vie vraiment chrétienne. 2. Que les femmes apprennent de sainte Catherine l'éloignement qu'elles doivent avoir du luxe et des vanités du siècle. Elles y ont renoncé dans le baptême.

PRIÈRE. Vous avez, ô mon Dieu! établi le mariage. Que cet état ne devienne pas la perte de ceux qui y sont engagés; mais que le mari fidèle gagne à votre service la femme infidèle, et que la femme fidèle fasse, par sa piété, que le mari infidèle vous serve avec fidélité.

25 *mars*. — L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Le temps marqué de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec Dieu étant arrivé, l'ange Gabriel, qui avait *prédit* au prophète Daniel l'avénement et la mort du Messie, il y avait plus de quatre cents ans, et qui depuis six mois avait été envoyé

Digitized by Google

au prophète Zacharie pour lui annoncer la naissance du précurseur de Jésus-Christ, fut envoyé à une vierge appelée Marie, de la tribu de Juda, et du sang royal, puisqu'elle était de la famille de David. Cet envoyé du Seigneur, plein de respect et de vénération pour celle à qui il était adressé, la salua par ces paroles : « Je vous salue, ô pleine de grâce : le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La vue d'un ange sous la figure d'un homme causa d'abord quelque trouble à la plus pure des vierges, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation; mais l'ange la rassura en lui disant : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur; vous concevrez et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. »

Marie ayant entendu les paroles de l'ange, lui dit : « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme. » L'ange répondit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Pour confirmer cette promesse par un exemple éclatant à la vérité, mais cependant bien inférieur à ce qui se passe à l'égard de Marie, l'ange ajouta : « Voilà que votre cousine Élisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse; et c'est maintenant le sixième mois de celle qui était appelée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. » Pendant que l'ange parlait, Marie, éclairée d'une lumière surnaturelle, et toujours prête à obéir à la volonté de Dieu, s'écria, dans un esprit de parfaite soumission : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » L'ange, qui n'attendait que ce consentement, disparut aussitôt, et en même temps commença à s'opérer le divin mystère par lequel le Sauveur des hommes prit un corps et une âme semblables aux nôtres.

Pratiques. 1. La bonté infinie de Dieu pour les pécheurs doit faire le sujet de notre admiration continuelle. Un Dieu se fait homme pour sauver les hommes! Ne ferons-nous donc rien pour Celui qui fait tant pour nous? 2. La sainte Vierge est un modèle admirable de la vie chrétienne. « Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » L'humilité et la dépendance continuelle de la volonté de Dieu, c'est le sacrifice que Dieu demande de nous. 3. La prière que l'Église met tous les jours dans la bouche de ses enfants pour leur faire invoquer la Mère de Dieu est composée en grande partie des paroles apportées du ciel par l'ange Gabriel. Récitons-la souvent, avec le respect et l'attention que mérite une si sainte prière, et avec une humble confiance en Marie, par qui, suivant S. Bernard, nous pouvons tout obtenir de Dieu.

Prière. Nous sommes à vous, ô mon Dieu! Faites-nous la grâce de renoncer à

Digitized by Google

notre volonté pour n'être occupés que de la vôtre. Vierge sainte, demandez pour nous cette disposition, où vous avez été d'une manière si parfaite.

---

26 *mars.* — S. IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE SIRMICH. — IIIe siècle.

On croit que ce saint naquit à Sirmich même, ville célèbre de Pannonie, dont il fut évêque vers la fin du IIIe siècle. Il fallait alors un grand courage et une foi bien vive pour accepter un évêché; rien d'humain ne pouvait y engager; car dans ces premiers siècles le martyre semblait réservé à la plupart des évêques.

Les édits de Dioclétien qui ordonnaient de sévir contre les chrétiens, étant arrivés à Sirmich, Irénée fut présenté au gouverneur, nommé Probus, qui lui commanda de sacrifier aux dieux; mais le saint évêque lui répondit par cette parole de l'Écriture : « Qui sacrifie aux dieux, et non à Dieu, sera exterminé de son peuple. » Probus ajouta : « Selon les ordres de mes princes, il faut sacrifier, ou être puni. — Pour moi, répondit Irénée, il m'est recommandé de souffrir tout plutôt que de renoncer au nom de Dieu en sacrifiant aux démons. » Probus, croyant qu'il n'aurait pas tant de constance quand il souffrirait réellement, lui fit donner la question; pendant les tourments, il lui demanda si les souffrances ne le décidaient pas à sacrifier. « J'ai toujours sacrifié à mon Dieu, répondit Irénée, et je lui sacrifie présentement en confessant son nom. »

Cependant ses proches et plusieurs de ses amis, pleins d'une compassion tout humaine, accoururent près de lui pour le conjurer d'obéir aux ordres de l'empereur. « Ayez pitié de vous et de nous, disaient-ils; soyez sensible à tant de larmes qu'on verse pour vous, et revenez de votre égarement : conservez vos jours et sacrifiez. — Je me conserverai pour l'éternité, répondit Irénée, en ne sacrifiant point. » Le gouverneur, voyant qu'il demeurait ferme, le fit conduire en prison, où il demeura longtemps dans les souffrances.

Probus se l'étant fait amener une seconde fois dans une audience qu'il tint au milieu de la nuit, lui dit : « Irénée, sacrifiez maintenant, et vous ne serez plus exposé aux tourments. — Faites ce qui vous est ordonné, répondit Irénée, et n'attendez pas de moi que j'offre de l'encens aux démons. » Cette réponse irrita Probus, qui le fit battre de verges, pendant qu'Irénée disait à haute voix : « Le Dieu que j'adore est Celui que j'ai appris à adorer dès ma plus tendre jeunesse; je ne puis adorer des dieux faits par

Digitized by Google

la main des hommes. » Probus lui dit : « N'avez-vous pas assez souffert? Sauvez au moins votre vie. — C'est ce que je fais, répliqua le Saint; je gagne la vie par ces peines que vous croyez me faire souffrir. » Probus, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'Irénée, prononça cette sentence : « J'ordonne qu'Irénée, qui est rebelle aux ordres des empereurs, soit précipité dans le fleuve. » Irénée ayant entendu cette sentence, dit : « Après tant de menaces, j'attendais de grands tourments, et j'espérais mourir par le fer : vous auriez vu quel mépris de la mort donne aux chrétiens la confiance qu'ils ont en Dieu. » Le gouverneur, offensé de cette réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête avant de le jeter dans le fleuve. Irénée en remercia Dieu comme d'une seconde victoire.

En même temps il fut conduit sur le pont où il devait être exécuté. Quand il y fut arrivé, il se dépouilla de ses habits, et, étendant les mains au ciel, il fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez bien voulu souffrir pour le salut du monde, ouvrez vos cieux, afin que les anges reçoivent l'âme de votre serviteur Irénée, qui souffre la mort pour votre nom et pour le peuple de votre Église catholique de Sirmich : daignez, par votre miséricorde, me recevoir, et les confirmer dans votre foi. » Après cette prière, il eut la tête tranchée, et son corps fut jeté dans la Save.

PRATIQUES. 1. Il faut sacrifier à Dieu biens, fortune, parents, même la vie, plutôt que de périr éternellement. Il n'y a plus d'idolâtres pour nous persécuter, mais tout est plein de faux chrétiens qui veulent nous faire renoncer à l'Évangile ou au moins à sa pratique. 2. On doit oublier sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis, quand il s'agit d'obéir à Dieu.

PRIÈRE. Avec la patience qui vient de vous, Seigneur, nous sommes capables de faire tout, de souffrir tout. Recevez le sacrifice que nous vous offrons dès ce moment de tout ce que nous sommes : que, par votre grâce, ce sacrifice ne cesse que dans l'éternité.

---

27 *mars*. — S. JEAN, SOLITAIRE. — IV^e^ siècle.

Ce Saint naquit vers l'an 303, et il fut élevé dans la pauvreté et dans le travail, conformément à l'état de ses parents. Il apprit le métier de charpentier, et l'exerça pendant quelques années; mais à l'âge de vingt-cinq ans, touché du désir de la perfection, il se retira dans la solitude, sous la conduite d'un vieillard expérimenté dans les voies du salut.

Il avait passé dix à douze ans dans cette solitude, lorsque le saint vieillard mourut. Jean, privé de cet appui, en chercha quelque autre ailleurs; et pendant l'espace de cinq ans il parcourut différents monastères, afin de s'instruire à fond de la discipline monas-

Digitized by Google

tique. Enrichi de toutes les vertus que sa vigilance et son attention lui avaient fait recueillir dans ces pieuses demeures, il se retira seul sur une montagne, située à une lieue environ de la ville de Lyque ou Lycople, dans la Thébaïde. Il choisit le lieu de la montagne dont l'accès était le plus difficile, afin d'être moins exposé à être visité, et il fit trois grottes en cet endroit, dont il ferma l'entrée fort exactement, afin que personne ne pût y aborder.

Toute sa précaution pour demeurer inconnu fut inutile : malgré la difficulté d'aborder à sa retraite, on y vint de tous les environs, et ensuite des lieux plus éloignés, pour le voir et se recommander à ses prières. Ses instructions touchèrent le cœur de plusieurs personnes, qui voulurent demeurer comme lui sur la montagne et imiter son genre de vie. Jean les assistait de ses conseils et les exhortait sans cesse à la perfection.

Le nombre de ceux qui venaient pour le consulter et recevoir ses avis augmentant de jour en jour, les autres solitaires qui demeuraient sur la montagne élevèrent près de ces grottes un bâtiment pour recevoir ces étrangers. C'était le lieu où on lui parlait. Jamais il n'y eut là de conversation vaine ni frivole : on ne s'y entretenait que de Dieu et des moyens de le servir. Quand Jean avait répondu à ce qu'on lui demandait, il se remettait à la prière. C'était dans ce saint exercice qu'il acquérait la sagesse qui éclatait dans ses réponses; car Dieu parle au cœur de ceux qui l'interrogent sincèrement, et il éclaire de ses lumières l'esprit de ceux qui le cherchent et qui fuient le commerce des hommes pour ne s'entretenir qu'avec lui.

Jean joignait une mortification rigoureuse à une prière continuelle. Il ne mangeait jamais que le soir, et toujours fort peu. A l'âge même de quatre-vingt-dix ans, il ne mangeait rien de cuit, pas même du pain, et se nourrissait de quelques fruits. Il trouvait que la mortification donnait plus de liberté à l'esprit, et le rendait plus recueilli dans la prière; cependant il ne voulait point qu'on poussât le jeune à l'excès; et c'est pour cela qu'il mangeait chaque jour, de peur que le corps trop affaibli n'abattît aussi l'esprit, et ne le rendît incapable de s'acquitter des exercices qui entretiennent la piété. « Le jeûne le plus agréable à Dieu, disait-il, est de faire en tout et toujours sa volonté souveraine. » Il désapprouvait toute vertu de caprice et de fantaisie, parce que l'Évangile, qui nous commande d'être vertueux, est fondé sur la vérité, qui n'est autre chose qu'un amour constant de l'ordre et de la justice. Ayant une fois poussé son jeûne jusqu'à la fin du deuxième jour, il s'en repentit, et reconnut que c'était le démon qui l'avait trompé, et

Digitized by Google

qui avait voulu le faire tomber dans l'affaiblissement, afin de le tenter plus efficacement; et depuis ce temps il évita cette espèce de faute. Dieu l'appela à lui l'an 395.

PRATIQUE. Il faut que la pénitence soit proportionnée aux péchés que l'on a commis. Elle ne consiste pas seulement dans les pratiques extérieures, mais aussi dans les sentiments d'un cœur humilié, anéanti devant Dieu, et vivement affligé de l'avoir offensé.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de profiter des instructions que vous nous donnez par les Saints vos serviteurs; et faites-nous penser souvent que, si nous ne sommes des saints, nous n'entrerons point dans votre royaume.

---

28 *mars*. — S. SATUR, CONFESSEUR. — V^e^ siècle.

Satur avait une charge dans le palais de Genséric, roi des Vandales, prince zélé pour l'hérésie arienne. Il savait qu'en refusant de se conformer à la religion du souverain il s'exposait à perdre sa fortune et à souffrir les plus cruels tourments; mais rien ne put le détourner de confesser hautement la religion de Jésus-Christ. Sa femme, qui craignait l'injuste colère du prince plus que celle de Dieu, tâcha de le séduire. Elle se présenta à lui les cheveux épars et les habits déchirés, suivie de ses enfants, et tenant entre ses bras une petite fille qui était encore à la mamelle. Elle mit cette enfant aux pieds de son mari, s'y jeta elle-même en pleurant, et lui embrassant les genoux elle lui dit : « Ayez pitié de moi, je vous en conjure; ayez pitié de vous-même, ayez pitié de vos enfants. Souffrirez-vous qu'on réduise à la condition des esclaves ceux qui ont reçu une naissance illustre? » Le prince, en effet, avait menacé de faire vendre sa femme et ses enfants si Satur ne se rendait. Elle ajouta : « Je me suis glorifiée d'être votre femme : ce que j'ai tenu à honneur deviendrait-il pour moi un sujet de honte et de confusion? Rendez-vous : Dieu sait bien que vous ne ferez que malgré vous ce que d'autres ont peut-être fait volontairement. » Satur lui répondit : « Je tremblerais comme vous, si je n'attendais une félicité plus grande que les douceurs amères de cette vie. Mais le bonheur que j'espère est un bonheur sans fin et sans mesure. Si vous m'aimez, ne me donnez donc pas un conseil qui me précipiterait dans une mort éternelle. » Ce saint homme demeura ferme dans la vraie religion. On le dépouilla de tout, après l'avoir beaucoup fait souffrir; et il fut contraint de mendier son pain; mais Dieu l'enrichit de ses grâces, et quelque temps après elles le conduisirent à la gloire éternelle, vers l'an de Jésus-Christ 458.

Digitized by Google

PRATIQUE. Quand il s'agit des intérêts de la foi et de la vérité, il ne faut consulter ni la chair ni le sang : le moindre affaiblissement conduit dans le précipice.

PRIÈRE. Affermissez-nous de plus en plus, Seigneur, dans la croyance des vérités que vos Saints ont scellées par leurs souffrances; mais afin que notre foi ne soit pas vaine, faites qu'elle soit accompagnée d'amour.

---

29 *mars.* — S. JEAN CLIMAQUE, ABBÉ. — VI^e^ et VII^e^ siècles.

S. Jean, surnommé Climaque à cause de son excellent livre intitulé *Climax* (échelle) parce qu'il enseigne les différents degrés par lesquels on arrive à la perfection, était, comme on le conjecture, de quelque endroit de la Palestine. Il naquit sous le règne de l'empereur Justin I^er^, vers l'an 524; et dès son enfance il fut instruit des sciences humaines, et fit de grands progrès dans l'étude des belles-lettres. Il craignit de bonne heure la distinction que ces connaissances pouvaient lui donner dans le monde. Il n'avait que seize ans lorsqu'il résolut de se livrer à la retraite et de renoncer à toutes les espérances du siècle.

Malgré le soin qu'il prenait de se tenir caché, sa réputation le découvrit, et l'on venait de fort loin le consulter. Il y eut entre autres un solitaire nommé Moïse qui voulut demeurer avec lui. Après bien des instances, Jean, voyant l'ardeur de son zèle, consentit à le recevoir.

Quelque temps après qu'il se fut chargé de ce disciple, il l'envoya, un des jours du mois d'août, chercher de bonne terre pour répandre dans son jardin, et en faire mieux pousser les herbes. Moïse y alla sur-le-champ, et se mit à travailler dès qu'il fut arrivé au lieu marqué; mais l'ardeur extrême du soleil l'ayant contraint sur le midi de chercher de l'ombre et de prendre un peu de repos, il alla se coucher sous une grande roche, et s'y endormit sans examiner qu'elle était près de tomber, et qu'il courait risque d'être écrasé. Dans le même temps, le bienheureux Jean, qui s'occupait de Dieu, dans sa cellule, à son ordinaire, s'assoupit d'un sommeil fort léger, durant lequel il crut entendre une voix qui lui reprochait qu'il dormait à son aise pendant que Moïse était sur le point de perdre la vie. Il s'éveilla aussitôt, et se mit en prière pour assister son disciple, sans savoir néanmoins quel danger il courait.

Moïse étant revenu sur le soir, Jean lui demanda s'il ne lui était rien arrivé. « Oui, répondit Moïse, j'ai été sur le point d'être écrasé sous les ruines d'un rocher, sous lequel je m'étais endormi; mais ayant cru entendre que vous m'appeliez, je me suis jeté avec pré-

Digitized by Google

cipitation hors de ce lieu, tout rempli de trouble et de crainte. En même temps j'ai vu cette roche se détacher et tomber avec fracas. » Jean se contenta de remercier Dieu dans le secret de son cœur, sans rien dire de la vision qu'il avait eue.

Après quarante ans de solitude, il fut élu malgré lui abbé du mont Sinaï : les hommes furent alors témoins de ses rares qualités, qui jusqu'alors n'avaient presque été connues que de Dieu. La solitude avait de si grands attraits pour Jean Climaque, qu'il ne soupirait qu'après son ermitage. Il résolut donc, après quatre ans, de se démettre de sa dignité, et de revenir à sa cellule. On le conjura en vain de continuer à servir Dieu dans cette place : les prières et les larmes ne purent le fléchir. Jean Climaque ne survécut pas longtemps à sa démission. Retiré dans sa solitude, il ne s'occupa plus que de l'heureux moment qui devait le faire jouir pleinement de son Créateur. Ce fut le troisième de mars de l'année 605 que ses vœux furent exaucés. Le Saint était âgé d'environ quatre-vingts ans.

PRATIQUE. C'est pour Dieu que toutes nos actions doivent être faites. Il est présent à tout ce que nous faisons : agissons donc d'une manière digne de lui.

PRIÈRE. Nous sommes à vous, ô mon Dieu! puisque c'est vous qui nous avez donné la vie; toutes nos actions doivent donc vous appartenir. Ne permettez pas que nous oubliions ce devoir indispensable, et faites-nous cette grâce, qu'il n'y en ait aucune qui ne soit animée de votre amour.

---

30 *mars.* — S. BENJAMIN, MARTYR. — V^e^ siècle.

Vers le commencement du v^e^ siècle, l'indiscrétion d'un évêque excita dans la Perse une persécution qui dura trente ans et fit beaucoup de Martyrs. Cet évêque, nommé Abdas, poussé par un zèle peu éclairé, abattit un temple où les Perses adoraient le feu comme une divinité. Le roi l'ayant appris, fit venir cet évêque, se plaignit assez doucement de son indiscrétion, et lui recommanda de rebâtir le temple. Abdas l'ayant refusé, ce prince fit abattre toutes les églises des chrétiens et fit mourir cet évêque. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme Abdas d'avoir abattu le temple du feu; mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir : « Car il me semble, dit-il, que c'est la même chose d'adorer le feu, ou de lui rebâtir un temple. »

La persécution s'étendit bientôt sur tous les fidèles; et il y en eut beaucoup qui rendirent un glorieux témoignage à Jésus-Christ en scellant leur confession de leur sang.

On remarque en particulier le martyre de S. Benjamin. C'était un diacre fort zélé, qui avait l'esprit de son état, vrai ministre des

Digitized by Google

autels, qui s'immolait souvent en esprit aux pieds du sanctuaire, et dont la vie était un sacrifice continuel. Le roi le fit arrêter et commanda qu'on le lui amenât. Le saint diacre ayant paru avec cette paix et cette tranquillité que donne la bonne conscience : « Je vous ordonne, dit le prince, de renoncer au Dieu que vous adorez, et de rendre aux nôtres l'hommage qui leur est dû. » Benjamin, plein de confiance en Celui qui dit à ses apôtres que lorsqu'ils seraient devant les tyrans, il leur suggérerait lui-même ce qu'ils auraient à répondre, dit au roi : « Prince, comment traiteriez-vous celui qui renoncerait à votre obéissance pour reconnaître l'autorité d'un autre roi? — Je le punirais du dernier des supplices, répliqua le prince, parce qu'un tel homme mériterait la mort. — Quel supplice ne mérite donc pas, repartit Benjamin, celui qui abandonne le Créateur de toutes choses pour faire un dieu d'une créature, et pour oser lui rendre un culte souverain qui n'est dû qu'au Créateur? » Le roi, irrité de ces paroles, fit aiguiser vingt roseaux, et les lui fit enfoncer sous les ongles des pieds et des mains. Ce supplice devait causer beaucoup de douleur; mais Benjamin, supérieur à ce tourment, paraissait rempli de joie à proportion de ce qu'on le faisait souffrir. Le roi prit sa joie pour une insulte; il commanda qu'on lui enfonçât un autre roseau dans les parties du corps les plus sensibles, qu'on le retirât avec violence, et qu'on continuât ainsi à l'enfoncer. Quoiqu'un tel supplice causât des douleurs inexprimables, S. Benjamin ne cessait de louer Dieu de ce qu'il l'avait associé à ses souffrances. Enfin le roi, voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, le fit empaler avec un pieu hérissé de nœuds de tous côtés, et ce supplice consomma le martyre de cet intrépide défenseur de la foi, vers l'an de Jésus-Christ 424.

PRATIQUES. 1. Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous recommandant la simplicité de la colombe, veut aussi que nous soyons prudents comme les serpents. On nuit souvent à la vérité en faisant des choses qu'elle ne commande pas. Il n'y a aucune autorité qui doive nous empêcher de faire notre devoir. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous votre esprit saint, et dépouillez-nous du nôtre, qui nous porterait au mal, ou qui nous ferait agir avec un zèle qui ne viendrait pas de votre science.

---

31 *mars.* — S. ACACE, CONFESSEUR. — III^e^ siècle.

Les derniers jours du mois de mars de l'an 250, Acace, évêque en Orient, fut cité devant Marcien, gouverneur de la province pour l'empereur Dèce, et ennemi de la religion chrétienne. Mar-

Digitized by Google

cien lui parla de l'obligation d'aimer les princes qui nous gouvernent; à quoi le prélat répondit : « Y a-t-il quelqu'un qui s'acquitte plus fidèlement de ce devoir que les chrétiens? Nous prions continuellement pour l'empereur. Nous demandons à Dieu qu'il lui accorde une longue vie, qu'il gouverne selon la justice, et que son règne soit paisible. Nous prions ensuite pour les soldats et pour tout le monde. — Je vous en loue, dit Marcien; mais afin que l'empereur soit plus assuré de votre obéissance, offrez-lui des sacrifices avec nous. — Il ne peut pas en demander, répliqua le saint évêque, et je ne pourrais pas lui en offrir. Sacrifie-t-on à un homme? » Marcien lui demanda ensuite quel Dieu les chrétiens adoraient. « Nous adorons, lui dit Acace, le Dieu qui a parlé à Abraham, à Isaac et à Jacob, qui est assis sur les Chérubins et les Séraphins, et qui est le seul et véritable Dieu. » Marcien, pour qui ces sublimes vérités étaient autant d'énigmes, voulut parler à son tour des dieux du paganisme; il prétendit qu'ils étaient préférables au Dieu des chrétiens, et voulut obliger Acace à leur sacrifier; mais le saint évêque demeura ferme dans son refus. Il eut ensuite un entretien sur Jésus-Christ, qu'il s'efforça de faire connaître à Marcien. Enfin ce gouverneur dit au saint prélat qu'il allait informer l'empereur de tout ce qui venait de se passer, afin de savoir sa volonté; en attendant il fit reconduire Acace en prison. L'empereur ayant lu le procès-verbal, admira les réponses du saint évêque, et le fit mettre en liberté. Il en profita pour continuer à instruire et à édifier son troupeau jusqu'au jour qu'il plut à Dieu de l'appeler à la bienheureuse éternité.

PRATIQUE. La nécessité de prier pour les princes est un devoir commandé par les Écritures et pratiqué par les Saints. C'est la manière dont nous devons nous intéresser aux affaires de l'État.

PRIÈRE. Seigneur, accordez à ceux qui nous gouvernent l'esprit de droiture et de justice, l'esprit de piété et de christianisme, et alors ils gouverneront selon votre cœur.

1er *avril.* — Ste IRÈNE, MARTYRE. — IVe siècle.

Il y avait à Thessalonique une jeune fille nommée Irène. Elle avait deux sœurs, Agape et Chionie, qui avaient déjà refusé de sacrifier aux idoles et de livrer les saintes Écritures, et que pour cette raison on avait condamnées au feu. Irène ne démentit pas leur foi généreuse, leur sainte intrépidité. Citée devant le gouverneur Dulcèce, elle parut en sa présence pleine de calme et de résignation. « Sacrifiez à nos dieux, lui dit Dulcèce, si vous ne voulez subir le sort de vos sœurs. Je consens encore à vous par-

Digitized by Google

donner, ajouta-t-il, si vous voulez seulement reconnaître et confesser de bouche la divinité de ceux que nous adorons. Obéirez-vous? — Non, dit Irène, par la grâce du Dieu tout-puissant et unique qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce que les éléments renferment, je n'en ferai rien; car ceux qui renoncent Jésus, Verbe de Dieu, sont menacés d'un feu éternel. — Qui vous a persuadée, dit Dulcèce, de garder jusqu'à ce jour les écrits et les livres de votre secte? — C'est, dit-elle, le Dieu tout-puissant, Celui qui nous a commandé de l'aimer jusqu'à la mort : voilà pourquoi nous nous laissons brûler vives plutôt que de livrer les saintes Écritures et de trahir les intérêts de Dieu. — L'année dernière, reprit le gouverneur, lorsque l'édit des empereurs fut publié pour la première fois, où vous cachâtes-vous? — Où il plut à Dieu, répondit Irène, sur les montagnes. — Qui vous nourrissait, dit le gouverneur. — Dieu, dit la Sainte, qui donne la nourriture à tout ce qui vit. — Lorsque vous fûtes revenue de ces montagnes, continua Dulcèce, lisiez-vous ces livres en présence de quelqu'un? — Non, dit Irène; ils étaient en notre maison, et nous n'osions les montrer. Nous étions très-affligés de ne pouvoir les lire et les méditer nuit et jour, comme nous avions coutume de le faire avant la publication de l'édit. »

Le gouverneur lui dit alors : « Vos sœurs ont souffert le supplice auquel nous les avons condamnées. Pour vous, j'ordonne qu'on vous expose toute nue dans un lieu criminel, où l'on vous portera tous les jours un pain et d'où les soldats ne vous laisseront pas sortir. » Cet ordre fut exécuté; mais Dieu veilla sur celle qui confessait si généreusement son nom.

Peu de temps après, Dulcèce la fit venir encore devant lui et lui demanda si elle persistait toujours dans sa témérité. « Ma résolution, dit Irène, n'est point téméraire; j'obéis à Dieu et je l'honore par cette fermeté. » Après cette réponse, le juge écrivit sa sentence en ces termes : « J'ordonne qu'Irène soit brûlée vive comme ses deux sœurs, parce qu'elle a refusé, comme elles, d'obéir aux empereurs et qu'elle persiste dans la religion chrétienne. » La Sainte étant arrivée au lieu du supplice, monta avec empressement sur le bûcher en chantant des psaumes.

PRATIQUE. Cette Sainte est insensible aux menaces des supplices les plus cruels; elle avait puisé ce courage dans la méditation de la loi de Dieu. Méditons-la tous les jours, et nous apprendrons à demeurer fermes au milieu des persécutions.

PRIÈRE. Seigneur, vous nous parlez de vos divines Écritures; faites qu'elles portent la lumière dans notre esprit et le courage dans nos cœurs.

Digitized by Google

2 *avril.* — S. FRANÇOIS DE PAULE. — XV^e^ siècle.

François naquit vers l'an 1416, à Paule, petite ville de la Calabre, de parents qui, sans être riches, trouvaient dans leur industrie le moyen de subsister d'une manière honnête. Élevé dans les sentiments de la plus vive piété, il fit paraître dès son enfance beaucoup d'amour pour la prière, la retraite et la mortification; et il avait à peine six à sept ans, que des religieux mêmes admiraient l'austérité de sa vie. A treize ans, il entra chez les Franciscains de la petite ville de Saint-Marc, où il donna constamment l'exemple de la plus rigoureuse pénitence. Il en sortit au bout d'un an pour faire quelques pèlerinages à Assise, à Rome et à Notre-Dame-des-Anges. De retour à Paule, il se retira, avec le consentement de ses parents, dans une solitude voisine; mais ne s'y trouvant pas assez tranquille, ni suffisamment à l'abri de la contagion du siècle, il s'avança vers la mer, et se creusa une caverne dans l'intérieur d'un rocher. Telle est la retraite qu'il choisit à l'âge de quinze ans, n'ayant d'autre lit que la pierre, ni d'autre nourriture que les herbes qu'il allait cueillir dans les environs, ou que lui apportaient quelquefois des âmes charitables.

C'est ainsi que ce saint enfant s'efforçait déjà de se crucifier et de mourir au monde, auquel il n'a jamais commencé de vivre; c'est ainsi qu'il marchait déjà sur les traces de notre divin Maître, qui, selon l'expression du Roi-Prophète, a toujours été dans les travaux.

Le jeune ermite vit bientôt accourir dans sa solitude une foule de disciples, et il se trouva, dans l'espace de quelques années, à la tête d'un monastère considérable. Son premier soin fut d'y établir des pratiques uniformes, auxquelles il donna pour fondement la charité, la pénitence et l'humilité. Cette dernière vertu lui était particulièrement chère; c'est par amour pour elle qu'il voulut que ses disciples portassent le nom de *Minimes,* comme pour marquer qu'ils étaient les plus petits et les derniers dans la maison du Seigneur.

Cependant l'éminente sainteté de François de Paule, les fondations pieuses qui se multipliaient par ses soins, les guérisons miraculeuses qu'il opérait, avaient, malgré lui, rendu son nom célèbre. Louis XI, atteint d'une maladie de langueur, et jaloux encore d'une autorité qu'il voyait lui échapper avec la vie, comprenant que tous les secours humains ne pouvaient plus rien désormais pour prolonger ses jours, se tourna enfin vers la reli-

Digitized by Google

gion, et résolut de recourir au saint ermite. Il l'envoya prier de venir en France pour lui rendre la santé, ajoutant à ses prières les promesses les plus magnifiques. François ne se laissa point toucher; il déclara qu'on ne le déterminerait point à tenter Dieu, et qu'il n'entreprendrait point un voyage de quatre cents lieues pour un prince qui ne lui demandait un miracle que par des vues basses et purement humaines. Louis, que son mal inquiétait de plus en plus, s'adressa au pape Sixte IV pour obtenir par lui ce qu'il désirait si ardemment. Le serviteur de Dieu, ayant reçu deux brefs du pape qui lui ordonnaient de se rendre au plus tôt en France, partit sans délibérer davantage.

En passant par Naples et par Rome, pour obéir au souverain Pontife, il se vit comblé de toutes sortes d'honneurs; mais il était bien loin de s'y complaire. Il regrettait la douce retraite de sa solitude et la bienheureuse obscurité de sa vie. « Et pourquoi, disait-il, pourquoi faut-il que ce pauvre ermite soit connu des grands de la terre? Eh! dans quel coin pourrai-je dorénavant me cacher, puisque dans les déserts mêmes de la Calabre je suis connu par un roi de France. »

Louis XI fut si charmé d'apprendre qu'il était arrivé dans ses États, qu'il fit présent de dix mille écus à celui qui lui en apporta la première nouvelle. Sur-le-champ il ordonna au Dauphin, son fils, et aux principaux seigneurs de la cour, d'aller le recevoir à Amboise et de l'amener au château de Plessis-lez-Tours; il alla lui-même à sa rencontre, et se jeta à ses pieds pour le conjurer d'obtenir que Dieu lui prolongeât la vie. C'était bien de quoi inspirer à un homme ordinaire quelque estime de soi. François de Paule ne songea dans cette circonstance qu'à s'humilier davantage. Il répondit à Louis que la vie des rois a ses bornes comme celle des autres hommes; et qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se soumettre avec résignation à la volonté du Ciel, et de se préparer à mourir saintement. Il eut avec ce prince plusieurs conférences, et il s'exprimait avec tant de sagesse, qu'au rapport de Philippe de Comines, qui l'entendit plusieurs fois, tout le monde était persuadé que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Enfin ses exhortations, jointes à de ferventes prières, obtinrent au roi la grâce de rentrer en lui-même; il prit des sentiments plus chrétiens, et mourut entre les bras du serviteur de Dieu.

Sous Charles VIII et sous Louis XII, François de Paule continua d'être en France un objet de vénération et d'amour. Vainement il sollicita la permission de retourner en Italie; on l'enchaîna, pour ainsi dire, par des bienfaits, et il fut contraint de rester. Il con-

Digitized by Google

tinua de vivre comme il avait fait jusqu'alors, dans un entier détachement, regardant sans y prendre part, ce mouvement, ces révolutions, cet empressement universel, et uniquement pour des biens périssables; croyant que Dieu ne l'avait amené en ce lieu que pour mieux connaître jusqu'où se peut porter la folie des hommes, et réduisant son corps en servitude au milieu des séductions qui l'environnaient. « O Dieu éternel, s'écrie son éloquent panégyriste, que dirais-je de sa pénitence? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille rigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste; et, par l'autre, il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion. Ce vieillard vénérable, que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés, il y a soixante-dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité, ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si longtemps qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. » Enfin la mort se présente; « il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort! lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime, tu ne rompras pas le cours de mes desseins; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, tu me déferas tout à fait des choses dont il y a si longtemps que je tâche de me dépouiller; tu me délivreras de ce corps. O mort! je t'en remercie: il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. »

Il s'enferma dans sa cellule les trois derniers mois de sa vie, ne voulut plus avoir de communication avec les hommes, et ne s'occupa, durant tout ce temps-là, que de l'éternité. Il fut pris de la fièvre le dimanche des Rameaux. Le Jeudi saint, il assembla ses religieux pour leur recommander l'amour de Dieu, la charité entre eux, et la fidélité à tous les points de leur règle. S'étant ensuite confessé, il reçut la sainte Eucharistie en la posture qu'on la reçoit ce jour-là dans son ordre, c'est-à-dire nu-pieds et la corde au cou. Il mourut le lendemain, 2 avril 1508, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et fut canonisé par Léon X en 1519.

PRATIQUE. En quelque état et quelque condition que l'on soit, on n'a jamais sujet de se glorifier, et l'on ne peut conserver la piété chrétienne que par une

Digitized by Google

véritable humilité, qui fasse que nous nous regardions toujours comme les moindres de tous.

PRIÈRE. Seigneur, nous ne pouvons vous plaire si nous ne sommes doux et humbles; faites-nous sentir notre néant, et que notre cœur ne respire que pour vous.

---

3 *avril*. — S. APPIEN, MARTYR. — IV^e^ siècle.

Appien était né en Lycie, d'une famille considérable et fort riche. Il demeura longtemps à Bérite, où ses parents l'avaient envoyé pour apprendre les lettres humaines. Dans cette ville pleine de corruption, ni l'ardeur de l'âge, ni le déréglement de ses compagnons, ne purent altérer l'innocence de ses mœurs, parce qu'il recourait souvent à la prière et à la retraite.

Il retourna chez son père, n'ayant guère que dix-huit ans. On le destina aussitôt à remplir quelque charge importante. Appien pouvait parvenir aux premières dignités de la ville : il était aimé et considéré, et ses grands talents le faisaient rechercher; mais l'esprit de Dieu qui le remplissait lui faisait mépriser des honneurs et des plaisirs qui n'ont d'autre durée que celle de la vie présente. Il pensa donc à les fuir en quittant la maison de son père pour se retirer à Césarée, dans la Palestine, où il fut reçu chez Eusèbe, qui devint depuis évêque de cette ville.

Animé du désir de mourir pour Jésus-Christ, il apprit sans s'étonner que l'empereur Maximien avait donné de nouveaux ordres contre les chrétiens. C'était au commencement de l'an 306. Cette persécution fut très-violente. Des crieurs publics appelaient tous les chefs de famille au temple, et là on écrivait sur des tablettes les noms de ceux qui composaient leur famille, afin de les citer l'un après l'autre, et de faire mourir tous ceux qui ne voudraient pas sacrifier aux idoles.

Appien, ayant appris que le gouverneur, pour donner l'exemple d'une prompte soumission aux ordres de l'empereur, se préparait à sacrifier aux idoles, va au temple comme les autres, mais dans un dessein bien différent. Il se glisse parmi la foule, se mêle aux gardes qui accompagnaient le gouverneur : et quand il le voit lever la main pour offrir le sacrifice, il l'arrête par le bras, et l'empêche de commencer. Joignant la parole à une action si hardie, il lui représente combien il est indigne d'un homme raisonnable d'oublier le seul véritable Dieu qui l'avait créé, pour adorer des idoles et des démons. C'était aller sans doute contre les règles ordinaires de la prudence, et s'exposer à une mort certaine; mais

Digitized by Google

Dieu le permit pour faire voir, et dans les exhortations qu'il fit au juge, et dans la constance qu'il témoigna ensuite dans les tourments, jusqu'où va le courage qu'il donne à ses serviteurs.

Ceux qui étaient autour du gouverneur se saisirent du Saint, sans le laisser achever, le meurtrirent de coups, et le traînèrent en prison. Le lendemain il fut amené devant le gouverneur, qui, ayant employé inutilement les promesses et les menaces pour le gagner, commanda qu'on lui fît souffrir les plus cruels tourments. On déchira les côtes du Saint avec des crochets et des ongles de fer, jusqu'à mettre ses os à nu et à lui découvrir les entrailles. On le battit avec violence sur le visage et sur le cou, en sorte qu'il fut tout défiguré. Le gouverneur, voyant que l'excès de ces supplices ne pouvait ébranler la fermeté de ce généreux athlète de la foi, lui fit envelopper les pieds avec des linges trempés dans l'huile, auxquels on mit le feu; mais bien loin de se laisser abattre par ce tourment, S. Appien força les bourreaux de se reconnaître vaincus, et il fut remis dans les fers : trois jours après, il fut de nouveau présenté au gouverneur, et ayant toujours conservé la même constance, parce que Dieu le soutint toujours, il fut enfin jeté dans la mer.

PRATIQUES. 1. On ne peut blâmer l'action de S. Appien, puisque l'Église l'a canonisé. Cette action ne nous est pas proposée pour être imitée, mais pour nous encourager à confesser la vérité, soit par nos paroles, soit par nos actions. 2. Ne nous servons de nos lumières et de nos études que pour croître en esprit de foi et en piété. Malheur à nous si nous savons beaucoup de choses sans savoir Jésus-Christ !

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, du désir de la science qui satisfait la curiosité ou l'ambition; mais donnez-nous la vraie science, qui consiste à vous connaître avec votre Père.

---

4 *avril.* — S. MACAIRE D'ALEXANDRIE, ANACHORÈTE. — IVe siècle.

Macaire d'Alexandrie, ainsi appelé parce qu'il était d'Alexandrie en Égypte, naquit au commencement du IVe siècle de l'Église. Après avoir connu les dangers de la vie du monde, il alla chercher sa sûreté dans les déserts de l'Égypte, où il vécut longtemps dans les exercices les plus austères de la pénitence. Il partageait son temps entre la prière et le travail des mains. Il faisait sa demeure ordinaire dans un lieu voisin de la montagne de Nitrie, qu'on appelait *le Désert des cellules*, à cause du grand nombre de cellules dont il était rempli. Dans la suite on l'ordonna prêtre pour le service de ce lieu; et ainsi il se trouva chargé de la conduite de cette

Digitized by Google

multitude de saints pénitents. Il ne relâcha rien pour cela de la rigueur de ses veilles et de ses jeûnes, non plus que de ses fréquentes prières; mais il fut obligé d'employer une partie du temps auparavant destiné au travail, à donner des avis et des instructions à ceux qui le consultaient.

Quelque mortifié que fût Macaire dans tous ses sens et dans tous les mouvements de son cœur, Dieu permit qu'il fût éprouvé pendant toute sa vie par diverses tentations. Une des plus violentes et des plus opiniâtres fut la pensée qu'il eut de sortir de sa cellule pour aller à Rome exercer la charité envers les malades. Cette idée ne le quittait pas; et voyant que l'ennemi ne lui donnait aucun relâche, et qu'au contraire son esprit était de plus en plus agité par cette pensée, il se coucha par terre, et embrassant le seuil de sa porte, il dit au tentateur qui le pressait si vivement : « Arrache-moi si tu peux, et traîne-moi par force où tu veux que j'aille; autrement je suis résolu de ne point partir d'ici. » Il demeura dans cette posture jusqu'au soir; mais se sentant la nuit plus agité que jamais, il prit une grande corbeille pleine de sable, qu'il chargea sur ses épaules, et se mit à marcher à travers les déserts. Un des frères le rencontrant s'offrit de le soulager, et le pria de ne point se tourmenter davantage. « Je tourmente, répondit Macaire, celui qui me tourmente, et qui, me voyant si lâche et si paresseux, me veut persuader d'entreprendre de longs voyages. » Ayant ainsi marché longtemps, il retourna dans sa cellule, le corps brisé de fatigue, et le calme fut rendu à son âme.

S. Jérôme rapporte de lui un trait fort remarquable. Un des frères, plutôt ménager qu'avare, laissa en mourant cent écus qu'il avait amassés à faire de la toile. Les solitaires s'étant assemblés pour délibérer sur ce qu'ils feraient de cet argent, les uns disaient qu'il fallait le distribuer aux pauvres; d'autres, qu'il valait mieux le donner à l'Église; quelques-uns étaient d'avis qu'on le rendît aux parents du mort; mais Macaire et les autres, qu'on appelait les Pères, sachant de quelle importance il était de prévenir les suites de ce mauvais exemple, ordonnèrent qu'on enterrerait les cent écus avec le mort, en disant ces paroles : *Que ton argent périsse avec toi.* L'événement fit voir combien cette sévérité était juste et sage; car elle fit tant d'impression sur tous les moines d'Égypte, qu'ils regardaient comme un crime de laisser seulement un écu après leur mort.

S. Macaire, après avoir vécu dans la solitude jusqu'à une extrême vieillesse, s'endormit dans le Seigneur l'an de Jésus-Christ 393 ou 395.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. Si nous ne pouvons imiter les Saints dans leurs austérités et dans leurs exercices extérieurs, il faut nous en humilier, et travailler à imiter leurs autres vertus. 2. S. Macaire est tenté de quitter le désert pour aller à Rome servir les pauvres : il y résiste, et nous apprend à combattre l'inconstance et à demeurer fermes dans l'état où Dieu nous a mis.

PRIÈRE. Si nous ne faisons pas de grandes pénitences extérieures, parce que nous sommes faibles et lâches, donnez-nous du moins, Seigneur, l'esprit de la pénitence intérieure en nous rendant humbles; délivrez-nous de l'inconstance naturelle à l'homme, et rendez-nous constants à ne suivre que vous et à mépriser le monde et tout ce qu'il aime.

5 *avril*. — S. SÉVERIN, ABBÉ. — Vᵉ siècle.

S. Séverin est regardé comme l'apôtre de la Norique. C'est ainsi qu'on appelait autrefois la partie située sur la droite du Danube. Il prit toujours un grand soin de cacher son pays et sa famille : ce qui fait penser qu'il était d'une naissance illustre. Il quitta d'abord son pays pour aller vivre dans les solitudes de l'Orient. De là, poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, il vint dans la Norique, pour y prêcher la pénitence au peuple de ce pays, qui était alors continuellement exposé aux courses et aux ravages des barbares de l'autre côté du Danube.

Le lieu où il s'arrêta d'abord était peuplé d'idolâtres, d'hérétiques ariens et de catholiques ignorants et vicieux. Séverin crut qu'avant toutes choses il fallait frapper ces peuples grossiers par une vie austère et pénitente, et les gagner par l'exercice de la charité envers les pauvres et les malades. Quelque temps après il leur prédit les maux qui allaient fondre sur eux, et il en prit occasion de les exhorter à la pénitence; mais l'endurcissement de leurs cœurs les rendant sourds à sa voix, il quitta ce lieu, après avoir marqué l'heure précise où il devait être saccagé par les barbares. L'événement fit voir que le serviteur de Dieu avait le don de prophétie. Ceux qui étaient menacés du malheur vinrent le conjurer de les en délivrer par ses prières. Ils se soumirent à la pénitence qu'il leur imposa, et ils furent assez heureux pour détourner le fléau de Dieu, que leurs péchés avaient attiré.

Depuis ce temps-là, Séverin gagna plusieurs âmes à Dieu par la force de ses prédications, par l'éclat de ses miracles, et surtout par les grands exemples de patience, d'humilité et de charité, dont sa vie était remplie. Il bâtit plusieurs monastères, et un grand nombre de disciples se rangèrent sous sa conduite. Il les instruisait par son exemple encore plus que par ses paroles; il leur recommandait particulièrement d'être humbles et de vivre éloignés du siècle. Il ne mangeait ordinairement qu'après le cou-

Digitized by Google

cher du soleil. Son lit était un cilice étendu sur la terre, et il marchait toujours pieds nus.

Dieu lui avait donné un talent merveilleux pour consoler les affligés, pour soutenir les faibles, et pour trouver, dans les plus grandes misères, des moyens inespérés d'assister tous ceux qui étaient dans le besoin.

Étant tombé malade le 5 janvier de l'an 488, il assembla ses disciples la nuit du 7 au 8, leur parla et les embrassa pour la dernière fois; et, après avoir reçu la sainte communion, il rendit l'esprit en récitant le psaume *Miserere*.

PRATIQUE. Nous sommes menacés par Jésus-Christ de périr si nous ne faisons pénitence : déjà la cognée est à la racine des arbres : pourquoi donc différons-nous?

PRIÈRE. Nous avons péché contre le Ciel et contre vous, Père des miséricordes: ayez pitié de nous; donnez-nous un cœur pénitent, des yeux chastes, une langue consacrée par vos louanges, des mains bienfaisantes, et nous serons sauvés.

---

6 *avril.* — S. PRUDENCE, ÉVÊQUE DE TROYES. — IXe siècle.

Prudence, l'un des plus illustres évêques qu'ait eus l'Église, était Espagnol. On croit qu'il vint en France avec d'autres chrétiens d'Espagne qui s'y retirèrent pour se soustraire au joug des infidèles, et se mettre sous la protection de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. On ne sait rien de ses actions jusqu'au temps de son épiscopat. Il succéda à Adalbert, évêque de Troyes, entre 840 et 845. Il fallait qu'il eût passé presque tout son temps jusqu'alors dans l'étude de l'Écriture et de la tradition, puisque nous voyons qu'il était consulté de toutes parts dès le commencement de son épiscopat, et qu'il passait pour un des plus savants évêques de l'Église gallicane.

Le sermon de Prudence sur la vie de la vierge sainte Maure nous apprend qu'il entendait les confessions des infidèles qui demandaient le sacrement de pénitence, et qu'il donnait lui-même l'eucharistie et l'extrême-onction : il prêchait aussi très-souvent, principalement aux fêtes solennelles. Il avait beaucoup d'humilité, et c'était sincèrement qu'il se disait toujours le plus méprisable des serviteurs de Jésus-Christ.

Ce sentiment venait dans le saint prélat de la connaissance des faiblesses auxquelles nous sommes tous sujets, et de la persuasion où il était de la nécessité de la grâce pour faire la moindre bonne œuvre. Aussi s'éleva-t-il toujours avec zèle contre ceux qui, en condamnant le moine Gotescalc, tombaient dans les erreurs des semi-pélagiens, que l'Église avait condamnés. Pour défendre la

Digitized by Google

foi orthodoxe sur ces articles, S. Prudence composa un recueil de passages des saints Pères sur la grâce et le libre arbitre, et le présenta à un concile où il se trouva. On ne sait pas bien quel était ce concile : on sait seulement que les Pères de cette assemblée furent d'avis que S. Prudence envoyât son écrit à plusieurs de leurs confrères, afin qu'il fût examiné. Comme c'était la vérité qui conduisait sa plume, et qu'il ne demandait qu'à la faire connaître, il ne fit point de difficulté de communiquer son ouvrage. On y reconnut la doctrine de l'Église; et le concile auquel il l'avait présenté l'approuva. Néanmoins S. Prudence trouva des adversaires, plusieurs n'entendant pas sa doctrine et lui attribuant des sentiments qu'il n'avait pas. Également ferme pour soutenir la vérité, et humble pour écouter les difficultés qu'on lui faisait, il conserva toujours le précieux dépôt de la foi sans aucune altération, et cependant il ne viola jamais la charité à l'égard de personne, même à l'égard de ses ennemis. Dieu l'appela à une meilleure vie le 6 avril de l'an 861.

PRATIQUES. 1. Craignons toute doctrine nouvelle et qui n'est pas fondée sur l'autorité de l'Église. Suivre une autre voie, c'est s'exposer à l'erreur et à l'illusion. 2. Les simples fidèles, sans vouloir approfondir les mystères de la grâce, doivent croire que nous ne pouvons rien sans elle, et que par elle nous pouvons tout. Nous ne pouvons rien sans la grâce, sujet d'humiliation : nous pouvons tout avec elle, sujet de confiance.

PRIÈRE. Nous reconnaissons, Seigneur, avec l'Église notre mère, que sans vous nous ne pouvons rien, comme vous nous l'enseignez vous-même; et nous confessons, avec votre Apôtre, que nous pouvons tout par vous et avec vous, qui êtes notre force. Faites-nous la grâce de vivre et de mourir dans cette foi.

---

7 *avril.* — S. MARCELLIN, MARTYR. — V^e^ siècle.

Saint Augustin fait en ces termes l'éloge de S. Marcellin dans une de ses lettres : « Il a vécu dans une grande piété, dans une conduite sainte et dans des sentiments véritablement chrétiens. Combien ne trouve-t-on pas de probité dans ses mœurs, de fidelité dans sa piété! Il était chaste dans le mariage, intègre dans l'administration de la justice, patient envers ses amis, charitable envers tous, prêt à faire plaisir, réservé à demander aux autres qu'on lui fît quelque grâce. Combien les bonnes œuvres ne lui donnaient-elles pas de joie, et combien ne ressentait-il pas de douleur des mauvaises! Combien était-il compatissant et secourable, prêt à pardonner à ses ennemis, et même à les aimer! Il était plein de confiance en Dieu, et appliqué à la prière. Jamais il ne parlait des vérités du salut, dont il était bien instruit, qu'avec beaucoup de

Digitized by Google

respect et de modestie. Il aurait renoncé à tous les emplois du siècle, s'il n'eût été engagé dans le mariage; mais au milieu de ses liens, il était fortement attaché à Jésus-Christ. »

Dieu couronna tant de vertus par un glorieux martyre. Le comte Marin le fit prendre comme complice de la révolte d'Héraclien; et, quoique l'accusation fût absolument dénuée de fondement, Marcellin fut mis avec son frère dans une affreuse prison qui ne recevait aucune lumière. Étant dans ce lieu, son frère lui dit un jour : « Si ce sont mes péchés qui m'ont attiré cette disgrâce, par où avez-vous mérité d'y tomber, vous dont la vie a toujours été chrétienne? » Marcellin lui dit : « Quand ce que vous dites serait véritable, et quand néanmoins je devrais perdre la vie, n'en dois-je pas rendre grâces à Dieu, qui me punit en cette vie pour m'épargner en l'autre? » L'empereur, persuadé de l'innocence des deux frères, envoya dire au comte Marin de les élargir; mais ce comte, pour satisfaire sa haine particulière, les avait déjà fait exécuter. L'Église honore Marcellin comme martyr, parce que la cause de sa mort était le zèle qu'il avait fait paraître contre les hérétiques nommés donatistes, ce qui lui avait attiré la haine du comte Marin. S. Marcellin souffrit le martyre à Carthage l'an 413.

PRATIQUE. C'est en remplissant les devoirs de la vie commune que ce Saint a mérité la couronne du martyre et la gloire éternelle. Soyons exacts à ce que Dieu exige de nous dans l'état où il nous a mis, si nous voulons arriver au ciel.

PRIÈRE. Faites-nous bien comprendre, Seigneur, qu'on ne peut jouir de vous si l'on tient aux créatures, et donnez-nous la force de nous en détacher.

---

8 *avril.* — S. APHRAATE, SOLITAIRE. — IVe et Ve siècles.

Aphraate était Persan, et, à ce qu'on croit, d'une famille de mages, c'est-à-dire de ceux qui étaient les maîtres de l'idolâtrie chez les Perses et les plus grands ennemis de la vraie religion. Cependant dès son enfance il connut et aima la vérité, l'embrassa de tout son cœur, et dans la douleur de voir qu'elle fût si peu estimée dans son pays, il le quitta sans se mettre en peine de la grandeur de sa maison, et vint s'enfermer avec joie dans une cabane qu'il trouva auprès d'Édesse, dans la Mésopotamie. Persuadé de la nécessité de la mortification, il ne mangeait qu'un peu de pain après le soleil couché; et ce ne fut que dans un âge très-avancé qu'il y ajouta un peu d'herbes. Il n'eut jamais d'autre lit que la terre, sur laquelle il étendait une natte de jonc; et le peu de sommeil qu'il prenait était, pour ainsi dire, une continuation de pénitence. Il n'avait non plus qu'un seul habit fort grossier, qu'il ne changeait que quand il ne pouvait plus s'en couvrir.

Digitized by Google

Un jour Anthème, qui fut depuis consul et le plus puissant des magistrats de son temps, ayant été envoyé en qualité d'ambassadeur en Perse, en apporta une tunique dont il voulut faire présent au Saint, le priant de l'accepter comme un ouvrage de son pays. Aphraate parut d'abord y consentir, et il posa cette tunique sur un siége. Mais pendant la conversation il dit à ce seigneur : « Je me trouve dans un grand embarras, sur lequel il faut que je vous consulte. Un Persan m'est venu voir et me presse de le prendre à mon service, parce qu'il est de mon pays. Quoique je sois touché de cette raison, je suis néanmoins retenu par la reconnaissance que je dois aux services d'un ancien domestique dont je suis très-satisfait. — Vous avez raison, lui dit Anthème, je crois que vous devez préférer un ancien domestique dont vous êtes content, à un autre qui peut-être ne vous satisferait pas. — Reprenez donc votre tunique, répliqua le Saint; j'en ai une depuis seize ans, et je ne veux pas en avoir deux. »

L'arianisme faisant alors de grands ravages par la protection que lui donnait l'empereur Valens, Aphraate crut que Dieu demandait de lui qu'il s'y opposât selon son pouvoir. Il sortit donc de sa retraite à l'âge de près de quatre-vingts ans, pour animer les fidèles à souffrir la persécution, les prémunir contre le venin de l'erreur, les confirmer dans la vérité, et faire triompher partout la divinité de Jésus-Christ en confondant l'impiété et l'hérésie.

L'empereur voulut lui faire un reproche de ce qu'il avait quitté sa retraite pour courir dans les villes, et exciter, disait-il, les peuples à la révolte; Aphraate lui répondit avec cette fermeté que donne un saint zèle pour Jésus-Christ : « Prince, je suis resté dans ma solitude tant que les brebis du troupeau du céleste Pasteur ont été en paix; mais maintenant que je les vois troublées et près d'être dévorées, me conviendrait-il de demeurer tranquille dans ma cellule? Si j'étais une fille retirée dans la maison de mon père, et que je visse quelqu'un y mettre le feu, me conseilleriez-vous de le laisser faire, de rester en repos? Ne me diriez-vous pas plutôt d'aller chercher du secours, de jeter de l'eau, de faire tous mes efforts pour éteindre l'incendie? C'est ce que je fais maintenant. Vous avez mis le feu à la maison du Seigneur : de ma cellule j'ai aperçu l'incendie, et je tâche de l'éteindre. Un solitaire perd-il la qualité de chrétien pour être dans la retraite, et les intérêts de Jésus-Christ ne sont-ils plus les siens parce qu'il a renoncé à ceux du monde? » L'empereur n'opposa rien à une réponse si généreuse.

La mort de Valens ayant rendu la paix à l'Église, Aphraate

Digitized by Google

rentra dans sa retraite, pour attendre l'heureux moment où Dieu devait l'appeler à lui. Ce fut au commencement du v^e^ siècle.

PRATIQUES. 1. Si nous ne pouvons imiter les Saints dans leurs austérités, évitons au moins les délicatesses, et retranchons toute superfluité. On a toujours plus qu'on ne pense. 2. Les intérêts de Jésus-Christ et de son Église doivent être toujours les nôtres; et, dans les temps de troubles, nous ne devons pas cesser de gémir et de pleurer pour apaiser la colère de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, ne permettez pas que nous soyons insensibles aux maux de votre Église, dont nous avons le bonheur d'être les enfants. Ce sont nos péchés qui attirent votre colère; qu'une vive douleur et une pénitence sincère nous rendent des victimes qui vous apaisent.

---

9 *avril*. — S. ZOZIME, ABBÉ. — IV^e^ siècle.

Il y avait dans un monastère de la Palestine un homme nommé Zozime, qui avait été instruit dès son enfance dans les exercices de la vie solitaire, et qui faisait éclater dans ses paroles et dans ses actions une véritable piété. Il avait un grand amour pour la pénitence et pour la retraite; et non content de suivre avec exactitude les instructions de ceux qui l'avaient précédé dans ce genre de vie, il ajoutait encore beaucoup d'autres mortifications, par le désir qu'il avait d'assujettir la chair à l'esprit. Il lisait et méditait sans cesse l'Écriture sainte, il était toujours occupé des vérités qu'elle renferme. Il vécut ainsi pendant cinquante-deux ans.

Étant parvenu à ce haut degré de piété, il fut tenté par le démon de l'orgueil : il lui vint en pensée qu'il était parfait en toutes choses, et il se disait en lui-même : Y a-t-il un solitaire dans le monde qui puisse m'enseigner quelque chose de nouveau, ou me montrer quelque chose de convenable au genre de vie que je mène, et que je n'aie déjà pratiqué? Comme il s'entretenait de ces pensées, un religieux étranger à qui Dieu fit connaître ce qui se passait en Zozime, lui dit : « O mon frère! il est vrai que tu as combattu jusqu'à présent; mais quel est l'homme qui puisse se vanter d'être parfait? Apprends qu'il y a beaucoup d'autres voies pour arriver au salut que celles que tu as suivies, et pour t'en convaincre, sors de ton pays, et va-t-en au monastère qui est sur les bords du Jourdain. »

Zozime y alla, et l'abbé étant venu le recevoir, lui demanda ce qui l'amenait à son monastère. « J'y viens, dit Zozime, pour y trouver des sujets d'édification; car j'ai entendu faire de grandes louanges de cette maison. » L'abbé lui répliqua : « Mon frère, que Dieu, qui peut seul guérir les infirmités des âmes, veuille par sa grâce vous instruire, et nous aussi, de ses commandements;

Digitized by Google

car il n'y a point d'homme qui soit capable par lui-même d'en faire avancer un autre dans la vertu; cependant, puisque vous le désirez, demeurez ici. Le bon Pasteur, qui appelle ses brebis chacune par leur nom, nous nourrira les uns et les autres par la grâce de son Saint-Esprit. Zozime le remercia, et demeura dans ce monastère.

A peine y fut-il resté quelques jours, que, comparant la vie de ces solitaires avec celle qu'il avait menée, il fut bien éloigné de se croire parfait. Uniquement occupés du soin de plaire à Dieu, ils oubliaient jusqu'aux plus ordinaires commodités de la vie. Ils vivaient dans la plus grande retraite. Le travail des mains, la prière et le chant des psaumes presque continuel occupaient tout leur temps, et ils allaient passer chaque carême dans le désert au delà du Jourdain, pour honorer la solitude de Jésus-Christ et imiter la rigueur de son jeûne. Ce fut par de tels exemples que Dieu guérit Zozime de l'orgueil. Le saint solitaire lui en rendit de continuelles actions de grâces, jusqu'au jour qu'il plut à la divine providence de le dégager des liens de son corps.

PRATIQUE. Quelques progrès que nous ayons faits dans le chemin de la piété, nous ne sommes pas encore au terme. S. Paul ne veut pas que nous regardions derrière nous pour considérer ce que nous avons fait, mais que nous avancions toujours en pensant à ce qui nous reste à faire.

PRIÈRE. Votre miséricorde est infinie, ô mon Dieu; guérissez-nous du démon de l'orgueil, et faites-nous sentir continuellement notre néant.

---

10 *avril.* — S. GAUCHER, CHANOINE RÉGULIER. — XII^e^ siècle.

Saint Gaucher naquit à Meulan dans le diocèse de Rouen, vers le milieu du XI^e^ siècle. Il eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne de ses parents, qui lui mirent de bonne heure les saintes Écritures entre les mains. Il se lia avec Humbert, chanoine de l'Église de Limoges, à qui il découvrit le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu d'une manière particulière. « Mon fils, lui dit le chanoine, si votre cœur est d'accord avec vos paroles, si c'est sincèrement que vous voulez renoncer au siècle pour suivre Jésus-Christ, venez avec moi dans mon pays: Dieu, qui a toujours égard aux bons désirs, vous fera trouver dans le Limousin quelque lieu conforme à vos saintes inclinations. Vous y servirez Dieu selon les intentions que lui-même vous a inspirées, et il vous tendra la main, de peur que vous ne vous égariez. »

Gaucher avait alors dix-huit ans; et, comme il voulait prévenir la séduction du siècle, il partit avec Humbert et un nommé Ger-

Digitized by Google

mond, qui fut depuis son disciple dans la vie régulière, mais qui ignorait alors le dessein de Gaucher. Quand il fut arrivé au lieu nommé Saint-Léonard, ainsi appelé parce que le corps de ce saint y était honoré, il s'y arrêta et passa la nuit devant son tombeau.

Le matin il demanda la permission à Humbert de chercher un endroit solitaire où il pût se fixer; et prenant son compagnon avec lui, ils parcoururent tous les lieux déserts d'alentour. Enfin, étant venus à un endroit nommé Chavagnac, éloigné du commerce des hommes, ils le choisirent pour leur demeure, afin d'accomplir à la lettre cette parole du prophète : *J'ai fui, je me suis éloigné et j'ai demeuré dans la solitude.* Ils demeurèrent pendant trois ans seuls dans ce lieu, occupés de la prière et du travail des mains, ignorés des hommes, mais connus de Dieu, et marchant par la voie de la pénitence vers la céleste patrie.

Quelque grande que fût leur retraite, et quelque soin qu'ils prissent pour demeurer inconnus, Dieu permit que la réputation de leur vertu pénétrât jusque dans les villes. Gaucher, tout jeune qu'il était, attirait l'admiration. On venait le consulter, on se recommandait à ses prières; quelques personnes voulurent même vivre sous sa discipline. Forcé de faire céder son humilité à l'empressement de ceux qui voulaient se donner à Dieu, il reçut des disciples avec qui il agit comme avec des frères; et quand le nombre en fut accru, il obtint du chapitre de Limoges la permission de bâtir un monastère dans une forêt dépendante du chapitre. Alors on accourut de tous côtés pour l'entendre, et Dieu toucha le cœur d'un grand nombre par les instructions qu'il leur adressait. Plusieurs femmes ayant aussi demandé à vivre sous sa direction, il ne put se défendre de leur faire bâtir un monastère à quelque distance du sien, de leur donner une règle, et de les prendre sous sa conduite.

Enfin, après avoir formé beaucoup de disciples, qui, ayant été les compagnons de sa pénitence, devaient lui être associés dans la récompense, il alla jouir de celle qui lui était destinée. Il mourut des suites d'une chute, âgé de quatre-vingts ans, le 9 avril de l'année 1140. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par les miracles qui s'opérèrent à son tombeau et ailleurs par son intercession.

PRATIQUES. 1. Un ami fidèle est un trésor qu'on ne peut assez estimer. N'en choisissons que de pieux, qui soient capables de nous exciter au service de Dieu. 2. N'entreprenons rien légèrement et sans avoir consulté Dieu par des prières humbles et ferventes. Dieu ne nous abandonnera pas, si nous le cherchons sincèrement.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, de ne suivre que votre sainte volonté dans ce que nous entreprenons. Videz-nous de notre propre esprit, afin de nous remplir de vôtre.

Digitized by Google

11 *avril*. — Ste JULIENNE, PRIEURE DU MONT-CORNILLON. — XIIIe siècle.

Cette Sainte est célèbre dans l'Église par l'institution qu'elle a provoquée d'une de nos solennités les plus touchantes : la fête du saint Sacrement ou Fête-Dieu.

« C'est ainsi, suivant la réflexion d'un auteur de nos jours, que Dieu se plaît à choisir parmi les faibles des âmes pures pour accomplir ses desseins; le cèdre est à lui, et il choisit le roseau pour confondre les superbes, laissant ces derniers dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et prenant par la main une femme ou un enfant pour accomplir de grandes choses.

« C'est ainsi que le Très-Haut déploya, comme nous dit l'Écriture, la force de son bras en choisissant la *femme* pour opérer d'éclatants prodiges : Débora, Judith, Esther, pour sauver les Juifs opprimés; Marie, bienheureuse entre toutes les femmes, pour coopérer au salut du genre humain, et, dans notre propre histoire, la bergère de Nanterre et la vierge de Domremy pour faire reculer et chasser du pays les Huns, les Vandales et les Anglais. »

C'était aussi une humble et pauvre fille, la pieuse religieuse dont nous allons donner la Vie, qui a fait établir la belle solennité de la *Fête-Dieu*.

C'était vers la fin du XIIe siècle. Une grande maison religieuse avait été érigée près de Liége, au pied du mont Cornillon; elle consistait en un couvent et un hôpital bâti vers l'an 1182 pour recevoir ceux qui, revenant de la Palestine, étaient atteints de la lèpre. Le couvent était double, et se composait de deux bâtiments séparés, l'un pour les sœurs, et l'autre pour les frères de l'Ordre. Les religieuses obéissaient à une supérieure, et les deux communautés étaient sous la direction d'un prieur général. Julienne, immédiatement après la mort de ses parents, qu'elle perdit à l'âge de cinq ans, fut menée par son tuteur au mont Cornillon, et mise en pension avec sa sœur aînée chez les religieuses de cet hôpital. L'esprit d'humilité lui fit solliciter les plus bas emplois parmi ses sœurs, et l'on vit Julienne se livrer tout à la fois au travail des mains, aux exercices de la prière, à l'austérité des jeûnes, comme à l'étude des lettres qui pouvaient contribuer à nourrir sa piété. Après l'Écriture sainte, sa lecture favorite était les ouvrages de saint Augustin et de saint Bernard : ses moments de loisir y étaient entièrement consacrés. Son grand amour pour Dieu lui faisait

Digitized by Google

trouver dans le Commentaire de saint Bernard sur le Cantique des cantiques de quoi renouveler toujours la sainte ardeur qui l'embrasait. Pleine de dégoût pour les compagnies et les visites du dehors, elle ne sentait de bonheur que dans l'union la plus entière avec Dieu, et ses progrès dans l'oraison étonnèrent bientôt les plus parfaites d'entre les religieuses. Avide de mortifications et de pénitences, elle portait si loin ces saints exercices, qu'elle pleurait les péchés de tous les hommes comme si elle en eût été coupable elle-même.

Le cœur de Julienne s'enflammait surtout lorsqu'elle pensait à l'adorable sacrement des autels. Elle ne pouvait se lasser de méditer sur ce gage inestimable que Jésus-Christ a laissé sur la terre de son amour pour les hommes. Abîmée dans les profondeurs de ce mystère, sa charité y puisait sans cesse de nouvelles flammes pour aimer davantage. Jésus restant par tendresse pour nous dans l'auguste sacrement des autels, lui semblait un mystère aussi incompréhensible que le mystère de son union divine avec notre nature. Cette dévotion pour la sainte Eucharistie lui faisait paraître surprenant que l'Église n'eût pas encore établi de solennité pour fêter ce prodige ineffable de l'amour de Jésus résidant jour et nuit dans le temple des hommes. Une vision qu'elle eut la confirma dans cette pieuse pensée. Ayant été établie prieure de la maison du Mont-Cornillon vers l'an 1230, Julienne fut plus hardie à déclarer ce qu'elle en pensait, ou plutôt ce qu'il avait plu à Dieu de lui inspirer sur cela depuis près de vingt ans; elle s'en ouvrit à diverses personnes qui la secondèrent si bien, que l'on commença à célébrer la fête du saint Sacrement à Liége dès l'an 1246. C'est ainsi que l'institution de cette solennité peut être considérée comme l'ouvrage de sainte Julienne, qui y avait consacré presque toute sa vie. Cette fête ne se solennisa d'abord qu'à Liége; ce fut le pape Urbain IV, Français de nation, né dans le diocèse de Troyes qui, l'an 1264, l'institua dans toute l'Église. Il engagea saint Thomas d'Aquin à en composer l'office, et l'on sait avec quelle piété il s'en acquitta. Le dessein du souverain Pontife n'eut pas d'abord tout le succès qu'il en espérait, parce que l'Italie était alors agitée par des factions; mais au concile général de Vienne, tenu en 1311, sous Clément V, en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, la bulle d'Urbain IV fut confirmée, et l'on en ordonna l'exécution dans toute l'Église. L'an 1316, le pape Jean XXII ajouta à cette fête une octave, avec ordre de porter publiquement le saint Sacrement en procession.

Sainte Julienne, que l'on peut appeler l'institutrice de cette

Digitized by Google

touchante solennité de la *Fête de Dieu*, mourut âgée de soixante-six ans, le 5 avril 1258. Comme elle l'avait désiré, son corps fut porté dans l'abbaye de Villiers, et déposé derrière le maître-autel. Ses reliques sont aujourd'hui à Anvers, où on les vénère dans l'abbaye de Saint-Sauveur.

PRATIQUE. Sainte Julienne a institué la solennité de la Fête-Dieu. Imitons son respect et son amour pour la sainte Eucharistie.

PRIÈRE. Seigneur, qui voulez bien vous donner à nous dans l'auguste sacrement de l'autel, faites-nous la grâce de nous en approcher dignement.

---

12 *avril.* — S. SABAS, MARTYR. — IVe siècle.

Sabas vivait dans le IVe siècle sous l'empire d'un prince goth ennemi de la religion de Jésus-Christ. Le Saint avait passé la fête de Pâques avec un prêtre nommé Sensale, et ils s'excitaient ensemble à l'amour des souffrances, lorsque Atharide, fils d'un prince goth, vint à leur logis, pendant la nuit, avec une troupe d'impies, et se saisit d'eux. Sensale fut lié, et mis dans un chariot; pour Sabas, on le traîna tout nu à travers des épines, et pendant tout le chemin on le frappait de verges. Cependant Dieu, pour manifester sa puissance, permit que le Saint fût trouvé sans aucune blessure. Les bourreaux, irrités de ce qu'il ne portait aucune marque de leur cruauté, le dirent à Atharide, qui fit suspendre le Saint par les mains à une poutre. Peu de temps après on apporta à Sensale et à Sabas des viandes offertes aux idoles, et on les pressa d'en manger; mais ils le refusèrent tous deux constamment. « Nous ne pouvons prendre de cette viande, dit le prêtre : dites plutôt à Atharide qu'il nous fasse attacher à une croix, ou que l'on nous ôte la vie par quelque autre supplice. » Sabas, voyant que les envoyés du prince insistaient, leur dit : « Qui est-ce qui nous envoie ces viandes? — C'est le seigneur Atharide, » répondirent-ils. « Il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est le Dieu du ciel et de la terre, dit le saint martyr. Ces viandes sont impures, de même que ceux qui les envoient, et votre Atharide lui-même. » Un des envoyés, irrité de cette réponse, jeta le pilon d'un mortier contre l'estomac de Sabas avec tant de violence, qu'on crut qu'il l'avait tué. Sabas ne parut pas néanmoins en avoir senti le moindre mal.

Atharide, que ces miracles extérieurs ne convertissaient point, commanda qu'on fît mourir le Saint; les exécuteurs le traînèrent à la rivière de Musson, où ils le noyèrent.

Digitized by Google

PRATIQUE. Pratiquons les vertus que l'Évangile nous enseigne. C'est la meilleure préparation pour rendre témoignage à **Jésus-Christ**, et pour confesser que nous avons le bonheur d'être de ses disciples.

PRIÈRE. Nous ne sommes pas dignes, Seigneur, de vous sacrifier notre vie par le martyre. Faites-nous la grâce de vous offrir le sacrifice d'un cœur purifié par une pénitence sincère.

---

13 *avril*. — S. HERMÉNIGILDE, MARTYR. — VI^e^ siècle.

Herménigilde, fils de Leuvigilde, prince visigoth, fut élevé dans l'arianisme; mais les sollicitations et la vertu de la princesse Ingonde, sa femme, jointes aux instructions de S. Léandre, son oncle, lui firent embrasser la religion catholique. Cette conversion alarma son père, qui lui envoya des personnes de confiance chargées de lettres où, après les plus magnifiques promesses s'il voulait revenir à l'arianisme, il le menaçait de toute son indignation s'il ne se rendait à ses désirs.

Herménigilde répondit aux lettres de son père avec tout le respect qu'il lui devait, et en même temps avec tout le courage qu'on avait lieu d'attendre de la grâce qui agissait sur son cœur. « J'avoue, lui écrivit-il, que vos bontés sont infinies à mon égard, et je me croirais indigne de vivre, si jamais je manquais de reconnaissance. Oui, je conserverai jusqu'au dernier soupir le respect, l'attachement et la tendresse que je vous dois. Mais est-il possible que vous ne vouliez pas me permettre de préférer mon salut aux grandeurs de la terre? Je vous le dis : la couronne (1) que je porte, je la compte pour rien. Je suis prêt à vous rendre ou à briser le sceptre que vous m'avez donné, et à descendre du trône où vous m'avez fait monter. Je suis prêt même à perdre la vie plutôt que d'abandonner la vérité que Dieu a eu la bonté de me faire connaître. Il n'est pas juste qu'un père ait plus de pouvoir sur son fils que la conscience et la loi de Dieu. »

La générosité chrétienne qui paraissait dans cette lettre irrita Leuvigilde, et il résolut de mettre tout en œuvre pour faire changer son fils. Celui-ci prit le parti de se retirer à Ossète, qui était alors une place forte, et dont les habitants lui étaient très-attachés. Leuvigilde attaqua Ossète, la prit et la brûla. Surpris et hors d'état de pouvoir se défendre, Herménigilde se retira dans une église comme dans un asile sacré, espérant que ce lieu serait respecté. Leuvigilde ne voulut pas, en effet, l'en tirer par force;

(1) Herménigilde avait été associé à l'empire par son père.

Digitized by Google

mais il permit à Récarède, son second fils, d'avoir une entrevue avec Herménigilde, et de lui permettre le pardon s'il venait se soumettre à son père. Récarède y alla de bonne foi. Il protesta à son frère qu'il ne s'agissait plus de religion, que Leuvigilde ne lui en parlerait plus; mais qu'il voulait qu'il lui demandât pardon d'avoir pris les armes contre lui, et qu'à ce prix son amitié lui serait rendue avec la paix. En effet, Herménigilde est blâmable; mais il ne savait pas, dit S. Grégoire de Tours, le jugement dont Dieu le menaçait pour avoir porté les armes contre son père, tout hérétique qu'il était, quoiqu'il ne l'eût fait que pour se défendre. Le jeune prince crut à la parole de son frère, et vint se prosterner aux pieds de Leuvigilde, qui le releva et l'embrassa avec des marques apparentes d'un véritable retour. Ensuite ils s'en allèrent ensemble, et pendant le chemin le père tint à son fils des discours pleins d'une feinte tendresse, jusqu'à ce qu'il l'eût emmené dans son camp. Alors Leuvigilde, démasquant la perfidie qu'il avait tenue cachée, fit ôter à son fils les marques de la royauté, et l'envoya à Séville, où il fut enfermé dans une tour. Là il employa encore les promesses et les menaces pour le faire changer; mais comme il demeurait inébranlable, on l'enferma dans un cachot, que la grâce lui fit regarder comme un lieu de délices. Comme si les horreurs d'une prison si rude, et les autres incommodités qui accompagnent un tel état, n'eussent pas encore été assez rigoureuses, le Saint y ajouta beaucoup d'austérités : il jeûnait continuellement, il n'avait que la terre pour lit, il était couvert d'un rude cilice, et s'occupait uniquement des choses du ciel.

Il vécut ainsi jusqu'au 14 avril de l'an 586. Comme Leuvigilde souhaitait avec passion de le ramener à la secte des ariens, il lui envoya ce jour-là, vers le milieu de la nuit, un évêque de ce parti pour lui administrer la communion; mais Herménigilde ayant su que cet évêque était arien, loin de l'écouter le chassa de sa présence. Leuvigilde regarda cet affront comme un outrage fait à sa personne, et il en fut si irrité, que sur-le-champ il envoya un bourreau pour trancher la tête à ce jeune prince.

Pratique. Jamais il n'est permis de manquer à ce que l'on doit au souverain. La conscience est la seule chose sur laquelle il n'a pas de pouvoir.

Prière. Les princes, ô mon Dieu, sont votre image sur la terre. Faites-nous la grâce de respecter en eux votre grandeur et votre autorité souveraine, et de n'oublier jamais que nous leur devons tout; mais que vous seul êtes le maître de notre âme et de notre conscience.

Digitized by Google

14 *avril.* — S. MACEDONE, ANACHORÈTE. — V^e^ siècle.

Ce Saint était Syrien de naissance, d'un esprit fort simple, sans études, et même sans aucune connaissance des saintes Écritures; mais Dieu l'instruisit par l'onction intérieure de son esprit, et l'éleva à cette haute sagesse qui ne sait que Jésus-Christ crucifié, qui n'estime rien de grand que Dieu, et qui ne connaît point d'autre bonheur que de lui être uni par la charité. Il vécut quarante-cinq ans sur le haut des montagnes, assez près d'Antioche, sans autre retraite que les trous et les cavernes; et pendant quarante ans il ne se nourrit que d'orge pilée et détrempée dans de l'eau : c'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Mangeur d'orge*. Son âge et ses infirmités, joints à la crainte d'aller contre l'ordre de Dieu, en abrégeant sa vie pénitente, l'obligèrent dans la suite à modérer cette austérité et à se nourrir de pain; il construisit une petite cabane pour se mettre à couvert, puis il accepta quelques obscurs logements d'emprunt. Toute son occupation était d'offrir jour et nuit des prières à Dieu, et de travailler à le posséder dans son cœur. Un chasseur le rencontra un jour, et lui demanda ce qu'il faisait seul sur ces montagnes : « Ce que vous y faites vous-même, répondit-il; vous courez après des bêtes; moi je cours après mon Dieu, pour tâcher de l'atteindre et de le voir : c'est une chasse dont je ne me lasserai jamais. »

Dieu accorda à S. Macedone le don des miracles. On peut citer entre autres la naissance du saint et savant évêque Théodoret, qui fut due à ses prières. C'est ce dernier qui nous a appris dans la suite tout ce que nous savons de S. Macedone. Il rapporte qu'étant jeune il l'allait souvent voir pour recevoir sa bénédiction et écouter ses avis. Ce Saint lui disait : « Mon fils, votre naissance a coûté bien des peines : j'ai passé bien des nuits en prière pour obtenir de Dieu cette grâce pour vos parents. Vous avez été consacré à Dieu avant de voir le jour : vivez d'une manière qui réponde à l'engagement que l'on a pris pour vous. Ce qui est consacré à Dieu est saint, et ne doit point être employé à des usages profanes. Vous devez donc renoncer aux passions déréglées, et ne vous occuper que de ce qui peut plaire à Dieu. » — « Voilà, ajoute Théodoret, les avis que cet homme divin me donnait, et que je n'oublierai jamais. »

S. Macedone mourut vers l'an 430, à l'âge de plus de 97 ans, dans une telle odeur de sainteté, que tout ce qu'il y avait d'hommes à Antioche, citoyens et étrangers, sans excepter même les pre-

Digitized by Google

miers magistrats, assistèrent à ses funérailles, il n'y eut presque personne qui ne regardât comme un honneur de pouvoir porter le corps du Saint sur ses épaules. On l'enterra à Antioche dans l'église des Martyrs.

PRATIQUE. Les gens du monde courent après les plaisirs comme les chasseurs après les bêtes. Un chrétien court après la bienheureuse éternité.

PRIÈRE. Toute notre vie, Seigneur, n'est qu'un amusement : faites-nous comprendre que nous sommes créés pour vous, et que notre principale affaire est de nous occuper de vous.

---

15 *avril.* — S. PIERRE GONZALEZ. — XIII^e^ siècle.

Pierre Gonzalez naquit à Astorga, l'an 1190. Son oncle maternel, prélat savant et estimé, était alors évêque de cette ville d'Espagne : ce fut à lui que Gonzalez fut redevable de sa première éducation ; et en peu de temps il devint si habile, qu'on le regardait comme un génie supérieur.

Le prélat, ravi d'avoir un neveu de si grande réputation, voulut l'attacher à son Église. Il le fit clerc, et peu de temps après il lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Heureux si, entrant dans le clergé, Gonzalez n'y eût apporté d'autres dispositions qu'un génie brillant et fécond ! Il aimait l'éclat et le faste ; un certain air de propreté ou plutôt de vanité dans ses habits et dans toute sa personne le rendait plus semblable à un homme du monde qu'à un ecclésiastique.

Le doyen du chapitre d'Astorga étant mort, le jeune Gonzalez fut pourvu de ce bénéfice, et cette nouvelle dignité ne servit qu'à augmenter l'enflure de son cœur. Le jour qu'il prit possession de sa dignité, il se promena dans la ville revêtu d'un habit fort riche.

Pendant qu'il se promenait ainsi dans tous les quartiers, son cheval s'abattit dans un bourbier, ce qui excita la risée du monde. Le peuple le suivit avec des huées et des railleries qui l'humilièrent beaucoup et le remplirent de confusion. Mais combien de fois a-t-il eu raison de dire depuis, en se rappelant cette aventure : « C'est pour mon bien, Seigneur, que vous m'avez humilié ! » En effet, étant revenu à lui, et la grâce qui lui avait ménagé cette mortification pour le guérir faisant une forte impression sur son cœur, il s'écria : « Puisque le monde se joue ainsi de ceux qui l'aiment, je m'en jouerai à mon tour en le méprisant. »

Plein de cette pensée, il retourna chez lui, rendit grâces à Dieu de ce qu'il l'avait abaissé pour lui faire voir le néant du monde,

Digitized by Google

qu'il avait trop aimé, et lui promit de s'en séparer entièrement. La résolution fut efficace : il entra presque aussitôt dans l'ordre de Saint-Dominique, où l'on vivait dans une grande pauvreté. Ses supérieurs l'éprouvèrent quelque temps; mais dès qu'ils le crurent assez affermi dans le bien, ils l'élevèrent malgré lui à l'ordre de la prêtrise. Alors, pour répondre à l'intention de S. Dominique, Gonzalez ne fut pas prêtre pour lui seul; mais il se crut obligé envers tous les fidèles : il entendit les confessions, il annonça avec zèle la parole de Dieu, il convertit beaucoup de pécheurs, il fortifia beaucoup de justes, il édifia l'Église, et se sanctifia lui-même.

Enfin, consumé de jeûnes et de travaux, il tomba malade pendant qu'il prêchait à Tuy, en Galice, et il se prépara à la mort. Il termina sa carrière le jour de Pâques, le 15 avril 1240. C'est lui que les matelots invoquent dans la tempête sous le nom de S. Elme.

PRATIQUES. 1. Si l'on n'a soin de former les enfants à la piété plus qu'aux sciences, leur esprit s'enfle, leur cœur se corrompt. Les parents qui ont élevé leurs enfants pour le monde et non pour Dieu, en sont punis dès cette vie par les chagrins qu'ils en reçoivent, et en seront punis ensuite éternellement. 2. Sans être missionnaires, nous devons annoncer Jésus-Christ, et le faire aimer par notre humilité, par notre patience, et surtout par notre charité.

PRIÈRE. O mon Dieu, éteignez le feu de nos passions. Que notre cœur ne brûle que du feu de la charité.

---

16 *avril.* — S. FRUCTUEUX, ARCHEVÊQUE DE BRAGUE. — VII^e^ SIÈCLE.

Fructueux naquit à Vierz, en Espagne. Il était fils d'un général d'armée, et tirait son origine du sang royal des Goths. La mort de ses parents l'ayant mis en état de disposer de ses biens, il en donna une partie aux églises, et l'autre aux pauvres.

L'an 656, le dixième concile de Tolède l'éleva sur le siége de Brague. On peut dire que ce fut un pasteur selon le cœur de Dieu : plein de la science des saints, il conduisit son troupeau dans les meilleurs pâturages; pour donner plus de poids à son ministère, Dieu lui accorda le don des miracles. Étant allé un jour à Mérida visiter l'église de Sainte-Eulalie, pour laquelle il avait beaucoup de dévotion, il s'arrêta en chemin dans un bois afin de prier. Pendant qu'il était dans cette sainte fonction, il passa un paysan qui, le voyant fort mal vêtu et pieds nus, le prit pour un esclave fugitif, et l'accabla d'injures. Le Saint lui dit qu'il n'était pas ce qu'il pensait; mais le paysan, toujours prévenu, continua de l'outrager et le frappa même avec son bâton. Fructueux, pour toute défense, fit le signe de la croix, et aussitôt le paysan devint furieux et se

Digitized by Google

roula à terre comme un homme qui serait possédé du démon. La charité du Saint ne lui permit pas de le laisser en cet état; il s'approcha de cet homme, pria sur lui et le guérit. Il fit plusieurs autres miracles. Sa vie sainte, toujours remplie de bonnes œuvres, toujours occupée de Dieu, soit dans la dissipation des voyages, soit au milieu des sollicitudes pastorales, est toute digne de notre attention.

Sa dernière maladie commença par une fièvre qui lui fit juger qu'il allait bientôt sortir de cet exil. On lui demanda alors s'il ne craignait pas la mort. « Non, dit-il, je n'en ai aucune crainte; car, quoique je sois pécheur, je regarde la mort comme un passage qui me conduira à Dieu et me fera jouir de sa présence. » Après avoir réglé les affaires de sa maison, il se fit conduire à l'église, où il reçut l'absolution de ses péchés; ensuite il se prosterna devant l'autel, et y demeura le reste du jour. La nuit suivante, il tint ses mains élevées vers le ciel sans changer de place, et rendit l'esprit avant le lever du soleil.

PRATIQUE. De saints monastères sont des asiles sûrs pour les justes, qui y conservent leur innocence, et pour les pécheurs qui viennent y faire pénitence : ceux mêmes que Dieu n'y appelle pas en sont édifiés. Demandons à Dieu qu'il ne prive pas son Église d'un si grand avantage.

PRIÈRE. Seigneur, vous savez que nous n'avons pas moins besoin de pénitence que dans ces temps où vous avez formé tant de saintes maisons de refuge : ayez compassion de nous, et ne permettez pas que nous soyons privés de ces asiles que vous nous ouvrez dans votre miséricorde.

---

17 *avril.* — S. ÉTIENNE, ABBÉ DE CÎTEAUX. — XI^e^ siècle.

Étienne naquit en Angleterre, dans le XI^e^ siècle, de parents riches et distingués; mais il préféra de bonne heure la retraite et la pauvreté à l'éclat de sa famille. Il passa en France, et vint prendre l'habit dans le monastère de Molesme. Après avoir édifié cette maison par sa régularité, le désir de mener une vie encore plus parfaite le porta à aller trouver Hugues, archevêque de Lyon et légat du pape, pour lui faire part d'un dessein qu'il avait conçu. Hugues l'approuva, et, en l'an 1053, il se retira avec vingt compagnons dans la forêt de Cîteaux. C'était une vaste solitude qui n'était habitée que par des bêtes sauvages. Plus elle était affreuse, plus elle leur parut propre au désir qu'ils avaient de s'ensevelir tout vivants et de mourir au siècle présent. Avec le bois qu'ils abattaient dans la forêt, ils bâtirent un monastère qui avait plutôt l'air d'un amas de cabanes que d'une maison religieuse. Tel fut le commencement de l'ordre de Cîteaux, dont S. Robert et S. Albéric furent les premiers abbés. Étienne, leur ayant succédé,

Digitized by Google

regarda sa dignité comme un nouvel engagement qui l'obligeait de vivre avec encore plus de sainteté qu'il n'avait fait jusqu'alors. Toute la communauté marcha sur ses traces : ces saints solitaires poussèrent si loin la régularité, et en particulier l'amour de la pauvreté, qu'ils convinrent de se défaire de toute l'argenterie de leur église, et de n'avoir que deux croix de bois, des encensoirs de cuivre ou de fer, et un seul chandelier de fer. Il n'y eut que les calices qui furent en argent.

Leur réforme fut traitée de nouveauté par les moines de Cluny, qui s'élevèrent contre S. Étienne et ses religieux, et prétendirent que leur exemple pouvait introduire le schisme et la division dans l'état monastique; mais la piété d'Étienne et de ses compagnons fait leur apologie, et S. Bernard, qui connaissait bien l'esprit monastique, prit la défense de Cîteaux.

S. Étienne, désirant maintenir cet esprit de pauvreté et d'humilité dans ses disciples, voulait qu'ils lussent assidûment l'Écriture sainte; il passait lui-même chaque jour un temps considérable à la lire et à la méditer. Ils faisaient leurs délices de cette divine parole, et on peut dire que c'était leur pain le plus ordinaire; car ils manquaient souvent du pain matériel, le travail qu'ils faisaient n'étant pas toujours suffisant pour subvenir à leurs besoins. Plusieurs fois le monastère se trouvant dans une pressante nécessité, on vit S. Étienne aller lui-même mendier du pain pour ses frères. Au milieu de cette indigence, il avait toujours un grand désintéressement. S'étant un jour informé à un de ses moines de qui il avait reçu le plus d'aumônes, le moine lui dit que c'était d'un prêtre qu'il connaissait, et qu'il lui nomma. Alors le saint abbé jeta un profond soupir, et s'écria : « Malheur à vous! pourquoi avez-vous reçu quelque chose de cet homme? Ne saviez-vous pas que c'est un simoniaque? Je vous proteste que nous ne toucherons à rien de ce qu'il a donné. » Ensuite il fit assembler des bergers qui se rencontrèrent en ce lieu, et leur distribua ce que le moine avait reçu du simoniaque.

Étienne, étant près de mourir, entendit que ceux qui étaient auprès de lui s'entretenaient de ses vertus. Il leur témoigna que ces discours lui faisaient de la peine. « Je vous assure, dit-il en soupirant, que je m'en vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais fait aucun bien; car s'il y eut quelque chose de bon en moi, si ma bassesse a porté quelque fruit avec le secours de Jésus-Christ, que j'ai lieu de craindre de n'avoir pas conservé cette grâce avec autant de dignité et d'humilité que j'y étais obligé! » Il mourut dans ces sentiments, le 28 mars de l'année 1134.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. Toute connaissance de la Religion qui n'est pas fondée sur les saintes maximes de l'Évangile, est vaine et sujette à illusion. Mais malheur à nous si nous nous contentons de savoir sans faire ce que nous savons! 2. Si les richesses sont dangereuses pour des religieux qui sont séparés des occasions du péché, les gens du monde ne doivent pas se persuader qu'elles sont sans danger pour eux, au milieu de tant d'occasions d'en abuser.

PRIÈRE. En vous possédant, Seigneur, nous possédons tous les biens, et spirituels et temporels; ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour chercher autre chose que vous.

---

18 *avril.* — S. PIONE, MARTYR. — IIIe siècle.

S. Pione était prêtre de l'Église de Smyrne, homme de beaucoup d'esprit, savant, éloquent, et plein du courage qu'inspirent la foi et la charité chrétiennnes. Il souffrit le martyre dans la persécution de l'empereur Dèce, l'an 250, avec Sabine et Asclépiade. Polémon, garde du temple des idoles, étant venu avec des archers pour les arrêter, demanda d'abord à S. Pione s'il savait qu'il y avait des ordres exprès de l'empereur qui obligeaient à sacrifier. Il répondit: « Nous savons qu'il y a des commandements, mais ce sont ceux qui nous ordonnent d'adorer Dieu. — Venez donc sur la place publique, dit Polémon, pour connaître la vérité de ce que je vous dis. » Quand ils y furent arrivés, il s'assembla autour d'eux une grande multitude de peuple. S. Pione fit un assez long discours, qu'on écouta avec beaucoup d'attention. A la fin, comme il protestait qu'il n'adorerait point leurs dieux ni leurs images d'or, ceux qui étaient autour de lui, et Polémon même, lui disaient : « Pione, laissez-vous persuader; car un homme de votre mérite est bien digne de vivre. Il est doux pour tous les hommes de vivre et de voir la lumière. — Je dis comme vous, répondit Pione, qu'il est doux de vivre et de voir la lumière, mais je l'entends de celle que nous souhaitons. Nous ne méprisons pas la lumière, qui est l'ouvrage de Dieu, mais nous en désirons une autre qui lui est infiniment préférable. Au reste, ajouta-t-il, je vous loue de l'affection que vous me témoignez; mais j'y soupçonne de l'artifice : la haine déclarée est moins nuisible que des caresses trompeuses. »

Il se passa un temps assez considérable en questions et en réponses; ensuite Polémon commença à instruire sérieusement le procès, et à interroger juridiquement les martyrs, afin que tout fût prêt pour le jugement du proconsul, qui devait arriver dans peu de jours. Après le premier interrogatoire, ils furent conduits en prison. Plusieurs païens les venaient voir, et s'efforçaient de persuader S. Pione; mais ils s'en retournaient sans avoir rien obtenu, et ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer ses réponses. Ceux

Digitized by Google

qui avaient sacrifié par force y vinrent aussi, et ils déplorèrent leur chute avec larmes. Les saints martyrs en eurent pitié, et plaignirent surtout ceux dont la vie était sans reproche. S. Pione avait le cœur déchiré en voyant, disait-il, les perles de l'Église foulées aux pieds des pourceaux et la vigne du Seigneur ravagée par le sanglier.

Dès que le proconsul fut arrivé à Smyrne, il fit amener S. Pione à son tribunal; et après l'avoir interrogé sur son nom et sa religion, il l'exhorta à sacrifier aux dieux. Comme le saint martyr persistait à s'y refuser, il lui fit donner la question; après quoi il lui dit : « Puisque tu as un tel désir de mourir, tu seras brûlé vif. » Ensuite il fit lire la sentence écrite sur une tablette en ces termes : « Nous ordonnons que Pione, sacrilége, qui s'est avoué chrétien, soit brûlé vif pour venger les dieux et donner de la crainte aux hommes. » Le martyr alla gaiement et d'un pas ferme au lieu de l'exécution; il se dépouilla lui-même, s'étendit sur le poteau, et s'y laissa clouer. Quand il fut attaché, l'exécuteur lui dit : « Revenez à vous, et promettez de faire ce qu'on vous demande, et on ôtera les clous. » Pione, après être demeuré quelque temps pensif, dit : « Je me hâte de mourir pour ressusciter. » Ensuite on l'éleva attaché au poteau, et on le tourna vers l'orient; puis on entassa autour de lui une grande quantité de bois où on mit le feu. Comme il fermait les yeux, le peuple crut qu'il était mort, mais il priait en silence. Sa prière finie, il ouvrit les yeux lorsque la flamme commençait à s'élever, et regardant le feu d'un visage gai, il dit : « *Amen :* Seigneur, recevez mon âme. » Aussitôt après il expira.

PRATIQUE. Si nous voyons tant de désordres, attribuons-les à nos péchés, qui obligent Dieu de se retirer de nous. Cessons de pécher, et il se rapprochera de nous.

PRIÈRE. Que le feu de votre amour embrase nos cœurs, ô mon Dieu, et que ce feu sacré se communique à tous nos frères, afin qu'il nous purifie, et que nous devenions dignes de vous être unis.

---

19 *avril.* — S. LÉON IX, PAPE. — XI^e^ siècle.

S. Léon, connu dans le monde sous le nom de Brunon avant qu'il fût élevé au souverain pontificat, était de l'illustre maison d'Aspurg, en Alsace. Chanoine, puis évêque de Toul, il montra dans ces deux places qu'il ne cherchait, dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, que son salut et la sanctification des âmes qui lui étaient confiées.

Digitized by Google

Le pape Damase étant mort en 1048, l'empereur Conrad tint une diète à Worms, au commencement de l'année suivante : le Saint-Siége était encore vacant, et dès qu'on y eût parlé de l'élection du pape, toute l'assemblée jeta les yeux sur Brunon, qui était présent. Il refusa très-longtemps de consentir à ce choix; et, comme on le pressait de plus en plus, il demanda trois jours pour délibérer. Il les passa en prière, sans prendre aucune nourriture : ensuite il fit une confession publique de ses péchés, croyant par là faire connaître son indignité. Les larmes qu'il répandit en cette occasion en tirèrent de tous les assistants sans leur faire changer de résolution. Il fut donc contraint d'accepter cette dignité; mais il déclara qu'il ne se rendait qu'à condition d'avoir le consentement du clergé et du peuple romain. Il retourna ensuite à Toul, et après la fête de Noël il partit pour Rome en habit de pèlerin, priant sans cesse dans le chemin pour le salut des peuples qui allaient être confiés à sa vigilance pastorale. Quand il fut proche de Rome, toute la ville vint au-devant de lui, chantant des cantiques de joie; il descendit alors de cheval, et marcha longtemps pieds nus. Après avoir fait sa prière, il exposa au clergé et au peuple le choix que l'Empereur avait fait de lui, et les pria de déclarer là-dessus leur volonté. « Comme je ne suis venu que malgré moi, dit-il, je m'en retournerai volontiers, si mon élection ne vous est pas agréable. » On ne lui répondit que par des acclamations de joie : il fut intronisé le 12 février 1049, et prit le nom de Léon IX, se proposant le grand S. Léon pour modèle.

Le nouveau pape avait environ quarante-cinq ans quand il monta sur le siége de Rome, et il ne l'occupa que cinq ans; mais si les années de son pontificat furent peu nombreuses, on n'en vit guère d'aussi pleines de vertus. Il s'appliqua d'abord à rétablir la discipline ecclésiastique et régulière, et à réformer les mœurs. Il assembla un concile à Rome, et peu de temps après un autre à Pavie. Il abolit les mariages incestueux qui étaient devenus fort fréquents, et fit un grand nombre de règlements nécessaires pour faire refleurir la piété. Comme il fut obligé de faire plusieurs voyages en Allemagne, partout où il passait il corrigeait les désordres et travaillait à la réformation des mœurs.

Ce saint pape, étant tombé malade, se fit porter à l'église Saint-Pierre; il y reçut les derniers sacrements et fit ensuite cette prière à Dieu : « Seigneur plein de miséricorde, et Rédempteur des hommes, vous êtes toute ma confiance, parce que seul vous pouvez me sauver. Si vous voulez que je travaille encore sous vos ordres au salut de votre peuple, je ne refuse pas la peine; mais

Digitized by Google

si vous voulez m'appeler à vous, soyez-en béni, je suis votre serviteur; daignez abréger le temps de mon exil. » Il mourut le 19 avril 1054, âgé de cinquante ans.

PRATIQUE. Travaillons à devenir saints, et Dieu nous donnera des Saints pour nous conduire.

PRIÈRE. Seigneur, prince des pasteurs, nous avons le bonheur d'être devenus vos brebis par le baptême; donnez-nous dans votre miséricorde des hommes remplis de votre esprit pour nous conduire à vous.

---

20 *avril.* — S. ELPHÉGE, MARTYR. — XI^e^ siècle.

Elphége naquit en Angleterre, vers l'an 955, de parents nobles et vertueux, qui lui donnèrent une éducation conforme à sa naissance et aux engagements du Christianisme. Pour faire fructifier ces premiers soins, Elphége quitta le monde dès sa jeunesse. Persuadé qu'il est plus facile de se passer des biens du siècle que de n'en point abuser quand on les possède, il aima mieux s'en priver volontairement que de s'exposer à se perdre en s'y livrant.

L'an 1006, il fut élevé sur le siége de Cantorbéry. Pendant qu'il travaillait à faire des règlements utiles pour étendre le règne de Jésus-Christ, des pirates danois ravageaient l'Angleterre, qui n'était pas en état de leur résister. Elphége, qui n'avait pas d'autres armes que la prière et la vertu, s'efforçait d'arrêter ces barbares par ses exhortations, et même de les convertir. Il rachetait les captifs, et nourrissait le peuple réduit à la famine. Les Danois attaquèrent la ville de Cantorbéry, la prirent et la pillèrent. Tout passa par le fer et le feu, sans excepter les femmes ni les enfants. S. Elphége, s'échappant des mains de ses moines qui le retenaient dans l'église, accourut au milieu du carnage, et, se présentant aux ennemis, il s'écria : « Épargnez ces innocents, il n'y a pas de gloire à les massacrer : tournez plutôt votre colère contre moi, qui vous ai si souvent reproché vos crimes, qui ai nourri, vêtu et racheté ceux que vous teniez captifs. » Les Danois ne lui en laissèrent pas dire davantage : ils le prirent, lui serrèrent la gorge, afin qu'il ne pût continuer à leur faire de si justes et si vifs reproches, et, après lui avoir lié les mains, ils lui déchirèrent le visage de leurs ongles, et lui donnèrent dans les côtes des coups de pied et de poing. Ils brûlèrent l'église, et passèrent le clergé et le peuple au fil de l'épée, ne laissant la vie qu'à la dixième partie, en sorte qu'il ne resta que quatre moines et quatre-vingts hommes séculiers.

Ils tinrent Elphége sept mois dans une étroite prison; mais la

Digitized by Google

maladie se mit dans leurs troupes, et en peu de temps il en mourut deux mille. Les chrétiens leur firent connaître que c'était Dieu qui les punissait : et, touchés plutôt de leur perte que de leurs crimes, ils vinrent demander pardon à l'archevêque et le tirèrent de prison. Elphége leur dit : « Quoique vous ne méritiez pas de grâces, nous devons imiter l'exemple du Seigneur, qui lava les pieds au disciple même qui devait le trahir, et pria pour ceux qui l'avaient crucifié. » Ayant ainsi parlé, il bénit du pain dont il leur donna à manger à tous, et ils furent délivrés de cette calamité. Alors ils lui envoyèrent quatre de leurs chefs, qui le remercièrent de la grâce qu'il leur avait faite; mais ils ajoutèrent que, s'il voulait jouir de la liberté et de la vie, il fallait qu'il leur payât trois mille marcs d'or. Comme il s'y refusa, ils le lièrent de nouveau, et lui donnèrent la question avec des tourments inouïs, puis ils le remirent en prison. Ils l'en tirèrent le samedi suivant, et, l'ayant mis sur un cheval, ils le conduisirent, sous une forte escorte, devant les commandants de la flotte danoise, qui lui dirent : « Paie-nous l'or que nous demandons, si tu ne veux être aujourd'hui donné en spectacle au monde. » Il répondit : « Je vous propose l'or de la sagesse, qui est de quitter votre superstition et de vous convertir au vrai Dieu. » Alors ils se jetèrent sur lui et le frappèrent; après quoi ils le lapidèrent. Le Saint se mit à genoux et pria pour eux. La faiblesse le fit tomber; mais, s'étant relevé, il recommanda son Église au bon Pasteur. Enfin un Danois qu'il avait confirmé la veille, touché d'une compassion peu éclairée, lui donna un grand coup de hache sur la tête, pour l'empêcher de languir, et le délivra de ses souffrances, le 20 avril de l'an 1012.

PRATIQUE. C'est un grand avantage de n'avoir qu'à obéir. Un chrétien qui vit dans le monde trouve continuellement des occasions de le faire. Ne les négligeons pas, et souvenons-nous que Jésus-Christ nous a dit qu'il n'était pas venu dans le monde pour faire sa volonté.

PRIÈRE. C'est à vous, Seigneur, que nous obéissons quand nous obéissons aux hommes. Faites-nous la grâce de renoncer à notre volonté, pour ne faire que la vôtre.

---

21 *avril.* — S. SIMÉON, MARTYR. — IVe siècle.

On sait par les historiens ecclésiastiques que la religion de Jésus-Christ fut prêchée dans la Perse par les Apôtres mêmes, et que du temps du roi Sapor, c'est-à-dire vers le milieu du IVe siècle, ce pays renfermait un grand nombre de fidèles adorateurs du vrai Dieu. Les mages, qui étaient les chefs de la religion des Perses

Digitized by Google

infidèles, avaient souvent tenté, mais inutilement, de proscrire le culte du vrai Dieu. Les Juifs, qui n'étaient pas moins ennemis des chrétiens, s'unirent avec les Perses, et surtout avec les mages, pour les détruire, et de concert ils engagèrent Sapor à les persécuter. Siméon surnommé le Foulon était alors archevêque de Séleucie et de Ctésiphon. C'était un prélat irréprochable dans ses mœurs, et qui veillait avec soin sur le troupeau qui lui était confié. Sa vertu et son zèle irritaient les infidèles; ils le regardaient comme l'appui de la religion chrétienne dans la Perse, et ils pensaient qu'ils ne pourraient la détruire, s'ils ne venaient à bout de l'accabler lui-même. Pour y réussir, ils le calomnièrent auprès du roi. « Siméon, dirent-ils à ce prince, est un perfide qu'il est dangereux de souffrir; il est l'appui de l'empereur romain, et lui découvre les affaires de Perse. » Sapor ajouta foi à la calomnie sans chercher à s'assurer si l'imputation était fondée; et croyant Siméon coupable, il résolut de le punir et d'envelopper tous les chrétiens dans sa perte. Il commença par les accabler d'impôts excessifs, afin de les réduire à une pauvreté insupportable, et il chargea des hommes impitoyables de faire rentrer les tributs qu'il venait d'établir. Les chrétiens, pleins de mépris pour les richesses de ce monde, et persuadés qu'on gagne tout en abandonnant tout pour Jésus-Christ, donnèrent volontiers leurs biens. Leur générosité et leur patience ne firent qu'irriter leurs ennemis. Sapor, que ceux-ci animaient sans cesse, ordonna de faire mourir par le glaive les prêtres et les ministres de Dieu, d'abattre les églises, et de lui amener Siméon comme traître à l'État et à la religion des Perses. Ses ordres furent promptement exécutés. Le prélat fut pris, chargé de fers, et conduit devant le roi, qui lui demanda d'adorer le soleil, et lui promit de riches dons et de grands honneurs s'il lui obéissait. Il ajouta que, s'il refusait, il le ferait mourir, et qu'il exterminerait tous les chrétiens de ses États. Siméon, également insensible aux promesses et aux menaces, ayant répondu qu'il n'adorait point le soleil et qu'il ne trahirait point sa religion, Sapor le fit mettre en prison, dans l'espérance de le trouver plus traitable dans la suite. Quelque temps après, Sapor le fit comparaître de nouveau devant son tribunal; mais comme la prison semblait augmenter le courage de Siméon au lieu de l'affaiblir, le roi ordonna qu'on le fît mourir par l'épée. Son martyre arriva vers l'an 344 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Ne craignons pas de perdre les richesses périssables; mais craignons de perdre la foi : exposons tout, et notre vie même, pour la conserver.

PRIÈRE. Seigneur, augmentez notre foi, faites-nous la grâce de conserver un don si précieux. Que serions-nous si nous étions sans vous!

Digitized by Google

22 *avril*. — Ste OPPORTUNE, VIERGE. — VIIIe siècle.

Opportune était d'une des meilleures familles du pays d'Auge en Normandie. Quand elle fut en âge d'être mariée, plusieurs seigneurs de distinction la demandèrent; mais Dieu, qui avait comblé son âme des richesses de la grâce, lui avait donné un grand dégoût pour le monde. Ne voulant que Dieu pour époux, elle renonça aux partis les plus avantageux selon le siècle, pour en prendre un qui pût la conduire à une vie immortelle. Elle se retira au monastère de Montreuil, dans la forêt d'Auge, à quelque distance de Séez. Elle y fit de si grands progrès dans la vertu, que, l'abbesse étant morte, toutes les sœurs la choisirent pour lui succéder.

Opportune, en qui Dieu avait répandu un esprit de grâce et de prière, était le modèle de toutes ses sœurs, et les édifiait par sa douceur et son humilité, par son recueillement et son amour pour la pénitence. Ce fut par ces vertus qu'elle mérita le ciel. Quelques jours avant sa mort, profitant de la liberté d'esprit que le Seigneur lui laissait encore, elle fit assembler les religieuses, et leur dit : « Il est juste, mes très-chères sœurs, de rendre à Dieu des actions de grâces, autant que nous en sommes capables, pour tant de bienfaits que nous avons reçus de lui, et de lui demander pardon de toutes nos négligences et de tous nos péchés. Ce qu'il y a de bon en nous, c'est de Dieu que nous l'avons reçu : sans lui nous ne pouvons ni faire ni penser rien de salutaire. » Elle mourut dans ces sentiments.

PRATIQUE. Remplissons-nous bien de cette grande vérité, que c'est Dieu qui nous donne ce qu'il y a de bien en nous, et nous n'aurons garde de nous prévaloir des éloges que les hommes accordent à la vertu.

PRIÈRE. Vous nous avez appris, Seigneur, que sans vous nous ne pouvons ni faire ni penser rien d'utile pour notre salut; dites-le à notre cœur, afin de le tenir dans l'humilité.

23 *avril*. — S. GEORGES, MARTYR. — IVe siècle.

Nous savons peu de choses de S. Georges. Il naquit en Cappadoce d'une famille considérable. Après la mort de son père, il se retira en Palestine, avec sa mère, qui était de ce pays et qui y possédait de grands biens. Il embrassa la profession des armes, et se fit estimer de Dioclétien, qui l'éleva aux premiers grades de la milice.

Digitized by Google

L'empereur ayant déclaré la guerrre à la religion chrétienne, S. Georges quitta ses emplois, et se plaignit au prince même de la cruauté de ses édits. Il fut arrêté et mis en prison. On essaya inutilement de le séduire par des promesses et de l'effrayer par des menaces, sa constance fut inébranlable. On le conduisit donc hors de la ville, où il fut décapité. Quelques auteurs ont conjecturé que S. Georges était le même que ce jeune homme qui, au rapport d'Eusèbe et de Lactance, mit en pièces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie. Quoi qu'il en soit, ce Saint est honoré dans les Églises d'Orient et d'Occident comme un des plus illustres martyrs qui aient versé leur sang pour Jésus-Christ. Les Grecs lui ont même donné longtemps le titre de *grand martyr*, et sa fête est encore chez eux d'obligation. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de son nom. Il y en avait une qui tenait au monastère situé du côté de la Propontide. C'est de là que le détroit des Dardanelles a été appelé *Bras de Saint-Georges*. Ce Saint est honoré dans plusieurs Églises d'Orient, et principalement en Georgie, comme patron titulaire.

Le culte de S. Georges a été apporté en Occident par les pèlerins qui visitaient son tombeau et son église en Palestine. On voit par S. Grégoire de Tours qu'il était très-célèbre en France au VI^e^ siècle. S^te^ Clotilde, femme du roi Clovis, fit élever des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fût dédiée aussi sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne Vie de S. Doctrovée qu'on apporta des reliques de S. Georges à Paris, et qu'on les déposa dans l'église Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Il résulte de tous ces faits que le culte de S. Georges est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France.

Les gens de guerre ont toujours eu pour S. Georges une vénération particulière; ils l'invoquaient surtout dans les batailles. Cette dévotion était principalement fondée sur ce que l'on disait que le Saint lui-même avait été un grand guerrier. Elle l'était aussi sur l'autorité d'une relation dont l'auteur assurait que le Saint était apparu à l'armée des croisés avant la bataille d'Antioche, et qu'ils avaient été vainqueurs par sa protection. On disait encore que le même Saint était apparu à Richard Cœur-de-Lion lorsqu'il marchait contre les Sarrasins, et que les troupes de ce prince en ayant été instruites se sentirent animées d'un nouveau courage, et taillèrent l'ennemi en pièces. Les Anglais rapportèrent donc des croisades une grande dévotion à S. Georges, et

Digitized by Google

l'invoquèrent comme patron dans la guerre. Le concile national tenu à Oxford en 1222 ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut sous sa protection qu'Édouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1330.

S. Georges est ordinairement représenté à cheval, ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon.

PRATIQUE. Saint Georges nous offre le modèle de la constance chrétienne. Quel reproche à notre mollesse et à notre tiédeur!

PRIÈRE. Seigneur, fortifiez-nous dans la foi, afin que nous supportions avec courage toutes les épreuves de cette vie, et qu'elles produisent pour nous un poids immortel de gloire.

---

24 *avril.* — S. LÉGER, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE CHALONS-SUR-MARNE. — VI^e^ siècle.

On ne sait autre chose du prêtre S. Léger, qui florissait sur la fin du VI^e^ siècle, sinon que l'évêque de Châlons lui confia le gouvernement de l'Église de Perthe; qu'il remplit avec beaucoup de zèle les fonctions saintes dont il était chargé, qu'il joignit l'esprit de prière à la pratique du jeûne et des autres bonnes œuvres; qu'il se rendit surtout recommandable par son humilité; qu'il délivra, par la vertu du signe de la croix, un homme possédé du démon, et qu'il guérit par ses prières un autre homme perclus de ses membres. Il mourut de la mort des justes, dans un âge très-avancé, et fut enterré dans l'église Notre-Dame de Perthe. Cette église ayant été brûlée par les barbares, l'évêque de Châlons la fit rebâtir, et y établit quatre prébendes pour célébrer avec décence l'office divin. Le corps du Saint fut levé de terre et placé derrière l'autel de la même église, vers l'an 947. En 1115, on le mit dans une nouvelle châsse.

PRATIQUE. Les Saints passent sur la terre souvent sans être connus du monde; imitons leur amour de la retraite, et ne songeons qu'à vivre sous les yeux de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, inspirez-nous l'esprit de retraite, et aidez-nous de votre grâce, afin que nous marchions toujours en votre présence.

---

25 *avril.* — S. MARC, ÉVANGÉLISTE. — I^er^ siècle.

Selon la tradition, S. Marc ne fut converti à la foi de Jésus-Christ qu'après la résurrection de ce divin Sauveur. Il est probable qu'il fut converti par l'apôtre S. Pierre, qui l'appelle son fils dans sa

Digitized by Google

première Épître : beaucoup de Pères ont dit que S. Marc était l'interprète de cet apôtre. Lorsque S. Pierre alla à Rome, Marc l'y accompagna; et ce fut pendant le séjour qu'il fit dans cette ville qu'il écrivit son Évangile, à la prière des fidèles qui voulaient conserver par écrit ce que S. Pierre leur avait enseigné de vive voix. Cet apôtre mit l'Évangile de S. Marc entre les mains des fidèles de Rome, et le leur donna à lire, afin qu'ils se confirmassent de plus en plus dans ce qu'il leur avait enseigné, et qu'ils fussent de vrais disciples du Seigneur par les mœurs aussi bien que par leur croyance.

S. Marc, destiné à prêcher ce même Évangile qu'il venait d'écrire, fut envoyé dans l'Égypte par S. Pierre. On tient pour certain qu'avant lui personne n'avait encore prêché la foi dans ce pays, qui était plongé depuis si longtemps dans les superstitions païennes. Après avoir parcouru diverses provinces, il vint à Alexandrie dans la septième année de Néron. Sa vie austère et pénitente, ses miracles éclatants, et les bénédictions que Dieu répandit sur ses prédications, firent bientôt changer de face à cette ville. Elle devint en peu de temps presque toute chrétienne.

On dit que l'an 68, S. Marc étant à Alexandrie, les idolâtres le prirent, un jour qu'ils célébraient la fête de leur prétendu dieu Sérapis, et que l'ayant traîné en un lieu plein de rochers et de précipices, ils le maltraitèrent si cruellement, qu'il en mourut.

L'Église fait dans ce jour des processions et prescrit l'abstinence de viande, dans le dessein de faire faire réflexion aux chrétiens sur leurs obligations à l'égard des biens temporels qu'ils reçoivent si libéralement de la bonté de Dieu. Elle veut leur apprendre à demander ces biens comme nécessaires pour le soutien de leur vie, et à en remercier continuellement le Tout-Puissant, puisqu'ils les reçoivent si régulièrement, qu'on peut dire que jamais rente ne fut payée avec tant d'exactitude. Mais l'Église a une autre intention : elle veut que les fidèles, en demandant ces biens temporels, aient encore plus de soin d'en solliciter le bon usage, et surtout qu'ils demandent avec instance les biens spirituels, une foi vive et animée, une piété sincère, un détachement véritable d'eux-mêmes, le mépris de la vie, un désir vif et empressé du ciel, leur véritable patrie.

PRATIQUE. 1. Que la fête de S. Marc renouvelle en nous le respect pour le saint Évangile. Lisons-le plus souvent, et que ce soit pour y apprendre ce que nous devons pratiquer. 2. Assistons à la procession avec une modestie et un recueillement édifiants, en esprit de pénitence, et en demandant humblement à Dieu pardon de nos fautes.

Digitized by Google

PRIÈRE. Vous nous avez laissé votre divine parole, Seigneur, afin que nous vous ayons toujours présent à nos yeux, et que nous puissions toujours entendre votre voix. Que tout ce que vous nous dites soit gravé dans notre cœur, et que nos actions y répondent.

26 *avril.* — S. RIQUIER, ABBÉ. — VII^e^ siècle.

Riquier naquit dans le Ponthieu, dans un endroit nommé alors Centule. Il eut le malheur de se laisser entraîner au torrent des plaisirs, et il gémissait encore sous le poids de ses désordres, lorsque deux prêtres irlandais recommandables par leurs vertus vinrent dans le Ponthieu. Les habitants, grossiers et rustiques, ne voulurent pas les recevoir, et allèrent même jusqu'à les injurier. Riquier, l'ayant appris, fit venir les deux prêtres chez lui, et en eut beaucoup de soin. Dieu versa ses bénédictions sur sa maison à cause de ceux qui y étaient. Ces prêtres, pour le paiement des bons services qui leur étaient rendus, découvrirent à leur hôte les secrets du Ciel. Ils lui parlèrent avec tant de force du bonheur qu'il y a à servir Dieu, et de la gloire éternelle qui en est la récompense, que Riquier se sentit embrasé d'un ardent désir de renoncer au siècle, pour ne plus s'occuper que de l'importante affaire du salut.

Quand il eut longtemps pratiqué la vertu, et qu'il se fut parfaitement instruit de la science du salut, on l'éleva au sacerdoce, et on l'envoya prêcher aux autres les mêmes vérités qu'il avait apprises. Comme ses exemples parlaient encore plus fortement que ses discours, il fit de grands fruits dans tous les lieux où il annonça la parole de vie. Les pécheurs se convertissaient, et les justes s'affermissaient dans la foi.

Le roi Dagobert, attiré par l'odeur de ses vertus, vint le voir pour se recommander à ses prières, et recevoir ses instructions. Le Saint, profitant de la confiance que ce prince lui témoignait, lui parla fortement de la vanité des grandeurs, et du compte terrible que rendront ceux qui gouvernent. Il l'exhorta à prendre la justice pour règle de toutes ses actions, et à avoir toujours présente devant les yeux cette importante vérité, qu'un roi n'est grand qu'autant qu'il s'est rendu maître de toutes ses passions, qu'il aime son peuple comme ses enfants, et qu'il fait régner Dieu dans tous ses États. Dagobert reçut avec plaisir les remontrances du Saint, et l'invita à dîner avec lui. La conversation, pendant le repas, fut aussi sainte que celle qui l'avait précédée. Le cœur des conviés, et surtout celui du prince, se nourrit de la parole de

Digitized by Google

Dieu, qui sortait de la bouche du Saint, et l'attention que l'on prêtait à ses discours fit oublier presque tous les besoins du corps. Depuis ce temps-là, Dagobert eut toujours beaucoup de vénération pour S. Riquier, et lui en donna souvent des marques; mais ce saint homme, craignant que les honneurs n'affaiblissent sa piété et ne lui fissent oublier le néant d'où nous sommes tirés, alla se cacher dans la solitude, pour n'être connu que de Dieu, à qui seul il voulait plaire. Il choisit la forêt de Crécy, au diocèse d'Amiens, comme moins fréquentée des hommes, et s'y exerça à la vie contemplative avec un compagnon seulement. Dieu l'ayant appelé à lui vers l'an 645, fit connaître, par la multitude et la grandeur des miracles qu'il opéra sur son tombeau, combien la conduite de ce fidèle serviteur lui avait été agréable.

PRATIQUES. 1. L'hospitalité que l'on exerce envers les serviteurs de Dieu est une source abondante de bénédictions pour une maison : Jésus-Christ, que l'on reçoit dans ses ministres, paie avec usure tout ce que l'on fait pour eux. Si la vérité est bien enracinée dans notre cœur, elle sera le principal sujet de nos entretiens, et nous ne craindrons pas d'en parler, parce que nous désirerons qu'elle soit connue et aimée de tout le monde.

PRIÈRE. Seigneur, gravez votre vérité dans notre cœur : qu'elle soit la règle de nos actions et le sujet de nos conversations, afin que nous régnions éternellement avec elle.

---

27 *avril.* — S. ANTHYME, ÉVÊQUE, ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS MARTYRS. — IVe siècle.

Vers le commencement du IVe siècle, Dioclétien exerça contre les chrétiens la plus cruelle persécution qu'ils aient eu à souffrir de la part des païens. Le 24 février de l'an 303, on publia un édit qui ordonnait que les églises seraient abattues et les livres saints brûlés. Galère, associé à l'empire, ne fut pas encore content; il voulut porter les choses à la dernière extrémité : pour irriter Dioclétien, il fit mettre le feu au palais si secrètement qu'on n'en découvrit point l'auteur, et il eut soin de faire tomber sur les chrétiens le soupçon de cet embrasement.

Dioclétien, transporté de fureur, fit donner la question à tous les accusés, et il était lui-même présent aux tourments que les juges leur faisaient souffrir, afin qu'ils n'épargnassent personne. Il ordonna ensuite qu'on obligeât tous les chrétiens d'offrir de l'encens aux idoles. Il commença par sa fille et sa femme, qui aimèrent mieux renoncer à la religion de Jésus-Christ que de s'exposer aux suites de la colère de l'empereur. Du palais, la persécution s'étendit sur toute l'Église de Nicomédie, dont

Digitized by Google

S. Anthyme était évêque. Le Saint eut la tête tranchée. On prit les prêtres et les autres ministres de son Église; on les condamna comme chrétiens, et on les conduisit au supplice avec tous ceux qui leur appartenaient. On fit brûler des personnes de tout âge et de tout sexe, et en si grand nombre, qu'on était obligé de les diviser en différentes troupes pour les mettre sur les bûchers, qui étaient allumés de tous côtés. Pour les esclaves, on les jetait dans la mer, après leur avoir attaché une pierre au cou. Cette persécution dura dix ans, et fit dans la seule ville de Nicomédie plusieurs milliers de martyrs. L'Église en honore quelques-uns en particulier pendant le cours de l'année; mais elle les réunit tous le 27 avril.

PRATIQUE. Serions-nous prêts à sacrifier notre vie pour sauver notre foi? nous ne voulons pas perdre un petit gain ou un petit intérêt temporel!

PRIÈRE. Seigneur, si vous n'avez pitié de nous, nous périssons et nous perdons la foi, plutôt que de perdre un fragile honneur ou de risquer un vil intérêt : c'est de quoi nous sommes capables par nous-mêmes; mais par votre secours nous méprisons tout, et notre vie même, pour que notre âme ne cesse point d'être à vous.

---

28 *avril.* — S. PATRICE, ÉVÊQUE DE PRUSE, EN BITHYNIE, MARTYR. — III^e^ siècle.

Il y avait en Bithynie trois villes du nom de Prúse. Celle dont S. Patrice gouvernait l'Église était célèbre par ses bains chauds, près desquels se trouvait un temple d'Esculape, dieu de la médecine.

Jules, proconsul de Bithynie, ayant recouvré la santé en prenant ces bains, l'attribua à la protection de son prétendu dieu, et ne crut pouvoir mieux lui en marquer sa reconnaissance qu'en obligeant Patrice à l'adorer. Il s'assit donc sur son tribunal et se fit amener le saint évêque. « Vous ne pouvez, lui dit-il, méconnaître le pouvoir de nos dieux et le soin qu'ils prennent de nous, en considérant qu'ils nous accordent ces eaux d'une vertu si salutaire. Offrez donc un sacrifice à Esculape, ou attendez-vous à toutes sortes de tourments. »

Patrice répondit qu'il ne contestait pas la vertu de ces eaux, mais qu'elle était due au vrai Dieu et à Jésus-Christ, son Fils et Dieu lui-même. Là-dessus le proconsul, irrité, le menace de le faire jeter à l'eau. « Jésus-Christ, répondit Patrice, peut me conserver la vie au milieu des eaux, s'il le veut, car il n'arrive rien, il ne tombe pas même un cheveu de notre tête sans sa permission; mais sachez que des peines éternelles attendent dans l'enfer ceux

Digitized by Google

qui, comme vous, adorent les idoles. » Ces dernières paroles portèrent à son comble la fureur du proconsul. Il ordonna sur-le-champ que Patrice fût dépouillé de ses vêtements et plongé dans l'eau bouillante. Pendant qu'on exécutait cet ordre, le saint évêque disait : « Seigneur Jésus, venez au secours de votre serviteur. » Sa prière fut exaucée. L'eau qui semblait devoir le dévorer par sa chaleur, fut pour lui comme un bain salutaire. Le proconsul l'en fit retirer; et, impatient d'assouvir sa vengeance, il le condamna à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les fidèles qui étaient présents à l'exécution enlevèrent le corps et l'ensevelirent honorablement.

PRATIQUE. Ayons continuellement présente cette pensée toute chrétienne, que rien n'arrive sans la permission de Dieu, et, loin de murmurer des épreuves qui nous sont envoyées, nous en rendrons grâces au Ciel.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que nous considérions en tout votre volonté souveraine, et que nous soyons prêts à souffrir tout ce qu'il vous plaira. Donnez-nous une grande défiance de nous-mêmes et une pieuse confiance en vous.

---

29 *avril.* — S. PIERRE, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE, MARTYR. — XIII^e^ siècle.

Ce saint naquit à Vérone, en 1205. Ses parents étaient infectés de l'hérésie du manichéisme; mais, par une grâce particulière de Dieu, il fut préservé du danger auquel l'exposait sa naissance. Son père, qui ne pouvait penser qu'il eût jamais une autre croyance que la sienne, le confia sans crainte à un maître catholique, persuadé que les impressions qu'il en rapporterait s'effaceraient d'elles-mêmes avec l'âge. Grâce au Ciel, l'espérance de ce malheureux hérétique fut trompée, et Pierre se pénétra si bien des vérités de la foi, qu'il revint fervent serviteur de Dieu à la maison paternelle. Cela n'empêcha pas son père de l'envoyer continuer ses études à l'université de Bologne. La jeunesse qui en fréquentait les écoles était très-dépravée dans ses mœurs; mais Dieu, qui avait préservé son serviteur de l'hérésie, sut aussi le préserver des atteintes du vice, et, au milieu de la corruption de ses compagnons, Pierre ne fit que s'affermir de plus en plus dans la pratique de la vertu.

Bientôt le désir d'une plus grande perfection lui inspira le dessein de quitter entièrement le siècle. Il alla se présenter à S. Dominique, qui, après s'être assuré de sa vocation, lui donna l'habit de son Ordre, quoiqu'il ne fût âgé que de quinze ans. Pierre se montra digne de tant de confiance. Il fit paraître tout d'abord un zèle admirable. Sa prière était continuelle; ses veilles

Digitized by Google

étaient si longues et ses jeûnes si rigoureux, qu'il tomba dans une maladie dangereuse qui dura tout le temps de son noviciat. Il comprit alors que la prudence doit toujours accompagner la ferveur, et il modéra ses austérités. Du reste, son recueillement, sa patience, sa charité, son humilité n'en furent pas diminués. Mais le souvenir du danger qu'il avait couru et la manière dont il en avait été délivré augmentèrent surtout en lui l'amour de Dieu, et ce fut pour lui marquer sa reconnaissance qu'il résolut de se consacrer entièrement à la conversion des âmes. Comme il avait reçu du Ciel les qualités nécessaires pour annoncer la parole de Dieu, ses supérieurs lui ordonnèrent de prêcher dès qu'il eut reçu la prêtrise. Le succès de ses discours fut extraordinaire, et il convertit une multitude innombrable de pécheurs et d'hérétiques dans la Romagne, la Marche d'Ancône, la Toscane, le Bolonais et le Milanais.

Dieu voulant éprouver sa fidélité, et le préparer par les tribulations à la couronne du martyre, permit qu'il fût victime de la calomnie. On lui interdit la prédication et on le relégua dans un couvent de la Marche d'Ancône. Il souffrit cette humiliation avec joie, et remercia Dieu de lui avoir ménagé cette épreuve. Enfin, son innocence ayant été reconnue, il reparut dans la chaire de vérité, et sa parole continua d'opérer des conversions innombrables. Bientôt son mérite lui fit donner la direction des couvents de plusieurs villes. En 1232, le souverain Pontife le fit inquisiteur général de la foi. Le Saint avait toujours été le fléau des manichéens, dont les principes et la conduite tendaient à la destruction de la société et à la ruine des bonnes mœurs. Aussi ces hérétiques le haïssaient-ils mortellement. Leur haine s'accrut encore lorsqu'ils le virent armé contre eux de l'autorité du Saint-Siége. Toutefois ils dissimulèrent sous le pontificat de Grégoire IX; mais, voyant son zèle augmenter avec son autorité sous celui d'Innocent IV, ils résolurent sa perte et apostèrent deux assassins pour le tuer à son retour de Côme à Milan. C'est ainsi que le Saint mourut, le 6 avril 1252.

Les miracles qui s'opérèrent par son intercession ouvrirent les yeux à un grand nombre de manichéens, et les firent rentrer dans le sein de l'Église. Son assassin, nommé Carin, fit aussi son abjuration; il entra chez les Dominicains de Forli, en qualité de frère convers, et y expia son crime par les exercices d'une austère pénitence.

PRATIQUE. S. Pierre court après les âmes égarées pour les ramener à Dieu; et nous, ne pardons-nous pas souvent, au contraire, les âmes de nos frères par nos

Digitized by Google

mauvais exemples? S. Pierre se réjouit d'être calomnié; ne prenons-nous pas plaisir à répandre ou à écouter la calomnie?

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous le zèle nécessaire pour travailler à notre conversion, afin que nous puissions ensuite travailler à celle de nos frères. Faites aussi que nous soyons toujours plus disposés à dire et à croire de notre prochain le bien que le mal.

---

30 *avril.*—S. JACQUES ET S. MARIEN, MARTYRS.— III^e^ siècle.

S. Jacques était diacre, et S. Marien lecteur. On ne dit point de quelle Église ni de quel pays ils étaient; mais ils appartenaient à Jésus-Christ, et ils vivaient comme des étrangers sur la terre, sans aucune attache à ce qui les environnait.

Ils furent arrêtés comme chrétiens, près de Cirta, en Afrique. Quand ils furent devant les magistrats, Jacques dit qu'il était chrétien et même diacre, quoiqu'il n'ignorât pas que Valérien eût prononcé la peine de mort contre tous ceux qui auraient reçu le diaconat ou les ordres supérieurs. Marien dit que pour lui il n'était que lecteur, mais qu'il n'était pas moins attaché à Jésus-Christ. Cependant, comme son ordre n'emportait pas la peine de mort selon les lois de l'empereur, on l'appliqua à la question pour le faire renoncer à Jésus-Christ, ou le condamner à mort comme chrétien opiniâtre, si les tourments ne le forçaient pas de sacrifier aux dieux. Marien fut supérieur à tous les tourments, et on le mit en prison avec Jacques et plusieurs autres fidèles. On les mena de nouveau, quelques jours après, devant les magistrats de Cirta, et plusieurs fidèles les y accompagnèrent. Les païens voyant un des spectateurs qui paraissait prendre beaucoup d'intérêt à ce qui passait, lui demandèrent avec emportement s'il était de la même religion. Il répondit qu'il en était, et on se saisit de lui pour le joindre aux martyrs. Après quelques interrogatoires, les magistrats les renvoyèrent tous au gouverneur de la province, pour entendre leur condamnation.

Tous les jours on faisait mourir plusieurs chrétiens laïques, et les deux Saints, qui en étaient informés, rendaient grâces à Dieu de la victoire de ces heureux fidèles. Ils s'affligeaient néanmoins de ce que la leur était différée si longtemps; le retard de quelques jours leur paraissait long, à cause de l'ardent désir qu'ils avaient de glorifier Jésus-Christ. On vint enfin leur annoncer qu'ils étaient condamnés à mort : cette nouvelle les remplit de consolation. On les mena dans une agréable vallée qui était sur le bord du fleuve, et d'où l'on voyait des collines élevées des deux côtés. On avait choisi ce lieu exprès comme pour favoriser un spectacle; car les

Digitized by Google

païens, malgré leur expérience journalière, croyaient qu'en faisant ainsi mourir les chrétiens avec tant d'appareil, ils en intimideraient d'autres; mais le contraire arrivait ordinairement. Comme ceux qu'on destinait ce jour-là au martyre étaient en grand nombre, on les fit ranger de suite, afin que l'exécuteur ne fît que passer de l'un à l'autre en coupant les têtes. Lorsqu'ils eurent les yeux bandés, la plupart reçurent divers pressentiments de leur félicité prochaine et des malheurs dont l'empire devait être accablé. Marien entre autres déclara positivement que la terre était menacée de grands maux, que Dieu enverrait pour venger la mort de ses serviteurs. La mère de ce Saint, nommée Marie, qui l'avait suivi, et qui fut présente à son combat, le vit mourir en rendant grâces à Dieu, et en se félicitant elle-même d'avoir eu le même bonheur que la mère des Machabées. La foi dont elle était pénétrée l'assurait qu'elle ne perdait pas son fils, mais qu'elle l'envoyait seulement au lieu où elle espérait le suivre elle-même dans un peu de temps. Ces Saints reçurent la grâce du martyre l'an de Jésus-Christ 259 ou 260.

PRATIQUES. 1. Les souffrances ne sont pas un sujet d'affliction pour un chrétien, puisqu'elles servent à lui faire expier ses péchés ou à le purifier pour le rendre plus juste. 2. Ce que les saints martyrs ont souffert doit nous animer au martyre de la pénitence. Jésus-Christ notre chef a été crucifié : ayons honte de ne pas mortifier notre corps, nous qui sommes si coupables.

PRIÈRE. C'est par la croix, Seigneur, que nous pouvons entrer dans votre royaume : faites-nous la grâce de la porter continuellement à votre suite.

1er *mai.* — S. JACQUES ET S. PHILIPPE, APÔTRES. — Ier siècle.

Jacques, que l'on appelle *le Mineur* pour le distinguer de S. Jacques frère de S. Jean, était frère de S. Simon et de S. Jude, et fils de Marie d'Alphée. Il était cousin germain de Jésus, et c'est pour cela qu'il est appelé dans l'Évangile *frère du Seigneur*. Il fut surnommé *le Juste*. La sainteté admirable de ses mœurs, la grandeur de sa foi et sa sagesse lui avaient mérité ce surnom, bien plus glorieux que tous les titres qui viennent de l'orgueil humain.

On croit qu'il naquit onze à douze ans avant Jésus-Christ. Quelques Pères ont dit qu'il demeurait à Capharnaüm : peut-être y vint-il lorsque Jésus-Christ s'y établit au commencement de sa prédication. Deux ans après, il fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ avec S. Jude, son frère, la seconde année de la prédication du Sauveur, quelque temps après Pâques. Jésus-Christ, après sa résurrection, s'étant montré à plus de cinq cents frères ou dis-

Digitized by Google

ciples dans la Galilée, apparut aussi en particulier à S. Jacques. Clément d'Alexandrie ajoute que ce fut alors que le Seigneur lui communiqua le don de science, aussi bien qu'à S. Jean et à S. Pierre. S. Jérôme prétend qu'il fut désigné évêque de Jérusalem par Jésus-Christ même, mais il n'entra dans les fonctions de l'épiscopat qu'après la mort de S. Étienne. La persécution qui suivit cette mort, et dont elle fut le commencement, ayant agité l'Église de Jérusalem, les apôtres songèrent à lui donner un pasteur pour la soutenir par son exemple, ses prières et ses instructions. S. Pierre et les deux fils de Zébédée choisirent S. Jacques, sans lui disputer cet honneur, ni se prévaloir des marques de distinction que le Seigneur leur avait données.

Il se conduisit dans cet emploi avec tant de sagesse et de piété, qu'il était aimé de tous les fidèles, et respecté des Juifs mêmes. « Il était Nazaréen, dit S. Épiphane ; il ne se faisait jamais couper les cheveux, et ne buvait point de vin, ni rien qui pût enivrer. » On ajoute qu'il ne portait point de sandales, et qu'il n'avait qu'un simple manteau d'une étoffe grossière et une seule tunique. Il se prosternait si souvent à terre pour prier, que son front et ses genoux s'étaient endurcis comme la peau d'un chameau.

Vers l'an 51, quelques chrétiens de Judée troublèrent l'Église d'Antioche en voulant forcer les gentils à la circoncision, quoiqu'ils n'en eussent reçu aucun ordre de S. Jacques. On envoya pour cela S. Paul aux apôtres et aux prêtres qui étaient à Jérusalem. Chacun dit son sentiment, et S. Jacques parla le dernier, comme évêque de Jérusalem. Il fut décidé qu'on ne devait pas inquiéter les gentils convertis, et cette décision fut envoyée à Antioche.

Festus, gouverneur de Judée, étant mort, Néron envoya Albin en sa place. Pendant que celui-ci était en chemin, le grand prêtre Ananus, voulant profiter de cette circonstance pour empêcher les progrès de l'Évangile, assembla un conseil devant lequel S. Jacques fut amené. On feignit d'abord de le consulter au sujet de Jésus-Christ. « Le peuple vous prend pour le Messie, lui dit-on ; c'est à vous à le désabuser de cette erreur, puisque le monde est prêt à croire ce que vous direz. » L'histoire ne rapporte pas ce que S. Jacques répondit ; mais Hégésippe, auteur du IIe siècle, dit qu'on le fit monter sur la terrasse du temple, afin qu'il fût entendu de tout le monde. Après qu'il y fut monté, les scribes et les pharisiens commencèrent à lui crier : « O Juste, que nous devons tous croire, puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce qu'il faut croire. » S. Jacques leur répondit à haute

Digitized by Google

voix : « Jésus le Fils de l'homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et doit venir sur les nuées du ciel. » Plusieurs le crurent, et rendirent gloire à Dieu ; mais les scribes et les pharisiens dirent entre eux : « Nous avons mal fait d'attirer ce témoignage à Jésus : il faut précipiter cet homme. » Et, étant montés, ils le précipitèrent du haut de la terrasse du temple en disant : « Il faut le lapider. » S. Jacques ne mourut pas aussitôt ; mais, se mettant à genoux, il pria Dieu pour ceux qui le faisaient mourir. Comme ils lui jetaient des pierres, un des prêtres de la famille des Réchabites s'écria : « Que faites-vous ? le Juste prie Dieu pour vous. » Mais il se trouva là un foulon, qui prit son maillet à fouler les draps, et lui en donna plusieurs coups sur la tête. Ce fut ainsi que ce saint évêque acheva son martyre, l'an 62, après avoir gouverné l'Église de Jérusalem vingt-neuf ans. Il fut enterré au même lieu auprès du temple, et on y dressa une colonne. Il a écrit une épître ou lettre, qui est une des sept épîtres catholiques du Nouveau Testament.

S. Philippe, apôtre, était Galiléen, et natif de Bethsaïde. Il était marié, ce qui ne l'empêchait point de s'occuper de la prière et de la méditation de la loi de Dieu. Il avait plusieurs filles, qu'il avait élevées dans la crainte du Seigneur. Jésus-Christ, quittant le lieu où S. Jean baptisait, rencontra Philippe, et lui commanda de le suivre. Cette parole d'un Dieu qui peut tout ce qu'il veut, eut son effet. Philippe suivit Jésus, et devint en même temps le disciple et le prédicateur de la vérité. Il courut trouver Nathanaël, et lui faire part des lumières dont il venait d'être éclairé. Il lui dit qu'il avait trouvé le Messie, et l'invita à venir avec lui voir Jésus-Christ.

S. Philippe s'attacha dès lors au Sauveur du monde, et ne le quitta plus. Il fut fait apôtre l'année suivante. Lorsque Jésus-Christ voulut nourrir cinq mille hommes qui le suivaient, il demanda à Philippe, pour éprouver sa foi, où l'on pouvait acheter du pain pour tant de monde ; et Philippe, qui ne connaissait pas encore la puissance de Jésus, ou qui ne pensait pas qu'il voulût faire un miracle, répondit qu'il faudrait en acheter pour plus de deux cents deniers, c'est-à-dire pour plus de vingt-cinq écus. Les gentils, désirant de voir le Sauveur quelques jours avant sa passion, s'adressèrent pour cela à Philippe. Cet apôtre le dit à André, et ils en parlèrent ensemble à Jésus. Dans la dernière cène, Philippe demanda à Jésus-Christ qu'il fît voir le Père à lui et aux autres disciples, et qu'ils seraient contents. Jésus lui répondit que celui qui le voyait, lui qui était le Fils, voyait le Père,

Digitized by Google

parce que le Père et le Fils ne sont qu'un seul et même Dieu, quoique deux personnes différentes. C'est tout ce que l'on sait de certain touchant S. Philippe. On dit qu'il prêcha la foi dans la Phrygie, où il mourut, et qu'il fut enterré à Hiéraple, ville de ce pays, vers l'an 80.

PRATIQUES. 1. Le retranchement de toute inutilité et la prière fréquente sont les fruits que nous devons recueillir de la vie de S. Jacques; quelque pauvre que l'on soit, on trouve toujours à retrancher quand on ne tient à rien des choses de la terre; et quelque avancé que l'on soit dans la prière, on a toujours des besoins qui obligent à prier. 2. Désirons, comme S. Philippe, de voir Dieu; mais il faut pour cela purifier notre cœur, parce qu'il n'y a que ceux qui ont le cœur pur qui seront assez heureux pour le voir.

PRIÈRE. Seigneur, vous avez donné à votre Église les saints Apôtres pour en être les pères et les fondements établis sur vous, qui en êtes le chef; faites-nous la grâce de ne nous écarter jamais de ce qu'ils nous ont enseigné, et de pratiquer ce qu'ils nous ont montré par leurs exemples.

---

2 *mai.* — S. ATHANASE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE. — IV^e^ SIÈCLE.

Athanase naquit à Alexandrie, en Égypte, sur la fin du III^e^ siècle. S. Alexandre prit un soin particulier de le faire élever chrétiennement; et, après ses premières études, il le retira dans sa maison. Athanase, dès son enfance, s'appliqua d'une manière particulière à la méditation de l'Ancien et du Nouveau Testament; mais il n'étudiait que pour mieux connaître ses devoirs et les pratiquer. Il n'était encore que diacre, quand il se trouva, l'an 325, au grand concile de Nicée assemblé contre Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Ce fut là qu'après avoir dénoncé les artifices des hérétiques et découvert leurs fourberies, il les confondit entièrement.

S. Alexandre étant tombé malade cinq mois ou environ après le concile, et les prélats s'étant assemblés pour l'élection, les fidèles les conjurèrent de ne leur en point donner d'autre qu'Athanase pour évêque : les prélats y consentirent. Dès qu'Athanase en fut instruit, il se cacha pour éviter une dignité dont il était d'autant plus digne qu'il croyait moins la mériter. On le fit chercher avec soin; et, ayant été découvert, il fut sacré évêque d'Alexandrie, aux acclamations de tout le peuple.

Quoiqu'il fût le premier objet de la haine des ariens, il passa néanmoins cinq à six ans dans une assez grande tranquillité; mais depuis lors il fut toujours en butte à leurs persécutions.

Arius avait été rappelé d'exil par Constantin, sur une rétractation artificieuse. Fier de ce rappel, il demanda à être reçu de

Digitized by Google

nouveau dans l'Église d'Alexandrie; et sur le refus qu'en fit le prince, il le fit solliciter par Eusèbe, évêque de Nicomédie, un des principaux chefs de sa secte. Constantin, cédant à ses importunités, écrivit à S. Athanase qu'il eût à recevoir Arius dans son Église, s'il ne voulait se voir lui-même déposé et chassé d'Alexandrie. Athanase, qui savait qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, répondit à l'empereur, et lui fit entendre qu'un hérétique qui attaquait Jésus-Christ ne pouvait avoir de communion avec l'Église catholique. Constantin reçut bien la réponse du Saint et y eut égard. Les ariens, irrités de n'avoir pas réussi, tâchèrent de perdre le saint évêque par des accusations calomnieuses. Ils le chargèrent de plusieurs crimes, l'accusèrent même d'avoir entrepris sur les droits de l'empereur, et d'avoir voulu établir des impôts à son profit; mais, la calomnie ayant été reconnue, les calomniateurs furent envoyés en exil. Leur punition n'arrêta pas les autres ennemis du Saint. Il s'en trouva qui l'accusèrent d'avoir tué un évêque nommé Arsène, et coupé la main de ce prélat pour s'en servir dans des sortiléges, accusation ridicule qu'ils publiaient cependant bien haut. Pour preuve de ce prétendu meurtre, ils portaient partout dans une boîte une main d'homme desséchée, disant que c'était celle d'Arsène; et, afin de mieux appuyer leurs calomnies, ils firent cacher cet évêque. Constantin donna ordre qu'on examinât cette affaire. Athanase, qui avait d'abord méprisé cette accusation parce qu'il en savait la fausseté, voyant qu'elle avait fait impression sur l'esprit de l'empereur, écrivit aux évêques d'Égypte pour les prier de faire chercher Arsène, qui se cachait parce qu'il était tombé dans quelque irrégularité. Appelé devant Paul, évêque de Tyr, qui le connaissait depuis longtemps, Arsène rougit en sa présence, découvrit toute la fourberie des ariens, et montra ses deux mains, en sorte que toute la honte de cette accusation retomba sur ses auteurs.

Il semble qu'après tant de preuves de la piété et de la vertu du Saint, Constantin n'eût pas dû écouter désormais ses ennemis. Cependant ce prince, quoique avec de bonnes intentions, devint son persécuteur. Sur les pressantes sollicitations des évêques ariens, il fit assembler un concile à Tyr au commencement de 335. Athanase y fut cité; il y vint, et voyant de quels évêques ce concile était composé, il les récusa pour juges. Ceux-ci osèrent néanmoins renouveler toutes leurs calomnies contre le saint évêque, celle même du meurtre d'Arsène, qui n'était pas dans l'assemblée; mais Arsène, ayant su ce qui se passait, s'échappa du lieu où les ariens l'avaient enfermé, vint à Tyr, entra dans l'assemblée, les

Digitized by Google

mains cachées sous son manteau, et surprit beaucoup par sa présence les ennemis d'Athanase, qui ne l'attendaient pas. Le saint évêque d'Alexandrie demanda si c'était là Arsène. On ne put le nier. Et lui faisant ensuite montrer ses deux mains l'une après l'autre : « Voilà, dit-il, Arsène avec ses deux mains : la nature ne nous en a pas donné davantage. » Malgré cette preuve si convaincante, les évêques ariens déposèrent Athanase et rétablirent Arius dans la communion de l'Église.

Athanase s'en plaignit à l'empereur, qui, écoutant plus ses préventions que la justice, le relégua à Trèves. Le Saint partit sans s'émouvoir, se trouvant heureux de souffrir pour le nom de Jésus, et regardant les souffrances comme un avantage réel. l'Église d'Alexandrie redemanda son pasteur. S. Antoine et ses solitaires joignirent leurs instances à celles des fidèles; mais leurs vœux ne furent point écoutés. Constantin n'ordonna le retour d'Athanase que l'année suivante, lorsque, se voyant près de mourir, il craignit que Dieu ne lui reprochât l'exil du Saint. Mais le prélat ne put revenir que vers le milieu de 338, plus d'un an après la mort de Constantin.

Son retour ne fit qu'irriter ses ennemis; et Dieu, qui l'avait trouvé fidèle dans la tentation, parce qu'il avait été fidèle à la grâce, lui réservait encore de nouvelles persécutions. Les ennemis de la vérité, soutenus par l'empereur Constance, exercèrent des cruautés inouïes dans Alexandrie : on eût dit qu'ils pensaient que la vérité, tout éternelle qu'elle est, serait anéantie s'ils pouvaient faire périr l'évêque d'Alexandrie. S. Athanase, obligé de se conserver pour son troupeau, se cacha dans des déserts, et mena pendant quelque temps une vie errante, craignant d'exposer à la fureur de ses ennemis ceux qui l'auraient retiré chez eux. Sa douleur ne fut pas d'être ainsi maltraité; c'était sa joie et sa couronne : il n'en ressentit que parce qu'il vit la vérité outragée, abandonnée d'un grand nombre, et même par le pape Libère, qui, trompé ou affaibli, signa une confession de foi qui lui fut présentée par les ariens. Cette persécution ne finit qu'avec la vie de Constance, à la fin de l'an 361.

Julien surnommé l'Apostat, qui lui succéda, ayant rappelé tous les exilés, S. Anathase revint aussi, et profita de cet intervalle de repos pour faire d'utiles règlements de discipline : ce repos ne fut pas long. Le zèle de Julien pour l'idolâtrie le porta à chasser le saint évêque d'Alexandrie, sur la fin de l'an 362. La mort de ce prince, qui fut tué vers le milieu de l'année suivante, lui rendit la liberté. Il fut en repos sous Jovien, successeur de Julien. Ce

Digitized by Google

prince se conduisit même par ses avis, et se plaisait à converser avec lui, mais son règne dura peu. La persécution recommença sous Valens, qui lui succéda; et S. Athanase fut contraint pour la cinquième fois de se retirer d'Alexandrie, l'an 367, dans l'intérêt de son peuple, qui, en voulant le retenir malgré les factieux, se serait infailliblement attiré la colère de l'empereur. Le saint évêque fut caché pendant quatre mois dans le tombeau de son père. Valens lui permit enfin de revenir, et il passa en paix le reste de ses jours. Sa mort arriva l'an 373, dans la quarante-septième année de son épiscopat. S. Athanase a composé beaucoup d'ouvrages pour défendre la foi de l'Église et la morale de Jésus-Christ.

Pratique. La plupart des hérétiques qui ont abandonné la foi de l'Église ne manquaient ni de lumières ni de science; mais ils manquaient d'humilité. Demandons à Dieu qu'il nous affermisse dans la pratique de cette vertu.

Prière. Seigneur, nous croyons que vous êtes Dieu de toute éternité comme votre Père, à qui vous êtes consubstantiel et parfaitement égal en toutes choses. Ne permettez pas que nos actions démentent notre foi; mais faites qu'elles soient conformes à votre saint Évangile, et prouvent que nous avons le bonheur d'être chrétiens.

3 *mai*, — L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

L'empereur Adrien, ayant cru pouvoir détruire la religion chrétienne en profanant les saints lieux où elle a pris naissance, fit mettre la statue de Jupiter sur le Calvaire, et celle de Vénus à Bethléhem : ces deux idoles y subsistèrent jusqu'au règne du grand Constantin. Sainte Hélène, mère de cet empereur, étant allée à Jérusalem, eut la dévotion de chercher la croix de Jésus-Christ; elle s'informa du lieu où il avait été crucifié; elle y fit creuser; et on découvrit le saint Sépulcre. Près du tombeau l'on trouva trois croix, avec le titre qui avait été attaché à celle de Jésus-Christ; on trouva aussi les clous qui avaient percé son corps sacré. Il ne s'agissait plus que de reconnaître sur laquelle des trois croix Jésus-Christ était mort pour le salut du monde, afin de ne point rendre de culte à ce qui ne méritait que du mépris. Une foi vive peut tout obtenir. S. Macaire, évêque de Jérusalem, qui était présent, conseilla à Hélène de faire porter les trois croix chez une dame dangereusement malade. On le fit. S. Macaire pria Dieu qu'il eût égard à la foi des assistants, et en particulier à celle d'Hélène; et après sa prière il appliqua les deux premières croix sur la malade : comme elles n'opéraient aucun effet, le saint évêque fit toucher la troisième, et l'impression de Jésus-Christ, qui y était mort comme

Digitized by Google

homme, se faisant sentir aussitôt, la dame fut guérie parfaitement, et se leva pour rendre gloire à Dieu.

Hélène, remplie de joie d'avoir trouvé le trésor qu'elle estimait plus que toutes les richesses de la terre, adora dans ce bois sacré, non le bois même, dit S. Ambroise, ce qui eût été imiter l'erreur des païens, mais le Roi des cieux qui avait été attaché à ce bois, et qui de là avait instamment prié son Père de pardonner les péchés de ceux qui l'y avaient attaché. Ces paroles apprennent aux fidèles en quoi consiste le culte que l'Église rend à la Croix. Quoique l'on se serve du mot *adoration* en parlant de la Croix, c'est Jésus crucifié que l'on doit adorer. L'Église n'expose à nos sens les instruments de la Passion qu'afin d'élever nos cœurs jusqu'à Celui qui a souffert et qui est mort pour nos péchés.

Hélène prit une partie de ce précieux trésor pour le porter à son fils; elle en envoya une autre partie à Rome, pour une église qu'elle fonda, et fit renfermer la portion la plus considérable dans un étui d'argent, et la confia à la garde de l'évêque Macaire. Constantin, qui faisait travailler alors à la nouvelle ville de Constantinople, reçut le présent de sa mère avec une grande vénération. On bâtit à Jérusalem une église magnifique, dans laquelle on conserva la partie de la Croix laissée par Hélène.

On a fait la fête de l'Invention ou découverte de ce bois sacré, dans l'Église latine, dès le v^e^ ou le vi^e^ siècle.

PRATIQUE. Nous respectons, et avec raison, les plus petites parcelles de la vraie Croix; nous devons aussi respecter les croix que Dieu permet qui nous arrivent. Une parole de mépris, une perte, un mauvais traitement, les afflictions, la pauvreté, sont comme des parties de la Croix de Jésus-Christ. Ainsi, au lieu de nous plaindre, bénissons Dieu qui nous donne les moyens de satisfaire à sa justice pour nos péchés.

PRIÈRE. Seigneur, c'est pour nos péchés que vous avez été attaché à la Croix. Vous nous avez appris que, pour être vos disciples, nous devons porter la croix continuellement. Nous ne manquons pas d'occasions; mais nous pensons peu à la porter comme il faut. C'est après vous que nous devons la porter, c'est-à-dire dans les mêmes dispositions que vous, avec humilité, avec patience et avec douceur : alors elle ne sera plus pesante, parce que vous la porterez avec nous. Nous ne pouvons le faire sans vous; aidez-nous.

---

4 *mai.* — S^te^ MONIQUE, VEUVE. — IV^e^ siècle.

Monique naquit l'an 333, et fut confiée par ses parents à une vieille servante qui était depuis longtemps dans leur maison et qu'ils estimaient encore plus pour ses vertus que pour son âge. Monique apprit de bonne heure à servir Dieu sous cette sage gouvernante, et à réprimer ces désirs inconsidérés qui sont ordinaires

Digitized by Google

aux jeunes personnes. Elle lui faisait observer surtout une exacte tempérance; et hors le temps des repas elle ne voulait pas qu'elle bût, même de l'eau. « Maintenant, lui disait-elle, vous ne boiriez que de l'eau, parce que vous n'avez pas de vin à votre disposition; mais quand vous seriez votre maîtresse, si vous preniez la mauvaise habitude de boire sans une grande nécessité, vous vous satisferiez en buvant du vin. » Monique avoua un jour à S. Augustin son fils que, malgré ces sages observations, il s'était glissé dans son cœur une inclination à boire du vin, et que dans ses premières années elle commença d'abord par sucer seulement les gouttes qui restaient au fond du vase, mais que peu à peu elle s'accoutuma à en boire des verres entiers. Dieu, qui veillait sur elle, se servit du reproche d'une servante pour la corriger de ce défaut. Un jour qu'elle disputait avec cette femme, qui l'avait plusieurs fois accompagnée à la cave, celle-ci, irritée de ce qu'elle lui disait, l'appela *ivrognesse*. Monique, piquée de ce reproche, sentit toute la honte du vice dont on l'accusait, et se corrigea.

Lorsqu'elle fut en état d'être mariée, on la donna à Patrice, bourgeois de Tagaste, qui était encore païen. Elle eut de lui S. Augustin, un autre fils nommé Navigius, et une fille. Patrice avait de la tendresse pour Monique, mais il était extrêmement prompt et violent dans ses emportements; elle ne lui répondait rien, et elle ne parlait qu'à Dieu de tout ce qu'elle avait à souffrir avec lui. Le temps des miséricordes du Seigneur sur celui dont Monique pleurait l'infidélité arriva enfin. Dieu exauça les vœux ardents de sa servante, et elle eut la consolation de voir son mari chrétien, et chrétien fidèle à sa vocation.

Elle perdit Patrice l'an 371, et ne se servit de la liberté de son veuvage que pour s'appliquer davantage à servir Jésus-Christ; elle répandait les biens qu'elle possédait dans le sein des indigents; elle avait soin des malades, qu'elle regardait comme les membres souffrants de Jésus-Christ.

Les exercices de piété ne l'empêchaient pas de veiller à l'éducation de ses enfants. Augustin avait environ dix-sept ans quand son père mourut : elle l'avertissait continuellement de se défendre des passions de la jeunesse. Dieu ne permit pas que ses soins et ses prières eussent d'abord leur effet : Monique eut, au contraire, la douleur de voir ce cher fils courir d'égarements en égarements, et livrer son esprit et son cœur à toutes sortes de désordres.

Elle fut enfin exaucée, et Augustin se convertit. Renonçant à toutes les espérances du siècle, il se retira à la campagne pour ne s'occuper que de l'affaire de son salut. Monique le suivit, et le

Digitized by Google

voyant pleinement détaché des vanités du monde, elle lui dit : « Mon fils, je vous avoue que je ne vois rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais, ni pourquoi j'y demeure davantage. La seule chose qui me faisait souhaiter de vivre encore était de vous voir catholique. Dieu a fait plus, puisque avec cette grâce il m'a donné celle de vous voir mépriser, pour l'amour de lui, tous les biens et tous les avantages de ce monde. »

Quelques jours après, elle tomba dangereusement malade, et perdit toute connaissance pendant quelque temps; mais étant revenue à elle, elle dit à ses deux fils, Augustin et Navigius : « Mettez ce corps où vous voudrez, sans vous en inquiéter; souvenez-vous seulement de moi à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. » Depuis ce moment son mal ne fit qu'augmenter, et elle mourut le neuvième jour de sa maladie, en la cinquante-sixième année de son âge, vers le 13 novembre de l'an 389 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Il y a une sagesse admirable dans la conduite de cette femme prudente qui élevait sainte Monique. Profitons-en, n'accordons à nos sens que ce qui est absolument nécessaire. Si nous y sommes exacts, nous verrons diminuer le nombre de nos besoins, et nous pourrons nous passer de beaucoup de choses dont la privation nous paraît maintenant insupportable. 2. Les femmes doivent prendre sainte Monique pour modèle de leur conduite à l'égard de leurs maris. Elles les irritent par leurs reproches indiscrets et par leurs emportements ; elles les gagneraient par la douceur et la patience.

PRIÈRE. Dieu de paix et de charité, faites-nous aimer la paix avec tous les hommes, et donnez-nous la sagesse, afin de ne rien dire qui puisse donner occasion de la violer.

---

5 *mai*. — S. HILAIRE, ARCHEVÊQUE D'ARLES. — V^e^ siècle.

Ce Saint naquit vers l'an 401, de parents également distingués par leur noblesse et leur fortune. Il fut élevé conformément à sa naissance, dans l'étude de l'éloquence et des belles-lettres, et il acquit une parfaite connaissance de tout ce que les philosophes ont écrit de plus sublime. Mais il reconnut plus tard lui-même combien on doit faire peu d'estime de tout ce qui ne paraît qu'aux yeux du monde. « Nous sommes tous, disait-il, une même chose en Jésus-Christ, et le plus haut degré de notre noblesse est d'être du nombre des serviteurs de Dieu. Les qualités de l'esprit et une naissance illustre ne peuvent nous élever au-dessus des autres qu'en proportion du mépris que nous faisons de nous-mêmes. »

Avant que Dieu eût mis ces sentiments dans le cœur d'Hilaire, le monde avait été l'objet de ses complaisances. Il paraît qu'il y fut

Digitized by Google

élevé aux premières dignités, et qu'il ne fut point insensible à ses plaisirs et à ses honneurs. S. Honorat, qui avait quitté son pays pour chercher Jésus-Christ dans la solitude de Lérins, et qui avait toujours aimé Hilaire, fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir ce dernier. Ce saint homme crut ne pouvoir mieux lui témoigner son estime et son amitié qu'en tâchant de le gagner à Jésus-Christ. Ayant appris qu'il était élevé aux dignités du siècle, et que son cœur se laissait prendre aux honneurs qui les accompagnent, il quitta sa solitude pour un temps, alla trouver Hilaire et tâcha de le toucher par les exhortations les plus vives et les raisons les plus puissantes. Ses efforts produisirent d'abord peu d'effet; mais la grâce ne tarda pas à les rendre efficaces.

S. Honorat ayant été obligé, en 426, d'accepter l'évêché d'Arles, Hilaire le suivit dans cette ville; mais dès qu'il le vit établi dans sa dignité, l'amour de la solitude le fit retourner à Lérins. Dieu, qui le destinait à gouverner les autres, ne le laissa pas jouir longtemps des douceurs de la retraite. S. Honorat le pria de revenir auprès de lui; et voyant qu'il ne cédait point à ses instances, il alla lui-même le chercher à Lérins, et l'amena à Arles.

Peu de temps après, Hilaire eut la douleur de se voir privé des instructions et du bon exemple que lui donnait S. Honorat, que la mort lui enleva l'an 428 ou 429. Il se mit aussitôt en chemin pour retourner dans sa solitude; dès qu'on sut qu'il était parti, on fit courir après lui, et on l'obligea de revenir. On l'élut évêque d'une voix unanime, quoiqu'il n'eût que vingt-neuf ans.

Ce fut alors qu'on vit briller dans tout leur jour les grandes vertus qu'il avait acquises dans la retraite. Plus il était élevé au-dessus des autres par sa dignité, plus il se rabaissait au-dessous d'eux dans son propre cœur. Il prêchait la vérité dans toute sa pureté, sans flatter les grands et sans dissimuler ce qu'il pensait. Un juge de la province n'observait pas la justice dans les jugements; Hilaire, qui l'avait repris plusieurs fois en secret, le voyant un jour entrer dans l'église pendant qu'il prêchait, cessa aussitôt de parler. Voyant tous ses auditeurs surpris de son silence : « Est-il juste, dit-il, que celui qui a si souvent méprisé mes avertissements sans vouloir se corriger de ses injustices, participe à la nourriture spirituelle que je vous distribue? » Le juge, n'osant rien répliquer, sortit de l'église, et laissa ce généreux prélat en liberté de continuer son sermon.

Méditer l'Écriture sainte, prier, jeûner, prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, telles étaient les occupations du saint prélat.

Ses travaux apostoliques et ses austérités corporelles épuisèrent

Digitized by Google

ses forces, et le conduisirent à une meilleure vie. Il mourut à l'âge de quarante-huit ans, entre les bras de son clergé, qu'il ne cessa d'exhorter à l'union et à la piété jusqu'au dernier soupir.

PRATIQUE. C'est être un véritable ami, que de tâcher de gagner à Jésus-Christ celui que l'on aime. Est-ce ainsi que nous aimons nos amis?

PRIÈRE. Dieu de miséricorde, les paroles des hommes ne sont pas capables de toucher nos cœurs sans votre grâce; ayez pitié de nous, et parlez-nous intérieurement, pendant que ceux qui ont la charité de nous instruire parlent aux oreilles de notre corps, et alors nous serons convertis.

---

6 *mai*. — S. JEAN DE DAMAS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — VIII^e^ siècle.

Jean naquit à Damas, ville de Syrie, vers la fin du VII^e^ siècle. Son père avait des emplois considérables et de grands biens : il fut élevé lui-même à de grandes places; mais bientôt il renonça à toutes les espérances du siècle, pour se faire moine dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Le supérieur du monastère, qui remarqua en lui un esprit élevé et profond, le plaça sous la direction d'un saint vieillard très-expérimenté dans la science du salut. Ce guide, ayant mené Jean dans sa cellule, lui donna pour première règle de conduite de ne jamais faire sa propre volonté. « C'est là, lui dit-il, le fondement de la piété. » Puis il ajouta : « Offrez à Dieu vos travaux et vos peines, ne vous glorifiez ni de votre savoir ni d'aucune autre chose. Reconnaissez que par vous-même vous n'êtes qu'ignorance et faiblesse. N'écrivez à personne; ne parlez point de ce que vous avez appris hors du monastère; gardez le silence, et persuadez-vous qu'il y a du danger à dire même de bonnes choses, lorsque rien n'y oblige. »

Jean suivait ces instructions avec une grande ponctualité. Le bon vieillard, cherchant à perfectionner son obéissance par toutes sortes d'épreuves, l'envoya vendre des corbeilles à Damas, et il en fixa le prix au double de ce qu'elles valaient, lui recommandant de ne les point donner à moins. Jean partit sans rien objecter. Il parut dans le marché de Damas, pauvre et mal vêtu. Comme il demandait de ses corbeilles beaucoup plus qu'elles ne valaient, chacun se moquait de lui, et il y en avait même qui lui disaient des injures; mais un de ceux qui l'avaient servi dans le monde l'ayant reconnu, fut touché de son état, et acheta, par compassion, ses corbeilles au prix qu'il voulait les vendre. Notre Saint retourna ainsi dans le monastère, vainqueur de l'orgueil et de la vanité.

Digitized by Google

Quelque temps après, un religieux qui demeurait près de sa cellule étant mort, laissa un frère dans une si grande douleur de sa perte, que tout ce que Jean put lui dire pour le consoler fut inutile. Enfin cet homme, dans son extrême affliction, le pria de vouloir bien lui faire quelques vers pour sa consolation. Jean le refusa d'abord; mais enfin, vaincu par ses importunités, il lui donna celui-ci :

Ce que le temps détruit n'est rien que vanité.

Son directeur l'ayant su, lui en fit un crime, et le chassa de sa cellule. Jean se trouva alors dans une plus grande affliction que celui qu'il avait voulu consoler. Il s'adressa à ceux d'entre les religieux qu'il croyait les plus propres à le remettre en grâce auprès du bon vieillard, qui, après s'être fait longtemps prier, n'accorda le pardon qu'on lui demandait qu'à condition que Jean se soumettrait aux plus humbles et aux plus rebutants travaux du monastère. Jean accepta la condition, et la remplit exactement.

Une vertu si accomplie toucha le saint vieillard. Il crut alors que son disciple était assez affermi dans l'humilité pour n'avoir plus rien à craindre de ses talents, et lui ordonna d'en faire usage. Jean les employa pour la défense du culte des saintes images contre les hérétiques qui les déshonoraient, et il composa plusieurs traités de théologie. Après avoir ainsi édifié ses frères par ses actions, et instruit l'Église par ses ouvrages, il alla se reposer dans le Seigneur, vers l'an de Jésus-Christ 780.

PRATIQUE. Apprenons de ce Saint à n'avoir point de volonté, mais à faire celle de notre Père céleste, en vivant d'une manière conforme à l'Évangile.

PRIÈRE. Il n'y a que les humbles, Seigneur, qui puissent vous plaire : faites-nous la grâce de craindre tout ce qui peut diminuer en nous l'humilité, parce que c'est le moyen de faire croître la charité.

---

7 *mai*. — S. CÉLERIN, SOLITAIRE. — VII^e^ siècle.

Célerin était d'une des meilleures familles de Spolète, en Ombrie. Dieu le préserva des désordres de la jeunesse, et lui fit porter son joug de bonne heure. Célerin avait un frère nommé Serène, à qui le Seigneur fit la même grâce; tous deux, s'animant mutuellement à la piété, étudièrent ensemble l'Écriture sainte et les écrits des saints Pères. Une telle étude, faite par des motifs religieux, alluma de plus en plus dans leur cœur le feu de l'amour divin. Le monde leur parut ce qu'il est en effet, rempli de piéges et digne de mépris. Ils s'en séparèrent, et allèrent à Rome, où ils demeurèrent

Digitized by Google

pendant quelques années, passant les jours et les nuits dans la prière et la méditation des saintes Écritures. Leur mérite fut connu. Le pape, informé du trésor qu'il possédait, voulut enrichir son Église : il éleva les deux frères au diaconat; mais ces deux Saints, ne pouvant souffrir le respect et l'estime qu'on leur témoignait, sortirent secrètement de Rome, passèrent en France, et vinrent se retirer à Saulge, village du diocèse du Mans.

Ce lieu était très-solitaire, mais agréable et fertile. Célerin, qui ne respirait que la mortification, crut qu'il était trop commode pour la vie pénitente qu'il voulait mener, et il le quitta. Il prit avec lui un jeune homme nommé Flavart, qu'il avait élevé dans la piété, et se retira dans le territoire d'Ilyesme, au diocèse de Séez, où il construisit un petit ermitage pour lui et son disciple.

Célerin, charmé de se voir dans un lieu presque inaccessible aux hommes, ne pensait qu'à s'approcher de Dieu, en purifiant sans cesse son cœur par la prière et la mortification de tous ses sens; mais Dieu, qui voulait sauver d'autres hommes par son moyen, permit qu'il fût découvert. A peine fut-il connu que l'on accourut de toutes parts pour le voir; et le Seigneur, qui change la volonté des hommes comme il lui plaît, lui inspira la pensée d'instruire tous ceux qui venaient à sa cellule. Ses exhortations en touchèrent un grand nombre qui renoncèrent à tout et à eux-mêmes pour ne plus servir que Dieu dans la retraite. Sa cellule devint un monastère. Quoique pauvre, il exerçait l'hospitalité avec une grande générosité. Son humilité le fit demeurer toute sa vie dans le diaconat, et il en faisait tous les jours les fonctions, servant le prêtre qui célébrait la messe. Dieu répandit tant de bénédictions sur sa communauté, qu'il y laissa en mourant cent quarante religieux, tous remplis de zèle et de ferveur, et dignes imitateurs de ses exemples. On croit que sa mort, précieuse devant le Seigneur, arriva l'an de Jésus-Christ 669.

PRATIQUE. Loin de craindre d'être trop bien logés, que de dépenses inutiles ne faisons-nous pas pour accommoder un logement que nous n'habitons que quelques moments! L'étable de Bethléhem, où Jésus-Christ est né, et une fosse dans la terre où nous serons bientôt couchés, ne seront-elles pas capables de diminuer en nous cette folie?

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de penser continuellement à ce jour terrible où, dépouillés de tout, nous comparaîtrons devant vous; afin que notre cœur, dégagé des soins et des commodités de cette vie, ne pense qu'à vous plaire.

Digitized by Google

8 *mai*. — S. PIERRE DE TARENTAISE, ARCHEVÊQUE. — XII^e^ siècle.

Pierre naquit dans un village du diocèse de Vienne en Dauphiné, l'année 1102, de parents d'une condition médiocre, mais d'une vertu éminente, qui, après avoir élevé leurs enfants, s'appliquèrent entièrement aux œuvres de charité. Ils faisaient de grandes aumônes, exerçaient l'hospitalité, et donnaient leurs lits aux pauvres et aux étrangers, pendant qu'ils couchaient eux-mêmes sur la paille. Le frère aîné de Pierre fut destiné à l'Église, et, par cette raison, on l'envoya faire ses études. Pour lui, on le destinait au travail de la campagne; mais l'exemple de son frère et son inclination particulière le portèrent à demander à ses parents la permission d'étudier : comme ils crurent que la volonté de Dieu se manifestait par les demandes réitérées et le goût de cet enfant, ils le lui permirent. Il fit en peu de temps de grands progrès, et dès les premières années de ses études il apprit tout le psautier.

Pierre, parvenu à l'âge de prendre un parti, embrassa la vie monastique à Bonnevaux. Il se conduisit avec tant de sagesse et de piété, que l'abbé le fit passer par différentes charges; et, en 1132, dix ans après son entrée dans l'ordre, il l'envoya à la nouvelle abbaye de Tamiése, au diocèse de Tarentaise, en Savoie, et il voulut qu'il en fût le premier abbé. Le bien que faisait le Saint engagea à le choisir, en 1142, pour remplir le siége archiépiscopal de Tarentaise, qui était devenu vacant. Sa dignité ne lui fit point changer de manière de vivre. Il continua de porter des habits fort simples, et lorsqu'on lui en donnait de meilleurs que ceux qu'il portait, il en faisait don aussitôt à celui qui n'en avait point. Sa nourriture était du pain bis et des légumes qu'il faisait préparer pour les pauvres.

L'auteur de sa Vie, qui a été le compagnon de ses travaux et le témoin de la plupart de ses actions depuis son épiscopat, assure que Dieu lui accorda le don des miracles, et qu'il en fit un grand nombre dans le pays des Suisses et dans l'abbaye de Saint-Claude, en Franche-Comté, où il allait de temps en temps faire des retraites. Cette faveur l'épouvanta : il craignit que l'éclat et la réputation qui l'accompagnaient partout ne lui causassent de la vanité; il appréhendait sans cesse de succomber sous le fardeau de l'épiscopat : c'est ce qui lui fit prendre la résolution de quitter le monde.

Digitized by Google

Dès qu'on sut que le saint évêque avait quitté son diocèse, la désolation devint générale. Chacun crut avoir perdu son père. Plusieurs se mirent en chemin pour le chercher. On fit pendant longtemps d'inutiles perquisitions. Afin d'échapper aux recherches que l'on pourrait faire, Pierre était passé en Allemagne et s'était retiré dans un monastère de son ordre. Dans le temps qu'il s'y attendait le moins, un jeune homme de son diocèse qui avait été instruit sous sa discipline, entra dans le lieu de sa retraite, et s'étant mis à considérer tous les frères qui sortaient de l'église pour aller au travail, reconnut son archevêque, et le fit connaître à toute sa communauté. Les religieux, fort surpris, se jetèrent aussitôt à ses pieds en lui demandant sa bénédiction. Le Saint, inconsolable de se voir découvert, versa beaucoup de larmes, et fut contraint de retourner à son diocèse. Il mourut le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, le 14 septembre 1174, âgé de soixante-treize ans.

PRATIQUE. Que les pères et les mères lisent avec réflexion la conduite des parents de S. Pierre. S'ils les imitent, ils doivent espérer que leurs enfants imiteront aussi ce Saint.

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui avez rendu si chrétienne la famille de S. Pierre; que votre miséricorde nous rende dignes de la même grâce.

---

9 *mai.* — S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, ARCHEVÊQUE. — IV^e^ siècle.

Grégoire, surnommé *le Théologien*, était d'Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze, en Cappadoce. Quand il eut été suffisamment instruit dans les écoles de son pays, on l'envoya à Athènes, où il demeura plusieurs années. Il sanctifiait ses études par la prière, et rendant grâces à Dieu des lumières qu'il lui communiquait, il lui demandait avec instance de ne s'en servir jamais que pour sa gloire, l'utilité de l'Église et son propre salut. Il était l'exemple de ses compagnons d'études, retenu au milieu de leurs emportements, aimant la retraite et l'application; et loin de suivre le déréglement des autres, il en retira plusieurs de leurs désordres et les porta à la vertu.

Quand il fut revenu dans sa famille, on lui conféra le baptême, qu'on avait coutume de donner alors dans un âge avancé, et il se retira dans la solitude. Le goût qu'il avait pour la retraite le portait à s'y livrer entièrement, lorsque Dieu l'en retira pour aller combattre l'arianisme.

Vers l'an 379, on le députa à Constantinople pour l'opposer aux

Digitized by Google

progrès de cette hérésie. Son extérieur n'était guère propre à lui attirer le respect des hérétiques et des gens du monde. Son corps était courbé par les années (c'est ainsi qu'il parle de lui-même), sa tête était chauve, et son visage desséché à force de pleurer. Il était pauvre, mal vêtu, sans argent. Cependant il osa attaquer l'hérésie qui dominait depuis si longtemps dans la capitale de l'empire. Tous les hérétiques, qui redoutaient sa vertu et sa science, se réunirent contre lui et le chargèrent de calomnies. Ils le traînèrent devant les tribunaux séculiers, et partout Dieu montra que l'homme ne peut rien contre celui qu'il protége. Le Saint n'opposa que la patience à tant d'outrages, ravi de participer aux souffrances de Jésus-Christ.

Vers l'an 383, il se renferma dans sa maison d'Arianze pour y achever sa course. Il y vivait avec d'autres solitaires, mortifiant son corps par les larmes, les jeûnes, les veilles et les prières. Il n'avait qu'un seul habit, ne portait point de souliers, passait l'hiver sans feu, et ne couchait que sur la paille. Malgré les infirmités de son corps et une vie aussi dure et aussi austère, il sentait encore des combats très-violents de la chair contre l'esprit. Le principal remède qu'il employait contre ces tentations importunes était la prière et la confiance en la grâce de Dieu. « C'est moi, disait-il, qui cours au milieu de la carrière; mais Jésus-Christ est mon guide et ma force. C'est par lui que je respire, que je vois et que je cours heureusement. Sans lui, nous sommes de vains fantômes, des cadavres vivants infectés par nos péchés. Comme les oiseaux ne peuvent voler sans air, ni les poissons nager sans eau, ainsi l'homme ne peut faire un seul pas sans Jésus-Christ. »

Pour se corriger de ce que dans sa vieillesse il croyait parler trop, il garda le silence pendant un carême entier; car il punissait très-sévèrement en lui jusqu'à l'apparence d'une faute. « Trois choses, disait-il, sont nécessaires à un chrétien : il doit conserver sa foi pure, dire toujours la vérité, être chaste de corps et d'esprit. » Il mourut dans sa retraite, plus comblé de vertus que d'années, vers l'an 390, n'ayant guère que soixante ans.

PRATIQUE. Les saints sont persécutés parce que leur vie est une condamnation continuelle des maximes du monde. Que cette pensée nous soutienne et nous console : lorsque nous sommes persécutés, c'est une marque que nous avons le bonheur d'être à Jésus-Christ.

PRIÈRE. Seigneur, nous n'aurons rien à craindre des persécutions du monde tant que vous serez avec nous.

Digitized by Google

10 *mai*. — S. ANTONIN, ARCHEVÊQUE. — XV^e^ siècle.

Antoine, que la petitesse de sa taille a fait nommer Antonin, naquit à Florence, l'an 1389. Dieu répandit sur lui son esprit de grâce et de prière dès la plus tendre enfance, en sorte qu'Antonin donnait dès lors à l'oraison tout ce qu'il pouvait ôter à ses autres exercices. Il demeurait souvent plusieurs heures entières prosterné, offrant à Dieu le sacrifice de son cœur, et lui demandant avec instance qu'il daignât conduire ses pas dans la voie du salut, et qu'il lui fît toujours accomplir sa volonté.

Après les études ordinaires, son père voulut qu'il étudiât le droit. Il lui obéit, mais il pensait dès lors à embrasser la vie religieuse, et sans communiquer d'abord son dessein à sa famille, il se présenta dans un couvent de Dominicains pour y être reçu. On le trouva si jeune et si délicat, qu'on le renvoya en lui disant qu'il ne pourrait jamais soutenir les austérités et les travaux de l'ordre. Antonin ne se rebuta pas, et dans les conversations que son zèle persévérant lui donna occasion d'avoir avec plusieurs religieux de la maison, on remarqua en lui de si grandes qualités et un amour si ardent pour la retraite, qu'on le reçut enfin. Il prit l'habit n'étant âgé que de seize ans.

On ne fut pas longtemps à s'apercevoir que l'on possédait en lui un rare trésor; en sorte qu'on lui confia successivement les places les plus importantes de l'ordre. Le siége de Florence étant venu à vaquer, le pape l'obligea de se charger de cette Église. Antonin commença par régler sa maison, et il eut soin que la piété en fût le fondement. Il jeûnait tous les jours de l'Avent, il se faisait lire l'Écriture sainte pendant ses repas, il se levait toutes les nuits pour assister aux matines dans son église cathédrale. Après avoir offert le saint sacrifice de notre rédemption, ce qu'il faisait toujours avec un recueillement et une dévotion qui inspiraient de la piété à tous les assistants, il donnait ses audiences. Tout le monde trouvait accès auprès de lui, et il parlait avec beaucoup de douceur à ceux qui l'abordaient. Il faisait exactement la visite de son diocèse. Il était toujours habillé pauvrement, et il ne quitta même jamais l'habit de son ordre.

Cette piété, jointe à un esprit distingué, lui attira une grande réputation. Un flatteur croyant gagner ses bonnes grâces en lui disant qu'il espérait bientôt le voir cardinal : « Occupons, dit-il, notre esprit des pensées de la mort qui est proche, et non des grandeurs humaines. » Mourant ainsi tous les jours à lui-même, il re-

Digitized by Google

gardait la mort comme un avantage réel, et quand il la vit en face, il n'en témoigna que de la joie. Sa dernière maladie commença par une fièvre lente, qui augmenta rapidement et devint très-violente. Pendant un accès, un de ses amis, qui ne le quittait point, lui ayant dit qu'il devait espérer que sa santé se rétablirait : « Je ne désire que la volonté de Dieu, » répondit Antonin ; et ensuite il récita les paroles du psaume où David dit que les années de l'homme vont au plus au nombre de soixante-dix, comme s'il eût prévu que Dieu avait fixé le terme de sa vie, car il avait en effet cet âge. Il reçut les derniers sacrements avec d'autant plus d'édification, que cet acte de piété avait été précédé d'une vie sainte, qui est la meilleure disposition pour bien mourir. Le jour de sa mort, il pria ses frères de chanter l'office des matines auprès de son lit ; et quand on l'eut fini, il dit avec beaucoup de ferveur : « Seigneur, venez à mon secours, » comme s'il eût voulu commencer l'office de laudes. Ce furent les dernières paroles qu'il prononça bien distinctement ; mais si sa bouche cessa de parler, son cœur pria toujours, parce qu'il aima jusqu'à la fin Celui à qui il avait toujours rapporté ses actions, ses désirs et ses pensées pendant sa vie. Il alla ainsi se reposer dans le Seigneur, le 2 mai 1459.

PRATIQUE. Il semble que la plupart des chrétiens n'aient qu'un corps sans avoir d'âme. On a soin de nourrir ce corps, mais on ne pense point à donner de nourriture à l'âme. Qui empêche qu'en commençant le repas on ne lise quelques versets du Nouveau Testament ? ce serait un sujet de conversation édifiante qui sanctifierait le repas.

PRIÈRE. Seigneur, bénissez toutes nos actions, et faites-nous la grâce d'être toujours occupés de votre divine parole, afin qu'elle fasse le principal objet de nos conversations et de nos pensées.

---

11 *mai*. — S. THÉODORE SICÉOTE, év. — VI^e^ et VII^e^ siècles.

Théodore naquit dans la Galatie, à Sicée, près d'Anastasiople. Dès l'âge de huit ans, l'Écriture sainte faisait ses délices : il allait dans l'église lire ses divins oracles, pendant le temps que ceux avec qui il étudiait employaient à la récréation. Cette lecture lui donna un mépris souverain pour le monde ; et, quoique fort jeune, il embrassa de tout son cœur la vie solitaire, et s'exerça à la pénitence la plus austère.

Théodose, évêque d'Anastasiople, touché de la vertu et de la piété de ce jeune solitaire, le fit entrer dans son clergé, et l'ordonna prêtre, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Pour mieux profiter de la grâce de son ordination, Théodore se retira dans

Digitized by Google

une solitude écartée. On ne sait pas précisément combien de temps il y demeura; on sait seulement qu'il n'en sortait que pour aller à Jérusalem. Il y visita avec beaucoup de piété tous les lieux que le Sauveur du monde avait sanctifiés par sa présence; puis il alla voir les monastères et les anachorètes qui étaient répandus dans tous les déserts de la Palestine, afin de s'édifier de leur vie pénitente, et de s'étudier à en devenir lui-même un parfait modèle. Il écoutait leurs instructions, et, les repassant dans son esprit, il priait Dieu de lui donner la force de les mettre en pratique.

Après la mort de l'évêque d'Anastasiople, on le força de lui succéder. Il redouta toujours le poids dont on l'obligea de se charger. Il s'appliqua tout entier par devoir au bien de son peuple; mais son inclination le portait à la retraite, et il aurait quitté l'épiscopat presque aussitôt qu'il en fut chargé, si l'on eût écouté ses désirs. Il porta ce fardeau pendant dix ans, durant lesquels il donna de grands exemples de zèle et de pénitence. Il pria Dieu pendant longtemps de lui faire connaître sa volonté; et quand il fut assuré autant qu'il put l'être que sa retraite ne lui serait point désagréable, il assembla son clergé et son peuple, et leur dit: « Vous savez, mes frères, que vous m'avez imposé ce joug malgré moi : voici la onzième année que je vous fatigue; c'est pourquoi je vous prie de vous chercher un pasteur; pour moi, je ne veux plus être le vôtre : je vais retourner à ma cellule pour y servir Dieu toute ma vie. » Rentré dans la retraite, il continua à se préparer à l'avénement du Seigneur, en mourant de plus en plus à lui-même et ne vivant que pour Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla jouir de l'éternité, le 22 avril 613.

PRATIQUES. 1. Ne lisons l'Écriture sainte que pour écouter Dieu qui nous y parle, et pour pratiquer ce qu'il nous enseigne. 2. On cherche de bons directeurs, et on a sans doute raison; mais souvent on se fait honneur d'être sous leur conduite, et l'on a peu de soin de profiter de leurs avis. Si nous avons un bon directeur, travaillons à être de bons pénitents.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous nous contentions d'avoir des guides éclairés : rendez-nous fidèles à ce que vous leur inspirez de nous dire; et que les vérités qu'ils nous auront apprises ne servent pas un jour à notre condamnation.

---

12 *mai.* — S. ÉPIPHANE, ARCHEVÊQUE. — IVe siècle.

Épiphane était de Palestine, et naquit vers l'an 310. Après avoir reçu une éducation chrétienne, il passa en Égypte, où il fut instruit par d'excellents maîtres : il y demeura longtemps, et s'y occupa surtout à connaître et à pratiquer ce qu'il y avait de plus

Digitized by Google

parfait dans les exercices des solitaires. Étant de retour dans la Palestine, il y fonda un monastère dont il prit le gouvernement, et il fut élevé au sacerdoce. Il profita de sa retraite pour se perfectionner dans l'étude de l'Écriture sainte et des auteurs ecclésiastiques qui avaient écrit sur la religion avant lui. Après avoir gouverné quelque temps ce monastère, il fut ordonné malgré lui évêque de la métropole de l'île de Chypre, nommée auparavant Salamine, et alors Constantia.

En devenant évêque, il n'avait point quitté l'habit pauvre des solitaires; il en avait encore moins quitté les vertus et les pratiques les plus importantes. On peut dire que c'était un prélat pénitent, mais il ne mettait pas sa piété dans la grandeur des austérités extérieures. L'assiduité à la prière et à l'étude, son application aux fonctions épiscopales, et un grand zèle pour rendre service au prochain, faisaient le point capital de sa pénitence, dont l'amour de Dieu était l'âme et le principe. Aussi disait-il : « Dieu ne donne pas gratuitement le royaume des cieux; mais on peut l'acheter à peu de frais quand on ne peut donner davantage, et que ce peu est fait pour l'amour de Celui qui donne tout : un morceau de pain, une obole, un verre d'eau froide, peut mériter le ciel, quand une grande charité est le principe de ces actions. » Il mourut l'an 403 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Pénétrons-nous de cette importante vérité, que les actions les plus communes nous méritent le ciel, si nous les faisons pour Dieu.

PRIÈRE. Ce que nous ne faisons pas pour vous, Seigneur, est perdu pour l'éternité. Animez donc toutes nos actions, afin qu'elles nous fassent jouir de vous.

---

13 *mai.* — S. JEAN LE SILENCIAIRE, ÉVÊQUE, PUIS SOLITAIRE. — V^e^ et VI^e^ siècles.

Jean, que son amour pour la retraite et le silence fit surnommer *le Silenciaire*, naquit à Nicopole en Arménie, l'an 454. Son père et sa mère, qui comptaient des généraux d'armée et des gouverneurs de province dans leur famille, le firent élever chrétiennement avec ses frères. Quand il fut maître de son bien, il l'employa à bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastère où il se retira avec dix autres personnes. Il travailla d'abord à acquérir l'humilité, persuadé que celui qui ne possède pas cette vertu ne peut en avoir que de fausses. Il s'exerçait aussi à la tempérance, qu'il poussait jusqu'à l'austérité, afin d'avoir l'esprit plus libre pour la prière, et d'éteindre tous les mouvements de la concupis-

Digitized by Google

cence. Il jugeait si importante la pratique du silence, que, lorsqu'il était obligé de parler, il le faisait toujours en très-peu de mots. Sa prudence et sa douceur dans le gouvernement le firent aimer de ses frères. Il avait banni l'oisiveté du monastère, comme étant l'ennemie de la vertu et la source de tous les vices. Un travail utile occupait les religieux sans néanmoins les surcharger, et remplissait tous les intervalles de la prière et des autres exercices.

Il n'avait que vingt-huit ans lorsque l'archevêque de Sébaste, qui connaissait son mérite, l'ordonna évêque de Colonie. Jean ne se soumit que malgré lui : sa dignité n'apporta aucun changement à sa manière de vivre; il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Son exemple fit beaucoup d'impression sur un de ses frères et sur un de ses neveux, qui étaient à la cour de l'empereur. Ils réformèrent leurs mœurs; et la grâce, qui sauva les solitaires dans leur retraite, rendit ceux-ci des modèles de perfection au milieu du monde.

La joie que Jean en ressentit fut troublée par Pasinique. C'était un homme violent, et qui n'avait jamais travaillé à vaincre ses passions. Il outrageait les ecclésiastiques, et ne leur laissait pas la liberté de faire leurs fonctions. Jean l'en reprit souvent, mais toujours inutilement. Voyant que ses avis ne produisaient aucun effet, il alla à Constantinople, et se plaignit à l'empereur Zénon, qui lui rendit justice. Afin de n'être plus exposé à de semblables affaires, il conçut le dessein de renoncer à l'épiscopat, dont il était chargé depuis neuf ans. Il congédia les prêtres qui l'accompagnaient, s'embarqua secrètement, et vint à Jérusalem, d'où il se retira dans le monastère de saint Sabas.

Il y avait cent cinquante moines sous la conduite de ce saint abbé, tous remplis de zèle et de ferveur. Sabas, ayant remarqué en lui une vertu éminente, lui donna une cellule pour s'y retirer seul et s'y livrer à la contemplation. Jean y demeura trois ans, après lesquels il fut fait économe. La dissipation qui semble inséparable de cet emploi ne fut pas même pour lui une distraction. Comme il avait un grand amour de Dieu, il n'avait pas besoin de faire le moindre effort pour y penser; il en était occupé en tout temps, et marchait toujours en sa présence. On ne sait pas en quelle année Dieu appela à lui ce fidèle serviteur; mais on sait qu'il vivait encore en 538.

PRATIQUE. Pensons toujours à Dieu au milieu de nos occupations : mettons un frein à notre langue : ne parlons que quand il est à propos, et nous serons moins distraits dans nos prières et dans nos travaux.

PRIÈRE. Seigneur, que tout se taise en nous, et que notre cœur vous écoute.

Digitized by Google

14 mai. — S. PACOME, INSTITUTEUR DES CÉNOBITES. — IVe siècle.

Pacôme naquit vers l'an 292, dans la haute Thébaïde. Son père et sa mère étaient païens, et l'élevèrent dans leurs superstitions. A l'âge d'environ vingt ans, il fut pris et enrôlé malgré lui avec plusieurs autres jeunes gens. Ces nouveaux soldats ayant été conduits comme des prisonniers dans la ville de Thèbes, où il y avait des chrétiens, Pacôme fut logé chez quelques-uns d'eux, qui prirent un grand soin de lui. La charité avec laquelle ils pourvoyaient à tous ses besoins lui inspira le désir de les connaître plus particulièrement. S'en étant informé, on lui dit que c'étaient des gens qui croyaient en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et qui s'efforçaient de faire du bien à tout le monde, espérant en recevoir la récompense dans une autre vie. Pacôme, plein d'estime pour ceux qui lui rendaient des services si désintéressés, et intérieurement éclairé d'une lumière divine, commença peu à peu à porter sa pensée au delà des choses présentes et périssables, et dit, en levant les mains au ciel : « O Dieu, créateur du ciel et de la terre, si vous daignez jeter un regard sur moi, me tirer de mon engagement et de ma misère, et me faire connaître la véritable manière de vous servir, je ne m'occuperai que de vous le reste de ma vie. »

Il jouit bientôt de la liberté qu'il désirait; car la guerre étant finie dès l'an 313, les nouvelles troupes furent congédiées. Pacôme s'en retourna aussitôt dans son pays, où il se fit catéchumène; et, peu après, une nouvelle vie lui fut donnée par la grâce du baptême.

Pacôme, devenu chrétien, ne pensa plus qu'aux moyens de conserver la grâce qu'il avait reçue. Ayant appris qu'un solitaire nommé Palémon menait dans le désert une vie très-retirée et très-pénitente, il alla le trouver afin de demeurer avec lui. Palémon lui demanda ce qu'il voulait et ce qu'il cherchait. Pacôme lui répondit : « Dieu m'a envoyé vers vous pour être solitaire. — Vous ne le sauriez être ici, répartit Palémon; la vie des solitaires est au-dessus de vos forces; je ne mange que du pain et du sel; je n'use ni d'huile, ni de vin : je veille la moitié de la nuit, et j'emploie ce temps ou à chanter les psaumes, ou à méditer l'Écriture sainte, et quelquefois je passe la nuit entière sans dormir. » Ce discours étonna Pacôme sans le décourager. Il dit à Palémon qu'il mettait toute sa confiance dans le secours de Celui dont il commençait à goûter le joug, et qu'il espérait tout de sa bonté. Palémon, ne croyant plus devoir résister à ses instances, ouvrit la porte de son ermitage, et lui donna l'habit de solitaire.

Digitized by Google

L'an 325, Pacôme se retira à Tabenne : Jean son frère vint l'y trouver. Ils demeurèrent quelques années seuls, méditant jour et nuit les commandements du Seigneur. Ce qui leur restait chaque jour des fruits de leur travail était aussitôt distribué aux pauvres, sans qu'ils se missent en peine du lendemain.

Pacôme devint bientôt le chef d'un grand nombre de solitaires qui ont édifié l'Église par l'exercice de toutes les vertus propres à leur état. Après le carême de l'an 348, Dieu affligea les monastères qu'il avait fait bâtir d'une maladie contagieuse, qui emporta en peu de temps plus de cent moines. Pacôme en fut aussi attaqué, et sa maladie dura quarante jours, pendant lesquels il fit paraître une grande patience, et témoigna une joie extrême de ce qu'il approchait de la fin de son exil.

Deux jours avant sa mort, ayant fait assembler ses frères, il leur recommanda d'être vigilants et fervents dans la prière, de suivre exactement leur règle, et de fréquenter ceux qui craignent le Seigneur. Il ajouta : « Je sens mes forces s'affaiblir; le moment approche où mon âme sera séparée de mon corps : choisissez devant moi quelqu'un d'entre vous qui puisse après Dieu vous commander et prendre soin de votre salut. » Et il leur indiqua lui-même un moine nommé Pétrone, que toute la communauté accepta. Pacôme, s'étant ensuite armé du signe de la croix, remit son âme au Seigneur, le 9 mai. Il était dans la 57e année de son âge, et la 25e de sa retraite.

PRATIQUE. La charité des chrétiens fut cause de la conversion de S. Pacôme. Si les infidèles se trouvaient aujourd'hui parmi nous, notre vie serait-elle capable de les édifier, et leur donnerait-elle le désir de s'instruire de la religion dont nous disons que nous faisons profession?

PRIÈRE. Seigneur, vous conduisez S. Pacôme dans la retraite aussitôt qu'il est devenu votre enfant par le baptême, pour nous apprendre que c'est le lieu le plus sûr pour en conserver la sainteté. Faites-nous la grâce d'être séparés du monde, au moins d'esprit et de cœur, et de n'être occupés que de vous.

---

15 *mai*. — S. PIERRE DE LAMPSAQUE, MARTYR. — IIIe siècle.

Pendant la persécution de l'empereur Dèce, on arrêta près de Lampsaque, ville de l'Hellespont, un jeune homme nommé Pierre, remarquable par la solidité de son esprit, et plus encore par la force et par le courage que lui donnait la grâce de Jésus-Christ. On le présenta au proconsul, qui, après avoir appris par sa propre confession qu'il était chrétien, lui dit : « Vous avez devant les yeux les ordonnances de nos invincibles princes : sacrifiez donc à la grande déesse Vénus, comme ils vous l'ordonnent. » Pierre répon-

Digitized by Google

dit : « Je m'étonne que vous vouliez me persuader de sacrifier à une impudique dont on aurait honte de rapporter les actions. Vous reconnaissez vous-même combien elle est méprisable, puisque vous punissez ceux qui l'imitent. Comment voulez-vous donc que je lui sacrifie? Il faut bien plutôt offrir au Dieu vivant et véritable, et au roi des siècles Jésus-Christ mon Seigneur, un sacrifice de prières, de componction et de louanges. » Le proconsul, l'entendant ainsi parler, le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, en sorte que ses os furent bientôt brisés; mais plus il était tourmenté, plus il faisait paraître de constance et de joie, et, regardant le ciel avec un visage serein, il dit : « Je vous rends grâces, ô Jésus-Christ! de ce que vous me donnez la force et la patience pour vaincre celui qui tourmente mon corps. » Le proconsul voyant sa persévérance, lui fit trancher la tête.

PRATIQUE. En lisant les tourments de ceux qui professaient la même religion que nous, demandons à Dieu la grâce de souffrir avec patience les maux qu'il lui plaît de nous envoyer.

PRIÈRE. On n'arrive à vous, Seigneur, que par les souffrances : donnez-nous donc la force de souffrir, et de souffrir pour vous.

---

16 *mai.* — S. ANDRÉ, S. PAUL ET Ste DENISE, MARTYRS. — IIIe siècle.

Après le jugement rendu contre S. Pierre, dont on a lu hier le martyre, on présenta au proconsul trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils étaient, et quelle était leur religion. Nicomaque, impatient de rendre témoignage à Jésus-Christ, dit le premier à haute voix : « Je suis chrétien. » Le proconsul dit à André et à Paul : « Vous autres, que dites-vous? » Ils répondirent : « Nous sommes chrétiens. — Sacrifiez aux dieux, dit le juge à Nicomaque. — Un chrétien, répondit Nicomaque, ne doit point sacrifier aux démons; vous le savez. » Le juge commanda qu'on le suspendît au chevalet et qu'on lui donnât la torture. Comme il était près de rendre l'esprit par la violence des tourments, il s'écria : « Je n'ai jamais été chrétien, je vais sacrifier aux dieux. » Le proconsul le fit aussitôt délier; mais dès qu'il eut sacrifié, il fut saisi du démon, et, se débattant contre terre, il se coupa la langue avec les dents, et finit ainsi malheureusement sa vie.

Dieu consola ses serviteurs d'un événement si triste : il se trouva dans la foule des spectateurs une fille nommée Denise, âgée de

Digitized by Google

seize ans, qui, voyant la chute et la punition de Nicomaque, s'écria : « Misérable ! pourquoi t'es-tu attiré une peine éternelle pour un moment de relâche ? » A ces paroles le proconsul se la fit amener au milieu de la place, et lui demanda si elle était chrétienne. « Oui, répondit-elle : c'est ce qui fait que je plains ce malheureux de n'avoir pas voulu souffrir un instant de plus pour arriver au repos éternel. » Le proconsul dit : « Il a trouvé le repos lorsqu'il a satisfait aux dieux et aux princes en sacrifiant. Imitez-le, de peur qu'après vous avoir fait traiter honteusement, je ne vous fasse brûler vive. » Denise répondit : « Mon Dieu est plus grand que vous ; il peut me donner la force de résister à tout ce qu'il vous plaira de me faire souffrir ; ainsi je ne crains point vos menaces. » Le juge fit conduire en prison André et Paul, et fit exposer Denise à d'indignes traitements ; mais Dieu ne l'abandonna pas. Ceux qui s'étaient chargés d'exécuter les ordres du proconsul virent tout à coup le lieu où ils étaient rempli d'une lumière éclatante. Saisis de frayeur, ils se jetèrent aux pieds de la Sainte et la prièrent d'intercéder pour eux afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Le lendemain, dès le matin, le peuple, excité par deux prêtres de Diane, alla trouver le proconsul, et lui demanda avec de grands cris André et Paul. Le juge se les fit amener, et leur commanda de sacrifier à Diane. « Nous ne connaissons, répondirent-ils, ni Diane, ni les autres démons que vous adorez, et nous n'adorons que le vrai Dieu. » Sur cela, le peuple redoubla ses cris et les demanda pour les faire mourir. Le proconsul, voyant qu'il ne pouvait vaincre la constance des martyrs, les fit battre de verges, puis il les livra au peuple pour les lapider.

Denise, ayant appris ce qui se passait, échappa à ses gardes, courut au lieu où étaient les martyrs, et se jeta au milieu d'eux, en disant : « Afin de vivre avec vous dans le ciel, je veux mourir avec vous sur la terre. » On alla en avertir le proconsul, qui apprit en même temps comment Dieu avait conservé sa chasteté. Mais comme les miracles extérieurs changent rarement le cœur, ce juge, peu touché de cette merveille, répondit froidement : « Qu'on la mène dans un lieu séparé pour être décapitée. » Ce qui fut aussitôt exécuté.

PRATIQUE. Nous sommes étonnés de l'aveuglement des idolâtres, et nous sommes plus aveugles qu'eux, puisque, éclairés de la lumière de l'Évangile, nos passions sont autant de dieux auxquels nous nous sacrifions nous-mêmes.

PRIÈRE. Seigneur, les plus grands miracles nous sont inutiles, si vous n'opérez celui de toucher notre cœur. Ayez compassion de nous, vous pouvez tout.

Digitized by Google

17 *mai*. — S. PASCAL BAYLON, RELIGIEUX. — XVI^e^ siècle.

Pascal, surnommé Baylon, naquit l'an 1548, à Torre-Hermosa, petite ville du royaume d'Aragon. Son père et sa mère y gagnaient leur vie à cultiver la terre; ils étaient si pauvres, qu'ils ne purent même faire apprendre à lire à leur enfant. Le jeune Pascal, qui avait un grand désir de savoir, portait un livre dans les champs, et priait tous ceux qu'il rencontrait de lui apprendre à connaître les lettres. Dieu, qui est le maître de toute science, avait donné l'intelligence au jeune Pascal : en peu de temps il apprit à lire; mais il n'avait de goût que pour les livres de piété.

Dès qu'il fut en âge de servir, il s'attacha à un maître pour conduire ses troupeaux en second, et pour aider le berger principal. Il était charmé de la vie innocente et tranquille que son état lui permettait de mener. Tout ce qu'il voyait était pour lui un objet de foi. Il lisait, pour ainsi dire, dans le grand livre de la nature, et en reconnaissait le souverain auteur dans tout ce que la terre produit. Quand il ne méditait pas sur les objets extérieurs qui l'environnaient, on le voyait un livre à la main, au milieu de son troupeau, lisant les divines Écritures, et se remplissant l'esprit et le cœur des vérités de la religion. Son maître, qui était un homme de bien, charmé de sa conduite édifiante, voulut l'adopter pour son fils, et le constituer héritier de tous ses biens; mais Pascal, qui ne désirait que ceux du ciel, le remercia de sa bonne volonté, et le pria de le laisser dans son état, croyant acquérir par là plus de conformité avec Jésus-Christ, son souverain maître, qui n'était pas venu sur la terre pour être servi, mais pour servir.

Quelque amour qu'il eût pour sa profession, il trouva néanmoins des difficultés qui le firent penser à la quitter. Il ne pouvait, malgré sa vigilance, empêcher les chèvres qu'il conduisait de brouter dans le champ d'autrui. Comme il se croyait responsable du tort qu'elles faisaient, la délicatesse de sa conscience l'engagea à abandonner la conduite de ce troupeau. Mais il trouva d'autres sujets de peines en conduisant d'autres bestiaux. Ses compagnons, n'ayant pas la même piété que lui, juraient, se querellaient, se battaient. Pascal les reprenait avec douceur; mais souvent on le rebutait. Il jugea que, les hommes étant si vicieux, il devait les quitter, de peur de participer à leurs vices.

Il fit beaucoup de jeûnes et d'austérités, afin de connaître ce que Dieu demandait de lui. Souvent il se retranchait une partie de la nourriture qu'on lui donnait, pour en faire part aux pau-

Digitized by Google

vres. Ayant formé le dessein de se faire religieux, il s'en ouvrit à quelques personnes, qui lui indiquèrent un couvent très-riche, où il aurait, lui dirent-ils, toutes ses commodités. C'en était assez pour en dégoûter Pascal. « Je suis né pauvre, leur dit-il, et je veux vivre et mourir dans la pauvreté et dans la pénitence. » Il pria Dieu de nouveau de lui faire connaître sa volonté; et bientôt après, n'ayant encore que vingt ans, il quitta son maître et son pays, et alla dans le royaume de Valence, où il se présenta à un couvent de religieux déchaussés qui suivaient la règle de Saint-François. Ce fut là que Dieu acheva de le sanctifier jusqu'à l'an 1592, qu'il l'appela à la bienheureuse éternité.

PRATIQUE. Les ouvriers et les gens de la campagne amasseraient de grands trésors de grâce, s'ils se servaient de tout ce qu'ils ont sous les yeux pour s'élever à Dieu. Séparés comme ils sont souvent de toute conversation, pendant que leurs mains travaillent, rien ne les empêche de prier Dieu et de s'occuper de ses miséricordes, qui paraissent dans tout ce que la terre produit.

PRIÈRE. Seigneur, vous nous avez avertis que la porte du ciel est petite et étroite : faites-nous la grâce d'aimer toujours à être petits, afin de pouvoir y passer.

---

18 *mai*. — S. THÉODOTE, MARTYR. — III^e^ et IV^e^ siècles.

Théodote était marié, et menait dans la ville d'Ancyre une vie commune aux yeux des hommes, mais bien grande devant Dieu. Il tenait une hôtellerie, et vendait du vin; mais il était juste, droit, aimant la religion, et la pratiquant avec la dernière exactitude. Dès ses plus tendres années, il avait été formé à la piété par une pieuse vierge nommée Técuse; en sorte que dans cet âge où pour l'ordinaire l'on n'aime rien de solide, il méprisait déjà les plaisirs et les richesses, et s'appliquait au jeûne et à l'aumône; il secourait les malades et les affligés, et travaillait à la conversion des pécheurs. Il avait pour maxime qu'il est plus glorieux à un chrétien de souffrir la pauvreté que d'être riche, ou du moins qu'on doit se dépouiller de ses biens en faveur des pauvres, et surtout de ceux qui sont persécutés pour la foi; et qu'on ne connaît pas l'Évangile si l'on prend plus que son nécessaire.

Tel était Théodote, quand la persécution vint affliger l'Église. Il rendit à ses frères persécutés tous les services qui dépendaient de lui, jusqu'à ce qu'il fût lui-même cité comme chrétien. Le gouverneur employa d'abord les promesses et les menaces pour l'engager à renoncer au culte du vrai Dieu; mais jugeant par les réponses de Théodote qu'il n'y parviendrait pas, il donna ordre à plusieurs bourreaux de le déchirer avec des ongles de fer, de

Digitized by Google

verser sur ses plaies le vinaigre le plus fort, et d'y mettre le feu avec des torches ardentes; ensuite on l'envoya en prison. Il montra à tout le monde, en traversant la place publique, son corps déchiré, comme une preuve de la puissance de Jésus-Christ et de la force qu'il donne aux siens. « Il est juste, disait-il, de lui offrir de tels sacrifices, puisqu'il a souffert le premier pour nous. »

Cinq jours après, le gouverneur se fit amener le saint martyr dans une grande place où l'on avait dressé son tribunal. Il commanda qu'on rouvrît ses plaies, qu'on les déchirât de nouveau, et qu'on l'étendît sur des charbons ardents; mais toutes ces cruautés ne servirent qu'à faire triompher davantage la grâce de Jésus-Christ. Enfin le gouverneur, voyant Théodote invincible, le condamna à perdre la tête; et, de peur que les chrétiens ne l'ensevelissent, il ordonna que son corps fût brûlé. Le Saint, étant arrivé au lieu de l'exécution, pria pour la paix de l'Église; puis, se tournant vers ses frères, il leur dit : « Ne pleurez point ma mort, mais rendez gloire à Jésus-Christ, qui me fait triompher aujourd'hui : je le prierai pour vous dans le ciel. » Après ces paroles, il reçut le coup de la mort avec joie, vers l'an 303 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Dans toutes les professions, excepté celles qui sont condamnées par l'Église, on peut être véritablement chrétien. 2. Lisons souvent les maximes de S. Théodote sur les richesses et l'usage qu'on en doit faire.

PARAR. Seigneur, de quelque condition que nous soyons, nous vous appartenons, puisque nous avons le bonheur d'être chrétiens. Que notre vie soit conforme à notre nom; et qu'elle soit assez sainte pour exciter les autres à devenir saints.

---

19 *mai*. — S. YVES, PRÊTRE. — XIII^e^ et XIV^e^ siècles.

Yves naquit l'an 1253, le 17 octobre, dans le diocèse de Tréguier, de parents nobles et vertueux, qui lui procurèrent une éducation convenable à sa naissance. Ils auraient voulu l'engager dans le mariage; mais le zèle qu'il avait pour assister les pauvres le détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Il serait toujours resté dans les ordres inférieurs, si son évêque ne l'avait forcé de recevoir la prêtrise. Il fut d'abord official, et quand il voyait des personnes que la pauvreté empêchait de poursuivre une affaire juste, il leur fournissait l'argent dont elles avaient besoin. Pour fixer le saint prêtre dans le pays, l'évêque de Tréguier lui donna une cure, qu'il n'accepta que par obéissance.

Ce fut un pasteur vigilant et appliqué à ses devoirs. Comme ses instructions étaient solides, pressantes et pleines d'onction, et que d'ailleurs son air mortifié, la régularité de sa conduite, et tant

Digitized by Google

d'autres vertus trop éclatantes pour être ignorées, annonçaient à tout le monde qu'il pratiquait le premier ce qu'il enseignait aux autres, Dieu convertit beaucoup de personnes par son ministère.

Il était l'arbitre de tous les différends : ceux qui avaient des affaires embarrassantes ou des querelles à terminer, s'en remettaient volontiers à son jugement. Il avait un soin particulier des pauvres; non-seulement il leur donnait l'aumône, mais il les faisait manger avec lui. Il fit construire une maison capable d'en recevoir un certain nombre, ainsi que des malades. Il distribuait son blé à ceux qui n'en avaient point, ou il le vendait pour soulager les malheureux, dès que la récolte était faite; car il avait pour maxime qu'il ne faut point faire attendre ceux qu'on peut assister tout de suite. Un homme meilleur économe selon le monde, informé de cette conduite, lui dit un jour : « Vous feriez mieux de garder votre blé; vous le vendriez davantage dans quelque temps. — J'en conviens, dit S. Yves, mais je ne sais pas si je serai alors en vie. » A la fin de l'année, cet homme vint lui dire d'un air content : « Eh bien ! j'ai gagné le cinquième sur mon blé. — Et moi, répondit le Saint, j'y ai gagné le centuple, en le distribuant aux pauvres. »

Pendant quinze ans il jeûna au pain et à l'eau tout le carême et l'avent, et même plusieurs autres jours de l'année : il ajoutait toujours à ses austérités, afin de se rendre plus conforme à Jésus-Christ crucifié, qu'il se proposait pour modèle, et il disait qu'un chrétien, et surtout un prêtre, en devait être une image vivante. Il couchait tout vêtu sur une claie ou sur un peu de paille, avec un livre ou une pierre pour chevet.

Dans le carême de l'an 1303, il sentit ses forces diminuer de jour en jour; mais, loin de se relâcher d'aucun de ses exercices, il crut qu'il devait redoubler de zèle à mesure qu'il avançait vers le terme de sa vie. Rappelant ainsi toutes ses forces affaiblies, après avoir sacrifié à Dieu ses biens, ses talents, son repos, sa santé et sa vie, dans le ministère qui lui avait été confié, il voulut encore mourir dans les fonctions qui y étaient attachées. La veille de l'Ascension, il prêcha son peuple, dit la messe, soutenu par deux personnes, et donna des avis à tous ceux qui lui en demandèrent; ensuite il se mit au lit, c'est-à-dire sur sa claie faite de branches d'osier entrelacées. En cet état, il reçut les derniers sacrements avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment il ne s'entretint plus qu'avec Dieu, qu'il devait bientôt posséder, et qui avait été pendant toute sa vie le seul objet de son amour. Il mourut ainsi, le dimanche après l'Ascension, le 19e jour de mai 1303.

Digitized by Google

PRATIQUE. L'amour des pauvres doit se trouver dans toutes les conditions. Cherchons les moyens de leur être utiles; car on sert Jésus-Christ en les servant.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que toute notre vie soit une préparation à la mort. Elle n'aura rien de terrible pour nous, si nous vous aimons, puisqu'elle sera pour nous le commencement de la véritable vie.

---

20 *mai*. — S. GRÉGOIRE, PAPE. — VI^e^ et VII^e^ siècles.

S. Grégoire, surnommé le Grand à cause de ses vertus et de sa science, naquit à Rome d'une famille noble, vers le milieu du VI^e^ siècle. Il renonça à tout ce que le monde a de plus flatteur, pour se consacrer entièrement à Dieu, et après avoir employé une partie de son bien à fonder six monastères en Sicile et un septième à Rome, il prit l'habit religieux dans ce dernier. Son assiduité à la prière, la rigueur de ses jeûnes, et son application à l'étude des livres sacrés, affaiblirent bientôt sa santé au point qu'il tombait en défaillance, s'il ne prenait souvent de la nourriture; mais, malgré ses infirmités, il s'occupait continuellement à prier, à lire, à écrire ou à dicter.

Il se nourrissait de légumes crus, que S^te^ Sylvie sa mère lui apportait. Un jour ayant reçu ce mets si simple dans une écuelle d'argent, et ne se trouvant pas de quoi soulager un pauvre qui lui exposait sa misère, il lui donna cette écuelle, en disant que ce pauvre en ferait un meilleur usage que lui, puisqu'elle servirait à lui procurer le nécessaire dont il ne manquait pas lui-même. Une autre fois, passant dans un marché de Rome, il vit des esclaves d'une belle taille exposés en vente; et s'étant informé de quel pays et de quelle religion ils étaient, on lui répondit qu'ils avaient été amenés de l'île de Bretagne, c'est-à-dire d'Angleterre, et qu'ils étaient encore païens. « Quel dommage, s'écria-t-il, que des hommes si bien faits soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu! » Aussitôt il alla trouver le pape, et le pria instamment d'envoyer dans l'île de Bretagne des ministres pleins de zèle et de courage pour y annoncer Jésus-Christ.

Après la mort du pape Pélage, Grégoire fut élu à sa place par un consentement unanime du clergé et du peuple. Effrayé du poids de cette dignité, il envoya vers l'empereur Maurice pour le supplier instamment de ne point ratifier cette élection; mais, malgré toutes ses résistances, il se vit contraint d'obéir. Comme Dieu lui avait confié le gouvernement d'un grand peuple, il portait ses vues et son attention partout. Il faisait en sorte que les églises eussent de bons pasteurs; il appuyait de son autorité tous ceux

Digitized by Google

qui s'acquittaient de leurs obligations, et reprenait avec charité ceux qui commettaient des fautes. Il envoyait des missionnaires prêcher la foi de Jésus-Christ aux païens : il combattait les hérésies, corrigeait les abus et les désordres, et maintenait la pureté de la discipline; il protégeait les faibles et soulageait les pauvres, à qui il faisait de si grandes aumônes, qu'il se réduisait quelquefois à manquer lui-même du nécessaire.

S. Grégoire mit en meilleur ordre l'office et le chant de l'Église; mais, quelque estime qu'il fît du chant, il n'approuvait point que, dans le choix des ministres de l'autel, on préférât ceux dont la belle voix faisait tout le mérite, et qui offensaient Dieu par le déréglement de leur vie : dans un concile tenu à Rome, il fit un règlement contre cet abus.

Quoiqu'il fût accablé d'affaires, il mettait au nombre des principales celle d'instruire son peuple. Il le faisait de vive voix et par écrit. Dans tous ses ouvrages il explique les principes et les maximes de la morale chrétienne avec beaucoup de solidité et de pénétration. Tant de travaux achevèrent de ruiner sa santé. Il était presque toujours tourmenté de la goutte, et attaqué souvent de maladies graves, dont il n'attribuait la cause qu'à ses péchés. Il ne pouvait souffrir qu'on le plaignît de ses maux, parce qu'il les regardait comme de vrais biens; et il voulait seulement qu'on demandât pour lui la patience et le bon usage de ses fréquentes maladies. Elles achevèrent de l'épuiser, et lui firent consommer son sacrifice, le 12 mars de l'année 604, après avoir tenu le Saint-Siége treize ans six mois et dix jours.

PRATIQUE. Demandons à Dieu des ouvriers évangéliques brûlants de zèle pour sa gloire et le salut des âmes. Faisons nos efforts pour que l'Église répare la perte qu'elle fait chaque jour, en coopérant avec empressement et de tous nos moyens à l'éducation de ceux qui se destinent au saint ministère.

PRIÈRE. Ayez pitié de votre Église, Seigneur; ayez pitié de nous; et donnez-nous des pasteurs selon votre cœur, qui travaillent à vous former en nous, afin que nous ayons le bonheur d'être de vos brebis bien-aimées.

21 *mai.* — S. HOSPICE, RECLUS. — VI^e^ siècle.

On ignore le temps et le lieu de la naissance de S. Hospice : on sait seulement qu'ayant entendu parler de la vie sainte et pénitente des solitaires d'Égypte, il y fit un voyage pour les visiter et apprendre d'eux les règles de la vie spirituelle; et qu'étant venu en France, il s'appliqua à pratiquer ce qu'il avait vu et entendu. Afin de ne s'occuper que de Dieu, il choisit pour retraite une vieille tour abandonnée près de la ville de Nice, en Provence.

Digitized by Google

Cette tour n'avait point de porte, mais seulement une fenêtre par laquelle il se montrait.

Fidèle imitateur des anachorètes d'Égypte, Hospice pratiqua comme eux toutes sortes d'austérités. Il portait des chaînes de fer sur sa chair et un cilice par-dessus, et il ne se nourrissait que de racines d'Égypte, que des marchands lui apportaient; et comme si cette nourriture, quelque simple qu'elle fût, eût été encore trop délicate pour lui, il ne mangeait pas ces racines aussitôt qu'il les avait fait cuire, mais il les laissait sécher pour les rendre plus insipides. Le premier jour il buvait seulement l'eau dans laquelle il les avait fait cuire, et ne mangeait point; les autres jours il prenait ces racines sans aucun assaisonnement. Il travaillait pendant plusieurs heures, chaque jour, à faire des ouvrages de jonc et de feuilles de palmier, et le reste de la journée il le passait en prières. Il veillait aussi beaucoup, et ne se laissait aller au sommeil que quand il succombait à la fatigue.

On dit que S. Hospice passa quinze ans dans cette pénitence si dure à la nature et si incompréhensible aux hommes charnels. Sentant que sa mort était proche, il en fit avertir le supérieur d'un monastère qui était près de sa demeure; et quand il fut venu, il lui dit : « Faites ouvrir la muraille, et avertissez l'évêque de Nice qu'il vienne me donner la sépulture; car dans trois jours je sortirai du monde pour aller jouir du repos que le Seigneur m'a promis, et qu'il me donnera dans sa miséricorde. » Le bruit de la mort prochaine d'Hospice s'étant répandu dans Nice, on accourut en foule à sa demeure. Un de ceux qui y vinrent, le voyant chargé de chaînes, lui demanda comment il pouvait souffrir si constamment un état si affreux. « Ah! répondit le Saint, vous ne voyez pas que je suis soutenu par la force de Celui pour qui je souffre; mais je serai bientôt délivré, et pour un moment de peines j'entrerai dans un repos éternel. » Le troisième jour, il se fit ôter toutes ses chaînes; il passa ensuite plusieurs heures en oraison, prosterné contre terre; puis s'étant relevé, il s'étendit sur un banc, et, les mains élevées au ciel, il rendit grâces à Dieu des faveurs dont il l'avait comblé pendant sa vie, lui demandant la consommation de tous ses bienfaits, le don par excellence, c'est-à-dire le ciel, vers lequel il avait toujours soupiré. Il expira ainsi tranquillement, le 21 mai, l'an de Jésus-Christ 581.

PRATIQUE. Il n'est pas donné à tous de mener une vie aussi dure que celle de saint Hospice. Mais tous doivent mener une vie pénitente et mortifiée pour arriver au ciel.

PRIÈRE. Vous nous avertissez sans cesse, Seigneur, par vos Écritures et l'exemple de vos Saints, que nous n'arriverons à la gloire que par les souffrances. Donnez-nous la grâce nécessaire pour pratiquer ce que vous nous enseignez.

Digitized by Google

22 *mai*. — Ste JULIE, MARTYRE. — Ve siècle.

Genséric, roi des Vandales, s'était rendu maître de toute l'Afrique, et après avoir fait la guerre aux hommes il faisait la guerre à Dieu, pillant les églises, massacrant les catholiques, établissant l'arianisme par le fer, le feu et les plus atroces barbaries. Carthage fut ravagée par ses soldats. Les femmes et les filles de qualité furent vendues à des marchands.

Au milieu de ce terrible désastre, Julie, qui était d'une des meilleures familles de la ville, devint l'esclave d'un marchand de Syrie nommé Eusèbe, et païen de religion.

Julie, quoique bien jeune encore, était préparée par ses grandes vertus aux cruels revers que lui envoyait la Providence. Elle souffrit avec une patience admirable l'humiliation et les peines attachées à la servitude; elle en vint même jusqu'à chérir son état et à le préférer à tout autre pour l'amour de Jésus-Christ. Elle s'appliqua à servir son maître avec tout le soin dont elle était capable, et, quoique élevée dans la délicatesse et accoutumée à être servie, elle remplissait dans la maison de son maître les plus humiliantes fonctions avec une facilité qui témoignait de sa liberté intérieure et du grand calme de son âme.

S'il lui restait quelques instants de relâche après avoir fait dans la maison de son maître tout ce qui lui était prescrit, elle consacrait ces courts moments à la prière et à la lecture de quelques livres pieux. Elle jeûnait tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et malgré son travail elle pratiquait plusieurs autres austérités encore. Aussi son maître, quoique païen, ne pouvait se lasser d'admirer une religion qui inspirait tant de vertus. Il estimait et aimait Julie à raison de son mérite, et souvent l'exhortait à se ménager davantage et à prendre un plus grand soin d'elle-même.

Dans la ferveur de ses prières, Julie demandait souvent à Dieu qu'il lui accordât la grâce de mourir en versant pour lui son sang; et Dieu, qui voulait récompenser de la couronne du martyre celle qui se montrait si généreuse par les longues souffrances de sa captivité, fit naître l'occasion que notre Sainte ambitionnait.

Après avoir passé quelques années en Syrie, son maître, qui faisait un commerce considérable des riches marchandises du Levant, qu'il faisait transporter dans les Gaules, étant obligé de s'embarquer pour la Provence, résolut d'emmener Julie avec lui. Le vaisseau étant arrivé à la pointe septentrionale de l'île de

Digitized by Google

Corse, que l'on appelle aujourd'hui Capo-Corso, il ordonna de jeter l'ancre et descendit sur le rivage. Il se joignit aux habitants du pays, qui célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux et qui allaient leur sacrifier un taureau.

Julie se tint à l'écart pour ne point participer à la cérémonie; elle ne put même s'empêcher de déplorer hautement l'impiété et l'extravagance des païens.

Félix, gouverneur de l'île, fut bientôt instruit de la liberté généreuse avec laquelle la jeune esclave s'était expliquée. Il fait venir le marchand étranger, et lui demande quelle est cette femme qui ose ainsi parler contre les dieux de l'empire.

Eusèbe lui répond que c'est une chrétienne, qu'elle est son esclave, et qu'il n'a jamais pu la déterminer à changer de religion; qu'au reste il la trouvait très-fidèle et très-exacte à son devoir, et que jamais il ne prendrait sur lui de la renvoyer.

Félix propose à Eusèbe de la lui livrer, et lui offre en échange quatre de ses meilleurs esclaves. « Tout votre bien, répondit celui-ci, ne suffirait pas pour la payer ce qu'elle vaut. Je me déferais pour la conserver de tout ce que j'ai de plus précieux et de plus cher. »

Félix n'en reste pas là, il invite Eusèbe à manger avec lui, et donne des ordres pour qu'on l'enivre. Lorsqu'il le voit endormi, il envoie chercher Julie et lui dit que si elle veut sacrifier aux dieux, il se charge de la faire mettre en liberté. « Sacrifie aux dieux, lui dit-il, et, si tu m'obéis, je te rachète et je te donne la liberté; reçois-en ma parole.

— Je suis libre, répond Julie, et on l'est toujours tant que l'on sert fidèlement Jésus-Christ et qu'on n'appartient qu'à lui seul. Moi, acheter ce que vous appelez liberté par une lâche apostasie!... Non, jamais, quelque chose qui puisse m'arriver, je ne donnerai ainsi mon cœur à des dieux qui font de vous des esclaves. Ne me vantez donc pas vos superstitions; loin de les respecter, je les abhorre. »

Un langage aussi hardi met en courroux le gouverneur, qui se croit bravé par une femme. Il la fait frapper au visage et lui fait arracher les cheveux. « Si mon Sauveur, dit Julie, a bien voulu qu'on lui donnât des soufflets et qu'on lui crachât au visage, le traitement que vous me faites m'est honorable, et il est juste que je sois traitée comme lui. » Le gouverneur, de plus en plus irrité, la fait frapper de coups, et enfin il la fait pendre. C'était le 22 de mai. Les moines de l'île de Gorgone, entre l'île de Corse et Livourne, ayant été instruits du martyre de notre Sainte, vinrent

Digitized by Google

enlever son corps pour lui donner la sépulture. Didier, roi des Lombards, le fit transférer en Bresse en 763.

Sainte Julie avait une piété si solide, qu'elle ne se démentit dans aucune des circonstances de sa vie. Toujours elle adora les desseins de la Providence, et, au lieu de se plaindre des malheurs qui lui arrivèrent, elle les regarda comme des épreuves que Dieu lui envoyait; et elle s'en servit pour se perfectionner de plus en plus dans la vertu. Sa fidélité ne resta pas sans récompense. Le Ciel, par une suite admirable d'événements, la conduisit à la sainteté et l'éleva à la dignité de vierge et martyre.

PRATIQUE. La fidélité des domestiques et leur exactitude à faire tout ce qui leur est ordonné sont leurs premiers et principaux devoirs. Il n'est pas de meilleurs moyens de gagner l'affection de ceux qu'ils servent, et d'obtenir de Dieu les grâces dont ils ont besoin pour se sanctifier dans leur état.

PRIÈRE. Seigneur, faites la grâce aux personnes qui servent de vous regarder toujours dans leurs maîtres et leurs maîtresses, et aux maîtres celle de regarder leurs domestiques comme leurs frères, et de se souvenir que nous sommes tous vos enfants.

---

23 *mai*. — S. GUIBERT, RELIGIEUX. — X^e^ siècle.

Guibert naquit vers l'an 892, dans le pays de Darnon ou Dornoy, au comté de Lomange. Sa famille était des plus illustres et possédait de grands biens; il suivit pendant quelques années la profession des armes, il eût pu prétendre aux plus hauts grades, s'il eût ambitionné d'autre titre que celui de parfait chrétien. Il servit sa patrie sans intérêt et par devoir. Loin de causer la ruine des autres en ravissant leurs biens, il se dépouillait de ses propres richesses pour soulager les pauvres. Il ne souffrait pas que ses soldats fissent la moindre violence, ni le plus petit vol; et si quelqu'un d'eux avait fait quelque tort, il le réparait lui-même à ses propres dépens. Mais enfin, las d'une profession où il ne pouvait satisfaire l'amour qu'il avait pour la retraite, il se retira dans une de ses terres, où il résolut de se dévouer à la vie religieuse.

Avant d'exécuter son dessein, il procura aux autres une retraite telle qu'il la désirait pour lui-même. Il fit bâtir à Gembloux, qui lui appartenait, un monastère, et y assembla ensuite des moines, voulant qu'ils y vécussent dans le même esprit qui avait animé les Apôtres et les premiers chrétiens, qui n'avaient rien en propre, qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et qui menaient une vie angélique dans un corps mortel. Lui-même, imitant les premiers fidèles, qui venaient apporter ce qu'ils avaient aux pieds des Apôtres, disposa de ses biens en faveur de ce monastère, et choisit

Digitized by Google

pour sa demeure celui de Gorze. Il craignait qu'en restant à Gemblou, la vue de ce monastère, qu'il avait bâti et doté, ne lui donnât quelque vanité et ne lui fît perdre tout le mérite de cette bonne action.

Il trouva à Gorze toute la régularité qu'il désirait; il s'efforça d'en être un fidèle imitateur. Il examinait la vertu dominante de chaque religieux de la maison, et tâchait de la pratiquer encore plus exactement, s'il le pouvait. Il fit en peu de temps des progrès d'autant plus grands qu'il se croyait toujours fort au-dessous du moindre de ses frères. C'est ainsi que Dieu conduisit ce fidèle serviteur à la céleste patrie, le 23 mai 962.

PRATIQUES. 1. Que les riches pensent souvent que les biens ne leur ont été donnés que pour en faire part aux autres. C'est un dépôt que Dieu a mis entre leurs mains, et dont ils ne sont que les économes. 2. Il est rare de faire le bien purement et sans intérêt. On est bien aise que les hommes sachent par qui tel bien a été fait. Si c'est pour Dieu que nous faisons le bien, il le sait. Craignons qu'en nous faisant ainsi connaître aux hommes, nous ne soyons ignorés de Dieu. 3. Que l'on est heureux de voir les vertus des autres, et de ne connaître que ses propres défauts! c'est le moyen de devenir vraiment grand devant Dieu.

PRIÈRE. Que ce soit pour vous seul, ô mon Dieu! que nous fassions toutes nos actions, que les hommes les ignorent, afin que nous n'en perdions pas le fruit, et que leurs louanges ne nous ôtent pas la récompense que nous en devons attendre que de vous.

---

24 *mai*. — S. DONATIEN ET S. ROGATIEN, MARTYRS. — IIIe et IVe siècles.

S. Donatien et S. Rogatien étaient deux frères qui demeuraient à Nantes dans le temps de la persécution de l'empereur Dioclétien. Donatien était le plus jeune; mais il se convertit le premier, et, ayant reçu le baptême, il vint à bout de gagner son frère à Jésus-Christ. On lui en fit un crime auprès du gouverneur, qui le fit comparaître devant son tribunal. « Vous êtes accusé, lui dit-il, de chercher à séduire le peuple, pour le porter au culte d'un homme qui a été crucifié, et dont vous prétendez faire un Dieu. » Donatien répondit : « Ce que vous venez de dire est vrai; je tâche de convaincre le peuple de la vanité de ses dieux, et de lui faire embrasser le culte du Dieu vivant et véritable, à qui tout doit être assujetti. — Cessez, lui dit le juge, cessez de pervertir les autres, ou je vous ferai mourir. — L'effet de ces menaces, répliqua Donatien, ne peut retomber que sur vous, qui préférez les ténèbres à la lumière. » Le juge, irrité de ses réponses, ordonna que Donatien fût mis en prison les fers aux pieds.

Il fit ensuite venir Rogatien, et lui parla d'abord doucement,

Digitized by Google

s'efforçant de le gagner par ses promesses. « Prenez garde, lui dit-il, en ne voulant admettre qu'un Dieu, d'attirer sur vous la colère de plusieurs. Renoncez à votre erreur, et rendez avec nous le culte qui est dû à nos divinités. » Rogatien répondit : « Qu'est-ce qu'une idole faite de pierre ou de bois, ou même d'or ou d'argent, sans intelligence, sans esprit, sans vie, sans mouvement, au-dessous par conséquent des animaux sans raison? » Le juge, qui souffrait impatiemment un tel discours, l'interrompit en colère, et dit aux ministres de la justice : « Qu'on mette cet insensé en prison, avec toute sa science, qui n'est que folie; et demain il paiera de sa tête l'injure qu'il a faite à nos dieux. »

Le lendemain le juge, assis sur son tribunal, fit venir les deux saints frères, et leur parla avec beaucoup de sévérité en présence du peuple assemblé. Le ton menaçant qu'il prit, et la vue du supplice qu'ils allaient souffrir, ne purent les intimider. « Nous sommes prêts, dirent-ils l'un et l'autre, à souffrir toutes sortes de tourments pour Jésus-Christ : nous ne craignons point de perdre une vie que nous rendrons à Celui qui nous l'a donnée; ce n'est pas même la perdre, c'est la conserver pour la vie éternelle. » Alors le juge, plein de fureur, les fit attacher sur le chevalet, pour se venger sur leurs corps de ce qu'il ne pouvait obtenir de leur esprit; mais ils demeurèrent invincibles, malgré les tortures qu'on leur fit endurer. Leur martyre arriva vers l'an de Jésus-Christ 303.

PRATIQUE. Puisque c'est de Dieu que nous tenons la vie, nous devons en faire l'usage pour lequel il nous l'a donnée, c'est-à-dire la lui consacrer entièrement.

PRIÈRE. Quel bonheur, Seigneur, que de mourir pour vous! Nous n'en sommes pas dignes, mais faites par votre grâce que nous ne vivions que pour vous.

---

25 *mai*. — Ste FRANQUE, VIERGE. — XIIe et XIIIe siècles.

Sainte Franque naquit à Plaisance en Italie, l'an de Jésus-Christ 1173, de l'illustre famille des comtes de Vidalte. Dieu la prévint de ses miséricordes de si bonne heure, que, n'ayant encore que sept ans, elle déclara qu'elle voulait renoncer au siècle, afin de servir Dieu uniquement. Sur cette déclaration, son père, qui était un homme vertueux, la mit dans le monastère de Saint-Cyr à Plaisance, pour y être élevée dans la crainte de Dieu, et à quatorze ans elle fit profession.

Depuis qu'elle eut embrassé la vie monastique, elle passa tous les carêmes sans rien manger de cuit. Elle se contentait de pain sec, elle y ajoutait seulement quelques légumes et quelques herbes crues, sans sel ni autres assaisonnements. Une si dure absti-

Digitized by Google

nence l'ayant rendue très-infirme, elle souffrait non-seulement avec patience, mais encore avec joie, et on l'entendit souvent au pied des autels demander à Dieu la dissolution de son corps, afin que son âme pût jouir de la gloire éternelle. « Seigneur, disait-elle avec le Roi-Prophète, tirez mon âme de sa prison. Quand irai-je me joindre à vous? Quand paraîtrai-je devant votre majesté? Quand me comblerez-vous de joie en me montrant votre visage? »

Dieu voulut enfin exaucer les désirs ardents, qu'il lui avait lui-même inspirés, de quitter la terre pour aller se réunir à lui. Elle se trouva tout d'un coup attaquée, vers le milieu du carême de l'an 1216, d'un mal d'estomac qui la tourmenta avec beaucoup de violence : et le 25 avril de la même année elle alla jouir des biens éternels, après lesquels elle avait tant soupiré.

PRATIQUE. Désirons une autre vie où rien ne nous séparera de Dieu. Celui, dit saint Augustin, qui ne gémit pas ici comme un voyageur qui ne désire que de retourner en sa patrie, n'aura pas le bonheur d'en goûter les joies comme ceux qui en sont les citoyens.

PRIÈRE. Seigneur, qui nous avez faits pour vous, faites-nous désirer sans cesse de vous être réunis dans l'éternité.

---

26 *mai*. — S. AUGUSTIN, APÔTRE D'ANGLETERRE. — VI^e^ et VII^e^ siècles.

Il y avait des chrétiens en Angleterre dès le II^e^ siècle; mais dans la suite la religion de Jésus-Christ s'éteignit presque entièrement dans ce royaume, et ce ne fut que vers le commencement du VII^e^ siècle que la lumière de l'Évangile reparut dans cette île. Augustin, prieur du monastère de Saint-André à Rome, fut choisi par le pape S. Grégoire pour chef et conducteur des ouvriers évangéliques qu'il envoya annoncer la foi à ces peuples idolâtres.

Ces envoyés du Saint-Siége, pleins de confiance dans le secours du Tout-Puissant, prirent terre dans l'île de Thanet. Quelque temps après, Éthelbert, roi de ce pays, vint dans le canton où étaient les missionnaires, et manda Augustin avec ses compagnons. Ils arrivèrent en procession, portant une croix d'argent et l'image de Jésus-Christ en un tableau. Ils chantaient des litanies, demandant à Dieu leur salut et celui du peuple pour lequel ils étaient venus. Le roi les ayant fait asseoir, Augustin lui dit qu'il était venu lui faire connaître le moyen de régner après sa mort comme il régnait pendant sa vie, mais plus glorieusement, parce qu'ici-bas il pouvait perdre sa couronne, et qu'il avait des ennemis; mais qu'au ciel il n'avait rien à craindre, et que son bonheur serait aussi durable que Dieu même. « Voilà de beaux discours, répondit le

Digitized by Google

roi; voilà des promesses magnifiques; mais comme le résultat en est incertain, je ne puis consentir à renoncer à une religion que je pratique depuis si longtemps avec tout mon peuple; cependant, comme vous êtes venus de fort loin, et qu'il me semble avoir reconnu que vous désirez nous faire part de ce que vous croyez le meilleur et le plus vrai, je ne vous empêcherai pas d'attirer à votre religion ceux que vous pourrez persuader. Ne craignez point; je ne vous ferai aucun mal, et je veux même qu'on vous fournisse ce qui vous sera nécessaire. » Il leur donna un logement dans sa ville capitale, nommée depuis Cantorbéry. Ils y entrèrent en procession, suivant leur coutume, et chantaient : « Nous vous prions, Seigneur, par votre miséricorde, de délivrer cette ville et cette maison de votre colère; car nous avons péché. »

Plusieurs Anglais, touchés de la vie simple et innocente des missionnaires, crurent à leurs paroles et se firent baptiser. Le roi lui-même, frappé de la pureté de leur conduite et des promesses qu'ils faisaient, et qui furent confirmées par plusieurs miracles, crut, et fut baptisé : après quoi le nombre de ceux qui venaient aux instructions s'accrut de jour en jour; mais le roi ne forçait personne; il avait appris des missionnaires que le service de Jésus-Christ doit être volontaire.

Pour donner quelque forme à cette nouvelle Église, et l'établir de manière qu'elle pût subsister, on voulut que S. Augustin la gouvernât en chef. Il passa donc en France, et vint à Arles, où il fut ordonné évêque pour la nation des Anglais. Il retourna aussitôt en Angleterre, où il baptisa plus de dix mille personnes à la fête de Noël de la même année 577.

Comme le royaume de Jésus-Christ s'étendait dans cette contrée, Augustin ordonna deux évêques en l'an 604, et les envoya prêcher en diverses parties de l'île, où ils firent de grands progrès. Le roi Éthelbert, profitant de la grâce qu'il avait reçue lui-même, les soutenait dans leur zèle, faisait bâtir des églises, témoignait beaucoup d'amitié à ceux dont Dieu éclairait l'esprit et touchait le cœur efficacement.

S. Augustin, après avoir travaillé pendant plus de dix ans avec une application continuelle à établir l'Église d'Angleterre, mourut à Cantorbéry, le 26 mai de l'an 607, et alla recevoir la récompense de ses travaux.

PRATIQUE. On ne fait point croire la vérité par force. Le plus sûr moyen de la faire connaître et de la faire aimer, c'est de pratiquer ce qu'elle enseigne.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de pratiquer la vérité que nous avons reçue de vous, et de régner éternellement avec elle.

Digitized by Google

27 *mai*. — S. JULES, MARTYR. — III^e^ siècle.

S. Jules était un soldat vétéran. Il fut accusé par ses propres officiers de professer le christianisme, et traduit devant Maxime, gouverneur de la seconde Mésie, connue depuis sous le nom de Bulgarie. « Ce qu'on me rapporte de vous est-il véritable? dit Maxime en le voyant. — Oui, répondit Jules; je suis chrétien. — Quoi! répliqua le gouverneur, ignorez-vous donc les ordres des empereurs? Ne savez-vous pas qu'ils ont commandé de sacrifier aux dieux? — Je sais ce qu'ils ont ordonné, dit Jules; mais j'adore le Dieu vivant et véritable. — Est-ce donc une chose si criminelle, continua Maxime, d'offrir de l'encens et de se retirer ensuite? — Dieu me le défend, reprit Jules, je ne puis lui désobéir. J'ai fait vingt-sept campagnes, je me suis trouvé dans sept batailles, et jamais on ne m'a reproché de manquer de courage ou de refuser d'obéir à mes chefs. Après avoir été fidèle en des choses moins essentielles, pensez-vous que je puisse manquer à ce que je dois à Dieu? — Je vois, dit le gouverneur en prenant un ton moins sévère, que vous êtes un homme sage et de bons sens; mais sacrifiez aux dieux, c'est dans votre intérêt que je vous donne ce conseil. — Non, répondit Jules, je ne puis faire ce que vous demandez : ce serait commettre un péché mortel, et par conséquent m'exposer à des châtiments éternels. — Si c'est un péché, dit encore Maxime, je le prends sur moi. On ne pourra vous reprocher d'avoir sacrifié parce que je vous y contrains; et, quand vous l'aurez fait, vous pourrez vous retirer chez vous en paix : de plus, vous recevrez l'argent que les princes donnent à leur dixième année, et personne ne vous inquiètera plus. » Jules répondit : « Dieu m'est plus cher que tous les trésors du monde, rien n'est capable de me faire renoncer à la foi et à la soumission que je lui dois. — Si vous n'obéissez aux ordres des princes, reprit alors Maxime d'un ton courroucé, je vous ferai trancher la tête. — J'approuve votre pensée, dit aussitôt le généreux soldat; condamnez-moi à perdre cette vie temporelle, c'est tout l'objet de mes vœux. — Eh bien, dit Maxime, vous aurez ce que vous désirez, si vous persistez dans votre opiniâtreté. — Je vous en remercierai, dit Jules, comme d'un bienfait. — Vous vous hâtez de mourir, dit encore le gouverneur, vous vous imaginez sans doute que vous en aurez de la gloire? — Oui, répondit Jules, si je mérite de souffrir, j'aurai une gloire éternelle. » Alors le juge prononça cette sentence : « Que Jules soit puni de mort, parce qu'il est rebelle aux ordres des princes. » Comme on le conduisait

Digitized by Google

au lieu de l'exécution, un soldat chrétien nommé Hésychius, qui était aussi prisonnier et qui souffrit le martyre quelques jours après, lui dit : « Allez avec courage, et volez à la couronne que le Seigneur vous a promise. Souvenez-vous de moi, qui dois bientôt vous suivre. Recommandez-moi aux serviteurs de Dieu qui nous ont précédés dans la confession du saint nom de Jésus. » Jules, embrassant Hésychius, lui répondit : « Hâtez-vous, mon cher frère, de venir à nous. Ceux auxquels vous me chargez de vous recommander ont déjà entendu votre prière. » Ensuite il se banda les yeux; puis, présentant sa tête au bourreau, il dit : « Seigneur Jésus, pour le nom de qui je souffre la mort, daignez recevoir mon âme au nombre de celles de vos saints. »

Son martyre arriva le 27 mai, vers l'an 302, à Durostoro, sur le Danube, dans la seconde Mésie.

PRATIQUE. Un véritable chrétien remplit si bien tous ses devoirs, qu'il ne peut être justement accusé devant les hommes. Soyons attentifs à tout ce que demande notre état : c'est obéir à Dieu que de le remplir.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous connaître les devoirs de notre état, et donnez-nous la grâce de nous en acquitter. C'est le moyen le plus efficace de vous plaire.

---

28 *mai*. — S. GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS. — VI^e^ siècle.

Germain naquit dans les environs d'Autun, de parents nobles, vers l'an 496. Il fut élevé dans les sciences et dans la piété, et il y fit de merveilleux progrès. Dès qu'il eut achevé ses études, il se retira à Luzy, auprès d'un de ses parents nommé Scopilion, homme d'une rare vertu, avec lequel il passa quinze ans. Ils se livraient ensemble à tous les exercices de la vie solitaire, priant et lisant sans cesse, mais sans négliger le travail des mains. Quoiqu'ils fussent éloignés de l'église d'une demi-lieue, ils s'y rendaient régulièrement, même pendant la nuit, quelque temps qu'il fît.

S. Agrippin, évêque d'Autun, connaissant tout le mérite de Germain, le fit entrer dans son clergé, et lui conféra successivement tous les ordres. Le saint prêtre, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé de Saint-Symphorien d'Autun. C'est alors que Dieu le favorisa du don des miracles et du don des prophéties, et que sa réputation de sainteté s'étendit au loin.

Après la mort d'Eusèbe, évêque de Paris, tout le clergé demanda Germain pour lui succéder. Le roi Childebert y consentit; et le Saint, malgré son humilité et sa résistance, fut obligé de se laisser sacrer, vers l'an 555. Sa vie fut vraiment épiscopale. Comme il don-

Digitized by Google

naît tout le jour à l'instruction et aux soins que la charge pastorale impose, il croyait devoir employer une partie de la nuit à la prière. Il ne se chauffait point dans les froids les plus rigoureux, et il pratiqua jusque dans sa vieillesse cette mortification, qui paraît si dure, même aux jeunes gens. Ses repas étaient si sobres, qu'il prenait à peine le nécessaire, et, craignant encore de donner quelque chose à la sensualité, il se faisait lire des livres de piété pendant qu'il mangeait, afin de ne point penser à la nourriture qu'il prenait. Il admettait tous les jours plusieurs pauvres à sa table. En voyage, il parlait toujours de Dieu, ou chantait ses louanges. Il disait l'office tête nue, même à cheval, quelque mauvais temps qu'il fît. Quoiqu'il dormît très-peu, il souffrait qu'on interrompît son sommeil toutes les fois qu'il se présentait quelqu'un qui désirait lui parler.

Il fut très-considéré de Childebert, qui, connaissant son amour pour les pauvres, le chargeait souvent de distribuer ses aumônes. Un jour, ce prince lui ayant envoyé six mille sous d'or, le Saint en distribua trois mille. Quand il fut revenu au palais, le roi lui demanda s'il en avait encore : il répondit qu'il en avait la moitié, parce qu'il n'avait pas trouvé assez de pauvres. « Distribuez le reste, dit le roi; nous aurons toujours, Dieu aidant, de quoi donner. » Et faisant briser sa vaisselle d'or et d'argent, il la fit porter chez l'évêque.

S. Germain assista au troisième concile de Paris, en 557, au second de Tours, en 566, et au quatrième de Paris, en 573. On a encore sa signature dans les actes de ce dernier concile : elle est en ces termes remarquables : « Germain, pécheur, et, quoique indigne, évêque de l'Église de Paris, au nom de Jésus-Christ. » Dieu lui accorda la récompense qu'il destine à ses saints, en l'appelant à lui le 26 mai de l'an 576.

PRATIQUE. Pensons souvent aux grâces que nous avons reçues de Dieu, afin de nous animer à le servir avec plus d'ardeur.

PRIÈRE. Seigneur, regardez-nous dans votre miséricorde, en nous donnant des pasteurs qui nous conduisent à vous, et en nous rendant des brebis dociles qui vous écoutent parler par leur bouche.

---

29 *mai*. — S. BÈDE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Bède naquit dans la province de Northumberland, sur les frontières de l'Écosse, l'an 672. A l'âge de sept ans il fut offert par ses parents à S. Benoît Biscop, abbé de Saint-Pierre-Weymouth, qui

Digitized by Google

prit un soin particulier de former son élève à la piété et aux sciences. Bède n'étudia pas les belles-lettres par vanité et pour servir seulement d'ornement à son esprit; il s'appliqua aux sciences humaines afin de pouvoir mieux entrer dans le sens des livres sacrés. Ce fut aussi dans cette vue qu'il apprit la langue grecque. Ses principaux ouvrages sont ses Commentaires sur l'Écriture sainte, son Histoire ecclésiastique d'Angleterre, celle de son monastère et un Martyrologe.

Un demi-savant poussé de jalousie ou d'un faux zèle le décria parmi le peuple, osa lui reprocher des erreurs en matière de foi, et voulut le faire passer pour un hérétique. Bède se justifia dans un écrit où règne un esprit de modération et de douceur qui montre bien qu'il ne cherchait qu'à faire connaître la vérité, et qu'il eût été prêt à abandonner ce qu'on lui reprochait, si on eût pu le convaincre de quelque erreur.

Quinze jours avant Pâques, en l'an 735, il fut attaqué d'une grande difficulté de respirer, qui fut le commencement de la maladie dont il mourut. « Je sens une grande joie, disait-il, de ce que je souffre; je rends grâces à Dieu de ce qu'il m'a jugé digne d'être châtié sur la terre, j'espère qu'il me glorifiera dans le ciel. » La fête de l'Ascension étant proche, il chanta l'antienne qui commence par ces mots : *O Roi de gloire!* désirant de monter avec Jésus-Christ dans le ciel; et quand il en fut venu à ces paroles : *Ne nous laissez point orphelins*, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Le mercredi des Rogations, les prêtres du monastère l'étant venus voir, il leur distribua de petits présents, suivant la coutume du temps, et les pria de se souvenir de lui à l'autel. Vers le soir, il pria un jeune religieux de lui soutenir la tête, afin qu'il pût se tourner vers son oratoire. Ensuite il dit tout haut : *Gloire soit au Père, au Fils, au Saint-Esprit;* et, après avoir prononcé ces mots, il expira, l'an 735.

PRATIQUE. Aimons à nous instruire, mais rapportons toutes nos connaissances à la piété et à la charité. Toute autre vue n'est que vanité.

PRIÈRE. Seigneur, que la méditation de vos Écritures fasse notre plus douce occupation; mais rendez-nous dociles aux interprétations de votre sainte Église, de peur qu'en cherchant la vie dans ces sources sacrées, nous n'y trouvions la mort.

---

30 *mai*. — S. CYRILLE, MARTYR. — III^e^ siècle.

Dieu, qui délie la langue des muets et qui se fait rendre un témoignage éclatant par les personnes les plus faibles, se servit de Cyrille encore enfant pour rendre gloire à son nom devant les

Digitized by Google

tyrans. Il avait un père idolâtre, qui, ne pouvant le porter à invoquer les dieux qu'il adorait, le chassa de chez lui, après l'avoir maltraité. Le juge de Césarée l'ayant appris, ordonna qu'on lui amenât Cyrille. Surpris de ce qu'il prononçait toujours le nom de Jésus, il lui dit, avec douceur et en le caressant, qu'il devait détester ce nom, et ne plus le prononcer. « Mon enfant, dit-il, je te pardonne tes fautes : ton père te recevra chez lui; tu peux jouir de ses biens, pourvu que tu sois sage, et que tu suives ses conseils. » Cyrille répondit : « Je me réjouis de souffrir des reproches pour ce que j'ai fait : Dieu me recevra, et je serai bien mieux avec lui qu'avec mon père. Je renonce volontiers aux biens temporels pour être riche dans le ciel. Je ne crains point la mort, puisqu'elle m'acquerra une meilleure vie. » Comme il parlait ainsi avec un courage qui montrait bien que c'était Dieu qui parlait en lui, le juge le fit lier comme pour le mener à la mort; mais il donna ordre en secret que l'on se contentât de lui faire peur. Cyrille se laissa conduire sans verser une seule larme : on l'approcha d'un grand feu; on le menaça de l'y jeter; mais il ne perdit rien de sa constance. Quand on en eut fait le rapport au juge, il rappela Cyrille, et lui dit : « Mon enfant, tu as vu le feu, tu as vu le glaive; sois assez sage pour rentrer dans la maison de ton père; et tu pourras jouir de ses biens. » Le saint enfant répondit : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler; je ne crains ni le feu, ni l'épée. Je me hâte d'aller à une demeure beaucoup plus désirable, et je soupire après des richesses bien plus solides que celles de mon père; c'est Dieu qui me doit recevoir et récompenser. Hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille à lui plus promptement. » Les assistants fondaient en larmes en l'entendant parler ainsi; mais il leur dit : « Vous devriez vous réjouir, au lieu de pleurer; et loin de chercher à m'attendrir par vos larmes, vous devriez m'encourager et m'exhorter à tout souffrir. Vous ne savez pas quelle est mon espérance. Laissez-moi finir ainsi ma vie temporelle. » Ce fut dans ces sentiments qu'il alla au supplice. Les actes de son martyre, arrivé durant la persécution de Dèce, dans le III^e^ siècle, ne rapportent pas quel genre de supplice on lui fit souffrir.

PRATIQUE. Nous voyons un enfant souhaiter de donner sa vie pour Jésus-Christ, et nous ne voulons pas nous priver pour ce divin Maître du moindre plaisir, du moindre intérêt temporel! Comment pouvons-nous après cela nous dire chrétiens?

PRIÈRE. Vous ne demandez pas, du commun des hommes, Seigneur, qu'ils répandent leur sang pour vous; mais vous leur ordonnez de vous sacrifier leurs passions, toute animosité, tout désir de vengeance : donnez-nous la force d'exécuter ce que vous nous commandez.

Digitized by Google

31 *mai*. — S. LANFRANC, RELIGIEUX, PUIS ARCHEVÊQUE. — XI^e^ siècle.

Lanfranc naquit à Pavie, d'une famille de sénateurs, et son père était au nombre des conservateurs des lois de la ville. Lanfranc le perdit en bas âge, et comme il devait lui succéder dans sa dignité, il quitta Pavie pour aller faire ses études au dehors. Après y avoir donné beaucoup de temps, il revint parfaitement instruit des lettres humaines, mais très-ignorant dans la science du salut. Le désir qu'il avait de s'avancer dans le monde avait occupé tout son esprit, il n'avait pas fait réflexion que l'unique étude importante pour un chrétien est celle de la religion.

Lanfranc, estimé dans sa patrie pour son esprit et ses autres qualités, ne vit point avec indifférence la considération qu'on lui accordait, et il ne cherchait même qu'à l'augmenter. Plein du désir d'étendre sa réputation, il quitta son pays, passa les Alpes, et vint en France, du temps du roi Henri I^er^ et de Guillaume, duc de Normandie, suivi de plusieurs écoliers déjà très-instruits.

Allant à Rouen, et passant sur la fin du jour dans une forêt, il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent, lui lièrent les mains derrière le dos, lui couvrirent les yeux, et le laissèrent en cet état loin du grand chemin, dans des broussailles épaisses. Dans cette extrémité, ne sachant où se diriger, il plaignait son infortune. Quand la nuit fut venue, il voulut chanter les louanges de Dieu, mais ne l'ayant point appris, il ne put se donner cette consolation. Honteux et confus de cette ignorance, il dit avec amertume : « Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude, j'ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi du péril où je suis, et avec votre grâce je règlerai ma vie de telle sorte que je pourrai vous servir. »

Au point du jour, des voyageurs qui passaient le délivrèrent et le remirent dans le chemin. Il les pria de lui enseigner le plus pauvre monastère qui fût dans le pays. Ils lui répondirent qu'ils n'en connaissaient pas de plus pauvre que celui qu'un homme de Dieu bâtissait près de là; et lui en ayant montré le chemin ils se retirèrent. C'était l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Hellouin.

Quand Lanfranc y arriva, il trouva ce bon abbé occupé à bâtir un four de ses propres mains. Celui-ci, ayant appris ce qui l'amenait, ordonna à un de ses moines de donner à Lanfranc le livre

Digitized by Google

de la règle. Lanfranc le lut tout entier, et dit à Hellouin qu'il espérait qu'avec le secours de Dieu il observerait tout ce qu'elle contenait. L'abbé, croyant apercevoir des marques d'une vocation certaine, le reçut au nombre de ses religieux. Lanfranc passa trois ans dans une entière solitude, s'instruisant des devoirs de la vie du cloître. Il parlait à peu de personnes, et était peu connu même dans le monastère. On ne le voyait qu'aux emplois dont on le chargeait, et à l'église; il s'y montrait toujours modeste, recueilli, édifiant par sa piété.

Guillaume, duc de Normandie, étant devenu roi d'Angleterre, voulut faire monter Lanfranc sur le siége de Cantorbéry; mais comme il avait déjà refusé l'archevêché de Rouen, le prince fit assembler un concile de la province de Normandie, dont la résolution fut que Lanfranc accepterait la dignité que le roi d'Angleterre lui proposait. Ce saint religieux en fut fort affligé. Il n'y eut point de raisons qu'il n'employât pour se dispenser de se charger du joug qu'on voulait lui imposer; mais on ne l'écouta point, le roi avait si bien gagné tous ses amis, que chacun lui conseilla de consentir à son élection. Ce fut en lui faisant pratiquer toutes les vertus épiscopales que Dieu acheva de le sanctifier. Il mourut le 28 mai de l'an 1080.

PRATIQUES. 1. Quelle estime peut faire un chrétien des connaissances qui ne le conduisent pas à Dieu? Que sait un savant qui n'a pas appris à l'adorer en esprit et en vérité, et à le prier avec humilité et avec confiance? 2. C'est être vraiment savant que de connaître le danger des dignités et de chercher les moyens d'être toujours humble et petit aux yeux des hommes.

PRIÈRE. Seigneur, faites nous la grâce de ne désirer d'autre science que celle de votre croix et de vos humiliations. Cette science est de tous les états et de toutes les conditions.

1er *juin*. — S. PRIX, ÉVÊQUE DE CLERMONT. — VIIe siècle.

Saint Prix eut le bonheur de naître de parents catholiques et craignant Dieu, du temps du roi Clotaire II. Après avoir fait ses premières études sous les religieux du monastère de Saint-Austremoine, il fut mis sous la direction de S. Genès, alors archidiacre, et depuis évêque de Clermont, qui le fit entrer dans le clergé. Il se distingua tout d'abord par sa modestie, sa charité et son exactitude à remplir tous les devoirs de la religion.

Après la mort de S. Genès, Félix, son successeur, fit Prix supérieur d'un monastère de religieuses. Dieu fit connaître dès lors la sainteté de son serviteur par un miracle qu'il accorda à ses prières

Digitized by Google

pour sauver la vie à un ouvrier qu'on croyait écrasé de la chute d'un pan de muraille. L'éclat de cette action, joint à celui de ses vertus, porta l'évêque Félix à l'ordonner prêtre malgré sa résistance; et, quelques années après, le roi Childéric le nomma à l'évêché de Clermont.

Il gouverna son diocèse en véritable pasteur, et fut le père de tout son peuple. Ses prédications, qui étaient presque continuelles, mais surtout la force de son exemple, portèrent plusieurs personnes de piété à concourir avec lui à fonder des établissements utiles en faveur des pauvres de son diocèse. Entre autres une dame de qualité nommée Claude, qui n'avait qu'une fille, avait laissé quelques fonds en faveur d'un hôpital que le saint évêque avait fait bâtir; mais après la mort de la dame, le patrice Hector, comte de Marseille, homme violent et débauché, accusa Prix de s'être injustement emparé de ses biens. Cette accusation obligea le saint évêque d'aller à la cour, où sa justification fit la condamnation du ravisseur, qui fut puni de mort par ordre du roi.

Cette punition sévère irrita tellement les parents d'Hector, qu'ils résolurent de s'en venger sur la personne de S. Prix, comme s'il en eût été l'auteur. Ayant appris qu'il revenait de la cour, ils apostèrent des soldats pour l'assassiner en chemin. L'évêque était accompagné d'un saint abbé nommé Amarin, qu'il avait miraculeusement guéri d'une fièvre maligne. Les assassins massacrèrent d'abord cet abbé, qu'ils prirent pour l'évêque, et s'en allèrent; mais étant revenus sur leurs pas pour examiner ce qu'ils avaient fait : « Vous vous êtes trompés, reprit S. Prix : c'est moi que vous cherchiez; faites ce qu'il vous plaira. » En même temps, le plus déterminé de la troupe lui plongea son épée dans l'estomac. Le Saint, se sentant frappé à mort, dit à Dieu : « Ne le leur imputez pas, Seigneur, à péché, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. » Il reçut aussitôt un autre coup sur la tête, dont il expira, l'an de Jésus-Christ 674. On massacra en même temps un acolyte nommé Élide, le seul de ses gens qui fût resté auprès de lui.

PRATIQUE. Saint Prix, à l'exemple de Jésus-Christ, prie pour ses propres bourreaux, et nous ne pouvons souffrir les réprimandes, souvent même les avis de ceux qui sont chargés de notre conduite! C'est que nous n'avons pas l'esprit de Jésus-Christ. Demandons-lui la docilité et un cœur vraiment humble.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, d'écouter vos ministres qui nous parlent en votre nom, et de pratiquer ce qu'ils nous disent, conformément aux règles et aux maximes de votre saint Évangile.

Digitized by Google

2 *juin.* — S. POTHIN, ÉVÊQUE ET MARTYR. — IIe siècle.

L'empereur Marc-Aurèle, combattant contre les Quades et plusieurs autres peuples de Germanie, vit son armée près de périr par la soif; mais les soldats chrétiens qui étaient dans ses troupes s'étant mis en prière, il tomba une pluie abondante, qui les désaltéra, eux et leurs chevaux, pendant qu'une grêle horrible, mêlée de foudres, tombait sur les ennemis et les accablait sans nuire aux Romains. Marc-Aurèle, touché de ce miracle, défendit en l'an 175, sous peine de la vie, de rechercher les chrétiens à cause de leur religion. Mais trois ans après, la persécution se ralluma en plusieurs villes avec plus de fureur qu'auparavant, moins par l'autorité du prince ou des magistrats que par des agitations populaires.

La fureur de ces idolâtres contre les chrétiens alla si loin, que ces derniers n'osaient presque plus se montrer. C'est ce qui arriva à Lyon surtout, à Vienne et aux environs. On chassait les chrétiens des bains et des marchés; on voulait les exclure du commerce et de la société civile; partout on les accablait d'outrages, de mauvais traitements et d'injustices; jamais le troupeau de Jésus-Christ ne s'était trouvé exposé à une si violente tempête.

L'Église de Lyon avait alors pour évêque le bienheureux Pothin, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; ainsi il pouvait avoir été disciple de S. Jean, puisqu'il avait quinze ans quand cet apôtre mourut, et qu'il demeurait alors en Asie. Pothin, outre son grand âge, était si faible de corps, qu'à peine il pouvait respirer; mais sa faiblesse était soutenue par la grandeur de son courage et son ardeur pour le martyre. On reconnut bientôt que Dieu ne l'avait conservé jusqu'alors que pour lui en accorder la gloire. Il tomba entre les mains des persécuteurs, qui le traînèrent par les rues, et le firent ensuite porter par des soldats jusqu'au tribunal du gouverneur. Il parut en présence des magistrats de la ville et d'une foule d'idolâtres, qui, croyant voir en sa personne Jésus-Christ même, ne pouvaient contenir la rage et la fureur dont ils étaient animés. Rien ne fut capable d'effrayer Pothin; quoique cassé de vieillesse et épuisé par les maladies, il fit connaître combien il avait l'âme élevée au-dessus des misères et des afflictions terrestres. Quand il eut hautement rendu témoignage à Jésus-Christ, le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des chrétiens : *Quand vous en serez digne,* répondit Pothin, *vous le connaîtrez.* Aussitôt on le tira de tous côtés avec violence, et on le chargea de coups. Ceux qui

Digitized by Google

étaient près du saint vieillard le frappaient des pieds et des mains; ceux qui en étaient plus éloignés lui jetaient tout ce qu'ils pouvaient rencontrer; et tous auraient cru commettre une grande impiété s'ils eussent manqué à insulter l'ennemi de leurs dieux. Ce saint évêque, n'ayant presque plus de vie, fut jeté dans la prison, où il expira deux jours après.

PRATIQUE. Quelque faibles que nous soyons, nous pouvons tout avec Jésus-Christ : ne craignons donc ni les austérités de la pénitence, ni la dureté des persécutions : Jésus-Christ a vaincu le monde.

PRIÈRE. Si vous ne nous soutenez, Seigneur, nous tomberons à chaque pas; mais avec le secours de votre grâce nous surmonterons tous les obstacles qui se trouvent dans le chemin qui conduit à vous.

---

3 *juin.* — Ste CLOTILDE, REINE DE FRANCE. — Ve et VIe siècles.

Clotilde était fille de Chilpéric, et nièce de Gondebaud roi des Bourguignons. Elle était encore fort jeune lorsqu'elle perdit son père, sa mère et deux de ses frères, par la cruauté de cet oncle, qui les fit mourir : il ne l'épargna, avec une sœur aînée qu'elle avait, que parce qu'elles ne pouvaient être redoutables. Il mit l'aînée dans un monastère, et il retint auprès de lui Clotilde, qui, quoique dans une cour arienne, eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique. Sa douceur, sa piété, son esprit et sa beauté la rendirent bientôt l'objet de l'estime universelle. Clovis, roi de France, la demanda en mariage, et l'ayant obtenue, il alla la recevoir à Soissons, où il l'épousa l'an 493.

Clotilde, se voyant aimée de ce prince, qui était encore païen, crut qu'elle devait tâcher d'accomplir ce que dit S. Paul : « que la femme fidèle sanctifie le mari infidèle. » Elle ne fut pas longtemps sans lui parler de religion : et le roi prenait plaisir à l'entendre, parce qu'il l'aimait et qu'elle parlait avec une douceur qui le charmait. Clotilde, qui savait que l'homme ne peut prévenir les moments du Seigneur, et que cependant la prière obtient tout de lui, attendait patiemment et avec confiance qu'il exauçât ses désirs. Ce moment arriva enfin. Les Allemands s'étant répandus du côté de Cologne dans le dessein de fondre sur la France, Clovis résolut de marcher contre eux. En partant, la reine lui dit : « Seigneur, vous allez combattre; songez à vaincre; et pour cet effet invoquez le Dieu des chrétiens. C'est le seul maître de l'univers : il s'appelle le Dieu des armées; si vous le priez avec foi, rien ne pourra vous résister : et lors même que vos ennemis seraient cent fois plus nombreux que vos soldats, vous rempor-

Digitized by Google

terez la victoire. » En effet, le prince, dans le fort de la mêlée, eut recours au Tout-Puissant, qui lui donna la victoire; et, au retour de cette expédition, il embrassa la religion de Jésus-Christ.

Après la mort de Clovis, Clotilde, dégoûtée du monde, se retira à Tours, où elle acheva sa vie dans les prières et la pratique de toutes sortes de vertus. Elle fit voir par sa profonde humilité qu'elle ne pensait plus qu'elle avait été reine et que ses enfants étaient sur le trône. Enfin, devenue infirme et fort âgée, un jour qu'elle faisait sa prière sur le tombeau de S. Martin, elle se releva avec une joie extraordinaire, et dit à tous ceux qui se trouvèrent auprès d'elle : « Mes prières sont exaucées, je mourrai dans trente jours. » Elle appela auprès d'elle ses deux enfants, Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons; et, mêlant dans ses avis la tendresse et l'autorité d'une mère, elle les exhorta à honorer Dieu et à garder ses commandements, à défendre l'Église et à soulager les pauvres, enfin à vivre en paix et en union. Sa santé s'affaiblit de jour en jour; elle ne cessait de répéter des versets de psaumes. Sentant qu'elle allait mourir, elle commanda à ses gens de distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait de bien; mais il lui en restait peu : car elle avait pris soin, pendant qu'elle était en santé, d'envoyer ses richesses au ciel par les mains des malheureux. Elle reçut les derniers sacrements le trentième jour de sa maladie; et après avoir fait publiquement sa profession de foi, elle rendit son âme à Dieu, le 8 juin 545.

PRATIQUES. 1. C'est un des principaux devoirs des personnes mariées de s'exciter mutuellement à mener une vie chrétienne. Peu y pensent, peu seront sauvées. 2. Aucune faute ne peut être impunie. Il faut satisfaire à la justice de Dieu en cette vie ou en l'autre; ainsi, loin de nous attrister des afflictions, regardons-les comme des moyens par lesquels Dieu veut nous sauver en nous châtiant.

PRIÈRE. Seigneur, vos miséricordes sont encore plus grandes que nos fautes, si nous les effaçons par les larmes d'un cœur contrit. Mettez votre charité dans notre cœur, parce que la charité obtient tout.

---

4 *juin.* — S. QUIRIN, ÉVÊQUE ET MARTYR. — IIIe siècle.

La persécution de Dioclétien et de Maximin donna à l'Église une foule de saints martyrs. Quirin, évêque de Siscia, dans la haute Pannonie, fut de ce nombre. Le gouverneur Maxime ayant donné l'ordre qu'on l'arrêtât, le saint évêque se retira aussitôt. Il était déjà hors de la ville quand on le prit. On le conduisit au juge, qui lui demanda où il fuyait. « Je n'ai point fui, répondit Quirin, mais je suivais l'ordre de mon maître; car il est écrit ;

Digitized by Google

Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre. — Qui vous a fait ce commandement? dit Maxime. — C'est Jésus-Christ, celui qui est le seul Dieu véritable, répondit l'évêque. — Quoi! dit le gouverneur, ne sentez-vous pas que celui que vous nommez le vrai Dieu ne peut vous secourir quand vous serez pris, comme vous le voyez maintenant? » Quirin répondit : « Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous; et, en quelque endroit que nous soyons, il peut toujours nous secourir. Il était avec moi quand j'ai été pris, et il y est encore maintenant pour me soutenir et me fortifier; et c'est lui qui me suggèrera les réponses que j'aurai à vous faire. Vos empereurs veulent que des serviteurs de Jésus-Christ sacrifient à vos dieux; le mien me l'a défendu, et je n'honore point les vôtres, parce que ce ne sont point des divinités. » Maxime dit : « Voilà de l'encens, offrez-le à nos dieux, et apprenez ce qu'ils sont, puisque vous l'ignorez. Vous deviendrez bien plus habile, si vous obéissez, et si vous faites ce que je vous dis; mais si je ne puis vous persuader de reconnaître nos dieux, sachez que vous finirez votre vie par une mort terrible. » Quirin répondit : « La mort que vous me promettez m'acquerra une vie éternelle; ainsi j'obéirai toujours à mon Dieu, et non aux lois injustes de vos princes. Je ne regarderai jamais comme des dieux des idoles qui ne sont rien, et je ne brûlerai point de l'encens sur les autels des démons. Je ne respecte que l'autel de mon Dieu, où je lui ai offert plusieurs fois un sacrifice d'agréable odeur. » Maxime dit : « Vous êtes insensé, et votre folie vous causera la mort. Sacrifiez aux dieux. — Non, répliqua Quirin, je ne sacrifie point aux démons; car il est écrit : Les dieux des nations sont des démons, et ceux qui leur offrent des sacrifices périront. » Alors Maxime ordonna qu'on le battît avec des bâtons; et quand on l'eut frappé rudement, il lui dit : « Reconnaissez maintenant combien nos dieux sont puissants, ces dieux à qui ce vaste empire des Romains se fait gloire d'obéir. Faites ce que je vous dis, et je vous ferai prêtre du grand Jupiter. » Quirin répondit : « Je fais maintenant une vraie fonction de prêtre, en m'offrant moi-même en sacrifice au vrai Dieu. » Maxime le fit mener en prison, et ordonna qu'on le chargeât de chaînes jusqu'à ce qu'il devînt plus sage. Le saint évêque répliqua : « Je ne crains point la prison, parce que j'espère que le Seigneur y sera avec moi, lui qui est toujours avec ses vrais serviteurs. »

On le mena chargé de chaînes par toutes les villes qui étaient sur le Danube, jusqu'à ce qu'Amantius, gouverneur de la première Pannonie, à qui il appartenait de le juger définitivement,

Digitized by Google

eût ordonné de le garder à Sabarie. Comme Quirin demeurait inflexible, Amantius lui fit attacher une meule au cou, et le fit jeter dans le fleuve. Au lieu d'aller au fond, il demeura longtemps sur l'eau : ce qui surprit fort le peuple assemblé en foule sur les bords pour voir l'exécution. S. Quirin les exhortait à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourments ni la mort; mais voyant qu'il n'enfonçait point, et craignant de perdre la couronne du martyre, il dit : « Jésus tout-puissant, il n'est pas ordinaire que vous arrêtiez les fleuves, comme vous arrêtâtes le Jourdain, ni que vous fassiez marcher sur les eaux, comme vous fîtes marcher S. Pierre sur la mer : ce peuple a assez vu en moi l'effet de votre puissance; accordez-moi la grâce la plus précieuse, de mourir pour vous, Jésus-Christ mon Dieu. » Après cette prière, il enfonça dans l'eau : son corps fut trouvé à peu de distance. Il mourut le 4 juin de l'an 309.

PRATIQUES. 1. La connaissance de notre faiblesse doit nous faire éviter les persécutions et les afflictions, quand nous le pouvons : la confiance en Dieu doit nous y soutenir, quand elles nous arrivent. 2. Dieu est toujours avec nous, lors même qu'il semble nous abandonner à l'injustice des hommes. Que pouvons-nous craindre sinon de nous séparer de lui par nos péchés? C'est une grande consolation dans les souffrances que de penser qu'elles sont un sacrifice qui plaît infiniment à Dieu, et que nous en sommes les prêtres. Ne perdons pas cet avantage par nos impatiences.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous la patience dans nos souffrances, afin qu'étant unis à votre divin sacrifice, nous méritions d'être offerts avec vous à votre Père.

---

5 *juin.*—S. BONIFACE, ÉV. ET MARTYR. — VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Boniface naquit en Angleterre vers l'an 680. Dès l'âge de quatre à cinq ans, il prenait plaisir à entendre parler de Dieu et des choses célestes, et il demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Quelques missionnaires évangéliques, étant venus loger chez son père, parurent envoyés par la Providence pour satisfaire ses désirs. Ce fut d'eux qu'il apprit que pour acquérir le salut éternel il faut renoncer à soi-même et suivre Jésus-Christ. Ils lui parlèrent apparemment de quitter le monde et de se retirer dans un monastère; car il en forma dès lors le dessein, et il en parla à son père, qui, après quelque résistance, crut devoir y consentir.

Le saint enfant oublia si bien la maison de son père et la connaissance de ses proches, qu'il crut n'avoir plus d'autres parents que ceux que venait de lui procurer son adoption spirituelle. On le vit croître au milieu de ceux-ci en sagesse et en vertu d'une manière très-sensible; et il sut si bien allier la vie religieuse avec

Digitized by Google

l'application aux sciences, que ces études n'apportèrent aucun obstacle à ses progrès dans la perfection religieuse. Il obéissait exactement à ses supérieurs, s'exerçait au travail des mains, et s'acquittait à son tour des divers offices du cloître, selon la règle de Saint-Benoît. Son abbé le fit ordonner prêtre à l'âge de trente ans, vers 710, après quoi il commença avec un grand zèle à instruire les peuples et à travailler au salut des âmes.

Vers l'an 713, le pape Grégoire II le fit évêque, et l'envoya en Allemagne pour y porter la lumière de l'Évangile. Partout il se conduisit en digne ministre de Jésus-Christ, et il convertit un grand nombre d'idolâtres.

Le saint missionnaire avait toujours la pensée de la mort présente à ses yeux; et comme il se préparait à passer en Frise, il fit mettre dans son bagage un linge pour l'ensevelir, et le traité de S. Ambroise *de l'Utilité de la mort*. Il convertit et baptisa plusieurs milliers de païens, abattit des temples consacrés aux idoles, et éleva des églises au vrai Dieu. Il avait marqué un jour pour confirmer ceux qu'il avait baptisés. Le jour venu, on vit paraître dès le matin, sur le bord d'une rivière, non pas ceux qu'il attendait, mais une troupe de païens furieux et armés de lances, qui fondirent sur les tentes du saint évêque. Ses serviteurs sortirent pour les repousser à main armée; mais Boniface, ayant entendu le bruit, appela son clergé; et, prenant les reliques qu'il portait toujours avec lui, il sortit de sa tente, et dit à ses gens : « Mes enfants, cessez de combattre, l'Écriture nous dit de ne pas rendre le mal pour le mal : le jour que j'attends depuis longtemps est venu; espérez en Dieu, et il sauvera nos âmes. » Ensuite il exhorta ceux qui l'accompagnaient à se préparer courageusement au martyre.

En même temps les païens les attaquèrent avec furie, et les tuèrent tous; puis ils pillèrent le camp, et emportèrent des coffres pleins de livres, et les châsses des reliques, croyant y trouver de l'or et de l'argent. Dans cette pensée, quand ils furent au partage, ils se querellèrent, et plusieurs furent tués. Ceux qui restèrent coururent aux coffres, espérant y trouver au moins de quoi satisfaire leur cupidité; mais n'y trouvant que des livres, ils les dispersèrent de côté et d'autre. Le martyre de S. Boniface arriva le 5 juin de l'an de Jésus-Christ 755. Les compagnons de son martyre étaient au nombre de cinquante-deux. Le corps du Saint a été transféré dans l'abbaye de Fulde.

PRATIQUES. 1. Tout le monde n'est pas appelé à aller prêcher l'Évangile; mais nous sommes tous obligés de vivre selon l'Évangile. C'est une manière de l'annon-

Digitized by Google

cer dont rien ne peut nous dispenser. 2. Si l'on avait un peu de zèle lorsqu'on manque d'instruction, on s'unirait avec des personnes de bonne volonté pour lire ensemble le saint Évangile, et pour s'animer mutuellement à pratiquer ce qu'on aurait lu.

PRIÈRE. Seigneur, que votre saint Évangile soit tellement gravé dans notre cœur, que toutes nos actions en soient une représentation continuelle, et qu'elles le fassent aimer et respecter de ceux mêmes qui n'ont pas le bonheur de le connaître.

---

6 *juin*. — S. NORBERT, FONDATEUR DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS, PUIS ARCHEVÊQUE. — XII^e^ SIÈCLE.

Norbert, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, naquit à Santen, dans le pays de Clèves, vers l'an 1085. Après avoir fait ses études, il passa à la cour de l'empereur Henri, dont il était parent. Son esprit, ses richesses, sa libéralité, et surtout son humeur enjouée, lui firent trouver de terribles écueils : il n'était occupé que de son ambition et de son plaisir, et la vie future lui semblait un songe; quoiqu'il fût pourvu d'un canonicat à Senten, et que même il eût reçu le sous-diaconat, il n'en était pas pour cela plus régulier; mais le Seigneur, qui en voulait faire un vase d'élection, rompit enfin le fil de son iniquité.

Un jour qu'il passait dans une prairie, bien monté, richement habillé, suivi d'un valet, il survint un orage. Son valet lui cria de retourner sur ses pas, et aussitôt la foudre, tombant aux pieds de son cheval, ouvrit la terre à une grande profondeur, et il en sortit une odeur de soufre insupportable. Norbert fut si effrayé, qu'il tomba à la renverse et demeura plus d'une heure sans connaissance. Enfin, ses forces étant revenues, il se releva; et, sortant comme d'un profond sommeil, il dit en lui-même : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Il crut entendre alors une voix qui lui répondit : « Quitte le mal, et fais le bien; cherche la paix et poursuis-la jusqu'à ce que tu l'aies trouvée. » Il retourna sur ses pas, résolu de se convertir. D'abord il ne voulut rien changer à son extérieur : il se contenta de s'interdir tout ce qui était criminel, et prit sous ses riches habits un rude cilice pour s'accoutumer peu à peu aux mortifications corporelles. Il travaillait tous les jours à se combattre lui-même intérieurement : l'amour de Dieu croissait de plus en plus dans son cœur, et se rendait le maître d'un lieu où la cupidité avait auparavant régné avec tant d'empire. Alors il quitta la cour pour se livrer sans obstacle aux exercices de la plus haute pénitence.

Deux ans après, il fut ordonné diacre et prêtre en un même jour par l'archevêque de Cologne, qui était persuadé qu'en raison

Digitized by Google

de sa ferveur on pouvait le dispenser de suivre les règles. Norbert vendit son bien, et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent. Affranchi par là de ce qui aurait pu l'attacher à son pays, il se rendit à pied auprès du pape Gélase II, qui était alors à Saint-Gilles en Languedoc. Il se prosterna aux pieds du souverain Pontife, et lui fit une confession générale de sa vie, le priant de l'absoudre de ses péchés ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignait d'être tombé pour avoir reçu le diaconat et la prêtrise avant le temps prescrit par les canons, et s'offrant de faire telle pénitence qu'il voudrait lui imposer. Le pape se rendit à ses vœux, et l'autorisa à prêcher l'Évangile partout où il le jugerait à propos.

Quoiqu'on fût au milieu de l'hiver, Norbert commença aussitôt ses travaux apostoliques, souffrant avec joie les rigueurs du froid, et observant un carême perpétuel, excepté le dimanche. Il fit dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, le Hainaut, le Brabant, etc., des missions qui produisirent des fruits abondants.

Ayant appris que le pape Calixte tenait un concile à Reims, il y vint nu-pieds, et pria le pape de lui accorder la confirmation de ses pouvoirs. Calixte lui accorda ce qu'il souhaitait, l'exhorta à modérer la rigueur de sa pénitence, et pria l'évêque de Laon d'en prendre soin. L'évêque l'emmena donc à Laon après la fin du concile, le retint le reste de l'hiver, tâchant de rétablir son corps, exténué par le jeûne et par le froid. Comme Norbert avait déclaré qu'il cherchait la solitude, le prélat, qui voulait le retenir dans son diocèse, le conduisit en divers lieux pour voir si quelqu'un lui conviendrait. La vallée déserte de Prémontré lui plut, parce qu'elle était très-solitaire. Ses prédications et la sainteté de sa vie lui attirèrent bientôt des disciples; en peu de temps quarante ecclésiastiques se furent joints à lui, sans compter les laïques. Tels furent les commencements de l'ordre des Prémontrés. L'esprit de ces premiers disciples de Norbert était de mener une vie pauvre et pénitente. Il n'y avait point de travail si bas qu'ils dédaignassent; leur silence était continuel; ils jeûnaient en tout temps, et ne faisaient qu'un repas par jour. Cette vie religieuse, soutenue des prédications de Norbert, augmenta considérablement le nombre de ceux qui se consacraient à Dieu sous sa conduite; et l'on fonda plusieurs monastères du même ordre en différents lieux.

L'an 1126, Norbert résolut de passer en Allemagne. Étant arrivé à Spire, il y trouva des députés du clergé et du peuple de Magdebourg, assemblés devant le roi Lothaire pour élire un archevêque. On l'appela pour prêcher, et donner aussi son avis sur

Digitized by Google

l'élection qu'on allait faire. Le choix tomba sur lui-même. Toute l'assemblée étendit les mains, et s'écria, en le montrant et le saisissant : *Voici notre père et notre pasteur.* On l'enleva malgré lui, et le roi ayant approuvé cette élection, on mena le Saint à Magdebourg, d'où on vint au-devant de lui avec de grandes acclamations de joie. Il suivit nu-pieds la procession, qui le conduisit à l'église et de là à son palais; mais il était vêtu si pauvrement, que le portier lui en refusa l'entrée, et lui dit en le repoussant : « Il y a longtemps que les autres pauvres sont entrés; pourquoi incommodes-tu ces seigneurs? » Ceux qui le suivaient crièrent au portier : « C'est notre évêque. » Mais le Saint lui dit : « Mon frère, vous me connaissez mieux que tous ceux qui m'ont élevé à une si haute dignité. »

Il remplit parfaitement les devoirs d'un évêque qui aime son peuple, et qui en veut faire un peuple de saints. Il réforma aussi le clergé; mais il se fit des ennemis. « Pourquoi, disaient quelques-uns, avons-nous appelé cet étranger, dont les mœurs sont si contraires aux nôtres? » Ils le chargeaient d'injures, et le décriaient sans cesse; plusieurs fois même on tenta de l'assassiner. Comme tous les gens de bien manifestaient hautement l'horreur que leur inspiraient de telles actions, Norbert leur dit : « Doit-on s'étonner que le démon, ayant attenté à la vie de notre divin chef, attente aussi à celle de ses membres? » Il pardonna à ceux qui avaient attenté à ses jours. Enfin, après une maladie de quatre mois, Norbert alla recevoir de Dieu la récompense éternelle de ses travaux, l'an de Jésus-Christ 1134, dans la huitième année de son épiscopat, et la cinquante-troisième de son âge.

PRATIQUES. 1. Le premier pas d'une conversion sincère est l'humilité de cœur avec la disposition d'exécuter en toutes choses ce que Dieu demandera de nous. 2. Ne prêchons pas la pénitence, si nous n'en avons reçu le pouvoir; mais pratiquons-la : tout nous y oblige.

PRIÈRE. Nous reconnaissons, ô mon Dieu, que nous ne pouvons apaiser votre colère que par une véritable pénitence : regardez-nous d'un œil de bonté, nous serons bientôt contrits de vous avoir offensé.

---

6 *juin.*—S. CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.—VII^e^ siècle.

S. Claude illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne, connue depuis sous le nom de Franche-Comté. Il naquit à Salins, vers l'an 603. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il devint le modèle et l'oracle de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de cette ville, il fut élu pour lui succéder; mais la crainte des obligations attachées à l'épis-

Digitized by Google

copat le porta à prendre la fuite et à se cacher. On le découvrit, et on le força de se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son Église, avec le zèle et la vigilance d'un véritable pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère de Saint-Oyend, sur le mont Jou, et y prit l'habit. On l'obligea ensuite de le gouverner en qualité d'abbé. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique lui firent donner les surnoms d'*Antoine* et de *Pacôme*. On comparait ses moines à ceux de l'ancienne Égypte. Il mourut en 696, et fut enterré dans l'église de l'abbaye de Condat ou de Saint-Oyend, aujourd'hui Saint-Claude, érigée en évêché par Benoît XIV. Son corps fut découvert en 1243, et on le renferma dans une châsse d'argent. Le pèlerinage qui se faisait à la châsse de S. Claude était un des plus célèbres de la France. On s'y rendait aussi, avec une grande affluence, de la Suisse et de la Savoie. Trois fois le jour les fidèles pouvaient baiser les pieds du Saint, qu'on exposait nus à la vénération publique. Ce corps précieux s'était conservé dans son intégrité lorsqu'il fut brûlé en 1793.

PRATIQUE. Si nous voulons assurer notre salut, fuyons les honneurs, et vivons dans la retraite.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, de mener une vie humble et retirée, et de suivre constamment vos voies, afin que nous puissions être admis dans la céleste patrie lorsqu'il vous plaira de nous retirer de ce monde.

---

7 *juin*. — S. ROBERT, ABBÉ. — XI^e^ siècle.

Robert naquit à York, en Angleterre, vers la fin du XI^e^ siècle. Dieu jeta sur lui de bonne heure des regards de miséricorde; méprisant tous les amusements qui plaisent aux enfants, il ne connaissait point d'autre plaisir que l'étude et les exercices de piété. Il aimait à prier, à lire des livres saints, à demeurer seul et à s'occuper sérieusement. Lorsqu'il fut avancé en âge, il fut fait prêtre et curé d'une paroisse du diocèse d'York; mais l'amour qu'il avait pour la solitude, et le désir de s'occuper uniquement du soin de son salut, l'ayant porté à quitter cette cure, il prit l'habit de religieux dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Le bienheureux Richard, édifié de la fidélité constante avec laquelle il voyait marcher Robert dans la voie de Dieu, le choisit, cinq ans après sa profession, pour abbé du monastère de Newminster. Cette dignité fut pour Robert un nouveau sujet de faire de plus grands progrès dans la piété, et de s'élever à un plus haut

Digitized by Google

degré de perfection; car il savait qu'il devait s'efforcer de paraître à la tête de ses frères plus encore par l'éminence de ses vertus que par le rang qu'il tenait parmi eux. Il sortait toujours de table avec la faim; et durant le carême il ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau.

Un jour, se trouvant dégoûté et ne pouvant manger ce qu'on lui avait servi à table, il demanda du pain d'avoine avec un peu de beurre, sorte de pain que les religieux mangeaient très-rarement, parce qu'ils le trouvaient encore trop succulent. On lui en apporta; mais ce saint homme, s'accusant de sensualité, ne voulut pas le manger, de peur, disait-il, d'affaiblir l'esprit de pénitence dans lui-même ou dans ses religieux.

Il trouvait tant d'attrait dans la prière, et surtout dans les psaumes, qu'il lisait tous les jours le Psautier tout entier, outre la récitation régulière de l'office.

Il recommandait sans cesse à Dieu ceux qui étaient confiés à ses soins, et priait jour et nuit pour leur persévérance dans le bien. Il tremblait lorsque, pensant au petit nombre des élus, il faisait réflexion que plusieurs de ceux qu'il conduisait auraient peut-être le malheur d'en être exclus.

Robert était lié très-étroitement avec un saint homme de son pays, nommé Godéric. Il le visitait souvent pour s'entretenir avec lui de l'importante affaire du salut, et ils s'animaient l'un l'autre à avancer dans la vertu, et à servir chaque jour Jésus-Christ avec plus de sainteté et de perfection. Robert fut appelé à jouir de la récompense de ses travaux l'an 1159.

PRATIQUE. Ceux qui sont élevés au-dessus des autres doivent leur apprendre par leur propre exemple à s'acquitter de leurs devoirs avec une grande exactitude. Les pères et mères, les maîtres et maîtresses, ne peuvent trop s'attacher à donner le bon exemple à leurs enfants, ouvriers et domestiques.

PRIÈRE. Que votre volonté sainte soit notre nourriture, Seigneur; que votre amour et le désir de vous plaire dirigent tout nos pas.

---

8 *juin*. — S. CLOU, ÉVÊQUE DE METZ. — VII^e^ siècle.

S. Clou était fils de S. Arnoul, qui, après avoir été premier ministre de Clotaire II, avait renoncé au monde, et était devenu évêque de Metz. Un père si rempli de piété ne pouvait manquer de donner une éducation chrétienne à son fils. Clou fit espérer dès ses plus tendres années qu'il serait héritier de toutes les vertus d'Arnoul. Il ne se liait qu'avec les jeunes gens en qui il remarquait un grand amour du bien. Il ne méprisait personne; mais il

Digitized by Google

croyait avec raison qu'il était obligé de fuir ceux dont les mœurs auraient pu corrompre ou même altérer la pureté des siennes; et il aurait voulu que tous fussent amis de Dieu, afin d'être lui-même ami de tous.

On ne sait s'il fut engagé dans le mariage : on sait seulement qu'il posséda des emplois très-honorables à la cour de Dagobert Ier et de Sigebert II, et qu'il se conduisait en tout avec beaucoup d'intégrité, s'efforçant de demeurer toujours aussi fidèle à Dieu qu'il l'était à son prince. Il soupirait après un état où la piété se nourrit et se conserve ordinairement bien mieux qu'au milieu du siècle et des affaires temporelles; mais Dieu, qui voulait qu'il servît encore d'exemple aux autres courtisans, et qu'il leur apprît qu'on peut être véritablement chrétien dans les charges les plus élevées, ne lui permit pas de suivre ses premiers mouvements.

Le roi Sigebert étant mort l'an 655, Dagobert, son fils, fut fait clerc malgré lui, et relégué en Irlande. Cette révolution convainquit Clou de plus en plus de ce qu'il sentait depuis longtemps, que tout est vanité sur la terre, excepté d'aimer Dieu, et que cet amour est le seul bien que la violence des hommes ne puisse nous arracher. Son dégoût pour la cour croissait de jour en jour, et il pensait sérieusement à s'en retirer, lorsque la Providence l'éleva sur le siége de Metz. A la première proposition qu'on lui en fit, Clou fut saisi de frayeur; il espérait achever ses jours loin du monde, uniquement occupé de Dieu, et l'épiscopat lui parut un fardeau trop pesant; mais ces réflexions furent inutiles; on l'obligea d'accepter la charge pastorale, et l'on vit bientôt, par la sainteté et le zèle du pasteur, que l'esprit de Dieu avait présidé au choix du peuple.

Il commença par visiter son diocèse, afin de corriger les abus, de réprimer les désordres, et d'établir partout la régularité et la vertu. Libéral envers les pauvres, il se réduisait à l'indigence afin que chacun eût le nécessaire. Il prêchait assidûment, et comme un homme qui aurait toujours été dans les fonctions du ministère : c'était au pied de la croix qu'il puisait sa science et son éloquence. Il marcha fidèlement sur les traces de saint Arnoul son père, et fut comme lui plein d'amour pour son peuple, l'appui des faibles, le protecteur des veuves et des orphelins, l'exemple de son troupeau, le modèle du clergé, et infatigable dans le travail.

Le saint prélat gouverna l'Église de Metz pendant quarante ans. Il regarda la paix dont il jouit durant son pontificat comme un moyen que Dieu lui donnait de travailler plus facilement au

Digitized by Google

salut de son peuple et au sien propre; et l'on peut dire que ce fut là l'unique objet de ses travaux comme de ses désirs. Il mourut à Metz vers l'an 696, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, plein de jours, de vertus et de sainteté.

PRATIQUES. 1. On ne peut trop éviter les mauvaises compagnies. Les pères et les mères ne peuvent y apporter trop d'attention par rapport à leurs enfants, ni les maîtres et les maîtresses par rapport aux enfants qui leur sont confiés. 2. Regardons comme une marque de la miséricorde de Dieu sur nous que quelque événement nous engage à nous séparer du monde, et à mener une vie plus simple et plus chrétienne.

PRIÈRE. Seigneur, rompez les liens qui seraient capables de nous attacher au siècle. Vous nous avez créés pour vous : que nous ne soyons occupés que de vous.

---

9 *juin*. — S. JULIEN, SOLITAIRE. — IVe siècle.

S. Julien, dont la Vie a été écrite par S. Éphrem, diacre de l'Église d'Édesse, en Mésopotamie, était originaire d'Occident. Ayant été emmené en Orient, il fut vendu comme esclave, et fut acheté par un maître qui le fit beaucoup souffrir. Il gémissait dans son esclavage, livré à ses passions et à tous les désordres dont sont capables ceux qui ne sont pas à Dieu, lorsque le Seigneur le prévint de ses miséricordes, et permit qu'il reçût la lumière de l'Évangile. Cette heureuse délivrance fut suivie de la mort de son maître, ce qui lui donna lieu de passer sous le joug aimable de Jésus-Christ et d'embrasser la vie monastique.

L'amour de Dieu, qui dominait dans le cœur de Julien, le rendit un modèle de toutes sortes de vertus. « Il ne fit pas, dit S. Éphrem, comme quelques-uns de ceux qui, après avoir renoncé au monde, vivent dans la tiédeur et l'oisiveté, tombent insensiblement dans l'oubli des commandements de Dieu, s'abandonnant à leurs passions, et dont le cœur devient la demeure des démons, sous un extérieur de religion, en quoi ils font consister toute leur piété. » Julien, qui savait que pour vaincre l'ennemi de notre salut il faut le combattre sans cesse, se retirait dans sa cellule, autant que le lui permettaient les exercices de la communauté, pour pleurer ses fautes passées, et chercher dans le silence et la mortification des sens des armes propres à faire mourir en lui toutes les passions. Il visitait quelquefois S. Éphrem pour s'édifier de ses vertus, et lui demander des avis. Le saint diacre à son tour allait voir Julien pour sa propre édification. « Sa conversation, dit S. Éphrem, m'était très-utile; et je voyais avec admiration les lumières extraordinaires que Dieu avait données à cet homme barbare et grossier aux yeux du monde. »

Digitized by Google

Quoique Julien fût très-robuste, ses grandes austérités l'avaient singulièrement affaibli. Il s'était fait dans sa cellule une espèce de tombeau où il se retirait pour prier. Il travaillait des mains, et il s'occupait à faire des voiles de vaisseau. Il pleurait beaucoup ses péchés, et lorsqu'il pensait à la rigueur des jugements de Dieu, ce qui arrivait très-fréquemment, il se regardait sans cesse comme ces criminels destinés à la mort qui attendent à chaque instant l'arrivée de leur juge. Le souvenir de sa vie passée le tenait dans une profonde humilité, qui paraissait dans ses paroles comme dans son extérieur. Il aimait beaucoup la pauvreté. « En effet, dit S. Éphrem, un moine qui aime l'argent, qui possède quelque chose, court grand risque de devenir la proie des démons. »

Il eut beaucoup à souffrir de la part de quelques moines tièdes et négligents dans leurs exercices; mais il s'estima heureux de pouvoir racheter ses péchés par quelque satisfaction, et de pratiquer la patience, la douceur et la charité. Assidu à l'office divin, on l'y voyait immobile comme s'il eût été devant le tribunal du souverain Juge. Après avoir passé plus de vingt-cinq ans dans son monastère, où Dieu le purifia par les persécutions, l'obéissance et les travaux de la pénitence, il alla recevoir l'immortalité, vers l'an de Jésus-Christ 370.

PRATIQUES. 1. Ne nous contentons pas de l'extérieur de la piété : Dieu est esprit; il veut être adoré en esprit et en vérité. 2. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. Combien de péchés le désir d'être riche ne fait-il pas commettre!

PRIÈRE. Soyez notre seul trésor, ô mon Dieu! Que peut-il nous manquer si nous sommes entièrement à vous?

---

10 *juin*. — Ste MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE. — XIe siècle.

Marguerite était fille d'Édouard IV, roi d'Angleterre, et petite-nièce de S. Édouard, que l'Église honore le 5 janvier. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser les vanités du monde et à renoncer à tout ce que le siècle a de flatteur : elle ne cherchait qu'à plaire à Dieu, et passait les journées entières dans les exercices de piété. Elle fut mariée à Malcolm, roi d'Écosse, l'an 1070, étant âgée de vingt-quatre ans. Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des rois, la rendit maîtresse de celui de Malcolm, pour le porter à faire régner la justice et à rendre la religion florissante dans ses États. Elle se fit toujours un plaisir d'avoir pour lui la soumission et la complaisance qu'il pouvait souhaiter.

L'exactitude avec laquelle elle s'acquitta de ce qu'elle devait à

Digitized by Google

ses enfants est un modèle parfait pour toutes les mères chrétiennes. Elle ne souffrit pas qu'on les élevât dans la vanité, le luxe et les délices dont on a coutume d'entretenir ceux qui naissent dans la pourpre. Elle leur inspira de bonne heure l'amour de la vertu, l'indifférence pour le monde, la piété envers Dieu, la crainte de ses jugements et la haine du péché. Souvent elle les faisait amener en sa présence par leurs gouverneurs, et les instruisait elle-même des principes de la foi et de leurs devoirs, joignant ordinairement à ses instructions des prières ardentes, et répandant devant Dieu des larmes abondantes, pour le conjurer de vouloir bien leur faire goûter ce qu'elle leur disait, et de conserver leur innocence. De son côté, elle tâchait d'aller au-devant de tout ce qu'elle croyait capable de les corrompre, et elle veillait autant sur ceux qui les approchaient que sur ses enfants mêmes.

Sa charité et sa tendresse pour les pauvres et les malheureux n'avaient point de bornes. Les biens dont elle avait la disposition ne suffisant pas ordinairement à ses libéralités, elle y employait souvent des sommes que le roi réservait pour d'autres usages. Elle ne sortait guère de son palais qu'elle ne fût environnée de pauvres veuves, d'orphelins et d'indigents qui accouraient à elle comme à leur mère commune : jamais elle ne les renvoyait sans assistance ou sans consolation.

Les occupations du dehors ne furent jamais capables de faire diversion à l'ouvrage intérieur de sa sanctification particulière ; elle tâchait de demeurer toujours unie à Dieu par la prière. Les longues veilles, la liberté d'esprit que lui donnaient les jeûnes fréquents et le retranchement de tous les amusements que les grands ont coutume de prendre, lui laissaient plusieurs heures par jour pour vaquer aux exercices de la dévotion. Toutes les nuits elle se levait pour aller à l'église, à l'office de matines.

Au milieu des mets dont la table du roi était couverte, elle gardait une sobriété si grande, qu'elle se levait toujours sans avoir satisfait son appétit. Quoique toute l'année fût pour elle un temps de jeûne presque continuel, elle faisait avant Noël un carême rigoureux de quarante jours, semblable à celui qui précède la fête de Pâques. Ses austérités lui causèrent des maux d'estomac et plusieurs autres infirmités. Les médecins ne manquèrent pas de lui représenter qu'elle devait mener un genre de vie moins sévère ; mais rien ne fut capable de lui faire modérer la rigueur de sa pénitence.

Comme la diminution de ses forces l'avertissait que sa mort approchait, elle s'y disposa avec un soin particulier. Elle fit une con-

Digitized by Google

fession générale, mais avec une douleur si vive, que la parole lui manqua plusieurs fois. Dieu acheva de la purifier par de longues souffrances; pendant plus de six mois elle fut dans une telle langueur, qu'elle ne put se lever que rarement. Elle mourut le 16 de novembre 1094, âgée de quarante-sept ans.

PRATIQUES. 1. Ceux qui sont élevés en dignité ne peuvent s'estimer heureux qu'autant qu'ils contribuent à soutenir la piété et la justice. 2. Comment résister aux tentations auxquelles nous sommes exposés continuellement, si nous ne demandons sans cesse le secours de Dieu par la prière? Si nous sentons bien nos dangers et nos maux, nous saurons bien trouver les moyens de prier.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous l'esprit de prière, afin que, comme nous ne pouvons rien sans vous, nous vous demandions le secours de votre grâce, avec laquelle nous pouvons tout.

---

11 *juin.* — S. BARNABÉ, APÔTRE. — Ier siècle.

S. Barnabé s'appelait José ou Joseph. Il était de la tribu de Lévi, quoique sa famille fût établie dans l'île de Chypre. Son bien consistait en une terre qu'il vendit après l'ascension de Notre-Seigneur, et dont il mit l'argent aux pieds des Apôtres. Trois ans après sa conversion, S. Paul étant venu à Jérusalem, S. Barnabé, qui le connaissait particulièrement, le présenta à S. Pierre et à S. Jacques. Tel fut le poids de sa recommandation, que le premier le reçut, et le garda quinze jours dans sa maison.

L'Église de Jérusalem, ayant su les progrès que l'Évangile faisait dans Antioche, y envoya S. Barnabé, qui vit avec joie les merveilles que la grâce de Dieu y avait opérées dans les cœurs.

Il exhorta ces nouveaux fidèles à persévérer dans le service du Seigneur avec un cœur pur et sincère : ses instructions et ses vertus contribuèrent beaucoup à en augmenter le nombre. Le concile des Apôtres lui donna cette louange, qu'il avait livré son âme pour le nom de Jésus-Christ. Il alla ensuite à Tarse pour chercher S. Paul, et il l'amena à Antioche, où ils demeurèrent un an entier, et firent encore connaître la vérité à un grand nombre de personnes : ce fut là que les disciples commencèrent à être appelés chrétiens. Ils allèrent ensuite à Jérusalem pour y porter les aumônes des fidèles d'Antioche, où ils retournèrent ensuite, emmenant avec eux Jean, surnommé Marc.

Pendant qu'ils y étaient, le Saint-Esprit ordonna qu'on les séparât (1), et qu'on les consacrât tous deux pour la fonction qu'il leur avait destinée, c'est-à-dire, pour être Apôtres des gentils.

(1) Le mot *séparer* signifie ici la même chose que mettre à part pour exercer les fonctions sacrées, que tirer de toute occupation qui n'a pas la gloire de Dieu pour objet.

Digitized by Google

Suivant l'ordre du Saint-Esprit, après le jeûne et les prières, S. Barnabé et S. Paul reçurent l'imposition des mains : ils partirent ensuite d'Antioche pour aller prêcher, et menèrent avec eux Jean-Marc pour les servir. Quoique S. Barnabé eût été appelé à la foi avant S. Paul, qu'il lui eût servi comme de père en le présentant aux Apôtres, qu'il passât pour être le premier des docteurs d'Antioche, et S. Paul pour le dernier, on voit cependant que S. Barnabé cède toujours à S. Paul quand il s'agit de parler; et l'on doit en cela admirer son humilité et son éloignement de toute distinction, pour ne considérer que ce qui était utile au bien de l'Église.

Il accompagna S. Paul dans les courses qu'il fit pour aller prêcher l'Évangile, et il exposa souvent sa vie comme lui dans ce pénible ministère. Il fut envoyé d'Antioche à Jérusalem avec S. Paul, et s'y trouva au concile des Apôtres. Les deux Saints furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du merveilleux succès de leurs travaux parmi les gentils.

S. Paul voulant ensuite visiter avec S. Barnabé les églises qu'ils avaient fondées, celui-ci souhaita que Jean-Marc vînt avec eux. S. Paul ne put y consentir, parce que Jean avait précédemment donné des preuves de son peu de courage. S. Barnabé, ayant pris Jean-Marc avec lui, s'en alla en Chypre. C'est tout ce qu'on peut dire de certain sur ce Saint. On croit qu'il a terminé sa vie par le martyre, dans cette île, où son corps a été trouvé.

PRATIQUES. 1. Procurons à nos amis la connaissance des gens de bien et de ceux qui peuvent les aider dans la grande affaire du salut. 2. Si l'on ne donnait le nom de chrétiens qu'à ceux qui sont disciples de Jésus-Christ, il y en aurait aujourd'hui bien peu qui le porteraient. Efforçons-nous de mériter un nom si respectable, et craignons de le déshonorer par des actions indignes des disciples de Jésus-Christ.

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui avez vous-même choisi vos Apôtres, afin que nous eussions plus de respect pour ce qu'ils nous annonceraient de votre part : faites-nous la grâce de croire tout ce qu'ils nous ont enseigné, et d'imiter ce qu'ils ont pratiqué.

---

12 *juin*. — S. ONUPHRE, ERMITE. — IV^e^ siècle.

Onuphre était un de ces solitaires cachés dans les déserts de la Thébaïde, qui, du temps des empereurs Constance et Valens, combattaient dans la retraite, par la prière et les travaux de la pénitence, pour la foi de l'Église, attaquée par les ariens et défendue par S. Athanase. Il avait commencé les épreuves de la vie spirituelle dans une communauté religieuse où l'on observait exactement la loi de Dieu : on y était uni par les liens d'une cha-

Digitized by Google

rité si parfaite, que tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme; on n'y rompait le silence que pour s'instruire et s'édifier les uns les autres. Onuphre, qui avait été reçu tout jeune dans cette sainte maison, entendit un jour ses frères discourir sur la différence qui se trouve entre la vie des religieux et celle des solitaires, et voyant qu'on y donnait la préférence à la vie solitaire comme plus parfaite, il conçut un désir ardent de l'embrasser, surtout depuis qu'il sut que c'était celle qu'avaient menée le prophète Élie et S. Jean-Baptiste.

Résolu de se former sur ces grands modèles, il fit secrètement sa provision pour quatre à cinq jours; et sortant la nuit de son monastère, sans communiquer son dessein à personne, il prit sa route vers le midi, et s'enfonça dans les montagnes. A peine avait-il fait une journée de chemin, que, se trouvant seul dans un désert, il fut ébloui par une vision; saisi de frayeur, il ne pensait plus qu'à retourner à son monastère; mais, rassuré par la confiance qu'il avait que Dieu même était l'auteur de sa résolution, et qu'il avait pour guide le Saint-Esprit, il continua de marcher. Enfin il trouva une cellule occupée par un solitaire que son grand âge rendait vénérable. Il demeura près de lui pendant quelques jours pour s'accoutumer à ce nouveau genre de vie, et le saint vieillard, le voyant assez préparé, lui dit qu'il allait le mener au lieu que Dieu lui avait destiné. Onuphre le suivit, et au bout de quatre jours ils arrivèrent dans un désert affreux, entouré de montagnes, sous l'une desquelles ils trouvèrent un antre où ils s'arrêtèrent. Le vieillard resta un mois avec lui; et l'ayant recommandé à Dieu, il s'en retourna dans sa cellule. Depuis ils ne se voyaient qu'une seule fois dans l'année.

Dans les premiers temps, Onuphre eut beaucoup à souffrir de ses passions, et ce ne fut que par la prière et la mortification qu'il surmonta les tentations. Il ne vivait que de racines et de dattes, qu'il trouvait à quelque distance de sa retraite. Ses austérités le défigurèrent de telle sorte, que, quand Paphnuce, auteur de sa Vie, l'aperçut pour la première fois, il ne savait s'il voyait un homme ou quelque animal d'une espèce extraordinaire.

Paphnuce, s'étant familiarisé avec lui, le pressa si instamment de lui raconter comment Dieu l'avait fait arriver à l'état de perfection où il le voyait, que le saint solitaire ne put lui refuser cette satisfaction. Il apprit qu'il y avait près de soixante ans qu'il vivait dans ce désert; que, pendant ce long espace de temps, il n'avait vu d'autre homme que lui et le vieillard dont Dieu s'était servi pour l'y conduire. Il ne fut pas moins édifié des discours admi-

Digitized by Google

rables qu'il lui tint sur la conduite de Dieu à l'égard des hommes : et il fut frappé d'un genre de vie si extraordinaire. La consolation qu'il trouvait dans ses entretiens finit par la mort du Saint, qui arriva en sa présence. Après que Paphnuce lui eut rendu les derniers devoirs, il revint en Égypte publier les merveilles que Dieu avait opérées dans son serviteur.

PRATIQUE. Nous ne devons pas nous contenter d'avoir commencé à servir Dieu ; il faut s'avancer de plus en plus et tendre à la perfection, puisque nous devons être parfaits comme notre Père céleste.

PRIÈRE. O Dieu, qui voulez bien permettre que nous vous appelions notre père, ne souffrez pas que le péché nous rende indignes d'être vos enfants.

---

13 *juin*. — S. ANTOINE DE PADOUE. — XIII^e^ siècle.

Antoine, né à Lisbonne en 1195, a reçu le surnom de la ville de Padoue, où l'on conserve ses reliques. Convaincu de bonne heure que tout n'est que vanité sur la terre, il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin : après y être resté plusieurs années, il obtint du prieur le consentement de passer dans l'ordre des Franciscains, et de s'y consacrer à la pénitence et à la mortification.

Ayant appris qu'on allait tenir à Assise le chapitre général de son ordre, et que François y était, il voulut voir celui dont la réputation l'avait attiré dans ce nouvel ordre, et s'édifier avec ce saint fondateur, qui le retint auprès de lui pendant quelques jours.

Son indifférence pour la terre lui fit souhaiter de ne pas retourner dans son pays. Il demanda une place dans quelque couvent d'Italie, dans la pensée que, plus il serait près de S. François, plus il participerait à son esprit. On le proposa aux gardiens de différents monastères ; mais pas un ne voulut s'en charger, à cause de sa mauvaise mine et de la faiblesse de sa santé ; car on ne trouvait alors rien en lui qui pût suppléer à ces défauts, tant il avait soin de cacher son érudition et les talents qu'il avait reçus de Dieu ; et comme il ne s'offrait que pour la cuisine et les plus bas offices de la maison, on le rejetait comme un présomptueux, qui demandait des emplois réservés pour les plus robustes. Il se trouva néanmoins un gardien qui consentit à l'emmener avec lui, et qui l'envoya dans un petit couvent écarté, appelé l'ermitage du mont Saint-Paul.

Antoine ne pensait qu'à s'ensevelir dans cette retraite pour goûter les douceurs de la contemplation ; mais l'obligation où il se trouva d'aller dans une assemblée de religieux de Saint-Dominique

Digitized by Google

et de Saint-François qui se tenait à Forli, ville de la Romagne, l'arracha de sa solitude et commença à le faire connaître. Comme ils étaient tous réunis, l'évêque du lieu pria les Frères Prêcheurs de faire une exhortation. Tous s'en étant excusés, en disant qu'ils n'étaient pas préparés, le gardien des Franciscains ordonna au frère Antoine de parler, et de dire tout ce que le Saint-Esprit lui suggérerait. L'humble religieux s'en défendit, jusqu'à ce qu'il s'y vît contraint par un ordre absolu de son supérieur. Il obéit; mais il parla si bien et avec tant d'onction, que les auditeurs, agréablement surpris, admirèrent également sa science et son humilité : il était alors âgé d'environ vingt-six ans.

S. François, qui en entendit parler, ne voulut pas laisser dans l'inaction un homme si capable de travailler utilement pour le salut des âmes, et il le chargea de la fonction de prédicateur. Partout où il fut envoyé, il fit connaître la sainteté de la religion de Jésus-Christ. Élevé aux charges de son ordre, il maintint la régularité dans les différentes maisons dont on lui confia la conduite. Frère Élie, son général, qui avait succédé à S. François, éprouva lui-même la généreuse liberté avec laquelle il disait la vérité. Élie, abusant de l'autorité de sa place, faisait bâtir une église magnifique, ce qui était contraire à l'esprit de pauvreté si expressément recommandé par la règle, et détournait à son usage particulier une partie de l'argent recueilli pour cet édifice. Il s'était donné un cheval et des domestiques; il mangeait dans sa chambre, où il faisait bonne chère. Un grand nombre de ceux qui gémissaient de cette violation de la règle n'avaient pas le courage de l'en reprendre; mais S. Antoine et un Anglais nommé Adam se chargèrent de le faire, et lui reprochèrent hautement l'irrégularité de sa conduite.

Leurs représentations étant restées inutiles, ils se pourvurent devant le pape Grégoire IX, qui les accueillit favorablement. Le général fut cité à Rome, convaincu des désordres dont on le chargeait, et déposé. Le pape voulut retenir Antoine à sa cour, afin de profiter de ses conseils dans le gouvernement de l'Église; mais ce saint religieux, qui ne cherchait que la retraite, obtint la permission de s'en aller au mont Alverne, où S. François avait coutume de se recueillir. Il alla ensuite prêcher le carême à Padoue. Dieu bénit les travaux de son serviteur, de manière que la ville parut toute changée : on vit ceux qui étaient divisés se réunir, les usuriers renoncer à leur commerce, et restituer les biens qu'ils avaient amassés par des voies injustes; chacun s'adressait au Saint afin de recevoir des avis particuliers pour sa propre conduite.

Digitized by Google

Antoine, jugeant par la diminution de ses forces et de sa santé que sa fin était proche, se retira dans un lieu solitaire pour s'occuper plus particulièrement de la vie céleste, à laquelle il espérait parvenir bientôt. Il mourut le 13 juin de l'an 1231. A la première nouvelle qui s'en répandit, les enfants s'attroupèrent et crièrent par toute la ville : *Le Saint est mort!*

PRATIQUE. Quand on écoute la parole de Dieu avec le respect qui lui est dû, elle porte son fruit; mais bien souvent on va au sermon par coutume, et non avec un cœur plein du désir de se convertir ou de changer de vie.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que votre divine parole soit sans fruit dans notre cœur, de peur qu'elle ne nous accuse devant vous; mais faites qu'elle nous convertisse, et produise en nous les fruits d'une conversion sincère et persévérante.

14 *juin*. — S. ALEXIS, CONFESSEUR. — V^e^ siècle.

S. Alexis fut du nombre de ces vrais serviteurs de Dieu dont la folie apparente est plus sage que toute la sagesse du siècle.

Il eut pour père un riche sénateur de Rome, qui lui fit donner une éducation d'autant plus soignée qu'il n'avait pas d'autre fils. Du reste il trouva dans sa famille, encore plus que dans les leçons qu'il recevait de ses maîtres, un utile enseignement et un puissant encouragement à la pratique des vertus chrétiennes. Il apprit surtout de ses parents qu'il faut que nous soyons miséricordieux si nous voulons obtenir miséricorde; qu'il faut que nous aimions notre prochain, c'est-à-dire les autres hommes; qu'il faut que nous ayons pitié du pauvre et de l'indigent, et que ce ne soit pas une pitié stérile, qu'elle ne s'exerce pas par des paroles sans effet, mais par des œuvres. Oui, il faut que nous soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux; Dieu nous donne chaque jour le pain qui soutient notre existence, les vêtements qui sont nécessaires à notre corps; il fait lever également son soleil sur les justes et sur les pécheurs; ses libéralités pour nous sont infinies. Donnons aux pauvres, comme Dieu nous donne; souvenons-nous que nous sommes infiniment plus pauvres à son égard que ne le sont pour nous ceux que nous appelons pauvres.

Tels sont les préceptes qu'Alexis entendait répéter, et qu'il voyait pratiquer continuellement par ses parents. Son cœur sensible et généreux s'en pénétra de bonne heure profondément, et il s'étudia dès lors à reproduire dans sa conduite les modèles de charité qu'il avait sous les yeux, ou plutôt il laissa tout d'abord bien loin de lui ceux qu'il ne pensait qu'imiter. Dès l'âge le plus tendre il avait cette pieuse intelligence des souffrances du pauvre que demande le Seigneur. Il ne se contentait pas de leur distribuer

Digitized by Google

tout ce qui était en son pouvoir, il savait encore employer toutes sortes de moyens pour obtenir des autres les secours nécessaires au soulagement des malheureux; il se réduisait, pour ainsi dire, lui-même à mendier, afin de nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ même; car c'est lui qui a faim, c'est lui qui a soif, c'est lui qui est nu dans la personne des pauvres, et c'est lui que nous assistons quand nous venons en aide aux indigents.

Ce qui donnait un nouveau prix aux aumônes que distribuait Alexis, c'est qu'il le faisait dans un esprit parfait d'humilité. Il ne sonnait pas de la trompette, selon l'expression de l'Évangile; il ne disait ni aux autres ni à lui-même : « Je fais l'aumône; » il cachait à la main gauche les bienfaits que répandait la main droite. Ce n'était pas assez pour lui, on eût dit qu'il regardait les pauvres comme ses bienfaiteurs, et qu'il se tenait pour obligé envers ceux qui avaient part à ses libéralités, tant il leur montrait d'affection et de tendresse.

A mesure qu'Alexis croissait en âge, il se fortifiait de plus en plus dans le détachement de toutes les choses de la terre et le goût des biens éternels. Il se disait que les grandeurs et les joies de ce monde sont peu de chose, ou plutôt qu'elles ne sont rien si on les compare à la gloire et au bonheur du ciel. Et d'ailleurs, combien de temps durent-elles? elles se flétrissent et passent du matin au soir, sans laisser autre chose d'elles-mêmes qu'un souvenir amer. Pénétré de cette pensée que tous les biens temporels ne sont que vanité, il résolut de s'éloigner de tout ce qui serait capable de distraire son âme de ses espérances immortelles. Son nom et ses richesses furent les premières tentations qu'il lui fallut vaincre; mais il en eut de plus fortes à surmonter, et de plus grands sacrifices à faire. Ses parents, qui, malgré leur piété, n'étaient pas insensibles à l'honneur que procurent les avantages du rang et de la fortune, voulurent absolument qu'il s'engageât dans le mariage; ils lui proposèrent un parti distingué. Par condescendance pour sa famille, il accepta l'épouse qu'on lui avait choisie; mais embrassant immédiatement après un état plus parfait, il se retira, à la faveur d'un déguisement, dans un pays éloigné de sa patrie. Il fixa sa demeure dans une petite cabane voisine d'une église dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge.

Malgré le soin qu'il prit de se cacher, ses vertus attirèrent sur lui les regards de ceux au milieu desquels il vivait, et l'on crut s'apercevoir qu'il n'était pas d'un rang ordinaire. Alexis, se voyant découvert, et croyant ne pouvoir continuer à vivre en ce lieu sans

Digitized by Google

manquer à la loi qu'il s'était imposée de rester inconnu, afin de se dérober à toutes les marques de respect ou d'estime qu'on ne manquerait pas de lui témoigner, résolut de retourner dans sa patrie, où il espérait qu'on ne se souviendrait plus de lui et qu'on le laisserait sans peine se livrer à son goût pour la pénitence et les mortifications. Il se présenta à la maison de son père sous l'extérieur d'un pauvre pèlerin, et on lui accorda un petit domicile où il passa le reste de sa vie sans se faire connaître. Plus d'une fois il eut à souffrir des injures de la part des domestiques; il n'en murmura jamais; il rendit au contraire grâces à Dieu, qui lui ménageait ce moyen de s'humilier davantage. Il ne se fit connaître à sa famille que lorsqu'il fut sur le point de rendre le dernier soupir.

S. Alexis florissait, selon l'opinion la plus commune, sous le pontificat d'Innocent Ier, qui mourut en 417. On l'enterra sur le mont Aventin, et toute la ville de Rome assista à ses funérailles. On y trouva son corps en 1216. Il se garde encore aujourd'hui dans une magnifique église bâtie dans cet endroit, et qui porte le nom de Saint-Boniface et Saint-Alexis.

PRATIQUE. S. Alexis pratiqua l'humilité et l'amour de la pauvreté, prenons-le pour modèle.

PRIÈRE. Seigneur, vous avez dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » Donnez-nous cette pauvreté d'esprit, afin que nous régnions au ciel.

---

15 *juin*. — Ste JULIETTE, MARTYRE. — IVe siècle.

Juliette était issue d'une illustre famille de la ville d'Icône, dans la Lycaonie. Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, cette province fut gouvernée par un homme cruel et barbare, nommé Domitien. Ste Juliette, voyant que la persécution s'allumait, se retira, selon le conseil de l'Évangile, dans la ville de Séleucie, en Isaurie; elle emmena avec elle S. Cyr, son jeune fils, âgé de trois ans; mais il se trouvait là un proconsul de la Cilicie, nommé Alexandre, qui n'était pas moins cruel que Domitien contre les chrétiens qui refusaient de sacrifier aux dieux.

Juliette, pour échapper encore à ce nouveau persécuteur, quitta Séleucie et se rendit à Tarse; mais en même temps qu'elle arriva le proconsul Alexandre.

Juliette, dans son pays, avait été dépouillée de presque tous ses biens par un homme puissant. Cité par elle en justice, cet usurpateur, ne pouvant donner pour se défendre aucune bonne raison, prétendit que Juliette était chrétienne, et que pour cette

Digitized by Google

raison, d'après les édits des empereurs, elle ne pouvait être admise à faire valoir ses droits en justice.

Alexandre, ayant appris toute cette histoire, fait arrêter Juliette et se la fait amener avec son enfant. « Juliette, lui dit-il, vous êtes chrétienne. Jamais vous ne pourrez invoquer les lois et vous en faire un appui, si vous ne sacrifiez aux dieux de l'empire. Renoncez donc à Jésus-Christ et sacrifiez aux dieux. — Je suis chrétienne; rien au monde, répond Juliette, ne me ferait sacrifier aux dieux. Je suis prête à perdre non-seulement mes biens, mais ma vie même, plutôt que de renier Jésus-Christ. » Le proconsul insiste, et la presse d'abjurer sa foi; mais, plus jalouse encore du sacrifice de sa vie que du sacrifice de ses biens, Juliette répond constamment : « Je suis chrétienne, et rien au monde ne me fera renier Jésus-Christ. »

Alexandre, irrité, lui fait arracher son enfant, la fait étendre sur le chevalet, et fait décharger sur elle des coups de nerfs de bœuf.

La Sainte, au milieu de ces tourments, ne se lasse point de redire ces paroles : « Je suis chrétienne, et je ne sacrifierai point à vos dieux. »

Le jeune S. Cyr, voyant ainsi frapper sa mère, pleurait, poussait des cris, et tournait vers elle ses petits bras innocents. Le tyran prend alors le jeune enfant, l'assoit sur ses genoux, et, pendant qu'il fait torturer la mère, il ose caresser son enfant; il va même, pour apaiser ses cris, jusqu'à vouloir l'embrasser; mais le jeune enfant, ne cessant de regarder sa mère, cherche à s'échapper des bras du proconsul. « Je suis chrétien, » crie-t-il aussi comme sa mère, et il se débat en même temps des pieds et des mains.

Alors le tyran, perdant patience, prend l'enfant par un pied, et du trône où il est assis le jette à terre avec fureur. La tête du jeune enfant ayant violemment frappé sur l'angle des degrés du trône, le crâne s'entr'ouvre, et aussitôt sa cervelle et son sang couvrent le sol.

Ainsi expire le jeune S. Cyr, allant attendre aux cieux celle qui va bientôt le rejoindre. Cette pauvre mère venait d'assister à un spectacle plus déchirant pour son cœur que toutes les tortures qu'elle endurait; mais au lieu de se plaindre elle s'écrie, dans le transport d'une joie toute chrétienne : « O mon Dieu, grâces à vous, car ce fils que vous appelez avant moi n'a fait que me précéder, je vais bientôt le revoir pour n'en être plus séparée. »

Le juge, que sa cruauté contre un faible enfant semble avoir rendu plus cruel encore, ne voit en Juliette qu'une victime sur

Digitized by Google

laquelle il faut qu'il épuise toutes ses fureurs. Il anime les bourreaux, leur ordonne de déchirer le corps de Juliette jusqu'aux entrailles; et, pour multiplier les tortures, il lui fait en même temps verser sur les pieds un vase de poix bouillante.

Tant de tourments émeuvent de pitié un de ceux qui sont présents. « Juliette, lui crie-t-il, ayez pitié de vous, et sacrifiez aux dieux. » Mais la Sainte, dont on déchire les chairs, répond courageusement : « Je ne sacrifie pas aux démons : j'adore Jésus-Christ. Je suis chrétienne, et rien au monde ne me forcerait à renier mon Dieu. J'espère rejoindre bientôt mon fils, qui n'a fait que me précéder au ciel. » Et en disant cela, la Sainte, oubliant ses tortures, ne voyait que le ciel, et croyait jouir déjà de la félicité promise aux martyrs.

Le juge, las enfin d'exercer vainement sa rage sur le corps de notre Sainte, ordonne qu'on la fasse brûler. Juliette, rayonnante de joie, se traîne sur le bûcher, et s'agenouillant elle s'écrie, les yeux élevés vers le ciel : « Seigneur, qui avez daigné admettre mon fils dans la gloire des saints, abaissez sur moi vos regards, et donnez à sa mère une place parmi les âmes destinées à vous aimer éternellement. » Après cette prière, toute rayonnante d'allégresse, elle consomma son sacrifice dans le feu.

PRATIQUES. 1. Que les parents se réjouissent au lieu de s'affliger quand Dieu appelle à lui leurs enfants par le renoncement au monde et à ses maximes. Quel plus grand bien pourrait-il leur procurer? 2. Nous ne méritons pas l'honneur du martyre; tâchons d'y suppléer par celui de la pénitence.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de n'oublier jamais que nous avons l'honneur d'être chrétiens, et que notre vie est à vous, de qui nous l'avons reçue.

---

16 *juin*. — S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS. — XVII^e^ siècle.

S. Jean-François Régis naquit le 31 janvier 1597, dans le village de Fontcouverte, dans le diocèse de Narbonne. Son père, nommé Jean Régis, sortait d'une branche cadette de la noble maison de Deplas, établie dans le Rouergue. Madeleine Darcis, sa mère, était fille du seigneur de Ségur. Mais ils tiraient de leur vertu plus que de leur noblesse la considération dont ils jouissaient dans le bas Languedoc. Ils eurent plusieurs fils, dont l'aîné fut tué au siége de Villemur, dans une sortie que fit la garnison des huguenots, François était un des plus jeunes. Après ses premières études, qu'il fit à Béziers, dans le collége des Jésuites, il entra dans leur compagnie, résolu de se consacrer à Dieu et de travailler au salut des âmes. Il fit son noviciat avec beaucoup de ferveur; puis il enseigna les belles-lettres à Billom, à Auch et au Puy, sans que l'étude

Digitized by Google

et les distractions que lui donnaient ses occupations de professeur fussent capables d'affaiblir en lui les sentiments de la piété.

Il étudia la théologie à Toulouse, où il prit les ordres sacrés. A peine les avait-il reçus, que la peste, affligeant cette grande ville, lui donna occasion de signaler son zèle et son courage; il se consacra au service des pestiférés avec plusieurs de ses confrères, et Dieu, qui le réservait pour le salut d'un grand nombre de personnes, ne permit pas qu'il succombât.

Ayant appris les progrès que la religion faisait dans la Nouvelle-France par les soins des missionnaires jésuites qu'on y avait envoyés, il désira cette mission, et la demanda instamment à ses supérieurs; elle avait plus d'attraits pour lui qu'aucune autre, parce qu'elle paraissait plus pénible : il fallait suivre les sauvages dans de vastes forêts, au milieu des neiges et des glaces, dans un pays où l'hiver est extrêmement long et encore plus rigoureux : il avait d'ailleurs l'espérance d'y souffrir le martyre, comme quelques-uns de ses confrères, dont les uns ont été brûlés à petit feu par les sauvages, d'autres tués à coups de fusil, et d'autres sont morts de froid au milieu des forêts.

Les supérieurs ne jugèrent pas à propos d'exaucer les vœux de François Régis; mais ils le dédommagèrent en quelque sorte en lui ouvrant dans les montagnes du Vélay et du Vivarais une carrière apostolique presque aussi pénible que celle du Canada, où l'on avait refusé de l'envoyer. Il fit des missions dans les villages les plus abandonnés de ces provinces, prêchant l'Évangile aux paysans, expliquant le catéchisme aux enfants, écoutant les confessions de ces peuples grossiers avec une assiduité et une patience incroyables. Dieu couronna son zèle de grands succès; il convertit un grand nombre de pécheurs : l'esprit de Dieu qui parlait en lui faisait la plus vive impression sur ceux qui l'écoutaient. Sa charité pour les pauvres, son attention à les visiter et à les consoler, lui acquirent une estime et une vénération particulières.

Dans les plus grandes fatigues de ses missions, il ne vivait que de pain et d'eau, et s'il était quelquefois forcé de prendre un peu de lait, il se reprochait ce soulagement comme un excès de délicatesse. Il portait toujours le cilice, et lorsqu'on l'exhortait à se ménager, il répondait : *J'ai trop souvent éprouvé que le Seigneur prend soin de moi pour me ménager; je lui ferais tort de rien craindre.*

Dieu fit connaître sa sainteté par ses miracles. Ayant quêté du blé pour les indigents dans un temps de disette, il en remplit un

Digitized by Google

grenier qui fut bientôt épuisé : il envoyait sans cesse des pauvres à une vertueuse dame qu'il avait chargée de faire la distribution de ce blé; quand elle eut tout donné, elle vint lui dire que le grenier était vide; le Saint lui répondit *qu'il ne fallait pas cesser de faire du bien aux pauvres.* La dame étant retournée au grenier, le trouva miraculeusement rempli. Son zèle le portait principalement à instruire les pauvres de la campagne. Il demanda à son général la permission de s'y appliquer de préférence. *Les habitants des villes,* lui dit-il dans sa lettre, *ont le pain en abondance, tandis que le peuple de la campagne périt faute de secours.*

Épuisé de travaux et de fatigues, il mourut l'an 1640, dans un petit village du diocèse de Vienne nommé la Louvesc, et devenu célèbre par les miracles qui se sont faits au tombeau du saint Jésuite.

Quatre frères de la famille Buisson, ancienne et considérée dans le pays, avec l'assentiment de leur curé, se chargèrent en 1792, dans un temps où l'on craignait journellement que les reliques de l'apôtre du Velay et du Vivarais ne fussent profanées comme tant d'autres, de les arracher de la châsse d'argent dans laquelle elles étaient enfermées, et de leur substituer des ossements ramassés dans le cimetière. Ils apportèrent en effet chez eux, où ils étaient attendus par leur curé et un autre ecclésiastique, ce trésor, qu'ils estimaient plus que l'or et les pierres précieuses. On dressa aussitôt un procès-verbal, qui fut signé des deux prêtres et des quatre frères Buisson. M. d'Aviau du Bois de Sanzay (1), alors archevêque de Vienne (2), revenant de Rome au secours de ses diocésains, aurait bien désiré de pouvoir tirer de la retraite les reliques du Saint; mais de nouveaux orages le déterminèrent à ne pas les découvrir. Des jours plus sereins ayant lui, en 1802, M. de Chabot, évêque de Mende, successeur du vénérable M. d'Aviau pour cette partie du diocèse de Vienne, présida, le 13 juillet, à la translation solennelle de ces précieux restes, qui, après avoir été reconnus, furent, de la maison Buisson, où ils avaient été religieusement conservés, rapportés dans l'église de la Louvesc à la chapelle du Saint, où le concours des fidèles est plus grand qu'avant la révolution. Ce concours nombreux est une nouvelle preuve que les Français

(1) M. Charles-François d'Aviau du Bois de Sanzay, l'honneur de l'Église de France pendant les dernières années du XVIII^e^ siècle et les premières du XIX^e^, fut nommé archevêque de Vienne en 1789, étant alors vicaire général et chanoine du chapitre de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers. En 1802, il fut transféré à l'archevêché de Bordeaux. Il s'est immortalisé par sa piété et sa charité. Sa vie toute sainte et pleine de bonnes œuvres, et sa mort si précieuse aux yeux du Seigneur, font espérer qu'il sera un jour permis de l'invoquer.

(2) La Louvesc était alors du diocèse de Vienne.

Digitized by Google

tiennent à la religion de leurs pères, quoi qu'en disent les impies et les ennemis de l'Église romaine.

PRATIQUE. Si nous aimions Dieu, nous aurions bientôt l'éloquence qui peut le faire aimer. Qui que nous soyons, nous trouverions assez d'occasions de défendre ses intérêts, de parler pour sa gloire, et nous le ferions avec fruit.

PRIÈRE. O Dieu, qui donnez à vos Saints un zèle plus persuasif que toute l'éloquence humaine, plus fort que tous les obstacles, rendez-nous dociles à la voix de ceux que ce zèle anime, et faites que nous n'ayons rien plus à cœur que notre propre salut et celui de nos frères.

---

17 *juin.* — S. NICANDRE ET S. MARCIEN, MARTYRS. — IV^e^ siècle.

Nicandre et Marcien étaient engagés dans la milice séculière; mais, revêtus des armes spirituelles de la justice et de la sainteté chrétiennes, ils méprisèrent la fausse gloire de ce monde, et voulurent devenir soldats de Jésus-Christ pour ne plus combattre que sous ses enseignes.

Dioclétien et Galère Maximien avaient donné, en 302, l'ordre d'obliger tous les soldats de sacrifier aux idoles. Dès que Nicandre et Marcien l'eurent appris, ils demandèrent à Dieu la grâce de ne point rougir de son saint nom. On ne tarda pas à les faire comparaître devant le gouverneur Maxime, qui leur dit : « Si vous n'ignorez point les ordres des empereurs qui vous commandent de sacrifier aux dieux, approchez et obéissez. » Nicandre répondit : « Comment un chrétien peut-il abandonner le Dieu immortel et véritable, pour adorer des pierres et du bois? Comment peut-il rendre à ces statues un culte qui n'est dû qu'au Dieu qui a créé toutes choses de rien, et qui peut seul défendre et conserver tous ceux qui espèrent en lui? »

Daria, femme de Nicandre, était présente à cet interrogatoire; et, remplie du même esprit qui animait son mari, elle lui disait : « Gardez-vous de faire ce qu'on vous propose; ne renoncez point Jésus-Christ notre maître. Élevez vos yeux vers le ciel, et vous y verrez Celui à qui vous avez engagé votre foi et votre conscience. — Méchante femme, s'écria Maxime, pourquoi hâtes-tu la mort de ton mari? — C'est, répondit-elle, afin qu'il possède plus tôt la vie éternelle, et qu'il ne meure plus. »

Le gouverneur ensuite, se tournant vers Marcien, lui dit : « Et vous, Marcien, que pensez-vous? que voulez-vous? — Je n'ai, dit Marcien, point d'autres sentiments que mon compagnon. — Eh

Digitized by Google

bien! répliqua Maxime, vous irez tous deux en prison en attendant le supplice que vous méritez. »

On les enferma dans une prison obscure, et vingt jours après on les en tira pour leur faire subir un second interrogatoire. Maxime leur dit : « Vous avez eu assez de temps pour vous déterminer; voulez-vous maintenant obéir aux ordres des empereurs? — Tous vos discours, répondit Marcien, ne nous feront point abandonner la foi et renier notre Dieu. Nous le voyons ce Dieu qui nous soutient, il nous appelle : nous l'entendons. C'est aujourd'hui que notre foi recevra son accomplissement en Jésus-Christ. — Si vous êtes assurés de passer à un état plus heureux, je m'en réjouis avec vous, dit Maxime : que votre désir soit accompli. » En même temps il les condamna à mort; et les saints martyrs dirent d'une même voix : « Que la paix soit avec vous, juge plein de bonté. » Ils s'en allèrent ainsi au martyre, remplis de joie et bénissant Dieu.

Quand ils furent arrivés au lieu de l'exécution, ils se donnèrent le baiser de paix. Marcien ayant aperçu la femme de Nicandre, qui ne pouvait approcher à cause de la foule, lui tendit la main et la mena à son mari. Nicandre ne lui dit que ces paroles : *La paix soit avec vous.* Elle resta auprès de lui, et lui dit : « Courage, seigneur, soutenez le combat avec force. J'ai été dix ans dans votre pays sans vous, et à chaque moment je demandais à Dieu de vous revoir. Maintenant j'ai cette consolation; et je suis même assez heureuse pour devenir la femme d'un martyr. Rendez donc à Dieu le témoignage que vous lui devez, et pensez à me délivrer aussi de la mort éternelle. » L'exécuteur ayant bandé les yeux aux deux Saints, leur trancha la tête. Ce martyre arriva le 17 juin.

PRATIQUES. 1. Nous sommes soldats de Jésus-Christ; nous avons à combattre contre les démons, contre le monde et contre nous-mêmes, qui sommes nos plus grands ennemis. Nous serons vaincus, si nous cessons de combattre. 2. Que les personnes mariées s'animent mutuellement au service de Dieu, à vivre selon l'Évangile, à renoncer aux maximes du siècle et à remplir tous leurs devoirs.

PRIÈRE. Seigneur, qui unissez les cœurs de ceux qui vous servent, ne permettez pas que les personnes avec qui nous vivons soient pour nous des sujets de tentation; mais faites que, par votre grâce, nous nous excitions à vous aimer, vous qui nous avez aimés le premier.

---

18 *juin.* — S. BESSARION, SOLITAIRE. — IVe siècle.

Bessarion était Égyptien, et fut élevé dans son pays par des parents chrétiens, qui lui mirent de bonne heure l'Écriture sainte entre les mains. Dès sa plus tendre jeunesse, il se retira dans le désert de Scété, mais sans demeure fixe, souffrant la nudité, la faim,

Digitized by Google

la soif, l'ardeur du soleil, uniquement occupé de la pensée et du désir des biens futurs. S'il arrivait à quelque monastère, il demeurait à la porte, pleurant comme un homme qui a fait naufrage; et quand on l'invitait à entrer pour recevoir quelque soulagement, il répondait : « Éloigné de ma patrie, et privé de ma propre maison, entrerai-je dans une maison étrangère? Quelles pertes n'ai-je pas faites! La mer a englouti une partie de mes richesses; les pirates m'ont enlevé le reste; et, déchu de la grandeur de ma naissance, je me vois dans la misère et dans la bassesse; » ce qu'il disait par rapport à l'excellence dont le péché du premier homme a dégradé la nature humaine.

Bessarion, aussi pauvre dans son habillement qu'austère dans ses jeûnes, n'avait jamais qu'un mauvais habit avec un manteau; mais il portait toujours sous son bras un livre d'Évangile. Un jour, ayant rencontré un corps mort, il le couvrit de son manteau, et s'en alla. Quelque temps après, un pauvre qui était nu s'étant présenté à lui, il se retira dans un coin, et lui donna sa tunique. Un homme de qualité qui le vit ainsi dépouillé de tout, croyant qu'il avait été arrêté par quelques brigands, lui demanda qui l'avait mis dans cet état : *C'est celui-ci*, lui dit-il, en lui montrant son livre d'Évangile. Enfin il vendit ce livre pour fournir aux besoins des pauvres. Quelques jours après, un nommé Doulas, qui était son disciple, surpris de ne plus voir son maître avec son livre d'Évangile, lui demanda où il était. Bessarion, qui jusqu'alors avait caché cette action, lui dit : « Ne vous attristez point, mon frère; ce livre dont vous parlez faisait mes délices; mais il répétait sans cesse : Vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres : n'ayant plus rien, je l'ai vendu lui-même pour lui obéir. »

Dans les dernières années de sa vie, il redoubla ses austérités. Semblable à un homme qui court pour remporter le prix, et qui, malgré la diminution de ses forces, redouble ses efforts quand il approche du but, la vue de l'éternité, vers laquelle il s'avançait, ranimait son courage et sa ferveur. On ne sait pas précisément l'année de sa mort. Il vivait dans le IVe siècle.

PRATIQUES. 1. Nous ne sommes pas tous appelés à vivre dans la solitude; mais nous devons au moins éviter les compagnies mondaines et les lieux de dissipation, où l'on oublie les maximes de l'Évangile pour suivre celles du siècle. 2. Le livre des saints Évangiles doit être pour nous comme un trésor précieux, puisqu'il contient les paroles de la vie Quel bonheur de pratiquer ce qu'il enseigne!

PRIÈRE. Si vos Saints, ô mon Dieu! ont tant appréhendé la rigueur de vos jugements, que ne devons-nous pas craindre, nous qui sommes pécheurs! Faites-nous prévenir par de dignes fruits de pénitence ce moment terrible où il n'y aura plus de temps pour nous.

Digitized by Google

19 juin. — S. BONIFACE, APÔTRE DE RUSSIE. — Xe et XIe siècles.

Boniface était de la première noblesse de Saxe. On l'éleva dans l'éclat et la pompe du siècle; cependant on ne négligea pas de le faire instruire dans les lettres, et il y fit de grands progrès : ce qui fut pour lui une tentation dangereuse.

L'empereur Othon III, qui connaissait son mérite, le fit venir auprès de lui pour lui confier le soin de sa chapelle; et il eut pour lui une amitié si sincère, qu'il l'appelait son *âme*. C'est un malheur d'avoir un grand ascendant sur l'esprit d'un prince; car il est rare que ceux qui ont un tel pouvoir ne s'en servent pas pour parvenir aux premières places ou pour nuire à ceux dont ils croient avoir à se plaindre. Mais ce qui est pour la plupart une occasion presque infaillible de se perdre, fut pour Boniface une occasion de salut. Le soin qu'il prenait de la chapelle de l'Empereur lui donna du goût pour la prière. Il profita des premiers mouvements de piété que cette grâce mit dans son cœur, et cette fidélité lui en mérita de plus grandes. Entrant un jour dans une église qui était sous l'invocation de S. Boniface, archevêque de Mayence et martyr, il se sentit saisi d'une sainte ardeur de verser son sang pour la foi de Jésus-Christ; et, dans ce pieux transport, il se disait à lui-même : « Je m'appelle aussi Boniface; pourquoi ne serais-je pas martyr de Jésus-Christ, comme l'a été celui qu'on invoque en ce lieu? » Depuis ce temps il conserva toujours ce désir, que Dieu accomplit dans son temps.

S. Romuald étant venu à la cour de l'Empereur, au commencement de l'an 998, Boniface s'attacha à lui, et rompit entièrement avec le siècle. Cet homme, accoutumé à vivre délicatement, à porter des habits précieux, à manger à la table d'un Empereur, à qui il était extrêmement cher; cet homme qui avait toujours été environné de l'éclat et de la pompe du siècle, se contenta d'un seul habit pauvre et grossier. Il marchait pieds nus, ne prenait que la nourriture la plus commune, travaillait des mains, gagnait son pain à la sueur de son corps, menait une vie retirée, et passait une grande partie de la nuit à prier, après avoir travaillé tout le jour.

Boniface, à l'exemple de David, demandait à Dieu qu'il l'affermît dans le bien qu'il avait commencé en lui : sa prière fut exaucée. Il avança à grands pas dans la voie des commandements du Seigneur. Quelquefois il se roulait sur des épines, afin qu'il n'y eût aucune partie de son corps qui n'endurât des douleurs plus ou

Digitized by Google

moins vives, et dans le dessein de s'essayer, pour ainsi dire, à souffrir le martyre, après lequel il soupirait. S. Romuald voulut qu'il l'accompagnât au mont Cassin, puis à Pérée, près de Ravenne : partout Boniface donna de grands exemples de sainteté. Enfin, après avoir mené longtemps la vie solitaire, il voulut aller prêcher les infidèles, espérant gagner des âmes à Dieu dans cette fonction pénible. Après en avoir obtenu la permission du Saint-Siége, il parcourut la Prusse et la Russie. Les Russes étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et avaient encore toute leur férocité quand le saint missionnaire entreprit de les convertir à la religion chrétienne. Sa prédication, accompagnée d'un miracle éclatant, amena la conversion du prince de ce pays. La plupart des grands, alarmés de ce changement, animèrent contre le Saint le peuple, qui se souleva et défendit à Boniface de continuer ses prédications. Comme il n'avait aucun égard à ces défenses, les païens le firent périr avec dix-huit autres chrétiens, le 14 février 1009.

PRATIQUE. N'étant pas appelés à instruire les autres, instruisons-nous nous-mêmes de tous nos devoirs, et travaillons sans relâche à notre propre conversion.

PRIÈRE. Seigneur, si nous ne répandons pas notre sang pour vous, faites-nous répandre des larmes pour le malheur que nous avons eu de vous offenser.

---

20 *juin.* — S. GERVAIS ET S. PROTAIS, MARTYRS. — IIIe siècle.

On sait que S. Gervais et S. Protais souffrirent le martyre à Milan; mais on en ignore les circonstances.

L'Église de Milan avait entièrement perdu la connaissance de ces Saints dans le IVe siècle, et lorsque leurs corps furent trouvés, à peine les vieillards purent-ils se souvenir de les avoir entendu nommer autrefois. Comme l'Église de Milan se trouvait dans un grand danger en 386, et qu'elle avait besoin d'un secours extraordinaire, Dieu les découvrit pour arrêter la fureur de l'impératrice Justine, qui faisait tous ses efforts pour chasser S. Ambroise de son Église, et pour établir l'impiété des ariens sur les ruines de la foi catholique. Dans cette conjoncture, Dieu révéla à S. Ambroise, par une vision qu'il eut en songe, où étaient les reliques des SS. Gervais et Protais. S. Ambroise ayant fait fouiller la terre, on trouva deux hommes très-grands, dont tous les os étaient entiers et en leur disposition naturelle, hors la tête, qui était séparée du corps. Ces reliques furent exposées pendant deux jours : il y eut un concours extraordinaire de peuple, que Dieu rendit témoin de plusieurs miracles. On porta ces saintes reliques dans

Digitized by Google

la basilique Ambrosienne : ce fut pendant la marche de la procession qu'arriva la guérison d'un aveugle nommé Sévère, connu de toute la ville. Les ariens firent de grands efforts pour infirmer la vérité de ce miracle et de plusieurs autres; mais ils ne purent y parvenir, et l'Église de Milan rentra dans le calme.

PRATIQUE. Quand nous honorons les reliques des Saints, ce n'est pas à des os que nous adressons nos vœux et nos prières, mais aux citoyens du ciel qui les ont animés pendant cette vie, et nous prions les Saints d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Telle est la doctrine de l'Église.

PRIÈRE. Vous voulez bien, Seigneur, que nous ayons recours à des hommes comme nous, qui jouissent déjà dans le ciel de votre présence; mais afin que nous profitions de leur intercession auprès de vous, rendez-nous leurs imitateurs.

21 *juin.* — S. LOUIS DE GONZAGUE. — XVI^e^ siècle.

Louis de Gonzague, parent au troisième degré du duc de Mantoue, était fils de Ferdinand de Gonzague, prince du saint-empire et marquis de Châtillon, en Lombardie. Il eut pour mère Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chéry, en Piémont. Marthe était dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vivait aussi à la cour, et y jouissait des bonnes grâces du prince. Marthe, qui avait beaucoup de piété, n'eut pas plutôt appris que Ferdinand de Gonzague la recherchait en mariage, qu'elle se mit en prière pour connaître les vues de Dieu sur elle : le jeûne fut un des moyens qu'elle employa pour attirer sur elle les bénédictions du Ciel. Les deux époux reçurent le sacrement de mariage avec de vifs sentiments de piété, qui augmentèrent encore à l'occasion du Jubilé, qu'ils voulurent gagner ensemble. Étant retourné en Italie, le marquis fut déclaré chambellan du roi et général de l'armée de Lombardie.

La marquise ne souhaitait rien tant que d'avoir un fils qu'elle pût entièrement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre Saint naquit au château de Châtillon, le 9 mars 1568. Il eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis. Dès qu'il fut capable d'intelligence, sa vertueuse mère lui apprit à faire le signe de la croix et à prononcer les noms de *Jésus* et de *Marie;* par ses discours et ses exemples, elle lui inspira la crainte et l'amour de Dieu. Dès l'âge le plus tendre, on le trouva souvent dans des lieux écartés, où il priait avec une ferveur extraordinaire. Il fit ses études à Florence, et il vécut avec une innocence et une pureté de mœurs qui le faisaient déjà regarder comme un saint. De Florence il se rendit à la cour du duc de

Digitized by Google

Mantoue. A mesure qu'il avançait en âge, il faisait de nouveaux progrès dans la piété, sans que l'éclat dont il était environné fût capable de l'éblouir. S. Charles Borromée l'ayant vu, l'exhorta à la fréquentation des sacrements. Louis n'oublia pas cette leçon, et la mit en pratique durant tout le reste de sa vie. Déjà il avait pris la résolution de quitter le monde et de se faire religieux, quoiqu'il fût l'aîné de sa famille.

Son père le mena à la cour d'Espagne, pour le mettre auprès du prince d'Espagne, fils aîné de Philippe II. Il vécut dans cette cour comme s'il eût été dans un cloître, ne prenant aucune part aux frivoles divertissements, et ne s'occupant que de Dieu, sans rien négliger du service qu'il avait à faire auprès du prince.

Ce fut à la cour d'Espagne qu'il fit choix de l'ordre religieux dans lequel il voulait se consacrer à Dieu pour le reste de sa vie, et il déclara lui-même que quatre raisons l'avaient déterminé à choisir la compagnie de Jésus : la première, c'est qu'elle lui paraissait avoir conservé toute la ferveur de sa première institution; la seconde, qu'on y faisait vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques; la troisième, qu'on y travaillait à élever la jeunesse dans la piété et dans les lettres; la quatrième, enfin, qu'elle s'employait à la conversion des hérétiques et des infidèles de toutes les parties du monde.

Quand il déclara son dessein à son père, il trouva de grands obstacles à surmonter; mais il obtint enfin par sa persévérance, par ses larmes et par ses prières, qu'il consentît à son sacrifice. Il renonça donc solennellement à toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur les héritages de sa famille, et se rendit à Rome pour entrer au noviciat des jésuites.

Il y vécut comme un ange, observant toutes les règles avec la plus scrupuleuse exactitude. De là il passa au collége Romain, pour y achever ses études, et il y porta encore toute la ferveur et toute l'exactitude d'un novice.

On a trouvé, après sa mort, un grand nombre de papiers écrits de sa main, où il avait soin de consigner les saintes réflexions qu'il avait faites dans ses oraisons, sur l'humilité, sur l'obéissance, sur le détachement de toutes les choses de la terre, les motifs qui devaient engager à la pratique de ces grandes vertus, et les différentes manières qu'il fallait mettre en usage pour s'y perfectionner.

Après la mort de son père, il y eut de grands différends entre son frère et le duc de Mantoue. Le Saint fit un voyage à Mantoue par ordre de ses supérieurs, pour mettre la tranquillité dans sa

Digitized by Google

famille; mais il n'y parut que comme un envoyé de Dieu et un ange de paix, qui ne se souvenait que de sa qualité de religieux, et qui avait oublié tous les titres qu'il avait portés dans le monde. Il fit un sermon au peuple qui arracha des larmes à tous ses auditeurs, et quitta la cour le plus tôt qu'il lui fut possible.

Ce Saint mourut à Rome, l'an 1591, à l'âge de vingt-trois ans trois mois et quinze jours; il fut déclaré bienheureux en 1605, et canonisé en 1726. Le pape Benoît XIII donna S. Louis de Gonzague pour protecteur spécial à la jeunesse par une bulle du 22 novembre 1729.

PRATIQUES. 1. Honneurs, plaisirs, richesses, Louis de Gonzague abandonne tout pour se consacrer entièrement à Jésus-Christ : il se voue à l'obéissance et à l'humilité. Sa plus grande joie est d'être employé aux plus viles occupations. Quoi de plus propre à confondre notre orgueil et notre lâcheté! 2. L'innocence des mœurs de ce jeune Saint était si grande, qu'on disait de lui qu'il paraissait n'avoir pas de corps. Quel bel exemple pour les jeunes gens, dont saint Louis de Gonzague doit être le modèle comme il en est le patron!

PRIÈRE. O Dieu, qui vous plaisez à habiter dans les cœurs purs, daignez, par votre grâce, nous faire aimer la pureté du corps et de l'âme, afin que nous méritions de vous posséder à jamais dans le ciel.

---

22 *juin*. — S. PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE. — IVe et Ve siècles.

Ponce-Mérope Paulin, l'objet de l'estime et de l'admiration des plus grands hommes de son siècle, comptait une longue suite de sénateurs dans sa famille.

Il naquit à Bordeaux l'an 358, avec toutes les qualités de l'esprit et du corps qui pouvaient le rendre accompli selon le siècle : ces avantages étaient soutenus par de grandes richesses, qui étaient depuis longtemps dans sa famille. Dès qu'il fut en état d'étudier, on lui donna pour maître le célèbre Ausone, l'un des premiers hommes de son siècle pour la poésie et l'éloquence. Sous un tel maître, Paulin remplit en peu de temps les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. On admira, dit S. Jérôme, la pureté et l'éloquence de son style, la délicatesse et la subtilité de ses pensées, la force et la douceur de son éloquence, la vivacité de son imagination pour la poésie.

Il épousa une jeune Espagnole, nommée Thérasie, beaucoup plus recommandable encore par sa vertu et son mérite personnel que par sa naissance et ses richesses. Il fut élevé à de grands emplois, dans lesquels il se comporta toujours avec une intégrité et une sagesse qui lui acquirent la plus haute réputation. Sa générosité, son humeur affable et ses autres vertus morales lui firent

Digitized by Google

un grand nombre d'amis. Une conduite si estimable aux yeux des hommes n'était pourtant encore que la vie de l'honnête homme du siècle, et toutes les bonnes qualités qu'on admirait dans Paulin lui étaient inutiles pour le salut, tant qu'elles n'avaient pas Dieu pour principe et pour fin; mais la grâce en fit un chrétien.

Dieu le conduisit par la voie la plus ordinaire à ceux qu'il veut faire arriver au salut, c'est-à-dire par les afflictions. Les changements arrivés dans l'empire en causèrent aussi dans sa fortune: alors il comprit qu'il n'y avait rien de stable ici-bas, et que, pour être heureux, il fallait s'attacher à un bien qui ne pouvait périr. Il résolut de renoncer au sénat, d'abandonner pour toujours sa maison, sa patrie, sa famille, d'embrasser la profession monastique, et de passer le reste de ses jours dans la retraite auprès de Nole. Toute son ambition était de servir Jésus-Christ au tombeau de S. Félix, d'être le portier de son église, d'en balayer le parvis tous les matins, de veiller la nuit pour le garder, et de finir sa vie dans cette occupation.

Thérasie le fortifia dans ses bonnes résolutions, et ne lui céda point en vertu. Elle vendit ses terres comme lui, et, pour accomplir entièrement ces paroles du Sauveur: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres*, elle distribua comme lui ce qu'elle possédait. Elle n'eut point de regret ni de confusion de se voir avec des habits vils et pauvres, persuadée que la simplicité des habits convient à la pénitence, et que l'humilité se trouve rarement sous de riches parures.

S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme, S. Martin donnèrent à S. Paulin les plus grands éloges. Ils trouvèrent que leur siècle était heureux d'avoir vu ce grand exemple de foi et de vertu. S. Augustin et S. Jérôme lui renvoyaient ceux qui avaient encore quelque peine à vivre dans la pauvreté comme Jésus-Christ y avait lui-même vécu. « Allez, disait le premier à Licentius, allez dans la Campanie; voyez Paulin, cet homme si grand par son esprit et sa noblesse, si élevé par ses grandes richesses; voyez avec quelle générosité ce digne serviteur de Dieu s'est dépouillé de tout pour ne posséder que son Dieu; voyez comme il a renoncé à tout le faste du siècle, pour demeurer attaché au bois de la croix. »

Il était dans cette haute réputation de sainteté lorsque le siége de Nole vint à vaquer par la mort de Paul, vers l'an 409. On ne fut pas longtemps à délibérer sur le choix d'un successeur. Toutes les voix se réunirent sur S. Paulin; et malgré les efforts qu'il fit pour éviter un honneur dont il se croyait indigne, il fut contraint de s'en laisser revêtir. Il n'y avait pas un an qu'il était évêque, lors-

Digitized by Google

que les Goths, conduits par Alaric, après avoir pris et saccagé Rome, vinrent ravager la Campanie. La ville de Nole fut prise et pillée, S. Paulin fut aussi arrêté. Les barbares respectèrent sa vertu. On fouilla sa maison, mais on épargna sa personne. Au milieu de cette calamité publique, on l'entendit plusieurs fois faire à Dieu cette prière : « Seigneur, que je ne sois point tourmenté pour de l'or ou de l'argent, car vous savez que tous mes biens sont entre les mains des pauvres. » Il n'avait plus rien, en effet; mais Dieu lui fit trouver encore, soit dans les biens de l'Église, soit dans ce qu'il put ramasser du débris des richesses de son peuple, de quoi soulager les indigents et les captifs : et son troupeau, malgré l'affliction extrême qu'il venait d'éprouver, se consola de ses maux parce que son cher pasteur lui avait été conservé. S. Paulin, après avoir gouverné pendant plusieurs années, alla prendre dans le ciel la place que Dieu lui avait préparée de toute éternité, et qu'il lui avait fait mériter par tant de travaux et de vertus. Ce fut l'an 441.

PRATIQUE. Quand on voit un aussi grand génie que S. Paulin renoncer aux grandeurs et aux richesses, dont il connaissait parfaitement la valeur, on doit être assuré qu'elles ne sont bonnes qu'à mépriser.

PRIÈRE. Seigneur, que l'exemple de S. Paulin, votre serviteur, nous convainque que les vrais honneurs sont d'être humbles et petits aux yeux des hommes, et que la pauvreté est le trésor le plus précieux. Faites-le-nous comprendre, faites-le-nous pratiquer.

---

23 *juin*. — S. EUSÈBE, MARTYR. — IV^e^ siècle.

Eusèbe était évêque de Samosate, capitale du royaume de Comagène. Il eut le malheur, pendant quelque temps, d'être dans la communion des ariens; mais on peut assurer que c'était par défaut de lumières, et que toujours il a cherché la vérité. Cette droiture de cœur mérita d'être éclairée; s'étant trouvé, en 353, au concile d'Antioche, il souscrivit au symbole de Nicée : ce qui l'unit parfaitement aux catholiques. Vers l'an 364, il reçut de l'empereur un ordre qui l'exilait dans la Thrace, d'une manière qui fit également paraître sa prudence et sa charité. Celui qui en était chargé arriva le soir. S. Eusèbe l'avertit de n'en point parler; « car, lui dit-il, si le peuple en avait connaissance, il vous ferait périr, tant il a un zèle ardent pour la religion, et on ne manquerait pas de me rendre responsable de votre mort. »

Après avoir parlé de la sorte, il célébra à l'ordinaire l'office du soir. Tout le monde commençait à prendre le repos de la nuit, lorsqu'il fit part de l'ordre venu de la cour à un domestique affidé;

Digitized by Google

puis il sortit à pied. Quand il fut au bord de l'Euphrate, qui arrose les murailles de la ville, il monta dans une barque, et se fit conduire à Zeugma.

Dès qu'on sut à Samosate ce qui se passait, tous se mirent à pleurer la perte de leur évêque, et ils allèrent en si grand nombre après lui, que l'Euphrate était couvert de bateaux. Quand ils l'eurent atteint, ils le conjurèrent avec larmes, par les motifs les plus pressants, de ne point exposer son troupeau à la fureur des loups; mais ils ne purent l'engager à revenir; et il leur représenta toujours le précepte de l'Apôtre, qui ordonne d'obéir aux princes et aux magistrats. Alors les uns offrirent de l'argent, les autres des habits, d'autres des valets. Il se contenta de recevoir fort peu de chose de ses amis particuliers; il donna à tous des instructions, les exhorta courageusement à persévérer dans la doctrine des apôtres, pria pour eux, et continua sa route.

Gratien, étant devenu le maître de l'empire en 378, rendit entièrement la paix à l'Église, et les évêques bannis retournèrent à leurs siéges. En 379 ou 380, Eusèbe ordonna Maris évêque pour la petite ville de Dolique, en Syrie, qui était alors infectée de l'arianisme. Il ne s'agissait plus que de le mettre en possession de cette Église, afin qu'il fût en état de travailler à la conversion de son diocèse. Eusèbe se mit en chemin pour cela : comme il entrait dans la ville, une femme arienne lui brisa la tête avec une tuile, qu'elle lui jeta de dessus le toit de sa maison. Eusèbe, près d'expirer, obligea ceux qui étaient présents de lui promettre avec serment de ne point poursuivre en justice celle qui l'avait frappé. Les officiers de justice ne laissèrent pas d'informer contre cette femme et ses complices, mais les catholiques obtinrent leur grâce. Ce fut ainsi que Dieu couronna par le martyre les travaux et les combats de S. Eusèbe.

PRATIQUE. Quelque fâcheux que nous puissent être les ordres des princes, soyons-y soumis. Il n'y a pas de vraie piété où il n'y a pas d'obéissance au souverain. Il n'y a que dans les choses où la religion et notre conscience seraient blessées, qu'il ne nous est pas permis de déférer à ses ordres.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de vous obéir, en gardant la fidélité et l'obéissance aux princes qui nous gouvernent par l'autorité qu'Ils ont reçue de vous seul, et ne permettez pas qu'ils nous commandent des choses que nous ne pourrions faire sans vous offenser.

24 *juin*. — LA NATIVITÉ DE S. JEAN.

La naissance de S. Jean-Baptiste fut pour le monde un grand événement, car elle vint lui annoncer que la rédemption approchait.

Digitized by Google

Jean-Baptiste eut pour père Zacharie, et pour mère Élisabeth. Zacharie était un saint prêtre de la famille d'Abiu, une des vingt-quatre que composaient les enfants d'Aaron. Élisabeth descendait aussi d'Aaron; mais il paraît qu'elle était née d'une femme de la tribu de Juda, car elle est appelée, dans l'Écriture, *cousine* de la sainte Vierge. Ces deux époux étaient justes devant Dieu, c'est-à-dire, comme l'explique l'Évangile, qu'ils observaient d'une manière irrépréhensible tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur. Lorsque David avait réglé le service du temple, dont la construction était réservée à son fils Salomon, il avait divisé les prêtres en vingt-quatre classes, qui devaient tour à tour y exercer les fonctions sacerdotales, chacune une fois la semaine. La classe composée de la famille d'Abiu, et d'où sortait Zacharie, était reconnue pour la huitième au temps de David.

Quand le tour de service d'une famille était arrivé, les prêtres de cette famille tiraient au sort ceux d'entre eux qui devaient paraître au temple pendant la semaine. Le sort étant tombé sur Zacharie, il devait offrir les parfums matin et soir sur l'autel d'or, dans la partie intérieure du temple appelée *le saint* ou le sanctuaire. Un jour, pendant qu'il faisait cette offrande, et que le peuple priait dans le parvis, l'ange Gabriel lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel. A sa vue, Zacharie fut troublé et saisi de frayeur. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, car votre prière a été exaucée; et Élisabeth, votre femme, mettra au monde un fils auquel vous donnerez le nom de Jean. Vous en serez dans le ravissement, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance; car il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer; et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu; et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Élie, pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, et rappeler les incrédules à la prudence des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait. » Zacharie répondit à l'ange : « A quoi connaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites? car je suis vieux; et ma femme est avancée en âge. » L'ange lui dit : « Je suis Gabriel, qui suis toujours présent devant Dieu : j'ai été envoyé pour vous parler et pour vous porter cette heureuse nouvelle. Et dans ce moment vous allez devenir muet; et vous ne pourrez parler jusqu'au jour que ceci arrivera, parce que vous n'avez point cru en mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. »

Cependant le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait qu'il

Digitized by Google

demeurât si longtemps dans le temple. Mais étant sorti il ne pouvait leur parler, et ils reconnurent qu'il avait eu une vision, car il s'expliquait à eux par signes, et il demeura muet. Son service dans le temple étant achevé, il retourna dans sa maison.

A quelque temps de là, la sainte Vierge vint visiter Élisabeth. Aussitôt que celle-ci entendit la voix de Marie qui la saluait, elle sentit son enfant tressaillir dans son sein, et elle fut elle-même remplie du Saint-Esprit.

Enfin elle mit au monde un fils. Huit jours après sa naissance, on prépara tout pour le circoncire. Toute sa famille voulut qu'on lui donnât le nom de son père; mais Élisabeth, divinement inspirée, dit qu'il fallait l'appeler *Jean*. Tout le monde était étonné qu'elle choisît ce nom, car il n'y avait personne dans sa famille qui le portât. On demanda à Zacharie comment il voulait qu'on nommât l'enfant. S'étant fait donner des tablettes, il écrivit dessus : « Jean est le nom qu'il doit avoir. » Au même instant il recouvra la parole, et il bénit Dieu. Le bruit de ces merveilles ne tarda pas à se répandre; ceux qui en entendirent parler se disaient entre eux : « Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant? car la main du Seigneur était avec lui. » Alors Zacharie, rempli de l'Esprit de Dieu, fit entendre ces paroles prophétiques : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple; de ce qu'il nous a suscité un puissant sauveur dans la maison de son serviteur David, selon qu'il nous avait promis, par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été dans les siècles passés, de nous sauver des mains de nos ennemis et de tous ceux qui nous haïssent; pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de son alliance sainte, selon qu'il a juré à Abraham notre père, qu'il nous ferait cette grâce, qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servirions sans crainte, marchant en sa présence dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie. Et vous, petit enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut; car vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission des péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a fait que ce Soleil levant nous est venu visiter d'en haut pour éclairer ceux qui habitent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix. » Or, ajoute l'évangéliste, l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans les déserts jusqu'au jour où il devait être montré à Israël. Séparé dès ce moment du

Digitized by Google

commerce des hommes, Jean se consacra entièrement aux exercices de la prière et mena une vie très-austère. Il portait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins. Il ne se nourrissait que de ce qu'il trouvait dans le désert, comme de sauterelles et de miel sauvage. Les sauterelles dont il est ici question étaient d'une autre espèce que celles que nous connaissons, et beaucoup plus grosses. Il n'y avait guère que les pauvres qui en fissent leur nourriture, et ils ne les mangeaient que cuites, tandis que S. Jean-Baptiste les mangeait toutes crues et sans le moindre assaisonnement. La retraite du saint précurseur de Jésus-Christ a fourni aux Pères de l'Église plusieurs réflexions : « Jean, dit Origène, alla dans le désert, où l'air est plus pur, les cieux plus à découvert, et où Dieu se communique avec plus de familiarité. Son but était d'y vaquer à la prière dans la compagnie des anges, jusqu'à ce que le temps de sa mission fût arrivé. Là, continue-t-il, il manquait de tout secours humain; il n'avait pas même une pauvre chaumière pour se garantir de l'intempérie des saisons. Il ne crut pas que la fonction de prédicateur de la pénitence dût le fixer pour toujours parmi les hommes; il continua de demeurer dans le désert. — Il semble, ajoute S. Jérôme, que la tendresse de ses parents, qui d'ailleurs étaient riches, eût dû le retenir; mais il n'envisageait que les dangers qui se rencontrent au milieu du monde. Il alla donc vivre dans le désert, et dédaigna d'arrêter sur des objets étrangers ses yeux, qui ne désiraient voir que Jésus-Christ. »

S. Jean-Baptiste reparut dans le monde lorsqu'il eut atteint sa trentième année, qui était l'âge où les prêtres et les lévites de l'ancienne loi commençaient à entrer dans l'exercice de leurs fonctions. Les prophètes l'avaient annoncé longtemps auparavant comme un messager qui précèderait le Sauveur pour lui préparer la voie. « J'envoie mon ange, dit le Seigneur, pour me préparer les voies, et incontinent vous verrez arriver de son saint temple le Seigneur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance que vous désirez.... Je vous enverrai le prophète Élie, qui unira les cœurs des pères avec les cœurs des enfants (1). » Ce prophète Élie, suivant l'explication même du Messie, n'est autre que Jean-Baptiste.

Ce fut dans le désert de la Judée, c'est-à-dire dans la partie située sur les bords du Jourdain, du côté de Jéricho, que Jean commença ses prédications. Il prêchait aux hommes l'obligation où ils étaient d'expier leurs iniquités par des larmes de componc-

(1) Malach., III, 1; IV, 5, 6.

Digitized by Google

tion, et leur annonçait le Messie, qui allait bientôt paraître au milieu d'eux. Le peuple le reçut comme l'ambassadeur du Très-Haut. Plusieurs pharisiens vinrent aussi l'écouter, mais il reprit sévèrement l'orgueil et l'hypocrisie qui les rendaient indociles et les aveuglaient sur leurs vices. « Race de vipères, leur dit-il, qui vous a appris à fuir la colère dont vous êtes menacés? Faites donc de dignes fruits de pénitence..... La cognée est déjà à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu. » Le peuple lui demandait : « Que devons-nous faire? » et il répondait : « Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en use de même. » Il y eut aussi des publicains qui vinrent pour être baptisés, et qui lui dirent : « Maître, que faut-il que nous fassions? » Il leur dit : « N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné. » Les gens de guerre lui demandaient aussi : « Et nous, que devons-nous faire? » Il leur répondit : « N'usez ni de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paie. » Cependant le peuple étant dans l'attente du Messie, et tous pensant que Jean pourrait bien être le Christ, Jean dit devant tout le monde : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau, mais il en viendra un autre plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. Il a le van en main, et il nettoiera son aire; il amassera le blé dans son grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

Le baptême de Jean n'avait ni la vertu ni l'efficace du sacrement de la régénération que le Sauveur institua depuis. Il n'en était même qu'une espèce de figure. C'était une cérémonie par laquelle ceux qui étaient sous la loi de Moïse recevaient quelques priviléges spirituels de la main du précurseur du Messie, du héraut de la nouvelle alliance; c'était comme un passage de la loi à l'Évangile. En un mot, il ne rendait pas les Juifs chrétiens, mais il les préparait à le devenir.

Il y avait environ six mois que Jean prêchait et baptisait, lorsque le Sauveur vint le trouver et se présenta parmi ceux qui lui demandaient le baptême. Jean, l'ayant connu par révélation, fut pénétré de respect pour sa personne sacrée, et ne voulut pas d'abord le baptiser, disant : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi! » Mais Jésus lui répondit : « Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice. » Alors Jean le baptisa. En même temps les cieux s'ouvrirent, et le Saint-Esprit descendit sur Notre-

Digitized by Google

Seigneur, en forme de colombe. Puis on entendit du ciel une voix qui disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. »

On est porté à se demander comment le Sauveur vint avec les pécheurs solliciter de Jean le baptême, lui qui était sans tache. S. Ambroise nous apprend que c'était pour sanctifier les eaux et leur donner la vertu de purifier les hommes de leurs péchés. D'autres saints pensent qu'il institua alors le baptême, qu'il fit peu après administrer par ses disciples, les ayant lui-même baptisés le premier.

Quelque soin que S. Jean prît de s'humilier, l'impression que ses discours et sa conduite avaient faite sur les Juifs était si puissante, qu'ils lui envoyèrent de Jérusalem une ambassade solennelle, composée de prêtres et de lévites, pour lui demander s'il était le Christ. Il confessa qu'il ne l'était point. « Êtes-vous Élie? lui demandèrent-ils encore. » Il dit : « Je ne le suis point. — Êtes-vous un prophète? » ajoutèrent-ils, et il répondit : « Non. » Ils lui dirent enfin : « Qui donc êtes-vous? afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même? — Je suis, leur dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » Ainsi il ne veut prendre aucun titre qui puisse le relever aux yeux des hommes; il désire d'être oublié; il se croit indigne qu'on le nomme ou qu'on pense à lui. Il recommande seulement à ses auditeurs d'écouter les avertissements que Dieu leur donne par sa bouche. Pour lui, il n'est que « la voix de celui qui crie dans le désert, » c'est-à-dire un vain son, un pur néant. Voilà les sentiments bas que ce grand Saint a de lui-même. Voilà comment il nous enseigne par son exemple à pratiquer l'humilité. Lorsque Jean avait baptisé Jésus, il avait déclaré qu'il était le Messie; il fit la même déclaration quand les Juifs vinrent de Jérusalem pour le consulter. Ayant vu une autre fois le Sauveur venir à lui, il l'appela l'*Agneau de Dieu*. « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu; voici Celui qui efface les péchés du monde. » Sa foi parut aussi dans les questions que lui firent ses disciples sur le baptême de Jésus; et dans toutes les circonstances il rendit témoignage de la divinité de Notre-Seigneur. Mais Notre-Seigneur aussi rendit de Jean un témoignage bien glorieux pour ce saint précurseur, comme nous allons bientôt le voir.

Après avoir baptisé quelque temps dans le Jourdain, sur les bords du désert de la Judée, Jean était passé de l'autre côté du fleuve, et s'était arrêté à Béthanie ou Béthabara, mot qui signifie *Maison de*

Digitized by Google

passage. De là il se rendit à Ennon, près de Salim, lieu où il y avait beaucoup d'eau, et qui était situé dans la Judée, près du Jourdain. Semblable à un ange du Seigneur, il n'était touché ni par les bénédictions ni par les malédictions, selon l'expression de l'Écriture. Il n'avait en vue que la gloire de Dieu, il ne prêchait que Jésus-Christ. Sa charité lui gagnait tous les cœurs, et son zèle lui donnait une autorité à laquelle ses auditeurs ne pouvaient résister. Supérieur à toutes les considérations humaines, il n'épargnait aucun vice, il reprenait avec une généreuse liberté l'hypocrisie des pharisiens, les profanations des sadducéens, les extorsions des publicains, les rapines et la corruption des soldats; il s'éleva contre l'inceste d'Hérode lui-même. Ce prince, qui était tétrarque de Galilée, avait répudié sa femme, fille d'Arétas, roi d'Arabie, pour épouser Hérodiade, femme de son frère Philippe. Jean-Baptiste le reprit fortement, ainsi que sa complice, du scandale qu'ils causaient l'un et l'autre par cette union criminelle. « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère, » dit-il au prince. Hérode le craignait et le respectait; il avait plusieurs fois rendu hommage à sa sainteté en se conformant à ses avis. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait souffrir qu'il attaquât sa passion favorite, et il était vivement piqué de la liberté avec laquelle il reprenait sa conduite. En même temps qu'il le vénérait comme un saint, il le haïssait comme un censeur importun. Sa passion croissait de jour en jour; elle était nourrie par les flatteries des courtisans et par les clameurs et les artifices d'Hérodiade, qui mettait tout en œuvre pour perdre celui qui voulait traverser son ambition et qui la troublait dans ses plaisirs coupables. Hérode, par complaisance pour elle, fit emprisonner le Saint. Ce fut alors que le saint précurseur, ayant entendu parler dans sa prison des miracles et de la prédication de Jésus-Christ, lui envoya deux de ses disciples pour leur propre instruction : il ne doutait point que le Sauveur ne leur fît voir qu'il était le Messie, et que ses réponses ne les guérissent de leurs préjugés et ne les portassent à s'attacher à lui. Les deux disciples de S. Jean dirent donc à Notre-Seigneur: « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Jésus leur répondit : « Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. Et heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale! » Lorsqu'ils s'en allaient, Jésus commença à parler de Jean au peuple en cette sorte : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau

Digitized by Google

agité du vent? Qu'êtes-vous, dis-je, allés voir? un homme vêtu avec mollesse? On sait que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? un prophète? oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : J'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera le chemin. Je vous dis en vérité qu'entre ceux qui sont nés de femmes il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste (1). » C'est ainsi que le Sauveur du monde rendait témoignage des vertus de celui qui avait rendu devant tous témoignage de sa divinité.

Cependant Hérode respectait toujours le serviteur de Dieu; il l'envoyait souvent chercher et se plaisait à l'entendre, quoiqu'il se sentît troublé lorsqu'il l'avertissait de ses fautes. D'un autre côté, Hérodiade ne cessait d'aigrir le prince contre lui, et soupirait après le moment où elle pourrait s'en défaire. Enfin l'occasion qu'elle attendait avec tant d'impatience se présenta.

Il y avait environ un an que Jean-Baptiste était en prison, lorsque Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donna un magnifique festin aux principaux Galiléens. Comme la mollesse et la corruption régnaient dans le palais de ce roi, il n'eut pas honte de faire danser devant lui, pendant le repas, Salomé, qu'Hérodiade avait eue de Philippe, son mari. Cette princesse lui plut tellement par cette danse, qu'il lui promit avec serment de lui donner ce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de ses États. Salomé, flattée de la promesse du prince, alla consulter sa mère sur la demande qu'elle devait faire. Hérodiade, aveuglée par sa passion criminelle et dévorée d'ambition, ne pensa qu'à la perte de celui qui la reprenait de suivre les désirs corrompus de son cœur; elle dit donc à sa fille de demander la mort de Jean-Baptiste. Sa haine, impatiente du moindre délai, lui faisant craindre que le prince ne rentrât en lui-même, elle lui persuada d'exiger que la tête du saint prisonnier lui fût apportée aussitôt. Nous lisons dans l'Évangile qu'Hérode regardait Jean-Baptiste comme un homme juste, et qu'il craignait, en portant la main sur ce saint, de s'attirer l'indignation du peuple, qui avait pour l'homme de Dieu une grande vénération. C'était d'ailleurs un usage universellement reçu de ne condamner et de n'exécuter aucun criminel le jour de la naissance du prince, ni dans les festins ou assemblées publiques qui se faisaient en signe de réjouissance; ces jours-là n'étaient signalés que par des grâces et des bienfaits. Malgré ces considérations,

(1) Matth., XI, 11.

Digitized by Google

malgré les remords de sa conscience, qui auraient dû le retenir, Hérode eut la lâcheté de consentir à l'horrible demande qui lui était faite. Il chercha même à excuser son crime par des prétextes qui en faisaient encore mieux ressortir l'énormité. Il allégua la religion du serment, comme si un serment pouvait obliger lorsqu'il a pour objet ce qui est défendu par la loi de Dieu. C'est un crime de jurer en pareil cas, et c'en est un autre d'exécuter ce que l'on a promis. Hérode savait cela, mais il aima mieux être l'esclave de sa honteuse passion que d'obéir à Dieu. Il chargea donc un soldat d'aller couper la tête au Saint dans la prison, et de l'apporter à Salomé. Celle-ci osa la prendre dans ses mains pour la présenter à sa mère. S. Jérôme rapporte qu'Hérodiade se fit un jeu barbare de percer la langue du Saint avec un poinçon.

Ainsi mourut le précurseur du Messie, un an avant celui qu'il avait annoncé comme le Sauveur du monde, et un peu plus de deux ans après le commencement de ses prédications. L'historien Josèphe, quoique Juif, a rendu de lui le témoignage le plus honorable. « C'était, dit-il, un homme doué de toutes les vertus, qui exhortait les Juifs à pratiquer la justice envers les hommes et la piété envers Dieu; il les invitait aussi à recevoir son baptême, les assurant qu'ils se rendraient agréables au Seigneur s'ils renonçaient à leurs péchés, et s'ils joignaient la pureté de l'âme à celle du corps. » Cet historien ajoute que ceux de sa nation attribuèrent à la mort de Jean les malheurs qu'Hérode éprouva. En effet, l'armée de ce prince fut, peu de temps après, taillée en pièces par Arétas, roi de l'Arabie Pétrée, qui était venu l'attaquer pour venger l'affront fait à sa fille. Il fut lui-même disgracié un peu plus tard et dépouillé de son royaume par l'empereur Caligula, puis exilé avec Hérodiade dans la ville de Lyon, où l'on croit qu'ils moururent l'un et l'autre misérablement.

Les disciples de Jean-Baptiste emportèrent son corps et l'enterrèrent honorablement, non loin du lieu où il avait eu la tête tranchée. On le porta depuis à Sébaste ou Samarie, et on le renferma dans le tombeau où étaient les ossements du prophète Élisée. Des impies essayèrent de détruire ces saintes reliques en les brûlant; mais Dieu permit que de pieux moines pussent en sauver quelques parties; il en a été porté en Occident et jusqu'en France, et aujourd'hui la ville d'Amiens possède encore quelque chose de la tête de ce saint précurseur de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Imitons la retraite de S. Jean, en nous séparant le plus que nous pourrons des compagnies et des conversations du siècle. Joignons, comme ce Saint, la pé-

Digitized by Google

nitence à la retraite, en retranchant toute superfluité dans les habits, dans les meubles et dans la nourriture.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous l'amour de la retraite et de la pénitence, afin que nous vous servions tous les jours de notre vie dans la sainteté et dans la justice.

---

25 *juin*. — S. PROSPER, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — Ve SIÈCLE.

L'Église honore S. Prosper comme un illustre défenseur de la foi orthodoxe contre les pélagiens. Il aima les sciences et la piété dès sa plus tendre jeunesse, et s'y consacra entièrement; il y réussit tellement, qu'il acquit la réputation d'un des plus savants et des plus saints personnages de son siècle. Il y avait à Marseille et dans quelques autres villes voisines des prêtres, recommandables d'ailleurs par leur piété et leur savoir, qui trouvaient quelque chose de dur et d'obscur dans la manière dont S. Augustin s'exprimait contre les pélagiens, sur la prédestination et sur la grâce qui prévient nos mérites. Ces prêtres croyaient tenir un milieu entre Pélage et S. Augustin, en disant que l'homme, par les seules forces de la nature, et sans être prévenu de la grâce, pouvait avoir la foi et commencer l'ouvrage de son salut. S. Prosper et un de ses pieux amis, nommé Hilaire, de Syracuse en Sicile, en écrivirent à S. Augustin, qui composa, à cette occasion, les deux livres *de la Prédestination des Saints*, et *du Don de la Persévérance*. S. Prosper, de son côté, entreprit son poëme *contre les Ingrats*, c'est-à-dire contre ceux qui ne reconnaissent pas la nécessité et la gratuité de la grâce de Jésus-Christ. Ce poëme est le chef-d'œuvre de S. Prosper, tant pour la manière dont il est écrit que pour le fond du sujet.

Pour fruit de ses travaux, S. Prosper ne recueillait que des persécutions, et les semi-pélagiens cherchaient toujours à le perdre. Cependant, ayant déclaré qu'ils s'en tenaient, sur la matière de la grâce, à ce que les papes en auraient décidé, il profita de leur déclaration, et s'en alla à Rome avec son ami Hilaire, pour informer le pape Célestin de tout ce qui s'était passé. Ce pape approuva le zèle des deux Saints, et leur remit une lettre dogmatique adressée à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins.

Prosper revint dans les Gaules avec la lettre du pape Célestin : il se flattait qu'une autorité si respectable y apaiserait tous les troubles; mais il éprouva en cette rencontre la vérité de ce qu'il soutenait avec tant de force, que si la grâce n'agit dans les cœurs, les secours et les lumières extérieurs ne les changeront pas. Le zèle de S. Prosper ne se ralentit point; il continua de s'exposer

Digitized by Google

lui-même pour la défense de sa doctrine. S. Léon, étant devenu pape, le fit venir à Rome, et l'employa avec succès dans les affaires de l'Église. Ce fut à son zèle et à ses travaux que l'on doit l'extirpation du pélagianisme. S. Prosper mourut vers l'an 463.

PRATIQUES. 1. Soyons en garde contre toute nouveauté en matière de doctrine; demeurons constamment attachés au centre de la foi, et ne nous écartons jamais de l'enseignement de l'Église. 2. Méditons souvent ces paroles de Jésus-Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » et celles de S. Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Nous trouvons dans celle de Jésus-Christ de quoi nous humilier, et dans celle de S. Paul de quoi soutenir notre confiance.

PRIÈRE. Vous ne nous devez rien, Seigneur, et votre grâce ne serait pas une grâce si elle nous était due. Accordez-nous, Seigneur, d'être toujours fermes dans la foi de votre Église, et donnez-nous vos grâces avec abondance, pour faire des œuvres conformes à notre foi.

---

26 *juin.* — S. MAIXENT, ABBÉ EN POITOU.—Ve et VIe siècles.

Maixent naquit à Agde, vers la fin du Ve siècle, et reçut au baptême le nom d'*Adjuteur*. Ses parents, qui étaient chrétiens, lui apprirent les premiers éléments de la foi, et eurent grand soin de préserver son âme de toute souillure. Quand il fut sorti de l'enfance, on le mit entre les mains de S. Sévère, pour être instruit et formé à la piété dans son monastère et sous sa discipline. Le saint abbé regarda Adjuteur comme un vase d'élection que Dieu lui mettait entre les mains pour le diriger dans la voie de la perfection; aussi en eut-il tant de soin qu'il ne le quittait presque jamais, et se faisait rendre un compte exact de toutes ses actions.

Adjuteur, profitant des instructions d'un tel maître, fuyait les louanges et les applaudissements, qu'il regardait comme le poison de la vertu. Il s'éleva également au-dessus de l'envie et de la persécution des méchants qui l'attaquèrent; mais pour se dérober aux unes et aux autres, il prit le parti d'abandonner son pays. Il demeura caché près de deux ans, au bout desquels ses parents et ses amis l'obligèrent de revenir à Agde. Les éloges que l'on commença de nouveau à rendre à sa vertu l'en chassèrent une seconde fois. Il vint en Poitou, et se mit sous la conduite d'un saint prêtre nommé Agapit, supérieur de quelques serviteurs de Dieu qui vivaient en commun. En même temps il changea le nom d'Adjuteur en celui de Maixent, pour demeurer inconnu, et empêcher que ses parents et ses amis ne le vinssent encore troubler dans ses exercices.

Lorsqu'on vit un homme si humble, si mortifié, si détaché des choses sensibles, si plein de charité, si éclairé dans la science du salut, on le regarda comme un envoyé de Dieu, destiné à apprendre

Digitized by Google

aux autres le chemin de la perfection. C'est ce qui porta Agapit et les autres religieux à le choisir pour leur supérieur.

Maixent montra par sa conduite que c'était Dieu qui l'avait choisi. Sobre, austère, quelquefois même jusqu'à l'excès, il montrait en tout qu'il recherchait uniquement, pour lui et pour ses moines, cette nourriture qui ne périt point, cette nourriture spirituelle de la grâce qui fait vivre pour la vie éternelle.

Tant de vertus furent récompensées par le don des miracles. La nature obéit plus d'une fois à celui dont toute la vie avait été une obéissance continuelle à la voix de Dieu. Entre autres merveilles, nous en citerons une, rapportée par S. Grégoire de Tours, contemporain de S. Maixent. Il y avait déjà plusieurs années que S. Maixent gouvernait son monastère, lorsque Clovis, roi des Francs, déclara la guerre à Alaric, roi des Visigoths. Les disciples de notre Saint, voyant approcher du monastère un parti ennemi, le prièrent de sortir de sa cellule pour chercher les moyens de les mettre à couvert de l'insulte et de la violence du soldat. Maixent, occupé de la prière et de la méditation, ne paraissait pas tenir grand compte de la frayeur de ses moines, lorsque ceux-ci ouvrirent la porte, et l'obligèrent de sortir. Alors, sans faire paraître la moindre émotion, il alla droit aux ennemis comme un général aguerri soutenu d'une bonne armée. Un soldat plus brutal que les autres vint à lui l'épée à la main pour lui abattre la tête; mais le bras qu'il avait levé pour le frapper s'engourdit de telle sorte, qu'il laissa tomber son épée, et demeura comme perclus. Le soldat se jeta en même temps aux pieds de Maixent, et lui demanda pardon. Cette punition donna de la frayeur aux autres, et leur fit prendre la fuite. Le Saint n'abandonna pas le soldat qui était à ses pieds, et faisant le signe de la croix, il le guérit. S. Maixent mourut quelque temps après, vers l'an 515.

PRATIQUES. 1. Ceux qui sont chargés de l'éducation des enfants doivent veiller sur eux nuit et jour pour les conserver dans l'innocence, comme le démon veille continuellement pour les perdre. C'est parce qu'on ne veille pas qu'il y a tant de corruption parmi les jeunes gens. 2. L'estime et les louanges des hommes, que les Saints ont fuies avec tant de soin, sont-elles moins à craindre pour nous, qui sommes si faibles?

PRIÈRE. C'est à vous, Seigneur, que la louange est due : faites que nous soyons assez purs pour vous la rendre éternellement.

---

27 *juin*. — S. ALBAN, MARTYR. — II^e^ siècle.

Les habitants de la Grande-Bretagne, qui avaient reçu les semences de la religion chrétienne vers l'an 180, les conservèrent

Digitized by Google

sans altération jusqu'au temps de Dioclétien. La persécution n'avait pas pénétré jusque chez eux : le long repos faisait des chrétiens lâches et imparfaits ; et l'on comptait presque pour rien l'Église d'Angleterre, parce qu'elle n'avait encore rien fait d'éclatant pour la défense de la foi.

Dieu voulut enfin réveiller sa foi endormie, en permettant que la persécution l'éprouvât. Plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe soutinrent en divers endroits de glorieux combats pour Jésus-Christ. Le plus connu est S. Alban, qui pour cette raison est appelé le premier martyr de la Grande-Bretagne. Alban, encore païen, reçut dans sa maison un ecclésiastique qui était poursuivi par les persécuteurs. Cette action d'humanité fut la source de son bonheur. Dieu bénit sa maison à cause de celui qu'il y avait caché. Alban ne pouvait s'empêcher d'admirer la douceur et la piété de son hôte : de l'admiration il passa à l'imitation. Touché de l'exemple qu'il avait continuellement devant les yeux, il voulut le suivre ; et la grâce, qui lui avait donné ce désir, lui accorda la force de l'effectuer. Il pria cet ecclésiastique de l'instruire de la religion qu'il professait : et quand celui-ci lui eut fait connaître l'absurdité du paganisme et la vérité de la loi de Jésus-Christ, Alban éclairé renonça à ses idoles, et embrassa avec un cœur parfait la religion chrétienne.

Cependant cet ecclésiastique était toujours recherché, surtout par les prêtres des idoles, qui se voyaient abandonnés par le grand nombre de ceux que ses exhortations convertissaient. Enfin on sut qu'il était retiré chez Alban, et le gouverneur envoya aussitôt des soldats pour le prendre. Alban, plein de reconnaissance pour la grâce qu'il avait reçue par le moyen de cet ecclésiastique, ne pensa qu'à le sauver : il changea d'habit avec lui, le fit sortir secrètement, et se présenta aux soldats, qui le conduisirent au gouverneur. Alban déclara en chemin aux soldats qu'il était chrétien, et qu'il voulait mourir dans cette sainte religion.

En le présentant au gouverneur, ils lui dirent qu'ils lui amenaient l'ennemi de leurs dieux. Le gouverneur offrait alors un sacrifice à ces prétendues divinités ; il reconnut Alban, et fut surpris d'apprendre qu'il était chrétien. Cette nouvelle jointe à la colère où il était de ce qu'on ne lui avait point amené celui qu'il avait envoyé prendre, le rendit furieux contre Alban. Il le fit approcher des autels, et le menaça de lui faire souffrir tous les tourments préparés pour celui dont il portait l'habit, s'il ne renonçait à la religion qu'il venait d'embrasser. Alban se mit fort peu en peine de ses menaces, et protesta ouvertement qu'il n'obéirait

Digitized by Google

pas à de tels ordres; le gouverneur le mit alors entre les mains du juge. Le juge lui demanda de quelle famille et de quelle maison il était. « Je me nomme Alban, lui dit le Saint, j'adore le Dieu vivant, créateur de l'univers. » Le juge le pressa encore fortement de sacrifier; comme Alban demeurait constant dans son refus, le juge, ne se possédant plus, fit battre cruellement le saint confesseur; mais voyant qu'il était inébranlable et qu'il souffrait les tortures avec joie, il le condamna à être décapité.

PRATIQUES. 1. La persécution est quelquefois une épreuve que Dieu envoie à ses serviteurs; mais souvent elle est une punition de la corruption des chrétiens. Tremblons lorsqu'elle arrive, et ranimons notre piété, afin que la colère de Dieu soit apaisée par nos prières, par nos larmes et par notre pénitence. 2. Demandons à Dieu des amis pleins de religion et de piété, qui nous animent à son service par leurs exemples.

PRIÈRE. Que votre parole, Seigneur, et les exemples de vos Saints nous excitent à y conformer toutes nos actions, afin que nous n'ayons pas le malheur de perdre par les persécutions la foi que nous professons.

---

28 *juin*. — S. IRÉNÉE, MARTYR. — II^e^ et III^e^ siècles.

Irénée naquit en Grèce, vers l'an 120, et fut disciple de S. Papias et de S. Polycarpe, qui avaient été instruits par S. Jean l'Évangéliste. Quelque jeune qu'il fût lorsqu'on le mit auprès de S. Polycarpe, il remarquait avec soin tout ce qu'il voyait dans ce saint vieillard, afin d'en profiter. « Par la miséricorde de Dieu, dit-il lui-même, j'écoutais ses instructions très-attentivement; je gravais ses actions et ses paroles, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur : elles y sont demeurées très-vives et très-présentes; et Dieu me fait la grâce de les repasser sans cesse dans mon esprit. »

On croit qu'il fut envoyé en France par ce saint évêque, vers l'an 157. Il exerça la fonction de prêtre dans l'Église de Lyon, et S. Pothin étant mort vers l'an 177, Irénée fut mis en sa place; et devint le chef des Églises des Gaules, soit par son mérite personnel, soit par la dignité de son siége. Toute sa vie paraît n'avoir été occupée qu'à instruire par ses prédications, et à soutenir par ses écrits le Testament de Jésus-Christ, c'est-à-dire la vérité. Défenseur zélé de la foi, il attaquait vivement les erreurs des hérétiques, mais il avait une charité sincère pour leurs personnes. « Nous les aimons, dit-il, plus utilement pour leur salut qu'ils ne s'aiment eux-mêmes; et s'ils veulent éprouver les effets de notre tendresse, elle leur sera aussi avantageuse qu'elle est véritable : notre charité leur paraît dure et sévère; c'est qu'elle perce leurs plaies pour en faire sortir le venin de l'orgueil qui les enfle. »

Digitized by Google

Plein de ces sentiments, il exhortait les fidèles à rejeter la doctrine des hérétiques et à demander à Dieu leur conversion.

Il y avait longtemps que les fidèles étaient partagés au sujet de la fête de Pâques. Les uns croyaient qu'il fallait la célébrer le 14 de la lune après l'équinoxe, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât; et c'était la pratique de l'Asie Mineure : d'autres soutenaient que l'on ne devait solenniser la résurrection de Jésus-Christ que le dimanche. On discuta longtemps sur cette matière sans troubler la paix de l'Église. Mais le pape Victor, qui succéda à S. Éleuthère, voulut établir dans toute l'Église l'uniformité sur ce point. On assembla des conciles en différentes provinces : S. Irénée en tint aussi un dans les Gaules. Partout il fut arrêté que l'on devait célébrer la Pâque le dimanche d'après le quatorzième de la lune, selon l'usage de Rome, et non le quatorzième même, selon l'usage des Asiatiques. Malgré cela, les évêques d'Asie ne furent point d'avis de renoncer à la tradition de leurs Églises, qui leur venait des Apôtres S. Jean et S. Philippe. Le pape Victor, qui les avait déjà menacés de l'excommunication, trouva leur résistance si répréhensible, qu'il ne fit point de difficulté de les retrancher de sa communion.

Cette conduite déplut à beaucoup de saints évêques, d'entre ceux mêmes qui combattaient les sentiments des Asiatiques. S. Irénée surtout, qui cherchait tous les moyens de conserver la paix dans l'Église et de faire régner la charité parmi tous les fidèles, s'opposa fortement à cette entreprise. Il écrivit au pape Victor, au nom de tous les chrétiens des Gaules, pour lui représenter qu'il avait agi en cette occasion avec trop de sévérité et de précipitation. Il lui fit voir qu'encore qu'il eût raison de vouloir qu'on célébrât la résurrection le dimanche, la pratique différente de quelques Églises ne l'autorisait pas à les séparer de la communion des autres. Il appuyait ses raisons de l'autorité de plusieurs papes, prédécesseurs de Victor, qui avaient usé en ce point de la sage condescendance qu'il tâchait de lui inspirer. Il écrivit plusieurs autres lettres à Victor et à différents évêques, pour assoupir cette dispute et remettre la paix dans l'Église. Il y réussit heureusement, et il fut cause que Victor et ses successeurs laissèrent en repos les Asiatiques, qui furent enfin obligés, par l'autorité du concile œcuménique de Nicée, de se conformer à l'usage commun.

L'histoire n'apprend plus rien de S. Irénée depuis cette grande action jusqu'à sa mort, dont on ignore les principales circonstances. On sait seulement qu'il souffrit le martyre sous l'empereur Sévère, l'an 202.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. Gravons dans notre cœur les vérités que nous apprenons, et que ce soit pour les pratiquer. La science sert peu sans la pratique. 2. Profitons des avis de S. Irénée, en rejetant les erreurs et les nouveautés; mais, loin de haïr ceux qui les enseignent, prions pour leur conversion, et demandons en même temps la nôtre.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que ceux qui ont le bonheur de vous servir éprouvent entre eux ni schisme ni division. Nous n'avons qu'une foi, nous attendons une même récompense; faites que nous n'ayons aussi qu'un cœur.

29 *juin*. — S. PIERRE, APÔTRE.

Simon, qui fut ensuite appelé Pierre, était de Bethsaïde, petite ville de la Galilée, sur le bord du lac de Génésareth, et s'occupait à la pêche avec André son frère. Il était marié avant d'être appelé par Jésus-Christ, et on prétend que sa femme arriva à la gloire du martyre. S. André, ayant eu le bonheur de trouver Jésus-Christ, se hâta de faire part à son frère d'une si heureuse nouvelle. « J'ai, lui dit-il, trouvé le Christ promis par les prophètes. » Simon ajouta foi à ce que son frère lui disait, et il résolut dès lors de se donner tout entier au divin Agneau. André le mena à Jésus, qui lui dit que dans la suite il s'appellerait Céphas, c'est-à-dire Pierre ou Rocher. Après qu'André et Pierre eurent passé un jour avec le Sauveur, ils s'en retournèrent le lendemain à leur occupation de la pêche; mais ils revenaient de temps en temps l'écouter, et recevoir de lui les paroles de vie; de sorte qu'ils pouvaient passer dès lors pour être ses disciples.

Vers la fin de la même année, Jésus-Christ, étant revenu de Jérusalem, rencontra sur le bord du lac de Génésareth André et Pierre qui lavaient leurs filets. Il monta dans leur barque pour instruire le peuple qui venait l'écouter en foule; ensuite il dit à Pierre: « Jetez vos filets en pleine mer pour pêcher. » Pierre obéit, et la pêche fut si abondante, quoiqu'ils n'eussent pu rien prendre pendant toute la nuit, que leurs filets se rompaient. Pierre, étonné de ce miracle, et convaincu qu'il n'était pas digne que Dieu fît aucune œuvre surnaturelle en sa faveur, protesta qu'il n'était qu'un pécheur, et qu'il ne méritait pas d'approcher du Saint des saints. Dès ce moment il quitta tout pour suivre Jésus-Christ, et s'attacha à lui. Le Sauveur du monde fit quelque temps après l'élection des douze Apôtres, à la tête desquels l'Écriture et la tradition mettent toujours S. Pierre.

Pierre répondit parfaitement à sa vocation. On le vit toujours depuis plein de zèle pour Jésus-Christ et sa doctrine, et rempli d'ardeur pour faire connaître l'un et l'autre. Aussi Notre-Seigneur lui donna-t-il souvent des marques de préférence. Quand Pierre

Digitized by Google

lui demanda d'aller à lui en marchant sur les flots. Jésus-Christ lui en accorda la grâce pour récompenser son ardent amour. Il est vrai que l'agitation des flots, causée par le vent, diminua un peu de la fermeté de sa foi : mais Jésus le rassura aussitôt, et le soutint. Il fallait que le chef des Apôtres, qui représentait toute l'Église, les forts comme les faibles, fît voir dans sa crainte ce que nous sommes par nous-mêmes. Pierre était bien persuadé que c'est Dieu qui donne à l'homme les forces dont il a besoin; et il eut bientôt occasion de le marquer à Jésus-Christ. Cet Homme-Dieu, ayant abordé dans le pays de Génésareth, s'y trouva presque abandonné de tout le monde, parce qu'il avait prêché des vérités que l'orgueil humain ne pouvait goûter. Il dit alors aux Apôtres : « Voulez-vous aussi vous en aller? » Mais Pierre lui répondit : « Où pourrions-nous aller, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle. » Il fit voir, peu de temps après, qu'il tenait à rester avec Jésus-Christ, parce qu'il le connaissait pour le vrai Dieu; car Jésus-Christ ayant demandé à ses Apôtres : « Vous autres, qui croyez-vous que je suis? — Vous êtes, répondit Pierre, le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Confession admirable, qui lui fit mériter de la bouche de la Vérité même le titre d'heureux : « Vous êtes heureux, fils de Jonas, parce que la chair et le sang ne vous ont point révélé cette vérité. Et moi je vous dis, ajouta Jésus-Christ, que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, contre laquelle les puissances de l'enfer ne prévaudront point. »

Quand Jésus-Christ annonça à ses disciples qu'il allait être livré à ses ennemis, et que ses disciples l'abandonneraient, S. Pierre, toujours plein de zèle pour son maître, assura qu'il mourrait avec lui, s'il le fallait, plutôt que de lui être infidèle, et que, quand tous les autres l'abandonneraient, pour lui, il ne le quitterait jamais. Il en avait effectivement la volonté; mais, comme elle était mêlée d'une présomption qui avait besoin d'être guérie par un remède qui l'humiliât, Jésus-Christ lui prédit que, loin de mourir pour lui, il le renoncerait trois fois avant le point du jour. En effet, après l'avoir suivi chez Caïphe, il n'eut pas assez de courage pour le confesser et s'avouer son disciple. Une parole d'une servante l'abattit; et il protesta par trois fois qu'il ne connaissait point celui que peu auparavant il avait reconnu publiquement pour le Christ, le Fils du Dieu vivant. Voilà ce que sont les hommes abandonnés à leur faiblesse. Dès que Pierre eut commis cette faute, Jésus le regarda, non des yeux du corps, mais de ce regard de grâce et de miséricorde qui touche et qui

Digitized by Google

convertit le cœur. Pierre connut aussitôt la grandeur de sa faute, et la pleura amèrement. « Heureuses larmes, dit S. Ambroise, qui ne demandent point le pardon, et qui le méritent! » Aussi Notre-Seigneur oublia le péché de ce sincère pénitent, et continua de répandre sur lui des faveurs abondantes.

Jésus-Christ étant monté au ciel, Pierre se retira à Jérusalem avec les Apôtres et la sainte Vierge, pour y attendre le Saint-Esprit, qui descendit sur eux le cinquantième jour après la résurrection du Sauveur. Le discours que S. Pierre prononça alors devant les Juifs qui étaient assemblés en grand nombre pour être témoins de ces merveilles, fit bien voir que lui et les autres Apôtres parlaient par l'Esprit de Dieu : il y en eut environ trois mille qui crurent et furent baptisés.

Dieu, voulant que l'Évangile fût annoncé aux gentils, permit que la persécution s'allumât contre les Apôtres, et les obligeât de se disperser. S. Pierre vint à Samarie, où la parole de Dieu avait déjà été annoncée; il imposa les mains aux fidèles de cette ville, et leur donna le Saint-Esprit. Un magicien fameux nommé Simon, voyant que ceux à qui les Apôtres imposaient les mains recevaient en même temps le don des langues, leur offrit de l'argent pour avoir le même pouvoir, comme si des personnes qui vivaient dans un entier dépouillement de toutes choses eussent été capables de lui vendre pour de l'argent qu'ils méprisaient la puissance du Saint-Esprit. S. Pierre eut horreur de l'ambition sacrilége de Simon, et le rejeta avec indignation, l'exhortant néanmoins à faire pénitence de son péché. Cet apôtre, peu de temps après, fut envoyé par Jésus-Christ même pour baptiser et instruire le premier des gentils qui se convertit. C'était un centenier nommé Corneille, dont les prières et les aumônes étaient agréables à Dieu. Il écouta S. Pierre avec docilité, et il crut, lui et toute sa famille. S. Pierre alla ensuite à Antioche, dont il fut le premier évêque. Il n'y résida pas toujours; car son zèle lui fit parcourir le Pont, la Cappadoce et d'autres lieux : on rapporte qu'ensuite il alla à Rome, afin de combattre l'erreur et l'idolâtrie jusque dans le lieu où elles dominaient avec le plus d'empire.

Il était l'année suivante à Jérusalem, où il fut mis en prison par l'ordre d'Hérode-Agrippa, et délivré par un ange. Quelque temps après, il écrivit sa première Épître. En l'an 51, il se trouva au concile de Jérusalem, d'où il alla à Antioche, où S. Paul le reprit de ce que, par sa manière d'agir, il engageait les gentils convertis à vivre selon la loi des Juifs; car S. Pierre, qui avait

Digitized by Google

mangé pendant quelque temps avec les gentils devenus fidèles, sans s'arrêter à la distinction des viandes prescrites par la loi, s'était ensuite séparé d'eux pour ne point blesser les chrétiens de Jérusalem ; il ne mangeait plus avec eux, ce qui pouvait donner lieu de croire que l'observation de la loi était encore nécessaire au moins pour les Juifs convertis. Il écouta avec humilité la réprimande que S. Paul lui en fit, et changea de conduite. Il fit paraître cette humilité et l'amour sincère qu'il avait pour la vérité dans sa seconde Épître, qu'il écrivit vers l'an 65. Ce fut le temps qu'il retourna à Rome pour la dernière fois. C'était en ce lieu qu'il devait consommer ses travaux et acquérir la gloire du martyre.

S. Pierre ne flatta point les puissances du siècle en leur cachant la vérité pour s'épargner ou du moins pour retarder un supplice qu'il regardait comme sa gloire. Il redoubla son zèle et son ardeur, et prêcha avec tant de force la chasteté, la pénitence, l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, et les autres vérités qui font le chrétien, que tous les païens en furent irrités. On dit que les fidèles, qui craignaient qu'on ne le fît mourir, le prièrent instamment de se retirer, et que, faisant violence à son zèle, il céda à leurs importunités. Il choisit le temps de la nuit, et déjà il était à la porte de Rome, lorsqu'il vit Jésus-Christ, qui entra par la porte. Le saint apôtre lui demanda : « Seigneur, où allez-vous ? — Je viens à Rome, lui répondit Jésus-Christ pour être crucifié de nouveau. » S. Pierre, comprenant le sens de cette parole, retourna aussitôt sur ses pas, et raconta cette vision aux fidèles. Il fût arrêté d'abord, et il se réjouit de ce qu'il allait enfin donner sa vie pour Jésus-Christ. Alors régnait Néron, prince cruel et inhumain, digne par conséquent d'être le ministre du démon pour faire mourir le premier des Apôtres. S. Paul fut pris avec lui, et l'on croit qu'ils demeurèrent neuf mois en prison. Prédicateurs de l'Évangile au milieu de leurs liens, ils convertirent les principaux de leurs gardes et plusieurs autres personnes : ils gagnèrent ainsi des âmes à Dieu jusqu'à la fin de leur vie. S. Pierre finit la sienne sur une croix, où il fut attaché la tête en bas, comme il l'avait demandé lui-même.

PRATIQUE. Plus orgueilleux et plus faibles encore que S. Pierre, nous avons protesté cent fois que nous ne renierions jamais Jésus-Christ, et nous le renions tous les jours, craignant les railleries des hommes, et abandonnant nos devoirs. Pleurons comme cet apôtre, et, devenus plus humbles, que notre amour augmente à proportion de nos chutes.

PRIÈRE. Que nous serions heureux, ô mon Dieu ! si nous pouvions vous dire que nous vous aimons ! Nous sommes pécheurs, donnez-nous des larmes, donnez-nous un amour plus fort que la mort, où nos péchés nous ont fait tomber.

Digitized by Google

30 *juin*. — S. PAUL, APÔTRE.

On a rapporté au 25 janvier l'histoire de la conversion de saint Paul. Après qu'il eut été baptisé, il demeura quelques jours avec les fidèles qui étaient à Damas. Plein de reconnaissance pour la grâce qu'il venait de recevoir, il se hâta d'annoncer Celui qui en était l'auteur, et de prêcher au milieu des synagogues que Jésus était le Christ et le Fils de Dieu; ainsi d'ennemi et de persécuteur de l'Eglise, il en devint tout à coup le zélé défenseur. Comme il savait parfaitement l'Écriture, qu'il avait l'esprit vif et pénétrant, une douceur qui gagnait tout le monde, et une autorité dans ses paroles qui trouvait créance partout, ses discours faisaient beaucoup d'impression sur les esprits. On doit ajouter que la grâce de Jésus-Christ accompagnait toutes ses paroles et leur donnait du poids. Un tel docteur, choisi exprès du Ciel pour annoncer la vérité, et revêtu des qualités propres à la faire connaître, devait sans doute faire de grands progrès en peu de temps; aussi se convertissait-on en foule après ses prédications.

Les Juifs, ne pouvant plus souffrir l'avantage que l'Église tirait de sa conversion et de ses prédications, résolurent de le tuer. Ils portèrent le gouverneur de Damas à faire garder les portes de la ville pour l'arrêter : mais leur projet ayant été connu, les fidèles descendirent S. Paul durant la nuit, dans une corbeille, par une fenêtre qui donnait sur la muraille de la ville. S. Paul, échappé des mains de ses persécuteurs par un moyen légitime que la prudence lui fournit, vint à Jérusalem pour voir S. Pierre. Les disciples, qui n'étaient pas informés de son changement, le fuyaient, et S. Barnabé fut obligé de raconter le miracle de sa conversion, et ce qu'il avait déjà fait à Damas. Depuis ce moment, les disciples eurent confiance en lui; il était toujours avec eux. Il demeura quinze jours avec S. Pierre, et prêcha pendant tout ce temps la foi de Jésus-Christ, disputant avec les Juifs étrangers. Comme dans ses disputes il avait toujours l'avantage, ils voulurent encore le tuer. Les fidèles, ayant su leur dessein, le menèrent à Césarée, et de là l'envoyèrent à Tarse. Il alla ainsi porter la foi en Syrie et en Cilicie, et depuis dans tout le pays de Judée. Il était revenu à Tarse, lorsque S. Barnabé vint l'y chercher pour l'emmener à Antioche, afin d'y seconder son zèle et d'y étendre le règne de Jésus-Christ, qui commençait à s'y établir. Ils allèrent ensuite tous deux à Jérusalem pour y porter les aumônes des fidèles d'Antioche, vers l'an 44. Étant revenus dans cette dernière ville le

Digitized by Google

Saint-Esprit inspira aux disciples de séparer Paul et Barnabé pour l'ouvrage auquel il les avait destinés, c'est-à-dire pour l'apostolat; et alors on leur imposa les mains.

Paul, devenu l'apôtre des Gentils, non par le choix des hommes, mais par la vocation de Dieu, reçut en même temps toutes les grâces qui étaient nécessaires à son ministère pour faire éclater la puissance du Seigneur; mais, de peur que ses dons ne nourrissent dans son cœur cet amour de nous-même qui se fait toujours sentir même dans les plus saints, Dieu permit que ce grand apôtre fût agité des plus violentes tentations; et que cet homme, à qui presque toute la terre devait obéir, éprouvât malgré lui la révolte de la chair. Combien de fois ne pria-t-il pas le Seigneur de l'en délivrer! Dieu ne le voulut pas; il permit même qu'il fût tenté, mais non qu'il succombât à la tentation. *Ma grâce vous suffit*, lui dit-il; *je perfectionnerai votre vertu par votre infirmité même*. En effet, si d'un côté Paul éprouvait en lui cette humiliation, d'un autre, Dieu se plaisait à le ravir jusqu'au troisième ciel, pour lui communiquer ses plus intimes secrets, et l'enfer ne put jamais rien contre lui : aussi à une profonde humilité joignait-il une grande mortification. Il nous apprend lui-même qu'il châtiait rudement son corps, et qu'il le réduisait en servitude, de peur qu'il ne fût lui-même repris pour n'avoir pas mis en pratique ce qu'il enseignait aux autres. Sa pénitence était continuelle; car, outre qu'il prêchait journellement et toujours avec zèle, qu'il faisait de fréquents voyages pour faire connaître Jésus-Christ, et qu'il priait beaucoup; il travaillait encore des mains, et souvent pendant les nuits; non-seulement pour donner l'exemple à tous les chrétiens de n'être pas oisifs ni à charge aux autres, mais encore pour tâcher d'avoir lui-même de quoi soulager ses frères. Son travail ordinaire était de faire des tentes.

Il y avait à Philippe une fille esclave, possédée du démon, qui, en devinant, produisait à ses maîtres un gain considérable. Cette fille ayant un jour rencontré S. Paul et ceux qui étaient avec lui, les suivit en criant qu'ils étaient les serviteurs du Dieu très-haut, qui annonçaient la voie du salut. Saint Paul eut compassion de cette fille; et commanda au démon de la quitter, et le démon obéit. Ceux à qui cette fille appartenait, voyant l'espoir de leur gain perdu, se saisirent de Paul et de Silas, les traînèrent devant les magistrats, et se plaignirent que c'étaient des Juifs qui voulaient introduire parmi eux, qui étaient Romains, des coutumes contraires à leurs lois. Le peuple accourut sur cela, criant contre les Apôtres; et les magistrats, pour le satisfaire, et sans rien exa-

Digitized by Google

mirent déchirer leurs habits, leur firent donner des coups de verges, et les firent conduire en prison, où on leur serra les pieds dans les ceps, ce qui les obligeait de demeurer couchés sur le dos.

Tant de maux et d'ignominies, loin de les abattre, les remplirent d'une joie divine; pendant toute la nuit ils prièrent Dieu à haute voix et avec tant d'ardeur, que les prisonniers les entendaient. Le Seigneur voulut faire voir, par le calme des Apôtres, quelle est la force d'une prière faite de cœur : toute la prison trembla, les fondements mêmes en furent ébranlés, les fers des détenus furent rompus. Le geôlier, hors de lui, se jeta aux pieds de Paul et de Silas, et leur demanda ce que lui et les siens devaient faire pour être sauvés; ils l'instruisirent avec ceux de sa maison, et leur donnèrent le baptême. Le lendemain, les magistrats rendirent la liberté aux deux illustres captifs, qui n'en profitèrent que pour recommencer à annoncer partout l'Evangile. Athènes, Corinthe, Ephèse, Troade, Milet, et quantité d'autres villes eurent le bonheur de voir Paul et de l'entendre; et partout où il passait, Dieu bénissait ses paroles et les rendait efficaces sur le cœur d'un grand nombre. Dieu opérait aussi par lui beaucoup de miracles, jusque-là même que les linges qui avaient touché son corps, étant appliqués aux malades, les guérissaient.

Paul étant venu à Jérusalem, le peuple voulut le tuer; mais le tribun lui-même le tira de ses mains et le fit mettre dans la forteresse. Le lendemain, il fut conduit dans le conseil, où il parla avec beaucoup de force : et comme les Juifs voulaient encore le mettre à mort, le tribun le fit mener secrètement à Césarée, où il resta deux ans prisonnier; pendant ce temps-là, il répondit plusieurs fois aux accusations des Juifs, qu'il confondit toujours. Enfin, craignant que leurs cabales et leurs intrigues ne réussissent, il en appela à l'empereur; mais en partant il laissa ses juges persuadés de son innocence et indignés contre ses ennemis.

Paul étant arrivé à Rome après beaucoup de peines et de fatigues, dont on peut lire le récit dans les Actes des Apôtres, et ayant eu permission d'habiter en son particulier avec un garde, loua une chambre où il demeura deux ans entiers. Il s'occupa pendant ce temps-là à travailler à la conversion des Juifs de Rome et à celle des gentils, dont il trouva l'esprit et le cœur plus dociles, parce que c'étaient eux que Dieu avait choisis pour entrer dans l'héritage que les Juifs avaient rejeté. Alors la captivité de cet apôtre servit beaucoup à la propagation de la foi; elle le rendit célèbre jusqu'à la cour, où il y avait plusieurs chrétiens. Ayant été mis en liberté,

Digitized by Google

il entreprit de nouveaux voyages et parcourut diverses nations pour y porter le flambeau de l'Évangile. Il souffrit de nouveau les tourments, les combats, les calomnies, les menaces, prêt à donner mille vies, s'il les eût eues, pour sauver une seule âme. Enfin Dieu couronna tant de travaux par un glorieux martyre. Paul était revenu de lui-même à Rome, et s'était joint à S. Pierre pour instruire les Juifs dans les synagogues, et les païens dans les assemblées publiques. Néron, irrité de ces progrès, qu'il ne pouvait empêcher, fit mettre S. Paul en prison. Il fut au moins un an dans les liens; mais son amour pour Jésus-Christ et pour ses frères n'étant point captif, il trouva le moyen de convertir plusieurs âmes, entre autres, dit S. Chrysostome, un échanson de Néron. Après avoir passé ce temps en prison, il eut la tête tranchée, le 29 juin de l'an 49.

Cet apôtre a écrit plus qu'aucun autre disciple du Seigneur pour l'édification et l'instruction des fidèles. On a de lui quatorze épîtres ou lettres qui l'ont fait admirer en son temps, des Juifs et des païens, et qui seront toujours la force, la consolation et l'édification des chrétiens.

PRATIQUES. 1. Travaillons à étendre et à augmenter la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, non en prêchant publiquement, car cela n'appartient qu'aux ecclésiastiques, mais en instruisant notre famille, les pauvres mêmes à qui l'on fait l'aumône, en contribuant à l'établissement des écoles, etc. 2. Les personnes qui peuvent se passer de travailler ne doivent pas s'en dispenser; mais elles doivent le faire par esprit d'humilité et s'occuper des choses utiles aux indigents, comme à leur faire des habits, du linge, etc. 3. Que de travaux S. Paul a supportés pour gagner des âmes à Jésus-Christ! Qu'avons-nous fait pour lui? Notre mauvais exemple n'a-t-il pas causé, au contraire, la perte de quelqu'un? Réparons le mal par une grande ardeur à faire le bien.

PRIÈRE. Votre saint apôtre, Seigneur, nous a appris que la vie d'un chrétien est de croire en vous, d'être attachés à la croix avec vous et de vous aimer. Faites-nous la grâce de suivre un exemple si salutaire et si saint.

1er *juillet.* — S. THIBAULT, ERMITE. — XIe siècle.

S. Thibault naquit à Provins, en Brie, vers l'an 1017. Il trouvait dans la maison de son père tout ce qui pouvait flatter la cupidité; mais la grâce de Dieu le rendit supérieur à toutes les vanités de la terre. Plus on cherchait à lui faire goûter le monde, plus il en découvrait le néant; et le mépris qu'il en avait lui faisait souhaiter la solitude. Il admirait sans cesse la conduite que le prophète Élie, S. Jean-Baptiste, S. Paul l'Ermite et S. Antoine avaient tenue dans les déserts. Soupirant après ce genre de vie, il en faisait des essais dans la maison paternelle, en gardant le plus qu'il pouvait le silence, la retraite et l'abstinence.

Digitized by Google

Le désir de suivre de plus près ces maîtres de la vie solitaire lui fit prendre la résolution d'aller consulter un saint ermite nommé Buchard, qui vivait retiré dans une petite île de la Seine. Il lui découvrit les mouvements de son cœur et lui fit part du dessein qu'il avait de quitter ses parents et son pays pour embrasser la vie solitaire. Le pieux ermite l'ayant retenu quelque temps pour l'exercer dans les pratiques les plus austères de la pénitence et lui donner les avis qu'il croyait les plus convenables à ses dispositions, le laissa retourner chez son père. Il y resta encore quelques années occupé de la prière et de la méditation des saintes Écritures, jusqu'à ce qu'enfin il se détermina à quitter le pays avec un jeune homme nommé Gauthier. La nuit suivante, ils sortirent à pied de la ville, changèrent d'habits avec deux pauvres pèlerins qu'ils rencontrèrent, et gagnèrent l'Allemagne. Ils s'arrêtèrent en un lieu nommé Pitengen, où ils commencèrent à vivre en solitaires.

Persuadés qu'ils ne devaient vivre que du travail de leurs mains, ils allaient dans les villages et les hameaux voisins porter des pierres et du mortier en qualité de manœuvres, travailler aux prés sous les faucheurs, aider les voituriers à charger et à décharger les chariots, nettoyer les étables et les écuries; mais le plus souvent ils faisaient du charbon pour les forges. Ils employaient le produit de leur travail à se procurer de gros pain fort bis, en quoi consistait toute la provision de leur ermitage. Tant qu'elle durait, ils passaient les jours et les nuits à prier et à louer Dieu. Dès que la provision venait à manquer, ils retournaient au travail dans les villages. La bonne odeur qu'y répandait leur vertu leur attira des honneurs qui leur firent craindre de retrouver au milieu de la pauvreté une partie de ce qu'ils avaient voulu éviter en s'éloignant de leurs familles. Ce motif les détermina à abandonner un pays où ils ne pouvaient plus vivre dans l'obscurité et l'humiliation.

Ayant amassé une petite somme par leur travail, ils entreprirent des pèlerinages de longs cours, qui étaient la dévotion commune de ce temps-là. Après plusieurs voyages de cette espèce, ils arrivèrent en un lieu couvert de bois, appelé Ralanigo, auprès de la ville de Vicence, dans la seigneurie de Venise. Ils y trouvèrent une vieille chapelle ruinée, et tellement abandonnée, que depuis longtemps on n'y célébrait plus les divins offices. Comme elle était écartée des routes publiques et du grand commerce, ils la jugèrent propre au dessein qu'ils avaient de s'y fixer, afin de passer dans la solitude le reste de leurs jours. L'ayant obtenue du seigneur du lieu, ils y bâtirent une petite cabane, où ils s'occupèrent ensemble

Digitized by Google

des biens futurs pendant deux ans, après lesquels Dieu appela à lui le bienheureux Gauthier. Cette perte, loin d'abattre S. Thibault, l'excita à marcher avec encore plus de courage dans la voie droite où il était entré, comme si la mort du fidèle compagnon de ses voyages l'eût averti que le terme de sa course n'était pas éloigné.

Il s'était interdit la viande et tout ce qui provenait des animaux, comme la graisse, les œufs et le laitage; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain d'orge. Il s'endurcit même de telle sorte dans la suite, que, s'étant accoutumé peu à peu aux fruits et aux racines de son ermitage, il se passa entièrement de pain et de toute boisson pendant quelques années. Il portait un rude cilice en tout temps, et affligeait son corps par toutes sortes de macérations, persuadé qu'il n'y avait pas de moment dans tout le cours de sa vie où il ne fût obligé de porter sa croix pour suivre Jésus-Christ.

Il y avait longtemps que ce pieux solitaire combattait contre les ennemis de son salut, dont le plus redoutable était sa propre chair; Dieu l'en délivra en lui envoyant une cruelle maladie, par laquelle il acheva de le sanctifier. Son corps devint si couvert de pustules et d'ulcères, qu'il ne lui resta pas un membre dont il eût l'usage libre. La patience avec laquelle il supportait tous ses maux fut pour le public une leçon encore plus instructive que l'exemple de toutes ses autres vertus. Il mourut dans un grand calme, le dernier de juin, l'an 1066.

PRATIQUE. La vie d'un chrétien est une vie de pénitence et de travail : quelle doit donc être la vie d'une personne qui a renoncé au monde pour suivre de plus près Jésus-Christ couronné d'épines, cloué sur la croix!

PRIÈRE. Faites, ô mon Dieu, que l'exemple de vos serviteurs nous excite à la retraite et à la pénitence. Renouvelez parmi nous cette vie sainte et presque ignorée. Nous n'en sommes pas dignes, il est vrai, mais vous êtes riche en miséricorde.

2 *juillet*. — LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

I. L'ange Gabriel envoyé du ciel à Marie pour lui annoncer qu'elle allait devenir la Mère du Fils de Dieu, sans cesser d'être vierge, lui montra que rien n'est impossible au Tout-Puissant, en lui apprenant qu'il avait donné un fils à sa cousine Élisabeth, femme de Zacharie, qui était non-seulement stérile, mais encore fort avancée en âge. Marie, pleine de grâce et animée de l'esprit de Jésus-Christ, qu'elle portait déjà dans son sein, partit en même temps, et se hâta de traverser une grande partie de la Judée,

Digitized by Google

d'aller à la ville d'Hébron, dans la tribu de Juda, pour voir elle-même cette merveille de Dieu, pour s'en réjouir avec Élisabeth, et pour lui rendre en cette occasion les services dont elle pouvait avoir besoin. On ne doit pas craindre de quitter la retraite et de rompre le silence, quand on suit les mouvements de la charité, qui est la première marque d'une véritable dévotion.

II. Marie, étant entrée dans la maison de Zacharie, salua Élisabeth. Celle-ci n'eut pas plutôt entendu sa voix, qu'elle sentit son enfant tressaillir dans son sein; elle-même fut aussitôt remplie du Saint-Esprit; puis elle dit à Marie : *Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me rende visite? Car dès le moment que votre voix m'a frappé l'oreille lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira.* Marie, pour lui répondre et pour célébrer les grandeurs de Dieu, prononça l'excellent cantique qu'on a d'elle dans l'Évangile, et qu'on doit regarder comme le triomphe de l'humilité sur l'orgueil du siècle.

III. Marie et Élisabeth, dit S. Augustin, prophétisèrent toutes deux par l'Esprit-Saint, dont elles étaient remplies, et par le mérite des enfants qu'elles portaient dans leur sein. Élisabeth connut le mystère de l'incarnation, que la modestie de la sainte Vierge lui cachait dans le commencement ; elle apprit par une inspiration soudaine ce que signifiait ce tressaillement extraordinaire qu'elle avait senti dans ses entrailles. Le Sauveur du monde lui fit connaître dès lors le ministère auquel était appelé l'enfant qu'elle portait dans son sein. S'estimant heureuse de recevoir chez elle la mère de son Seigneur, elle publia le bonheur de cette sainte mère, dont elle rapporta la cause à la foi. La sainte Vierge passa trois mois chez elle, et retourna à Nazareth.

IV. On doit regarder la conduite de la sainte Vierge dans ce mystère comme un modèle parfait de la conduite des chrétiens dans les visites qu'ils se rendent. C'est une action des plus ordinaires, et qui peut être la source de beaucoup de maux par la manière dont on la fait. Marie ne quitte sa cellule que pour aller se réjouir avec sa cousine de la grâce qu'elle a reçue de Dieu, et pour lui communiquer la grâce qu'elle a reçue elle-même. Marie porte Jésus-Christ avec elle, et le communique à toute la famille qu'elle visite : dans nos visites nous devons porter la bonne odeur de Jésus-Christ, et le faire glorifier de tout le monde par la sainteté de notre conduite. Marie et Élisabeth ne s'entretiennent que de la

Digitized by Google

grandeur de Dieu, et de leur propre bassesse; malheur à nous, si nos conversations, au lieu d'être édifiantes et de porter les autres à la piété, servent au contraire à leur inspirer l'esprit du siècle et ses maximes empoisonnées! Enfin Marie s'en retourne après qu'elle s'est acquittée chez Élisabeth de ce que Dieu demandait d'elle; nous devons aussi rentrer dans notre retraite, lorsque nous avons fait ce que la charité exige de nous.

PRATIQUE. Proposons-nous pour modèle la conduite de la sainte Vierge et de sainte Élisabeth. Soyons, comme elles, pleines de foi et d'humilité.

PRIÈRE. Que ce soit votre charité, Seigneur, qui conduise toutes nos actions: qu'elle soit le motif particulier des visites que nous rendons à nos frères, afin qu'elles ne nuisent ni à eux ni à nous, et que nous n'ayons pas le malheur de nous y perdre.

---

3 *juillet.* — Ste MONÉGONDE. — VIe siècle.

Monégonde naquit à Chartres. Du mariage que lui firent contracter ses parents naquirent deux filles qu'elle aimait tendrement, et qui semblaient faire toute sa joie; mais Dieu, qui voulait se l'attacher tout entière, lui ôta ces objets de sa tendresse. La mort de ces deux enfants la jeta dans un accablement dont aucune consolation humaine semblait ne pouvoir la tirer. Dieu la préparait ainsi à ne chercher d'appui qu'en lui seul. Ses réflexions lui firent connaître les intentions du Seigneur, et la crainte qu'elle eut de lui déplaire par des sentiments peu chrétiens arrêta le cours de ses larmes.

Dans le dessein de se donner entièrement à Dieu, Monégonde, du consentement de son mari, se fit faire une cellule où elle se renferma pour servir le Seigneur dans l'exercice continuel de la prière et dans les pratiques d'une austère pénitence. Après avoir dit adieu au monde, elle se retira dans sa cellule, et ne vit plus qu'une jeune servante chargée de lui apporter son nécessaire, qui consistait en un peu de farine d'orge, dont elle pétrissait elle-même son pain, avec de l'eau passée au travers de la cendre: c'était toute sa nourriture. Ce qui lui restait de son revenu, elle le faisait distribuer aux pauvres. Elle passa de la sorte un temps considérable, priant sans cesse pour ses péchés et ceux du peuple, jusqu'à ce que, se voyant abandonnée de la fille qui la servait, et fatiguée des visites que lui attirait sa réputation, elle résolut de se retirer ailleurs. Elle prit le chemin de la ville de Tours, dans l'espérance de trouver près de l'église Saint-Martin une retraite propre à son dessein, et de se mettre sous la protection de ce grand Saint. Après avoir rendu ses actions de grâces à Dieu sur

Digitized by Google

son tombeau, elle se renferma dans une petite cellule, où elle s'occupa uniquement de la prière et de la contemplation divine dans les veilles et les jeûnes continuels. Elle y acquit la réputation de faire des miracles, que son humilité aurait bien voulu qu'on attribuât à S. Martin comme tant d'autres qu'il faisait réellement.

Son mari, ayant ouï parler de ces merveilles, la vint voir avec quelques-uns de ses amis et de ses voisins, et la ramena à Chartres, où il lui laissa la liberté de vivre seule comme auparavant. Elle y continua ses exercices de dévotion; mais on ne put lui ôter le désir qu'elle avait de retourner dans sa cellule près de S. Martin de Tours. Elle en prit le chemin, après avoir obtenu de son mari qu'il l'y laisserait finir ses jours. Ce fut alors qu'après avoir imploré le secours de S. Martin auprès de Dieu, elle se fit une règle constante pour le genre de vie qu'elle avait embrassé. Elle réunit ensuite dans le même lieu quelques religieuses qui cherchaient à profiter de ses exemples et de ses instructions : ce qui forma autour d'elle une petite communauté de servantes de Jésus-Christ. Elle persévérait avec les filles qui s'étaient placées sous sa direction spirituelle dans la foi et l'oraison, ne vivant que de pain d'orge à son ordinaire, et ne buvant que de l'eau, hors les fêtes, auxquelles elle usait d'un peu de vin : elle n'avait ni matelas, ni paillasse pour lit, mais une simple natte qu'elle étendait sur la terre ou sur des planches. Elle mourut de la mort des saints, vers l'an 570; et elle fut enterrée dans son petit monastère, où Dieu fit connaître aux hommes la gloire dont il l'avait couronnée dans le ciel, par divers miracles qui se firent à son tombeau.

PRATIQUES. 1. Profitons des afflictions; c'est pour nous sauver que Dieu nous les envoie. 2. Rien ne doit empêcher une femme mariée de vivre chrétiennement; mais le respect qu'elle doit à son mari ne lui permet pas de faire rien d'extraordinaire sans son consentement : ce serait manquer à un des premiers devoirs de son état.

PRIÈRE. Vous nous avez faits pour vous, Seigneur; détachez notre cœur de tout ce qui n'est pas pour vous; que notre plus grand bonheur soit de n'être attachés qu'à vous.

---

4 juillet. — S. FÉLIX, S. IRÉNÉE ET Ste MUSTIOLE, MARTYRS. — IVe siècle.

L'empereur Aurélien, qui commença à régner l'an 270, fut d'abord favorable aux chrétiens; mais la bonne volonté qu'il leur témoignait ne dura pas longtemps. Dieu l'ayant abandonné à la corruption de son cœur, il publia des édits de mort contre tous ceux qui professaient la doctrine de Jésus-Christ. Sa mort, arrivée

Digitized by Google

au commencement de l'an 275, empêcha l'effet de ses édits dans les provinces éloignées de Rome; mais les provinces voisines en ressentirent toute la violence pendant six à sept mois.

Turcius fut chargé de faire en Toscane la recherche des chrétiens. Parmi ceux dont la foi éclatait le plus à Sutri, ville de cette province, il y avait un prêtre nommé Félix, qui possédait de grands biens, mais sans en être possédé. Il s'en servait pour assister les pauvres, et pour gagner à Dieu le plus d'âmes qu'il pouvait. Quand il sut que Turcius venait, il assembla les fidèles pour les exhorter à demeurer fermes dans la foi, et à ne pas craindre une tempête qui ne pourrait que les faire arriver heureusement au port.

Félix confirma ses paroles par ses exemples; car ayant été pris, il confessa hautement le nom de Jésus-Christ. Turcius, l'ayant fait comparaître devant son tribunal, lui demanda pourquoi il avait la hardiesse de porter les peuples à mépriser la religion des Romains et les ordonnances des empereurs. « C'est, répondit Félix, que notre joie et notre bonheur consistent à prêcher Jésus-Christ, et à procurer au peuple la vie éternelle. — Quelle est cette vie? répliqua Turcius. — C'est, ajouta Félix, de craindre et d'adorer Dieu le Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le Saint-Esprit. » Après quelques autres questions, Turcius, qui vit que Félix ne se rendait point, ordonna qu'on lui meurtrît la bouche avec une pierre, pour le punir, disait-il, de ce qu'il trompait les peuples par ses paroles : il continua même de le faire frapper jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit. Le diacre Irénée l'enterra auprès de Sutri.

Dieu, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, accorda aussi à Irénée la gloire du martyre. Turcius, ayant fait arrêter le saint diacre, le fit marcher devant son char pieds nus et chargé de chaînes, jusqu'à Chiousi, où il fut mis en prison avec plusieurs autres chrétiens qui furent dénoncés à son arrivée.

Il y avait dans cette ville une dame chrétienne nommée Mustiole. Elle allait la nuit, et quelquefois le jour, à la prison pour rendre toutes sortes de services aux confesseurs de Jésus-Christ, et les fortifiait dans la foi. Elle leur lavait les pieds, elle pansait les plaies que les tourments leur avaient faites, et par l'indulgence des gardes et du geôlier, qu'elle payait bien, elle faisait entrer dans la prison autant de rafraîchissements qu'elle jugeait à propos. Turcius, en ayant été averti, la cita pour venir rendre compte de sa conduite. Dès qu'il la vit, il fut si frappé de sa rare beauté, qu'il la fit conduire chez elle avec toute la politesse imaginable. Il alla

Digitized by Google

ensuite lui rendre visite; et il voulut entrer dans une connaissance plus particulière de sa noblesse et de sa famille, marquant assez ouvertement le désir qu'il aurait de l'épouser. Mustiole s'en aperçut, et se contenta de lui répondre qu'elle ne connaissait point d'autre noblesse que celle qui vient du christianisme. Turcius lui tint de longs discours pour l'engager à ne reconnaître d'autres dieux que ceux que Rome avait toujours adorés; mais la Sainte sut se délivrer de ses importunités en traitant de folie et d'impiété toutes les propositions qu'il lui faisait. Turcius, peu satisfait de sa visite, déchargea sa colère sur les chrétiens qu'il tenait prisonniers. Il réserva Irénée; mais c'était pour donner à Mustiole le spectacle de son supplice. Il le fit étendre sur le chevalet, en sa présence; mais, plus on frappait Irénée, plus il faisait paraître de fermeté dans sa patience et de générosité dans ses réponses. Le juge, irrité de la liberté de ses remontrances, lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer et appliquer des torches ardentes sur les flancs. Ne pouvant parvenir à le vaincre, il ordonna qu'on ne cessât de le tourmenter que quand il cesserait de vivre. Il mourut en rendant grâces à Jésus-Christ de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son nom. Mustiole, touchée de la cruauté de Turcius, lui en fit de vifs reproches, jusqu'à le menacer de la vengeance du Ciel. Le juge, irrité, la condamna à être battue avec des fouets armés de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât; ce fut ainsi qu'elle reçut la couronne du martyre, le 3 juillet.

PRATIQUES. 1. Heureux ceux qui meurent en confessant Jésus-Christ; mais il faut pour cela avoir vécu avec Jésus-Christ. 2. Employons une partie de nos biens à soulager les prisonniers et ceux qui souffrent. Si nous n'avons pas de biens, rendons-leur les services que nous pourrons.

PRIÈRE. Faites que nous ne vivions que pour vous, ô mon Dieu, afin que, mourant en vous, nous vivions éternellement avec vous.

---

5 *juillet.* — S. SISOÈS OU SISOY, SOLITAIRE. — IV^e^ et V^e^ siècles.

S. Sisoy ou Sisoès fut l'un des plus grands modèles de la vie solitaire après S. Antoine. Ayant été touché de Dieu dès sa jeunesse, il quitta tout pour suivre Jésus-Christ pauvre et humilié. Il se retira d'abord dans le désert de Scété avec S. Macaire.

Trouvant ce lieu trop fréquenté, et peu favorable à son amour pour le silence et la retraite, il alla s'établir au mont où S. Antoine était mort, à une journée de la mer Rouge. Il y arriva peu de temps après la mort du patriarche des solitaires, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 356, et il y trouva la mémoire de ses instruc-

Digitized by Google

tions et de ses exemples si récente, qu'il se considéra comme l'un de ses disciples, et ne pensa qu'à marcher sur ses traces.

Sisoy ne mangeait que de deux jours l'un. Ordinairement même il ne mangeait pas de pain, à moins que la condescendance pour les autres ne l'y engageât. Il avait pour maxime qu'un solitaire ne doit point choisir le genre de travail qui lui plaît le plus. Très-souvent il s'occupait à faire des paniers.

Un séculier vint un jour avec son fils encore enfant pour recevoir sa bénédiction. L'enfant étant mort en chemin, le père, sans se troubler, le prit entre ses bras. Dès qu'il fut dans la cellule du saint vieillard, il se jeta à terre avec son fils, pour lui demander le secours de ses prières. Il sortit ensuite, et laissa son fils aux pieds de Sisoy, qui, ne sachant pas qu'il fût mort, lui dit : « Levez-vous, mon fils, suivez votre père. » En même temps l'enfant se leva et alla trouver son père. Celui-ci, vivement touché de cette merveille, revint à la cellule de Sisoy, et lui dit tout simplement que sa joie était égale à l'affliction qu'il avait ressentie en perdant son fils. Le solitaire, qui craignait extrêmement de perdre l'humilité, fit dire à cet homme, par son disciple, qu'il se gardât bien de parler avant sa mort de ce qui venait de se passer.

Dans les avis et les instructions qu'il donnait aux autres, il revenait toujours à cette vertu de l'humilité. Un jour, un solitaire lui dit : « Mon père, je me considère comme étant toujours devant Dieu. — Ce n'est pas assez, mon frère, répondit-il, et il vous serait bien plus avantageux de vous considérer comme étant au-dessous de toutes les créatures : cela sert efficacement pour acquérir l'humilité. »

Le serviteur de Dieu, étant usé de vieillesse et d'infirmités, consentit, sur l'avis de son disciple Abraham, à aller demeurer quelque temps à Clysma, ville située dans le voisinage de la mer Rouge. On lui représentait qu'il aurait là des secours qu'il ne trouverait point dans le désert; mais ces considérations ne purent l'empêcher de retourner dans sa chère solitude. Il y mourut de la mort des justes, vers l'an 429.

Pratique. Dieu donne dans tous les temps aux chrétiens des modèles à imiter; et dans notre siècle même, tout corrompu qu'il est, il y a des serviteurs fidèles. Étudions leurs actions, et que leurs exemples nous animent.

Prière. Vous nous faites la grâce, ô mon Dieu, de lire de grandes vérités : ne permettez pas que nous négligions de les mettre à profit.

Digitized by Google

6 *juillet.*—Ste GODELIÈVE, VULGAIREMENT Ste GODELEINE. — XIe siècle.

Godelièvе était d'une famille distinguée du Boulonnais. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, son père la donna à un jeune gentilhomme flamand nommé Bertulfe, qui était fort riche, et qui avait paru souhaiter ce mariage avec beaucoup d'ardeur. Il était violent et brutal, sans éducation, sans foi, sans religion. Dieu, qui cache au commun des hommes le dessein qu'il a sur ses élus, permit cette alliance pour détacher Godelièvе de l'affection des choses de la terre, et pour se l'attirer par la voie des souffrances, qui est ordinairement la plus sûre de celles qui conduisent au ciel.

Dès que Bertulfe se vit le maître de son épouse, il conçut pour elle une aversion dont il y a peu d'exemples.

Ainsi méprisée de son époux, loin de ses parents, chargée de tous les soins domestiques, sans expérience, sans aucun secours humain, cette femme vertueuse se tourna toute vers Dieu, qui fut lui-même son conseil et son soutien. Elle profita de sa solitude pour s'appliquer à tous les exercices de piété qui convenaient à son état. Il n'y avait aucun vide dans le cours de sa vie : la prière chez elle ou à l'église, la visite des hôpitaux, l'assistance des pauvres et des malades, l'instruction de ses domestiques et le travail des mains prenaient tout son temps.

Une conduite si louable, loin de gagner le cœur de Bertulfe, semblait l'éloigner encore davantage. Son aversion pour Godelièvе se changea en haine; et il ne songeait qu'aux moyens de se délivrer d'un objet qui faisait son supplice. Dans ce dessein, il commença à lui ôter l'administration de sa maison et à la faire dépendre elle-même d'un valet brutal, qui, ayant ordre de ne lui donner pour toute nourriture qu'une certaine quantité de pain et d'eau, de la charger d'injures et de mauvais traitements, enchérissait encore sur ces ordres barbares. La vertu de Godelièvе ne pouvait être mise à une plus rude épreuve; mais se souvenant de la manière dont Jésus-Christ avait été traité sur la terre, elle s'estimait heureuse de pouvoir suivre ce divin Sauveur par les souffrances et les humiliations. Prenant avec action de grâces le morceau de pain que lui donnait son cruel intendant, elle le coupait en deux et en réservait la moitié pour les pauvres. Si on lui parlai des malédictions dont son mari la chargeait, elle n'y répondait

Digitized by Google

que par les prières ferventes qu'elle adressait à Dieu pour sa conversion.

Bertulfe, insensible à une vertu si pure, devenait de plus en plus impatient de la voir mourir de chagrin. N'osant attenter ouvertement à la vie de Godelièvе, parce qu'il craignait sa famille, qui était puissante, il résolut de la faire mourir de faim et de misère. Il lui fit encore retrancher la moitié du pain qu'on lui donnait. Godelièvе s'en contenta, et le partagea néanmoins avec les pauvres à son ordinaire. Jusque-là elle avait eu la force et la discrétion de cacher les mauvais traitements qu'elle avait soufferts; mais voyant qu'on en voulait à sa vie, elle crut devoir se dérober à la cruauté de son persécuteur, et se sauva chez son père, qui porta ses plaintes au comte de Flandre. Bertulfe, cédant à l'autorité de son souverain, reprit Godelièvе, et lui fit quelque satisfaction apparente; mais ne pouvant se contraindre longtemps, il résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût.

Godelièvе s'aperçut du projet qu'avait formé son mari, mais elle s'abandonna sans réserve à la Providence. « La vie est si courte, disait-elle, et les plaisirs qu'on peut donner à un corps qui va pourrir sont si peu solides, qu'il faut compter pour rien d'être hors d'état de les goûter. »

Bertulfe, désespérant de voir périr de faim la malheureuse Godelièvе, résolut de la faire assassiner; il prétexta un voyage pour être absent le jour où deux scélérats s'étaient chargés d'exécuter son horrible dessein. Godelièvе fut étranglée pendant la nuit; après quoi on la remit dans son lit, et l'on publia qu'elle était morte subitement; mais on découvrit sans peine quel avait été le principal auteur du crime.

La sainteté de la servante de Dieu fut attestée par plusieurs miracles. On assure qu'à la suite d'un de ces miracles, Bertulfe se convertit et qu'il expia ses péchés par la pénitence.

PRATIQUE. Une femme chrétienne ne doit opposer aux violences d'un mari que la patience et la douceur : avec ces armes elle ne sera jamais vaincue.

PRIÈRE. Seigneur, vous avez élevé le mariage jusqu'à en faire un sacrement : faites, par votre miséricorde, que les personnes qui y sont engagées respectent le lien sacré qui les a unies à la face de vos saints autels, et qu'une ardente charité couvre toutes les imperfections qui, sans elle, seraient capables de les désunir.

---

7 *juillet.* — S. PROCOPE, MARTYR. — IV^e^ siècle.

Procope eut l'honneur d'être le premier martyr de la persécution de Dioclétien. Il naquit à Jérusalem, et il fut élevé dans la religion

Digitized by Google

de Jésus-Christ. Dès l'enfance il menait une vie très-mortifiée : le pain et l'eau faisaient toute sa nourriture, et son corps était tellement abattu par la pénitence, dit l'auteur de sa Vie, qu'il ressemblait à un cadavre.

Ayant quitté le lieu de sa naissance pour aller demeurer à Scythopolis, près du Jourdain, il servait l'Église en qualité de lecteur, d'interprète de la langue syriaque et d'exorciste, lorsque l'édit des empereurs contre les chrétiens y fut publié. Procope fut arrêté des premiers et conduit à Césarée, où était le siége du gouverneur, appelé Flavien. Ayant été cité pour comparaître devant le juge, celui-ci commença par lui proposer de sacrifier aux dieux. « Je ne reconnais qu'un Dieu, répondit Procope, et ce nom n'est dû qu'à Celui qui a créé l'univers, qui le gouverne seul, et qui en est l'unique maître. » Flavien, touché de cette réponse, fut obligé de convenir qu'elle était très-sensée. « Mais au moins, lui dit-il, offrez de l'encens aux empereurs. — Un État est chancelant dès qu'il a plusieurs maîtres, répondit Procope ; il est bien plus avantageux de n'avoir qu'un Seigneur et qu'un Roi. » Cette repartie était d'autant plus hardie, qu'elle pouvait regarder le gouvernement présent de l'empire, qui avait alors quatre maîtres. Aussi Flavien s'en trouva-t-il si choqué, qu'il porta sur-le-champ une sentence de mort contre Procope, en disant qu'on ne manquait pas impunément de respect aux empereurs. Il eut la tête tranchée le 6 juillet, l'an de Jésus-Christ 303.

PRATIQUES. 1. La religion sainte dont nous faisons profession est une vie de pénitence et de croix. Nous ne pouvons la conserver en vivant dans les délices. 2. Ne servons-nous qu'un Dieu ? Nos passions ne sont-elles pas autant de divinités que nous suivons aveuglément ?

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes seul notre Dieu ; ne permettez pas que nous en servions d'autres, et faites qu'en honorant ceux que vous avez établis au-dessus de nous, nous n'oublions jamais que vous êtes au-dessus d'eux.

8 *juillet.* — Ste ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL. — XIVe siècle.

Élisabeth était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile. Elle naquit l'an 1271, et fut nommée Élisabeth, en l'honneur de sainte Élisabeth de Hongrie, sa grand'tante. Le roi Jacques, son grand-père, surnommé le Saint à cause de sa piété, et le Conquérant à cause de sa valeur, voulut se charger de son éducation, et il reconnut bientôt que Dieu lui avait confié un dépôt qui lui était cher et sur qui il devait répandre les dons les plus précieux de sa grâce. Dès l'âge de huit ans, Élisa-

Digitized by Google

beth avait tant d'ardeur pour la prière, qu'elle s'imposa l'heureuse obligation de réciter tous les jours le grand office de l'Église, ce qu'elle continua toute sa vie.

Élisabeth porta ce goût pour la prière dans le mariage, où ses parents l'engagèrent dès l'âge de douze ans, et le changement d'état ne put rien changer dans ses mœurs. Denys, roi de Portugal, qui lui fut donné pour mari, avait plus cherché en elle sa beauté et les avantages de sa naissance, que la vertu et la piété; mais il lui permit de faire tout ce que sa dévotion lui prescrivait, et, quoiqu'il ne se piquât pas lui-même d'une grande vertu, il ne put s'empêcher d'admirer et d'estimer celle d'Élisabeth. La pieuse reine, profitant de la liberté que le roi lui laissait, se fit au milieu de la cour une règle de conduite qui approchait fort de la vie des religieuses les plus exactes.

Elle se levait tous les jours de grand matin, et après plusieurs prières qu'elle récitait avec beaucoup de ferveur, elle passait quelque temps en méditation : ensuite elle récitait matines, laudes et prime, puis elle assistait au saint sacrifice de la messe, où elle communiait très-souvent. Toutes les autres heures de la journée étaient aussi saintement remplies : ou elle s'acquittait des devoirs de son état, auxquels elle était très-fidèle, comme étant le point capital de la dévotion; ou elle lisait des livres de piété, ou elle travaillait des mains. Quand on lui représentait qu'une vie si austère ne convenait point à son rang, elle répondait : « La mortification est d'autant plus nécessaire sur le trône, que les passions y sont plus vives et les dangers plus grands. »

Outre les jeûnes prescrits par l'Église, elle jeûnait encore trois fois la semaine, l'Avent tout entier, depuis la fête de saint Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption, et quelques jours après elle commençait un carême qu'elle ne finissait qu'au jour de S. Michel. Lors même qu'elle ne jeûnait point, elle était très-sobre dans le boire et dans le manger, de peur qu'en nourrissant trop bien son corps, elle ne rendît son esprit moins propre à la méditation des choses saintes.

PRATIQUES. 1. Imitons sainte Élisabeth, en réglant tous nos exercices et les moments du jour où nous devons les faire, afin de fixer notre inconstance. 2. C'est une pratique sainte que d'entendre la messe tous les jours; mais ayons soin de nous y offrir avec Jésus-Christ à Dieu son Père comme des victimes vivantes.

PRIÈRE. Seigneur, vous nous donnez des modèles dans tous les temps et dans toutes les conditions; donnez-nous la force de les imiter.

Digitized by Google

9 *juillet.* — S. CYRILLE, MARTYR. — III^e^ siècle.

Cyrille pratiqua la loi de Dieu dès son enfance. A trente-quatre ans, il fut fait évêque de Cortyne, dans l'île de Candie, et il gouverna cette Église pendant cinquante-quatre ans. Non content de conserver dans la pureté de la foi ceux qu'il trouva fidèles à Jésus-Christ, il travailla de telle sorte à augmenter le troupeau du Maître qu'il servait, qu'il convertit un grand nombre de païens, et que, sur la fin de son épiscopat, il eut la consolation de voir presque toute sa ville soumise à la véritable religion.

L'édit contre les chrétiens ayant été publié à Cortyne, le gouverneur de la ville, nommé Luce, fit arrêter Cyrille, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, et voulut l'obliger de sacrifier aux dieux de l'empire. Sur le refus qu'en fit le saint évêque, on lui déclara que l'édit du prince portait peine de mort contre les rebelles, et on l'exhorta à avoir pitié de sa vieillesse. « Ne faites aucune attention à ma vieillesse, répondit Cyrille; le Dieu que je sers me promet de renouveler ma jeunesse comme celle de l'aigle. Je ne puis sacrifier à vos dieux, parce que quiconque reconnaîtra d'autres dieux que Celui à qui seul cet auguste nom appartient, sera exterminé de dessus la terre. — J'apprends, dit le gouverneur, que vous avez de la sagesse et de l'expérience; faites-en maintenant usage, en prenant les moyens les plus propres à vous sauver, vous et tous ceux qui vous sont attachés. — Je ne saurais, repartit Cyrille, faire paraître plus de sagesse qu'en faisant tous mes efforts pour ne pas me perdre après avoir appris aux autres à se sauver. »

Le juge lui fit encore plusieurs instances pour tâcher de le faire changer de résolution; mais, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il prononça la sentence en ces termes : « J'ordonne que Cyrille, ennemi de nos dieux, soit brûlé vif. » Ce qui fut exécuté, l'an 250.

PRATIQUE. Personne ne nous commande aujourd'hui, sous peine de mort, d'adorer des idoles de bois et de pierre; mais ne voyons-nous pas tous les jours de mauvais chrétiens sacrifier à l'or et à l'argent, aux plaisirs charnels, à l'ambition? Fuyons leur compagnie, et prenons garde que leur exemple ne nous entraîne.

PRIÈRE. Rendez-nous tels, Seigneur, que nous vous adorions en esprit et en vérité, en nous détachant des créatures pour n'aimer que vous.

10 *juillet.* — S^te^ FÉLICITÉ ET SES SEPT ENFANTS, MARTYRS. — II^e^ siècle.

Sainte Félicité est une des plus illustres martyres qui aient souffert dans la ville de Rome. Après la mort de son mari, elle

Digitized by Google

vécut dans la retraite, occupée de la prière et de l'éducation de ses enfants. Elle avait sept garçons, à qui la grandeur de la naissance pouvait faire espérer les premières dignités de l'État; mais Félicité leur inspira de bonne heure du dégoût pour tous les vains honneurs du siècle; elle demandait sans cesse à Dieu d'en faire des citoyens du ciel plutôt que des hommes distingués dans le monde.

L'exemple de sa piété servait à affermir plusieurs chrétiens, et portait un grand nombre de païens à renoncer aux idoles. Les prêtres des faux dieux en portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin; ils disaient dans leur requête : « Cette femme veuve et ses enfants attentent à votre propre vie en insultant nos dieux; que si elle tarde plus longtemps à adorer les divinités de l'empire, votre piété doit savoir qu'elles seront irritées de manière à ne pouvoir plus être apaisées. » Sur cette requête, Félicité fut arrêtée avec ses sept fils; et l'empereur chargea de cette affaire le préfet de Rome, nommé Publius, à qui il recommanda de faire en sorte que les dieux fussent apaisés et les pontifes satisfaits. Publius voulut voir Félicité; il la fit venir chez lui, pour lui parler en particulier. Il employa d'abord les voies de civilité et de douceur pour la porter à sacrifier aux dieux de l'empire; mais, voyant qu'il ne gagnait rien, il eut recours aux menaces, et lui fit entendre qu'il s'agissait de la mort, si elle n'obéissait pas. Félicité, soutenue par la grâce de Jésus-Christ, et animée d'une foi vive, répondit au préfet : « Vos menaces ne sauraient m'abattre, et vos promesses ne peuvent me séduire. L'Esprit-Saint, qui est en moi, me rend invincible au démon; ainsi je ne crains rien; sachant que si Dieu me conserve la vie, je demeurerai victorieuse dans le combat que vous me livrez; mais s'il vous permet de me l'ôter, je remporterai sur vous, en mourant, une victoire encore plus glorieuse. — Malheureuse, lui dit Publius, si la mort a pour vous des charmes, au moins n'exposez pas vos enfants à perdre la vie. — Ils vivront, répondit Félicité, pourvu qu'ils ne sacrifient point aux idoles; au lieu que, s'ils commettent ce crime, ils ne peuvent attendre qu'une mort éternelle. »

Le lendemain, étant sur son tribunal dans la place de Mars, il fit comparaître Félicité avec ses enfants. Il dit à la Sainte en leur présence : « Ayez pitié de vos enfants, dont la jeunesse florissante promet tant au public. — La pitié à laquelle vous m'exhortez, répondit Félicité, me rendrait la plus cruelle de toutes les mères. » Puis, se tournant vers ses enfants, elle leur dit : « Regardez en haut, mes enfants, voyez le ciel : c'est là que Jésus-Christ vous

Digitized by Google

attend avec ses Saints. Demeurez fidèles dans son amour, et combattez pour vos âmes. » Publius, irrité de ce courage, lui fit donner des soufflets en disant : « Vous êtes bien hardie de leur donner en ma présence de tels avis, au mépris des ordres de nos princes. »

Alors il appela, l'un après l'autre, les sept fils de la sainte veuve. Il tâcha de gagner le premier, nommé *Janvier*, tantôt en lui promettant de grands biens, tantôt en le menaçant des plus rigoureux supplices. Ce jeune homme lui répondit : « Vous me conseillez des choses insensées ; mais la sagesse de mon Dieu me conserve, et elle me rendra victorieux. » Le préfet, voyant sa fermeté, le fit battre de verges et l'envoya en prison. Il fit approcher le second, nommé *Félix*, et l'exhorta de même à sacrifier aux dieux. « Il n'y a qu'un seul Dieu, répondit Félix, et à lui seul nous devons le sacrifice de nos cœurs. » Publius le renvoya après cette réponse. Il fit venir le troisième, nommé *Philippe*, et lui dit : « L'empereur Antonin, mon maître et le vôtre, vous commande d'honorer les dieux tout-puissants. — Ceux dont vous me parlez, dit Philippe, ne sont ni dieux ni tout-puissants ; ce ne sont que de vaines idoles ; et ceux qui les honorent périront éternellement. » Publius commanda qu'on lui amenât le quatrième, nommé *Sylvain*, et lui dit : « Je vois bien que vous avez concerté avec la plus méchante de toutes les mères le dessein de vous perdre par votre désobéissance aux ordres de l'empereur. » Sylvain répondit : « Si nous étions assez faibles pour craindre une mort passagère, nous tomberions dans un supplice éternel ; mais parce que nous connaissons les récompenses qui attendent les justes, et la peine qui est réservée aux pécheurs, nous méprisons les menaces des hommes, et nous demeurons constants dans la fidélité que nous devons à Dieu. » Le cinquième, nommé *Alexandre*, ayant comparu ensuite, Publius lui dit : « Ayez pitié de votre jeunesse ; obéissez aux empereurs, afin de mériter leur faveur et de conserver votre vie. — Je suis serviteur de Jésus-Christ, répondit Alexandre, je le confesse de bouche ; je le possède dans mon cœur, et je l'adore sans cesse. » Publius fit venir le sixième, nommé *Vital* : « Pour vous, lui dit-il, vous souhaitez peut-être de vivre. — Qui est-ce, répondit Vital, qui souhaite une meilleure vie, de celui qui adore le véritable Dieu, ou de celui qui sert les démons ? — Et qu'est-ce que les démons ? reprit Publius. — Les démons, reprit Vital, sont tous les dieux des nations avec ceux qui les adorent. » Enfin Publius, ayant fait approcher le dernier, nommé *Martial*, lui dit : « Vous êtes vous-mêmes les auteurs des

Digitized by Google

cruels supplices qui vous attendent, en méprisant les ordres des empereurs. — Oh! si vous saviez, répondit Martial, quels sont les tourments que Dieu prépare aux adorateurs des idoles! Il veut bien différer encore de faire éclater sa juste colère contre vous et vos idoles; mais sachez que tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est le vrai Dieu, seront précipités dans les flammes éternelles. »

Le préfet le renvoya, et rapporta à l'empereur le procès-verbal de cet interrogatoire. Antonin, l'ayant vu, prononça une sentence de mort contre Félicité et ses enfants, et on renvoya l'exécution à quatre différents juges. On fit mourir le premier des sept frères à coups de lanières plombées, c'est-à-dire garnies de balles de plomb par les bouts. Le second et le troisième furent assommés à coups de bâton. Le quatrième fut précipité dans le Tibre. Les trois derniers eurent la tête tranchée, ainsi que leur mère, l'an de Jésus-Christ 164.

PRATIQUES. 1. Le premier devoir des parents est d'élever leurs enfants chrétiennement; mais il faut commencer par leur donner le bon exemple. 2. Le monde nous tente tous les jours comme il a tenté ses Saints : méditons leurs réponses pour nous affermir dans la foi.

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui donnez la véritable sagesse : instruisez-nous, afin que nous ne nous laissions pas séduire par la fausse sagesse du siècle.

---

11 *juillet.* — S. JEAN, ÉVÊQUE ET MARTYR. — VII^e^ siècle.

S. Jean, dont l'Église fait aujourd'hui mémoire, est regardé comme l'un des plus saints prélats du VII^e^ siècle. Ayant été fait évêque de Bergame, dans la Lombardie, vers l'an de Jésus-Christ 656, il s'appliqua à purger son diocèse de l'hérésie arienne, et Dieu lui donna la consolation de voir ses travaux porter des fruits abondants.

Il crut pourtant n'avoir rien fait en rétablissant la pureté de la foi dans son diocèse, s'il ne travaillait de toutes ses forces à y rétablir encore la pureté des mœurs. Il reprenait les grands et les petits avec une sainte liberté, lorsqu'il s'agissait de les retirer du péché. Son zèle lui aurait été funeste, si Dieu même ne l'eût pris sous sa protection d'une manière visible. Ayant été obligé d'aller à Pavie, il fut plusieurs fois invité à manger avec Cunibert, héritier du royaume de Lombardie, et déjà associé au gouvernement de l'État par le roi son père. Un jour que le Saint était à table avec Cunibert, il lui fit une généreuse remontrance sur une injustice qu'il commettait. Le jeune prince s'en trouva si piqué, qu'il résolut la perte de celui qui osait blâmer sa conduite. Il

Digitized by Google

avait dans son écurie un cheval fougueux que personne n'osait monter; il le fit conduire à l'hôtellerie du saint évêque, et défendit qu'on lui en donnât un autre pour s'en retourner à Bergame. Jean, plein de confiance en Celui qui donne, quand il veut, la douceur des agneaux aux bêtes les plus farouches, ne fit point de difficulté de monter le cheval envoyé par le prince; et, au grand étonnement de tous ceux qui étaient attentifs à ce qui allait arriver, il trouva dans ce cheval la docilité de ceux qu'on a dressés avec le plus grand soin.

Cunibert, ayant appris cette merveille, en fut vivement touché; et, reconnaissant que Dieu était avec son serviteur, il désira l'avoir pour ami. Il lui fit présent du meilleur de ses chevaux, qu'il avait coutume de monter lui-même, et il lui rendit toutes sortes d'honneurs. Jean ne survécut guère à cet événement. Les chefs des ariens, ne pouvant souffrir qu'il les poursuivît toujours avec la même vivacité, le firent assassiner le 11 juillet, l'an de Jésus-Christ 683.

PRATIQUES. 1. Ne nous contentons pas de croire ce que la foi nous enseigne. Notre foi est semblable à celle des démons, si nos actions ne sont conformes à ce que nous croyons. 2. Ne craignons jamais de dire la vérité. Dieu saura bien nous tirer des dangers auxquels une sainte liberté nous aurait exposés.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous aimer la vérité; faites-nous croire qu'elle est un bouclier qui nous couvre contre tous ceux qui en sont les ennemis.

---

12 *juillet.* — S. HIDULPHE, ARCHEVÊQUE DE TRÈVES. — VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Hidulphe naquit en Bavière. Il renonça dès sa jeunesse aux espérances flatteuses qu'il pouvait avoir dans le monde, et se consacra au service de Dieu en embrassant l'état ecclésiastique. Sa vertu l'ayant fait connaître, il fut élevé sur le siége de Trèves. Il y travailla, non en mercenaire qui ne cherche que ses propres intérêts, mais en pasteur vigilant qui aime véritablement son troupeau. Les grandes occupations inséparables du ministère pastoral, les dangers qui l'accompagnent et le souvenir des délices spirituelles qu'il avait goûtées dans la retraite, le déterminèrent à reprendre le chemin de la solitude.

On a vu, dans les différents siècles de l'Église, des évêques quitter leurs siéges pour embrasser la profession monastique. Il faut avouer cependant que l'on a toujours cru que les liens qui attachent les pasteurs à leurs Églises ne pouvaient être rompus sans de très-graves raisons. Hidulphe fit part de son dessein à l'évêque

Digitized by Google

de Toul, nommé Iacob; et il se retira dans les montagnes des Vosges, où il y avait déjà un grand nombre de serviteurs de Dieu qui vivaient loin du commerce et de la société des hommes.

Il n'y fut pas longtemps sans se voir environné d'une foule de gens que l'odeur de sa vertu attirait auprès de lui. La peine qu'il eut de renvoyer ceux qui venaient chercher Dieu avec lui, l'obligea de pourvoir aux moyens de les mettre à couvert de l'injure de l'air et de l'insulte des bêtes. C'est ce qui a donné naissance au monastère de *Moyen-Moutier*, abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes.

Hidulphe était très-lié avec S. Déodat, appelé vulgairement *S. Dié*, qui avait bâti le monastère de *Jointures*. Comme ils n'habitaient qu'à deux lieues l'un de l'autre, ils se visitaient une fois l'année, pour s'éclairer et se soutenir mutuellement dans la carrière de la vie spirituelle où ils étaient entrés. Au jour convenu pour cette visite, ils partaient à la même heure pour venir l'un au-devant de l'autre. Dès qu'ils s'étaient joints, ils se mettaient à genoux à l'endroit même où ils se rencontraient, et, après avoir fait leur prière, ils se donnaient le baiser de paix, et s'entretenaient ensuite du bonheur de la vie future. Ce saint commerce dura jusqu'à la mort de S. Dié. Hidulphe vécut toujours dans les exercices de la plus austère pénitence. Dans un âge très-avancé, il s'occupait encore du travail des mains, et ne cessait de gagner ce qui était nécessaire pour sa nourriture et ses vêtements. Il mourut l'an 707.

PRATIQUES. 1. La retraite est un port assuré contre les tentations du siècle, quand c'est l'esprit de Dieu qui y conduit : les Saints l'ont toujours désirée. 2. Qu'il est avantageux de trouver des amis dont la vie et les discours excitent à la piété! Est-ce là ce que nous cherchons dans nos amis?

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui formez les amitiés véritables : donnez-nous des amis qui, étant vos serviteurs, nous apprennent à le devenir.

---

13 *juillet.* — S. EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE. — Vᵉ et VIᵉ siècles.

En 428, sous le règne de l'empereur Valentinien III, Genséric, roi des Vandales et des Alains, qui depuis peu s'était établi dans une partie de l'Espagne, passa en Afrique, et porta la désolation dans les fertiles provinces de cette contrée. Les Vandales, chrétiens pour la plupart, mais infectés de l'hérésie d'Arius, mirent tout à feu et à sang; ils pillèrent les villes et les campagnes, sans épargner les églises et les monastères; ils condamnèrent deux

Digitized by Google

évêques à être brûlés vifs et en tourmentèrent cruellement plusieurs autres pour les forcer à livrer les trésors de leurs églises. Ils rasèrent les édifices publics de Carthage, et bannirent les pasteurs de cette ville avec un grand nombre d'autres chrétiens.

En 454, Genséric permit aux catholiques, à la prière de Valentinien, de choisir un autre évêque. Celui que l'on élut mourut peu de temps après que les Vandales furent revenus du pillage de Rome. La persécution s'étant ranimée avec une nouvelle fureur, un grand nombre de chrétiens furent tourmentés pour la foi, et plusieurs reçurent la couronne du martyre. Les ariens, par un sacrilége qui n'avait jamais eu d'exemple, se firent des vêtements avec les linges et les ornements qui servaient à l'autel, et foulèrent aux pieds les saintes hosties qu'ils avaient jetées par terre. Les catholiques ayant été déclarés inhabiles à remplir aucune charge de l'État, Armogaste, qui occupait un emploi considérable dans la maison de Théodoric, fils du roi, se vit condamné à garder les troupeaux.

Hunéric, fils et successeur de Genséric, fut encore plus cruel que son père. Cependant, en 481, il permit aux catholiques, qui étaient sans pasteur depuis vingt-quatre ans, d'élire un évêque. Il y avait alors à Carthage un homme remarquable par son savoir, sa piété, son zèle et sa prudence, qui se nommait Eugène. Ce fut lui qu'on proposa d'élever à l'épiscopat, et il fut élu d'une voix unanime. Il ne démentit pas les espérances qu'on avait conçues de lui. Sa conduite fut telle, qu'elle le fit respecter même des hérétiques. Véritable père des fidèles confiés à ses soins, il faisait des aumônes abondantes et se refusait presque tout à lui-même pour avoir de quoi assister les pauvres. « Le bon pasteur, disait-il, doit donner sa vie pour son troupeau; serais-je donc excusable de m'inquiéter de ce qui concerne mon corps? » Il jeûnait tous les jours, et ne faisait qu'un léger repas sur le soir.

Les ariens néanmoins se lassèrent de lui témoigner de l'estime, et commencèrent à lui marquer leur haine. Le roi lui fit dire qu'il lui défendait de s'asseoir sur le trône épiscopal, de prêcher le peuple et d'admettre dans sa chapelle aucun Vandale. Le saint évêque répondit, avec la dignité qui convenait à son caractère, que Dieu, loin de lui commander de fermer la porte de l'église à ceux qui désiraient l'y servir, lui faisait, au contraire, un devoir de les recevoir. Hunéric, furieux de cette réponse, persécuta dès lors sans aucun ménagement tous ceux qui professaient la foi catholique, et surtout les Vandales, qu'il était plus irrité encore de voir pratiquer la vraie religion. Il fit mettre des gardes aux

Digitized by Google

portes des églises. Quand ceux-ci voyaient entrer les fidèles avec le costume vandale, ils les tiraient violemment avec des bâtons dentelés dont ils leur entortillaient les cheveux, et quelquefois ils leur enlevaient la peau de la tête. Plusieurs en moururent, et l'on promena les autres par la ville, la tête écorchée et sanglante, afin d'effrayer par cet affreux spectacle ceux qui seraient tentés d'imiter leur conduite. Cette barbarie des ariens n'eut pourtant pas l'effet qu'ils en attendaient, et pas un catholique n'abandonna sa religion.

Hunéric ne se rebuta pas. Il défendit d'admettre aux charges publiques quiconque ne serait pas arien; il chassa de leurs maisons les Vandales orthodoxes, il les dépouilla de leurs biens et les envoya en Sicile. La persécution devint bientôt générale, et tomba sur tous les catholiques indistinctement. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent cruellement tourmentées, et il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Le nombre des évêques, des prêtres, des diacres et des laïques de quelque distinction qui furent bannis, s'éleva à quatre mille neuf cent soixante-seize. On les envoya tous dans un désert rempli de reptiles venimeux, et où ils n'eurent pour toute nourriture que du pain d'orge. Rien de plus touchant que le départ de ces généreux exilés. Le peuple suivit quelque temps les évêques et les prêtres avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras; puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous en courant au martyre? Qui baptisera nos enfants? Qui nous donnera la pénitence? Qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation? Qui nous assistera à notre dernière heure? Qui priera sur nous après notre mort? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous! »

Eugène ne fut point enveloppé dans cette première proscription; mais, au mois de mai de l'an 483, le roi lui fit dire qu'il voulait que les catholiques eussent à Carthage une conférence avec les évêques ariens. Le Saint, voyant que les ennemis de la foi seraient juges et partie, répondit que, comme il s'agissait de la cause commune de toutes les Églises, on devait consulter et inviter à la conférence celles d'outre-mer, et principalement l'Église romaine, de laquelle toutes les autres relèvent.

Ce fut vers ce temps-là qu'un aveugle nommé Félix vint trouver Eugène, et le pria de lui rendre la vue, disant qu'il ne s'adressait à lui qu'en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Le saint

Digitized by Google

évêque s'excusa d'abord, et allégua pour raison qu'un pécheur tel que lui n'était pas digne d'opérer un miracle. A la fin cependant il fut obligé de se rendre. Après la bénédiction des fonts baptismaux, qui se faisait le jour de l'Épiphanie, il dit à l'aveugle : « Je vous ai déjà dit que je suis un pécheur et le dernier de tous les hommes ; mais je prie Dieu de vous traiter selon votre foi et de vous rendre la vue. » En même temps il forma le signe de la croix sur ses yeux, et cet homme recouvra la vue. Toute la ville fut témoin de ce miracle. Le roi lui-même ne put le révoquer en doute. Mais les évêques ariens essayèrent de lui persuader qu'Eugène avait eu recours à la magie.

Cependant on ouvrit la conférence qui avait été indiquée pour le premier jour de février. Les catholiques en nommèrent dix d'entre eux pour parler au nom des autres. Cyrila, patriarche des ariens, s'assit sur un trône. Les orthodoxes, qui étaient debout, demandèrent qu'il y eût des commissaires chargés d'écrire ce qui se dirait de part et d'autre. Sur la réponse qu'on leur fit que Cyrila exercerait cette fonction, ils demandèrent de nouveau en vertu de quelle autorité Cyrila s'attribuait le rang et la juridiction de patriarche. Les ariens, qui n'avaient rien à dire, remplirent de tumulte le lieu de l'assemblée, et obtinrent un ordre qui les autorisait à donner cent coups de bâton à tous les laïques catholiques qui étaient présents. Ensuite Cyrila chercha divers prétextes pour empêcher la conférence d'avoir lieu.

Cependant les catholiques présentèrent une confession de foi par écrit ; il paraît qu'elle fut dressée par S. Eugène. Quand on en eut fait la lecture, les ariens trouvèrent mauvais que les orthodoxes prissent le nom de catholiques, quoiqu'il leur fût donné universellement, comme S. Augustin le remarquait quelque temps auparavant. A la fin, les ennemis de l'Église prévalurent, et l'on rompit tout à coup la conférence. Le 25 février de la même année 484, le roi, par un édit qu'il méditait depuis longtemps, ordonna une persécution générale. Les bourreaux qu'on envoya de tous côtés exercèrent des cruautés inouïes. On coupa à un grand nombre de catholiques la main droite et la langue. Mais ce fut surtout sur ceux des Vandales qui avaient abjuré l'arianisme que tomba la fureur d'Hunéric. Les rues de Carthage n'offraient que des marques de cruauté. On voyait partout des hommes sans mains, sans yeux, sans nez ou sans oreilles ; d'autres avaient la tête enfoncée dans les épaules, pour avoir été suspendus en l'air par les mains au haut des maisons où ils servaient de jouet aux barbares. On amena à Carthage plus de quatre cent soixante évêques : quatre-vingt-huit mou-

Digitized by Google

rurent dans les tourments; quelques-uns recouvrèrent leur liberté, et les autres furent bannis. Au nombre de ces derniers était Eugène, auquel on ne permit pas même de dire adieu à ses amis. Mais il trouva moyen d'écrire à son troupeau une lettre qui nous a été conservée par S. Grégoire de Tours. « Je vous demande avec larmes, dit le saint prélat aux fidèles de Carthage, je vous exhorte, je vous conjure, par le redoutable jugement et par la lumière formidable de l'avénement de Jésus-Christ, de rester fermes dans la profession de la foi catholique... Conservez la grâce d'un seul baptême et l'onction du chrême. Que personne d'entre vous ne souffre qu'on le rebaptise. » Il parle de la sorte, parce que les ariens d'Afrique, semblables aux donatistes, rebaptisaient ceux qui embrassaient leur secte. Il proteste aux fidèles que, s'ils demeurent inébranlables dans la foi, l'éloignement ni la mort ne l'empêcheront pas de leur être uni en esprit; mais qu'il sera innocent du sang de ceux qui périront, et que sa lettre sera lue contre eux au tribunal de Jésus-Christ. « Si je retourne à Carthage, ajoute-t-il, je vous verrai en cette vie; si je n'y retourne pas, je vous verrai en l'autre. Priez pour nous, et jeûnez, parce que le jeûne et l'aumône ont toujours fléchi la miséricorde de Dieu. Mais souvenez-vous surtout qu'il est écrit que nous ne devons pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps. »

S. Eugène fut conduit dans une contrée déserte de la province de Tripoli, et confié à la garde d'Antoine, évêque arien, qui le traita avec indignité; mais il ne put, quoi qu'il fît, vaincre la patience du généreux confesseur de la foi catholique. Le Saint ajoutait même à ses souffrances des austérités volontaires; il portait un rude cilice, couchait sur la terre nue, et passait en prière une partie considérable de la nuit.

Hunéric, qui avait persécuté l'Église avec tant de cruauté, périt misérablement au mois de décembre de l'an 484, après un règne de huit ans; il n'eut pas pour successeur son fils Hildéric, comme il l'avait désiré, mais son neveu, Gontamond, que son âge rendait plus propre à porter le poids de la couronne. En 488, ce prince rappela S. Eugène à Carthage, et fit rouvrir, à sa prière, les églises des catholiques; il permit aussi aux prêtres de revenir de l'exil.

Gontamond étant mort en 496, son frère Trasimond monta sur le trône. Ce prince affecta souvent dans sa conduite une certaine modération; mais en réalité il était l'ennemi de la véritable foi : il persécuta ceux qui la défendaient, et ce fut par son ordre que les Juifs condamnèrent Eugène à perdre la tête. Le Saint fut conduit

Digitized by Google

jusqu'au lieu du supplice sans cesser de protester qu'il aimait mieux subir la mort que d'abandonner la foi de l'Église. On le ramena cependant à Carthage, d'où il fut exilé en Languedoc, pays alors soumis à Alaric, roi des Visigoths, qui était aussi arien. Il y mourut le 13 juillet 505, dans un monastère qu'il avait fait bâtir près d'Albi.

PRATIQUE. Si nous avons quelque bien, nous n'en sommes que les économes. Jésus-Christ nous a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang, et nous refusons aux pauvres un léger soulagement!

PRIÈRE. Seigneur, ne permettez pas que nous soyons exposés à la persécution pour les vérités de la religion, ou augmentez notre foi.

14 *juillet*. — S. BONAVENTURE, CARDINAL, ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — XIII^e^ siècle.

Bonaventure naquit l'an 1221, à Bagnarea, en Toscane. En 1243, il entra dans l'ordre des Frères mineurs. Les secours qu'il trouva dans ce nouvel engagement achevèrent de l'affermir dans le bien. Son ordre, plein d'estime pour sa vertu, le choisit pour général à l'âge de trente-cinq ans, et le pape Alexandre IV confirma cette élection. Bonaventure n'en fut que plus humble, et les soins inséparables de sa place ne l'empêchèrent pas de pratiquer tout ce qu'il y avait dans le cloître de plus difficile.

Grégoire X, ayant été élevé sur la chaire de S. Pierre, trouva tant d'affaires à régler, tant d'abus à réformer, qu'il crut devoir convoquer un concile général. Il jeta les yeux sur les personnes qui étaient le plus en réputation de science et de piété, et afin de leur donner plus d'autorité, il les éleva aux prélatures et au cardinalat de l'Église romaine. Bonaventure, ayant appris qu'il était de ce nombre, sortit secrètement de l'Italie, et se réfugia au grand couvent de Paris; mais un ordre précis le fit retourner promptement. Il était dans le couvent de Mugello, à quatre à cinq lieues de Florence, lorsque deux nonces du pape vinrent lui apporter le chapeau. Ils trouvèrent ce cardinal occupé aux plus bas offices de la cuisine, et ils se contraignirent pour ne pas faire paraître la peine que leur causait ce spectacle. Bonaventure ne rougit point de continuer devant eux un des plus bas ministères de la communauté (1). Quand il eut achevé, il prit le chapeau en soupirant, et témoigna à ses frères, en présence des nonces, le regret qu'il avait de l'échange qu'on lui faisait faire des obligations paisibles du cloître contre les nouvelles fonctions qu'on lui imposait.

(1) Il était occupé à laver la vaisselle.

Digitized by Google

L'ouverture du concile se fit le 7 mai de l'an 1274, dans la ville de Lyon. Bonaventure y prêcha à la seconde et à la troisième session. Après la quatrième, qui se tint le 6 juillet, il tomba dans une défaillance qui fut suivie d'un vomissement continuel. Cet accident, qui lui fit perdre toutes ses forces, le fit passer de cette vie à l'éternité bienheureuse, le 14 du même mois.

S. Bonaventure a laissé un grand nombre d'écrits également remplis d'érudition et de sentiments de piété. S. Thomas d'Aquin, avec qui il était fort lié, étant venu le voir dans le temps qu'il composait la Vie de S. François, ne voulut pas le détourner : « Laissons le Saint, dit-il, travailler pour le Saint : ce serait une indiscrétion de l'interrompre. » Une autre fois ce saint docteur pria S. Bonaventure de lui dire dans quelles sources il puisait l'onction qu'on trouvait dans ses écrits, et cette éloquence toute divine qui les faisait rechercher. S. Bonaventure lui montra son crucifix, et lui dit : « Voilà le grand livre où j'apprends tout ce que j'enseigne. » Un frère lui disait un jour : « Dieu vous a donné de grands talents à vous autres savants, avec lesquels vous pouvez le louer et le servir ; mais nous autres ignorants, que pouvons-nous faire pour lui plaire ? — Vous pouvez aimer Dieu, répondit le Saint, c'est par là qu'on lui est véritablement agréable. »

PRATIQUES. 1. Que ceux qui s'appliquent à l'étude pensent souvent à la conduite de S. Bonaventure ; ils seront toujours au-dessous des plus ignorants s'ils ne sont vraiment humbles. 2. La croix de Jésus-Christ est un excellent livre. Que nous serions savants, si nous y lisions souvent !

PRIÈRE. Nous ne pouvons, Seigneur, vous être agréables qu'en vous aimant ; que votre Saint-Esprit prie en nous, et nous fasse obtenir le plus précieux de tous les dons, la charité.

---

15 *juillet.* — S. JACQUES DE NISIBE. — IV^e^ siècle.

S. Jacques était de Nisibe, ville célèbre située sur les limites de l'empire romain, dont elle dépendait alors, et de celui des Perses, qui l'occupèrent ensuite. Dégoûté du monde aussitôt qu'il le connut, il chercha son salut dans la retraite, et embrassa la vie retirée des anachorètes. Afin d'être plus solitaire, il demeurait sur de hautes montagnes dont l'accès était difficile et presque impraticable. L'hiver, il se mettait à couvert dans une caverne, qui lui rappelait sans cesse l'étable de Bethléhem ; cette pensée lui faisait supporter avec joie toutes les incommodités de l'état qu'il avait embrassé. Il passait le reste de l'année dans les bois, continuellement exposé à l'air ; sa nourriture n'était que des fruits sauvages qu'il cueillait sur les arbres, et les herbes qu'il jugeait propres à

Digitized by Google

manger; il ne faisait jamais de feu, ni pour faire cuire ce qu'il mangeait ni pour se chauffer. Sa tunique et son manteau étaient de poil de chèvre très-rude.

Quelque dessein qu'il eût de demeurer ignoré, on reconnut son mérite; et l'estime que l'on avait pour sa vertu le fit choisir pour évêque de Nisibe, sa patrie. Il garda dans la ville le même genre de vie qu'il menait sur les montagnes. Il jeûna et coucha sur la terre comme auparavant; il porta le même habit, et se nourrit des mêmes mets, quoiqu'il travaillât beaucoup plus qu'il ne faisait dans la solitude. Comme il dépensait peu pour lui-même, il trouvait toujours de quoi donner à ceux qui étaient dans l'indigence. Des misérables qui connaissaient sa bienfaisance se réunirent un jour pour tirer de lui quelque argent. Ils allèrent l'attendre dans un certain endroit par où ils savaient qu'il devait passer, et lui demandèrent de quoi enterrer leur camarade, qu'ils disaient mort, et qu'ils lui montraient étendu par terre. Jacques leur donna ce qu'ils demandaient, et pria Dieu en même temps de pardonner les péchés de cet homme et de le recevoir au nombre des Saints. Quand l'évêque fut passé, les autres vinrent pour faire lever leur compagnon, afin d'aller ailleurs user du même artifice, mais ils furent bien surpris de le trouver mort en effet. Ils coururent aussitôt après le Saint, se jetèrent à ses pieds, lui avouèrent leur imposture, en s'excusant sur leur pauvreté, et ils le conjurèrent d'avoir pitié d'eux et de leur camarde. Jacques leur ayant fait voir combien ils offensaient Dieu par de pareilles fourberies, et les ayant exhortés à la pénitence, pria pour le mort, à qui Dieu rendit la vie à sa prière.

L'hérésie d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, commençait alors à infecter plusieurs Églises. S. Jacques eut la gloire de combattre cette impiété avec les évêques de son temps : il se trouva avec eux, en 325, au concile de Nicée, où il porta la tradition de son Église. Onze ans après, se trouvant à Constantinople dans le temps que Constantin, trompé par une fausse confession de foi d'Arius, voulait le faire recevoir à la communion des fidèles dans la grande Église, il contribua beaucoup à empêcher un tel scandale; car voyant que les hérétiques avaient rendu l'empereur inaccessible aux catholiques et qu'ils travaillaient à faire chasser S. Alexandre, évêque de Constantinople, il porta les fidèles de la ville à mettre en Dieu toute leur confiance, et à fléchir sa colère par le jeûne et la pénitence. L'idée qu'on avait de sa sainteté, et la persuasion où l'on était que Dieu avait accordé à ce fidèle serviteur le don des miracles et de prophétie, firent une grande impression

Digitized by Google

sur l'esprit des catholiques; et, pendant toute la semaine, ils adressèrent à Dieu leurs prières, afin qu'il détournât l'orage qui les menaçait. Le Seigneur écouta leurs vœux, et le dimanche que l'empereur avait choisi pour introduire Arius dans l'Église de Constantinople, cet hérésiarque fut trouvé mort. Cette mort ne fut point regardée comme un accident naturel, mais comme l'effet des prières de S. Alexandre et de S. Jacques; non qu'ils eussent demandé à Dieu la mort de cet impie, mais seulement la cessation des maux que causait son impiété. S. Jacques mourut vers l'an 350.

PRATIQUE. L'esprit du monde nous porte à nous produire et à nous faire connaître. L'esprit de Dieu nous fait désirer d'être cachés et inconnus. Quel est le plus sûr pour connaître notre âme? On ne cherche point à se faire voir à ses voleurs.

PRIÈRE. Vos ennemis, Seigneur, voudraient nous faire perdre les vérités que nous croyons, avec votre Église, depuis tant de siècles. Convertissez-les, et qu'ils deviennent nos frères, afin que nous soyons unis dans votre amour.

---

16 *juillet.* — S. EUSTATHE, PATRIARCHE D'ANTIOCHE. — IVe siècle.

Eustathe était de la ville de Sidéen Pamphylie. Son mérite le fit élever sur le siége de Bérée : il se distingua entre les plus zélés défenseurs des dogmes apostoliques. Les progrès que faisait l'hérésie d'Arius augmentèrent de telle sorte, que l'empereur Constantin, après avoir employé inutilement les remèdes que pouvaient y apporter des conciles particuliers, crut que rien ne serait plus capable d'arrêter un si grand embrasement qu'un concile général, où toutes les forces de l'Église se trouveraient réunies. Il le convoqua à Nicée pour l'an 325. Tous les évêques du monde y furent invités par des lettres respectueuses, que ce grand prince leur écrivit; il fit fournir à ceux qui n'étaient pas en état d'y venir des voitures et des provisions nécessaires pour le voyage. Du côté des catholiques, il se trouva à Nicée jusqu'à trois cent dix-huit évêques, respectables par leur sainteté ou par leur doctrine, la plupart par la confession du nom de Jésus-Christ et le témoignage qu'ils avaient rendu à la vérité durant les persécutions. S. Eustathe était assis le premier du côté droit de la salle du concile. Chacun ayant pris sa place après l'empereur, à qui l'on avait préparé un siége d'or au bout de la salle, Eustathe se leva, et adressant la parole à Constantin, il le félicita sur la grâce que Dieu lui avait faite d'accorder sa protection à l'Église, qui se trouvait assemblée par ses soins et sa libéralité pour décider le point de doctrine le plus important qui

Digitized by Google

eût encore été agité. L'empereur, ayant répondu en latin au discours d'Eustathe, laissa la parole aux présidents du concile, et donna à tous les évêques qui y assistaient la liberté qui leur était nécessaire pour examiner la doctrine.

Après la conclusion du concile, où l'hérésie arienne fut proscrite, S. Eustathe fut chargé d'en porter les décrets dans les provinces d'Orient qui dépendaient de son Église. Il n'épargna rien pour les faire exécuter; et il ne lui fut pas difficile d'y réussir, pendant que les chefs de l'hérésie, c'est-à-dire Arius et quelques-uns de ses principaux fauteurs, demeurèrent dans l'exil où Constantin les avait relégués après leur condamnation. Mais depuis que ce prince les eut rappelés, ils renouvelèrent leurs cabales, et mirent tout en œuvre pour se venger des évêques les plus opposés à leurs erreurs. Comme Eustathe était un de ceux qui faisaient paraître le plus de zèle contre les ariens, ces hérétiques conçurent contre lui une haine irréconciliable, et résolurent de le perdre. Ils eurent recours à la calomnie, et trouvèrent créance auprès de Constantin même, qui exila Eustathe dans la Thrace. Le Saint supporta avec douceur l'injustice de ses ennemis, et mourut vers l'an 338.

PRATIQUES. 1. La foi ne change point : nous devons rejeter avec horreur ce qui n'a pas toujours été cru par toute l'Église. 2. La vérité ne peut être défendue par le mensonge et par les calomnies. Il est aisé, à cette marque, de connaître ceux qui la défendent.

PRIÈRE. Vous permettez, Seigneur, que nous vivions dans ces temps périlleux que vous avez prédits : faites-nous la grâce de veiller et de prier continuellement, afin que nous ne soyons pas séduits.

---

17 *juillet.* — LES MARTYRS SCILLITAINS. — IIe et IIIe siècles.

Les plus anciens martyrs d'Afrique dont nous ayons connaissance sont ceux qu'on nomme *Scillitains*, peut-être parce qu'ils étaient de Scillite, ville de la métropole de Carthage. Ils furent arrêtés comme chrétiens l'an 200, sous le règne de l'empereur Sévère, et conduits à Carthage pour y être jugés par le proconsul Saturnin. Ce proconsul leur fit subir un interrogatoire, et les ayant trouvés tous inébranlables dans la confession du nom de Jésus-Christ, il les envoya en prison. Ils comparurent de nouveau le 16 juillet. Ils étaient au nombre de six : trois hommes, *Spérat, Narzale et Cittin;* et trois femmes, qui s'appelaient *Donate, Secconde et Vestine.*

Saturnin commença par les assurer du pardon pour tout ce qui s'était passé s'ils voulaient se soumettre à ce que l'on demandait

Digitized by Google

d'eux, et adorer les dieux des Romains. Spérat, qui paraissait partout comme le chef des autres, répondit : « Nous n'avons pas besoin de pardon, puisque nous n'avons offensé personne : quelque mauvais traitement que nous ayons reçu, nous en avons toujours rendu grâces à Dieu; toujours nous avons prié pour nos persécuteurs, selon l'ordre que nous en avons reçu du Seigneur, que nous adorons comme notre véritable roi. » Saturnin, voulant à son tour relever sa religion, lui dit que la religion des Romains portait aussi à la douceur et à la modération; mais qu'on n'y faisait pas difficulté d'y jurer par le génie des empereurs; qu'on y faisait des vœux pour leur salut et leur conservation, et qu'on ne demandait point autre chose aux chrétiens. Spérat offrit de lui expliquer en peu de mots tout le mystère de la douceur et de la simplicité chrétiennes; mais Saturnin répondit qu'il ne voulait point entendre parler contre ses dieux, et il le pressa de jurer par le génie de l'empereur. « Je ne connais pas ce génie de l'empereur, répliqua Spérat. Je sers le Dieu du ciel, que nul homme n'a vu et ne peut voir, et je le sers par la foi, par l'espérance et par la charité. Je n'ai jamais commis de crime qui puisse être puni par les lois; je paie le tribut de tout ce que j'achète, parce que je reconnais l'empereur comme mon seigneur : jamais je n'ai fait de tort à personne; ainsi l'on ne peut point me faire aucune peine sans violer les lois de la justice. »

Après cette réponse, Saturnin les renvoya tous en prison, et les fit mettre dans les ceps. Le lendemain, s'adressant de nouveau à Spérat, il lui demanda s'il continuait encore à faire profession de la religion chrétienne. « Oui, répondit Spérat; que tout le monde l'entende : je suis chrétien. J'en ai reçu la grâce, et j'espère la conserver jusqu'à la fin, non par mes propres forces, mais par la bonté de Dieu. Si vous voulez donc savoir ma dernière résolution, je suis chrétien. » Tous les autres firent la même protestation. « Mais, dit Saturnin, voulez-vous que je vous accorde un délai pour délibérer sur ce que vous avez à faire? — Il ne faut point de délai, répondit Spérat; dans une chose où la justice est évidente, il n'y a point à délibérer. » Le proconsul demanda ensuite à Spérat quels étaient les livres qu'ils lisaient avec tant de respect. « Ce sont, dit Spérat, les quatre Évangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les lettres de l'apôtre S. Paul, et toute l'Écriture inspirée de Dieu. » Après cette réponse, Saturnin, parlant à tous, leur dit : « Je vous donne trois jours pour réfléchir sur le parti que vous avez à prendre. — Quand vous nous donneriez trente jours, dit Spérat, nous ne changerions point d'avis. »

Digitized by Google

Le proconsul, voyant qu'ils étaient inébranlables, dicta au greffier la sentence par laquelle il les condamnait à avoir la tête tranchée, comme opiniâtres dans la religion chrétienne et comme n'ayant pas rendu à l'empereur l'honneur et le respect qu'ils lui devaient. On la lut devant les Saints, qui en remercièrent Dieu, témoignant beaucoup de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour son nom. Ils allèrent avec un religieux empressement au lieu destiné pour l'exécution, comme à celui d'où ils devaient monter au ciel par un glorieux martyre, et, après avoir prié quelque temps à genoux, ils eurent la tête tranchée, le 17 juillet de l'an 200.

PRATIQUE. N'oublions jamais ce que nous devons au prince et à ceux qui nous gouvernent sous son autorité. Si nous souffrons, que ce soit pour la vérité, et non pour avoir manqué à nos devoirs.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, d'avoir pour les saintes Écritures le respect qui leur est dû : qu'elles soient le pain qui nourrisse tous les jours notre âme, et qu'elles nous empêchent d'oublier que nous avons l'honneur d'être chrétiens.

---

18 *juillet.* — Ste SYMPHOROSE ET SES FILS, MARTYRS. — IIIe siècle.

Symphorose avait sept fils, qu'elle élevait chrétiennement à Tivoli, où elle avait de grands biens, dont elle se servait pour soulager tous ceux qui étaient dans le besoin, et principalement les fidèles persécutés. Elle était veuve de Gétule, qui avait déjà eu le bonheur de mourir pour Jésus-Christ avec un de ses frères nommé Amance; et elle désirait avoir le même sort, si c'était la volonté de Dieu. Ayant été dénoncée comme chrétienne, et conduite devant l'empereur Adrien avec ses enfants, ce prince les traita d'abord fort civilement, et les exhorta doucement à sacrifier. Symphorose répondit : « Mon mari Gétule, et Amance son frère, qui étaient vos tribuns, ont souffert divers tourments pour le nom de Jésus-Christ, et ils ont vaincu vos démons en mourant. La mort qu'ils ont soufferte a pu leur attirer de l'ignominie devant les hommes, mais elle leur a procuré une gloire réelle aux yeux de Dieu, et maintenant ils jouissent dans le ciel de la vie éternelle. » L'empereur dit à Symphorose : « Sacrifiez avec vos enfants aux dieux tout-puissants que nous adorons, ou je vous ferai immoler vous-même à eux avec vos fils. — D'où me vient ce bonheur, dit Symphorose, que je sois trouvée digne d'être offerte en sacrifice, avec mes enfants, au Dieu vivant et éternel! — C'est à mes dieux que je vous sacrifierai, répliqua l'empereur. — A vos dieux! repartit Symphorose : ils ne peuvent me recevoir en sacrifice. — Choi-

Digitized by Google

sissez, dit Adrien, ou de sacrifier à mes dieux, ou de finir votre vie malheureusement. » Symphorose répondit : « Pouvez-vous croire que la crainte me fasse changer, moi qui n'ai d'autre désir que de reposer avec mon mari, que vous avez fait mourir pour le nom de Jésus-Christ? »

L'empereur, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de Symphorose, la fit conduire au temple d'Hercule, où on lui donna des soufflets, ensuite on la suspendit par les cheveux; mais, comme rien n'ébranlait sa fermeté, Adrien commanda qu'on lui attachât une grosse pierre au cou, et qu'on la précipitât dans le fleuve. Le lendemain il fit venir les sept fils de cette sainte martyre, et les exhorta encore à sacrifier aux dieux, et à ne pas imiter leur mère. Voyant que les exhortations étaient inutiles, il les menaça de les faire tourmenter cruellement s'ils n'obéissaient à ce qu'il demandait; mais ses promesses et ses menaces furent inutiles. L'empereur, irrité de leur courage, fit planter sept pieux autour du temple d'Hercule, auxquels on les attacha pour leur tirer les membres avec des poulies. Après ce premier supplice, Adrien les fit mourir diversement. *Crescens*, l'aîné de tous, fut égorgé; *Julien*, le second, reçut un coup de poignard dans l'estomac; *Nemesius*, le troisième, eut le cœur percé d'une lance; *Primitif*, le quatrième, fut frappé au ventre; on rompit les reins à *Justin*, le cinquième; on ouvrit le côté à *Stactée*, le sixième; et *Eugène*, le plus jeune, fut fendu du haut en bas. Le lendemain, l'empereur retourna au temple d'Hercule, et fit jeter les corps dans une grande fosse.

PRATIQUE. Nous ne sommes pas dignes de nous sacrifier à Dieu par le martyre; ne cessons donc point de lui offrir le sacrifice d'une pénitence humble et sincère.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, de ne craindre que vous, qui pouvez nous punir pendant une éternité.

---

19 *juillet*. — S. VINCENT DE PAUL, PRÊTRE. — XVII^e^ siècle.

Vincent de Paul naquit le 24 août 1576, dans la paroisse de Poy, au diocèse de Dax. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère Bertrande de Moras. Ils avaient six enfants, qu'ils élevaient dans la piété, et qui les aidaient à cultiver une petite ferme qu'ils possédaient en propre. Vincent, qui était le troisième, fut employé à garder les troupeaux. On remarqua dès lors en lui le germe de cet amour pour les pauvres qui devait être un jour sa vertu dominante. Ayant une fois ramassé jusqu'à trente sous, somme considérable pour lui, il la donna au malheureux qui lui parut le plus délaissé.

Digitized by Google

Guillaume de Paul, qui aperçut bientôt dans son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier, et il l'envoya chez les Cordeliers de Dax, qui tenaient un collége.

A l'âge de vingt ans, Vincent se rendit à Toulouse pour faire un cours de théologie. Dans cette ville, de même qu'à Dax, les soins qu'il donna à quelques jeunes gens fournit un supplément à son peu de fortune. Il fut fait prêtre en 1600, et nommé presque aussitôt à la cure de Thil, dans le diocèse de Dax; mais il abandonna sans regret ce bénéfice pour ne point plaider contre un compétiteur qui le lui disputait. Son désistement lui laissa la liberté de continuer ses études : il prit le degré de bachelier en 1604.

L'année suivante, Vincent fut obligé d'aller à Marseille pour recevoir un legs que lui avait fait un de ses amis, mort dans cette ville. Étant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de mer jusqu'à Narbonne; mais il fut pris par des pirates, blessé, enchaîné, mené à Tunis, et vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, après la mort duquel on le revendit à un renégat natif de Nice, en Provence. Vincent fut exposé à toutes sortes d'épreuves durant cette captivité; promesses, menaces, mauvais traitements, rien ne fu épargné pour ébranler sa foi. Le médecin, qui fut son secondt maître, alla jusqu' à lui offrir de le faire son héritier s'il voulait abandonner sa religion. Vincent implora le secours du Ciel par l'intercession de la sainte Vierge; et il se crut toute sa vie redevable à la Mère de Dieu d'avoir échappé à ces tentations. Le Seigneur récompensa cette constance : une des femmes du renégat voulut un jour que son esclave chantât les louanges du Dieu qu'il adorait : Vincent chanta le psaume *Super flumina Babylonis*, et l'antienne *Salve Regina*, avec tant d'onction et de grâce, que cette femme en fut vivement touchée. Elle dit à son mari qu'il avait eu grand tort de quitter sa religion. Ce reproche ne fut pas vain : dès le jour suivant, le renégat s'ouvrit à son esclave, et lui dit qu'il n'attendait, pour revenir à la religion de ses pères, que la commodité de se sauver en Europe. Il la trouva au bout de dix mois : le 28 juin 1607, ils abordèrent en France, où le renégat fut réconcilié par le vice-légat d'Avignon. De là Vincent de Paul alla à Rome, où il visita avec une grande dévotion le tombeau des saints Apôtres. Vers la fin de 1608, il quitta l'Italie, chargé par le cardinal d'Ossat de rendre compte de vive voix, au roi Henri IV, d'une affaire très-importante qu'il n'avait pas voulu hasarder dans une lettre.

Arrivé en France, Vincent remplit sa commission auprès de

Digitized by Google

Henri IV; « mais quoiqu'il eût eu, dit son premier historien (1), une si favorable entrée auprès d'un grand roi, qui savait très-bien faire le discernement des esprits, et de qui, par conséquent, étant connu, il pouvait espérer un avancement très-considérable selon le siècle, il ne voulut pas se prévaloir de cette occasion que d'autres eussent recherchée et ménagée avec tant de soin; et, fermant les yeux aux premières lueurs de la fortune, il alla se loger dans le voisinage de l'hôpital de la Charité, où il passait une partie de ses journées à instruire et à soigner les malades. »

Deux ans après, par le conseil du cardinal de Bérulle, il accepta la cure de Clichy, près de Paris. Les aumônes qu'il recueillit dans la capitale lui fournirent le moyen de rebâtir en entier et d'orner l'église de cette paroisse : il y nourrit les pauvres et fit fleurir la piété. Mais la Providence, qui destinait le saint prêtre à parcourir une carrière plus vaste, se servit encore de M. de Bérulle pour le déterminer à se charger de l'éducation des enfants du comte de Gondi, général des galères de France, qui, par sa piété et son zèle, eut tant de part, ainsi que la comtesse son épouse, à presque tout le bien que fit depuis Vincent de Paul.

En 1616, Vincent accompagna Mme de Gondi au château de Folleville dans le diocèse d'Amiens. On vint un jour le prier de confesser un paysan dangereusement malade. Vincent lui ayant proposé de faire une confession générale, s'aperçut bientôt que son pénitent ne s'était jamais confessé avec les dispositions nécessaires. Le paysan, fondant en larmes, s'accusa de tous ses péchés, et reçut l'absolution. Il ressentit ensuite une joie extraordinaire, et il s'écriait qu'il eût été perdu s'il n'eût pas eu le bonheur de rencontrer Vincent. Mme de Gondi, craignant que plusieurs de ses vassaux ne fussent dans le même cas, le pria de prêcher dans l'église de Follevile, le jour de la Conversion de S. Paul, afin d'instruire le peuple sur le caractère de la vraie pénitence. Son discours produisit le plus grand fruit.

Toute sa vie, le Saint en célébra la mémoire : c'est aussi pour cela que les prêtres de la congrégation de la Mission datent leur premier établissement du jour de la Conversion de S. Paul, 25 janvier 1617. L'année suivante, toujours par le conseil de M. de Bérulle, Vincent, accompagné de cinq prêtres, se chargea du soin d'aller prêcher l'Évangile dans les villages de la Bresse, où régnait une ignorance grossière des premières vérités du christianisme. Mme de Gondi apprit avec une joie singulière les travaux de

(1) Abelli, évêque de Rodez. Il publia la Vie de S. Vincent de Paul quatre ans après sa mort, et il dédia cet ouvrage à la reine.

Digitized by Google

Vincent : ce fut alors qu'elle résolut, de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à J.-F. de Gondi, frère du comte, premier archevêque de Paris, qui l'approuva, et donna le collége des Bons-Enfants pour loger la nouvelle communauté.

Vers le même temps, Vincent, secondé par M. de Gondi, parvint à porter quelques soulagements aux forçats qui étaient en dépôt à Paris, et qu'il trouva dans la plus affreuse situation; il les rassembla dans une seule maison, leur donna des secours pour le corps et pour l'âme, et établit parmi eux un ordre si admirable, que M. de Gondi en ayant parlé au roi, Vincent fut nommé aumônier général des galères. Il ne tarda pas à se rendre à Marseille; et là, se trouvant au milieu des galériens, qui par leurs imprécations ne faisaient qu'aggraver leur horrible état, il allait de rang en rang, écoutait leurs plaintes, et compatissait à leurs peines; il joignait, autant qu'il était possible, l'aumône aux paroles, et par là il s'ouvrit le chemin de tous les cœurs; il engagea aussi les officiers à les traiter avec plus de ménagements. Ses soins ne furent point inutiles; on eut plus d'humanité d'un côté, plus de docilité de l'autre; l'esprit de paix commença à dominer : les murmures s'apaisèrent; les aumôniers purent parler de Dieu sans être interrompus. Mais le plus grand service qu'il rendit aux forçats fut d'obtenir qu'on bâtirait pour les malades un hôpital, que M. de Gondi commença dès lors, et qui fut depuis achevé par le cardinal de Richelieu.

En 1624, après la mort de M^me^ de Gondi, que Vincent assista dans ses derniers moments, il alla demeurer avec ses prêtres au collége des Bons-Enfants, et leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1631. L'année suivante, les chanoines réguliers de Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et fit donner aux Pères de la Mission le nom de *Lazaristes*.

Cet établissement ne suffisait pas encore au zèle de Vincent, il travailla à former cette société devenue depuis si célèbre sous le nom de *Filles de la Charité*. Les premières personnes qui se réunirent furent logées chez M^lle^ Legras (1), qui pourvut à leur

(1) Madame, ou, comme on parlait alors, mademoiselle Legras, était fille de Louis de Marillac, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal de Marillac. Elle épousa Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625, après douze ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de S. Vincent de Paul, le grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le 15 mars 1660. Voici ce que S. Vincent de Paul dit d'elle,

Digitized by Google

entretien. On leur apprit à servir les malades, et on les forma aux exercices de la vie spirituelle. Leur zèle à remplir leurs devoirs, la sainteté de leur vie charmèrent tous ceux qui eurent occasion de les voir : leur nombre s'augmenta si rapidement, non-seulement en France, mais dans les Pays-Bas, l'Autriche, la Silésie et la Pologne, qu'il y eut trois cents maisons du vivant même du fondateur. La vocation des filles de Saint-Vincent est de prendre soin des pauvres dans les paroisses, d'élever les enfants trouvés, d'instruire les jeunes filles privées de leurs parents, de soigner les malades dans les hôpitaux, et même les criminels condamnés aux galères.

S. François de Sales, dans un des voyages qu'il fit à Paris, eut occasion de connaître Vincent de Paul. Une tendre charité unit bientôt ces deux grandes âmes. Vincent disait que la douceur, la majesté, la modestie et tout l'extérieur de François de Sales, lui retraçait une vive image du Fils de Dieu conversant parmi les hommes. Étant tombé malade peu de temps après un entretien qu'il avait eu avec ce saint prélat, il s'écria tout naturellement : *Puisque l'évêque de Genève est si bon, il faut, ô mon Dieu, que vous soyez bien bon vous-même!*

Vincent de Paul fut aussi fait supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres de celle des Filles de la Providence, qui avait été établie, en 1643, par Mme de Pollalion. Cette pieuse femme, formée par Vincent de Paul, voulut procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe que l'indigence, l'abandon, ou la mauvaise conduite de leurs parents exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur âme. Il coopéra aussi à l'établissement de la maison des *Orphelines* fondée par Mme de l'Étang; de celle des filles de Sainte-Geneviève, appelées *Miramiones*, du nom de Mme de Miramion, leur fondatrice; de celle des *Filles de la Croix*, fondée par Mme de Villeneuve : institutions toutes destinées à l'éducation des enfants de la classe indigente ou au soin des pauvres malades.

La charité de Vincent de Paul ne se bornait point aux soins de ces précieuses communautés. La Lorraine, la Champagne, la Picardie, ravagées par la guerre, la famine et les épidémies, trouvèrent en lui des ressources inespérées. Les aumônes qu'il ramassa pour la Lorraine seule s'élevèrent à 1,600,000 livres.

dans une lettre datée du samedi saint 1660 : « Je recommande son âme à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours; car nous avons sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle l'a fait. »

Digitized by Google

Les étrangers participèrent aussi aux fruits de sa charité. Un grand nombre de royalistes anglais ayant été obligés de fuir leur pays sous Cromwell, Vincent de Paul parla de la triste position de ceux qui s'étaient retirés à Paris, dans une assemblée de seigneurs qu'il avait formée en *association de charité*. On y résolut qu'il serait fait une pension à ces étrangers, et chaque mois elle était portée chez eux par le baron de Renti.

Ce n'est pas le seul service dont les catholiques des îles Britanniques furent redevables à Vincent de Paul : d'après un bref du pape Innocent, il envoya huit de ses prêtres en Irlande, qui y firent des biens sans nombre, selon que l'écrivirent à Vincent les évêques du pays. Il en envoya aussi en Écosse et dans les îles Hébrides, qui fortifièrent les catholiques dans la foi, et y ramenèrent un grand nombre de ceux qui l'avaient abandonnée.

Les regards de Vincent se portèrent encore plus loin que l'Europe. Se ressouvenant des maux qu'il avait soufferts dans son esclavage d'Afrique, il envoya de ses missionnaires à Tunis, à Tripoli et à Alger.

Enfin, sur l'invitation de la congrégation établie à Rome pour la propagation de la foi, il fit partir vingt de ses prêtres pour prêcher l'Évangile aux peuples idolâtres et presque sauvages de l'île de Madagascar. Son regret était de ne pouvoir aller lui-même prêcher la foi aux infidèles. *Ah! malheureux que je suis!* disait-il quelquefois dans l'ardeur de son zèle, *je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller rendre service à Dieu parmi les peuples qui ne le connaissent pas! Oh! qu'heureuse*, ajoutait-il, *est la condition d'un missionnaire qui n'a point d'autres bornes de ses travaux pour Jésus que toute la terre habitable! Pourquoi donc nous restreindre à un point et nous prescrire des limites, puisque Dieu nous a donné tant d'étendue pour exercer notre zèle?*

Les enfants trouvés étaient alors à Paris dans un état d'abandon qu'il est impossible de décrire. Vincent rassembla une société de dames charitables qui se chargèrent de ces infortunés; mais bientôt la dépense de cet établissement devint si énorme, et elle épuisa à un tel point toutes les ressources, qu'on fut au moment de l'abandonner. Dans cette extrémité, Vincent convoqua une assemblée générale de ces dames pieuses, où il mit en délibération si la compagnie devait cesser ou continuer ses premiers soins. « Il leur proposa, dit Abelli, les raisons qui pouvaient les dissuader ou persuader; il leur fit voir que jusqu'alors elles avaient fait vivre jusqu'à cinq à six cents de ces enfants, qui fussent morts sans leur assistance, et dont plusieurs apprenaient des métiers,

Digitized by Google

d'autres étaient en état d'en apprendre, et par leur moyen tous ces pauvres enfants avaient appris à connaître et à servir Dieu; puis, élevant un peu la voix, il conclut par ces paroles : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants, vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains; je m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin; et, au contraire, ils mourront infailliblement si vous les abandonnez. » Ces dames furent si fort touchées, que toutes unanimement conclurent qu'il fallait soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité; et pour cela elles délibérèrent entre elles sur les moyens de la faire subsister. A la suite de cette délibération, on obtint du roi le château de Bicêtre pour loger ces enfants, et une somme considérable qui suppléa à l'insuffisance des aumônes particulières.

La vénération dont jouissait Vincent de Paul lui donnait le moyen de faire réussir les plus grands projets. Il assista Louis XIII à la mort, et le disposa par ses exhortations à finir sa vie dans les plus parfaits sentiments de piété. Ce fut dans ses derniers moments que le roi, repassant dans son esprit les devoirs de la royauté, s'écria : *Oh! Monsieur Vincent, si Dieu me rendait la santé, je ne nommerais personne à l'épiscopat qu'il n'eût passé trois ans avec vous.*

La reine Anne d'Autriche, qui fut régente pendant la minorité de Louis XIV, appela Vincent au conseil de conscience. Il y rendit de très-grands services à l'Église, malgré les contradictions qu'il y éprouva; et Fléchier, évêque de Nîmes, dans la lettre qu'il écrivit au pape, quarante-cinq ans après, pour demander la béatification de Vincent de Paul, témoigne que le clergé de France lui devait en grande partie l'éclat dont il brillait depuis ce temps.

Pendant les troubles de la Fronde, prévoyant la disette qui devait s'ensuivre, il avait renvoyé en province tous les élèves de ses séminaires; et il put ainsi nourrir pendant quelque temps deux mille pauvres, soit avec les subsistances destinées à ces ecclésiastiques, soit avec les aumônes dont la charité le rendait toujours dépositaire. Enfin le Saint termina le cours de ses grands bienfaits publics en procurant la fondation de l'hôpital général, où tous les pauvres de Paris trouvèrent un asile.

Digitized by Google

En 1658, Vincent, âgé de quatre-vingt-deux ans, convoqua, à Saint-Lazare, l'assemblée générale des membres de sa congrégation. Il les exhorta tous, de la manière la plus touchante, à observer avec la plus parfaite exactitude les règles qu'il leur avait données. Sa santé dès lors était bien altérée; on le voyait dépérir de jour en jour; mais, malgré son extrême affaiblissement et ses souffrances, il ne diminua rien de ses exercices de piété; il continua de se lever à quatre heures du matin, de dire la messe, de faire trois heures d'oraison; à ses prières accoutumées il ajoutait encore, vers la fin de sa vie, les recommandations de l'âme et les divers actes par lesquels l'Église prépare les fidèles à paraître devant Dieu. Il mourut le 27 septembre 1660, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

On l'enterra dans l'église de Saint-Lazare : il y eut un concours prodigieux à ses funérailles; le nonce du pape, plusieurs évêques, le prince de Conti y assistèrent. Il s'opéra, par l'intercession de Vincent, divers miracles dont la vérité fut juridiquement reconnue.

PRATIQUES. 1. Le zèle le plus ardent pour l'instruction des simples et le soulagement des pauvres fut éminemment le caractère de S. Vincent de Paul. Imitons autant qu'il est en nous son zèle pour l'honneur de la religion et son amour pour le prochain. 2. Quel bien un fidèle ne peut-il pas faire en procurant à l'Église un prêtre rempli de l'esprit de piété et de charité! Les riches songent-ils assez au compte qu'ils auront à rendre, s'ils négligent de concourir de tous les moyens à une œuvre devenue si nécessaire?

PRIÈRE. Seigneur, faites que nous voyions refleurir encore au milieu de nous la piété, la charité et toutes les bonnes œuvres qu'elles inspirent.

---

20 *juillet*. — Ste MACRINE, VIERGE. — IVe siècle.

Macrine, fille de S. Basile et de sainte Emmélie, fut l'aînée de dix enfants que Dieu regarda dans sa miséricorde, et qui vécurent tous dans une grande sainteté. S. Basile, évêque de Césarée, S. Pierre de Sébaste, et S. Grégoire de Nysse sont les plus connus. Macrine fut élevée avec beaucoup de soin. Ste Emmélie, sa mère, veillait exactement sur sa conduite, et tâchait de ne lui inspirer du goût que pour le ciel. Quoiqu'elle lui eût donné une nourrice qui, selon l'usage de ce temps-là, était également chargée de l'éducation et de la nourriture de l'enfant, elle la retenait le plus qu'elle pouvait auprès d'elle, examinait ses inclinations, et s'efforçait de les régler sur la sagesse et la vertu. Emmélie ne souffrit point que l'on suivît dans l'éducation de sa fille la méthode ordinaire, qui était de commencer l'instruction des enfants par la lecture des poëtes profanes; mais elle lui faisait apprendre les parties de l'Écriture

Digitized by Google

sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon et les Psaumes. Les Psaumes surtout lui devinrent si familiers, qu'elle les chantait en toute occasion, en se levant, en travaillant, en se reposant, en prenant ses repas, en sortant, en se couchant. Sa mère l'appliqua au travail des mains, comme il convient à une personne de son sexe, et la jeune Macrine y réussit aussi bien que dans les exercices de l'esprit. Elle excellait surtout dans les ouvrages en laine, qui étaient l'occupation des femmes: elle n'en faisait point pour la vanité ni pour la parure; et dans un âge où les jeunes personnes même les plus sages sont ordinairement recherchées dans leurs ajustements, elle ne voulait rien que de simple.

Dès l'âge de douze ans, sa beauté, que l'on dit avoir été si grande que les peintres les plus habiles ne pouvaient la représenter, la noblesse de sa famille et ses grands biens la firent rechercher par les jeunes gens les plus distingués de la province. Basile, son père, en choisit un dont il connaissait particulièrement la parenté et les bonnes mœurs, et il lui promit sa fille lorsqu'elle serait en âge d'être mariée. Mais Dieu ayant appelé à lui ce jeune homme avant l'accomplissement du mariage, Macrine en prit occasion de déclarer à son père que son dessein était de demeurer vierge. « Celui que vous m'aviez destiné, lui dit-elle, n'en sera pas moins mon époux : sa mort n'est qu'un voyage; je le verrai après la résurrection. » Basile ne voulut point s'opposer à une si sainte résolution: ce qui donna à Macrine la liberté de refuser tous les partis qui se présentèrent depuis. Elle demeura donc auprès de sa mère à qui elle rendait toutes sortes de services, jusqu'à s'assujettir à vouloir lui faire son pain et la nourrir du travail de ses mains, afin qu'elle eût davantage à donner aux pauvres.

Macrine perdit S. Basile, son frère, le premier jour de l'an 379; et onze mois après elle tombait dans la maladie qui devait la délivrer des misères de cette vie. S. Grégoire de Nysse vint la visiter. Elle couchait sur des planches. L'entretien tomba sur la mort de leur illustre frère S. Basile. Comme S. Grégoire en était extrêmement attendri, Macrine entreprit de le consoler par un excellent discours qu'elle lui fit sur la Providence, sur l'état de l'âme et sur le bonheur de la vie future. « Jamais, dit S. Grégoire de Nysse, sa foi et son courage ne parurent mieux que dans ces tristes moments où elle nous dit adieu. Consolez-vous, mon cher frère, me dit-elle en me voyant pleurer; ces larmes conviennent peu à votre dignité. Souvenez-vous qu'en recevant le caractère d'évêque, vous avez dû vous dépouiller de ces faiblesses pardonnables aux autres

Digitized by Google

hommes : le seul amour de l'Église et de votre troupeau doit remplir votre cœur. N'est-il pas temps d'ailleurs que mon sacrifice s'achève? Si vous m'aimez véritablement, réjouissez-vous de me voir si près de l'heureuse éternité. »

Sur le soir, elle se sentit beaucoup plus faible. Cessant alors de parler à son frère, elle se mit à prier, mais d'une voix si basse, qu'à peine pouvait-on l'entendre. Néanmoins elle joignait les mains et faisait le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Lorsqu'on eut apporté de la lumière, on reconnut aux mouvements de ses lèvres qu'elle s'acquittait, autant qu'elle pouvait, de la prière du soir, dont elle marqua la fin par un signe de croix qu'elle fit sur son visage. Aussitôt elle rendit l'esprit par un long soupir; et le saint évêque son frère lui ferma les yeux et la bouche, comme elle l'en avait prié.

PRATIQUES. 1. On apprend aux enfants bien des choses inutiles ou mauvaises: et on leur laisse ignorer ce qui regarde le salut. 2. Que les vierges chrétiennes et les mères de famille relisent souvent cette Vie, pour en imiter les exemples.

PRIÈRE. Que votre divine parole, Seigneur, soit la règle que nous ayons continuellement dans l'esprit, et que de notre cœur elle passe dans nos actions.

---

21 *juillet.* — S. VICTOR, MARTYR. — III^e^ siècle.

Dioclétien régnait en Orient, et Maximien en Occident. Le premier publia à Nicomédie un édit qui ordonnait d'abattre les églises et de brûler les saintes Écritures. Ce n'était là que le prélude des édits cruels qui suivirent et qui firent couler des flots de sang dans toutes les provinces de l'empire. Maximien imita un exemple si conforme à son inclination féroce. Étant allé en Gaule pour réprimer une révolte, il se rendit à Marseille, où il y avait une église aussi nombreuse que florissante. A son arrivée, la terreur se répandit parmi les fidèles. Cependant il y avait dans la ville un officier chrétien, nommé Victor, qui, mettant toute sa confiance en Celui qui est la lumière des confesseurs et la force des martyrs, allait durant la nuit de maison en maison consoler les frères et surtout ceux de sa profession, les exhorter à se montrer dignes soldats de Jésus-Christ, à mépriser une vie passagère et à n'aspirer qu'à la vie éternelle.

Surpris dans l'exercice de son zèle, il fut conduit devant les préfets Astérius et Eutychius. Ceux-ci lui représentèrent le prétendu danger qu'il courait, et lui dirent qu'ils ne comprenaient pas cette folie de s'exposer à perdre le fruit de ses services avec la faveur du prince, en adorant un *homme mort*. C'est ainsi que ces malheureux

Digitized by Google

païens appelaient Notre-Seigneur Jésus-Christ. Victor leur répondit qu'il n'adorait point un homme mort, mais le Fils éternel de Dieu, qui avait daigné, pour notre salut, se faire homme et mourir sur la croix, qui s'était ensuite ressuscité lui-même et qui était monté aux cieux pour y régner avec son Père céleste, auquel il est parfaitement égal en toutes choses. Il ajouta qu'il était prêt, pour un tel maître, à perdre tous les biens dont on peut jouir sur la terre.

Cette réponse souleva des cris d'indignation, mais comme le prisonnier était un homme de qualité, on l'envoya à l'empereur. Maximien le fit comparaître à son tribunal. Il employa tour à tour les promesses et les menaces pour l'engager à sacrifier aux dieux; mais le Saint confondit le tyran et ses officiers, en démontrant la vanité des idoles et la divinité de Jésus-Christ. Alors Maximien, jugeant qu'un guerrier accoutumé à affronter la mort dans les combats serait plus sensible à l'ignominie qu'à la douleur, lui fit lier les pieds et ordonna qu'il fût traîné par toutes les rues de la ville pour être exposé aux coups et aux insultes de la foule exaspérée.

Après ce premier tourment, Victor fut ramené tout sanglant au tribunal des préfets. Ceux-ci, le croyant abattu par ce qu'il avait souffert, le pressèrent de sacrifier aux dieux de l'empire. Il leur répondit avec fermeté qu'il n'avait rien fait contre le service de l'empereur et de l'État. « Au reste, dit-il, je méprise vos dieux avec leurs infamies, et je confesse Jésus-Christ; faites-donc de moi ce qu'il vous plaira, et condamnez-moi aux plus cruels supplices que vous pourrez imaginer. » Il s'éleva une contestation entre les préfets sur le choix des tortures. Comme ils ne purent s'accorder ensemble, Eutychius se retira, laissant le prisonnier entre les mains d'Astérius. Celui-ci ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet, où il resta longtemps en proie aux plus cruelles souffrances. Victor, les yeux élevés au ciel, demandait la constance, qu'il savait être un don de Dieu. Jésus-Christ lui apparut tenant sa croix, et lui adressa ces paroles : « La paix soit avec vous. Je suis Jésus; c'est moi qui souffre dans mes saints : prenez courage; je vous soutiens dans ce combat, et je vous récompenserai après la victoire. » Ces paroles consolantes fortifièrent Victor et lui ôtèrent le sentiment de la douleur. Comme on ne gagnait rien à le tourmenter, on le détacha de dessus le chevalet et on le reconduisit en prison.

A minuit, Dieu visita le saint confesseur par le ministère de ses Anges. La prison fut remplie d'une lumière brillante, et le martyr chantait avec les esprits célestes les louanges du Seigneur. Trois

Digitized by Google

soldats chargés de garder la prison furent si frappés de cette lumière miraculeuse, que, venant se jeter aux pieds de Victor, ils lui demandèrent pardon, et le prièrent de leur accorder la grâce du baptême. Ils se nommaient Alexandre, Longin et Félicien. Le Saint, après les avoir instruits autant que la circonstance le lui permettait, envoya chercher des prêtres la nuit même. Ils allèrent tous ensemble au bord de la mer, et revinrent à la prison lorsque les nouveaux convertis eurent été baptisés. Le lendemain matin, l'empereur ayant appris ce qui s'était passé, entra dans une fureur extrême. Il fit amener le Saint au milieu de la place publique avec les trois gardes devenus chrétiens. Le peuple éclata en injures contre Victor, et voulut l'obliger à faire rentrer dans le paganisme ceux qui venaient de s'engager sous ses auspices dans les rangs de la milice de Jésus-Christ. Victor répondit avec assurance qu'il ne pouvait détruire ce qui était bien fait; puis, se tournant vers les gardes : « Vous êtes toujours soldats, leur dit-il; mais, au lieu d'être au service d'un maître mortel, vous appartenez à Jésus-Christ. Combattez avec courage; Dieu vous donnera la victoire, et la couronne qu'il vous prépare ne se flétrira point. » Ces généreux chrétiens, encouragés par ces paroles, persévérèrent à confesser Jésus-Christ, et entendirent avec joie la sentence qui les condamnait à mourir. Ils eurent la tête tranchée par ordre de l'empereur. Victor, saintement jaloux de leur bonheur, demandait avec larmes de leur être bientôt réuni dans la gloire. Mais on voulait prolonger encore son supplice. Après avoir assisté à la mort ou plutôt au triomphe de ses compagnons, il fut de nouveau exposé aux insultes de toute la ville; puis, ayant été cruellement frappé avec des bâtons et des courroies, il fut remis en prison.

Trois jours après, l'empereur le fit reparaître devant son tribunal, et lui ordonna d'adorer une idole de Jupiter qu'on avait mise sur un autel avec de l'encens. Victor, cette fois, ne se contente pas de refuser le culte impie qu'on lui demande; saisi d'horreur à la pensée du sacrilége abominable auquel on voudrait le faire participer, il pousse du pied l'autel et le renverse avec l'idole. Le tyran, pour venger ses prétendus dieux, lui fait aussitôt couper le pied. Le soldat de Jésus-Christ souffre avec joie ce supplice, et offre à Dieu les prémices de son sang. Quelques instants après, Maximien commanda qu'on le mît sous la meule d'un moulin, et qu'on l'y écrasât; mais la machine s'étant brisée, on le retira respirant encore. Pour l'achever plus promptement, on lui trancha la tête. Son corps ainsi que ceux d'Alexandre, de Longin et de Félicien, furent jetés dans la mer; mais les chrétiens les trouvèrent sur le

Digitized by Google

rivage, où ils avaient été poussés, et les enterrèrent dans une grotte située près de là.

PRATIQUE. Méditons les réponses de S. Victor, pour nous convaincre du peu de cas que nous devons faire des choses de la terre, qui passent si promptement.

PRIÈRE. Seigneur, nous sommes vos soldats, donnez-nous des armes pour combattre; donnez-nous le courage de le faire.

---

22 *juillet.* — Ste MARIE-MADELEINE.

Sainte Marie-Madeleine, si célèbre dans l'Église par son attachement pour Jésus-Christ, était Galiléenne de naissance. Lorsque Notre-Seigneur commença à prêcher l'Évangile, elle était possédée de sept démons. Les miracles du Sauveur l'engagèrent à recourir à lui pour obtenir sa guérison. Jésus la guérit; et la sainte femme, pleine de reconnaissance, s'attacha pour toujours à sa personne, le suivant partout, afin de profiter des instructions qui sortaient de sa bouche sacrée, et de saisir toutes les occasions de le servir et de partager avec lui ses biens temporels. Pleine d'amour pour son Sauveur, elle l'accompagna durant sa passion jusqu'au lieu de son supplice, et se tint au pied de la croix avec la sainte Vierge.

Madeleine n'abandonna pas le Sauveur après sa mort; elle vit mettre son corps dans le tombeau, et elle alla aussitôt préparer des parfums pour l'embaumer, parce qu'elle n'avait pas encore compris le mystère de la résurrection. C'est ce qui la jeta dans l'étonnement lorsque, ayant été au tombeau le lendemain du sabbat avec plusieurs saintes femmes, elle ne trouva plus le corps de celui qu'elle cherchait. L'ardeur de son amour jointe à la surprise lui fit verser des larmes et la retint auprès du sépulcre. Jésus-Christ récompensa sa persévérance. Deux anges lui apparurent, et ensuite Jésus-Christ se montra à elle; mais elle ne le reconnut pas d'abord. Jésus lui dit : *Femme, que cherchez-vous?* Madeleine, pensant que c'était le jardinier du lieu où était le tombeau, et croyant que tout le monde devait être instruit de ce qui l'occupait, répondit : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.* Jésus lui dit : MARIE. A ces mots ses yeux furent ouverts, elle reconnut Jésus, et voulut embrasser ses genoux. Jésus lui dit : *Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez trouver mes frères* (c'est ainsi qu'il appelait ses disciples), *et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu.* Madeleine courut avec empressement annoncer aux disciples que Jésus était ressuscité d'entre les morts. C'est tout ce que l'Évangile nous en apprend. On

Digitized by Google

lit dans quelques auteurs grecs, qu'après l'ascension de Jésus-Christ, elle suivit la sainte Vierge à Éphèse, et qu'après la mort de cette auguste Mère du Sauveur, elle demeura avec S. Jean l'Évangéliste. On ajoute qu'elle obtint la couronne du martyre. Elle mourut à Éphèse et y fut enterrée.

PRATIQUE. Cette sainte femme est le modèle de tous ceux qui aiment Dieu : que son exemple nous apprenne à le chercher avec empressement et à nous attacher à lui.

PRIÈRE. Seigneur, qui nous avez arrachés à l'empire du démon par le baptême, accordez-nous la grâce de vivre et de mourir dans votre amour, afin que nous vous possédions éternellement.

---

23 *juillet*. — S. ARSÈNE, SOLITAIRE. — V^e^ siècle.

S. Arsène, d'une famille distinguée dans Rome, fut élevé avec soin, et étudia les lettres grecques et les latines, dans lesquelles il fit beaucoup de progrès. L'empereur Théodose lui confia l'éducation de son fils Arcadius; et en le lui mettant entre les mains il lui dit : « Je veux désormais que vous soyez plus son père que moi-même. » Ce prince étant entré un jour dans la chambre où Arsène donnait leçon à son fils, et ayant vu le disciple assis et le maître debout, s'en plaignit au dernier, et lui fit entendre qu'il était encore trop tôt de faire connaître à Arcadius ce qu'il serait un jour.

Les honneurs qu'il recevait à la cour de Théodose le touchèrent peu; les dégoûts inséparables de son emploi lui firent naître, au contraire, le désir de la solitude. Dieu, qui l'y appelait, lui en fournit l'occasion, et il se retira dans le désert de Scété.

La vertu qui éclata le plus dans Arsène fut l'amour de la retraite. S'il avait besoin de quelque chose, il aimait mieux le recevoir par les mains des autres solitaires que de sortir pour le chercher lui-même. Quand il était à l'église, il se mettait derrière un pilier, afin que personne ne vît son visage, et qu'il ne vît personne. L'abbé Marc lui dit un jour : « Pourquoi me fuyez-vous? » Arsène lui répondit : « Dieu sait combien je vous aime; mais je ne puis être avec Dieu et avec les hommes. » Théophile, archevêque d'Alexandrie, accompagné d'un magistrat, alla lui rendre visite dans le dessein d'entendre de lui quelques paroles d'édification. Le Saint garda quelque temps le silence, et leur dit ensuite : « Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous? » Ils répondirent qu'ils feraient ce qu'il leur dirait. « Eh bien! dit le solitaire, partout où vous saurez que sera Arsène, n'en approchez pas. » Théo-

Digitized by Google

phile, voulant revenir une autre fois, envoya savoir auparavant si le Saint ouvrirait sa porte. Arsène répondit : « Si vous venez, je vous ouvrirai; et si je vous ouvre, j'ouvrirai à tout le monde; après quoi je ne demeurerai plus ici. » Théophile, instruit de cette réponse, n'y voulut point aller, et dit : « J'aime mieux me retirer que de le chasser. » Ce saint homme avait toujours à la bouche ces paroles, tant de fois répétées depuis par S. Bernard : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde? » et ces autres paroles : « J'ai toujours eu regret d'avoir parlé, je n'en ai jamais eu d'avoir gardé le silence. »

Un solitaire lui dit, en le consultant sur les tentations qu'il éprouvait : « Que dois-je faire, mon père? mon esprit est toujours agité par des pensées d'impureté; elles ne me laissent point de repos. » Arsène lui répondit : « Quand vous vous apercevrez que le démon répand dans votre cœur les semences de ces pensées, ne vous en entretenez pas en vous-même. Les démons peuvent bien nous les suggérer; mais ils ne peuvent point nous y faire consentir. Lors donc que vous sentez ces pensées s'élever et comme parler dans le cœur, ne les écoutez point, ne leur répondez point; mais levez-vous, priez, gémissez, et dites : Jésus-Christ, Fils de Dieu, ayez pitié de moi. »

Quand Arsène vit sa fin approcher, il dit aux autres solitaires : « Ne vous mettez point en peine d'avoir de quoi faire des aumônes pour moi quand je serai mort; c'est assez qu'on se souvienne de mon âme en offrant le saint sacrifice : si j'ai fait quelque bonne œuvre pendant ma vie, je la trouverai alors. » Étant près de rendre l'esprit, il se mit à pleurer; ses frères lui dirent : « Pourquoi pleurez-vous? Avez-vous donc peur de la mort comme les autres? — J'en ai une grande peur, répondit-il; et cette peur ne m'a pas quitté depuis que je suis solitaire. » C'est ainsi que les vrais serviteurs de Dieu redoutent ses jugements; mais ce sentiment est toujours accompagné d'une douce confiance en la miséricorde divine. Cette crainte n'empêcha pas Arsène d'expirer dans une grande paix. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 449; il était âgé de quatre-vingt-quatorze ans, et avait passé quinze ans dans le désert. L'abbé Pémen l'ayant vu expirer, s'écria les larmes aux yeux : *Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir tant pleuré sur vous-même pendant votre vie! car ceux qui n'auront pas pleuré sur eux en ce monde seront condamnés en l'autre à des larmes éternelles.*

PRATIQUES. 1. Fuyons les hommes, si nous voulons trouver Dieu. 2. Souvenons-nous de l'avis de S. Arsène, ne nous arrêtons pas aux mauvaises pensées; mais adressons-nous humblement à Jésus-Christ.

Digitized by Google

PRIÈRE. Apprenez-nous, Seigneur, à fuir le monde, à garder le silence avec les hommes, pour ne parler qu'à vous; et donnez-nous ces larmes salutaires capables d'effacer les fautes.

---

24 *juillet.* — S. GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE. — V^e^ siècle.

S. Germain naquit à Auxerre, vers l'an 380, de parents nobles, qui l'instruisirent avec soin dans les lettres humaines. Son mérite le fit élever à des places fort honorables; il parvint même à celle de duc ou général des troupes de son pays. Germain la remplit avec toute l'intégrité et toute la sagesse que l'on pouvait attendre d'un honnête homme du monde. Content d'être très-probe, il s'inquiétait fort peu d'être chrétien, et mettait toute sa religion, comme le plus grand nombre, à éviter les vices grossiers et à briller par des vertus humaines. Quand il avait pris quelque bête à la chasse, il se plaisait à en faire pendre la tête à un poirier qui était au milieu de la ville, afin qu'on vît qu'il était un habile chasseur. Son amour-propre se repaissait de cette fumée de vanité, et on ne pouvait lui faire apercevoir la petitesse de cette action sans le révolter.

Mais Dieu fit connaître à S. Amateur, évêque d'Auxerre, qu'il changerait l'esprit et le cœur de Germain, et qu'il en ferait un saint évêque et une des plus grandes lumières de l'Église. Amateur, plein de joie de ce que la miséricorde du Seigneur allait s'exercer sur celui qui jusque-là avait paru très-éloigné de la voie qui conduit au ciel, lui donna l'habit ecclésiastique, en lui disant: « Travaillez, mon cher et vénérable frère, à conserver pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir. Dieu veut que vous occupiez, en qualité de pasteur, le siége épiscopal que je vais quitter. » Ce saint évêque mourut peu de jours après, le 1^er^ mai, l'an de Jésus-Christ 418. Aussitôt le clergé, la noblesse et le peuple d'Auxerre, demandèrent tout d'une voix Germain pour leur évêque. Il résista de toute sa force, et sollicita diverses personnes pour l'aider à faire échouer cette affaire; mais ceux mêmes qu'il croyait avoir gagnés l'abandonnèrent et s'unirent avec les autres pour le faire évêque, de sorte qu'il fut obligé de céder et de se laisser imposer les mains par les évêques de sa province, le 7 juillet de l'an 418. On reconnut bientôt que sa résistance ne venait que de la connaissance qu'il avait des obligations attachées à un ministère si redoutable : il fit juger dès le commencement de son gouvernement que Dieu l'avait choisi pour en faire le modèle des bons évêques.

Digitized by Google

Il se fit en lui un changement complet : foulant aux pieds les honneurs et les richesses du siècle, il renonça en même temps à tous les plaisirs de la vie : il distribua tous ses biens aux pauvres, et ne chercha plus qu'à suivre Jésus-Christ dans sa pauvreté et les humiliations de sa croix. Depuis son épiscopat jusqu'à sa mort, il ne mangea jamais de pain de froment; il ne buvait pas de vin ordinairement, n'usait ni d'huile, ni de vinaigre, ni de sel; les jours de jeûne, il ne mangeait que le soir. En hiver comme en été, il avait toujours le même habit, d'une étoffe grossière, tel que le portaient les gens peu aisés de la campagne pour travailler aux bois ou aux champs; il ne le quittait que quand il tombait en pièces, ou que la misère des autres l'engageait à le leur donner. Sous son habit il avait un rude cilice, qu'il n'ôtait jamais. Il exerçait l'hospitalité envers tous ceux qui se présentaient, sans choix et sans exception : il leur lavait les pieds, et prenait garde qu'ils ne manquassent de rien; mais il ne mangeait point avec eux, afin de ne point rompre son jeûne.

Le pélagianisme faisant de grands progrès en Angleterre, les catholiques députèrent aux évêques de France pour leur représenter l'état où ils étaient, et leur demander du secours. Les évêques de France tinrent à ce sujet une assemblée, et prièrent Loup de Troyes de se réunir à Germain, désigné par le pape, afin de l'aider dans l'importante mission dont il était chargé. Dieu bénit leurs travaux, et les deux Saints rentrèrent en France emportant les regrets de la Grande-Bretagne.

Il n'y avait pas longtemps que S. Germain était de retour à Auxerre, lorsqu'il fut obligé de passer en Italie pour aller trouver l'empereur Valentinien, qui était à Ravenne. Au sortir de Milan, des pauvres l'abordèrent pour le prier de leur faire quelque aumône. Il demanda à son diacre qui l'accompagnait s'il lui restait quelque argent. « Trois écus, répondit le diacre. — Donnez-les à ces pauvres gens, lui dit Germain. — Et de quoi vivrons-nous? reprit le diacre. — Dieu aura soin lui-même, répliqua Germain, de nourrir ceux qui se seront rendus pauvres pour l'amour de lui; ainsi donnez aux pauvres tout ce que vous avez. » Le diacre n'obéit qu'en partie, et réserva un écu. Peu de jours après, un seigneur du pays nommé Lépore, qui était très-malade, l'envoya prier instamment de le venir voir, ou du moins de l'assister de ses prières, s'il ne voulait pas se détourner de son chemin. L'homme de Dieu, qui regardait toujours comme le meilleur chemin celui qui conduit à quelque bonne œuvre, alla trouver Lépore, demeura trois jours chez lui, et obtint sa guérison. Lépore, plein de reconnaissance,

Digitized by Google

l'obligea de recevoir deux cents écus pour la dépense de son voyage. Germain les mit entre les mains de son diacre, et lui dit que s'il avait donné les trois écus qui lui restaient, comme il le lui avait commandé, ce seigneur, dont Dieu avait voulu se servir pour les récompenser de leur aumône, leur aurait donné trois cents écus au lieu de deux cents. Le diacre, qui croyait s'être bien caché, vit par là que Dieu avait fait connaître au Saint la faute qu'il avait faite.

Après que Germain eut obtenu de l'empereur la grâce qu'il demandait, Dieu termina ses travaux par une sainte mort. Un jour, après l'office du matin, comme il s'entretenait des matières de religion avec les évêques qui l'accompagnaient, il leur dit : « Mes chers frères, je vous recommande mon passage. J'ai cru voir cette nuit Jésus-Christ qui me donnait la provision pour un voyage, et il m'a dit que c'était pour aller dans ma patrie y recevoir le repos éternel. » Peu de jours après, il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée. L'impératrice l'alla voir, et Germain lui demanda en grâce de renvoyer son corps dans son pays, ce qu'elle lui accorda à regret. Le saint évêque mourut le septième jour de sa maladie, après avoir gouverné son Église pendant trente ans et vingt-cinq jours.

PRATIQUES. 1. Il n'y a encore aujourd'hui que trop de chrétiens qui se contentent de ne pas tomber dans le crime; mais qu'il y en a peu qui suivent Jésus-Christ, et qui soient chrétiens de nom et de fait! 2. Le récit de la pénitence de S. Germain nous fait trembler. Si nous n'avons pas le courage ou la force de l'imiter, retranchons au moins avec un grand soin les superfluités et tout ce qui tient à la délicatesse.

PRIÈRE. Seigneur, rendez-nous humbles, et accordez-nous, comme à votre serviteur S. Germain, la grâce d'une véritable et sincère pénitence.

---

25 *juillet*. — S. JACQUES, APÔTRE.

Saint Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, était frère de S. Jean l'Évangéliste et proche parent de Jésus-Christ. On le surnomme *le Majeur* pour le distinguer de l'apôtre du même nom qui fut évêque de Jérusalem. Il naquit environ douze ans avant Notre-Seigneur. Salomé, sa mère, se nommait aussi Marie, et était sœur de la sainte Vierge, mot qui sans doute signifie seulement cousine germaine, comme l'entendent quelques interprètes.

Saint Jacques était de Galilée. Il exerçait la profession de pêcheur, comme son père et son frère. On croit qu'ils s'étaient tous

Digitized by Google

trois établis à Bethsaïde, où S. Pierre demeurait aussi dans ce temps-là.

Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, dit l'Évangile, vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs; et il leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Aussitôt ils laissèrent là leurs filets, et le suivirent. De là, s'avançant, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient dans une barque avec Zébédée, leur père, et qui raccommodaient leurs filets; et il les appela. A l'heure même, ils laissèrent leurs filets et ils le suivirent. Il est probable que, dès avant cette vocation, ils savaient déjà que Jésus était le Christ, qu'ils l'eussent appris par les entretiens qu'ils avaient eus avec Pierre, ou autrement. Quoi qu'il en soit, ils n'hésitèrent pas un instant à suivre le Sauveur; ils ne pensèrent ni aux difficultés qu'il leur faudrait surmonter, ni aux conséquences que pourrait avoir leur conduite; leur sacrifice fut entier et parfait. C'est dans ces dispositions que nous devons être; nous devons être prêts à renoncer à tout pour la plus grande gloire de Dieu.

Quoique Jacques et Jean se fussent mis à la suite de Jésus, et qu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quittaient encore de temps en temps, afin d'aller pêcher pour fournir à leur subsistance; mais à partir du jour où il manifesta si visiblement sa puissance dans la pêche miraculeuse, ils ne se séparèrent plus de lui.

Lorsque Jésus-Christ guérit la belle-mère de S. Pierre, lorsqu'il ressuscita la fille de Jaïre, S. Jacques et S. Jean furent témoins de ces deux miracles; leur foi trouvait déjà sa récompense dans le bonheur de voir ces merveilles; mais Notre-Seigneur leur réservait une faveur plus grande : c'était d'être mis au nombre des apôtres qu'il se choisit vers le même temps. Il leur donna le surnom d'*enfants du tonnerre*, sans doute à cause de l'activité de leur zèle. Ce zèle, en effet, n'était pas ordinaire. Comme le temps approchait où Jésus devait être enlevé du monde, il se mit en chemin avec un visage assuré pour aller à Jérusalem. Il envoya devant lui des gens pour annoncer sa venue. Ceux-ci, étant partis, entrèrent dans un bourg des Samaritains pour lui préparer ce qu'il fallait. Mais on ne voulut point le recevoir, parce qu'il paraissait qu'il allait à Jérusalem. Jacques et Jean, ses disciples, voyant cela, lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions, comme fit Élie, que le feu descende du ciel et qu'il les consume? » Mais se tournant, il les reprit et leur dit : « Vous ne savez pas à quel

Digitized by Google

esprit vous êtes appelés. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » Il leur donnait à entendre par ces paroles qu'ils ne devaient employer à l'égard des pécheurs d'autres armes que la douceur et la patience.

Jacques et Jean furent avec Pierre ceux des apôtres que Notre-Seigneur se plut à combler particulièrement de ses faveurs. Ce sont eux qu'il rendit spectateurs de sa glorieuse transfiguration et témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers; mais, malgré l'exemple et les instructions du Sauveur, leurs esprits n'étaient point encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur vertu était toujours imparfaite, comme il paraît par le trait suivant. La mère de Jacques et de Jean, prévenue en faveur du mérite de ses fils, attendait beaucoup pour eux de l'honneur qu'ils avaient d'être les proches parents de Jésus. Elle s'imaginait, d'après l'idée grossière que les Juifs s'étaient formée du Messie, qu'il allait établir une monarchie temporelle. Elle pria donc le Sauveur de faire asseoir ses deux fils, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans son royaume. On voit par là ce que produit une tendresse mal entendue; elle aveugle les parents; elle les porte à flatter les passions secrètes de leurs enfants, à les excuser et à les entretenir dans le vice. On voit en même temps ce que c'est que l'ambition, puisqu'elle s'insinua dans le cœur même de ceux qui avaient été appelés à l'apostolat. Jacques et Jean s'étaient déguisé à eux-mêmes les dispositions intérieures de leur âme. Ils n'y avaient vu qu'une noble émulation accompagnée du désir de servir leur maître. C'est qu'ils manquaient de cette humilité sincère qui peut seule faire discerner les prétextes spécieux sous lesquels se cachent l'orgueil et la cupidité.

C'étaient les deux fils de Zébédée qui avaient parlé par la bouche de leur mère. Aussi ce fut à eux que s'adressa la réponse de Notre-Seigneur. « Vous ne savez, leur dit-il, ce que vous demandez. » Ce n'est point par l'ambition qu'on s'élève dans mon royaume, mais par l'humilité, les travaux et la patience. Il leur demanda donc s'ils pouvaient boire le calice de ses souffrances. « Nous le pouvons, » lui répondirent les deux apôtres, qui comprirent alors à quelle condition Jésus-Christ leur offrait son royaume, et qui brûlaient de souffrir avec lui. « Il est vrai, repartit le Sauveur, que vous boirez le calice que je boirai, et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé : » c'est-à-dire, il est vrai que vous aurez part à mes souffrances; « mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner; cela est pour ceux à qui mon Père l'a préparé. » Les dix autres

Digitized by Google

apôtres, ayant entendu ceci, en conçurent de l'indignation contre les deux frères. Mais Jésus, les ayant appelés à lui, leur dit : « Vous savez que les princes des nations dominent, et que les grands les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous; mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit votre esclave. »

Ce n'est pas que Jésus-Christ détruise par là l'ordre que Dieu même a établi dans la société humaine, où les uns doivent commander, et les autres obéir. Il prescrit seulement dans quelle disposition doivent être tous ceux qui sont établis par sa divine providence pour la conduite des autres. C'est ce que S. Augustin nous représente admirablement lorsque, parlant des princes chrétiens, il dit qu'ils sont heureux lorsqu'ils règnent avec justice; lorsqu'ils ne s'élèvent point au milieu des flatteries de ceux qui les environnent; lorsque, se souvenant qu'ils sont hommes, ils font servir leur puissance à protéger la religion du vrai Dieu, et à rendre son saint nom vénérable parmi les peuples; lorsqu'ils craignent et qu'ils aiment le Seigneur; lorsqu'ils envisagent principalement cet autre royaume où ils ne craindront plus d'avoir plusieurs compagnons; lorsqu'ils tempèrent par la douceur la sévérité dont ils sont souvent obligés d'user; lorsqu'ils aiment mieux dompter leurs propres passions que subjuguer les divers peuples; lorsque enfin ils s'acquittent de tous leurs devoirs, non pas par un mouvement de vaine gloire, mais en vue de l'éternelle béatitude.

Après l'ascension de Jésus-Christ, les apôtres travaillèrent de concert à répandre sa doctrine; mais les écrivains des premiers siècles ne nous ont laissé aucun détail sur les travaux de S. Jacques. Il paraît seulement qu'il quitta la Judée peu après le martyre de S. Étienne. Suivant une tradition respectable, appuyée de graves autorités, il alla porter le flambeau de la foi en Espagne.

Nous apprenons de S. Épiphane que S. Jacques vécut toujours dans le célibat et dans la pratique de la mortification; qu'il s'interdit l'usage de la viande et du poisson; qu'il ne portait que des habits pauvres, et qu'il n'y avait rien que de très-édifiant dans toute sa conduite. Il fut le premier des apôtres qui suivit son divin maître par le martyre. Il le souffrit à Jérusalem, où il était retourné, la onzième année après l'ascension du Sauveur. Voici quelle fut l'occasion de sa mort. Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome sous le règne de Tibère; il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant bassement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'empire, que, voulant témoigner

Digitized by Google

à Agrippa l'attachement qu'il avait pour lui, il lui donna le titre de roi avec les tétrarchats de Philippe et de Lysanias, alors vacants. L'an 41 de Jésus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites; en sorte que tout le pays qui avait appartenu auparavant à Hérode passa sous la domination du nouveau roi.

Agrippa professait la loi de Moïse; et, comme s'il en eût été un des plus ardents zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus-Christ. Il savait bien que par là il gagnerait le cœur des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, à l'occasion de la fête de Pâque de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. S. Jacques fut la première victime de sa politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il ordonna qu'on lui tranchât la tête; ce qui fut exécuté sans délai. C'était la quatorzième année depuis la mort de Jésus-Christ.

Agrippa fut le premier persécuteur de l'Église; il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. Un jour qu'il donnait des jeux publics à Césarée en l'honneur de Claude, enivré des louanges impies que la flatterie lui prodiguait, il oublia qu'il était mortel et se crut une espèce de dieu, comme on lui en donnait le titre. Mais à l'instant même l'ange du Seigneur le frappa d'une maladie affreuse. Après avoir langui cinq jours sans que les médecins pussent apporter le moindre adoucissement à son mal, ni empêcher les vers de le ronger tout vivant, il expira dans les plus horribles douleurs, et malheureusement aussi dans les sentiments impies qu'il avait toujours eus.

Eusèbe rapporte que le dénonciateur de l'apôtre S. Jacques fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara chrétien, et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec S. Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'apôtre s'étant arrêté un instant se tourna vers lui, et lui dit en l'embrassant : « La paix soit avec vous. » Ils furent décapités l'un et l'autre au même endroit.

Le corps de S. Jacques fut enterré à Jérusalem; mais peu de temps après ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent sur les frontières de la Galice, à Iria-Flavia. On découvrit ses reliques au commencement du IX^e^ siècle, sous le règne d'Alphonse le Chaste, roi de Léon; on les transporta, par ordre de ce prince, à Compostelle, où le pape Léon III transféra le siége épiscopal d'Ira-Flavia. Ce lieu se nommait autrefois *ad sanctum Jacobum*

Digitized by Google

apostolum, ou *Giacomo Postolo;* et de là est venu, par abréviation, le nom de *Compostelle.* Il est célèbre par le concours extraordinaire des pèlerins qui viennent y visiter le corps de S. Jacques, que l'on garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale.

Il y a en Espagne un ordre militaire qui porte le nom de Saint-Jacques, et qui est surnommé *le Noble.* Il fut institué par Ferdinand II, en 1175.

PRATIQUE. Pensons souvent à la douceur et à la charité, qui font le caractère principal de la religion chrétienne, et demandons à Dieu qu'il ne permette pas que, sous prétexte de zèle, nous traitions comme ennemis ceux qui n'ont pas les mêmes sentiments que nous.

PRIÈRE. Si vous voulez, Seigneur, que nous apprenions de vous à être doux et humbles de cœur, préservez-nous de ce zèle amer qui est selon l'esprit de domination du siècle, et donnez-nous un zèle accompagné de douceur et d'humilité.

---

26 *juillet.* — Ste ANNE, MÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'Évangile ne nous apprend rien de personnel sur sainte Anne, dont le nom hébraïque signifie *gracieuse.* La tradition la plus sûre nous apprend seulement qu'elle eut pour époux S. Joachim; mais le Seigneur, par le choix qu'il fit de l'un et de l'autre avant le temps, pour donner au monde celle de qui devait naître le Messie, le Saint des saints, nous fait assez connaître le haut degré de grâces et de vertus du père et de la mère de la sainte Vierge, dans le sein de laquelle le Verbe éternel devait s'incarner pour le salut du monde. L'auguste qualité de Mère de Dieu dit, en effet, tout sur l'excellence et la richesse des dons spirituels dont sainte Anne et S. Joachim, ses père et mère, furent comblés par le Saint-Esprit, l'auteur de toute perfection.

Les saints Pères, et spécialement S. Épiphane, qui vivait en 320, et après lui S. Jean Damascène, ont célébré avec autant de piété que d'éloquence les vertus de sainte Anne, et porté les fidèles à réclamer avec confiance sa puissante protection auprès de Dieu. Les monuments ecclésiastiques les plus anciens prouvent qu'elle fut honorée, ainsi que S. Joachim, dès les premiers siècles, par le culte des vrais enfants de l'Église. On sait aussi, par l'histoire de l'empereur Justinien Ier, que ce prince fit bâtir à Constantinople, en 540, une basilique dédiée à sainte Anne, et que le corps de cette grande Sainte ayant été apporté de la Palestine, en 710, à Constantinople, plusieurs églises d'Occident furent enrichies de quelque portion de ses reliques.

PRATIQUES. 1. Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne d'avoir été

Digitized by Google

destinée à donner au monde la Mère de Dieu; mais sa plus grande gloire est d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence. Puisse l'exemple de cette Sainte exciter les mères de famille à élever leurs enfants, particulièrement leurs filles, dans la crainte du Seigneur, l'amour de la retraite et de la modestie!

PRIÈRE. Donnez-nous, ô mon Dieu, de suivre la route que nous a tracée sainte Anne, en élevant chrétiennement nos enfants.

---

27 *juillet.* — S. AURÈLE ET Ste NATALIE, MARTYRS. — XIe siècle.

Aurèle était né à Cordoue d'une famille noble et riche. Il avait pour père un mahométan, et pour mère une chrétienne. Lorsqu'il fut en âge de se marier, ses parents le pressant de prendre cet engagement, il se mit en présence de Dieu pour lui demander, par de ferventes prières, de lui donner une femme avec qui il pût le servir librement. Car, pour les biens et les richesses, quoiqu'ils nous viennent du Ciel, on peut dire cependant que nous les tenons de nos parents, parce que ce sont eux qui nous les transmettent; mais une femme sage et vertueuse, il n'y a que Dieu qui la donne. Aurèle ne fut pas trompé dans ses vœux : Dieu lui donna pour épouse une femme chrétienne et vertueuse comme lui, nommée Natalie. Ils menèrent ensemble une vie toute remplie de pieux exercices et de ces actions qui plaisent à Dieu par leur simplicité même et leur obscurité. L'union de ces deux époux était bien l'image de la société qui unit Jésus-Christ à son Église. Le monde toutefois, c'est-à-dire la foule impie des musulmans, ignorait encore la conduite édifiante que menaient Aurèle et Natalie, et ne savait pas même qu'ils fussent chrétiens, parce qu'ils n'avaient pas osé d'abord se déclarer publiquement. Un jour, Aurèle étant allé à la place publique, vit un marchand nommé Jean, qu'on venait de battre de verges comme chrétien, et que, par dérision, on promenait par toute la ville monté sur un âne. Aurèle, touché de ce spectacle, crut que Dieu avait permis qu'il en fût témoin afin d'animer sa foi. Étant donc rentré dans sa maison, il dit à sa femme : « Il y a longtemps que vous m'exhortez à mépriser le monde, et que vous me parlez de la vie monastique; je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection; vivons désormais comme frère et sœur, appliquons-nous à la prière, et préparons-nous au martyre par la pureté et par le détachement de toutes les créatures. » Natalie reçut cette proposition avec autant de joie que si elle lui fût venue du Ciel. Leur vie, déjà si admirable par tant de vertus, devint, à partir de ce jour, un modèle de vraie pénitence.

Digitized by Google

Ils avaient pour lits des cilices étendus sur la terre nue; ils jeûnaient souvent, ils priaient sans cesse, ils méditaient pendant la nuit les saints cantiques du Roi-Prophète; et, persuadés qu'aux exercices de piété il faut joindre encore les œuvres de charité, ils allaient à la recherche de tous ceux à qui la pauvreté, la maladie, les souffrances de toutes sortes rendaient leurs secours nécessaires.

Plus cette vie causait de joie aux fidèles amis de Jésus-Christ, plus elle irritait la fureur des profanes sectateurs de Mahomet. Aurèle et Natalie furent donc cités devant le juge pour rendre compte de leur conduite. Celui-ci leur demanda, avec une douceur affectée, pourquoi ils quittaient ainsi leur religion pour embrasser la religion du Christ, et couraient d'eux-mêmes à la mort. Il leur fit même de magnifiques promesses s'ils voulaient renier Notre-Seigneur. Mais ils répondirent sans hésiter : « Vos promesses sont vaines, et ne nous touchent point. Nous méprisons cette vie passagère, parce que nous espérons en obtenir une meilleure. Nous n'avons qu'une foi; nous ne croyons qu'un baptême; nous adorons un seul Dieu en trois personnes, et nous avons toute autre religion en horreur. » Le juge, désespérant de triompher de leur fermeté, les fit conduire en prison chargés de chaînes.

Cinq jours après, on les en tira pour les conduire de nouveau devant le juge. Il espérait que, la première épreuve ayant suffi pour désarmer leur courage, ils se laisseraient prendre cette fois à l'appât de ses promesses. Il se trompait. Leur foi était trop solidement établie en Jésus-Christ pour chanceler ainsi d'un jour à l'autre. Ils reparurent devant leurs juges dans les sentiments de la foi la plus vive en Jésus-Christ, du plus tendre amour pour son nom divin, et du plus invincible courage pour le confesser devant ses ennemis. Le juge, comprenant que ses menaces seraient vaines, comme ses promesses l'avaient été déjà, les condamna à mort. Pendant qu'on les conduisait au martyre, Natalie, loin de marquer la moindre faiblesse, et de demander des encouragements à son époux, était la première à lui en donner et à lui dire de mourir comme il avait vécu, en vrai serviteur de Jésus-Christ. Ce zèle irrita les soldats contre Natalie. Ils se jetèrent sur elle et l'accablèrent d'injures et de coups jusqu'au lieu du supplice, où ils les firent périr l'un et l'autre dans les tourments. Leur martyre arriva le 29 juillet 852.

PRATIQUE. Quel bonheur pour un mari et une femme d'être unis encore plus étroitement par les sentiments de la piété chrétienne que par les liens du mariage! Quel malheur pour les personnes mariées de vivre sans religion, et par conséquent sans union sincère!

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous la vie de la foi, et nous ne craindrons pas de souffrir pour la conserver.

Digitized by Google

28 *juillet.* — S. INNOCENT, PAPE. — V^e^ siècle.

Innocent était de la ville d'Albano, près de Rome. Son mérite et sa rare vertu l'élevèrent sur le Saint-Siége à l'âge de quarante-deux ans. Innocent, qui n'avait point brigué cet honneur, et qui n'avait fait que céder aux instances du clergé de Rome, fut saisi de frayeur à la vue des obligations importantes qui sont attachées à cette éminente dignité.

Rome renfermait encore des idolâtres dans son enceinte, et Innocent fit tout ce qui était en lui pour les détromper et les amener à la connaissance de Jésus-Christ. Il ne bornait pas son zèle à l'Église de Rome : tous les maux qui arrivaient dans les autres Églises le touchaient également, et il cherchait à y remédier. Ayant appris qu'il y avait un schisme entre les évêques d'Espagne, et que les canons étaient ouvertement violés dans plusieurs lieux de ce royaume, il écrivit à ces prélats pour les exhorter à la concorde et à l'observation de la discipline, et il leur donna des règles sages pour leur servir selon les occasions. Il était encore plus affligé des maux de l'Église d'Orient, et particulièrement de la persécution qu'on faisait souffrir à S. Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople. Quand il apprit que ce saint évêque avait été déposé par la cabale de ses ennemis, il ressentit cette injustice comme si elle lui eût été faite à lui-même. Il ordonna un jeûne public dans la ville de Rome, pour demander à Dieu qu'il lui plût d'empêcher le schisme dont l'Église était menacée, et il ne se laissa point prévenir contre S. Chrysostome, malgré les artifices et les mensonges des ennemis de cette grande lumière de l'Église. Ne pouvant remédier entièrement à un si grand mal, il fit ce qu'il put pour en empêcher les progrès.

Il semble que le Ciel eût dû favoriser un zèle si pur, et lui ouvrir tous les moyens propres à le faire réussir; mais Dieu, dont les pensées sont bien différentes de celles des hommes, se plut, pour ainsi dire, à multiplier ses travaux sur la terre. En effet, dans le temps que ce saint pape tâchait de mettre partout l'ordre et la régularité, Alaric répandit la terreur dans Rome même, par le siége qu'il mit devant cette ville, l'an 409. Ce qui affligea surtout Innocent, fut de voir que, pendant que les fidèles imploraient le secours de Dieu, les païens consultaient les devins, et offraient des sacrifices aux faux dieux pour empêcher la prise de la ville. Il comprit bien que cet encens sacrilége ne pouvait qu'irriter le Ciel, et que les désordres publics avaient attiré l'état déplorable où l'on était

Digitized by Google

réduit. Il fallut acheter la levée du siége par une somme immense d'or et d'argent qu'on ne put former qu'en dépouillant les particuliers et les temples. Le siége fut donc levé; mais Alaric ne voulut point faire de paix avec l'empereur Honorius, dont il était mécontent; et par là Rome demeurait toujours exposée au mal qu'elle venait d'éloigner. Le sénat députa Innocent vers Alaric, et ensuite vers l'empereur, pour les engager à s'accorder. Ces deux négociations furent infructueuses. Innocent, prévoyant ce qui devait arriver à la ville de Rome, s'arrêta à Ravenne auprès d'Honorius. Bientôt il parut que Dieu avait voulu retirer son fidèle serviteur d'une ville dont il allait permettre la ruine : en effet, Alaric remit le siége devant Rome, la prit l'an 410, et l'abandonna au pillage, à l'exception de l'église Saint-Pierre. L'année suivante, elle fut encore ravagée par Astolphe, beau-frère d'Alaric.

Quand l'état de cette ville parut un peu plus tranquille, Innocent y revint, et causa par son retour une grande joie au peuple. Ce saint pasteur lui apprit à faire un bon usage des maux qu'il souffrait. Il s'en servit même pour détruire les restes de l'idolâtrie, engageant les chrétiens à se montrer dans leur adversité plus patients que les païens. Ceux-ci, voyant la résignation et le courage des chrétiens, qui souffraient sans se plaindre la perte de leurs biens, demandaient à entrer dans une religion qui inspire un si grand mépris des richesses temporelles et une si grande résignation dans les adversités. Au bout de quelque temps, la tranquillité se rétablit, et le saint pape en profita pour faire refleurir la discipline et la régularité, et pour tâcher de former un peuple saint et adonné aux bonnes œuvres. Il se servit aussi de son autorité pour chasser les donatistes de Rome. Il condamna Pélage et ses sectateurs. Après cette dernière marque de son zèle, il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il mourut le 12 mars de l'an 417, après avoir tenu le siége de Rome près de quinze ans.

PRATIQUE. L'Église véritable est appelée catholique parce qu'elle est répandue par toute la terre. Si nous en sommes les vrais enfants, nous devons en ressentir tous les biens et tous les maux; cependant on y prend bien peu de part : d'où vient cette indifférence?

PRIÈRE. Ayez pitié de votre Église, ô mon Dieu! et ne permettez pas que ses enfants déchirent plus longtemps son sein par les erreurs, par les hérésies, par le schisme. Que votre vérité paraisse, et nos maux seront guéris.

---

29 *juillet.* — S. LOUP, ÉVÊQUE DE TROYES. — V^e^ siècle.

S. Loup, l'un des principaux ornements de l'Église de France au V^e^ siècle, naquit à Toul, de parents distingués dans la province

Digitized by Google

Quand il fut en âge de se marier, il épousa Piméniole, sœur de S. Hilaire, évêque d'Arles. La septième année de leur mariage, ils se séparèrent d'un consentement mutuel, pour mener une vie plus parfaite. On ne sait pas ce que devint Piméniole : pour S. Loup, il se retira dans le célèbre monastère de Lérins, sous la conduite de S. Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles. Il y demeura un an, occupé de la prière et des différentes pratiques de la pénitence.

Après cette épreuve, il fit un voyage à Mâcon, pour vendre quelques héritages et en distribuer l'argent aux pauvres. Ayant fini cette affaire, il se préparait à retourner à Lérins, lorsque des députés de la ville de Troyes vinrent le demander pour évêque. Sa résistance fut sans effet : on l'emmena à Troyes malgré lui, et les évêques de la province de Sens lui imposèrent les mains. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à la vie pénitente qu'il avait menée dans le monastère de Lérins. On vit toujours en lui la même humilité, le même esprit de mortification, et, ce qui est remarquable, le même esprit de pauvreté.

Quoique les évêques ses prédécesseurs eussent beaucoup travaillé à mettre le bon ordre dans le diocèse de Troyes, il trouva néanmoins encore beaucoup de déréglement et de corruption de tous côtés. Il entreprit de déraciner le vice avec une vigueur digne d'un apôtre de Jésus-Christ; mais son zèle fut toujours accompagné de prudence.

Il y avait longtemps que l'on était menacé dans les Gaules de l'arrivée du fameux Attila, roi des Huns, qui s'était jeté dans les provinces de l'empire romain avec une multitude innombrable de barbares. Après avoir traversé la Thrace, la plus grande partie de l'Illyrie et de la Grèce, il passa enfin le Rhin à la tête de plus de quatre cent mille hommes, qui se répandirent dans tous le pays jusqu'à la Seine et la Loire, pillant et brûlant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Après une infinité de massacres et le pillage des villes les plus fortes, entre autres de Reims, Cambrai, Besançon, Langres et Auxerre, les barbares se dirigèrent sur Troyes, pour la détruire et massacrer ses habitants, qui furent d'autant plus alarmés, que leur ville n'était point fortifiée et qu'ils n'avaient point d'armes; mais leur saint évêque, dont le crédit auprès de Dieu valait bien mieux que les boulevards les plus inaccessibles, loin de s'effrayer comme les autres, assembla son peuple, le porta à la pénitence pour apaiser la colère de Dieu, indiqua un jeûne et des prières publiques. De son côté, il se couvrit d'un sac, et se prosterna contre terre pour conjurer le Ciel de détourner la tempête de dessus son troupeau. Il demeura en cet état jusqu'à la nouvelle qu'on eut de

Digitized by Google

l'approche des ennemis. Alors il se releva plein de confiance en la bonté divine, se revêtit de ses habits pontificaux, se fit accompagner de tout son clergé, et marcha en procession, précédé de la croix, au-devant d'Attila. Il lui parla le premier, selon plusieurs auteurs modernes, et lui demanda hardiment qui il était. *Je suis le fléau de Dieu,* répondit ce roi barbare. « Respectons ce qui nous vient de Dieu, répliqua le saint évêque; mais si vous êtes le fléau dont le Ciel veut nous châtier, songez que vous ne devez faire que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous fait mouvoir et qui vous gouverne. » Attila, frappé d'un discours auquel il était si peu accoutumé, s'adoucit et promit à S. Loup d'épargner sa ville. En effet, il fit remonter toute son armée dans les plaines du territoire de Châlons, où il fut défait peu de temps après par les Romains. S. Loup mourut le 29 juillet de l'an 477, après cinquante-deux ans d'épiscopat.

PRATIQUE. Ne nous conduisons pas nous-mêmes dans les exercices de piété et de pénitence; mais suivons les conseils d'un homme éclairé et rempli de l'esprit de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, vous ne demandez pas de nous des paroles seulement : faites-nous produire les fruits des bonnes œuvres, que nous ne soyons pas des arbres qui ne soient propres qu'à être jetés au feu.

---

30 *juillet.*—S. ABDON ET S. SENNEN, MARTYRS.—III^e^ siècle.

Ces deux Saints étaient Persans. Ils vinrent à Rome, où ils confessèrent généreusement la foi, en 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. On leur fit subir les plus cruelles tortures. Mais plus on déchirait leurs corps, plus ils se réjouissaient dans le Seigneur, qui voulait qu'ils souffrissent ces tourments pour la gloire de son nom. Les chrétiens de Rome les traitèrent, non comme des étrangers, mais comme des frères qui leur étaient unis par l'espérance du même bonheur. Ils enlevèrent leurs corps et les déposèrent dans la maison d'un sous-diacre nommé Quirin.

Sous le règne de Constantin le Grand, les reliques de ces Saints furent transportées dans le cimetière de Pontieu, qui prit ensuite le nom des deux saints martyrs. Il était situé auprès du Tibre, sur le chemin de Porto, et à peu de distance de Rome. On y voit encore sur une ancienne sculpture les noms et les figures des deux martyrs. Ils ont sur la tête une couronne et un bonnet persan.

S. Abdon et S. Sennen sont nommés dans l'ancien calendrier de Libère et dans plusieurs martyrologes.

PRATIQUE. Quand nous lisons l'histoire des saints Martyrs, que leur foi nous réveille de notre assoupissement. Nous ne vivons plus parmi les païens; mais nous

Digitized by Google

sommes exposés aux exemples funestes des mauvais chrétiens, qui peuvent nous perdre.

PRIÈRE. Seigneur, préservez-nous de la séduction du mauvais exemple. Notre foi doit être pure, que notre vie soit conforme à notre foi.

---

31 *juillet.* — S. IGNACE DE LOYOLA. — XVI^e^ siècle.

S. Ignace de Loyola naquit l'an 1491, dans cette partie de la Biscaye qui porte le nom de Guipuscoa. Sa famille était noble et distinguée dans la province. Il fut élevé à la cour d'Espagne parmi les pages du roi catholique, et prit le parti des armes.

Il se distingua par sa valeur en plusieurs rencontres, et ne songeait qu'à acquérir de la gloire et à vivre conformément aux idées du monde. Mais le moment marqué par la Providence pour sa conversion ne tarda pas d'arriver. Il se trouva assiégé dans la citadelle de Pampelune, où il parut plus d'une fois sur la brèche, soutenant avec un courage intrépide plusieurs assauts, dans un desquels il eut la jambe cassée d'un coup de feu. Ce malheur hâta la prise de cette citadelle, où il commandait. Ignace se fit transporter au château de Loyola, qui appartenait à son père. Comme sa guérison fut longue et difficile, il demanda quelques romans pour se désennuyer; il ne s'en trouva point dans le château; on lui apporta les Vies des Saints, et il aima mieux les lire que de passer ses jours dans l'oisiveté. Il fut frappé de tout ce que ces héros du christianisme avaient fait pour sauver leur âme, et il prit la résolution de les imiter. Il eut le temps de former à loisir le projet de sa conversion, et l'on peut dire qu'elle fut héroïque et digne de son grand cœur.

Dès qu'il fut parfaitement guéri, il se rendit à Mont-Serrat, lieu célèbre par le concours des pèlerins, et par la dévotion des fidèles qui y accouraient en foule pour implorer la protection de la Mère de Dieu. Il fit une confession générale de tous les péchés de sa vie avec tant de componction et de larmes, que son confesseur en fut vivement touché. Il veilla une nuit devant l'image de la Mère de Dieu, et suspendit son épée à un des piliers de l'Église. Il donna ensuite aux pauvres les riches habits qu'il portait, se rendit à l'hôpital de Manrèze dans l'équipage le plus pauvre et le plus humiliant, et s'attacha au service des malades.

Malgré son déguisement, on s'aperçut que cet homme n'était pas de la condition des pauvres. Voyant qu'on commençait à le respecter, il alla se cacher dans une grotte proche de la ville, où il fut uniquement occupé de la prière et des exercices de la pénitence.

Digitized by Google

Ce fut là qu'il composa le livre des *Exercices spirituels*, qui a donné la première idée de ces retraites où l'on ne s'applique qu'à méditer les vérités du salut, et qui ont fait tant de fruits dans les âmes.

Il désira de visiter les lieux saints, et fit le voyage de Jérusalem. A son retour, il résolut de se consacrer aux travaux de l'apostolat. Il vint à Paris l'an 1528, pour y finir ses études. Ce fut là qu'il s'associa quelques compagnons qui étudiaient comme lui dans l'Université, et qu'il jeta les fondements d'une compagnie d'hommes apostoliques destinés à faire une guerre éternelle aux ennemis de Jésus-Christ et de l'Église. L'an 1534, ils firent vœu, dans l'église de Montmartre, de se rendre dans la Palestine pour y travailler à la conversion des infidèles, ou, si ce voyage ne pouvait avoir lieu, d'aller se présenter au pape pour lui offrir de travailler sous ses ordres partout où il lui plairait de les envoyer.

Le pape Paul III reçut avec plaisir les offres de ces nouveaux ouvriers, et les employa utilement pour le service de l'Église, qui était alors déchirée par l'hérésie dans toutes les parties de l'Europe. Ils étaient habiles et formés par un grand maître dans la science des Saints. Ce fut l'an 1540 que le pape donna son approbation à la compagnie établie par S. Ignace, qui en fut élu le premier général. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il accepta cette dignité; et quelques années après il résolut de s'en démettre; mais aucun de ses disciples n'y voulant consentir, il les gouverna jusqu'à sa mort avec une profonde sagesse et un zèle encore plus grand pour la gloire de Dieu et pour les intérêts de l'Église.

Cette compagnie fit par ses soins de rapides progrès. Il ne cherchait dans son établissement que l'utilité du prochain, la gloire de Dieu et l'avantage de la religion; et tout le temps qu'il pouvait dérober au gouvernement de son ordre, il le donnait aux bonnes œuvres. Ce corps religieux a rendu d'importants services à la religion et à la société, particulièrement dans la direction des consciences et pour l'éducation de la jeunesse.

S. Ignace fut favorisé d'un grand nombre d'extases et d'apparitions miraculeuses qui marquaient la pureté de son âme et son union intime avec Dieu, et l'on pouvait le regarder comme un parfait modèle de toutes les vertus religieuses dont il donnait des règles aux autres.

Il mourut à Rome l'an 1556, et fut canonisé l'an 1609 par le pape Grégoire XV, à la prière de la plupart des princes catholiques de l'Europe.

PRATIQUE. Ignace de Loyola, détrompé par sa propre expérience, et encore

Digitized by Google

plus par la grâce, de l'illusion de la gloire humaine, tourne toutes ses affections vers Celui qui seul est le principe et la fin de toute gloire. Si nous étions pénétrés comme lui d'un ardent amour de Dieu, de quel bien ce puissant mobile ne nous rendrait-il pas capables !

PRIÈRE. Seigneur, qui, dans un siècle d'erreurs, de troubles et de scandales, suscitâtes des hommes apostoliques qui défendirent votre Église contre les attaques de ses ennemis, et qui en reculèrent même les bornes jusqu'aux extrémités du monde, voyez les circonstances plus déplorables encore où nous nous trouvons. L'irréligion s'est glissée dans toutes les classes de la société, la foi est presque éteinte, et votre vigne est ouverte de toutes parts, faute d'ouvriers pour la cultiver ! Formez, Seigneur, des pépinières de ministres évangéliques animés de votre esprit, brûlant de zèle pour le salut des âmes, et renouvelez la face de votre Église pour la plus grande gloire de votre nom.

1er *août*. — LES SEPT FRÈRES MACHABÉES, AVEC LEUR MÈRE, MARTYRS.

Quoique ces illustres martyrs aient souffert près de deux siècles avant la naissance de Jésus-Christ, on les regarde néanmoins comme appartenant à l'Église du nouveau Testament, parce que la foi dans le Médiateur, sans laquelle il n'y a point de vrai martyre, les vivifiait et les honorait; aussi l'Église les a-t-elle honorés d'un culte public dès les premiers siècles, et les propose-t-elle aujourd'hui à notre vénération et à notre imitation.

Après que le saint vieillard Éléazar eut, par sa fin glorieuse au milieu des tourments, laissé à toute sa nation un grand exemple de générosité et de mépris de la mort, on présenta à Antiochus surnommé Épiphanes, cruel persécuteur des Juifs, sept frères avec leur mère, qui témoignèrent la même constance et le même courage. Antiochus, voyant leur jeunesse, crut en triompher plus aisément, et leur fit présenter des viandes défendues par la loi, espérant qu'ils en mangeraient; mais, reconnaissant qu'il ne pouvait les engager par ses promesses, ni les intimider par ses menaces, il les fit tourmenter cruellement. Pendant ce supplice, le premier des sept dit au roi : « Que demandez-vous de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays. » Alors Antiochus commanda qu'on fît chauffer des poêles et des chaudières d'airain; puis il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, en présence de ses frères et de sa mère, et qu'ensuite on le fît rôtir dans la poêle tandis qu'il respirait encore. Sa mère et ses frères, au lieu de se laisser abattre à la vue de ces tourments inouïs, s'encourageaient en disant : « Le Seigneur décharge à présent sur nous et

Digitized by Google

sur notre nation sa juste colère; mais il s'apaisera, et nous traitera un jour avec miséricorde. »

Après la mort du premier des sept frères, on prit le second, et on lui arracha la peau de la tête avec les cheveux. Ceux qui le tourmentaient lui disaient : « Mangez des viandes qu'on vous présente, et nous cesserons de vous faire du mal. » Mais il répondit : « Je ne puis faire ce que vous me demandez. » On le traita donc comme son frère. Étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : « Vous nous faites perdre la vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. » On se saisit ensuite du troisième, et on lui dit de présenter sa langue, qu'il donna aussitôt en disant : « J'ai reçu de Dieu les membres de mon corps; mais je les méprise maintenant pour la défense de ses lois, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour dans une autre vie. » On ne lui en laissa pas dire davantage; on lui coupa la langue, ensuite les mains; et le roi et tous les assistants étaient surpris de voir ce jeune homme qui regardait sans émotion les plus affreux supplices. Le quatrième fut tourmenté comme ses trois frères, et, étant près d'expirer, il dit : « Il vaut mieux souffrir la mort de la part des hommes que de vivre en violant la loi de Dieu, puisqu'un jour Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant. Car pour vous, ajouta-t-il en parlant à Antiochus, vous ne ressusciterez pas pour la vie. » Le cinquième, étant appliqué aux mêmes tourments, regarda Antiochus, et lui dit : « Vous faites à présent ce que vous voulez, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous ne soyez vous-même qu'un homme mortel; mais ne pensez pas que Dieu ait abandonné notre nation; attendez un peu, vous verrez quelle est la force de Celui que nous adorons; vous connaîtrez l'étendue de sa puissance, et vous sentirez comment il vous accablera, vous et votre race. » La constance de ces cinq premiers redoubla le courage des deux autres. Le sixième, sentant que la violence des tourments allait lui ôter la vie présente, dit aussi au roi : « Ne vous trompez pas en voyant les maux que nous souffrons : ils sont la juste peine des péchés que nous avons commis contre Dieu; mais ne vous flattez pas non plus de demeurer impuni, après avoir entrepris de combattre contre le Tout-Puissant. »

Antiochus, confus de se voir vaincu par des jeunes gens, voulut faire de nouveaux efforts pour tâcher au moins de séduire le septième et de le faire tomber. Il lui promit avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et qu'il le comblerait d'honneurs, s'il voulait abandonner les lois de ses pères. Mais le jeune enfant témoigna qu'il ne voulait point

Digitized by Google

d'autre sort que celui de ses frères. Antiochus, avant d'en venir aux tourments, dit à la mère d'inspirer à son fils d'autres sentiments, et de l'empêcher de courir à une mort prompte et cruelle. Mais cette généreuse mère, au lieu de faire ce que le roi attendait d'elle, s'approcha de son fils, et lui dit en hébreu, afin que les assistants ne l'entendissent point, car ceci se passait à Antioche, où l'on parlait grec : « Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Considérez le ciel et la terre, qui sont les ouvrages de Dieu, aussi bien que tous les hommes; souffrez courageusement les tourments et la mort, comme l'ont fait vos frères, afin que je reçoive de nouveau la vie avec eux dans la résurrection que nous attendons. » Lorsqu'elle parlait encore, ce jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis point au commandement du roi, mais à la loi de Dieu qui nous a été donnée par Moïse. Pour vous, qui êtes la cause de tous les supplices dont on nous accable, vous n'éviterez pas la vengeance de Dieu. Si nous souffrons à présent, c'est la main de Dieu qui nous frappe à cause de nos péchés. Si ce Dieu nous châtie, c'est pour nous rendre meilleurs et pour nous corriger; mais ensuite il répandra de nouveau ses grâces et ses bienfaits sur ses serviteurs. Pour vous, encore une fois, ne vous flattez pas d'une vaine espérance de pardon; vous n'éviterez point le jugement de Dieu, qui peut tout et qui voit tout. Mes frères, que vous avez fait mourir, sont entrés dans la vie éternelle. J'abandonne volontiers, comme eux, mon corps et ma vie pour la défense des lois de mes pères; je conjure seulement le Seigneur de regarder enfin notre nation d'un œil de pitié, et de vous contraindre, par la force de son bras vengeur, à reconnaître qu'il est le seul vrai Dieu. J'espère que sa colère, qui est justement tombée sur son peuple, finira à ma mort et à celle de mes frères. »

Le roi, irrité du courage de la sainte hardiesse de ce jeune homme, ordonna qu'on le traitât encore plus cruellement que ses frères, et il mourut comme eux au milieu des supplices, qu'il supporta avec une constance admirable. La mère suivit le même jour ceux qu'elle avait envoyés à Dieu devant elle, et mêla son sang avec celui de ses enfants.

Pratique. 1. Reconnaissons humblement que les maux de l'Église sont la juste punition de nos péchés. Tâchons d'apaiser la colère de Dieu par le martyre d'une pénitence sincère et persévérante. 2. C'est à Dieu que les membres de notre corps appartiennent; n'en faisons donc pas un mauvais usage.

Prière. C'est de vous, ô mon Dieu, que ces Saints ont reçu la force de mourir plutôt que de violer vos saintes lois : ayez pitié de notre faiblesse.

Digitized by Google

2 *août*. — S. FRIARD. — VI^e^ siècle.

Ce Saint naquit en Bretagne, de parents pauvres; il fut laboureur comme son père; mais, semblable aux solitaires d'Égypte, il pensait sans cesse à son origine; en remuant la terre il s'occupait de la méditation de la mort, qui fait rentrer l'homme dans la terre, d'où il a été tiré, et il soupirait continuellement après la terre du ciel, où l'on ne sème plus, et où l'on ne laboure plus, mais où l'on recueille éternellement ce qu'on a semé dans le temps. Sa piété lui attira bien des railleries de la part de ceux qui ne pouvaient goûter sa vertu, parce qu'ils n'avaient pas assez de courage pour l'imiter. Un jour, comme Friard liait des gerbes avec ses compagnons, ceux-ci furent assaillis par un essaim de guêpes, et dirent à Friard : « Que ce dévot vienne, lui qui prie Dieu sans cesse, et qui fait à tout moment le signe de la croix, et qu'il nous délivre de ces animaux. » Friard, peu sensible à ces insultes, ne songea qu'à secourir ses compagnons; et, plein de confiance en la bonté de Celui qu'il adorait, il fit le signe de la croix, en disant ces paroles, qu'il répétait sans cesse : « Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. » Ces paroles chassèrent les guêpes, et ce miracle remplit de confusion ceux qui s'étaient raillés du Saint. Pour lui, animé du désir de mépriser entièrement le monde, il se retira dans une île du diocèse de Nantes, où il ne s'occupa plus que de la prière et de la méditation des choses du ciel. Il mourut dans cette retraite en l'an 566 ou 567.

PRATIQUE. Regardons le travail comme une des peines du péché; et pendant que le corps est courbé vers la terre, élevons notre esprit vers Dieu.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, de souffrir pour vous les peines, les afflictions et les travaux de cette vie, afin que nous obtenions celle où il n'y aura plus ni peines, ni larmes, ni douleurs.

3 *août*. — S^te^ MARANNE ET S^te^ CYRE. — V^e^ siècle.

Le célèbre Théodoret, évêque de Cyr, dont la piété et les lumières sont très-connues, rapporte ce qu'on va lire; et ce qu'il dit, il le rapporte comme témoin oculaire. Sainte Maranne et sainte Cyre étaient deux sœurs, nées vers le commencement du V^e^ siècle, à Bérée, en Syrie, d'une famille illustre dans le pays, qui leur fit donner une éducation digne de leur naissance. Occupées de la grande affaire du salut, elles mirent toute leur gloire à mépriser le siècle présent et à ne vivre que pour l'éternité. Pour s'en rendre

Digitized by Google

la voie plus facile, elles quittèrent la maison paternelle, et allèrent s'enfermer dans une retraite située hors des portes de la ville de Bérée. Elles en firent fermer l'entrée, afin que personne ne fût tenté de les visiter, et que leurs exercices ne pussent être interrompus par une conversation inutile. Ce fut dans ce lieu, si semblable à l'étable de Bethléhem, que ces victimes innocentes de la pénitence commencèrent un sacrifice qui dura autant que leur vie. Elles firent bâtir à côté une petite maison pour celles de leurs servantes qui voulurent les suivre et marcher sur leurs traces dans la carrière d'une mortification si rigoureuse. Il y avait à cette petite maison une fenêtre qui donnait sur l'enclos des deux sœurs, et c'était par là qu'elles examinaient les actions de celles qui avaient voulu les imiter, qu'elles les animaient au service de Dieu, et qu'elles les encourageaient dans la voie où elles étaient entrées.

Il n'est guère possible de pousser plus loin les rigueurs de la pénitence que le firent ces deux sœurs, et l'on aurait peine à croire ce que l'on en rapporte, si on ne le tenait d'un témoin aussi digne de foi que Théodoret. Elles n'avaient ni cellule ni toit en leur enclos; elles demeuraient tout le jour exposées aux injures de l'air sans pouvoir s'en garantir, ni en diminuer même les incommodités. Elles recevaient seulement un peu de nourriture par la fenêtre dont on a parlé, et ce peu paraissait encore trop à leur ardeur pour la pénitence, Elles ne recevaient de visites que dans le temps de Pâques; tout le reste de l'année, elles gardaient un silence très-rigoureux. Pendant que le cœur de ces deux Saintes jouissait de la liberté que donne la victoire sur les passions, et que leur esprit, dégagé de tous les désirs terrestres, pénétrait déjà jusque dans le ciel, elles accablaient leur corps de chaînes si pesantes, qu'un homme fort aurait eu de la peine à les soutenir. Elles les avaient au cou, à la ceinture et aux mains; en sorte que Cyre, qui était plus délicate, ne pouvait presque marcher, et qu'elle était courbée vers la terre. Ce n'est pas qu'elles regardassent ces chaînes comme nécessaires pour les arrêter dans leur retraite : l'amour de Dieu qui les embrasait était un lien plus fort pour les y retenir. Elles savaient bien d'ailleurs que c'est en vain que le corps est dans la solitude lorsqu'on est de cœur dans le monde; mais elles se chargeaient ainsi pour augmenter par cette sainte rigueur l'austérité de leur pénitence. Elles étaient couvertes d'un grand voile, qui descendait d'un côté jusqu'aux talons, et par devant jusqu'à la ceinture.

« J'ai souvent eu le bonheur de les voir, dit Théodoret; et comme elles respectaient en moi l'honneur du caractère que je

Digitized by Google

porte, quoique j'en sois très-indigne, elles voulurent bien m'accorder la grâce d'entrer dans leur enclos. Je vis avec surprise et avec confusion les chaînes pesantes dont elles étaient chargées, et dont des hommes robustes auraient eu peine à soutenir le poids. Elles résistèrent longtemps lorsque je les priai de les ôter; mais aussitôt que je fus sorti, elles reprirent par esprit de pénitence ce que l'obéissance ou la complaisance leur avait fait quitter. Voilà la manière dont elles vivent, ajoute-t-il, et dans laquelle elles ont passé non-seulement cinq, dix ou quinze ans, mais quarante-deux ans; et, après de si longs et de si pénibles travaux, elles n'aiment pas moins les souffrances, et ne les embrassent pas avec moins de joie et d'ardeur que si elles ne faisaient que de commencer. Occupées continuellement de Jésus attaché en croix, qu'elles ont pris pour époux, tout ce que ces pénitences ont de plus rigoureux leur semble léger. Il n'y a point d'austérités qu'elles ne veuillent pratiquer, point d'efforts qu'elles ne veuillent faire pour arriver au terme où elles voient leur Sauveur tenant entre ses mains la couronne qu'il doit mettre sur leur tête quand elles seront parvenues jusqu'à lui.

« Une vie si admirable, dit Théodoret en finissant leur histoire, les a rendues l'ornement de leur sexe et l'exemple de celles qui se proposent d'arriver à la perfection. Il ne leur reste plus qu'à recevoir de la main de Dieu les couronnes dont il récompense les travaux de ceux qu'il a rendus victorieux en combattant pour son service. Pour moi, continue-t-il, je m'estime trop heureux si, après avoir fait admirer au public ce que peut la grâce dans des personnes si faibles et si délicates, je puis profiter d'un si grand exemple, et avoir part à la récompense qui les attend. » Théodoret écrivait ceci en l'an 444 : on voit par ce discours que ces Saintes vivaient encore. On ne sait pas combien elles lui survécurent de temps.

PRATIQUES. 1. Humilions-nous de notre vie si peu mortifiée, en voyant les austérités étonnantes de ces Saintes. Si notre vie n'est pas austère, qu'au moins elle soit humble. 2. Si nous n'avons pas le courage de vivre dans la pénitence, retranchons au moins les délicatesses.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous votre amour, et il nous donnera la force d'être pénitents.

---

4 août. — S. DOMINIQUE, FONDATEUR DES DOMINICAINS. — XII^e et XIII^e siècles.

Dominique naquit, en 1170, au bourg de Calaruega, dans le diocèse d'Osma, en Castille, de l'illustre famille des Gusman. Il

Digitized by Google

achevait son cours de théologie, en 1191, lorsqu'il eut occasion de faire paraître la compassion que Dieu lui avait inspirée pour les pauvres et les affligés. L'Espagne était alors tourmentée d'une cruelle famine qui se fit sentir surtout dans les royaumes de Castille et de Léon. Dominique, en cette triste conjoncture, ne se contenta pas de donner aux pauvres ce qu'il avait d'argent, il vendit encore tous ses meubles, et jusqu'à ses livres, pour les assister. Une pauvre femme le pria un jour de la manière la plus pressante de lui faire quelque aumône, pour l'aider à racheter son frère d'entre les mains des Maures, qui l'avaient fait esclave. Dominique n'avait alors ni meubles, ni argent, et n'espérait pas pouvoir trouver sitôt de quoi satisfaire aux désirs de cette femme; il jugea néanmoins, par ses larmes et son impatience, que le captif souffrait beaucoup, et que la chose pressait : il s'offrit lui-même de très-bon cœur pour être donné en échange de celui qui était dans l'esclavage. La femme n'eut garde d'accepter cette proposition : elle se retira saisie d'étonnement et d'admiration.

Alphonse, roi de Castille, ayant envoyé l'évêque d'Osma en France pour quelque affaire d'État, celui-ci voulut avoir Dominique pour l'accompagner dans ce voyage. L'hérésie des Albigeois, qui, en attaquant ouvertement le culte extérieur et les sacrements de l'Église, enseignaient secrètement les erreurs les plus monstrueuses, faisait alors de grands ravages dans le Languedoc. Le saint prélat et Dominique furent accablés de douleur à la vue de ces maux, et résolurent de défendre la vérité aux dépens de leur vie même, si c'était la volonté de Dieu. Dès que l'évêque eut terminé les affaires dont il était chargé, et qu'il en eut rendu compte au roi par un courrier qu'il lui dépêcha, il alla à Rome demander au pape la permission de se démettre de son évêché, afin de s'occuper uniquement à faire des missions dans le Languedoc. Le pape, ayant refusé de décharger l'évêque d'Osma du gouvernement de son diocèse, limita à deux ans son séjour en Languedoc, en lui permettant d'y laisser Dominique et les autres missionnaires qui seraient nécessaires pour travailler à la conversion des hérétiques. S'étant joint pour cette œuvre à douze abbés de l'ordre de Cîteaux, ils parcoururent tout le Languedoc, instruisant les peuples avec autant de zèle que de solidité.

Les deux ans que le pape avait permis à l'évêque d'Osma de passer à convertir les hérétiques étant expirés, il partit pour aller faire la visite de son diocèse; mais à peine fut-il arrivé, qu'il alla recevoir de Dieu le fruit de ses travaux. Il avait laissé la conduite de la mission à Dominique, qu'il avait ordonné prêtre. Dieu avait

Digitized by Google

choisi ce vertueux ecclésiastique pour travailler à la conversion des hérétiques, et pour établir un ordre de saints religieux destinés particulièrement à prêcher l'Évangile par toute la terre, et à défendre la doctrine de l'Église contre de profanes nouveautés. Il avait auprès de lui de fidèles coopérateurs que l'exemple de ses vertus avait gagnés à Jésus-Christ: ce fut avec eux qu'il commença l'établissement de son ordre.

Foulque, évêque de Toulouse, étant allé à Rome en 1215, pour assister au concile que le pape Innocent III y avait assemblé, voulut que Dominique l'y accompagnât. Le pape, qui savait combien ses prédications produisaient de fruit, lui ordonna de retourner vers ses disciples, et de choisir avec eux une règle approuvée; et il lui promit de confirmer ce nouvel établissement. Dominique, étant revenu à Toulouse, exposa à ses frères les ordres qu'il avait reçus du pape. Comme leur principale intention était de se consacrer à l'instruction des peuples par la prédication, ils crurent qu'ils devaient prendre S. Augustin pour modèle; c'est pourquoi ils choisirent sa règle, dont ils firent profession. Le pape Honorius approuva cette règle en 1216. L'année suivante, Dominique envoya plusieurs de ses disciples en différents pays pour y prêcher et défendre la pureté de la foi contre les hérétiques. Il en vint sept à Paris, qui louèrent d'abord une maison entre l'évêché et l'Hôtel-Dieu. En 1218, le docteur Jean, doyen de Saint-Quentin, et l'université de Paris leur donnèrent la maison de Saint-Jacques; c'est de là qu'ils sont appelés Jacobins. La vie édifiante de ces premiers disciples de S. Dominique attira une grande vénération à son ordre. On venait en foule écouter leurs instructions, leur demander des avis, et beaucoup de personnes se placèrent sous leur direction.

Dieu fit connaître à Dominique le temps de sa mort : la pensée de la voir approcher le comblait de joie. Étant à Bologne, où il résidait le plus ordinairement, il dit à quelques frères avec qui il venait de s'entretenir du mépris du monde et de la vanité de la vie présente : « Vous me voyez en bonne santé, mais j'irai à Dieu avant l'Assomption de Notre-Dame. » En effet, il tomba dans un grand épuisement à la fin du mois de juillet; il n'en continuait pas moins d'assister exactement aux offices, même aux matines. Un jour, en sortant de l'office de la nuit, il dit au prieur qu'il avait mal à la tête, et dès ce jour-là il tomba dans la maladie dont il mourut. Il ne voulut pour lit que le sac sur lequel il avait coutume de coucher. Voyant que sa fin approchait, il fit venir les novices, et leur recommanda d'aimer Dieu plus que toutes choses, et de

Digitized by Google

suivre exactement la règle par amour de Dieu. Il fit ensuite appeler le prieur et plusieurs prêtres, devant qui il se confessa de tous ses péchés; puis il les exhorta dans les termes les plus vifs à vivre dans la chasteté et dans la pauvreté, ajoutant qu'avec ces vertus ils seraient agréables à Dieu et utiles au prochain par la bonne odeur de leur réputation, et qu'il ne pouvait trop leur recommander de suivre Dieu avec une grande ferveur et de ne point introduire dans l'ordre des personnes temporelles qui y renverseraient l'esprit de l'humilité chrétienne et de la pauvreté évangélique, sur lequel il devait être établi. Après ces instructions, Dominique mourut, le 6 d'août 1221, âgé de cinquante-un ans. L'Église honore sa mémoire le 4 du même mois, à cause de la fête de la Transfiguration, qui tombe le 6.

PRATIQUE. Si notre état ne nous engage pas à la conversion des pécheurs, la charité nous oblige à la demander à Dieu par de ferventes prières, et à le prier d'envoyer des ouvriers pour faire la moisson.

PRIÈRE. Seigneur, ayez pitié de nous: ne nous privez pas des asiles saints, où l'on trouve la lumière de votre véritable esprit et l'ardeur de votre charité; afin qu'à l'abri de la corruption du siècle, vous y soyez servi en esprit et en vérité.

---

5 *août*. — Ste AFRE, MARTYRE. — IVe siècle.

Afre, née dans l'idolâtrie, ne se fit connaître d'abord dans la ville d'Augsbourg, sa patrie, que par ses désordres. Dieu fait rarement des Saints de ces sortes de pécheurs, parce que la vérité entre difficilement dans un cœur livré aux passions honteuses. La grâce du Tout-Puissant en arrache néanmoins quelques-uns au démon, afin que personne ne s'abandonne au désespoir à la vue de ses péchés, quelque énormes qu'ils puissent être.

Afre fut de ce petit nombre. On croit qu'elle fut convertie à la vraie religion par un saint évêque nommé Narcisse, avec sa mère et toute sa maison. On voit par les actes de son martyre qu'elle avait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses péchés, et qu'elle en était pénétrée de douleur. Quant aux richesses que ses crimes lui avaient acquises, elle s'en servit pour assister les indigents : quelques chrétiens refusant dans leur pauvreté même de les accepter, elle les conjurait avec larmes de vouloir bien lui faire cette grâce, et de prier pour elle, afin que ses péchés lui fussent pardonnés.

L'empereur Dioclétien, qui servait, sans le savoir, d'instrument à Dieu pour manifester sa gloire et sa puissance dans le courage de ses serviteurs, persécutait cruellement les chrétiens partout

Digitized by Google

où s'étendait son empire. La persécution ayant pénétré jusqu'à Augsbourg, on se saisit d'Afre, et on la présenta au juge, nommé Gaïus, qui, après les interrogatoires ordinaires pour savoir d'elle-même qui elle était et ce qu'elle faisait, l'exhorta à honorer les dieux des païens. « Sacrifiez à nos dieux, lui dit-il; ce parti vous sera avantageux : vous éviterez, en le prenant, les tourments qui vous attendent si vous résistez. » Afre répondit : « J'ai commis assez de péchés avant de connaître le Dieu, sans faire encore celui que vous me proposez. — J'apprends, lui dit le juge, que vous êtes une femme de mauvaise vie; ne faites donc pas difficulté de sacrifier à nos dieux; car vous n'avez rien à attendre du Dieu des chrétiens. » Afre répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour les pécheurs, et je vois dans l'Évangile qu'une femme qui avait été de mauvaise vie arrosa ses pieds de ses larmes, et obtint la rémission de ses péchés. Je lis au même endroit que Jésus n'a pas rejeté les femmes débauchées ni les publicains, et qu'il a même souffert qu'ils mangeassent avec lui. » Gaïus lui dit : » Votre Christ ne vous juge point digne de lui; c'est à tort que vous l'appelez votre Dieu, puisqu'il ne vous connaît pas pour être à lui; car on ne peut regarder comme chrétienne celle qui s'est livrée au désordre. » Afre répondit : « Il est vrai, je ne mérite pas d'être regardée comme chrétienne, je suis indigne d'en porter le nom; mais la miséricorde de Dieu, qui ne regarde pas nos mérites, m'a fait la grâce de m'admettre à cette religion sainte. — D'où savez-vous, dit Gaïus, qu'il vous permet d'en faire profession? — Je connais, répondit-elle, qu'il ne m'a pas rejetée, puisqu'il me permet aujourd'hui de confesser son saint nom, et qu'il me donne la confiance que cette action m'obtiendra le pardon de tous mes péchés. — Ce sont là des fables, dit le juge; sacrifiez aux dieux, ce sont eux qui vous sauveront. — Mon salut, répliqua la Sainte, vient de Jésus-Christ, qui, étant attaché à la croix, promit son paradis à un larron qui avoua sa faute. » Gaïus repartit : « Sacrifiez, ou je vais vous faire tourmenter, et ensuite brûler vive. » Afre répondit : « Que ce corps par lequel j'ai tant péché souffre mille tourments; je ne souillerai point mon âme en sacrifiant aux démons. » Le juge prononça alors la sentence en ces termes : « Nous ordonnons qu'Afre, qui s'est déclarée chrétienne, et qui a refusé de sacrifier aux dieux, soit brûlée vive. » Son martyre arriva l'an de Jésus-Christ 308.

PRATIQUE. Les païens mêmes avaient une telle idée de la sainteté du christianisme, qu'ils ne croyaient pas que des personnes dont la vie avait été corrompue

Digitized by Google

puissent devenir chrétiennes. Notre vie donnerait-elle cette idée de notre sainte religion?

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes venu pour sauver les pécheurs; nous le sommes, jetez sur nous des regards de miséricorde.

---

6 *août*. — LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jésus-Christ était dans la seconde année de sa prédication, lorsqu'il alla aux environs de Césarée de Philippe. Il demanda un jour à ses disciples ce que les hommes pensaient de lui, et ce qu'ils en pensaient eux-mêmes. Simon-Pierre, prenant la parole, lui dit: *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*. Jésus-Christ déclara Pierre heureux, parce que ce n'était ni la chair ni le sang, mais le Père céleste qui lui avait révélé cette vérité; et après lui avoir déclaré qu'il établirait son Église sur cette pierre, il leur défendit de dire à personne qu'il était le Christ. C'est pour nous apprendre avec quel soin nous devons nous humilier, lors même que Dieu nous élève, qu'il découvrit à ses disciples ce qu'il devait souffrir à Jérusalem.

Quelque temps après, il prit Pierre, Jacques et Jean, et les mena seuls avec lui sur une montagne pour prier. S. Jérôme dit que c'est sur la montagne du Thabor. Pendant que Jésus priait, il fut transfiguré devant ses disciples: son visage parut brillant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. On vit alors deux hommes qui s'entretenaient avec lui: c'étaient Moïse et Élie. Ces deux prophètes étaient pleins de majesté et de gloire: ils lui parlaient de sa sortie du monde qui devait arriver à Jérusalem. Cependant Pierre et les deux autres disciples étaient accablés de sommeil: en se réveillant, ils virent Jésus dans la gloire, et les deux hommes qui s'entretenaient avec lui. Comme ils se séparaient de Jésus, Pierre lui dit: « Seigneur, nous sommes bien ici: faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie; » car il ne savait ce qu'il disait, tant il était effrayé.

Lorsque Pierre parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et les trois disciples furent saisis de frayeur, en voyant Jésus entrer dans cette nuée. Il sortit aussitôt de la nuée une voix qui fit entendre ces paroles: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. » Les disciples, ayant ouï ces paroles, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis de frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit: « Levez-vous, et ne craignez pas. » Alors levant les yeux et regardant de tous côtés,

Digitized by Google

ils ne virent plus que Jésus, qui était resté seul avec eux. En descendant de la montagne, Jésus leur recommanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu jusque après sa résurrection.

Cette transfiguration toute pleine de mystère fut un des moyens dont Jésus-Christ se servit pour fortifier la foi de ses disciples et pour les convaincre de sa divinité. Il voulut leur donner par là une idée de ce qu'ils seraient un jour eux-mêmes à la résurrection des morts, et leur faire connaître qu'après les travaux et les souffrances de cette vie ils participeraient à la gloire dont il les avait rendus témoins sur cette montagne.

PRATIQUES. 1. Ne cherchons point l'élévation, mais quand Dieu nous l'envoie, n'oublions pas de nous humilier à l'exemple de Jésus-Christ. 2. Écoutons Jésus-Christ comme le docteur de la vérité; mais écoutons-le pour faire ce qu'il nous dit.

PRIÈRE. Seigneur, apprenez-nous à souffrir, et que la vue de votre gloire nous anime à porter votre croix.

---

7 août.—S. GEZELIN OU SCOCELIN, SOLITAIRE. — XII^e siècle.

Gezelin, ou Scocelin, vivait dans les bois du pays de Trèves. La pauvreté qu'il avait embrassée était extrême, et ses mortifications étaient au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. Il passa dix ans au milieu des montagnes et des déserts, sans avoir d'autre toit que le ciel, et d'autre nourriture que celle des bêtes, c'est-à-dire les herbes de la campagne, des racines crues, et quelquefois du gland. Il souffrait avec une patience que Dieu seul peut donner, les plus grandes ardeurs de l'été et les froids les plus rudes de l'hiver, jusque-là qu'on le trouva un jour étendu par terre, et tellement couvert de neige qu'on ne voyait plus son corps.

Pendant les quatre dernières années de sa vie, où sa faiblesse le mettait dans l'impuissance de cueillir, au milieu de l'hiver, des herbes dans les bois ou les champs couverts de neige, d'arracher des racines de la terre lorsqu'elle était gelée, il allait à l'entrée de la nuit dans les villages écartés, et passait la nuit couché dans une étable ou dans une cour, sans vouloir entrer plus avant; il se retirait avant le jour, afin de n'être vu de personne. On s'estimait heureux de le recevoir; mais on n'osait lui parler depuis qu'on s'était aperçu que c'était un moyen de lui faire chercher retraite ailleurs. L'unique assistance qu'il voulait bien recevoir de la part de ceux chez qui il allait, était qu'ils missent devant leur porte un peu de paille et quelques morceaux de pain d'orge ou de son.

S. Bernard, abbé de Clairvaux, entendit parler d'un genre de vie si extraordinaire. N'ayant pu voir le saint solitaire par lui-

Digitized by Google

même, il donna ordre à Achard, un de ses religieux, de l'aller chercher dans le désert, de le saluer de sa part, et de lui porter une robe pour gage de son amitié, en le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Achard ne manqua pas d'obéir aux ordres de son supérieur. Il prit avec lui quelques religieux, et s'en alla au lieu où il apprit que Gezelin devait passer la nuit; mais il ne le trouva pas, quoiqu'il s'y fût rendu avant le jour. S'étant informé du maître de la maison quand il viendrait, il apprit qu'il était déjà venu, mais qu'il s'était retiré plus tôt qu'à l'ordinaire. Achard pria cet homme de dire au solitaire qu'il était venu des religieux de la part de l'abbé de Clairvaux qui avaient quelque chose à lui communiquer. Le respect de Gezelin pour l'abbé de Clairvaux, l'oracle et l'admiration de son siècle, l'engagea à donner rendez-vous à ses députés. Il reçut Achard et ses compagnons avec une politesse qui ne sentait point le sauvage. Il prit l'habit que le saint abbé lui envoyait, et s'en revêtit; puis il l'ôta en disant : « Béni soit le Seigneur, qui a inspiré à cet homme apostolique le souvenir d'un pécheur tel que je suis. J'ai pris avec reconnaissance l'habit qu'il m'a envoyé, et je m'en suis revêtu devant vous; mais il trouvera bon que je ne m'en serve pas davantage, parce qu'il ne m'est pas nécessaire, et qu'il ne me l'a pas commandé. » Achard, le trouvant affable et d'une humeur gaie, lui fit diverses questions, et lui demanda particulièrement si les austérités qu'il pratiquait l'avaient délivré des tentations de la chair. « Il y a longtemps, dit le solitaire, que Dieu m'en a affranchi; mais parce que la vie de l'homme est une tentation continuelle, qui peut se glorifier d'avoir le cœur pur? Nous marchons au milieu d'un grand nombre d'ennemis contre lesquels nous ne pouvons nous défendre sans la protection du Ciel : il faut espérer que Dieu, qui est bon, ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. » Après cette réponse, il se recommanda à leurs prières et à celles de S. Bernard; puis il se retira dans les bois. On croit qu'il mourut vers l'an de Jésus-Christ 1136. Dieu opéra des miracles sur le tombeau de son serviteur, pour faire voir que c'était lui qui l'avait conduit dans les déserts.

PRATIQUE. Travaillons à dépouiller au moins notre cœur des choses de la terre, si nous ne pouvons y renoncer entièrement.

PRIÈRE. Vous nous l'avez appris, Seigneur, nous ne pouvons servir deux maîtres; ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour en servir un autre que vous.

Digitized by Google

8 *août.* — S. JUST ET S. PASTEUR, MARTYRS. — IVe siècle.

Just et Pasteur étaient deux frères, nés à Alcala, en Espagne. Le premier avait treize ans, et l'autre sept, lorsqu'on publia un édit de persécution contre les chrétiens; ils allaient alors ensemble aux écoles. Quand ils surent que le gouverneur de la province était arrivé à Alcala pour faire exécuter l'édit, ils se sentirent enflammés d'une ardeur subite pour le martyre, jetèrent leurs livres et leurs cahiers, sortirent brusquement de l'école, et allèrent à la place où l'on avait dressé le tribunal, pour être témoins du courage de ceux qui faisaient profession du christianisme.

A la vue de ceux qu'on conduisait au supplice, ils ne purent s'empêcher de faire connaître qu'ils aspiraient à la même gloire. Des gens rapportèrent au gouverneur que, dans la foule des spectateurs, il y avait deux enfants qui, par leurs gestes et leurs discours, faisaient voir qu'ils étaient chrétiens. Le gouverneur se les fit amener. Just et Pasteur parurent devant lui avec une contenance assurée. Au lieu de les interroger, il ordonna qu'on les fouettât, affectant de les traiter comme des enfants qu'il fallait corriger, sans employer contre eux le raisonnement ni les interrogatoires. Les deux frères allèrent avec joie aux tourments, et se mirent d'eux-mêmes entre les mains des bourreaux, en déclarant qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils étaient prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le Dieu qu'ils adoraient. Avant de passer du fouet à d'autres supplices, on alla avertir le gouverneur qu'il ne fallait pas espérer de gagner ces deux enfants. Il répondit en ordonnant qu'on leur tranchât la tête : ils reçurent la couronne du martyre au mois d'août, l'an 304.

PRATIQUE. Deux enfants remportent un triomphe éclatant sur les ennemis de la foi: apprenons de là que Dieu donne la force et le courage, quand il lui plaît, aux personnes les plus faibles.

PRIÈRE. Quelque faibles que nous soyons par nous-mêmes, Seigneur, nous vaincrons les ennemis de notre salut si vous nous regardez dans votre miséricorde.

9 *août.* — S. VICTRICE, ÉVÊQUE DE ROUEN. — IVe et Ve siècles.

S. Victrice naquit dans les Gaules, sur les frontières de l'empire romain, quelques années après le concile de Nicée. Dans sa jeunesse il servait dans les troupes de l'empire; mais, craignant les dangers de l'état où il était engagé, il résolut d'abandonner la car-

Digitized by Google

rière militaire. Un jour que les troupes étaient rassemblées pour une revue générale, il se présenta devant le tribun, et, se dépouillant de ses armes en sa présence, il lui déclara qu'il renonçait au service et lui demanda son congé. Le tribun, irrité de cette action, fit déchirer Victrice à coups de fouet et de bâton, puis il le fit conduire en prison. On ne le tira de ce lieu que pour le faire paraître devant l'intendant de l'armée, qui semblait être venu au camp pour le juger. Victrice lui déclara qu'étant devenu soldat de Jésus-Christ, il croyait devoir se retirer de l'armée pour le servir plus librement. L'intendant, peu satisfait de cette réponse, le fit tourmenter pour l'obliger à reprendre les armes; mais, voyant ses efforts inutiles, il le condamna à perdre la tête. Si nous en croyons S. Paulin, auteur très-digne de foi, Dieu fit plusieurs miracles pour délivrer son serviteur. Ce Saint rapporte que le bourreau qui menait Victrice au supplice, ayant mis la main sur son cou, comme pour marquer l'endroit où il devait frapper, perdit subitement la vue. Cet accident l'empêcha de poursuivre son action. On conduisit Victrice en prison, et Dieu fit encore un second miracle en sa faveur. On lui avait attaché aux mains des fers qu'on avait serrés jusqu'aux os; il pria ses gardes de les relâcher un peu; et, sur leur refus, il adressa sa prière à Jésus-Christ, et ils virent ses chaînes tomber d'elles-mêmes. Ses gardes n'osèrent les remettre; mais ils coururent épouvantés raconter cette merveille à l'intendant, qui rendit la liberté à Victrice.

On ne sait pas en quel lieu il se retira, ni combien de temps il passa dans les exercices des vertus chrétiennes, avant d'être élevé à l'épiscopat. Il était déjà évêque avant l'an 390, lorsque S. Paulin le vit à Vienne en Dauphiné, et se recommanda à ses prières comme à celles d'un homme favorisé du Ciel et estimé des plus saints personnages de son temps. Dieu le rendit fidèle à son ministère, en sorte qu'il n'instruisait pas moins par son exemple que par ses discours. Il rassembla autour de lui un grand nombre de personnes des deux sexes, à qui il avait fait goûter la pureté de la religion, et qu'il soutenait dans la vertu en leur servant de modèle, en priant pour elles et en les instruisant. Aussi, dit S. Paulin, l'Église de Rouen devint-elle, sous S. Victrice, une nouvelle Jérusalem : on y voyait toutes les vertus, on y admirait un grand nombre de vierges dignes de Jésus-Christ, et beaucoup de veuves qui surmontaient toutes les attaques du démon par les œuvres de piété, par le ministère saint auquel elles s'appliquaient, et par les services qu'elles rendaient à l'Église; on y voyait beaucoup de personnes mariées qui vivaient comme frères et sœurs, on y trouvait partout l'esprit

Digitized by Google

de charité. Le nom de Jésus-Christ y était loué le jour et la nuit. On chantait tous les jours de saints cantiques dans un grand nombre d'églises et de monastères, et la pureté du cœur, jointe à l'harmonie des voix, formait un concert agréable aux Saints du ciel et à ceux de la terre. Ainsi la ville de Rouen, qui jusqu'alors avait été peu connue, même dans les provinces voisines, devint, grâce à S. Victrice, célèbre jusque dans les pays les plus éloignés. On croit que S. Victrice mourut en l'an de Jésus-Christ 417 : on le compte pour le premier évêque de Rouen.

PRATIQUE. Quand nous avons un désir sincère de nous donner à Dieu, rien ne nous doit arrêter. Il y a trop à gagner pour que nous hésitions à perdre quelque chose.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous une confusion salutaire de notre vie, en voyant celle de vos serviteurs, et que cette confusion produise en nous le salut.

---

10 *août*. — S. LAURENT, MARTYR. — III^e^ siècle.

On n'est pas d'accord sur la patrie de S. Laurent. On croit cependant qu'il naquit à Rome. La vertu extraordinaire qu'il fit paraître dans sa jeunesse lui gagna l'affection de S. Sixte, alors archidiacre de Rome; ce Saint le prit sous sa protection, voulut être son guide dans l'étude des livres saints, et se chargea du soin de le former à la perfection chrétienne. Ayant été élu pape en 257, il l'ordonna diacre; et, sans avoir égard à son âge peu avancé, il l'établit le premier des sept diacres qui étaient attachés au service de l'Église de Rome. Cette place supposait un rare mérite. Celui qui la remplissait avait soin du trésor et des richesses de l'Église, et était chargé d'en distribuer le revenu aux pauvres. On va voir combien S. Laurent était digne d'exercer ces saintes fonctions.

En 257, l'empereur Valérien, à la persuasion de Maximin, publia contre le christianisme de sanglants édits. Pour dissiper le troupeau, il résolut de frapper d'abord les pasteurs; il ordonna donc de mettre à mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape S. Sixte II fut arrêté l'année suivante. Comme on le conduisait au supplice, Laurent, son diacre, le suivait en pleurant; et s'estimant malheureux de ne pas partager ses souffrances, il lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Où allez-vous, saint pontife, sans votre diacre? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que je vous servisse à l'autel. En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire? m'avez-vous trouvé infidèle à mon devoir? Éprouvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez fait choix d'un indigne ministre pour la dispensation du sang du Seigneur. — Je ne vous

Digitized by Google

abandonne point, mon fils, lui répondit le saint pape; une épreuve plus grande et une victoire plus glorieuse vous sont réservées à vous, qui êtes dans la force et la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge. Vous me suivrez dans trois jours. » Après lui avoir adressé ces paroles de consolation, il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'église dont il était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens.

Laurent, transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, fit une exacte recherche des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains. Il vendit aussi les vases sacrés et en employa le prix de la même manière. Il fit ainsi d'abondantes aumônes : car l'Église romaine possédait alors des richesses considérables. Non-seulement elle fournissait à l'entretien de ses ministres, mais elle nourrissait encore un grand nombre de vierges et de veuves, outre quinze cents pauvres d'entre le peuple. Elle était aussi en état d'envoyer de nombreux secours dans les pays éloignés. Ces richesses tentaient la cupidité des persécuteurs.

Le préfet de Rome, s'imaginant donc que les chrétiens avaient caché de grands trésors, résolut de s'en emparer. Il envoya chercher Laurent, et lui dit : « Vous vous plaignez souvent, vous autres chrétiens, que l'on vous traite avec rigueur; mais il ne s'agit point de tortures présentement; je me contente de vous demander avec douceur ce que vous pouvez donner. Je sais que vos prêtres se servent de vases d'or pour faire des libations, qu'ils reçoivent le sang sacré dans des coupes d'argent, et que dans vos sacrifices nocturnes vous allumez des flambeaux de cire que soutiennent des chandeliers d'or. Remettez-moi ces trésors que vous cachez, le prince en a besoin pour réparer ses finances épuisées. On dit que, conformément à votre doctrine, vous devez rendre à César ce qui appartient à César. Certainement votre Dieu ne bat pas monnaie : il n'a point apporté d'argent dans le monde; il n'y est venu qu'avec des paroles. Donnez-moi donc votre argent, et contentez-vous d'être riches en paroles. » Laurent répondit : « A la vérité, l'Église est riche, et l'empereur n'a point de trésors aussi précieux qu'elle. Je vous en ferai voir une bonne partie; je vous demande seulement un peu de temps pour disposer et mettre tout en ordre. »

Le préfet ne comprit pas de quels trésors parlait Laurent; mais, s'imaginant qu'il lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de délai. Pendant ce temps-là, le saint diacre parcourut toute la ville pour chercher les pauvres qui étaient nourris et en-

Digitized by Google

tretenus aux dépens de l'Église. Le troisième jour, il en rassembla un grand nombre. Cette troupe, composée de vieillards décrépits, d'aveugles, de muets, d'estropiés, de lépreux, d'orphelins, de veuves et de vierges, fut placée devant l'église. Le diacre alla ensuite trouver le préfet, et l'invita à venir voir les trésors dont il lui avait parlé. Mais quel fut l'étonnement de celui-ci quand il n'aperçut qu'une troupe de malheureux et d'infirmes dont plusieurs faisaient horreur à voir! Jetant alors sur le Saint des regards menaçants, il lui demanda ce que signifiait cette réunion de toutes les misères, et le pressa de lui montrer les trésors qu'il lui avait promis. « Quoi donc! répondit Laurent, y a-t-il ici quelque chose qui vous blesse? L'or que vous désirez avec tant d'ardeur est un vil métal et la source ordinaire de tous les crimes. L'or véritable, c'est la lumière du ciel dont jouissent ces pauvres présents à vos yeux. Ils trouvent dans leurs infirmités et leurs souffrances, qu'ils supportent patiemment, les avantages les plus précieux. Ils ne connaissent point ces vices et ces passions qui sont des maladies réelles, et qui rendent les grands du monde si malheureux et si méprisables. Vous voyez dans la personne de ces pauvres les trésors que je vous ai promis de vous montrer. J'y ajoute les perles et les pierres précieuses, ces veuves et ces vierges consacrées à Dieu. L'Église, dont elles sont la couronne, devient par elles l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Elle n'a point d'autres richesses; vous pouvez vous en servir pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le vôtre. » Ainsi il l'exhortait à racheter ses péchés par une sincère pénitence et par l'aumône, et il lui faisait en même temps connaître l'usage auquel on employait les trésors de l'Église.

Mais cet homme charnel, loin de profiter de l'objet qu'il avait devant les yeux, s'écria avec fureur : « Comment oses-tu te jouer ainsi de moi, malheureux? C'est donc ainsi que tu insultes les haches et les faisceaux qui sont les symboles du pouvoir romain? Je sais que tu désires la mort, et c'est la suite de ta vanité frénétique. Mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ : je prolongerai tes tortures afin de te rendre la mort plus douloureuse; tu ne mourras que par degrés. » Ayant ainsi parlé, il fit préparer un gril de fer qui fut mis sur des charbons à demi allumés.

On dépouilla Laurent de ses habits; après quoi on l'attacha sur ce gril, pour que le feu pénétrât lentement sa chair. Mais le martyr, dit S. Augustin, désirait si ardemment de posséder Jésus-Christ, qu'il ne pensait point aux tourments qu'on lui faisait souffrir. Il jouissait en effet d'une paix intérieure que rien ne pouvait altérer. Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le

Digitized by Google

juge, il lui dit avec tranquillité : « Vous pouvez maintenant faire tourner mon corps. Il est assez rôti de ce côté. » Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est maintenant assez rôtie, vous pouvez en manger. » Le préfet ne lui répondit que par des insultes.

Cependant le martyr priait avec ferveur. Il demandait à Dieu avec larmes la conversion de Rome. Il conjurait Jésus-Christ de faire par sa grâce que cette ville, qui avait soumis l'univers, se soumît à son tour au joug de la foi, afin que l'Évangile pût se répandre plus facilement par toutes les provinces de l'empire. Sa prière finie, il leva les yeux au ciel et rendit l'esprit. Plusieurs sénateurs témoins de sa mort furent si touchés de son courage et de sa piété, qu'ils se convertirent sur-le-champ. Ils enlevèrent son corps sur leurs épaules et l'enterrèrent honorablement, le 10 août 258, dans le champ de Véran, près du chemin qui conduisait à Tibur.

Sous le règne de Constantin le Grand, on bâtit une église sur le tombeau du saint martyr, et elle existe encore aujourd'hui, sous le nom de Saint-Laurent *extra muros*. C'est une des cinq églises patriarcales de Rome. Il y a dans la même ville sept autres églises célèbres qui portent aussi le nom du saint martyr.

Le pape Adrien accorda à Charlemagne une partie des reliques de S. Laurent, et ce prince en fit présent à l'église de Strasbourg.

PRATIQUES. 1. Une pauvreté chrétienne est une grande facilité pour le salut. Demandons à Dieu qu'il nous la fasse aimer. 2. Regardons-nous les pauvres comme les plus riches d'entre les chrétiens? Nous les traitons comme des personnes viles et désagréables, et les Saints les ont regardés comme des trésors précieux. Apprenons à juger de tout par la foi.

PRIONS. Donnez-nous, Seigneur, cette charité ardente qui nous fasse mépriser les choses de la terre; qui nous fasse respecter les pauvres, puisqu'ils sont votre trésor; qui nous fasse sacrifier notre corps par la pénitence et par une soumission entière à votre volonté.

11 août. — S. HORMISDAS. — IIIe siècle.

Hormisdas, illustre parmi les Perses, était fils d'un gouverneur de province; il était élevé lui-même à une des premières charges. Le roi, ayant appris qu'il était chrétien, le fit venir, et lui commanda de renoncer à son Dieu. « Vous m'ordonnez, répondit Hormisdas, une chose injuste en soi, et contraire à vos propres intérêts. Quiconque sera capable de méconnaître le Souverain de tout l'univers et de mépriser ses commandements, sera bien plutôt dis-

Digitized by Google

posé à mépriser et à trahir le roi, qui n'est qu'un homme sujet à la mort comme les autres. Si c'est donc un crime digne du dernier supplice que de vous refuser l'obéissance qui vous est due, c'est un crime bien plus grand encore de renoncer au Dieu de l'univers. »

Le roi, au lieu d'admirer, comme il devait, la sagesse de cette réponse, ôta à Hormisdas sa charge et son bien, et le réduisit à conduire les chevaux de l'armée. Quelque temps après, ce prince regardant par les fenêtres de sa chambre, vit cet homme d'une naissance distinguée, vêtu de mauvais habits, couvert de poussière, et tout brûlé du soleil. Il l'envoya querir, et lui fit mettre une tunique de lin. Croyant que ce bon traitement et les peines qu'avait endurées Hormisdas le rendraient plus traitable, il lui dit : « Ne soyez plus si opiniâtre, renoncez au fils du charpentier. » Mais le Saint, transporté de zèle, déchira en présence du roi la tunique qu'il venait de recevoir, en disant : « Si vous croyez que j'abandonne si aisément la loi de mon Dieu, gardez votre présent et votre impiété. » Le roi, irrité de cette sainte fierté, le fit chasser du palais quoiqu'il fût nu. On ne sait point quelle a été la suite de sa vie, ni le genre de sa mort.

PRATIQUES. Qu'est-ce que la foi sans la charité? Les démons croient, et ne cessent de faire le mal. 2. Rien ne nous déshonore que les péchés; la condition la plus basse, jointe à une vie chrétienne, relève plus qu'une vie de péché avec la plus grande noblesse.

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui êtes notre gloire et notre grandeur : faites-nous la grâce de n'en désirer jamais d'autre.

---

12 *août*. — Ste CLAIRE, VIERGE. — XIIIe siècle.

Cette Sainte, née à Assise, l'an 1194, d'une famille noble, fut élevée dans la piété, et renonça au monde dès sa jeunesse. Ce furent les instructions de S. François qui contribuèrent à lui faire prendre ce parti; et, comme elle craignait que sa famille ne s'y opposât, elle se retira secrètement, et se rendit avec quelques compagnes à l'église de la Portioncule, où S. François et ses religieux la reçurent avec des cierges à la main. S'étant revêtue en ce lieu d'habits pauvres et convenables à l'austère pénitence qu'elle voulait pratiquer, S. François lui procura un lieu pour se retirer. La famille de Claire, irritée de son éloignement, voulut la faire enlever par violence; mais voyant sa fermeté, on fut contraint de la laisser tranquille où Dieu la voulait.

La vertu de Claire et de ses compagnes attira beaucoup de personnes de leur sexe, et les porta à se joindre à elles, pour vivre

Digitized by Google

dans la pénitence. Tel fut le commencement de cet ordre, qui, en peu de temps, prit des accroissements considérables, dont la pénitence extraordinaire édifie l'Église, confond la lâcheté des personnes du siècle, et sert d'aiguillon à la vertu même des justes. Ce fut aux prières ferventes de sainte Claire que les habitants d'Assise attribuèrent leur délivrance lorsque les Sarrasins et l'armée de l'empereur Frédéric II ravagèrent le duché de Spolette.

Elle avait un profond respect pour l'Eucharistie, et une dévotion singulière pour la passion de Jésus-Christ, à laquelle elle ne pensait jamais sans verser des larmes. Elle instruisait soigneusement ses filles de la pratique de toutes les vertus, elle leur recommandait de joindre la prière au travail des mains, afin que, pendant que le corps était occupé extérieurement, l'esprit ne se laissât pas aller à la dissipation. Elle était humble, charitable envers tout le monde, et ne faisait jamais rien que dans la vue de plaire à Dieu. Elle eut de fréquentes maladies; pendant les vingt-huit dernières années de sa vie, elle fut toujours souffrante; et, ce que la grâce seule peut donner, elle fut toujours très-patiente et contente de souffrir. Elle mourut en 1253, âgée d'environ soixante ans.

PRATIQUES. 1. Heureux les pauvres d'esprit! dit Jésus-Christ. Heureux les riches! dit le monde. Qui devons-nous croire? 2. La méditation des souffrances de Jésus-Christ doit faire la consolation des pénitents, et une de leurs principales occupations, puisqu'il est le gage de leur pardon.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes né, vous avez vécu, et vous êtes mort dans la pauvreté, pour nous apprendre à l'aimer. Renouvelez-en l'amour dans le cœur des hommes, dans ce temps surtout où ils ne soupirent que pour les richesses.

---

13 *août*. — Ste RADÉGONDE, REINE DE FRANCE. — VIe siècle.

Radégonde était fille de Berthier, roi d'une partie de la Thuringe. Thierri, roi d'Austrasie, et Clotaire son frère ayant remporté une grande victoire sur Hermanfroy, successeur de Berthier, ces deux princes revinrent en France chargés d'un riche butin. Radégonde, encore très-jeune, fut du nombre des captifs. Elle échut à Clotaire, qui lui donna des maîtres habiles dans les sciences. Elle y fit des progrès rapides et brillants, en sorte qu'elle était en état de lire les Pères grecs et latins dans leur langue. Mais ce fut surtout pour la science de la Religion qu'elle montra le plus de goût et de talent. Née dans les ténèbres de l'idolâtrie, elle ne connaissait ni Dieu ni les devoirs prescrits à l'homme pour parvenir au vrai bonheur pour lequel nous sommes créés. Elle reçut avidemen les mystères que la foi nous enseigne, et la sublime morale que l'Évangile nous présente.

Digitized by Google

Dès ses premières années, ravie d'appartenir à Jésus-Christ, à qui elle s'était consacrée sans réserve, elle résolut de le suivre par la pratique de toutes les vertus. Son cœur tendre et innocent ne se plaisait que dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

L'éclat fastueux des honneurs et les richesses de la cour, les éloges que les mondains donnaient à sa vertu, à sa beauté peu commune, que relevaient ses aimables qualités, ne firent point d'impression sur son cœur. Se regardant comme étrangère sur la terre, elle montra constamment un entier détachement du monde, une obéissance parfaite à ses supérieurs, une humilité profonde, enfin un respect inaltérable pour tout ce que la Religion commande. Sa patience dans les peines, ses aumônes, ses austérités, son amour extraordinaire pour la croix présentèrent à une cour mondaine un spectacle surprenant qui édifiait la piété et confondait l'irréligion.

Cette jeune et innocente vierge avait formé le projet de vivre dans une virginité perpétuelle; mais la Providence, qui avait sans doute le dessein de montrer sa vertu avec plus d'éclat, ne lui permit pas d'exécuter cette résolution.

Sa rare beauté, ses grandes vertus charmèrent le cœur du roi; aussitôt qu'elle s'en aperçut, elle prit les moyens de s'évader. Elle partit secrètement pour se cacher dans quelque ville du royaume. Mais que pourra-t-elle, dans un âge timide et sans expérience, contre la puissance d'un roi formidable et ferme dans ses volontés? Poursuivie par des gens du prince, elle fut bientôt atteinte et ramenée dans le palais. Elle ne put refuser son consentement aux ordres du monarque. Son élévation ne changea pas ses premiers sentiments ni sa conduite ordinaire : à l'accomplissement des devoirs généraux du christianisme elle ajouta une fidélité inviolable aux engagements qu'elle avait contractés par le mariage. Ennemie de la mollesse et supérieure aux atteintes de la vanité et de l'ambition, elle partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état et le soin des pauvres. Ses jeûnes étaient rigoureux; elle portait pendant le carême un cilice sous ses habits.

Clotaire fut d'abord édifié de la voir dans de semblables dispositions, et il la laissa vaquer en liberté à tous ses pieux exercices; mais diverses passions altérèrent peu à peu ses sentiments. Il conçut de l'aversion pour sa sainte épouse. Les courtisans, jaloux de l'estime et du respect que la sainteté de Radégonde lui conciliait, se plaisaient à entretenir et à augmenter les injustes préventions du roi. C'est alors qu'on vit la sublime vertu de cette généreuse reine. Loin de se plaindre et de se décourager, elle était plus attentive à

Digitized by Google

remplir ses devoirs auprès de son époux. Elle priait pour ses persécuteurs, elle leur pardonnait et se montrait supérieure à toutes ses tribulations. Enfin Clotaire fit assassiner le frère de cette malheureuse princesse, dans le dessein de se rendre maître de ses États. Un tel acte d'inhumanité saisit Radégonde d'indignation et d'horreur. Elle demanda la permission de quitter la cour; elle lui fut aisément accordée.

Elle se retira d'abord dans une terre du Poitou, que le roi lui avait donnée. La vie qu'elle y mena fut extrêmement dure. Elle ne mangeait que du pain d'orge ou de seigle, auquel elle joignait des racines et des légumes. Jamais elle ne buvait de vin. Un cilice étendu sur la cendre lui servait de lit. Elle employait tout son revenu en aumônes, aimant les pauvres comme elle eût aimé ses propres enfants.

Quelque temps après, elle arriva à Poitiers par une protection spéciale et merveilleuse de la Providence. Elle y fonda un monastère du consentement du roi. Elle en donna le gouvernement à une vierge remplie de vertus, qui se nommait Agnès. Elle ne voulut jamais exercer la moindre autorité. Elle se livrait aux travaux les plus bas de la maison, et suivait son goût pour pratiquer continuellement toute sorte de pénitences.

Le grand amour qu'elle sentait pour la croix lui inspira le désir d'avoir une portion de la vraie croix. Pour se la procurer, elle députa quelques ecclésiastiques distingués vers Justin, empereur de Constantinople. Ce prince seconda les pieuses intentions de Radégonde; il lui envoya un morceau considérable de la vraie croix, enchâssé dans de l'or et enrichi de pierres précieuses. Cette auguste relique fut transportée dans la communauté avec une grande solennité, et reçue avec la plus vive joie par la pieuse reine. Depuis ce temps, son monastère a porté le nom de Sainte-Croix.

Après avoir édifié la cour, le monde et le cloître par ses grandes vertus, sainte Radégonde fut favorisée d'une visite de son divin Maître, qui lui annonça sa mort prochaine et la gloire qui lui était réservée. Elle mourut, en effet, dix jours après, le 13 août 587, dans les sentiments de l'amour le plus pur et le plus ardent. Son corps, comme on l'avait demandé, fut porté dans l'église de sa paroisse, pour y être déposé dans la chapelle souterraine qu'elle y avait fait bâtir.

La ville de Poitiers reconnaît cette Sainte pour sa patronne. Les habitants, ainsi que les fidèles du diocèse et des diocèses voisins, accourent en grand nombre à son tombeau, surtout dans

Digitized by Google

le mois d'août, les uns pour implorer sa protection, et les autres pour remercier Dieu des grâces et des guérisons merveilleuses qu'ils ont obtenues par la puissante intercession de cette illustre reine.

Pratique. Tous ne sont pas appelés aux austérités de la vie retirée; mais nous sommes tous obligés à faire une sincère pénitence, et à accomplir fidèlement les devoirs que nous impose notre sainte Religion.

Prière. Seigneur Jésus, qui aimez à habiter dans les cœurs purs et innocents, et qui les regardez comme des perles précieuses de votre couronne, nous vous prions, par l'intercession de sainte Radégonde, de purifier nos cœurs de toute souillure, de nous inspirer le détachement du monde, l'esprit de mortification et de pénitence, avec la volonté sincère de nous unir à vous, qui êtes la lumière et la voie sûre qui conduit les élus à la vie éternelle.

---

14 *août.*—S. ALEXANDRE LE CHARBONNIER.—III^e^ siècle.

Les fidèles de la ville de Comanes, dans le Pont, qui étaient déjà devenus très-nombreux, ayant besoin d'un pasteur, s'adressèrent à S. Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, qui était regardé comme le père commun de la foi des peuples du pays. Ce fut vers l'an 240 qu'ils députèrent vers lui pour le prier de venir au milieu d'eux, et de prendre lui-même toutes les mesures que réclamait la situation de leur Église. Grégoire se rendit à leur demande, vint à Comanes, et passa quelques jours parmi eux à les animer aux exercices de la foi et de la charité par ses discours et par ses actions.

Au jour fixé, les principaux de la ville s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un pasteur, comme c'était alors la coutume. L'homme qu'ils cherchaient devait se distinguer non-seulement par sa noblesse et sa fortune, mais aussi par son éloquence et par d'autres qualités.

Ils en proposèrent plusieurs à S. Grégoire, sans pouvoir néanmoins s'accorder sur le choix. Le saint homme, qui estimait moins les avantages de l'esprit que ceux du cœur, ne voulut donner sa voix à aucun de ceux qu'on lui avait proposés, et dit qu'il fallait voir si, parmi les personnes de moindre qualité, il ne se trouvait pas quelqu'un qui fût digne de gouverner un troupeau, et que dans ce cas, fût-il de la plus basse condition, on ne devait pas hésiter à le choisir pour évêque.

Un des principaux de l'assemblée voulut tourner cette observation en plaisanterie, et dit au Saint : « Si vous voulez ne pas choisir parmi ce que nous avons de plus distingué, je vous conseille de choisir Alexandre *le Charbonnier*. »

Digitized by Google

S. Grégoire prit cette parole plus sérieusement qu'on ne s'y attendait, et demanda ce que c'était que cet Alexandre. Un de la compagnie l'alla prendre aussitôt et le lui présenta en riant. Il était couvert de haillons, et l'on devinait aisément son métier à la noirceur de ses mains et de son visage. Tout le monde se mit à rire en le voyant au milieu de l'assemblée. Alexandre, sans paraître ni surpris ni intimidé, avait un air recueilli et tranquille, qui marquait un homme content de son état. Cela fit juger à S. Grégoire que ce n'était pas un personnage ordinaire. Il le tira à part et voulut savoir de lui-même qui il était. Il apprit ainsi qu'Alexandre était d'une famille noble et riche, mais qu'il avait renoncé à tout, pour tâcher d'imiter l'humilité de Jésus-Christ et embrasser un genre de vie cachée, pauvre et laborieuse. Ce saint évêque ne pouvant cacher sa surprise, Alexandre lui exposa les motifs de sa conduite. « J'ai considéré, dit-il, cette poussière de charbon qui me noircit et me défigure comme un moyen pour n'être pas reconnu. Je suis encore jeune, et peut-être pourrais-je me présenter avec quelque avantage si je m'habillais autrement. Ce sont des occasions de tentation pour un homme qui a fait vœu de pauvreté, et vous voyez l'intérêt que j'avais d'éviter les dangers où m'exposaient mon âge et quelques dons corporels que j'avais reçus de la nature. Du reste, ce métier suffit à mon existence, et je puis encore faire, de ce qui me reste, l'emploi que Dieu ordonne. »

S. Grégoire, l'ayant examiné avec soin, reconnut qu'il avait trouvé véritablement un trésor. Pendant qu'on faisait prendre à Alexandre un costume plus décent, le Saint de Néocésarée entretenait l'assemblée des devoirs d'un évêque et de ceux qui étaient soumis à sa conduite. Alors il présenta Alexandre, fit connaître qui il était, fit son éloge avec force, exhorta les fidèles à ne juger personne d'après son extérieur. Tout le monde donna aussitôt sa voix pour l'élection d'Alexandre, et S. Grégoire le consacra solennellement avec les cérémonies accoutumées.

Il le pria ensuite de parler au peuple, comme c'était l'habitude de ceux qui étaient nouvellement ordonnés évêques. Alexandre fit un discours solide, plein de sens et de vérité, qui remplit d'admiration tous les esprits. Sa conduite répondit parfaitement à la haute idée que ce début avait donnée de son mérite, et il gouverna l'Église de Comanes avec une sagesse dont S. Grégoire de Nysse a rendu le témoignage le plus honorable. Après avoir dirigé avec beaucoup de gloire le troupeau confié à ses soins, il souffrit le martyre par le feu. On n'est pas d'accord sur l'année

Digitized by Google

de sa mort : on la place dans le temps de la persécution de Dèce.

PRATIQUES. 1. On ne craint pas un état bas et méprisable, quand on veut sauver son âme. Trouverait-on aujourd'hui bien des chrétiens qui fissent un tel choix? 2. Demandons à Dieu des pasteurs qui soient, non selon l'esprit du siècle, mais selon l'esprit de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous l'esprit de sagesse, qui nous fasse juger des choses selon qu'elles sont à vos yeux, et qui nous délivre de l'esprit de ce monde, qui est un esprit de fausseté et d'erreur.

15 *août*. — L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Comme l'Église remet devant les yeux des fidèles les actions des Saints le jour de leur mort, afin de les porter à imiter les exemples qu'elle leur propose, nous ne pouvons rien faire de plus conforme à son esprit, dans cette fête de l'Assomption, c'est-à-dire du triomphe de la sainte Vierge, que de nous occuper des principales circonstances de la vie de cette divine Mère du Sauveur, afin qu'en l'imitant autant qu'il est possible, les chrétiens méritent d'entrer dans la gloire où elle les a précédés.

La sainte Vierge ayant été choisie et destinée de toute éternité pour être la Mère du Fils de Dieu, on ne peut douter qu'elle n'ait été prévenue de la grâce, et sanctifiée même avant que de naître. Elle était de la tribu de Juda, et de la famille de David. Elle s'appelait *Marie*, et eut pour époux un homme de la même race appelé *Joseph*, en qui elle trouva un témoin et un gardien fidèle de sa pureté. Elle demeurait dans une ville de Galilée nommée Nazareth. Ce fut là que, le temps fixé par le Tout-Puissant étant arrivé, un ange vint annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation, et la part qu'elle devait y avoir, comme on l'a vu au 25 de mars.

On croit que les mages n'arrivèrent à Bethléhem qu'après que la sainte Vierge eut exécuté ponctuellement ce que la loi ordonnait pour la purification des femmes nouvellement accouchées, et pour l'oblation qu'elles devaient faire de leur premier enfant. Après que les mages furent partis, Marie fut obligée de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Joseph, et d'y demeurer jusqu'à la mort d'Hérode. Ce prince étant mort, Joseph les mena à Nazareth pour y faire leur demeure ordinaire. Marie allait de là tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, elle l'y mena avec elle. Jésus y demeura après la fête, sans que Joseph et Marie s'en aperçussent. Ne le voyant plus avec eux, ni parmi ceux de leur connaissance, ils retournèrent le chercher à Jérusalem.

Digitized by Google

Trois jours après ils le trouvèrent assis au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant, et faisant admirer sa sagesse et ses réponses. La sainte Vierge et S. Joseph furent remplis d'étonnement; et sa mère lui ayant représenté la douleur qu'ils avaient ressentie lorsqu'ils l'avaient perdu, et la peine qu'ils avaient eue à le chercher, ajouta : *Mon fils, pourquoi agissez-vous ainsi?* — *Pourquoi me cherchiez-vous?* répondit Jésus. *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon Père?* Ils ne comprirent rien à cette réponse de Jésus, ce qui n'empêcha pas la sainte Vierge d'en conserver toutes les paroles dans son cœur. Jésus s'en retourna à Nazareth avec eux : l'Évangile remarque qu'il leur était soumis.

Depuis ce temps-là, la sainte Vierge ne paraît plus qu'au premier miracle de Jésus-Christ, aux noces de Cana. Dans cette circonstance, le vin venant à manquer, Marie dit à son fils : *Ils n'ont plus de vin;* mais Jésus, voulant nous apprendre qu'il ne faut avoir aucun égard humain dans les fonctions qui regardent le service et la gloire de Dieu, et qu'on doit alors considérer les plus proches parents comme des étrangers, répondit : *Femme, qu'avons-nous de commun ensemble? Mon heure n'est pas encore venue.* La sainte Vierge ne fut point troublée de cette réponse, et elle dit à ceux qui servaient : *Faites tout ce qu'il vous ordonnera.*

Il est encore fait mention de la sainte Vierge lorsque, Jésus parlant au peuple, on l'avertit que sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses parents, étaient dehors, parce qu'ils n'avaient pu entrer à cause de la foule, et qu'ils demandaient à lui parler; mais il répondit : *Qui est ma mère, et qui sont mes frères?* Puis, regardant ceux qui étaient autour de lui, et étendant les mains sur ses disciples : *Voici,* dit-il, *ma mère et mes frères; car ma mère et mes frères sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la pratiquent.* Et, en ce sens, la sainte Vierge était encore mère de Jésus-Christ plus qu'aucune autre créature.

On ne trouve plus la sainte Vierge dans l'Évangile qu'au pied de la croix. Elle s'en tenait fort près avec Marie-Madeleine et une autre Marie; et Jean, fils de Zébédée, était auprès de la sainte Vierge. Le Sauveur, ayant vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils;* et au disciple : *Voilà votre mère.* Depuis ce temps-là cette vierge-mère demeura, selon les saints Pères, avec le disciple vierge, aux soins duquel son fils l'avait recommandée. « Il ne faut pas s'étonner, dit S. Augustin, si cet apôtre nous a parlé si divinement des grands mystères de la religion, puisqu'il avait auprès de lui le

Digitized by Google

sanctuaire auguste où avait été conçu l'auteur de tous les mystères. »

Après l'Ascension de Jésus-Christ, il est rapporté dans les Actes que les apôtres, animés du même esprit, persévéraient dans la prière avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères, c'est-à-dire ses parents. Elle se trouva le jour de la Pentecôte dans un même lieu avec les fidèles, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. L'Écriture ne dit plus rien de la vie de la sainte Vierge, et la tradition n'en a rien conservé de certain. On croit qu'elle demeura à Éphèse avec S. Jean : des auteurs disent même qu'elle y est morte âgée de soixante-douze ans.

L'Écriture ne parle pas de sa mort; mais on doit en juger par la sainteté de sa vie. Que les fidèles se représentent donc aujourd'hui toutes les vertus de la Mère de Dieu, appliquée tout le temps qu'elle a vécu à servir son fils, à coopérer à ses mystères, à prendre part à ses travaux, et à profiter de sa parole et de son exemple; qu'ils considèrent quelle mort a dû suivre une vie si sainte, et quelle gloire a suivi une mort si heureuse; qu'ils fassent enfin un retour sur eux-mêmes, pour se demander ce qu'ils feront à leur mort. Ils ne peuvent mieux faire que de prier Dieu de leur accorder la grâce d'une bonne vie par les mérites de Celle à qui ils demandent avec l'Église d'intercéder pour eux maintenant et à l'heure de leur mort.

Pratiques. 1. On sait bien peu de choses des actions de la sainte Vierge, et nous voulons que l'on parle de nous, qu'on nous connaisse! La vie cachée est la plus sûre. 2. Une des principales choses que nous devons imiter dans la sainte Vierge, c'est le soin qu'elle a de conserver dans son cœur toutes les actions et les paroles de Jésus-Christ, et de les repasser dans son esprit. C'est ainsi que nous devons nous nourrir de la vérité.

Prière. Vierge sainte, intercédez pour nous en ce jour de votre triomphe, et obtenez-nous la grâce d'aimer une vie cachée, où nous ne soyons occupés que de la Vérité éternelle que vous avez portée dans votre sein, et plus encore dans votre cœur.

---

16 *août.* — S. ROCH. — XIV^e^ siècle.

Ce Saint est plus connu par la dévotion des fidèles qui l'invoquent dans les maladies contagieuses, que par l'histoire de sa vie, écrite pour le moins cent soixante-huit ans après sa mort. On dit qu'il naquit à Montpellier d'une famille noble, vers la fin du XIII^e^ siècle, et qu'ayant perdu son père et sa mère à l'âge de vingt ans, il alla à Rome en pèlerinage. Il s'arrêta en plusieurs villes d'Italie qui

Digitized by Google

étaient affligées de la peste, et s'employa à servir les malades dans les hôpitaux. Rome étant attaquée du même mal, il s'y rendit, et s'y occupa de même pendant environ trois ans. A son retour, il s'arrêta à Plaisance, où cette maladie régnait alors. S. Roch en fut frappé lui-même, et fut réduit à sortir, non-seulement de l'hôpital, mais de la ville, pour ne pas infecter les autres. On ajoute qu'il fut assisté par un seigneur nommé Gothard, auquel il inspira le mépris du monde et l'amour de la retraite; qu'étant guéri, il revint à Montpellier, où il vécut dans la pratique d'une austère pénitence et dans les exercices de la charité, et qu'il mourut le 16 août 1327.

Quelques auteurs reculent la mort de ce Saint jusqu'à la fin du XIV^e^ siècle, et mettent son voyage en Italie dans l'année 1348 : ce qui paraît s'accorder avec ce que les historiens racontent de la peste qui ravagea ce pays.

Le corps de S. Roch fut transporté dans la ville d'Arles en 1372.

PRATIQUE. L'humilité est une des plus grandes vertus; demandons instamment à Dieu de nous la donner; demandons-lui aussi un cœur compatissant pour les pauvres, particulièrement pour ceux qui souffrent.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, de tout sentiment d'amour-propre.

---

17 *août.* — S. LIBÉRAT ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — V^e^ siècle.

Il y avait près de sept ans qu'Hunéric, roi des Vandales en Afrique, et successeur de Genséric, faisait gémir les fidèles sous une persécution cruelle, lorsqu'il donna encore un nouvel édit pour en redoubler la violence. Il l'accorda aux sollicitations de plusieurs évêques ariens. Ce prince commença par envoyer plusieurs saints prélats dans un lieu très-incommode, où il ne leur fit donner pour nourriture que du blé pourri, le leur retranchant même quelque temps après. Le courage de ceux qui persévérèrent dans la foi catholique augmenta sa colère; il s'emporta avec violence contre tous les ordres religieux, et il donna leurs maisons aux Maures avec tout ce qu'ils y trouveraient. On prit alors sept religieux d'un monastère du territoire de Capse, dans la province de Byzance, et on les amena à Carthage, qui était le principal théâtre de cette sanglante persécution. Ces moines se nommaient *Libérat*, qui était abbé du monastère; *Boniface*, diacre; *Serph* et *Rustique*, sous-diacres; *Rogat*, *Septime* et *Maxime*, simples moines. On tenta d'abord, par des promesses flatteuses, de les

Digitized by Google

attirer dans le parti des hérétiques ariens; on leur proposa une grande fortune et la faveur du roi; mais ces saints religieux, accoutumés depuis longtemps à mépriser les vanités du siècle, répondirent tous : « Nous détestons ce que vous nous promettez; nous ne connaissons qu'un Dieu, une foi et un baptême; et nous espérons demeurer toujours attachés à l'unité de l'Église. Faites de nos corps ce que vous voudrez : nous souffrirons plutôt ces peines temporelles que de nous attirer les peines éternelles. » Après cette confession, on les chargea de fers; on les mit dans une obscure prison, et on commanda de les traiter avec rigueur, de leur faire souffrir la faim et toutes sortes d'incommodités, afin de les obliger à céder. Mais le peuple fidèle de Carthage, ayant gagné les gardes, les visitait jour et nuit pour recevoir leurs instructions et s'encourager au martyre, et leur donnait ce qui leur était nécessaire pour vivre. Hunéric, ayant eu avis qu'on leur procurait des secours, les fit charger de fers plus pesants, et ordonna qu'on les resserrât davantage. Cette rigueur ne pouvant encore abattre leur constance, il résolut de les faire mourir. Il commanda que l'on remplît un vaisseau de menu bois sec, qu'on y conduisît les sept religieux, et qu'après les y avoir attachés, on mît le feu à ce vaisseau. Tout le peuple de Carthage voulut voir ce spectacle. On tira les saints athlètes de la prison. Ceux qui les conduisaient tâchèrent de persuader au jeune Maxime de ne point imiter les autres, et d'accepter les honneurs qu'on lui promettait, et dont son âge lui faisait espérer de jouir longtemps. « Vous êtes jeune, lui dirent-ils, ayez pitié de vous-même. Tous ceux que vous suivez aveuglément sont des insensés, ne les imitez pas. » Mais Maxime, fortifié par la grâce du Tout-Puissant, répondit avec cette sagesse qui vient de l'esprit de Dieu, et qui rend éloquente la langue des enfants : « Je ne veux point être séparé de Libérat, mon abbé, ni de mes autres frères; ils m'ont élevé dans leur monastère, j'ai porté avec eux les travaux de la vie pénitente, je souffrirai aussi avec eux le martyre : Dieu aura pitié de nous tous; et comme on ne put autrefois détacher un seul des sept frères Machabées, personne aussi ne sera capable de séparer aucun de nous. » On fut donc obligé de le laisser suivre les autres. Étant entrés dans le vaisseau, ils furent attachés sur le bois; mais lorsqu'on y eut mis le feu, il s'éteignit aussitôt, et quoiqu'on essayât de le rallumer, on ne put jamais y réussir. Ce miracle, au lieu d'adoucir le tyran, ne fit que l'endurcir et l'irriter davantage. Il commanda qu'on assommât les martyrs à coups de rame. Ensuite on jeta leurs corps dans la mer, qui les repoussa sur le rivage, contre ce qui avait

Digitized by Google

coutume d'arriver sur cette côte : le peuple qui était présent les ensevelit honorablement. Ces saints souffrirent le martyre l'an 483, le second jour de juillet ; mais l'Église honore leur mémoire le 17 août.

PRATIQUES. 1. Nous manquons de fidélité à Dieu parce que nous aimons les choses du monde : prions Dieu humblement de nous délivrer de cet amour dangereux. 2. Nous sommes prêts à tout perdre pour sauver ce corps, qui n'a que quelques moments à vivre, et nous ne voulons rien perdre pour sauver notre âme, qui est immortelle!

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de vivre dans la pénitence, afin que nous ne craignions pas de souffrir pour vous.

---

18 août. — Ste HÉLÈNE, IMPÉRATRICE. — IVe siècle.

Hélène, devenue célèbre dans l'Église par sa foi et les vertus de Constantin son fils, naquit, à ce que l'on croit, à Drépane, en Bithynie, d'une famille obscure, car on prétend que son père tenait hôtellerie. L'empereur Constance n'étant encore que simple officier l'épousa par inclination. Hélène vécut avec lui jusqu'en 292. Ce prince nouvellement associé à l'empire la répudia pour épouser la belle-fille de Maximilien-Hercule. Constance étant mort en 306, Constantin, qu'Hélène avait eu de lui, fut proclamé empereur.

A peine ce jeune prince fut-il monté sur le trône impérial qu'il se hâta de rappeler sa mère à la cour. Il lui donna alors le titre d'Auguste, et des terres dans toute l'étendue de l'empire ; il lui ouvrit même tous ses trésors, pour en disposer comme il lui plairait.

Hélène, aussi bien que Constantin, était encore dans l'ignorance de la vraie foi, lorsque Dieu, après avoir rendu sensible le miracle de sa protection dans l'établissement de l'Église, voulut y appeler enfin les empereurs, et faire du grand Constantin le protecteur déclaré de la religion chrétienne. Maxence, fils de Maximilien-Hercule, déclara la guerre à Constantin, et vint lui présenter la bataille à deux milles de Rome. L'armée de Constantin était inférieure en nombre, mais cet empereur se sentit inspiré de s'adresser au vrai Dieu ; il le pria avec les vœux les plus ardents de se faire connaître à lui. Ce prince avait le cœur droit ; il fut exaucé. Vers l'heure de midi, lorsqu'il marchait à la tête de ses troupes, par un temps calme et serein, il aperçoit dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle étaient tracés en caractères de feu ces mots : *Par ce signe vous serez victorieux*. Toute l'armée vit ce prodige ; mais personne n'en fut plus frappé que le prince, il s'occupa le reste du

Digitized by Google

jour à chercher ce que signifiait cette merveille. La nuit suivante, pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard, pour le porter dans les combats comme une sauvegarde contre ses ennemis. Constantin obéit et fit faire la célèbre bannière connue sous le nom de *Labarum*. Maxence fut défait, et le pont de bateaux qu'il avait jeté sur le Tibre s'étant rompu pendant qu'il fuyait, il se noya dans ce fleuve.

Constantin, après la défaite de son ennemi, rendit hommage de sa victoire à Jésus-Christ, et il s'appliqua à le faire régner dans toute l'étendue de son empire.

C'est à son fils qu'Hélène dut la connaissance de la vraie religion. Elle avait environ soixante-quatre ans lorsqu'elle reçut la lumière de l'Évangile; mais sa conversion fut si parfaite, qu'elle pratiqua depuis les plus héroïques vertus. Maîtresse des trésors de l'empire, aimée et respectée d'un fils qui paraissait oublier à côté d'elle qu'il était le maître du monde, et semblait n'user de son pouvoir que pour prévenir ses désirs, Hélène à son tour n'usa de son crédit que pour faire fleurir la religion dans ses États. Quoique avancée en âge, Dieu prolongea sa vie bien des années encore, afin que par ses exemples elle édifiât l'Église, à l'exaltation de laquelle son fils faisait servir son autorité. Son zèle et sa foi étaient incomparables, et S. Grégoire nous dit qu'elle allumait dans le cœur des Romains le feu dont elle était embrasée. Elle assistait aux offices divins avec une assiduité exemplaire, décorait les églises de riches meubles et de vases précieux, et enrichissait de ses libéralités jusqu'aux oratoires des moindres bourgades.

Après le concile de Nicée, qui se tint l'an 325, Constantin employa des sommes considérables à élever des temples au vrai Dieu, surtout dans la terre sainte. Hélène se chargea de l'exécution de ce pieux dessein, et passa en Palestine, quoiqu'elle fût âgée alors de près de quatre-vingts ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un désir ardent de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert la mort. La recherche n'en était pas aisée: les païens, pour tâcher d'abolir la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, avaient amassé beaucoup de terre à l'endroit du sépulcre, et après avoir construit une grande plate-forme, ils y avaient élevé un temple à Vénus, afin de détourner les chrétiens de visiter ce lieu; mais rien ne put arrêter la pieuse princesse. Elle consulta les vieillards de Jérusalem : on lui répondit que si elle pouvait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. C'était, en

Digitized by Google

effet, la coutume chez les Juifs d'enterrer auprès du corps tout ce qui avait servi à l'exécution de la personne condamnée à mort. L'impératrice fit aussitôt démolir le temple profane; on nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin l'on trouva la grotte du saint sépulcre; près du tombeau étaient trois croix, l'inscription qui avait été attachée à celle de Jésus-Christ, et les clous qui avaient percé son corps sacré. Il ne s'agissait plus que de distinguer parmi ces croix celle du Sauveur. Une foi vive peut tout obtenir. Sainte Hélène, par le conseil de Macaire, évêque de Jérusalem, les fit porter chez une femme affligée depuis longtemps d'une maladie incurable; on lui appliqua successivement chacune de ces trois croix, en priant Dieu de faire connaître celle qu'il avait arrosée de son sang. L'impératrice était présente, et toute la ville dans l'attente de l'événement. Les deux premières n'opérèrent rien : mais dès qu'on eut approché la troisième, la malade se trouva parfaitement guérie, et se leva à l'instant. L'historien Sozomène assure qu'on l'appliqua ensuite au cadavre d'un homme mort, et que cet homme ressuscita. S. Paulin rapporte la même chose. La pieuse princesse fut transportée de joie lorsqu'elle se vit en possession du trésor qu'elle préférait à toutes les richesses de l'empire. Elle prit une partie de la vraie croix, pour la porter à son fils, et ayant enfermé l'autre partie dans une châsse d'argent, elle la remit entre les mains de l'évêque de Jérusalem, pour être déposée dans l'église que Constantin avait donné ordre de bâtir sur le saint sépulcre. Cet édifice fut construit avec une magnificence digne de la sainteté du lieu. Il embrassait dans son enceinte le sépulcre, et s'étendait jusqu'au mont Calvaire. Sainte Hélène fit aussi bâtir deux autres églises, l'une à l'endroit où le Sauveur était monté au ciel, et l'autre à Bethléhem, où il était né. Sa piété ne se borna point à la pompe des édifices; elle répandit ses bienfaits dans tous les lieux par où elle passa, soulageant les pauvres par d'abondantes aumônes, se montrant partout la mère des orphelins et des malheureux.

Avant de quitter la Palestine, Hélène voulut témoigner aux vierges consacrées à Dieu l'estime qu'elle faisait de la sainteté de leur état. Elle les assembla toutes et leur donna un repas, où elle les servit de ses propres mains.

De retour à Rome, Hélène sentit que sa dernière heure approchait. Lorsqu'elle se vit sur le point de sortir de ce monde, elle entretint son fils des moyens de gouverner l'empire d'une manière conforme à la loi divine. Elle lui fit ensuite, ainsi qu'à ses petits-fils, un adieu fort touchant; et enfin, comblée de mérites devant

Digitized by Google

Dieu et devant les hommes, elle mourut âgée de quatre-vingts ans, entre les bras de Constantin, qui se montra, surtout dans ses derniers moments, fidèle aux devoirs de la piété filiale, dont il s'était toujours exactement acquitté. Les funérailles de l'impératrice furent célébrées avec la plus grande pompe. On fit faire, pour renfermer son corps, un mausolée de briques, en forme de tour ronde, dans l'intérieur duquel on plaça son tombeau, qui était une urne de porphyre. Constantin érigea au milieu de la grande place de Constantinople une croix, avec une statue représentant sa bienheureuse mère.

Les cendres de sainte Hélène sont aujourd'hui sous le maître-autel de l'église Sainte-Marie-Majeure à Rome.

PRATIQUES. 1. Rachetons par plus de bonnes œuvres le temps pendant lequel nous n'avons point servi Dieu. 2. Toute la terre est au Seigneur; mais nous devons respecter plus particulièrement les lieux consacrés à son honneur, et contribuer à les entretenir dans la propreté et la décence convenables.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous le respect qui est dû à vos temples saints. Nos corps sont devenus vos temples par le baptême; que nous ne soyons pas assez malheureux pour les profaner.

---

19 août. — S. LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE. — XIII^e^ siècle.

Louis, encore plus célèbre par sa sainteté et par ses miracles que par son illustre naissance, était fils de Charles le Boiteux, roi de Sicile, petit-neveu de S. Louis, roi de France, et neveu, par sa mère, de sainte Élisabeth de Hongrie. Il naquit, en l'an 1274, à Brignoles, en Provence. Il n'avait que sept ans qu'il s'accoutumait déjà à coucher par terre sur un simple tapis, et qu'il se relevait la nuit pour prier. Quand il était à l'église, il ne pouvait souffrir qu'on le distinguât du reste des hommes, et qu'on lui donnât les marques de respect dues à son rang.

Dieu éprouva bientôt sa fidélité par le feu des tribulations. A l'âge de quatorze ans, il fut donné en otage, avec deux de ses frères, à Jacques, roi d'Aragon, pour la liberté du roi son père. Louis passa sept ans dans cette prison, où la dureté du roi Alphonse donna beaucoup d'exercice à sa vertu. Ses maux ne l'abattirent point, il offrait à Dieu ses souffrances, et il s'en formait un trésor qui devait l'enrichir pour l'éternité. Quelques personnes lui ayant fait connaître qu'elles étaient surprises de lui voir toujours un esprit égal dans la triste situation où il était, il leur répondit : « L'adversité est une voie bien plus sûre pour le salut que les prospérités de cette vie : celles-ci nous font perdre

Digitized by Google

la crainte et le souvenir de Dieu, au lieu que l'autre nous retient sous sa main toute-puissante. » Ceux qui le gardaient lui proposaient dans sa prison des plaisirs défendus par la loi de Dieu : « Ne vous suffit-il pas, leur dit-il, que mon corps soit prisonnier? voulez-vous encore que mon âme devienne captive? »

L'an 1296, Boniface VIII donna à ce jeune prince l'évêché de Toulouse, et lui commanda de l'accepter. Louis ne voulut point obéir qu'il n'eût accompli le vœu qu'il avait fait d'embrasser la règle de Saint-François. Il renonça alors, en faveur de son frère Robert, au royaume de Naples, dont il était héritier présomptif. Le jour de sa profession, il fut sacré par le pape même. Pour ne pas choquer le roi son père, Boniface lui ordonna de cacher l'habit de Saint-François sous un habit ordinaire d'ecclésiastique; mais le jour de Sainte-Agathe, 5 février 1297, Louis reprit publiquement son habit régulier en présence de deux cardinaux, marchant ainsi dans Rome, avec la ceinture de corde et les pieds nus, depuis le Capitole jusqu'à Saint-Pierre, où il prêcha. Ensuite il se mit en chemin pour aller prendre possession de son Église. A Sienne, il logea chez les Frères Mineurs, et voulut être traité comme les autres, sans aucune distinction, jusqu'à laver la vaisselle avec eux après le dîner. A Florence, il refusa de coucher dans une chambre qu'on avait meublée pour le recevoir. Il fut reçu à Toulouse avec une joie et une vénération extrêmes. Lorsqu'il y fut établi, il chargea un secrétaire en qui il avait confiance de s'informer des revenus de cette Église, et de ce qui suffisait pour l'entretien raisonnable de sa maison, qu'il fixa à une somme médiocre, voulant que tout le reste fût employé pour la subsistance des pauvres. Tous les jours il en nourrissait vingt-cinq dans sa maison, et les servait lui-même. Il s'acquittait avec un saint zèle de toutes les fonctions épiscopales : avant de pourvoir quelque clerc de bénéfice, il avait soin de l'examiner exactement sur les mœurs et sur la doctrine. Pour avancer lui-même dans la perfection, il chargea un Frère Mineur qui l'accompagnait toujours, de l'avertir de ses fautes. Ce frère ayant un jour usé de cette permission en présence de plusieurs personnes qui en paraissaient mécontentes : « C'est pour mon bien qu'il l'a fait, dit le saint évêque ; et je l'ai voulu ainsi. Comme l'amitié ne doit rien taire, on doit prendre en bonne part tout ce qui en vient; fermer l'oreille à la vérité, c'est se perdre. »

La connaissance que Dieu lui avait donnée de l'étendue des devoirs de l'épiscopat, le porta à faire tous ses efforts pour obtenir la permission de le quitter, et de se retirer dans un des cou-

Digitized by Google

vents des Frères Mineurs. Comme bien des gens désapprouvaient cette résolution, il dit à ceux qui lui en parlaient : « Que m'importe que l'on me traite d'insensé, pourvu que je sois déchargé de ce fardeau? Il vaut bien mieux quitter ce poids que de m'en laisser accabler. » Dieu accomplit enfin son désir en le retirant du monde. Ce saint prélat, étant allé en Provence pour des affaires pressées, tomba malade à Brignoles. Il disait à ceux qui étaient autour de lui : « Je meurs enfin; et après une douloureuse navigation, je vois le port tant désiré, ce port où je jouirai de la vue de Dieu, que tant d'occupations diverses m'avaient ravie; ce port où je serai délivré du poids accablant de l'épiscopat. » Il mourut le 19 août l'an 1297, étant âgé de vingt-trois ans et demi.

PRATIQUES. 1. Tremblons lorsque nous sommes heureux en cette vie, de peur que nous ne le soyons pas dans l'éternité. 2. Loin de refuser les grandeurs, nous mettons tout en usage pour nous élever. Si nous avions plus de foi, nous préférerions le dernier rang au premier.

PRIÈRE. Appelez-nous, Seigneur, à votre divine école, pour y apprendre que l'humilité et votre sainte pauvreté sont les plus précieux trésors d'un chrétien.

---

20 *août*. — S. BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX. — XII^e^ siècle.

Bernard naquit en 1091, à Fontaine en Bourgogne, d'une famille illustre par son rang et par sa piété. Distingué par son esprit naturel, son instruction étendue, solide, brillante, par les agréments de la figure, par ses mœurs douces et aimables; vanté, loué, exalté par tous, destiné à la plus belle fortune, à la gloire, à tout ce que le monde sait offrir de plus séduisant, il n'avait qu'à se laisser porter au cours des prospérités humaines. Mais il a bien d'autres pensées : « Bernard, se dit-il, que prétends-tu dans le monde? y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout qu'une illusion de peu de durée?... Allons, continuait-il, et puisque notre vie est toujours emportée par le temps, qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure... » Puis, allant à la croix de Jésus : « Je viens, disait-il, ô mon Maître, me crucifier avec vous (1). » L'effet ne tarda pas à suivre les paroles. A l'âge de vingt-deux ans, le jeune Bernard entrait dans un monastère, et bientôt quatre de ses frères y volaient sur ses traces. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissaient avec leur bon père pour être l'appui de sa vieillesse, étant venu pour les embrasser : « Vous

(1) Bossuet, Panégyrique de S. Bernard.

Digitized by Google

aurez, lui dirent-ils, tous nos biens. — Eh quoi! répondit celui-ci, déjà merveilleusement instruit à l'école du Sauveur, vous prenez le ciel, et vous me laissez la terre! »

Bernard alla d'abord frapper à la porte du monastère de Cîteaux (en 1113). Pendant les deux ans qu'il passa dans cette maison, il essaya vainement de rester ignoré. La nouvelle règle qu'il donna aux moines de Cîteaux répandit partout la gloire de son nom, et le nombre des religieux s'accrut si prodigieusement, qu'il fallut fonder quatre maisons nouvelles. Bernard fut ordonné abbé de celle de Clairvaux en 1115. C'est là surtout que ses vertus se montrèrent dans tout leur éclat. « Si vous vous hâtez d'arriver aux choses intérieures, disait-il aux novices; laissez dehors le corps que vous apportez du monde : que les esprits entrent seuls, la chair ne sert à personne; » et le premier il donnait l'exemple; il ne pensait à son corps qu'autant qu'il fallait pour le soumettre à l'esprit et en faire un instrument propre au service de Dieu; malgré sa faiblesse, il voulait prendre part à tous les travaux, et s'il manquait d'habileté pour quelques-uns, il compensait ce désavantage en ayant soin, pour ceux qu'il pouvait faire, de choisir toujours les plus humbles, comme de creuser la terre, ou bien de fendre et de porter du bois. Il veillait au delà des forces humaines, craignant toujours de perdre le temps que Dieu nous donne pour le servir, et comparant le sommeil à la mort. Il mortifiait continuellement la chair pour l'empêcher de se révolter; ou plutôt, absorbé tout entier dans l'esprit, il semblait avoir oublié l'usage de ses sens; la seule pensée des aliments le rassasiait; il allait à table comme à un supplice; il y prenait un peu de lait, un peu de bouillie, une décoction de légumes, car son estomac affaibli ne pouvait plus supporter rien de solide; il lui arriva de boire de l'huile et du sang cru pour du vin sans s'en apercevoir; il se tenait en prière le jour et la nuit jusqu'à ce que ses genoux affaiblis par le jeûne et ses pieds enflés par le travail fussent incapables de soutenir son corps. Ceux qui le voyaient disaient qu'il imposait à la nature des efforts pareils à ceux d'un agneau qu'on attellerait à une charrue pour le forcer de labourer. « Et pour que son mérite devînt plus brillant et plus pur, chaque jour il était éprouvé dans la fournaise; chaque jour aussi, pour que la rouille ne s'attachât pas à lui, il était frappé sur l'enclume de mille coups de marteaux, repris et flagellé non en punition de ses fautes, mais pour la glorification de sa vertu (1). »

(1) Arnauld de Bonneval, dans la collection des Mémoires sur l'histoire de France.

Digitized by Google

Sur la réputation d'une telle sainteté, on venait de toutes parts lui offrir les plus hautes dignités de l'Église; il fut plusieurs fois élu évêque, archevêque; rien ne put l'arracher de son cloître. Mais s'il échappa à ces honneurs, il ne put échapper à l'autorité qui y était attachée. Il devint l'arbitre de l'Europe chrétienne, il apaisa les schismes, il confondit les hérésies, il rétablit la paix. Lorsque Innocent II et Anaclet se disputèrent la tiare pontificale, l'Église, partagée sur cette grande question, vint le consulter dans sa cellule, et s'en remit à sa décision. La voix d'un pauvre moine fut la voix de tout le monde catholique. Il avait reçu du Ciel le don de l'éloquence; les hommes du siècle qui se pressaient autour de lui pour l'entendre ne pouvaient résister au charme de sa parole et s'enfermaient avec lui pour se consacrer à Dieu. Il n'avait pas moins de puissance sur les rois et les nations; au cri de *Dieu le veut*, prononcé par cet homme dont le visage avait un éclat céleste et dont les yeux rayonnaient d'une pureté d'ange et d'une simplicité de colombe, des milliers de guerriers prenaient la croix et marchaient à la délivrance du saint sépulcre. Dieu ne permit pas que les chrétiens triomphassent, parce qu'ils avaient indignement péché contre lui; mais qui n'admirerait la réponse de Bernard à ceux qui lui reprochaient l'excès de son zèle : « S'il faut absolument que l'on fasse une de ces deux choses, de murmurer contre Dieu ou contre moi, j'aime mieux voir les murmures des hommes tomber sur moi que sur le Seigneur : et ce m'est un bonheur que Dieu daigne se servir de moi comme d'un bouclier pour se couvrir. »

Une des tentations les plus subtiles et les plus dangereuses auxquelles soit exposé un chrétien, c'est la tentation de l'orgueil dans le bien. Pour en triompher, Bernard se soumettait à la vie commune des autres religieux; c'est ainsi qu'il aima mieux quitter le cilice, qu'il avait porté secrètement plusieurs années, que de s'exposer à ce qu'on sût qu'il en était revêtu. Mais comment se cacher à lui-même les miracles que Dieu opérait par ses mains? Comment ne pas s'en entretenir quelquefois avec complaisance, lorsque les villes les plus illustres, Constance, Bâle, Trèves, Cologne, en rendaient un glorieux témoignage, et que le bruit s'en répandait par toute la terre? Écoutons ce qu'il en disait : « Je me demande avec un profond étonnement ce que signifient ces miracles, et pourquoi Dieu a trouvé bon de faire de telles choses par de telles mains. Il me semble n'avoir rien lu dans les pages des saintes Écritures sur cette espèce de miracles. En effet, les prodiges sont opérés quelquefois par des hommes saints et parfaits, et quelquefois

Digitized by Google

aussi par des imposteurs. J'ai bien la conviction d'être loin de la perfection, mais j'ai aussi celle d'être étranger à toute imposture. Je sais que je ne possède pas les mérites des saints qui se sont illustrés par des prodiges, mais j'ai la confiance que je n'appartiens pas à cette classe d'hommes qui exécutent beaucoup de grandes choses au nom du Seigneur, et sont cependant complétement inconnus au Seigneur. » N'est-ce pas le moment de dire de S. Bernard, comme il l'a dit lui-même de S. Malachie, que le plus grand miracle qu'on vit en lui fut lui-même? Sa mort répondit à une vie si parfaite. Chaque jour il s'approchait de sa fin avec une joie du cœur et une satisfaction de l'âme qui semblait dire : « J'ai consommé les œuvres que mon Père m'avait données à accomplir. » On le voyait, en effet, de plus en plus cesser d'agir, se détacher de toute affection terrestre, se concentrer, avec un continuel recueillement, dans ses saints désirs, et s'en servir, dit un biographe, comme d'autant de liens pour s'accrocher plus fortement au rivage éternel, qu'il voyait déjà proche, et y aborder plus sûrement. Aussi, comme un jour on le pressait de s'occuper de quelques affaires importantes à régler : « Je ne suis déjà plus de ce monde, » répondit-il. Nous trouvons seulement comme un dernier écho de sa voix angélique dans une lettre confidentielle à un de ses amis; recueillons précieusement quelques-unes des paroles tombées de ses lèvres mourantes : « Nous avons reçu en esprit de charité, et non avec les sentiments d'un esprit mondain, les témoignages de votre charité. Quel plaisir, en effet, peut atteindre un être que des peines amères revendiquent tout entier? Ne pouvoir plus rien manger est en quelque sorte la seule jouissance que je connaisse encore. Le sommeil m'a totalement abandonné, de peur que, dans cet amer moment, un repos bienfaisant ne vienne suspendre en moi la sensation de la douleur... Au milieu de tous ces maux, et pour ne rien taire à un ami inquiet de l'état de son ami, même sur ce qu'il y a de plus intérieur dans l'homme, je vous dirai, sans rechercher des expressions scientifiques, que chez moi l'esprit est toujours prompt dans une chair infirme. Priez le Sauveur, qui ne veut pas la mort du pécheur, de ne pas retarder, mais de protéger mon heureuse sortie de ce monde. » Peu de temps après, en 1153, Bernard quittait la terre pour aller dans les cieux recevoir la couronne immortelle des mains de Celui qui a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

PRATIQUE. La belle assemblée que celle de jeunes gens qui se réunissaient pour s'exciter à renoncer au monde, et pour s'animer à embrasser la pauvreté et la pénitence! Nous ne sommes pas dignes d'un tel spectacle.

Digitized by Google

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous aimer la retraite, et qu'il n'y ait que votre ordre qui nous en retire. Faites-nous aimer les humiliations, comme la voie la plus sûre pour aller à vous.

---

21 *août.* — S. BONOSE ET S. MAXIMILIEN, MARTYRS.— IVe siècle.

Bonose et Maximilien étaient deux officiers qui servaient dans le corps des Herculiens : ils étaient chargés de la garde du principal étendard, qui était orné d'une croix, avec les deux premières lettres du nom de Jésus-Christ, en caractères grecs: Julien l'Apostat, qui voulait détruire tout ce qui pouvait donner l'idée du christianisme, commanda que l'on ôtât cette marque pour y mettre celle des idoles. Bonose et Maximilien refusèrent d'obéir, et ils exhortèrent tous leurs compagnons à ne rien faire de contraire à ce qu'ils devaient à Dieu. L'empereur chargea le comte Julien, son oncle maternel, apostat comme lui, de faire exécuter ses ordres, et lui permit d'employer les dernières rigueurs contre les deux Saints.

Le comte Julien leur dit : « L'empereur vous ordonne d'ôter le signe qui est sur votre étendard, et d'adorer les idoles. » Bonose répondit : « Nous ne pouvons adorer des dieux qui ont été faits par des hommes. — Obéissez, leur dit le comte, avant d'être exposés à souffrir les tourments. — Nous sommes prêts à souffrir le martyre pour le nom de Jésus-Christ, » répliquèrent les deux officiers. Julien fit approcher Bonose, et lui commanda d'adorer les dieux. « Nous avons une loi que nous tenons de nos pères, répondit Bonose, nous y obéissons ; mais nous ne connaissons pas vos dieux ; je ne crains rien de ce que vous pouvez me faire souffrir. » Julien, outré de colère, lui fit donner plus de trois cents coups de lanières plombées, sans que le Saint, qui avait Dieu même pour soutien, fît autre chose que de sourire, ne daignant pas même lui répondre. Le comte, qui ne pouvait vaincre le courage et la résistance de Bonose, s'adressa à Maximilien, en disant : « Répondez-moi, ne voulez-vous pas adorer les dieux que nous adorons, et changer votre étendard? » Maximilien répondit : « Faites que ces dieux vous entendent et vous parlent, et après cela nous pourrons les adorer avec vous ; mais s'ils sont sourds et muets, comment pouvez-vous vous-même vous résoudre à les adorer? Il n'en est pas de même du Dieu en qui nous mettons notre espérance, et par la vertu duquel nous espérons consommer notre martyre ; vous savez vous-même qu'il nous défend d'adorer des idoles muettes et sourdes. — Qu'on les étende tous deux sur le chevalet, dit le comte Julien, dès qu'un

Digitized by Google

crieur les aura appelés par leur nom. » Après cette formalité, il ajouta : « On va vous placer sur le chevalet : obéissez, et cessez d'entraîner par votre exemple vos compagnons dans le même crime. Otez de votre étendard les figures qui y sont, et mettez-y l'image des dieux immortels. — Nous ne pouvons, à de telles conditions, obéir à l'empereur, répondirent les deux martyrs, parce que nous avons devant les yeux le Dieu vivant, invincible et immortel, en qui nous espérons. » Julien dit aux bourreaux : « Frappez-les rudement et sans relâche. » Mais comme Dieu rendait ses athlètes insensibles aux coups, le comte ajouta : « Si ces tourments ne peuvent encore fléchir votre opiniâtreté, je vous en réserve d'autres qui vous feront obéir. » En même temps il fit apporter une chaudière pleine de poix, dans laquelle on les plongea. Comme ils n'en souffrirent point, les juifs et les idolâtres s'écrièrent qu'ils étaient magiciens; puis on les reconduisit en prison.

Après un second et un troisième interrogatoire, le comte Julien, peu touché des merveilles dont il avait été témoin, condamna Bonose, Maximilien et les autres chrétiens à perdre la tête. Ils marchèrent au lieu du supplice pleins d'une sainte joie, à laquelle toute la ville d'Antioche prenait part; et ils furent accompagnés dans leur triomphe par S. Mélèce et plusieurs autres évêques. Les saints martyrs souffrirent l'an de Jésus-Christ 363.

PRATIQUE. En combien de rencontres rougissons-nous de la piété! Nous n'osons faire paraître les sentiments de la religion que Dieu a mis dans notre cœur : Jésus-Christ rougira de nous.

PRIÈRE. Seigneur, ne tremblerons-nous pas à la vue du terrible jugement que vous exercerez sur ceux qui vous abandonnent? Qu'une crainte salutaire perce notre cœur pour en faire sortir de dignes fruits de pénitence.

---

22 *août*. — S. SYMPHORIEN, MARTYR. — II^e^ siècle.

S. Symphorien est regardé comme un des plus illustres martyrs que la France ait donnés à l'Église. Il était fils d'un homme distingué de la ville d'Autun, nommé Fauste, qui le fit baptiser, dit-on, par Bénigne et Andoche, apôtres du pays. Fauste, ayant eu le bonheur de les recevoir chez lui, profita de leurs lumières et de leurs instructions pour l'éducation de son fils. Ces précieuses semences produisirent bientôt des fruits qui rendirent Symphorien l'objet de l'estime et de l'admiration de tous les gens de bien. Il joignit à beaucoup de simplicité une sagesse véritablement chrétienne; et, se tenant toujours ferme dans les voies étroites de l'Évangile, il évita tous les écueils contre lesquels vont se heurter ceux qui se laissent aller aux charmes et aux vanités du siècle.

Digitized by Google

La ville d'Autun était alors une des premières des Gaules, mais en même temps une des plus attachées à l'idolâtrie. On y adorait principalement Cybèle, Apollon et Diane. Il y avait dans l'année un jour où le peuple s'assemblait pour célébrer une fête particulière en l'honneur de Cybèle. On portait sa statue dans un chariot richement orné. Symphorien, la voyant un jour passer, ne put s'empêcher d'en parler avec mépris. On le pressa d'adorer la déesse; et sur le refus qu'il en fit on l'arrêta comme séditieux, et on le présenta à Héracle, gouverneur du pays, alors occupé à faire la recherche des chrétiens. Héracle, monté sur son tribunal, demanda à Symphorien son nom et sa condition. « Je suis chrétien, répondit le Saint, et je m'appelle Symphorien. — Vous êtes chrétien, répliqua le juge : comment avez-vous pu nous échapper? car il ne se trouve plus guère ici de ces sortes de gens. Dites-moi, pourquoi avez-vous refusé d'adorer Cybèle, la mère des dieux? — Je vous l'ai déjà dit, repartit Symphorien, c'est que je suis chrétien. J'adore le vrai Dieu, qui est dans le ciel; mais je n'adore point les images des démons : je suis prêt à les briser, si vous m'en donnez la permission. — Cet homme-ci, reprit Héracle, ne se contente pas d'être sacrilége, il joint la révolte à l'impiété. Est-il citoyen de cette ville? » Les officiers qui étaient présents à l'interrogatoire l'en ayant assuré, et ajoutant qu'il était de très-bonne famille, le juge répliqua : « C'est apparemment votre naissance qui vous rend désobéissant; mais connaissez-vous les ordonnances des empereurs? Qu'on les lui lise. » Le greffier lut : « L'empereur Marc-Aurèle, à tous gouverneurs, juges et magistrats de notre empire. Nous apprenons que certaines gens qui se disent chrétiens contreviennent aux lois de l'État; faites-les arrêter, et, s'ils refusent de sacrifier aux dieux, employez les tourments pour les y obliger; en sorte néanmoins que la justice retienne la sévérité dans de justes bornes, et qu'en retranchant le crime on ne punisse pas trop sévèrement les criminels. »

« Qu'avez-vous à répondre à cette loi? dit Héracle. Pouvons-nous renverser les édits des princes? Si vous n'obéissez pas, vous serez puni de mort. » Symphorien répondit : « L'image que vous voulez que j'adore est une invention du démon, qui s'en sert pour entraîner les autres avec lui dans la perdition. Tout chrétien qui s'engage dans la voie qui conduit au crime tombera infailliblement dans le précipice. Le Dieu que j'adore est libéral quand il récompense; mais aussi il est terrible quand il punit; je n'arriverai au port de la bienheureuse éternité qu'en persévérant dans la confession de son saint nom. » Sur cette réponse, le juge le fit battre de verges par ses licteurs et l'envoya en prison.

Digitized by Google

Quelques jours après, Héracle le fit amener. Dès que le juge l'aperçut, il lui dit que, s'il voulait adorer les dieux des Romains, il lui procurerait des honneurs et des charges. Symphorien répondit : « Je ne connais d'autres biens que ceux qui me sont offerts de la main de Jésus-Christ : les richesses dont il nous comble sont incorruptibles. Pour vous, vos plaisirs et vos joies sont semblables à une eau glacée, qui se dissout aux premiers rayons du soleil. Notre Dieu est le seul qui puisse donner aux siens une félicité durable. L'antiquité la plus reculée n'a point vu le commencement de sa gloire, et les derniers siècles n'en verront pas la fin. — Enfin ma patience est à bout, s'écria le juge : offrez de l'encens à Cybèle; sinon, je vous condamnerai à perdre la tête, après vous avoir fait déchirer le corps à force de tourments. — Mon corps est en votre pouvoir, » répondit Symphorien. Il se moqua ensuite des superstitions du paganisme avec autant de force que de solidité, jusqu'à ce que le juge, en fureur, prononça contre lui la sentence de mort. Comme on le conduisait hors de la ville pour être exécuté, sa mère, qui était sur le rempart, l'encourageait en criant : « Mon fils, pensez au Dieu vivant, et armez votre courage. Ne craignez pas une mort qui mène à la vie éternelle. Élevez votre cœur, mon fils, et considérez Celui qui règne dans le ciel. On ne vous ôte point aujourd'hui la vie, mais on la change en une meilleure. » Symphorien, animé par les discours de sa mère, consomma son sacrifice avec joie, vers l'an de Jésus-Christ 170.

PRATIQUES. 1. Je suis chrétien, dit ce Saint; nous disons la même chose; mais le sommes-nous? Nos sentiments sont-ils ceux d'un chrétien? 2. Récompense éternelle : quelle consolation! Supplices éternels : quoi de plus terrible!

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de prévenir le moment de notre mort par une sainte préparation, et de ne connaître d'autres biens que ceux que vous avez promis à vos serviteurs.

---

23 *août*. — S. SIDOINE, ÉVÊQUE. — V^e^ siècle.

Sidoine était fils d'Apollinaire, qui avait été préfet du prétoire. C'était la première charge de l'empire romain dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 431, et fut instruit dans les lettres et dans les sciences par les meilleurs maîtres; en sorte qu'il devint un des hommes les plus célèbres de son temps par l'éloquence et la poésie. Il suivit d'abord la profession des armes, et il épousa Papianille, fille d'Avit, qui, après avoir été quatre fois préfet des Gaules, et trois fois général d'armée, fut élevé à l'empire l'an 455. Avit fut contraint de quitter la pourpre au bout de dix mois par une de ces

Digitized by Google

révolutions qui renversent en un moment les plus hautes fortunes. Sidoine se trouva enveloppé dans les malheurs qui suivirent cette chute : Majorin le fit mettre en prison; mais, touché de ses vertus et de la résignation avec laquelle ce grand homme, qui adorait la main qui le frappait, supportait sa disgrâce, il lui rendit sa liberté et ses biens, et lui accorda même le titre de comte.

Lorsque Sévère fut élevé sur le trône, Sidoine alla en Auvergne, où il mena une vie fort retirée. Il partageait son temps entre l'étude et les exercices de la religion. Dès qu'Anthémius fut élu empereur, il appela Sidoine à Rome, et lui donna une des premières places de l'État. Sidoine ne perdit rien de sa piété dans son élévation : il ne se servait de son autorité que pour procurer la gloire de Dieu et le bonheur des peuples.

Après la mort d'Éparque, évêque de Clermont, en 472, le peuple et les évêques du pays, qui ne l'avaient vu partir pour Rome qu'avec un grand regret, le demandèrent pour remplir le siége vacant. Sidoine allégua en vain qu'il était laïque, et que même sa femme vivait encore : il lui fallut acquiescer à son élection, dans la crainte de résister à la volonté du Ciel. Lui et Papianille se séparèrent d'un consentement mutuel. Dès ce moment, il renonça à la poésie, qui avait longtemps fait ses délices, et pour laquelle il avait une forte inclination et beaucoup de facilité. Il fut encore plus sévère pour le jeu; il se l'interdit absolument, comme étant une occasion de perdre au moins quelques moments d'un temps qui n'est jamais trop long pour remplir tous les devoirs du ministère épiscopal. Il se défit aussi d'un air enjoué qu'il avait eu dans le monde, mais qu'il croyait peu convenable au caractère sérieux et à la modestie qu'on attend d'un ministre des autels. Justement avare de son temps, il employait tout ce qui lui en restait après ses fonctions, à étudier l'Écriture sainte et la théologie, pour être en état d'instruire son peuple plus solidement.

Quoique d'une complexion délicate, il poussa l'austérité fort loin; toute sa vie fut une pénitence continuelle. Son amour envers les pauvres, qui avait paru dans tous les temps de sa vie, prit de grands accroissements dès qu'il fut évêque. Il manquait souvent du nécessaire, parce qu'il donnait à tous ceux qui étaient dans le besoin. Dans un temps de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frère Ecdice, qui était aussi fort charitable, non-seulement tout son troupeau, mais de plus environ quatre mille hommes que la misère avait attirés dans son diocèse. Quand l'abondance fut revenue, il fournit encore à cette nombreuse troupe d'indigents des voitures pour retourner chez eux. S. Sidoine mourut au milieu des

Digitized by Google

fatigues que lui donnaient son zèle pour l'Église et son exactitude à remplir tous les devoirs d'un véritable évêque. On croit que sa mort arriva vers l'an 482.

PRATIQUES. 1. Ne manquons jamais de secourir les pauvres et les affligés. Tous sont nos frères, pouvons-nous les négliger? 2. Le chrétien doit s'acquitter exactement de tous ses devoirs.

PRIÈRE. Seigneur, vous vous êtes fait pauvre pour nous: que la reconnaissance nous fasse respecter votre sainte pauvreté dans nos frères; faites-la-nous désirer pour nous-mêmes. Faites-nous la grâce de remplir scrupuleusement les diverses obligations que vous nous imposez.

---

24 *août*. — S. BARTHÉLEMI, APÔTRE. — Ier siècle.

Barthélemi est un nom patronymique, qui veut dire fils de Tholomée. C'est le nom du saint apôtre que l'Église honore en ce jour. Plusieurs savants, anciens et modernes, pensent qu'il était de Cana en Galilée, comme Nathanaël, docteur de la loi, dont Jésus-Christ loua l'innocence et la simplicité lorsqu'il fut présenté par S. Philippe. Il est nommé avec les autres apôtres, qui, avant et après la résurrection du Sauveur, furent témoins de sa mission sur la terre et de ses miracles. Il était dans le Cénacle lorsque le Saint-Esprit s'y communiqua avec la plénitude de ses dons; et la tradition, constatée par les auteurs des premiers temps du christianisme, nous apprend qu'il porta l'Évangile dans les contrées les plus barbares de l'Orient et jusqu'aux extrémités des Indes.

S. Pantène, ayant été dans ces contrées au commencement du IIIe siècle, y trouva des traces de la religion chrétienne, et en rapporta une copie de l'Évangile en hébreu selon S. Matthieu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par S. Barthélemi, quand il y avait planté la foi. Le saint apôtre fit aussi des courses évangéliques au nord-est de l'Asie, et rencontra S. Philippe à Hiéraple, en Phrygie; de là il se rendit dans la Lycaonie, où S. Chrysostome assure qu'il instruisit les peuples de la loi de l'Évangile. On croit que ce fut dans la grande Arménie que S. Barthélemi reçut la couronne du martyre, ayant été condamné par le gouverneur d'Albanopolis à être écorché vif et ensuite crucifié. La réunion de ce cruel et double supplice était en usage chez les Perses et les Arméniens. Les reliques de S. Barthélemi sont à Rome depuis 983.

PRATIQUE. Le zèle de la gloire du Seigneur, notre propre sanctification et le salut de nos frères sont des grâces que nous ne pouvons trop demander.

PRIÈRE. Allumez, ô mon Dieu, votre amour dans notre cœur, et par lui le désir habituel de contribuer à votre gloire.

Digitized by Google

25 *août*. — S. LOUIS, ROI DE FRANCE. — XIII^e^ siècle.

Louis, neuvième du nom, et le quarante-troisième roi de France, vint au monde le 15 avril 1215. Il fut baptisé à Poissy, comme tous les historiens en conviennent; mais il y a lieu de croire qu'il naquit à Neuville-en-Hez, village de Beauvoisis, dans un vieux château qui ne subsiste plus. Il était fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, princesse d'un grand courage, d'un grand esprit, digne de régner, et bien capable de conduire un État. Dès l'enfance elle lui avait inspiré le goût de la piété et l'amour de la vertu. Plusieurs fois elle lui avait répété ces belles paroles dignes d'une mère chrétienne: « J'aimerais mieux, mon fils, vous voir privé du trône et de la vie que souillé d'aucun péché mortel. »

Louis, formé par des mains que la sagesse conduisait, apprit de bonne heure que tout est grand dans le christianisme, et infiniment au-dessus de ce que le monde appelle grand. Réduisant cette science divine en pratique, on le vit, à l'âge de vingt ans, aussi sérieux et aussi appliqué à ses devoirs que s'il n'eût point eu de passions, aussi pieux et aussi vertueux que si la piété et la vertu fussent nées avec lui. Simple dans ses habits, il ne chercha pas à éblouir son peuple par des dehors fastueux, mais à s'en faire aimer. Ami de la vérité, il ne connaissait point ces ruses et ces déguisements que le monde appelle prudence et qu'on appelle politique à la cour: il aimait mieux perdre quelque chose pour ne point blesser la vérité, que de gagner beaucoup par le moindre mensonge. C'est ainsi qu'on forma le cœur de ce jeune prince. A l'égard de son esprit, on le cultiva autant que l'on put dans un siècle qui n'était pas celui des sciences. On lui apprit néanmoins la langue latine, et il la possédait assez pour entendre l'Écriture et les écrits des Pères de l'Église, qu'il lisait avec goût, et qu'il aimait à faire lire à ceux qui l'approchaient.

Quand Louis eut vingt-un ans accomplis, il fut déclaré majeur, selon la coutume du temps, qui fixait la majorité à cet âge. Ceux qui ne savaient pas combien on goûte de plaisir à vivre chrétiennement, s'imaginaient que le roi, n'étant plus sous le joug de la reine Blanche sa mère, s'abandonnerait plus volontiers aux plaisirs et au luxe; mais le saint roi trompa leur attente. Comme il n'avait pas été pieux par contrainte, il continua de l'être quand il eut toute sa liberté. Il regarda toujours sa mère avec le même respect; il l'écouta avec la même attention, et suivit ses conseils avec

Digitized by Google

la même docilité; et quoiqu'elle usât quelquefois durement de l'autorité qu'il lui laissait sur son esprit, il lui fut toujours soumis dans tout ce qui ne pouvait nuire au bien de l'État.

La reine fit épouser à son fils Marguerite, fille du comte de Provence, dont la beauté, l'esprit et la piété étaient dignes d'un tel époux. Louis alla la recevoir à Sens, où son mariage fut célébré le 27 mai 1234. Dieu bénit cette union par une tendresse réciproque et constante, dont une nombreuse famille fut le gage. L'observation des lois de Dieu et de son Église, la pratique même des conseils de perfection évangélique, furent toujours les exemples que les deux époux donnèrent dans toutes les circonstances de leur vie. Le saint roi, outre les aumônes immenses qu'il distribuait de tous côtés, nourrissait chaque jour une vingtaine de pauvres, qu'il servait souvent lui-même. Il fonda plusieurs hôpitaux, des monastères, des églises cathédrales et d'autres établissements pieux.

Baudouin II, qui fut empereur de Constantinople, étant venu en France implorer le secours des Latins contre les Grecs, en demanda au roi et lui offrit la sainte couronne d'épines, qui était engagée aux Vénitiens. Louis, charmé de posséder ce trésor, et de trouver une occasion de faire plaisir à Baudouin, assista ce prince de troupes et d'argent, retira la sainte couronne d'épines des Vénitiens, et alla la recevoir à cinq lieues de Sens, suivi de toute la cour et du clergé. Ayant reçu encore depuis un morceau de la vraie croix et quelques autres reliques, il fit bâtir à Paris l'église connue sous le nom de la *Sainte-Chapelle*, pour les y déposer. Dans la réception de ces reliques, ce prince montra une piété exemplaire, et tout son peuple bénit Dieu de lui avoir donné un roi si religieux, et que chacun pouvait se proposer pour modèle.

En 1244 le roi fut attaqué d'une grave maladie, et il crut que Dieu lui avait inspiré de prendre la croix et de passer dans la terre sainte pour y secourir les chrétiens. Sa santé rétablie, il s'occupa des préparatifs de cette guerre et de régler les affaires de son royaume, dont il laissa le gouvernement à la reine sa mère. Le 13 mai 1249, il s'embarqua à Aigues-Mortes. Étant arrivé devant Damiette, en Égypte, et ayant vu tous les seigneurs qui le suivaient, rassemblés autour de lui, il leur dit : « Mes amis, nous serons invincibles si la charité nous rend inséparables. Abordons hardiment, quelque grande que soit la résistance des ennemis. Ne considérez point ici ma personne : je ne suis qu'un seul homme, dont Dieu, quand il lui plaira, emportera la vie d'un souffle, comme celle d'un autre. Tout événement nous est favorable : si nous succombons, nous sommes martyrs; si nous sommes vain-

Digitized by Google

queurs, Dieu en sera glorifié. Combattons pour lui, et il triomphera pour nous, non pour notre gloire, mais pour la sienne. » La descente fut résolue; mais comme on ne trouva pas assez d'eau pour aborder avec des bâtiments plats, le roi, suivi de son armée, sauta le premier dans la mer, tout armé. Les ennemis, surpris d'un tel courage, ne tinrent pas longtemps contre la valeur de ceux qui les attaquaient. Damiette fut prise le 6 juin, et le roi y passa l'été, pendant lequel il fit de grands biens à cette ville et l'édifia beaucoup par sa piété.

Quelques mois après la prise de Damiette, Alphonse, comte de Poitiers, frère du roi, étant arrivé avec l'arrière-ban de France, on résolut d'assiéger le Grand-Caire, capitale d'Égypte. Dans leur marche, qui fut longue, ils furent souvent attaqués par les Sarrasins; mais la victoire demeura toujours aux Français. Le plus grand combat fut celui qui se donna auprès de la Massoure, ville d'Égypte. Le roi y montra beaucoup de valeur. Mais une maladie contagieuse semblable à la peste, causée par l'infection du grand nombre des corps de ceux qui avaient été tués, ravagea l'armée, et emporta une grande quantité des troupes qui la composaient.

Louis ne se laissa point abattre par cette disgrâce; il adora la main de Dieu qui le frappait, avec la même tranquillité qu'il l'avait béni lorsqu'il l'avait comblé de biens. Il se montra en cette occasion le père de ses soldats par sa charité : il courait de rang en rang, soulageant, autant qu'il était en lui, ceux qui souffraient, et les consolant de leur disgrâce par la vue des récompenses éternelles que Dieu promet à ceux qui souffrent avec patience et avec soumission à sa volonté. Enfin le Seigneur donna au saint roi lui-même l'occasion de pratiquer la patience à laquelle il exhortait les autres : la maladie l'attaqua avec violence; il fut résolu que l'armée retournerait à Damiette : on se mit en chemin; mais les Sarrasins surprirent les chrétiens et les désarmèrent. Le roi fut fait prisonnier avec les princes ses frères et toute la noblesse qui l'avait suivi. Le sultan le traita avec tout l'honneur qui était dû à son rang, et le mit entre les mains de sès médecins, qui, connaissant mieux sa maladie que les Français, le guérirent en peu de temps.

Louis parut tel dans la prison qu'il avait paru en toute autre occasion. Privé de sa liberté, il se montra toujours roi et chrétien. Sa prison ne changea rien à sa manière de vivre dans tout ce qui dépendit de lui. Il n'interrompit ni ses jeûnes, ni ses austérités. Ses gardes admiraient sa patience à souffrir les incommodités de sa prison et leurs insultes, son égalité d'âme et sa fermeté à refuser

Digitized by Google

tout ce qu'on lui proposa pour sa délivrance, et qu'il crut déraisonnable. Les Sarrasins lui dirent un jour : « Tu es notre prisonnier et notre esclave, et tu nous traites comme si nous étions nous-même tes prisonniers. » Quand on lui eut demandé pour sa rançon dix millions d'argent et la ville de Damiette, il répondit aux envoyés du sultan : « Allez dire à votre maître qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'argent. Je donnerai les dix millions pour mes gens, et la ville de Damiette pour ma personne. » Les Sarrasins lui ayant proposé, pour assurer le traité, une formule de serment qui lui parut contraire au respect dû à Dieu, il refusa de le faire ; et comme ses parents et ses amis le pressaient d'y acquiescer, il leur dit : « Dieu m'est témoin que je vous aime comme je le dois, et que je ne hais point ma vie ; mais j'aime encore mieux Jésus-Christ et sa croix, et j'offenserais mon Dieu si je faisais ce qu'on me propose. » Les Sarrasins, furieux de son refus, lui portèrent le sabre à la gorge, et le menacèrent de le mettre en croix ainsi que tous les autres Français. « Vous le pouvez, leur dit-il, Dieu vous a rendus maîtres de mon corps ; mais mon âme est entre ses mains, vous ne pourriez rien sur elle. » Enfin on lui rendit la liberté, et il revint en France.

Quelque temps après son retour, le saint roi entreprit de visiter ses États, et partout il laissa des marques de sa piété, de sa bonté, de sa générosité. Il s'étudiait avec soin à faire rendre la justice à tous ses sujets ; et quand il était lui-même en cause, il se dépouillait de tout intérêt propre, et voulait qu'on le jugeât à la rigueur, plutôt que de faire perdre la moindre chose à celui qui avait droit. Il donna des édits sévères contre les blasphémateurs, les condamnant à avoir la langue percée d'un fer chaud ; et il disait à cette occasion : « Je souffrirais moi-même ce supplice avec plaisir, si je pouvais par ce moyen bannir les jurements et les blasphèmes de mon royaume. » Quelqu'un disant un jour à ce saint roi qu'il donnait trop de temps à ses exercices de piété, il répondit : « Si j'en employais encore plus à tous les divertissements que se permettent les personnes de mon rang, personne n'y trouverait à redire. »

Le mauvais succès de son premier voyage en terre sainte ne lui ôta pas le désir d'y retourner. L'on jugea à propos d'aller en Afrique et d'attaquer Tunis ; mais avant que le siége de cette ville fût formé, les maladies se mirent dans le camp, et le ravagèrent plus que n'eût fait l'épée d'un ennemi victorieux. Jean, comte de Nevers, surnommé Tristan, fils aîné du roi, en mourut : le roi en fut lui-même atteint ; et, comme le mal était contagieux, il jugea

Digitized by Google

bien qu'il n'en guérirait point. Il employa ses dernières heures à dresser, en forme de testament, une longue instruction pour son fils Philippe, qui devait lui succéder. Voici entre autres conseils les avis qu'il lui donne : « Mon fils, la première chose que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur : sans cela personne ne sera sauvé. Si Dieu vous envoie quelque adversité, souffrez-la avec patience et action de grâces; pensez que vous l'avez toujours méritée, et qu'elle tournera à votre avantage. S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-le, ne vous en attribuez rien, et n'en devenez point orgueilleux; car on ne doit pas tourner les dons de Dieu contre lui. Choisissez des confesseurs vertueux et savants, donnez-leur la liberté de vous avertir et de vous reprendre. Entendez avec piété le service de l'église, sans y parler, ni regarder çà et là; mais priez Dieu de bouche et de cœur. Soyez plein de charité envers les pauvres, et consolez-les selon votre pouvoir. Ne vous liez qu'avec des gens de bien. Que personne ne soit assez hardi de rien dire devant vous qui excite au péché, ou pour médire d'autrui. Aimez tout ce qui est bien, et haïssez tout mal. Punissez les blasphémateurs; rendez souvent grâces à Dieu des biens que vous en avez reçus, et méritez par là d'en recevoir davantage. Soyez équitable en tout, même contre vous. Mettez votre application à faire régner la paix et la justice parmi vos sujets. »

La maladie continuant d'augmenter, le saint roi reçut les sacrements avec beaucoup de piété; et quand il se sentit près de sa fin, il se fit mettre sur un lit couvert de cendre, où, les bras croisés sur la poitrine et les yeux élevés au ciel, il rendit l'esprit sur les trois heures après midi, le 25 août 1270, ayant vécu cinquante-cinq ans, et en ayant régné près de quarante-quatre. Il avait fondé beaucoup d'églises et de monastères, entre autres l'abbaye de Royaumont, où il se retirait souvent pour prier avec plus de recueillement, et l'hôpital des Quinze-Vingts, pour y loger des aveugles, au nombre de trois cents. Ce prince faisait tant de cas de la qualité de chrétien, qu'il avait coutume de dire que le lieu où il avait reçu le plus grand honneur n'était pas Reims, où il avait été couronné, mais Poissy, où il avait été baptisé. C'était pour cette raison que quelquefois il signait *Louis de Poissy*.

PRATIQUES. 1. Perdons tout, la vie même, plutôt que de commettre aucun péché. Que les pères et les mères ne cessent de le répéter à leurs enfants. 2. Que de serments on fait tous les jours pour des intérêts de peu de conséquence! Pensons au courage du saint roi, qui s'expose à perdre la vie plutôt que d'en faire un contraire à la sainteté de la religion. 3. Soyons soumis aux puissances établies par Dieu, et n'en parlons qu'avec respect.

Digitized by Google

PRIÈRE. Oui, Seigneur, notre plus grand honneur est celui d'être chrétiens. Faites que les chefs des États soient bien convaincus qu'ils ne sauraient porter un plus beau titre, et qu'ils ne peuvent gouverner les peuples paisiblement et avec gloire qu'en vous faisant régner vous-même.

---

26 *août*.—S. GENÈS LE COMÉDIEN, MARTYR. — IIIe siècle.

Genès était le chef d'une troupe de comédiens dans Rome, lorsque l'empereur Dioclétien parvint à l'empire; il avait conçu contre les chrétiens une aversion si étrange, qu'il ne pouvait pas même en entendre prononcer le nom sans une espèce d'horreur. Il n'aimait à les voir que dans les supplices, afin d'avoir le plaisir de les insulter. Il entreprit un jour de jouer en plein théâtre les mystères du christianisme pour divertir l'empereur et la ville. Il tâcha, pour ce sujet, de s'instruire de ce qui s'y pratiquait; et il ne lui fut pas difficile de l'apprendre de quelque apostat, ou de ses parents même, qui étaient chrétiens. Lorsqu'il eut dressé tous les acteurs, et qu'il les vit prêts à bien remplir leurs rôles, il parut sur le théâtre devant Dioclétien et le peuple romain. Il contrefit le malade couché sur un lit, et demanda le baptême: « Mes amis, disait-il, je veux mourir chrétien, afin, par là, d'être déchargé du fardeau de la vie. — Et pourquoi vouloir être déchargé du fardeau de cette vie? dirent ses compagnons. — Afin, ajouta Genès, que, paraissant devant Dieu comme fugitif, il me reçoive en ce jour terrible. » Aussitôt on envoya chercher un prêtre et un exorciste. Il vint deux nouveaux acteurs pour jouer cette nouvelle scène. Ceux-ci, s'approchant du malade, lui dirent: « Que voulez-vous, mon fils, et pourquoi nous avez-vous fait venir? » Genès, alors changé tout à coup par un effet miraculeux de la grâce, répondit très-sérieusement et de tout son cœur: « Je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ, afin que, renaissant en lui, je sois délivré du poids de mes péchés. » Comme les autres croyaient que le prétendu malade continuait son jeu, on accomplit sur lui les cérémonies du baptême. Après qu'on l'eut revêtu d'habits blancs, des comédiens habillés en soldats se saisirent de lui comme chrétien, et le conduisirent devant l'empereur pour être interrogé sur sa religion.

L'empereur était charmé de voir représenter si naïvement ce qui se passait à l'enlèvement des chrétiens; mais sa joie ne fut pas de longue durée. Genès lui fit bientôt connaître qu'il était en effet un de ceux qu'il avait dessein de jouer sur le théâtre. « Jusqu'ici, dit-il à l'empereur, je n'avais pu entendre nommer un chrétien sans

Digitized by Google

frémir d'horreur, et je n'ai jamais assisté à leurs supplices que pour les insulter. Cette aversion allait si loin, que j'en avais pour ceux qui m'ont donné la naissance, parce qu'ils font profession du christianisme; je ne m'étais instruit des mystères des chrétiens que pour les tourner en ridicule. Mais dès le moment que l'eau dans laquelle j'ai été baptisé a touché mon corps, et que sur la demande qui m'a été faite, si je croyais, j'ai répondu : Je crois, je me suis senti tout à coup un autre homme. J'ai vu une troupe d'anges tout éclatants de lumière, qui lisaient dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance; et après l'avoir plongé dans l'eau où j'étais encore, ils l'ont retiré aussi blanc que la neige, sans qu'il parût qu'il y eût jamais eu rien écrit dessus. Vous donc, grand prince, et vous, peuple, qui avez voulu vous faire un divertissement des mystères des chrétiens, croyez maintenant avec moi que Jésus-Christ est le vrai Seigneur; qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est par lui que nous pouvons obtenir la rémission des péchés. »

Dioclétien, également surpris et indigné d'un tel discours, lui fit donner des coups de bâton, et le mit entre les mains de Plautien, préfet du prétoire, pour l'obliger à sacrifier. Plautien lui fit appliquer les ongles de fer et les torches ardentes; mais Genès persista dans la confession du nom de Jésus-Christ, en disant : « Il n'y a d'autre roi que celui que j'ai vu : c'est lui que j'adore; et quand il faudrait endurer mille morts, jamais je ne cesserai d'être à lui : jamais les tourments ne m'ôteront Jésus de la bouche; jamais ils ne l'arracheront de mon cœur. Je n'ai d'autre regret que d'avoir commencé si tard à le connaître et à l'adorer. » Enfin Plautien lui fit couper la tête, le 26 d'août de l'an 286.

PRATIQUE. On va à la messe, on reçoit les sacrements, parce que les autres le font; mais tout cela se fait sans avoir le cœur chrétien.

PRIÈRE. Seigneur, vous faites miséricorde à qui il vous plaît. Si vous nous traitez selon nos mérites, nous ne pouvons attendre que l'enfer. N'entrez point en jugement avec nous; mais ayez compassion de nos misères.

---

27 *août*. — S. CÉSAIRE, ÉVÊQUE D'ARLES. — VI^e^ SIÈCLE.

Césaire naquit l'an 470, près de Châlons-sur-Saône, d'une famille distinguée par sa piété. Il en reçut une éducation chrétienne, dont il profita si bien, que, dès l'âge de sept ans, il donnait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, quelquefois jusqu'à ses habits. L'aumône faite par un principe d'amour de Dieu attire de grandes grâces sur celui qui la fait; aussi le Seigneur en versa-t-il

Digitized by Google

d'abondantes sur Césaire. A dix-huit ans, renonçant à toutes les espérances du siècle, il pria S. Sylvestre, évêque de Châlons, de lui couper les cheveux, et de l'admettre dans son clergé pour l'engager au service de Dieu. Mais, deux ans après, le désir d'une plus grande perfection le porta à quitter sa famille et son pays, pour se retirer au monastère de Lérins, sous la conduite de l'abbé Porcaire. Césaire y devint un modèle de régularité, d'obéissance, d'humilité et de douceur.

Eone, évêque d'Arles, étant près de mourir, déclara à son clergé et à son peuple qu'il désirait avoir Césaire pour successeur, parce qu'il le connaissait pour un homme sage, zélé, instruit de ses devoirs, et propre à rétablir la discipline ecclésiastique dans son diocèse. Césaire, ayant su qu'on voulait le faire évêque, se cacha entre des tombeaux. Dieu permit qu'il fût découvert : on l'emmena à Arles, et il en fut ordonné évêque l'an 501, n'étant âgé que de trente ans.

Forcé de se charger du pesant fardeau de l'épiscopat, il fut dans une sollicitude continuelle de son troupeau. Il se déchargea sur les diacres du soin des choses temporelles, afin de n'avoir que celui des âmes ; et, à l'imitation des Apôtres, il ne s'occupa plus que de la prédication. Il faisait réciter publiquement tous les jours l'office de Tierce, de Sexte et de None, afin que les pénitents et les autres séculiers pussent y assister. Pour l'office de Prime, on ne le disait en public que le dimanche, le samedi et les fêtes solennelles. Pendant qu'on s'assemblait dans l'église, il faisait chanter des cantiques en langue vulgaire, afin que personne n'eût occasion de se distraire dans un lieu où l'on ne doit ouvrir la bouche que pour les louanges de Dieu ; il avait grand soin d'instruire son peuple de ce que le Seigneur demande de nous dans la prière, et combien c'est une illusion grossière de croire honorer Dieu par quelques prières vocales auxquelles le cœur n'a point de part. « On adore, dit-il dans un sermon qu'on a de lui, l'objet auquel on pense pendant la prière ; celui qui pense à la place publique, à son commerce, ou à la maison qu'il bâtit, adore ces objets, et déplaît à Dieu. » Il avait aussi grand soin de recommander à son peuple la lecture de l'Écriture sainte, et il disait : « Ne vous contentez pas de l'entendre lire à l'église : lisez-la encore dans vos maisons. » Il prêchait tous les dimanches et toutes les fêtes ; et quand il ne pouvait s'acquitter lui-même de ce devoir, il faisait lire par des prêtres ou par des diacres ses discours ou ceux de S. Ambroise et de S. Augustin.

Dieu permit que ce saint évêque fût éprouvé par la calomnie

Digitized by Google

Un de ses secrétaires l'accusa auprès d'Alaric, roi des Visigoths en Espagne, à qui la Provence était soumise, d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville et le territoire d'Arles. Sur cette accusation, Césaire fut exilé à Bordeaux. Il souffrit de cette persécution sans murmurer. Parfaitement soumis à son prince, quoiqu'il fût arien, il en prit occasion de recommander, comme il l'avait toujours fait, l'obéissance qui lui était due dans tout ce qui n'était pas contraire à la loi de Dieu. Alaric, ayant reconnu son innocence, ordonna qu'il retournât à son église, et que son accusateur fût lapidé. Le peuple arrivait déjà avec des pierres, mais S. Césaire obtint la grâce du coupable pour lui laisser le temps de faire pénitence.

Après quarante ans d'épiscopat, pendant lesquels il s'était rendu le modèle d'un parfait évêque et d'un saint religieux, Dieu l'appela à lui pour le faire jouir de la récompense qu'il prépare à ses élus. Un jour qu'il sentait des douleurs très-aiguës, il dit qu'ayant toujours eu une vénération particulière pour S. Augustin, il espérait mourir vers sa fête. En effet, la veille de la fête de ce grand Saint, il rendit le dernier soupir entre les bras des évêques, des prêtres et des diacres, âgé de soixante-treize ans, l'an de Jésus-Christ 542.

PRATIQUE. Respectons, comme S. Césaire, les sentiments de S. Augustin sur la grâce, puisque ce sont les sentiments de l'Église catholique. C'est être suspect dans la foi que de s'en écarter.

PRIÈRE. C'est vous, ô mon Dieu! qui êtes l'auteur de toute grâce. Elle ne nous est pas due; mais c'est le pur effet de votre amour. Donnez-nous cet amour qui obtient tout de vous.

---

28 *août*. — S. AUGUSTIN, ÉVÊQUE D'HIPPONE. — IV^e^ et V^e^ siècles.

Augustin naquit à Tagaste, ville de Numidie, en Afrique, le 13 novembre de l'an 354. Ses parents étaient d'une condition honnête. Son père se nommait Patrice, et sa mère Monique. Ils eurent grand soin de le faire instruire dans les lettres humaines. Il y fit de grands progrès; mais, comme ses études n'avaient d'autre but que sa propre satisfaction et l'amour de la gloire, il marcha dans la voie de l'erreur : il se livra aux excès de la table et à l'amour des créatures, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, touché par les larmes de sainte Monique sa mère, l'arracha au monde pour le faire vivre en vrai disciple de Jésus-Christ.

Après avoir enseigné avec un grand succès la rhétorique dans sa ville natale, à Carthage et même à Rome, Augustin fut envoyé à Milan par Symmaque, préteur de Rome, à qui on avait fait demander par une députation un habile professeur. Il habitait cette dernière ville, lorsque Dieu résolut de l'attirer à lui. Un jour qu'il

Digitized by Google

était seul avec son ami Alipe, un Africain nommé Pontitien, qui avait une charge considérable à la cour, vint le trouver. Quand ils se furent assis pour s'entretenir, Pontitien aperçut un livre sur la table qui était devant eux; il l'ouvrit, et trouva que c'étaient les Épîtres de S. Paul, dans lesquelles Augustin se plaisait à lire depuis quelque temps. Il en fut surpris, parce qu'il croyait rencontrer quelque ouvrage de belles-lettres. Il regarda S. Augustin avec un sourire mêlé d'admiration et de joie; car Pontitien était un chrétien fidèle à sa religion. Augustin lui dit qu'il s'appliquait beaucoup à ces sortes de lectures. Ensuite Pontitien leur raconta la vie de S. Antoine, comme très-connue des fidèles. Augustin et Alipe n'en avaient jamais entendu parler: ils étaient surpris d'apprendre des nouvelles aussi grandes et aussi récentes, et Pontitien n'était pas moins étonné qu'ils les eussent ignorées jusqu'alors. Il leur parla ensuite de la multitude des monastères qui remplissaient les déserts, et enfin de la conversion de deux officiers de l'empereur, qui, se promenant avec lui à Trèves, et ayant trouvé chez des solitaires la Vie dont il venait de leur parler, en furent tellement touchés, qu'ils embrassèrent aussitôt la vie monastique.

Cet entretien de Pontitien fit sur le cœur d'Augustin une vive impression; et quand cet officier se fut retiré, il se leva, et s'adressant à son ami Alipe, il dit avec émotion, le visage tout changé et d'un ton de voix extraordinaire: « Qu'est-ce que ceci? que faisons-nous? Des ignorants viennent ravir le ciel : et nous, avec nos sciences, nous voilà plongés dans la chair et le sang! aurions-nous honte de les suivre? » Alipe, étonné de ce changement, le regarda sans rien dire, et le suivit dans un jardin où l'emportait le mouvement qui l'agitait. Ils s'y assirent ensemble à l'écart. « Après qu'une profonde méditation, dit lui-même S. Augustin, eut exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères et tous mes égarements, je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempête, qui fut suivie d'un déluge de larmes. Je me levai pour pleurer avec plus de liberté, et me retirai dans un lieu écarté; je me couchai par terre, sous un figuier, et ne pouvant retenir mes larmes, j'en répandis un torrent, que vous reçûtes, Seigneur, comme un sacrifice agréable. Je vous disais : Mon Dieu, jusqu'à quand serez-vous en colère contre moi? jusqu'à quand remettrai-je toujours au lendemain? pourquoi ne sera-ce pas à cette heure? J'entendis alors une voix comme celle d'un enfant, que je crus sortir d'une maison voisine, qui répétait souvent ces deux mots : *Tolle, lege,* c'est-à-dire *Prends et lis.* Je cherchai si les enfants avaient coutume, dans quelqu'un de leurs jeux, de se servir de ces paroles, et je ne me souvins point d'avoir

Digitized by Google

entendu jamais rien de semblable. Alors je cessai de pleurer; et pensant que Dieu me commandait d'ouvrir les Épîtres de S. Paul que j'avais laissées auprès de mon ami Alipe, et d'y lire le premier endroit que j'ouvrirais, je retournai vers Alipe, j'ouvris le livre, et je tombai sur ces paroles, que je lus tout bas : *Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans les contestations et les envies; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair en ses désirs.* Augustin n'en lut pas davantage; aussitôt toutes ses incertitudes se dissipèrent. Il ferma le livre, après avoir marqué l'endroit, et d'un visage tranquille il dit à Alipe ce qui venait de se passer. Celui-ci voulut lire lui-même les paroles qui avaient touché son ami, et il lui fit remarquer celles-ci, qui suivaient : *Recevez celui qui est faible dans la foi,* s'appliquant à lui-même ces derniers mots. Ils rentrèrent et vinrent dire cette heureuse nouvelle à sa mère, qui en bénit Dieu.

Quelque temps après, Augustin se retira à la campagne avec sainte Monique, Alipe et plusieurs autres amis et parents, et pendant cette retraite il composa divers ouvrages.

Il se rendit à Milan, au commencement du carême de l'année 387, pour se faire inscrire parmi ceux qui se préparaient à la régénération; il fut baptisé le 28 avril de la même année, par S. Ambroise, archevêque de cette ville, dont il avait souvent entendu les sermons, qui n'avaient pas peu servi à le ramener de l'erreur.

Ayant résolu de retourner en Afrique pour se consacrer entièrement au service de Dieu dans la solitude, il voulut, avant de quitter l'Italie, voir de nouveau la ville de Rome : il y passa plusieurs mois avec sa mère et un petit nombre d'amis et de disciples qui le suivaient. Il perdit sainte Monique à Ostie, où il s'était rendu pour s'embarquer. Il retourna encore à Rome, où il commença divers ouvrages qu'il acheva dans sa patrie. Il n'arriva à Carthage que vers la fin de septembre 388. Son séjour dans cette ville ne fut pas long; il se retira avec ses amis, qui étaient animés des mêmes sentiments que lui, dans une maison qu'il possédait à la campagne. Il y passa près de trois ans dans le détachement des choses de la terre, dans la pratique de l'oraison, du jeûne et des autres exercices de piété, méditant jour et nuit la loi du Seigneur, et instruisant les autres par ses discours et ses ouvrages. Il donna son patrimoine à l'Église de Tagaste, à condition qu'elle fournirait à ses besoins et à ceux de son fils dans l'état qu'il avait embrassé. Tout était commun parmi les nouveaux religieux. Augustin avait aliéné jusqu'à la maison dans laquelle il demeurait.

Digitized by Google

Il fut ordonné prêtre comme malgré lui; il ne put se dispenser de céder aux vives instances des habitants d'Hippone. Admis aux fonctions du sacerdoce, il vint habiter cette ville avec plusieurs religieux. Il y fonda, avec le secours de l'évêque Valère, une nouvelle communauté; plus tard il y fonda aussi un monastère de religieuses, dont il confia le gouvernement à sa sœur devenue veuve. Augustin avait quarante-deux ans, et il y avait près de trois ans qu'il vivait retiré dans les environs de Tagaste, lorsqu'en 395 Valère le demanda pour son coadjuteur, et l'obtint. Augustin sentit toute sa vie le poids de la charge épiscopale. « En même temps, disait-il à son peuple, que nous vous parlons d'un lieu éminent, comme élevé au-dessus de vous, notre crainte nous met sous vos pieds, parce que nous savons que ce trône nous expose à un grand danger à cause du compte qu'il faudra rendre. »

On sait que ce saint évêque eut à combattre une hérésie qui attaquait le cœur et l'âme de la religion, en détruisant la grâce du Sauveur qui nous fait chrétiens. Nous voulons parler de l'hérésie des pélagiens. Augustin prêcha d'abord contre ces nouveaux hérétiques, et il fut ensuite engagé à prendre la plume pour réfuter leurs erreurs, en voyant les écrits qu'ils répandaient dans le public.

S. Augustin était regardé comme le plus savant évêque de son siècle, et le docteur de toutes les Églises. La sainteté de ses mœurs le rendait aussi le modèle des plus vertueux chrétiens. Ses meubles et ses habits étaient modestes, sans affectation de propreté ni de pauvreté. Sa table était frugale : on n'y servait ordinairement que des herbes et des légumes; on y ajoutait quelquefois de la chair pour les hôtes et les infirmes; mais il y avait toujours du vin. Hors les cuillers, qui étaient d'argent, toute la vaisselle était de terre, de bois ou de marbre.

On faisait la lecture pendant les repas; ses clercs vivaient et mangeaient avec lui, et ils étaient nourris et vêtus à frais communs. Il ne faisait point d'autres visites que celles des malades et de ceux qui étaient dans l'affliction. Il avait un grand soin des pauvres, et il exerçait l'hospitalité avec joie. Il laissait le soin du temporel à des économes fidèles, qui lui rendaient compte. Quand l'argent de l'église manquait, il déclarait à son peuple le besoin des pauvres : et quelquefois, pour y subvenir ou pour racheter les captifs, il faisait fondre les vases sacrés.

Ce saint docteur, se voyant âgé de près de soixante-douze ans, voulut pourvoir au choix de son successeur. Il assembla donc son peuple dans la grande église d'Hippone, le 27 septembre 425, et lui dit : « Nous sommes tous mortels; dans la jeunesse, on espère un

Digitized by Google

âge plus avancé : mais lorsqu'on est parvenu à une grande vieillesse, on ne peut plus espérer de nouvelles années. Je sais combien les églises sont ordinairement troublées après la mort de leurs évêques, et je dois, autant que je le puis, empêcher que ce mal n'arrive parmi vous. Afin donc que personne ne se plaigne de moi, je vous déclare ma volonté, que je crois être celle de Dieu : je souhaite que le prêtre Eradius soit mon successeur. » Tous applaudirent à ce choix; et dès ce moment S. Augustin se déchargea sur lui du poids de ses occupations; mais il l'assistait de ses conseils et se prêtait encore aux affaires qui le demandaient absolument. Il employa le reste de sa vie à méditer l'Écriture sainte, à prier, et à composer des ouvrages pour défendre la foi de l'église et donner des règles de mœurs. Enfin, pendant que les Vandales assiégeaient Hippone, il fut attaqué d'une fièvre violente qui le conduisit au tombeau.

Pendant sa maladie, il fit attacher contre le mur, près de son lit, les Psaumes pénitentiaux, et demandait sans cesse à Dieu de pénétrer son cœur des sentiments qu'ils renferment. De peur d'être détourné de ces pieux exercices, il défendit, environ dix jours avant son décès, qu'on laissât entrer personne dans sa chambre, excepté à certaines heures qu'il marqua. Il conserva une entière connaissance jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 août de l'an 430.

Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont une partie a été traduite en français. Les fidèles ne peuvent trop lire son livre des Confessions, monument éternel de l'humilité de ce grand docteur, et qui jusqu'à présent a fait les délices et l'admiration de toutes les personnes de piété. On a aussi ses lettres en français, ses sermons, ses traités sur la grâce, ses commentaires sur les psaumes; il y a beaucoup à profiter à la lecture de ces écrits.

PRATIQUE. S. Augustin est accablé de douleur de se voir élevé au sacerdoce, et les parents précipitent, pour ainsi dire, dans l'état ecclésiastique des jeunes gens remplis de l'esprit du monde! S'étonnera-t-on après cela des grands maux de l'Église?

PRIÈRE. Nous vous rendons grâces, Seigneur, d'avoir donné à votre Église un docteur et un défenseur tel que S. Augustin; rendez-nous ses enfants et ses fidèles disciples, afin que nous apprenions de lui ce que vous avez gravé profondément dans son cœur, la vérité et la charité.

---

29 *août*. — LA DÉCOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE. — 1er siècle.

Jean-Baptiste, retiré dès son enfance dans le désert, y avait passé plus de trente ans dans une austère pénitence. Son vêtement était un cilice fait de poils de chameau, qu'il tenait serré autour de ses

Digitized by Google

reins avec une ceinture de cuir. Pour sa nourriture, il n'avait que des sauterelles ou du miel sauvage, c'est-à-dire la nourriture des plus pauvres, et il vivait inconnu au monde, dans l'exercice continuel de la prière et de la méditation des choses saintes. Mais enfin Dieu tira cette lumière des ténèbres qui la cachaient. L'an quinzième de l'empire de Tibère, c'est-à-dire vers l'an 30 de Jésus-Christ, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean dans le désert, et il vint sur les bords du Jourdain, aux environs de Jéricho. Il prêchait le baptême de la pénitence et annonçait la venue du Messie, disant qu'il était envoyé pour lui préparer les voies. Tout le pays venait à lui, et les peuples, touchés de ses prédications, confessaient leurs péchés, et recevaient de lui le baptême.

Pendant que S. Jean baptisait et instruisait ainsi les pécheurs, le Sauveur même des pécheurs, le Juste et le Saint par excellence, Jésus-Christ enfin, voulut aussi être baptisé par lui. Il vint donc pour cela de Nazareth vers le Jourdain, et se présenta pour être baptisé comme les autres. S. Jean reçut en ce moment une lumière d'en haut, qui lui fit connaître que c'était le Messie. Saisi alors de vénération et de respect, il s'excusa de baptiser Celui qu'il savait être son Sauveur et son Dieu, et qui venait ôter le péché du monde; mais il fut obligé de céder à Celui qui venait accomplir toute justice, c'est-à-dire toute humilité. Il le baptisa dans le Jourdain, et quand Jésus fut sorti de l'eau, les cieux s'ouvrirent, et le Saint-Esprit descendit sur lui.

Jean continua de baptiser jusqu'à son emprisonnement. La cause de sa détention fut la liberté avec laquelle il reprenait Hérode le tétrarque de tous ses crimes, et particulièrement de ce qu'il avait épousé Hérodiade, femme de Philippe, son frère, dont elle avait eu une fille nommée Salomé. Jean représenta à Hérode l'énormité de ce crime, et lui dit que la loi de Dieu lui défendait d'avoir la femme de son frère; ce prince, ne pouvant souffrir la liberté du saint précurseur, l'envoya chargé de chaînes au château de Macheronte. Hérodiade, non contente de le voir en prison, voulut le faire mourir; mais la crainte du peuple retenait Hérode; et d'ailleurs, comme il ne pouvait point se dissimuler à lui-même que Jean était un juste et un saint, il avait du respect pour lui, et suivait ses avis dans toutes les occasions où sa passion n'était point intéressée. Ainsi Jean demeura prisonnier jusqu'à ce que son temps fût accompli.

Ses disciples avaient assez de générosité pour ne pas l'abandonner dans sa prison. Mais, comme il était venu pour préparer les voies au Seigneur, il ne pensa qu'à leur faire connaître Celui qui

Digitized by Google

seul était leur libérateur et leur maître. Ayant appris d'eux les miracles de Jésus-Christ, il envoya deux de ses disciples lui demander s'il était Celui que l'on attendait depuis le commencement du monde. Jésus-Christ répondit par des miracles qui étaient des preuves de sa divinité et de sa mission. Jean ne doutait pas que Jésus ne fût le Christ; mais il voulait que ses disciples s'en convainquissent par leurs propres yeux.

Quelque temps après, Hérodiade, ayant trouvé une occasion favorable pour satisfaire sa haine contre S. Jean, s'empressa d'en profiter. Hérode célébrait le jour de sa naissance, et donnait un grand festin à ceux de sa cour, dans le château même de Macheronte, où Jean était en prison. Pendant que les convives étaient animés par le plaisir qui les avait assemblés, Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, son premier mari, oubliant la modestie qui convenait à son sexe et à sa qualité, entra dans la salle du festin, et dansa devant le roi d'une manière qui fit un grand plaisir à ce prince. Hérode, dans la chaleur du vin et de la bonne chère, dit à Salomé : « Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai, quand ce serait la moitié de mon royaume; » et il confirma cette promesse par un serment. Salomé sortit de la salle, et alla rapporter à sa mère ce que le roi lui avait dit. Hérodiade, qui n'était occupée que de la perte de son prisonnier, fit demander sa tête. Salomé rentra aussitôt, et dit à Hérode : « Donnez-moi dans ce plat la tête de Jean-Baptiste. » Le roi fut attristé de cette demande; car il conservait toujours quelque respect pour S. Jean; mais, comme il s'était engagé par serment devant une si grande compagnie, il fut arrêté par une honte aussi criminelle que sa promesse avait été imprudente, et il n'osa se rétracter. Ainsi il envoya un de ses gardes pour couper la tête du saint précurseur dans la prison. On apporta ensuite cette tête à Salomé, sur un plat; et celle-ci osa la prendre dans ses mains pour la montrer à sa mère. S. Jérôme dit que cette femme, voulant se venger de la liberté avec laquelle S. Jean lui avait reproché ses désordres, lui perça la langue avec un poinçon. La mort de S. Jean eut lieu sur la fin de l'an 31, ou au commencement de l'an 32 de Jésus-Christ. Ses disciples emportèrent son corps et l'enterrèrent honorablement.

PRATIQUES. 1. S. Jean ne sort du désert que par l'ordre de Dieu. Ne faisons rien que nous n'ayons un juste sujet de croire que Dieu le demande de nous. 2. La tête du plus grand homme devient le prix d'une danse : n'est-ce pas assez pour donner l'horreur de ce plaisir dangereux et souvent criminel?

PRIÈRE. Seigneur, apprenez-nous, par l'exemple de votre saint précurseur, à vivre dans cette dépendance continuelle de votre sainte volonté, et à ne rien faire que par votre esprit.

Digitized by Google

30 *août*. — S. MÉDÉRIC OU MERRI, ABBÉ. — VII^e siècle.

Médéric ou Merri naquit à Autun, dans le VII^e siècle. Dès l'âge de treize ans, Dieu lui inspira le ferme désir de renoncer au monde. L'opposition que ses parents y apportèrent ne servit qu'à mieux éprouver sa vocation. Sa persévérance leur fit connaître la volonté de Dieu : craignant de s'y opposer, ils allèrent eux-mêmes offrir leur fils à l'un des monastères de la ville, que l'on croit être celui de Saint-Martin. Merri y trouva cinquante-quatre religieux, qui vivaient fort régulièrement. Il les édifia par sa douceur et son humilité, par son obéissance et sa charité.

Après la mort de l'abbé du monastère, il fut mis à sa place, d'un consentement unanime. Il eut beaucoup de peine à se déterminer à accepter cette dignité; mais il fut obligé de se rendre aux vœux des religieux, des peuples voisins du monastère et même de l'évêque. Dès qu'il se vit à la tête des autres, il ne songea plus qu'aux moyens de remplir ses obligations. Il ne prescrivait rien à ses religieux qu'il ne pratiquât le premier; il marchait toujours devant eux pour les conduire et leur aplanir les difficultés qui auraient pu les rebuter. Sa nouvelle dignité ayant fait connaître son nom et sa vertu plus qu'auparavant, augmenta aussi l'opinion que l'on avait de sa sainteté. On venait le consulter des endroits les plus éloignés de la Bourgogne, et quoique ce ne fût que sur des affaires qui ne regardaient que le spirituel, il craignit la vanité pour lui-même, et de ne pouvoir plus vaquer aux exercices de sa communauté : c'est ce qui le porta à quitter le cloître pour aller se cacher dans un désert, à cinq quarts de lieue d'Autun, que l'on appelle aujourd'hui : *la Celle de Saint-Merri*.

Le Saint trouva la solitude fort douce tant qu'il put y demeurer inconnu. Les besoins du corps ne lui donnaient point d'inquiétude : accoutumé à une vie dure, il travaillait des mains, et ne mangeait que ce qu'il apprêtait lui-même. Ses religieux, l'ayant découvert, tâchèrent de lui persuader de revenir : ils lui représentèrent qu'ayant été élu canoniquement, il ne dépendait pas de lui d'abandonner la conduite de ceux dont Dieu même l'avait chargé, et qu'il devait craindre de se rendre coupable de désobéissance à la divine volonté, s'il persistait à borner ses soins à lui seul. N'ayant rien pu gagner sur son esprit, ils eurent recours à l'évêque d'Autun, qui alla voir Merri dans son ermitage, et qui le menaça des censures de l'Église, s'il refusait plus longtemps de

Digitized by Google

retourner à sa communauté. Il obéit; et l'on vit éclater plus que jamais la charité qui animait toutes ses actions.

La pensée de la retraite l'occupait toujours : prenant les mouvements de son cœur pour les marques d'une vocation certaine à la solitude, il sortit encore de son monastère, pour aller visiter le tombeau de saint Denis, mais bien résolu de ne plus revenir à Autun. S'étant mis en chemin avec un de ses religieux nommé *Frodulphe*, qu'on appelle vulgairement *S. Frou*, il tomba malade dans le monastère de Champeaux, à deux lieues et demie de Melun. Il y fit un long séjour, pour y rétablir sa santé. Son mal ne l'empêchait pourtant pas de vaquer à ses exercices ordinaires de piété dans l'église du lieu, ni même d'aller à Melun visiter les prisonniers et travailler à leur procurer la liberté.

Comme ses incommodités ne cessaient pas, il crut qu'il était inutile de demeurer plus longtemps à Champeaux, et il continua son voyage pour Paris, en chariot, parce qu'il ne pouvait le faire à pied. Il alla, dit son historien, se loger au faubourg du Nord, dans une petite cellule qui tenait à la chapelle de Saint-Pierre. Il n'y fit autre chose que prier et souffrir; après avoir été malade pendant deux ans et neuf mois, il fut délivré des misères de cette vie par une heureuse mort, que l'on croit avoir eu lieu au commencement du VIII^e^ siècle. Au lieu de l'ancienne chapelle de Saint-Pierre, on bâtit depuis une grande église sur le tombeau de saint Merri. C'est celle qui porte aujourd'hui son nom. Les reliques de S. Merri s'y conservent encore dans une châsse, au-dessus du grand autel.

PRATIQUES. 1. Craignons les œuvres extérieures : elles empêchent le recueillement, et exposent beaucoup à l'orgueil. 2. Si nous ne pouvons procurer la liberté aux prisonniers, consolons-les et apprenons-leur à faire un saint usage de leur état, en l'offrant à Dieu pour leurs péchés.

PRIÈRE. C'est votre vérité sainte, Seigneur, qui nous procure la véritable liberté: donnez-nous-en l'amour afin que nous ne soyons plus esclaves du péché.

---

31 *août*. — S^te^ ISABELLE DE FRANCE, VIERGE. — XIII^e^ siècle.

Isabelle était l'unique fille du roi de France Louis VIII et de Blanche de Castille : elle naquit en 1225, environ dix ans après Louis son frère. Elle fut riche des qualités du corps et de l'esprit : ces dons naturels furent perfectionnés par la grâce du baptême. Elle n'avait pas vingt-un mois, qu'elle perdit le roi son père. Blanche, sa mère, qui l'aimait tendrement, prit un soin particulier de son éducation; elle ne négligea pas de lui donner des

Digitized by Google

maîtres pour les sciences, et, ce qui est étonnant dans une personne de son sexe, elle apprit si parfaitement le latin, qu'elle corrigeait souvent les écritures des chapelains de la cour. Lorsqu'elle fut suffisamment instruite des sciences, elle apprit à travailler aux différents ouvrages qui convenaient à son sexe.

Toute la vie d'Isabelle ne fut plus qu'une suite continuelle de prières, de lectures et de travail, surtout depuis l'âge de treize ans, qu'elle prit une ferme résolution de se consacrer à Dieu. Elle renonça dès lors à tous les amusements de la cour, qui occupent si sérieusement la plupart des personnes de son sexe et de sa qualité, et quoique, pour obéir à la reine sa mère, elle portât des habits convenables à son rang, elle ne cessait de marquer le mépris qu'elle faisait des ajustements et des parures.

Toutes les affections de son cœur se tournèrent vers Dieu, et considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, ceux-ci étaient auprès d'elle en plus grande considération que tout le reste des hommes. Elle ne leur préféra pas le roi S. Louis même, ce frère qui lui était si cher. Un jour ce bon prince lui voyant achever un bonnet, qu'elle avait filé de sa main, la pria de lui en faire présent, en l'assurant qu'il le regarderait comme un gage précieux de son amitié, et qu'il s'en servirait pour l'amour d'elle. « Mon frère, répondit-elle, comme c'est le premier ouvrage de cette nature que j'aie encore filé, je le destine à Jésus-Christ : les prémices lui appartiennent. » Le roi le trouva bon; mais il la pria d'en filer un autre pour lui. Elle le lui promit, en cas qu'elle reprit cette espèce de travail. En même temps elle envoya ce bonnet à un pauvre malade dont elle prenait soin.

La mort de la reine Blanche, arrivée l'an 1252, ayant rompu les liens qui pouvaient retenir Isabelle à la cour, elle se retira dans le monastère de Longchamp, qu'elle avait fait bâtir. Ses fréquentes infirmités, qui lui faisaient craindre d'être obligée de recourir à des dispenses qui auraient pu nuire à la régularité du monastère, l'empêchèrent de faire profession; mais elle n'en fut pas moins séparée du monde, et elle n'en édifia pas moins le couvent par des exemples de retraite, de mortification et des autres vertus qu'elle donna à la communauté. Ses infirmités augmentèrent à un tel point, que les dernières années de sa vie se passèrent dans une suite continuelle de divers maux. Elle y fit paraître une patience et une soumission aux ordres de Dieu qui furent le sujet de l'admiration publique. Dieu l'appela à lui le 22 février de l'an 1270, à l'âge de quarante-trois ans moins quelques jours. S. Louis assista à ses funérailles, et paya le dernier tribut à sa sœur par un

Digitized by Google

discours plein d'onction qu'il fit aux religieuses pour les consoler de la perte qu'elles faisaient.

PRATIQUE. Prenons, comme sainte Isabelle, les pauvres en considération; ils sont les membres souffrants de Jésus-Christ.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, l'esprit de foi et de charité, afin que, découvrant Jésus-Christ sous les haillons du pauvre, nous soyons remplis de zèle pour son soulagement.

1er *septembre.*—S. LEU, ARCHEVÊQUE DE SENS. — VIIe siècle.

S. Leu naquit, vers le milieu du VIIe siècle, dans le diocèse d'Orléans, d'une famille alliée aux rois. Sa mère, nommée Austrégilde, lui procura une éducation chrétienne. Elle lui apprit à connaître Jésus-Christ, et la grâce le lui fit aimer.

Une des dévotions principales de S. Leu était de visiter les tombeaux des martyrs; on sait que c'était aussi la dévotion des premiers fidèles. Pour imiter leurs souffrances en quelque chose, il jeûnait beaucoup, et domptait sa chair par plusieurs autres austérités, comme les veilles, les longues prières et les humiliations, la privation de tout ce qui pouvait satisfaire ses sens.

L'an 609, Dieu le plaça sur le siége de l'Église de Sens. Il vécut dans cette dignité en pasteur vigilant, qui aime son troupeau, et qui est persuadé qu'il rendra compte à Dieu de la manière dont il l'aura gouverné. Il l'instruisait souvent par ses exhortations, et en tout temps par son exemple. Il s'informait des besoins de chacun, et s'appliquait à y pourvoir.

Son zèle et sa vertu lui suscitèrent des envieux, et parce qu'il était agréable à Dieu, les hommes le persécutèrent. Après la mort de Thierri, Clotaire II, voulant s'emparer de la Bourgogne, envoya attaquer Sens. Le saint prélat, qui craignait pour son peuple les désordres qui suivent ordinairement la guerre, entra dans son église cathédrale, sous l'invocation de S. Étienne, et sonna la cloche pour appeler le peuple, qui vint se mettre en prière avec lui. Dieu les exauça : l'ennemi fut saisi d'une épouvante subite, et se retira. Cependant Clotaire, ayant réuni la monarchie française sous sa domination, envoya en Bourgogne un homme de confiance nommé Farulfe, en qualité de gouverneur. Cet officier faisant son entrée à Sens, trouva fort mauvais que S. Leu ne fût pas venu au-devant de lui et ne lui eût pas fait de présents, comme il s'y attendait. Il crut que le pieux prélat n'avait manqué à lui rendre ces honneurs que par indifférence pour lui et par mépris pour sa dignité. Il en fit d'assez vifs reproches à Leu, qui lui répondit : « Le

Digitized by Google

devoir d'un évêque est de gouverner le peuple et d'enseigner aux grands du siècle les commandements de Dieu. » Farulfe, encore plus irrité par cette réponse, déchira le Saint auprès du roi, dans le dessein de le perdre. Médigisile, abbé du monastère de Saint-Remi (faubourg de Sens), se joignit au gouverneur, et appuya ses calomnies, parce qu'il voulait être archevêque. Clotaire, séduit par leurs mensonges artificieux, envoya S. Leu en exil à Auxène, village du Vimeu. Les habitants de Sens, indignés de ce qu'on leur avait enlevé leur vénérable pasteur, au lieu de souffrir cette affliction avec patience, comme l'Évangile l'ordonne, ou de le redemander au roi avec respect, déchargèrent leur colère sur l'abbé Médigisile, et le tuèrent dans son église Saint-Remi, pour le punir de sa trahison et de son ambition. Cette nouvelle affligea S. Leu, qui avait toujours enseigné à ce peuple que la vengeance n'appartient qu'à Dieu, et que le chrétien ne se venge lui-même que par la patience et par les bienfaits; et il pria le Seigneur de leur pardonner cette faute. Le peuple de Sens, revenu de son emportement, prit une voie plus douce et plus convenable pour obtenir le retour de son pasteur; il fit prier Vinebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, d'aller demander son rappel au roi. Vinebaud alla en effet trouver Clotaire, qui était auprès de Rouen, et fit si bien connaître à ce prince la fausseté des accusations formées contre l'archevêque de Sens, et la sainteté de ce prélat, qu'il obtint sa liberté. Quand le Saint fut de retour, Vinebaud le présenta au roi. Ce prince, le voyant maigre et défiguré à cause de ses longs jeûnes et de ce qu'il avait souffert dans son exil, en fut touché, détesta ses calomniateurs, le fit manger à sa table, se prosterna pour lui demander pardon, et le renvoya à son Église comblé de présents. S. Leu la gouverna comme auparavant, avec zèle et avec édification. Étant près de mourir, il fit venir les prêtres de son clergé et les exhorta à vivre dans la sainteté que leur ministère exigeait; ensuite il mourut en paix, vers l'an 623, et fut enterré dans l'église Sainte-Colombe.

PRATIQUE. Si les Saints ont été calomniés, nous ne devons pas être surpris de l'être, nous qui sommes si remplis de défauts; mais souffrons les calomnies avec patience comme les Saints.

PRIÈRE. Seigneur, pardonnez à ceux qui nous calomnient, et ne permettez pas que, par des imprudences, nous leur en donnions occasion.

---

2 *septembre.* — S. JUST, ÉVÊQUE DE LYON. — IVe siècle.

S. Just est le plus illustre évêque qu'ait eu l'Église de Lyon depuis S. Irénée jusqu'à S. Eucher. Après avoir renoncé aux avan-

Digitized by Google

tages qu'il pouvait espérer du siècle, pour se consacrer au service de Dieu, il fut fait diacre de l'Église de Vienne, dans le IVe siècle. Il pratiqua dans les fonctions de ce ministère toutes les vertus qu'il avait apprises dans la pieuse école où l'on avait formé sa jeunesse; et la réputation de sa sainteté s'étant accrue de jour en jour, l'Église de Lyon le demanda pour évêque, après la mort de Vérimesso, qui avait été le douzième pasteur de cette illustre Église.

S. Just gouverna son troupeau avec beaucoup de patience et de zèle. Il fut lié d'amitié avec S. Ambroise de Milan. On a encore deux lettres de ce dernier au saint évêque de Lyon. Il témoigne dans l'une que S. Just lui avait demandé qu'ils quittassent les discours ordinaires dont on remplit les lettres, ce qui est souvent une vraie perte de temps, pour ne les employer qu'à s'entretenir des divines Écritures.

Il y avait plusieurs années que ce pasteur vigilant gouvernait le troupeau de Jésus-Christ, lorsqu'il crut devoir renoncer à la conduite des autres pour ne travailler qu'à sa propre sanctification. Voici quelle en fut l'occasion. Un homme furieux, attaqué d'une frénésie subite, sortit de chez lui l'épée à la main, et en perça plusieurs personnes qui se trouvèrent à sa rencontre. Cette action fit grand bruit, et le peuple courut en foule pour arrêter ce furieux. Il se défendit avec son épée et en blessa encore plusieurs; s'étant ensuite fait jour au travers de ceux qui voulaient l'arrêter, il se sauva dans une église dont il ferma les portes sur lui. Le respect dû au lieu saint garantit durant quelque temps cet homme de la fureur du peuple; mais l'attroupement augmentant, on menaça de mettre le feu à l'église. S. Just, sachant ce qu'il y avait à craindre d'une multitude mutinée, crut l'apaiser en remettant ce malheureux entre les mains d'un des principaux de la ville, après lui avoir fait promettre par serment qu'on ne ferait aucun mal à cet homme, et que l'on se contenterait de le retenir en prison jusqu'à ce que ses esprits fussent calmés. Cependant, à peine le saint prélat se fut-il retiré, que la populace en fureur se jeta sur ce malheureux, lui mit une corde aux pieds, et le traîna par la ville jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Le pieux évêque fut très-affligé de cet événement, et pleura le crime du peuple comme s'il en eût été lui-même coupable. Sa douleur fut si vive et son regret si amer, qu'il résolut de se retirer dans quelque pays étranger pour y vivre dans la pénitence.

Quand on eut appris à Lyon le lieu de sa retraite, Antioque, prêtre de cette Église, fit exprès le voyage d'Égypte pour le voir. Ils s'étaient toujours aimés tendrement, et s'étaient mutuellement

Digitized by Google

portés à servir Dieu avec ferveur. Cette entrevue se passa dans les mêmes sentiments. Chaque entretien qu'ils avaient ensemble roulait sur la nécessité de ne vivre que pour le ciel, et sur le désir de cette bienheureuse patrie où l'on voit la vérité sans voile, où on l'aime sans partage. Antioque ne jouit pas longtemps de la vue de son ami, qui mourut dans ses bras en lui recommandant l'Église de Lyon, pour laquelle il n'avait cessé de prier depuis sa retraite. Antioque sortit d'Égypte et vint apporter à Lyon la nouvelle de la mort de S. Just. L'un des principaux devoirs que les Lyonnais se crurent obligés de rendre à sa mémoire, fut d'envoyer quelques années après en Égypte pour faire transporter son corps et celui de S. Viateur dans leur ville.

PRATIQUES. 1. Il ne doit y avoir aucune inutilité dans la vie d'un chrétien : une simple lettre, un billet, tout doit porter les marques de la religion qu'il professe. 2. A combien de fautes donnons-nous occasion! Nous sommes coupables de ces fautes de nos frères : quelle en est la pénitence?

PRIÈRE. Seigneur, ne permettez pas que nous ajoutions à nos péchés ceux que nos paroles ou nos exemples feraient commettre à nos frères : donnez-nous cette ardente charité qui efface la multitude des péchés.

---

3 *septembre.* — S. HIPPOLYTE, SOLDAT. — III^e^ siècle.

On ne saurait séparer de S. Laurent S. Hippolyte, son disciple. Nous avons vu dans la vie du saint diacre que plusieurs personnes touchées de son courage et de sa piété se convertirent à la religion de Jésus-Christ. De ce nombre fut S. Hippolyte.

Hippolyte était un des soldats chargés de garder S. Laurent. Pendant qu'il se trouvait avec lui dans la prison, il fut si ravi d'admiration de voir que la pensée de la mort ne l'effrayait point, et qu'il la regardait, au contraire, comme un passage à une éternité de bonheur, que bientôt, désabusé des vaines superstitions du paganisme, il embrassa la véritable foi et reçut le baptême des mains de celui qu'il avait peut-être ordre de conduire au martyre. On conçoit aisément quelle dut être la fureur du préfet lorsqu'il vit que les soldats mêmes, sur lesquels il croyait pouvoir compter pour l'exécution de ses sentences criminelles, se faisaient tout à coup chrétiens et étaient prêts à courir au martyre.

Hippolyte, après avoir gardé S. Laurent, fut à son tour jeté en prison, et mis sous une garde assez cruellement disposée à l'égard des chrétiens pour n'inspirer aucune défiance. On ne l'en tira que pour le conduire au supplice. On lui fit subir d'abord diverses tortures, puis on l'attacha à des chevaux dont on excita la fureur,

Digitized by Google

et qui mirent son corps en pièces. Il fut enterré aux Catacombes, sur le chemin de Tivoli, près de S. Laurent.

On a vu plus haut que l'église Saint-Laurent est bâtie sur le tombeau de ce Saint, c'est-à-dire sur la partie des Catacombes où il fut enterré. Auprès de cette église il y en avait autrefois une dédiée sous l'invocation de S. Hippolyte. On croit en reconnaître encore des ruines dans certains vignobles.

Le bienheureux Furald, abbé de Saint-Denis, étant à Rome vers l'an 764, obtint du pape Paul le corps du martyr S. Hippolyte, avec plusieurs autres reliques, dont il enrichit les monastères de sa fondation. Il déposa celles de S. Hippolyte dans un endroit de l'ancien duché d'Alsace et du diocèse de Strasbourg où l'on croit qu'il avait pris naissance. Elles furent transférées ensuite à Saint-Denis. Le pieux roi Robert allait tous les ans à cette abbaye célébrer la fête du saint martyr, à l'intercession duquel il attribuait plusieurs grâces qu'il avait reçues du Ciel. Ce fut aussi par son intercession que la France se crut délivrée des ravages de la peste en 1399.

PRATIQUE. On ne peut travailler à établir une piété véritable sans qu'il en coûte des persécutions. Jésus-Christ est mort pour établir son Église.

PRIÈRE. Établissez votre règne, Seigneur, dans le cœur des chrétiens. Souffrons et mourons, pourvu que vous régniez.

---

4 *septembre.* — Ste IDE, VEUVE. — VIIIe siècle.

Le comte Egbert, favori de Charlemagne, étant tombé malade de fatigues et de blessures reçues dans une guerre où il avait accompagné ce prince, fut obligé de se retirer pour prendre du repos et se faire traiter. L'hôte chez qui était Egbert avait une fille nommée Ide, qui, à l'imitation de son père et de sa mère, lui rendait tous les services que la bienséance pouvait lui permettre. Elle avait été élevée dans la piété, et avait appris des saintes vierges Odille et Gertrude, filles de Pépin, à mépriser le monde, à servir Dieu à leur exemple, à n'aimer que lui seul. Egbert avait admiré souvent sa modestie, son amour pour le silence, et la sagesse qui accompagnait ses paroles quand elle était obligée de parler. Ces vertus le charmèrent; et voulant s'engager dans le mariage, il crut ne pouvoir faire un meilleur choix. Ce mariage fut heureux, parce qu'il fut saint. L'un et l'autre s'aimaient pour le ciel, et s'excitaient à le mériter par des œuvres saintes.

Étant demeurée veuve assez jeune, Ide ne pensa pas à un second engagement; mais elle profita de sa liberté pour suivre avec

Digitized by Google

plus d'ardeur l'attrait qu'elle avait pour la pénitence. La maxime de S. Paul : *Mortifiez vos membres*, était sa règle; et, sans s'astreindre aux exercices de la vie religieuse, elle était aussi pénitente au milieu du monde qu'on l'est dans les monastères.

Elle se privait des commodités qui paraissent les plus indispensables, non par un esprit d'avarice et de cupidité, mais parce qu'elle voulait suivre la voie étroite qui mène à la vie éternelle. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle épargnait par ce retranchement de dépense, et elle se dépouillait avec joie pour revêtir Jésus-Christ dans ses membres. Elle se fit bâtir une petite chapelle dans une église qu'elle avait fait construire, et elle s'y renfermait souvent pour être recueillie dans la prière. Lorsque sainte Ide eut passé plusieurs années dans une vie si pénitente, Dieu, content de son sacrifice, voulut la retirer à lui; mais, avant de l'enlever à son exil, il lui envoya une maladie douloureuse et longue, pendant laquelle elle témoigna une si grande patience, qu'on ne l'entendit jamais faire la moindre plainte. Elle mourut au milieu des douleurs, pour aller jouir du repos éternel, au commencement du IX^e^ siècle.

PRATIQUES. 1. Les mariages seront heureux quand l'amour de la vertu en fera le principal motif. Toute autre vue les rend ordinairement malheureux. 2. Ce n'est pas de l'avarice que de se retrancher tout ce que l'on peut, pour satisfaire plus abondamment aux besoins des pauvres.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous aimer les pauvres, afin qu'ils nous obtiennent l'amour de la pauvreté, qui nous fera acquérir les véritables richesses.

---

5 *septembre.* — S. LAURENT JUSTINIEN, ÉVÊQUE. — XV^e^ siècle.

Laurent naquit à Venise en 1381. Son père, nommé Bernard, était de la famille des Justiniens, une des plus anciennes et des plus illustres de cette ville. Ayant été formé à la piété dès sa plus tendre enfance, il devint, en avançant en âge, un fidèle disciple de Jésus-Christ.

Le pape Eugène IV, ayant été informé du rare mérite de Laurent, le nomma à l'évêché de Venise, et lui ordonna de l'accepter. Ce prélat fut un modèle pour tous ceux qui sont appelés à conduire les âmes. Il ne voulut avoir ni tapisseries ni tapis. Sa table était très-frugale : pendant qu'il prenait ses repas, on faisait toujours une lecture utile. Sa vaisselle n'était que de terre. Il avait une très-petite chambre; son lit se composait d'une paillasse et d'une grosse couverture. Quand on lui représentait

Digitized by Google

qu'il pouvait accorder quelque chose de plus à sa dignité, il répondait qu'il avait, en la personne des pauvres, une nombreuse famille à nourrir. Il leur faisait donner tout ce qu'il retranchait des dépenses qu'il aurait pu faire en menant une vie moins austère. Il était discret dans ses aumônes, et il n'en faisait aucune pour favoriser l'ambition ou le luxe de qui que ce fût. Un de ses parents dont le bien était médiocre l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il lui répondit : « Si je vous donnais peu, vos désirs ne seraient pas remplis; si je vous donnais une somme considérable, il faudrait, pour la satisfaction d'un seul homme, priver un grand nombre de pauvres de ce qui leur est absolument nécessaire.

Il s'appliqua beaucoup à réformer le clergé et à établir une bonne discipline. Il était ennemi du luxe pour les autres comme pour lui-même. Sachant combien les femmes, par leurs vaines parures, causent de scandales et de chutes, il fit une ordonnance pour les modérer et les réduire à la modestie chrétienne. Celles-ci excitèrent le doge à se plaindre de cette ordonnance comme d'un attentat fait, disaient-elles, contre la juridiction séculière. Ce magistrat, assez faible pour écouter ces plaintes ambitieuses, vint trouver Laurent, et voulut lui parler avec hauteur; mais le saint évêque lui répondit avec tant de charité et tant de solidité, que le doge s'en retourna plein d'estime et de vénération pour lui, et lui laissa régler en paix son diocèse, comme il convenait.

Dieu, l'ayant assez purifié sur la terre, lui ouvrit la gloire éternelle qu'il lui avait préparée de toute éternité. Une maladie ordinaire y conduisit le saint prélat. Il eût pu, dans l'extrême faiblesse où le mal le réduisit, relâcher quelque chose de son austérité, mais il voulut mourir pénitent comme il avait vécu. Il refusa tout autre lit que la paillasse sur laquelle il avait coutume de coucher. Comme il était saisi de crainte à la vue des jugements de Dieu dans les derniers moments de sa vie, on lui dit, pour le rassurer, que la couronne de gloire l'attendait. « Cette couronne, dit-il, attend les hommes forts et courageux, et non les lâches comme moi. » Mais des mouvements de confiance ayant succédé à la crainte, il dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Pourquoi pleurez-vous? c'est aujourd'hui un jour de joie, et non de larmes. » Il mourut dans ces sentiments, le 8 janvier, l'an de Jésus-Christ 1455.

PRATIQUE. Les femmes sont coupables de tous les péchés qu'elles causent par la vaine recherche de leurs parures. N'ont-elles donc pas renoncé dans le baptême à toutes les pompes du démon?

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous un cœur plein d'amour pour vous, afin que nous soyons pénitents, et donnez-nous des larmes qui méritent d'être changées en joie.

Digitized by Google

6 *septembre.* — S. DOROTHÉE, SOLITAIRE. — IVe siècle.

S. Dorothée, dit le *Thébain* parce qu'il était de Thèbes, ville capitale de la Thébaïde, quitta sa province pour venir dans les solitudes de l'Égypte apprendre à servir Dieu sous la discipline des maîtres de la vie spirituelle. Il passa d'abord quelques années dans les exercices cénobitiques, suivant les instructions et les exemples des autres; il se renferma ensuite dans une caverne, dans le désert, à deux à trois lieues d'Alexandrie, sur le chemin de Nitrie, où il mena longtemps seul une vie des plus dures et des plus difficiles, soit par le travail, soit par les abstinences.

Pendant presque tout le jour, et même en plein midi, il ramassait dans le désert qui est le long de la mer des pierres dont il bâtissait des cellules pour ceux qui n'en pouvaient pas bâtir eux-mêmes. Il en faisait une tous les ans, sans négliger ses autres occupations. La nuit, avec des feuilles et des écorces de palmier, il faisait des paniers ou des cordes qu'il vendait pour avoir de quoi vivre. Il ne mangeait que six onces de pain par jour, et une petite poignée d'herbes ou de légumes. Sa boisson était un peu d'eau. S'étant accoutumé à cette sévère abstinence dès sa jeunesse, il l'observa sans interruption dans la vieillesse la plus avancée. Pendant soixante ans, les disciples qui vinrent étudier la vie solitaire sous lui, ne le virent jamais coucher sur un lit ou une natte, ni se mettre à son aise de quelque façon que ce fût, même quand il avait besoin de repos. La lassitude le contraignait quelquefois de fermer les yeux en travaillant et même en mangeant.

Un jour qu'il était accablé de sommeil, il tomba sur la natte qu'il faisait. Ses disciples voulant l'obliger d'y rester quelque temps, il leur dit : « Vous persuaderiez plutôt de dormir à un ange qu'à un solitaire qui veut s'avancer dans la vertu. — Mais à quoi pensez-vous, mon père, lui dirent ses disciples, d'accabler ainsi votre corps par tant de travaux dans une si grande vieillesse? — Il veut me perdre, leur répondit-il, et moi je veux le prévenir. »

Pallade, un de ses disciples, et l'historien de sa vie, étant allé au puits à l'heure de none, qui était le temps où Dorothée prenait son repas, aperçut dans l'eau un aspic, et retournant promptement tout effrayé vers le saint homme, il lui dit : « Nous sommes perdus, mon père; il y a un aspic dans le puits; je l'ai vu. » S. Dorothée branla la tête, et, souriant doucement à son ordinaire, répondit : « Hé quoi! si le diable s'avisait de jeter dans tous les puits et dans toutes les fontaines des serpents, ne boiriez-vous jamais? Vous

Digitized by Google

laisseriez-vous donc mourir de soif? » Après avoir dit ces paroles, il sortit de sa cellule, fut au puits, tira de l'eau, fit le signe de la croix, but quoique à jeun, en disant : « Toute la malice du démon perd sa force en présence de la croix de Jésus-Christ. » Ce saint anachorète mourut vers la fin du IVe siècle.

PRATIQUE. Le but de nos soins, de nos peines et de notre travail, est une vie commode et aisée : de pareils motifs sont condamnés par l'Écriture sainte et l'exemple des Saints : tâchons donc que Dieu soit la fin de notre travail, et il nous accordera la récompense qu'il destine à ses Saints.

PRIÈRE. Faites-nous bien comprendre, Seigneur, que pour arriver à vous il ne faut chercher que vous pendant cette vie; faites-nous aimer la retraite, l'humiliation, la pauvreté, afin que dans le siècle à venir nous possédions les véritables richesses.

---

7 *septembre*.—S. CLOUD, PRÊTRE ET SOLITAIRE.—VIe siècle.

S. Cloud était fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde. Il naquit l'an 522. Ayant perdu son père environ trois ans après sa naissance, il fut élevé avec Thibault et Gontaire, ses deux frères, par sainte Clotilde, qui leur donna une éducation très-chrétienne. Elle espérait les voir un jour en possession du royaume de leur père; mais l'ambition de Childebert, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons, leurs oncles et fils de Clotilde, priva ces trois jeunes princes de l'héritage qui leur appartenait, et coûta la vie même à Thibault et à Gontaire.

Le jeune Cloud échappa à la fureur des meurtriers de ses frères par une providence particulière, qui lui fit sentir que c'est dans le repos de la solitude que l'on trouve Jésus-Christ. Ses oncles le firent chercher, dans la crainte qu'il ne les dépouillât par la suite de ce que leur injustice les avait portés à lui ravir; mais Dieu, qui se joue des desseins des hommes, sut si bien le soustraire à leur cruauté, qu'il ne leur fut pas possible de le trouver. Le jeune prince goûtait une joie trop grande dans le service de Dieu, pour penser à l'échanger avec les honneurs humains : le jour et la nuit il rendait grâces au Seigneur, qui l'avait retiré du monde avant qu'il eût pu en éprouver la corruption. Un habillement rude et grossier lui donnait plus de satisfaction qu'il n'en eût trouvé sous la pourpre. Jamais l'oubli de soi-même, qui accompagne si souvent les rois et tous ceux qui sont dans de grandes places, ne put pénétrer dans le réduit obscur où il était devenu le vainqueur des démons.

Comme on augmente en mépris pour la terre à mesure qu'on augmente en grâces et en lumières, S. Cloud, comblé des faveurs du Ciel dans cette première retraite, voulut la quitter pour em-

Digitized by Google

brasser une vie encore plus parfaite; dans ce dessein, il s'adressa à un saint solitaire nommé Séverin, qui vivait dans une cellule fort retirée, aux environs de Paris. On croit que c'était dans le lieu où est aujourd'hui la paroisse qui porte son nom. Séverin, à qui une longue expérience dans la vie spirituelle avait appris les moyens les plus sûrs de parvenir à la perfection, donna à S. Cloud les avis qu'il crut nécessaires pour le faire avancer de plus en plus dans la voie de l'Évangile; il le revêtit aussi de l'habit monastique, comme pour lui apprendre qu'étant consacré à Dieu d'une manière particulière, il ne devait jamais penser à retourner dans le monde. Il demeura pendant quelque temps avec S. Séverin, s'exerçant sous sa conduite à toutes les pratiques de la vie monastique, et s'efforçant d'arriver au ciel par la voie étroite que Jésus-Christ a tracée. Mais la proximité de Paris et la réputation de S. Séverin l'empêchant de demeurer aussi inconnu qu'il désirait l'être, il se retira dans la Provence, après avoir donné son bien aux pauvres. On ne nomme point le lieu où il fixa sa demeure; on sait seulement qu'il y resta longtemps, et qu'il y fit plusieurs miracles qui le firent encore plus connaître qu'il ne l'avait été lorsqu'il demeurait avec S. Séverin : ce qui le détermina à retourner à Paris, où on le revit avec une grande joie.

Il fut ordonné prêtre par l'évêque Eusèbe, vers l'an 551. Il fit pendant quelque temps les fonctions de son ministère dans l'Église de Paris; ensuite il se retira à peu de distance de Paris, à Nogent, sur la rivière de Seine, où il fit bâtir un monastère qu'il mit sous la dépendance de l'église cathédrale de Paris. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie avec plusieurs personnes que la crainte de se perdre dans le monde réunit auprès de lui. Le monastère qu'il avait bâti fut depuis changé en une église collégiale, dans laquelle on conserve ses reliques : le lieu a pris son nom. Il y mourut vers l'an 560.

PRATIQUES. 1. Nous sommes destinés à régner dans l'éternité : commençons à régner ici-bas en domptant nos passions. 2. La voie qui conduit au ciel est étroite, et nous marchons au large tant que nous pouvons : nous ne sommes donc pas dans la bonne voie.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous nous écartions de la voie que vous nous avez tracée pour aller à vous : faites-nous la grâce de nous dépouiller de tout et de nous-mêmes, pour marcher plus librement.

8 *septembre*. — LA NATIVITÉ DE LA S^te^ VIERGE.

Il n'est point parlé de la naissance de la sainte Vierge dans l'Écriture ni dans les premiers écrivains de l'Église. Si sa généalogie

Digitized by Google

se trouve dans S. Luc, ce n'est que sous le nom de S. Joseph et par rapport à Jésus-Christ, dont la naissance de la race de David devait être vérifiée pour prouver l'accomplissement des prophéties. C'est pour confondre la vanité des hommes dans leurs généalogies, pour leur apprendre à oublier tout ce qu'ils sont par Adam, et à ne se souvenir que de ce qu'ils sont par Jésus-Christ, le nouvel Adam. On passe, par le moyen du baptême, de la famille du premier dans celle du second, et tout ce qu'on espère pour l'éternité n'est fondé que sur la naissance qu'on y a reçue. C'est donc une extrême folie à un chrétien de tirer vanité, comme on le fait souvent, d'une noblesse qui ne passe en lui que par le moyen d'une naissance criminelle, qui ne se communique qu'avec le péché, et qui doit périr avec le monde d'Adam.

Ce que les fidèles doivent considérer d'abord dans la naissance de Marie, c'est l'obscurité et le silence qui l'ont rendue alors inconnue aux hommes. La terre possédait déjà celle par qui le salut devait venir au monde, et elle ne la connaissait point. Il était juste que tout fût humble dans une vierge qui devait être la Mère du Docteur de l'humilité, que Marie ressemblât à Jésus-Christ autant qu'il est possible à une créature de ressembler à un Dieu fait homme, et qu'elle annonçât par avance dans toute sa conduite les vertus que le Fils de Dieu devait venir nous enseigner par son exemple et par sa conduite.

Dieu n'a pas permis qu'il y eût rien dans l'Évangile sur le père et la mère de Marie. Il suffit de savoir que Marie avait été choisie de toute éternité pour être la mère du Fils de Dieu selon la chair; qu'elle est née dans le temps destiné par cette Providence qui a marqué tous les moments de la vie de l'homme sur la terre; qu'elle a été mère sans cesser d'être vierge, et qu'elle a porté dans son chaste sein Celui qui est né en elle par une opération toute divine. Les chrétiens doivent adorer ces mystères et honorer celle qui en a été l'instrument; mais ils doivent l'honorer en l'imitant: comme son intercession peut leur obtenir cette grâce, qu'ils la prient avec foi et avec ardeur, par cette vie qu'elle commence, de leur obtenir par son fils une nouvelle vie et une nouvelle naissance.

On ne peut douter que la sainte Vierge n'ait employé le premier usage de sa raison à se donner à Dieu, à se détacher des choses sensibles qui l'environnaient, à rendre à son créateur tous les devoirs d'une fidèle créature. On peut croire qu'elle lui a dit alors intérieurement ce que S. Paul nous apprend que Jésus-Christ a dit

Digitized by Google

à son Père en entrant dans le monde : « Je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté, » et tout ce que vous avez ordonné de moi dans le livre de votre sagesse. Ce qu'on n'a pu faire quand on est venu au monde, ce qu'on n'a peut-être point fait quand on a commencé à avoir l'usage de la raison et de la volonté, il faut le faire au moins dans tout le reste de la vie, et en employer tous les moments, comme Marie, à se préparer à recevoir les grâces de Dieu et à le remercier. C'est ainsi que nous honorerons Marie d'un culte agréable à Jésus-Christ son fils, et qui nous méritera de nouvelles grâces par son intercession.

PRATIQUE. Imitons les vertus de la sainte Mère du Sauveur, surtout son humilité, sa charité, sa pauvreté : ce sont les vertus les plus nécessaires aux vrais chrétiens.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de vivre dans une attente continuelle de vos miséricordes, et d'être toujours prêts à faire votre sainte volonté, qui est notre vie.

---

9 *septembre.* — S. OMER, ÉVÊQUE. — VII^e^ siècle.

S. Omer naquit vers la fin du VI^e^ siècle. Dieu lui ayant fait connaître la vanité du monde, il se retira au monastère de Luxeuil, dans le diocèse de Besançon. Son humilité, son obéissance et ses autres vertus édifiaient toute la communauté, qui ressentit une grande joie d'avoir acquis un religieux d'un aussi grand mérite. Quoiqu'il usât d'une grande sévérité envers lui-même, il avait pour tous les autres une douceur qui le leur rendait singulièrement aimable. Il faisait paraître une pureté de mœurs admirable, et une grande vigilance à éviter et à écarter tout ce qu'il croyait capable de blesser cette vertu. Il employa les jeûnes, les veilles et d'autres austérités pour mortifier ses passions, et pour assujettir la chair à la loi de l'esprit.

L'éclat de sa vertu ne fut pas toujours renfermé dans son monastère. On parla avantageusement de lui au roi Dagobert, et ce prince, jugeant, par ce qu'on lui disait, qu'il était capable des plus grands emplois de l'Église, le demanda à l'abbé de Luxeuil. Il fallut faire violence au Saint pour le tirer de sa retraite. « Quelle différence, disait-il, entre le port où je suis, et la mer orageuse où l'on va m'embarquer sans expérience et contre ma propre volonté ! » Mais on n'écouta point tout ce que son humilité lui dicta en cette occasion. On le tira donc de Luxeuil, et on le sacra évêque de Thérouenne, l'an 636.

S. Omer trouva la plus grande partie de son peuple plongée dans l'idolâtrie et dans des vices grossiers. Aussi ne s'épargna-t-il pas ;

Digitized by Google

il travailla avec un zèle extrême à réformer les mœurs du peu de chrétiens de son diocèse, et à leur faire observer la loi de Dieu. Il s'appliqua ensuite à détruire l'idolâtrie par les prédications : et, avec le secours de la grâce du Tout-Puissant, il fit tant de solides conversions, qu'il y avait peu de diocèses aussi bien cultivés que le sien l'était à la fin de son épiscopat.

Dieu inspira à plusieurs de ses ouailles le désir de suivre ses conseils évangéliques, en se dépouillant de tout et en se retirant dans la solitude. Ce fut ce qui donna lieu à la fondation du monastère de Sithieu ou de Saint-Bertin, dont S. Mummolin fut établi premier abbé par S. Omer. Ce saint prélat s'y retirait lui-même quelquefois pour s'occuper de la contemplation, quand les fonctions épiscopales lui laissaient quelque loisir. Étant parvenu à un âge avancé, il perdit la vue; mais cette infirmité ne lui arracha jamais aucune plainte. Son âme était trop éclairée pour se plaindre d'un accident qui ne devait pas être d'une longue durée, et qui, après tout, lui laissait plus de liberté pour méditer la loi du Seigneur. Lorsqu'il assista à la translation des reliques de S. Vaast, quoiqu'il s'y fît plusieurs miracles, il ne demanda point à Dieu d'autre grâce que celle d'augmenter en justice et de mourir en son amour. Le Seigneur lui accorda sa demande : sa vertu devint de jour en jour plus parfaite, jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis le degré où elle devait s'élever, Dieu la récompensa par une mort sainte et par la gloire éternelle qui l'a suivie. Ce fut vers l'an 667 que le Seigneur retira ce saint prélat du monde.

PRATIQUE. Nous demandons des miracles pour la guérison de nos corps; mais celle de nos âmes est bien plus nécessaire.

PRIÈRE. Seigneur, nos âmes sont accablées de maladies : c'est en votre nom que nous en demandons la guérison.

---

10 *septembre.* — S. PATIENT, ÉVÊQUE. — V^e^ SIÈCLE.

L'histoire ne dit rien touchant la naissance, l'éducation et les premiers emplois de ce Saint. Il fut choisi pour gouverner l'Église de Lyon vers l'an de Jésus-Christ 468. Voici une partie de l'éloge que S. Sidoine Apollinaire en a fait dans une lettre qu'il lui écrivit : « Nous apprenons avec beaucoup de joie que vous ne vous contentez pas de remédier aux maux que vous voyez de vos yeux, mais que vous étendez vos libéralités jusqu'aux extrémités de la France. Les malades et les affligés n'ont point à se plaindre de ce qu'ils ne peuvent venir jusqu'à vous : votre charité va les trouver jusque dans leurs maisons, dans leurs lits, et votre main bienfaisante pré-

Digitized by Google

vient la faiblesse de leurs pieds. Vous consolez ceux qui ne connaissent pas votre nom, et vous essuyez souvent les larmes de ceux dont vous n'avez jamais vu les yeux. On voit en vous une sainte inquiétude qui vous fait toujours craindre de manquer à assister quelque pauvre. » Sidoine loue ensuite S. Patient sur l'austérité de sa vie, sur son zèle pour la discipline, sur son amour pour la pureté de la foi, sur la conversion des hérétiques et des païens que ses discours et ses prières ont retirés de l'égarement.

Sa charité parut d'une manière particulière dans le ravage que les Goths firent dans une partie des Gaules en 473 et 474. Ces barbares avaient brûlé une très-grande partie des blés qui étaient sur terre; ce qui causa une grande famine. S. Patient fit acheter des blés de tous côtés, et les fit distribuer gratuitement à Lyon et aux environs; il en envoya jusqu'en Provence et en Auvergne, et par ses soins on se sentit à peine de la disette. Ce fut encore lui qui engagea le prêtre Constance à écrire la Vie de S. Germain d'Auxerre. L'opinion la plus commune est qu'il mourut vers l'an 480.

PRATIQUE. Si nous avons de quoi assister les indigents, c'est une cruauté de leur refuser ce qui leur est nécessaire.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, l'amour de nos frères : faites-nous la grâce de les secourir de nos biens, de nos prières, afin qu'un jour nous trouvions grâce auprès de vous.

---

11 *septembre.* — S. PAPHNUCE, ÉVÊQUE. — V^e^ siècle.

Paphnuce était Égyptien de naissance. Prévenu des grâces du Ciel dès sa jeunesse, il s'enferma dans le monastère de Pisper, vers les extrémités de la haute Égypte. Dieu l'en tira quelque temps après pour l'élever à l'épiscopat.

Paphnuce donna au peuple que la Providence avait mis sous sa conduite, l'exemple des grandes vertus qu'il avait apprises et pratiquées dans le désert, et il tâcha d'en former des saints appliqués aux bonnes œuvres et dignes du nom de chrétiens dont ils se faisaient gloire. Il gouvernait son troupeau depuis peu d'années, quand il eut à soutenir la persécution de l'empereur Maximien. Il fut du nombre des confesseurs à qui ce prince fit crever un œil et couper le jarret gauche, et qu'il envoya ensuite travailler aux mines, ne leur laissant la vie que pour leur faire endurer un plus long martyre, et ne voulant pas hâter le moment de leur gloire en abrégeant celui de leurs souffrances. Paphnuce souffrit ce supplice et ces travaux sans murmurer. Il s'offrit à Dieu comme une victime prête à lui être immolée, s'il le demandait; il savait que l'homme ne

Digitized by Google

doit vouloir que ce que Dieu veut, et compter pour rien les peines qui lui obtiennent une félicité éternelle.

La mort des persécuteurs de l'Église et l'élévation de Constantin à l'empire ayant rendu la paix et le calme au siècle, on tira Paphnuce des travaux pénibles auxquels on l'avait condamné, et on le rendit à son troupeau. Il reprit ses fonctions avec un zèle si grand, qu'on ne s'aperçut pas de l'état d'infirmité où ses souffrances l'avaient réduit. Il prit les intérêts de l'Église avec ardeur, et comme on est digne de défendre la foi quand on a souffert pour elle, lorsque Constantin eut assemblé le concile général de Nicée, le saint prélat y vint, tout estropié qu'il était, et y parut avec beaucoup d'éclat au milieu de plusieurs autres saints confesseurs de Jésus-Christ, restés précieux des persécutions de Dioclétien et de ses successeurs. Pendant la session du concile, l'empereur Constantin faisait souvent venir Paphnuce dans son palais, afin de s'entretenir avec lui des moyens de rétablir la paix dans l'Église : et jamais ils ne se séparaient que ce prince religieux ne baisât avec affection la place de l'œil que le Saint avait perdu pour la foi de Jésus-Christ. On ne connaît point le temps de sa mort ; on sait seulement qu'il mourut dans une grande vieillesse : sa mémoire a été en bénédiction dans tous les siècles suivants.

PRATIQUE. Respectons ceux qui souffrent persécution pour la foi, et imitons leur courage à confesser Jésus-Christ.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que, si nous ne sommes pas dignes de souffrir pour vous, nous prenions part aux souffrances des autres, en vous demandant pour eux la constance et la force dont ils ont besoin.

---

12 *septembre*. — S. GUY OU GUIDON, BEDEAU. — XII^e^ siècle.

Guy, surnommé le pauvre d'Anderlecht, et également connu sous le nom de Guidon, du mot latin *Guido*, qui veut dire Guy, vint au monde sur la fin du XI^e^ siècle, dans un village du Brabant. Ses parents, qui étaient fort pauvres et de basse condition, ne purent lui procurer ce que le monde appelle de l'éducation ; mais comme ils craignaient Dieu, ils apprirent à leur fils à le servir fidèlement. Ils lui inculquèrent dès l'enfance cette maxime de Tobie à son fils : « Nous serons assez riches si nous craignons Dieu ; » et ils lui donnèrent eux-mêmes l'exemple de cette crainte animée et vivifiée par la charité.

Guy, étant allé un jour dans le village de Lacke, à une demi-lieue de Bruxelles, entra dans l'église pour y prier. Le curé, l'ayant aperçu dans cette sainte occupation, fut charmé de sa modestie et

Digitized by Google

de son recueillement; il l'appela et l'entretint. Encore plus frappé de ses discours, qui ne respiraient que la prière, et même surpris du bon sens avec lequel il parlait, le curé lui proposa de s'attacher au service de son église. Guy accepta l'offre avec d'autant plus de plaisir, qu'il espérait trouver dans ce poste les moyens de contenter son amour pour la prière et son respect pour les lieux saints. Il fut donc établi garde ou bedeau de Notre-Dame de Lacke. Comme il n'agissait point en mercenaire, tout lui parut grand dans son emploi. On le voyait toujours également recueilli; loin d'imiter ceux qui, regardant l'église comme un lieu ordinaire, y parlent souvent plus haut et plus grossièrement qu'ils ne feraient dans les places publiques, il y était dans un religieux silence et une modestie qui semblaient dire à tout le monde : « C'est ici la maison du Seigneur; tremblez, vous qui approchez de son sanctuaire. » La propreté, le bon ordre et la ponctualité dans tout ce qu'il avait à faire, faisaient aisément juger de la pureté de son âme et de la régularité de ses mœurs. C'était toujours au pied de l'autel qu'il se délassait de ses occupations extérieures, et souvent il y passait une partie de la nuit en oraison. Tout le reste de sa conduite était aussi réglé. Il ne donnait rien au plaisir ni à la légèreté. Il marchait toujours en la présence de Dieu, et s'efforçait de devenir parfait. Il vivait dans une très-grande pauvreté. Lorsqu'il n'avait pas de quoi faire l'aumône, il la demandait pour ceux qu'il ne pouvait pas soulager par lui-même. En affligeant son corps par des jeûnes rigoureux, il tâchait de rendre la vertu aimable par des manières honnêtes et gracieuses.

Cependant, pour l'humilier et le rendre plus vigilant sur lui-même, Dieu permit qu'il fît une faute qui lui fit répandre plus tard bien des larmes. Un marchand de Bruxelles, voyant l'amour qu'il avait pour les pauvres, lui persuada de se mettre dans le commerce afin d'y gagner de quoi les soulager plus abondamment. Guy, trompé par ce prétexte spécieux, ne fit point attention que Dieu n'exige pas de nous le bien qu'on ne peut faire qu'en quittant un état où sa providence nous a placés. Il écouta la proposition du marchand, et se mit de société avec lui, ce qui surprit tous ceux qui le connaissaient. Dieu, qui n'avait permis cette fausse démarche que pour apprendre à son serviteur que nos propres lumières sont souvent un mauvais guide, ne voulut pas qu'il demeurât longtemps dans l'illusion faite à sa simplicité. Guy vit périr, au moment d'entrer dans le port, le bâtiment de la cargaison duquel il comptait déjà retirer d'assez forts bénéfices pour soulager les indigents. Il reconnut que cet accident était une punition de sa faute, et, retour-

Digitized by Google

nant aussitôt à Lacke, il reprit son premier emploi, et ne songea plus qu'à trafiquer pour le ciel, en avançant de vertus en vertus. Dieu l'appela à lui vers l'an 1112.

PRATIQUES. 1. La pauvreté est un état heureux pour un chrétien. Si nous sommes pauvres, profitons de notre bonheur; si nous sommes riches, tâchons de nous rendre nos richesses utiles par nos aumônes. 2. Il est très-dangereux de changer d'état quand celui dans lequel on est n'a rien de contraire au salut. Il n'y a rien que le démon n'emploie pour nous faire sortir de la voie dans laquelle Dieu nous a mis. 3. On fait son salut dans toutes les conditions, dans tous les états, si l'on s'acquitte exactement de tous ses devoirs.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous un conducteur fidèle qui nous conduise dans votre voie, et ne permettez pas que nous nous en écartions jamais.

---

13 *septembre.* — S. AMAT OU AMÉ, ÉVÊQUE DE SION. — VII^e^ siècle.

Dieu fit naître S. Amat, vulgairement appelé S. Amé, dans une famille pieuse et favorisée des biens de la fortune. Formé à la vertu dès sa jeunesse, l'étude des lettres humaines, à laquelle on l'appliqua pendant quelque temps, ne lui fut pas préjudiciable. Il mit des bornes à sa curiosité, de peur qu'elle ne l'égarât, et il pratiqua à la lettre ce que dit S. Jérôme, qu'il ne faut point apprendre ce qu'on ne peut savoir sans danger. Il n'y eut que dans la science des Saints qu'il voulut tout approfondir. S'appliquant à cette étude avec humilité et avec un cœur pur, il en retira un mépris sincère pour le monde et un désir ardent du ciel. Telles étaient les dispositions d'Amé lorsqu'il entra dans l'état ecclésiastique, non que lui-même s'en crût digne (car dès lors il ne l'eût plus été), mais parce qu'il crut qu'il y serait à couvert des dangers qu'on court dans le monde. Il considérait qu'un ecclésiastique peut garder la retraite et se dispenser de suivre les vains usages du siècle, sans qu'on y trouve à redire. Animé de plus en plus du désir d'une haute perfection, il se retira plus tard dans le monastère d'Agaune.

Le clergé et le peuple, témoins de ses progrès et édifiés de son zèle, le placèrent, vers l'an 669, sur le siége épiscopal de Sion, malgré tous les efforts qu'il fit pour en être dispensé. La vocation du Ciel était trop bien marquée; et Amé aurait pu craindre de devenir enfin rebelle aux ordres de Dieu, s'il eût persisté davantage dans son refus. Devenu le chef du troupeau, il le conduisit avec sagesse, et le garantit, autant qu'il fut en lui, contre le vice qui corrompt le cœur, et contre l'hérésie qui séduit l'esprit. Il prêcha, il instruisit, il eut soin des malheureux et les soula-

Digitized by Google

gea ; il fut, en un mot, un saint pasteur, et il sanctifia ceux qui étaient sous sa conduite.

Il y avait près de cinq ans qu'il gouvernait en paix son Église, lorsque de graves tribulations vinrent l'éprouver. Le démon, jaloux de sa vertu et du bien qu'il faisait dans son diocèse, suscita contre lui quelques-uns de ces hommes qui ne peuvent souffrir dans les autres le bien qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes. Ils l'accusèrent auprès de Thierry Ier, fils de Clovis II, de plusieurs crimes qui n'avaient aucun fondement. Le roi ne s'informa point si ce qu'on lui rapportait contre le saint prélat était vrai ; le croyant coupable parce qu'on lui disait qu'il l'était, il l'exila à Péronne, dans le monastère de Saint-Fursy. S. Ultan en était alors abbé ; il ne tarda guère à reconnaître le mérite de son prisonnier ; il l'honora comme un serviteur de Dieu qui souffrait persécution pour la justice, et il aurait adouci encore plus les peines de son bannissement, si Amé n'avait voulu faire servir sa disgrâce à la pénitence dans laquelle il se proposait de passer le reste de ses jours.

Il y avait environ douze ans qu'Amé était à Péronne, lorsque le roi Thierry l'en fit sortir, non pour le rendre à son peuple (ce prince ne voulait point éloigner celui qui le gouvernait), mais pour l'envoyer au monastère de Breuil ou de Merville, en Flandre. Mauron, qui en était le fondateur, et qui avait été abbé à Saint-Fursy après S. Ultan, se réjouit de posséder encore le saint prélat, et, soit qu'il en eût obtenu le consentement du roi, soit de son propre mouvement, il lui laissa le gouvernement de ce nouveau monastère. Amé s'efforça, par son exemple et par ses discours, de porter à la pratique de l'humilité et de la simplicité évangélique ceux qui étaient confiés à ses soins. Quand il avait donné ordre à tout, il se retirait dans une cellule qui était près de l'église, et s'y occupait à la contemplation avec une telle ardeur, qu'il semblait n'être plus sur la terre, mais dans le céleste séjour. Il demeura environ quatre ans parmi ses religieux, qu'il ne quitta que pour être dans le ciel leur intercesseur, comme il avait été leur père et leur médiateur sur la terre. Il mourut l'an 690, et fut enterré dans l'église de Breuil. On dit que Thierry reconnut qu'il avait été trompé au sujet de ce saint prélat, et que, pour réparer en quelque sorte l'injustice avec laquelle il l'avait traité, il fit plusieurs donations au monastère de Breuil : faible réparation pour l'injuste traitement qu'il avait fait souffrir à un saint évêque.

PRATIQUES. 1. La vie d'un ecclésiastique est une vie de retraite et de prière ;

Digitized by Google

que les parents inspirent ces sentiments à ceux de leurs enfants que Dieu appelle à ce saint état. 2. Profitons des afflictions qui nous arrivent, en les regardant comme des moyens de satisfaire à la justice de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, nous sommes redevables à votre justice de dettes immenses; ne permettez pas que nous laissions perdre aucune occasion d'y satisfaire par la pénitence et par la charité.

---

14 *septembre.* — L'EXALTATION DE LA Sᵗᵉ CROIX.

L'Exaltation de la Sainte-Croix est une fête instituée pour célébrer la mémoire du jour où l'on rapporta à Jérusalem la croix sur laquelle le Sauveur du monde a opéré le grand ouvrage de notre salut. Voici en peu de mots le détail de cet événement important. Siroès, roi de Perse, ayant fait mourir Chosroès, son père, le prince le plus cruel qu'on eût vu depuis longtemps, fit la paix avec l'empereur Héraclius en 628; il lui rendit tous les chrétiens qui étaient captifs en Perse, entre autres Zacharie, patriarche de Jérusalem, avec la vraie croix qui avait été enlevée de Jérusalem même, quatorze ans auparavant, quand la ville fut prise. Cette précieuse relique fut d'abord apportée à Constantinople; mais l'année suivante, au commencement du printemps, Héraclius s'embarqua pour la rapporter à Jérusalem, et rendre grâces à Dieu de ses victoires. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de solennité et de piété : le patriarche Zacharie remit ce bois sacré à la place qu'il occupait avant son enlèvement. Voilà quel est l'objet de la fête que l'Église célèbre en ce jour. Elle a toujours eu beaucoup de vénération pour la vraie croix, à cause de Jésus-Christ, qui y a été attaché, et du sacrifice qu'il y a fait de sa propre vie pour notre salut : elle en rappelle souvent la mémoire aux fidèles, afin que le souvenir de ce que leur salut a coûté à Jésus-Christ les porte à donner tout pour un Dieu qui s'est livré tout entier pour eux. La vraie croix n'est honorée que parce qu'elle a porté le corps sacré de Jésus-Christ, et qu'elle a été teinte de son sang précieux. On n'honore les images et les représentations de cette croix que parce qu'elles font souvenir du grand mystère qui a été opéré sur le Calvaire; et quand on se prosterne devant elle, c'est pour adorer Jésus-Christ qui a voulu mourir pour les hommes sur une croix. Ainsi les fidèles n'adorent point la croix de ce culte et de cette adoration qui ne sont dus qu'à Dieu, comme les hérétiques les en accusent faussement; mais ils la respectent, l'honorent, et la baisent même avec dévotion, parce qu'elle a été sanctifiée par la présence et l'attouchement du Saint des saints, qui, pour nous racheter, s'est livré au plus honteux supplice.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. Il a fallu que Jésus-Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire : c'est lui-même qui nous le dit. Pouvons-nous aller au ciel par une autre voie, nous qui sommes pécheurs? 2. Nous honorons les plus petites parcelles de la vraie croix, et nous le devons. Nous la méprisons lorsque nous cherchons le plaisir et fuyons les souffrances.

PRIÈRE. C'est sur la croix, Seigneur, que vous nous avez donné la vie : faites-nous la grâce de vivre comme des enfants de la croix.

---

15 *septembre.* — S. JEAN LE NAIN, SOLITAIRE.

Le nom de l'abbé Jean, surnommé *le Nain* à cause de la petitesse de sa taille, est célèbre dans l'histoire des solitaires et des Pères des déserts. Il avait un frère plus âgé que lui, et avec lequel il se retira à Scété.

Jean le Nain dit un jour à son frère aîné : « Je voudrais bien être comme les anges, qui n'ont point d'inquiétude, qui ne sont point obligés de travailler, et qui sont sans cesse occupés à louer et servir Dieu. » En même temps il quitta son habit et s'en alla au désert. Après y avoir passé une semaine, il vint retrouver son frère, qui, l'entendant frapper à la porte, lui dit : « Qui êtes-vous? — Je suis Jean, votre frère, répondit-il. — Jean, répliqua l'autre, n'est plus maintenant avec les hommes; il est devenu un ange. » Jean continua à frapper, en protestant que c'était lui-même. Mais son frère le laissa toute la nuit sans vouloir lui ouvrir. Quand le jour fut venu, il ouvrit sa porte et lui dit : « Si vous êtes un ange, vous n'avez pas besoin de ma permission pour entrer dans ma cellule; mais si vous n'êtes qu'un homme, ne faut-il pas que vous travailliez pour gagner votre vie? » Alors Jean, reconnaissant sa faute, se jeta aux pieds de son frère, en lui disant : « J'ai fait une faute; pardonnez-la-moi. » Depuis ce temps-là il ne s'occupait plus que du travail et de la pratique des différentes vertus qui convenaient à un solitaire. Un jour qu'on lui demandait ce que c'était qu'un moine : « Un moine, répondit-il, est un homme de travail, ou plutôt le travail même, puisqu'il doit s'exercer à toutes sortes de peines et de travaux. » Un autre frère lui demandait à quoi servaient les veilles et les jeûnes : « Ils servent, répondit-il, à abattre et à humilier l'âme, afin que Dieu, la voyant abattue et affligée, en ait compassion et la secoure. »

Jean le Nain conseillait aux autres, pour être vainqueurs de leurs passions, de se tenir dans un recueillement continuel, dans une vive attente des biens éternels et dans une confiance parfaite en la bonté de Jésus-Christ : c'est ce qu'il pratiquait le premier. Il se comparait à un homme assis au pied d'un grand arbre, où

Digitized by Google

il est attaqué par toutes sortes de bêtes : il leur résiste tant qu'il peut ; mais dès qu'il craint de succomber, il monte sur l'arbre où il n'a plus rien à redouter de tous leurs efforts. « De même, disait-il, je me tiens assis dans ma cellule, où je veille sur moi-même pour me garantir des embûches des démons ; et comme par mes propres forces je ne serais pas en état de leur résister, j'ai recours à Dieu, qui me fait terrasser par la prière toute la puissance de mon ennemi. » Il répétait souvent cette maxime : « La sûreté du moine est de garder sa cellule, de veiller sur lui-même, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit. »

Pour avoir Dieu toujours présent, il ne s'occupait jamais des affaires du siècle ; jamais il ne parlait des nouvelles, ni des choses de ce monde. Quelques frères, voulant un jour le mettre à l'épreuve, lui dirent : « Nous avons bien des grâces à rendre à Dieu de ce qu'il a tant plu cette année. Les palmiers poussent à merveille ; ainsi les frères qui s'occupent au travail des mains trouveront aisément de quoi faire des nattes. » Jean se contenta de leur répondre : « Il arrive la même chose quand l'esprit de Dieu descend dans le cœur des Saints : ils reverdissent, pour ainsi dire, ils se renouvellent, et produisent comme de nouvelles feuilles dans la crainte de Dieu. » Cette réponse ne leur donna point envie de pousser plus loin leurs entretiens sur de pareils sujets.

On ne sait rien des circonstances de la mort du saint solitaire : on ne peut toutefois douter qu'après une vie si parfaite elle n'ait été très-précieuse devant Dieu.

PRATIQUE. Le travail a été imposé à l'homme comme une punition et une pénitence : quel titre avons-nous pour nous en exempter ?

PRIÈRE. Seigneur, nous sommes pécheurs ; faites-nous la grâce de devenir pénitents.

---

16 *septembre.* — S. CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE. — III^e^ siècle.

S. Cyprien naquit en Afrique, mais on ignore en quel lieu. Avant d'être converti à la religion chrétienne, il enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation. Il ne quitta la religion païenne, dans laquelle il était né, qu'après avoir hésité longtemps et avoir mûrement délibéré s'il le devait faire. « Il me semblait très-difficile, dit-il, de renaître pour mener une vie nouvelle, et de devenir un autre homme en gardant le même corps. Comment peut-on, pensais-je, se dépouiller tout d'un coup d'habitudes enracinées et endurcies ? Comment pratiquer la frugalité, quand on est accoutumé

Digitized by Google

à une table abondante et délicate? Mais quand l'eau vivifiante eut lavé les taches de ma vie passée, et que mon cœur purifié eut reçu la lumière d'en haut et l'esprit céleste, mes doutes s'évanouirent; tout fut ouvert, tout fut lumineux; je trouvai facile ce qui m'avait paru impossible. »

La vertu de Cyprien encore néophyte, c'est-à-dire nouvellement baptisé, le fit élever à la prêtrise. On ne se contenta pas même de le voir prêtre: Donat, évêque de Carthage, étant mort fort peu de temps après, tout le peuple fidèle s'empressa de demander qu'il fût remplacé par Cyprien. A cette nouvelle, le saint homme prit la fuite, se croyant indigne d'un tel honneur; mais dès que sa retraite fut connue, une foule nombreuse investit la maison dans laquelle il s'était retiré; malgré toutes ses représentations, il fut obligé de se soumettre, et il fut sacré évêque de Carthage par l'ordre de Dieu, par le jugement unanime des évêques, et avec le consentement du peuple, l'an de Jésus-Christ 248.

Cyprien ne songeait qu'à bien conduire son diocèse et à y faire fleurir la foi et la piété, lorsque le démon suscita dans l'Église une tempête qui obligea ce saint pasteur à se séparer pour quelque temps de son troupeau. L'an 249, l'empereur Dèce publia un édit par lequel il ouvrait contre les fidèles une cruelle persécution. Il y eut beaucoup de personnes du clergé et du peuple de Carthage qui moururent pour la foi, et un plus grand nombre qui furent mis en prison, et n'en sortirent qu'après avoir beaucoup souffert. Mais il y en eut aussi, surtout parmi ceux qui étaient riches ou en place, qui s'offrirent d'eux-mêmes pour brûler de l'encens en l'honneur des idoles; d'autres qui confessèrent d'abord le nom de Jésus-Christ au milieu d'affreux supplices, mais qui, n'étant pas assez humbles et n'ayant pas une foi assez vive, le renoncèrent dans les tourments, et finirent par apostasier après avoir commencé à défendre la vérité.

S. Cyprien, qui avait été obligé de prendre la fuite, fut extrêmement affligé de ces tristes nouvelles, et il en témoigna sa peine à son clergé. « Je suis affligé, dit-il, aussi bien que vous du malheur de nos frères qui, renversés par la violence de la persécution, ont entraîné avec eux une partie de nos entrailles, et nous ont porté le même coup qu'ils ont reçu... Certes, il est plus besoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux. » Plusieurs de ceux qui étaient tombés furent sensibles à la charité de S. Cyprien, et demandèrent à être admis à la pénitence.

Digitized by Google

S. Cyprien écrivit aussi aux confesseurs, c'est-à-dire à ceux qui avaient confessé Jésus-Christ devant les magistrats, et au peuple: aux premiers, pour leur remontrer que, s'ils ont gardé la foi du Seigneur avec tant de courage, ils doivent aussi être les plus zélés à garder sa loi et la discipline de l'Église; aux seconds, pour les engager à exhorter ceux qui sont tombés et qui avouent leur faute, à en faire pénitence et à attendre avec patience le moment de leur réconciliation, qui ne peut être méritée que par des larmes et une longue épreuve.

Cette conduite de S. Cyprien fut soutenue par le clergé de Rome, qui écrivit à celui de Carthage de tenir ferme contre les importunités des apostats qui s'avouaient coupables, et de ne les réconcilier que suivant la rigueur salutaire de l'Évangile. « Il est aussi nécessaire, dit le clergé de Rome, quand on est dans un temps fâcheux, de se tenir ferme à la discipline de l'Église, qu'il est important de ne point quitter le gouvernail d'un navire pendant la tempête. Dieu garde l'Église romaine, ajoute la lettre, de perdre sa vigueur par une facilité profane, et de se relâcher de la sévérité en renversant la majesté de la foi! »

L'empereur Valérien ayant renouvelé la persécution contre les chrétiens, S. Cyprien fut pris et condamné à perdre la tête. Le saint évêque, étant arrivé au lieu du supplice, se prosterna le visage contre terre, et fit sa prière. Quand elle fut finie, il ôta ses habits, qu'il donna à ses diacres. Il prit ensuite un bandeau pour se couvrir les yeux; et, comme il avait de la peine à le nouer par derrière, un prêtre et un diacre lui rendirent ce dernier office. Lorsque l'exécuteur parut, Cyprien lui fit donner vingt-cinq écus d'or; puis il se mit à genoux; et, les mains croisées sur la poitrine, il attendit le coup qui devait le faire passer de cette vie à la glorieuse immortalité. Les fidèles avaient jeté autour du Saint des mouchoirs et des linges pour recueillir son sang. Il reçut la couronne du martyre le 14 septembre, l'an de Jésus-Christ 258.

Pratiques. 1. Nous avons grand besoin de l'indulgence de l'Église; mais c'est se tromper que de croire qu'elle dispense de faire pénitence. 2. Personne de nous, dit S. Cyprien, ne cherche ici ni joie, ni prospérité. C'est donc là le caractère qui distingue les chrétiens d'avec les païens: est-ce le nôtre?

Prière. Que votre croix, Seigneur, fasse toute notre joie: que votre sainte pauvreté soit notre trésor.

Digitized by Google

17 *septembre.* — S. LANDEBERT ou LAMBERT, MARTYR. — VIII^e^ siècle.

Lambert naquit à Maëstricht, vers la fin du VII^e^ siècle. Son père, nommé Apre, qui avait du bien et de la naissance, lui donna de bonne heure des maîtres habiles pour le former aux sciences et à la vertu. Comme il trouvait dans son fils beaucoup d'amour pour la religion, il le mit, après ses premières études, entre les mains de Théodard, évêque de Maëstricht, afin que ce prélat le fît instruire avec les moines et les clercs qui desservaient alors la chapelle royale.

Lambert était encore jeune, lorsque les habitants de Maëstricht le demandèrent pour succéder à S. Théodard, qui venait d'être assassiné. Les premiers de la cour se joignirent à eux, et parlèrent au roi Chilpéric II du mérite de Lambert, en sorte que ce prince consentit à son élection. Lambert regardait l'épiscopat comme l'ont regardé tous les Saints, c'est-à-dire comme un fardeau très-pesant, et qui doit remplir de frayeur ceux qui en sont chargés. Cette crainte salutaire le rendit toujours fort appliqué aux devoirs de sa charge, et il s'en acquitta avec toute l'exactitude d'un zélé pasteur.

Le roi Chilpéric ayant été tué, le cruel Ébroïn, maire du palais, et l'ennemi déclaré de tous les bons évêques, fit déposer Lambert et quelques autres prélats. Lambert se retira dans le monastère de Stavelo, où il vécut pendant sept ans dans l'observance exacte de la vie monastique. Voici un exemple remarquable de sa soumission à la règle et de son obéissance au supérieur de la maison. Lambert se levant la nuit, pendant l'hiver, pour faire quelques prières en particulier, une de ses sandales ou patins de bois vint à lui échapper des mains pendant qu'il se chaussait, et tomba sur le plancher assez rudement pour éveiller ceux des religieux qui reposaient dans le dortoir. L'abbé entendit ce bruit, et, sans savoir qui en était l'auteur, il ordonna que celui qui l'avait fait allât prier Dieu au pied de la croix plantée devant l'église. Le saint évêque obéit sans répliquer; il alla prier devant la croix pieds nus, couvert seulement d'un rude cilice, et il y passa trois à quatre heures en oraison, les bras étendus. Les religieux se chauffant après matines, l'abbé demanda si tout le monde était rassemblé. On le fit souvenir qu'il avait envoyé à la croix un religieux qui n'avait pas été rappelé. Ayant ordonné qu'on le fît revenir, il fut fort surpris d'apprendre que c'était l'évêque Lambert, et

Digitized by Google

qu'il était transi de froid et couvert de neige. Il l'envoya prier de rentrer au plus tôt : dès que le prélat parut, l'abbé et ses religieux se prosternèrent à ses pieds pour lui demander pardon. « Que Dieu vous pardonne, dit-il, puisque vous croyez avoir besoin de pardon. Mais je n'ai pas sujet de me plaindre d'avoir été réduit à souffrir la nudité et le froid, puisque, selon S. Paul, c'est ainsi qu'il faut traiter son corps. »

La mort d'Ébroïn ayant rendu le saint pasteur à son église, il reprit ses fonctions avec une nouvelle application : brûlant de zèle pour le salut des âmes confiées à ses soins, il les forma à la pratique de la patience, de la pauvreté, de l'humilité et de toutes les autres vertus dont il leur donna le premier l'exemple. Il convertit beaucoup d'infidèles dans son diocèse, particulièrement dans le canton qui fait aujourd'hui partie du diocèse de Liége. Le saint évêque mourut vers l'an 707.

PRATIQUE. Quand on a le cœur pénitent, on ne perd aucune occasion de souffrir.

PRIÈRE. Seigneur, nos péchés doivent être effacés par notre sang : qu'ils le soient du moins par nos larmes...

---

18 *septembre.* — LE B. PONCE DE LARAZE. — XI^e^ siècle.

Ponce, surnommé de Laraze, d'un château qui lui appartenait aux environs de Lodève, vivait sous le règne de Louis le Gros. Il était d'une naissance distinguée dans sa province. Ses grands biens, sa valeur, la vivacité de son esprit, et d'autres avantages temporels, le jetèrent dès sa jeunesse dans toutes sortes de déréglements. N'ayant pour règle de conduite que ses passions, il troublait tout le pays. Il s'appropriait les biens des uns par artifice et tromperie, il enlevait ceux des autres par violence; enfin il ne s'occupait jour et nuit qu'à exercer un infâme brigandage. C'était là son vice dominant entre plusieurs autres qui ne le rendaient pas moins criminel aux yeux de Dieu.

Le Seigneur, plein de bonté, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, toucha le cœur de Ponce d'une crainte salutaire, et lui fit quitter toutes ses mauvaises habitudes. Ce pécheur, rentrant en lui-même, commença à considérer les maux qu'il avait faits, et le jugement dont il était menacé après de telles actions. Alors, pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, il se livra tout entier à la pénitence. Il versait jour et nuit des torrents de larmes pour effacer les souillures de ses crimes. Après avoir mûrement examiné en lui-même par quelles satisfactions il pourrait apaiser

Digitized by Google

la colère du souverain Juge et obtenir sa grâce, il crut devoir renoncer entièrement au monde. Quelque temps après, il fit annoncer qu'il voulait vendre tous ses biens. Il lui vint des acheteurs de tous côtés; et quand l'argent leur manqua, il prit en paiement des bestiaux et même des fruits. Son dessein était d'abord de donner tout aux pauvres; mais croyant, avec raison, que ses aumônes ne seraient point agréables à Dieu, s'il ne commençait par rendre ce qu'il avait pris, il envoya publier par tous les marchés et par toutes les églises de la province, que ceux à qui Ponce de Laraze devait quelque chose ou avait fait quelque tort, se trouvassent à sa maison de Péquerolles, les trois premiers jours de la Semaine sainte, et que chacun y serait satisfait.

Le dimanche des Rameaux, à Lodève, après la procession et la lecture de l'Évangile, l'évêque étant avec tout son clergé sur une estrade dressée exprès dans la place pour parler au peuple, Ponce, uniquement occupé de son salut, vint avec six compagnons de sa pénitence. Il était en chemise et pieds nus, ayant une corde au cou comme un criminel. Il se fit conduire en cet état aux pieds de l'évêque, semblable à un esclave qui avait abandonné son maître. S'étant jeté à ses genoux, il lui donna un papier où étaient écrits tous ses péchés, le conjurant de le faire lire devant le peuple. L'évêque, voulant lui en épargner la honte, s'y refusa d'abord; mais Ponce l'en pressa tant, qu'il le permit. Pendant qu'on lisait sa confession, il se faisait frapper de verges continuellement, demandant toujours qu'on le frappât plus fort; et arrosant la terre de ses larmes, il criait qu'il était coupable de tous ces crimes. Ce spectacle attendrissait les assistants; ils admiraient Ponce, ils disaient que Dieu l'avait vraiment regardé dans sa miséricorde, et priaient le Seigneur, qui lui avait donné la grâce de la conversion, de lui accorder celle de la persévérance.

Le lendemain et les deux jours suivants, plusieurs personnes se trouvèrent à Péquerolles pour demander ce qu'elles avaient perdu. Ponce, servant contre lui-même d'accusateur, de témoin et de juge, se jetait aux pieds de chacune d'elles, leur demandait pardon, et leur rendait ce qu'il leur avait fait perdre, soit en argent, soit en bestiaux, soit en fruits ou en autres choses nécessaires à la vie, en sorte qu'elles croyaient retrouver les choses mêmes qu'elles avaient perdues. Après ces restitutions, Ponce distribua aux pauvres ce qui lui restait de biens : le Jeudi saint, il en prit treize, leur donna à manger, leur lava les pieds, les arrosa de ses larmes et les essuya en se prosternant humblement. Ce saint pénitent mourut vers le milieu du XII^e^ siècle.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. On voit quelques personnes qui après beaucoup d'injustices font quelques aumônes; mais il y en a bien peu qui réparent tous les torts qu'elles ont faits... 2. Nous nous plaignons des pénitences que l'on nous impose : quand le cœur est vraiment touché, on craint de n'en pas faire assez.

PRIÈRE. Apprenez-nous, Seigneur, à faire pénitence; que votre amour soit notre maître dans ce saint exercice.

---

19 *septembre.* — Ste JUSTE ET Ste RUFINE, MARTYRES. — IVe siècle.

Juste et Rufine étaient deux femmes chrétiennes de Séville en Espagne. N'ayant par elles-mêmes aucunes richesses, elles trouvaient dans leur commerce de quoi vivre honnêtement, quoique modestement. Pour beaucoup d'autres, le superflu est à peine le nécessaire; pour elles, elles savaient user du nécessaire de manière qu'il leur restait du superflu; et ce n'était pas à de vaines parures, à de fugitifs et dangereux plaisirs qu'elles l'employaient, c'était à soulager les pauvres, à apaiser leur faim, à couvrir leur nudité, à soulager toutes leurs souffrances. Elles ne croyaient pas que leur état, qui les obligeait de vivre au milieu du monde et d'avoir affaire aux ennemis mêmes de leur religion, les autorisât à pratiquer moins sévèrement les vertus chrétiennes. Elles savaient profiter, au contraire, de toutes les occasions que leur offrait leur profession de marchandes, pour faire de toutes leurs actions autant de sacrifices agréables à Dieu.

Des dispositions aussi saintes leur méritèrent la gloire du martyre.

Un jour, des païens se présentèrent chez elles afin d'acheter quelques objets dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices. Ces généreuses chrétiennes, qui avaient en abomination ces cérémonies impies, craignant d'y prendre part indirectement en fournissant ce qui était nécessaire pour les accomplir, refusèrent de donner ce qu'on leur demandait. Les païens, irrités, résolurent de se venger de leur refus. Forts des édits de Dioclétien qui renouvelaient la persécution, ils enfoncèrent la maison de Juste et de Rufine, et les arrachant elles-mêmes de leur demeure, ils les menèrent devant le gouverneur. Le juge les interrogea sur leur religion, et leur demanda si elles étaient de la secte que Dioclétien avait proscrite dans tout l'empire. Elles répondirent, sans hésiter, qu'elles reconnaissaient Jésus-Christ pour seigneur et maître, et souverain roi du ciel et de la terre. Le juge ordonna alors qu'on les étendît sur le chevalet, et qu'on leur déchirât les côtés avec des ongles de fer;

Digitized by Google

en même temps il fit mettre auprès de l'instrument de leur supplice une idole avec de l'encens, afin que la torture d'un côté et de l'autre la facilité de sacrifier les portassent à renier Jésus-Christ et à reconnaître les prétendues divinités de l'empire; mais rien ne put ébranler leur constance. Au milieu des souffrances les plus horribles, elles persistèrent à dire qu'elles étaient chrétiennes. Juste mourut la première, elle expira sur le chevalet. Quant à Rufine, le juge la fit étrangler lorqu'il fut assuré que Juste avait cessé de vivre. Ensuite les corps des deux saintes furent brûlés. Leur martyre eut lieu l'an 304.

PRATIQUE. Comment souffririons-nous pour la défense de la foi, puisque nous pratiquons si mal les devoirs ordinaires d'un chrétien?

PRIÈRE. Seigneur, nous ne pouvons vous demander trop souvent que vous augmentiez notre foi : animez-la en répandant la charité dans notre cœur.

---

20 *septembre.* — Ste MAURE, VIERGE. — IXe siècle.

Maure, fille de Darien et de Sédulie, naquit à Troyes, en Champagne, vers l'an 827, d'une des familles les plus considérables du pays. Elle fut nourrie dans l'abondance et élevée d'abord dans la délicatesse; mais Dieu lui fit comprendre de bonne heure le peu de solidité des plaisirs et des vanités du siècle; en sorte qu'elle résolut de renoncer à tout pour suivre la voix qui l'appelait à la retraite. Elle eut bientôt occasion de faire connaître à ses parents les dispositions de son cœur. Lorsqu'ils lui proposèrent de se marier, elle leur déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Après la mort de Darien, elle demeura auprès de Sédulie, sa *mère*, pour laquelle elle eut toujours beaucoup de respect et de docilité. Tout son temps était employé à la prière, aux œuvres de charité et au travail des mains.

Comme l'ordre conduit à Dieu, selon S. Augustin, Maure avait réglé toutes les actions de sa journée. Tous les jours elle passait dans l'église la plus grande partie de la matinée. Il y avait dans celle où elle allait faire ses prières trois tableaux dont l'un représentait Jésus-Christ enfant entre les bras de Marie; le second, Jésus-Christ attaché sur la croix; et le troisième, Jésus-Christ revêtu de sa majesté, et assis sur son trône pour juger les vivants et les morts. Ces trois états de Jésus-Christ la touchaient vivement, et faisaient l'objet de ses méditations. Maure avait une autre dévotion réglée, elle allait le mercredi et le vendredi de chaque *semaine*, pieds nus et à jeun, au monastère de Montenay, à deux

Digitized by Google

lieues de Troyes. Ces jours-là, elle jeûnait au pain et à l'eau, et priait longtemps.

La maladie dont Dieu voulut se servir pour retirer à lui cette sainte fille, fut accompagnée de circonstances qui augmentèrent encore la haute opinion qu'on avait de sa sainteté. « Pendant que le mal accablait son corps, nous lui vîmes un jour, dit S. Prudence, lever la tête de dessus son lit avec beaucoup de difficulté; ensuite elle la pencha de quatre côtés différents, comme pour saluer quelqu'un. L'abbé Léon, qui était présent, lui demanda pourquoi elle faisait cette espèce de salutation; elle lui répondit: « Je vois au coin de mon lit S. Pierre et S. Paul, S. Gervais et S. Protais, que j'ai toujours honorés d'une manière particulière pendant ma vie : ils chassent aujourd'hui loin de moi les démons qui voudraient ravir mon âme. » Ensuite se tournant du côté de S. Prudence, elle lui demanda le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de l'Eucharistie. S. Prudence les lui administra en présence de tous les assistants. Peu de temps après, sainte Maure, en prononçant ces paroles de l'Oraison dominicale : *Que votre règne arrive,* mourut dans la paix du Seigneur, le 21 septembre, vers l'an 850, à l'âge de vingt-trois ans.

PRATIQUES. 1. Méprisons le monde, si nous voulons en inspirer le mépris aux autres. 2. La vie d'une vierge chrétienne est une vie de retraite, de prière, de travail et d'ordre.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous sentir notre pauvreté spirituelle et les misères qui nous accablent; et que votre Esprit-Saint prie en nous pour vous en demander la délivrance.

---

21 *septembre.* — S. MATTHIEU, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

S. Matthieu, qui s'appelait Lévi avant sa conversion, était de Galilée comme les autres apôtres, et publicain de profession, c'est-à-dire receveur de quelque impôt. On pense qu'il demeurait à Capharnaüm, mais qu'il avait son bureau hors la ville, sur le bord de la mer de Galilée. Il y avait plus d'un an que le Messie annonçait le royaume des cieux par toute la province, et il venait de guérir un paralytique dans Capharnaüm, lorsque, retournant du côté de la mer, il passa près du lieu où était Matthieu. Le voyant assis à son bureau, il lui dit de le suivre; en même temps Matthieu se leva, quitta tout et le suivit; quoiqu'il sentît bien que la démarche qu'il allait faire le plongeait dans la pauvreté, cette considération ne l'arrêta pas : déjà il connaissait le Seigneur et sa doctrine, parce qu'il demeurait dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-

Digitized by Google

Christ avait prêché et opéré plusieurs miracles. Ayant invité le Sauveur et ses disciples à manger chez lui, il appela au même festin beaucoup de publicains, espérant sans doute que les entretiens du Sauveur pourraient leur procurer la même grâce. Les pharisiens et les scribes, déjà fort jaloux de la gloire de Jésus-Christ, en firent du bruit; et s'adressant à ses disciples, ils leur dirent : « Pourquoi votre maître se trouve-t-il ainsi à table avec des gens de mauvaise vie? » Jésus, qui les entendit, prit la parole et leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. »

S. Matthieu fut élevé à l'apostolat l'année même de sa conversion. D'anciens auteurs rapportent que cet apôtre ayant prêché quelque temps dans la Judée et dans les contrées voisines après la descente du Saint-Esprit, et devant quitter ce pays pour aller prêcher ailleurs, écrivit l'Évangile qui porte son nom, lorsqu'il était encore à Jérusalem. Il donna à son ouvrage le nom d'Évangile, c'est-à-dire *bonne nouvelle.* C'est à juste raison qu'il porte ce titre, puisqu'il annonce à tous les hommes, même aux plus grands pécheurs, qu'ils peuvent espérer le pardon de leurs péchés, la rémission des peines qu'ils ont méritées, et la gloire qui est promise à ceux que Dieu a appelés à son héritage. S. Matthieu fut le premier qui écrivit l'Évangile, et il le fit par l'inspiration du Saint-Esprit. Comme il l'écrivit principalement pour les Juifs convertis, il fit usage de la langue qu'ils parlaient, c'est-à-dire de l'hébreu.

S. Matthieu, ayant laissé des copies de son Évangile aux fidèles de son pays, partit pour ses missions apostoliques. S. Clément d'Alexandrie, qui n'était pas éloigné du temps des apôtres, nous apprend que S. Matthieu mena jusqu'à la mort un genre de vie fort austère; qu'il ne vivait que d'herbes, de fruits et de légumes, S. Ambroise dit que Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Selon Rufin et Socrate, il porta l'Évangile dans la partie de l'Éthiopie qui confine à l'Égypte. Des auteurs disent qu'il mourut à Luc, dans le pays de Sennaar, d'autres qu'il souffrit le martyre à Naddaver.

PRATIQUES. 1. Combien de fois Jésus-Christ nous a-t-il appelés! Pourquoi ne le suivons-nous pas? 2. Renouvelons-nous dans le respect et l'amour du saint Évangile : qu'il soit le sujet de nos méditations continuelles.

PRIÈRE. Écrivez, Seigneur, votre saint Évangile dans notre cœur, et que nos actions en soient une copie fidèle.

Digitized by Google

22 *septembre*. — S. MAURICE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — IIIe siècle.

L'empereur Maximien, dont il a déjà été question dans la Vie de S. Victor, étant passé en Gaule pour y réprimer une révolte, crut nécessaire de renforcer son armée et fit venir une légion qui avait été levée dans la Thébaïde ou haute Égypte, et que, pour cette raison, on nommait Thébéenne. Elle était toute composée de soldats qui croyaient en Jésus-Christ; et S. Maurice, qui en était, à ce que l'on croit, le principal chef, n'y en admettait probablement point qui fussent d'une autre religion. On ne s'étonnera pas de voir toute une légion chrétienne sous l'empire des persécuteurs Dioclétien et Maximien, si l'on songe que, dans le commencement de son règne, Dioclétien n'était point ennemi de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, qu'il en avait même plusieurs auprès de sa personne, et qu'il leur confiait les places les plus importantes de l'État. Mais les gouverneurs particuliers et le peuple n'en avaient pas moins la liberté de suivre les mouvements de leur haine contre eux. Quant à Maximien, il se montrait souvent cruel à leur égard, et ne craignait pas de verser leur sang.

L'armée romaine ayant passé les Alpes pour se rendre en Gaule, comme on vient de le voir, Maximien lui accorda quelques jours de repos, afin qu'elle pût se remettre des fatigues d'une marche pénible. On se trouvait alors à Octodurum, ville considérable bâtie sur le Rhône au-dessus du lac de Genève, qui est devenue depuis le village de Martignac ou Martigny dans le Valais. Maximien ayant ordonné que toute l'armée fît un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire, la légion Thébéenne s'éloigna pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum. L'empereur lui enjoignit de revenir au camp général, et de se réunir au reste de l'armée pour assister au sacrifice. Tous ceux qui composaient la légion refusant constamment de participer à cette cérémonie sacrilége, il les fit décimer, et les soldats sur qui tomba le sort furent aussitôt mis à mort. Les autres n'en furent point effrayés, ils demeurèrent inébranlables et s'exhortèrent mutuellement à persévérer jusqu'à la fin dans leur religion. Cette première décimation fut suivie d'une seconde, qui ne produisit pas plus d'effet. Les soldats de la légion qui vivaient encore s'écrièrent qu'ils n'obéiraient point, et qu'ils étaient résolus à tout souffrir plutôt que de trahir leur foi. Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, les entretenaient dans ces généreux sentiments.

Digitized by Google

L'empereur fit avertir la légion qu'elle eût à se rendre à son ordre, qu'elle comptait en vain sur le nombre de ceux qui la composaient, qu'ils périraient tous s'ils persistaient dans leur résolution obstinée. Voici la réponse que lui adressèrent ces intrépides guerriers : « Nous sommes vos soldats ; mais nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous vous devons le service militaire et l'obéissance, mais nous ne pouvons renier Celui qui est notre créateur et notre maître, comme il est aussi le vôtre dans le temps même que vous le rejetez. Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes les choses qui ne sont point contraires à sa loi, et notre conduite passée doit vous en répondre. Nous sommes prêts à nous opposer à vos ennemis en quelque lieu qu'ils soient ; mais nous ne pouvons tremper nos mains dans le sang innocent. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire ; vous fieriez-vous au second serment si nous violions le premier? Vous voulez que nous punissions les chrétiens, et nous le sommes tous. Nous confessons Dieu le Père, auteur de toutes choses, et Jésus-Christ son Fils. Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils avaient de mourir pour leur religion. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les armes à la main, mais nous ne savons ce que c'est que de résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. »

La légion Thébéenne était composée de plus de dix mille hommes. Un si grand nombre de guerriers, d'un courage éprouvé, pouvaient du moins vendre chèrement leur vie. Mais ils n'eurent garde d'user de leurs armes. Ils savaient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César. Toutefois une remontrance si généreuse et si mesurée ne fit qu'allumer la fureur du tyran. Désespérant de vaincre leur résistance héroïque, il prit la résolution de massacrer la légion entière. Il la fit envelopper par toute l'armée, et donna ordre de la passer au fil de l'épée. Ces braves guerriers ne firent pas le moindre effort pour se défendre ; ils jetèrent bas les armes, se dépouillèrent de leurs cuirasses et présentèrent d'eux-mêmes la tête aux persécuteurs. On n'entendit ni plaintes ni gémissements ; ils ne parlèrent que pour s'animer les uns les autres à mourir pour Jésus-Christ. La terre fut en un moment jonchée de leurs corps et teinte de leur sang.

Pendant que l'armée pillait ceux qu'on venait de massacrer, arriva un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'était pas du même corps. Saisi d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à

Digitized by Google

la joie publique. Les soldats, étonnés, lui demandèrent s'il était chrétien. Il répondit qu'il l'était et qu'il espérait l'être toujours. Aussitôt ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Le corps de S. Maurice et ceux de ses compagnons furent découverts à Agaune plusieurs années après leur martyre. Le monastère d'Agaune (aujourd'hui de Saint-Maurice) possède encore une grande quantité de ces précieuses reliques, malgré les distributions qu'on en fait continuellement. Il y a dans la cathédrale de Sion une magnifique chapelle dédiée en l'honneur de S. Maurice, qui est principal patron de tout le Valais.

PRATIQUES. 1. Un véritable chrétien ne néglige aucun des devoirs de son état, et il les remplit tous avec fidélité sous les yeux de Dieu. 2. Ne craignons pas les injustices des hommes : ils peuvent nous ôter la vie, ils n'ont aucun pouvoir sur nos âmes.

PRIÈRE. Seigneur, vous avez souffert la mort sans vous plaindre de l'injustice des hommes : rendez-nous vos imitateurs.

---

23 *septembre.* — S. CONSTANCE, SACRISTAIN. — VI^e^ siècle.

Constance était sacristain dans une église dédiée à S. Étienne, près de la ville d'Ancône; il se sanctifia dans cet emploi par la piété et le zèle avec lesquels il remplissait ses devoirs, et par la pratique des vertus chrétiennes. Il vécut parfaitement détaché de toutes les choses de la terre, faisant paraître un grand mépris pour tout ce que les gens du monde estiment le plus; n'ayant d'affection que pour le ciel, il travaillait de toute sa force pour l'obtenir; aussi était-il regardé comme un saint dans tout le pays. La réputation des miracles que Dieu accordait à ses prières lui attirait la visite d'un grand nombre de personnes qui venaient de toutes parts pour le voir.

Un paysan, entre autres, étant venu de fort loin, trouva le pieux sacristain monté sur une échelle, occupé à nettoyer les lampes de l'église; et n'apercevant qu'un homme d'une taille peu avantageuse et d'un extérieur fort ordinaire, il ne put croire que ce fût là le fameux Constance. Comme on l'assura que c'était lui-même, il s'en moqua, et dit tout haut : « Je pensais voir un homme parfait, et je ne vois pas même une figure d'homme. » Le serviteur de Dieu, l'ayant entendu parler ainsi, alla l'embrasser, en le remerciant du jugement qu'il faisait de lui, et en disant : « Vous êtes le seul qui ayez les yeux assez ouverts pour bien connaître ce que je vaux. » On voit par cette action combien ce saint homme était humble. Il mourut dans le VI^e^ siècle.

Digitized by Google

PRATIQUE. Ce n'est pas aux gens en place et à ceux qui sont riches qu'il faut porter envie, mais à ceux qui sont humbles et modestes, parce que Jésus-Christ les admettra parmi les élus.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, d'aimer à n'être rien sur la terre, afin d'être grands avec vous dans le ciel.

---

24 *septembre.* — S. GERMER, ABBÉ. — VII^e^ siècle.

Germer naquit à Warde, près de Gournai, sur la rivière d'Epte, qui sépare le diocèse de Rouen de celui de Beauvais. Ses parents, qui étaient des plus considérables du pays par leur noblesse et leurs grands biens, et qui n'avaient que lui d'enfant, firent leur principale affaire de son éducation. Ils le confièrent à d'habiles maîtres, à qui ils recommandèrent surtout de le former à la piété.

Il passa quelque temps à la cour du roi Dagobert, épousa la fille d'un seigneur, dont il eut deux filles et un fils. La crainte qu'il eut de se laisser dominer par l'esprit du siècle tant qu'il y demeurerait, lui fit concevoir le dessein de chercher un asile pour travailler plus sûrement à son salut. Il alla donc trouver S. Ouen, et le pria de lui enseigner la conduite qu'il devait tenir. Ce pieux abbé lui conseilla de se retirer dans le cloître. Avec l'agrément du roi et le consentement de sa femme, Germer quitta le monde; après avoir reçu la tonsure et l'habit monastique, il se retira au monastère de Pantale, entre Brionne et Pont-Audemer, dont S. Ouen lui donna la conduite. Germer fut un modèle de pénitence, de veilles et de prières. Après avoir passé la journée à chanter les louanges de Dieu, il ne prenait le soir pour toute nourriture qu'un peu de pain grossier, avec quelques légumes et de l'eau salée.

La communauté de Pantale était fort considérable. Il y avait d'excellents moines qui suivaient avec joie l'exemple de leur saint abbé; mais il y en eut aussi quelques-uns, qui, ne pouvant souffrir son exactitude, résolurent de s'en défaire. Germer, ayant découvert le complot, alla à l'église, où il répandit beaucoup de larmes devant le Seigneur. Le même jour après la conférence qui se faisait à la suite de tierce, il se prosterna en présence de toute la communauté, et, sans dire ce qui lui était arrivé, il demanda d'être déchargé du gouvernement. Il se retira dans une grotte près du monastère. Il ne pensait qu'à s'y donner entièrement à Dieu par les exercices de la pénitence et les œuvres de charité envers les pauvres, lorsque S. Ouen le fit consentir à recevoir la prêtrise. Il continua la vie qu'il menait dans sa grotte, offrant tous les jours

Digitized by Google

le saint sacrifice. Il était si pénétré de la grandeur de cet auguste mystère, qu'il ne l'achevait presque jamais sans verser des larmes.

Sur ces entrefaites, il apprit la mort de son fils, qui le fit rentrer dans la possession de tous ses biens. Après en avoir distribué une bonne partie à des hôpitaux et à des églises, il résolut d'employer le reste à fonder un vaste monastère, où il pût finir ses jours; c'est celui qui a été connu sous le nom de Saint-Germer-de-Flay, à cinq lieues de Beauvais, du côté de Gournai-sur-Epte.

Germer vécut trois ans dans ce monastère, toujours appliqué à ses devoirs, et servant de modèle de la perfection religieuse. Ce fut ainsi qu'il se prépara à remettre son esprit entre les mains du Seigneur, qu'il avait servi avec tant de fidélité. Il mourut vers l'an 658.

PRATIQUES. 1. Les Saints ont tellement connu le monde, qu'ils l'ont méprisé et qu'ils y ont renoncé. Nous l'aimons et nous faisons tous nos efforts pour nous y établir. 2. Que la malice des méchants serve à nous attacher à Dieu plus fortement; loin de nous nuire, ce sera un avantage pour nous.

PRIÈRE. Seigneur, nous sommes nos plus grands ennemis; délivrez-nous du mal; délivrez-nous de nous-mêmes.

---

25 *septembre.* — S. CÉOLFRID, OU GEOFFROY, ABBÉ. — VIII^e^ siècle.

Céolfrid, vulgairement appelé en France Céoulfroy ou Geoffroy, fut parent et disciple de S. Benoît Biscop. Étant encore fort jeune, il alla avec lui à Rome, et profita de sa compagnie pour s'instruire à fond des devoirs de la vie chrétienne et de la profession religieuse. Lorsque S. Benoît eut fondé les deux monastères de Wiremouth et de Jarow en Angleterre, il donna la conduite de celui de Jarow à Céolfrid, qui avait été élevé depuis quelque temps au sacerdoce. Se sentant plus tard accablé d'infirmités, et craignant d'être surpris par la mort, Benoît réunit les deux communautés sous un seul et même supérieur, et nomma Geoffroy, comme celui qu'il croyait le plus propre à y faire fleurir la piété et la régularité.

Céolfrid, qui était fort instruit, était aussi convaincu que les études, bien dirigées et entreprises par de bons motifs, ne pouvaient qu'être utiles aux moines; il augmenta de beaucoup le nombre des livres des bibliothèques des deux communautés. Il ne les chargea pas d'ouvrages inutiles, ou qui ne pouvaient servir qu'à la curiosité; il s'appliqua principalement à amasser des

Digitized by Google

exemplaires des livres saints et d'autres livres utiles pour la connaissance de la vérité.

Après avoir gouverné ces deux communautés pendant près de vingt-huit ans, se voyant trop faible pour s'acquitter longtemps de ses fonctions avec le zèle qu'elles demandaient, il se démit de sa charge, et résolut d'aller finir ses jours à Rome. Il partit avec vingt-quatre personnes. Pendant toute la route, il ne cessait de prier et de réciter des psaumes : il continua ainsi son voyage et ses exercices de piété jusqu'en Champagne. Étant arrivé près de Langres, ses infirmités augmentèrent, et le réduisirent bientôt à l'extrémité. C'était là que Dieu avait marqué le terme de sa course, et d'où il devait l'attirer au ciel. Il mourut le 26 septembre de l'an 716, à l'âge de soixante-quatorze ans.

PRATIQUES. 1. Servons-nous de l'union avec des personnes de piété pour avancer dans la connaissance de nos devoirs, en imitant leur exemple. 2. L'amour de la lecture est un avantage pour ceux qui vivent dans la retraite; mais évitons les livres dangereux ou inutiles.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous aimer la lecture de vos livres saints, et faites-nous pratiquer ce que nous y lisons.

---

26 *septembre.* — S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ÉVÊQUE. — XVIII^e^ siècle.

Alphonse-Marie de Liguori naquit à Naples, d'une famille noble, le 26 septembre 1696. Dès ses plus tendres années, il annonça d'heureuses dispositions pour la piété et pour l'étude; et dans son adolescence, il devint le modèle de tous ceux de son âge, par sa ferveur, sa charité et ses autres vertus.

Il était encore dans la première enfance, lorsque le B. François Hiérônimo prédit, en le voyant, « qu'il ne mourrait pas avant l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il deviendrait évêque, et rendrait de très-grands services à l'Église. Toutefois il entra dans le barreau dès l'âge de seize ans, après avoir fait ses études avec un admirable succès, et fut reçu docteur en droit civil et canonique. Il suivait avec distinction cette carrière, lorsqu'un accident imprévu, qui lui arriva dans une cause, et qui l'affligea vivement, le décida, malgré les brillants avantages qu'on lui offrait, à se consacrer au service des autels. Liguori prit l'habit ecclésiastique, le 31 août 1722, et dès lors ses plus chères délices furent de séjourner à l'église et à l'hôpital, de porter le cilice, et de pratiquer les plus rudes austérités.

Ordonné prêtre en 1726, il devint presque aussitôt un homme vraiment apostolique. Son temps se partageait entre le confes-

Digitized by Google

sionnal et la chaire, et ses prédications fréquentes étaient suivies des fruits les plus abondants. Quand il allait donner une mission, sa réputation de sainteté et ses miracles attiraient une multitude d'auditeurs, qui ne pouvaient, en l'écoutant, retenir leurs larmes et leurs sanglots,

Enflammé de zèle pour le salut des âmes, et affligé de l'ignorance des gens de la campagne, il jeta, en 1732, les fondements de son institut, sous le titre de Congrégation du *Très-Saint Rédempteur;* et malgré de nombreuses contradictions, cette société se répandit en peu de temps en beaucoup de pays, et fut approuvée par Benoît XIV, dans son bref du 25 février 1749.

Au milieu de tant de travaux et de pratiques multipliées de la dévotion et de la pénitence, Alphonse, qui avait fait le vœu, nouveau peut-être dans l'Église, de ne jamais perdre de temps, consacrait tous ses moments libres à composer un grand nombre d'ouvrages de théologie et de piété. L'âge et les maladies ne diminuèrent rien de son zèle. Clément XIII le fit évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, siége suffragant de Bénévent. L'humble Liguori, qui connaissait les devoirs de cette dignité, l'avait refusée plus d'une fois, et il ne fallut pas moins qu'un commandement exprès du pape pour le déterminer à l'accepter. Il y fut promu le 14 juin 1762. Il n'adoucit pas néanmoins la vie dure et mortifiée qu'il avait menée jusqu'alors; il continua de pratiquer les rigueurs de la pauvreté, redoubla d'efforts pour satisfaire à ses deux vertus favorites, le zèle du salut des âmes et l'amour des pauvres; affermit la discipline ecclésiastique, fonda de nouveaux établissements de charité, et sanctifia enfin ses fonctions par ses aumônes et ses vertus. Au bout de treize ans de gouvernement, affaibli par les travaux, les pénitences et les maladies, il obtint enfin de se démettre de son évêché, faveur qu'il avait inutilement sollicitée de Clément XIII et de Clément XIV, et que Pie VI ne lui accorda qu'à regret, en juillet 1775.

Âgé alors de soixante-dix-neuf ans, il se retira dans une maison de sa chère congrégation, à Nocera-de-Pagani, où il passa le reste de ses jours dans la méditation et les exercices de la pénitence. Il y mourut en odeur de sainteté, le 1er août 1787, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Il serait trop long de donner ici le détail de toutes les macérations par lesquelles ce grand serviteur de Dieu avait tourmenté son corps, des privations sans nombre qu'il s'était imposées, soit par esprit de piété, soit aussi pour répandre plus d'aumônes dans le sein des pauvres, à qui, dans une année de disette, il avait

Digitized by Google

sacrifié son argenterie, les boucles d'argent de ses souliers, et jusqu'à son anneau et sa croix pectorale, qu'il remplaça par une croix en laiton.

Mais rien ne peut donner une idée plus juste de l'éminente sainteté de Liguori, que le témoignage de ses confesseurs, qui ont attesté qu'il avait conservé non-seulement l'innocence baptismale, mais qu'il ne commit jamais un péché véniel de propos délibéré.

Ce qui contribua surtout à lui faire conserver jusqu'à la mort cet état d'innocence, c'est, dit l'auteur des *Réflexions sur la sainteté et la doctrine de S. Liguori*, « sa tendre dévotion envers « la sainte Vierge, à laquelle il s'était consacré d'une manière « spéciale. Plein pour Marie d'un amour filial et d'une confiance « sans bornes, il s'adressait à elle dans tous ses besoins, et se « tenait assuré d'obtenir tout ce qu'il demandait par son inter- « cession, croyant avec raison, et affirmant en toute rencontre, « qu'elle est la dispensatrice de toutes les grâces. Cette Vierge « sainte, dont il ne pouvait se lasser de publier les louanges en « chaire et dans ses écrits, le comblait des faveurs les plus signa- « lées; elle lui apparaissait souvent dès sa plus tendre enfance, « et daignait se faire elle-même son institutrice. *Elle me disait « des choses admirables*, avoua-t-il la veille de sa mort à son « confesseur. » On égalait Alphonse à S. Bernard, dit plus loin le même auteur, « pour la douceur des expressions et l'abondance « des sentiments avec lesquels il célébrait Marie, de bouche ou « par écrit. Quand il prêchait en son honneur, on courait en « foule pour l'entendre, les plus endurcis se convertissaient, et « plusieurs fois on l'a vu, transporté par son sujet, ravi en extase « jusqu'à s'élever de terre. »

Voici, au rapport du même auteur, quelles étaient ses pratiques de piété les plus familières pour honorer la Mère de Dieu : il ne manquait jamais de la prier chaque jour, prosterné devant une de ses images; il jeûnait la veille de ses fêtes, et le samedi, au pain et à l'eau; il portait le scapulaire, un rosaire au cou, un autre à la ceinture; il récitait très-souvent la Salutation angélique, et recommandait beaucoup la dévotion du chapelet. Ce fut encore sous la protection de Marie et en son honneur qu'il fit le vœu que nous avons rapporté, de ne jamais perdre de temps, et ceux de prêcher les grandeurs de la Mère de Dieu, de réciter le rosaire, et d'approcher du tribunal de la pénitence tous les samedis, de secourir au besoin les pestiférés, et de faire toujours ce qu'il croirait le plus parfait.

Tous ces faits étaient si connus, la réputation du Saint était si

Digitized by Google

généralement répandue, si solidement établie, qu'une foule de personnages de la plus haute considération, un souverain, des princes de l'Église, s'empressèrent aussitôt après sa mort de solliciter Pie VI pour qu'il fît commencer le procès de sa béatification et de sa canonisation. Il fut béatifié en 1816, et canonisé en 1839.

PRATIQUE. S. Liguori fit vœu de ne point perdre de temps. Combien en perdons-nous tous les jours en actions et en paroles inutiles!

PRIÈRE. Seigneur, faites qu'à l'exemple de S. Liguori, nous consacrions à votre service tous nos instants.

---

27 *sept.*—S. COME ET S. DAMIEN, MARTYRS.—IV^e^ SIÈCLE.

S. Côme et S. Damien étaient frères et Arabes de naissance, mais ils firent leurs études en Syrie, et se rendirent fort habiles dans la médecine. Comme ils professaient le christianisme et qu'ils étaient animés de cet esprit de charité qu'il inspire, ils exerçaient leur profession avec beaucoup de zèle et de désintéressement. Ils sont appelés *Anargyres* par les Grecs, parce qu'ils ne recevaient point d'argent de leurs malades. Ils vivaient à Éges, en Cilicie, où ils étaient universellement aimés et respectés. Ils étaient surtout connus par leur attachement à la religion chrétienne, à laquelle ils s'efforçaient tous les jours de faire de nouveaux prosélytes.

La persécution de Dioclétien s'étant allumée, il était difficile qu'ils ne fussent pas découverts des premiers. On les arrêta par l'ordre de Lysias, gouverneur de Cilicie, qui, après leur avoir fait souffrir divers tourments, les condamna à perdre la tête. Leurs corps furent portés en Syrie, et enterrés à Cyr. Théodoret, qui était évêque de cette ville au v^e^ siècle, dit qu'on y gardait leurs reliques dans une église de leur nom; il leur donne les titres d'illustres athlètes et de généreux soldats de Jésus-Christ. L'empereur Justinien, qui commença à régner en 527, fit agrandir, orner et fortifier la ville de Cyr, par respect pour les saints martyrs dont les ossements y reposaient. Voyant que l'église bâtie à Constantinople sous leur invocation tombait en ruine, il en fit élever une magnifique en reconnaissance de ce qu'il avait été guéri d'une maladie dangereuse par leur intercession.

Pour satisfaire sa dévotion envers les mêmes Saints, Justinien fit construire et leur dédia une seconde église à Constantinople. On trouve dans la chronique de Marcellin et dans S. Grégoire de Tours le récit de plusieurs miracles opérés par leur intercession. Une partie de leurs reliques est présentement à Rome, dans l'église

Digitized by Google

de leur nom. Cette partie de leurs reliques fut portée dans cette ville du temps du pape S. Félix, bisaïeul de S. Grégoire le Grand. Il y en a deux autres parties à Venise. Une portion des reliques de ces saints martyrs fut apportée en France et divisée entre plusieurs églises, la collégiale de Luzarches, la cathédrale et la paroisse de Saint-Côme de Paris.

PRATIQUE. Soyons charitables et bienfaisants à l'exemple de ces deux frères, même à l'égard de nos ennemis et de nos persécuteurs, et nous pourrons alors nous regarder comme de véritables disciples de Jésus-Christ.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, cette disposition de piété charitable et bienfaisante, même à l'égard de nos ennemis et de ceux qui nous persécutent, afin que nous soyons, selon votre parole, les enfants du Père céleste et les véritables disciples de l'Évangile.

---

28 *septembre.* — Ste EUSTOQUIE, VIERGE. — Ve siècle.

Eustoquie, vierge romaine, fille de l'illustre sainte Paule, était entrée dans toutes les vues de sa mère, et fit paraître un égal mépris pour les vanités du monde. Elle s'engagea par un vœu solennel à rester dans l'état de virginité, sur les exhortations de sainte Marcelle, qui semble avoir été la première de Rome à embrasser les austérités de la vie ascétique. S. Jérôme rapporte à son sujet une chose remarquable : lorsqu'elle était encore toute jeune, une de ses tantes nommée Prétextate, par ordre de son mari, la para un jour fort richement, et lui fit peigner et friser les cheveux, pour la *mettre* comme les personnes de son rang et lui donner du goût pour les ajustements; mais la nuit même elle vit venir à elle un ange qui, d'une voix terrible et menaçante, lui fit entendre ces paroles : « Vous avez donc mieux aimé obéir à votre mari qu'à Jésus-Christ? Vous avez osé porter vos mains sacriléges sur la tête d'une vierge consacrée à Dieu! Ces mains vont devenir sèches, et ce châtiment vous apprendra le mal que vous avez fait; au bout de cinq mois vous serez portée au tombeau. Si vous continuez à inspirer la vanité à l'épouse de Jésus-Christ, vous perdrez en même temps votre mari et vos enfants. » Cette terrible menace eut son effet. « C'est ainsi, ajoute S. Jérôme, que Jésus-Christ punit les violateurs de son temple. » Eustoquie eut le courage de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand, pour embrasser la pauvreté la plus absolue, et de mener une vie pénitente afin de conserver son innocence. Elle suivit sa mère sainte Paule dans la Palestine, et passa vingt-trois ans dans la pratique des conseils évangéliques, sous la direction de S. Jérôme, qui s'était retiré dans un monastère d'hommes voisin du sien. Elle étudia sous lui

Digitized by Google

l'Écriture sainte, et s'y rendit très-habile par la connaissance qu'elle acquit de la langue hébraïque. Après la mort de sa mère, elle fut obligée de se charger de la conduite du monastère de Bethléem. Dieu l'éprouva par la persécution. Une troupe de gens perdus, suscités par les pélagiens, allèrent à Bethléem, maltraitèrent les serviteurs de Dieu aussi bien que les vierges, et brûlèrent leurs monastères; en sorte qu'Eustoquie eut beaucoup de peine à échapper au feu et aux armes qui l'environnaient. Trois ans après, c'est-à-dire vers l'an 416, elle alla recevoir la récompense de ses travaux et de sa persévérance.

PRATIQUE. On ne saurait trop déplorer la coutume où l'on est d'inspirer aux enfants la vanité et le goût de la parure : à peine ont-ils quelque discernement qu'on leur parle de beaux habits et d'ajustements.

PRIÈRE. Donnez-nous du mépris, Seigneur, pour tout ce que le monde estime, afin qu'en n'estimant que ce qui conduit à vous, nous jouissions un jour de la gloire céleste.

---

29 *septembre.* — S. MICHEL ET TOUS LES SS. ANGES.

L'Écriture sainte nous apprend qu'il y a des anges, que Dieu a créé de purs esprits sans corps, et qu'il s'est souvent servi d'eux pour faire connaître aux hommes ses volontés, toujours justes et raisonnables. On ne peut douter que Moïse n'ait connu ces esprits célestes : tous ses livres sont pleins de preuves de leur existence. On les trouve chez Abraham, à qui ils découvrent les secrets du Seigneur, et font de sa part les promesses les plus magnifiques; ils arrêtent la main de ce patriarche prêt à égorger son fils; Jacob en voit une multitude qui montent et qui descendent sur une échelle mystérieuse que Dieu lui découvre.

On ne peut disconvenir que Dieu ne soit l'unique auteur de leur création. Aussi l'apôtre S. Paul enseigne-t-il nettement que Dieu a tout créé dans le ciel et sur la terre; que les choses visibles et invisibles, les Trônes et les Dominations, les Principautés, les Puissances, et généralement toutes choses, ont été créés par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

On ne sait pas combien Dieu a créé de ces esprits célestes; leur nombre a dû être très-considérable, puisque Daniel, ne parlant que des anges qui ne sont point déchus de leur bonheur, dit : *Un million d'anges le servaient* (il parle de Dieu, qu'il représente assis sur le trône de sa gloire), *et mille millions assistaient devant lui.*

Outre ces bons anges, il y en avait encore un grand nombre qui

Digitized by Google

avaient aussi été créés dans la justice et dans la vérité; mais ils voulurent s'égaler à Dieu, et leur orgueil fut puni. Dieu les précipita dans l'abîme, et leur malheur sera éternel. Une partie de ces anges rebelles s'est répandue dans l'air : leur occupation est de tenter les hommes; mais ils n'ont de pouvoir sur eux qu'autant que Dieu leur en laisse, et cette puissance ne peut se terminer qu'à faire du mal. Cette chute des mauvais anges est ainsi décrite dans l'Apocalypse de S. Jean : « Il se donna une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon et ses anges combattaient contre lui. Mais ce dragon, cet ancien serpent, qui est appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. »

L'état de ceux qui sont demeurés fidèles à Dieu est un état bien différent du premier : il est d'autant plus heureux, qu'ils ne peuvent plus pécher, ni, par conséquent, déchoir de leur bonheur.

Leur occupation n'est pas renfermée cependant dans l'adoration qu'ils rendent à la majesté suprême du Seigneur. L'Écriture et la tradition donnent lieu de croire qu'ils ont beaucoup de part au gouvernement du monde. 1° Ils sont tous appelés esprits destinés aux ministères, et envoyés pour servir ceux qui sont héritiers du salut; et cette administration comprend une infinité d'offices. 2° Ils offrent à Dieu les prières des saints, comme il est rapporté dans le livre de Tobie et dans l'Apocalypse. 3° Ils rendent aux fidèles chrétiens plusieurs assistances à l'égard des choses temporelles, comme il paraît par la prière par laquelle Tobie demanda que l'ange du Seigneur accompagnât son fils pendant le voyage qu'il allait faire dans le pays des Mèdes. S. Augustin a fort bien prouvé que toutes les apparitions de Dieu dans l'Ancien Testament se faisaient par le ministère des anges. 4° C'est aussi la doctrine de l'Église catholique, que chaque homme a un ange gardien qui veille sur lui, et dont la protection peut beaucoup pour le défendre contre les piéges du démon.

On lit dans l'Écriture les noms de trois de ces anges, Michel, Gabriel et Raphaël, parce que ce sont ceux-là dont Dieu s'est servi particulièrement pour faire connaître aux hommes ses volontés. On trouve dans l'Écriture plusieurs ordres d'esprits saints, savoir : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Archanges et enfin les Anges. Ces différentes dénominations sont données à ces esprits célestes, à raison sans doute de leurs différents ministères, qui cependant n'ont tous qu'un même but et une même fin, la gloire de Dieu.

Il faut admirer ces merveilles du Seigneur, mais il convient de

Digitized by Google

ne pas s'en tenir à une stérile admiration. C'est un devoir d'imiter ceux que l'on honore. Comme les anges, les hommes doivent obéir à Dieu promptement, fidèlement, avec joie : comme eux, ils ne doivent faire que la volonté de Dieu, marcher toujours en sa présence, entrer dans toutes ses vues, ne vivre que pour lui : comme eux, ils doivent chanter ses louanges, non-seulement en priant souvent et avec un cœur pur, mais dans toutes leurs œuvres, en les faisant toutes pour lui. On ne peut trop recommander aux fidèles d'avoir un grand respect pour ces esprits bienheureux : ils sont les premiers des Saints ; on doit donc les invoquer fréquemment et avec foi, ne les contrister jamais en tombant dans quelque péché volontaire. Dans l'état de faiblesse où les hommes sont tombés, ils se garderont soigneusement d'éloigner d'eux des secours qui peuvent leur être si salutaires.

PRATIQUE. C'est l'orgueil qui a précipité les anges du ciel en enfer. Craignons la moindre pensée d'estime de nous-mêmes : l'état le plus bas et le plus humiliant est le plus sûr.

PRIÈRE. Seigneur, qui nous avez donné les anges pour nous garder, faites-nous la grâce d'être comme eux dans une attention continuelle à faire votre sainte volonté.

---

30 *sept.*—S. JÉRÔME, PRÊTRE ET DOCTEUR.—IVe et Ve siècles.

Jérôme naquit à Stridon, en Dalmatie, vers l'an 340, de parents chrétiens et riches. Ils eurent grand soin de son éducation, et tâchèrent de le former à la piété, en même temps qu'ils lui firent étudier les lettres humaines. Jérôme devint très-habile ; mais comme l'estime des hommes était plutôt l'objet de ses études que le désir de s'avancer dans la science du salut, Dieu permit qu'il tombât dans le désordre. Ses égarements ne durèrent pas longtemps. Vers l'an 374, il se retira dans le désert de Chalcide, en Syrie. C'était une vaste solitude, toute brûlée par les ardeurs du soleil, et qui était néanmoins habitée par quelques solitaires que l'amour de la pénitence y avait conduits. Jérôme, effrayé des jugements de Dieu et abattu sous le poids de la majesté du Seigneur, chercha dans cette affreuse retraite à se mettre à couvert de la colère future, et à prévenir les rigueurs de la justice du Très-Haut. Livré aux jeûnes les plus austères et à des veilles continuelles, il lui semblait entendre le son de la trompette qui doit faire sortir les morts de leurs tombeaux, et les faire paraître devant le juste Juge. Cette seule pensée le saisissait d'effroi ; son imagination vive et les tentations violentes qu'il éprouvait dans la chair, ne servaient pas

Digitized by Google

peu à augmenter son trouble. Il redoublait ses jeûnes, et il adressait à Dieu de fréquentes prières. Il demeura quatre ans dans ce désert, et il fut attaqué de fréquentes maladies, causées par ses jeûnes, par son application à l'étude et par ses autres austérités; mais regardant son corps comme son plus cruel ennemi, il ne cherchait qu'à l'affliger pour sauver son âme. La persécution que quelques moines schismatiques excitèrent contre lui l'obligea d'errer de solitude en solitude, visitant toujours ceux qu'une grande vertu rendait recommandables, et recueillant, pour en profiter, tout ce qu'il voyait ou entendait d'édifiant.

Comme il était à Antioche en l'an 377, Paulin, qui en était évêque, l'ordonna prêtre malgré lui, à cause de sa vertu. Jérôme ne voulut point demeurer dans cette ville, ni s'attacher à aucune église, parce que son dessein était de continuer à vivre dans la solitude. Son humilité ne lui permit jamais d'exercer les fonctions du sacerdoce. Étant venu à Constantinople, il demeura quelque temps avec S. Grégoire de Nazianze, étudiant sous lui l'Écriture sainte, qui faisait de plus en plus ses chastes délices. Il partit de Constantinople en 381 pour retourner à Rome, où le pape Damase le retint auprès de lui.

S. Jérôme ne demeura pas longtemps dans cette ville après la mort du pape Damase. La réputation de sa doctrine avait excité la jalousie de plusieurs membres du clergé, et sa liberté à reprendre leurs vices lui avait attiré leur haine : c'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner en Palestine, où il avait déjà fait quelque séjour.

Sainte Paule, avec sa fille Eustoquie et plusieurs autres vierges qui voulaient renoncer comme elle à toutes les espérances du siècle, afin de ne vivre que pour Dieu, suivit de près S. Jérôme. Comme elle avait de grands biens, elle fit bâtir près de Bethléem plusieurs monastères pour les deux sexes, et divers hospices pour recevoir les pèlerins qui venaient visiter les lieux sanctifiés par la présence du Seigneur. S. Jérôme avait le soin du spirituel de ces communautés; il instruisait aussi de jeunes enfants qu'on lui avait donnés à élever dans la crainte de Dieu; et il s'occupait à des ouvrages qui l'ont fait regarder comme une des grandes lumières de l'Église.

Malgré cette application continuelle, Jérôme éprouvait toujours les coups humiliants de l'esprit tentateur.

Les écrits de S. Jérôme, qui sont en grand nombre, font assez voir quel était son tempérament et le caractère de son esprit. C'était un homme d'une imagination vive, d'un génie ardent et

Digitized by Google

élevé, et d'une érudition vaste et profonde. Une vertu solide et sublime relevait ces grandes qualités; mais il faut avouer qu'elles n'étaient pas sans défauts. Il s'est souvent laissé aller à son génie trop bouillant dans plusieurs de ses écrits, surtout dans ses disputes. Il a effacé ces défauts par une grande humilité, une charité ardente, une mortification qu'on pourrait appeler excessive, s'il y avait de l'excès à suivre les impressions de l'Esprit-Saint, qui souffle où il veut et comme il veut. D'ailleurs Dieu l'a purifié encore par de grandes maladies. Il en fut surtout attaqué violemment les dernières années de sa vie, et il les accepta avec le même esprit de pénitence et de foi qui l'avait soutenu dans toutes ses autres afflictions. Voici comme il parle de ses fréquentes indispositions : « Jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous souffrir votre serviteur sur la terre? Cependant, que votre saint nom soit béni, que votre volonté soit faite. Quel droit ai-je de me plaindre de mes maux? La maladie et la santé ne sont-elles pas les ouvrages du Seigneur? C'est lui qui blesse et qui guérit, qui tue et qui vivifie. Hélas! la douleur qu'il me fait sentir m'avertit à toute heure de mon néant. Il m'a pétri de limon sujet à se corrompre, et je n'ai reçu la vie qu'à condition de souffrir depuis le moment de ma naissance jusqu'à ma mort. Souffrons tant qu'il plaira au Seigneur : trop heureux s'il fait servir mes souffrances à l'expiation de mes péchés. »

S. Jérôme se consolait par ces réflexions, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente. Tous ses amis vinrent pour lui rendre les derniers devoirs. Il les reçut avec un visage serein. « Venez-vous, mes amis, m'annoncer qu'il faut partir? Que cette nouvelle m'est agréable! Prenez part à ma joie. Voici le précieux moment qui va me rendre libre pour toujours. Que les hommes ont tort de peindre la mort comme si affreuse! Elle ne l'est que pour les méchants. Depuis que Jésus-Christ l'a aimée, elle me plaît même dans l'horreur des tourments, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'espérance d'une éternité bienheureuse. Voulez-vous trouver la mort telle que je vous la dépeins? faites pénitence, mortifiez vos sens, méprisez la vie, haïssez-vous vous-mêmes, ne vous attachez à rien, n'aimez que Jésus-Christ, et vous éprouverez un jour combien il est doux de mourir quand on a su bien vivre. » Tels furent les sentiments dans lesquels S. Jérôme remit son âme à son Créateur, l'an 420.

PRATIQUE. Nous sommes nos plus cruels ennemis : nous ne pouvons nous vaincre que par une guerre continuelle, et cependant nous ne cherchons qu'à nous satisfaire et à nous mettre à notre aise.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de nous donner cette crainte salutaire de vos terribles jugements, qui nous y prépare par la charité et par une sincère conversion.

Digitized by Google

1er octobre. — S. REMI, évêque de Reims. — Ve et VIe siècles.

L'opinion la plus probable sur la naissance de S. Remi est qu'il naquit en 439. Emilius, son père, et Cilinie, sa mère, illustres par leur noblesse et leurs richesses, le furent encore plus par la pratique des vertus. S. Remi eut deux frères plus âgés que lui; ils reçurent une éducation conforme à leur naissance distinguée, au château de Laon, que possédaient leurs parents. Le jeune Remi s'y était fait une petite solitude, où il se renfermait de temps en temps pour vaquer plus librement à la prière. Il fit de rapides progrès dans les sciences. On sait par S. Sidoine Apollinaire qu'il fut regardé comme l'orateur le plus éloquent de son temps. Remi, n'ayant encore que vingt-deux ans, fut élu malgré lui évêque de Reims. Son mérite extraordinaire ayant entraîné les suffrages, et autorisé les évêques à lui accorder la dispense de l'âge requis par les canons pour exercer l'épiscopat, il en commença les fonctions avec le zèle le plus éclairé et la charité la plus ardente pour le salut des âmes.

Son assiduité à méditer les saintes Écritures et à prêcher la parole divine eut bientôt les plus grands succès pour la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles; la sainteté du prédicateur, ses ferventes prières, auxquelles Dieu accorda souvent des miracles; son humilité, sa douceur, tout en lui attirait les âmes à la piété, et le préparait à devenir l'apôtre des Français. Il y avait environ cinq cents ans que les Gaules étaient sous la puissance des Romains, lorsque les Français s'en emparèrent : loin d'en chasser ou d'en faire périr les habitants subjugués, ils devinrent un même peuple avec eux, et peu à peu en adoptèrent les mœurs et le langage. Clovis, encore très-jeune, était leur roi, et fut le plus célèbre conquérant de son siècle. Quoique païen, il traitait avec bonté les chrétiens, qui étaient en grand nombre parmi les Gaulois, et surtout les évêques; il épargnait les églises, et témoignait des égards distingués aux personnes d'une vertu peu commune. S. Remi fut de ce nombre; il lui fit rendre les vases enlevés de son église par un soldat païen qu'il punit de son attentat.

Ce prince épousa en 493 Clotilde, dont le zèle pour la foi chrétienne et la sainteté ont mérité la vénération de l'Église. Elle travailla à adoucir le naturel farouche de son mari, et vint à bout de lui inspirer peu à peu du respect, et même du goût pour la religion chrétienne. Elle obtint de lui que son premier fils reçût le baptême; mais cet enfant étant mort peu de temps après, Clovis en fut vive-

Digitized by Google

ment affligé, et s'en prit à Clotilde d'avoir irrité, disait-il, ses dieux, en leur préférant celui de l'Évangile. Clotilde eut un second fils; elle obtint encore qu'il fût baptisé : le Seigneur, pour éprouver sa vertueuse mère, permit aussi qu'il fût malade. Il exauça aussitôt la reine, et l'enfant recouvra la santé. Dans le même temps, une armée nombreuse sortie de la Germanie et commandée par plusieurs rois, ayant passé le Rhin, parut sur les frontières de la France dans l'intention de la piller et de s'en rendre maîtresse. Clovis se hâta d'aller s'opposer à leurs efforts, et leur livra bataille à Tolbiac, entre la Meuse et le Rhin. Il se mit à la tête de sa cavalerie; mais le choc de l'ennemi fut si terrible, que l'armée de Clovis se débanda bientôt. Dans cet instant, il se souvint que Clotilde lui avait dit : « Si vous implorez le seul vrai Dieu, qui est le Dieu des chrétiens, vous remporterez la victoire. » Plein d'espérance, il lève les yeux au ciel, et dit tout haut : « O Christ! que Clotilde « adore comme le Fils du Dieu vivant, j'implore votre secours; « délivrez-moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre « nom. »

Au même instant, sa cavalerie dispersée se rallie autour de lui; le combat recommence; les ennemis sont vaincus, et leur chef tué. Il gagna cette célèbre victoire l'an 496. Depuis ce grand événement, Clovis se disposa à recevoir le baptême. Sainte Clotilde partit avec S. Remi pour aller au-devant du roi; elle lui présenta le saint évêque, qui dès ce moment commença à l'instruire des mystères et des lois de la religion. Le prince, docile aux lumières de la grâce, se distinguait des autres catéchumènes par sa piété et son assiduité aux saints exercices. Il fut baptisé par S. Remi, avec la plus grande solennité, le jour de Noël, avec une de ses sœurs et trois mille Français.

Bientôt la foi de l'Évangile s'étendit par toute la France : les miracles qu'opérait S. Remi, son zèle pour le salut des âmes les gagnaient à Jésus-Christ. Il eut plusieurs disciples que l'Église honore, et qui le secondèrent dans ses travaux apostoliques. Il en donna plusieurs pour pasteurs aux nouveaux fidèles, tant dans la Bourgogne que dans la France, et, plein de jours et de mérites, il mourut le 13 janvier 533. Il fut enterré dans l'église Saint-Christophe à Reims.

PRATIQUE. Les personnes vraiment pieuses doivent se faire un devoir de prier pour l'Église, et d'honorer leur évêque; elles doivent aussi prier pour l'avantage spirituel et temporel de l'État et honorer leur souverain.

PRIÈRE. Daignez, ô mon Dieu, répandre vos grâces sur votre Église et sur ses ministres, et sur tous ceux qui nous gouvernent.

Digitized by Google

2 *oct.* — S. ALLOWIN OU BAVON, SOLITAIRE. — VII^e^ siècle.

Allowin, qui n'est connu que sous le surnom de Bavon, naquit vers l'an 589, de parents distingués par leur noblesse, dans la partie du Brabant appelée Haspain, et qui a été plus tard renfermée dans le territoire de Liége. Le peu de soin que l'on prit de son éducation le plongea dans la débauche de bonne heure; le mariage n'arrêta pas ses désordres; mais après la mort de sa femme, Dieu lui fit la grâce de le rappeler de ses égarements. Ayant entendu prêcher S. Amand, il alla trouver ce zélé missionnaire, lui avoua les désordres de sa vie passée, et le pria de vouloir bien être son guide dans une affaire si importante. S. Amand, voyant la sincérité de sa douleur, ne l'effraya point sur des crimes qu'il paraissait pleurer de tout son cœur; il ne pensa qu'à le porter à la reconnaissance envers Dieu, qui l'avait regardé dans sa miséricorde; mais en même temps il lui montra les précautions qu'il devait prendre pour ne plus retomber dans ses fautes et pour mener une vie digne d'un chrétien converti. « Pourquoi aimeriez-vous de nouveau ce que vous avez quitté? lui disait ce guide éclairé. La vie que nous menons sur la terre est très-courte, et ressemble à une vapeur qui se dissipe aussitôt qu'elle paraît; les plaisirs qu'on goûte finissent souvent avant elle et n'enfantent que des amertumes éternelles. Travaillons donc, continuait-il, à obtenir la vie éternelle, à laquelle Dieu a bien voulu nous appeler; réjouissons-nous dans la confiance que nos noms sont écrits au ciel. Il faut se revêtir des armes de la justice et de la cuirasse de la foi, et éviter, avec le secours de Dieu, les piéges du démon. Personne ne mérite mieux la qualité d'homme courageux que celui qui surmonte cet ennemi des hommes, et nul n'est si lâche que celui qui se laisse vaincre par les plaisirs de la chair. D'autres fois il lui disait : « Voulez-vous repousser les attaques du démon, et empêcher qu'il ne vous perce de ses flèches meurtrières? joignez à la prière et à la vigilance l'austérité des jeûnes et des veilles; aimez votre prochain, soyez rempli de charité envers les pauvres et les étrangers. Ce qui abat et affaiblit la chair, fortifie l'âme et la rend féconde en fruits spirituels et en bonnes œuvres. »

Bavon écoutait ces instructions avec joie et s'efforçait d'y conformer sa vie. Il avançait chaque jour dans la piété et dans l'amour de la pénitence, et il prit la résolution de mener la vie la plus austère. Pour exécuter ce généreux dessein, il se retira dans une

Digitized by Google

forêt voisine; et ayant trouvé un vieux hêtre où il y avait un creux d'environ six pieds, il s'y logea. Mais comme sa retraite n'avait point été cachée, il se vit bientôt exposé aux visites du peuple, ce qui l'obligea de quitter ce lieu pour se retirer pendant la nuit dans le bois de Malmedum, à une lieue de Gand. Il s'y fit une petite cellule pour se mettre à couvert des injures de l'air, et y vécut fort austèrement. Il se contentait des fruits que lui fournissait le bois où il demeurait, et de l'eau de la rivière qui était proche. Ce saint pénitent mourut vers l'an 653.

PRATIQUES. 1. Combien de fois avons-nous été touchés du regret de nos péchés? Combien de fois avons-nous pris la résolution de faire pénitence?... Avons-nous commencé? 2. Quand le cœur est véritablement converti, on n'est point effrayé de la pénitence la plus austère; on ne craint que de n'en pas faire assez.

PRIÈRE. C'est pour nos péchés, Seigneur, que vous êtes mort sur la croix; qu'un si grand amour nous excite à une grande pénitence.

---

3 *octobre.* — S. GÉRARD, ABBÉ. — X^e^ siècle.

S. Gérard naquit sur la fin du IX^e^ siècle, au village de Staves, dans le comté de Namur. Il avait reçu de Dieu un esprit doux, qui le fit aimer de tous ceux qui avaient des relations avec lui, et une certaine inclination pour la piété qui se manifesta dès l'âge le plus tendre. On lui donna une éducation telle qu'on la procurait alors aux enfants qu'on destinait à la profession des armes. Après ses exercices militaires, il entra au service de Bérenger, comte de Namur, qui lui donna une charge dans ses troupes. La cour, écueil assez ordinaire de l'innocence, ne servait qu'à faire éclater davantage celle de Gérard. Comme un autre S. Martin, il menait la vie d'un moine sous un habit militaire, et cependant il ne gardait pas avec moins d'exactitude toutes les bienséances de son état qui pouvaient s'accorder avec une régularité vraiment chrétienne. Possesseur de grands biens, il proportionnait ses aumônes à ses richesses, et ne se créait point de besoins imaginaires pour avoir un prétexte de diminuer ses charités. Il savait qu'on ne gagne rien à se faire illusion à soi-même, puisque la vérité, qui nous jugera, ne peut être altérée ni affaiblie par tous les préjugés des hommes. Dieu bénit sa régularité en multipliant sur lui ses grâces et ses bénédictions. Il lui donna surtout le don précieux de la prière, avec lequel on obtient tous les autres. Gérard avait tant d'amour pour ce saint exercice, qu'on pouvait dire qu'il priait partout et en tout temps. Revenant un jour de la chasse, où il avait accompagné le comte Bérenger, pendant que les autres s'é-

Digitized by Google

taient retirés pour prendre quelques rafraîchissements, il entra dans la chapelle de Brogne, et y demeura longtemps en prière. Il y trouva tant de consolation, que ce ne fut qu'avec peine qu'il abandonna son oraison. « Que ceux-là sont heureux, dit-il, qui n'ont point d'autre occupation que celle de louer le Seigneur, et de le prier le jour et la nuit! »

Quelque temps après, le comte Bérenger eut une affaire importante à négocier avec Robert comte de Paris; il en chargea Gérard, qu'il envoya à la cour de France. Dès que Gérard fut arrivé à Paris, il y laissa ses gens, et alla visiter l'abbaye de Saint-Denis, avec l'intention d'y demeurer quelques jours en retraite. Là, uniquement occupé de Dieu et de la considération des biens célestes, il fut touché d'un vif désir de quitter le monde, et il prit la résolution de l'exécuter. Il se hâta donc de terminer l'affaire pour laquelle il avait été envoyé, et, après avoir fini heureusement sa négociation, il retourna en rendre compte à Bérenger. Comme ce prince lui témoignait combien il était satisfait de ses services, Gérard saisit cette occasion pour lui dire qu'il lui demandait pour toute récompense la permission de renoncer au monde, et de se consacrer à Jésus-Christ dans l'humble profession de moine. Il l'obtint avec peine, et reprit avec joie la route de Saint-Denis.

Les religieux, qui ne s'attendaient point à son retour, témoignèrent beaucoup de joie de le revoir, et l'admirent volontiers parmi eux. Comme de son temps l'étude n'entrait pas ordinairement dans l'éducation qu'on procurait aux enfants qu'on destinait aux armes, et que la plupart des gentilshommes ne savaient pas lire, Gérard, qui avait été élevé de même, ne rougit point de se mettre à apprendre à son âge les premiers éléments des sciences. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il apprit par cœur le Psautier, et fut en état d'entendre l'Écriture sainte et les Pères. Il fit des progrès encore plus grands dans la piété et dans les vertus de son état. Il parut dans le monastère ce qu'il avait été à la cour, plein de mépris de lui-même et pour le monde, et déjà habitant du ciel par ses désirs. Dieu l'appela à la récompense des Saints le 3 octobre de l'an 939.

PRATIQUE. Que de besoins imaginaires, que de prétextes on allègue pour se dispenser de faire l'aumône? Pense-t-on que c'est à Jésus-Christ même que l'on refuse un faible secours? Est-ce donc ainsi qu'on peut se le rendre favorable?

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, de ne nous occuper que de vous sur la terre, afin que nous ayons le bonheur de vous louer éternellement dans le ciel.

Digitized by Google

4 octobre. — S. FRANÇOIS D'ASSISE, INSTITUTEUR DES FRÈRES MINEURS. — XIIIe siècle.

Ce saint naquit à Assise, en Ombrie, dans les terres de l'État ecclésiastique, l'an 1182. Son père, nommé Pierre Bernardon, était marchand; sa mère s'appelait Pique: tous deux étaient plus occupés de leur trafic que de l'éducation de leurs enfants. Celui dont on donne ici la vie avait reçu au baptême le nom de Jean; il apprit si facilement à parler la langue française, qu'on le surnomma François, nom sous lequel il est bien plus connu.

Dieu préserva François des désordres ordinaires de la jeunesse: il n'avait pas beaucoup de goût pour la piété, et il aimait la dissipation, mais il n'était pas débauché. Après des études superficielles, son père le mit dans le commerce. Quoiqu'il fût, comme presque tous les marchands, sensible à l'intérêt, il aimait les pauvres et se plaisait à leur faire du bien. Dès l'enfance il s'était proposé de donner à tous ceux qui se présenteraient, surtout s'ils lui demandaient pour l'amour de Dieu. Persuadé que l'aumône est une voix qui pénètre jusqu'au trône de Dieu, François attribuait à ses aumônes les grâces qui touchèrent son cœur. Le Seigneur en ajouta d'autres, en lui envoyant des maux corporels qui lui apprirent combien on doit peu compter sur la vie, et que la jeunesse la plus robuste est un faible rempart contre la mort. Revenu d'une maladie dangereuse, il sortit de la ville avec un habit fort propre, qu'il mettait pour la première fois, lorsqu'il rencontra un gentilhomme très-pauvre et presque nu; François, touché de son état, lui donna cet habit. Un jour qu'il se promenait à cheval dans la campagne, il rencontra un lépreux qui lui fit horreur; mais faisant aussitôt réflexion que pour servir Jésus-Christ il faut commencer par se vaincre soi-même, il descendit de cheval, donna l'aumône à ce lépreux, et le baisa; depuis ce temps-là, il cherchait ceux qui étaient attaqués du même mal, et les visitait.

Dans le dessein de se livrer entièrement à la grande affaire de son salut, il renonça à l'héritage qu'il pouvait espérer après la mort de son père, et s'en alla, sans autre habit qu'un fort mauvais manteau, chercher une solitude en chantant dans les chemins les louanges de Dieu. Une ancienne église dédiée à S. Damien, située hors des murs de la ville, était souvent le lieu de sa retraite. Il fut un jour rencontré dans un bois par des voleurs, qui, ne lui ayant rien trouvé, le battirent cruellement, et le jetèrent dans une fosse pleine de neige. Un habitant d'une ville voi-

Digitized by Google

sine l'ayant reconnu, le conduisit chez lui, lui donna des habits, et le retint autant qu'il put, en lui témoignant toute son affection. Après qu'il eut fait rétablir l'église de Saint-Damien avec les aumônes des fidèles qu'il avait recueillies, il se retira auprès d'une petite église appartenant à une maison de Bénédictins, appelée par ces religieux Notre-Dame-des-Anges de la Portioncule. Cette église était abandonnée et presque entièrement ruinée. François entreprit aussitôt de la réparer; il en vint à bout. Il y priait souvent, et y reçut des grâces extraordinaires, spécialement la fameuse indulgence si connue sous le nom de *Portioncule*. Deux ans après, ayant entendu dans l'église la lecture de l'évangile où Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Ne portez ni or, ni argent, ni provision pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton*, il prit ces conseils de la perfection pour sa règle, et voulant s'y conformer à la lettre, il jeta son argent, ôta sa chaussure, quitta son bâton, et se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia avec une corde, et donna l'année suivante un habillement semblable à ses disciples, en y ajoutant seulement un capuchon pour couvrir la tête, et un petit manteau.

François s'étant mis dans l'état que Jésus-Christ conseillait à ses disciples pour la prédication de l'Évangile, alla prêcher la pénitence, et fit, dès le commencement, des conversions éclatantes. Quelques-uns de ceux que ses discours avaient touchés voulurent s'attacher à lui et mener le genre de vie qu'il avait embrassé. François les assembla, et, après leur avoir beaucoup parlé du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à sa propre volonté et de la mortification du corps, il leur donna sa règle. Entre autres choses, il y exhorte les frères au travail des mains; mais il veut qu'ils se contentent de recevoir pour le prix de leurs ouvrages les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne soit pas en argent. Il leur défend de prêcher sans la permission de l'évêque, ni de rien posséder en propre. Il veut que leurs prédications soient courtes, mais exactes, appuyées sur la parole de Dieu, et qu'ils ne disent rien qui ne porte véritablement à l'édification.

Les peuples avaient pour lui une vénération extraordinaire, et cependant il se regardait comme la dernière des créatures. Un de ses religieux lui ayant demandé comment il pouvait se croire tel, il répondit : « Si le plus grand scélérat de tous les hommes avait reçu de la miséricorde de Dieu autant de grâces que moi, il en serait plus reconnaissant que je ne le suis. »

Il recommandait fréquemment à tous ses disciples cette humilité comme une vertu fondamentale du christianisme, et particu-

Digitized by Google

lièrement de l'état religieux. Le pape lui ayant demandé s'il voulait qu'on élevât ses religieux aux dignités ecclésiastiques : « Le nom qu'ils portent, répondit-il, avertit qu'ils ne doivent pas penser à s'élever. Si Votre Sainteté souhaite qu'ils soient utiles à l'Église, qu'elle les tienne toujours dans l'état humble auquel ils ont été appelés. » Comme ses disciples lui demandaient un jour laquelle de toutes les vertus est la plus agréable à Dieu : « La pauvreté, leur dit le Saint : elle est la voie du salut, donne l'humilité, et conduit à la perfection. Ses fruits sont cachés, mais ils se multiplient tous les jours en une infinité de manières. »

Jamais, pour se retirer de cette pauvreté, ni pour en diminuer les rigueurs, il ne voulut consentir à retenir la moindre portion des biens que les novices avaient dans le monde. Quelques personnes qui connaissaient son exactitude sur ce point, crurent l'en faire relâcher en lui remontrant que, s'il voulait retenir de ces biens, il pourrait satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. « A Dieu ne plaise, répondit-il, que, pour quoi que ce soit, nous donnions atteinte à la sainteté de notre règle! il vaut mieux être dans la nécessité de dépouiller l'autel de la sainte Vierge, qui nous saura plus de gré d'observer les conseils de son fils que de parer ses autels. » Ce fut dans le même esprit qu'il se dépouilla dans un voyage d'un petit manteau qu'il portait sur son habit, pour en revêtir un pauvre presque nu. « Ce manteau lui appartient, dit-il à son compagnon en se dépouillant; car Jésus-Christ me l'a prêté pour le rendre à celui qui serait plus pauvre que moi. » Rien ne fut capable d'affaiblir en lui l'amour de la pauvreté; et jamais, sous prétexte du bien de son ordre, voile dont se couvre quelquefois la cupidité, il ne voulut ni richesses ni distinctions. Dans le premier chapitre qu'il fit tenir, plusieurs frères le prièrent d'obtenir du pape un privilége en vertu duquel ils pussent prêcher où il leur plairait, même sans permission des évêques. Cette proposition déplut au saint homme, et il répondit avec indignation : « Quoi! mes frères, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu! Il veut que nous gagnions les supérieurs par l'humilité et le respect, afin d'attirer par la parole et le bon exemple ceux qui leur sont soumis. Quand les évêques verront que vous vivez si saintement, que vous ne voulez point entreprendre sur leur autorité, ils vous prieront d'eux-mêmes de travailler au salut des âmes dont ils sont chargés. »

Quand il sentit sa fin approcher, il redoubla les rigueurs de la pénitence. Le jour même de sa mort, il se fit lire le treizième chapitre de l'Évangile de saint Jean, et récita le psaume CXLI. Après

Digitized by Google

avoir dit ces dernières paroles : « Les justes sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez, » il s'endormit dans le Seigneur, étant âgé de quarante-cinq ans, l'an de Jésus-Christ 1226.

PRATIQUE. La pauvreté et l'humilité sont les gardiennes des autres vertus. On le sait, on le dit : quand travaillera-t-on à les acquérir?

PRIÈRE. Seigneur, faites que nous pensions seulement que nous sommes nés sur votre croix, et faites-nous la grâce de la porter par la pauvreté et les humiliations.

---

5 *octobre.* — Ste GALLE, VEUVE. — VIe siècle.

Sainte Galle était fille du patrice Symmaque le jeune, un des premiers hommes de son siècle. Elle fut mariée fort jeune, et perdit son mari avant la fin de la première année de son mariage. Alors elle renonça généreusement au monde et à tous les avantages d'une brillante fortune pour se retirer dans le secret d'une solitude auprès de la basilique du Vatican. On voulut l'engager à se remarier ; mais elle n'eut d'autre ambition que de plaire à Jésus-Christ. Heureux celui qui porte le joug du Seigneur dans sa jeunesse! se disait-elle à elle-même ; et ne voulant point en porter d'autre, elle oublia si bien le monde, que le monde enfin finit aussi par l'oublier comme elle le désirait.

Les austérités de la pénitence à laquelle elle se livra la réduisirent à une maigreur extrême et à de fréquentes incommodités, qu'elle souffrit avec beaucoup de patience. Comme elle s'était réservé l'usage des grands biens dont elle avait été héritière, elle s'en servit pour se faire des amis auprès de Dieu, en assistant ceux qui étaient dans le besoin. Elle demandait continuellement au Seigneur d'être véritablement une veuve chrétienne, qui ne profite de sa liberté que pour vaquer davantage à la prière et aux bonnes œuvres.

Dieu lui envoya différentes maladies, qui, jointes à la rigueur de sa pénitence, consumèrent peu à peu cette sainte victime. Dans les dernières années de sa vie, il permit encore qu'elle fût attaquée d'un cancer qui lui rongea le sein, et lui causa les douleurs les plus vives. Le Seigneur finit sa pénitence par une sainte mort, vers le milieu du VIe siècle.

PRATIQUES. 1. Que gagne-t-on à plaire au monde? L'enfer. Travaillons à ne plaire qu'à Dieu, et nous gagnerons un bonheur éternel. 2. Dieu purifie par les afflictions ceux qu'il aime. Nous prenons des remèdes amers pour la santé de notre corps, et nous ne voulons rien souffrir pour la guérison de notre âme.

PRIÈRE. Seigneur, souverain médecin de nos âmes, ceux que vous aimez sont malades : si vous le voulez, vous pouvez les guérir.

Digitized by Google

6 *octobre.*—S. BRUNO, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX. — XI^e^ siècle.

S. Bruno, le restaurateur de la vie solitaire en Occident, naquit à Cologne vers l'an 1060. Ses parents, distingués par leurs richesses, étaient encore plus recommandables par leurs vertus. Bruno passa sa jeunesse de manière à ne pas ressentir plus tard des remords souvent infructueux sur des années précieuses qu'on a données au monde et à ses plaisirs. On le vit de bonne heure élevé au-dessus des faiblesses ordinaires à ceux de son âge, et le Seigneur, qui le conduisit comme par la main, mit son innocence à couvert de tous les dangers qu'on court dans le siècle. Après avoir excellé dans les belles-lettres, il se distingua encore plus dans la théologie et dans la science des Pères; il s'y rendit si habile, qu'il passa pour un des plus célèbres docteurs de son temps. Il était encore très-jeune, lorsque S. Annon, son archevêque, le fit venir à Cologne, le pourvut d'un canonicat dans l'église de Saint-Guinebert, et l'éleva aux premiers ordres sacrés. Après la mort d'Annon, il fut chanoine et chancelier de l'église de Reims.

Comme Bruno s'entretenait un jour avec quelques amis des dangers où le siècle nous expose, et particulièrement des troubles qui divisaient alors l'Église de Reims, ils prirent tous ensemble la résolution d'abandonner au plus tôt les biens de cette vie, et d'embrasser l'état monastique. C'est ce qu'on lit dans une lettre de S. Bruno. Ils s'adressèrent pour cela à S. Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit lui-même, en 1084, dans un affreux désert appelé Chartreuse. Voici ce que Guibert de Nogent rapporte de la vie de ces premiers solitaires : « Chacun avait une cellule séparée; mais ils passaient ensemble le saint jour du dimanche. En se séparant, ils emportaient un pain et une seule espèce de légumes pour toute la semaine. Tout était pauvre chez eux, même dans leur église, où l'on ne voyait ni or ni argent, excepté un calice; ils étaient riches en livres, et leur travail ordinaire était de les copier. »

Le saint évêque de Grenoble, charmé de voir former auprès de lui ce nouveau peuple de saints, allait souvent les visiter, sans avoir égard à la difficulté des chemins; il ne faisait rien de considérable sans consulter Bruno. Le comte de Nevers, seigneur d'une grande piété, recourut comme les autres à cet asile de la vertu; et après y être resté quelque temps pour s'affermir par

Digitized by Google

leur exemple dans l'amour qu'il avait déjà pour le bien, il en sortit en rendant grâces à Dieu des merveilles que sa droite savait opérer dans les cœurs où il daignait habiter. Quelque temps après il leur envoya beaucoup de vaisselle d'argent, qu'il les priait d'accepter de lui. Mais ces saints solitaires aimaient trop la pauvreté pour souffrir que l'on y donnât la moindre atteinte. Ils renvoyèrent donc au comte toute cette argenterie, en lui disant qu'elle leur était inutile. Alors le comte leur envoya une grande quantité de parchemins pour servir à leurs ouvrages.

S. Bruno, se sentant près de sa fin, assembla la communauté et lui raconta toute la suite de sa vie depuis son enfance, par forme de confession générale. Ensuite il fit sa profession de foi en ces termes : « Je crois les sacrements que l'Église croit, et nommément que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés et dans l'espérance du salut éternel. » Il mourut le dimanche 6 octobre 1101.

PRATIQUES. 1. On voit les maux de l'Église, on s'en entretient; mais on ne pense pas à diminuer ces maux par des prières ferventes et par une conversion sincère. 2. Un véritable pauvre craint autant les richesses qu'un avare craint la pauvreté.

PRIÈRE. Vous savez, Seigneur, ce qui nous convient; ne permettez pas que nous quittions sans votre ordre l'état où votre providence nous a placés.

---

7 *oct.* — S. PARDOU, ABBÉ DE GUÉRET. — VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Pardou naquit vers l'an 658, à Sardenne, village de la haute Marche, près de Guéret. Ses parents n'étaient point des gens considérables selon le monde : leur emploi était de cultiver la terre. Contents de la médiocrité de leur fortune, ils ne pensèrent point à donner à leur fils une éducation propre à le conduire à un état différent du leur. Le jeune Pardou suivait sans aucune pensée d'ambition la profession de son père, et contemplait le Créateur dans les productions de la nature, lorsqu'un accident imprévu le rendit aveugle. Il ne s'attrista point de cet événement; il se soumit à Dieu, qui règle tout pour le plus grand bien de ses élus. Le Seigneur récompensa sa foi et sa patience : pendant que son corps était privé de la lumière extérieure, le Saint-Esprit l'instruisait lui-même, et lui inspirait le mépris du monde et de tout ce qui ne porte pas au Tout-Puissant.

Cependant la vue lui revint insensiblement. Il n'en profita que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres qu'il était en état de faire.

Digitized by Google

Poussé par le désir d'une plus grande retraite, il se sépara de ses parents, et se fit une espèce d'ermitage où il continua avec une nouvelle ardeur ses exercices de piété. Il y avait déjà quelque temps qu'il n'était plus occupé que de Dieu et de son propre salut, lorsque Lanthaire, comte de Limoges, jeta les yeux sur lui pour lui donner la conduite d'un monastère qu'il venait de faire bâtir, aux sources de la rivière de Gartempe. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il se rendit aux vœux de Lanthaire. Dès qu'il fut entré dans ce monastère, il n'en sortit plus. Il se proposa pour modèle les anachorètes les plus pénitents. Ses austérités étaient incroyables, surtout en carême. Il donnait à la prière tous les intervalles qui se trouvaient entre les différentes heures de l'office divin. Après none, il recevait les pauvres et les malades qui venaient le voir, et il leur donnait tous les secours de l'âme et du corps qui dépendaient de lui.

Pardou eut la consolation de voir la règle se maintenir sans aucun affaiblissement pendant toute sa vie dans le monastère qu'il conduisait. Les bâtiments faillirent être détruits par les incursions des Sarrasins. Ces peuples, après avoir été défaits en Poitou par Charles-Martel, se rallièrent et se jetèrent dans la Marche. A leur approche les religieux de Guéret voulurent obliger leur saint abbé de prendre la fuite, et déjà ils avaient préparé un chariot pour le conduire en lieu de sûreté; mais Pardou ne put consentir à abandonner la maison, il leur conseilla de se retirer, et voulut rester seul. Il eut recours à Dieu par une prière fervente, et il garantit sa maison de la fureur des ennemis. Il s'endormit dans le Seigneur, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, en l'année 737, et fut enterré dans son monastère.

PRATIQUES. 1. Les parents cherchent à élever leurs enfants au-dessus de leur condition : est-ce l'esprit de l'Église qui les fait agir? 2. La confiance en Dieu est le plus puissant secours contre les dangers : on y succombe, parce qu'on a peu de foi.

PRIÈRE. Seigneur, vous voyez à quels dangers nous sommes exposés; augmentez notre confiance en vous, et nous ne périrons point.

---

8 *octobre.* — Ste BRIGITTE, VEUVE. — XIVe siècle.

Sainte Brigitte ou Brigide, si connue par ses admirables *révélations*, était fille de Birger, prince royal de Suède et législateur d'Upland. Sa mère se nommait Sigride, et descendait des rois des Goths. Ils vivaient l'un et l'autre dans une piété édifiante.

La jeune Brigitte, leur fille, fut élevée par une de ses tantes qui n'était pas moins recommandable par ses vertus. Jusqu'à l'âge

Digitized by Google

de trois ans elle fut privée de l'usage de la parole; mais elle ne sut pas plutôt parler, qu'elle se servit de sa langue pour louer Dieu. Dès cet âge tendre, on vit éclater en elle un grand dégoût pour les frivolités ordinaires à l'enfance. Elle n'éprouvait de plaisir qu'à écouter des conversations sérieuses et à se livrer déjà à tous les exercices de la plus grande piété. A l'âge de dix ans elle fut singulièrement touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la Passion. La nuit suivante, elle crut voir Jésus-Christ attaché à la croix, tout couvert de plaies et de sang; il lui sembla en même temps qu'une voix lui disait : « Regardez-moi, ma fille. — Eh! qui vous a traité de la sorte? dit-elle. — Ce sont, répondit la même voix, ceux qui me méprisent, et qui sont insensibles à mon amour pour eux. » L'impression que fit sur elle ce songe mystérieux ne s'effaça jamais; et depuis ce temps-là les souffrances de Jésus-Christ devinrent le sujet continuel de ses méditations. La simple pensée d'un Dieu souffrant pour nous lui arrachait des torrents de larmes.

Parvenue à l'âge de seize ans, elle épousa, par obéissance pour son père, Ulphon, prince de Néricie, en Suède, lequel avait dix-huit ans. Les deux époux, également pieux, se firent recevoir du tiers ordre, et convertirent leur demeure en une espèce de monastère où ils vivaient l'un et l'autre dans les pieuses pratiques de la plus austère pénitence. Ils eurent huit enfants : Benoît et Hudma, qui moururent en bas âge; Charles et Birger, qui se croisèrent pour la terre sainte, et y perdirent la vie; Marguerite et Cécile, qui se sanctifièrent dans l'état du mariage; Indeburge et Catherine, qui se firent religieuses. Cette dernière est honorée comme sainte le 22 mars.

La vie de Brigitte et de son époux peut servir de parfait modèle à tous ceux qui sont engagés dans les liens du mariage. Étant riches, ils purent faire et firent en effet de grandes aumônes, fondèrent des hôpitaux, élevèrent des monastères, menèrent une vie chaste, sanctifièrent leurs peines, élevèrent chrétiennement leurs enfants et vécurent eux-mêmes en parfaits chrétiens.

Après de longues années passées dans l'exercice de toutes les vertus, Ulphon, voulant perfectionner les siennes et ne plus s'occuper que de sa sanctification, se démit de la place qu'il avait au conseil du roi, et renonça pour toujours au séjour de la cour. Il fit avec sa vertueuse épouse un pèlerinage à Compostelle, et c'est en revenant dans sa patrie que, passant par Arras, il tomba malade. Sa maladie devenant dangereuse, il reçut des mains de l'évêque le viatique et l'extrême-onction. Cependant Brigitte, au milieu de

Digitized by Google

mille soins qu'elle prodiguait à son époux, ne cessait de prier pour son rétablissement; et Dieu, touché de ses larmes, lui fit connaître que ses prières seraient exaucées. Le prince se rétablit, en effet, et repartit bientôt pour la Suède, où il mourut peu de temps après en odeur de sainteté, dans le monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux. Les uns disent qu'il s'y était fait religieux, mais d'autres prétendent qu'il en avait seulement le projet. On place sa mort en 1344, sous la date du 12 février.

Brigitte, devenue libre, renonça aux grandeurs et au rang de princesse que lui donnait sa naissance, pour se consacrer tout entière aux exercices de la vie pénitente. Elle partagea ses biens entre ses enfants suivant les règles de la plus exacte justice, et dit un éternel adieu au monde. Dès ce jour, on ne la vit plus revêtue que d'un habit grossier attaché avec des cordes pleines de nœuds. Les austérités auxquelles elle se livrait semblent être au-dessus des forces humaines. Ayant fondé un monastère dans le diocèse de Lincopen en Suède, elle y mit soixante religieuses, et dans un bâtiment séparé du monastère treize prêtres en l'honneur des douze apôtres et de S. Paul, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Église, et huit frères convers; elle leur donna à tous la règle de Saint-Augustin, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières.

Tous les monastères de l'ordre de Sainte-Brigitte sont soumis aux évêques diocésains. On s'y propose principalement d'honorer la Passion du Sauveur et la sainte Vierge. Les hommes y sont soumis à la prieure des religieuses pour le temporel, comme dans l'ordre de Fontevrault; mais les religieuses sont sous la conduite des religieux quant au spirituel. La raison de ce règlement particulier est fondée sur ce que l'ordre ayant été spécialement institué pour les femmes, les hommes n'y sont admis que pour leur procurer des secours spirituels. Les révolutions ont détruit dans bien des lieux ces monastères; il y en a cependant quelques-uns de fort riches encore à Gênes, en Flandre et dans l'Allemagne.

Brigitte, après avoir passé deux ans dans le monastère de Wastein, voulant satisfaire son ardente dévotion pour Jésus crucifié, fit un pèlerinage d'abord à Rome pour y prier sur le tombeau des Apôtres, puis dans la Terre-Sainte.

Revenue à Rome, elle fut attaquée de diverses maladies, qu'elle souffrit avec une patience et une résignation admirables. Se sentant près de sa fin, elle donna des avis fort touchants à son fils Birger et à sa fille Catherine, qui étaient avec elle; après quoi elle se fit étendre sur un cilice pour recevoir en pénitente les derniers sacrements.

Digitized by Google

Elle mourut le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante-onze ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent, qui appartenait aux pauvres Clarisses. L'année suivante, Birger, son fils, et Catherine, sa fille, firent porter son corps dans le monastère de Wastein en Suède. Elle fut canonisée par Boniface IX, le 7 octobre 1391.

PRATIQUE. Sainte Brigitte a aimé Jésus crucifié. Nous disons aussi que nous l'aimons, le prouvons-nous par nos actions?

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous la vie de foi et de charité qui rend la croix légère et fait aimer les souffrances.

---

9 *oct.* — S. DENIS ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — III^e^ siècle.

On lit dans quelques auteurs que la religion chrétienne avait été prêchée dans une partie des Gaules par S. Luc, et surtout par S. Crescent, disciple de S. Paul. Les églises de Marseille, de Lyon et de Vienne furent redevables de la lumière de la foi à des prédicateurs grecs ou asiatiques, mais qui avaient reçu leur mission du siége apostolique de Rome. En effet, le pape Innocent I assure de la manière la plus expresse, dans une de ses épîtres qui a été conservée, que les fondateurs des églises des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique, avaient été ordonnés évêques par S. Pierre et ses successeurs. L'histoire des martyrs de celles de Lyon et de Vienne, qui souffrirent en 177, prouve qu'elles étaient très-florissantes dans le II^e^ siècle.

S. Irénée étendit beaucoup le royaume de Jésus-Christ dans les Gaules, et laissa plusieurs disciples célèbres, dont deux allèrent exercer leur zèle en Italie et dans d'autres contrées éloignées. La lumière de l'Évangile cependant ne pénétra pas sitôt à l'extrémité des Gaules, comme nous l'apprenons de Sulpice-Sévère et des actes de S. Saturnin. S. Germain de Paris et sept autres évêques français disent, dans une lettre à sainte Radégonde, qu'à la vérité la foi avait été plantée dans les Gaules dès la naissance du christianisme, mais qu'elle n'y avait pas fait des progrès bien rapides jusqu'à l'an 360, que la miséricorde divine y envoya S. Martin. Il n'en est pas moins certain qu'on y voyait en divers endroits de nombreuses églises qui avaient été fondées par sept évêques envoyés par le Saint-Siége vers l'an 250.

S. Grégoire de Tours dit que ces sept évêques furent S. Denis de Paris, S. Gatien de Tours, S. Trophime d'Arles, S. Paul de Narbonne, S. Saturnin de Toulouse, S. Austremoine d'Auvergne, S. Martial de Limoges. On croit que S. Denis était le chef de cette mission. Ce qui est certain, c'est que des sept évêques, ce fut

Digitized by Google

lui qui porta le plus loin la prédication de l'Évangile : il s'avança jusqu'à Paris, accompagné de plusieurs saints ministres, qui voulurent être associés à ses travaux pour avoir part à sa récompense.

La ville de Paris était resserrée alors dans l'île qu'on nomme aujourd'hui la *Cité*. S. Denis avait déjà beaucoup souffert lorsqu'il y arriva, car ayant traversé des pays idolâtres, il avait prêché la foi dans presque tous les lieux où il avait passé, et les païens, amateurs de leurs superstitions, l'avaient souvent maltraité. Mais Dieu lui préparait à Paris la couronne du martyre. Cette ville, plus attachée que les autres à ses superstitions, souffrit d'abord impatiemment l'ardeur de son zèle. Mais la vertu que Dieu donnait à ses prédications produisit bientôt un grand nombre de conversions. On voyait chaque jour la croix du Sauveur arborée dans quelque nouveau lieu, et quelques idoles renversées. S. Denis fit connaître au peuple, qui semblait le regarder comme un dieu, qu'il n'était lui-même que le ministre de Dieu, qui l'avait envoyé vers eux, et par qui il opérait toutes ces merveilles; il les conduisit à adorer par la foi ce Dieu invisible aux sens, mais rendu visible par les effets de sa toute-puissance.

Tant de conversions allumèrent la fureur de ceux qui demeurèrent dans l'aveuglement. Ce qui les irrita davantage, c'est que ce saint apôtre, voyant croître le nombre des fidèles, bâtit une église pour les réunir et pour prier en commun, et qu'il établit un clergé, pour partager avec lui les fonctions du saint ministère. A cette vue, les idolâtres, et surtout les prêtres des faux dieux, s'armèrent contre le Seigneur et son Christ. Il s'éleva une persécution violente contre l'Église. On se saisit de S. Denis et de ses deux plus fidèles compagnons, Rustique, prêtre, et Éleuthère, diacre. On pense qu'ils furent mis en prison au lieu où est à présent Saint-Denis de la Chartre. Ils se réjouirent de pouvoir donner leur vie pour la vérité qu'ils avaient prêchée, et demandèrent à Dieu, au nom de qui ils avaient parlé, qu'il les assistât dans les tourments, et qu'il leur donnât la patience chrétienne. Ils furent exaucés : ils confessèrent tous trois courageusement la foi qu'ils avaient prêchée, et après avoir été éprouvés par les fouets et par divers autres tourments, le juge leur fit trancher la tête. On croit que ce fut sur la fin du III^e^ siècle. Les païens avaient dessein de jeter leurs corps dans la rivière, mais une dame nommée Catule trouva le moyen de les enlever, et de les cacher dans une terre près d'être ensemencée. Après la persécution, les chrétiens y bâtirent une église. On croit que c'est dans le même lieu que le roi Dagobert fit bâtir, au commencement du VII^e^ siècle, la célèbre abbaye de Saint-Denis.

Digitized by Google

PRATIQUE. Que la fête de nos apôtres et de nos pères dans la foi renouvelle en nous le désir de profiter de leurs saintes instructions, et de vivre conformément au saint Évangile qu'ils nous ont annoncé.

PRIÈRE. Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, pour le don précieux de la foi que vous nous avez accordé; faites-nous pratiquer ce que nous croyons.

---

10 *octobre.* — S. FRANÇOIS DE BORGIA, CONFESSEUR. — XVI^e^ siècle.

S. François de Borgia, fils de Jean de Borgia, troisième duc de Gandie et grand d'Espagne, naquit à Gandie, petite ville du royaume de Valence, le 28 octobre 1510. On lui donna au baptême le nom de François parce que sa mère, s'étant trouvée en péril lorsqu'elle le mit au monde, avait eu recours à l'intercession de S. François d'Assise. Il passa une partie de sa première jeunesse auprès de l'archevêque de Saragosse, son oncle; ensuite on l'envoya à la cour. A l'âge de dix-huit ans, portant le titre de marquis de Lombès, il épousa Éléonore de Castro, que l'impératrice Isabelle avait amenée de Portugal, et il fut fait premier écuyer de cette princesse.

François de Borgia avait eu dès son enfance un fonds de piété que l'air de la cour ne put altérer, et que divers événements contribuèrent encore à augmenter. Isabelle étant morte à Tolède, l'an 1539, François fut chargé avec son épouse de conduire le corps de l'impératrice à Grenade, où il devait être enterré. Au moment où le cortége arriva dans cette ville, on ouvrit le cercueil, pour que le marquis jurât, selon l'usage, que le visage que l'on voyait était celui de l'impératrice.

François, frappé du spectacle qu'il avait vu, voulut avoir des entretiens particuliers avec l'homme de Dieu qui avait prononcé l'oraison funèbre de l'impératrice. Il découvrit au père Avila l'état de sa conscience, et par ses conseils il fit vœu d'embrasser l'état religieux, s'il survivait à sa femme.

Dans ce temps-là, il fut fait vice-roi de Catalogne et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques; mais ces nouvelles dignités n'affaiblirent point la résolution qu'il avait prise de vivre dans un parfait détachement du monde, et de ne songer qu'à son salut. Tout en donnant ses soins aux affaires publiques, il mortifiait sa chair par toutes les austérités qui sont en usage dans les cloîtres; il prenait sur son sommeil pour donner plus de temps à la méditation et à la prière : trois religieux célèbres par leur vertu et par leur doctrine, dont deux étaient de l'ordre de Saint-Dominique et l'autre de Saint-François, l'aidaient de leurs conseils dans les pratiques

Digitized by Google

de la piété. Ce fut par leurs avis qu'il fréquenta les sacrements avec plus d'assiduité qu'on ne le faisait ordinairement de son temps. Il se confessait toutes les semaines, il communiait en public toutes les fêtes solennelles, et en particulier tous les dimanches. Cette conduite donna lieu à la censure de quelques zélés indiscrets, qui s'imaginèrent que c'était manquer de respect à Jésus-Christ, surtout pour un homme du grand monde, que d'en approcher si souvent. On tâcha de rendre suspecte au Saint la méthode de ceux qui le conduisaient dans la voie du salut. Dans ces circonstances, il jugea convenable de consulter S. Ignace, qui était alors à Rome, occupé à l'établissement de sa compagnie. Ignace, ayant connu le détail de sa vie et les dispositions de son cœur par les lettres qu'il lui écrivit, le confirma dans l'habitude où il était de communier tous les dimanches et l'exhorta à y persévérer.

En 1542, François de Borgia perdit son père, et devint par cette mort quatrième duc de Gandie. Il saisit cette occasion pour se démettre de la vice-royauté de Catalogne, et pour obtenir la permission de se retirer dans ses terres.

L'an 1546, François perdit sa femme, qui lui laissait huit enfants, cinq fils et trois filles. Cette mort lui imposa l'obligation d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'embrasser l'état religieux, si sa femme mourait avant lui. Il n'avait alors que trente-six ans; mais il ne balança pas un moment à prendre les mesures nécessaires pour accomplir un engagement qui aurait paru pénible à tout autre qu'à lui.

Il fit une retraite sous la conduite de Lefèvre, qui avait été le premier compagnon de S. Ignace, et il ajouta au vœu général et indéterminé qu'il avait fait d'entrer dans quelque ordre religieux, le vœu particulier d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il en écrivit à S. Ignace, fondateur de cette compagnie, qui lui prescrivit toutes les mesures qu'il avait à prendre pour exécuter son dessein. Le même Saint obtint un bref du pape qui permettait au duc de Gandie de faire secrètement les vœux de profès dans la compagnie de Jésus, et de rester dans le monde quatre ans après l'émission de ses vœux, pour régler toutes les affaires de sa famille et pourvoir à l'établissement de ses enfants.

L'an 1550, il se rendit à Rome, où il prit l'habit de jésuite, après avoir authentiquement renoncé à toutes ses dignités et à tous ses biens. Il retourna ensuite en Espagne, dans la crainte que le pape ne le fît cardinal. L'empereur sollicita vivement pour lui cette dignité, et son éloignement précipité ne l'aurait pas empêché d'être élevé au cardinalat, si S. Ignace n'avait pas fait au pape de fortes

Digitized by Google

représentations pour prévenir l'effet des sollicitations de Charles-Quint. Cependant le pape ne put se dispenser d'offrir le chapeau à François, mais il promit à Ignace qu'il laisserait ce religieux libre de refuser ou d'accepter cette dignité. Le Saint ne balança pas, et refusa, ainsi que S. Ignace, qui connaissait les dispositions de son cœur, s'y était attendu.

François travaillait avec zèle au salut des âmes en Espagne, selon l'esprit du nouvel institut qu'il avait embrassé; il convertit un grand nombre de pécheurs, qui n'étaient pas moins touchés de ses exemples que de ses discours.

S. Ignace nomma François visiteur dans les royaumes d'Espagne et de Portugal. Lainez, deuxième général de la compagnie de Jésus, et successeur immédiat de S. Ignace, le choisit pour un de ses assistants; ce qui obligea le Saint de se rendre à Rome, où il fut élu lui-même général après la mort de Lainez. Il s'acquitta de cet emploi avec un zèle et une application extraordinaires, et travailla avec succès à maintenir dans son ordre l'esprit du saint fondateur. Il fut obligé d'accompagner en France le légat Alexandrin, neveu du pape Pie V, et à son retour à Rome il mourut, en 1572, âgé de soixante-deux ans. Il fut canonisé par le pape Clément IX.

PRATIQUE. Quel spectacle que celui qu'offrirent aux yeux de S. François de Borgia les ravages de la corruption sur le visage d'une reine qui, peu de jours auparavant, réunissait ce que les mondains estiment le plus, la puissance et la beauté! Pénétrons-nous comme lui de la vanité des choses humaines, et nous n'estimerons que les biens incorruptibles.

PRIÈRE. Seigneur, qui par votre grâce rendîtes votre Saint si fidèle, dans le monde, à tout ce que lui imposaient et le soin d'une famille et le rang où vous l'aviez fait naître, accordez-nous de remplir fidèlement tous nos devoirs, et de travailler à votre gloire autant qu'il sera en nous, dans tous les états où votre divine providence nous aura placés.

---

11 *octobre.* — Ste PÉLAGIE, PÉNITENTE. — Ve siècle.

Pélagie était comédienne à Antioche, quoique inscrite parmi les catéchumènes. Ayant été touchée d'une exhortation qu'elle entendit faire à S. Nonne, évêque d'Héliopolis, elle écrivit au Saint pour lui demander la permission d'aller le trouver. Nonne lui répondit : « Je consens à ce que vous me demandez; mais prenez garde dans quel esprit vous viendrez chez moi : songez que vous ne pouvez tromper Dieu. Je vous parlerai, mais en présence des autres évêques. »

Pélagie courut se jeter aux pieds de S. Nonne, et le conjura de lui donner le baptême. Comme sa résolution paraissait très-sin-

Digitized by Google

cère, le saint évêque et les autres qui étaient présents crurent qu'il fallait lui accorder ce qu'elle demandait. Elle reçut donc le baptême et de suite les sacrements de confirmation et d'eucharistie, qui se donnaient alors ensemble. Dès le lendemain elle mit aux pieds de S. Nonne tout ce qu'elle avait de biens et d'habits, et donna la liberté à ses esclaves. Le huitième jour après son baptême, auquel elle devait quitter la robe blanche que les nouveaux baptisés portaient pendant huit jours, elle se revêtit d'un cilice et d'un mauvais habit; et étant partie la nuit même, elle s'en alla secrètement à Jérusalem, se bâtit une cellule sur la montagne des Oliviers et s'y enferma. Elle passa ainsi le reste de sa vie dans une pénitence extraordinaire. On croit qu'elle vivait au commencement du v^e^ siècle.

PRATIQUE. Ce n'est que par une véritable pénitence que nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés.

PRIÈRE. Seigneur, nous sommes tous pécheurs; convertissez-nous, et faites-nous expier par la pénitence les fautes que nous avons commises contre votre souveraine majesté.

---

12 *octobre.* — LES MARTYRS D'AFRIQUE. — V^e^ siècle.

Hunéric, roi des Vandales en Afrique, ayant résolu la ruine totale de la foi catholique dans l'étendue de ses États, envoya en une seule fois en exil, dans les déserts, quarante-neuf mille cent soixante-seize évêques, prêtres, diacres et simples fidèles, malgré les incommodités et les maladies d'un grand nombre, et l'âge fort avancé des autres. Du nombre de ces derniers était l'évêque Félix, à qui une paralysie avait fait perdre le sentiment et la parole. Quelques-uns des principaux personnages de la cour représentèrent au roi la situation de cet évêque, et le prièrent de le laisser mourir à Carthage, puisqu'il lui restait si peu de temps à vivre, et que d'ailleurs il était presque impossible de l'emmener. Ce prince cruel répondit: « S'il ne peut aller à cheval, qu'on l'attache avec des cordes à des bœufs qui le traîneront dans les lieux où je veux qu'il aille. » Ainsi l'on fut contraint de le mettre en travers sur un mulet, comme l'on aurait fait d'un tronc d'arbre.

Tous ces confesseurs de la divinité de Jésus-Christ furent assemblés dans les villes de Sicque et de Lare, pour être mis sous la garde des Maures qui devaient les conduire dans les déserts. Deux comtes des Vandales qui étaient chargés de l'exécution des ordres du roi, crurent qu'il leur serait aisé de ramener à la religion du prince cette troupe accablée d'infirmités et de fatigues; aussi leur proposèrent-ils d'obéir à ce que la cour demandait d'eux. Mais ils furent

Digitized by Google

bien étonnés de trouver parmi un si grand nombre de personnes une confession unanime de la foi catholique. Ils prirent donc le parti de les faire enfermer dans de vastes prisons, où d'abord on les traita avec quelque ménagement.

Quand les exécuteurs de la persécution virent qu'ils ne gagnaient rien sur eux, ils eurent recours aux mauvais traitements. Les serviteurs de Jésus-Christ furent resserrés dans de très-petites chambres avec défense expresse aux gardes de les laisser visiter; et ceux qui, par argent ou par pitié, se laissaient gagner, étaient frappés à coups de bâton dès qu'on le savait. L'agglomération de tant de personnes dans un espace si étroit corrompit l'air et en fit mourir plusieurs : ce qui obligea enfin les Maures à faire sortir les autres pour achever leur voyage. Le bienheureux Cyprien, évêque d'Unzibir, était celui qui avait le plus de talents pour consoler tant d'illustres persécutés. Il n'était pas du nombre des exilés, mais son zèle l'attacha à cette généreuse troupe, dont il enviait la gloire. Quelque temps après, il eut le bonheur d'avoir part à leurs souffrances, et d'être banni pour la foi de Jésus-Christ.

Les chemins par où passaient les confesseurs étaient couverts d'une multitude de catholiques qui accouraient des villes et des provinces voisines, la plupart un cierge à la main pour honorer leur triomphe. Ils faisaient baiser à leurs enfants la trace des pas de ces saints martyrs, et demandaient par leurs cris et leurs plaintes qu'on leur rendît quelques-uns de leurs évêques et de leurs prêtres, pour les conduire et leur administrer les sacrements; mais on n'eut égard ni à leurs prières ni à leurs larmes. On pressait durement les confesseurs de hâter le pas, afin de pouvoir arriver plus promptement dans les déserts. Les vieillards et les enfants ne pouvant plus se soutenir, on les piquait avec la pointe des javelots, puis on leur jetait des pierres pour les faire avancer. On s'aperçut que tous ces moyens ne servaient qu'à les affaiblir davantage, et on ordonna aux Maures de les lier par les pieds, et de les traîner à travers les cailloux et les épines. La plupart en eurent la tête et les côtes brisées, et rendirent l'esprit entre les mains de ces barbares. Ceux qui se trouvèrent plus forts arrivèrent enfin au lieu de leur exil. C'était un endroit sec et aride, rempli de serpents et de scorpions. Les serviteurs de Dieu y furent d'abord nourris d'orge comme les autres; mais on leur ôta ce secours bientôt après. S. Victor de Vite, qui a laissé par écrit l'histoire de cette persécution, était un de ceux qui suivirent les saints confesseurs pour les consoler et leur donner tous les secours qui dépendaient d'eux.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. Quand on connaît le prix de la foi, on est prêt à tout pour la conserver. 2. Nous regardons comme une persécution de petites contradictions. Avons-nous souffert quelque chose qui approche de ce que nous venons de lire?

PRIÈRE. Seigneur, ayez compassion de notre faiblesse; soutenez-la en augmentant notre foi, notre espérance et notre charité.

13 *octobre.* — SS. FAUSTE, JANVIER ET MARTIAL, MARTYRS. — IVe siècle.

L'empereur envoya à Cordoue, en Espagne, un commissionnaire nommé Eugène pour faire exécuter avec sévérité, comme on l'avait déjà fait dans d'autres villes, les édits qui obligeaient les chrétiens à adorer les dieux de l'empire, ou qui les condamnaient à la mort s'ils s'y refusaient. Dès que Fauste, Janvier et Martial eurent appris l'arrivée d'Eugène et le motif de sa mission, ils n'attendirent pas qu'on les dénonçât. Impatients de rendre témoignage à Jésus-Christ et de mourir pour lui, ils allèrent au-devant de l'envoyé et lui dirent: « Que demandez-vous, Eugène? Pourquoi persécutez-vous les serviteurs de Dieu, au lieu d'embrasser la religion qu'ils professent? » Eugène, surpris de la fierté avec laquelle les trois Saints lui parlaient, s'écria: « Insensés! que voulez-vous vous-mêmes? » Fauste lui répondit: « Nous sommes chrétiens, et nous confessons qu'il n'y a qu'un Dieu, par qui tout a été fait et qui nous a tous créés. » Eugène, adressant la parole à tous les trois, ajouta: « Quel désespoir vous unit ainsi, pour vous perdre? — Ce n'est point le désespoir qui nous conduit, répondit Fauste, si ce n'est peut-être celui de voir que vous contraignez les serviteurs du vrai Dieu à renoncer au culte qu'ils lui doivent. » Eugène, prenant ces paroles pour un outrage, commanda qu'on étendît le Saint sur le chevalet. Pendant qu'il souffrait ce tourment, Janvier lui dit: « C'est pour nous tous, mon cher Fauste, que vous souffrez; nous sommes également pécheurs, et vous n'êtes pas plus coupable que nous. » Fauste lui répondit: « Nous avons été unis sur la terre, notre union demeurera éternellement dans le ciel. » Eugène, entendant ce discours, leur dit: « Je sais bien que vous êtes unis dans votre impiété, et que c'est elle qui vous fait parler si hardiment. — Non, dit Janvier, ce n'est pas l'impiété qui est le lien de notre société, mais la confession du nom de Jésus-Christ. » Eugène, se tournant alors vers Martial, qui était le plus jeune des trois, lui dit: « Voyez-vous quelle est la folie de ces deux hommes qui vous ont attiré dans leur compagnie? Mon fils, ne vous fiez plus à eux; renoncez à leur société. » Martial répondit:

Digitized by Google

« J'adore comme eux le seul Dieu immortel qui a fait le ciel et la terre. » Eugène, irrité de sa fermeté, le fit mettre aussi sur le chevalet. Pendant qu'on l'y appliquait, il dit à Fauste : « Que nous sommes heureux d'être unis par les souffrances qui nous obtiendront la même gloire! » Eugène dit alors aux soldats qui étaient avec lui : « Tourmentez-les jusqu'à ce qu'ils adorent nos dieux. — Quelques maux que vous nous fassiez souffrir, il est bien difficile que vous nous fassiez abandonner les lois de nos pères, » répliqua un des martyrs. Eugène dit : « Les très-saints empereurs ont ordonné que vous adoriez les dieux. » Fauste répondit : « Il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé et qui nous a faits nous-mêmes. » Eugène, que les réponses du martyr irritaient de plus en plus, commanda qu'on lui coupât le nez, les oreilles, les sourcils, la lèvre d'en bas, et qu'on lui arrachât les dents d'en haut, ce qui fut exécuté. Mais Fauste se réjouissait à chaque membre qu'on lui arrachait; et quand l'ordre d'Eugène eut été exécuté, il ne cessa de rendre grâces à Dieu de ce qu'il venait de souffrir. Eugène avait cru, en faisant tant de maux à Fauste, ébranler Janvier, et le faire consentir à ce qu'il demandait; mais ce dernier demeura ferme dans la confession du nom de Jésus-Christ, et Eugène le fit tourmenter comme Fauste. Martial, témoin de ce qu'ils avaient souffert, priait Dieu de lui donner le même courage. Eugène l'interrogea à son tour, et voulut l'obliger à sacrifier aux dieux; mais il répondit : « Jésus-Christ est ma consolation; je le louerai toujours avec la même joie que ceux qui ont confessé son nom au milieu des tourments. Il n'y a qu'un Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit, qui mérite nos louanges et nos hommages. » Eugène, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur ces Saints, les condamna à être brûlés vifs.

PRATIQUES. 1. C'est par la prière, par les exercices de la pénitence et par une vie retirée, que l'on se prépare à rendre témoignage à la vérité. 2. Nous n'avons qu'un Dieu, ne servons-nous que lui? Jésus-Christ est-il notre consolation? N'en cherchons-nous pas dans les plaisirs du siècle?

PRIÈRE. Nous vous adorons et nous vous bénissons, ô mon Dieu, qui êtes l'auteur de tout. Ne permettez pas que nous rendions nos hommages à d'autres qu'à vous.

---

14 *octobre*. — Ste ANGADRÊME, VIERGE. — VIIe siècle.

Angadrême était fille de Robert, ministre de Clotaire III, et de sainte Bathilde. Elle eut le bonheur de connaître et d'aimer Jésus-Christ dès son bas âge, et de concevoir une grande aversion pour toutes les vanités du siècle; ce qui lui inspira de consacrer à

Digitized by Google

Dieu sa virginité. Robert, son père, qui ne savait point les dispositions de sa fille, ne fit point de difficulté de la promettre à un puissant seigneur du Vexin, nommé Siwin, qui la lui demandait pour son fils Ansbert. Ce jeune homme, qui dès son enfance avait été conduit par le même esprit qu'Angadrême, n'avait pas moins d'éloignement qu'elle pour le mariage. L'un et l'autre néanmoins, accoutumés au respect et à l'obéissance qu'ils devaient à l'autorité paternelle, n'osèrent d'abord résister à la volonté de leurs parents. On prit jour pour les accorder et pour faire l'entrevue. La première fois qu'ils se virent, ils se communiquèrent l'un à l'autre leurs pensées et leurs premières résolutions, et convinrent de demander à Dieu que si sa volonté était de les unir par le mariage, il lui plût de préserver leurs cœurs du poison de la volupté et de l'amour des créatures. Angadrême, étant en son particulier, offrit à Dieu le désir qu'elle avait de ne vivre que pour lui, et le conjura de vouloir bien effacer en elle ce qui pouvait attirer les yeux des hommes. Dieu écouta sa prière : elle fut attaquée d'une maladie dangereuse, et il lui resta une grande difformité après sa guérison.

Son père, qui l'aimait tendrement, eut recours à l'art des médecins; mais la Sainte pria pour que leurs remèdes fussent inutiles; en sorte que les médecins déclarèrent à Robert que sa fille resterait défigurée. Le père voulut la consoler de cette prétendue disgrâce, et l'interrogea sur la rupture de son mariage. Angadrême ne put s'empêcher d'avouer à son père qu'elle regardait comme une faveur du Ciel ce qu'il appelait disgrâce; qu'elle avait toujours souhaité de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, et qu'elle s'estimait fort heureuse de ce que Dieu, sans la mettre en danger de désobéir, avait empêché son mariage. Robert, voulant seconder ces saintes résolutions, la mena lui-même à Rouen, où elle reçut le voile des mains de S. Ouen. On lui bâtit un monastère près d'un lieu consacré à la retraite de quelques serviteurs de Dieu, que l'on nomme l'Oratoire, à cause d'une chapelle où ils s'assemblaient pour prier. Angadrême se vit bientôt à la tête d'une communauté de vierges et de veuves réunies pour suivre Jésus-Christ. Après les avoir édifiées par une vie exemplaire près de trente ans, elle mourut le 16 octobre, vers l'an 690. Au IX^e^ siècle, on transporta son corps à Beauvais, pour le mettre à couvert de l'insulte des Normands. Cette ville s'est mise sous le patronage de sainte Angadrême.

PRATIQUES. 1. Il y a peu de personnes qui désirent que leur beauté se perde pour ne pas plaire au monde : c'est qu'il y a peu de chrétiens. Si je plaisais aux hommes, dit

Digitized by Google

S. Paul, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. 2. Bénissons Dieu quand il nous arrive quelque chose qui nous sépare du monde.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de déplaire au monde sans que nous blessions la charité, et de ne chercher à plaire qu'à vous seul.

---

15 *octobre.* — Ste THÉRÈSE, RELIGIEUSE. — XVIe siècle.

Sainte Thérèse naquit à Avila, ville du royaume de Castille en Espagne, au mois de mars 1515. Elle était la seconde des trois filles d'Alphonse Sanchez de Cépède, et de Béatrix d'Ahumade, tous deux de familles nobles et anciennes, mais plus recommandables encore par leurs vertus. Alphonse faisait tous les jours la lecture de la Vie des Saints dans sa famille. La petite Thérèse y prit un goût particulier; et souvent elle prenait le livre pour continuer cette lecture pendant plusieurs heures de suite, avec un frère qu'elle aimait beaucoup. L'histoire des martyrs leur plaisait encore plus que les autres récits. En la lisant, ils se disaient souvent l'un à l'autre qu'ils voudraient bien aussi mourir pour Jésus-Christ. A force de se le dire, ils crurent qu'ils pouvaient exécuter ce dessein; et ils étaient déjà sortis pour passer chez les Maures, quand un de leurs parents qui les rencontra les ramena à la maison paternelle. Ce qui les frappait davantage et les portait à prendre une telle résolution, c'était la crainte de périr pour une éternité en vivant plus longtemps sur la terre. « Quoi, toujours séparés de Dieu! Quoi! toujours brûler dans les enfers! disait Thérèse à son frère; qui peut soutenir une telle pensée? » Voyant qu'ils ne pouvaient être martyrs, ils résolurent de vivre en ermites; ils élèvèrent dans cette intention, comme ils le purent, une cellule avec de petites branches d'arbre, dans le jardin de leur père, et s'y retiraient souvent pour prier. Ce n'était là que des actions d'enfants; mais elles marquaient la disposition de leur cœur.

Thérèse surtout faisait paraître un ardent amour pour tout ce qui tenait à la vertu; mais la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de douze ans, arrêta ces beaux commencements, et suspendit, pour ainsi dire, le cours rapide de sa piété. Étant moins surveillée, elle fut moins attentive à ne lire que ce qui pouvait l'édifier, et ayant trouvé des romans dans sa propre maison, elle les lut, et y apprit tout ce qu'on a coutume d'y apprendre, l'amour de la vanité, la passion de briller et le désir d'être aimée. Une liaison qu'elle fit deux ans après avec une de ses parentes d'un esprit volage et mondain, fit croître les semences de mort que la

Digitized by Google

lecture des romans avait jetées dans son cœur. Thérèse, auparavant si simple dans ses manières, si pure dans ses mœurs, devint, comme les autres filles de son âge, dissipée, n'aimant plus que le plaisir; l'esprit de ferveur et de dévotion fut bientôt éteint; ce dérangement serait allé plus loin, si son père, qui s'en aperçut, ne l'eût mise en pension dans un couvent d'Augustines. Elle y resta un an et demi, et y profita beaucoup des bons exemples qu'elle y reçut, et par les solides instructions de la maîtresse des pensionnaires, qui avait toutes les vertus de son état. Thérèse, réfléchissant sérieusement sur les dangers qu'elle avait courus, rendit grâces à Dieu, qui l'avait arrachée au précipice où sa jeunesse et son imprudence l'eussent jetée sans lui, et pour éviter d'y tomber à l'avenir, elle résolut de s'engager dans la vie religieuse,

Elle se retira dans le monastère de l'Incarnation, de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila, et y prit l'habit le 2 novembre 1536, à l'âge de vingt et un ans. « Dans le moment que je pris cet engagement, dit-elle, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Ce souvenir fait encore sur mon esprit une impression si forte, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu; c'est pourquoi, si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et qu'il nous y excite plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne pouvoir l'exécuter; car si c'est son amour qui nous y porte, et si c'est pour lui qu'on l'entreprend, elle réussira certainement, rien n'étant impossible à l'amour de Dieu. »

Plus elle avançait dans la piété, plus elle apercevait en elle d'imperfections et de taches : ce qui servait beaucoup à l'humilier, et par conséquent à rendre ses prières encore plus ferventes. Elle ne s'en tint pas à une vue stérile de ses défauts; elle les combattit tous, résolue de les détruire, afin d'être agréable aux yeux de Dieu, qui ne souffre rien d'impur ni de souillé. Les progrès qu'elle fit dans la vertu surprirent ses sœurs, qui n'avaient ni le courage ni peut-être la volonté de l'imiter. Thérèse désirait ardemment qu'elles embrassassent une réforme qui les approchât davantage de la perfection évangélique et de l'esprit de leur institut. Plus elle y réfléchissait, plus elle déplorait le malheur des monastères qui ne sont pas réformés.

Comme elle s'occupait de ces pensées, Dieu permit qu'une personne lui parlât du dessein qu'elle avait de fonder un monastère, si quelques religieuses voulaient entreprendre d'y observer la règle de l'ordre du Mont-Carmel dans toute sa pureté. Thérèse goûta

Digitized by Google

ce projet et promit de seconder cette sainte entreprise de tout son pouvoir. On ne saurait dire à quelles persécutions elle se vit exposée dès que son intention fut connue. On la traita de visionnaire, d'extravagante : son ordre même fit tout ce qu'il put pour la traverser; mais Thérèse, pleine de confiance en Dieu, semblait s'encourager par les efforts mêmes qu'on faisait pour l'empêcher d'exécuter ses résolutions. Enfin, victorieuse de tous les combats qui lui furent livrés, elle eut la consolation de voir le premier monastère de la réforme fondé dans Avila, sous le nom de Saint-Joseph, en l'an 1562. Le nouvel institut s'accrut si rapidement, que sur la fin de la vie de la réformatrice on comptait seize couvents de carmélites. Elle eut la consolation de voir ses nombreux établissements approuvés par l'Église, et ses efforts couronnés par la vénération et la confiance des fidèles.

Thérèse mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens; elle établit la clôture la plus exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens du dehors, rendit les conversations du dedans courtes et fort rares. Comme elle s'était aperçue que le défaut de bons confesseurs était ce qui lui avait fait à elle-même beaucoup de tort, elle eut soin d'en procurer d'un grand mérite à chacune de ses maisons. Son zèle ne se borna pas à la réforme des religieuses de son ordre, elle voulait la faire passer jusqu'aux religieux. Thérèse sentit les difficultés de ce nouveau projet; mais elle eut recours à Dieu, son refuge ordinaire. Le premier qui prit l'habit et la règle de la réforme parmi les hommes fut le père Jean, qui prit le surnom de la Croix : son exemple fut bientôt suivi par beaucoup d'autres. C'est cette réforme que suivent les Carmes qu'on appelle *Déchaussés*. Quatorze monastères avaient été fondés lorsque Dieu appela Thérèse à lui.

Quoique son corps, naturellement faible et délicat, fût encore plus épuisé par les maladies fréquentes, elle entreprenait ce qu'il y avait de plus difficile avec une ardeur surprenante, et l'exécutait avec un courage qui semblait au-dessus de ses forces. Rien ne paraissait lui coûter; aussi avait-elle coutume de dire : « Seigneur, ou souffrir ou mourir. » Elle mourut le 4 octobre 1582, âgée de plus de soixante-sept ans.

PRATIQUE. Que les mauvaises lectures sont dangereuses! L'exemple de la jeune Thérèse doit faire trembler les personnes qui ont le malheur de s'y adonner.

PRIÈRE. Seigneur, renouvelez ces saints asiles où vous cachez ceux que vous voulez sauver de la corruption du siècle. Réconciliez-vous avec votre peuple; tant de personnes en ont besoin et vous le demandent!

Digitized by Google

16 *octobre.* — S. MARTINIEN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — VI^e^ siècle.

Après la mort du saint évêque de Carthage appelé *Deogratias*, Genséric, roi des Vandales, continua de persécuter les catholiques de ses États. Un des officiers de ce prince avait pour esclaves Martinien, Saturnin, avec deux de ses frères, et une fille nommée Maxime. Martinien, armurier de son métier, était très-utile à son maître, et Maxime le servait dans le détail de sa maison. Pour s'attacher davantage deux personnes dont il était très-content, il résolut de les marier ensemble. Martinien en reçut la proposition avec joie; Maxime, au contraire, était résolue de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ; néanmoins elle n'osa déclarer à son maître ses sentiments; ainsi le mariage se fit. Dès que les époux furent seuls, Maxime dit à Martinien: « Mon frère, je me suis consacrée à Jésus-Christ; je l'ai pris pour époux, et je ne puis en avoir d'autre. Prenez part à la grâce que j'ai reçue, et consacrez-vous aussi à son service. » Comme Dieu parlait en même temps au cœur de Martinien, il suivit sans hésiter l'avis de cette sainte fille; et, non content d'assurer son propre salut en suivant une voie que Dieu lui montrait, il voulut encore procurer le même avantage à ses trois frères: ils résolurent tous quatre de renoncer au monde pour ne servir que Dieu.

Pour exécuter ce dessein avec une entière liberté, ils sortirent la nuit de la maison de leur maître. Martinien, avec ses frères, se retira dans le monastère de Tabraca, et Maxime dans le monastère de filles qui en était proche. L'officier vandale les fit chercher de tous côtés, et promit des récompenses à ceux qui les découvriraient. On les trouva enfin; et dès qu'on les lui eut ramenés, il les fit mettre en prison et charger de chaînes, pour obliger Martinien et Maxime à violer leurs vœux, et à se faire baptiser une seconde fois. Le roi Genséric, qui en entendit parler, commanda qu'on les maltraitât jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la volonté de leur maître. On les frappa avec de gros bâtons garnis de pointes qui se rompaient facilement, et en restant dans la chair causaient des douleurs aiguës. Le lendemain les martyrs se trouvèrent guéris.

Maxime fut mise dans une prison séparée, on l'étendit sur une poutre. Un jour cette poutre se rompit comme un bois pourri. Le Vandale ferma les yeux à l'éclat de cette merveille. Dieu appesantit sa main sur lui et sur sa maison; il mourut, aussi bien que

Digitized by Google

ses enfants et ses bestiaux, d'une mort si prompte, qu'il n'était guère possible de la regarder comme un événement naturel. Sa veuve, désolée de tant de pertes, ne songea plus qu'à se défaire des cinq esclaves que son mari avait retenus prisonniers : elle en fit présent à Sersaon, parent du roi Genséric, qui en témoigna beaucoup de joie; mais il vit bientôt sa maison dans le trouble par les différents accidents qui affligeaient ses enfants et ses domestiques. Sersaon, étourdi de ce qu'il voyait, crut que le démon était entré dans sa maison avec les cinq esclaves. Il en parla au roi, qui, pour délivrer son parent de ses frayeurs, relégua les esclaves dans le pays des Maures, à l'exception de Maxime, à qui il donna la liberté d'aller où elle voudrait; elle se retira dans un monastère de filles dont elle fut supérieure, et où elle finit saintement ses jours.

Les Maures chez qui les quatre frères furent exilés étaient la plupart païens ou sans religion, et vivant de brigandage. Les serviteurs de Dieu se crurent envoyés dans ce pays pour y faire connaître Jésus-Christ. Leurs exemples et leurs instructions en convertirent plusieurs; et ils envoyèrent à Rome demander des ministres au pape pour leur administrer les sacrements. Le prince du pays, tributaire de Genséric, qui ne songeait qu'à établir l'arianisme, fut si irrité des progrès de la religion catholique, qu'il résolut de les arrêter par la mort des quatre frères à qui il les attribuait. Il ordonna qu'on les attachât à la queue de quatre chevaux indomptés, afin que leurs corps fussent mis en pièces. Leur martyre arriva vers l'an de Jésus-Christ 560.

PRATIQUES. 1. La crainte de déplaire au monde nous empêchera-t-elle de nous consacrer au service de Dieu? Le monde ne peut nous mettre à couvert de la colère du Tout-Puissant, que nous refusons de servir. 2. Ne perdons aucune occasion de faire connaître Jésus-Christ. Que notre conduite fasse voir quel bonheur c'est que d'être à lui.

PRIÈRE. Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle : faites-les entendre à notre cœur, et nous ne craindrons point la mort.

---

17 *octobre.* — S. DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ. — XI^e^ siècle.

Dominique vivait dans le XI^e^ siècle, époque où la simonie était fort commune. Ayant passé par tous les degrés de la cléricature, il fut élevé à la prêtrise; ses parents firent des présents à l'évêque pour qu'il conférât cet ordre à leur fils. Dominique était de bonnes mœurs et avait le cœur droit; mais ses lumières étaient peu étendues. Il reconnut néanmoins dans la suite la faute que ses parents

Digitized by Google

avaient faite, et il en fut si touché, qu'il résolut de renoncer pour toujours aux fonctions d'un ordre qu'il croyait avoir acquis par une voie illégitime. Voulant encore porter plus loin la satisfaction qu'il croyait devoir à la justice divine, il résolut de renoncer au monde, et de se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence. Après avoir embrassé la profession religieuse, il se retira dans un ermitage de l'Apennin, sous la discipline d'un saint homme nommé Jean, supérieur de dix-huit cellules. La vie que l'on menait dans cet ermitage était des plus austères : on n'y buvait point de vin; on n'y mangeait ni viande, ni graisse, ni beurre, ni laitage; on jeûnait au pain et à l'eau toute la semaine, hors le dimanche et le jeudi; on y partageait tout son temps entre la prière et le travail des mains, et on n'en laissait qu'une très-petite portion pour prendre le repos de la nuit. Les solitaires n'avaient en propre qu'un seul animal, l'âne qui servait à porter leurs provisions; de sorte que le terrain même où était situé l'ermitage ne leur appartenait pas. On y gardait un silence exact pendant toute la semaine, et on ne se parlait que le dimanche au soir après le repas, c'est-à-dire entre vêpres et complies. On n'y portait point de chaussure, et l'on s'y macérait le corps par différentes austérités.

Dominique, ayant passé plusieurs années de la sorte, sous la conduite de son supérieur Jean, se mit ensuite, avec sa permission, sous celle du B. Pierre Damien, qui fut depuis cardinal et évêque d'Ostie, et qui était alors dans son ermitage de Fontavelle, au pied de l'Apennin. Quand ils commencèrent à vivre ensemble, il y avait déjà longtemps que Dominique portait sur sa chair une cuirasse de fer qui lui avait fait donner le surnom d'*Encuirassé*; il ne la quittait que pour se déchirer le corps par les macérations les plus extraordinaires.

Ses austérités ne l'empêchèrent pas d'arriver à une grande vieillesse. Pierre Damien l'avait obligé pendant quelque temps à boire un peu de vin, à cause d'une grande faiblesse d'estomac dont il était incommodé; mais sur la fin de sa vie il s'en priva entièrement. Lorsque Dieu voulut mettre fin à sa pénitence, ses douleurs d'estomac augmentèrent de telle sorte, qu'on le détermina à chercher quelque soulagement dans la médecine. Les remèdes ne servirent qu'à augmenter le mal. La veille de sa mort, il récita matines et laudes avec ses frères, et, pendant qu'ils disaient prime auprès de son lit, il alla recevoir la récompense après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Ce fut le samedi 14 octobre, l'an de Jésus-Christ 1060.

Digitized by Google

PRATIQUE. Ne laissons aucune de nos fautes impunies, si nous voulons que Dieu ne nous punisse pas.

PRIÈRE. Seigneur, nous avons eu le malheur de vous offenser par beaucoup de péchés : que votre miséricorde nous les fasse effacer par les larmes de la pénitence.

---

18 *octobre.* — S. LUC, ÉVANGÉLISTE.

S. Luc était originaire d'Antioche, en Syrie, et païen de religion, avant que Dieu lui eût fait la grâce de l'éclairer des lumières de la foi. Il était médecin de profession, et son habileté le faisait rechercher. Dès qu'il eut l'avantage d'être converti au christianisme, il consacra ses talents et sa vie à la religion sainte dans laquelle il était entré. Il s'attacha particulièrement à S. Paul, et il fut le fidèle compagnon de ses voyages et de ses travaux. Il passa avec lui de Troade en Macédoine, lors du premier voyage que cet apôtre fit en Grèce, vers l'an 34, après sa séparation d'avec S. Barnabé, dont S. Luc prit la place; et depuis ce temps-là il ne le quitta plus. Ayant demeuré quelque temps avec lui à Philippes en Macédoine, et parcouru en sa compagnie toutes les villes de la Grèce, où la moisson devenait de jour en jour plus abondante, il eut la consolation de converser avec plusieurs des apôtres et des disciples du Seigneur. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 53, étant dans l'Achaïe, il fut inspiré par le Saint-Esprit d'écrire l'Évangile, c'est-à-dire l'exposé des actions et de la doctrine de Jésus-Christ. S. Matthieu et S. Marc l'avaient déjà devancé dans une pareille entreprise; mais ils avaient omis bien des faits, dont il était cependant utile de laisser la connaissance aux fidèles, et c'est ce qu'on trouve dans l'Évangile écrit par S. Luc. Toute l'Église y reconnut la voix de l'Esprit-Saint qui l'avait dicté.

Environ dix ans après, S. Luc écrivit un autre ouvrage, qu'il intitula *les Actes des Apôtres*, parce qu'il renferme l'histoire des principales actions des Apôtres, et de ce qui s'est passé de plus merveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Église. S. Luc l'écrivit sur ce qu'il avait vu lui-même; et, après l'Évangile qu'il publia, il ne pouvait laisser à l'Église un ouvrage qui lui fût plus utile, et qui fût plus capable de l'édifier. « Il nous y présente, dit S. Chrysostome, l'accomplissement de plusieurs prédictions importantes de Jésus-Christ, la descente du Saint-Esprit, le changement étonnant qu'il a opéré dans le cœur et dans l'esprit des apôtres. On y voit le modèle de la perfection dans la vie des premiers fidèles, qui ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme par la

Digitized by Google

charité qui les unissait, comme ils ne faisaient qu'un corps de religion par la profession d'une même foi et la pratique des mêmes vertus. » S. Chrysostome ajoute que S. Luc a intitulé cet ouvrage *les Actes des Apôtres*, afin que nous y cherchions non les miracles qu'ils ont faits, et qu'il n'est pas donné à tous de faire, mais leurs actions, qu'il est commandé d'imiter. Il mourut dans l'Achaïe; mais on ne sait si ce fut par le martyre.

PRATIQUES. 1. Écoutons assidûment les saints Apôtres, et ne suivons d'autres maximes que celles qu'ils ont enseignées. Les novateurs ont-ils été comme eux instruits par Jésus-Christ? 2. Le saint Évangile est le titre qui nous assure le royaume des cieux; mais c'est à certaines conditions: les observons-nous? Négligerions-nous de même d'accomplir les clauses d'un testament qui nous donnerait un bien considérable?

PRIÈRE. Seigneur, écrivez votre saint Évangile dans nos cœurs, afin que, par votre grâce, notre vie en soit une copie fidèle.

---

19 *octobre.* — S. AQUILIN, ÉVÊQUE D'ÉVREUX. — VII^e^ siècle.

S. Aquilin naquit à Bayeux, vers l'an 620, de parents nobles et riches, qui le firent élever avec un grand soin dans les exercices capables de lui former l'esprit et le cœur. Sa conduite répondit à cette éducation : il fut, dès sa première jeunesse, soumis à ses parents, appliqué à ses devoirs; et, ce qui est très-rare dans les enfants, il aimait dès lors la prière et les lectures sérieuses. Il porta toutes ces dispositions dans le mariage, où ses parents l'engagèrent; et il reçut de Dieu celles qui sont nécessaires pour cet état.

Le mérite et la naissance d'Aquilin lui procurèrent des emplois à la cour de Clovis II; il fut même obligé de servir quelque temps dans les armées de ce prince. Pendant qu'il avait les armes à la main pour la défense de sa patrie, sa femme levait les yeux au ciel, afin d'attirer sur son mari les grâces et les bénédictions dont il avait besoin. Aquilin revint après la guerre, qui avait duré trois ans et demi, et sa femme alla pleine de joie au-devant de lui jusqu'à Chartres, où elle lui déclara un vœu qu'elle avait fait à Dieu. Aquilin dit à sa femme qu'il l'approuvait, et que non-seulement il n'y mettait aucun obstacle, mais que si elle y consentait, ils vivraient l'un et l'autre le reste de leurs jours comme frère et sœur; que pour lui, il le désirait depuis longtemps, et qu'il remerciait Dieu de ce qu'elle lui donnait occasion de lui ouvrir son cœur sur ce sujet. Elle lui répondit que Dieu lui avait inspiré le même désir, et qu'elle espérait que sa grâce la soutiendrait. Ils se retirèrent à Évreux; là ils se consacrèrent uniquement aux bonnes

Digitized by Google

œuvres, faisant de leur maison une espèce d'hôpital, et employant leurs biens à soulager tous ceux qui étaient dans le dénûment.

S. Étern, évêque d'Évreux, étant mort vers l'an 653, le clergé et le peuple, connaissant la vertu d'Aquilin, demandèrent avec instance aux évêques de la province, qui y consentirent volontiers, de donner cet homme de bien pour successeur à l'évêque qu'ils venaient de perdre. Aquilin ne voulut pas se rendre aux instances qu'on lui fit : il préférait vivre dans l'obscurité et dans le saint loisir de la contemplation. Le clergé et le peuple d'Évreux, voyant qu'il ne paraissait pas disposé à se rendre à leurs vœux, le firent enlever; et après qu'on lui eut donné les saints ordres, on le mit sur le siége épiscopal.

Devenu évêque, Aquilin songea à profiter des dispositions favorables avec lesquelles on l'avait reçu, pour travailler au salut de ceux dont il se trouvait chargé. Afin de mieux connaître ses devoirs, et d'obtenir du Ciel les forces dont il avait besoin pour s'en acquitter dignement, il se retirait de temps en temps dans la solitude pour y vaquer plus librement à la prière.

Plus les travaux se multipliaient, plus il augmentait sa pénitence et ses austérités. C'est à ce double esprit de mortification et de prière qu'on doit attribuer la sagesse de son gouvernement et la lumière qui paraissait dans ses discours. C'est ce qu'on vit en particulier dans le concile assemblé à Rouen par S. Ansbert, l'an 689, auquel S. Aquilin assista. Dieu permit qu'il fût privé de la vue. Le prélat, qui n'avait d'attache pour rien de ce qui est périssable, et qui d'ailleurs était très-soumis à la volonté de Dieu, reçut cette privation comme une nouvelle faveur que le Seigneur lui faisait. Il ne cessa point pour cela d'instruire son peuple. La mort seule mit fin à son zèle. Il mourut l'an 695, après quarante-un ans d'épiscopat.

PRATIQUE. La prière et la mortification sont nécessaires dans toutes les conditions: quelle est sur cela notre conduite?

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de sentir nos maux, afin que nous vous en demandions la guérison. Que votre Esprit prie en nous, et nous serons exaucés.

---

20 *octobre.* — S. SINDULPHE OU SENDOU, PRÊTRE ET SOLITAIRE. — VII^e^ siècle.

Le soin qu'a eu S. Sindulphe, plus connu sous le nom de Sendou, de mener une vie cachée, a ôté aux fidèles la connaissance de la plus grande partie de ses actions. Il était né dans l'Aquitaine, et y avait passé presque toute sa jeunesse dans les

Digitized by Google

exercices de la vie chrétienne; mais le désir de s'avancer dans la perfection évangélique lui avait fait abandonner ses parents, ses amis et sa patrie, pour venir chercher dans le diocèse de Reims une retraite où il pût vivre inconnu, loin du commerce du monde et tout occupé de la méditation des biens du ciel. Il la choisit à quatre lieues de Reims, près du village d'Aussonce, parce que ce lieu était fort solitaire. Il s'y fit une cellule, et y mena une vie très-pénitente et qui approchait fort de celle des plus austères anachorètes.

Le désir qu'il avait de demeurer toujours inconnu ne put être satisfait jusqu'à la fin de ses jours. Son genre de vie extraordinaire excita la curiosité de ses voisins. Sendou, voyant qu'on accourait à sa cellule pour le voir, crut qu'il devait profiter de l'occasion que Dieu lui présentait d'instruire des vérités du salut ceux qui ne venaient peut-être que par des motifs humains. La ferveur avec laquelle il marchait dans la carrière sainte de la pénitence, prit toujours de nouveaux accroissements. Dans sa vieillesse même, il pratiquait les plus grandes austérités. Comme il n'aimait point son corps, il s'inquiétait fort peu de le voir détruire; il regardait même la mort comme un gain, l'envisageant comme un terme où l'on commence à trouver la sûreté et la paix. Dieu, qui l'avait toujours conduit durant sa vie, le fit arriver à une heureuse fin, le 20 octobre, vers l'an 620. Son corps fut enterré dans le lieu de sa pénitence; mais dans le IXe siècle on le transporta dans l'abbaye de Haut-Villers, à quatre lieues de Reims, sur la Marne.

PRATIQUES. 1. Cherchons à être cachés et inconnus aux hommes, pour n'être connus que de Dieu. 2. Plus nous approchons du terme de notre vie, plus nous devons croître dans la charité, l'humilité et la mortification.

PRIÈRE. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que nous nous affaiblissions en marchant dans votre voie; mais faites-nous la grâce qu'en approchant du terme, nous courions avec plus d'ardeur.

---

21 *octobre.* — S. HILARION, ABBÉ. — IVe siècle.

Hilarion naquit vers l'an 291, dans une bourgade de la Palestine. Sa famille était païenne; mais Dieu le prévint de bonne heure de ses bénédictions, et il était chrétien dès l'âge de dix à douze ans. Il fit ses études à Alexandrie, et il y apprit le grec et le syriaque, ce qui lui fut d'un grand secours dans les divers voyages qu'il fit dans cette même ville.

Il n'avait que quinze ans, lorsque ayant ouï parler de S. Antoine,

Digitized by Google

dont le nom était déjà célèbre dans l'Égypte, il alla le trouver. « Je ne suis pas venu dans le désert, dit Hilarion, pour y voir autant de monde que dans les villes. Antoine est arrivé à la perfection évangélique, et moi je n'ai pas encore commencé. » Il revint dans son pays; et, comme son père et sa mère étaient morts, il distribua aux pauvres tout ce qu'il put recueillir de leur succession; il se retira ensuite avec quelques compagnons dans la vaste solitude qui est entre Gaza et l'Égypte. Dès la première ou la deuxième année qu'il fut dans ce désert, des voleurs étant entrés dans sa cellule, il les aborda d'un air assuré qui les surprit. « Vous ne nous craignez donc point? lui dit l'un d'eux. — Hélas! dit Hilarion, n'ayant rien, que pouvez-vous m'enlever? — Nous pouvons vous tuer, » dirent-ils. Le jeune solitaire répliqua : « Celui qui ne craint point la mort temporelle, ne redoute pas ceux qui la peuvent donner. »

Le genre de vie qu'il menait montrait bien en effet qu'il désirait plutôt la mort qu'il ne la craignait. Tout ce qu'il faisait semblait devoir abréger le nombre de ses jours. Il ne mangea d'abord que quinze figues par jour, sans prendre aucune autre nourriture. Un habit, le seul qui fût en sa possession, de l'étoffe la plus commune, le défendait des ardeurs du soleil et des injures de l'air.

La terre était le lit où il prenait son repos, quand la nature le faisait succomber à la nécessité du sommeil. Souvent il labourait la terre. Il regardait comme un délassement de faire des corbeilles de jonc, parce que ce travail était bien moins rude. Il s'étudiait à chercher ce qui pouvait le mortifier davantage, et s'y livrait avec joie. Quinze figues lui ayant paru une nourriture trop forte, il commença, à l'âge de vingt-un ans, à ne manger qu'un peu de lentilles trempées dans de l'eau froide; et s'étant encore retranché ce mets trois ans après, il se contenta d'un peu de pain d'orge avec du sel et de l'eau. Quand il se sentait trop faible, et que quelque maladie attaquait son corps, il adoucissait son jeûne par des herbes cuites; il y ajoutait quelquefois de l'huile, qu'il retranchait dès qu'il pouvait s'en passer.

Quand il eut vécu ainsi vingt-deux ans dans le désert, le Seigneur, pour récompenser dès ce monde sa fidélité à le servir, lui donna le don des miracles : il y eut un grand nombre de malades guéris par son intercession. Lorsqu'il en venait quelques-uns de la Palestine à S. Antoine, avec qui Hilarion était en commerce de lettres, il leur disait : « Pourquoi vous êtes-vous fatigués à venir si loin, puisque vous avez là mon fils Hilarion? » Mais le saint solitaire était le premier à conseiller à ceux qui venaient le trouver

Digitized by Google

de s'adresser à S. Antoine, leur faisant entendre qu'il avait plus de sainteté et de vertu. Quand il croyait devoir demander lui-même la guérison de ceux qui venaient à lui, il joignait toujours quelques mots d'instruction, et tâchait de leur faire comprendre que les maladies de l'âme sont infiniment plus à craindre, et qu'on doit être bien plus empressé à en demander la guérison. Quand on voulait lui faire quelque présent pour reconnaître la grâce qu'on avait reçue par son intercession, il s'y refusait constamment, et exhortait à faire du bien aux pauvres qui ne pouvaient rien gagner par le travail de leurs mains.

Hilarion étant sur le point de mourir, comme la frayeur des jugements de Dieu le saisissait, quoique sa vie eût été si remplie d'œuvres saintes et pénitentes, il s'excitait à la confiance par ces paroles: « Sors, mon âme, disait-il, sors; pourquoi cette inquiétude et cette crainte? Tu as eu le bonheur de servir Jésus-Christ pendant près de soixante-dix ans, et tu crains la mort! » Il mourut dans sa quatre-vingtième année, sur la fin de l'an 371.

PRATIQUES. 1. Les Saints ont retranché tout ce qu'ils ont pu aux besoins de leur corps; nous nous en rendons esclaves. Travaillons donc à devenir libres en lui retranchant tous les jours quelque chose. 2. Si les Saints, dont toute la vie a été une préparation à la mort, ont tremblé à ce moment terrible, que deviendrons-nous étant pécheurs et impénitents?

PRIÈRE. Faites, Seigneur, par votre miséricorde, que toute notre vie soit une préparation à paraître devant vous, et qu'une charité ardente chasse la crainte qui nous accablerait dans ce moment.

---

22 *octobre.* — Ste URSULE ET SES COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES. — Ve siècle.

Nous n'aurons que quelques mots à dire de la vie de sainte Ursule: il n'a pas plu à Dieu d'en faire connaître les vertus au monde. C'est la source d'eau qui se perd dans les solitudes cachées, mais qui, en abandonnant sa mystérieuse retraite, devient un grand fleuve, fécondant de ses ondes toutes les contrées qu'il parcourt.

C'est, en effet, sous l'heureux patronage de cette Sainte que se sont formées ces nombreuses familles de jeunes filles, ces monastères si édifiants connus sous le nom d'Ursulines, et qui ont pour objet l'éducation de la jeunesse. Que de biens n'ont pas procurés à l'Église et à la société ces saintes communautés de vierges!

Dans le milieu du Ve siècle, alors que tant de vieilles familles bretonnes abandonnaient l'Angleterre dévastée par les Saxons,

Digitized by Google

Ursule s'éloignait aussi de cette terre malheureuse, et, traversant les Gaules, venait se fixer jusque sur les bords du Rhin à la tête de pauvres filles fuyant comme elle les scènes de la guerre et les outrages des vainqueurs.

On ne sait rien autre chose de ces saintes vierges, si ce n'est que les Huns, peuple barbare, pénétrèrent jusqu'aux lieux où elles s'étaient réfugiées, et qu'à la perte de leur pureté elles préférèrent une mort cruelle.

On place leur martyre en l'an 453. Elles souffrirent près du Rhin, et furent enterrées à Cologne. Suivant la coutume de ces temps-là, on bâtit sur leurs tombeaux une église qui était fort célèbre en 643, lorsque saint Cunibert fut élu archevêque de cette ville. On rapporte dans la Vie de S. Annon, archevêque de Cologne au XI^e^ siècle, qu'il avait une dévotion particulière pour ces saintes martyres, et qu'il priait souvent des nuits entières devant leurs tombeaux, où s'étaient opérés beaucoup de miracles.

Sur les tombeaux de ces saintes vierges se lisait l'abréviation XI. M. V., ce qui ne voulait dire autre chose que *onze martyres vierges*. Quelques auteurs cependant, se méprenant sur le sens de cette abréviation, ont fait monter à onze mille vierges le nombre de ces martyres. Quoi qu'il en soit, le martyrologe romain se contente de nommer *sainte Ursule et ses compagnes*, dont il est effectivement assez impossible de bien calculer le nombre; on a lieu de croire néanmoins qu'elles étaient onze, y compris sainte Ursule, qui était à leur tête pour les conduire.

Sainte Ursule est regardée comme le modèle des personnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. Elle est patronne de l'église de la maison de Sorbonne à Paris.

PRATIQUE. Rien de plus intéressant pour l'état de la religion que l'éducation de la jeunesse : rien donc de plus digne d'encouragement que les établissements qui se proposent une fin si noble et si importante.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu! d'inspirer à ceux sur lesquels nous sommes chargés de veiller la fidélité à votre loi, en leur faisant contracter de bonne heure l'heureuse habitude de toutes les vertus chrétiennes, si propre à assurer leur bonheur et celui de leur famille.

---

23 *octobre.* — S. THÉODORET, MARTYR. — IV^e^ siècle.

Julien l'Apostat, étant parvenu à l'empire, donna à son oncle Julien la qualité de comte d'Orient. Ce dernier, qui était apostat comme son neveu, ayant appris qu'il y avait des vases d'or et d'argent dans le trésor de l'église d'Antioche, résolut de s'en emparer,

Digitized by Google

fit à cette fin fermer l'église, et en chassa les ministres. Un saint prêtre nommé Théodoret, qui était chargé de la garde des vases sacrés, ne voulant pas abandonner le dépôt qui lui était confié, resta dans la ville, et tenait chez lui les assemblées des fidèles. Le comte Julien en ayant été averti, le fit prendre et amener devant lui, les mains liées derrière le dos. « Tu es donc, lui dit-il, ce Théodoret qui sous le règne de Constance empêchait que l'on ne servît les dieux, qui abattait les autels et les temples pour bâtir des églises et des tombeaux? — Oui, répondit Théodoret; autant que j'ai pu, j'ai contribué à élever des églises et des basiliques sous l'invocation des martyrs; j'ai détruit les idoles et les autels des démons pour sauver les âmes de ceux qui étaient dans l'erreur. Je l'ai fait du temps de Constance, sans que l'on m'en ait empêché; et je suis étonné qu'un prévaricateur tel que vous, qui s'est rendu coupable de la plus criminelle apostasie, soit devenu sitôt le vengeur des démons. » Alors Julien le fit frapper sous la plante des pieds et sur le visage: ensuite il le fit étendre sur le chevalet avec tant de violence, qu'il semblait avoir huit pieds de long. « Sens-tu les tourments? dit le comte; quitte donc la doctrine de ce mort, sacrifie aux dieux, et continue de vivre. » Théodoret, parlant fort haut et d'un air plein de joie, repartit: « N'appelez pas dieux les ouvrages des hommes; mais reconnaissez le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et Jésus-Christ son Fils, par le sang précieux duquel vous aviez été délivré.— Quoi! dit le comte, ce crucifié, ce mort, cet homme mis dans le tombeau, tu l'appelles créateur du monde? — Oui, répondit Théodoret, Celui qui a été crucifié, qui est mort, qui a été mis dans le tombeau, qui est ressuscité pour notre salut, c'est lui qui a fait toutes choses, qui est le Verbe et la Sagesse du Père, et que vous aviez adoré lorsque vous étiez sage, si cependant vous l'avez jamais été véritablement. » Le comte, plein de colère, fit redoubler les tourments; et pendant que le sang coulait des côtés du saint prêtre, son visage était rempli de joie. « Je vois bien, dit le comte, que tu ne sens pas les tourments.— Non, répondit le Saint, je ne les sens pas, parce que le Seigneur est avec moi. » Julien, faisant toujours continuer la torture, dit au Saint: « J'ai appris que tu dois une somme au trésor de l'empereur: tu te hâtes de mourir pour ne pas payer: mais sacrifie, je te ferai remettre ta dette. — Que votre or et votre argent périssent avec vous, dit le saint martyr: je ne dois qu'à Dieu seul, et en conservant ma conscience pure, j'espère en ses promesses. » Julien commanda qu'on apportât des flambeaux pour lui brûler les côtés. Pendant qu'on le faisait, Théodoret, levant les yeux au ciel, dit: « Seigneur

Digitized by Google

Dieu tout-puissant, qui avez fait le ciel et la terre et tout ce qui y est contenu, Sauveur du monde, remplissez l'espérance de votre serviteur qui souffre pour votre nom, et faites voir votre puissance aux méchants, afin que tout le monde connaisse quelles grâces vous faites à ceux qui vous craignent, et quels tourments sont préparés à ceux qui vous renient. » En même temps les bourreaux tombèrent par terre. Julien, les ayant fait relever, leur ordonna de recommencer; mais ils répondirent qu'ils ne le pouvaient pas, qu'ils avaient été renversés par quatre anges vêtus de robes blanches, qui s'entretenaient avec le Saint. Julien en fureur commanda qu'on les jetât dans la mer. Comme on les y conduisait, Théodoret leur dit : « Allez, mes frères, allez devant : pour moi, en vainquant l'ennemi, je vous suivrai, et j'irai au Seigneur, qui veut bien m'accorder la victoire. » Julien le pressa de sacrifier, et lui offrit telle récompense qu'il voudrait; mais le Saint lui répondit : « Pour vous, vous mourrez dans votre lit en souffrant d'horribles tourments; quant à l'empereur, qui se prépare à la guerre, non-seulement il ne remportera pas la victoire, mais il périra sans qu'on sache qui l'a frappé. »

Le comte, craignant que le Saint n'en dît davantage, lui fit trancher la tête : ce fut le 23 octobre de l'an 362.

Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin, il présenta à l'empereur l'inventaire des effets qu'il avait enlevés aux chrétiens, et il raconta ce qu'il avait fait par rapport à Théodoret, s'imaginant par là faire sa cour à son neveu. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvait point que l'on mît à mort les chrétiens pour cause de religion. « C'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens, qui ne manqueront pas de faire de Théodoret un saint et un martyr. » Le soir le comte Julien ressentit une violente douleur d'entrailles; ses intestins se corrompirent; il vomissait les excréments par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers, et tout l'art des médecins fut inutile. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala de son corps une odeur infecte qu'il ne pouvait supporter lui-même. Quant à l'empereur, ayant été blessé mortellement en Perse, d'un trait lancé par une main inconnue, il expira dans la rage et dans le désespoir, le 26 juin 363. Ainsi s'accomplit la prédiction du bienheureux martyr.

PRATIQUES. 1. Le devoir d'un ministre de Jésus-Christ est de détruire les idoles des passions qui dominent dans le cœur de tant de chrétiens. Examinons-nous pour voir s'il n'y en a point en nous. 2. Lorsque nous sommes dans l'affliction, pensons que le Seigneur est avec nous. Que pouvons-nous craindre?

PRIÈRE. Seigneur, qui êtes le Verbe et la Sagesse éternelle, conduisez-nous dans la

Digitized by Google

voie de la vérité, et soutenez-nous dans les afflictions, afin qu'étant avec vous, nous ne craignions point les hommes.

---

24 *oct.* — S. FÉLIX, ÉVÊQUE ET MARTYR. — III^e^ et IV^e^ siècles.

Félix naquit vers l'an 247, et fut élevé dès l'enfance dans les principes et les sentiments de la religion chrétienne. Il était depuis quelque temps évêque de Thibare, en Afrique, lorsque l'édit de Dioclétien qui avait été donné l'an 303 pour ouvrir la persécution contre les chrétiens, fut publié dans la ville le 5 juin. Magnilien, principal magistrat de Thibare, l'envoya chercher par un de ses officiers, et lui dit : « Donnez-moi tous les livres et les parchemins que vous avez. — Je ne puis livrer ainsi la loi de mon Dieu, du Dieu que j'adore, » répondit Félix. Magnilien répliqua : « Votre Dieu est-il plus grand que les nôtres? — Le Dieu des chrétiens, repartit Félix, est le seul Dieu grand et véritable, le seul qui soit à craindre, le seul qui de rien a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. Vos dieux ne sont que de pierre et les ouvrages des hommes. » Magnilien dit : « Ce que les empereurs ordonnent l'emportera sur ce que vous dites : donnez les livres que je vous demande, afin qu'on les brûle. » Félix répondit : « J'aime mieux que mon corps soit livré aux flammes, que d'y jeter les oracles du Dieu que j'adore; et je dois plutôt obéir au Roi éternel qu'au prince de ce siècle, quand il ordonne quelque chose contre la justice. » Magnilien dit : « Je vous donne trois jours pour réfléchir sur le parti que vous avez à prendre; si vous n'obéissez pas à ce que je vous demande, je vous enverrai au proconsul, afin qu'il prenne connaissance de votre affaire. »

Le troisième jour, Magnilien, ayant encore fait venir Félix, lui dit : « Avez-vous pensé sérieusement à ce que je vous ai dit? « L'évêque répondit : « Je n'ai qu'une parole : ce que j'ai dit, je le pense encore, et je le redis aujourd'hui; et si vous m'envoyez au proconsul, je parlerai de même devant lui. » Magnilien répliqua : « Vous irez donc devant le proconsul, et vous lui rendrez compte. » Alors il commanda à un officier de conduire le saint évêque lié à Carthage. Lorsqu'il y fut arrivé, on le présenta au lieutenant du proconsul, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas livré les écritures qu'on lui demandait. Félix répondit : « C'est parce qu'il ne m'est pas permis de les livrer. » Le lieutenant le fit mettre en prison jusqu'à nouvel ordre. Le saint évêque dit en y entrant : « Seigneur Dieu, créateur de toutes choses, ne m'abandonnez pas, parce que c'est pour vous et pour votre loi que je souffre maintenant. Ayez

Digitized by Google

pitié de moi, et recevez mon esprit. » Enfin on conduisit Félix à Venouse, ville de la Pouille, dans la province que l'on nomme aujourd'hui Basilicate, au royaume de Naples, où était l'empereur. Le préfet du prétoire, qui s'était rendu auprès de ce prince, se fit amener Félix et lui dit : « Si vous eussiez donné dans votre ville les écritures qu'on vous demandait, vous ne fussiez jamais venu jusqu'ici : faites donc maintenant ce que vous avez refusé. » Félix répondit : « Je persiste dans mon refus, parce que mes raisons de refuser ne sont point changées. » Le préfet le menaça de lui faire trancher la tête s'il n'obéissait. Félix répliqua : « Je suis prêt à souffrir la mort plutôt que de livrer les divines Écritures. » Alors le préfet dicta la sentence par laquelle il condamnait le saint évêque à mourir par l'épée. Félix, levant les yeux au ciel, dit : « Je vous rends grâces, Seigneur Dieu du ciel et de la terre, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ; vous voyez que c'est pour vous et pour votre loi que je souffre aujourd'hui, et que je baisse la tête pour recevoir le coup qui va donner la mort à mon corps; recevez mon esprit. » Après cette prière, on le mena au lieu où il devait être décollé : il consomma son sacrifice le 30 août, l'an 303; mais l'Église honore sa mémoire le 24 octobre.

PRATIQUES. 1. Les chrétiens qui ne lisent point le saint Évangile souffriront-ils la mort plutôt que de le perdre? 2. Quand on est si négligent que de ne pas lire le saint Évangile, il est bien à craindre qu'on ne le soit à pratiquer ce qu'il enseigne. Le ciel n'est pas pour les âmes tièdes.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce d'aimer la lecture de vos divines Écritures, afin que nous méprisions tout autre bien que celui que vous voulez bien nous y promettre.

---

25 *octobre.* — S. CRÉPIN ET S. CRÉPINIEN, MARTYRS. — IIIe siècle.

S. Crépin et S. Crépinien furent du nombre des premiers apôtres de France envoyés avec S. Denis pour y annoncer l'Évangile. Ceux qui eurent le bonheur d'entendre les instructions de ces saints apôtres furent plus soigneux de les mettre en pratique que d'écrire leur histoire : aussi sait-on peu de choses de S. Crépin et de S. Crépinien. On dit qu'ils étaient frères.

Les compagnons de S. Denis s'étant dispersés en différents endroits des Gaules, Crépin et Crépinien s'arrêtèrent à Soissons, où ils se servaient de toutes les occasions que Dieu leur donnait pour attirer les peuples à la connaissance de la vérité. A l'exemple de S. Paul, qui prêchait le jour et qui travaillait la nuit pour n'être à charge à personne, ils firent du lieu de leur retraite non-seulement

Digitized by Google

une école d'instruction, mais encore une boutique de travail. Ils exerçaient le métier de cordonnier, occupation tranquille, propre à les entretenir dans l'humilité qui convient à des ouvriers évangéliques, et qui leur donnait occasion de parler de Jésus-Christ à ceux qui les employaient.

Il y avait longtemps qu'ils vivaient de la sorte, et qu'ils répandaient la lumière de l'Évangile, lorsqu'ils furent dénoncés à l'empereur Maximien-Hercule. Il les envoya prendre aussitôt et les interrogea; mais n'ayant pu les gagner ni par promesses ni par menaces, il les remit entre les mains du préfet du prétoire des Gaules, nommé Rictius Varus. Ce préfet éprouva, sans pouvoir les ébranler, la constance de ces deux missionnaires par tous les moyens que la cruauté lui suggéra. Les deux frères, étant demeurés victorieux de toutes les attaques des persécuteurs, eurent enfin la tête tranchée. On met leur martyre vers l'an 287.

PRATIQUE. Remercions Dieu de nous avoir envoyé des apôtres pour nous instruire des vérités du salut. Qu'avons-nous fait pour mériter cette grâce, pendant que tant de peuples sont privés des lumières de l'Évangile?

PRIÈRE. Seigneur, qui nous avez appelés à la lumière de la foi, aidez-nous du puissant secours de votre grâce, afin que, pratiquant ce que nous croyons, nous méritions de recevoir dans le ciel la récompense que vous destinez à vos saints.

---

26 *octobre.* — S. LUCIEN ET S. MARCIEN, MARTYRS. — III^e^ siècle.

Lucien et Marcien, élevés dans les ténèbres du paganisme, s'étaient abandonnés à toutes sortes de désordres. Dans le temps où ils ne pensaient qu'à multiplier leurs ingratitudes et leurs crimes, Dieu les regarda dans sa miséricorde. Ils eurent honte d'avoir été si longtemps séduits et de s'être laissé égarer par des esprits de ténèbres. De la honte d'eux-mêmes ils passèrent bientôt au mépris de ce qu'ils avaient aimé ; ils abandonnèrent leurs biens et leurs familles, et se retirèrent dans un lieu écarté et solitaire; ils n'en sortaient que pour venir de temps en temps à l'église, où ils confessaient publiquement leurs crimes passés, afin de s'humilier, et d'où ils s'en retournaient ensuite pleurer dans leur solitude.

Après s'être ainsi fortifiés dans la grâce que le baptême leur avait donnée, ils voulurent réparer autant qu'il était en eux les pertes qu'ils avaient fait faire à l'Église par la mort spirituelle qu'ils avaient causée à tant d'âmes entraînées par eux dans le désordre. Pour réussir dans ce dessein, ils commencèrent à prêcher Jésus-Christ avec autant de zèle qu'ils en avaient eu auparavant à dé-

Digitized by Google

truire son empire. Les ennemis du nom chrétien mirent tout en œuvre pour les empêcher de gagner des âmes à Jésus-Christ, et ils en trouvèrent bientôt l'occasion. C'était le temps de la persécution de Dèce. Dieu permit que Lucien et Marcien fussent aussi arrêtés. Sabinus, proconsul de Bithynie, leur dit : « Par quelle autorité annoncez-vous le Christ? — Tout homme qui a de la charité, répondit Lucien, ne désire rien tant que de retirer ses frères de l'erreur. » Marcien, qu'il interrogea ensuite, lui fit la même réponse, et ajouta : « Celui qui a rendu S. Paul un zélé défenseur de cette Église qu'il persécutait auparavant, nous a fait aussi la même grâce. — Laissez là tous ces discours, dit Sabinus, retournez au culte des dieux que vous avez abandonné : vous n'avez que ce moyen de conserver une vie qui va vous être ôtée si vous n'obéissez pas. — Hélas! dit Lucien, que nous avons de grâces à rendre à Jésus-Christ, qui nous délivre par sa puissance de la mort éternelle! » Sabinus, n'ayant pu les affaiblir, ni par ses promesses ni par ses menaces, les condamna à être brûlés. Lucien et Marcien rendirent grâces à Dieu de ce qu'après avoir mérité par leurs péchés de brûler éternellement dans l'enfer, il les avait arrachés à la puissance des ténèbres pour les faire passer dans sa gloire. Ils allèrent avec joie au bûcher, et consommèrent leur sacrifice en louant et en bénissant le Seigneur. On ne sait point en quelle année.

PRATIQUES. 1. Quelle consolation de savoir que les démons ne peuvent rien sur ceux qui sont à Jésus-Christ et qui vivent de son esprit! Quoi de plus capable de nous animer à servir un maître si bon et si puissant! 2. Nous ne pouvons conserver les grâces que nous avons reçues, qu'en vivant dans la retraite autant que notre état le permet, et en y joignant la prière et la mortification.

PRIÈRE. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour tous les biens que nous avons reçus de vous? Faites que nous vous rendions amour pour amour, et que nous ne craignions rien tant que de vous offenser.

---

27 *octobre.* — S. FRUMENCE, ÉVÊQUE. — IVe siècle.

Un philosophe nommé Métrodore, poussé par la curiosité de voir du pays et de connaître le monde, entreprit plusieurs voyages, et alla jusqu'en Éthiopie. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin des perles et des pierreries d'un grand prix. A son exemple, un autre philosophe tyrien, nommé Mérope, entreprit le même voyage par le même motif; mais Dieu, qui conduit les pas des hommes, lors même qu'ils ne pensent point à lui, permit ce voyage pour un dessein bien différent et d'un bien plus haut intérêt que toutes les pierreries qu'on en pouvait rapporter. Mérope emmena avec lui deux jeunes neveux, nommés Frumence et Édèse,

Digitized by Google

qu'il aimait beaucoup, et qu'il instruisait. Il espérait, en les faisant voyager, leur former l'esprit, et leur faire acquérir des connaissances utiles. Le philosophe, ayant satisfait sa curiosité, se mit en chemin pour revenir. Pendant le retour, le vaisseau qui le portait fut obligé de s'arrêter en un port d'Éthiopie. Il fut attaqué par les barbares du pays, qui, ayant reconnu que l'équipage était composé de Romains, tuèrent tous ceux qu'ils purent saisir. Mérope, n'ayant pu échapper à leur barbarie, subit le même sort; mais ses deux neveux, tranquilles pendant ce carnage, qu'ils ignoraient sans doute, étudiaient leurs leçons sous un arbre à l'écart, où ils s'étaient retirés jusqu'à ce qu'on les appelât pour se rembarquer. Les barbares, surpris de leur tranquillité et de leur occupation qui les tenait si attachés, eurent assez d'humanité pour ne leur faire aucun mal; mais s'étant emparés d'eux, il les amenèrent à leur roi. Dieu disposa le cœur de ce prince en faveur de ces enfants, en sorte qu'il les fit élever avec soin; et quand il eut éprouvé avec le temps les qualités excellentes de leur esprit, il fit Édèse, qui était le plus jeune, son échanson. Pour Frumence, comme il vit qu'il avait un génie peu commun et un grand esprit d'ordre, il lui donna le soin de ses finances. Depuis ce temps-là, ils furent l'un et l'autre fort aimés de ce roi, qui les regarda toujours comme deux hommes dignes de toute sa confiance et sur qui il pouvait se reposer sûrement d'une partie de l'administration de son État. Ce prince, se voyant près de mourir, les remercia de leurs services, et leur laissa la liberté de faire ce qu'ils voudraient. Édèse se retira à Tyr, lieu de sa naissance, et Frumence s'en alla à Alexandrie.

Ce dernier alla voir S. Athanase, qui venait d'être fait évêque d'Alexandrie, et en lui rendant compte de ses voyages, il lui fit connaître combien il serait facile de gagner toute l'Éthiopie à Jésus-Christ, si on y envoyait des ministres prudents et éclairés. Il suffit de savoir avec quel zèle S. Athanase a défendu la divinité de Jésus-Christ pour comprendre quelle fut sa joie de trouver cette occasion d'étendre le royaume de Dieu. Ayant donc assemblé son clergé, il fit le récit que Frumence lui avait dit, et ensuite, s'adressant à Frumence lui-même, qui était présent, il lui dit, comme Pharaon à Joseph : « Quel autre pourrions-nous trouver qui ait l'esprit de Dieu comme vous, et qui puisse exécuter de si grandes choses? » Puis, sans attendre un plus long délai, il l'ordonna évêque, et l'obligea de retourner, avec la grâce du Seigneur, dans le pays d'où il était venu.

Frumence, obéissant à la voix de Dieu qui se faisait entendre par celle de S. Athanase, retourna dans cette partie de l'Éthiopie

Digitized by Google

qu'on nomme Abyssinie, et fixa son siége à Axume. Les Abyssins le reçurent avec joie, et le secondèrent, autant qu'il fût en eux, dans l'entreprise qu'il voulait exécuter. Jamais peuples n'embrassèrent le christianisme avec plus de courage. L'empereur Constance, grand partisan des ariens, voulut traverser les progrès que faisait la vérité dans ce pays, en y introduisant, s'il était possible, les erreurs d'Arius; et comme il était convaincu que Frumence s'opposerait avec ardeur à ce qu'il voulait entreprendre, il écrivit aux rois Acra et Absa pour les engager à livrer ce saint évêque à Georges, que les ariens avaient fait patriarche d'Alexandrie à la place de S. Athanase, qu'on avait forcé d'abandonner son siége et de se cacher. S. Athanase nous a conservé lui-même cette lettre dans l'apologie qu'il a adressée à Constance. Tous les efforts que fit cet empereur furent inutiles, et ce digne pasteur continua de gouverner son troupeau selon la justice et la vérité, jusqu'à ce qu'il plût au souverain Pasteur des âmes de le récompenser de sa fidélité et de ses travaux. On ignore le temps de sa mort.

PRATIQUES. 1. Combien de chrétiens vivraient dans la piété s'ils la connaissaient! car, il faut l'avouer à notre confusion, peu connaissent notre sainte religion. Prions pour eux; et quand nous trouvons l'occasion de leur en parler, ne la négligeons pas. 2. Si nous avons le bonheur de connaître la vérité, profitons-en, de peur qu'elle ne soit donnée à d'autres qui en tireront plus de fruit.

PRIÈRE. Seigneur, ne vous cachez par plus longtemps à tant de personnes qui ne vous connaissent pas, mais ne nous abandonnez pas pour vous donner à d'autres.

28 *octobre.* — S. SIMON ET S. JUDE, APÔTRES.

S. Simon est l'un des apôtres de Jésus-Christ dont l'Évangile nous apprend le moins de choses. Il était Galiléen comme les autres, et on le surnommait *le Cananéen*, peut-être parce qu'il était de la petite ville de Cana, et *le Zélé*, mot qui exprime en grec ce que celui de *Cananéen* signifie dans la langue vulgaire du pays, selon la remarque de S. Jérôme. On ne sait rien de ce qu'a fait S. Simon, ni de ce qui lui est arrivé jusqu'à la descente du Saint-Esprit, qui ne lui soit commun avec les autres Apôtres. Ce qu'il a fait depuis leur séparation est encore moins connu.

On a quelque chose de plus certain et de plus détaillé touchant S. Jude. C'est le même qui est surnommé *Thaddée*, ou *Lebbée*. Il était parent de Jésus-Christ selon la chair; et c'est pour cela qu'il est appelé son frère, parce qu'il était fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et de Cléophas, frère de Joseph. Il était aussi frère de S. Jacques le Mineur. Jude fut marié et eut des enfants; mais le Seigneur, en l'appelant à l'apostolat, le destina à être père d'un

Digitized by Google

grand nombre d'enfants spirituels. Il fit, pour ainsi dire, son apprentissage sous Jésus-Christ même, qu'il accompagnait dans ses courses évangéliques, et dont il voyait le zèle pour la gloire de son Père afin d'accomplir l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé. Dans la dernière cène, Jésus-Christ ayant dit qu'il se manifesterait à ceux qui l'aiment, à ceux qui gardent ses commandements, et non pas au monde, Jude lui dit : « Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous ferons en lui notre demeure. »

On dit que S. Jude, après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres apôtres, alla porter la lumière de l'Évangile dans la Judée, la Samarie, la Syrie, et surtout dans la Mésopotamie. Il retourna à Jérusalem, l'an 62 de Jésus-Christ, après la mort de S. Jacques le Mineur, son frère, et fut du nombre de ceux qui choisirent S. Simon, qui était également son frère, pour succéder à S. Jacques dans le gouvernement de cette Église.

On a une lettre ou épître de S. Jude, qui est la dernière des sept qu'on nomme catholiques ou universelles. Il l'écrivit principalement pour les Juifs convertis au christianisme, et il y attaque les hérétiques de ce temps-là, comme les nicolaïtes, les simoniens et les gnostiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres : on croit qu'il ne l'écrivit qu'après la ruine de Jérusalem. Il y recommande avec instance qu'on se souvienne de ce que les autres apôtres avaient écrit avant lui. On ignore le temps et le genre de sa mort.

Pratiques. 1. Jésus-Christ n'est occupé que de l'œuvre pour laquelle il a été envoyé; ne nous occupons que de l'œuvre de notre salut et du service de Dieu. Toutes nos actions doivent tendre à ce but si désirable. 2. Jésus-Christ ne se fait point connaître au monde. Terrible vérité! Fuyons donc le monde, puisqu'il ne connaît point Jésus-Christ. 3. Lisons aujourd'hui l'Épître de S. Jude, et profitons des vérités qu'il y enseigne.

Prière. Seigneur, qui êtes la Vérité éternelle, préservez-nous de la séduction et de l'erreur. Que votre amour soit notre lumière et notre guide, et nous ne nous égarerons jamais.

---

29 *octobre*. — S. NARCISSE, ÉVÊQUE. — IIe et IIIe siècles.

Narcisse naquit vers la fin du 1er siècle de l'Église. Il avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il fut choisi pour gouverner l'Église de Jérusalem. Vers l'an 195, il se trouva au concile de Palestine, assemblé pour décider le jour de la célébration de Pâques.

Digitized by Google

Eusèbe rapporte que les fidèles de son temps conservaient la mémoire de beaucoup de merveilles que Dieu avait opérées par ce saint évêque; entre autres il rapporte que l'huile ayant manqué aux ministres de l'église lorsqu'on était près de célébrer les solennités de la veille de Pâques, Narcisse commanda à ceux qui avaient soin des lampes d'aller tirer de l'eau à un puits qui était proche, et de la lui apporter; et qu'après avoir fait sa prière sur cette eau, il leur dit de la mettre dans les lampes, et que Dieu la changea en huile; qu'on conserva longtemps de cette huile miraculeuse, et que l'on en voyait encore de son temps.

Mais quelque éclat que les miracles donnassent à la réputation de Narcisse, rien ne le rendit si célèbre qu'une persécution par laquelle Dieu permit qu'il fût éprouvé. Trois scélérats, redoutant les châtiments que méritaient les crimes dont ils se sentaient coupables, résolurent de prévenir l'effet de son exactitude à faire observer la discipline ecclésiastique, et de l'accabler par leurs calomnies. Ils le chargèrent d'un crime atroce; et, pour donner plus de poids à leur accusation, ils la fortifièrent par un serment solennel, mais chacun sous différentes conditions. Le premier dit qu'il demandait à périr par le feu; le second, d'être couvert de lèpre; le troisième, de perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas véritable. Malgré toutes ces protestations, leur accusation ne trouva point de créance dans l'esprit des fidèles prévenus en faveur de leur évêque. Narcisse néanmoins ne put supporter l'indignité des calomnies dont on s'efforçait de le noircir, et comme, d'un autre côté, il y avait longtemps qu'il soupirait après le repos et la solitude, il prit cette occasion pour se retirer dans le désert: on ne put découvrir le lieu de sa retraite.

Cependant la justice divine éclata contre les calomniateurs, et ces malheureux éprouvèrent bientôt l'effet des malédictions qu'ils avaient prononcées contre eux-mêmes. Le feu prit la nuit à la maison du premier, et ce malheureux fut brûlé avec sa famille. Le second fut attaqué d'une lèpre qui le rongea en peu de temps. Le troisième, frappé de la punition de ses complices, avoua publiquement le complot qu'ils avaient formé pour perdre le saint évêque: les larmes que le regret de sa faute lui fit répandre furent si abondantes et si continuelles, qu'il en devint aveugle. Après que Narcisse se fut retiré, les évêques des villes voisines furent d'avis qu'on mît quelqu'un à sa place. Die fut élu; mais il mourut quelque temps après: Germanion lui succéda, et Gordien ensuite.

Narcisse reparut enfin, comme s'il fût sorti du tombeau. La vénération que l'on avait toujours eue pour sa vertu, et qui s'était

Digitized by Google

encore augmentée par la manière dont Dieu avait pris soin de faire connaître son innocence, engagea les fidèles à le conjurer de reprendre l'administration de son Église. Il rentra dans ses fonctions pour quelque temps; mais son extrême vieillesse l'obligea bientôt de s'en décharger sur S. Alexandre. Eusèbe a conservé une lettre où ce zélé coadjuteur parle en ces termes : « Narcisse vous salue, et vous conjure comme moi de conserver la paix et l'union entre vous. C'est lui qui a gouverné l'Église de Jérusalem avant moi, et qui la gouverne encore par ses prières. Il a présentement cent seize ans accomplis. »

Il semble par cette lettre que Narcisse n'avait conservé que le nom et la qualité d'évêque, et que S. Alexandre était plutôt son successeur que son collègue. Eusèbe et S. Jérôme en parlent toujours comme de deux prélats qui gouvernaient ensemble. On ne sait pas si Narcisse passa de plusieurs années l'âge de cent seize ans.

PRATIQUES. 1. Si Dieu permet que nous soyons attaqués par la calomnie, n'en soyons pas abattus, souffrons-la avec patience, et qu'une vie sainte la détruise. 2. Respectons la sainteté du serment, en n'en faisant jamais que quand les lois nous y obligent; et quand nous en avons fait, observons-les exactement.

PRIÈRE. Seigneur, que la vérité se trouve toujours dans nos paroles avec la simplicité que vous nous avez apprise.

---

30 *octobre.* — S. MARCEL ET S. CASSIEN, MARTYRS. — IIIe siècle.

Marcel était centenier, ou capitaine d'une compagnie de cent hommes, dans la légion Trajane, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Il faisait publiquement profession du christianisme, et il en donna des preuves dans une réjouissance solennelle prescrite aux troupes pour célébrer la naissance de Maximien-Hercule. La fête consistait principalement en festins qui étaient accompagnés de sacrifices en l'honneur des faux dieux. Marcel, à qui la religion défendait de s'y trouver, prit cette occasion pour renoncer à la profession des armes. C'est ce qu'il fit dans le lieu le plus respecté du camp, où étaient les drapeaux de la légion. En quittant le baudrier et l'épée, il dit à haute voix : « Je ne veux plus combattre que pour Jésus-Christ, le Roi éternel. » Jetant ensuite la baguette qui était le signe de sa charge, il ajouta : « Je renonce dès ce moment au service des empereurs; je n'ai que du mépris pour vos dieux de bois et de pierre, et pour vos idoles sourdes et muettes. Si on ne peut porter les armes sans sacrifier aux dieux et aux empereurs, j'abandonne très-volontiers tous les insignes militaires, et dis adieu aux aigles et au camp. »

Digitized by Google

Les soldats, surpris de ce qui venait d'arriver, se saisirent de Marcel, et le dénoncèrent à Anastase Fortunat, lieutenant et juge de la légion, qui le fit mettre en prison. Après la fête, Fortunat assembla le conseil de guerre et se fit amener Marcel. « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous violé les règles de la discipline militaire en jetant les armes et les marques de votre dignité? — J'en ai suffisamment fait connaître la raison, répondit le centenier, lorsqu'on a célébré la fête de l'empereur : j'ai déclaré publiquement que j'étais chrétien, et qu'en cette qualité je ne servirais plus que Jésus-Christ, à qui je me suis lié par serment.— Je ne puis donc plus dissimuler votre témérité, repartit Fortunat : j'en informerai les empereurs. En attendant, je vais vous faire conduire en sûreté à Aurélien Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire. »

Ce ne fut que le 30 octobre suivant que l'on présenta Marcel à Agricolaüs, avec la procédure commencée par Fortunat. Agricolaüs était à Tanger lorsque le chef de l'escorte lui présenta l'accusé, en lui disant : « Anastase Fortunat renvoie devant vous le centurion Marcel qui est en votre présence. Voici la lettre qu'il ma chargé de vous remettre : je la lirai si vous l'ordonnez. — Lisez, dit Agricolaüs. » Le militaire lut ce qui suit : « Marcel, après avoir jeté les marques de sa dignité, a déclaré publiquement qu'il était chrétien, et a proféré en présence de toute l'armée plusieurs blasphèmes contre les dieux et contre César. C'est ce qui nous a engagés à le renvoyer devant vous, afin que vous en ordonniez ce qu'il vous plaira. » Après la lecture de cette lettre, Agricolaüs demanda à Marcel s'il avouait ce dont on l'accusait. Le Saint convint des faits qu'on lui reprochait, sans se soucier de rien expliquer, et sans se plaindre des termes odieux dans lesquels la lettre était conçue. Il déclara seulement à Agricolaüs, qui le traita de furieux, qu'on n'est point sujet à la fureur quand on craint Dieu. « Si j'ai jeté mes armes, ajouta-t-il, c'est qu'un chrétien enrôlé dans la milice de Jésus-Christ s'inquiète peu de la milice et des soins de ce monde. » Agricolaüs, apprenant par sa confession tout ce qu'il souhaitait, ne crut pas devoir le mettre à la question : il le condamna à mort sur-le-champ, non pas comme chrétien, parce que l'Église était alors en paix; mais pour avoir prononcé des paroles pleines de fureur devant le lieutenant de la légion. Lorsqu'on conduisait Marcel au supplice, il dit à son juge : « Que Dieu vous comble de ses bienfaits! » C'est ainsi, disent les actes de son martyre, qu'un serviteur de Jésus-Christ doit se venger en sortant du monde. On lui trancha la tête le 30 octobre, à Tanger, en Mauritanie, vers l'an 298.

Digitized by Google

Celui qui tenait le registre de l'interrogatoire de S. Marcel s'appelait Cassien. En écrivant ce que disaient le juge et l'accusé, il se sentit touché de la constance de Marcel et des réponses qu'il faisait aux questions de son juge. Lorsque le vicaire du préfet lui dicta la sentence de mort, il eut horreur de cette iniquité; il refusa d'écrire le jugement, et jeta à terre ses tablettes. Le juge, étonné de sa conduite, se leva de son siége tout ému, et demanda pourquoi il agissait ainsi. « C'est, répondit le greffier, que vous avez prononcé une sentence injuste. » Agricolaüs, qui craignait encore d'entendre quelque réponse désagréable, sans lui faire d'autre question, l'envoya sur-le-champ en prison. Cinq semaines après, il le fit comparaître devant son tribunal. Cassien protesta, comme S. Marcel, qu'il ne voulait plus servir que Jésus-Christ. Cette confession lui mérita la couronne du martyre: on lui trancha la tête le 3 décembre de la même année.

PRATIQUE. De quelque condition que l'on soit, et de quelque charge que l'on soit revêtu, il faut plutôt perdre tout, la vie même, que de se prêter à la moindre injustice.

PRIÈRE. Vous nous l'avez appris, Seigneur, il est impossible de vous servir et de servir le monde. Sans le secours de votre grâce, nous serions assez insensés pour servir le monde : ne permettez pas que nous fassions un choix indigne.

---

31 *octobre*. — S. QUENTIN, MARTYR. — III^e^ SIÈCLE.

Quentin était fils d'un sénateur romain nommé Zénon. On croit qu'il vint en France vers l'an 245, avec S. Lucien de Beauvais. Dieu lui inspira le dessein de s'arrêter à Amiens. C'était là le champ qu'il devait défricher, afin de le rendre une portion de l'héritage du Seigneur en y établissant la foi. Quentin s'appliqua à ce grand ouvrage avec tout le zèle qu'il demandait : ne désirant rien avec tant d'ardeur que de faire glorifier le nom de Dieu et de détruire le règne du démon, il prêchait continuellement la doctrine évangélique, et demandait sans cesse à l'auteur de tout bien qu'il la gravât dans le cœur de ceux à qui il l'annonçait. Ses travaux apostoliques furent récompensés par la gloire du martyre, dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, et sous le préfet Rictiovare, le plus cruel persécuteur des chrétiens dans les Gaules. Cet ennemi de la vraie religion courait de ville en ville, portant partout la terreur et l'effroi, et inondant tous les lieux par où il passait du sang des chrétiens. Étant arrivé à Amiens, et voyant que Jésus-Christ y avait un grand nombre d'adorateurs, il fit arrêter Quentin, qu'il regardait comme le principal auteur des progrès qu'avait faits l'Évangile, et il l'envoya chargé de chaînes dans une

Digitized by Google

prison. Le lendemain, il le fit amener en sa présence, et lui fit de magnifiques promesses pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ. N'ayant pu le séduire par ce langage trompeur, il s'efforça de l'abattre par les menaces les plus terribles. Dieu fortifia Quentin contre la séduction, et le soutint contre toutes les menaces du persécuteur. Rictiovare, irrité de le voir si constant, le fit fouetter cruellement, et jeter ensuite dans un cachot: il défendit qu'on y laissât entrer aucun chrétien, de peur que le Saint ne reçût quelque consolation.

Rictiovaré le fit venir devant lui après quelques jours de prison, et employa de nouveau les promesses et les menaces pour le vaincre; mais, ayant trouvé encore Quentin inflexible aux unes et aux autres, il fit redoubler les tourments : on l'étendit, par le moyen de poulies, avec une telle violence, qu'on déboîta tous ses membres; on le fouetta longtemps avec des chaînettes de fer; on lui versa sur le dos de l'huile, de la poix et de la graisse bouillantes; on lui appliqua des torches ardentes, afin qu'il n'y eût aucune partie de son corps qui ne souffrît les plus vives douleurs; mais le feu du Saint-Esprit, qui l'embrasait intérieurement, lui fit mépriser tous ces tourments. Il semble qu'on ne pouvait rien ajouter à ce qu'on venait de lui faire souffrir; néanmoins la cruauté de Rictiovare inventa de nouveaux supplices : il fit verser encore dans la bouche du Saint de la chaux, du vinaigre et de la moutarde, afin de lui ôter la parole. Il n'y réussit pourtant pas : le Saint put encore confesser Jésus-Christ de bouche, comme il le confessait de cœur. Rictiovare, honteux de se voir toujours confondu, et voulant ôter de devant ses yeux un objet qui lui reprochait sa cruauté et la faiblesse de ses prétendues divinités, voulut envoyer Quentin à Rome pour être présenté aux empereurs. « Dieu est à Rome aussi bien qu'ailleurs, dit le Saint; pourquoi craindrais-je d'y aller? Cependant, ajouta-t-il, j'espère consommer ma course dans la province où je suis maintenant. »

Rictiovare devait partir d'Amiens pour aller dans le Vermandois : il ordonna qu'on y conduisît le Saint pour achever son procès. Quentin fut mené chargé de chaînes dans la capitale de cette province. Quand le préfet fut arrivé, il employa encore les promesses et les menaces pour tâcher de vaincre son prisonnier; mais voyant que sa foi était à l'épreuve de tout, il lui fit percer le corps depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux barres de fer, et lui fit entrer de grands clous entre les ongles et la chair, en plusieurs autres parties du corps, et jusque dans la cervelle. Ce fut ainsi que S. Quentin consomma son martyre, vers le milieu du IIIe siècle.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. Joignons toujours la prière aux instructions et aux avis que nous nous trouvons engagés à donner, et nos paroles ne seront pas sans fruit. 2. Nous n'osons faire profession de la piété chrétienne devant les gens du monde, parce que nous craignons leurs railleries. Nous renoncerions donc à Jésus-Christ par la crainte des tourments? Que notre foi est faible!

PRIÈRE. Seigneur, nous ne sommes que faiblesse : faites-nous-le sentir, afin que nous vous demandions humblement ce que nous ne pouvons faire sans vous.

1er *novembre*. — LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

On rapporte au pape Boniface IV, qui vivait au commencement du VIIe siècle, la première origine de la fête de tous les Saints. Voici quelle en fut l'occasion : il y avait à Rome un temple appelé *le Panthéon*, bâti par Auguste quelques années avant la naissance de Jésus-Christ. Cet édifice était regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture, et son auteur l'avait rendu comme le centre de l'idolâtrie, en le consacrant à tous les dieux. Les empereurs romains, étant devenus chrétiens, portèrent des lois contre le culte des idoles et firent abattre leurs temples. On en épargna pourtant quelques-uns, à cause de leur magnificence, mais ils furent fermés : le Panthéon fut du nombre.

Lorsque la religion chrétienne fut bien affermie, et que l'Église crut n'avoir plus rien à craindre de l'idolâtrie, elle ne fit point de difficulté d'ouvrir ces temples pour les purifier et les faire servir au culte du vrai Dieu. En 607, Boniface IV bénit le Panthéon, et le consacra à Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs. On ne peut pas dire que ce fût encore la fête de tous les Saints, puisqu'elle n'avait pour objet que le culte de la sainte Vierge et de tous les martyrs. Ce ne fut qu'en 837 que le pape Grégoire IV lui donna toute l'étendue qu'elle a aujourd'hui, en dédiant une chapelle, dans l'église de Saint-Pierre-de-Rome, en l'honneur de tous les Saints. Cette fête, bientôt après, passa en Allemagne. Louis le Débonnaire, à la prière du pape, et du consentement des évêques, en ordonna la célébration dans tous ses États, et la fixa au 1er novembre.

L'objet principal de cette fête est Jésus-Christ, le chef et le modèle de tous les Saints. Comme leur justice et leur sainteté ne sont qu'une émanation de la justice et de la sainteté souveraines, c'est à lui que se rapporte le culte que nous rendons à ceux qu'il a bien voulu sanctifier. La foi nous apprend qu'ils n'ont rien mérité qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ; et nous faisons profession de croire qu'ils ne peuvent rien pour nous que par Jésus-

Digitized by Google

Christ; mais nous savons que par lui ils sont très-puissants; ayons donc recours à leur intercession et à leurs prières.

Les protestants accusent l'Église catholique d'idolâtrie dans le culte qu'elle rend aux Saints; mais il est aisé de voir par ce que nous venons de dire, que c'est une calomnie. Les Saints rapportent tous leurs mérites à Jésus-Christ; et de notre côté nous faisons profession de croire que leurs mérites sont effectivement des dons de Jésus-Christ. C'est lui qui a donné aux Saints de tout âge, de tout sexe et de toute condition, la force de renoncer aux maximes du monde pour suivre celles de l'Évangile.

L'Église a honoré les Saints dans tous les temps; mais toujours elle a prétendu honorer Jésus-Christ même dans le culte qu'elle leur a rendu. On invoque les Saints, c'est-à-dire que les fidèles les prient d'être leurs intercesseurs auprès de Dieu. Se croyant indignes d'être écoutés dans leurs prières, les hommes ont recours à ceux dont ils savent combien le crédit est grand auprès du Seigneur.

On honore les reliques des Saints, parce qu'on considère leurs corps comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou par la pénitence. C'est dans le même esprit qu'on rend honneur à leurs images : les fidèles ne croient pas qu'elles aient aucune vertu qui doive les faire révérer; ils les regardent comme très-propres à faire penser plus souvent à ceux qu'elles représentent. C'est dans ce même esprit que l'on visite leurs tombeaux et les lieux consacrés à Dieu sous leur nom.

Le dessein de l'Église, en célébrant les fêtes des Saints, en honorant leurs reliques et leurs images, a toujours été d'honorer Dieu en eux, de les proposer aux chrétiens pour modèles, et de les porter à les imiter en leur faisant voir la grande récompense qui les attend, s'ils ont le bonheur de les suivre.

En vain allèguerions-nous les obstacles que nous avons à surmonter : les Saints se trouvaient dans les mêmes circonstances, et peut-être dans des circonstances plus délicates. Ils étaient pétris du même limon que nous; mais, connaissant leur faiblesse mieux que nous ne connaissons la nôtre, ils évitaient tout ce qui était capable d'allumer le feu de leurs passions; ils fuyaient les occasions du péché; ils s'établissaient de plus en plus dans la pratique de l'humilité; ils puisaient sans cesse de nouvelles forces dans la fréquentation des sacrements et dans l'exercice de la prière. C'était par la réunion de ces différents moyens qu'ils triomphaient d'eux-mêmes et des ennemis du dehors. Il ne tient qu'à nous de faire usage des mêmes secours. Le sang de Jésus-Christ fut versé pour

Digitized by Google

nous comme pour eux. La grâce du Sauveur ne nous manque pas; c'est nous qui lui manquons. Si les difficultés nous arrêtent, si les tentations nous effraient, si les ennemis se présentent sur la route, ne perdons point courage; au contraire, redoublons d'ardeur, en nous écriant avec Josué : *Le Seigneur est avec nous, que pourrions-nous craindre?* Si le monde nous poursuit, souvenons-nous que les Saints l'ont combattu, et sont sortis victorieux de toutes ses attaques. Si nos passions sont violentes, Jésus-Christ nous a fourni des armes pour les soumettre.

Si nous étions moins lâches, nous trouverions que les difficultés que nous alléguons ne sont qu'imaginaires; nous ne redouterions plus les voies laborieuses de la pénitence, nous ne balancerions plus à faire ce que firent tant de Saints de l'un et de l'autre sexe, des vierges délicates, des jeunes gens d'une faible complexion et élevés dans la mollesse, des princes, des rois; nous nous écrierions souvent avec S. Augustin : « Pourquoi ne ferais-je pas ce que tels et telles ont eu la générosité de faire? » Ces exemples sont bien propres à nous encourager, et à faire taire tous les prétextes. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'un Évangile, qu'un paradis. Il n'y a qu'une loi; elle est invariable. C'est une erreur bien dangereuse que de s'imaginer que les chrétiens qui vivent dans le monde ne sont point tenus de tendre à la perfection, ou qu'ils peuvent se sauver en suivant une autre route que les Saints.

PRATIQUES. 1. Nous ne pouvons être sauvés que par Jésus-Christ. Adressons-nous donc à lui avec confiance, puisqu'il nous a promis que tout ce que nous demanderons en son nom nous sera accordé. 2. Les Saints peuvent solliciter pour nous les grâces dont nous avons besoin; ayons donc recours à leur intercession, afin qu'ils prient pour nous. 3. Le principal culte que nous devons rendre aux Saints, c'est d'imiter leurs vertus. Que cette fête nous y anime.

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui faites les Saints; accordez-nous la grâce de les imiter, en nous donnant l'amour de votre sainte pauvreté, de la pénitence, et un désir sincère de pratiquer votre saint Évangile.

---

2 *novembre*. — LA COMMÉMORATION DES MORTS.

L'Église a fixé un jour pour faire mémoire générale de tous ceux qui sont morts dans le Seigneur, c'est-à-dire avec sa grâce, mais dont la vertu ne s'est pas trouvée assez pure, au sortir de cette vie, pour qu'ils entrent tout d'un coup dans la jouissance de l'héritage céleste. On en fait tous les jours mémoire dans le sacrifice de la messe. On y prie pour tous en général, et en particulier pour ses amis et pour ceux qui sont recommandés aux prêtres.

Digitized by Google

Mais l'Église a jugé à propos de choisir de plus un jour pour exciter ses enfants à prier spécialement pour tous les fidèles qui sont morts avec la grâce du Seigneur, et qui, ayant encore quelque tache à expier, n'ont pu être admis au ciel, où rien de souillé ne peut entrer.

Il est du devoir d'un chrétien de s'instruire soigneusement de ce qu'il doit aux morts, qui peuvent recevoir par son moyen quelque soulagement. Ce sont des justes; ce sont des âmes remplies de l'amour de Dieu et de charité pour nous; ce sont des enfants de Dieu et des membres de Jésus-Christ : tous ces titres méritent sans doute que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour les soulager. Or il est constant, par la foi et la croyance de l'Église, qu'unis avec eux par les liens d'une charité sincère, nous pouvons contribuer à leur bonheur éternel. Il n'est pas moins certain que nous y sommes obligés, puisqu'ils sont dans la même communion des Saints que nous, et que chacun d'eux est ce prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

Les moyens que l'Église nous propose pour secourir ces âmes que Dieu achève de purifier par les souffrances, sont la prière, le sacrifice de la messe, le jeûne, les mortifications, les aumônes, toutes les bonnes œuvres faites en esprit de charité et offertes à Dieu à leur intention, et particulièrement les indulgences que l'Église nous accorde en nous donnant la faculté de les appliquer à leur soulagement.

En les assistant de la manière qui dépend de nous, tâchons de ranimer en ce jour notre foi et notre piété, et entretenons-nous de ces importantes vérités : 1° Il faut que le péché soit un mal infiniment plus grand que la plupart des hommes ne se l'imaginent, puisqu'une seule faute, même légère, qui se trouve dans un juste mourant, mérite de si terribles châtiments après sa mort. 2° La pureté et la sainteté de Dieu sont bien incompréhensibles, puisqu'il est impossible d'approcher de lui avec la moindre tache de péché. 3° Le temps de cette vie ne nous étant donné que pour nous purifier et nous rendre dignes de posséder Dieu, il est très-important d'en ménager précieusement les moments, de peur que l'ennemi ne nous l'enlève si nous négligeons de le bien remplir. 4° Nous ignorons combien il plaira à Dieu de nous donner de temps pour travailler à cette importante affaire, et pour achever en nous son œuvre. 5° Le dernier moment de notre vie, dont nous ignorons le temps, décidera de notre sort pour l'éternité; et alors chacun de nous sera jugé selon ses œuvres, et sur l'état de sa conscience : l'éternité bienheureuse sera la récompense de ceux qui auront per-

Digitized by Google

sévéré jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils doivent à Dieu, et l'éternité malheureuse le partage de ceux que la mort aura surpris avec le péché et l'amour dominant de la créature. 6° Le juste même, selon S. Pierre, sera sauvé avec peine, et rendra compte de la moindre attache à la créature et à soi-même, d'une action, d'une parole, d'une pensée inutile; tout ce qui ne sera pas parfaitement pur passera par le feu, et il n'en sortira pas qu'il n'ait payé jusqu'à la moindre obole, comme dit l'Écriture. 7° Sur ce principe, la vie même des plus innocents doit être, comme l'Église le déclare par le concile de Trente, une pénitence continuelle, afin d'expier chaque jour les péchés légers qu'on commet chaque jour. Voilà les réflexions que nous devons faire, et les vérités que nous devons méditer continuellement.

PRATIQUES. 1. C'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts, afin que ceux qui sont morts dans la foi obtiennent la grâce du Seigneur. 2. Nous devons surtout prier pour nos parents, nos bienfaiteurs et ceux qui furent nos supérieurs spirituels ou temporels.

PRIÈRE. Seigneur, en vous priant pour ceux qui, étant morts dans votre grâce, sont encore redevables à votre justice, faites-nous la grâce de travailler à satisfaire pour nous-mêmes avec une foi vive, une espérance ferme et une charité ardente.

---

3 *novembre.* — S. MARCEL, ÉVÊQUE DE PARIS. — IV^e^ siècle.

Marcel naquit à Paris, d'une famille de condition médiocre. Après avoir été élevé dès l'enfance dans une grande piété, il fut fait lecteur. La manière dont il s'acquitta de cette fonction le fit élever au diaconat, qu'il exerça sous l'évêque Prudence.

Après la mort de Prudence, Marcel fut élu en sa place. Comme il n'avait accepté cette haute dignité qu'en tremblant, il ne cessa de veiller sur lui-même avec la plus grande exactitude, et il s'acquitta de toutes ses fonctions avec un zèle infatigable. On dit que Marcel prouva en diverses occasions que Dieu l'avait favorisé du don des miracles. Le saint évêque mourut vers le commencement du v^e^ siècle, le premier jour de novembre. Son corps fut enterré à un quart de lieue de la ville, dans un village qui en fait aujourd'hui un faubourg, et que l'on appelle le *faubourg Saint-Marcel* ou *Saint-Marceau*. Ses reliques ont été dans la suite transférées dans l'église cathédrale.

PRATIQUE. Dieu ne fait pas toujours des miracles pour empêcher les communions indignes; mais malheur à ceux qui s'exposent aux châtiments terribles dont il se réserve de les punir.

PRIÈRE. Seigneur, qui êtes le souverain pasteur, donnez à ceux qui nous conduisent les lumières et le zèle nécessaires pour enseigner la piété; donnez-nous la docilité pour les écouter et pour mettre à profit leurs instructions.

Digitized by Google

4 *novembre.* — S. CHARLES BORROMÉE, archevêque de Milan. — XVI^e^ siècle.

Charles naquit au château d'Arona, le 2 octobre 1538, de Gilbar Borromée et de Marguerite de Médicis. Il donna dès son enfance des marques de la sainteté à laquelle il était appelé.

Sa vocation à l'état ecclésiastique s'annonça d'une manière si prononcée, qu'on n'hésita pas à lui laisser prendre la tonsure à l'âge de dix ans.

Après avoir achevé les études que l'on nomme *Humanités*, on l'envoya étudier à Pavie le droit civil et canonique; mais à la mort de son père, en 1558, il fut obligé de revenir à Milan pour les affaires de sa famille. A cette époque, le cardinal de Médicis, son oncle, fut élevé sur la chaire de S. Pierre sous le nom de Pie IV. Charles reçut les compliments qu'on lui en fit avec une froideur qui marquait combien il appréhendait les dangers auxquels cette élévation allait l'exposer.

Le pape ne tarda pas d'appeler son neveu auprès de lui, et trouvant en lui une sagesse consommée, il le fit cardinal en 1560, et archevêque de Milan peu de temps après, quoiqu'il n'eût encore que vingt-trois ans. Charles n'accepta ces dignités que par obéissance; mais il justifia bientôt le choix du souverain Pontife, dont il fut la consolation et l'appui dans les affaires les plus difficiles du gouvernement de l'Église : l'une des plus importantes alors était celle du concile de Trente, qui durait depuis longtemps. Le pieux cardinal vint à bout, par son zèle et sa prudence, de surmonter les difficultés qui en avaient retardé la clôture. La dernière session eut lieu le 4 décembre 1563.

Cependant le saint archevêque ne soupirait que pour se rendre dans son diocèse, afin de travailler à la sanctification de son troupeau. Il se fit précéder par plusieurs prédicateurs de la compagnie de Jésus, et leur offrit une maison dans Milan, afin qu'elle leur servît de point central pour donner des missions dans tout son diocèse. Il partit lui-même peu de temps après, mais il fut à peine à Milan, qu'il apprit que le pape était tombé malade, et fut obligé de retourner à Rome. Pie IV mourut entre ses bras, le 10 décembre 1565. Pie V, qui fut élu pape un mois après, fit tous ses efforts pour que Charles restât auprès de lui; mais celui-ci insista tant pour avoir la permission de se rendre dans son diocèse, qu'il obtint enfin l'agrément du souverain Pontife.

Digitized by Google

Arrivé à Milan, dit l'historien de sa Vie, il s'occupa avec le plus grand zèle de la réformation de son diocèse, et commença par régler sa propre maison, où chacun eut son emploi et sa règle à observer. Les exercices de la piété chrétienne y furent fixés pour tous les jours. Ce fut alors que le saint prélat commença cette vie d'oraison, de charité pastorale et d'austérités, qu'il continua jusqu'à sa mort. Dès qu'il eut fixé sa résidence à Milan, il se réduisit à n'avoir que le seul revenu de son archevêché avec la pension qu'il s'était réservée sur ses biens de famille, et celle qu'il recevait du roi d'Espagne. Il résigna ses autres bénéfices, ou les employa, avec les formalités nécessaires, à fonder des séminaires, des collèges, et à fournir aux besoins des pauvres et des malades dans les hôpitaux, pour lesquels il vendit sa vaisselle d'argent, ses meubles précieux, et tout ce qui pouvait être d'un grand prix; il fit disparaître de son palais les tapisseries, les décorations et les autres recherches du luxe, de la vanité ou de la sensualité. Il se confessait tous les jours avant de célébrer la sainte messe, récitait son bréviaire tête nue et à genoux, et assistait à l'office public les jours de fête dans la cathédrale.

La passion de Jésus-Christ était le plus cher objet de sa piété; sa tendre dévotion pour la sainte Vierge et pour tous les Saints honorés dans son église, lui fournissait habituellement des prières auxquelles il était fidèle. Son jeûne était continuel, excepté les jours de fête; et d'ordinaire il l'observait en ne mangeant que quelques légumes, du pain, et ne buvant que de l'eau. Son palais, toujours ouvert à ceux qui désiraient recevoir ses instructions ou lui confier leurs peines, offrait l'image d'une maison religieuse dont le chef et la communauté étaient des saints, et dont le zèle et les exemples firent l'édification de Milan et de tout son diocèse. Le saint archevêque eut souvent à souffrir de la part des méchants : on attenta deux fois à sa vie, qui ne fut conservée que par un miracle. On désapprouva souvent sa conduite, on blâma jusqu'à ses aumônes, on lui prêta de mauvaises intentions dans la sévérité qu'il mit en certaines occasions où elle était un devoir. Saint Charles souffrit tout sans se plaindre, et força plusieurs de ses ennemis à lui faire des satisfactions, qu'il reçut avec des affections de charité qui lui attachèrent souvent les cœurs.

Il était parti pour assister à la mort d'un de ses suffragants, lorsqu'il apprit que la peste s'était déclarée près de Milan, où elle pénétra bientôt; il se hâta de retourner dans sa ville; et, en arrivant, alla visiter le lieu où le magistrat avait ordonné de conduire les pestiférés. Il les consola, pourvut à leurs besoins spirituels et

Digitized by Google

temporels, et déclara que, dans cette calamité terrible, il ne se séparerait pas de son peuple, et qu'il sacrifierait sa vie à lui rendre tous les soins d'un bon pasteur. Il ordonna des prières publiques pour tâcher de fléchir la justice divine, et s'offrit souvent à Dieu comme victime, spécialement dans une procession où il parut la corde au cou et les pieds nus. Le Ciel exauça les vœux de S. Charles par la cessation de ce terrible fléau.

En 1584, il se rendit avec le père Adorno, jésuite, son confesseur, au mont Varalli; il y fit une confession extraordinaire, et dit à quelques personnes intimes que sa fin approchait; quelques jours après, le 24 octobre, il fut pris d'une fièvre tierce. On le transporta à Milan, le 2 novembre suivant : le redoublement de la fièvre fut si violent, qu'on désespéra de sa vie. Il demanda les sacrements de l'Église, qu'il reçut avec cette tendre dévotion qui lui était ordinaire, et expira au commencement de la nuit du 8 au 9 novembre, en prononçant ces mots : *Ecce venio* : « Voilà que je viens. » Paul V le canonisa neuf ans après sa mort.

PRATIQUE. Les ministres du Seigneur doivent être, selon sa parole dans l'Évangile, la lumière du monde et le sel de la terre, en l'instruisant avec zèle des vérités divines, de l'excellence et de la nécessité des vertus chrétiennes, dont ils doivent s'attacher soigneusement à être des modèles. De leur côté, les fidèles doivent avoir le désir d'être éclairés par la foi, et le courage d'en observer les maximes et les préceptes, avec le secours de la grâce.

PRIÈRE. Donnez, Seigneur, à votre sainte Église des pasteurs zélés comme saint Charles; donnez au troupeau la docilité pour mettre à profit leurs instructions.

5 *novembre*. — Ste BERTILLE, VIERGE. — VIIe siècle.

Bertille naquit dans le Soissonnais; elle était d'une maison illustre, mais elle acquit par sa piété une noblesse bien plus belle que celle qu'elle tenait de sa naissance : la noblesse des enfants de Dieu, devant laquelle s'effacent toutes les autres distinctions. Elle eut dès l'enfance un si grand attrait pour la retraite, qu'elle fuyait toute espèce de compagnie pour vaquer plus librement et plus longtemps à la prière. Ce goût pour la solitude croissant avec l'âge, le siècle lui parut de plus en plus digne de mépris, et elle résolut d'y renoncer entièrement.

Le monde comprend peu que l'on renonce ainsi volontairement à la richesse et aux grandeurs; mais ceux-là le comprennent qui entendent cette parole de Notre-Seigneur : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » Soyons donc pauvres ici-bas, et nous serons rois dans les cieux. Même dès notre vie, que perdons-nous de si précieux? Écoutez

Digitized by Google

les saintes méditations des serviteurs de Dieu s'excitant à la pauvreté d'esprit : « Considère, mon âme, par toutes les paroles que tu entends, par toutes les actions dont tu es témoin, combien les richesses de ce monde sont passagères, combien ses grandeurs sont inconstantes, combien sa gloire est fausse et misérable... Il n'y a de bien véritable que ce qui est éternel. »

Qu'on ne dise pas qu'il reste toujours au pauvre les souffrances, le mépris, les humiliations de toutes sortes, qui sont des maux. Non, ce ne sont plus des maux depuis que Jésus-Christ s'y est soumis pour y attacher de célestes bénédictions; la pauvreté ne dégrade plus, elle ennoblit; elle n'abat plus, elle relève; elle nous rend conformes à notre divin modèle. « Si quelqu'un veut venir après moi, nous dit-il, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive, » c'est-à-dire qu'il soit pauvre d'esprit. Bertille comprit de bonne heure ce divin langage, et se promit à elle-même de le mettre en pratique dès qu'elle le pourrait.

Cependant, comme ses parents voulaient l'élever selon leur rang, et la destinaient à une fortune brillante, elle n'osa pas d'abord leur faire part de son dessein. Elle en parla seulement à S. Ouen, qui la fortifia dans sa résolution, et lui dit qu'il prierait Dieu pour elle afin qu'elle pût connaître sa volonté. Bertille pria aussi très-ardemment de son côté; et, toutes les fois qu'elle sortait de la prière, elle se sentait une nouvelle ardeur pour la retraite. Ses désirs et sa confiance ne furent pas trompés.

Ses parents, voyant qu'une vocation si prononcée ne pouvait venir que du Ciel, ne s'opposèrent plus à ses intentions. Édifiés de sa piété, charmés de sa modestie et pleins de vénération pour sa vertu, ils la conduisirent au monastère nouvellement fondé à Jouarre par S. Adon, frère de S. Ouen.

Bertille, au comble de ses vœux, montra autant de joie en entrant dans cette communauté, qu'un passager en a de se voir échappé aux fureurs de la mer.

Séparée du monde, elle s'étudia à faire de jour en jour de nouveaux progrès dans la vertu. Elle s'humiliait sans cesse sous la main de Dieu, et se chargeait avec joie de tout ce qui pouvait l'humilier devant ses sœurs; rien ne lui paraissait vil, parce que l'obéissance, qui la guidait, lui rendait tout précieux. L'abbesse, qui reconnut en elle beaucoup de sagesse et de prudence, lui confia les emplois les plus importants. Elle la chargea du soin des hôtes, des infirmes et des enfants qu'on élevait dans le monastère. La manière dont Bertille s'acquitta de ces différents emplois la fit élire prieure; elle accepta avec peine cette dignité, parce qu'elle

Digitized by Google

trouvait plus de sûreté à obéir qu'à commander. Du reste, elle remplit si parfaitement les devoirs qu'elle lui imposait, qu'il ne s'éleva jamais une seule plainte contre elle. Une chose à laquelle elle s'appliqua surtout, ce fut à maintenir la paix et la bonne intelligence parmi les sœurs, et à leur donner l'exemple de l'humilité et des autres vertus dont elle leur recommandait la pratique.

Quelque soin que Bertille eût de cacher ses mérites, elle ne pouvait les dérober entièrement à la connaissance des personnes pieuses, ni empêcher qu'ils ne lui attirassent des marques d'estime et d'admiration. La reine Bathilde, femme de Clovis II, qui avait été déclarée régente du royaume pendant la minorité de Clotaire III, son fils, venait de faire bâtir un monastère à Chelles, près de la Marne, dans le diocèse de Paris. Voulant établir dans cette maison l'ordre et la régularité, qui sont les plus fermes soutiens de toute communauté religieuse, elle demanda à sainte Téchilde, abbesse de Jouarre, de lui envoyer Bertille avec quelques religieuses.

Ainsi Bertille fut la première abbesse de Chelles, et sa réputation de sainteté y attira un grand nombre de personnes, qui, répandant au loin la bonne odeur de leurs vertus, firent naître aux étrangers mêmes le désir de venir se consacrer à Dieu dans ce nouveau monastère. Bathilde s'y retira dès que son fils Clotaire fut capable de régner par lui-même, et elle reçut l'habit des mains de Bertille, à qui elle fut soumise comme si elle eût été la dernière de la maison. Bertille fut abbesse de Chelles pendant quarante-six ans; et non-seulement le temps n'affaiblit point son zèle, mais, à mesure qu'elle approchait de sa fin, elle redoublait ses austérités et ses mortifications, afin de se rendre plus digne de la récompense éternelle qui l'attendait dans le ciel. Elle rendit son âme à Dieu vers l'an 692.

PRATIQUES. 1. Nous ne devons pas faire notre volonté dans les choses même les plus saintes, mais celle de Dieu : demandons à la connaître et à la pratiquer. 2. Ne renonçons pas à demi aux maximes du siècle : Dieu veut notre cœur tout entier.

PRIÈRE. Seigneur, vous vous êtes donné tout entier à nous, faites-nous la grâce de nous donner tout entiers à vous.

---

6 *novembre.* — S. LÉONARD, SOLITAIRE. — VI^e^ siècle.

Léonard était d'une famille illustre, qui avait de grands emplois à la cour de Clovis I^er^. Ce prince, qui était son parrain, avait beaucoup d'affection pour lui. Au milieu des liens qui l'attachaient au monde, une voix plus forte lui disait de se retirer dans la solitude. Renonçant donc au service d'un prince de la terre pour entrer sous

Digitized by Google

l'heureuse domination du Roi des rois, il quitta la cour de Clovis, et alla trouver S. Remi pour vivre sous sa conduite. Un maître saint ne forme pas toujours des disciples qui lui ressemblent; mais il est bien rare qu'il n'affermisse pas dans la sainteté ceux qui y sont déjà. C'est ce qui arriva à Léonard. Il alla de vertu en vertu, et devint en peu de temps un parfait chrétien. Sa réputation de sainteté s'étendit jusqu'à la cour; et le roi lui proposa de venir auprès de lui jusqu'à ce qu'il l'eût placé selon son mérite; mais Léonard aimait trop la retraite pour la quitter. Il alla trouver S. Mémin près d'Orléans, et demeura quelque temps avec lui pour s'animer de plus en plus, par l'exemple de ce Saint, au désir des biens célestes. Étant ensuite passé dans le Limousin, et trouvant dans ce pays une forêt abandonnée, il crut que ce lieu serait très-propre au dessein qu'il avait de vivre loin du commerce des hommes, afin de n'être connu que de Dieu seul. Il y bâtit un oratoire et quelques cellules, et ce fut dans cette forêt qu'il passa la plus grande partie de sa vie, avec quelques moines qui voulurent être les compagnons et les imitateurs de ses jeûnes, de ses vertus et de ses prières.

Léonard avait une grande charité pour les captifs et les prisonniers : il mettait un zèle infatigable à leur procurer tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin, et surtout à les retirer du vice. Lorsqu'il était assez heureux pour en délivrer quelques-uns, il avait grand soin de les avertir combien ils avaient à craindre une autre captivité, c'est-à-dire celle du péché, dont les hommes ne délivrent pas. Il leur parlait avec tant de force et d'onction de la nécessité d'éviter ce joug honteux, en quittant tout pour n'aimer que Dieu, que la plupart demandaient à vivre sous sa direction. Il forma un grand nombre de disciples, qui servirent Dieu avec ardeur. Quand il eut rempli la mesure des bonnes œuvres que le Seigneur demandait de lui, il mourut saintement, vers le milieu du VI^e^ siècle.

PRATIQUE. Si nous sommes libres, demandons à Dieu qu'il ne permette pas que nous nous engagions dans le monde : si nous ne pouvons y renoncer extérieurement, renonçons au moins à ses maximes.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de renoncer au monde et à nous-mêmes pour vous suivre et porter la croix.

---

7 *novembre.* — S^te^ MARIE, SERVANTE. — III^e^ siècle.

Le courage héroïque que Dieu a donné à la bienheureuse Marie pour confesser le nom de Jésus-Christ, doit nous convaincre qu'il

Digitized by Google

ne distingue ni le sexe ni la condition dans la distribution de ses grâces. Cette fille était esclave d'un sénateur païen nommé Tertuelle, et la seule de la maison qui eût le bonheur de connaître Jésus-Christ. Attentive à obéir à ses maîtres, exacte à les prévenir dans tout ce qui pouvait leur être utile, elle faisait consister l'essentiel de sa piété dans l'accomplissement de toutes ses obligations. Elle rapportait à Dieu tout ce qu'elle faisait; et, contente d'un état qui lui donnait lieu d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, elle ne pensait qu'à se rendre agréable à ses yeux. Son exactitude à remplir tous ses devoirs la faisait chérir de son maître et des autres personnes de sa maison. Comme elle vivait sous l'empire de Dioclétien, du temps que les chrétiens étaient persécutés, elle demandait sans cesse pour eux la fidélité et la persévérance. Elle mérita aussi pour elle-même la grâce qu'elle avait implorée pour les autres. Tertuelle, ayant reconnu qu'elle était chrétienne, la fit fouetter cruellement, dans l'espérance qu'elle consentirait, par la crainte des tourments, à changer de religion, et qu'il pourrait alors la garder à son service; il la fit ensuite renfermer, par le même motif, dans un endroit obscur, où on ne lui donna pendant trente jours que la nourriture nécessaire pour qu'elle ne mourût pas de faim. L'attente de son maître fut trompée; car, tandis qu'elle était dans cette espèce de prison, elle se fortifiait de plus en plus dans la vraie religion. On rapporta au gouverneur que Tertuelle avait chez lui une esclave chrétienne qu'il n'avait pas dénoncée, selon que les édits des empereurs le commandaient. Le gouverneur envoya chercher aussitôt Tertuelle, et lui fit un crime capital de son silence. Mais quand celui-ci eut dit toutes les raisons qui l'avaient porté à agir ainsi, on le renvoya absous, à condition qu'il livrerait son esclave. Marie fut donc conduite devant le gouverneur, qui voulut en vain la faire renoncer à la religion chrétienne. Tout le peuple qui était présent, voyant la fermeté de cette fille, et traitant son courage d'opiniâtreté, s'écria qu'il fallait la brûler vive. Pendant ces cris confus, Marie priait Dieu de lui donner la constance qu'elle avait si souvent demandée pour les autres : le gouverneur ne put jamais lui persuader de renoncer à Jésus-Christ. « Le Dieu que je sers est avec moi, dit-elle; je crains peu vos menaces. » Le juge voulut voir si elle serait aussi ferme qu'elle le paraissait, quand elle sentirait de vives douleurs, et l'ayant livrée aux bourreaux, elle fut traitée si cruellement, que le peuple, qui un moment auparavant demandait sa mort, touché de compassion, cria qu'on l'épargnât, et accusa le juge d'inhumanité. Ce dernier alors fit

Digitized by Google

cesser les tourments, et laissa Marie sous la garde d'un soldat; mais cette sainte fille trouva moyen de s'échapper et d'aller se cacher dans les rochers. On l'honore comme martyre, parce qu'on donnait souvent ce titre à ceux qui avaient généreusement souffert pour Jésus-Christ, comme l'apprennent S. Cyprien et quelques autres écrivains de l'antiquité ecclésiastique.

PRATIQUE. La vraie piété nous fait remplir les devoirs de notre état, c'est là son premier exercice.

PRIÈRE. Seigneur, rendez-nous fidèles à tous les devoirs de notre condition, parce que c'est votre volonté, dont nous demandons tous les jours l'accomplissement.

8 *novembre.* — S. CLAIR, PRÊTRE. — IV^e^ siècle.

S. Clair naquit dans le IV^e^ siècle, de parents distingués dans le monde par leur naissance et leurs richesses; mais Dieu lui fit la grâce de renoncer à tout pour ne chercher que la gloire et les biens du ciel. La réputation de S. Martin attira auprès de lui le jeune Clair, qui se forma à la piété dans le célèbre monastère de Marmoutier. Le saint évêque de Tours, ayant connu par lui-même que Clair avait toutes les qualités que Dieu demande de ses ministres, l'éleva au sacerdoce. S. Sulpice-Sévère, qui le connut très-particulièrement, dit qu'il s'éleva en peu de temps à un très-haut degré de perfection dans la pratique des vertus chrétiennes.

Au bout de quelques années, Clair bâtit un petit hospice pour lui, assez près du monastère Saint-Martin; il y reçut plusieurs des frères qui voulurent s'y retirer. On y vit entre autres un jeune homme nommé Anatole, en qui on apercevait tous les dehors d'un bon religieux, mais qui nourrissait dans son cœur tous les sentiments de la plus vile hypocrisie. Il ne laissa paraître d'abord que ce qui pouvait persuader les autres de son humilité et de l'innocence de sa vie; mais quand il crut avoir acquis assez de réputation et de crédit parmi les frères, il commença à se donner pour un homme particulièrement favorisé de Dieu, qui voulait bien se communiquer à son serviteur par des révélations. Il se prétendit en commerce avec les anges, qui venaient souvent le visiter et converser familièrement avec lui. Les gens sensés se moquèrent de ses révélations; mais il eut pour lui les simples, qui ne doutèrent point qu'Anatole ne fût un grand prophète, et qu'il n'eût avec Dieu un commerce extraordinaire. Clair ne donna point dans l'illusion : il déclara nettement au prétendu prophète qu'il le regardait comme un fourbe ou un visionnaire. Anatole le menaça

Digitized by Google

de toute la colère de Dieu, s'il s'obstinait à rester dans l'incrédulité; mais, voyant que de pareilles menaces ne faisaient aucune impression sur Clair, et qu'il continuait de prémunir les autres contre ses impostures, il dit un jour en présence de tous ses frères : « Cette nuit, Dieu doit m'envoyer du ciel une robe blanche; vous m'en verrez revêtu marcher au milieu de vous. »

Tout le monde était attentif à ce qui allait arriver : vers minuit, on entendit un grand bruit; et la cellule d'Anatole parut tout en feu. Quand tout fut calme, Anatole appela l'un des frères nommé Sabat, et lui montra la robe dont il avait parlé. Sabat, fort étonné, avertit tous les autres, qui accoururent promptement à la cellule. Clair s'y rendit aussi. Chacun toucha la robe : on la trouva très-belle et d'un blanc admirable; elle parut même à plusieurs d'une étoffe extraordinaire, et qui marquait quelque chose de surnaturel. Clair, qui s'aperçut de la disposition des esprits, dit à sa communauté qu'il fallait prier Dieu de découvrir la vérité, et le reste de la nuit se passa à réciter des hymnes et à chanter des psaumes. Quand le jour fut venu, il prit Anatole par la main, et voulut le mener à S. Martin; mais cet hypocrite, résistant de toute sa force, se mit à crier qu'on lui avait défendu de se montrer à S. Martin. La crainte qu'il eut d'être confondu par ce grand serviteur de Dieu mit fin à ses impostures, et il ne fut plus question ni de robe ni de révélation.

Clair, ayant toujours suivi avec beaucoup de zèle, d'exactitude et de fidélité les conseils de S. Martin, son maître, le précéda de quelques jours dans la céleste patrie, par une mort digne de la sainteté de sa vie. C'est S. Sulpice Sévère, son ami, qui a laissé par écrit ce qu'on sait de ce saint prêtre.

PRATIQUES. 1. Ne croyons pas à tout esprit; mais examinons par les règles que les Saints nous ont laissées, les choses extraordinaires, afin que nous ne tombions pas dans la séduction, 2. Pour ne pas tomber dans l'égarement, demandons à Dieu, par des prières humbles et ferventes, un homme rempli de son esprit pour nous conduire.

PRIÈRE. Seigneur, que votre Esprit saint nous conduise, et ne permettez pas que nous soyons trompés dans ces jours de ténèbres et de séductions; mais faites que la lumière de la foi ne cesse de nous éclairer.

---

9 *novembre.* — S. THÉODORE, MARTYR. — IVe siècle.

On ne sait pas précisément quelle était la patrie de Théodore, surnommé Tyron. Il paraît, par le discours de S. Grégoire de Nysse en son honneur, qu'il était originaire d'Orient. Ayant été engagé dès sa jeunesse dans le parti des armes, il ne pensa, tout

Digitized by Google

en combattant pour les princes de la terre, qu'à être soldat de Jésus-Christ. Content de la paie qu'on lui donnait, il trouvait encore le moyen d'économiser pour secourir ses frères. Ayant ainsi l'esprit et le cœur occupés des biens célestes, il apprit sans frayeur, vers l'an 306, que des édits de Maximien Galère et Maximin ordonnaient que l'on continuât la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Dioclétien. Il mettait sa confiance en Dieu, et lui demandait la force nécessaire pour vaincre les ennemis de son nom. Telle était sa disposition quand on lui donna ordre de sacrifier. Déjà plusieurs de ses compagnons avaient obéi; pour lui, il déclara hautement qu'il était chrétien, et qu'il ne pouvait rien faire contre la religion. Sur cette déclaration, on le mena au chef de la légion, qui le pressa et voulut le forcer de sacrifier aux faux dieux; mais Théodore, après lui avoir parlé succinctement des vérités du christianisme, qui l'obligeaient à demeurer ferme dans ce qu'il avait résolu, et à ne point obéir en cette occasion, ajouta : « Telle est ma religion, telle est ma foi; qu'on me déchire, qu'on me brûle : si tous mes membres souffrent pour Celui qui les a créés, c'est un hommage qu'ils lui doivent. » Son chef témoigna avoir pitié de lui, et le laissa en liberté, en le renvoyant à un autre jour.

Théodore fit alors une action de grand éclat, et qui n'était pas selon les règles de la justice et de la prudence chrétiennes. Il y avait au milieu de la ville d'Amasé un temple de la déesse Cybèle : Théodore, ayant trouvé l'heure et le vent favorables, y mit le feu pendant la nuit; l'édifice fut réduit en cendres. Comme il ne cherchait point à se cacher, il avait été aperçu par quelques personnes, qui apprirent en un moment à toute la ville quel était l'auteur de l'embrasement. On le traduisit aussitôt devant le gouverneur, nommé Publius, qui lui demanda pourquoi, au lieu d'adorer la déesse, il avait incendié son temple. « Il est vrai, répondit-il, que c'est moi qui ai fait cette action. Votre déesse s'est trouvée de pierre, et le feu l'a brûlée. » Le gouverneur, irrité d'une réponse qu'il prit pour une insulte faite à Cybèle, fit fouetter Théodore, et lui dit : « Si vous ne m'obéissez en sacrifiant aux dieux que vous semblez mépriser, je vous ferai souffrir les tourments les plus cruels. — Je ne crains pas vos supplices, lui répondit Théodore; pourrais-je les craindre, ayant avec moi Jésus, mon Seigneur et mon Roi? » Publius, le voyant insensible à ses menaces, tâcha de le gagner par des promesses magnifiques. « Je vous comblerai d'honneurs, dit-il; je vous élèverai aux plus hautes dignités. » Théodore fut aussi insensible aux promesses qu'aux menaces. Le gouver-

Digitized by Google

neur, voyant sa constance, résolut de le faire tourmenter. Alors le Saint levant les yeux au ciel, et faisant le signe de la croix sur tout son corps, lui dit : « Quand vous déchireriez mon corps dans toutes ses parties, je bénirais mon Seigneur et mon Dieu jusqu'au dernier soupir, et je lui offrirais tout ce que je souffrirais pour son nom. » Publius se hâtant d'éprouver si Théodore serait aussi ferme qu'il le disait, le fit mettre sur le chevalet : on lui déchira les côtés avec des ongles de fer, si cruellement que les os furent découverts. Au milieu de ce supplice, Théodore montrait un visage aussi serein que si c'eût été un autre qui eût souffert ; et pendant qu'on le tourmentait avec le plus de fureur, il chantait un verset du psaume : *Je bénirai le Seigneur en tout temps ; ma bouche publiera toujours ses louanges.* Publius, étonné d'une insensibilité si extraordinaire, lui dit : « N'as-tu point de honte de mettre ta confiance dans cet homme que tu appelles Christ, et qu'on a fait mourir si ignominieusement ? » Mais Théodore lui répondit ces belles paroles : « C'est un opprobre dont se couvrent avec joie tous ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ. » Le gouverneur, las de le faire souffrir, le fit reconduire en prison. L'ayant fait venir quelques jours après, et le voyant toujours également ferme et constant, il le condamna à être brûlé. Théodore écouta la sentence avec joie. On le mena au lieu du supplice, et, quand le feu fut allumé, il fit le signe de la croix sur son front et sur tous ses membres ; et il mourut ainsi en louant Dieu, qui se rend admirable dans ses saints.

PRATIQUE. Que tous les membres de notre corps aient part au sacrifice de la pénitence que nous devons offrir sans cesse à Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, rendez-nous dignes de vous être offerts en sacrifice, et que nous ne cessions de vous l'offrir sur l'autel de notre cœur.

---

10 *novembre*. — S. TRYPHON ET S. RESPICE, MARTYRS. — III^e^ SIÈCLE.

Tryphon et Respice étaient du même pays et peut-être de la même famille. Ils naquirent près d'Apamée, en Bithynie. Dès le berceau, on les éleva dans les principes de la foi et dans les sentiments de la piété chrétienne. On ne sait point s'ils eurent d'autre emploi que de méditer les vérités éternelles. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dieu les rendit dignes de lui offrir le sacrifice de leur vie dans la persécution de Dèce.

Aussitôt qu'ils furent arrêtés, ils bénirent Dieu de la grâce qu'il leur faisait, et lui demandèrent celle de ne lui être point infidèles.

Digitized by Google

On les chargea de chaînes, et on les mena à Nicée devant le gouverneur Aquilin, qui leur demanda quel était leur état et leur fortune. « Les chrétiens, répondirent-ils, ne connaissent point de fortune. Ils croient que c'est Dieu qui règle tout selon sa volonté infiniment sage. » Un officier qui était présent dit aux Saints : « Ceux de votre religion doivent être brûlés vifs, s'ils ne sacrifient aux dieux : ainsi l'ont ordonné les empereurs.—Nous ne craignons point de mourir, dit Respice; nous le désirons même. » Aquilin, voulant tempérer en quelque sorte les menaces de l'officier, leur dit : « Vous paraissez avoir assez d'âge pour savoir ce que vous devez faire. — Oui, dit Tryphon, nous sommes sages parce que nous suivons Jésus-Christ; et tout ce que nous désirons, c'est d'arriver à la perfection de cette sagesse; or il n'y a pas de voie qui nous y fasse arriver plus sûrement que celle dans laquelle nous sommes entrés. » Après cette réponse, Aquilin commanda qu'on leur donnât la question. Tryphon et Respice se dépouillèrent eux-mêmes de leurs habits, et souffrirent ce tourment pendant trois jours entiers sans se plaindre. Ils n'ouvrirent la bouche que pour invoquer le nom du Seigneur, et pour faire connaître au juge à quels dangers il s'exposait en adorant les idoles. Aquilin, peu touché de ces vérités, s'en alla à une partie de chasse, et commanda qu'on laissât jusqu'à son retour ces deux chrétiens exposés à la rigueur de la saison. On était en hiver, et le froid était excessif, de sorte que leurs pieds se fendirent en divers endroits. Aquilin, de retour, recommença l'interrogatoire avec aussi peu de succès qu'auparavant. « Quoi! leur dit-il, ne voulez-vous pas devenir plus sages? — Hélas! dit Tryphon, c'est à quoi nous ne cessons de travailler par le culte continuel que nous rendons à Dieu. » Le gouverneur, voyant leur fermeté, les condamna à avoir la tête tranchée. Ce qui fut exécuté vers l'an 251.

PRATIQUE. C'est être sage que de suivre Jésus-Christ, que de préférer les véritables biens à ce qui n'en a que l'apparence, ce qui est éternel à ce qui passe.

PRIÈRE. Seigneur, qui êtes la sagesse éternelle, rendez-nous sages, en nous faisant goûter combien il est doux de vous servir.

---

11 *novembre.* — S. MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS. — IVe siècle.

S. Martin naquit, en 316, à Sabarie, ville de Pannonie, dont on voit aujourd'hui les ruines à deux lieues de Sarwar, en Hongrie. Dès sa jeunesse il montra par toutes ses actions qu'il ne vivait que pour Dieu. Engagé de bonne heure dans la profession des armes, il sut se préserver des vices et pratiquer au milieu des camps toute

Digitized by Google

sorte de vertus. Il avait surtout un ardent amour pour les pauvres ; on le vit une fois à la porte d'Amiens donner la moitié de sa casaque, parce qu'il ne lui restait aucune autre chose qu'il pût donner. Cette action ne manqua pas de lui attirer des railleries de la part des libertins; mais quand on ne veut plaire qu'à Jésus-Christ, on est peu sensible aux faux jugements des hommes, et souvent on reçoit de lui, dès ce monde même, l'approbation que ceux-ci refusent : c'est ce qui arriva à Martin. La nuit suivante, pendant qu'il donnait à ses membres fatigués un court repos, qu'il avait coutume d'interrompre souvent par la prière, Jésus-Christ se montra à lui revêtu de cette moitié de casaque qu'il avait donnée, et environné d'une multitude d'anges, à qui il dit : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de cet habit. » A l'âge de dix-huit ans, il demanda et reçut le baptême. Deux ans après, il se retira du service, malgré les instances de son tribun, avec lequel il vivait dans une étroite amitié.

La haute réputation de S. Hilaire l'attira à Poitiers. Quand ce grand homme eut été élevé sur le siége qu'il a tant illustré, il voulut ordonner Martin diacre. Celui-ci refusa cet honneur par humilité, et ne consentit qu'à être ordonné exorciste. Peu de temps après, le désir de revoir sa famille le conduisit en Pannonie. En revenant, il apprit, comme il traversait l'Italie, que les ariens opprimaient l'Église des Gaules, et qu'ils avaient fait exiler S. Hilaire. Martin choisit alors une retraite près de Milan, et y pratiqua tous les exercices de la vie monastique. Ayant appris, en 360, que S. Hilaire retournait dans son diocèse, il se hâta de se rendre auprès de lui. Ce grand évêque reçut avec joie son disciple, et lui donna un terrain pour bâtir un monastère, dans lequel on vit bientôt des hommes de différents pays se réunir pour servir Dieu sous une même discipline. S. Martin s'y renferma lui-même pour se sanctifier et conduire les autres à Jésus-Christ.

Vers l'an 371, le peuple de Tours et des villes voisines le demanda pour évêque. Il fallut user d'artifice et employer la violence pour l'arracher de sa solitude. Il joignit toutes les vertus épiscopales à celles de la profession monastique, qu'il n'abandonna point. Il conserva toujours la même humilité dans le cœur, la même pauvreté dans ses habits et dans ses meubles. Il demeura quelque temps dans une étroite cellule qui tenait à l'église; mais ne pouvant souffrir les visites qu'il recevait fréquemment, il bâtit de l'autre côté de la Loire le célèbre monastère de Marmoutier, que l'on regarde comme la plus ancienne abbaye de France.

S. Martin se vit à la tête de quatre-vingts moines qui rappelaient

Digitized by Google

le temps des plus austères anachorètes, et dont plusieurs furent enlevés, à cause de leur sainteté, pour être évêques en différentes villes. Pour lui, il fut comme l'apôtre de toute la Gaule : il dissipa l'incrédulité des gentils, détruisit les temples et fit bâtir des églises en l'honneur du vrai Dieu, dans les lieux où l'on rendait auparavant aux fausses divinités un culte superstitieux. Partout il établissait la piété sur la connaissance de Jésus-Christ. Ce qu'il enseignait de vive voix, il le confirmait par des miracles sans nombre, et le persuadait, pour ainsi dire, par sa fidélité à le pratiquer le premier. Son zèle s'étendit jusqu'en Bourgogne, où il arracha un grand nombre de victimes au démon pour les donner à Jésus-Christ. Étant un jour dans un bourg rempli de païens, il entreprit, comme il avait fait ailleurs, de les convertir au vrai Dieu et de leur faire abandonner leurs vaines superstitions. Après les avoir exhortés assez longtemps, il leur dit d'abattre un arbre qui était dans ce lieu, et que le peuple regardait avec vénération. Les païens dirent à S. Martin : « Nous voulons bien le couper, pourvu que vous consentiez à rester dessous. » Il accepta la condition : on abattit l'arbre, il penchait du côté de S. Martin, les païens le crurent déjà écrasé; mais le Saint ayant fait le signe la croix, l'arbre se redressa, et tomba du côté des païens; plusieurs auraient été tués, s'ils n'eussent évité la mort par une prompte fuite. Dieu se servit de ce miracle pour amollir le cœur des idolâtres et les porter à demander le baptême.

Quelquefois il sollicitait auprès des princes le pardon des criminels, la liberté des captifs, le retour des exilés, ou le soulagement des personnes affligées. Ce fut pour obtenir quelques-unes de ces grâces qu'il alla à Trèves, vers l'an 383, trouver le tyran Maxime, qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'était emparé des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne. Martin demanda ces grâces en évêque, c'est-à-dire sans les acheter par des bassesses. Il faisait connaître au prince que c'était plaider pour ses propres intérêts que de prendre en main auprès de lui la cause de la veuve, de l'orphelin et du prisonnier; que sa gloire la plus solide était de faire du bien aux malheureux, et qu'il devait remercier ceux qui lui montraient les objets sur qui devaient tomber ses faveurs. L'empereur Maxime, loin de se choquer de cette sainte hardiesse, en conçut plus d'estime pour le saint évêque, et il le pria plusieurs fois de manger à sa table. S. Martin refusa d'abord l'honneur que lui faisait ce prince; mais dans la suite il crut devoir l'accepter. Maxime convia les plus illustres de sa cour pour le jour où le Saint lui avait promis de dîner avec lui. Dans le repas, Martin fut assis à

Digitized by Google

la droite du prince, et un prêtre qui l'avait accompagné fut placé entre le frère et l'oncle de l'empereur. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner au saint évêque pour la recevoir lui-même de sa main; mais celui-ci la donna au prêtre dont on vient de parler. Cette action fut admirée de l'empereur même et de tous les assistants. Vers l'an 400, S. Martin alla recevoir la récompense que Dieu accorde à ses fidèles serviteurs.

PRATIQUE. La profession des armes est dangereuse pour le salut : elle le serait bien moins si ceux qui y sont engagés se mettaient au-dessus des railleries pour professer la religion.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, des ministres remplis de votre esprit, afin qu'ils nous guident dans la voie qui nous conduit à vous.

---

12 *novembre.* — S. MARTIN, PAPE ET MARTYR. — VII^e^ siècle.

Martin naquit à Todi, ville de Toscane. Ses parents lui donnèrent les meilleurs maîtres du pays. Il fit de grands progrès dans les belles-lettres, l'éloquence et la philosophie; aussi aurait-il pu se distinguer dans le monde par ses talents, mais il laissa bientôt toutes les sciences, pour acquérir celle du salut. Il fut jugé digne d'entrer dans le clergé, et fut admis dans celui de Rome, qu'il édifia de sa vertu, et dont il devint le modèle par sa sainteté.

Après la mort du pape Théodore, il fut choisi unanimement pour remplir son siége. Les premières années de son pontificat furent assez tranquilles; mais la paix que Dieu lui avait accordée fut troublée dans la suite par les hérétiques et les schismatiques d'Orient. Les défenseurs de l'hérésie avaient un grand crédit : ils avaient su mettre les puissances dans leurs intérêts. La crainte des hommes n'empêcha pas le saint pape de défendre la cause de Dieu. Il assembla à Rome, dans l'église de Latran, un concile nombreux qui condamna l'édit que l'empereur Héraclius avait donné en faveur des hérétiques, et le décret de Constant, qui avait voulu imposer silence en même temps aux hérétiques et aux catholiques.

L'empereur Constant, irrité de cette démarche, envoya à Rome un exarque nommé Théodore, qui se saisit du pape à main armée, dans l'église Saint-Jean-de-Latran, où il s'était retiré, l'emmena pendant la nuit hors de Rome, et le fit conduire à Constantinople. Pendant le chemin, il fut traité avec la dernière inhumanité; mais ce fut bien pis à Constantinople : dès le soir de son arrivée, on le jeta dans une prison obscure; on ajouta des cruautés inouïes aux infirmités ordinaires de ce saint pontife, qui étaient la goutte et

Digitized by Google

une grande faiblesse d'estomac. Après l'avoir laissé en prison quatre-vingt-quinze jours, on se souvint de lui comme d'un criminel qu'il fallait juger. On l'apporta en chaise au sénat parce qu'il ne pouvait pas marcher; on l'interrogea sans suivre aucune règle, et on produisit des accusateurs au nombre de vingt; car ses ennemis, pour le perdre dans l'esprit de l'empereur, l'avaient chargé de calomnies, l'avaient fait passer pour un ennemi de l'État. Les accusateurs que l'on fit paraître étaient pour la plupart des soldats gagnés par argent. S. Martin, les voyant entrer, dit en souriant « Sont-ce là les témoins? Est-ce là votre procédure? » On ne lui répondit rien, mais on dit aux accusateurs de jurer sur les Évangiles qu'ils diraient la vérité. Le saint pape, touché de cette profanation, dit aux magistrats : « Je vous en prie, au nom de Dieu, ne les faites point jurer, qu'ils disent tout ce qu'ils voudront sans faire le serment; et vous, faites ce que vous voudrez. Qu'est-il besoin qu'ils perdent ainsi leurs âmes? »

S. Martin voulut se justifier sur une des accusations, et commença à parler de l'édit de Constantin; mais le préfet l'interrompit en criant : « Ne nous parlez point ici de foi; il est question de crime d'État. Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes. — Plût à Dieu que cela fût! dit le pape; mais au jour terrible du jugement je rendrai témoignage contre vous sur cet article. » Quand on eut entendu toutes les dépositions, on fit sortir Martin de la chambre du conseil et on le conduisit dans la cour entouré de gardes. Peu de temps après, on le fit apporter sur une terrasse, afin qu'il pût être vu de l'empereur, et on lui insulta d'une manière si indigne, que les gardes mêmes et la plupart des spectateurs le trouvèrent mauvais. Quand on eut déchiré son manteau, les bourreaux le prirent, le dépouillèrent de ses habits, et ne lui laissèrent qu'une seule tunique sans ceinture : encore la déchirèrent-ils des deux côtés depuis le haut jusqu'en bas. Ils lui mirent un carcan de fer au cou, et le traînèrent ainsi du palais au milieu de la ville, attaché avec le geôlier, pour montrer qu'il était condamné à mort : on portait devant lui l'épée avec laquelle il devait être exécuté. Malgré ses souffrances, le saint pape conservait un visage serein qui montrait la joie de son âme; et pendant que tous les gens de bien gémissaient, il paraissait plus tranquille que lorsqu'il était en paix sur le siége de Rome. Étant arrivé au prétoire, il fut chargé de chaînes, et jeté dans une prison avec des meurtriers. On l'exila ensuite dans la Chersonèse, au delà du Pont-Euxin, où il arriva le 15 mai de l'an 653 : après y avoir beaucoup souffert pendant quatre mois, il alla jouir du repos éternel.

Digitized by Google

PRATIQUE. Comment ne tremble-t-on pas quand on prend Dieu à témoin d'une chose ou fausse ou dont on n'est pas assuré? il faut avoir perdu sa religion et sa conscience.

PRIÈRE. Seigneur, nous n'avons pas l'occasion de défendre la vérité devant les tyrans; mais nous avons à lutter contre le monde, qui est le tyran de la vertu : faites-nous la grâce de ne jamais rougir devant votre Évangile.

13 *novembre.* — S. STANISLAS KOSTKA, NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — XVI^e^ SIÈCLE.

Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kristcka, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Roskou, le 28 octobre 1550. Sa mère lui inspira de bonne heure de tendres sentiments de piété. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au-dessus de son âge. On confia son éducation et celle de Paul, son frère aîné, à un gouverneur nommé Jean Bilinski, qui les conduisit à Vienne pour y faire leurs études, et logea les deux frères dans la maison d'un luthérien de cette ville. Stanislas y tomba dangereusement malade, et il demanda à recevoir le saint viatique; mais le luthérien chez lequel il logeait ne voulut point consentir qu'on le lui apportât; en quoi il fut secondé par Bilinski et Paul Kostka, qui, reprochant à Stanislas sa dévotion, qu'ils disaient excessive pour un homme de sa qualité, en étaient venus jusqu'à le prendre en aversion. Stanislas, pénétré de douleur de ce refus, implora le secours du Ciel : sa prière fut exaucée. Il eut une vision où des anges lui apparurent lui donnant la communion. Dans une seconde vision, la sainte Vierge lui dit « que l'heure de sa mort n'était pas encore venue, et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. » A peine eut-il recouvré la santé, qu'ayant trouvé des difficultés insurmontables pour être reçu dans cette compagnie en Allemagne, à cause de l'opposition de son père, il alla à Rome se jeter aux pieds de S. François de Borgia, alors général des jésuites, et le conjura avec beaucoup d'instance de l'admettre; ce qui lui fut accordé. Pendant son noviciat, il montra une piété si vive, que tous ses compagnons étaient embrasés par son exemple d'amour pour Dieu et de zèle pour leur état.

Vers le dixième mois, il fut averti intérieurement que sa dernière heure approchait. S'entretenant avec un père de la compagnie sur la fête de l'Assomption, « Mon père, s'écria-t-il, que ce fut un jour heureux pour les Saints, que celui où la sainte Vierge entra dans le paradis! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire, aussi bien que nous, par quelque réjouissance

Digitized by Google

extraordinaire; et j'espère que je verrai la première fête qu'ils en feront. » Le bon état de sa santé empêcha qu'on ne remarquât cette prédiction; cependant le 10 août, jour de S. Laurent, il tomba malade, et ne put contenir la joie que lui causait déjà la vue de l'éternité bienheureuse. Le 14 août, il dit le matin qu'il mourrait la nuit suivante. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction, couché sur la terre, comme il l'avait désiré. Enfin, après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges, il expira tranquillement, vers les trois heures du matin, le 15 août 1568, sur la fin de la dix-huitième année de son âge. Il a été béatifié par le pape Clément VIII en 1604, et canonisé par Benoît XIII, en 1729. S. Stanislas est, conjointement avec S. Casimir, patron de la Pologne.

PRATIQUE. Heureux ceux qui ont porté fidèlement le joug du Seigneur dès leur enfance; ils meurent avec joie.

PRIÈRE. Seigneur, qui ne permîtes pas que le jeune Stanislas se laissât ébranler par les railleries et les mauvais traitements que lui attira de la part de ses proches son zèle pour votre service, soutenez les jeunes gens qui, dans ces jours de corruption, vous restent fidèles, contre les efforts impies de ceux qui voudraient les détourner de vos saintes voies.

---

14 *novembre.* — S. MARCIEN, SOLITAIRE. — IVe siècle.

Marcien naquit dans la ville de Cyr, en Syrie, de parents nobles et distingués par leurs emplois; il parut lui-même avec éclat à la cour dès sa première jeunesse; mais son cœur ayant été embrasé de l'amour de Dieu, il renonça à tout, et alla se cacher dans le désert de Chalcide. Il s'y renferma dans une petite enceinte, d'où il ne sortait jamais, et s'y bâtit une cellule si étroite et si basse, qu'il était toujours obligé d'être dans une posture gênante. Là son occupation était d'écouter Dieu en lisant l'Écriture sainte, ou de lui parler dans la prière ou dans le chant des psaumes.

Il ne mangeait que du pain, et en très-petite quantité, afin de demeurer toujours avec la faim; mais il ne passait jamais plusieurs jours sans nourriture, et il disait qu'en prolongeant son jeûne de plusieurs jours, on doit craindre de manquer de force pour l'accomplissement de ce que Dieu demande de nous. « Je crois, disait-il, qu'il vaut mieux ne passer aucun jour sans manger, et ne se rassasier jamais, parce que le véritable jeûne ne consiste pas à sentir continuellement les inquiétudes incommodes de la faim. »

Théodoret, qui fut évêque de Cyr, lui donne de grands éloges; il dit que, malgré le soin qu'il prenait de vivre inconnu au monde,

Digitized by Google

l'odeur de sa sainteté porta plusieurs personnes à vouloir vivre sous sa conduite: mais il n'accorda cette faveur qu'à Eusèbe et Agabit, à qui même il ne permit pas de vivre avec lui, mais seulement dans des cellules séparées. Sa réputation s'étant répandue au loin, il fut visité par Flavius, patriarche d'Antioche, accompagné de plusieurs évêques, et d'autres personnes considérables par leur dignité et par leur vertu. Tout le monde s'étant assis et demeurant dans un profond silence, quelqu'un dit au Saint que les évêques qui étaient présents attendaient avec ardeur qu'il les instruisît par quelques paroles utiles. « Hélas! répondit Marcien en souriant, tous les jours Dieu nous parle par toutes ses créatures: il nous instruit par ses livres; il nous apprend ce que nous devons faire pour nous et pour les autres; il nous menace, il nous encourage. Si nous ne profitons pas de tant d'excellentes leçons, comment Marcien, qui n'en sait pas plus profiter que les autres, pourrait-il vous instruire? » Insensiblement cependant on entra de part et d'autre dans une conversation très-utile, qui se termina par une prière commune. Les évêques voulurent l'ordonner prêtre; mais comme chacun d'eux se déféra mutuellement l'honneur de la cérémonie, on se retira sans rien faire, et le Saint demeura tel qu'il était, ce qui lui causa beaucoup de joie. Ayant été visité par un autre solitaire, ils prièrent ensemble, et après l'heure de none on leur servit quelques légumes. Celui qui était venu voir Marcien ne voulut point manger, en disant qu'il prolongeait son jeûne jusqu'à deux à trois jours, et qu'au moins il ne mangeait jamais que sur le soir. « Je suis dans le même usage, répondit Marcien mais la loi de la charité est autant au-dessus de celle du jeûne que la loi de Dieu est au-dessus de celle des hommes. »

On vit combien ce Saint était détaché de toute affection humaine dans la visite que lui rendit sa sœur, qui vint pour le voir avec son fils, nommé Alipe, qui tenait un rang considérable dans la ville de Cyr. Marcien refusa de la voir, quoique ce fût dans le temps de Pâques, auquel on ouvrait les portes à tout le monde; mais il fit entrer le jeune homme, qui mit à ses pieds les présents qu'il lui avait apportés. Marcien, les regardant d'un œil indifférent, demanda à Alipe quelle part il en avait faite aux monastères qui s'étaient rencontrés sur son chemin. Alipe avoua ingénument qu'il n'avait rien donné à personne. « Reprenez donc ce que vous avez apporté, repartit le Saint, puisque vous n'avez cherché qu'à satisfaire les mouvements de la nature, et non ceux de la charité. » S. Marcien mourut vers l'an 387.

PRATIQUES. 1. Apprenons de S. Marcien comment nous devons jeûner, et jugeons

Digitized by Google

comme lui la prière à la mortification. 2. Prenons pour règle invariable de notre conduite celle de la charité, qui est excellente.

PRIÈRE. Vous êtes charité, ô mon Dieu ! et vous ne nous commandez que la charité : faites-nous la grâce de la suivre en toutes nos actions, comme la voie la plus sûre pour aller à vous.

---

15 *novembre*. S. LÉOPOLD. — XI^e^ siècle.

Léopold, quatrième du nom, surnommé le Pieux, était fils de Léopold III, dit le Bel, et d'Itte, fille de l'empereur Henri IV. Ce prince montra dès l'enfance un esprit facile et capable d'approfondir les plus hautes sciences, mais il fit voir en même temps qu'il avait encore plus de goût pour la vertu et plus d'attrait pour tout ce qui fait le véritable chrétien. La lecture de l'Évangile, qu'il avait toujours entre les mains, l'affermit dans ces saintes dispositions; c'était dans ces divins oracles qu'il apprenait qu'il n'y a pas une autre morale pour les princes que pour les autres particuliers, que l'Évangile est la règle commune de tous les chrétiens, que c'est la source où chacun doit puiser la connaissance de ses devoirs, et que quiconque vit autrement qu'il n'est ordonné par cette loi commune, ne peut espérer de parvenir au salut. Léopold goûta ces vérités, et les mit en pratique. Il fut un prince sobre, modeste, chaste, porté aux exercices de piété, aux œuvres de charité. Il renonça à tout plaisir, à toute satisfaction humaine, et mit sa joie et ses délices à mortifier ses sens et à ne vivre que pour l'éternité. Il employa son revenu au soulagement des pauvres, et son temps à la lecture des saintes Écritures.

Quoiqu'il se vît, dans un âge encore peu avancé, seigneur d'une grande province par la mort de son père, qui arriva l'an 1096, il n'oublia point qu'il était engagé par son devoir à faire le bonheur de tous ceux qui dépendaient de lui. Les peuples du marquisat d'Autriche étaient grossiers, superstitieux, sans instruction et sans mœurs. Léopold demanda à Dieu la sagesse qui lui était nécessaire pour adoucir ces esprits et pour en faire des chrétiens, après en avoir fait des hommes raisonnables. Cet ouvrage fut long et difficile : s'il n'eut pas le bonheur de le conduire à la perfection, il l'avança beaucoup. Il s'efforça de se faire aimer en diminuant les impôts, en faisant du bien à tous, en se rendant d'un abord facile, en témoignant de la bonté à chacun. Son palais semblait être le palais de la justice et le séjour de la vertu. Il pardonnait souvent, mais toujours avec prudence; et, quand il était contraint d'en venir au châtiment, il tâchait de le faire trouver juste par celui même sur qui il devait tomber : tant il avait soin que la

Digitized by Google

sagesse et la bonté accompagnassent toutes ses actions. Il épousa, en 1106, Agnès, fille de l'empereur Henri IV, princesse fort accomplie, dont il eut dix-huit enfants. Le prince et la princesse vécurent ensemble dans une union parfaite. Agnès voulut avoir part à toutes les bonnes œuvres de son mari. Elle lisait avec lui l'Écriture sainte, même au milieu de la nuit, interrompant avec joie son sommeil pour méditer les vérités célestes. Ils firent bâtir une église magnifique à deux lieues de Vienne sur le Danube, et y établirent des chanoines réguliers de Saint-Augustin, « afin, disait Léopold, que, ne pouvant vaquer aux services divins pendant qu'il était occupé des affaires de son État, il pût substituer en sa place des personnes qui fissent le jour et la nuit ce qu'il eût fait lui-même s'il en avait eu la liberté. » Il mourut de la mort des justes, le 15 novembre de l'an 1196. On assure que Dieu a attesté sa sainteté par plusieurs miracles.

PRATIQUE. Profitons de l'exemple de S. Léopold, et cherchons dans le saint Évangile la règle de nos devoirs. Que la sagesse et la douceur accompagnent les corrections que nous sommes obligés de faire : joignons-y la prière, et nous en verrons bientôt le fruit.

PRIÈRE. Seigneur, que votre divine loi soit la principale règle de ceux qui nous gouvernent : faites-nous la grâce de n'en pas suivre d'autres dans toute notre conduite.

---

16 *novembre.* — S. EUCHER, ÉVÊQUE DE LYON. — V^e^ siècle.

L'Église de Lyon n'a point eu, depuis S. Irénée, d'évêque plus célèbre à tous les titres que S. Eucher. Il joignait à la piété et à la noblesse de la naissance un esprit pénétrant et élevé, une science peu commune, une éloquence qui le faisait admirer des plus grands orateurs de son temps. S'étant marié fort jeune, il eut plusieurs enfants. Il les forma lui-même, et fut, après Dieu, leur premier maître et leur premier directeur. Non content de leur tracer par sa propre conduite un modèle de la véritable piété, il employait ses talents et ce qu'il avait acquis d'érudition et d'éloquence à leur donner par écrit les conseils que la sagesse lui dictait, et les maximes les plus propres à leur former le cœur et à régler leurs mœurs. Il les avait placés à Lérins, entre les mains des saints qui habitaient ce désert. Lorsqu'il n'eut plus rien qui le retînt dans le monde, il le quitta lui-même promptement pour aller dans la solitude.

Le lieu qu'il choisit fut aussi l'île de Lérins, où S. Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles, avait fondé le célèbre monastère qui

Digitized by Google

fut regardé comme le séminaire et l'école de l'Église de France. Eucher y admira ces assemblées de justes qui répandaient partout l'odeur de leur piété. Rien n'est plus capable de satisfaire un cœur qui aime Dieu que de se trouver avec ceux qui sont remplis de cet amour. Aussi Eucher goûta-t-il dans cette île ces joies pures et ces consolations solides que le Seigneur n'a réservées qu'à ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

Cependant Eucher, se trouvant encore trop honoré à Lérins, et craignant que l'estime que les gens de bien faisaient de sa vertu ne lui fût aussi nuisible que celle qu'il avait acquise dans le siècle, se retira dans l'île de Léro, nommée aujourd'hui Sainte-Marguerite. Elle était voisine de celle de Lérins, mais plus déserte, et par conséquent plus propre au dessein qu'il avait de vivre dans une grande retraite. On le tira malgré lui de son désert pour le faire évêque de Lyon. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 431, au premier concile d'Orange, où il donna des marques de sa science et de sa sagesse. L'histoire n'a pas conservé le récit de ce qu'il a fait pendant son épiscopat; mais Claudien Mamert, prêtre de Vienne, nous apprend qu'Eucher tenait souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnait toujours des marques éclatantes de sa doctrine, de son esprit et de son jugement; il l'appelle le plus grand homme de son siècle. Eucher avait composé sur les matières de la foi un grand nombre d'ouvrages, où l'on voyait l'élévation de son esprit, la profondeur de sa science et la force de son éloquence. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il termina sa course, et alla jouir du repos éternel, vers l'an 454.

PRATIQUE. Quand une famille a le bonheur de ne servir que Jésus-Christ, c'est une société d'anges; quand on n'y suit que les maximes du siècle, c'est une troupe de démons.

PRIÈRE. A qui irions-nous, Seigneur? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle: faites-nous la grâce de n'écouter que vous.

---

17 *novembre*. — S. MALO OU MACLOU, ÉVÊQUE. — VI^e^ siècle.

S. Malo fut élevé en Angleterre, où il était né d'une famille distinguée par sa piété et par sa noblesse. Pour se préserver de la corruption du siècle, il embrassa de bonne heure la vie monastique. Informé d'une manière certaine que l'on se proposait de l'en tirer pour le placer sur le siége de Winchester, et effrayé du poids dont on voulait le charger, il s'embarqua secrètement avec un petit nombre de personnes à qui il avait découvert son dessein, et aborda dans une île, sur les côtes de la Bretagne, où un solitaire

Digitized by Google

nommé Aaron, qui menait une vie pénitente, le reçut avec beaucoup d'amitié, sans le connaître.

Ces deux serviteurs de Dieu, après s'être observés mutuellement pendant quelques jours, se trouvèrent dans une si grande conformité de mœurs et d'intentions, qu'ils firent entre eux une liaison très-étroite pour s'animer et s'aider l'un l'autre à avancer dans le chemin de la perfection: cette union, formée par la charité, rendait douces les grandes austérités que l'esprit de pénitence leur faisait pratiquer. Leur nourriture était du pain et quelques racines, et leur boisson était de l'eau, dont ils buvaient fort modérément, pour ne pas violer l'étroite abstinence dont ils faisaient profession.

Comme le lieu de leur retraite était fort près d'Aleth, les chrétiens de cette ville, qui étaient en petit nombre, les venaient parfois visiter. Ils engagèrent Malo à venir travailler à la conversion de leurs compatriotes. La charité dont son cœur était embrasé et la crainte de résister à la volonté de Dieu le déterminèrent à céder à leurs désirs, quel que fût son amour pour la retraite. Il alla donc faire connaître l'Évangile aux peuples voisins, surtout à ceux d'Aleth. Ses prédications furent efficaces: le peuple, instruit, demanda le baptême, et souhaita Malo pour évêque. Le Saint, voyant leur ardeur, et craignant que ces nouveaux fidèles ne s'égarassent bientôt s'ils étaient sans guide, se rendit à leurs vœux, et le bien se multiplia au centuple entre ses mains. Le démon lui suscita des ennemis qui, après l'avoir longtemps persécuté, le contraignirent de se retirer. S. Malo alla en Saintonge, où il comptait finir ses jours; mais son peuple ayant su qu'il y était, l'obligea par ses prières et par ses larmes de revenir à Aleth, où il demeura encore quelque temps. Enfin, croyant avoir assez fait pour ses ouailles, il se retira de nouveau en Saintonge, où il acheva sa course, en l'an 564. Après la mort du saint évêque, à peu de distance de la ville d'Aleth, a été bâtie une autre ville à qui les peuples reconnaissants ont donné le nom de Saint-Malo.

PRATIQUE. Ceux qui ont le plus de soin d'éviter les écueils et les dangers auxquels le commerce du monde nous expose pour notre salut, n'ont pas laissé de se livrer aux austérités de la pénitence. Que faut-il donc penser de la plupart des chrétiens, qui, après avoir cherché le monde au lieu de le fuir, passent de cette vie dans l'autre sans aucun fruit de pénitence?

PRIÈRE. Nous sommes pécheurs, et nous aimons le monde que vous condamnez; Seigneur, inspirez-nous l'esprit de retraite et de mortification, afin que, sortant de ce monde, nous ayons l'espérance des élus.

Digitized by Google

18 *novembre.* — S. ROMAIN ET S. BARULAS. — IVe siècle.

S. Romain fut un des premiers martyrs de la persécution de Dioclétien. On croit avec fondement qu'il était originaire de la Palestine. Dans le temps de la persécution, Dieu permit qu'il se trouvât à Antioche en 303, lorsqu'on y abattit les églises par l'ordre de Dioclétien, et que les hommes, les femmes et les enfants couraient en foule pour sacrifier aux idoles. Il ne se contenta pas de déplorer ce malheur en secret, il fit connaître publiquement la grandeur du mal qui se commettait; mais quand il eut vu des ministres du vrai Dieu se joindre à ceux qui le reniaient pour adorer des idoles, il ne put arrêter l'ardeur de son zèle; il rassembla tous les chrétiens qui avaient obéi aux ordres injustes de l'empereur, et leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il releva leur courage et les disposa à retourner au combat, pour expier leur crime par une généreuse confession.

Son zèle irrita les ennemis du christianisme. Asclépiade, préfet du prétoire, qui était à Antioche, envoya des soldats pour le prendre. Romain parut avec joie devant ce juge. Asclépiade lui reprocha d'être cause de ce que les chrétiens n'obéissaient pas aux ordres de l'empereur. Romain ne désavoua point le prétendu crime qu'on lui imputait. « J'ai fait, dit-il, ce dont vous m'accusez, et je consens à souffrir tout ce que vous ordonnerez. » Asclépiade commanda qu'on l'étendît sur le chevalet pour lui déchirer les entrailles. Mais ayant appris qu'il était d'une bonne famille, il changea cet ordre pour en donner un autre plus inhumain. « Je veux, dit-il à Romain, vous punir en homme de qualité. » Il lui fit déchirer tout le corps avec des fouets armés de plomb. Comme Romain, maître de lui-même au milieu de ces tourments, parlait au juge avec beaucoup de liberté, celui-ci, devenu furieux, lui fit souffrir tout ce que la rage put inventer de plus cruel. Il animait lui-même les bourreaux qui tourmentaient le Saint, et la colère le transportait tellement, qu'elle le faisait quelquefois lever de son siége. Romain, toujours intrépide au milieu des supplices, confessait hautement le nom de Jésus-Christ, et disait aux juges : « Je n'obéirai jamais à un prince quand il me commandera de faire le mal. » Asclépiade, prenant ces paroles pour une révolte, commanda que le Saint fût suspendu sur le chevalet et qu'on le déchirât jusqu'à ce que les os fussent découverts; ensuite il lui fit déchirer les joues et le visage. Romain, qui conservait au milieu de ces tourments une entière tranquillité d'âme, dit au juge : « Je vous rends

Digitized by Google

grâces de tout mon cœur de ce que vous me faites déchirer le visage ; ce sont plusieurs bouches que vous ouvrez, afin que je loue mon Sauveur avec plus d'ardeur. » Asclépiade, ayant fait cesser les bourreaux, le menaça de le faire brûler vif; mais Romain, sans être effrayé de cette menace, continua à lui prêcher la grandeur de la religion chrétienne ; et il dit pour conclusion qu'il s'en rapporterait au jugement d'un enfant. L'offre fut acceptée : Asclépiade fit amener un petit enfant nommé Barulas, qui se trouva là, et Romain lui ayant demandé s'il fallait n'adorer qu'un seul Dieu, ou en adorer plusieurs, cet enfant répondit : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et ce Dieu c'est Jésus-Christ. « Le juge, irrité, lui demanda de qui il avait appris ce qu'il venait de dire : « Je l'ai appris de ma mère, » répliqua l'enfant. Asclépiade fit venir la mère, et en sa présence il fit étendre l'enfant sur le chevalet et le fit fouetter jusqu'au sang. Tous les spectateurs, les officiers, les bourreaux même pleuraient à ce spectacle, et détestaient la cruauté du juge. La mère seule marqua de la joie de voir son fils au nombre des martyrs, et conserva toujours un visage serein; son enfant ayant demandé à boire pendant qu'on le tourmentait, elle le regarda d'un air sévère, et lui dit qu'il ne devait plus souhaiter que de l'eau de la vie éternelle, et l'exhorta à ne s'occuper que de la couronne que Jésus-Christ promet aux martyrs, et qu'il avait donnée aux enfants de Bethléhem. Cette exhortation soutint ce tendre enfant, et lui fit trouver de la joie dans ses souffrances.

Romain fut appliqué de nouveau à la question, et, après avoir souffert longtemps les plus vives douleurs sans se plaindre, il fut renfermé dans une prison avec Barulas. Ils n'en sortirent que pour recevoir, par une mort précieuse aux yeux de Dieu, une liberté que les hommes ne pouvaient plus leur ôter. Romain fut condamné à être brûlé vif, et l'enfant à avoir la tête tranchée, l'an 308 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Il n'est pas permis de désobéir aux princes quand ce qu'ils commandent est juste, mais il n'est pas permis de leur obéir quand ce qu'ils commandent est contraire à la loi de Dieu. 2. Heureux les enfants à qui l'on apprend à servir Dieu aux dépens même de leur vie! Heureux les parents et les maîtres qui s'assurent ainsi une gloire éternelle!

PRIÈRE. Seigneur, apprenez-nous à devenir enfants, afin que nous soyons dignes de vous rendre témoignage et d'entrer dans votre royaume.

---

19 *novembre*.—Ste ÉLISABETH DE HONGRIE.—XIIIe siècle.

Élisabeth était fille d'André de Hongrie; la reine sa mère se nommait Gertrude. Elle fut fiancée dès le berceau avec Louis,

Digitized by Google

fils d'Hermann, landgrave de Thuringe. La petite princesse donna bientôt des marques de la sainteté éminente à laquelle elle arriverait un jour. Peu curieuse de parures et d'ajustements, elle donnait volontiers aux pauvres, et priait Dieu avec un grand recueillement. Lorsqu'elle eut atteint sa quatorzième année, elle passa comme épouse dans la maison de Louis.

Le prince, qui était plein d'admiration pour sa vertu, lui laissa la liberté de suivre les mouvements de son cœur. Élisabeth profita de cette liberté pour se prescrire différents exercices de dévotion auxquels elle fut toujours fidèle. Elle voulut même se livrer à des austérités qui pouvaient altérer sa santé; mais son directeur, qui était un homme d'un vrai mérite, eut la prudence de la retenir dans de justes bornes, en lui disant qu'il fallait regagner par son humilité ce qu'elle perdait du côté des mortifications. Docile à ces avis, elle demandait souvent à Dieu la grâce de connaître son néant devant lui.

Élisabeth souffrait de tout ce qui l'élevait; et pendant qu'on respectait son rang et sa vertu, elle s'abaissait aux pieds de Jésus-Christ. Quand elle était à l'église, elle déposait, autant qu'elle le pouvait, toutes les marques de sa dignité. Comme on lui demandait un jour pourquoi elle ôtait sa couronne de dessus sa tête pendant l'office, elle répondit: « A Dieu ne plaise que, n'étant qu'une vile créature tirée du limon de la terre, j'ose paraître avec une couronne superbe devant mon Dieu et mon Sauveur couronné d'épines! » Pour conserver dans son cœur les sentiments que Dieu y avait mis, elle avait souvent recours à la prière; elle se levait même toutes les nuits pour y donner un temps considérable. Elle joignait à ce saint exercice le soin assidu des pauvres et des malades : presque tous les ouvrages qui sortaient de ses mains n'étaient que pour leur usage. Sa famille n'en était pas moins réglée. Tout son palais paraissait plutôt un monastère que la cour d'une princesse. Dieu y était servi fidèlement: chacun se faisait un devoir de marcher sur les traces d'Élisabeth.

Le landgrave, qui voyait que la sagesse avait été accordée à sa femme, se faisait un plaisir de l'instruire des affaires de l'État; et quand il était absent, il lui en laissait le gouvernement. Élisabeth ne se servait jamais de cette autorité que pour le bien public, et surtout de ceux qui étaient dans le malheur. Pendant une famine qui survint en Allemagne en 1225, elle fit donner aux pauvres le blé qu'on avait recueilli dans ses terres, en l'absence de son mari, qui était en Italie, auprès de l'empereur Frédéric. Ce prince, à son retour, approuva la conduite d'Élisabeth, sans écouter les

Digitized by Google

plaintes de ses intendants. Pour soulager les pauvres infirmes qui ne pouvaient venir chercher l'aumône au château, qui était sur une haute montagne, elle fit bâtir au bas un hôpital, où elle allait les servir de ses propres mains : elle prenait un soin particulier de leurs enfants. Elle nourrissait neuf cents indigents tous les jours. Cette attention pour les pauvres, et le détail dans lequel elle entrait en leur faveur, fut un jour traité devant elle de vertu qui ne convenait pas à la dignité royale. « Ce qui vous paraît indigne de moi, répondit-elle, purifie mes fautes; gardons-nous bien de mépriser les moyens que le Seigneur a établis pour nous sanctifier. »

Ce fut dans l'exercice de ces saintes pratiques que Dieu la trouva lorsqu'il l'appela à lui pour la faire régner dans le ciel. Elle mourut l'an 1231, à l'âge de vingt-quatre ans.

PRATIQUE. Dieu ne demande pas toujours de nous des austérités extraordinaires; mais rien ne nous dispense des pratiques de l'humilité : elles ne peuvent nuire à notre santé.

PRIÈRE. Seigneur, vous avez toujours été pauvre, et nous désirons être riches : changez notre cœur, afin que nous soyons vos disciples.

---

20 *novembre.* — S. BARLAAM, MARTYR. — IVe siècle.

Barlaam était Syrien de nation, et d'un village des environs d'Antioche. La condition de ses parents n'avait rien que d'obscur aux yeux des hommes. C'est souvent dans les conditions les plus basses que Dieu se plaît à former ses saints, pour confondre l'orgueil humain, qui n'estime rien que ce qui paraît grand aux yeux de la chair. « Barlaam, dit S. Basile, était un simple paysan qui n'avait reçu qu'une éducation grossière, et qui s'exprimait d'une manière tout à fait barbare. » Jésus-Christ, qui avait fait de ses apôtres, gens simples et sans lettres, des hommes capables d'instruire l'univers, donna à Barlaam cette sagesse que l'on n'acquiert ni dans le monde ni par les études ordinaires.

Il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut arrêté pour la foi : on le mit en prison, et les peines qu'il y souffrit augmentèrent ses lumières, et affermirent son amour pour la vérité qu'il avait le bonheur de connaître. Il en sortit plus fort qu'il n'y était entré, et ayant été amené devant le juge, toutes les paroles de son interrogatoire furent comme autant de traits perçants qui mirent en déroute les démons. On riait de sa façon de parler, on se moquait de son air simple et naïf; mais on était contraint de louer sa constance ferme et modeste, qu'on admirait d'autant plus qu'on l'at-

Digitized by Google

tendait moins d'une personne de sa condition. Le juge le fit fouetter cruellement; mais le saint martyr ne prononça aucune parole de murmure, il ne lui échappa aucun mouvement d'impatience. Les bourreaux se lassèrent plutôt de frapper que lui de souffrir. On le mit ensuite sur le chevalet : on le déchira avec des ongles de fer; presque tous ses membres furent disloqués, et au milieu des douleurs qu'il souffrait, il montrait plus de joie que s'il eût été assis à un festin, ou élevé aux plus grands honneurs de la terre.

Le juge, honteux de se voir vaincu par un paysan, et ne voulant pas avouer la puissance du Dieu des chrétiens, imagina un nouveau tourment pour satisfaire en quelque sorte ses prétendues divinités, qu'il croyait irritées par la constance du Saint. Il obligea Barlaam de tenir la main étendue sur l'autel profane où les païens avaient allumé du feu; ensuite on lui mit de l'encens sur la main avec des charbons ardents, afin que la douleur qu'il ressentirait l'obligeât de secouer la main pour faire tomber l'encens avec le feu, et qu'on eût quelque prétexte de dire qu'il avait offert de l'encens aux idoles. Mais Barlaam ne voulut pas même donner cette satisfaction aux païens. Comme il craignait jusqu'à l'ombre du péché, et qu'il ne voulait pas donner aux fidèles faibles dans la foi le moindre sujet de scandale, il aima mieux se laisser brûler la main que de faire le moindre mouvement pour jeter les charbons qu'on avait mis dessus. Dieu, content du sacrifice de Barlaam, ne permit pas que les hommes pussent rien davantage sur son corps, et le retira à lui aussitôt après le tourment qu'il venait de souffrir, afin de lui donner le rafraîchissement éternel.

PRATIQUES. 1. Jésus-Christ, en nous invitant à venir à lui, ne dit pas : Je vous apprendrai toutes les sciences; mais : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » 2. Soyons attentifs sur toutes nos actions et sur toutes nos paroles, afin que les petits et les simples n'y trouvent rien qui leur soit une occasion de tomber dans quelque faute. « Malheur au monde à cause du scandale! » nous dit Jésus-Christ.

PRIÈRE. Seigneur, apprenez-nous ce qui est plus que toutes les sciences, ce que tant de savants ignorent : apprenez-nous à être doux et humbles de cœur.

---

21 *novembre.* — LA PRÉSENTATION DE LA Ste VIERGE.

Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur avant et après leur naissance. Parmi les Juifs, on ne se contentait pas toujours de cette consécration générale : quelques-uns offraient leurs enfants à Dieu lorsqu'ils étaient nés. Ces enfants logeaient dans les bâtiments dépendants du temple,

Digitized by Google

et servaient les prêtres et les lévites dans les fonctions de leur saint ministère. On a un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs. Il y avait aussi des appartements pour les femmes qui se dévouaient au service divin dans le temple. Du nombre de ces femmes furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phanuel.

C'est une ancienne tradition que la sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple. C'est ce qui a donné lieu à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On l'appelle *Présentation,* et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge dans le temple.* Il en est fait mention dans les plus anciens martyrologes, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel rapportée par Balsamon. On a plusieurs discours sur cette fête qui ont pour auteurs des hommes dignes de foi. Elle passa de la Grèce en Occident, et on la célébrait à Avignon en 1372. Trois ans après, il en est fait mention dans une lettre de Charles V, roi de France. Sixte-Quint ordonna, en 1585, qu'on en récitât l'office dans toute l'Église.

La consécration que la sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu lorsqu'elle fut capable de se servir de sa raison, nous rappelle une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Tous les théologiens conviennent que le premier usage que tout le monde doit faire de sa raison est de tourner son cœur vers Dieu par un mouvement d'amour; en sorte que si la foi divine lui est encore dûment proposée, comme il arrive aux enfants nés dans le christianisme, il est tenu d'y acquiescer surnaturellement, et de produire des actes de foi, d'espérance et de charité. L'âme de Marie était ornée des grâces les plus précieuses; et en même temps qu'elle était l'objet de l'étonnement et des louanges de la cour céleste, elle était aussi l'objet le plus distingué des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa fille bien-aimée, le Fils comme une mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme une épouse chérie. Comment donc le Seigneur n'aurait-il pas reçu comme le plus agréable des sacrifices la première présentation de la sainte Vierge, faite par les mains de ses parents et ratifiée par elle-même?

Consacrons-nous à Dieu sous sa puissante protection, et en union de ses mérites; veillons ensuite sur nous-mêmes, pour conserver et augmenter la ferveur de notre consécration; renouvelons-la chaque jour, et tâchons de la rendre parfaite de plus en plus. En un mot, imitons Marie : elle fut la première qui leva l'étendard de la virginité. De là tant de vierges qui à son exemple se sont spé-

Digitized by Google

cialement consacrées au Seigneur. Mais inutilement voudrait-on embrasser cet état, si l'on n'agissait point par les mêmes motifs que Marie. Il faut encore la prendre pour patronne, et, comme elle, aimer la prière, l'humilité, la modestie, le silence et la retraite. « Marie, dit S. Ambroise, ne désirait point converser, même avec les autres vierges; elle avait pour compagnie les saintes pensées; elle n'était jamais moins seule que quand elle paraissait l'être. Pourrait-on, en effet, regarder comme seule celle qui avait avec elle tant de livres pieux, tant d'archanges, tant de prophètes? Elle fut troublée en voyant l'ange Gabriel, non pour n'être pas accoutumée à converser avec les anges, mais parce qu'il se faisait voir à elle sous la forme d'un homme... Nous pouvons juger de là combien ses yeux et ses oreilles étaient chastes. »

Marie vécut dans la retraite jusqu'au temps où elle épousa S. Joseph. Quelques-uns ont pensé qu'elle n'avait été que fiancée; mais on doit conclure des raisons alléguées par les Pères qu'il y eut un véritable mariage. Voici, d'après S. Jérôme, les principales de ces raisons : 1° Il était démontré par la généalogie de Joseph que Marie descendait de la tribu de Juda; 2° Marie, étant mariée, n'était plus exposée à être lapidée par les Juifs, comme adultère, lorsqu'elle deviendrait mère; 3° Destinée à fuir en Égypte, elle trouvait dans un époux un consolateur et un appui. « Le martyr S. Ignace, dit S. Jérôme, ajoute une quatrième raison : c'est que Dieu voulait que la naissance de son Fils fût cachée au démon. » Voici comment s'exprime ce Père apostolique : « Trois mystères, que Dieu a opérés dans le silence, ont été cachés au prince du monde : la virginité de Marie, l'enfantement de son fils, la mort du Seigneur. » Ce n'était pas que Dieu craignît des obstacles à l'exécution de ses desseins; mais il voulut que ces mystères s'opérassent en silence, sans pompe et sans éclat, afin de triompher plus efficacement de l'orgueil et de l'enfer, le démon s'empressant lui-même de concourir au mystère de la croix.

PRATIQUE. Nous avons été consacrés à Dieu dans le baptême; renouvelons-en les vœux. Que les personnes consacrées à Dieu renouvellent en ce jour les obligations qu'elles ont contractées envers lui. Ne soyons pas assez malheureux pour vouloir nous reprendre après nous être donnés à lui.

PRIÈRE. Seigneur, vous voulez que les victimes qu'on vous offre soient entières; faites-nous la grâce que nous nous donnions à vous sans réserve pour toujours.

Digitized by Google

22 *nov.* — S. COLOMBAN ou COLOM, abbé. — VII^e^ siècle.

Colomban naquit en Irlande. Sa mère, qui avait beaucoup de piété, l'éleva avec un si grand soin, qu'elle ne le perdait pas de vue, de peur que le démon ne se servît des détours ou des exemples des autres pour lui corrompre le cœur. Colomban s'appliqua aux sciences dès sa jeunesse, et y fit de grands progrès. Mais, voyant que la volupté l'assiégeait de toutes parts, et lui dressait des piéges d'autant plus dangereux, qu'il avait, du côté de l'esprit et du corps, tout ce qui peut rendre un jeune homme aimable, il quitta son pays contre la volonté de sa mère, et alla se mettre sous la discipline du vénérable Silène, solitaire aussi recommandable par sa science que par sa piété.

A l'âge de treize ans, il vint en France avec quinze religieux, et se retira dans les déserts des Vosges avec ceux qui l'accompagnaient. Il s'arrêta d'abord dans un lieu nommé Anegrai, et y pratiqua avec ardeur les exercices de la vie monastique. Comme le lieu était stérile, le Saint et ses disciples y souffrirent beaucoup; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui sont pleins de foi en sa providence, leur envoya des secours qu'ils n'attendaient pas et qui rendirent leur vie un peu plus commode, sans la rendre moins pénitente. Il eut bientôt un grand nombre de disciples qui suivirent avec zèle la sainteté de ses exemples; en sorte qu'outre le monastère d'Anegrai il fut obligé d'en bâtir encore deux autres, celui de Luxeuil et celui de Fontaines. Il composa une règle pour tous ses disciples, et voulut particulièrement qu'ils fussent assidus à la prière publique, et qu'ils travaillassent des mains.

Il choisit Luxeuil pour sa demeure ordinaire; mais de temps en temps il se retirait dans le désert pour y vaquer plus librement à l'oraison, et s'animer avec plus d'ardeur au désir du ciel.

La hardiesse avec laquelle il reprenait le roi Thierri de ses débauches lui avait attiré la haine de Brunehaut, dont ce prince était petit-fils. Le Saint étant un jour allé à la cour pour quelque affaire nécessaire, Brunehaut lui présenta les enfants naturels de Thierri afin qu'il leur donnât sa bénédiction; mais Colomban l'ayant refusé, cette princesse résolut de le perdre. Pour le faire avec plus d'éclat, elle tâcha d'engager dans sa passion tous les grands du pays, et même les évêques. Colomban, obligé de céder à la persécution, traversa toute la France, et passa dans les États de Théodebert, et sur les bords du Rhin, où il convertit beaucoup de peuples barbares. Il mourut en Italie, l'an 617 de Jésus-Christ.

Digitized by Google

PRATIQUE. La piété ne doit pas servir de prétexte à l'oisiveté : prier, travailler et souffrir sont les occupations d'un chrétien.

PRIÈRE. Si nous travaillons sans vous, Seigneur, nous travaillerons en vain : faites-nous la grâce de ne travailler que sous vos ordres.

---

23 *novembre.* — Ste CÉCILE, VIERGE ET MARTYRE. — IIIe siècle.

Sainte Cécile était Romaine et issue d'une famille noble. Elle fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, et elle en remplit toujours les devoirs avec une grande exactitude. Elle fit vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie; mais ses parents l'obligèrent à se marier. Celui qu'on lui donna pour époux était un jeune seigneur nommé Valérien, qu'elle gagna à Jésus-Christ en le faisant renoncer à l'idolâtrie. Peu de temps après, elle convertit aussi Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. Valérien, Tiburce et Maxime furent arrêtés comme chrétiens, et condamnés à mort. Cécile remporta la couronne du martyre quelques années après.

Les Actes de ces Saints les font contemporains du pape Urbain Ier, et mettent conséquemment leur martyre vers l'an 230, sous Alexandre-Sévère. A la vérité, cet empereur était favorable aux chrétiens; mais cela n'empêcha pas que les païens n'en fissent mourir un grand nombre sous son règne, soit dans les émeutes populaires, soit par la cruauté des premiers magistrats. Ulpien, qui dans ce temps exerçait les fonctions de premier ministre, se montra l'ennemi déclaré du christianisme, et le persécuta jusqu'à sa mort. Il fut assassiné par la garde prétorienne, qu'il commandait. D'autres mettent le martyre de sainte Cécile et de ses compagnons sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180. Les corps de ces Saints furent enterrés dans le cimetière de Calixte, lequel prit depuis le nom de cimetière de Sainte-Cécile.

Il y avait à Rome, dans le ve siècle, une église dédiée sous l'invocation de cette Sainte, et dans laquelle le pape Symmaque tint un concile en 500. Cette église tombant en ruine, le pape Pascal Ier la fit rebâtir. On désespérait d'abord de trouver le corps de la Sainte : on pensait que les Lombards, qui avaient enlevé plusieurs corps saints des cimetières de Rome, lorsqu'en 755 ils assiégèrent cette ville, n'avaient point épargné celui de sainte Cécile; mais on rapporte que le pape, assistant un dimanche à matines dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit, et eut un songe dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même que les Lombards avaient inutilement cherché son corps, et qu'ils n'avaient pu le trouver. On le découvrit

Digitized by Google

dans le cimetière qui portait le nom de la Sainte. Il était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de son sang. Le corps de Valérien était avec celui de sainte Cécile. Le pape les transféra dans une nouvelle église avec ceux de S. Tiburce, de S. Maxime, et des saints papes Urbain et Luce, qui reposaient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre Sainte, et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Pascal fonda en l'honneur de ces Saints un monastère près de l'église Sainte-Cécile, afin que l'office pût s'y célébrer nuit et jour. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence, et lui fit de riches présents. Sur un des ornements était représenté un ange couronnant sainte Cécile, S. Valérien et S. Tiburce. Cette église est un titre de cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul-Émile Sfondrate, neveu de Grégoire XIV, et décorée avec une richesse qui étonne ceux qui la visitent. On retira les reliques de nos Saints de dessous le grand autel pour les mettre dans un magnifique caveau connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de Sainte-Cécile*. Outre cette église, il y en a encore deux autres à Rome sous l'invocation de cette Sainte.

On apprend des Actes de sainte Cécile qu'en chantant les louanges du Seigneur elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont pris cette Sainte pour patronne. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des Juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter.

PRATIQUE. Ne nous y trompons pas : si la foi des martyrs leur fit un devoir, sous peine de damnation éternelle, de verser leur sang plutôt que de la trahir, la même foi nous oblige aussi, sous la même peine, à lui sacrifier tout ce qui s'oppose en nous à la fidélité à ses lois.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, dans ces jours d'illusion et d'erreur, la grâce et le courage de faire triompher notre foi de la tyrannie de nos passions et des persécutions d'un monde réprouvé.

---

24 *novembre.* — Ste FLORE, MARTYRE. — IXe siècle.

Flore naquit en Espagne, près de Cordoue, d'une mère chrétienne et d'un père mahométan, qui étaient venus de Séville pour leurs affaires. Ayant perdu son père lorsqu'elle était encore enfant, sa mère put l'élever dans l'amour de la vraie religion. Dieu parlant encore plus efficacement que les hommes au cœur de

Digitized by Google

cette jeune fille, lui fit regarder la vertu comme le seul bien solide et digne de ses désirs : dès l'enfance elle jeûnait le carême, et donnait secrètement aux pauvres ce qu'elle recevait de sa mère pour son dîner. On s'en aperçut dès le premier carême, mais il était déjà bien avancé quand on reconnut cette pieuse industrie. Pour se fortifier dans la pratique du christianisme, elle se rendait de temps à autre aux assemblées de ceux qui professaient comme elle cette divine religion; mais elle n'osait y venir aussi souvent qu'elle le désirait, parce qu'elle craignait son frère, qui était mahométan et qui observait toutes ses démarches.

Cependant, sa foi devenant plus vive, elle quitta la maison à l'insu de sa mère, et se retira, avec une sœur qu'elle avait, chez de saintes religieuses. Leur frère, ignorant le lieu où elles s'étaient réfugiées, s'en vengea contre les chrétiens. Le roi et le magistrat de Cordoue s'étaient déclarés contre les fidèles; la persécution commençait à s'allumer en plusieurs lieux : cet homme profita de cette conjoncture pour faire emprisonner quelques clercs et persécuter les religieuses.

Flore, apprenant toutes ces vexations, dont elle croyait être l'occasion, ne voulut pas que l'Église souffrît pour elle; et, après s'être offerte au Seigneur comme une victime prête à s'immoler pour le salut de ses frères, elle revint à la maison de sa mère, et dit à son frère : « Me voilà, puisque vous me cherchez : je suis chrétienne, et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ. » Après avoir essayé en vain de la pervertir par les caresses, son frère la mena devant le cadi ou juge du lieu, et lui dit : « Ma jeune sœur que voici observait comme moi notre religion; mais les chrétiens l'ont séduite. » Le cadi demanda à Flore si l'accusation était vraie : « Je suis chrétienne, dit-elle, et je l'ai toujours été. » Le juge, irrité, la fit prendre par des soldats, et on lui donna tant de coups de fouet, particulièrement sur la tête, que le crâne en fut découvert. Le cadi chargea son frère de la faire instruire dans la religion de Mahomet, et de la lui ramener plus tard. Celui-ci, pour exécuter ses ordres, mit sa sœur entre les mains de deux femmes adroites et artificieuses, et ne lui laissa pas la liberté de voir des chrétiens. Mais Dieu fit trouver à Flore les moyens de s'échapper pendant la nuit. Elle passa par-dessus la muraille, quoique fort haute, et monta sur une maison voisine, d'où elle gagna la rue, et se retira, avant qu'il fît jour, chez une personne fidèle; puis elle sortit de Cordoue; elle alla à Ossaria, près de Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Elle eut le bonheur d'y voir S. Eulogue de Cordoue, qui la fortifia dans ses saintes résolutions, et l'encouragea au martyre. Flore

Digitized by Google

se repentait déjà d'avoir fui : elle s'accusait de lâcheté, et réfléchissait en elle-même si elle ne devait pas retourner à Cordoue pour confesser de nouveau Jésus-Christ devant les infidèles. Cette pensée se changea bientôt en résolution, en sorte qu'elle vint à Cordoue, se présenta devant le cadi, et lui dit avec une grande franchise : « Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups parce qu'étant de race de musulmans j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la faiblesse de me cacher; mais aujourd'hui, me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnais Jésus-Christ pour Dieu, et que je déteste votre faux prophète. » Le juge, irrité, la condamna à avoir la tête coupée. Son martyre arriva le 24 novembre 851.

PRATIQUES. 1. Pensons-nous à remercier Dieu souvent de nous avoir fait naître dans l'Église catholique? Le peu de réflexion que nous faisons sur cette grâce que Dieu n'a pas accordée à tant d'autres, est peut-être la cause que nous sommes si lâches et si faibles. 2. Nous ne pouvons conserver la foi si nous ne faisons ce qu'elle nous enseigne : la foi sans les œuvres est une foi de démon.

PRIÈRE. Seigneur, nous disons que nous croyons en vous; faites, par votre grâce, que nos actions le disent encore davantage.

---

25 *novembre.* — Ste CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE. — IVe siècle.

Sainte Catherine glorifia Jésus-Christ en confessant généreusement la foi à Alexandrie, sous Maximin II. On ne peut guère compter sur ses Actes, parce qu'ils ont été considérablement interpolés ou corrompus. On lit dans un ouvrage de l'empereur Basile, qui les a suivis, que sainte Catherine était née du sang royal; qu'elle avait de rares connaissances; qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens avec lesquels on l'obligea de disputer; que ces philosophes païens se convertirent, et que, persistant ensuite dans la profession du christianisme, ils furent brûlés tous ensemble. Les Actes de la Sainte ajoutent qu'elle fut attachée sur une machine composée de plusieurs roues garnies de pointes très-aiguës; mais que, quand on voulut faire agir les roues, les cordes se brisèrent miraculeusement, en sorte que la Sainte fut délivrée, et qu'on la condamna plus tard à perdre la tête.

Le savant Joseph Assemani pense que ce qu'Eusèbe rapporte d'une vierge que toutefois il ne nomme pas convient à sainte Catherine. « Il y avait à Alexandrie, dit l'historien, une femme chrétienne distinguée par ses richesses et son illustre naissance. Elle joignait aux avantages dont elle jouissait dans le monde un savoir

Digitized by Google

peu commun ; mais la vertu et la chasteté lui parurent préférables à tout. Quoique le tyran n'eût pu réussir à la séduire, il ne voulut point la condamner à mort; il se contenta de la dépouiller de ses biens, et de l'envoyer en exil. » Maximin fut défait par Licinius en 313, et s'enfuit à Tarse, où il périt malheureusement.

Les chrétiens, qui gémissaient en Égypte sous le joug cruel des Sarrasins, découvrirent le corps de sainte Catherine vers le VIII^e^ siècle; il fut porté dans le monastère que sainte Hélène avait fait bâtir sur le mont Sinaï, en Arabie, et que l'empereur Justinien avait considérablement augmenté et embelli. Falconius, archevêque de San-Servino, parle ainsi de cette translation : « Il est dit que le corps de la Sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï, ce qui signifie que les moines de Sinaï le portèrent dans leur monastère, pour l'enrichir de ce précieux trésor... On sait qu'on a souvent désigné l'habit monastique par un habit angélique, et qu'anciennement les moines étaient appelés *anges*, à cause de la sainteté de leurs fonctions toutes célestes. » Depuis ce temps-là il est plus fréquemment parlé de la fête et des reliques de sainte Catherine. S. Paul de Latre, anachorète, célébrait la fête de cette Sainte avec une dévotion et une solennité extraordinaires.

Dans le XI^e^ siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. On conserve encore dans l'église du monastère du mont Sinaï la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte martyre.

PRATIQUE. Apprenons de cette Sainte à nous appliquer à la science de la religion plutôt qu'à toute autre, afin de nous attacher davantage aux règles de la vertu et à la fidélité pour la foi.

PRIÈRE. Donnez-nous vos lumières, ô mon Dieu, pour que nous vous connaissions et que nous nous connaissions nous-mêmes.

---

26 *novembre.*— S. BASOLE ou BASLE, ERMITE.—VII^e^ siècle.

S. Basole, vulgairement appelé Basle, naquit au VI^e^ siècle, dans le Limousin. Il trouva dans sa famille une noblesse ancienne et des biens considérables pour la soutenir; mais ce qui lui fut beaucoup plus utile, il y apprit à servir Dieu dès ses plus tendres années. La grâce lui ayant fait comprendre l'illusion et la vanité des richesses de ce monde, il résolut d'abandonner tout ce qu'il possédait et tout ce qu'il pouvait espérer de la succession de ses parents. A cet effet, il se décida à sortir de la maison paternelle, à s'éloigner

Digitized by Google

même de son pays et à se priver de tout ce qui pouvait lui en rappeler un souvenir trop séduisant. La ville de Reims fut le lieu qu'il choisit pour sa première retraite. Il en connaissait l'archevêque, nommé Gilles, qui avait demeuré chez ses parents; il savait quelles étaient sa prudence et sa sagesse, et il espérait recevoir de lui les avis dont il avait besoin pour ne point s'égarer dans la nouvelle route qu'il voulait prendre. L'archevêque le reçut fort bien; et, comme Basole lui témoigna qu'il voulait mener une vie solitaire, il lui donna toute liberté de choisir dans son diocèse un lieu qui fût propre à son dessein. Basole agit prudemment et selon les plus sages maximes de la profession religieuse; car, au lieu de se réduire d'abord à une entière solitude, il alla pratiquer l'obéissance dans l'intérieur du cloître.

Le monastère où il se retira fut celui de Verzy, dans le diocèse de Reims. L'auteur de sa Vie rapporte qu'il n'avait d'autre occupation que de s'entretenir avec Dieu dans la prière, ou de l'écouter dans la lecture et la méditation de l'Écriture sainte.

Après avoir pratiqué pendant quelque temps les devoirs de la vie commune ou cénobitique, il voulut imiter les célèbres solitaires de l'Orient et de l'Égypte. Dans ce dessein, il quitta le monastère de Verzy, pour passer le reste de ses jours dans un endroit écarté, sur une montagne voisine. Il y bâtit une chapelle et une cellule, et l'on dit qu'il y resta pendant quarante ans. Il eut beaucoup à combattre contre l'ennemi du salut du genre humain, et il employa sans cesse contre lui le jeûne et la prière. Dieu l'appela à la gloire éternelle vers l'an 640.

PRATIQUES. 1. Ne craignons rien tant que de nous conduire nous-mêmes. Jésus-Christ envoya S. Paul à Ananie. Demandons à Dieu un homme selon son cœur, qui nous conduise à lui. 2. Quand on entre au service de Dieu, il faut prendre garde de porter trop loin les pratiques de la retraite et de la pénitence. Il vaut mieux les augmenter peu à peu que d'être obligé de les cesser ou même de les diminuer.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous un Ananie qui nous conduise à vous : nous sommes trop faibles et trop ignorants pour nous conduire nous-mêmes.

---

27 *nov.* — S. JACQUES L'INTERCIS, MARTYR. — V^e^ siècle.

La religion chrétienne, qui avait souffert plusieurs persécutions dans la Perse, jouit d'une paix de vingt années sous le gouvernement du roi Isdegerde. C'était un prince naturellement doux, et qui aurait laissé les chrétiens dans le repos qu'il leur avait accordé depuis qu'il était sur le trône, si un évêque nommé Abda n'eût fait mettre le feu à un temple des faux dieux. Isdegerde ordonna qu'il

Digitized by Google

le rebâtirait à ses dépens; Abda n'en voulut rien faire. Ce refus irrita tellement le roi païen, que, non content d'avoir fait mourir l'évêque, il donna ordre de ruiner les églises des chrétiens, et de faire revenir à la religion du pays ceux qui avaient embrassé le christianisme.

Jacques, que l'on a surnommé depuis l'Intercis, fut un de ceux qui obéirent aux ordres du prince, par la crainte de perdre ses biens et les charges considérables qui l'attachaient à la cour. Sa mère et sa femme ayant appris son apostasie, lui écrivirent une lettre très-forte où, après l'avoir exhorté à réparer sa faute, elles lui disaient : « Si vous ne rentrez dans la voie sainte que vous avez quittée, nous vous déclarons que nous allons nous séparer de vous. Il ne nous conviendrait pas de demeurer avec un homme qui a quitté son Dieu pour servir un homme afin de conserver des biens qui doivent bientôt périr. » Jacques, à qui la conscience reprochait déjà son infidélité, fut vivement touché de cette lettre. Il reconnut sa faute, il la pleura amèrement; et, comme elle était publique, il chercha à la réparer publiquement. Isdegerde fut extrêmement piqué de ce changement. « C'est un affront, dit ce prince, que Jacques fait aux dieux que j'adore et à moi-même. » Aussitôt il ordonna qu'on se saisît de lui et qu'on le lui amenât. Jacques, fortifié par l'Esprit de Dieu, parut devant Isdegerde avec un courage que rien ne put abattre. Le prince l'accusa de légèreté, le pressa de sacrifier aux dieux des Perses, et le menaça de la mort la plus cruelle s'il ne lui obéissait promptement; mais les promesses et les menaces furent inutiles : Jacques répondit au prince qu'il était chrétien et qu'il ne voulait plus devenir infidèle. Isdegerde, naturellement porté à la douceur, força son naturel, et condamna Jacques à être coupé vif par morceaux, afin que cet exemple arrêtât ceux qui auraient le dessein de se repentir de leur apostasie. Le Saint donna tous ses membres les uns après les autres, avec une fermeté qui fit trembler l'exécuteur. On lui coupa d'abord le pouce de la main droite, et le bourreau lui dit qu'il en resterait là s'il voulait obéir au prince; mais Jacques, qui mettait sa joie dans les souffrances, présenta chacun de ses membres l'un après l'autre, et les vit tous couper sans se plaindre et sans montrer la moindre faiblesse. A chaque amputation il se faisait des applications spirituelles de l'Écriture qui édifiaient les fidèles, témoins de son supplice. Après qu'on lui eut ainsi coupé tous les membres, un des gardes lui abattit la tête. Son martyre arriva le 26 novembre de l'an 421. Le genre de son supplice l'a fait surnommer *l'Intercis*, c'est-à-dire qui a été coupé par morceaux.

Digitized by Google

PRATIQUES. 1. C'est un grand obstacle à une vie vraiment chrétienne que d'avoir de grands biens et de grandes charges. Un pauvre n'a rien à perdre : heureux état! 2. Il est ordinaire à l'homme de tomber dans des fautes; il est rare que l'on reconnaisse ses fautes, et plus encore que l'on en fasse publiquement pénitence.

PRIÈRE. Notre faiblesse, Seigneur, nous fait tomber : que votre force nous relève par une sincère pénitence.

---

28 *nov.*—S. ÉTIENNE LE JEUNE, MARTYR.—VIII^e^ siècle.

S. Étienne naquit à Constantinople en 714. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres, et était placé depuis l'âge de quinze ans en Bithynie, dans le monastère de Mont-Saint-Auxence, lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite pour ne pas s'exposer au danger de succomber dans la persécution dirigée contre les catholiques par Léon l'Isaurien. A trente ans, il fut choisi pour gouverner ce monastère, qui n'était composé que de petites cellules éparses sur la plus haute montagne de la province. Étienne se renferma dans une des cellules, où il s'occupait de la prière et du travail des mains. Il copiait des livres et faisait des filets, de sorte qu'outre sa subsistance, il gagnait encore de quoi faire l'aumône.

L'amour d'une plus grande retraite porta Étienne à se décharger du gouvernement de la communauté. Il passa aussitôt au sommet de la montagne, où il se fit une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une et demie de large, et si peu haute, qu'il n'y pouvait demeurer que couché. Pour tout habit, il n'avait qu'une peau de mouton fort mince et fort courte, qu'il attachait avec une chaîne de fer. L'odeur de sa vertu attira souvent auprès de lui des personnes qui venaient pour l'entendre et l'admirer.

Il y avait près de vingt ans que l'empire était gouverné par Constantin Copronyme, qui continuait avec une étrange fureur la guerre que son père Léon avait déclarée aux images. Copronyme aurait bien voulu attirer dans son parti un homme tel qu'Étienne, qui dirigeait une infinité de moines qui le consultaient sur la manière dont ils devaient se conduire dans l'affaire des images. Après avoir assemblé un grand nombre d'évêques dévoués à ses volontés, qui décidèrent que le culte des images n'était qu'un reste d'idolâtrie, et que, pour la détruire entièrement, il fallait dérober à la vénération des fidèles ce qui la renouvelait, on proposa à S. Étienne de souscrire à cette décision. Le patrice Caliste, qui était éloquent et très-adroit, fut député par l'empereur pour cette commission, qu'il avait fort à cœur. Quand Caliste eut dit tout ce qu'il croyait capable de faire impression sur l'esprit d'Étienne, celui-ci lui répondit : « Je ne puis souscrire à la décision de ce faux concile,

Digitized by Google

qui contient une doctrine hérétique. Je ne veux pas attirer sur moi la malédiction prononcée par le prophète Isaïe, en nommant doux ce qui est amer. Je suis prêt à mourir pour le culte qui est dû aux saintes images, sans craindre l'empereur qui a osé les condamner. » Puis, montrant sa main, il ajouta : « Quand je n'aurais de sang dans les veines qu'autant qu'il en tiendrait dans le creux de la main, je le répandrais volontiers pour l'image de Jésus-Christ. » Comme l'empereur lui avait envoyé des dattes et des figues en présent, Étienne ajouta, en renvoyant Caliste : « Remportez ces dons : *l'huile du pécheur n'abreuvera pas ma tête.* » Constantin, irrité de ces réponses, renvoya Caliste sur-le-champ avec des soldats chargés de tirer Étienne de sa cellule, et de le garder dans le monastère qui était au bas de la montagne. On trouva un homme desséché par les austérités, et dont les nerfs étaient si retirés, qu'il ne pouvait se soutenir sur ses jambes, en sorte qu'on fut obligé de le porter au lieu où on avait ordre de le garder. Pendant que les soldats faisaient sentinelle auprès de lui, ils l'entendirent qui disait à Dieu : « J'ai rencontré des voleurs de mes pensées, et ils m'ont dépouillé » (voulant faire comprendre qu'on l'empêchait de s'appliquer à la méditation). Là-dessus les gardes, en branlant la tête, se dirent les uns aux autres : « Ces moines que l'on maltraite sans sujet ont bien raison de nous traiter de voleurs. »

Il n'y eut point de tentative que l'on ne fît pour le gagner; mais tout fut inutile. On le relégua dans une île de la Propontide, près de l'Hellespont. Quand il fut débarqué, il se retira dans une caverne, où il vécut des herbes et des racines qui croissaient autour de sa demeure. Les miracles qu'il opéra remplirent tout le pays de l'odeur de ses vertus, et multiplièrent le nombre des défenseurs des images; ce qui engagea l'empereur à le faire transférer dans une prison de Constantinople. On lui mit les fers aux mains, et on lui serra les pieds entre deux morceaux de bois. Quelques jours après, l'empereur le fit amener dans son palais, et lui dit entre autres choses : « Insensé, est-ce qu'en foulant aux pieds les images, nous foulons aux pieds Jésus-Christ? A Dieu ne plaise! Pourquoi donc nous traiter d'hérétiques? » Étienne, pour toute réponse, prit une pièce de monnaie qu'il montra aux assistants, en leur demandant quel traitement on ferait à celui qui foulerait aux pieds l'image des empereurs, qu'on voyait empreinte sur cette pièce. Toute l'assemblée s'écria aussitôt qu'on punirait un tel homme sévèrement. « Aveugles que vous êtes! reprit Étienne en poussant un profond soupir; c'est un crime digne du supplice de profaner l'image de l'empereur de la terre, et l'on ne punirait point celui

Digitized by Google

qui jette au feu l'image du Roi du ciel! » On ne put rien lui répliquer de raisonnable; mais sa perte était résolue. Le saint homme fut mené en prison, et quelques jours après on le conduisit hors de la ville pour le faire mourir. On était prêt à l'immoler par l'épée, lorsque l'empereur le fit ramener en prison, où il ordonna qu'on le déchirât à coups de verges jusqu'à ce qu'il expirât. Cet ordre parut si inhumain, que personne n'osa l'exécuter. Quand l'empereur sut qu'Étienne respirait encore, il s'écria plein de fureur: « Est-ce qu'on ne me délivrera pas de ce moine? » A peine eut-il proféré ces mots, qu'une troupe de scélérats coururent à la prison. Ils tirèrent le saint homme par les pieds avec ses chaînes, et le traînèrent le long des rues, en l'accablant de coups et de pierres; enfin ils le tuèrent d'un coup de lévier sur la tête. Selon Théophane, S. Étienne fut martyrisé en 757; Cédrénus, qui paraît avoir été mieux instruit, place cet événement en 764.

PRATIQUES. 1. Sommes-nous prêts à perdre tout plutôt que d'abandonner la vérité et le service de Dieu? Un chrétien ne peut hésiter dans ce choix. 2. La vérité est une: l'abandonner dans un point, c'est la renoncer tout entière. Croyons-nous tout ce que l'Église nous enseigne? Pratiquons-nous tout ce qu'elle nous commande?

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes la vérité, comme vous êtes la vie: ne permettez pas que nous nous divisions, que nous vous abandonnions.

---

29 *novembre.* — S. SATURNIN OU SERNIN, MARTYR. — IIIe siècle.

S. Saturnin, appelé S. Sernin en bien des contrées, a toujours été regardé comme un des plus illustres martyrs de l'Église des Gaules. Il fut envoyé dans les Gaules avec S. Denis et les autres apôtres de ce royaume. La religion chrétienne y était alors peu connue, et l'on n'y voyait que peu d'églises. Saturnin et les compagnons de sa mission répandirent partout la lumière de la foi. Saturnin s'étant fixé à Toulouse, l'Évangile y fit bientôt de grands progrès, parce que la vertu des miracles, qui suivait le saint missionnaire, servait à confirmer la vérité de ses prédications. Il y avait dans la ville de Toulouse une petite église où il rassemblait les fidèles qu'il avait convertis, et où il exerçait les fonctions du saint ministère. Pour y aller, il passait devant le Capitole, qui était le temple des idoles. Comme Saturnin faisait souvent ce chemin, sa présence fit taire les démons, et ils ne rendaient plus leurs oracles ordinaires. Les prêtres des faux dieux étaient persuadés que le silence de leurs idoles n'avait point d'autre cause, et comme leurs cœurs étaient

Digitized by Google

endurcis, au lieu de reconnaître leur faiblesse, ils ne pensèrent qu'à ôter la vie à celui qui rendait muettes ces idoles.

Un jour qu'ils délibéraient là-dessus, ils aperçurent Saturnin, accompagné d'un prêtre et de deux diacres, qui passait à son ordinaire pour aller à l'église. Ils profitèrent de cette occasion pour arrêter le Saint et pour le conduire dans le temple; ils lui déclarèrent qu'il fallait qu'il sacrifiât pour apaiser les dieux, ou qu'il expiât son impiété dans son sang. Ceux qui l'accompagnaient prirent la fuite dès qu'ils virent qu'on l'arrêtait. Sur la proposition qu'on lui fit de sacrifier aux idoles pour conserver sa vie, il répondit qu'il ne connaissait qu'un seul et véritable Dieu, à qui il offrirait toujours des sacrifices de louanges; que les dieux qu'ils adoraient n'étaient que des démons, et qu'en leur immolant des bêtes ils donnaient la mort à leurs âmes. « Voudriez-vous, ajouta-t-il, que je craignisse et que je respectasse ceux qui ont peur de moi? » Cette réponse irrita extrêmement les prêtres des idoles et tout le peuple qui était accouru pour être témoin de ce qui se passerait. Ils firent souffrir à Saturnin toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer. Il y eut même un prêtre qui le perça d'un coup d'épée. A la fin, ils l'attachèrent par les pieds avec une corde à la queue d'un taureau indompté que l'on avait amené au temple pour être immolé. Le taureau traîna par les rues le martyr avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle sortir de la tête et les entrailles sortir du corps. Saturnin entra ainsi dans le royaume de Dieu, pour régner éternellement avec Jésus-Christ. Son martyre arriva vers le milieu du III^e^ siècle.

PRATIQUE. Un petit avantage perdu pour conserver Jésus-Christ nous mérite une vie éternelle : pesons bien cette vérité.

PRIÈRE. Seigneur, en perdant quelque chose pour vous, on gagne le centuple : faites-nous perdre tout, et que nous ayons le bonheur de vous posséder.

---

30 *novembre.* — S. ANDRÉ, APÔTRE.

Saint André était de Bethsaïde, petite ville de Galilée. Il eut pour père Jonas ou Jean, qui était pêcheur de profession; il était par conséquent frère de saint Pierre. On ne sait lequel des deux était l'aîné. Ils avaient une maison à Capharnaüm, et le Sauveur logeait chez eux lorsqu'il prêchait dans cette ville.

S. Jean-Baptiste ayant commencé à prêcher dans le désert, André courut avec une sainte avidité entendre ses instructions, et il voulut devenir son disciple, sans néanmoins s'engager à demeurer toujours avec lui. Un jour, ayant entendu dire au saint précurseur que

Digitized by Google

Jésus-Christ, qui revenait du désert où il avait demeuré quarante jours, était l'Agneau de Dieu, et sa foi lui faisant comprendre le sens de ces paroles mystérieuses, il suivit ce divin Sauveur avec un autre disciple de S. Jean que l'Évangile ne nomme pas. Ils allèrent pleins d'ardeur au lieu où Jésus logeait, et passèrent avec lui le reste du jour et toute la nuit. Qui pourrait exprimer tout ce que produisit dans le cœur d'André l'instruction qu'il reçut de Jésus? Il le reconnut pour le Messie et le Sauveur du monde, et s'attacha à lui pour toujours. Il fut son premier disciple.

André, à son retour, rencontra S. Pierre, et lui fit part de la joie dont son cœur était rempli : « Nous avons trouvé le Messie, lui dit-il, le Christ promis par les prophètes. » Pierre voulut aussi avoir le bonheur de voir Jésus-Christ et de lui parler, et André l'emmena au lieu où il l'avait trouvé. Cependant les deux frères ne s'attachèrent point encore entièrement au Sauveur; ils se contentaient de se rendre souvent auprès de lui, et ils revenaient ensuite à leur pêche. Comme ils étaient fréquemment à sa suite, ils eurent lieu d'admirer sa sagesse et de profiter des instructions qu'il donnait en toutes rencontres. Ils se trouvèrent avec lui aux noces de Cana, et furent témoins du miracle par lequel il changea l'eau en vin. Ils l'accompagnèrent aussi dans un voyage qu'il fit à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Vers la fin de la même année, Notre-Seigneur, revenant de la basse Galilée, rencontra les deux frères qui pêchaient. Il les appela à lui, en disant qu'il les ferait *pêcheurs d'hommes.* Aussitôt, avec une foi admirable et une obéissance parfaite, ils quittèrent leurs filets pour s'attacher uniquement à Jésus. « Ainsi, remarque S. Chrysostome, ce divin Sauveur leur donna en leurs personnes une preuve de ce qu'il leur promettait, puisqu'il fit le premier à leur égard la fonction de pêcheur d'hommes en les retirant du siècle par sa parole et sa doctrine toute céleste. »

L'année suivante, le Fils de Dieu forma le collége des apôtres; les évangélistes mettent Pierre et André à la tête des autres. Peu de temps après, le Sauveur alla en leur maison de Capharnaüm, où ils lui demandèrent la guérison de la belle-mère de Pierre, qu'il leur accorda. Quelques mois après, Jésus-Christ, touché de compassion pour cinq mille personnes qui l'avaient suivi dans le désert, et qui étaient pressées par la faim, demanda comment on pourrait leur donner à manger. André, dont la foi était vive, répondit qu'il se trouvait là un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux poissons. Il ajouta, il est vrai, que c'était peu pour une si grande multitude. Toutefois il ne doutait pas que Jésus-

Digitized by Google

Christ ne pût faire éclater sa puissance en cette occasion. Il fut donc témoin de la multiplication miraculeuse des pains que le Sauveur opéra dans cette circonstance. Ce fut aussi André qui, dans son zèle de faire connaître Jésus-Christ, lui présenta quelques gentils venus à Jérusalem pour avoir le bonheur de voir le Sauveur et qui s'étaient adressés à Philippe, et il obtint pour eux la grâce qu'ils désiraient.

Après l'ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit, les apôtres s'étant séparés pour aller prêcher l'Évangile, André alla évangéliser la Scythie, le royaume de Pont et plusieurs autres contrées. La tradition la plus constante est qu'il donna sa vie pour la foi à Patras, en Achaïe.

On rapporte que le Saint, voyant de loin la croix sur laquelle il devait être attaché, s'écria : « Je vous salue, Croix précieuse qui avez été consacrée par le sang de mon Dieu ; je m'approche de vous avec joie ; recevez-moi dans vos bras. O Croix salutaire, il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche ; mes vœux sont enfin accomplis ; que Celui qui s'est servi de vous pour me racheter, puisse me recevoir par vous ! »

Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ : point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

L'amour de S. André pour la croix l'a fait choisir pour protecteur et pour modèle par diverses associations religieuses.

PRATIQUES. 1. Quand on a le bonheur de connaître la volonté de Dieu, il ne faut pas différer de la suivre : souvent le Seigneur ne nous parle qu'une fois. 2. C'est par le sacrifice de Jésus-Christ mourant sur la croix que nous avons été rachetés ; mais nous n'aurons part à ses mérites infinis qu'autant que nous aurons uni nos souffrances à celles du divin Sauveur.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que rien ne nous arrête pour vous suivre. Comme vous pouvez tout sur nous et que nous pouvons tout avec vous, nous vous demandons instamment de nous donner la force d'accomplir avec exactitude toutes nos obligations et tous nos devoirs.

1er *décembre*. — S. ÉLOI, ÉVÊQUE. — VIIe siècle.

Éloi naquit dans le village de Chatelac, près de Limoges, vers l'an 588. Son père s'appelait Eucher, et sa mère Therrigie. Quand ils crurent avoir donné à leur fils une connaissance suffisante de ses devoirs et des pratiques de la religion, et qu'ils le virent en âge d'embrasser un état, ils consultèrent ses inclinations, et, remarquant en lui beaucoup de goût et d'adresse pour les ouvrages de la main, ils le confièrent à un orfévre nommé Abbon : c'était

Digitized by Google

le maître de la monnaie à Limoges. Il jouissait d'une grande réputation de probité et d'habileté dans sa profession, et était fort religieux.

A l'âge de trente ans, quelques affaires obligèrent Éloi d'aller à la cour de Clotaire II, qui était alors à Paris. Il y fut connu de Bobon, trésorier du roi, qui le prit sous sa protection, et le fit travailler à la monnaie et à des ouvrages d'orfévrerie. Peu de temps après, le roi voulut avoir un siége ou trône orné d'or et de pierreries, mais aucun de ses ouvriers ordinaires ne put saisir son idée et l'exécuter. Bobon, qui avait déjà eu plusieurs preuves de l'habileté d'Éloi, crut que c'était l'occasion de le produire, et dit au roi qu'il avait trouvé l'homme qu'il cherchait. Sur son témoignage, le prince fit donner à Éloi la quantité d'or et de pierreries qu'on jugeait nécessaire. Éloi se mit aussitôt à l'ouvrage, et bientôt après, au lieu d'un siége, il en présenta deux au roi. A la vue du premier, Clotaire admira fort son talent; mais il admira beaucoup plus sa probité quand il vit le second; et il lui dit qu'après une si grande preuve de désintéressement, on pouvait se fier à lui pour des choses d'une plus grande importance. Il le retint à la cour, et lui donna dès lors une très-grande part de sa confiance. Il le logea même dans son palais, et se faisait un plaisir singulier d'aller le voir travailler.

Plus Clotaire voyait Éloi, plus il était charmé de ses belles qualités, et plus il estimait sa vertu. Croyant qu'un homme d'une si rare probité était propre à autre chose qu'à façonner les métaux, il résolut de l'employer aux affaires de l'État. Pour se l'attacher plus sûrement, il lui proposa de prêter le serment de fidélité ordinaire sur les saintes reliques. Éloi, assuré des dispositions de son cœur, promettait bien de demeurer fidèle; mais, craignant de jurer en cette occasion sans nécessité, contre la défense de Jésus-Christ, il ne pouvait se résoudre à faire le serment que le prince exigeait. Clotaire, ne sachant à quoi attribuer ce refus, persista à demander le serment. Éloi s'en défendit avec toute l'humilité possible, et tâcha de justifier sa répugnance à jurer. Le roi fit d'abord difficulté de recevoir ses excuses; mais, ayant reconnu qu'il n'agissait ainsi que par délicatesse de conscience, il lui dit que cela l'assurait plus de sa fidélité que tous les serments.

Cette action d'Éloi fit tant d'impression sur l'esprit de saint Ouen, tout jeune qu'il était alors, car il n'avait guère que onze à douze ans, que, le regardant comme un grand serviteur de Dieu, il rechercha son amitié, et la cultiva toujours depuis avec un grand soin.

Digitized by Google

Éloi, peu content de ce qu'il avait fait jusqu'alors pour son salut, entreprit de mener une vie plus réformée et plus spirituelle. Il repassa dans l'amertume de son cœur sa vie passée, et fit une confession générale de ses péchés. Il s'imposa ensuite une sévère pénitence, mortifia sa chair par des travaux et par des jeûnes fréquents, qu'il prolongeait quelquefois deux à trois jours. On ne voyait chez lui d'autres tapisseries que des livres rangés par ordre autour de sa chambre, entre lesquels l'Écriture sainte tenait le premier rang. Après avoir chanté des psaumes, il s'appliquait à la lecture; il lisait même en travaillant. En un mot, au milieu de la cour, et sous un habit séculier, il menait la vie des religieux les plus parfaits.

Après la mort de S. Acaire, évêque de Noyon, on le choisit pour remplir sa place. Éloi, voyant qu'il ne pouvait se dispenser de se laisser imposer le pesant et redoutable fardeau de l'épiscopat, demanda un temps suffisant pour se préparer à recevoir les saints ordres sans précipitation; et, après deux ans de préparation, il reçut la prêtrise et la consécration épiscopale à Rouen, en 640, étant âgé de cinquante-deux ans.

Éloi fit admirer son zèle et sa sollicitude pastorale dans la vigilance et les soins qu'il prenait pour conduire au ciel le troupeau qui lui avait été confié. Il trouva des peuples qui n'avaient ni humanité, ni raison. Il les instruisait avec une tendresse vraiment paternelle, les assistait dans leurs besoins, prenait soin d'eux dans leurs maladies, et les consolait dans leurs afflictions. Ces barbares étaient étonnés de sa bonté, de sa douceur, de son désintéressement, de sa grande patience, et surtout de sa vie frugale et innocente. L'admiration qu'ils conçurent pour lui leur inspira le désir de l'imiter, et plusieurs se convertirent. Ceux-ci par leur exemple en entraînèrent d'autres qui accoururent en foule écouter les prédications du saint prélat. On les vit bientôt abattre eux-mêmes leurs temples, renverser leurs autels, briser leurs idoles. Éloi les catéchisait exactement, leur faisait comprendre la sainteté du Dieu qu'ils allaient servir, et la pureté des mœurs qu'il exige de ses serviteurs. Il les éprouvait pendant une année, selon la coutume des premiers siècles du christianisme, et tous les ans, à Pâques, il en baptisait un grand nombre.

Un jour de fête de S. Pierre, qu'il prêchait dans une paroisse près de Noyon, il parla contre les danses et les autres jeux, qui viennent du paganisme, et où les bonnes mœurs sont tant en danger. Les habitants du lieu, ne pouvant souffrir qu'on interdît des divertissements qu'ils avaient reçus de leurs pères, se mutinèrent,

Digitized by Google

et résolurent de faire périr leur évêque plutôt que de se voir troublés dans ces malheureux plaisirs. Éloi en eut avis, et, loin d'être épouvanté de leurs mauvais desseins, il prêcha encore avec plus de force contre ces désordres, résolu de répandre son sang s'il le fallait. On paya son zèle d'injures et d'outrages : on ne parlait que de le massacrer et de le mettre en pièces, sans cependant oser en venir aux effets. Éloi, voyant qu'il ne faisait rien par ses prédications, suivit l'exemple de S. Paul, et les livra à Satan. Il y en eut cinquante en qui l'on vit des marques sensibles de la vengeance divine jusqu'à l'année suivante. Ces mutins, devenus plus sages par cette punition, et les autres avec eux, demandèrent pardon au prélat, et le conjurèrent de vouloir bien prier Dieu de leur rendre la santé et la liberté. Leur repentir et leur soumission les délivrèrent des maux qu'ils s'étaient attirés par l'indocilité et l'impénitence.

Éloi s'appliqua aussi beaucoup à abolir les superstitions, qui sont presque toujours ou les restes d'une idolâtrie grossière ou les compagnes d'une dévotion ignorante et intéressée. On voit dans ses instructions que ces absurdités étaient à peu près les mêmes que celles qui se pratiquent encore aujourd'hui, comme de consulter les devins, les sorciers, les diseurs de bonne aventure, d'ajouter foi à leurs prédictions, d'observer les éternuments, les saignements de nez, le chant et le vol des oiseaux, les jours de la lune et de la semaine; de passer le premier jour de janvier dans des réjouissances toutes païennes, de faire des mascarades, etc. « De telles pratiques, disait S. Éloi, ne viennent pas de Dieu, mais du démon. »

Éloi passa près de vingt ans dans les exercices de l'épiscopat, qu'il n'interrompait que pour travailler à des ouvrages de sa première profession. Enfin, Dieu voulant le récompenser de toutes ses bonnes œuvres, lui fit connaître que le moment après lequel il avait tant soupiré arriverait bientôt. Il fut attaqué d'une fièvre qui l'affaiblit peu à peu. La veille de sa mort, il assembla son clergé et ses disciples, et leur fit un long discours, pour les exhorter à demeurer fermes dans les sentiments de piété qu'il avait tâché de leur inspirer; et le lendemain, premier jour de décembre de l'an 659, après les avoir embrassés, il mourut en recommandant son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-dix ans et quelques mois.

PRATIQUES. 1. Un ouvrier qui travaille avec fidélité, qui emploie en conscience les matières qu'on lui met entre les mains, qui ne perd pas le temps qu'on lui paie, ne doit pas craindre de manquer d'ouvrage : c'est l'infidélité des ouvriers qui est cause qu'on se méfie d'eux. 2. Sanctifions notre travail par la prière, par la méditation de l'Écriture sainte et des vérités qu'on nous a apprises : il n'y a point de travail où l'on ne puisse le faire.

Digitized by Google

PRIÈRE. Notre travail doit être fait pour vous, Seigneur; faites-nous la grâce de nous en acquitter avec fidélité, pour qu'il soit digne de vous; que, respectant la sainteté des serments, nous évitions d'en faire sans nécessité; mais que la vérité soit toujours dans notre cœur et dans nos paroles.

2 *déc.* — S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE. — IIe et IIIe siècles.

Titus Flavius Clemens naquit, selon l'opinion commune, à Alexandrie. Après avoir commencé ses études en Grèce, il les continua dans l'Italie, l'Asie Mineure, l'Assyrie et la Palestine, et parcourut, pour s'instruire, les différentes parties du monde. Il eut entre autres cinq maîtres célèbres, un en Grèce, deux en Calabre, et deux en Orient. Du reste, il ne s'attachait à aucune doctrine en particulier, il prenait ce qu'il y avait de meilleur partout où il le trouvait. Un des maîtres qu'il eut en Palestine était Juif d'extraction, et, à ce que l'on croit, chrétien par la religion. Le dernier qu'il écouta, et qu'il met lui-même au-dessus de tous les autres, fut le célèbre Pantène, qui était à la tête des catéchèses à Alexandrie.

Clément avait trop d'ardeur à poursuivre la vérité pour que Dieu permît qu'il la cherchât inutilement; il vit donc bientôt se dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, et briller à ses yeux les lumières de la foi. Dès lors, la littérature profane, dans laquelle il était profondément versé, ne lui suffisant plus, il se mit à étudier la théologie, science qui, selon lui, n'a d'autre but qu'une vie perfectionnée par toutes les vertus. Cette étude lui fut d'autant plus facile, que quelques-uns des successeurs immédiats des apôtres, qui avaient conservé la vraie tradition de la doctrine enseignée par S. Pierre, S. Jacques, S. Jean et S. Paul, vivaient encore de son temps. « Ils sèment dans nos cœurs, disait-il, la divine semence qu'ils ont reçue des apôtres, leurs prédécesseurs. »

Pantène ayant été envoyé dans les Indes par l'évêque Démétrius, en 189, Clément lui succéda dans la place de catéchiste d'Alexandrie, qu'il remplit avec un grand succès. On compte parmi ses principaux disciples Origène, et S. Alexandre, qui depuis fut évêque de Jérusalem et mourut martyr. Sa méthode était d'instruire d'abord ceux qui venaient l'écouter de ce qu'il y avait de bon dans la philosophie païenne, afin de les conduire par degrés à la philosophie du christianisme. Pour le leur faire aimer et leur inspirer le désir de l'embrasser, il insistait sur certains points de morale que découvrent les lumières naturelles, et qui se trouvent semés dans les écrits des philosophes. Il fut ordonné prêtre vers le commencement du règne de Sévère, c'est-à-dire vers 193.

Digitized by Google

La persécution qu'excita cet empereur en 202 l'obligea d'abandonner son école. Il se retira dans la Cappadoce. Peu de temps après, il alla à Jérusalem, où il prêcha avec beaucoup de zèle et de succès. De là il se rendit à Antioche, encourageant tous les chrétiens qu'il rencontrait sur son passage à persévérer dans la foi. D'Antioche il revint à Alexandrie, où il continua de se rendre recommandable par la profondeur de son savoir, et surtout par ses vertus. On a de S. Clément d'Alexandrie plusieurs ouvrages qui méritent d'être cités. Nous les ferons connaître en peu de mots.

Son *Exhortation aux gentils* a pour objet de faire sentir l'absurdité de l'idolâtrie ; et cette absurdité devient singulièrement frappante par le précis historique de la mythologie païenne que donne l'auteur. S. Clément a inséré dans cet ouvrage plusieurs découvertes curieuses qu'il avait faites dans ses voyages. En même temps qu'elles lui servent à fortifier ses raisonnements, elles attachent agréablement le lecteur.

Les *Stromates* ou tapisseries ne sont qu'un recueil de mélanges, divisé en huit livres, où il y a peu d'ordre. « On ne peut, dit l'auteur lui-même, comparer cet ouvrage à un jardin où les arbres et les plantes sont rangés avec symétrie : il ressemble plutôt à un amas d'arbres sauvages venus d'eux-mêmes, et qui sont épars çà et là. » Il ajoute qu'il l'avait fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lorsque la mémoire viendrait à lui manquer. On doit remarquer particulièrement dans cet ouvrage le sixième et le septième livre, où S. Clément trace le portrait du vrai chrétien. Il veut qu'il commande à ses passions, qu'il garde exactement les règles de la tempérance, et qu'il n'accorde à son corps que ce qui lui est nécessaire pour le soutenir. « Il doit, dit-il, aimer Dieu par-dessus toutes choses, et les créatures pour Dieu ; rien ne doit être capable de le séparer de l'amour de Dieu. Il supporte avec patience tous les accidents de cette vie, et ne s'occupe que des moyens de s'unir au souverain bien ; jamais il ne se laisse emporter par la colère ; il prie continuellement pour obtenir la rémission de ses péchés, avec la grâce de ne plus pécher à l'avenir et de pratiquer la vertu. Il s'applique de toutes ses forces à honorer Dieu et à l'aimer, à écouter, à imiter son Verbe, qui s'est fait homme pour notre salut. Il est doux, honnête, affable, patient, charitable, sincère, fidèle, tempérant ; il méprise les biens de ce monde, et est dans la disposition de tout souffrir pour Jésus-Christ : il ne fait rien par ostentation, et ses actions n'ont d'autre motif que l'amour de la justice et de la bonté de Dieu. Il prie en tous lieux, mais principalement en secret et dans le fond de son cœur ; il prie sans cesse, le matin,

Digitized by Google

à midi ; il prie en voyage, il prie lorsqu'il se repose, cherchant en tout à glorifier à Dieu, comme les séraphins dont il est parlé dans Isaïe. »

Le traité intitulé : *Quel riche sera sauvé?* est l'application des paroles que Jésus-Christ adressa à un jeune homme riche dont il est question dans l'Évangile. L'auteur y montre qu'il n'est point nécessaire, pour être sauvé, de renoncer aux richesses, pourvu qu'on en fasse un bon usage. Il y traite aussi de l'amour de Dieu et du prochain, ainsi que de la pénitence, dont il prouve l'efficacité par l'histoire d'un jeune voleur que convertit S. Jean l'Évangéliste.

L'ouvrage principal de S. Clément est le *Pédagogue*. C'est un excellent traité de morale, divisé en trois livres, où l'on voit de quelle manière édifiante vivaient les premiers chrétiens. L'auteur fait voir dans le premier livre que Jésus-Christ est le maître, le conducteur, le pasteur des hommes, qui tous ont besoin d'être instruits, et que la vie d'un chrétien doit être une suite non interrompue d'actions vertueuses. On trouve dans le deuxième livre des règles de conduite par rapport à certains devoirs particuliers, comme l'abstinence, la mortification, l'humilité, la prière, l'aumône, la chasteté. Dans le troisième livre, il traite de la modestie et de plusieurs autres vertus. Il conclut en exhortant ses lecteurs à écouter les divines leçons de Jésus-Christ, qu'il remercie de ce qu'il l'a fait membre de son Église. Cet ouvrage renferme d'excellentes maximes pour arriver à la perfection chrétienne.

S. Clément mourut à Alexandrie, avant la fin du règne de Caracalla, c'est-à-dire avant 217, sans que l'on puisse dire d'une manière positive en quelle année.

PRATIQUE. On rend de grands services à ses frères en les instruisant dans la science du salut.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous des maîtres habiles, afin que nous ne nous égarions pas avec eux : donnez-nous des maîtres chrétiens, afin que leurs exemples nous animent à la pratique des vertus qui conduisent à vous.

---

3 *déc.* — S. FRANÇOIS XAVIER, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, APÔTRE DES INDES ET DU JAPON. — XVI^e^ siècle.

François Xavier, l'un des sujets les plus distingués qu'ait produits la compagnie de Jésus, naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier, près Pampelune. D. Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'État de Jean d'Albret, roi de Navarre; sa mère était héritière des plus illustres maisons d'Azpilcueta et

Digitized by Google

de Xavier. Leurs enfants embrassèrent presque tous l'état militaire. François, qui était le plus jeune, montrant une grande ardeur pour apprendre, fut envoyé à l'université de Paris, à l'âge de dix-huit ans; il fut placé au collége Sainte-Barbe. Il s'y distingua bientôt par la rectitude de son jugement et la pénétration de son esprit; et, après avoir pris le degré de maître ès arts, il enseignait la philosophie au collége de Beauvais. Ce fut dans celui de Sainte-Barbe, qu'il continuait d'habiter, qu'il connut S. Ignace, qui eut de la peine à le retirer de la société de jeunes luthériens envoyés d'Allemagne pour répandre secrètement leurs erreurs parmi les étudiants de l'Université. Pendant longtemps, Xavier, dont la tête était remplie de pensées ambitieuses, n'écouta pas Ignace et le tournait même en ridicule. Celui-ci supportait avec douceur et avec un air gai les mépris de l'autre, et lui répétait sans cesse cette parole de Jésus-Christ : *Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme?* Tout cela ne faisait rien sur Xavier, qui était ébloui du désir d'une vaine gloire, et qui voulait concilier l'amour du monde avec le christianisme. Ignace le prit par son faible : il loua ses talents, applaudit à ses leçons, et, ayant su qu'il se trouvait dans le besoin, lui offrit de l'argent. Xavier, qui avait l'âme généreuse, fut touché de ce procédé, vit depuis Ignace avec d'autres yeux et l'écouta avec attention. Ce ne fut qu'après de violents combats qu'il se rendit aux impressions de la grâce, et se mit sous la conduite d'Ignace, qui le fit avancer à grands pas dans la voie de la perfection.

Le jour de l'Ascension 1534, Ignace, avec ses six compagnons, du nombre desquels était Xavier, se rendit à Montmartre. Ils y firent vœu de visiter la terre sainte et de travailler à la conversion des infidèles, ou, si cette entreprise ne pouvait avoir lieu, d'aller se jeter aux pieds du pape, et de lui offrir leurs services pour qu'il les employât à telles bonnes œuvres qu'il jugerait à propos. Le 15 novembre 1536, ils partirent de Paris au nombre de neuf, pour aller rejoindre Ignace, qui était alors à Venise. A leur arrivée, ils se distribuèrent les hôpitaux, pour servir les pauvres tant qu'ils resteraient dans cette ville.

Xavier, qui était l'un de ceux placés à l'hôpital des incurables, passait les nuits en prière après avoir employé le jour à rendre aux malades les services les plus humiliants. Il s'attachait de préférence à ceux qui avaient des maladies contagieuses.

Après deux mois de séjour à Venise, Ignace envoya ses compagnons à Rome se présenter au pape Paul III, et lui demander sa bénédiction pour le voyage de la terre sainte. Le souverain

Digitized by Google

pontife les reçut avec de grands témoignages de bonté, et accorda à ceux de la compagnie qui n'étaient pas encore dans les ordres sacrés la permission de les recevoir de tout évêque catholique. Xavier fut ordonné prêtre le jour de la fête de S. Jean-Baptiste, en 1537; et tous firent vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Xavier voulut passer quarante jours dans une chaumière abandonnée pour se préparer à célébrer sa première messe, couchant sur la terre et ne vivant que de ce qu'il mendiait. Pendant ce temps, Ignace envoya tous ses compagnons à Vicence, où Xavier alla les rejoindre et dit sa première messe. De là il se rendit à Bologne, où il se livra aux exercices de la charité et aux fonctions du saint ministère : il serait difficile d'exprimer tout le bien qu'il fit dans cette ville.

Ignace fit venir Xavier à Rome dans le courant de l'année suivante. Tous les Pères de la compagnie s'y étaient réunis pour délibérer sur la fondation de leur ordre. Les délibérations furent accompagnées de prières, de veilles et de pénitences austères. Comme il s'était écoulé un an sans qu'ils eussent trouvé l'occasion de passer en Palestine, et que la guerre qui était survenue entre les Vénitiens et les Turcs rendait leur projet impraticable, ils offrirent de nouveau leurs services au souverain pontife, en le priant de les employer de la manière qu'il jugerait la plus utile au service du prochain. Leurs offres furent acceptées, ils eurent ordre de prêcher dans Rome jusqu'à ce que Sa Sainteté en eût autrement décidé. Xavier exerça son ministère dans l'église Saint-Laurent *in Damaso;* on admira tout à la fois son zèle et sa charité.

Jean III, roi de Portugal, fit demander au pape des ouvriers évangéliques pour aller prêcher la foi aux Indes orientales. Govea, Portugais, qui avait été principal du collége Sainte-Barbe de Paris pendant qu'Ignace et Xavier y demeuraient, se trouvait alors à Rome. Frappé du bien que les compagnons de S. Ignace faisaient dans cette ville, il écrivit au roi son maître que des hommes si éclairés, si humbles, si zélés et si avides de croix, étaient plus propres que d'autres à aller prêcher la foi dans les Indes. Jean III chargea son ambassadeur de faire les démarches nécessaires. Comme les établissements des Portugais étaient considérables, le pape appuya même les demandes qu'on fit auprès du supérieur. On demandait six de ces ouvriers apostoliques; mais Ignace ne put en accorder que deux : il désigna Rodriguez et Bobadilla. Ce dernier s'étant trouvé malade, Xavier fut choisi pour le remplacer. Il se rendit en Portugal avec Rodriguez, que

Digitized by Google

le roi jugea à propos de retenir auprès de lui. Ainsi Xavier partit seul pour les Indes, l'an 1541. Le pape lui avait donné le caractère de légat apostolique; mais, loin de se prévaloir de cette dignité, il ne voulut avoir ni suite, ni domestique, ni aucune distinction particulière. En 1542, il arriva à Goa, et alla d'abord prendre son logement parmi les pauvres à l'hôpital. Il refusa constamment les offres du vice-roi, qui voulait lui donner un appartement dans son palais.

Avant de commencer ses fonctions de missionnaire apostolique, il alla rendre ses devoirs à l'évêque de Goa. C'était D. Jean d'Albuquerque, religieux de l'ordre de Saint-François, prélat d'un grand mérite et plein de zèle pour la propagation de la foi. Xavier lui montra les pouvoirs qu'il avait reçus du pape et du roi de Portugal, et lui déclara qu'il ne voulait les exercer qu'avec sa permission. Il se mit ensuite à genoux pour recevoir sa bénédiction. Le prélat fut édifié de son humilité, et l'embrassa tendrement. Il se forma entre eux une liaison très-étroite, et Xavier, quoique autorisé par le Saint-Siége et par sa qualité de légat, n'entreprit jamais rien sans consulter l'évêque.

Le Saint travailla quelque temps à Goa à la réformation des mœurs, tant des Portugais que de quelques idolâtres mal instruits et mal convertis, qui étaient fort déréglés. Ses soins furent couronnés d'heureux résultats. Il se rendit ensuite à la côte de la Pêcherie, et se mit à prêcher l'Évangile aux gentils. Il parcourut successivement toutes les Indes. Sa mission devint semblable à celle des apôtres, par l'étendue et par la rapidité de ses succès; il employait les moyens dont les apôtres s'étaient eux-mêmes servis pour convertir le monde idolâtre : la prière, l'humilité, le désintéressement, la mortification et le don des miracles. Il pénétra jusque dans le royaume du Japon, où il fit des conversions innombrables.

Comme un seul homme ne pouvait suffire au besoin de tant de peuples, Xavier écrivit à Ignace, son général, pour demander des missionnaires de sa compagnie. Ce dernier, qui ne respirait que le salut des âmes et les progrès de la religion, accueillit favorablement la demande de son fils en Jésus-Christ; et bientôt on vit dans les Indes un grand nombre de chrétientés florissantes gouvernées par des ouvriers formés à l'école d'Ignace et à celle de Xavier.

Quand il parut au Japon, sa figure étrangère lui attira d'abord le mépris du monde, mais sa vertu et ses miracles ne tardèrent pas à le faire respecter. Il parlait à la fois plusieurs langues dif-

Digitized by Google

férentes qu'il n'avait jamais apprises, il guérissait les malades par le signe de la croix; il ressuscitait les morts, et il se rendait maître des esprits et des cœurs par la vertu du Saint-Esprit. Comme un autre S. Paul, il se faisait tout à tous; il regardait comme un gain les fatigues, les souffrances, les dangers. Lorsque le Seigneur lui faisait connaître ce qu'il aurait à souffrir, il s'écriait : *Encore plus, Seigneur; encore plus!* A l'égard des consolations dont il était souvent comblé, il disait : *Seigneur, c'est assez; je ne mérite pas d'être tant consolé.*

Il mourut âgé de quarante-six ans, le 2 décembre 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de la Chine, où il se disposait à passer pour y établir le royaume de Jésus-Christ. Son corps fut renfermé dans une grande caisse, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consumées, on pût transporter les os à Goa. Le 17 février 1553, on ouvrit la caisse, et on trouva le visage frais et vermeil comme celui d'un homme qui repose.

S. François Xavier fut béatifié par Paul V en 1619, et canonisé par Grégoire XV en 1621. Le roi de Portugal obtint de Benoît XIV, en 1747, un bref portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales.

PRATIQUE. Si le jeune Xavier n'eût pas été retiré par S. Ignace de l'imprudente liaison qu'il avait formée avec quelques étrangers, qui étaient à son insu disciples de Luther, il est presque certain qu'il aurait été séduit. Xavier se fût perdu, et qu'elle perte pour l'Église! La jeunesse doit apprendre de cet exemple qu'il n'est pas de plus dangereux écueil pour elle que la société des gens pervertis, ni de plus précieux trésor qu'un ami chrétien.

PRIÈRE. Seigneur, qui fîtes connaître au glorieux Apôtre des Indes combien il est doux de travailler et de souffrir pour votre gloire, faites-nous participer à ce zèle ardent dont il était consumé, afin que nous regardions comme le plus grand bonheur de se dévouer au salut du prochain, et de regagner des âmes rachetées par votre sang.

---

4 décembre. — S. RÉPARAT ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — V^e^ siècle.

L'an de Jésus-Christ 484, Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, renouvela la cruelle persécution qu'il avait déjà fait souffrir aux catholiques de ses États, pour les obliger de confesser avec lui, selon les dogmes impies d'Arius, que Jésus-Christ n'était pas Dieu, ni de même substance que son Père. Il bannit les évêques, et envoya en même temps des bourreaux par toute l'Afrique, avec ordre de n'avoir égard ni à l'âge ni au sexe de ceux qui refuseraient

Digitized by Google

de lui obéir. On fit mourir les uns à coups de bâton; on pendit et on brûla les autres; on dépouilla les femmes, principalement celles des familles nobles, pour les fouetter publiquement.

A Typase, dans la Mauritanie, les catholiques voyant qu'on leur donnait un évêque arien des plus violents, prirent la résolution de s'embarquer tous pour passer en Espagne. La plus grande partie l'exécuta. Il n'en resta qu'un petit nombre, qui ne purent le faire faute de vaisseaux. L'évêque arien s'efforça de les pervertir; mais Dieu les fortifia tellement, qu'ils ne furent ébranlés ni par ses caresses ni par ses menaces, et se séparèrent de lui pour célébrer les saints mystères. Ce faux évêque, bien éloigné de la douceur qui convient tant à son état et à un bon pasteur, écrivit contre eux à Hunéric. Le roi, irrité de voir qu'on ne lui obéissait pas plutôt qu'à Dieu, envoya un commissaire, avec ordre de faire assembler tous les catholiques de la ville dans la place publique, et de leur faire couper à tous la langue et la main droite. Cet ordre cruel fut exécuté avec une extrême rigueur; mais, par un effet de la puissance de Dieu, qui voulait couvrir ces barbares de confusion, quoiqu'on eût coupé aux fidèles la langue jusqu'à la racine, ils ne laissèrent pas de parler aussi bien qu'auparavant. S. Victor, évêque de Vite, qui vivait alors, et qui a eu aussi à souffrir de cette persécution, rend témoignage de ce miracle, et assure que ces confesseurs de la foi parlaient encore lorsqu'il écrivit cette histoire, trois à quatre ans après que la chose fut arrivée. « Si quelqu'un en doute, ajoute-t-il, qu'il aille à Constantinople, et il trouvera entre autres un sous-diacre, nommé Réparat, qui parle nettement sans aucune peine, et qui par cette raison est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, principalement de l'impératrice. » Victor n'est pas le seul témoin de ce miracle. Énée de Gaza, philosophe platonicien, qui ne doit être suspect de crédulité à personne, dit en termes très-formels qu'il a vu et entendu parler ces victimes. L'historien Procope en rend aussi un témoignage positif. Le comte Marcellin, dans sa Chronique, rapporte également qu'il a vu un de ces confesseurs. L'empereur Justinien déclare aussi l'avoir vu, dans une loi qu'il fit depuis en faveur de l'Afrique.

Voilà donc un miracle des plus avérés qu'on puisse souhaiter, et contre la certitude duquel il n'y a pas d'incrédulité qui puisse tenir. Il est rapporté par cinq témoins contemporains et oculaires. Ils disent tous qu'ils ont vu. Ils sont tous de différentes professions et de différents pays, nullement intéressés à nous en imposer; tous cinq sont personnages d'autorité et de poids. C'est un évêque, c'est un philosophe, c'est un historien, c'est un chroniqueur; c'est

Digitized by Google

enfin un empereur qui en parle dans une loi faite pour le pays même où la chose était arrivée. Qui pourrait en douter après des témoignages si authentiques et si concordants?

PRATIQUE. On a peine à croire le miracle dont on vient de lire le récit parce qu'on a peu de foi : terrible état, puisque sans foi il est impossible de plaire à Dieu.

PRIÈRE. Que la foi dont nous faisons profession, Seigneur, nous fasse croire que vous faites des prodiges quand il vous plaît, et qu'elle opère notre conversion.

5 *décembre*. — S. SABAS, ABBÉ. — V^e^ siècle.

Sabas vint au monde l'an 439, à Mutalasque, près Césarée en Cappadoce. Son père, nommé Jean, et sa mère, nommée Sophie, étaient des plus considérables du pays par leur noblesse et par leur vertu. Son père, qui était officier dans l'armée, fut obligé d'aller en Égypte. Comme il emmenait sa femme avec lui, il mit son fils, âgé de cinq ans, et tous ses biens entre les mains d'Hermias, frère de Sophie, pour en prendre soin pendant son absence. Il y avait à peine trois ans que le jeune Sabas y était, que, ne pouvant plus supporter la mauvaise humeur de sa tante, il se vit obligé de se retirer chez un oncle paternel, nommé Grégoire, qui demeurait dans un village voisin. Grégoire, étant chargé de l'éducation de l'enfant, voulut aussi avoir l'administration des biens : ce qui occasionna de grandes disputes entre lui et Hermias. Sabas, tout jeune qu'il était, fut très-sensible à ce différend, dont un vil intérêt était la cause, et il résolut de se retirer du monde. Il alla se présenter à un monastère nommé Flavianne, à une lieue de sa patrie. Le supérieur le reçut avec bienveillance, et le fit instruire avec soin dans la science des Saints et la pratique des observances monastiques. Pendant quelque temps, les oncles de Sabas s'occupaient peu de ce qu'il était devenu; à la fin ils rougirent de leur conduite, lui proposèrent de quitter le monastère et de l'établir dans le monde; mais le jeune homme persista dans la résolution de ne penser qu'aux biens éternels.

A l'âge de dix-huit ans, Sabas demanda et obtint la permission d'aller à Jérusalem pour y visiter les lieux sanctifiés par la présence corporelle de Jésus-Christ, et pour s'édifier par l'exemple des solitaires des déserts voisins. L'abbé avait fait d'abord quelque difficulté; ensuite, persuadé que cette pensée venait de Dieu, il lui donna sa bénédiction et le laissa partir. Sabas passa l'hiver à Jérusalem dans le monastère de S. Passarion, gouverné par un bon vieillard nommé Elpide. On y fut si charmé de ses vertus, qu'on ne désirait rien tant que de le garder; mais son amour pour la

Digitized by Google

retraite et pour le silence lui fit préférer de se placer sous la conduite de S. Euthyme. Il alla le trouver, et, s'étant jeté à ses pieds, il le conjura les larmes aux yeux de le recevoir au nombre de ses disciples. Euthyme, le trouvant trop jeune pour vivre dans sa laure (1), le fit entrer dans un monastère gouverné par Théochiste, qui lui ordonna plus tard d'accompagner un des frères qui allait à Alexandrie. Ses parents, qui étaient dans cette ville, le reconnurent et mirent tout en œuvre pour lui faire abandonner l'état qu'il avait embrassé; mais Sabas s'y refusa absolument, ne voulant pas se rendre coupable d'apostasie envers Dieu. Ils le pressèrent ensuite d'accepter une somme considérable pour ses besoins; mais il ne voulut recevoir que trois pièces d'or, qu'il remit à son supérieur lorsqu'il entra au monastère.

Il demanda à trente-cinq ans la permission de passer cinq jours de la semaine dans une caverne écartée : on la lui accorda, de l'avis de S. Euthyme. Il y pratiquait un jeûne rigoureux, et partageait tout son temps entre la prière et le travail des mains. Il sortait du monastère le dimanche au soir, chargé de branches de palmier, et y rentrait le samedi au matin avec cinquante corbeilles qu'il avait faites.

Après la mort de S. Euthyme, Sabas se retira dans un désert vers l'Orient, où demeurait S. Gérasime. Il y avait un peu plus de quatre ans que Sabas vivait dans cet éloignement universel du commerce des hommes, lorsqu'il fixa sa demeure dans une caverne au-dessous de laquelle coule le torrent de Cédron. Les herbes qui croissaient sur la montagne faisaient toute sa nourriture. Des paysans, ayant découvert sa retraite, furent surpris de voir un homme habiter un tel lieu, et conçurent une si grande idée de sa sainteté, qu'ils s'estimèrent heureux de pouvoir lui rendre quelques services. Ils convinrent entre eux de lui apporter à certains jours du pain et du fromage, des dattes et les autres choses dont il pouvait avoir besoin.

Sabas passa cinq ans sans autre compagnie que celle de Dieu. Il lui vint ensuite plusieurs disciples, amenés par le désir de servir le Seigneur dans la solitude, sous la conduite d'un homme si expérimenté dans ce genre de vie. Il eut peine d'abord à s'en charger; mais sa charité l'emporta sur son humilité et son amour pour la contemplation. Il fut bientôt à la tête de soixante-dix personnes entièrement dévouées à la pratique des préceptes de Jésus-Christ, et continuellement occupées à louer et à prier Dieu. Il assigna à

(1) On appelait ainsi en Orient d'anciens monastères dont les cellules éparses çà et là formaient une sorte de village.

Digitized by Google

chacun un lieu propre à bâtir une cellule. Comme on manquait de bonne eau, il demanda au Très-Haut qu'il lui plût de découvrir une fontaine à une distance peu éloignée. Après sa prière, il fit creuser au pied de la montagne, et on trouva une source qui coule encore aujourd'hui. Il fit bâtir auprès de là une petite chapelle. Quand un prêtre venait pour visiter ces lieux, il le priait de célébrer les divins mystères. Il veillait sur tous ses disciples, et avait grand soin de pourvoir à leurs divers besoins, afin de leur ôter tout prétexte de quitter leur solitude. Il eut néanmoins la douleur d'en voir quelques-uns se révolter contre lui, et porter même des plaintes à Salluste, patriarche de Jérusalem, qui, les trouvant sans fondement, et reconnaissant que le défaut de caractère de prêtre était sujet à trop d'inconvénients pour n'y pas remédier, éleva Sabas au sacerdoce. Les mécontentements cessèrent aussitôt, et la paix fut rétablie. Sabas avait alors cinquante-cinq ans. L'éclat de sa sainteté augmentait tous les jours : il lui venait des disciples des contrées les plus éloignées. Son père étant mort, sa mère vint le trouver pour servir Dieu sous sa conduite. Il employa l'argent qu'elle avait apporté à bâtir des hôpitaux et des monastères.

A l'exemple de S. Euthyme, Sabas faisait tous les ans une retraite après l'Épiphanie. Pendant le carême, il ne prenait d'autre nourriture que la sainte communion, qu'il recevait le samedi et le dimanche. Ce fut dans une de ces retraites qu'il trouva un saint anachorète qui vivait depuis trente-huit ans dans une profonde solitude, sans autre nourriture que les herbes sauvages qui croissaient autour du lieu où il s'était retiré.

Après la mort du patriarche Salluste, Sabas fut informé que quelques-uns de ses moines voulaient se soulever de nouveau ; il laissa son monastère et se retira dans le désert de Scythopolis, où il entra dans une caverne dans laquelle un lion faisait sa demeure. L'animal ne rentra qu'à minuit, et trouvant le Saint endormi, il le prit doucement avec ses dents, par sa robe, pour le porter dehors. Sabas se réveilla et ne fut point effrayé : il se mit en prière, et le lion sortit de la caverne et n'y reparut plus. Des voleurs qui trouvèrent le Saint dans cet antre furent si touchés de ses discours, qu'ils embrassèrent la vie pénitente. D'autres personnes vinrent lui demander à servir Dieu sous sa conduite ; mais les fréquentes visites qu'il recevait et les distractions que lui causait la direction de ses disciples, lui firent abandonner ce lieu, où il se forma plus tard un monastère. Il se retira près de Nicopolis, dans un champ, sous un arbre. Le maître du champ lui bâtit une cellule et voulut fournir à ses besoins. Bientôt il se forma un

Digitized by Google

nouveau monastère en ce lieu; mais le patriarche Élie ordonna à Sabas de donner un supérieur à cet établissement et de retourner à sa laure, et écrivit aux religieux qui l'habitaient de recevoir leur ancien chef. Les moines rebelles devinrent furieux et se retirèrent dans les ruines d'un ancien monastère. Leur départ fit renaître la paix. Leur abbé leur envoya des secours, et parvint par sa charité à les faire rentrer en eux-mêmes et à les amener à confesser leur crime.

L'empereur Anastase favorisant l'eutychianisme, le patriarche Élie jugea à propos d'envoyer à Constantinople une députation d'abbés, à la tête desquels il plaça Sabas. Leur mission n'obtint pas une complète réussite, mais Sabas reçut de l'empereur des marques particulières d'estime et de respect. Il rentra dans sa solitude; il en sortit sous le règne de Justin, successeur d'Anastase, pour aller à Césarée et en d'autres lieux. Il instruisait les moines et les fidèles qui s'étaient laissé séduire pendant la persécution, et en porta un grand nombre à abjurer l'hérésie. Une sécheresse extrême qui affligea la Palestine pendant cinq ans fut suivie d'une famine générale. Par ses prières, Sabas obtint du Ciel une pluie abondante, qui répandit une joie universelle dans le pays.

Il entreprit, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, à la prière de Pierre, patriarche de Jérusalem, un second voyage de Constantinople. Il fut reçu honorablement par Justinien, qui régnait alors, et qui lui accorda tout ce qu'il demandait.

Peu de temps après son retour dans sa laure, il tomba malade et souffrit avec une résignation admirable les douleurs les plus aiguës. Sentant sa fin approcher, il désigna pour son successeur Militas de Berry, auquel il donna d'excellentes instructions. Il mourut le 5 décembre 532, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

PRATIQUES. 1. Puisque les richesses causent tant de maux dans le monde, il est bien plus sûr de les mépriser, et même d'y renoncer, quand on le peut. 2. Si nous ne pouvons jeûner et vivre dans la retraite, nous pouvons retrancher quelque chose de nos repas, nous pouvons rendre service à nos frères, nous pouvons joindre la prière à notre travail.

PRIÈRE. Que nous serions heureux, Seigneur, si, par la douceur et la pénitence, nous engagions nos frères à votre service! Donnez-nous-la, afin que cette charité couvre la multitude de nos péchés.

---

6 *décembre*. — S. NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE. — IVe siècle.

Parmi les provinces de l'Asie Mineure où S. Paul annonça l'Évangile figure la Lycie. C'est à Patare, ville de cette contrée, que naquit le Saint dont nous donnons ici la vie.

Digitized by Google

Dès son enfance, S. Nicolas pratiqua les vertus chrétiennes, et surtout la mortification. A l'âge où les autres enfants ne s'occupent guère que de savoir à quels jeux ils se livreront de préférence, il n'avait dans l'esprit que des pensées sérieuses. Sa conduite répondait à ses sentiments intérieurs; et nous savons, par exemple, qu'il s'imposait l'obligation d'observer le jeûne du mercredi et du vendredi prescrit par l'Église. De si pieux commencements annonçaient pour l'avenir une vie digne des plus beaux modèles que l'Eglise offre à notre admiration. Ces espérances ne furent pas trompées : S. Nicolas s'avança rapidement dans le chemin de la perfection. Pour y marcher plus sûrement, il embrassa, dès qu'il le put, la vie religieuse, et se retira dans un monastère situé près de Myre, ville importante de la Lycie. Il eût voulu y vivre dans l'obscurité la plus profonde, dans l'oubli le plus complet, caché à tous les yeux, excepté à ceux de Dieu; mais ses vertus éclataient malgré lui : et elles le firent si bien connaître de tous les religieux, elles les édifièrent tellement, qu'ils le voulurent pour supérieur et qu'ils le contraignirent presque d'accepter cette dignité, que sa modestie et son humilité lui faisaient craindre comme un fardeau au-dessus de ses forces.

Nicolas, obligé de commander, n'en continua pas moins de se regarder comme le plus indigne des membres de la communauté. Surtout il crut de son devoir de travailler de plus en plus à donner à ses frères l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et particulièrement de la charité envers les pauvres et tous ceux qui étaient dans quelque péril ou dans quelque affliction. Voici un fait qui prouve comment il comprenait l'amour du prochain. Un jour, il apprit que trois filles pauvres se trouvaient par leur misère réduites à une sorte de désespoir, et que, par suite, leur innocence était en péril. Aussitôt il s'empressa de subvenir à leurs besoins, et les mit en état de s'établir honnêtement. Cette œuvre charitable acheva de faire à Nicolas une réputation de sainteté qui se répandit dans toute la contrée.

Myre était le siége d'un évêché. Ce siége étant devenu vacant, personne ne parut plus digne de le remplir que Nicolas. On vint donc le chercher à son monastère, et il lui fallut quitter ce lieu de retraite et de silence, où il espérait passer le reste de ses jours. Il porta dans l'épiscopat la piété, la simplicité, l'amour de Dieu et du prochain, qu'il avait toujours pratiqués depuis son enfance. Il y porta surtout ce zèle ardent et infatigable qui excite la charité comme un puissant aiguillon; mais il y porta en même temps la prudence, qui en règle les mouvements et l'empêche d'aller au

Digitized by Google

hasard. Les historiens grecs de sa vie s'accordent à dire qu'il assista au concile général de Nicée, où fut condamné l'arianisme. Ils ajoutent qu'il fut emprisonné pour la foi, qu'il confessa généreusement Jésus-Christ sur la fin de la persécution de Dioclétien, et qu'il mourut à Myre et fut enterré dans la cathédrale de cette ville. La translation des reliques de S. Nicolas eut lieu en 1087, à Bari, ville maritime située sur le golfe de la mer Adriatique. Voici de quelle manière se fit cette translation : des marchands partirent du port de Bari sur trois vaisseaux, et se dirigèrent vers la côte de Lycie. A leur arrivée, ils avisèrent au moyen d'exécuter leur dessein d'enlever le corps du saint évêque de Myre. Ils saisirent le moment où les mahométans étaient éloignés. Ils se rendirent à l'église où l'on conservait le trésor qui était l'objet de leur voyage. Cette église, située dans un lieu désert, à environ une lieue de la mer, n'avait qu'une petite communauté de moines pour la garder. Les marchands italiens brisèrent le tombeau de marbre où reposaient les ossements du Saint, et les emportèrent sur leurs vaisseaux. Ils abordèrent à Bari le 9 mai 1087, et l'archevêque, ayant reçu les saintes reliques, les déposa dans l'église Saint-Étienne. Le premier jour, trente personnes furent guéries de différentes maladies par l'intercession de S. Nicolas; et, depuis ce temps, son tombeau est devenu célèbre par le concours des fidèles qui y vont en pèlerinage.

S. Nicolas est regardé comme le patron des enfants, parce qu'il fut dès ses premières années un modèle d'innocence et de vertus, et qu'il prenait un plaisir extrême à former ce premier âge à la piété.

PRATIQUES. 1. Nicolas est honoré comme le patron des enfants, parce qu'il fut dès ses plus jeunes années un modèle d'innocence et de vertu, et qu'il regarda plus tard comme un devoir du ministère pastoral de s'employer à former à la piété le premier âge. 2. Les pères et les mères, et ceux qui sont chargés de l'éducation publique ou particulière, sont tenus à une vigilance assidue, et doivent donner aux enfants des exemples de religion et de vertu qui correspondent à leurs leçons.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur, donnez-nous par votre grâce cette ingénuité de l'enfance et cette simplicité évangélique qui, selon vos oracles, caractérisent les prédestinés et les Saints, et bénissez le zèle de ceux qui, dans tous les états, doivent édifier et instruire.

---

7 *décembre.* — S. AMBROISE, ARCHEVÊQUE DE MILAN. — IVe siècle.

Ambroise vint au monde vers l'an 340, dans les Gaules, où son père, du même nom que lui, était alors préfet du prétoire. Sa mère, après la mort de son mari, qu'elle perdit peu de temps après la

Digitized by Google

naissance de cet enfant, alla demeurer à Rome, où elle lui fit faire de bonnes études sous d'habiles maîtres, qui prenaient un grand soin de cultiver son esprit, pendant qu'elle veillait sur ses mœurs. Ayant fait beaucoup de progrès dans l'éloquence, il se mit dans le barreau, et plaida quelque temps dans l'auditoire de Probus, préfet du prétoire d'Italie. Ce préfet, charmé des belles qualités et de l'éloquence d'Ambroise, le fit son successeur, et bientôt après, avec l'agrément de l'empereur Valentinien Ier, il l'établit gouverneur de la Ligurie, et lui dit en l'envoyant dans la province : « Allez, agissez non en juge, mais en évêque. » Milan était la capitale de ce gouvernement, et le séjour assez ordinaire des empereurs en Occident. Fidèle à ce conseil, Ambroise se fit admirer par sa douceur, sa vigilance et sa probité.

Il y avait depuis vingt ans dans cette ville un évêque arien nommé Auxence, qui mourut en 304. Les évêques assemblés à Milan pour lui donner un successeur se trouvèrent dans un grand embarras; car les orthodoxes d'un côté, et les ariens de l'autre, voulaient chacun un évêque de leur sentiment. Comme on était près d'en venir aux mains, Ambroise, qui par sa charge devait veiller à la tranquillité publique, alla à l'église, et parla au peuple pour le porter à faire l'élection sans tumulte. Il parlait encore, lorsque tous, catholiques et ariens, s'écrièrent d'une voix : *Ambroise évêque!* On dit que ce fut un enfant qui cria le premier, trois fois, *Ambroise évêque!* et que le peuple répéta avec joie, *Ambroise évêque!* Ce qui est certain, c'est que tous les esprits se trouvèrent réunis comme par un miracle, et s'accordèrent à le demander pour évêque.

Ce choix avait d'abord surpris tout le monde, Ambroise encore plus que les autres : il ne se croyait pas même digne du rang de simple fidèle dans l'Église, n'étant encore que catéchumène. Il différait de se faire baptiser, parce qu'il appréhendait beaucoup de perdre l'innocence du baptême. Il allégua toutes sortes de raisons pour porter le peuple à changer de résolution. Voyant que, malgré ses remontrances, on persistait à vouloir qu'il fût évêque, il sortit de la ville pendant la nuit pour se retirer à Pavie; mais Dieu permit qu'après avoir bien marché, il s'égarât et se trouvât le lendemain matin à une porte de Milan. Le peuple lui donna alors des gardes pour l'empêcher de s'échapper de nouveau. On envoya à l'empereur Valentinien une relation de tout ce qui s'était passé, et on le pria de donner son consentement à l'élection d'Ambroise : cette formalité était nécessaire, parce que l'élu était un de ses officiers. L'empereur, qui était alors à Trèves, répondit qu'il voyait avec plaisir

Digitized by Google

qu'on eût jugé digne de l'épiscopat un de ceux qu'il avait choisis pour gouverneurs et pour juges. Ambroise s'enfuit encore, et alla se cacher dans la maison d'un sénateur de ses intimes amis; mais le vicaire du gouverneur ayant publié un ordre sévère contre ceux qui le cacheraient, il fut obligé de paraître, et, bien qu'il fît valoir l'autorité des saints canons, qui ne voulaient pas qu'on élevât au sacerdoce un simple catéchumène, il fut contraint de céder. Après avoir reçu le baptême et successivement les saints ordres, il fut sacré évêque le 7 décembre 374, à l'âge de trente-quatre ans.

Depuis son ordination jusqu'à sa mort, il vécut dans une abstinence extraordinaire. Quoiqu'il travaillât beaucoup, il jeûnait presque continuellement, ne dînait que le samedi (1), le dimanche et les jours de fêtes des plus célèbres martyrs. Il invitait quelquefois à sa table les grands de l'empire, mais il n'allait jamais manger hors de chez lui, quelque prière qu'on lui en fît. Il en rapporte la raison dans son Traité des Offices. « Les festins, dit-il, occupent et amusent trop; ils inspirent l'amour de la bonne chère, et obligent d'entendre des discours qui ne roulent le plus souvent que sur les plaisirs et les maximes du monde. On ne peut pas s'en défendre : il faut les écouter malgré soi, ou l'on passe pour être trop rigide et trop sévère. On s'y laisse insensiblement aller à boire comme les autres, quoique d'abord avec répugnance. Il vaut mieux demeurer chez soi, et s'en excuser une fois pour toutes, que de s'y engager mal à propos; mais si l'on y va, il faut quitter la table après avoir mangé sobrement, pour n'être pas complice de l'intempérance des autres. » Il avait encore pour maxime de ne procurer à personne aucune charge à la cour, pour n'être pas responsable des suites. Son assiduité à la prière était si grande, que, sans parler de l'église, où il ne manquait jamais, il y employait encore la meilleure partie de la nuit.

Les bornes dans lesquelles nous devons nous resserrer ne permettent pas d'entrer dans le détail de tout ce qu'a fait et de tout ce qu'a souffert S. Ambroise dans l'exercice de son ministère; contentons-nous de rapporter un trait éclatant de sa fermeté pour la discipline de l'Église. L'empereur Théodose avait d'excellentes qualités; mais il se laissait aisément emporter contre ceux qui l'avaient offensé. La ville de Thessalonique eut le malheur d'encourir sa disgrâce pour une sédition excitée contre son gouverneur. Ambroise et les autres évêques avaient intercédé pour ces séditieux, qui reconnaissaient leur faute, et ils avaient fait promettre à l'em-

(1) On ne jeûnait point le samedi dans l'Église de Milan.

Digitized by Google

pereur qu'il leur pardonnerait. Néanmoins, pressé par les instances des principaux officiers de sa cour, qui lui représentaient qu'il était d'une dangereuse conséquence de laisser ces violences impunies, il prit la résolution d'en tirer une vengeance éclatante avant que l'évêque de Milan sût rien de son dessein. Sept mille personnes périrent dans le massacre qu'on fit dans cette ville.

On fut étrangement surpris à Milan d'apprendre cette triste nouvelle. Quand Ambroise sut que Théodose revenait, il sortit pour lui donner le temps de réfléchir sur cette cruelle expédition. Il jugea même à propos de lui écrire pour le reprendre fortement de son crime, et l'exhorter à en faire pénitence, afin de pouvoir être admis aux saints mystères comme auparavant. On lisait entre autres choses dans cette lettre : « Si le prêtre, dit Ézéchiel, n'avertit pas le pécheur, celui-ci mourra dans son péché, et le prêtre sera coupable de ne l'avoir pas averti. Le péché ne s'efface que par les larmes, et le Seigneur ne pardonne qu'à ceux qui font pénitence. » Il finit par ces paroles : « Je vous aime, je vous chéris, je prie pour vous. Si vous le croyez, rendez-vous à mes conseils, et reconnaissez la vérité de mes paroles; si vous ne le croyez pas, ne trouvez pas mauvais que je donne à Dieu la préférence. »

Peu de temps après, le saint prélat ayant su que l'empereur venait à l'église, alla au-devant de lui et lui en refusa l'entrée, en lui disant : « Il semble, seigneur, que vous ne comprenez pas encore toute l'énormité de votre crime. Peut-être que la grandeur de votre dignité vous éblouit, et vous empêche de connaître vos faiblesses en aveuglant votre raison. Sachez que vous êtes homme comme les autres; ne vous laissez pas éblouir par la pourpre qui vous couvre. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans le temple du Seigneur? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour recevoir le corps sacré de Jésus-Christ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable dans cette bouche qui a commandé un aussi grand massacre? Retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis. » Théodose, touché de ce discours, resta quelque temps les yeux baissés, sans rien dire; après quoi il répondit d'un ton modeste, qu'il reconnaissait combien il était coupable; mais qu'il espérait que Dieu, qui avait pardonné à David, aurait aussi égard à sa faiblesse. « Puisque vous l'avez imité dans son péché, repartit Ambroise, imitez-le donc aussi dans sa pénitence. » Théodose se soumit et accepta la pénitence canonique qui lui fut imposée; puis, les larmes aux yeux, il se retira dans son palais : il resta huit mois entiers éloigné des sacrements, et vivant dans les exer-

Digitized by Google

cices propres aux pénitents publics. Le jour de Noël, il pleura encore plus amèrement, en pensant qu'il était exclu de l'assemblée des fidèles. Rufin, un de ses officiers, l'ayant trouvé dans cette affliction, lui en demanda la cause. L'empereur lui répondit: « Je pleure et je gémis en considérant que le temple de Dieu est ouvert au dernier de mes sujets, tandis qu'il est fermé pour moi. » Rufin, plus habile courtisan que bon chrétien, tâcha de consoler son maître par des raisons humaines et politiques, et d'affaiblir le repentir d'une faute à laquelle il avait eu une grande part. Ne voyant pas d'apparence de pouvoir ôter de l'esprit de l'empereur la crainte religieuse que les remontrances d'Ambroise y avaient fait naître, Rufin lui proposa d'aller de sa part trouver l'évêque, ajoutant qu'il espérait lui persuader de l'absoudre. « Vous ne réussirez pas, dit Théodose; je connais la justice de son jugement, et toute la puissance impériale ne lui fera rien faire contre la loi de Dieu. » Néanmoins Théodose céda aux instances de Rufin, et se décida même à le suivre. Dès que l'évêque aperçut le courtisan, il lui dit qu'il n'était pas propre à être le médiateur de l'absolution d'un crime dont il était un des premiers auteurs, et qu'il ne devait penser à cette affaire que pour pleurer les mauvais conseils qu'il avait donnés à son maître. Rufin fut insensible à ces reproches; il fit tous ses efforts pour toucher le prélat, et l'avertit enfin que l'empereur venait à l'église. Ambroise, sans s'étonner, lui dit: « Je vous déclare que je l'empêcherai bien d'y entrer. S'il veut employer la force et agir en tyran, je suis prêt à souffrir la mort. » Rufin donna aussitôt avis à Théodose de cette résolution de l'évêque, et lui conseilla de rentrer dans son palais; mais comme ce prince était déjà au milieu de la place, il ne jugea pas à propos de s'en retourner. « J'irai, dit-il, et je recevrai l'affront que je mérite. » L'empereur, étant arrivé à l'église, n'y entra pas: il attendit l'évêque dans la salle d'audience, et le pria de lui accorder l'absolution. Il lui dit: « Je vous prie de me délivrer des liens de l'excommunication et de ne pas me fermer la porte du salut, que le Seigneur a ouverte à ceux qui font pénitence. — Quelle pénitence avez-vous donc faite? demanda Ambroise. — C'est à vous, dit Théodose, à me prescrire ce que je dois faire; je viens à vous comme au médecin de mon âme. » L'évêque le condamna à une pénitence publique. L'empereur s'y soumit, et alors Ambroise leva l'excommunication, et lui permit d'entrer dans l'église. Ce prince ne fit pas sa prière debout, ni à genoux, comme les autres fidèles; mais ayant ôté ses ornements impériaux, qu'il ne reprit point pendant tout le

Digitized by Google

temps de sa pénitence, il se prosterna sur le pavé, répétant ces paroles de David : *Ma bouche est collée à la terre; rendez-moi la vie selon vos promesses.* Il resta pendant le service divin en cette posture humiliante, arrosant le pavé de ses larmes et demandant à Dieu miséricorde.

S. Ambroise mourut le samedi 4 avril de l'an 397. Il avait été évêque vingt-un ans et quatre mois, et avait vécu cinquante-sept ans. Dieu fit connaître sa sainteté, avant et après sa mort, par plusieurs miracles qui sont rapportés par des témoins oculaires.

PRATIQUE. Tous les siècles ont admiré la fermeté de S. Ambroise. Cette vertu si nécessaire aux pasteurs pour le maintien des lois de l'Église, ne l'est pas moins aux simples fidèles pour résister aux attaques que les enfants du siècle ne cessent de livrer aux vertus chrétiennes.

PRIÈRE. Seigneur, qui, pour nous apprendre que la fermeté est une vertu indispensable dans un chrétien, avez institué un sacrement pour nous la donner, faites que nous montrions dans toutes les circonstances que vos disciples sont prêts à tout souffrir pour vous, et qu'ils n'ont d'autre crainte que celle de vous déplaire.

---

8 *déc.* — L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA S^te^ VIERGE.

Un Dieu fait homme, c'est-à-dire l'Auteur et le Maître de toutes choses revêtu des infirmités de la nature humaine, et abaissé jusqu'au rang de ses créatures pour les racheter par sa mort, c'est un mystère si fort au-dessus de l'intelligence humaine, et qui renferme les preuves d'une si grande bonté, que tous les moments de la vie chrétienne devraient être employés à lui en témoigner de la reconnaissance. Les patriarches, les prophètes et les vrais Israélites soupiraient sans cesse après l'heureux moment où devait arriver un si grand prodige de miséricorde, et les chrétiens ont commencé, dès le temps des apôtres, à consacrer certains jours particuliers à la mémoire des principales circonstances de cet ineffable bienfait.

On célébra d'abord les fêtes de la résurrection de Jésus-Christ et de la descente du Saint-Esprit, ensuite celles de la naissance de Jésus-Christ, de sa manifestation aux mages, de sa mort, de son ascension. Dans les siècles suivants, pour ranimer la ferveur des fidèles à mesure qu'elle se ralentissait, on ajouta les autres fêtes qui peuvent rappeler aux fidèles ce que le Verbe incarné a fait et souffert pour eux. Ce fut dans le même dessein de multiplier les occasions de penser à la rédemption des hommes, et de les animer à mener une vie qui réponde à une si grande grâce, que l'Église a jugé à propos d'instituer plusieurs fêtes en l'honneur de la sainte

Digitized by Google

Vierge Marie, que Dieu a remplie de grâces pour la rendre digne d'être la Mère de Jésus-Christ. Après avoir célébré pendant plusieurs siècles les fêtes de son Assomption et de sa Naissance, on commença aussi à faire celle de sa Conception, qui a été sans tache, *immaculée*, selon le sentiment généralement reçu dans l'Église : sentiment qui a été défini comme article de foi par le souverain pontife Pie IX, le 10 décembre 1854. Plusieurs papes avaient déjà expressément défendu de l'attaquer dans les discussions ou par des écrits. Cette fête a été confirmée par le concile de Bâle.

Pour se conformer à l'esprit de l'Église dans l'institution de cette fête, on doit ranimer aujourd'hui sa foi en considérant les avantages qu'on a reçus de Dieu par le moyen de la sainte Vierge : en célébrant la mémoire de la conception de Celle que le Très-Haut avait destinée de toute éternité pour donner la naissance temporelle à son Fils, on doit travailler à imiter ses vertus, afin que Jésus-Christ vienne aussi prendre naissance en nous.

La foi de la sainte Vierge n'était pas une foi morte. Elle était remplie de grâce, elle vivait selon cette foi. Si les chrétiens veulent avoir part à son bonheur, ils doivent, à son exemple, accomplir les commandements de Dieu et les préceptes que son divin Fils donne dans l'Évangile. C'est la sainte Vierge qui le recommande : « Faites ce qu'il vous dira. » Il est même certain que la dévotion que les fidèles ont pour son culte et que les honneurs qu'on lui rend ne lui sont agréables qu'autant qu'on s'efforce en même temps d'obéir à Dieu. Elle veut bien servir de médiatrice auprès du souverain Médiateur des hommes, Jésus-Christ; mais elle ne veut pas que la confiance qu'on a en son intercession fasse négliger la grande et essentielle obligation, qui est de servir Dieu en esprit et en vérité, et d'observer ses commandements : on n'observe les commandements qu'autant qu'on aime Dieu et le prochain. Les fidèles doivent donc prier en ce jour la sainte Vierge de leur obtenir cette grâce.

PRATIQUE. Imitons les exemples de Marie en résistant à nos passions, en réprimant nos sens, en mourant à nous-mêmes avec le secours de la grâce et sous la protection de l'auguste Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

PRIÈRE. Vierge sainte, ayez pitié de vos enfants. Vous avez été la plus parfaite et la plus humble des créatures : nous sommes pécheurs et orgueilleux; demandez pour nous une humilité sincère qui nous fasse sentir notre néant.

---

9 *décembre*. — Ste GORGONIE, VIERGE. — IVe siècle.

Gorgonie était fille de S. Grégoire, qui fut ensuite évêque de Nazianze, et de sainte Nonne, et sœur de S. Grégoire de Nazianze,

Digitized by Google

patriarche de Constantinople, et de S. Césaire. Elle fut élevée dans la piété par des parents éclairés et pleins de religion. Elle était belle, spirituelle et instruite : elle parlait bien, et avait beaucoup de discernement et une grande pénétration; mais toutes ces heureuses qualités extérieures ne lui servirent que d'occasions pour pratiquer la vertu. L'exemple des autres personnes de son sexe, entêtées des ajustements propres à relever leur beauté, ne la porta point à prendre aucun soin de la sienne. « Elle laissait, dit S. Grégoire de Nazianze, aux comédiennes et aux femmes de mauvaise vie le fard, les couleurs empruntées et les autres inventions de la vanité. Elle ne voulait point d'autres ornements que ceux de l'âme. Loin de fréquenter les lieux propres à se faire voir, elle se dérobait soigneusement à la vue des hommes. Son génie vif et délicat ne paraissait qu'autant qu'elle y était forcée par les personnes qui avaient recours à elle pour profiter de ses lumières et de ses conseils. Ses avis et ses remontrances étaient accompagnés d'une grande circonspection. Dès qu'elle n'était plus obligée de parler, elle se renfermait en elle-même; et, quoiqu'elle sût l'histoire ancienne et moderne, elle ne cherchait jamais l'occasion d'en parler. Elle avait grand soin de fermer les oreilles aux discours vains et inutiles; elle n'écoutait que ceux qui la portaient à Dieu, et n'en tenait elle-même que d'édifiants. Elle veillait sans cesse sur ses yeux, de peur que la curiosité ne les lui fît porter sur des objets capables d'exciter en elle des passions criminelles.

Gorgonie n'était encore que catéchumène lorsqu'elle menait une vie si chrétienne. La crainte qu'elle avait de ternir tant soi peu la pureté de sa robe baptismale lui fit différer de recevoir ce sacrement jusqu'aux dernières années de sa vie. Après avoir reçu la grâce de la régénération, elle soupirait continuellement après l'heureux moment qui la détacherait entièrement de ce monde pour la placer avec Jésus-Christ. Uniquement occupée de l'éternité, elle se préparait à la mort comme à un jour de fête. Elle rendit l'esprit en récitant ces paroles du prophète : « Je dormirai et reposerai en paix. » Elle mourut entre les bras de sa mère, vers l'an 372.

PRATIQUE. Imitons la conduite de sainte Gorgonie, et son éloignement pour les vaines parures, auxquelles nous avons renoncé dans le baptême.

PRIÈRE. Dieu de miséricorde, qui ne changez point comme les hommes, ayez pitié de nous; convertissez nos cœurs, afin que nous soyons chrétiens en effet, comme nous le sommes de nom.

Digitized by Google

10 *décembre.* — Ste EULALIE, VIERGE ET MARTYRE. — IVe siècle.

Eulalie était d'une maison illustre de Mérida, en Espagne. Dès l'enfance elle témoigna un grand amour pour l'état de virginité; elle méprisait les jeux, les ornements et les plaisirs ordinaires des enfants. Elle n'avait encore que douze ans lorsqu'on publia à Mérida les ordres de l'empereur Dioclétien pour forcer les chrétiens à sacrifier aux idoles. Eulalie, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, ne souhaitait rien tant que de donner sa vie pour Jésus-Christ; mais les précautions de sa mère arrêtèrent pendant quelque temps son ardeur, en la retenant cachée dans une maison de campagne éloignée de la ville. S'ennuyant d'un repos qui lui paraissait indigne d'une chrétienne, elle parvint à ouvrir la nuit les portes de la maison et à s'évader. Elle se mit en marche vers la ville, à travers les champs, de peur sans doute que, si elle suivait le chemin ordinaire, ceux qui couraient après elle ne la joignissent, et ne la ramenassent à sa mère.

Elle arriva à Mérida avant le lever du soleil; et dès le matin elle se présenta hardiment devant le tribunal du gouverneur. Elle lui reprocha la fureur qui le poussait à faire périr les âmes, en les obligeant de renoncer au seul et véritable Dieu. « Si vous cherchez des chrétiens, dit-elle, me voici : ennemie de vos sacrifices impies, je déteste vos idoles, et je confesse un seul Dieu, de cœur et de bouche. Vos divinités et vos empereurs même ne sont rien, parce que les unes ne sont que les ouvrages des hommes, et que les autres les adorent. »

Le gouverneur, irrité de ce discours, essaya d'intimider Eulalie en lui faisant voir les supplices horribles qui lui étaient préparés, l'épée, les dents des bêtes et le feu, si elle persistait dans sa religion. « Quelle difficulté, ajouta-t-il, de faire ce qui est nécessaire pour éviter ces malheurs! vous en serez exempte, si vous voulez seulement toucher du bout des doigts un peu de sel et d'encens. » Cette feinte douceur fit sur elle une impression étrange; et, n'écoutant que son zèle, elle eut la hardiesse de renverser l'idole et de fouler aux pieds ce qu'on avait apprêté pour le sacrifice. Sur-le-champ deux bourreaux la déchirèrent jusqu'aux os avec des ongles de fer, sans qu'elle fît autre chose que de compter les coups, disant que les plaies qu'on lui faisait étaient autant de trophées de Jésus-Christ. On lui brûla ensuite la poitrine et les flancs avec des torches ardentes. Au lieu de cris et de gémissements, on n'entendait sortir de sa bouche que des actions de grâces; enfin le feu prit

Digitized by Google

à ses cheveux épars, monta bientôt à son visage et à la tête, et en peu de temps elle fut étouffée par la flamme. Les chrétiens ensevelirent son corps près du lieu de son martyre, qui arriva l'an de Jésus-Christ 304.

PRATIQUES. 1. Préparons-nous, par une vie sainte et vraiment chrétienne, à faire tout ce que Dieu demandera de nous. 2. Une jeune fille souffre avec joie les plus cruels tourments, et nous avons peine à faire une pénitence légère. Elle aimait Dieu; nous ne l'aimons donc pas.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous soyons plus longtemps sans vous aimer. Faites, ô mon Dieu, que nous soyons, en toutes circonstances, prêts à faire votre volonté toujours sainte et toujours adorable.

---

11 *décembre.* — S. DAMASE, PAPE. — IV^e^ siècle.

Damase, originaire d'Espagne, était fils d'un écrivain qui s'était établi à Rome, et y avait été lecteur, diacre et prêtre de l'église Saint-Laurent. Damase servit dans l'église jusqu'à ce qu'il fût promu à l'épiscopat. Il était diacre lorsque l'empereur Constance bannit de Rome le pape Libère. Damase s'engagea par un serment solennel, ainsi que tout le clergé, à ne jamais reconnaître d'autre évêque que lui. L'amour qu'il avait pour la foi catholique lui fit prendre part aux persécutions de son pasteur. Il l'accompagna et resta quelque temps avec lui dans son exil. Étant revenu à Rome, il continua de fortifier le peuple dans la foi catholique par ses exemples et par ses discours. Il eut aussi part au gouvernement de l'Église jusqu'à la mort de Libère, arrivée en l'année 366. Damase avait alors plus de soixante ans.

La plus grande et la plus saine partie du clergé et du peuple romain jeta les yeux sur lui pour en faire le conducteur de ce grand troupeau. Cette élection fut traversée par l'ambition du diacre Ursin ou Ursicin, qui, ne pouvant souffrir qu'on lui eût préféré Damase, se fit élire par une troupe de séditieux; mais Damase fut confirmé dans le siége de Rome, et Ursin banni. Non-seulement il fut étranger à toutes les mesures de l'autorité civile contre les schismatiques, mais encore il fit tous ses efforts pour les ramener à l'unité. Il ne se contenta pas d'employer pour cela toutes les voies humaines, comme les sollicitations, les remontrances, les prières : il s'adressa à celui qui est le maître des cœurs; il demanda l'intercession des saints Martyrs auprès de Dieu, et obtint enfin ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

Les troubles suscités par les schismatiques n'empêchaient pas Damase de travailler à la conservation de la discipline ecclésiastique; il tint aussi à Rome un concile assez nombreux, pour éteindre

Digitized by Google

le reste de l'arianisme par la condamnation des évêques ariens, et pour ramener à la foi catholique ceux que la crainte en avait détachés sous l'empereur Constance.

Ce pape était plein d'humilité et très-charitable, s'occupant sans relâche de maintenir la pureté de la foi : les ariens ont aussi relevé l'innocence de ses mœurs et son savoir peu commun. C'était, selon S. Jérôme, un docteur vierge d'une Église vierge. Théodoret le met à la tête des docteurs qui ont illustré l'Église latine; il dit qu'il s'était rendu célèbre par sa vie sainte, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique.

Damase rendit un grand service à l'Église en faisant connaître S. Jérôme. Ce saint docteur étant venu à Rome, l'évêque l'y retint auprès de lui, et s'en servit pour répondre aux consultations des églises. Il profitait aussi avec plaisir des lumières du saint docteur dans l'étude de l'Écriture.

Ce saint pape, après avoir essuyé plusieurs combats pour la foi, et avoir mené une vie pleine de bonnes œuvres jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, alla jouir de la récompense que Dieu a promise à ses fidèles serviteurs, le 10 décembre 384.

PRATIQUE. Rien n'est plus contraire à l'esprit de Jésus-Christ que la division. Tâchons de nous conduire si exactement, que nous ne donnions lieu à aucune mésintelligence entre ceux avec qui nous vivons. Prions tous les jours pour obtenir de Dieu qu'il n'y ait aucune division dans son Église, et qu'il réunisse tous les cœurs dans une même foi par une ardente charité.

PRIÈRE. Nous ne pouvons vous aimer, Seigneur, et ne pas aimer nos frères. Faites, par votre miséricorde, que nous ne soyons tous qu'un cœur et qu'une âme, et qu'aucun intérêt ne nous divise, afin que nous ne soyons jamais séparés de vous.

---

12 *décembre.* — S. VALERI, ABBÉ. — VII^e^ siècle.

Valeri naquit en Auvergne de parents peu aisés, et passa ses premières années à garder les troupeaux de son père. Il fit connaître dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu : toutes ses inclinations étaient tournées vers le bien. Son amour pour la prière et pour les exercices de piété lui faisait souhaiter ardemment de savoir lire. Il était difficile de satisfaire des désirs aussi louables : le besoin que ses parents avaient de lui ne lui laissait pas la faculté d'aller trouver ceux qui auraient pu l'instruire; néanmoins, ayant eu accès auprès d'un précepteur d'enfants de qualité, il le pria de tracer un alphabet et de lui en nommer les lettres. En peu de temps il sut lire, et apprit le psautier par cœur.

Digitized by Google

Il avait un oncle maternel dans le monastère d'Autumon, qui n'était pas fort éloigné du lieu de sa naissance. Il résolut d'aller le voir et de se consacrer à Dieu à son exemple; mais son père, qui avait besoin de ses services, empêcha qu'on ne l'y reçût. Reconnaissant plus tard qu'il n'était pas possible de faire changer Valeri de résolution, on ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à une vocation qui se déclarait par une telle persévérance. L'abbé l'admit dans sa communauté du consentement du père, qui se soumit à la volonté de Dieu.

Dès qu'il eut reçu l'habit monastique, on le vit croître en vertu de jour en jour, et bientôt il fut une règle vivante et un modèle de perfection pour ses frères. Il était exact à tous ses devoirs et soumis à tout le monde, parce que son humilité lui faisait croire qu'il était vraiment au-dessous de tous. Valeri, ne croyant pas avoir encore assez fait, cherchait les moyens de s'avancer davantage dans la perfection. Il crut pour cela devoir quitter son pays et se retirer dans quelque monastère qui fût en réputation d'une plus grande régularité. Ayant entendu parler de celui de Saint-Germain à Auxerre, il y alla. S. Aunaire, qui était alors évêque de cette ville, le reçut avec beaucoup de charité, et lui permit de demeurer dans ce monastère, où vivaient des religieux d'une conduite très-édifiante. Valeri ne leur était pas inférieur : l'austérité des jeûnes qu'il pratiquait, ses prières assidues et ses veilles leur faisaient dire qu'il menait une vie angélique; cependant il se regardait toujours comme un serviteur inutile et comme un moine lâche qui avait besoin d'un maître plus sévère pour avancer dans la vertu. Ces sentiments d'humilité, qui lui faisaient appréhender les suites d'une réputation qui commençait à se répandre aux environs d'Auxerre, le firent penser à se retirer à Luxeuil, sous la conduite de S. Colomban. Il exécuta ce dessein avec un grand seigneur qui, étant venu le voir pour recevoir ses instructions, en avait si bien profité, qu'il renonça à tous ses biens pour embrasser la voie étroite qui mène à la vie éternelle. Ils furent reçus tous deux en qualité de novices.

Un des religieux de cette maison, nommé Waldolen, demanda au saint abbé la permission d'aller prêcher la foi aux infidèles, et d'emmener avec lui Valeri. Colomban lui accorda l'un et l'autre, et lui recommanda Valeri comme un grand serviteur de Dieu. Ils s'acheminèrent vers la partie septentrionale de la France, et allèrent en Neustrie trouver le roi Clotaire, qui leur donna la terre de Leuconay, en Picardie, sur la Somme, assez près de la mer. Ils y bâtirent une chapelle, avec l'agrément de Bernard, évêque

Digitized by Google

d'Amiens. On construisit aussi une cellule pour chacun. Ils y reçurent plus tard quelques disciples.

Valeri convertit un grand nombre d'idolâtres du pays par ses prédications, et encore plus par les saints exemples qu'il leur donnait. Il allait ordinairement prier, à l'exemple de Jésus-Christ, sur le haut d'une montagne, au pied d'un arbre éloigné de plus d'une lieue de sa cellule. Un jour que ses disciples l'y avaient accompagné, il leur dit : « Après ma mort, vous m'enterrerez ici. » Huit jours après, il mourut, et alla recevoir la récompense que Jésus-Christ a promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. On rapporte sa mort au 12 décembre 622. On bâtit depuis un monastère à la place de sa cellule, et il s'y forma une ville qui porte son nom.

PRATIQUES. 1. Que le désir ardent du jeune Valeri pour apprendre à lire excite les parents à faire instruire les enfants, non pour les rendre plus savants, mais afin qu'ils soient plus chrétiens. 2. Nous n'avons aucun sujet de nous élever; et, quelque progrès que nous fassions, nous pourrons toujours dire que nous sommes des serviteurs inutiles.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous un désir ardent d'apprendre votre sainte loi et de connaître votre volonté divine; mais donnez-nous aussi la grâce de l'accomplir, afin qu'elle ne nous condamne pas.

---

13 *décembre.* — S. JODOC OU JOSSE. — VII^e^ siècle.

Judhaël ou Juel, comte de Bretagne, laissa en mourant ses États à son fils aîné, nommé Judicaël, et plus connu sous le nom de Giguel, qui prit le premier le titre de roi de Bretagne. Ce prince, peu de temps après, fut touché de Dieu, et renonça à cette couronne périssable, pour travailler dans la solitude à l'acquisition d'une couronne incorruptible. Avant de se retirer dans le monastère de Saint-Méen, diocèse de Saint-Malo, où il vécut dans la sainteté jusqu'à la mort, il proposa la couronne à Jodoc, son frère cadet, vulgairement appelé Josse; mais celui-ci, qui n'avait pas moins envie d'arriver au ciel que son aîné, demanda huit jours pour connaître la volonté de Dieu. Il crut devoir se renfermer dans le monastère de Lan-Maëlmon, où il avait été élevé, pour se déterminer en la présence du Seigneur.

Tandis que Jodoc s'adressait avec ferveur au Père des lumières, et qu'il le priait avec larmes de vouloir bien, en l'éclairant, mettre fin à ses peines et à ses inquiétudes, il passa par cette maison onze pèlerins qui allaient à Rome. Il prit cette rencontre pour une manifestation de la volonté de Dieu. Il se joignit à eux sans délibérer davantage, et sans prendre autre chose qu'un bâton et ses

Digitized by Google

tablettes. En sortant de la Bretagne, ils allèrent à Avranches, où Josse, à leur sollicitation, reçut des mains de l'évêque la tonsure cléricale, d'autant plus volontiers qu'il avait un ferme dessein de renoncer absolument au monde pour se donner tout entier au service de Dieu. De là les pèlerins prirent la route de Paris, d'où ils passèrent en Picardie.

Jodoc n'avait eu d'autre but, en suivant les pèlerins, que de s'éloigner de son pays pour fuir les honneurs qu'on lui rendait, et pour se mettre à l'abri du fardeau de la royauté, dont on voulait le charger. C'est pourquoi, trouvant dans le Ponthieu de grandes forêts propres à ce dessein, et rencontrant dans un seigneur du pays, nommé Haimon, un protecteur plein de religion, qui entrait dans ses vues, il consentit à demeurer auprès de lui, et à laisser partir sans lui ses camarades de voyage. Cependant le duc, en le retenant, n'avait pas prétendu le laisser habiter les bois et les déserts; pour se le rendre utile et à ceux du pays, il l'engagea à recevoir les saints ordres, et quand il le vit prêtre il lui donna sa chapelle à desservir. Josse en eut soin pendant sept ans; mais enfin, considérant que cet engagement l'obligeait d'être fréquemment en conversation avec les hommes, il pria Haimon de lui permettre de chercher une retraite plus profonde. Quelque envie qu'eût ce seigneur de retenir auprès de lui un prêtre d'une si grande édification, il n'osa s'opposer à son désir, dans la crainte de résister à la volonté de Dieu. Il voulut même l'accompagner dans la recherche d'un lieu propre à la vie qu'il voulait mener. Il le conduisit lui-même dans un endroit fort solitaire, appelé à présent Ray. Le saint prêtre le trouva fort commode, tant parce qu'il espérait que son repos y serait peu troublé par la vue des amateurs du monde, que parce qu'il fournissait ce qui était nécessaire à la vie. Il s'arrêta donc avec un seul disciple nommé Wurmar. Haimon leur fit bâtir une chapelle et une cellule. Quoiqu'ils y vécussent dans une grande pauvreté, et n'ayant absolument d'autre revenu que le travail de leurs mains, ils trouvaient cependant encore de quoi donner aux pauvres. Un jour qu'il ne leur restait qu'un pain pour leur nourriture, il vint un pauvre à leur cellule demander l'aumône. Josse lui fit donner la moitié de ce pain; il en vint ensuite un second, et après celui-ci un troisième, et le disciple fut obligé de donner à chacun une partie de ce qui restait. Il en vint enfin un quatrième : le solitaire ne voulut pas le renvoyer sans lui rien donner, il fallut donc que Wurmar se défît du dernier morceau de pain pour obéir à la charité de son maître, qui lui dit, pour l'empêcher de murmurer : « Ne vous fâchez pas, mon fils, Dieu est

Digitized by Google

encore aujourd'hui aussi puissant qu'autrefois. Bientôt après ils virent des marques du soin que Dieu prend de ceux qui mettent toute leur confiance en lui; car il arriva quatre petites barques sur lesquelles il y avait toutes sortes de provisions, qui leur étaient envoyées par des personnes de piété.

Huit ans après, Jodoc et son disciple se retirèrent à Rumiac, aujourd'hui Villiers-Saint-Josse, et y bâtirent une chapelle sous l'invocation de S. Martin. Ils firent un pèlerinage à Rome, et ce ne fut que quelques années après leur retour, en 668, que Josse finit sa vie pénitente, dont Dieu fit connaître la sainteté par plusieurs miracles avant et après sa mort. On y bâtit depuis un monastère qui porte le nom du Saint.

PRATIQUES. 1. Dieu n'appelle pas tout le monde à vivre dans les bois; mais nous sommes tous obligés de faire pénitence, et si nous y manquons, nous périrons tous. 2. Quelque pauvre que l'on soit, quand on a la charité dans le cœur on trouve toujours de quoi assister ceux qui sont dans le besoin, et l'on peut au moins leur rendre quelques services.

PRIÈRE. Nous sommes pauvres, Seigneur; donnez-nous la charité, et nous serons riches pour assister les autres de notre pauvreté même.

---

14 *décembre.* — S. SPIRIDION, ÉVÊQUE. — VI^e^ siècle.

Spiridion était né dans l'île de Chypre, de parents pauvres, mais que l'on croit avoir été chrétiens. Sa profession était de garder les moutons. Il se maria et eut une fille nommée Irène, qui le servit et demeura vierge. Il menait une vie si innocente dans l'état de berger, qu'on le crut digne d'être chargé du troupeau de Jésus-Christ. Il fut élu évêque de Trimythonte, et conduisit son peuple avec tout le zèle d'un bon pasteur, sans abandonner sa première occupation. Son diocèse était fort petit : les habitants n'en étaient pas tous chrétiens, et les chrétiens en étaient pauvres et d'une vie réglée, ce qui faisait que le pasteur était obligé de travailler pour vivre; il en avait le loisir. Des voleurs formèrent le dessein de lui enlever quelques brebis. Croyant n'avoir rien à craindre de ce bon vieillard, ils entrèrent la nuit sans grande difficulté dans la bergerie, et choisirent celles qui leur parurent avoir le plus de valeur; comme ils se disposaient à les emmener, ils voulurent sortir par où ils étaient entrés, mais ils ne purent en venir à bout. La crainte d'être surpris leur fit redoubler plusieurs fois leurs efforts, et toujours inutilement; ils furent effrayés d'être obligés de rester, sans apercevoir ce qui les retenait. Une main plus puissante que toutes leurs forces les avait attachés par des liens invisibles, et les arrêta jusqu'au lendemain. Lorsque Spiridion vint le matin pour

Digitized by Google

mener paître son troupeau, il fut étonné lui-même de voir des hommes dans la bergerie, dans la posture de gens enchaînés. Il leur en demanda la cause; les voleurs, fort honteux de se voir découverts en cet état, lui avouèrent ce qu'ils avaient voulu faire, et lui racontèrent ce qui leur était arrivé. Aussitôt, plein de compassion pour ces malfaiteurs, il pria Dieu, dont il admirait la bonté pour lui, de leur rendre la liberté. Sa prière fut exaucée, et ils furent déliés. Sa charité ne se borna pas à les laisser aller en paix : il donna un mouton à chacun d'eux, en leur disant agréablement : « C'est afin que vous n'ayez pas perdu votre peine en veillant si longtemps; mais, ajouta-t-il, vous auriez mieux fait de me le demander. »

Il avait coutume de ne manger en carême qu'à certains jours, et d'en passer à jeun plusieurs de suite. Il vint un jour chez lui un étranger très-fatigué du chemin qu'il avait fait; Spiridion le reçut avec une grande charité; mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison : il n'y avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin du voyageur, il se mit en oraison, et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Église; puis il fit des excuses à son hôte, et dit à sa fille de faire cuir le lard. Quand il fut prêt, il se mit à table avec son hôte, mangea le premier, et l'invita à en faire autant. L'étranger s'en excusait en disant qu'il était chrétien. Spiridion pour le rassurer lui répondit qu'il n'y a point de mets impurs de leur nature, et qu'il était des occasions où l'on pouvait être dispensé de la loi du jeûne.

Il divisait ordinairement son revenu en deux parties, dont l'une était pour les pauvres, et l'autre pour sa maison, et pour prêter à ceux qui éprouvaient des besoins imprévus. Lorsqu'on venait lui emprunter quelque objet, il se contentait de montrer le lieu où on le trouverait, voulant qu'on prît soi-même ce dont on avait besoin. Lorsqu'on lui rapportait ce qu'on avait pris, il faisait la même chose, se reposant sur la fidélité de son prochain. Il arriva cependant qu'on abusa de cette confiance. Un particulier rapportant de l'argent qu'il avait emprunté, fit semblant de le remettre dans le coffre et le remporta. Mais Dieu ne permit pas que cette infidélité demeurât longtemps cachée; car cet homme, ayant eu recours à son évêque, alla pour prendre de l'argent dans le coffre, et le trouva vide. Il vint le dire à Spiridion, qui lui répondit : « Il est étonnant que vous soyez le seul qui ne trouviez pas ici ce qui vous est nécessaire. Prenez garde si vous n'avez pas manqué à y remettre ce que vous aviez pris précédemment. » Cet homme fit connaître, en avouant sa faute, que la conjecture de Spiridion était juste.

Digitized by Google

Quoique Spiridion eût peu étudié les lettres humaines, il avait acquis une grande connaissance de l'Écriture sainte. On ne sait pas l'année qui termina la vie édifiante de ce saint prélat. On croit qu'il a vécu jusque après le concile de Sardique, auquel il assista et où il rendit témoignage à l'innocence de S. Athanase, en 347.

PRATIQUES. 1. On doit avoir un grand respect pour les pratiques de l'Église et obéir exactement à ses commandements; mais on ne les viole pas quand une véritable nécessité empêche de le faire. 2. Le mauvais usage que l'on fait de la charité des autres est souvent cause que l'on manque de secours dans de pressants besoins.

PRIÈRE. Que votre Esprit, ô mon Dieu, qui anime votre Église, nous apprenne à respecter ses commandements et à les pratiquer fidèlement.

---

15 *décembre*.—S. EUSÈBE, ÉVÊQUE DE VERCEIL.—IV^e^ siècle.

Eusèbe naquit d'une famille noble de l'île de Sardaigne. Étant venu demeurer à Verceil, ville des États de Savoie, il y fut si estimé pour ses qualités et sa vertu, qu'on le jugea digne de remplir le siége épiscopal préférablement à tous ceux du pays. Le peuple le demanda d'une voix commune, et les évêques l'élurent.

La conduite d'Eusèbe fit voir qu'on ne s'était pas trompé en le regardant comme un sujet capable de conduire les autres, et que Dieu lui-même avait présidé à son élection. En effet, il s'appliqua toujours avec une foi ferme et ardente, soutenue par la prière, à connaître la volonté du Très-Haut et à l'exécuter. Sa grandeur d'âme était soutenue par une vie pénitente; il jeûnait souvent et ne buvait que de l'eau : ses habits étaient pauvres et des plus communs.

Le moyen qui lui parut le plus propre pour travailler avec fruit à l'édification de son peuple et à la sanctification des âmes, ce fut de former sous ses yeux de jeunes ecclésiastiques dont l'innocence et la piété lui fussent connues, afin de les employer ensuite dans les fonctions du saint ministère. Il réussit si bien dans l'exécution de ce projet, que les églises s'empressaient de lui demander de ses disciples pour en faire leurs évêques. Au milieu de la ville, il vivait avec ses clercs comme les moines du désert. Tout le clergé voulut les imiter. Ils se mirent sous la conduite de leur évêque, qui les renferma dans une même maison avec lui, où ils s'exerçaient à la pratique de toutes les vertus et des fonctions de leur ministère, sans négliger la surveillance qu'ils devaient exercer sur le peuple qui leur était confié. Ils travaillaient à se maintenir dans la sainteté et la chasteté par l'abstinence et l'éloignement de tout ce que le monde estime. Voici comment S. Ambroise décrit la vie

Digitized by Google

de ces disciples de S. Eusèbe : « C'est une milice toute céleste et tout angélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges de Dieu, à apaiser sa colère, et à implorer sa miséricorde par des prières ferventes et continuelles. Ils ont toujours l'esprit appliqué à la lecture et au travail. Quoi de plus admirable que cette vie! on n'y a rien à craindre; tout est digne d'imitation; on y est dédommagé de l'austérité des jeûnes par la paix et la tranquillité de l'âme; on y est soutenu par l'exemple; ce qui coûte le plus à la nature devient facile par l'habitude. Cette vie n'est pas troublée par les soins temporels, ni distraite par les embarras du siècle, ni traversée par la visite des gens oisifs, ni relâchée et attiédie par le commerce des gens du monde. »

Cette vie austère que menait Eusèbe lui apprit à supporter plus facilement toutes les persécutions qu'il eut à souffrir dans la suite de la part des ariens, qui attaquaient la divinité de Jésus-Christ. Il fut relégué à Scythopolis de Palestine, qui avait pour évêque Patrophile, l'un des chefs des hérétiques. Les agents de l'empereur Constance avaient marqué une maison pour Eusèbe. Les ariens l'en tirèrent avec violence, et le renfermèrent dans une petite chambre, où, en supposant les ordres du prince, ils venaient le maltraiter à diverses heures pour l'obliger d'entrer dans leurs sentiments. Ils le traînaient par terre à demi nu et le faisaient descendre un escalier à la renverse et la tête en bas, sans pouvoir lui arracher aucune réponse en faveur de leur hérésie. Il leur abandonnait son corps, à l'exemple de Jésus-Christ, pour être le jouet de leur fureur.

Au milieu de ces tourments, il reçut la consolation de la visite d'un diacre et d'un autre ecclésiastique, qui lui apportèrent des lettres et des aumônes de son église et des églises voisines. Mais à peine les clercs furent-ils partis, que les ariens redoublèrent leurs vexations. Ils empêchèrent les prêtres et les diacres de le venir voir, et le laissèrent quatre jours sans manger. Ses souffrances augmentèrent de jour en jour jusqu'au moment où on changea le lieu de son exil. On l'envoya de Scythopolis en Cappadoce, et quelque temps après dans la haute Thébaïde, en Égypte. Il écrivit de là une lettre à Grégoire, évêque d'Elvire, pour l'engager à s'opposer courageusement à Osius et à tous ceux qui étaient tombés dans l'erreur ou qui avaient abandonné la foi de l'Église, et à ne point craindre la puissance des princes.

Constance étant mort, Julien l'Apostat permit aux évêques exilés de retourner dans leurs diocèses. Eusèbe se rendit à Alexandrie pour se concerter avec Athanase sur les moyens de remédier

Digitized by Google

aux maux qui affligeaient l'Église. Il alla ensuite à Antioche pour travailler à l'extinction du schisme qui troublait l'Église de cette ville. En revenant de l'Orient, Eusèbe passa par l'Illyrie, confirmant toujours dans la foi ceux qui s'en étaient écartés. Il se joignit à S. Hilaire de Poitiers pour combattre l'arianisme : ils dirigeaient principalement leurs efforts contre Auxonne de Milan, qui avait trouvé le moyen de gagner la faveur de l'empereur Valentinien. Eusèbe termina une vie si laborieuse et si pénitente par une sainte mort, le 1er août, vers l'an 370.

PRATIQUES. 1. Quoi de plus nécessaire que les maisons consacrées, comme celle de S. Eusèbe, à former de jeunes ministres des autels! Un fidèle qui, de quelque manière que ce puisse être, aurait la facilité de contribuer à cette œuvre importante, ne serait-il pas bien coupable de ne vouloir faire pour cela aucun effort, aucun sacrifice, dans les temps surtout où ces établissements sont si nécessaires? 2. Une vie pénitente est une grande préparation à défendre la foi.

PRIÈRE. Seigneur, faites-nous la grâce de pratiquer constamment votre saint Évangile, afin que nous soyons prêts à mourir pour sa défense. Donnez-nous des pasteurs qui nous l'enseignent toujours par leurs actions comme par leurs paroles.

---

16 *décembre.* — Ste ADÉLAIDE, IMPÉRATRICE. — Xe siècle.

Adélaïde était fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, qu'elle perdit lorsqu'elle n'avait encore que six ans. A seize ans, en 938, elle épousa Lothaire, roi d'Italie. Son mari la laissa veuve à l'âge de dix-neuf ans. On avait remarqué en elle dès l'enfance des marques d'une piété solide. Les afflictions qui lui survinrent avec la mort de son mari et qui en furent les suites, ne servirent qu'à l'affermir dans le service du Seigneur, et à la détacher davantage des grandeurs et des pompes du monde, dont elle comprit alors toute la vanité. Elle se trouva tout à coup sans appui, sans conseil, sans secours, entièrement abandonnée à la discrétion des ennemis de son mari. Béranger, le plus puissant de tous, se fit couronner roi d'Italie, et se saisit d'Adélaïde, qu'il fit enfermer dans une prison, où on lui fit souffrir mille outrages et mille indignités; mais, par la grâce de Dieu, et malgré toutes les précautions de Béranger, on la tira de sa prison à la faveur d'une nuit obscure.

La princesse s'échappa, accompagnée d'une seule fille qu'on lui avait laissée. Comme elle ne savait où elle allait, à cause de l'obscurité de la nuit, elle tomba dans un étang, et aurait infailliblement péri, si Dieu, en qui seul elle avait confiance, n'eût envoyé un pêcheur qui la retira avec sa compagne. Elles avaient passé une nuit et un jour dans l'eau : le froid et la faim les avaient

Digitized by Google

extrêmement affaiblies; cependant elles n'étaient pas dans un lieu propre à recevoir de grands soulagements : tout ce que put faire le pêcheur, ce fut de les faire réchauffer et de leur faire cuire un poisson qu'il avait pris.

Un ecclésiastique qui n'avait cessé de veiller sur la princesse, s'étant avancé pour lui chercher du secours, vint l'avertir qu'Othon arrivait avec une armée pour réprimer les entreprises de Béranger et la délivrer de la persécution. Béranger fut défait bientôt après, et Othon Ier, qui fut couronné empereur d'Italie à Rome, en 962, épousa Adélaïde, dont il connaissait le mérite. Il la fit couronner reine de Lombardie. Ce retour de prospérité ne changea rien dans les sentiments d'Adélaïde; mais étant plus en état de secourir les pauvres et les affligés, elle leur fit de plus grands biens. Elle s'attacha sans relâche à faire donner une bonne éducation au fils qu'elle eut de son second mariage. Pendant que son mari fut occupé à pacifier les troubles d'Italie, elle gouverna l'Empire avec beaucoup de prudence.

Son fils Othon II, devenu souverain, oublia ce qu'il devait à sa mère. Le malheur ouvrit les yeux à Othon, et il rappela Adélaïde, dont il reçut avec docilité les avis. Ce prince étant mort, l'impératrice sa veuve, Théophanie, fut établie régente pour gouverner pendant la minorité de son fils, Othon III. Cette princesse se montra l'ennemie déclarée de sa belle-mère, et la traita de la manière la plus outrageante. Adélaïde souffrit sans se plaindre. Théophanie étant morte subitement, on obligea Adélaïde à se charger de la régence. Elle ne regarda la puissance dont elle était revêtue que comme un pesant fardeau. Loin de se venger des auteurs de ses maux, elle chercha toutes les occasions de leur faire du bien. Elle sut joindre la sévérité à la douceur, et par là elle portait tout le monde à l'aimer et à pratiquer la vertu. La dernière année de sa vie elle fit un long voyage pour réconcilier Rodolphe avec ses sujets.

Sa vigilance dans les affaires publiques ne la rendait pas plus négligente dans les exercices de piété. Elle rentrait à certaines heures dans son oratoire, pour y puiser dans la prière les lumières dont elle avait besoin dans l'administration de l'Empire. Adélaïde mourut l'an 999, âgée d'environ soixante-huit ans.

PRATIQUE. Plus il est rare de voir la piété dans les grands, plus nous devons honorer ceux qui en ont, et plus aussi nous devons nous humilier de ce que nous ne les imitons pas.

PRIÈRE. Vous n'abandonnez jamais votre Église, Seigneur; mais vous la laissez quelquefois dans l'abaissement pour punir nos péchés. Visitez cette vigne que vous avez plantée, et rendez-nous-en des branches qui portent des fruits.

Digitized by Google

17 *décembre.* — S. LAZARE, Ste MARTHE ET Ste MARIE.

Lazare, ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs, demeuraient à Béthanie, petite ville qui était à deux milles de Jérusalem, et un peu au delà de la montagne des Oliviers. Le Sauveur, qui d'abord avait sa résidence ordinaire dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée à la troisième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît par l'histoire de la résurrection de Lazare que cette famille était une des plus distinguées du pays.

Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur, qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sentait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'épouse du Cantique : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lis,* c'est-à-dire avec les âmes chastes, ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus.

Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison ; elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Sauveur ne désapprouva pas le principe de sa sollicitude ; mais il lui fit comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur, qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son âme. *Marthe, Marthe,* lui dit-il, *vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire.* Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent au corps : il voulait seulement que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées par la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes, à la vérité, changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet ; mais l'âme y est souvent exposée à

Digitized by Google

être distraite, surtout dans le cours de l'action. Tâchons de ressembler aux anges, qui, en exerçant les fonctions extérieures dont ils sont chargés, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu et l'adorent sans cesse; mais, quoi que nous fassions, nous ne serons pas toujours parfaitement maîtres de notre attention. Ceux, au contraire, qui s'occupent de la contemplation ne courent point les mêmes risques : ils sont unis à Dieu d'une manière plus continue et plus parfaite. Ils font comme l'apprentissage de l'emploi qu'ils auront éternellement dans le ciel. C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avait choisi la meilleure part; et que jamais on ne la lui ravirait; il ajouta même qu'*une seule chose est nécessaire*, et cette seule chose, c'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu et à notre salut éternel.

Ce qui prouve combien Notre-Seigneur Jésus-Christ aimait la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en informèrent le Sauveur, qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade* : elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur.

Jésus n'eut pas plutôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion. Cependant il différa quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie, Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au-devant de lui, et lui dit : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.* Jésus la rassura, et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur; elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé, et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au-devant de son divin maître, et se jeta à ses pieds fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère, et qui versaient aussi des larmes.

Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur, que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération dans son visage et dans tout son extérieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare. On lui répondit : *Seigneur, venez et voyez.* Il alla donc au tombeau avec eux, et il commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait.

Digitized by Google

Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais. *Ne vous ai-je pas dit*, répliqua Jésus, *que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?* Ensuite, ayant adressé une prière à son Père, il cria à haute voix : *Lazare, sortez dehors.* A l'instant Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus, et se mirent au nombre de ses disciples; mais les princes des prêtres et les pharisiens en ayant été informés, s'assemblèrent et résolurent de faire mourir non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât pas le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le dessein formé contre Lazare.

Peu de temps après, et six jours avant la Pâque, Jésus étant venu en Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui, et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui; elle prit un vase rempli d'excellents parfums et le versa sur ses pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres. Ce n'était pas qu'il s'intéressât beaucoup au sort des malheureux : mais c'est que, portant la bourse, il convertissait quelquefois à son usage les biens communs, parce qu'il était un voleur. On voit par là avec combien de facilité l'avarice se glisse dans le cœur, et combien l'avare est ingénieux à trouver des excuses pour se tromper lui-même. Tandis que la charité interprète en bonne part les actions du prochain, la passion entraîne toujours dans des jugements téméraires. Judas, en condamnant ce que Marie venait de faire, condamnait un acte de religion très-héroïque; mais Jésus prit la défense de cette sainte femme; il considérait non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs; il déclara même que cette action, condamnée par Judas, serait un sujet d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Évangile.

L'Évangile n'apprend ni ce que firent ni ce que devinrent Lazare et ses sœurs depuis ce temps-là.

Digitized by Google

PRATIQUES. Pratiquons la vertu et les bonnes œuvres, si nous voulons que le Très-Haut répande sur nous ses miséricordes.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, de marcher sur la terre dans vos voies, afin que nous puissions nous trouver au milieu des élus, lorsqu'il vous plaira de nous appeler à vous.

---

18 *déc.*—S. PAUL LE SIMPLE, ANACHORÈTE.— IVe siècle.

Un des plus illustres disciples de S. Antoine a été saint Paul, surnommé le *Simple,* parce qu'il était d'un esprit droit, d'une humilité extraordinaire, et qu'il ignorait entièrement les sciences humaines. Il était laboureur, et demeurait dans un village de la Thébaïde. Avant d'embrasser la vie solitaire, il avait vécu dans le monde jusqu'à l'âge d'environ soixante ans. Dieu lui envoya des afflictions domestiques. Ce fut alors qu'il eut la pensée de chercher une solitude pour y passer le reste de ses jours. Après avoir erré pendant huit jours, il arriva au lieu où s'était retiré S. Antoine. Croyant que Dieu ne l'avait pas conduit en cet endroit sans raison, il s'adressa au Saint, et le pria de le recevoir au nombre de ses disciples, et de le mettre dans les voies du salut. S. Antoine s'y refusa d'abord, ne le croyant pas capable de demeurer dans le désert comme les plus parfaits solitaires, après avoir vécu si longtemps dans le monde. Il voulut lui persuader d'aller servir Dieu dans quelque village voisin, ou dans celui même qu'il venait de quitter; en cultivant la terre il aurait moins sujet de s'ennuyer et de se décourager. Paul ne se rebuta pas : il resta constamment à la porte du Saint, joignant le jeûne à la prière. Antoine, regardant de temps en temps par la fenêtre, et le voyant toujours en prière, commença à l'instruire de tout ce qu'il avait à faire pour se sauver dans le nouveau genre de vie qu'il embrassait. Il lui donna l'exemple des austérités qu'il devait pratiquer, et les lui fit pratiquer en même temps. Quand il vit qu'il avait exécuté le tout avec beaucoup de courage et d'exactitude, il lui dit : « Si vous pouvez, mon frère, vivre tous les jours comme aujourd'hui, vous pouvez demeurer ici. — Je ne sais, lui répondit Paul, si vous avez quelque chose de plus difficile à m'ordonner; mais tout ce que je vous ai vu faire jusqu'à présent, je n'ai pas de peine à le faire moi-même. »

Quand cet habile maître de la vie spirituelle se fut assuré par toutes sortes d'épreuves, de la perfection et de la sincérité entière avec laquelle Paul tâchait de pratiquer la vertu et de se rendre agréable à Jésus-Christ, il lui fit bâtir une cellule à une lieue de la sienne, et l'y envoya en lui commandant d'y pratiquer ce qu'il

Digitized by Google

lui avait enseigné, et surtout d'implorer l'assistance du Ciel par la prière. Il allait souvent l'y visiter, et c'était pour lui une grande satisfaction de le trouver occupé à exécuter avec soin et avec application d'esprit ce qu'il lui avait recommandé. Il y avait à peine un an que Paul vivait dans la retraite et dans cette pratique exacte de l'obéissance, quand Dieu l'honora du don des miracles. On venait à lui de tous côtés, et S. Antoine lui envoyait les malades et les possédés qu'il n'avait pu guérir, persuadé que son disciple avait reçu de Dieu une grâce plus étendue que la sienne. La multitude des miracles que faisait Paul lui attirait tant de visites, que S. Antoine, craignant que l'importunité de ce grand monde ne le fît fuir, lui conseilla de se retirer en un lieu plus écarté, où il ne serait pas si facile de le trouver.

Paul le Simple vivait dans le IVe siècle, mais on ne sait ni le jour ni l'année de sa mort.

PRATIQUE. Nous devons être attentifs à profiter, pour notre salut, des afflictions qui nous arrivent. Dieu les permet pour notre bien et pour nous attirer à lui : regardons-les de cette manière, et elles nous seront très-utiles.

PRIÈRE. Seigneur, ce sont les simples que vous aimez et à qui vous vous faites connaître. Faites-nous la grâce d'accomplir en toutes choses votre sainte volonté avec un cœur simple et droit, et de renoncer sans cesse à la nôtre,

---

19 *décembre*. — S. GATIEN, ÉVÊQUE DE TOURS. — IIIe siècle.

S. Gatien vint de Rome dans les Gaules avec S. Denis de Paris, vers le milieu du IIIe siècle. Tours fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques, et il y fixa son siége épiscopal. Il trouva dans ceux auxquels il annonça l'Évangile un penchant extrême à l'idolâtrie; mais il ne se laissa rebuter ni par les contradictions ni par les souffrances; il continua de prêcher avec zèle, et il eut la consolation de convertir plusieurs infidèles. Pour se soustraire à la persécution, il assemblait son petit troupeau dans des lieux souterrains, et y célébrait les divins mystères. Souvent il fut obligé de se cacher lui-même, afin d'échapper à la mort dont il était menacé. Ce n'était pas qu'il craignît de donner sa vie; mais elle était nécessaire à ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Il mourut en paix, après avoir travaillé près de cinquante ans avec un zèle infatigable. S. Martin allait souvent prier au tombeau de S. Gatien. La cathédrale de Tours porte le nom de ce Saint depuis le milieu du XIVe siècle. Elle avait été primitivement dédiée sous l'invocation de S. Maurice. Il y a eu plusieurs translations des reliques de S. Gatien, mais elles furent brûlées par les huguenots en 1562, avec celles

Digitized by Google

de plusieurs autres saints. La principale fête du saint évêque, que plusieurs miracles ont rendue célèbre, est marquée en ce jour dans les martyrologes.

PRATIQUE. Les chrétiens doivent être si attachés à leur religion, que ni les dangers ni les menaces ne puissent les en détacher.

PRIÈRE. Seigneur, qui avez bien voulu nous éclairer des lumières de la foi, faites-nous la grâce de vivre d'une manière conforme à l'Évangile, afin que nous obtenions les récompenses éternelles.

---

20 *décembre.* — S. TIMOTHÉE ET Ste MAURE. — IVe siècle.

Timothée était lecteur du bourg de Pérape en Thébaïde, et fils d'un préfet nommé Pécile. Sa femme, nommée Maure, était chrétienne, et n'était âgée que de quinze ans quand il l'épousa. Timothée, ayant été pris par les persécuteurs qui faisaient la recherche des chrétiens pour obéir aux édits des empereurs Dioclétien et Maximien, fut présenté à Arrien, gouverneur de la province, qui voulut l'obliger à sacrifier aux idoles. Timothée lui répondit que l'esprit de Jésus-Christ, qui était en lui, ne lui permettait pas de sacrifier, et qu'il ne craignait pas les tourments. Arrien, sachant qu'il était lecteur, lui demanda les saintes Écritures pour les brûler. Timothée répondit qu'il ne les livrerait point. Le juge, irrité de sa fermeté, lui fit enfoncer un fer chaud dans les oreilles et dans les yeux, afin qu'il ne pût ni lire ni entendre lire le livre qu'il aimait tant. Le saint lecteur remercia Dieu, qui augmentait par ses souffrances l'espérance de la récompense éternelle. Arrien le fit suspendre par les pieds à un poteau, et lui fit mettre une pierre au cou et un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de parler. On le laissa longtemps en cet état, afin que la longueur d'un supplice si rigoureux le forçât à se rendre aux instances du gouverneur.

Tous ces moyens étant reconnus inutiles, le juge, informé que Timothée était nouvellement marié, envoya dire à sa femme de venir le trouver. Elle vint, et le juge lui fit entendre qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver la vie de son mari que de le porter à sacrifier, et lui promit à cette fin une grande somme d'argent. Cette jeune femme, encore faible dans la foi, se laissa persuader par les discours du juge. Elle alla au lieu où était son mari, et lui dit tout ce qu'elle put imaginer de plus tendre et de plus fort pour le faire consentir à ce qu'on demandait de lui. Il est à croire qu'il n'avait pas entièrement perdu l'usage de l'ouïe; car il pria son père, qui était présent, de lui mettre un mouchoir sur la tête, afin qu'il

Digitized by Google

ne pût sentir l'odeur de mort qui sortait des habits de sa femme, voulant marquer par là l'horreur qu'il avait de tout ce qu'elle lui disait. Maure ne se rebuta point : elle continua ses instances, par le désir qu'elle avait de faire consentir son mari à ce qu'on lui proposait; mais le saint martyr rendit le change au démon, qui se servait d'elle comme du plus puissant instrument qu'il pût mettre en œuvre pour le perdre. Il exhorta Maure à cesser de vouloir le pervertir, et à se relever plutôt de sa chute par une généreuse confession du nom de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu, qui parlait par sa bouche, ralluma la foi presque éteinte de cette femme. Elle reconnut sa faute, et déclara à son mari qu'elle était résolue à l'imiter dans sa confession. Timothée lui dit que, pour réparer son infidélité, elle devait aller faire connaître ses nouvelles dispositions au juge. Elle eut quelque peine à s'y résoudre, parce qu'elle appréhendait de ne pouvoir soutenir les regards d'un juge irrité, ni la rigueur des tourments. Il la rassura en l'excitant à mettre sa confiance en Jésus-Christ, qui pouvait lui rendre toutes choses faciles. Il adressa en même temps sa prière à Dieu, afin qu'il leur donnât à tous deux la force de vaincre les ennemis de son nom et de leur salut. A peine cette prière était-elle finie, que Maure, tout enflammée du Saint-Esprit, alla hardiment trouver Arrien, lui reprocha de l'avoir voulu perdre, et l'assura qu'elle était prête à tout souffrir pour réparer sa faute. Le juge, surpris de ce changement, lui demanda si elle aimait véritablement mieux la mort que la vie; ajoutant que, si elle ne pouvait se résoudre à demeurer veuve, il lui ferait épouser un de ses principaux officiers. Elle rejeta hautement ses propositions, et lui dit que si elle perdait Timothée, elle ne voulait plus avoir d'autre époux que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Arrien, transporté de fureur, lui fit successivement éprouver tous les genres de supplice qu'on put imaginer. Maure les souffrit avec une grande résignation, n'ouvrant la bouche que pour remercier le Seigneur des épreuves qu'il lui envoyait. Arrien, reconnaissant qu'il ne lui était pas plus facile de vaincre la femme que le mari, les condamna par une même sentence à être crucifiés tous deux l'un après l'autre. Ils moururent vers l'an 305.

PRATIQUES. 1. Bouchons nos oreilles à tous les mauvais discours, et fermons les yeux à toutes les vanités du monde, afin de conserver dans notre cœur l'amour de Jésus-Christ. 2. Les personnes mariées, loin de s'affaiblir, doivent s'exciter mutuellement au service de Dieu : c'est là une des grâces que l'on recevrait dans le sacrement du mariage si l'on s'y présentait avec des dispositions chrétiennes. 3. Regardons, avec sainte Maure, nos afflictions et nos maladies comme des moyens que Dieu nous donne de réparer le mauvais usage que nous avons fait de

Digitized by Google

nos membres et de toutes les créatures : offrons-les à Dieu dans ces sentiments.

PRIÈRE. Seigneur, nous avons eu le malheur de faire servir nos membres au péché ; faites-nous la grâce de ne plus nous en servir que pour votre gloire.

---

21 *décembre.* — S. THOMAS, APÔTRE. — Ier siècle.

Thomas était Galiléen de naissance. Son nom, comme le surnom de *Didyme* qu'on lui donna, veut dire *Jumeau*. Il s'attacha à la suite de Jésus-Christ, qui le choisit, la seconde année de sa prédication, pour être un de ses douze apôtres. L'Évangile ne dit rien de lui en particulier, depuis son élection jusqu'à la mort de Lazare, peu avant la passion de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur fit connaître à ses disciples qu'il voulait retourner en Judée pour ressusciter Lazare. Ils tâchèrent de le détourner de ce voyage, en lui représentant que les Juifs cherchaient à le faire mourir; mais Thomas dit aux autres : « Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. » Dans la cène, Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : « Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. » Thomas répondit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez; comment pourrions-nous connaître la voie qui y conduit? » Jésus repartit : « Je suis la voie, la vérité et la vie : personne ne va à mon Père que par moi. » Dans le temps de la Passion, Thomas prit la fuite comme les autres disciples, et fut si frappé de la mort de Jésus-Christ, que ceux-ci lui rapportant qu'ils avaient vu le Seigneur ressuscité, il n'en voulut rien croire, et leur dit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai pas. » Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, Thomas avec eux, Jésus vint, quoique les portes fussent fermées; et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : « La paix soit avec vous. » Il dit ensuite à Thomas : « Portez ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez ici votre main, mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. » Thomas répondit en disant : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. » Il est incertain si Thomas a touché Jésus-Christ; mais on ne peut douter qu'il n'ait été pleinement persuadé de sa résurrection, et en même temps de sa divinité, quand il l'appelle son Seigneur et son Dieu. Jésus-Christ avait dit plusieurs fois à ses disciples qu'il était Fils de Dieu, et Dieu comme son Père; il avait fait des miracles pour le prouver, et avait marqué sa résurrection comme la dernière preuve qui devait les convaincre de sa divinité. Jésus permet que S. Thomas ne veuille pas ajouter

Digitized by Google

foi au récit des autres, pour laisser un témoignage plus authentique de cette vérité. Ainsi l'incrédulité de S. Thomas fournit la plus forte preuve de la résurrection de Jésus-Christ, et sert merveilleusement à confirmer la foi des chrétiens sur ce mystère. C'est ce qui a fait dire à S. Grégoire le Grand : « Nous sommes plus affermis dans notre foi par le doute de S. Thomas que par la foi prompte des autres apôtres. » Aucun des disciples n'a cru la résurrection du Sauveur sur le rapport des autres, mais après en avoir eu les mêmes marques que S. Thomas; et Dieu l'a voulu ainsi afin que nous pussions croire fermement, sans avoir vu, ce qu'ils n'ont cru qu'après y avoir été forcés par une conviction si pleine et si parfaite, qu'ils donnèrent tous leur vie pour en attester la certitude.

Selon Origène, S. Thomas, après la dispersion des apôtres, alla prêcher l'Évangile aux Parthes, qui dominaient alors en Perse, et parcourut ensuite tout l'Orient. Un auteur ancien, cité par S. Jérôme, dit que S. Thomas planta la foi chez les Mèdes, les Perses, les Carmaniens et d'autres peuples. Des auteurs plus modernes le font apôtre des Indiens et des Éthiopiens; et dans ces derniers siècles les chrétiens des Indes et les Portugais assurent, d'après les monuments des siècles antérieurs, que S. Thomas annonça la foi aux Indiens, et qu'il souffrit le martyre à Méliapour ou San-Thomé, sur la côte de Coromandel. Il paraît très-certain que son corps fut porté à Édesse, où on l'honorait avec une grande vénération, lorsque Rufin, Sozomène et S. Grégoire de Tours écrivaient.

PRATIQUES. 1. C'est un honneur pour un chrétien que d'être toujours prêt à mourir avec Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ; mais il faut pour cela n'avoir aucune attache et s'être renoncé soi-même. 2. Demandons à Jésus-Christ de nous enseigner le chemin par où il veut que nous allions. Si nous le demandons avec un cœur sincère, il nous l'enseignera, et nous donnera la force d'y marcher. 3. Témoignons notre foi en Jésus-Christ en lui disant avec S. Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu; en lui obéissant comme à notre Seigneur, en nous donnant entièrement à lui comme à notre Dieu, qui peut disposer de nous selon qu'il lui plaît.

PRIÈRE. Seigneur, nous croyons les mystères que vous nous avez révélés; augmentez notre foi, afin que nous fassions ce que nous croyons.

22 *décembre*. — LE B. YVES, ÉVÊQUE DE CHARTRES. — XI^e^ et XII^e^ siècles.

Yves était fils d'un gentilhomme de Beauvais nommé Hugues d'Auteuil. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et dans l'étude des belles-lettres. Après son cours de philosophie, il alla à l'abbaye du Bec étudier la théologie sous le célèbre Lanfranc. Il s'y rendit fort habile, et fut dans la suite en état de l'enseigner

Digitized by Google

aux autres. Il lut avec application les ouvrages des saints Pères et des conciles, et fit un recueil assez exact des maximes, des décrets et des canons qui pouvaient servir à régler les mœurs et la discipline. Cette étude lui ouvrit les yeux sur bien des désordres communs dans son siècle. Il en gémissait lui-même, au point qu'étant à Beauvais, et trouvant de grands sentiments de religion dans l'évêque Guy, il ne put lui dissimuler la peine qu'il en ressentait. C'est ce qui détermina ce prélat à fonder, dans un des faubourgs de Beauvais, un monastère de chanoines réguliers qui, sous la conduite d'Yves, pussent renouveler la pratique des règles que Chordogan, évêque de Metz, avait fait approuver par les conciles, plusieurs siècles auparavant. La vénération que Guy avait pour S. Quentin, parce qu'il avait été doyen de la célèbre église dédiée à ce saint martyr dans la ville du même nom, lui fit donner le titre de Saint-Quentin à ce nouveau monastère, qui fut bâti l'an 1078. Yves donna à cette communauté des terres de son patrimoine, et s'attacha à observer lui-même et à faire observer aux autres la vie canoniale avec tant d'exactitude, qu'on doit l'en regarder comme le restaurateur. Plusieurs communautés, touchées de la vie édifiante des chanoines réguliers de Saint-Quentin, voulurent se réformer à leur exemple, et apprendre d'eux la pratique des vertus convenables à leur état.

Il y avait quatorze ans qu'Yves jouissait du repos d'une laborieuse solitude, lorsque Dieu l'en tira pour rendre son zèle et ses talents utiles à un plus grand nombre de personnes. Geoffroy, évêque de Chartres, avait été déposé par Urbain II; ce pape écrivit à l'église de Chartres pour l'exhorter à se choisir un autre évêque, et lui proposa Yves, dont il connaissait le mérite. Yves fut élu d'une commune voix; mais il ne fut pas aisé d'avoir son consentement. Son humilité et son amour pour la vie retirée le retinrent enfermé dans son abbaye, jusqu'à ce que, pressé par les instances du roi Philippe Ier, il céda aux vœux du clergé et du peuple de Chartres.

Yves eut beaucoup à souffrir pendant le temps de son épiscopat, et de la part de ses confrères, et de la part de Philippe, dont il eut le courage de reprendre les désordres à l'exemple de S. Jean-Baptiste. Yves mandé à la cour n'y alla pas; mais il écrivit au roi, sans sortir cependant des bornes du respect, pour lui représenter l'énormité de son crime. On blâma son zèle, on le traita d'arrogant et d'impudent, on saisit son temporel, on le mit en prison; mais tous ces mauvais traitements ne furent pas capables de l'ébranler et de lui faire abandonner son devoir. Le roi, vaincu par les remon-

Digitized by Google

trances du pape et des évêques de France, rendit la liberté à Yves, qui retint dans le devoir, pendant qu'il était en prison, quelques seigneurs qui voulaient prendre les armes contre Philippe, quoiqu'il eût à se plaindre de ce prince; il lui rendit plusieurs autres services d'une haute importance. Yves fut toujours recueilli devant Dieu, et ne cessa pas un instant de travailler au salut de son troupeau avec une grande application. Après vingt-trois ans d'épiscopat, passés dans des persécutions et des traverses continuelles, il alla jouir du repos qu'un vrai et fidèle ministre du Seigneur ne peut trouver que dans le ciel. Il mourut le 23 décembre de l'an 1115.

PRATIQUE. Nous devons remplir avec un grand zèle tous les devoirs que la religion nous prescrit envers Dieu; nous devons aussi l'obéissance et le respect au souverain que la Providence nous a donné.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que nos pasteurs soient remplis du zèle de votre maison : faites-nous la grâce d'être des brebis dociles à leur voix.

---

23 *décembre.* — Ste JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL. — XVIIe siècle.

Jeanne-Françoise Frémiot, dame de Chantal, naquit à Dijon, le 23 janvier 1572, et eut pour père Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne, d'une famille ancienne et distinguée de cette province, mais plus recommandable encore par les vertus chrétiennes qui y étaient héréditaires.

Le président Frémiot ne négligea rien pour donner à ses enfants une solide éducation. Son fils unique entra dans l'état ecclésiastique, devint archevêque de Bourges, et fut un saint prélat. Sa fille aînée fut mariée au baron d'Effran, en Poitou. Elle obtint de son père, lorsqu'elle se rendit chez son mari, d'emmener avec elle, pour quelque temps, sa jeune sœur. Pendant son séjour en Poitou, Mme d'Effran fit tout ce qu'elle put pour l'engager à épouser un gentilhomme de son voisinage; mais Mlle Frémiot, ayant su qu'il était calviniste, quoiqu'il le dissimulât, se refusa à un établissement où sa foi aurait été exposée, et écrivit à son père de la rappeler auprès de lui.

Lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année, son père la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison Rabutin, qui s'était distingué en combattant auprès de Henri IV, et qui avait mérité la bienveillance de ce grand roi. Quelques jours après le mariage, le baron de Chantal conduisit son épouse au château de Bourbilly, où il faisait sa résidence ordinaire. Elle trouva une maison en désordre et les affaires dans le plus mauvais état; mais M. de Chantal l'ayant priée

Digitized by Google

d'en prendre l'administration, il y régna bientôt un ordre admirable, et les dettes furent payées en peu d'années. Son premier soin fut de veiller sur ses domestiques, de leur faire pratiquer les devoirs de la religion, et de les faire assister à la prière, qui, matin et soir, se faisait en commun. Ils entendaient la messe tous les jours dans la chapelle du château. Le dimanche et les fêtes, Mme de Chantal les conduisait à l'office de la paroisse, qui était éloignée d'une demi-lieue, et elle engageait M. de Chantal à s'y rendre également le plus souvent qu'il le pourrait. « Rien, lui disait-elle, ne persuade mieux que l'exemple : comment ce pauvre peuple saura-t-il ce qu'il doit à Dieu et à sa religion, s'il voit que nous négligeons ce que nous lui devons, et que nous ne nous faisons pas honneur de servir un si bon maître? »

Lorsque le baron était forcé de s'absenter pour aller soit à la cour, soit à l'armée, sa pieuse épouse se tenait renfermée dans sa maison; elle se livrait tout entière aux soins que demandaient ses enfants et ses affaires domestiques, et s'occupait plus qu'à l'ordinaire de la lecture des bons livres et de travailler pour les églises ou pour les pauvres? Mais lorsque son mari était de retour, elle cherchait à lui plaire en lui procurant des plaisirs honnêtes; elle attirait chez elle les compagnies qui lui étaient agréables; elle abrégeait même ses exercices de dévotion, et se prêtait à des complaisances que l'esprit de piété ne proscrit point quand on sait les renfermer dans de justes bornes.

Le baron de Chantal était un homme également rempli d'honneur et de religion. Il aimait tendrement son épouse, qui de son côté le payait d'un juste retour. Rien ne manquait au bonheur de l'un et de l'autre; mais Dieu, qui désirait régner sans partage dans le cœur de sa servante, voulut l'éprouver par le plus terrible des sacrifices. Le baron de Chantal relevait de maladie. Un de ses amis vint le voir au château de Bourbilly, et lui proposa, pour le récréer, une partie de chasse. Le baron l'accepta et sortit avec un surtout couleur de biche. Son ami, qui était un peu éloigné de lui, ne s'aperçut point qu'il s'était placé derrière les broussailles; trompé par un faux jour, il le prit pour une bête fauve, et déchargea sur lui son fusil. Le coup fut mortel; le baron vécut encore quelques jours, et reçut les sacrements avec la plus tendre piété. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation; il consola son ami, qui s'abandonnait au désespoir; il lui répéta plusieurs fois qu'il lui pardonnait, et il voulut que l'acte de ce pardon fût inscrit sur les registres de la paroisse. Il expira, âgé de trente-six ans, dans les bras de son épouse.

Digitized by Google

Mme de Chantal resta veuve à vingt-huit ans, elle avait eu six enfants, dont quatre vivaient encore, un garçon et trois filles. Quelque vive que fût sa douleur, elle la supporta avec une résignation et une constance admirables. Elle fit vœu de chasteté perpétuelle, et trouva de grands motifs de consolation dans la pensée qu'elle ne vivrait plus que pour Dieu. Pour entrer parfaitement dans les vues de son mari, elle pardonna de tout son cœur à l'auteur de sa mort, et voulut même tenir un de ses enfants sur les fonts du baptême.

La sainte veuve se défit, en faveur des pauvres, de ses habits les plus précieux; elle renvoya la plus grande partie de ses domestiques après les avoir récompensés; elle s'appliqua entièrement à bien élever ses enfants, et partagea ses occupations de la journée entre leur éducation, la prière, le travail, le soin des pauvres et l'assistance des malades. Elle ne fit plus de visites, et ne reçut que celles dont la charité et la bienséance ne lui permirent pas de se dispenser. Cet amour de la solitude ne venait pas dans Mme de Chantal d'une mélancolie outrée, mais uniquement du désir d'être seule avec Dieu, de lui parler dans la prière, ou de l'écouter dans de saintes lectures, et dans ces entretiens intimes dont il favorise les âmes pures qu'il destine à la plus haute perfection.

Il lui manquait un directeur pour la conduire dans les voies où elle devait marcher : elle ne cessait de le demander à Dieu avec beaucoup de larmes. Étant un jour à se promener dans la campagne, et priant à son ordinaire, elle vit au bas d'une colline assez proche un homme de la taille de S. François de Sales, qui lui ressemblait exactement, habillé en évêque, tel, en un mot, qu'il était lorsqu'elle le vit depuis à Dijon. En même temps elle entendit une voix qui lui dit : *Voilà l'homme chéri de Dieu et des hommes, que Dieu a destiné pour te conduire.* La vision disparut aussitôt; mais elle ne douta plus que Dieu ne l'eût exaucée.

Sachant que S. François de Sales devait prêcher à Dijon le carême de 1604, elle forma la résolution d'entendre ce grand serviteur de Dieu. La première fois qu'elle vit le saint évêque, elle fut frappée de sa ressemblance avec celui qu'elle avait vu dans la vision dont il a été parlé; en même temps un sentiment intérieur lui fit connaître qu'il était celui que la Providence avait destiné pour sa direction. Le saint évêque avait eu également une vision où Dieu lui avait fait connaître ses desseins sur Mme de Chantal. Celle-ci l'entretint plusieurs fois chez son père, où il venait souvent. S. François de Sales calma les agitations intérieures dont elle était depuis longtemps éprouvée; il lui apprit encore à régler tellement ses

Digitized by Google

exercices de piété, que son extérieur parût dépendre de la volonté des autres, surtout lorsqu'elle était chez son père ou chez son beau-père. Sa conduite réunissait tous les suffrages, et ceux qui vivaient avec elle avaient coutume de dire : « Madame prie continuellement, mais elle n'est incommode à personne. »

On voit dans les lettres que le saint évêque lui écrivait alors les principes d'une conduite si propre à faire aimer la piété. « *Il faut tout faire par amour, et rien par force*, lui disait-il. Je vous laisse l'esprit de liberté... Je veux que, s'il vous vient une occasion juste ou charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espèce d'obéissance, et que ce manquement soit suppléé par l'amour. »

Mme de Chantal, voulant être affranchie des liens qui l'attachaient encore à la terre, fit connaître ses désirs à S. François de Sales, qui demanda du temps pour consulter le Ciel. Il proposa enfin le projet qu'il avait formé d'établir une nouvelle congrégation, destinée à visiter et soulager les pauvres, sous le nom de la Visitation de Sainte-Marie. La pieuse veuve fut comblée de joie. Comme elle ne devait pas être cloîtrée, et qu'il avait été réglé avec le saint évêque qu'elle ferait des voyages en Bourgogne toutes les fois que cela serait nécessaire au bien de sa famille, elle parvint à obtenir le consentement de son beau-père et de son père. Au moment de son départ, son fils, alors âgé de quinze ans, fit de nouveaux efforts pour la retenir, et n'en pouvant venir à bout, il se coucha au travers de la porte où elle devait passer. Un spectacle si touchant l'arrêta : ses larmes contenues jusque-là coulèrent en abondance; mais la grâce, plus forte que la nature, l'emporta; elle franchit la barrière qui lui était opposée, et alla se jeter aux pieds de son père, le suppliant de lui donner sa bénédiction et d'avoir soin de son fils, qu'elle lui laissait.

Mme de Chantal partit après avoir mis dans un ordre parfait les affaires de ses enfants. Elle laissa son fils sous la conduite du président Frémiot et de l'archevêque de Bourges, et elle emmena ses trois filles, dont l'une venait d'être mariée avec le baron de Thorens, frère de S. François de Sales, et les deux autres devaient achever leur éducation auprès d'elle. Arrivée à Annecy, elle commença l'établissement de son institut, le dimanche de la Trinité de l'an 1610, avec deux personnes pieuses qui s'étaient attachées à elle. Dix compagnes vinrent bientôt se joindre à la communauté naissante. Après l'année du noviciat, qu'elles passèrent dans la clôture, elles se livrèrent aux exercices de charité qui avaient été le premier but de leur institution; elles allaient donner leurs soins aux malades les plus pauvres et les plus abandonnés, et, en tâ-

Digitized by Google

chant de leur rendre la santé du corps, elles travaillaient encore avec plus de sollicitude au salut de leurs âmes.

Mme de Chantal fit plusieurs voyages en Bourgogne pour l'établissement de ses enfants et le soin de leurs affaires; mais dès qu'elles étaient terminées, elle retournait promptement à Annecy. La réputation de sa congrégation s'étendit bientôt : le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, voulut l'établir dans son diocèse; il en écrivit à l'évêque de Genève, et Mme de Chantal vint fonder la maison de Lyon. Ce fut à cette occasion que le saint évêque, cédant au sentiment du cardinal de Marquemont, changea la première institution de son ordre, et y établit la clôture et les vœux solennels. Mais, pour conserver quelque chose du règlement primitif, il régla que les religieuses recevraient parmi elles les veuves et les personnes âgées ou infirmes, afin qu'elles pussent pratiquer dans leur monastère une charité que la clôture ne leur permettait plus d'exercer au dehors. La mère de Chantal fut successivement appelée dans plusieurs villes, notamment à Grenoble, à Bourges, à Dijon, à Moulins, à Orléans, à Paris, pour y établir des maisons de son ordre. Elle resta trois ans dans cette dernière ville, au couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine : c'est là qu'elle connut S. Vincent de Paul, à qui S. François de Sales avait confié la direction de ce monastère; et elle l'aida de ses conseils dans l'établissement des *Filles de la Charité*, auquel l'institution des religieuses de la Visitation avait servi de modèle.

Dieu enleva, en 1622, à Mme de Chantal son bienheureux directeur, l'évêque de Genève. Cette perte lui fut extrêmement sensible : mais elle était si accoutumée à adorer en tout la volonté divine, qu'elle se soumit avec une résignation admirable. Elle fit rendre les plus grands honneurs au corps du saint évêque, qui fut enterré dans l'église de la Visitation d'Annecy. Elle recueillit et procura la publication de la plus grande partie de ses ouvrages, et travailla dès lors à obtenir sa béatification. Du vivant du Saint, la mère de Chantal avait établi treize maisons de son ordre : on en comptait quatre-vingt-sept au moment où elle mourut.

Elle éprouva des contradictions et des difficultés infinies pour achever ces différentes fondations; mais sa confiance en la Providence lui fit supporter toutes les peines et vaincre tous les obstacles.

Elle éprouva aussi de vives afflictions dans sa famille. Après avoir perdu dans la même année son gendre, le baron de Thorens, et sa fille, qui expira dans ses bras, elle apprit que son fils unique avait été tué en combattant contre les huguenots dans l'île de Ré. Elle

Digitized by Google

fut très-vivement touchée de cette perte; mais son éminente piété prenant aussitôt le dessus, elle se mit à genoux, et, les yeux levés vers le ciel, elle dit ces paroles, qui marquaient si bien sa parfaite soumission aux ordres de Dieu : « Mon Sauveur, j'accepte vos coups avec toute la soumission de mon âme; et je vous prie de recevoir cet enfant entre les bras de votre infinie miséricorde. O mon cher fils, que vous êtes heureux d'avoir scellé de votre sang la fidélité que vos aïeux ont toujours eue pour la véritable Église! en cela je m'estime vraiment favorisée, et je rends grâces à Dieu d'avoir été votre mère. »

Les motifs de consolation de Mme de Chantal étaient d'autant mieux fondés, que son fils s'était préparé au combat par la réception des sacrements. Il ne laissa qu'une fille en bas âge, qui fut depuis la célèbre marquise de Sévigné.

En 1638, la duchesse de Savoie fit venir la mère de Chantal à Turin pour y établir une maison de son ordre. Peu de temps après, Anne d'Autriche, reine de France, l'appela à Paris, où elle avait fait déjà deux voyages. Les honneurs qu'on lui rendit dans cette ville firent beaucoup souffrir son humilité. En retournant à Annecy, elle visita plusieurs de ses monastères. Arrivée à Moulins, elle fut attaquée d'une maladie mortelle : elle reçut les sacrements avec les plus vifs sentiments de piété; puis, après avoir donné ses dernières instructions à ses filles spirituelles, elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 décembre 1641, âgée de soixante-neuf ans. Son corps fut honorablement conduit à Annecy.

Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, Benoît XIV l'a béatifiée en 1761, et Clément XIII l'a canonisée en 1767.

PRATIQUE. Quel modèle sainte Jeanne de Chantal a offert dans tous les états de la vie, par cette piété qui n'incommodait personne et qui servait à tous!

PRIÈRE. Seigneur, qui avez réuni dans votre Sainte une fermeté inébranlable pour l'accomplissement de votre volonté, et une douceur qui faisait chérir et glorifier les dons que vous avez mis en elle, accordez-nous ces deux vertus, afin qu'en résistant à vos ennemis nous ne négligions rien pour gagner leur cœur.

---

24 *déc.* — Ste THRASILLE ET Ste ÉMILIENNE, VIERGES. — IVe siècle.

Thrasille, tante de S. Grégoire le Grand, se consacra à Dieu dès sa jeunesse, avec ses deux sœurs, Gordienne et Émilienne. Elles menaient dans la maison paternelle une vie aussi retirée que dans

Digitized by Google

un monastère. Elles s'excitaient mutuellement, par leurs exemples et par leurs discours, à avancer dans la perfection. Il y avait déjà plusieurs années qu'elles vivaient ensemble lorsqu'on commença à remarquer quelque différence entre elles. On voyait Thrasille et Émilienne croître de plus en plus en charité et en vertus. Elles menaient une vie si mortifiée et si détachée des choses de la terre, qu'elles semblaient avoir oublié leur corps pour ne plus vivre que de l'esprit. Il n'en était pas de même de Gordienne : sa négligence dans ses exercices spirituels augmentait de jour en jour, et sa ferveur se ralentissait visiblement. Elle tomba ainsi peu à peu dans le relâchement, et ce cœur qui dans le commencement semblait être tout embrasé de l'amour divin, s'ouvrit insensiblement à l'amour du monde. Ses sœurs, qui s'apercevaient de son changement, en conçurent une vive douleur. Elles lui firent plusieurs fois de douces représentations, et elles employèrent tous les moyens qu'une ardente charité put leur suggérer pour la faire rentrer en elle-même. Gordienne paraissait touchée des discours de ses sœurs ; mais bientôt après elle recherchait les vains amusements du siècle. Elle aimait la compagnie des personnes mondaines, et fuyait la conversation des personnes pieuses. Elle avait un grand dégoût pour la retraite, le silence et la vie sainte de ses sœurs.

Thrasille et Émilienne marchaient toujours avec courage dans les voies de la perfection : aussi méritèrent-elles de recevoir la couronne de gloire promise à la persévérance.

Le pape Grégoire le Grand, leur neveu, rapporte que Thrasille eut une vision où le pape Félix, son oncle, lui apparut, et lui fit voir la place qui lui avait été préparée dans le ciel. Elle tomba malade le lendemain, et mourut le 24 décembre. Cette pieuse vierge se faisait particulièrement admirer par son assiduité à la prière.

S. Grégoire le Grand rapporte encore que Thrasille, quelques jours après sa mort, apparut à sa sœur Émilienne, et lui dit : « Venez célébrer avec nous la fête de l'Épiphanie. » Émilienne, toujours inquiète du salut de Gordienne, répondit : « Et notre sœur Gordienne, entre les mains de qui la laisserai-je? — Venez, répliqua Thrasille, votre sœur est mise au rang des séculières. » Émilienne tomba malade après cette vision, et mourut le 5 janvier, veille de l'Épiphanie. Pour Gordienne, dès qu'elle se vit seule et maîtresse de ses actions, elle changea entièrement de genre de vie, et épousa un de ses domestiques. « Voilà, ajoute S. Grégoire, trois personnes qui se sont consacrées à Dieu avec une ardeur égale, mais elles n'ont pas persévéré toutes trois dans un même esprit,

Digitized by Google

parce que, comme le Seigneur le déclare, *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* »

PRATIQUES. 1. Des personnes vraiment chrétiennes doivent regarder leur maison comme un monastère, y observer la retraite, la prière, le silence et les autres exercices que l'amour de Jésus-Christ leur époux doit leur inspirer. 2. On s'écarte aisément de la voie de la piété, et peu à peu on la quitte tout à fait. Veillons donc continuellement, pour ne pas laisser éteindre dans notre cœur ce feu sacré.

PRIÈRE. Seigneur, sans vous nous ne pouvons être fidèles; donnez-nous le don précieux de la persévérance.

---

25 *décembre.* — LA NAISSANCE DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Il y avait environ quatre mille ans que le monde gémissait sous l'esclavage du péché, lorsque arriva le moment heureux où devait naître Celui qui s'était chargé des péchés du genre humain en se revêtant de notre chair pour nous réconcilier avec Dieu son Père et nous mériter la grâce de la sanctification. Marie, qui l'avait conçu selon la parole de l'Ange, et Joseph, que Dieu lui avait donné pour époux afin qu'il fût le témoin et le gardien de sa chasteté, faisaient leur demeure ordinaire à Nazareth, ville de Galilée. Cependant il y avait plus de sept cents ans que les prophètes avaient prédit que le Messie naîtrait à Bethléhem, petite ville de la tribu de Juda, éloignée de Nazareth d'environ quinze lieues de France. Pour l'accomplissement de sa volonté, Dieu se servit de l'empereur César-Auguste. Ce prince, voulant connaître les forces de l'empire romain, ordonna qu'on fît le dénombrement de tous ses sujets. Les Juifs, quoique gouvernés par un roi particulier, ne laissaient pas d'être sous la domination des Romains, et par conséquent obligés de se conformer à cet ordre. Joseph et Marie n'eurent pas plutôt connu les ordres du prince, qu'ils se mirent en devoir d'y satisfaire. Comme ils étaient tous deux de la famille de David, et que Bethléhem était la patrie de ce prince, il fallait qu'ils allassent en cette ville pour s'y faire inscrire. Ils entreprirent ce voyage à pied, à ce qu'il paraît, sans alléguer, pour s'en dispenser, ni la longueur du chemin, ni la grossesse de la sainte Vierge, ni aucun prétexte, que l'esprit d'indépendance fournit aisément aux hommes. Quand ils furent arrivés à Bethléhem, ils ne purent trouver de place dans les hôtelleries. On rebuta Celle qui allait enfanter le Sauveur des hommes. Mais Jésus-Christ, qui s'était incarné pour nous détromper de l'amour du monde et pour enseigner particulièrement l'humilité, ne voulut point user en sa faveur du pouvoir qu'il a sur les cœurs comme sur

Digitized by Google

toutes les créatures. Il voulut naître dans la pauvreté; c'est pourquoi, laissant les lieux commodes aux riches, qui s'en étaient emparés, il conduisit ses parents dans une étable : ce fut dans ce lieu, devenu si vénérable à la foi des chrétiens, que Marie, qui par l'opération divine avait conçu dans son sein virginal le Verbe éternel incarné, le mit au monde sans cesser d'être vierge. Aussitôt elle enveloppa de langes le Créateur de toutes choses, qui se faisait homme pour les hommes, et le coucha dans une crèche. Cependant, comme ce divin Sauveur ne s'était fait homme que pour se manifester aux hommes, il révéla sa naissance humble, pauvre et obscure, par un miracle suffisant pour le faire connaître de ceux qui le cherchaient de tout leur cœur. Un ange descendit du ciel pour annoncer sa naissance non aux rois et aux grands, comme on fait quand il naît un enfant aux princes de la terre, mais à des bergers qui, par leur vie simple et laborieuse, et semblable à celle de ces anciens patriarches dont le Seigneur semble prendre plaisir à se dire le Dieu, étaient dignes d'adorer les premiers le Sauveur qui venait de naître.

Ces bergers passaient la nuit dans les champs, aux environs de Bethléhem, à veiller sur leurs troupeaux, à l'ordinaire, lorsque l'ange du Seigneur se présenta à eux, et qu'une lumière éclatante les environna. Ils furent surpris et saisis de frayeur; mais l'ange les rassura en leur disant : « Ne craignez point; car je vous apporte une bonne nouvelle qui doit causer une grande joie à tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque qui vous le fera connaître : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même moment il se joignit à cet ange un grand nombre d'autres qui louaient Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Après que les anges eurent quitté les bergers ravis d'allégresse, pour remonter au ciel, ceux-ci se dirent l'un à l'autre : « Allons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui nous a été annoncé, et ce que le Seigneur a daigné nous faire connaître. » Et s'étant hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Dès qu'ils eurent vu et adoré ce divin enfant, ils publièrent ce que les anges leur en avaient dit, et jetèrent dans l'admiration tous ceux qui les entendirent. Ils s'en retournèrent ensuite à leurs occupations, pleins de reconnaissance envers Dieu, qu'ils louaient de toutes les choses qu'ils avaient entendues, et qu'ils avaient trouvées telles qu'on leur avait dit.

Digitized by Google

L'Évangile ne nous rapporte aucune parole de la sainte Vierge et de S. Joseph sur cet ineffable mystère; il se borne à nous apprendre que la sainte Vierge, attentive à ce qui se passait, conservait tout dans son cœur. A l'imitation de cette sainte Mère de Dieu, tenons-nous en esprit devant la crèche, et recevons-y les instructions qu'un Dieu fait homme veut aujourd'hui nous y donner. Celui qui venait détromper les hommes des fausses idées qu'ils ont des biens et des maux de cette vie, choisit, pour recevoir le jour, des parents pauvres, une ville peu considérable, un lieu incommode, afin de nous inspirer du mépris pour tout ce qui fait l'objet des soins, des désirs et des peines des gens du monde. Il devait dire un jour : Heureux les pauvres; et il naît pauvre pour confondre notre avarice. Il souffre les incommodités de la pauvreté afin de confondre notre mollesse, et il en porte les humiliations pour confondre notre orgueil.

PRATIQUES. 1. Obéissons aux princes et à tous ceux qui sont au-dessus de nous, quelque durs et rigoureux que leurs ordres puissent être. Comment s'en dispenser après l'exemple de Jésus-Christ? 2. Choisissons toujours ce qui semble le plus bas et le moins honorable. Jésus-Christ le fait en naissant enfant dans une étable. 3. Respectons les pauvres, puisque c'est à eux que la naissance de Jésus-Christ est annoncée.

PRIÈRE. C'est parce que vous nous aimez, Seigneur, que vous vous abaissez aujourd'hui d'une manière si prodigieuse. Ne permettez pas que nous aimions désormais autre chose que l'abaissement et la pauvreté, afin que nous vous témoignions par là notre amour et notre reconnaissance.

---

26 *décembre.* — S. ÉTIENNE, DIACRE, PREMIER MARTYR. — 1er siècle.

Après la descente du Saint-Esprit, l'Église de Jésus-Christ s'augmentait tous les jours de plus en plus par la prédication et par les miracles de ses disciples. Ceux qui croyaient étaient unis ensemble : ils ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Il n'y avait point de pauvres parmi eux : tout ce qu'ils avaient était en commun; ils vendaient leurs biens, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, afin qu'on le distribuât selon le besoin de chacun. Ils continuaient d'aller tous les jours au temple; ils prenaient leur nourriture avec actions de grâces, louant Dieu et s'attirant l'estime et l'affection de tout le peuple. Mais comme le nombre des fidèles se multipliait extrêmement, les apôtres, occupés au ministère de la parole, ne pouvaient pas prendre soin par eux-mêmes de toute cette multitude, et ils furent obligés de se décharger de ces fonctions sur d'autres personnes, qui don-

Digitized by Google

nèrent lieu aux Juifs grecs de murmurer contre les Juifs hébreux, parce qu'ils semblaient préférer les veuves des Hébreux à celles des Grecs dans la distribution qui se faisaient chaque jour.

Les apôtres, voulant remédier promptement à cette dissension naissante, assemblèrent tous les disciples et leur dirent : « Il n'est pas juste que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu pour avoir soin des tables : choisissez donc sept hommes d'entre vous, pleins du Saint-Esprit, à qui nous puissions confier ce ministère. Pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. » L'assemblée, pour se conformer aux vues des apôtres, choisit sept personnes, dont la première fut Étienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit. On les présenta aux apôtres, qui leur imposèrent les mains en priant.

Après l'imposition des mains, Étienne, animé d'un nouveau zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes, ne s'occupait pas seulement au service des pauvres et des veuves; mais, sans manquer à ce premier devoir, il travaillait à faire connaître le mystère de la rédemption des hommes par l'incarnation du Fils de Dieu. La force avec laquelle il annonçait la vérité, et le nombre de ceux qui se convertissaient à ses prédications, lui attirèrent la haine des ennemis de l'Évangile. Ils l'attaquèrent et disputèrent contre lui; mais ils ne pouvaient résister à sa sagesse et à l'Esprit-Saint, qui parlait par sa bouche. Le dépit de se voir vaincus leur suggéra ce qu'ont coutume de faire, à défaut de bonnes raisons, ceux qui ne sont poussés que par un zèle amer et une science qui n'est pas selon Dieu. Ils eurent recours aux mensonges et aux voies de fait. Ils subornèrent des gens pour dire qu'ils avaient entendu Étienne blasphémer contre Moïse et contre Dieu; et, sur cette déposition, ils se portèrent à son égard aux plus grandes violences. Ils entrèrent en une fureur si grande, qu'ils grinçaient des dents contre lui, pendant qu'Étienne, soutenu par la grâce du Saint-Esprit, dont il était rempli, était tranquille et intrépide au milieu de tous ces furieux. Dans le temps qu'il était exposé à leur rage, il vit la gloire de Dieu et Jésus-Christ qui était debout à la droite de son Père, pour lui faire connaître par cette posture qu'il était là pour le secourir dans le combat et le couronner après sa victoire. Alors il s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. » Ce langage exstatique, qui attestait la résurrection de Jésus-Christ et sa divinité en même temps, leur fit pousser de grands cris. Ils se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre, et se je-

Digitized by Google

tèrent sur Étienne avec violence. L'ayant traîné hors de la ville, ils le lapidèrent. Les témoins, qui, selon la loi, devaient lui jeter les premières pierres, quittèrent leurs habits pour être moins embarrassés dans l'exécution et satisfaire leur haine plus aisément : ils les mirent aux pieds d'un jeune homme nommé Saul, qui devint dans la suite, sous le nom de Paul, si célèbre dans l'Église par les travaux qu'il a endurés pour elle, après l'avoir persécutée.

Étienne resta debout pendant qu'on l'accablait de pierres, et, sans rien perdre de la tranquillité qui convenait à un disciple de Jésus-Christ, il l'invoquait dans les souffrances, en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Il ne fit paraître aucun ressentiment contre ceux qui le traitaient si cruellement. Au contraire, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, c'est-à-dire pardonnez-leur le péché qu'ils commettent : faites-leur connaître la vérité, et qu'ils deviennent vos serviteurs, en l'embrassant et en la pratiquant. » Après cette prière, il s'endormit dans le Seigneur pour aller jouir de la grâce que Dieu lui destinait.

S. Étienne mourut, à ce qu'on croit, sur la fin de la même année que Jésus-Christ, c'est-à-dire l'an 33. On trouva dans la suite ses saintes reliques; et Dieu fit plusieurs miracles en faveur de ceux qui le priaient par l'intercession de ce saint martyr.

PRATIQUES. 1. L'union des cœurs par une véritable charité, l'application à la prière, le détachement des biens de la terre, sont les caractères principaux des chrétiens. 2. On ne peut trop s'appliquer à connaître Jésus-Christ et à le faire connaître aux autres, puisque nous ne pouvons être sauvés que par lui; mais il faut le connaître, afin de l'aimer et de l'imiter. 3. Que la conduite des Juifs nous fasse trembler. On est souvent zélé pour les pratiques extérieures et pour des dévotions peu importantes, pendant que l'on manque de charité, que l'on commet des injustices, que l'on répand des calomnies contre les gens de bien.

PRIÈRE. Seigneur, vous nous avez appris à pardonner à nos ennemis; votre serviteur S. Étienne l'a fait à votre exemple : répandez la charité dans nos cœurs, afin que nous aimions comme nos frères ceux mêmes qui nous font du mal.

---

27 *décembre.*—S. JEAN, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.—1er siècle.

Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, était de Galilée, fils de Zébédée et de Salomé, et frère de S. Jacques le Majeur. Ces deux frères, avant leur vocation à l'apostolat, vivaient, comme leur père, du produit de leur pêche. Il paraît que Jean, avant de s'attacher au Sauveur, était disciple de S. Jean-Baptiste. Il fut proprement appelé avec son frère à être disciple du Seigneur. Le jour qu'ils raccommodaient ensemble leurs filets, et peu de temps après

Digitized by Google

qu'ils virent la pêche miraculeuse de S. Pierre, ils quittèrent tout pour s'attacher à Jésus d'une manière particulière.

On croit que Jean était le plus jeune de tous les apôtres; et cela paraît surtout par le grand nombre d'années qu'il a vécu après la mort de Jésus-Christ. Mais, tout jeune qu'il était, il menait une vie pure et irréprochensible, et l'on croit qu'il demeura vierge. On attribue à sa chasteté l'affection particulière que Jésus-Christ lui témoignait. C'est encore cette vertu qui lui mérita, selon S. Jérôme, la faveur insigne que lui fit Jésus en lui confiant le soin de sa sainte Mère. Étant resté sur le Calvaire lorsqu'on crucifia Notre-Seigneur, il entendit de sa bouche adorable ces paroles touchantes, adressées à sa très-auguste Mère : *Femme, voilà votre fils;* et celles-ci, qui lui étaient adressées à lui-même : *Voilà votre mère.*

S. Jean reçut de Jésus un grand nombre d'autres grâces intérieures et extérieures, dont on ne peut donner ici le détail.

Dans la persécution de Domitien, S. Jean fut conduit à Rome et plongé dans l'huile bouillante auprès de la Porte Latine; mais Dieu lui conserva la vie miraculeusement. S. Jean fut envoyé en exil dans l'île de Pathmos, pour y travailler aux mines et aux carrières. Ce fut dans le lieu de son exil qu'il eut les révélations qu'il a décrites dans l'Apocalypse. Domitien fut assassiné l'année suivante, qui était la quatre-vingt-seizième de Jésus-Christ; et S. Jean, délivré de son exil, retourna à Éphèse. Quoique très-âgé, il visita constamment les églises pour y ordonner des évêques. Ce fut dans ce temps-là qu'il ordonna S. Polycarpe pour la ville de Smyrne.

Rentré à Éphèse en 97, l'année même du martyre de S. Timothée, qui en avait été l'évêque, S. Jean gouverna cette église jusqu'au règne de Trajan. Son zèle pour le salut des Juifs et pour la conversion des idolâtres lui faisait supporter toutes les fatigues des longs voyages, affronter les dangers, souffrir nuit et jour et manquer souvent de tout pour sauver les pécheurs : témoin ce jeune homme qu'il avait bien recommandé à un évêque d'Asie, et qui, après s'être lié à des voleurs et à des assassins, devint si scélérat lui-même, qu'ils en firent leur chef. Le saint Apôtre, en visitant les églises d'Asie, arriva à celle de l'évêque à qui il avait confié son jeune prosélyte; et lui en ayant demandé des nouvelles, le prélat lui dit en pleurant : « Il est mort à Dieu, et s'est fait voleur sur une de nos montagnes, où il vit avec des hommes aussi méchants que lui. » A ce discours, le saint apôtre déchira ses habits; puis, poussant un profond soupir, il dit avec larmes :

Digitized by Google

« Oh ! quel gardien j'ai choisi pour veiller sur l'âme de mon frère ! » Il demanda un cheval avec un guide, et se rendit à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs, et demanda à être conduit à leur chef. Celui-ci, le voyant venir, prit ses armes; mais ayant reconnu le saint apôtre, et pénétré de regret et de confusion, il se mit à fuir. S. Jean, oubliant sa faiblesse et son grand âge, court après lui en criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père? Ayez pitié de moi; votre salut n'est point désespéré, vous pouvez encore vous repentir; je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. Arrêtez, croyez-moi, je suis envoyé par Jésus-Christ. » A ces mots, le jeune homme s'arrêta, jeta ses armes, et pleura amèrement en embrassant l'apôtre, qui le consola, l'encouragea, le ramena à l'église, et ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié avec les exercices de la pénitence et la participation des sacrements. Ce récit est tiré de S. Clément d'Alexandrie, et peint toute la charité du saint évangéliste.

S. Jean demeurait à Éphèse lorsqu'il écrivit son Évangile, après son retour de Pathmos. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans; cependant il s'était contenté jusqu'alors d'enseigner de vive voix ses disciples. Les évêques d'Asie et les fidèles de plusieurs églises le conjurèrent de leur laisser par écrit le dépôt de la foi : vaincu par leurs instances, il ordonna un jeûne et des prières publiques pour implorer les lumières du Saint-Esprit, et, quand il connut la volonté de Dieu, il commença à écrire. Les autres évangélistes avaient assez parlé de ce qui regarde l'humanité de Jésus-Christ : c'est ce qui le porta à établir particulièrement sa divinité. Il s'appliqua ainsi à parler de la prédication de Jésus-Christ depuis son baptême jusqu'à la prison de S. Jean-Baptiste. On a aussi trois lettres du même apôtre qui font voir que son cœur était entièrement embrasé du feu de la charité. Dans les derniers temps de sa vie, on était obligé de le porter à l'église. Comme la faiblesse où son grand âge et la fatigue l'avaient réduit l'empêchait de faire de longs discours, il répétait souvent ces mots : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples, ennuyés de cette répétition, lui dirent : « Maître, vous nous dites toujours la même chose. » Il répondit : « C'est le commandement du Seigneur : si on l'exécute bien, il suffit. » Ce saint apôtre mourut à Éphèse, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, la centième année de l'ère chrétienne.

PRATIQUES. 1. Pour se conserver pur, il faut suivre Jésus-Christ par l'humilité et par le détachement des choses de la terre. 2. L'éducation des jeunes gens demande une vigilance et une attention continuelles. Que de parents et de maîtres seront

Digitized by Google

condamnés au dernier jour pour n'avoir pas rempli ce devoir sacré avec tout le soin qu'ils devaient y apporter.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes amour, et vous nous avez appris que nous ne serons vos disciples qu'autant que nous aurons d'amour pour vous et pour nos frères. Nous n'aimons que nous-mêmes : faites-nous la grâce que nous nous haïssions pour n'aimer que ce que vous nous commandez.

---

28 *décembre.* — LES SAINTS INNOCENTS.

Quand les Mages, hommes savants et puissants, venus de l'Orient, passèrent par Jérusalem en cherchant Jésus-Christ, qu'ils voulaient adorer, Hérode, roi de Judée, leur fit promettre de repasser par cette ville pour l'informer de l'endroit où était né le nouveau roi des Juifs, afin, disait-il, qu'il allât l'adorer. Mais lorsque les Mages eurent trouvé Jésus, et qu'ils l'eurent adoré, un ange les avertit de prendre une autre route pour retourner dans leur pays. Hérode, dont l'ambition avait été troublée par la nouvelle de la naissance d'un roi des Juifs, voyant que les Mages n'étaient pas venus l'informer du lieu où était cet enfant, entra dans une grande fureur, et envoya tuer tous les enfants mâles de Bethléhem et des environs, jusqu'à l'âge de deux ans, pour étouffer dès le berceau celui qui lui faisait ombrage. Les mesures paraissaient infaillibles : il ne doutait pas que ce nouveau roi ne périt dans ce massacre général ; mais il n'y a pas de prudence contre le Seigneur. Dieu avait envoyé un ange à S. Joseph, époux de Marie, mère de Jésus, qui lui dit : « Prenez l'enfant et sa mère, emmenez-les en Égypte, et restez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir : car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. » Joseph suivit exactement les ordres de Dieu, et la cruelle politique d'Hérode fut trompée. L'Église honore comme des martyrs tous les enfants qui perdirent la vie à cause de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Que de pères et de mères, plus méchants qu'Hérode, font mourir leurs enfants par les mauvais exemples qu'ils leur donnent, et par les passions qu'ils leur inspirent en leur faisant aimer le monde et ses maximes !

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous un saint respect pour l'innocence des enfants. Ne permettez pas que nous leur donnions la mort par nos discours et par nos exemples.

---

29 *déc.* — S. PERPÉTUE OU PERPET, ÉVÊQUE DE TOURS. — V^e^ siècle.

Perpétue, que l'on appelle aussi Perpet, était distingué dans les Gaules par sa naissance et par ses grands biens, dont il ne se

Digitized by Google

servit que pour l'utilité de l'Église et pour le soulagement des malheureux : aussi, après la mort de S. Eustoque, son parent, second successeur de S. Martin, fut-il élevé, par le consentement unanime du peuple et du clergé, sur le siége épiscopal de Tours. Il se rendit recommandable par sa piété et par le zèle qu'il fit paraître pour la pureté des mœurs, l'observance des saints canons, le culte de Dieu et des saints, et ce qui regarde l'office divin. Il fit bâtir une vaste église en l'honneur de S. Martin, parce que les miracles qui se faisaient à son tombeau attiraient tant de monde, que celle qui avait été bâtie par S. Brice était trop petite. La dédicace s'en fit le même jour que la translation des reliques du Saint, le 4 juillet.

Dès la première année de son épiscopat, il ouvrit à Tours (le 10 novembre 461) un concile composé de huit évêques qui s'étaient rendus en cette ville pour célébrer la fête de S. Martin. On y fit treize canons fort utiles pour le rétablissement et la conservation de la discipline, et surtout pour régler la conduite des ecclésiastiques. Quelques années après, il tint un second concile à Vannes à l'occasion de l'ordination de Paterne, élu évêque de cette ville. Un des canons porte que celui qui se sera enivré sera séparé de la communion pendant trente jours, ou puni corporellement.

Perpétue s'appliqua à mettre un bon ordre dans son église. Il régla les jeûnes et les vigiles des fêtes pendant tout le cours de l'an. En 475, se voyant âgé et infirme, il fit son testament, par lequel il institua les pauvres ses héritiers. Il laissa à deux prêtres qu'il avait déposés, et qu'il défendit de rétablir, une pension à prendre sur ses biens propres. Il affranchit plusieurs esclaves, remit à ses débiteurs ce qu'ils lui devaient, et légua à son église sa bibliothèque et plusieurs fonds de terre. Par un testament postérieur (il vécut seize ans après avoir fait le premier), il laissa à chacune des églises bâties sous son épiscopat, dans le diocèse de Tours, les biens qu'il avait dans les mêmes lieux; il légua une petite croix d'or à ses amis et à ses prêtres. S. Grégoire, un de ses successeurs, rapporte qu'il avait fait bâtir un grand nombre d'églises. Le Seigneur l'appela à lui après trente années d'épiscopat.

PRATIQUE. Combien de chrétiens seraient privés toute leur vie des sacrements, si l'on était exact à observer ce que les saints canons ont ordonné contre l'ivrognerie! Ayons honte d'un vice qui nous déshonore et qui nous rend semblables aux bêtes.

PRIÈRE. Faites-nous la grâce, Seigneur, d'user avec sobriété des biens que vous nous donnez, et, si nous ne pouvons jeûner, faites que nous ne prenions du boire et du manger que ce qui nous est nécessaire pour soutenir nos corps dans votre service et dans nos occupations.

Digitized by Google

20 *décembre.* — S. ÉVROUL, ABBÉ — VI^e^ siècle.

Évroul naquit à Bayeux, l'an 517, avec tous les avantages qui pouvaient le faire considérer dans le monde. Ses parents, qui étaient des plus riches du pays, le firent instruire dans la piété chrétienne et dans les sciences humaines. Quand ils le crurent en état d'entrer dans le monde, ils l'envoyèrent à la cour du roi Childebert I^er^, qui le reçut au nombre de ses officiers. Évroul était humble et pieux, bien fait de corps et plein d'esprit; il parlait aisément et avec grâce; il entendait bien les affaires, et avait un talent particulier pour les développer et les faire entendre aux autres. C'est ce qui engagea le roi à en faire comme son procureur général. La manière sage et désintéressée dont il s'acquitta de cette charge le fit aimer et estimer de tout le monde.

Par complaisance pour ses parents, Évroul se maria. Ce nouvel engagement ne le détourna pas de la vertu. Pour s'animer à la pratique des bonnes œuvres et résister au torrent des mauvais exemples, il joignait à la lecture de l'Écriture sainte celle des Vies des Saints et des anciens solitaires, et s'étudiait à retracer leurs vertus dans ses actions. Il menait au milieu de la cour la vie d'un solitaire : il savait que Dieu se trouve difficilement dans le tumulte et les embarras du siècle, mais qu'il aime à parler seul à seul. Évroul ne souhaitait rien tant que d'avoir la liberté de s'enfuir sur les montagnes ou dans les forêts, en inspirant à sa femme les sentiments dont il était animé. Ils se séparèrent d'un mutuel consentement; la femme prit le voile dans une communauté de filles; Évroul l'imita dès qu'il put pu distribuer ses biens aux pauvres et obtenir la permission de Clotaire I^er^, qui avait succédé à Childebert.

Il se retira dans le monastère des Deux-Jumeaux, au diocèse de Bayeux, comme dans un port où il pourrait travailler plus sûrement à son salut. Il ne resta pas longtemps dans cette maison. Son humilité profonde, son détachement parfait de toutes choses, et sa ferveur, qu'on voyait croître de plus en plus, lui attirèrent l'estime et la vénération des religieux. La considération qu'on lui témoignait l'affligeait vivement, et lui fit prendre la résolution de se retirer dans quelque désert. Il fit part de son dessein à trois religieux, qui consentirent à le suivre. Ils sortirent sans aucune provision et sans avoir pris aucune mesure, s'abandonnant entièrement à la Providence. Ils allèrent se cacher dans le fond de la forêt d'Ouche, au diocèse de Lizieux. Ils s'arrêtèrent auprès d'une source d'eau vive,

Digitized by Google

qu'ils regardèrent comme un présent de la libéralité divine. Ils construisirent de petites cabanes de bois et de terre pour se loger. Ils furent découverts par un paysan, qui, tout surpris de trouver des hommes assez hardis pour habiter des lieux si déserts, leur représenta qu'ils étaient exposés à manquer de tout, et que des voleurs infestaient les environs de leur retraite. « Mon frère, lui répondit Évroul, nous sommes venus ici pour y pleurer nos péchés; nous mettons notre confiance en Dieu, qui nourrit jusqu'aux petits oiseaux : nous ne craignons pas les hommes. » Ce laboureur, touché de cette réponse, revint le lendemain leur apporter trois pains avec du miel. Il se joignit à eux dans la suite, et embrassa la vie monastique.

Un des voleurs qui habitaient ces bois ayant rencontré Évroul, jugea bien à sa mine que ce solitaire n'avait rien à craindre pour l'argent, mais il voulut lui persuader de quitter une demeure où sa vie n'était pas en sûreté. Évroul lui répondit qu'ayant Dieu pour protecteur, il devait peu appréhender les hommes; il représenta ensuite au voleur combien il était coupable de faire du vol son métier, et l'exhorta avec beaucoup de zèle et de charité à changer de vie. Ce voleur se convertit en effet; et plus tard il amena quelques-uns de ses compagnons vers les ermites, qui les engagèrent à les imiter. La plupart de ces brigands entrèrent dans les voies de la justice et de la pénitence. Les uns voulurent demeurer au même lieu, et devinrent très-bons religieux; les autres s'établirent à la campagne, et s'appliquèrent à cultiver la terre, pour avoir de quoi vivre et restituer à ceux qu'ils avaient volés.

Évroul et ses compagnons défrichèrent des terres; mais celles du canton qu'ils habitaient étant de mauvaise qualité, la récolte ne suffisait pas pour assurer la subsistance de toutes les personnes alors réunies sous la direction d'Évroul. Comme c'était pour l'amour de Dieu qu'ils s'étaient exposés à manquer de tout, le Père céleste leur fit trouver dans la charité des peuples voisins ce que leur travail ne leur fournissait pas.

Les avantages et les douceurs de la solitude paraissaient si considérables à Évroul, qu'il aurait souhaité n'être jamais chargé que de lui-même; mais la charité pour le prochain l'emporta sur le penchant qu'il avait à une entière séparation des hommes. Il reçut donc auprès de lui tous ceux qui vinrent se mettre sous sa conduite. Comme sa communauté augmentait tous les jours, il fut obligé de bâtir un monastère, qui devint célèbre sous son nom. Cette maison fut bientôt trop petite pour renfermer le grand nombre de disciples que sa réputation lui attira des provinces

Digitized by Google

voisines. Plusieurs personnes lui ayant offert des terres pour y fonder des monastères, il les accepta, et en fit bâtir jusqu'à quinze, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes; il leur donna pour supérieurs des personnes sages et instruites dans la vie spirituelle; il s'attacha à gouverner particulièrement la maison d'Ouche.

La tendresse qu'Évroul avait pour les pauvres allait jusqu'à donner quelquefois le pain qu'il pouvait avoir. Quand il en venait d'infirmes et de malades, il les gardait avec lui jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement rétablis. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde. Il étudiait jour et nuit l'Écriture sainte. Quoiqu'il se livrât tout entier aux travaux pénibles d'une rigoureuse pénitence, il ne laissa pas de parvenir à une grande vieillesse. En 596, il fut attaqué d'une violente maladie que Dieu lui fit la grâce de supporter avec tant de patience, qu'à peine paraissait-il sensible à ses douleurs. Il fut quarante-sept jours sans pouvoir prendre autre chose qu'un peu d'eau et le corps de Jésus-Christ: cependant il ne cessa pas d'exhorter ses disciples, et de les faire ressouvenir des vérités évangéliques, jusqu'au 29 décembre, qu'il leur dit adieu avec un visage serein et plein de joie.

PRATIQUE. 1. Quand on veut être à Dieu, on cherche la retraite. Ceux qui ne cherchent que les compagnies du monde et ses divertissements ne pensent donc guère à leur salut. 2. Quand on cherche Dieu sincèrement, on ne craint pas de manquer du nécessaire : on se rappelle ces paroles de Notre-Seigneur : « Votre Père céleste « sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchons donc premièrement le « royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné comme par surcroît. »

PRIÈRE. Ou trouve en vous, ô mon Dieu, tous les trésors, faites-nous la grâce de vous chercher de tout notre cœur, et de ne chercher que vous.

---

31 *décembre.* — S. SYLVESTRE, PAPE. — IV^e^ siècle.

Saint Sylvestre, destiné par la Providence à gouverner l'Église lorsqu'elle commençait à triompher de ses persécuteurs, eut Rome pour patrie. Il était fils de Rufin et de Juste, et perdit son père étant encore enfant. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation, et le mit sous la conduite de Charitus ou Carin, prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talents. Quand Sylvestre eut atteint l'âge prescrit, il entra dans le clergé de l'Église romaine, et fut ordonné prêtre par le pape Marcellin, avant les édits cruels publiés par Dioclétien et le césar qu'il avait associé à l'empire. La conduite de notre Saint dans ces temps orageux le fit universellement estimer. Il fut témoin du triomphe que la Croix remporta sur l'idolâtrie après la victoire miraculeuse de Constantin sur Maxence, le 23 octobre 312.

Digitized by Google

Le pape Melchiade étant mort au mois de janvier de l'année 314, Sylvestre fut élu pour son successeur. La même année, il envoya quatre légats pour le représenter au concile que les évêques d'Occident tinrent à Arles. On y condamna le schisme des Donatistes, qui subsistait depuis sept ans, ainsi que l'hérésie des Quartodécimans. Le concile, avant de se séparer, écrivit au pape une lettre très-respectueuse, en lui adressant les décisions qu'il avait prises. S. Sylvestre les confirma, et voulut qu'elles fussent publiées pour servir de règles à toute l'Église. Plusieurs années après, le saint pape n'ayant pu, à cause de son grand âge et de ses infirmités, assister en personne au concile général de Nicée, tenu en 325 contre l'arianisme, y envoya comme ses légats, Osius, Viton et Vincent, pour le représenter. Ce saint pontife, dont le zèle et les vertus apostoliques contribuèrent grandement à la propagation du christianisme, mourut le 31 décembre 335, après avoir occupé le Saint-Siége vingt-un ans et onze mois. L'Église grecque l'honore comme l'Église latine.

PRATIQUE. Un de nos premiers devoirs est de regarder Dieu comme le principe et la fin de toutes nos actions, et d'avoir continuellement en vue sa gloire et l'accomplissement de sa volonté.

PRIÈRE. Nous vous remercions, Seigneur, des grâces intérieures et extérieures dont votre bonté nous a comblé cette année, et nous vous demandons pardon de tous nos péchés, que nous détestons du fond du cœur. Faites que nous soyons plus fervents à vous prier, plus fidèles à vos lois, et plus vigilants sur nous-mêmes.

APPENDICE

S. JEAN DE LA CROIX, PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ.

S. Jean, dont la famille portait le nom d'Yepez, était fils de Gonzalès d'Yepez. Il naquit en 1542, à Fontibère dans la Vieille-Castille. Sa mère lui inspira de bonne heure une tendre dévotion pour la sainte Vierge, qui, par une protection visible, la délivra de plusieurs dangers.

Devenue veuve, chargée de trois enfants en bas âge, sans ressources, la mère du jeune Yepez se retira à Médina; elle envoya Jean au collége. Peu de temps après, l'administrateur de l'hôpital, qui avait remarqué sa grande piété, l'envoya au service des malades. Jean s'acquitta de cet emploi avec un zèle au-dessus de son âge. Sa charité éclatait surtout dans les exhortations qu'il adressait aux malades. Il pratiquait en secret des austérités incroyables, et continuait en même temps ses études dans le collége des Jésuites.

A vingt-un ans, il prit l'habit chez les Carmes à Médina. Jamais novice ne fut plus soumis, humble, fervent et partisan de la Croix. Son zèle, après le noviciat, prit de nouveaux accroissements. Envoyé à Salamanque

Digitized by Google

pour y faire sa théologie, il continua ses austérités. Aux jeûnes et aux autres mortifications il joignit l'exercice continuel de la prière. La maxime fondamentale de sa conduite, qu'il établit ensuite comme une règle dans ses écrits, était que celui qui veut être parfait doit faire toutes ses actions en union avec celles de Jésus-Christ, mortifier ses sens et leur refuser ce qui ne peut être rapporté à la gloire de Dieu.

Il acheva son cours de théologie à vingt-cinq ans; aussitôt il fut ordonné prêtre. Il se prépara à la célébration de sa première messe en imprimant, pour ainsi dire, dans son cœur les plaies du Sauveur, unissant au sacrifice de l'Homme-Dieu celui de sa volonté et de toute sa personne. Animé de l'amour de la solitude, il eut pendant quelque temps le dessein d'entrer chez les Chartreux.

Vers le même temps, et à la suite d'un entretien qu'il eut avec sainte Thérèse, il entra dans la première maison qu'elle avait fondée à Durvelle, pour les hommes, comme monastère réformé du Carmel : d'autres religieux vinrent l'y joindre; tous renouvelèrent leur profession en 1568. Telle fut l'origine des Carmes déchaussés.

Au milieu de ses exercices de piété, et après avoir goûté les douceurs de la contemplation, le Saint plus d'une fois se sentit assailli par une sécheresse spirituelle suivie de troubles intérieurs, de scrupules, de dégoûts et de violentes tentations; il fut persécuté par les plus noires calomnies et tourmenté par de fréquents scrupules : les angoisses qu'il éprouva sont écrites dans son livre intitulé *la Nuit obscure*. A tant de maux il opposait une courageuse persévérance; il sentait ensuite renaître le calme et éprouvait les plus douces consolations. C'est ainsi que sa vie offre une vicissitude continuelle de souffrances, de privations et de faveurs célestes.

En 1576, Jean de la Croix fut établi directeur du couvent d'Avila par sainte Thérèse, qui en était prieure; ses instructions pleines d'onction obtinrent les plus heureux succès en faveur de la réforme, qui avait éprouvé de grandes difficultés de la part des religieuses.

Des obstacles plus sérieux lui furent suscités par ses propres frères, les anciens Carmes s'opposaient à toute inovation. Dans un chapitre tenu à Placentia, Jean de la Croix fut condamné comme un fugitif et un apostat, et même traîné en prison à Tolède, où il fut enfermé pendant neuf mois dans une cellule étroite. Le crédit de sainte Thérèse, la protection de la Mère de Dieu lui firent recouvrer sa liberté. Il fut aussitôt établi supérieur du petit couvent du Calvaire, situé dans un désert. Les divers emplois qu'il y exerça ne lui firent rien diminuer de ses austérités. Il ne dormait que deux à trois heures chaque nuit, et passait le reste en prières devant le saint Sacrement. Trois choses étaient particulièrement les objets de sa prière : la première, de ne passer aucun jour sans souffrir quelque chose; la seconde, de ne point mourir supérieur; la troisième, de finir sa vie dans l'humiliation et la disgrâce. Le feu de l'amour divin brûlait tellement dans son cœur, que ses paroles en embrasaient ceux qui l'écoutaient. On n'admirait pas moins son amour pour le prochain, surtout pour les pauvres, les malades et les pécheurs. Plein de tendresse pour ses ennemis, il leur rendait toujours le bien pour le mal. Il était rigide observateur de la pauvreté dans ses vêtements et ses meubles. Son amour pour la religion lui inspirait un respect extrême

Digitized by Google

pour tout ce qui appartenait au culte. L'expérience dans les choses spirituelles lui avait communiqué le don de connaître les esprits : consulté plus d'une fois sur de prétendues visions, il découvrit qu'elles n'étaient que des illusions.

Dans le chapitre de l'ordre tenu à Madrid en 1591, Jean de la Croix dit avec liberté son avis contre les abus que des chefs toléraient ou voulaient introduire. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller les mauvaises dispositions où l'on était à son égard ; on le dépouilla des emplois qu'il avait dans l'ordre. Réduit à l'état de simple religieux, il se retira dans le couvent de Pegunela, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena.

Il avait pour principaux ennemis deux religieux de l'ordre qui avaient secoué le joug de la règle. Un d'eux le peignit sous les couleurs les plus odieuses : Jean de la Croix se vit abandonné ; il n'eut d'autre consolation que dans la prière, qui lui faisait supporter ses souffrances avec patience et avec joie. Enfin son innocence triompha.

La pratique de ses grandes austérités, l'exercice fréquent de la contemplation diminuaient insensiblement ses forces. Il tomba malade, et il ne put cacher son état. Comme il ne trouvait point de secours à Pegunela, son provincial lui proposa de se retirer, soit à Baëza, dont le prieur était son ami, soit à Ubeda, que gouvernait un des religieux dont nous venons de parler. Il préféra cette dernière maison, déterminé par son amour pour les souffrances. La fatigue du voyage lui causa une inflammation accompagnée d'ulcères à une jambe. Il fallut en venir à des opérations douloureuses, qu'il supporta sans se plaindre. La fièvre ne lui permettait aucun repos. Au fort de ses peines, il fut traité de la manière la plus indigne par le prieur. Jean de la Croix souffrit ces maux avec une résignation héroïque.

Le provincial, étant venu au couvent d'Ubeda, apprit avec indignation ce qui se passait. Jean de la Croix avait été renfermé dans une petite cellule où le prieur lui refusait toute espèce d'adoucissement ; le provincial en fit ouvrir la porte en disant qu'un pareil modèle de vertus devait être connu et de ses frères et du monde entier.

Les derniers moments de Jean de la Croix furent ceux d'un saint qui, sur le point d'être affranchi de la prison du corps, contemple déjà la gloire céleste et goûte en mourant un torrent de délices.

Dieu le glorifia après sa mort par plusieurs miracles. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1726. Son corps se garde à Ségovie.

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE.

Benoît-Joseph, fils de Jean-Baptiste Labre, laboureur et mercier, et d'Anne-Barbe Grandsire, naquit le 16 mars 1748, à Amet, paroisse de l'ancien diocèse de Boulogne, aujourd'hui du diocèse d'Arras. Ses parents lui inspirèrent de bonne heure l'amour et la pratique de la vertu. Le jeune Benoît se montra docile à leurs leçons, et sa première jeunesse fut remarquable par sa piété et son innocence. Il avait l'esprit pénétrant, le jugement solide et la mémoire heureuse. Son naturel, quoique vif, était plein de douceur. De telles dispositions engagèrent ses parents à confier son éducation à son oncle, curé d'Érin, qui lui enseigna la langue latine, et lui fit faire sa première communion. Ce fut à cette époque que

Digitized by Google

Benoît-Joseph commença cette vie de pénitence, de solitude et de détachement qu'il continua jusqu'à la fin de ses jours.

La lecture des sermons du père Lejeune, dit l'*Aveugle*, acheva de le détacher du monde, qu'il n'avait jamais aimé. Dès l'âge de quinze ans, il voulut se retirer à la Trappe; mais ses parents s'étant fortement opposés à cette résolution, il resta chez son oncle, à Érin, jusqu'à ce qu'une maladie contagieuse lui eût enlevé ce vertueux père, qui périt victime de son zèle pour ses ouailles. Benoît se rendit à la maison paternelle, et sollicita de nouveau la permission d'aller à la Trappe. Il l'obtint enfin après de vives instances; mais on refusa de le recevoir, sous prétexte qu'il était trop jeune. Il fit ensuite chez les Chartreux de Montreuil et de Longuenesse des essais qui ne furent pas heureux : une sécheresse spirituelle, des peines intérieures dont il plut à Dieu de l'affliger, le forcèrent d'abandonner ces asiles pieux et de venir chez son oncle maternel. M. Vincent, curé de Couteville. Il y suivit les exercices de piété qu'il pratiquait dans ces deux maisons, jeûnant rigoureusement, prolongeant ses prières, et pour se reposer couchant sur le plancher.

A l'âge de vingt-un ans, Benoît-Joseph Labre fit de nouveaux efforts pour entrer à la Trappe, sans pouvoir s'y fixer. Il se rendit ensuite à l'abbaye de Sept-Fonts, célèbre par la sévérité de sa règle : après quelques mois de noviciat, il en sortit encore, en 1770, sa santé délabrée par une maladie grave ne lui permettant pas de suivre les exercices de cette maison.

Ce fut à cette époque qu'il alla à Rome en passant par Lorette et par Assise, vivant en pauvre pèlerin. Dès qu'il y fut arrivé, il visita les lieux propres à satisfaire sa dévotion; il en partit un mois après pour aller à Fabiano visiter les reliques de S. Romuald, fondateur des Camaldules.

Pendant les premières années qui suivirent son arrivée à Rome, le vénérable Labre entreprit divers pèlerinages, même dans des pays plus éloignés. Il visita deux fois la célèbre église Notre-Dame d'Einsiedeln ou des Ermites, en Suisse, le tombeau de S. Nicolas à Bari, et le mont Gargan. Dans ses voyages il marchait le plus souvent nu-pieds, en hiver comme en été, vêtu d'une redingote qui tombait presque en lambeaux, sans compagnons de voyage, pour n'être pas distrait; et sans provision pour le lendemain. Il vivait d'aumônes qu'il recevait sans mendier, ne prenait de ce qu'on lui donnait que le strict nécessaire, et distribuait le reste aux pauvres. Son air de piété et de douceur, malgré son extérieur misérable, excitait l'intérêt; mais dès qu'il s'apercevait qu'il était remarqué, il changeait de route ou de séjour.

Le serviteur de Dieu passa six ans dans ces rudes exercices de pénitence. Après ce temps il revint à Rome, d'où il ne sortit plus que pour aller une fois l'an à Lorette.

Il passait les journées entières dans les églises à prier à genoux ou debout; le soir, il allait entendre une instruction que l'on faisait aux pauvres; il se retirait ensuite dans un enfoncement de murailles ruinées qui se trouvaient près de l'amphithéâtre de Vespasien, qu'on appelle aussi le Colysée. Ce lieu lui plaisait fort, parce qu'il se trouvait près des chapelles des stations de la Passion du Sauveur, qu'il visitait souvent; mais l'incommodité de ce séjour le força ensuite à prendre un lit à l'hôpital Évangélique, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva le mercredi-saint 16 avril 1783.

Digitized by Google

Après avoir passé le carême dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence, il tomba évanoui sur les degrés qui conduisaient à la porte de l'église de Notre-Dame-des-Monts. On s'empresse autour de lui, on le conduit chez le sieur Zacarelli, homme de bien, et qui était son ami. Parvenu à cette maison, il perdit bientôt toute connaissance, et, au moment qu'on invoquait pour son soulagement la protection de la sainte Vierge, à laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion, il expira tranquillement le même jour à l'âge de trente-cinq ans.

A peine Labre eut-il rendu le dernier soupir, qu'on entendit retentir dans toutes les places de Rome ce cri : *Le Saint est mort*. On se précipita pour voir une dernière fois ce martyr de la pénitence. Son corps, exposé pendant cinq jours, conserva sa fraicheur et sa flexibilité naturelles, sans aucune marque de corruption. Il fut visité par une foule immense, puis inhumé près du maître-autel de l'église de Notre-Dame-des-Monts.

Son tombeau devint bientôt un des pèlerinages les plus fréquentés de Rome. Des miracles nombreux attestèrent son pouvoir dans le ciel. Dans plusieurs villes on éprouva des guérisons subites opérées par son intercession, et attestées de la manière la plus authentique. C'est ce qui a engagé la congrégation des Rites à lui décerner le titre de vénérable dès l'année 1783. Il a été béatifié et canonisé par S. S. Pie IX.

LA BIENHEUREUSE MARIE-MARGUERITE ALACOQUE.

Cette sainte fille vit le jour le 22 juillet 1647, à Lauthecourt, paroisse de Véronde, dans le diocèse d'Autun. Son père, Claude Alacoque, juge de plusieurs seigneuries, était un homme d'une probité et d'une piété reconnues; sa mère s'appelait Philiberte Lamyn. On lui donna au baptême le nom de Marguerite : elle y ajouta celui de Marie lorsqu'elle entra en religion. A peine sa raison commença-t-elle à se développer, qu'elle conçut la plus vive horreur du péché : sa crainte d'offenser Dieu était si grande, qu'il suffisait de lui dire qu'elle commettait une faute, pour réprimer à l'instant les petites vivacités de son âge. On remarquait en elle l'amour de la pureté, le goût de la prière, une tendre dévotion envers la sainte Vierge, une affection particulière pour Jésus-Christ dans le saint Sacrement de l'autel. A huit ans elle perdit son père; à cette époque sa mère la plaça dans le couvent des dames de Sainte-Claire de Charolles, en qualité de pensionnaire. Édifiée de la vertu des religieuses, Marguerite se sentit dès lors pressée de les imiter et d'entrer en religion. Elle y fit l'année suivante sa première communion avec une ferveur qui fut le prélude de l'ardeur qu'elle éprouva toute sa vie pour cette céleste nourriture.

Dieu la visita bientôt par des afflictions; elle eut un rhumatisme et une paralysie qui la retinrent pendant quatre ans sur un lit de douleur. Sa confiance en la sainte Vierge lui obtint sa guérison. Cette épreuve lui fit redoubler de zèle pour avancer dans la vie spirituelle. A treize ans elle donnait chaque jour deux heures à la méditation, jeûnait trois jours la semaine, portait le cilice et couchait sur la dure : bientôt il lui vint aux jambes des ulcères douloureux; les remèdes furent inutiles; mais Marguerite, ayant joint ses prières à celles de sa mère, en fut heureusement délivrée.

Le rétablissement de sa santé excita dans Marguerite de l'attrait pour le plaisir. Ses confessions devinrent plus rares; l'affection que sa famille lui

Digitized by Google

portait flatta sa vanité; elle voulut même prendre part aux divertissements du carnaval; mais de nouvelles afflictions la firent rentrer en elle-même.

Sa mère, devenue âgée et incapable d'agir, fut obligée de remettre le soin de sa maison entre les mains de servantes qui se rendirent maîtresses : elles refusaient à Marguerite les choses les plus nécessaires, au point qu'il lui fallut plus d'une fois emprunter des vêtements propres pour aller à l'église. Ce refus était d'ordinaire accompagné de manières grossières et de paroles rudes. Ce fut en pleurant aux pieds d'un crucifix que cette vertueuse fille trouva la consolation à ses maux. Le Seigneur lui donna une patience si grande, qu'elle en vint jusqu'à concevoir une affection chrétienne pour ceux qui la tourmentaient. Il accorda à la ferveur de sa prière la guérison de sa mère, atteinte d'une infirmité qui faisait craindre pour ses jours.

La tendresse de Marguerite pour sa mère et ses soins assidus étaient connus de tout le monde : plusieurs partis avantageux se présentèrent et la recherchèrent en mariage; elle semblait disposée à agréer cette disposition, dans le dessein d'être plus utile à sa mère ; mais un vœu de chasteté qu'elle avait fait dans son enfance, et la persuasion intime qu'elle était appelée à la vie religieuse, l'empêchèrent d'y consentir. Après une longue agitation, la grâce triompha des sentiments naturels, et du penchant pour les créatures; et elle résolut de se consacrer à Dieu.

Elle obtint avec peine le consentement de sa famille, et fit choix d'une maison religieuse où elle n'avait point de connaissances. Elle se sentit attirée vers l'institut de la Visitation de Sainte-Marie, quoiqu'elle ne le connût pas, parce qu'il portait le nom de la sainte Vierge. Elle se présenta au monastère de Paray-le-Monial, et comme elle entrait au parloir, une voix intérieure lui dit : *C'est là que je te veux.* L'accueil favorable de la supérieure, qui consentit à la recevoir, mit le comble à ses désirs. Elle entra dans cette maison à l'âge de vingt-trois ans, le 25 mai 1671.

La simplicité, la candeur, la docilité, l'ardeur pour la vertu, l'amour de la mortification signalèrent le noviciat de la jeune postulante. Elle prononça le 6 novembre 1672 les vœux qui l'attachaient irrévocablement à Dieu. Elle devint le modèle de la communauté par son humilité, son obéissance, son amour pour la pauvreté et pour Jésus-Christ, par son goût constant pour l'oraison et pour les austérités. Ces vertus, qui auraient dû frapper tous les yeux et édifier tout le monde, lui attirèrent mille contradictions : le démon la tourmentait; les supérieures qui se succédaient, prévenues contre les voies extraordinaires par lesquelles la sœur Marguerite était conduite, se défiaient d'elle et la traitaient rudement. Pour l'éprouver, on la chargeait d'emplois extérieurs qui l'exposaient à la dissipation : dans plusieurs rencontres on exerça sa patience; de douloureuses infirmités lui causaient des maux presque continuels ; le service de Dieu n'était même pas toujours également accompagné de consolations; mais cette sainte âme, insatiable de souffrances, montrait dans ces différentes peines un courage héroïque et une soumission parfaite à la volonté du Seigneur. Elle puisait sa force dans la communion fréquente et dans la visite au saint Sacrement. Elle passait dans ce pieux exercice tout le temps qu'elle pouvait, même la nuit tout entière, lorsque l'obéissance le permettait. C'était alors surtout que le Sauveur se communiquait à sa fidèle épouse. Un jour entre autres qu'elle était au pied

Digitized by Google

de l'autel tout absorbée dans la considération de la tendresse immense du Fils de Dieu pour les hommes, Jésus-Christ lui apparut; il lui fit comprendre quel était son amour pour nous; il lui annonça qu'il l'avait choisie pour propager le culte de son Cœur adorable, mais qu'elle n'y réussirait que par les souffrances et par les humiliations qu'elle aurait à supporter. Dans le moment, il lui fit ressentir dans le côté droit du cœur une douleur qu'elle conserva toute sa vie.

Les supérieures exigèrent que la sœur Marguerite-Marie leur communiquât les faveurs extraordinaires qu'elle recevait, et l'obligèrent même à les écrire. Son obéissance ne fit que lui procurer des contradictions, et pendant quelque temps on refusa même de lui donner quelque soulagement pour le mal qu'elle ressentait. Il fallut plusieurs années pour dissiper les préventions des Filles de la visitation contre leur sainte sœur. Elle remplit successivement la charge de maîtresse des pensionnaires et celle de maîtresse des novices. Elle s'appliqua à inspirer aux jeunes personnes placées sous sa direction l'amour de Dieu, une piété tendre et affectueuse, et surtout la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

A cette époque, ce Cœur divin ne recevait pas d'honneurs publics dans l'Église. Les compagnes de Marguerite-Marie étaient loin de partager ses sentiments sur cette dévotion : on regarda comme des nouveautés les pratiques qu'elle inspirait aux novices : on joignit les plaintes aux murmures; on cria même au scandale. Marguerite n'opposa que la patience à cette violente tempête. Le Seigneur lui envoya un guide éclairé et un consolateur dans la personne du père de la Colombière, qui vint à Paray, en 1675, en qualité de supérieur d'une maison de Jésuites. Il vit dans la sœur Marie une âme d'élite; il ne craignit pas de devenir son disciple dans la dévotion au sacré Cœur : dévotion qu'il recommanda et étendit le reste de ses jours, qu'il finit à Paray en 1682. Il avait contribué à dissiper les préventions que l'on avait contre Marguerite-Marie. La communauté des Filles de la Visitation de Sémur s'unit à elle pour honorer le sacré Cœur de Jésus. La maison de Paray suivit cet exemple le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, en 1686. Toute la communauté se consacra ce jour-là d'une manière solennelle à ce Cœur adorable. On résolut d'élever une chapelle en son honneur; et ce projet fut exécuté dans la suite. La sainte religieuse, ravie de voir enfin ses désirs accomplis, s'écria avec transport : « Je mourrai maintenant contente, puisque le Cœur de mon Sauveur commence à être connu. »

Elle vécut encore quatre ans après cet événement, devenue l'objet de la vénération de ses sœurs. On songeait à la nommer supérieure lorsqu'elle mourut, à l'âge de 43 ans, le 17 octobre 1690, consumée par les austérités, les peines qu'elle avait éprouvées, et plus encore par son amour pour Jésus-Christ. On a réclamé plusieurs fois avec succès son intercession.

Le 26 mars 1834 elle a été déclarée vénérable par la congrégation des Rites, et elle a été béatifiée par S. S. Pie IX en l'année 1864.

LA VÉNÉRABLE MARIE-CLOTILDE DE FRANCE, REINE DE SARDAIGNE.

Cette vertueuse reine naquit à Versailles le 20 septembre 1759, de Louis, dauphin de France, et de Marie-Joséphine de Saxe, son épouse,

Digitized by Google

sous le règne de Louis XV. Elle reçut au baptême les noms de Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavier. Confiée aux soins de Madame Louise de Rohan-Guémené, comtesse de Marsan, qui donnait au milieu de la licence de la cour des exemples de vertu et de piété chrétienne, la jeune princesse montra pour sa gouvernante la soumission la plus entière, reçut ses instructions avec respect, et les suivit avec docilité. Son obéissance aux différents maitres employés à son éducation fut entière, son application soutenue.

Elle se prépara par une grande ferveur à la réception des sacrements de pénitence, de confirmation et d'eucharistie; elle participa pour la première fois, le 17 avril 1770, au banquet des Anges, et l'impression que cette cérémonie auguste fit sur elle fut durable. Il parut dès lors qu'elle désirait passer sa vie dans la retraite et la prière: aussi ce ne fut pas sans peine qu'elle apprit que son frère Louis XVI l'avait promise à Charles-Emmanuel, prince de Piémont, héritier présomptif de la couronne de Sardaigne. Le mariage fut célébré à Versailles, le 27 août 1775, la princesse étant âgée de seize ans.

Marie-Clotilde prit congé du roi, de sa sœur la princesse Élisabeth, qui la chérissait particulièrement, et de sa pieuse gouvernante, à qui elle donna les témoignages les plus sincères de reconnaissance; elle emporta les regrets de la cour de Versailles et de tout Paris.

Arrivée au Pont-de-Beauvoisin, qui sépare la France de la Savoie, elle trouva le prince son époux, qui était venu à sa rencontre. La respectueuse modestie avec laquelle elle l'aborda, la sensibilité de ses adieux aux personnes qui l'avaient accompagnée, la manière gracieuse dont elle accueillit les dames que le prince plaçait près d'elle, charmèrent tous ceux qui furent témoins de cette scène touchante. A Chambéry, capitale de la Savoie, elle fut reçue par le roi et la reine: elle tomba à leurs genoux, et leur protesta qu'elle leur obéirait toujours comme à ses parents. Au milieu des réjouissances publiques, dont elle faisait l'ornement par l'élégance et l'affabilité de ses manières, on remarqua avec édification le soin qu'elle avait d'élever son cœur à Dieu. A Turin elle obtint quelque relâche aux plaisirs qu'on lui offrait de toutes parts. C'est dans cette ville qu'elle traça le plan de conduite chrétienne qu'elle a depuis si constamment suivi.

Chaque jour la famille royale assistait à la messe en public; la princesse en entendait une ou deux autres dans sa chapelle particulière: elle restait à genoux pendant la durée du sacrifice, à moins que quelque maladie ne l'en empêchât Elle consacrait une partie considérable de son temps à la prière et à une lecture spirituelle, et commençait la journée par une pieuse méditation. Chaque semaine elle recevait trois fois la sainte communion, et s'approchait une fois du sacrement de pénitence.

Le prince son époux était l'objet de ses soins; elle obéissait à tous ses ordres, prévenait ses besoins; s'il était malade, elle le veillait elle-même comme une garde-malade, faisait tout ce qu'elle pouvait pour adoucir ses souffrances, et s'efforçait avec prudence de le porter à la patience, à la soumission et à la volonté de Dieu: aussi le prince ne l'appelait-il que sa mère, sa consolatrice et sa directrice.

Marie-Clotilde était très-attentive à conserver la décence dans ses vêtements. A Versailles on avait admiré sa modestie et la simplicité de sa

Digitized by Google

conduite et de ses actions, pour se rendre aux désirs de son époux et du roi son beau-père, elle se vêtit, peu après son arrivée en Savoie, avec une grande magnificence; mais elle consulta toujours la modestie, et elle fit clairement comprendre qu'elle désirait voir son exemple suivi des personnes qui l'approchaient. Peu de temps après, elle obtint de paraître, les jours de cérémonie exceptés, avec les habits simples que portent en Italie les dames qui se vouent publiquement à une vie pieuse et retirée.

Elle assistait souvent à l'office divin dans les églises, s'y rendait les jours de dévotion particulière, et suivait les processions; elle favorisa particulièrement la dévotion au sacré Cœur de Jésus, et institua une confrérie destinée à lui rendre un culte spécial. Connaître et soulager les besoins des pauvres était une de ses principales occupations. A l'exemple de tous les Saints, Marie-Clotilde eut pour l'auguste Mère de Dieu une tendresse filiale. Chaque jour elle récitait en son honneur le petit Office et le rosaire, jeûnait les samedis et les veilles de ses fêtes. Elle s'associa à une confrérie établie à Turin sous le nom de *Notre-Dame de l'Humilité et de la Visitation*, et en remplissait fidèlement toutes les pratiques. Cependant sa famille éprouvait en France toutes les fureurs de la révolution. Louis XVI venait d'expirer sous le fer des bourreaux, la reine et Madame Élisabeth avaient été des victimes immolées à leur cruauté. Tant de malheurs affligèrent profondément la pieuse princesse. Son unique consolation fut de penser à la douleur de la Mère de Dieu lorsqu'elle vit les souffrances de son divin Fils sur la croix. Elle obtint du pape un bref qui permettait de célébrer chaque année, dans toutes les églises du Piémont, une fête en l'honneur de la Compassion de la sainte Vierge. Fille soumise de l'Église catholique, Marie-Clotilde en observait les lois avec exactitude, et manifesta les sentiments les plus respectueux pour le souverain pontife. Elle fut péniblement affectée des traverses et des souffrances de Pie VI. Bientôt elle fut elle-même plusieurs fois dans le cas de pratiquer cette vertu de patience à toute épreuve qu'elle admirait dans le successeur de S. Pierre au milieu des plus affreuses tribulations.

Le roi Victor étant mort le 16 octobre 1796, Charles-Emmanuel IV monta sur le trône de Sardaigne. Ce prince ne s'occupait que du bonheur de ses peuples, lorsqu'un décret du Directoire de France qui changeait le duché de Piémont en république le força de chercher en 1798 un asile loin de Turin, sa capitale. Sa vertueuse épouse partagea son sort. Après avoir passé vingt-trois ans dans le Piémont, où elle était aimée et respectée, elle le quitta sans trop savoir où elle pourrait se fixer. Les illustres fugitifs, au bout de quelques jours d'un pénible voyage, arrivèrent à Parme, d'où ils partirent quelque temps après pour se rendre à Florence. Les événements malheureux qui se succédèrent les contraignirent de s'embarquer à Livourne pour passer en Sardaigne.

Ce fut à Livourne que Marie-Clotilde fut obligée de renvoyer sa maison; elle ne retint qu'une jeune personne, Clara Stuper, uniquement parce qu'elle était sourde. « Ma chère Clara, lui disait-elle, de toutes « les personnes qui étaient il y a peu de temps à mon service, vous « seule me restez; mais Dieu est avec nous : on a tout quand on a « Dieu, et quand on a Dieu rien ne manque. »

Arrivée à Cagliari, capitale de la Sardaigne, elle fut obligée de prendre en main les rênes de l'État, à cause de la mauvaise santé du roi. Six

Digitized by Google

mois après, on crut qu'il était important pour eux de revenir sur le continent de l'Italie. Ils habitèrent d'abord Florence, puis Rome, d'où les événements les forcèrent de s'éloigner. Ils se rendirent à Naples, revinrent à Rome, puis furent encore obligés de retourner à Naples. Au milieu de ces vicissitudes continuelles, Marie-Clotilde poussait jusqu'à l'héroïsme la patience et la résignation. Dans tous les pays qu'elle parcourait, elle visitait les églises, les monastères et les autres lieux de dévotion; elle y allait sans suite et sans faste, y faisait de ferventes prières, y recevait les sacrements. Étrangère à la haine, elle pardonnait de bon cœur à ceux qui la persécutaient.

Le 1er mars 1802, Marie-Clotilde étant à Naples alla visiter l'église de la Trinité en l'honneur du sacré Cœur de Jésus, et quoiqu'elle éprouvât alors un très-grand mal de tête, elle y demeura longtemps en prière. A son retour au palais, elle fut saisie d'une fièvre violente, et souffrit de grandes douleurs. « Notre Seigneur, disait-elle, me permet de partager sa couronne d'épines; mais je goûte en même temps les douceurs de la paix et de la tranquillité. » Dès le commencement de sa maladie, elle se prépara à la mort par une confession générale, donna des ordres particuliers pour sa sépulture, et fit promettre au roi que son corps ne serait point embaumé.

Le premier dimanche de carême, 7 mars, la pieuse reine se confessa, entendit la messe, et reçut le saint viatique avec une dévotion et une joie remarquables; il fallut bientôt lui administrer l'extrême-onction. Enfin, sans aucun effort et ayant le sourire sur les lèvres, elle expira le même jour, 7 mars 1802, à l'âge de quarante-deux ans cinq mois et quinze jours.

Le corps de la Vénérable, ayant été exposé sur un lit de parade, fut visité par un grand concours de peuple, qui proclamèrent hautement sa sainteté. Ses obsèques furent très-solennelles. Elle fut inhumée à Naples, dans l'église des religieux du tiers ordre de Saint-François.

Le souvenir de ses héroïques vertus et des miracles attribués à son intercession, a déterminé à demander à Rome sa canonisation. Le 9 avril 1808, la congrégation des Rites l'a déclarée vénérable, et a autorisé par un décret à poursuivre cette cause.

LA B. MARIE DE L'INCARNATION, CONVERSE CARMÉLITE.

Mme Acarie, née à Paris, de Nicolas Avrillot et de Marie Luillier, le 1er février 1565, reçut de ses parents une éducation religieuse et solide: aussi sa foi était-elle pure et éclairée. Étant encore fort jeune, elle eut le désir de prendre le voile chez les Hospitalières, à cause de leur vie laborieuse et des soins qu'elles prennent des malades. Ses parents refusèrent leur consentement, et lui déclarèrent même qu'ils ne le donneraient jamais. A dix-huit ans elle épousa M. Acarie, dont la vie fut pendant plusieurs années agitée par les événements politiques du temps, et qu'elle défendit, dans des circonstances difficiles, avec un zèle et une persévérance qui furent couronnés d'un heureux succès. Pendant ses diverses maladies, elle lui prodigua les soins les plus empressés. Elle parvint à mettre de l'ordre dans les affaires de la maison, qui étaient fort embarrassées. Dans le monde elle conserva sa piété, et fit sa principale occupation de la prière et de pieuses lectures. Elle donna à ses

Digitized by Google

enfants une éducation vraiment chrétienne : aussi ses trois filles embrassèrent-elles la vie religieuse. Mme Acarie avait pour ses domestiques une sollicitude toute particulière, et sa charité pour les pauvres et les malheureux était exemplaire, mais accompagnée d'un sage discernement. Henri IV, Marie de Médicis et un grand nombre de personnes des plus hauts rangs de la société la chargeaient de la distribution de leurs aumônes, tant elle était estimée.

L'œuvre la plus célèbre de Mme Acarie est l'établissement en France des Carmélites suivant la réforme de sainte Thérèse. Cet ordre existait depuis longtemps en Espagne, lorsque cette Sainte, voyant combien la discipline s'était relâchée, entreprit en 1562 de le réformer, et y parvint. La première idée d'établir des Carmélites en France est due à M. de Brétigny; il la fit adopter à Mme Acarie, qui devint aussitôt l'âme de l'entreprise, et qui, secondée par M. de Bérulle, depuis cardinal, parvint à lever tous les obstacles. Le zèle, la prudence et l'énergie qu'elle déploya dans ces circonstances, lui firent donner le titre honorable de fondatrice des Carmélites en France. Elle contribua d'une manière moins directe à l'établissement des Ursulines et à celui des Oratoriens en France : on doit plus particulièrement ce dernier à M. de Bérulle.

En 1613, Mme Acarie perdit son mari, et, après avoir réglé ses affaires temporelles, entra chez les Carmélites, demandant comme une grâce spéciale d'être reçue en qualité de sœur converse, et d'être placée dans la maison la plus pauvre. En conséquence, on l'envoya à Amiens, où en 1614 elle prit le voile blanc, et le 7 avril 1615, quoique assez grièvement malade, elle fit profession sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation. On ne put jamais la déterminer à accepter aucune charge tant qu'elle resta dans le cloître; mais elle ne put se refuser à remplir une mission que ses supérieurs lui donnèrent pour la maison de Pontoise, qui était dans une situation peu prospère, et dont tous les membres n'observaient pas la règle avec une égale ferveur. Aidée de M. de Marillac, elle acquitta les dettes de la maison, et en fit même augmenter les bâtiments. Les dispositions des religieuses étant bonnes, il ne lui fut pas difficile de faire revivre parmi elles l'esprit de sainte Thérèse. Elle tomba malade à Pontoise au mois de février 1618. Elle y mourut le 18 avril suivant, âgée de cinquante-deux ans, quatre ans après avoir fait profession. Il y avait alors treize ans que les Carmélites avaient été introduites en France, et cet ordre y comptait quatorze maisons. Mme Acarie avait plus ou moins contribué à la fondation de chacune.

C'est en 1622 que l'on a commencé les procédures de sa canonisation, vivement sollicitée à diverses époques par le clergé, par nos rois et même par des souverains étrangers. On a repris l'affaire en 1782. Dans le cours de la procédure, trois des miracles opérés avant et après la mort de la sœur Marie de l'Incarnation ont été authentiquement prouvés. Le 29 mai 1791, Pie VI a publié le décret qui permet de lui donner le titre de bienheureuse.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

FÊTES MOBILES.

Instruction sur le Dimanche, 3
Le Temps de l'Avent, 6
Le Carême, 7
Le Mercredi des Cendres, 9
Le Dimanche de la Passion, 11
Le Dimanche des Rameaux, 12
Le Jeudi-Saint, 13
Le Vendredi-Saint, 14
Le Samedi-Saint, 15
Le saint jour de Pâques, 21
Les Rogations, 22
L'Ascension de Notre-Seigneur, 23
La fête de la Pentecôte, 24
La fête de la sainte Trinité, 25
La fête du Saint-Sacrement, *ibid.*
La dédicace d'une Église, 27
La fête du Patron, 28
Les jours d'abstinence et de jeûne, 29

FETES A JOUR FIXE ET VIES DES SAINTS.

A

Abraham, ermite, 16 *mars.*
Abraham, évêque de Carrhes, 14 *fév.*
Abdon et Sennen, 30 *juillet.*
Acace, 31 *mars.*
Adélaïde, 16 *décembre.*
Afre, 5 *août.*
Agathe, 5 *février.*
Agnès, 21 *janvier.*
Alban, 27 *juin.*
Alexandre le Charbonnier, 14 *août.*
Alexis, confesseur, 14 *juin.*
Allowin *ou* Bavon, 2 *octobre.*
Alphonse-Marie de Liguori, 26 *sept.*
Amand, 7 *février.*
Amant *ou* Chamant, 4 *novembre.*
Amat *ou* Amé, 13 *septembre.*
Ambroise, 7 *décembre.*
Amé, *voyez* Amat.
André, 30 *novembre.*
André, Paul et Denise, 16 *mai.*
Angadrème, 14 *octobre.*
Anne, 26 *juillet.*
Annonc. de la sainte Vierge, 25 *mars.*
Anthyme, 27 *avril.*
Antoine de Padoue, 13 *juin.*
Antoine, père des solitaires, 17 *janv.*
Antonin, 10 *mai.*
Aphraate, 8 *avril.*
Apollonie, *ou* Apolline, 9 *févr er.*
Appien, 3 *avril.*
Aquilin, 19 *octobre.*
Arcade, 12 *janvier.*
Arsène, 23 *juillet.*
Assompt. de la sainte Vierge, 15 *août.*
Athanase, 2 *mai.*
Aubin, 1er *mars.*
Augustin, apôtre d'Angleterre, 26 *mai.*
Augustin, évêq. d'Hippone, 28 *août.*
Aurèle et Nathalie, 27 *juillet.*
Auxence, 17 *février.*

B

Barlama, 20 *novembre.*
Barulas, *voyez* Romain et Barulas.
Barnabé, 11 *juin.*
Barthélemi, 24 *août.*
Basile, archev. de Césarée, 2 *janvier.*
Basile, prêtre et martyr, 22 *mars.*
Basole, *ou* Basle, 26 *novembre.*
Bathilde, 30 *janvier.*
Bavon, *voyez* Allowin.
Bède, 29 *mai.*
Benjamin, 30 *mars.*
Benoît, 21 *mars.*
Bernard, 20 *août.*
Bertille, 5 *novembre.*
Bessarion, 18 *juin.*
Bonaventure, 14 *juillet.*
Boniface, apôtre de la Russie, 19 *juin.*
Boniface, évêque et martyr, 5 *juin.*
Bonose et Maximilien, 21 *août.*
Brigitte, 8 *octobre.*
Bruno, 6 *octobre.*

C

Casimir, 4 *mars.*
Cassien, *voyez* Marcel.
Catherine de Suède, 24 *mars.*
Catherine, vierge et martyre, 25 *nov.*
Cécile, 23 *novembre.*
Célerin, confesseur, 3 *février.*
Célerin, solitaire, 7 *mai.*
Céolfrid, *ou* Geoffroy, 25 *septembre.*
Césaire d'Arles, 27 *août.*
Césaire, médecin, 25 *février.*
Chaire de saint Pierre à Antioche, 22 *février.*
Chaire de S. Pierre à Rome, 18 *janv.*
Chamant, *voy.* Amant.
Chantal, *voy.* Jeanne-Françoise Fremiot.
Charles Borromée, 4 *novembre.*
Circoncision de N.-S. J.-C. 1er *janv.*
Clair, 8 *novembre.*
Claire, 12 *août.*
Claude, 6 *juin.*
Clément d'Alexandrie, 2 *décembre.*
Clotilde, 3 *juin.*
Clou, évêque de Metz, 8 *juin.*

Digitized by Google

Cloud, prêtre et solitaire, 7 *sept.*
Colomban, *ou* Colomb, 22 *nov.*
Côme et Damien, 28 *septembre.*
Commémoration des Morts, 2 *nov.*
Conception de la sainte Vierge, 8 *déc.*
Constance, 23 *septembre.*
Conversion de S. Paul, 25 *janvier.*
Crépin et Crépinien, 25 *octobre.*
Crispine, 6 *décembre.*
Cyprien, évêque de Carthage, 16 *sept.*
Cyre, *voy.* Maranne et Cyre.
Cyrille de Césarée, 30 *mai.*
Cyrille de Cortyne, 9 *juillet.*
Cyrille de Jérusalem, 18 *mars.*

D

Damase, 11 *décembre.*
Damien, *voy.* Côme.
Décollation de S. Jean-Baptiste, 29 *août.*
Denis et ses compagnons, 9 *oct.*
Denise, *voy.* André, Paul et Denise.
Dominique, fondateur des Dominicains, 4 *août.*
Dominique l'Encuirassé, 17 *octobre.*
Donatien et Rogatien, 24 *mai.*
Dorothée, 6 *septembre.*
Dosithée, 29 *février.*

E

Elie et ses compagnons, 16 *février.*
Elisabeth de Hongrie, 19 *novembre.*
Elisabeth de Portugal, 8 *juillet.*
Elphège, 20 *avril.*
Eloi, 1er *décembre.*
Epiphane, 12 *mai.*
Epiphanie de N. S., 6 *janvier.*
Etienne, abbé de Cîteaux, 17 *avril.*
Etienne de Grandmont, 8 *février.*
Etienne le Jeune, 28 *novembre.*
Etienne, diacre, 1er martyr, 26 *déc.*
Evroul, 30 *décembre.*
Eucher, 16 *novembre.*
Eugène, 13 *juillet.*
Eulalie, 10 *décembre.*
Euloge, 12 *mars.*
Eusèbe, évêque, 15 *décembre.*
Eusèbe, martyr, 23 *juin.*
Euphrasie, 15 *mars.*
Eustache, 16 *juillet.*
Eustoquie, 28 *septembre.*
Eutrope, *voy.* Tigre et Eutrope.
Exaltation de la sainte Croix, 14 *sept.*

F

Fauste, Janvier et Martial, 13 *oct.*
Félicité et ses sept enfants, 10 *juillet.*
Félix, Irénée et Mustiole, 4 *juillet.*
Félix, prêtre de Nole, 14 *janvier.*
Félix, évêque de Thibare, 24 *octobre.*
Flavien, évêque d'Antioche, 21 *fév.*
Flavien, patriarche de Constantinople, 15 *février.*
Flore, 24 *novembre.*
François d'Assise, 4 *oct.*
François de Borgia, 10 *octobre.*
François de Paule, 2 *avril.*
François Régis, *voy.* J.-F. Régis.
François de Sales, 29 *janvier.*
François-Xavier, 3 *décembre.*
Franque, 25 *mai.*
Friard, 2 *août.*
Fructueux, archevêque, 16 *avril.*
Frumence, 27 *octobre.*

G

Galle, 5 *octobre.*
Gatien, 19 *décembre.*
Gaucher, 10 *avril.*
Genès, 26 *août.*
Geneviève, 3 *janvier.*
Geoffroy. *voy.* Céolfrid.
Georges, martyr, 22 *avril.*
Gérard, 3 *octobre.*
Gérasime, 5 *mars.*
Germain, évêque de Paris, 28 *mai.*
Germain, évêq. d'Auxerre, 24 *juillet.*
Germanique et ses compagn., 19 *janv.*
Germer, 24 *septembre.*
Gertrude, 17 *mars.*
Gervais et Protais, 20 *juin.*
Gezelin, *ou* Scocelin, 7 *août.*
Godelièvre, 6 *juillet.*
Gorgonie, 9 *décembre.*
Grégoire de Nazianze, 9 *mai.*
Grégoire de Nysse, 9 *mars.*
Grégoire, pape, 20 *mai.*
Guibert, 23 *mai.*
Guillaume, 16 *janv.*
Guy, *ou* Guidon, 12 *sept.*

H

Hélène, 18 *août.*
Herménigilde, 13 *avril.*
Hidulphe, 12 *juillet.*
Hippolyte, 3 *sept.*
Hilaire d'Arles, 5 *mai.*
Hilaire de Poitiers, 13 *janv.*
Hilarion, 21 *oct.*
Hormisdas, 11 *août.*
Hospice, 21 *mai.*

I

Ide, 4 *septembre.*
Ignace de Loyola, 31 *juillet.*
Ignace, martyr, 1er *février.*
Innocents (les), 28 *décembre.*
Innocent, 28 *juillet.*
Invention de la sainte Croix, 3 *mai.*
Irène, 1er *avril.*
Irénée, martyr, 28 *juin.*
Irénée et Mustiole, *voy.* Félix, Irénée et Mustiole.
Irénée de Sirmich, 26 *mars.*
Isabelle, 31 *août.*
Isidore, 13 *février.*

J

Jacques, apôtre, 25 *juillet.*
Jacques l'Intercis, 27 *novembre.*
Jacques et Marien, 30 *avril.*
Jacques de Nisibe, 15 *juillet.*
Jacques et Philippe, 1er *mai.*
Janvier, *voy.* Fauste
Jean, apôtre et évangeliste, 27 *déc.*
Jean l'Aumônier, 23 *janvier.*
Jean-Baptiste, *voy.* Décollation et Nativité de saint Jean-Baptiste.

Digitized by Google

Jean Chrysostome, 27 *janv.*
Jean Climaque, 29 *mars.*
Jean de Damas, 6 *mai.*
Jean, évêque et martyr, 11 *juillet.*
Jean-François Régis, 16 *juin.*
Jean le Nain, 15 *septembre.*
Jean le Silenciaire, 13 *mai.*
Jean, solitaire, 27 *mars.*
Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal, 28 *décembre.*
Jérôme, 30 *septembre.*
Jodoc, *ou* Josse, 13 *décembre.*
Joseph, 19 *mars.*
Josse, *voy.* Jodoc.
Jude, *voy.* Simon et Jude.
Jules, 27 *mai.*
Julie, 22 *mai.*
Julien, 9 *juin.*
Julienne, 11 *avril.*
Juliette, 15 *juin.*
Just, 2 *septembre.*
Just et Pasteur, 8 *août.*
Juste et Rufine, 19 *septemb.*

L

Landebert *ou* Lambert, 17 *sept.*
Lanfranc, 31 *mai.*
Laurent-Justinien, 5 *septembre.*
Laurent, martyr, 10 *août.*
Lazare, Marthe et Marie, 17 *déc.*
Léandre, 14 *mars.*
Léger, 24 *avril.*
Léon, martyr, 19 *février.*
Léon, pape, 19 *avril.*
Léonard, 6 *novembre.*
Léopold, 15 *novembre.*
Leu, 1er *septembre.*
Libérat, médecin, 23 *mars.*
Libérat et ses compagnons, martyrs, 17 *août.*
Lomer, 20 *mars.*
Louis, évêq. de Toulouse, 19 *août.*
Louis de Gonzague, 21 *juin.*
Louis IX, roi de France, 25 *août.*
Loup, 29 *juillet.*
Luc, 18 *octobre.*
Luce et Montan, 27 *février.*
Lucien de Beauvais, 8 *janvier.*
Lucien et Marcien, 26 *oct.*

M

Macaire d'Alexandrie, 4 *avril.*
Macaire d'Egypte, 15 *janvier.*
Machabées (les sept frères) avec leur mère, 1er *août.*
Macedone, 14 *avril.*
Maclou, *voy.* Malo.
Macrine, 20 *juillet.*
Maixent, 26 *juin.*
Malo, *ou* Maclou, 17 *novemb.*
Maranne et Cyre, 3 *août.*
Marc, 25 *avril.*
Marcel, évêque de Paris, 3 *nov.*
Marcel et Cassien, 30 *octobre.*
Marcelle, 31 *janvier.*
Marcellin, 7 *avril.*
Marguerite d'Écosse, 10 *juin.*
Marcien, *voy.* Lucien et Marcien.
Marcien, *voy.* Nicandre.
Marcien, solitaire, 14 *novemb.*
Marie-Madeleine, 22 *juillet.*
Marie, servante, 7 *novembre.*
Marie, *voy.* Lazare.
Marien, *voy.* Jacques et Marien.
Marin, 3 *mars.*
Marthe et Marie, *voy.* Lazare.
Martial, *voy.* Fauste.
Martin, évêque de Tours, 11 *nov.*
Martin, pape et martyr, 12 *nov.*
Martinien et ses Compagnons, 16 *oct.*
Martyrs d'Afrique, 12 *octobre.*
Martyrs d'Alexandrie, 28 *février.*
Martyrs (les quarante), 10 *mars.*
Martyrs scillitains, 17 *juillet.*
Mathias, 24 *fév.*
Mathilde, 6 *mars.*
Matthieu, 21 *septembre.*
Maure, vierge, 20 *sept.*
Maure, *voy.* Timothée et Maure.
Maurice et ses compagnons, 22 *sept.*
Maximilien, 13 *mars.*
Médéric, *ou* Merri, 30 *août.*
Michel et les saints Anges, 29 *sept.*
Moïse, 20 *février.*
Monégonde, 3 *juillet.*
Monique, 4 *mai.*
Montan, *voy.* Luce.
Morts, *voy.* Commémoration.
Mustiole, *voy.* Félix, Irénée et Mustiole.

N

Naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, 25 *décembre.*
Narcisse, 29 *octobre.*
Nathalie, *voy.* Aurèle et Nathalie.
Nativité de S. Jean-Baptiste, 24 *juin.*
Nativité de la sainte Vierge, 8 *sept.*
Nicandre et Marcien, 17 *juin.*
Nicéphore, 12 *février.*
Nicolas, 6 *décembre.*
Nilammon, 23 *février.*
Noël, *voy.* Nativité.
Norbert, 6 *juin.*

O

Omer, 9 *septembre.*
Onésime, 2 *mars.*
Onuphre, 12 *juin.*

P

Pacôme, 14 *mai.*
Paphnuce, 11 *septembre.*
Pardou, 7 *octobre.*
Pascal Baylon, 17 *mai.*
Pasteur, *voy.* Just et Pasteur.
Patient, 10 *septembre.*
Patrice, évêque, 22 *avril.*
Paul, *voy.* André, Paul et Denise.
Paul, apôtre, 30 *juin.*
Paul, ermite, 10 *janvier.*
Paul le Simple, 18 *décembre.*
Paule, veuve, 28 *janv.*
Paulin, 22 *juin.*
Pélagie, 11 *octobre.*

Digitized by Google

Perpétue, *ou* Perpet, 29 *décembre.*
Philéas et Philorome, 4 *fév.*
Philippe, *voy.* Jacques et Philippe.
Philorome, *voy.* Philéas et Philorome.
Phocas, 26 *février.*
Pierre, apôtre, 29 *juin.*
Pierre Gonzalez, 15 *avril.*
Pierre Lampsaque, 15 *mai.*
Pierre, évêque de Sébaste, 9 *janv.*
Pierre de Tarentaise, 8 *mai.*
Pierre de l'ordre de S.-Dominique, 29 *avril.*
Pione, 18 *avril.*
Polycarpe, 26 *janvier.*
Ponce de Laraze (le B.), 18 *sept.*
Pothin, 2 *juin.*
Présentation de N.-S. et Purification de la sainte Vierge, 2 *février.*
Présentation de la Ste Vierge, 21 *nov.*
Prix, 1er *juin.*
Procope, 7 *juillet.*
Prosper, 25 *juin.*
Protais, *voy.* Gervais et Protais.
Prudence, 6 *avril.*

Q

Quarante Martyrs, *voy.* Martyrs.
Quentin, 31 *octobre.*
Quirin, 4 *juin.*

R

Radégonde, 13 *août.*
Rémi, 1er *octobre.*
Réparat et ses compagnons, 4 *déc.*
Respice, *voy.* Triphon.
Riquier, 26 *avril.*
Robert, 7 *juin.*
Roch, 16 *août.*
Rogatien, *voy.* Donatien.
Romain et Barulas, 18 *novembre.*
Rufine, *voy.* Juste.

S

Sabas, abbé, 5 *décembre.*
Sabas, martyr, 12 *avril.*
Saints (la fête de tous les), 1er *nov.*
Satur, 28 *mars.*
Saturnin, martyr en Afrique, 11 *fév.*
Saturnin, *ou* Sernin, martyr à Toulouse, 29 *novembre.*
Scholastique, 10 *février.*
Scocelin, *voy.* Gezelin.
Sébastien, 20 *janvier.*
Sendou, *voy.* Sindulphe.
Sennen, *voy.* Abdon.
Sernin, *voy.* Saturnin.
Sept Frères Machabées, et leur mère, *voy.* Machabées.
Séverin, 5 *avril.*
Sidoine, 25 *août.*
Siméon, évêque de Jérusalem, 18 *fév.*
Siméon, martyr, 21 *avril.*
Siméon Stylite, 5 *janvier.*
Simon et Jude, 28 *octobre.*
Sindulphe, *ou* Sendou, 20 *octobre.*
Sisoès, *ou* Sisoy, 5 *juillet.*
Sophrone, 11 *mars.*
Spiridion, 14 *décembre.*
Stanislas Kostka, 13 *novemb.*
Sylvestre, 31 *décembre.*
Symphorien, 22 *août.*
Symphorose et ses fils, 18 *juillet.*

T

Théodore, martyr, 9 *novembre.*
Théodore, martyre, 28 *avril.*
Théodore, abbé, 7 *janvier.*
Théodoret, 23 *octobre.*
Théodose, 11 *janvier.*
Théodote, 18 *mai.*
Thérèse, 15 *octobre.*
Thibault, 1 *juillet.*
Thomas, apôtre, 21 *décembre.*
Thomas d'Aquin, 7 *mars.*
Thrasille et Émilienne, 24 *décembre.*
Tigre et Eutrope, 8 *mars.*
Timothée, disc. de S. Paul, 24 *janv.*
Timothée et Maure, 20 *décembre.*
Tite, 4 *janvier.*
Tous les Saints, *voy.* Saints.
Transfiguration de N.-S. 6 *août.*
Triphon et Respice, 10 *novembre.*

U

Ursule et ses compagnes, 21 *oct.*

V

Vaast, 6 *février.*
Valeri, 12 *décembre.*
Victor, 21 *juillet.*
Victrice, 9 *août.*
Vincent, diacre et martyr, 22 *janv.*
Vincent de Paul, 19 *juillet.*
Visitation de la sainte Vierge, 2 *juil.*

Y

Yves, prêtre, 19 *mai.*
Yves (le Bienh.), évêque, 22 *déc.*

Z

Zozime, 9 *avril*

APPENDICE.

S. Jean de la Croix, 690
S. Benoît-Joseph Labre, 692
La bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, 694
La vénérable Marie-Clotilde de France, reine de Sardaigne, 703
La bienheureuse Marie de l'Incarnation (Madame Acarie), 699

152.503

3609.— Tours, impr. Mame.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

